
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
CHARLES A. DENISON
B.L. 1893 LL.B. 1894
BEQUEST





RECHERCHES SUR LA CHRONOLOGIE

DES

EMPIRES DE NINIVE,

DE BABYLONE ET D'ECBATANE,

EMBRASSANT LES 209 ANS QUI SE SONT ÉCOULÉS
DE L'AVÉNEMENT DE NABONASSAR À LA PRISE DE BABYLONE PAR CYRUS,
et renfermant
L'EXAMEN CRITIQUE DE TOUS LES PASSAGES DE LA BIBLE RELATIFS A CES TROIS EMPIRES.

Par M. de Saulcy,
Membre de l'Institut.

(Extrait des tomes XIX et XX des *Annales de Philosophie chrétienne.*)

PARIS,
Au Bureau des Annales de Philosophie Chrétienne,
Rue de Babylone, n° 6, Faub. St-Germain.
1849.

Paris. — Impr. de H. V. de Surcy et Ce, rue de Sèvres, 37.

RECHERCHES

SUR LA CHRONOLOGIE

DES EMPIRES

DE NINIVE, DE BABYLONE ET D'ECBATANE,

EMBRASSANT LES 209 ANS QUI SE SONT ÉCNULÉS
DE L'AVÉNEMENT DE NABUCHODONOSOR A LA PRISE DE BABYLONE PAR CYRUS.

Examen critique de tous les passages de l'Ecriture-Sainte relatifs à ces trois empires.

Le terrain que je me propose d'aborder est loin d'être vierge; nombre de savans ont cherché de leur mieux à coordonner les matériaux que l'antiquité nous a légués, et qui concernent les empires de *Babylone*, de *Ninive* et d'*Ecbatane*. Quelques points ont été éclaircis par eux; d'autres ont été prudemment laissés de côté parce que leur intervention devenait plus qu'inutile. Il reste donc beaucoup à faire encore, et la science historique aurait quelque chose à gagner si une semblable question était traitée franchement, sans dissimuler aucune des difficultés qu'elle présente, et sans éluder la discussion impartiale des témoignages discordans qui offrent quelque caractère d'authenticité.

Nous allons essayer de le faire.

Les sources auxquelles il nous est permis de puiser, sont jusqu'ici :

L'Écriture-Sainte,

Quelques fragmens de Bérose, de Mégasthènes, de Castor et d'Alexandre Polyhistor, etc.,

Le canon de Ptolémée,

Les écrits de Diodore,

Les écrits d'Hérodote,
de Josèphe,
de Moïse de Khorène,
d'Eusèbe,
et de Georges le Syncelle.

Dans un avenir prochain, il faut l'espérer, les nombreux textes *assyriens* des palais de Van, de Khorsabad, de Nimroud et de Koïoundjouk, n'auront plus de secrets pour nous, et là se trouveront incontestablement d'innombrables documens, qui serviront à reconstituer nettement une bonne partie des *Annales assyriennes*. En attendant cet heureux moment, il est toujours permis de commencer l'étude comparative des textes fournis par les auteurs indiqués plus haut.

Avant tout, nous devons protester de notre profond respect pour l'Ecriture-Sainte, nous espérons faire voir, à très-peu d'exceptions près, que les assertions historiques qui s'y rencontrent sont parfaitement concordantes entre elles, et qu'elles ne concordent pas moins bien avec les écrits profanes, auxquels confiance doit être donnée. Quand des discordances apparentes ou réelles se manifesteront, nous nous bornerons à les enregistrer en regrettant notre insuffisance, toutes les fois que celle-ci nous interdira la satisfaction de démontrer l'infaillibilité des Saintes-Ecritures.

Nous entrerons donc en matière sans plus ample préambule.

§ I.

Détermination des limites chronologiques fixes entre lesquelles se trouvent compris les faits à discuter dans ce mémoire. — Date de la délivrance des Juifs après la captivité des 70 ans. — Canon des rois de Chaldée conservé par Ptolémée, et sa vérification rigoureuse. — Dates extrêmes des 70 ans de la captivité des Juifs. — Dates du siége de Jérusalem et de la ruine du royaume de Juda. — Règne de Cyrus. — Nabonnid et Darius le Mède.

Il est un premier point indispensable à régler, c'est la fixation de quelque date déterminée, à laquelle, une fois qu'elle sera bien fixée, nous rattacherons ou du moins nous nous efforcerons de rattacher toutes les autres d'une manière satisfaisante. Nous avons donné la préférence à la date de la *délivrance des Juifs captifs*, en vertu de l'acte d'émancipation accordé par *Cyrus*, devenu maître de leur sort,

parce qu'elle nous fournit la limite supérieure du cadre que nous nous sommes tracé. Les chronologistes sont généralement d'accord pour fixer la date de cet acte réparateur à l'année 536 avant Jésus-Christ. Nous adopterons donc cette base unique de tous les calculs que nous allons essayer d'établir, et nous nous hâtons de déclarer que cette date concorde avec les dates astronomiques qui fixent à l'année 747 le commencement de l'*ère de Nabonassar*.

Il est clair qu'une semblable concession n'a pu être faite que par le souverain, et que les Juifs autorisés à quitter Babylone pour retourner dans leur pays, ont reçu cette autorisation de celui qui seul avait le droit de l'octroyer. Cyrus, en 536, était donc souverain de fait à Babylone.

Nous lisons dans *Daniel*, ch. V, 30 et 31 :

« La même nuit (la nuit du festin), Baltasar, roi des Chaldéens,
» fut tué;—Et Darius, Mède. lui succéda au throne, âgé de 62 ans. »
CHAP. IX. « 1. L'an 1er de Darius, fils d'Assuérus, du sang des
» Mèdes, lequel régna sur les Chaldéens, etc. »
CHAP. X. «1. L'an 3 de Cyrus, roi des Perses, la parole (de Dieu) fut
» révélée à Daniel, surnommé *Baltasar* [1].

De l'ensemble de ces versets, il résulte 1° qu'à Baltasar a succédé immédiatement un prince nommé Darius le Mède, 2° que ce Darius avait alors 62 ans, 3° que Darius était fils d'Assuérus, Mède d'origine, 4° que Cyrus, après Darius, est monté sur le trône de Chaldée.

Reportons-nous maintenant au *Canon des rois de Chaldée*, document inappréciable, parce que son exactitude basée sur des calculs astronomiques ne saurait par conséquent être révoquée en doute. Nous y lisons immédiatement avant *Cyrus*, le nom de *Nabonadius*, qui a régné 17 ans [2].

[1] Dans le chapitre I, 21, nous lisons : *Fuit autem Daniel usque ad annum primum Cyri regis*. Il y a ici une contradiction qui nous semble expliquer une faute de copie dans la teneur du verset 21 du chapitre 1er, car si Daniel n'a vécu que jusqu'à l'année *première* du règne de Cyrus, il n'a pu recevoir de révélation divine dans l'année 3e de ce règne.

[2] Je prends la liste du manuscrit 2399 de la Bibliothèque nationale, ma-

Rappelons-nous maintenant que l'*ère de Nabonassar*, commence le 26 février 747, et en faisant la somme des années de règne fournies par le *canon* de Ptolémée, y compris les deux interrègnes signalés dans ce canon, nous allons rechercher s'il y a coïncidence complète des deux dates de la 1re année de Nabonassar et de celle de Cyrus. Le nombre d'années écoulées entre ces deux avénemens est de 209; de 747 ans, ôtant 209, il nous reste 538. Il y a donc coïncidence complète dans cette copie du canon de Ptolémée [1]. Nous pouvons d'ailleurs la vérifier par parcelles, et nous y parviendrons à l'aide des éclipses de lune observées par les Chaldéens [2]. Les trois plus anciennes ont été observées dans les années 1 et 2 du règne de *Mardokempad*, 27e et 28e de *Nabonassar*. Ces éclipses calculées rigoureusement tombent au 19 mars 721; au 8 mars et au 1er septembre 720. Les chiffres des 4 premiers règnes fournis par le *canon de Ptolémée* (copie du manuscrit de Paris) sont rigoureusement exacts, puisque la 1re et la 2e année de *Mardokempad* tombent sur les années 721 et 720.

Nous connaissons encore une éclipse de la 5e année de *Nabopolassar*, 127e de *Nabonassar*, laquelle eut lieu dans la nuit du 22 avril 621; l'avénement de Nabopolassar eut donc lieu vers 626. La somme des années des règnes antérieurs à celui de Nabopolassar fournis par le manuscrit de Paris nous amène à 625, et comme nous devons tenir compte des années forcément incomplètes, réparties entre ces différens règnes, nous pouvons considérer cette concor-

nuscrit qui a servi à la publication de l'*Almageste* de Ptolémée. Voir cette *Chronologie* de Ptolémée publiée sur le même manuscrit par M. l'abbé Halma, in 4o. Paris, 1819.

[1] Prenons la copie de *Georges le Syncelle* et faisons-lui subir le même contrôle. Cette liste présente deux séries de chiffres, grâce à certaine durées de règne évaluées de deux manières différentes. La 1re nous donne une somme égale à 226, ce qui fournirait la date 521 pour l'avénement de Cyrus; cette date est forcément inexacte. La 2e nous donne 220, d'où nous arrivons à la date 527 pour l'avénement de Cyrus; nouvelle date erronée.

[2] On sait que ces observations astronomiques recueillies par les Chaldéens furent envoyées à Aristote par Callisthènes et que ces observations dataient de 1903 ans avant la prise de Babylone par Alexandre, c'est-à-dire de 2200 ans avant l'ère chrétienne.

dance comme très-réelle. Jusqu'à Nabopolassar donc, l'exactitude du canon est vérifiée.

Enfin, nous avons une éclipse du 16 juillet 523, qui appartient à la 7e année de *Cambyse*, 225e de Nabonassar. La somme des règnes du canon de Ptolémée, nous fournit jusqu'à la 7e année de Cambyse, le chiffre 225 qui, retranché de 747, nous donnerait la date 522, qui est exacte.

Nous pourrons donc nous appuyer, sans aucun scrupule, sur les dates fournies par le *canon de Ptolémée*. En voici, du reste, une vérification de plus :

Nous lisons dans Ezéchiel :

« 1. En la 30e année, le 5e jour du 4e mois, lorsque j'étais au mi-
» lieu des captifs, près du fleuve *Khobar*, les cieux furent ouverts, et
» je vis les visions de Dieu, — le 5e jour du mois, lequel était la
» 5e année de la captivité du roi Joachin[1]. »

Donc le 5 du 4e mois d'une certaine année 30e, commence la 5e année qui a suivi la captivité de Joachin.

A quoi rapporter cette 30e année ? Nécessairement à une ère nouvelle. *Joachin* ou *Jechonias* fut pris en 599 ; la 5e de sa captivité commence donc avec l'année 594, et la 4e avec l'année 595 ; ajoutant à ce nombre le chiffre 30, pour reconnaître l'événement sur lequel tombe la date obtenue ainsi, nous trouvons le chiffre 525, qui nous reporte juste à l'avénement de *Nabopolassar*. C'est donc une *ère nouvelle* commençant à l'avénement de Nabopolassar, dont la 30e année coïncidait avec la 4e et 5e année de la captivité de Joachin. Or, nous lisons dans *les Rois* :

« Le roi de Babylone prit Joachin la 8e année de son règne[2]. »

La 30e de *Nabopolassar* est donc postérieure de 4 ans, ou un peu plus, à la 8e de *Nabuchodonosor* : c'est ainsi la 12e de Nabuchodonosor. Si donc, de 30, nous retranchons 12, il nous reste 18 ; Nabopolassar aurait donc régné 18 ans et quelques mois. Mais d'un autre côté, les témoignages de l'Écriture nous suffisent pour reconnaître que Nabuchodonosor a régné 2 ans en commun avec son père[3].

[1] Ezéchiel, I, 1, 2.

[2] IV *Rois*, XXIV, 12.

[3] Suivant Jérémie, Nabuchodonosor vint pour la première fois devant Jéru-

Celui-ci a donc eu un règne effectif de 20 ans et quelques mois, ce qui justifie pleinement le chiffre 21, représentant, dans le *canon* de Ptolémée, la durée du règne de Nabopolassar. D'ailleurs, on sait que dans les canons royaux de ce genre toute année commencée est comptée comme année pleine.

Nous avons dit plus haut que l'exactitude du *canon* de Ptolémée est justifiée par les calculs d'éclipses, en ce qui concerne l'année 747, à laquelle commencent le règne et l'ère de Nabonassar; il ne sera pas hors de propos maintenant de vérifier la date précise de la délivrance des Juifs, date qui a dû suivre la prise de Babylone par Cyrus, promoteur de ce grand acte de réparation. Nous aurons alors déterminé rigoureusement deux points à peu près extrêmes du

salem dans la 1re année de son règne, 4e de Joakim (xxv, 1) : *Verbum quod factum est ad Jeremiam de omni populo Juda, in anno 4° Joakim filii Joziæ regis Juda, ipse est annus primus Nabuchodonosor regis Babylonis.* D'un autre côté, Daniel emmené en captivité par lui, dit : (Dan. i, 1), *Anno tertio regni Joakim regis Juda, venit Nabuchodonosor rex Babylonis in Jerusalem et obsedit eam.* Il y a ici un petit désaccord portant sur une année seulement, désaccord assez insignifiant d'ailleurs pour qu'il soit à peu près inutile d'en rechercher le motif. Daniel resta 3 ans en captivité à Babylone avant d'être présenté au roi; il reçut alors le nom de *Baltasar,* et dans l'année 2 du règne de Nabuchodonosor, il fut chargé d'expliquer au roi le songe qu'il avait fait. (Dan. ii. 1.) *In anno 2° regni Nabuchodonosor, vidit Nabuchodonosor somnium et conterritus est spiritus ejus et somnium ejus fugit ab eo.* C'est donc environ de 4 à 5 ans après la captivité de Daniel qu'il faudrait compter la 2e année de Nabuchodonosor. Pour accorder ces deux dates, il faut nécessairement admettre que pendant deux ans Nabopolassar s'associa son fils Nabuchodonosor; enfin nous lisons dans les *Rois* (iv. xxv. 27.) que Joachin était depuis 37 ans à Babylone lorsque Evilmerodach lui succéda et délivra Joachin. *Factum est verò in anno trigesimo septimo transmigrationis Joachin regis Juda, mense duodecimo, vigesima septima die mensis, sublevavit Evilmerodach, rex Babylonis, anno quo regnare cœpisset, caput Joachin, regis Juda, de carcere.* Joachin, ayant été pris dans la 8e année de Nabuchodonosor, nous aurions 8 à ajouter à 37 pour la durée du règne de Nabuchodonosor, ce qui ferait 45 ans. Le *Canon* n'en porte que 43; donc il faut de ces 45 années, en défalquer 2, qu sont celles du règne en commun avec son père. D'ailleurs Bérose, cité par Josèphe, dit quelques chose de cette association.

cadre chronologique qui renferme les événemens historiques sur l'époque réelle desquels nous désirons jeter le plus de lumière possible.

Si, dans l'Écriture sainte, nous trouvons des passages nombreux qui constatent la durée de la captivité de Babylone, il n'en est plus de même quand il s'agit de constater la date précise de la délivrance des Juifs ; nous ne pouvons donc arriver à cette date que par le tâtonnement. Nous allons essayer de le faire.

Rappelons-nous d'abord les passages qui mentionnent explicitement les 70 années de captivité. Dans Jérémie nous lisons : « Le Seigneur dit ceci : « Quand 70 ans auront été accomplis à Baby- » lone, je vous visiterai, et je susciterai sur vous ma parole favora- » ble, que je vous ramenerai en ce lieu[1] ». — Et encore : « Toute » terre sera désolée et déserte, et toutes ces nations serviront le roi » de Babylone pendant 70 ans[2] ». Voici le texte du verset suivant : והיה כמלאות שבעים שנה אפקד עלמלך בבל ועל הגוי ההוא נאם יהוה את עונם ועל ארץ כשדים ושמתי אתו לשממות עולם C'est-à-dire : « Lorsque ces 70 années seront accomplies, je punirai le roi » de *Babel* et ce peuple, dit Jéhovah, de leurs iniquités, ainsi que le » pays des *Casdim*, et j'en ferai une solitude éternelle. »

Enfin, les *Paralipomènes* parlent de la captivité, qui dura 70 ans ; le verset 20 est précis, en voici la fin : ויהיו לו ולבניו לעבדים עדמלך מלכות פרס « et ils serviront d'esclaves à lui (Nabuchodonosor) et » à ses enfans jusqu'à l'avénement du royaume de Perse[3]. »

La captivité a donc cessé à l'avénement de la nouvelle dynastie. Les 70 ans de captivité prédits par Jérémie sont rappelés au verset 21. Enfin, le verset 22 commence par les mots : ובשנת אחת לכורש מלך פרס « et l'an premier de Cyrus, roi de Perse... » etc., etc. Vient ensuite la teneur de l'édit de délivrance. La promulgation de cet acte n'a pu évidemment avoir lieu au commencement de la conquête ; le conquérant avait autre chose à faire d'abord : nous admettrons donc qu'il ne l'a accordé qu'en 537.

[1] Jérémie, XXIX, 10.

[2] *Id.*, XXV, 11.

[3] II *Paralip.*, XXXVI, 17 et suivans.

Remontons maintenant de l'année 537 à 70 ans en arrière, nous tombons sur la date 607. C'est la 4e année du règne de *Joakim*, roi de Juda, 1re de *Nabuchodonosor*, époque précise du premier siége de Jérusalem. J'ai déjà fait remarquer dans une note que Daniel, qui fut emmené en captivité à la suite de cette première expédition, dit *la 3e année de Joakim;* nous devons reconnaître que c'est Daniel qui a tort, et qu'Ezéchiel, lorsqu'il avance que c'est à l'année 4e de Joakim, qu'il faut rapporter le siége de Jérusalem par Nabuchodonosor, a parfaitement raison [1].

Quoi qu'il en soit, les 70 ans de captivité sont certainement compris entre les années 537 et 607. Les chronologistes ont adopté la date 536 pour celle de la délivrance des Juifs. Je pense qu'il y a ici une légère erreur, et qu'on a confondu le retour et l'établissement des captifs dans leur pays, avec le moment où la liberté leur fut rendue par un édit qui put et dut même n'être pas immédiatement exécuté, mais bien avec quelque lenteur.

L'historien Josèphe parle d'une manière fort nette des 70 ans de servitude; voici ce qu'il en dit : « Mais le roi de Babylone, lorsqu'il » eut emmené les deux tribus, ne leur substitua aucune nation. D'où » il advint que pendant 70 ans toute la Judée, avec Jérusalem et son » temple, resta complétement abandonnée. De là résulte aussi que le » tems qui s'écoula entre la captivité des dix tribus et la déportation » des deux tribus fut de 130 ans, 6 mois et 2 jours [2]. » Vérifions ces nouveaux chiffres. L'année de la ruine de Samarie est bien déterminée, ainsi que nous le verrons plus tard : c'est l'année 721; 130 ans et demi après cet évément, commença la servitude des deux tribus. Ce chiffre nous reporte à l'année 591. Or, celle-ci représente en partie la 18e et la 19e annnée du règne de Nabuchodonosor, et l'Écriture nous apprend surabondamment que le dernier siége de Jérusalem, siége qui dura 18 mois et consomma la ruine du royaume de Juda, commença dans la 18e année de Nabuchodonosor. Josèphe est donc parfaitement d'accord avec l'Écriture sainte.

Voici les passages de l'Écriture relatifs à cet événement. Le siége

[1] Jérémie, xxv, 1.
[2] *Antiq. jud.*, l. x, ch. 9, n. 7.

commença la 18e année de Nabuchodonosor; en effet, Jérémie dit: « Parole qui fut adressée à Jérémie par le Seigneur, l'an 10e de Sédé- » cias, roi de Juda; lequel est le 18e de Nabuchodonosor. — Alors » l'armée du roi de Babylone assiégeait Jérusalem, etc., etc. [1]. » La ville et le temple furent brûlés dans l'année 19e de Nabuchodonosor, car Jérémie nous dit encore: « La 9e année de Sédécias, roi de Juda, au » 10e mois, Nabuchodonosor vint avec toute son armée devant Jéru- » salem, et ils en formèrent le siége. — Or, l'an 11e de Sédécias, au » 5e mois, le 5e jour, la ville fut ouverte [2]. » Josèphe dit que le siége dura 18 mois, du 10e mois de l'année 9 de Sédécias, au 5e mois de l'année 11; il y a effectivement 18 mois.

Ces deux dates sont aussi précisées par d'autres passages de l'Écriture; ainsi, dans Jérémie[3], nous lisons encore que ce fut dans la 9e année de Sédécias, le 10 du 10e mois, que commença l'investissement de Jérusalem, que le siége dura jusqu'au 9 du 4e mois de la 11e année de Sédécias, et que ce jour-là, les Chaldéens pénétrèrent dans la ville, tandis que le roi Sédécias et ses serviteurs cherchaient à fuir. Ce fut un peu plus tard, c'est-à-dire le 10 du mois suivant (5e de la 11e année de Sédécias, 19e de Nabuchodonosor), que *Nabuzardan*, général de l'armée chaldéenne, fit mettre le feu à la ville et au temple.

Enfin, dans le IVe *Livre des Rois*, nous lisons[4] que ce fut dans l'année 9 de Sédécias, le 10 du 10e mois, que l'investissement de Jérusalem commença; que le siége dura jusqu'au 9 d'un mois, qui n'est pas précisé, de la 11e année de Sédécias; que la ville, une fois envahie par les assiégeans, Sédécias et les siens cherchèrent à fuir; qu'il fut poursuivi, pris et amené devant Nabuchodonosor; que ce roi fit mettre à mort devant lui ses enfans et ses proches, lui fit crever les yeux, et le fit emmener chargé de chaînes à Babylone; que *Nabuzardan* entra dans Jérusalem le 7 du 5e mois de l'année 11 de Sédécias (19e de Nabuchodonosor), et mit le feu à la ville et au temple.

Remarquons en passant qu'il faut de toute nécessité reconnaître quelques légères erreurs de copistes dans ces différentes dates,

[1] Jérémie, XXXII, 1, 2.
[2] *Ibid.*, XXXIX, 1, 2.
[3] Ch. LII, v. 4, 5. 6, 7 et 12.
[4] Ch. XXV, v. 1, 2, 3, 4, 7, 8, 9 et suiv.

de l'investissement, de la prise et de l'incendie de Jérusalem. En effet, pour la 1re, Jérémie, au *chap.* XXIX, ne parle que du 10e mois de l'année 9 de Sédécias; au *chap.* LII, il fixe la même date au 10 du mois en question. Cette date est incontestable, puisqu'elle est concordante avec celle que fournit le *chap.* XXV du IVe *Livre des Rois.*

La date de la *prise de Jérusalem*, fixée dans le chap. LII de Jérémie, au 9 du 4e mois de l'année 11 de Sédécias, est confondue dans le chap. XXIX du même prophète, avec la date de l'incendie. Dans le IVe *Livre des Rois,* il s'agit bien encore du 9e jour, mais ce jour appartient à un mois indéterminé de l'année 11.

Enfin, la date de l'*incendie de Jérusalem* et du temple, est donnée par Jérémie, au 5 du 5e mois de l'année 11 de Sédécias, dans le chap. XXIX; puis, au 10 du même mois dans le chap. LII; tandis que dans les *Rois* (ch. XXV, du 4e livre), cet événement est fixé au 7 du 5e mois de l'année 11 de Sédécias.

Toutes ces discordances sont trop peu importantes pour que nous nous y arrêtions plus longtems. Nous nous bornerons à faire observer que les Juifs jeûnent le 9 du mois, en commémoration de la prise de Jérusalem, et que ce fait est concluant en faveur de la date fournie par Jérémie (ch. LII), et par le IVe *Livre des Rois* (ch. XXV). Qu'enfin, l'historien Josèphe donne aussi pour date de l'investissement de Jérusalem, le 10 du 10e mois de l'an 9 de Sédécias, et pour date de la prise de la ville le 9 du 4e mois de l'an 11; de telle sorte qu'il ne peut plus y avoir de doutes réels sur la valeur de ces deux dates. Quant à celle de l'entrée de Nabuzardan et de l'incendie du temple, nous trouvons dans Josèphe une nouvelle discordance, puisque cet historien place l'événement en question au 1er du 5e mois de l'an 11 de Sédécias. Des quatre dates, toutes différentes, que nous trouvons pour l'incendie du temple, nous ne pouvons guère conclure qu'une chose: c'est que cet événement a eu lieu dans les 10 premiers jours du 5e mois de l'an 11 de Sédécias.

Revenons à la fixation des 70 années de servitude, à l'aide des textes de Josèphe.

Le liv. XI, ch. 1, commence par les mots suivans: Τῷ δὲ πρώτῳ ἔτει τῆς Κύρου Βασιλείας (τοῦτο δ' ἦν ἑβδομηκοστὸν ἀφ' ἧς ἡμέρας μεταναστῆναι τὸν λαὸν ἡμῶν ἐκ τῆς οἰκείας εἰς Βαβυλῶνα συνέπεσεν). *Dans la*

1re année du règne de Cyrus (cette année était la 70e à partir du jour où il arriva à notre peuple d'être transporté de son pays natal à Babylone). Rien de plus précis que ce texte : la dernière année des 70 ans de servitude annoncés par les prophètes, était pour les Juifs eux-mêmes, la 1re du règne de Cyrus. Ajoutant donc à 538 le nombre 70, nous retombons encore sur l'année 608, dans laquelle eut lieu le premier siége de Jérusalem par Nabuchodonosor, dans la 1re année de son règne. Tout à l'heure nous avons dit que les 70 ans étaient nécessairement compris entre les années 607 et 537. Cela tient à ce que le 1er mois d'une année de Cyrus n'a pu coïncider avec le 1er mois d'une *année Julienne*, et que, par conséquent, la 1re année de Cyrus est représentée en partie par l'année 538 et en partie par l'année 537.

Un peu plus loin Josèphe dit que Cyrus fut conduit a émanciper les Juifs captifs, par la lecture des prophéties qu'Isaïe avait laissées 210 ans auparavant; puis quelques lignes plus loin nous lisons encore : « Isaïe prédit cet événement 140 ans avant la destruction du temple. » Voyons si ces dates sont bonnes.

Isaïe (ch. I, v. 1) a prophétisé sous Ozias, Joatham, Achaz et Ezéchias, rois de Juda. Ces quatre règnes occupent le tems écoulé entre 810 et 698. Il en faut conclure que les plus anciennes prophéties d'Isaïe appartiennent à la fin du règne d'Ozias. Car de 758, dernière année d'Ozias, à 698 dernière d'Ezéchias, il y a 60 ans, et cet intervalle représente une carrière de prophète suffisamment développée si l'on ne veut pas dépasser les bornes de la probabilité.

Josèphe nous dit qu'Isaïe a prédit la servitude et la délivrance des Juifs 210 ans avant la réalisation de cet événement. Si de 537, année de la délivrance, nous remontons 210 ans en arrière, nous tombons sur la date 747, qui est la 9e année de Joatham, année pendant laquelle effectivement Isaïe a pu prophétiser.

Redescendant maintenant de l'année 747 à 140 ans plus tard, nous devrions retrouver la date de la destruction du temple; or, nous obtenons ainsi l'année 607. Cette année est bien celle où Nabuchodonosor a rendu Joakim tributaire, après son premier siége de Jérusalem, mais ce n'est pas du tout l'année où le temple a été brûlé, car ce désastre se rapporte à la 19e de Nabuchodonosor (588).

Si l'on cherche à se rendre compte de ce chiffre de Josèphe, deux

explications se présentent : où bien Josèphe parle par inadvertance d'une autre prophétie d'Isaïe rédigée vers 728, avant-dernière année du règne d'Achaz, ou bien, ce que je suis plus tenté de croire, Josèphe, en écrivant, a par mégarde confondu l'incendie du temple avec la première année des 70 années d'exil des deux tribus. En effet, cette première année, ainsi que nous l'avons vu, tombe réellement en l'an 607. Je vois du reste dans ce dernier calcul, une bonne présomption de plus en faveur du système qui place les 70 ans de captivité entre 607 et 537.

Quoi qu'il en soit, tous les témoignages les plus authentiques concourent à établir que les limites supérieure et inférieure de ces 70 années sont bien réellement celles que je viens de rappeler[1]. Nous adopterons donc formellement ces deux chiffres importans.

Tout ceci posé, remontons la série continue des événemens, en nous rappelant que désormais nous pouvons avoir une confiance pleine et entière dans les chiffres du *canon de Ptolémée*, et en discutant tous les passages historiques qui sont entre nos mains.

Cyrus prit Babylone en 538, et il succéda immédiatement à un prince nommé par Ptolémée, *Nabonadios*, dernier souverain de l'empire Chaldéen, proprement dit. Son règne à Babylone dura 9 ans, c'est-à-dire de 538 à 529. Fixons quelques autres dates qui se rapportent au règne et à la vie de ce conquérant. Le livre de *Daniel* nous parle peu de Cyrus. J'ai déjà rappelé le verset 21 du ch. I, qui dit : « Daniel vécut jusqu'à l'an 1er du roi Cyrus; » et le verset 1 du ch. X, qui dit : « La 3e année de Cyrus, roi des Perses, » la parole fut révélée à Daniel, surnommé *Baltassar*, etc., etc. » J'ai fait observer que l'un des deux versets exclut nécessairement l'exactitude de transcription de l'autre, mais ceci est fort peu

[1] Nous lisons dans Baruch, chap. VI, 2 : *Ingressi itaque in Babylonem eritis ibi annis plurimis et temporibus longis, usque ad generationes septem, post hoc autem educam vos inde cum pace.* Ces mots se trouvent dans la lettre de Jérémie aux captifs transportés à Babylone. Il y a évidemment dans ce verset, une expression qui implique une licence poétique un peu forte; 70 ans ne représentent pas sept générations ; et il y a tant de passages des saintes Ecritures où ce nombre de 70 annés est clairement énoncé que force est de ne pas tenir compte des 7 générations de Baruch.

important, puisque ces dates ne nous apprennent absolument rien.

Après avoir raconté le festin de Baltassar et ses suites, Daniel termine par les deux versets suivans : « La même nuit, fut tué Baltassar, roi » des Chaldéens — et Darius, le Mède, lui succéda au royaume, âgé » de 62 ans [1]. »

Josèphe (livre x, ch. 10.) rapporte que le roi *Baltassar*, nommé *Naboandel* par les Babyloniens, se vit déclarer la guerre par Cyrus, roi des Perses, ligué contre lui avec Darius roi des Mèdes. Il raconte ensuite l'histoire du festin et de la vision de Baltassar; la terreur de ce monarque; l'intervention de sa grand'mère qui lui conseille de consulter Daniel, et de lui demander l'explication des trois mots que la main mystérieuse a tracés sur la muraille; viennent ensuite les assertions suivantes : Peu de tems après, il fut pris lui-même (Baltassar) et la ville aussi, par l'armée que Cyrus, roi des Perses, avait conduite contre lui. Car, c'est sous le règne de Baltassar, qu'eut lieu la prise de Babylone, après qu'il eut gardé la couronne pendant 17 ans. Darius, qui, avec l'aide de son cousin Cyrus, ruina l'empire des Chaldéens, était dans sa 62e année, quand il prit Babylone. Ce Darius était fils d'Astyages, et il était connu sous un autre nom parmi les Grecs. Il emmena Daniel le prophète avec lui en Médie, et le combla d'honneurs. Il en fit enfin l'un des trois satrapes qui furent préposés aux 360 satrapies de son empire.

D'un autre côté *Bérose*, dans un fragment conservé par Eusèbe [2], nous apprend que dans la 17e année du règne de *Nabonnid*, Cyrus vint attaquer Babylone, et que s'en étant emparé, il se contenta d'exiler en Kermanie le prince chaldéen qui y termina ses jours.

Un passage de Megasthènes cité d'après *Abydène* par Eusèbe, dit exactement la même chose [3]. Remarquons bien qu'il n'est pas plus question d'un Darius, roi des Mèdes, dans l'un que dans l'autre de ces deux fragmens.

Voyons ce que nous disent les autres écrivains profanes :

Hérodote [4] nous apprend que *Cyaxare* eut pour fils et successeur

[1] Daniel, v, 30 et 31.

[2] *Prépar. évangel.*, liv. ix, chap. 40.

[3] *Ibid.*, c. 41.

[4] Liv. i, chap. 107.

Astyages, dont la fille *Mandane* épousa Cambyse. De ce mariage naquit Cyrus (Ch. 108.). Astyages, après un règne de 35 ans, se vit déclarer la guerre par Cyrus, qui le fit prisonnier et le détrôna. Les Mèdes avaient dominé sur la Haute-Asie pendant 128 ans, non compris un espace de 28 années, à prendre sur le règne de 40 ans de Cyaxare, pendant lesquels les Scythes furent maîtres de la Médie (Chap. 107 et 128.). Le roi de Babylone, contre lequel marcha Cyrus et qui fut détrôné par lui, s'appelait *Labynetos*, de même que son père; il était fils d'une reine nommé *Nitocris*, sous le règne de laquelle les Mèdes prirent Ninive (chap. 184 et 188).

Diodore résume à très-grands traits le récit que *Ctésias*, contemporain d'Artaxerce, avait fait de l'histoire des Mèdes depuis l'établissement de leur monarchie jusqu'à la défaite de leur roi par Cyrus. Il nous dit qu'*Aspadas*, fils d'*Astibaras*, qui régna 40 ans et mourut de vieillesse à Ecbatane, fut vaincu par Cyrus.

Xénophon, dans l'espèce de roman historique qu'il a composé sur l'*éducation de Cyrus*, nous a raconté des faits qu'il importe de rapporter ici, pour voir s'ils peuvent supporter l'examen de la critique sérieuse.

Cyrus vint à la cour de son grand-père *Astyages* à l'âge de 12 ans, avec Mandane sa mère ; après y avoir fait un séjour de 4 ans, il revint en Perse, et il n'entra qu'un an plus tard dans la classe des adolescens, où l'on était admis à 16 ou 17 ans. Il resta 10 ans entiers parmi les adolescens, ensuite de quoi il fut, à l'âge de 25 ans, classé parmi les hommes faits. Ce fut très-peu de tems après ce moment que la guerre éclata entre le roi d'Assyrie et le roi des Mèdes. Cyrus accourut au secours des Mèdes avec une armée persane, qu'il parvint, au bout d'un ou deux ans, à rendre formidable. A Astyages succéda *Cyaxare*, frère de Mandane et oncle de Cyrus ; celui-ci avait 27 ans à peu près lorsqu'il commença la guerre contre les Assyriens, guerre dans laquelle périt le roi d'Assyrie, auquel succéda son fils. Ce prince, exécré de ses sujets, vit bientôt surgir contre lui une conspiration à laquelle prirent part les plus hauts personnages de la cour de Babylone. Les succès de Cyrus, à la tête des Perses et des Mèdes, excitèrent la jalousie et la crainte de Cyaxare, et Cyrus eut grand peine à faire oublier à son oncle la méfiance qu'il lui avait

témoignée. Avant d'entrer en campagne contre les Assyriens, Cyrus avait exigé de *Tigranes* l'envoi de secours militaires qu'il devait au roi des Mèdes, par suite de traités antérieurs, etc., etc.

Moyse de Khorène (Livre I) nous fournit quelques renseignemens qui ont besoin d'un contrôle sévère. *Dicran*, 9e roi d'Arménie, établi après la révolte d'Arbace contre Sardanapale, aida Cyrus à renverser l'empire des Mèdes. Ce Dicran était lié avec Astyages, roi des Mèdes, par des traités et par une alliance; car sa sœur, *Dicranouhi*, avait été donnée en mariage à Astyages (ch. 24). Une étroite amitié unissait Dicran et Cyrus; Astyages en prit de l'ombrage (ch. 25), et ce fut pour mieux perdre Dicran qu'il lui demanda la main de sa sœur (ch. 28). Astyages voulut alors profiter de cette alliance pour tendre des embûches au prince arménien. La reine des Mèdes dévoila à son frère la perfidie d'Astyages, et la guerre éclata; cette guerre dura 5 mois entiers, au bout desquels Astyages périt de la main même de Dicran.

Enfin, le *Canon de Ptolémée* nous apprend que Cyrus mourut en 529; or, il avait alors 70 ans et il avait régné 30 ans, ainsi que nous l'apprend Cicéron, d'après *Dinon*, auteur d'une *Histoire des Perses*, écrite avant le règne d'Alexandre-le-Grand. Voici textuellement ce curieux passage de Cicéron :

« Qu'ai-je besoin de raconter comment les mages, au rapport de » Dinon, dans son *Histoire de Perse*, interprétèrent un songe de » Cyrus? Ce prince, dit-il, avait songé que, voyant e soleil à ses » pieds, il avait inutilement essayé par trois fois de le saisir avec les » mains, et que le soleil, roulant toujours, lui avait échappé. Les » mages, qui étaient les sages et les docteurs de la Perse, lui dirent » que, de ce qu'il avait étendu la main par trois fois pour saisir le » soleil, il résultait qu'il régnerait 30 ans : ce qui eut lieu, en effet, » car il mourut à l'âge de 70 ans, et il en avait 40 quand il commença à régner [1]. »

[1] Quid ego, quæ Magi Cyro illi principi interpretati sunt, ex Dinonis persicis (libris) proferam? Nam cum dormienti ei sol ad pedes visus esset, ter eum, scribit, frustrà appetivisse manibus, cum se convolvens sol elaberetur, et abiret : ei Magos dixisse (quod genus sapientum et doctorum habebatur in Persis) ex triplici appetitione solis, xxx annos Cyrum regnaturum esse, por-

Euèsbe (*Prépar. évang.*, liv. x, ch. 10) nous apprend, ainsi que Fréret l'a déjà constaté dans son important *Mémoire sur la Chronologie assyrienne*, que tous les chronologistes et tous les historiens, Polybe, Castor, Thallus, Diodore, Plégon, etc., s'accordent à mettre le commencement du règne de Cyrus sur les Mèdes à la 1re année de la 55e olympiade (560 avant J.-C.), et, à ce propos, Fréret ajoute que tous les chronologistes modernes ont regardé comme parfaitement assurée cette date de l'avénement de Cyrus au trône des Mèdes. Nous aurons tout à l'heure à la vérifier.

Reste enfin Georges le Syncelle. Nous lisons dans sa *Chronographie* que, *Labosaroch* étant mort, ceux qui avaient conspiré contre lui offrirent à l'unanimité la couronne à l'un des conjurés, *Nabonnid*, fils d'Assuérus, appelé aussi *Darius* ou *Astyages* (Ναβοννήδῳ[1] τῷ Ασσουήρῳ, Δαρείῳ καλουμένῳ τῷ καὶ Αστυάγει);

Que, dans la 17e année de ce prince, Cyrus, venu de Perse à la tête d'une puissante armée, s'empara de toutes les provinces de l'empire, et gagna une première bataille sur Astyages; que celui-ci courut alors s'enfermer dans Babylone, qu'il avait fait enceindre de fortes murailles construites en briques cuites reliées par du bitume; qu'il y fut assiégé, que la ville fut prise et démantelée, et que le vainqueur, usant de clémence envers le vaincu, se contenta de l'exiler en *Kermanie.*

Le *Syncelle* ajoute ensuite : « Eusèbe rapporte qu'Astyages monta » sur le trône dès le tems de Sédécias, dans l'année 12e du règne de » *Nabuchodonosor*, et qu'il conserva la couronne, jusqu'à la 5e année » de *Nériglissor*, puis, après sa dernière année, il compte la 1re du » règne de Cyrus, dans le catalogue qu'il a rédigé[2]. »

Dans sa liste à lui, Georges le Syncelle classe au 8e rang parmi les rois des Mèdes, *Astyages-Darius*, qui régna 38 ans.

Il ajoute : « De *Nabonassar* à la 1re année de Darius, autrement

tendi. Quod ità contigit : nam ad septuagesimum pervenit cum XL natus annos regnare cœpisset. *De divinatione*, l. I, c. 23.

[1] Il y a ici une faute de copiste; sans aucun doute, c'est τῷ Ἀσσουήρου qu'il faut lire, car, évidemment cette phrase n'a été écrite par le Syncelle qu'en souvenir du texte de Daniel. *Le Syncelle*, p. 226.

[2] Le Syncelle, *ibid.*

» dit *Astyages*, le compte des mathématiciens fournit 175 ans. » Enfin il termine en disant que Nabonnid, dernier roi des Mèdes, nommé par eux *Astyages*, et le même que Darius, fils d'Assuérus, dans la 21e année de son règne et après avoir vaincu Evilmerodach, mit à mort le Chaldéen *Neriglesar*, surnommé *Baltasar* [1].

Voilà ce que nous fournissent de documens les auteurs anciens; est-il facile de les coordonner? Non sans doute, car jamais question historique n'a été plus embrouillée par ceux-là mêmes qui ont prétendu l'éclaircir : nous allons nous en convaincre.

Groupons donc les renseignemens qui viennent d'être rapportés et voyons jusqu'à quel point ils sont d'accord entre eux. Pour cela faire nous sommes dans l'obligation de construire un tableau synoptique facile à consulter et duquel peuvent et doivent ressortir quelques vérités.

(Voir le tableau page suivante.)

Comparons maintenant les faits inscrits dans ce tableau, ou pour parler plus exactement les assertions des auteurs.

— *Cyrus* se rend maître de Babylone, et ainsi que nous l'avons établi, cet événement mémorable a lieu dans l'année 638. — A la prise de Babylone, le trône est occupé par *Baltasar*, qui est tué dans la nuit même du festin. *Darius le Mède*, fils d'Assuérus, succède à Baltasar à l'âge de 62 ans (DANIEL).

— *Baltasar*, le *Naboandel* des Chaldéens, est pris peu de tems après la nuit du festin; les assaillans sont *Darius*, fils d'Astyages, roi des Mèdes, qui a 62 ans alors, et *Cyrus* (JOSEPHE).

— *Nabonnid*, dernier roi Chaldéen, est détrôné par Cyrus, après un règne de 17 ans. Celui-ci se contente de l'exiler en *Kermanie* (BÉROSE et MÉGASTHÈNES).

— *Cyrus* détrône *Labynit*, roi de Babylone, fils de Labynit et de Nitocris. *Astyages*, roi des Mèdes, fils et successeur de Cyaxare, dont le règne avait été de 40 ans, est père de Mandane, mère de Cyrus; il est détrôné et fait prisonnier par Cyrus, son petit-fils, après avoir régné 35 ans (HÉRODOTE).

[1] *Ibid.*, p. 231.

Documens fournis par les auteurs

Ecriture-Ste. Daniel.	Berose et Mégasthènes.	Hérodote.	Diodore d'après Ctésias.	Xénophon.			
				Assyrie. —	Perse. —	Médie. —	Arménie. —
Baltasar tué dans la nuit du festin.		Cyaxare règne 40 ans; sous son règne les Scythes s'emparent du pays et le gardent 28 ans. Astyages, père de Mandane, après un règne de 35 ans, fut prisonnier et détrôné par Cyrus. Les Mèdes avaient dominé 128 ans, plus les 28 des Scythes. Cyrus détrône Labynit fils de Labynit et de Nitocris.	Astibarès règne 40 ans et meurt de vieillesse à Ecbatane.		Cyrus vient à la cour de son grand-père Astyages à 12 ans, avec la reine Mandane, sa mère. Il y reste 4 ans. Homme fait à 25 ans. Vers 26 ans commence à organiser l'armée des Perses. Vers 27 ans entre en campage. Guerre contre les Assyriens. Le roi d'Assyrie est tué dans une bataille.	Astyages est fort âgé puisque sa fille Mandane a un fils de 12 ans.	
Darius le Mède, fils d'Assuérus, monte sur le trône à 62 ans.	Nabonhid règne 17 ans, puis il est détrôné par Cyrus qui l'exile en Kermanie.		Son fils Aspadas, roi des Mèdes, vaincu et détrôné par Cyrus.			Cyaxare, oncle de Cyrus, jalouse les succès de celui-ci.	
Cyrus.				Roi d'Assyrie tué dans une bataille contre Cyrus. Son fils lui succède, on conspire contre lui.			Tigrane forcé par Cyrus de fournir un contingent contre les Assyriens.

— *Cyrus*, devient roi des Mèdes, après avoir vaincu et détrôné *Aspadas*, fils d'Astibaras, dont le règne avait été de 40 ans, et qui était mort de vieillesse à Ecbatane (CTÉSIAS et DIODORE).

— *Cyrus* est le petit-fils d'Astyages, roi des Mèdes, dont la fille Mandane, avait épousé Cambyse; à *Astyages* qui meurt dans un âge avancé, succède *Cyaxare*, oncle de Cyrus. La guerre éclate entre les Chaldéens et les Mèdes. Cyrus lève une armée de Perses, et vient au secours de son oncle. Il est vainqueur; le roi de Babylone périt dans un combat, et les succès militaires de Cyrus sont tels que le roi des Mèdes, son oncle, en prend de l'ombrage. C'est, vers l'âge de 27 ou de 28 ans, que Cyrus entre en campagne, avec une armée, combinée de Perses et de Mèdes (XÉNOPHON).

anciens sur les rois d'Assyrie.

CANON DE PTOLÉMÉE	CICERON D'APRÈS DINON	JOSÈPHE.	MOYSE DE KHORÈNE.	EUSÈBE, D'APRÈS POLYHISTOR, CASTOR, THALLUS, DIODORE, PHLÉGON, ETC.	GEORGES LE SYNCELLE.		
					CHALDÉE. —	MÈDES. —	
Nabonadios règne 17 ans. Cyrus, 9 ans et meurt en 729.	Cyrus monte sur le trône des Mèdes à 40 ans, il règne 30 ans et meurt à 70 ans.	Baltassar, Naboandel des Chaldéens, Règne 17 ans, est fait prisonnier peu après le festin. Darius, roi des Mèdes et Cyrus, qui se liguent, lui déclarent la guerre. Darius a 62 ans. Il est fils d'Astyages et les Grecs le connaissent sous un autre nom.	Astyages après une guerre de 5 mois est tué par Dicran son beau-frère. Cyrus est aidé par Dicran pour renverser l'empire des Mèdes.	Astyages monte sur le trône sous Sédécias, à la 12e année de Nabuchodonosor. Règne jusqu'à la 5e de Nériglissor. Après lui immédiatement Cyrus commence à régner sur les Mèdes, la 1re année de la 55e olympiade, ou en 560.	Labosaroch mort, les conjurés donnent la couronne à l'un des leurs, Nabonnid, fils d'Assuérus nommé aussi Darius ou Astyages, il règne 17 ans; puis vient Cyrus qui le bat en bataille rangée et le prend dans Babylone, puis il l'exile en Kermanie.	Le roi, Astyages, Darius ou Nabonnid, règne 38 ans. De Nabonassar à la 1re de Darius-Astyages, il y a pour les mathématiciens 175 ans.	Ce Nabonnid Darius-Astyages, dans la 21e de son règne, tue Nériglissar-Baltassar.

— A *Nabonadios* qui règne 17 ans, succède *Cyrus* qui règne 9 ans, et meurt en 529 (Canon de PTOLÉMÉE).

— *Cyrus* monte sur le trône à 40 ans, et meurt à l'âge de 70 ans (CICÉRON d'après DINON).

— *Astyages*, roi des Mèdes, est tué dans une bataille, après une guerre de 5 mois, par son beau-frère *Dicran*, roi d'Arménie. Dicran vient en aide à Cyrus, pour renverser l'empire des Mèdes (MOYSE DE KHORÈNE).

— *Astyages* monte sur le trône dans la 12e année de Nabuchodonosor, et règne jusqu'à la 5e année de Nériglissor. Après lui, vient immédiatement *Cyrus*, qui commence à régner la 1re année de la 55e olympiade (560) (EUSÈBE).

— Après l'assassinat de *Labosaroch*, les conjurés donnent la couronne à l'un des leurs, *Nabonnid*, fils d'Assuérus, nommé aussi *Darius* et *Astyages*; dans la 17e année de celui-ci, Cyrus l'attaque, le défait en rase campagne, l'assiége dans Babylone, le fait prisonnier, le détrône et l'exile en Kermanie. *Astyages*, *Darius*, *Nabonnid*, sont un seul et même personnage, à savoir, le 8e roi des Mèdes. De Nabonassar à la 1re année d'Astyages, les calculs astronomiques trouvent 175 ans. Dans la 21e année de son règne, Nabonnid tue Nériglissor, autrement dit *Baltassar* (GEORGES LE SYNCELLE).

Un fait principal domine tous les autres : suivant les uns, après la chute de l'empire Chaldéen, c'est le roi des Mèdes, qui est monté sur le trône de Babylone; suivant les autres, c'est Cyrus, lui-même. Il s'agit avant tout, d'éclaircir ce point historique ; nous passerons, ensuite, à certains faits de détail qui ne manquent pas d'intérêt.

Et d'abord, Cyrus est mort à 70 ans, suivant Cicéron, et en 529, d'après le *Canon de Ptolémée*; il est donc forcément né en 599; il a commencé à régner à 40 ans, c'est-à-dire en 559. Cicéron, sur ce point, est fort net, et le témoignage de *Dinon*, l'historien spécial, qu'il invoque, est parfaitement digne de croyance.

Voyons maintenant si le roman historique de *Xénophon* nous offre des faits vraisemblables. Cyrus est venu à la cour de son grand-père Astyages, à l'âge de 12 ans; c'est-à-dire vers 587; il y passe 4 ans, et par conséquent il ne revient en Perse que vers 583. A 25 ans, il entre dans la classe des hommes faits (574). Une ou deux années après, une guerre devenant imminente entre les Chaldéens et les Mèdes, Cyrus lève une armée pour aller au secours des Mèdes. Supposons que ce soit vers 572. Le jeune conquérant s'occupe avec ardeur de l'organisation de cette armée, qu'il parvient à discipliner et à instruire de façon à la rendre formidable. Un pareil résultat ne s'obtient pas en un jour, quelques années ont dû être employées à l'atteindre; mais il ne nous est pas possible de rien préciser à cet égard. La guerre une fois commencée, Cyrus marche de victoire en victoire. Le roi de Babylone meurt sur le champ de bataille, et son fils lui succède. C'est un prince indigne du trône, et contre lequel les grands du royaume se révoltent. Quel peut être ce roi de Babylone? Il n'y en aurait évidemment qu'un seul, auquel tous les faits pussent s'appliquer

tant bien que mal; c'est *Nériglissor*, mort en 555, et dont le fils *Laborosoarchod* n'a régné que 9 mois, après lesquels il a péri sous le poignard des conjurés recrutés parmi les grands de l'état. Au dire de Xénophon, la mort de ce dernier roi, n'était pas encore un fait accompli, lorsque Cyrus eut l'occasion de se plaindre à son oncle, le roi des Mèdes, de la manière plus que froide avec laquelle il le traitait, pour le récompenser des services qu'il lui avait rendus. Une réconciliation apparente eut lieu en ce moment, mais elle ne put être que de courte durée. Les causes d'inimitié placées tout entières dans l'enthousiasme et l'affection dévouée de l'armée des Mèdes pour son jeune général, ne pouvaient disparaître et s'éteindre par ordre. De là une haine que le roi des Mèdes ne craignit pas de formuler en actes, qui entraînèrent sa ruine. Ici nous rentrons sur le terrain solide de l'histoire. Cyrus fit la guerre au roi des Mèdes, son oncle, le détrôna et le fit prisonnier. Hérodote, Ctésias et d'après lui Diodore, sont unanimes sur ce point, qui demeure bien acquis.

Quant à ce que dit Moyse de Khorène, que son héros royal *Dicran*, a tué de sa propre main le roi des Mèdes, *Astyages*, dans une bataille, je me permettrai de n'en rien croire; c'est probablement une fable de plus, au milieu des mille fables débitées par l'historien arménien. Mais que *Dicran* ou *Tigranes*, que Xénophon nous apprend lui-même avoir été lié à Cyrus par les liens de la plus tendre amitié, ait aidé celui-ci dans sa guerre contre le roi des Mèdes, je le crois, d'autant plus volontiers que Dicran était vassal de ce monarque, et qu'il devait avoir à cœur de profiter d'une si belle occasion de secouer le joug qui pesait sur lui. Sur ce point donc, Moyse de Khorène a très-probablement enregistré un fait vrai.

Ici se présente une sérieuse difficulté. Si l'histoire racontée par Xénophon de la mort d'un roi d'Assyrie, guerroyant contre Cyrus Astyages, était vraie, ce roi, nous l'avons déjà dit, ne pourrait être que *Nériglissor*, mort en 555. Or, les chiffres si heureusement conservés par Cicéron, prouvent qu'en 559, *Astyages* fut battu et détrôné par son neveu Cyrus. Je ne me charge pas d'expliquer ce fait, dans lequel je ne vois d'ailleurs qu'un bon argument de plus contre la valeur historique de la *Cyropédie*.

Eusèbe nous dit qu'*Astyages* monta sur le trône dans la 12e année de Nabuchodonosor, et qu'il régna jusqu'à la 5e année de Nériglissor;

d'après le *canon de Ptolémée*, la 12e de Nabuchodonosor, tombe en 595 ou 594, la 5e de Nériglissor en 555. Il y a là juste 40 ans d'intervalle, et ces 40 années sont la durée du règne de l'avant-dernier roi des Mèdes, grand-père de Cyrus. Le fils de ce roi, oncle de Cyrus, n'a régné que 35 ans d'après le témoignage d'Hérodote, et nous vérifierons tout-à-l'heure cette assertion.

Eusèbe n'en place pas moins Cyrus immédiatement après cet Astyages, dans son *canon des rois des Mèdes*. Nous pouvons donc affirmer qu'il a commis ici une véritable confusion de personnes. D'après lui, Cyrus aurait commencé à régner la 1re année de la 55e olympiade; c'est-à-dire en 560; or 560 est tout au plus la 1re année de Nériglissor, et non la 5e. D'ailleurs si Astyages n'avait régné que 40 ans, son règne aurait commencé en 600, et Cyrus n'aurait pu venir à 12 ans à la cour de son grand-père, puisque Cyrus est né en 599, et qu'Astyages aurait commencé à régner en 600, c'est-à-dire un an avant la naissance de son neveu.

Georges le Syncelle dit que les mathématiciens trouvent 175 ans entre Nabonassar et la 1re année d'Astyages. Or, la 1re de Nabonassar est 747, et la 1re d'Astyages tomberait en vertu de ce calcul, sur l'année 572. Le Syncelle dit ensuite que dans la 21e année du règne d'Astyages, Nabonnid tua Nériglissor : la 21e du règne d'Astyages serait ainsi 551 : c'est impossible, car nous savons de science certaine par le *canon de Ptolémée* que la mort de Nériglissor tombe sur l'année 555; en remontant à l'aide de ces dernières dates, nous aurons pour 1re d'Astyages, l'année 575, date assez rapprochée de la date 572, déduite de la 1re opération.

Examinons un peu maintenant quelques chiffres qui nous sont fournis par l'Écriture et par les profanes.

Cyrus est né en 599, de *Mandane*, fille de l'avant-dernier roi des Mèdes [1], celle-ci en le mettant au monde, devait avoir à peu près 20

[1] Un curieux passage d'Elien (*Hist. des animaux*, liv. XII, ch. 20), parle d'un *Sevochor*, roi de Babylone, auquel les Chaldéens avaient prédit que l'enfant né de sa fille lui enlèverait la couronne; aussitôt il entoura celle-ci d'une surveillance rigoureuse, qui n'atteignit pas le but qu'il s'était proposé. La princesse séquestrée n'en devint pas moins mère, et mit au monde, le fils d'un

ans; elle était donc née vers 619. Son frère qui devint roi, naquit vraisemblablement, très-peu d'années avant ou après 619. Mettons 3 ans par exemple, ce dernier roi serait donc né soit vers 616, soit vers 622. Dans le premier cas, en 538, il aurait eu 74 ans, et dans le second 78. Ce simple fait démontre, *à mon sens*, que le dernier roi des Mèdes ne peut être confondu avec le Mède *Darius*, fils d'*Assuerus*, qui monta sur le trône de Babylone à l'âge de 62 ans. après la chute de Baltasar au dire de Daniel.

Daniel a-t-il dit quelque part que celui qu'il appelle *Darius le Mède*, fils d'*Assuérus*, fût le *roi des Mèdes*? Point. Il se borne à dire qu'à Baltasar succéda Darius le Mède, fils d'Assuérus, et pour monter sur le trône, ce trône dût lui être offert, car l'expression, קבל, dont se sert l'écrivain sacré ne s'entend que d'une chose *offerte* et que l'on *accepte*.

Scaliger, dont personne n'oserait, je pense, révoquer en doute l'érudition profonde, et la sage critique, Scaliger, avait bien deviné que le *Darius* de Daniel ne pouvait être un *roi des Mèdes* [1]. Pour lui ce Darius n'est qu'un Mède établi à Babylone, l'un des conjurés qui donnèrent la mort à *Labborosoarchod*; pour lui, enfin, le *Nabonnid* de Mégasthènes et de Bérose, n'est autre chose que le *Darius* de Daniel.

Je n'ai pas la prétention d'imposer aux autres ma croyance per-

inconnu. L'enfant, jeté par dessus les murailles de la forteresse où la fille du roi était prisonnière, fut enlevé par un aigle, qui le mit sur son dos, et le déposa doucement dans un jardin. Le jardinier touché de la beauté de l'enfant en prit soin et l'éleva sous le nom de *Gilglam*. Cet enfant régna sur les Perses. — Si cette aventure paraît fabuleuse, conclut Elien, j'ajouterai encore un fait à l'appui; c'est que le perse *Achemenès*, par lequel commença l'illustration des Perses, fut nourri par un aigle.

Il est impossible de ne pas reconnaître dans le récit d'Élien, une copie [illegible] de la fable racontée par Hérodote à propos de l'enfance de Cyrus; (chap. 107 et suivans). Nous ne nous arrêterons pas à relever toutes les similitudes et toutes les dissemblances des deux versions, nous nous bornerons à faire observer que les commentateurs qui comme D. Calmet ont cru reconnaître *Tiglath-fela-sar* dans le Gilglam (*Alias Tlilgame*) d'Elien, ont commis une erreur impardonnable.

1 *Emendatio temporum*, prolegomena xxxiv.

sonnelle, mais je ne crains pas de dire que la réalité de cette identification me paraît un fait patent et irréfragable.

Maintenant pourquoi a-t-on fait dire à Daniel plus qu'il n'a voulu dire, et pourquoi a-t-on imaginé cette fable du règne à Babylone d'un *roi des Mèdes* après la chute de *Nabonnid*? Cela tient simplement, je crois, à la trop grande confiance que l'on a accordée sur ce point à l'historien Flavius Josèphe. Josèphe a confondu en une seule les deux révolutions qui ont terminé les règnes de *Baltasar* et de *Nabonnid*, qu'il appelle *Naboandel;* Josèphe a dit que *Cyrus* et *Darius* fils d'Astyages, roi des Mèdes, avaient attaqué *Baltasar*, et l'avaient fait prisonnier, peu de tems après le fameux festin dans lequel les vases sacrés du temple de Jérusalem avaient été profanés. Il a ajouté que Darius avait alors 62 ans, mais il s'est bien gardé de parler de la mort de Baltasar dans la nuit du festin même. Qu'en conclure? Que Josèphe, qui savait son Daniel, a cherché tant bien que mal à coordonner les faits qu'il y trouvait inscrits avec ceux qui lui étaient parvenus d'autre part. Il était notoire pour lui que *Nabonnid* exilé au su de tous en Kermanie, après la prise de Babylone, n'avait pas été tué dans la nuit du festin. Il changeait donc l'assertion de Daniel sur ce point.

Une fois *Nabonnid* confondu avec *Baltasar*, Nabonnid devenait contemporain du dernier roi des Mèdes, de race mède, et le *Darius le Mède* de Daniel, se confondait dans son esprit avec *Astyages*. De là toute la confusion qui a rendu si obscurs les faits en question.

Georges le Syncelle qui n'avait pas la même raison pour se tromper, raconte exactement les faits qui ont accompagné la chute de *Labosaroch* (ou Laborosoarchod), mais il fait du roi des Mèdes *Astyages*, du *Darius* de Daniel, et du *Nabonnid* de Megasthenes, de Bérose et de Ptolémée un seul et même personnage, et qui plus est, l'un des conjurés auteurs du meurtre de Labosaroch. Cela n'est pas soutenable et cependant des hommes comme les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, ont admis des faits aussi inconciliables avec les témoignages les plus dignes de respect et de foi. Ainsi, pour eux, avant *Cyrus*, régnait sur les Mèdes un *Cyaxare II*, fils d'Astyages, nommé à volonté, *Darius le Mède*, *Assuérus* et *Artaxercès*, lequel après avoir vécu 64 ans, et régné 24 ans sur les Mèdes, jouit deux années du grand empire, c'est-à-dire de l'empire des Mèdes et des Chaldéens, après la

chute de Nabonnid (538 à 536).—Suivant eux encore, en 536, *Cyrus* lui succéda et il avait épousé la fille de ce Cyaxare. Cet âge de 64 ans, à lui seul, fait crouler tout le reste, car étant mort en 536, Cyaxare fut né en 600 ; or, un an après, Cyrus avait un an aussi. Xénophon nous dit, avec toute apparence de raison, que son oncle Cyaxare était un homme fait déjà, lorsque Cyrus vint à la cour d'Ecbatane ; d'ailleurs, s'il n'est pas impossible de voir un oncle ou un beau-père du même âge que son neveu, ou de son gendre, c'est du moins chose rare : donc l'*Art de vérifier les dates* est complétement dans le faux sur ce point.

II.

Discussion des différentes listes connues des rois des Mèdes. — Canon royal médique rectifié. — Origine probable de la syllabe *ar*, initiale fréquente des noms des rois Mèdes. — Signification et valeur reelle du nom *Astyages*. — Etude du canon des rois de Babylone. — *Nabou-nahed* prédécesseur de Cyrus. — Son identification avec *Darius* le Mède. — *Labbou-sarakh*.

Comme le cadre que je me suis tracé comprend l'empire des Mèdes, je vais présenter dans un nouveau tableau synoptique, les différens catalogues de rois Mèdes, tels qu'ils nous sont fournis par les auteurs anciens et modernes.

(Voir le tableau page suivante.)

On le voit, Hérodote, Ctésias, Diodore, Moïse de Khorène, Eusèbe et Georges le Syncelle, sont d'accord, quant aux deux derniers rois Mèdes, qui ont précédé *Cyrus*. Dom Calmet, les *auteurs de l'art de vérifier les dates*, et la plupart des *commentateurs* de la Bible (comme Rosenmüller), ont seuls inscrit dans leur catalogue un *Cyaxare* II, qui n'a jamais existé que dans leur imagination, et qu'ils ont été alors obligés de confondre, pour se tirer d'embarras, avec le *Darius le Mède* de Daniel, avec le *Labynit* d'Hérodote, et même avec le *Baltasar* de Daniel. Les témoignages d'Hérodote, de Ctésias, de Cicéron et d'Eusebe, étaient néanmoins bien suffisans pour faire rejeter comme fantastique, l'introduction dans le *Canon des rois des Mèdes* d'un roi qui n'a jamais existé.

Catalogue des rois Mèdes

HÉRODOTE.	DIODORE D'APRÈS CTÉSIAS.		MOISE DE KHORÈNE.
	Arbacès,	28	Varbakès.
	Maudacès,	50	Modakès.
	Sosarmus,	30	. . . .
	Artycas,	50	Artikès.
Déjocès règne 53 ans; bâtit Ecbatane.	Arbianes,	22	Délokès.
Phraortes, 22 ans; périt devant Ninive.	Artéo,	40	Phraortès.
Cyaxare, 40 ans; Pendant qu'il assiége Ninive, viennent les Scythes qui sont les maîtres pendant 28 ans. Il bat les Scythes, et prend Ninive.	Artynes,	22	Kyakhs.
	Astibaras,	40	Aztahak.
Astyages, 35 ans; détrôné par Cyrus.	Aspadas vaincu et détrôné par		
Cyrus '.	Cyrus.		Cyrus.

Si maintenant, nous coordonnons entre eux les résultats concordants fournis par les auteurs qui méritent une confiance entière, nous obtenons la série suivante pour les derniers rois des Mèdes.

Déjocès (Hérodote), Délokès (Moïse de Khorène), Diocès (Syncelle), règne 53 ans, bâtit Ecbatane, mort en 687. Artikas et Artée (Ctésias et Diodore)?

Phaortès (Hérodote), Aphraartès (Syncelle), Aphraxad (Écriture), Artynès et Arbiane? (Ctésias et Diodore)? règne 22 ans, mort devant Ninive en 634.

Astyages (Xénophon), Kyakhs (Moïse de Khorène), Astibaras, (Ctésias et Diodore), Cyaxare, (Xénophon), règne 40 ans, assiége Ninive avant 625. Les Scythes attaquent la Médie et en restent maîtres plusieurs années. Mort de vieillesse à Ecbatane en 594.

d'après les divers historiens.

GEORGES LE SYNCELLE ET EUSÈBE.		ART DE VÉRIFIER LES DATES.		DOM CALMET (Dict. de la Bible.) AVEC LES DATES QU'IL ADOPTE.
Arbacès,	28			
Mandacès,	20			
Sosarmus,	30			
Artykas,	30			
Dioces,	54	Déjocès,	43	Déjocès, 53. 710—657.
Aphraartès,	51	Phraortès,	45	Phraortès, 22. 657—635. Fonde ou embellit Ecbatane.
Cyaxare,	32	Cyaxare,	60	Cyaxare ou Astyages, 40. 635—595. Il a pour fille Amyit et Mandane, mariées à Nabuchodonosor et à Cambyse.
Astyages ou Darius le Mède,	38	Astyages,	35	Astyages, Assuérus. 35. 595—560.
		Cyaxare II, Darius le Mède,	24	Darius le Mède ou Cyaxare (Xénophon), ou Astyages (Dan., texte grec), 560-538.
Cyrus [1].		Cyrus.		Cyrus [2].

Astyages (HÉRODOTE), **Aspadàs** (CTÉSIAS et DIODORE), a pour sœurs 1° Mandane, femme de Cambyse; 2° Amyit, femme de Nabuchodonosor, roi de Babylonne, d'où Evil-mérodach.
Règne 35 ans, vaincu et détrôné par Cyrus en 560 ou 559.

Cyrus, né en 599 de Cambyse et de Mandane, fille de Cyaxare, devenu roi des Mèdes en 560 ou en 559. Roi du grand empire, après la prise de Babylone, en 538, mort en 529.

[1] De Nabonassar à la première année d'Astyages, le calcul des mathématiciens place 175 ans. (GEORGES LE SYNCELLE.)

[2] D. Calmet place l'avènement de *Déjocès* 150 ans avant Cyrus, *selon Hérodote*, 37 ans après l'expédition d'Arbace; et il ne s'aperçoit pas qu'il y a juste les 150 ans qu'il cherche entre le 1er de Déjocès et le 1er de Darius. — A l'article *Mède*, il sépare Astyages de Darius le mède; à l'article *Astyages* II, il ne voit en eux qu'un seul et même personnage.

Avant, Déjocés, c'est-à-dire à partir du point où le secours d'Hérodote nous fait défaut, nous trouvons les 3 listes différentes :

Ctésias.		Moise de Khorène	Eusèbe et le Syncelle.	
Arbacès	28 ans.	Varbakès.	Arbacès	28 ans.
Maudacès	50	Modakès.	Maudacès	20
Sosarmus	30	«	Sosarmus	30
Artycas	50	Artykès.	Artycas	30

Que faire des Rois *Arbiane*, *Artée* et *Artynes*, qui, dans le *Canon de Ctésias* suivent *Artycas*, qui se retrouve dans Ctésias, Moïse de Khorène, et le Syncelle ? Je l'ignore. Remarquons néanmoins qu'il est presque permis de supposer, qu'il y a là quelque interpolation due à une faute de copiste. En effet selon Diodore, copiant Ctésias, *Artycas* a régné 50 ans, *Arbyanes* 22, *Artée* 40 et *Artynes* 22; dans le Syncelle, *Artycas* a régné 30 ans seulement; l'un au moins des deux chiffres 50 ou 30, relatifs au règne de cet *Artycas*, est donc forcément faux. Si d'aventure ce chiffre était 40, nous aurions tout lieu de nous étonner de voir 4 rois dont les noms, *Artycas* et *Artée*, *Arbyanes* et *Artynes*, ont quelque analogie de forme, à peine déguisée par des copistes maladroits, régner, précisément, les deux premiers 40 ans chacun, et les deux derniers 22 ans chacun. Cette considération seule me conduit à proposer la radiation de l'un des deux couples. D'un autre côté, *Artée* qui doit avoir régné 40 ans, a un nom assez semblable à la dernière partie de *Phraortès*, *Aphraartès* ou *Arphaxad*, qui a régné 22 ans seulement d'après Hérodote et 51 d'après le Syncelle. On pourrait également revendiquer une certaine ressemblance de nom, en faveur de l'assimilation d'*Arbyanes* qui a régné 22 ans d'après Ctésias, et d'*Aphraartès* qui en a régné 51, suivant le Syncelle. On voit donc que rien n'est plus difficile que d'opérer le départ du bon et du mauvais dans l'analyse de ces différentes listes, si discordantes. Aussi n'est-ce pour ainsi dire que d'instinct que j'adopte, en définitive, la rédaction suivante pour le *Canon des rois des Mèdes*.

[1] Les Mèdes règnent sur la Haute-Asie 128 ans, non compris 28 ans de la domination des Scythes, à prendre sur les 40 années de règne de Cyaxare. (Hérodote).

Canon des rois Mèdes.

1. — 788 à 760.

Arbacès (Ct.). Varbakès (Moïs. Kh.). Arbacès (Syncelle).

règne 28 ans.

2. — 760 à 740.

Maudacès (Ct., et Sync.). Modakès (Moï. Kh.).

règne 20 ans [1].

3. — 740 à 710.

Sosarmus (Ctés. et Sync.), manquant dans Moïse de Kh.

règne 30 ans.

4. — 710 à 657.

Artycas (Ctés., et Sync.). Artikès (Moïs. de Kh.). Artycas et Artée.(Ctés.). Déjocès (Hérodote). Déiokès (Moïse). Diecès (Syncelle).

règne 53 ans.

5. — 657 à 635.

Phaortès (Hérod., Moïse). Aphraartès (Syncelle). Arbyanès et Artynès (Ctés., Diod).

règne 22 ans.

6. — 635 à 595.

Cyaxare (Hérod., Sync.). Astyages (Xénoph.). Astibaras (Cté. et Diod.). Kyakhs (Moïse).

règne 40 ans.

7. — 595 à 560.

Astyages (Hér., Sync.). Aspadas ou Apandas (Ctés. et Diod.). Aztahak (Moïse de Khor.).

règne 35 ans?

8. — 560 ou 559 à 529.

Cyrus.

règne 30 ans.

Je dois ajouter de plus que je crois fermement, toujours guidé par l'analogie des noms et la durée des règnes, que *Artycas et Déjocès* sont un seul et même roi, et que Moïse de Khorène, en copiant sur Ctésias, au lieu de transcrire le nom de *Sosarmus*, qu'il a omis et que nous trouvons dans Diodore et dans le Syncelle, aura d'*Artycas*, appelé *Déjocès* par les Grecs, fait deux personnages différens, dont

1 J'adopte le chiffre 20 d'Eusèbe et du Syncelle plutôt que le chiffre 50 de Diodore, précisément à cause de l'invraisemblance déjà signalée plus haut de 4 règnes alternatifs de 28 ans, de 50 ans, de 30 ans, et de 50 ans.

il avait besoin pour avoir 8 rois Mèdes, comme les a le Syncelle.

Ceci posé, reprenons l'examen de quelques chiffres fournis par les auteurs et dont j'ai déjà parlé. Et d'abord, rappelons-nous qu'Hérodote avance que les Mèdes avaient été maîtres de la haute Asie pendant 128 ans, non compris les 28 ans d'invasion des Scythes, sous le règne de *Cyaxare*, lorsque l'empire leur échappa pour passer entre les mains des Perses. Nous avons vu déjà que *Cyrus* devint, par la défaite d'Astyages, roi des Mèdes, en 560 ou 559. Remontons en arrière de 128 ans plus 28 pour l'invasion scythe, c'est-à-dire de 156 ans : nous tombons sur le chiffre 716 ou 715.

Si maintenant nous faisions la somme des règnes de nos rois des Mèdes tels que nous venons de régler les durées de ces règnes, nous trouvons 228 ans, ce qui nous reporte à l'année 787 ou 788 pour l'époque de la révolte d'*Arbace* le Mède, contre *Sardanapale*.

Observons maintenant que puisque Hérodote ne fait partir que de *Déjocès* la dynastie des rois Mèdes, dont il rapporte l'histoire, c'est à partir de ce règne seulement que nous devons faire la somme des règnes successifs. Or nous trouvons ainsi 150 ans et ce chiffre ne diffère que de 6 unités des chiffres fournis par l'observation d'Hérodote.

D'une autre part le Syncelle nous dit que de *Nabonassar* à la première année d'*Astyages*, le calcul astronomique fournit 175 ans. Cette première année d'*Astyages* tombe en 595. La première de *Nabonassar* en 747; entre ces deux années il y a 142 ans seulement. Mais si, au lieu de prendre les deux premières années du règne de *Nabonassar* et d'*Astyages*, nous prenons les deux dernières, nous justifions bien mieux que par l'emploi de la première année de *Nabonassar*, l'expression : il y a tant d'années de Nabonassar à telle année de tel autre règne ; et ce choix a tout au moins le mérite de nous fournir une date réellement importante, à savoir celle du passage de la couronne des Mèdes sur la tête de *Cyrus*, ou, pour parler plus exactement, de la *destruction définitive de la puissance des Mèdes* ; tandis que rien n'établit la nécessité de bien fixer la première année d'Astyages. Or la dernière année de Nabonassar est 733 ; la dernière d'Astyages est 559, et entre ces deux années il y a 174 ans, et peut-être quelques mois, ce qui justifie pleinement le calcul indiqué par le

Syncelle, tout en fournissant un bon argument de plus en faveur de notre *Canon des rois Mèdes*.

Remarquons de plus que D. Calmet place l'avènement de *Déjocès* 150 ans avant Cyrus, *d'après Hérodote*, c'est son expression. Ce chiffre est juste, car Cyrus étant monté sur le trône des Mèdes en 559, la 150[e] année antérieure tombe en 709 et notre Canon des rois Mèdes nous reporte effectivement à 710 pour l'avènement de Déjocès.

Une chose nous frappe dans la liste des Rois des Mèdes, c'est la fréquence de la syllabe *Ar* placée en tête des noms propres de ces Rois ; faut-il y voir un titre, une appellation honorifique quelconque ? Je suis bien tenté de le croire. Nous avons, en effet, les 5 noms *Arbaces*, *Artycas*, *Arbianes*, *Artée*, *Artynes*, qui commencent ainsi et comme nous avons été conduits à assimiler l'*Artycas* de Ctésias, au *Diæcès* du Syncelle ; *Déjocès* d'Hérodote, *Deïokes* de Moïse de Khorène, il semble assez naturel de reconnaître dans ces différents noms un seul et même nom affecté ou débarrassé de cette syllabe *Ar*; *Tykas* et *Deiokes* sont, en effet, bien rapprochés.

On peut de plus, quant aux noms *Phraortès*, *Aphraartès*, *Arphaxad*, *Arbiane* et *Artynes*, démêler de la même manière une espèce de ressemblance. Les trois premiers *Phraortès*, *Aphraartès* et *Arphaxad* ont été déjà rapprochés avec adresse dans une *dissertation* de D. Calmet insérée dans l'édition de 1749 de la *Bible de Vence* [1], dissertation où l'auteur met convenablement en lumière l'analogie de ces deux noms, fondée sur l'équivalence d'un mot médique *Arta*, qui signifiait *grand*, *puissant*, au dire d'Hérodote et du mot hébraïque שר qui a le même sens, ce qui le conduit à proposer pour forme primitive du nom en question, *Arbakarta*, dont la traduction hébraïque devient *Arbakched*, bien voisin de la forme biblique ארפכשד. Il est plus difficile, je l'avoue, de découvrir la liaison qui peut exister entre ces noms et les noms différens *Arbyanes* et *Artynes*, qui me semblent désigner un seul et même personnage.

Un autre fait mérite toute notre attention, c'est l'emploi du nom

[1] *Dissertation sur l'histoire de Judith*, art. IV. — Sainte-Bible, Ed. 1749, tom. v, p. 340 et suiv.

Astyages, donné indifféremment aux deux derniers rois de la dynastie mède. Je ne serais pas étonné de voir, dans cette appellation, un véritable *titre royal* plutôt qu'un nom propre d'individu, et voici sur quelle considération j'appuierais cette opinion.

Moïse de Khorène[1] prétend que ce nom signifie *dragon* : je ne suis pas le moins du monde disposé à l'admettre. En arménien, le mot *Astuadz* signifie *Dieu*, et je crois que là est tout le secret de cette dénomination des rois mèdes ; je sais bien que la forme arménienne du nom d'*Astyages*, donnée par le même écrivain, est *Astakak* ; mais le livre même de Moïse de Khorène me paraît fournir un bon argument en faveur de l'hypothèse que je propose. En effet, dans le ch. XXIX, où il est question des tentatives faites par Astyages pour amener sa femme *Dikranouhi* à servir ses projets contre son beau-frère *Dikran*, il lui dit : « Il arrivera d'abord que je mourrai, et qu'ensuite *Zarouhi* (c'est le nom de la reine, femme de *Dikran*) régnera sur les *Arik*, et occupera la place des *déesses* ». Voici le texte : *Yev Zastuadzou heiats unyel Stieghi*. On ne comprend pas bien ce que peut signifier ce membre de phrase : *et occupera la place des déesses*, si l'on n'admet pas que le titre *dieu* et *déesse* était le véritable titre honorifique des souverains mèdes des deux sexes ; quelque chose, en un mot, comme le titre royal *Pharaon*, *soleil*, donnés à tous les rois d'Égypte indifféremment. Or, précisément dans ce passage, c'est le mot *Zastuadzoa* qui est employé. J'en conclus que le titre de *Dieu*, que nous trouvons employé par exception comme surnom d'autres souverains de l'Orient, comme, par exemple, *Phraate le Dieu*, roi des Parthes, l'était de règle pour tous les rois mèdes. Dès-lors, il n'y a plus rien d'inexplicable dans l'emploi du nom d'*Astyages* pour les deux rois différens qui ont terminé la dynastie médique.

Maintenant que, par une opération anticipée, nous venons de reconstruire le *canon des rois mèdes*, nous allons reprendre l'empire de Babylone et en établir l'histoire chronologique, en remontant des faits les plus récens aux faits les plus anciens.

[1] Livre I, ch. XXX, traduction de M. Levaillant de Florival.

Babylone fut prise par Cyrus dans l'année 638 ; c'est une date que nous avons établie déjà en basant notre opinion sur diverses considérations suffisamment développées plus haut; nous n'y reviendrons donc pas ici. D'ailleurs, nous l'avons dit une fois pour toutes, le *Canon de Ptolémée* nous fournit des chiffres dont l'exactitude mathématique ne saurait être contestée.

Quel était le roi que l'invasion de *Cyrus* a détrôné? *Nabonadios*, qui a régné 17 ans, nous répond le *Canon de Ptolémée*. Cherchons donc ce que nous fournissent de documens sur ce *Nabonadios* toutes les sources historiques et sacrées et profanes.

Daniel, nous l'avons déjà dit, cite un règne entre celui de son *Baltazar* et celui de *Cyrus;* c'est celui de *Darius*, fils d'*Ahasverus*, de la race des Mèdes, qui monta sur le trône à 62 ans, après le meurtre de Baltazar. Nous avons vu ce que l'on a imaginé pour expliquer cet avénement d'un Mède au trône de Babylone. Puisque le texte de Daniel a pu fournir aux commentateurs le moyen de commettre une erreur chronologique, c'est que ce texte n'est pas suffisamment explicite, et qu'il n'a pas été destiné à venir en aide aux chronologistes futurs.

Ayons donc recours aux auteurs profanes.

Josèphe, à qui revient de droit le reproche d'avoir tellement embrouillé les faits, qu'il est bien difficile aujourd'hui de démêler la vérité, Josèphe dit, sans hésiter, qu'après la mort de *Labosordach*, fils de *Niglissar*, dont le règne ne fut que de 9 mois, la royauté passa à *Balthasar*, qui est appelé *Naboandel* par les Babyloniens. C'est à lui que *Cyrus* et *Darius*, rois des Mèdes, déclarèrent la guerre. C'est lui qui eut, dans un festin, la vision que Daniel fut chargé d'expliquer : il fut pris lui-même à la prise de la ville par les troupes de Cyrus, après avoir régné 17 ans.

On le voit, il n'y a pas de doute possible sur l'identité du *Nabonadios* de Ptolémée et du *Naboandel* de Josèphe, mais l'identité de ce *Naboandel* avec le *Baltazar* de l'Écriture sainte est insoutenable. En effet, le *Baltasar*, au dire de Daniel, a été tué dans la nuit même de son festin, *Naboandel* a été fait prisonnier par Cyrus; voilà tout

ce qu'en ose dire Josèphe. Ce qui le fait hésiter, c'est la certitude que son *Naboandel* n'est pas mort à la prise de Babylone, que *Baltasar* est mort dans la nuit même du festin, enfin, que *Darius* le Mède a régné sur Babylone après Baltasar. Tous ces faits étaient facilement explicables sans l'intervention d'un roi mède du nom de Darius; tandis que ce roi une fois inventé, il n'y avait plus moyen de se tirer d'embarras qu'en entassant hypothèses sur hypothèses.

Nous allons maintenant reprendre la thèse que Scaliger a si énergiquement développée dans son *Emendatio temporum*, et nous nous abstiendrons de toute discussion qui deviendrait oiseuse en face des textes les plus explicites.

Hérodote parle brièvement de l'empire de Babylone. Deux reines, dit-il, doivent être comptées parmi les souverains de cet empire; la première, qui a précédé l'autre de cinq générations, s'appelait *Sémiramis* [1]; la deuxième s'appelait *Nitocris*. Ce fut sous son règne que les Mèdes prirent Ninive [2].

Ce fut sous le fils de cette reine que *Cyrus* fit marcher ses troupes; il s'appelait *Labynetos* de même que son père, et il était roi d'Assyrie [3].

Nous verrons, un peu plus loin, ce qu'il y a de possible et d'impossible dans les faits énoncés par Hérodote, et que je viens de rapporter. Eusèbe nous a conservé deux fragmens d'une extrême importance, en ce qu'ils jettent un jour absolu sur la question relative au *Nabonadios* du Canon de Ptolémée; voici ce que nous apprennent ces deux précieux passages (le premier est extrait du livre de *Bérose*):

« Celui-ci (*Chabaessarach*), fils de *Neriglissor*, ayant été renversé, l'empire fut déféré, d'un commun accord par les conjurés, à un certain *Nabonnid*, habitant de Babylone, qui avait trempé dans le même complot. Ce fut lui qui fit élever les magnifiques murailles de la ville, baignées par les eaux du fleuve; ces murailles furent construites en briques cuites reliées entre elles par du bitume. Dans

[1] Lib. I, cap. 184.
[2] Lib. I, cap. 186.
[3] Lib. I, cap 188.

» la 17e année de son règne, *Cyrus* vint l'attaquer. *Nabonnid* marcha » au devant de l'ennemi ; il fut battu et mis en fuite ; il se réfugia à » Borsippe, mais il fut bientôt obligé de se rendre à *Cyrus*, qui le traita » avec humanité et se contenta de le faire sortir de Babylone, en lui » assignant la Caramanie pour le lieu de son exil. *Nabonnid* y ter- » mina tranquillement ses jours [1]. »

Le deuxième est extrait du livre d'*Abydène* qui cite lui-même l historien *Mégasthènes*.

« *Labassoarasch* périt dans une conjuration tramée contre lui. Les » conjurés donnèrent alors la couronne à *Nabannidoch*, qui n'avait » absolument aucun lien de parenté avec le roi détroné. Plus tard » *Cyrus*, après s'être emparé de Babylone, concéda à ce *Nabanni-* » *doch* la principauté de la Caramanie [2].

Bérose et Mégasthènes sont trop bien d'accord sur les faits qu'ils rapportent, pour qu'il soit possible de révoquer ces faits en doute. Il ressort donc pleinement de là : que le *Baltasar* de Daniel ne peut pas le moins du monde être assimilé au roi qui s'est appelé *Nabonad*, *Nabonnid*, *Naboandel*, *Labynete*, ou *Nabannidoch* ; car celui-ci est mort tranquillement dans la province que Cyrus, son vainqueur, lui avait généreusement concédée et *Baltasar* est mort de mort violente. *Nabonnid* a précédé Cyrus, dit le *Canon de Ptolémée* ; *Darius le Mède* a précédé Cyrus, dit Daniel ; il a régné après *Balthasar* : *Nabonnid* et *Darius le Mède* sont donc un seul et même personnage. *Nabonnid*, qui est *Darius le Mède*, est mort en Caramanie où l'avait exilé Cyrus, devenu, en 638, maître de Babylone. Ce *Darius* ne peut donc pas être un *Cyaxare* II, roi des Mèdes, qui aurait été le beau-père de Cyrus, comme l'avance l'*Art de vérifier les dates*. Du reste, les auteurs de ce recueil ne sont pas plus heureux en ce qui concerne *Nabonadios* ; car ils disent que *Nabonadios-Labynet-Naboandel* est *Baltasar*, fils d'*Evilmerodach* et de *Nitocris*, et qu'il régna de 554 à 538.

Réunissons maintenant les faits certains qui concernent le règne de *Nabonad* ou *Nabonnid*.

[1] *Prépar. évang.*, liv. IX, chap. 40.
[2] Ibid., chap 41.

Il était Mède de race, et fils d'Ahasverus (DANIEL).

Hérodote nous dit que son père s'appelait Labynète comme lui, et sa mère *Nitocris*. Nabonnid, peut avoir été un surnom commun au père et au fils ; quant au nom *Nitocris*, c'est certainement le nom d'une femme Egyptienne que *Ahasverus* aurait épousée. Remarquons toutefois que cette généalogie du *Labynète* d'Hérodote peut fort bien être controuvée ; elle est en désaccord avec celle que Daniel nous donne, et à laquelle je me range sans hésitation.

Revenons aux faits.

Nabonnid ou *Darius le-Mède*, fils d'Ahasverus, trempa dans la conjuration qui renversa le fils de *Nériglissor*, dont il n'était en aucune façon le parent. Il avait 62 ans lors de cet événement et il régna tranquillement pendant 17 ans, embellissant sa capitale et faisant construire les merveilleux remparts qui devaient la défendre sur les rives du fleuve. Il avait donc 79 ans lorsque Cyrus s'empara de Babylone. Le grand âge de Nabonnid explique parfaitement la générosité de Cyrus, qui se contenta de l'exiler en Caramanie. A quoi bon le faire périr? l'inexorable loi de la nature ne devait-elle pas se charger bien prochainement de délivrer le vainqueur de celui qu'il avait vaincu ? Nabonnid mourut dans son exil.

De tous ces faits il est aisé de conclure les dates suivantes :

Darius-Nabonnid, fils d'Ahasverus, naît en 617.
Il conspire et est porté sur le trône par les Conjurés en 555.
Il est détroné par Cyrus, en 538.
Il meurt en exil en Caramanie.

Il ne nous reste plus qu'à rechercher quelle doit être la forme véritable du nom de ce prince, écrit de tant de manières différentes : *Nabonadios*, *Nabonnidos*, *Naboandel*, *Nabannidoch*, *Labynit*.

Il serait difficile de ne pas reconnaître comme premier composant de ce nom, le nom divin *Nabou* qui se trouve compris dans tant d'autres noms assyriens. La dernière partie du nom doit nécessairement, à en juger par tous les noms connus de composition analogue, comporter un radical qui exprime un attribut, ou un bienfait du *Dieu Nabou*, ou un rapport quelconque entre le Dieu et le personnage dans le nom duquel entre le nom de ce Dieu.

Nous avons les radicaux נדה *fluxit*, il s'est écoulé, *liberalis fuit*, נהד *eminens*, *pulcher fuit*, dont le second me paraît devoir être considéré comme le véritable élément du nom de notre dernier roi Babylonien. Ce nom, qui signifiait ; *Nabou* est *éminent* ou *beau*, se prononçait *Nabounahed*; c'est donc là la forme que je propose d'adopter définitivement pour le nom Babylonien du dernier roi de Babylone, forme dont je ne m'écarterai plus.

Passons au prédecesseur de Nabounahed.

Daniel cite avant Darius le Mède, *Baltazar* ou plutôt *Balsatzer*, בלשאצר ou בלאשצר. C'est devant ce prince et au milieu des joies d'un festin, à l'issue duquel il devait perdre la vie, que parurent sur la muraille les trois mots mystérieux, *mâné*, *theqel*, *pharès*, que Daniel, surnommé lui-même *Balsatzer* lorsqu'il entra au service des rois Chaldéens, fut chargé d'expliquer à son maître. Ce *Balsatzer*, était du sang royal, nous en trouvons l'assurance en maint passage des saintes Écritures. Ainsi nous lisons :

« Le roi Baltazar donna un grand festin à mille de ses grands, et chacun buvait selon son âge. — Et comme déjà il était ivre, il commanda que les vases d'or et d'argent que Nabuchodonosor, *son père*, avait enlevés du temple qui était à Jérusalem, fussent apportés, afin que le roi, ses grands, ses femmes et ses concubines pussent y boire..... » Après l'apparition des trois mots, la reine entra dans la salle du festin et dit au roi: « Il est un homme dans ton royaume qui a en soi l'esprit des dieux saints, et durant les jours de *ton père*, la science et la sagesse furent trouvées en lui ; car le roi Nabuchodonosor, *ton père*, l'établit prince des mages, des enchanteurs, des Chaldéens, et des devins ; *ton père*, dis-je, ô roi..... Daniel fut donc amené devant le roi, et le roi lui parla et lui dit : es-tu Daniel un des enfans de la captivité de Juda, que le roi *mon père* a amenés de la Judée ?.... » Daniel dans sa réponse lui dit : « O roi, le Dieu souverain donna à Nabuchodonosor, *ton père*, la royauté et la magnificence, la gloire et l'honneur..... Toi aussi, Baltasar, *son fils*, tu n'as point humilié ton cœur, lorsque tu savais toutes ces choses [1]. »

[1] Daniel v, 1, 2, 11, 13, 18, 22.

De toutes ces citations, ne semble-t-il pas résulter fort nettement que *Balsatzer* était fils de *Nabuchodonosor* ?

D'un autre côté nous lisons, au chap. VIII. 1 et 2 : « En la 3e année » du règne du roi Baltassar, une vision m'apparut. Moi, Daniel, après » ce que j'avais vu au commencement, je vis en ma vision, quand j'é- » tais au château de Suses, qui est en la région d'Elam, je vis en ma » vision que j'étais sur la porte d'*Ulaï*.

Balsatzer a donc régné tout au moins *trois ans* ; c'est là un fait qu'il n'est pas possible de révoquer en doute.

Enfin dans Baruch, nous lisons : « Paroles qu'écrivit Baruch... en » la 5e année dans le 7e jour du mois, au tems que les Chaldéens » prirent Jérusalem et la livrèrent aux flammes.... Et priez pour la » vie de Nabuchodonosor roi de Babylone et pour la vie de Baltassar » *son fils*, afin que leurs jours soient comme des jours du ciel sur la » terre ; et pour que le Seigneur nous donne la force et qu'il éclaire » nos yeux, afin que nous vivions sous l'ombre de Nabuchodonosor, » roi de Babylone, et sous l'ombre de Baltasar *son fils*, et que nous » les servions durant de longs jours, et que nous trouvions grâce en leur » présence [1]. »

Voilà donc un témoignage de plus en faveur de la filiation de *Belsatzer* et de *Nabuchodonosor*.

Dans la *Bible de Vence* (éd. 1749), le verset 11, que je viens de copier, est accompagné de la note suivante :

« *Nabuchodonosor* eut pour fils et successeur immédiat, *Evilmé-* » *rodach*. On croit qu'il était alors disgracié, et que *Baltassar* ici » nommé était son fils [2]. »

De tout ce qui précède, nous sommes en mesure déjà d'affirmer que *Balsatzer* ne peut être le *Laborosoarchod* des écrivains profanes, puisque celui-ci n'a régné que 9 mois et que le *Balsatzer* de Daniel, a tout au moins régné *trois ans*. Nous pouvons affirmer de plus que Balsatzer est fils de Nabuchodonosor.

Nous chercherons tout à l'heure quel peut et doit être ce prince [3].

[1] Baruch. I, v. 1, 2, 11, 12.

[2] Ed. de Calmet, tom. v, page 30.

[3] Scaliger a évidemment commis une erreur en assimulant *Laborosoarchoch* à *Balsatzer*, toujours à cause de ces trois années de règne qui appartiennent incontestablement au *Balsatzer* de Daniel.

Reprenons les versets 30 et 31 du chapitre V de Daniel, mais reprenons-les dans le texte primitif et non plus dans la traduction de la Vulgate. Nous voyons alors que le verset 30 de la Vulgate est le dernier du chapitre V et que le verset 31 de la Vulgate est devenu le 1 du chapitre VI ; il n'y a donc plus de liaison immédiate entre ces deux versets, que voici : בה בליליא קטיל בלשאצר מלכא כשדיא (30, chap. V).

« Et la même nuit, *Balsatzer*, roi de Chaldée, fut tué. »

Ici le chapitre est clos. —Puis commence le chap. VI, v. 1.

ודריוש מדיא קבל מלכותא כבר שנין שתין ותרתין

« Et *Dariaouch le Mède* reçut l'empire à l'âge de 62 ans. »

Évidemment l'ensemble de ces deux versets, disposés ainsi, ne comporte plus le moins du monde, comme dans la Vulgate, l'idée de succession immédiate de *Darius le Mède* à *Balsatzer*. Rien, absolument rien, ne prouve qu'il n'a pu y avoir un règne intermédiaire entre les règnes de ces deux princes. Nous profiterons un peu plus loin de cette observation pour trouver la véritable identification du *Balsatzer* de Daniel avec un des rois du *Canon de Ptolémée*.

Ce que nous pouvons affirmer dès à présent, c'est que le *Laborosourchod* des profanes n'est, pas plus que *Nabounahed*, le *Balsatzer* de Daniel.

Passons maintenant à l'appréciation des documens historiques fournis par les écrivains profanes sur le compte du prédécesseur immédiat de *Nabounahed*.

Bérose, dans le fragment conservé par Eusèbe, dit que *Chabaessarach* (Χαβαεσσαραχος) fils de *Nériglissor*, lui succéda et ne régna que 9 mois, au bout desquels, il fut secrètement assassiné par ses officiers.

Mégasthènès dit de même qu'à *Nériglissar*, succéda son fils *Labassourasch* (Λαβασσοαρασχος) qui périt assassiné.

Le *Canon de Ptolémée* ne fait nulle mention de ce prince, qui n'a pas régné une année entière, et son règne éphémère est nécessairement englobé dans celui de son père *Nérikasolassar*, lequel se trouve immédiatement placé avant *Nabonadios*.

Josèphe se contente de dire qu'à *Nériglissor* succéda son fils *Labosordach*, qui ne régna que 9 mois. Voici ses propres paroles :

Μετ' αὐτὸν δὲ εἰς τὸν υἱὸν αὐτοῦ Λαβοσόρδαχον ἀφικνεῖται τῆς βασιλείας ἡ διαδοχὴ, καὶ μῆνας ποιήσασα παρ' αὐτῷ τοὺς πάντας ἐννέα, τελευτήσαν-

τος αὐτοῦ μεταβαίνει πρὸς Βαλτάσαρον τὸν καλούμενον Ναβόανδηλον παρὰ τοῖς Βαβυλωνίοις[1].

Le *Syncelle* dit qu'à *Nériglissor* succéda son fils, *Labosaroch* qui ne régna que 9 mois et fut tué à cause de sa cruauté.

De toutes ces citations, il résulte qu'avant *Nabounahed*, a régné pendant 9 mois sur les Babyloniens, un prince nommé *Labosaroch*, *Labosordach*, *Chabaessarach* ou *Labassoarasch*, dont le *Canon de Ptolémée* ne fait pas mention à cause de la briéveté de son règne. Ce règne a donc été compris en partie dans les années 556 et 555. Nous admettons donc le résumé suivant :

Labosaroch, fils de *Nériglissar*, règne 9 mois et périt dans une conjuration en 555.

Cherchons maintenant, comme pour *Nabounahed*, à nous rendre compte de la forme probable du nom de ce prince si diversement transcrit.

Il est fort à croire que ce nom se compose de deux élements distincts. Le premier formé des deux premières syllabes ; le second, de tout le reste du nom. Que faut-il voir dans le premier groupe, *Labo*, *Chaba* ou *Laba?* J'ai d'abord été tenté d'y rechercher le nom divin Nabou, si fréquent dans la formation des noms propres assyriens ; mais la constance de l'orthographe *Labo* [2], m'a fait renoncer à cette idée. *Labo* לבו, signifie très-régulièrement: *Son cœur, son ame, son intelligence, sa force ;* סרח signifie : *Il s'est répandu au loin, il est abondant* ; d'où סרח *abondance*. Le nom de notre avant-dernier roi de Babylone, écrit *Labousarakh*, signifie donc, *son cœur est grand*, pour *celui dont le cœur est grand*, c'est-à-dire *Magnanime*. De la forme *Labousarakh* rectifiée, à la forme *Labosaroch*, conservée par le Syncelle, il y a si près que je crois naturel d'avoir confiance dans l'orthographe définitive que j'adopte pour ne plus m'en écarter.

Labousarakh était le petit fils de *Nabuchodonosor*, puisque son père *Nériglissor*, était le gendre de ce monarque ; c'est donc à lui que doit s'appliquer la prophétie suivante de Jérémie : « Et mainte- » nant j'ai donné toutes ces terres aux mains de Nabuchodonosor, roi

[1] *Antiq.*, l. x, c. 11. n° 2.

[2] Une seule fois, le nom a pour initiale un χ, mais d'un χ à un λ pour un copiste maladroit il y a bien près.

» de Babylone, mon serviteur: et de plus, je lui ai donné les animaux » des champs pour le servir.— Et toutes les nations le serviront, lui » et son fils, et le *fils de son fils*, jusqu'à ce que vienne le tems » de sa terre et de lui-même et de nombreuses nations et de » grands rois lui seront soumis [1]. »

Dans le prochain article, nous nous occuperons du prédécesseur de *Labousarakh*, que l'on nomme communément *Nériglissar*, et nous aurons à examiner s'il est le *Balsatzer* de la Bible.

III.

III. Règne de *Nériglissor*. - Examen des documens fournis par les auteurs profanes. — Il règne 4 ans, de 559 à 555. — Son vrai nom est *Nergel-Saratzer*. — Rectification de la Vulgate, dans la traduction de deux versets de Jérémie.

Passons au prédécesseur de *Labbousarakh*.

Une première question se présente ici : En effet, nous avons encore à reconnaître le *Belsatzer* de l'écriture, lequel a régné au moins 3 ans, ainsi que le constate un passage déjà cité de Daniel, et nous devrons discuter l'identité de ce prince avec le prédécesseur de *Labbousarakh*. Commençons par rassembler les documens que nous possédons.

Le *Canon de Ptolémée* nous donne avant *Nabounahed* (nous avons vu qu'il omet *Labbousarakh*, parce que celui-ci n'a pas régné un an entier) *Nerikasolassar* (Νηρικασολασσαρος) qui a régné 4 ans, de 559 à 555. Le *Syncelle*, qui a transcrit le canon de Ptolémée, nous donne pour le nom du roi qui nous occupe, les variantes suivantes :

Νηρηγασολασαρος, *Neregasolasaros* ;
Νιρηγλησαρος, *Nireglesaros* ;
Βαλτασαρ, *Baltasar*.

Il lui attribue de plus 5 ans de règne.

Le *fragment* de Bérose conservé par Eusèbe nous apprend, qu'*Eouilmalouroukh* fut un mauvais roi qui, après 2 années de règne, fut renversé et tué par son beau-frère *Neriglisor*, qui régna 4 ans.

Mégasthènes (dans le fragment que nous devons à Eusèbe) se

[1] Jérémie XXVII, 6. 7.

contente de dire que *Neriglisar*, beau-frère d'*Eouilmalouroukh*, le tua et monta sur le trône à sa place.

Josèphe dit, que « après la mort d'*Abilamarodakh*, fils et successeur de *Nabuchodonosor*, son fils *Niglisar* lui succéda, et qu'il régna 40 ans. » Ceci peut nous donner une idée de la confiance que nous devons accorder à quelques unes des assertions de l'historien Josèphe. Rien n'est mieux établi, chronologiquement parlant, que la durée du règne de *Neriglisar*, beau-frère, et non fils, d'*Eouilmeradakh*. Ce règne n'a été que de 4 ans ; le *Canon de Ptolémée* le prouve, et Jospèhe dit résolument qu'il a été 10 fois plus long. Mais il faut rendre à chacun ce qui lui appartient, et c'est sans doute à un copiste maladroit que nous devons attribuer l'emploi du mot 40, au lieu du mot 4. Voici du reste le texte de Josèphe :

Τελευτήσαντος δὲ Ἀβιλαμαρωδάχου μετὰ ἔτη ὀκτωκαίδεκα τῆς βασιλείας, Νιγλίσαρος ὁ παῖς αὐτοῦ τὴν ἀρχὴν παραλαμβάνει καὶ κατασχὼν αὐτὴν ἔτη τεσσαράκοντα καταστρέφει τὸν βίον [1].

Enfin *Georges le Syncelle* rapporte, qu'*Evilad-merodakh* fut tué par son beau-frère, *Niriglesar* (Νιριγλησαρος) qui régna 4 ans. Il ajoute : « *Niriglisar* est *Baltazar*, fils ou beau-fils de *Nabuchodonosor*, lequel ayant profané les vases sacrés de la maison du Seigneur » fut, selon la prophétie de Daniel, privé de la couronne et mis à mort » par *Astyages.* »

Il ne nous reste plus qu'à enregistrer l'opinion des auteurs de *l'Art de vérifier les dates*, qui, ainsi que nous l'avons déjà dit et démontré, assimilent à tort, *Nabounahed* au *Belsatzer* de Daniel. Ils reconnaissent que *Nериglissar* ou *Neregalasolasar*, beau frère d'*Evilmerodak*, fut le chef des conjurés qui renversèrent celui-ci du trône ; mais ils ajoutent, 1° que ce fut contre lui que marcha *Cyrus*, après avoir mis 2 années à dresser son armée ; 2° que *Neriglissar* périt dans cette guerre.

On voit que ces savans chronologistes n'ont pas voulu cette fois, négliger les assertions de Xénophon, et qu'ils ont admis, comme vraies, ses assertions, en ce qui concerne la mort du roi d'Assyrie, contre lequel Cyrus fit sa première campagne. Voyons d'abord si ce fait peut soutenir un examen impartial.

[1] *Antiq.* x, c. 11, n. 2.

Neriglissor est mort, d'après le *Canon de Ptolémée*, en 555. Quel âge avait alors *Cyrus*? Puisqu'il est né en 559, il avait 44 ans : *Astyages*, ayant régné de 595 à 560, il n'occupait plus le trône, puisque d'après le même récit de Xénophon, la 1re campagne de Cyrus, dut avoir lieu lorsque ce prince avait un peu moins de 30 ans, c'est-à-dire, vers 569; or, en cette année, *Nabuchodonosor* était sur le trône, et il y a plus, tout le règne d'Astyages s'est passé pendant le règne de *Nabuchodonosor* à un an près, pendant lequel régna *Evil-merodach*. Nous n'avons donc aucun fonds à faire sur les récits de la *Cyropédie*.

Hâtons-nous de conclure de tout ce qui précède que *Nériglissor* n'a point été tué dans une bataille contre Cyrus, et que ce qui, dans le récit de Xénophon, concerne la mort d'un roi d'Assyrie qui aurait succombé les armes à la main, est certainement controuvé. Nous ne savons absolument rien sur la fin de *Nériglissor*, et nous ne pouvons affirmer qu'une chose, c'est qu'il était beau-frère d'*Evil-merodach*, au meurtre duquel il prit part, et qu'il resta 4 ans sur le trône de Babylone après son fratricide.

Le *Syncelle* avance que *Neriglissor* n'est autre que le *Belsatzer* de l'Ecriture, et que tout ce que Daniel raconte de *Belsatzer* doit s'appliquer à *Nériglissor*. Où le chronographe a-t-il pris son opinion? Je l'ignore ; est-elle plausible? c'est ce qu'il n'est pas du tout facile de décider ; pour ma part, je me refuse encore à croire que *Nériglissor* soit *Belsatzer*. J'ai rapporté les nombreux passages de Daniel et de Baruch qui démontrent jusqu'à l'évidence que *Belsatzer* était le propre fils de Nabuchodonosor. *Nériglissor*, au dire positif de Bérose et de Mégasthènes, n'était que le gendre de ce monarque, et il ne dut son accession au trône qu'à une usurpation criminelle ; il n'est pas possible d'en douter. D'ailleurs si *Nériglissor* eût été le *Belsatzer* des saintes Écritures, comment eût-on pu, ainsi que le constate la parole de *Baruch*, envelopper le souverain et son gendre dans les mêmes vœux et les mêmes hommages, et cela au détriment de l'héritier légitime *Evil-merodach?* Je sais bien que pour éluder cette objection on a admis que le fils du roi régnant fut un instant disgracié par son père, et remplacé par son beau-frère, ou même par son fils, dans l'affection de Nabuchodonosor. C'est là une hypothèse peu vraisemblable, précisément parce qu'elle est trop commode pour arran-

ger les choses. Donc le *Belsatzer* de Daniel n'est pas plus *Nériglissor*, que *Labbousarakh*, ou que *Nabounahed*. Il n'y a plus dès-lors à hésiter, et le surnom de *Belsatzer* revient forcément à *Evil-mérodach*. Nous verrons tout à l'heure, en nous occupant de celui-ci, que cette hypothèse ne présente rien que de très-vraisemblable.

Résumons maintenant le règne de *Nériglissor* :

> *Nériglissor*, gendre de Nabuchodonosor, tue son beau-frère *Evil-mérodach* et monte sur le trône à sa place en 559. Il meurt en 555, après un règne de 4 ans.

Cherchons maintenant la forme probable du nom de ce roi, nous vons les variantes suivantes :

Νηρικασολασσαρος,	Nerikasolassaros;
Νηρηγάσολασαρος,	Neregasolasaros;
Νιριγλησαρος,	Niriglesaros;
Νιγλισαρος,	Niglisaros.

Or, de même que nous avons reconnu le nom divin *Nabou*, dans beaucoup de noms assyriens, nous retrouvons ici un nouveau nom divin : celui de *Nerghel* (Dieu des Cnthéens), qui pouvait de même servir à la composition des noms propres. Nous trouvons, en effet, dans Jérémie, le verset suivant : « Tous les princes du roi de Babylone entrèrent et s'établirent en la porte du milieu : *Néregel*, » *Sérezer*, *Sémégarnabou*, *Sarsachim*, *Rabsarès*, *Nérégel*, *Serezer*, *Rebmag*, et tous les autres princes du roi de Babylone. » Et plus oin : « *Nabuzardan*, chef de la milice, *Nabuzesban*, *Rabsarès*, *Nérégèl*, *Séréser*, *Rebmag* et tous les autres grands du roi » de Babylone [1]. »

Si nous en croyions la version fournie pour ces deux versets par la *Vulgate*, version que je viens de transcrire, nous devrions penser que ce nom de *Nergel* était un nom propre d'homme aussi bien que de divinité; mais il est très-clair que la traduction que je viens de reproduire, contient des contresens. Voici le texte original de ces deux versets :

ויבאו כל שרי מלך-בבל וישבו בשער התוך נרגל שראצר סמגר-נבו
שרסכים רב-סריס נרגלשראצר רב-מג וכל-שארית שרי מלך-בבל .

[1] Jérémie, XXXIX, 3, 13.

C'est-à-dire : « Tous les princes du roi de Babylone vinrent et occupèrent la porte du milieu : Nergal Scheratser, Semgarnabou, » Sarsechim, *chef des eunuques*, Nergal Scheratser, *chef des mages*, et tous les autres princes du roi de Babel. »

וישלח נבוזראדן רב-טבחים ונבושזבן רב-סריס נרגלשראצר רב-מג וכל רבי מלך-בבל.

C'est-à-dire : « Nabouzaradan, capitaine des gardes, Nabou Schazban, *chef des eunuques*, et Nergal Scharetzer, *chef des mages*, et » tous les chefs du roi de Babel envoyèrent, etc., etc. [1] »

S'il est facile de reconnaître l'incorrection palpable de la *Vulgate* en ce qui concerne la traduction et même la transcription de ces deux versets, il l'est beaucoup moins de déterminer le sens rigoureux qu'ils comportent et de distinguer les mots qui sont des noms propres de ceux qui sont de simples qualifications ; toute la difficulté tient à l'absence de la copule dans le *verset* 3.

Nous allons essayer néanmoins de fixer quelques points.

D'abord le titre de רב-טבחים *Rab-Thobakhim* donné à *Nabouzaradan*, non-seulement dans l'un des versets qui nous occupent, mais encore dans le *verset* 11 du même chapitre, nous met en mesure de considérer comme des titres de fonctions tous les mots composés, dont le premier élément sera comme ici, le mot רב, *Rab*, *maître*, *chef*. Quant à l'explication de *capitaine des gardes*, elle n'est pas assez précise. Le radical טבח veut dire *tuer*, *mettre à mort* ; d'où le substantif טבח, *bourreau*. *Nabouzaradan* était donc, à proprement parler, le *maître-bourreau* du souverain, et ses fonctions étaient tout aussi relevées, tout aussi respectées, que le sont encore en Orient, celles des *Bach-chaouch*, les *Rab-thobakhim* de nos jours.

Nous voyons, du reste, dans le *Targum-Jonathan*, que cet habile commentateur ne s'était pas mépris sur le sens du titre רב טבחים de *Nabouzaradan*. Il le rend sans hésitation par רב קטוליא le *maître des tueurs*. Quant aux deux autres titres רב מג et רב-סרים, Jonathan les croyait si clairs, qu'il s'est contenté de les écrire en deux mots chacun, et sans même employer de trait-d'union pour relier ces deux mots.

1 *Bible*, trad. Cahen, t. x, p. 147, 149.

Ceci posé, dans l'un et l'autre des versets que nous analysons, se trouve mentionné le personnage suivant נרגל שראצר רבמג, *Nergal-saratzer*, *Rab-mag*, *maître* ou *chef des mages*. Il n'y a donc pas de doute sur le compte de celui-ci.

Deux autres personnages sont inscrits au verset 13 ; ce sont 1° Nabouzaradan [1], *maître bourreau*, ou *chef des Chaouch*, et Nabouchezban [2], *Rab-Saris*, ou *chef des eunuques*.

Il est clair que notre verset 13 ne contient qu'une énumération de 3 personnages, qui sont : *Nabouzaradan*, chef des Chaouchs, *Nabouchezban*, chef des eunuques, et *Nerghel-saratzer*, chef des mages. Il semblerait naturel de conclure de la teneur de ce verset, que tout verset analogue, comme le 3e par exemple, doit également contenir une énumération de personnages, dont les noms seraient suivis du titre de leur emploi.

Voyons maintenant si cela se vérifie, quand il s'agit de ce verset 3. Nous y retrouvons bien mentionné au dernier rang *Nerghel-saratzer*, *Rab-mag*, *chef des mages* ; mais tous les autres personnages semblent différens. Reprenons donc cette énumération, en mettant à part le *chef des mages*.

Nous lisons, נרגלשראצר סמגר-נבו שרסכים רס-סרים.

Nous trouvons dans le verset 13, que le nom du *Rab-Saris* ou *chef des eunuques* est *Nabouchezban*; par conséquent le mot qui précède ici le titre רב-סרים ne peut être le nom du titulaire ; mettons donc encore à part le mot *Rab saris*. Le mot qui vient ensuite est *Sarsakim*. Il est difficile de se défendre du désir de chercher dans ce mot un titre véritable, à cause de la terminaison du pluriel. Or *Sarsakim* signifie *prince des Suks*, et l'on sait que c'est là la véritable forme du nom des *Scythes*.

1 Note de Cahen : « נבוזראדן signifie, selon Simonis, *Nebo est le maître de la lumière*. נבו זר-זהר אדון » Je l'avoue, cette construction du nom en question ne me satisfait pas pleinement, mais je n'essaierai pas de proposer une autre explication.

2 A propos de ce nom, Cahen donne la note suivante : « Selon Simonis, *Nebo* est la *délivrance*, du chaldéen שזב ; selon d'autres, *Adorateur de Nebo*. » Je n'hésite pas à adopter la leçon qui voit dans ce nom l'idée *Nabou-libérateur*.

Passons au mot précédent, *Semgar-Nabou ;* deux explications en ont été données : suivant les uns, ce composé signifie *esclave de Nabou*, et suivant les autres le *glaive de Nabou*. Quelle que soit celle de ces deux explications qui soit la véritable, le nom précédent est *Nerghel-saratzer*, c'est-à-dire précisément le nom du *Rab-mag*. Est-il vraisemblable que de deux personnages portant le même nom, l'un seulement ait été désigné spécialement par le titre de son office ? Je ne le pense pas. Il est bien clair que *Nerghel-saratzer* était un nom fort répandu, puisque, sur moins de six personnages cités, deux le portent. Je conclurais donc assez volontiers que le mot *Semgar-Nabou*, n'est autre chose qu'un titre sacerdotal individualisant le premier *Nerghel-saratzer*. En définitive, je propose de traduire, ainsi qu'il suit, les deux versets dont je viens de m'occuper dans cette digression [1].

« Et tous les princes du roi de Babel, vinrent et s'établirent à la » porte du milieu, Nerghel Saratzer, le *Semgar-Nabou* (l'*esclave* ou » le *glaive de Nabou*), le prince des Saks, le chef des eunuques, » Nerghel-Saratzer, le *chef des mages*, et tout le reste des princes du » roi de Babel... Et Nabouzaradan le *maître-chaouch*, et Nabouchezban » le *chef des eunuques*, et Nerghel-Saratzer, le *chef des mages*, et tous » les chefs du roi de Babel envoyèrent, etc., etc.

Il est tems maintenant de revenir au nom de roi, qui nous a entraîné dans la discussion qui précède. Il ne me paraît pas possible de douter de la forme de ce nom pour lequel je propose formellement l'orthographe *Nerghel-saratzer* נרגל שראצר, ce nom signifiant NERGHEL, *prince du feu*. Remontons maintenant au règne précédent.

IV.

IV. Règne d'*Evilmerodach*. — Documens fournis par la Bible. — Son vrai nom est *Eouil-Merodakh*. — Preuves qu'il est le *Baltasar* de la Bible. — Explication de ce surnom. — Il règne 3 ans, de 561 à 559.

Le *Canon* de Ptolémée nous donne pour prédécesseur de *Nerghel-saratzer*, un roi nommé Ιλλοαρουδαμος, lequel occupa le trône de Babylone pendant deux années seulement, de 561 à 559.

1 Je ne saurais regretter la longueur d'une digression qui concerne le véritable sens à reconnaître dans deux passages des Saintes-Ecritures.

Cet *Illoaroudam* est le successeur immédiat de *Nabokolassar*, qui régna 43 ans, et qui est incontestablement le *Nabuchodonosor* de l'Ecriture. Voyons donc à rassembler, comme nous l'avons fait jusqu'ici pour ses successeurs, tous les documens historiques, sacrés et profanes, qui concernent cet *Illoaroudam*.

Nous lisons dans les *Rois* : « En la 37e année de la captivité de » Joachin, roi de Judée, le 27e jour du 12e mois, Evilmérodach, » roi de Babylone, fit sortir de prison Joachin [1]. »

Les versets suivants nous apprennent qu'*Evilmérodach* ne se contenta pas de faire sortir le roi captif de sa prison, mais qu'il l'admit à sa table et qu'il lui rendit, pour ainsi dire, tous les honneurs attribués à la royauté.

Dans *Jérémie* nous lisons de même : « La 37e année après que » Joachin, roi de Juda, eût été transféré à Babylone, le 25e jour du » 12e mois, Evilmérodach, roi de Babylone, éleva Joachin roi de » Juda, et le fit sortir de sa prison [2]. »

Les faits inscrits dans les deux versets que je viens de citer sont identiques, on le voit, à une date près; dans l'un, en effet, il s'agit du 25 du 12e mois, dans l'autre, du 27 de ce 12e mois. Il y a plus, les expressions, à de très-faibles nuances près, qui peuvent parfaitement être du fait d'un *copiste*, sont identiques aussi; nous avons donc deux textes qui se contrôlent et dont les points concorcordants peuvent et doivent être admis avec toute confiance.

Tels sont, du reste, les deux seuls passages de l'Écriture, relatifs à *Évilmérodach*.

Josèphe [3] rapporte qu'après la mort de *Nabuchodonosor*, son fils Αβιλαμαρωδαχος (*Abilamarodachos*) lui succéda. Le nouveau roi de Babylone, à son avènement, délivra de prison le roi de Juda Jechonias. *Abilamarodach* étant mort après avoir régné 18 ans, eut pour successeur son fils *Nerghel-saratzer*. Josèphe, se servant de la désignation Ἀβιλαμαρώδαχος ὁ παῖς αὐτοῦ (Ναβουχοδονοσορου), on doit en conclure que pour lui, *Évilmérodach* monta fort jeune sur le

[1] IV *Rois*, XXV, 27.
[2] Jérémie, LII, 31.
[3] *Antiq. judaïques*, l. X, c. 11, n. 2.

trône de son père, c'est là une erreur de plus de l'historien Josèphe. Quand au règne de 18 ans qu'il lui attribue, il est aussi vrai que le règne de 40 ans de son fils *Nerghel-saratzer*. Nous avons dit plusieurs fois déjà que nous devions accepter avec une entière confiance les assertions du *Canon* de Ptolémée, qui donne seulement 2 années de durée au règne de ce prince.

Le manuscrit 2399 de la Bibliothèque nationale écrit son nom Ἰλλοαρουδαμος, et Georges-le-*Syncelle* l'écrit Ἰλλουαρουδαμος; en donnant du reste la variante Εὐιδαν-μεροδαχ, qu'il a prise je ne sais où. Ajoutons que le *Chronographe* attribue 3 ans de règne à ce prince. Nous verrons un peu plus bas, et à son rang, ce que le Syncelle dit de son règne.

Bérose, ainsi que nous l'apprenons par le fragment qu'Eusèbe nous a conservé, dit qu'après la mort de *Nabuchodonosor*, son fils *Evilmalourouchos* lui succéda, qu'il fut un mauvais roi, et qu'après 2 ans de règne (βασιλευσας ετη β), il fut tué par son beau-frère *Nerghelsaratzer*.

Mégasthènes n'en dit rien de plus.

Enfin *Georges-le-Syncelle* rapporte, d'après Alexandre Polyhistor et Abydène, qu'*Evilad-mérodach*, fils de Nabuchodonosor, lui succéda et ne régna que 2 ans. Il ajoute à tort que Josèphe dit la même chose, d'après les mêmes autorités, puisque nous avons vu que Josèphe attribue 18 ans de règne à son *Abilamarudachos*.

De tout ceci il résulte 1° que le prédécesseur de *Nerghel-saratzer* régna au moins 2 ans, et très-probablement quelques mois d'une troisième année, de 561 à 559.

2° Qu'il rendit, à son avènement, la liberté à Jéchonias ou Joakin, roi de Juda, lorsqu'il y avait 38 ans, moins deux ou trois jours accomplis, depuis la transmigration de ce roi.

Si donc à 561 nous ajoutons 38, nous obtenons la date précise de la prise de *Joakin* ou *Jéchonias*. Cette date est donc l'année 599, et nous en vérifierons plus tard l'exactitude rigoureuse.

Quelle est la véritable forme du nom de notre roi babylonien?

Dans la Bible (*Rois* et *Jérémie*), nous avons trouvé deux passages, où ce nom est correctement écrit : אויל מרדך, *Eouil-mérodach*. איל et אויל signifient *prior fuit*, *validus*, *potens fuit*, d'où *princeps*, et

איל *robur*, *vis*. אויל, signifie donc *puissant*, *fort* : *Mérodakh* est le nom d'une divinité des Babyloniens; le nom du fils de Nabuchodonosor signifirait donc: *le puissant Mérodakh*. Quoi qu'il en soit, l'orthographe que j'adopte sans hésiter est celle de l'Ecriture, c'est-à-dire la suivante, *Eouil-mérodakh*. Il n'est pas difficile du reste de reconnaître ce nom plus ou moins altéré dans les leçons étranges que nous devons d'une part à l'habitude des Grecs d'estropier tous les noms des personnages *barbares*, et de l'autre, à la maladresse des copistes. Il est inutile de grouper ici ces leçons fautives, qu'il est tems d'abandonner une fois pour toutes.

Nous avons fait voir jusqu'à présent que pas un seul des rois de Babylone, énumérés dans le *Canon de Ptolémée*, de Cyrus à Eouil-mérodakh, ne pouvait être identifié avec le *Belsatzer* de Daniel. Nous allons essayer de montrer maintenant que ce *Belsatzer* ne peut être qu'*Eouil-mérodakh*. Il en résultera que tous les écrivains anciens et modernes, qui ont plus ou moins habilement proposé une autre assimilation, devront être considérés comme ayant fait fausse route.

J'ai cité plus haut les passages de *Baruch*, qui constatent que des prières étaient adressées au ciel pour la *vie et la gloire de Nabuchodonosor, et de son fils Belsatzer* [1]. Le verset 2 nous apprend que Baruch a écrit : « En la 5e année, dans le 7e jour du mois, tems où » les Chaldéens prirent Jérusalem et la livrèrent aux flammes. »

C'est en 588 que Jérusalem fut brûlée, on comptait alors la 19e année de *Nabuchodonosor* qui a régné 43 ans. C'est donc en 584 que des prières étaient faites, pour la conservation des jours de *Nabuchodonosor* et de son fils *Belsatzer*. C'est en 561 qu'*Eouil-mérodakh* est monté sur le trône; si donc *Éouil-mérodakh* et *Belsatzer* ne sont qu'un seul et même personnage, comme je n'en doute pas, l'expression ὁ παῖς employée par Josèphe est aussi impropre que possible, puisqu'en admettant même qu'*Éouil-mérodach* fût né précisément dans l'année des prières rappelées par *Baruch*, il aurait eu à tout le moins 23 ans à son avènement.

Daniel n'est pas moins explicite que *Baruch*, pour constater que *Belsatzer* était le véritable fils de *Nabuchodonosor*. Tous les passages

1 Baruch, I, 11 et 12, et ci-dessus, p. 42.

de son livre qui établissent ce fait n'ont pas besoin d'être répétés ici, non plus que le verset 1, du ch. VIII, où il est parlé d'une 3ᵉ année du règne de *Belsatzer*. A ces différentes notions, se réduit tout ce que nous savons du règne de *Belsatzer*.

Résumons donc:

1° *Belsatzer* a régné 3 ans. *Eouil-merodakh* a régné 3 ans, selon le *Canon* de Ptolémée, copié par le *Syncelle*; 2 ans seulement, selon la copie du manuscrit de Paris. — *Belsatzer* et *Eouil-merodakh* peuvent donc être un seul et même individu.

2° *Belsatzer* était le propre fils de Nabuchodonosor. — A *Eouil-merodakh* seul peut s'appliquer cette filiation directe.

3° *Belsatzer* est mort de mort violente, dans la nuit même de son festin où furent profanés les vases sacrés de Jérusalem. — *Eouil-merodakh* fut assassiné dans une révolution de Palais, soulevée par son beau-frère *Nerghel-saratzer*.

On comprend qu'un prince menacé par un complot dans lequel il doit périr, mais dont il ignore l'existence, songe à donner des festins; un Roi assiégé dans sa capitale n'a garde d'y penser, dans la nuit même où la place peut être envahie par l'ennemi. Hâtons-nous de conclure de tous ces rapprochemens que le *Belsatzer* de Daniel, n'est autre que l'*Eouil-mérodakh* des Rois et de Jérémie.

Il nous reste à rendre compte, si faire se peut, de l'emploi des deux noms, pour désigner un seul et même prince. Je crois que l'explication de ce fait est renfermée tout entière dans la fréquence de l'emploi du surnom *Belsatzer* à Babylone. Ce surnom, une fois donné à *Eouil-mérodakh*, aura pu devenir beaucoup plus usuel que le nom propre lui-même qui était plus long à prononcer. Il faut attribuer à cette seule cause, à mon avis, le silence absolu de Daniel sur le compte d'*Eouil-mérodakh*, dont il n'a pas une seule fois écrit le nom. Serait-il possible que Daniel, le familier, le favori de *Nabuchodonosor* ait pu se tromper sur le degré de parenté qui unissait ce monarque à son successeur *Belsatzer*, quand cette parenté était celle de père à fils? Baruch se serait donc trompé aussi? Ou bien Bérose et Mégasthènes se seraient entendus pour énoncer la même fable? Tous les faits relatifs à l'histoire des 4 premiers rois de Babylone, ont donc été embrouillés à plaisir jusqu'ici, tandis que tous se coordonnent avec faci-

lité et s'expliquent sans le moindre embarras, si l'on admet, ainsi que je propose formellement de le faire, que *Belsatzer* et *Eouil-mérodakh* sont un seul et même prince. Quant à la fréquence du nom *Belsatzer*, elle nous est nettement indiquée par *Daniel* lui-même. L'écrivain sacré, où plutôt celui qui a écrit sous son nom [1], nous dit en effet (ch. I, 7) :

וישם להם שר הסריסים שמות וישם לדניאל בלטשאצר

» Le chef des eunuques leur donna des noms, et il donna à Daniel » le nom de *Beltesatzer* (Septante Βαλτασαρ). » Voici ce que dit Cahen du sens de ce nom [2] : « La signification est *prince de Bel ;* ou, comme » dit Saadia, בל טש אצר, *Bel a caché*, *conservé le trésor*. » Il y a encore d'autres significations de ce nom (*Voy*. Rosenmüller). Il est bon du reste d'observer qu'au Chap. V (vers. 1), le nom de Roi est écrit בלשאצר ; néanmoins Cahen dit en note : « *Belschaçar*, même signification que *Belteschaçar* [3] ».

Nous avons donc les trois formes suivantes du surnom en question :

בלטשאצר
בלאשצר
בלשאצר

Je l'avoue, il ne m'est pas plus facile de reconnaître dans ce mot composé le sens : *Prince de Bel*, que le sens : *Bel a caché le trésor*. L'un vaut l'autre à mon avis, c'est-à-dire que je rejette ces deux explications sans la moindre hésitation. D'abord la finale אצר que l'on traduit, d'un accord unanime, par *du feu* dans le composé שראצר *prince du Feu*, doit comporter ici le même sens, puisque l'orthographe reste la même. Quant au premier composant qui se présente sous les formes בלש, בלאש et בלטש, je ne me charge pas de l'expliquer. Je me bornerai à dire que le *schin* ש me semble ici jouer le

[1] Il est bien clair qu'un homme qui donne la date de sa mort ne peut être pris pour l'auteur du livre où il donne cette date. Ou bien le verset 21, ch. I, où il est dit : « Or, Daniel vécut jusqu'à l'an Ier du roi Cyrus, » a été interpolé, ou Daniel n'est pas l'auteur de l'écrit qui porte son nom.

[2] *Notes* à Daniel, p. 2, v. 7.

[3] Voir ch. I, v. 7.

rôle de quelque particule de flexion indice du *génitif*; en ce sens le ש que nous connaissons bien comme équivalent de אשר, *qui* relatif, serait complétement comparable au די chaldéen qui est tout à la fois le *qui* relatif et la note du *génitif*. De בלה, *consumtus est*, vient בל, בלי et בלת, *consumptio*, et l'idée de *consumer* est si étroitement liée à l'idée de *feu*, que je soupçonne, mais sans chercher en aucune façon à l'expliquer, la présence de ces deux idées dans notre nom *Belsatzer*.

V. Règne de *Nabuchodonosor*.—Examen des documens fournis par la Bible.—Concordance des règnes de Nabuchodonosor et des rois juifs; il règne de 602 à 604 avec son père, et de 604 à 561 seul, c'est-à-dire 45 ou 43 ans. — Examen des documens fournis par Josèphe. — Tems que dura la folie de ce roi. — Son vrai nom est *Nabou-cadr-atzer*.

Nous voici arrivés à l'un des règnes les plus importans, celui du Grand *Nabuchodonosor*. Cette fois, les documens ne nous feront pas défaut, et nous aurons largement à puiser aux sources sacrées et profanes. Commençons donc par mettre en ordre les matériaux que nous sommes en mesure d'utiliser.

Pour procéder avec plus de méthode, nous classerons les faits relatifs à chacun des événemens de ce règne, par ordre chronologique. Fixons toutefois l'avénement et la mort de *Nabuchodonosor*.

Le *Canon de Ptolémee* donne 43 ans de règne à *Nabokolassar*, lequel est appelé par Georges le *Syncelle*, dans sa copie de ce même Canon, *Naboupalasar*, *le même que Nabouchodonosor* (Ναβουπαλασαρου τοῦ καὶ Ναβουχοδονοσορ).

Eouil-mérodakh, ainsi que nous l'avons établi, ayant commencé à régner en 561, c'est en 561 qu'une maladie a enlevé Nabuchodonosor, et c'est en 604 que son règne a commencé.

J'ai rapporté plus haut les versets 27 du ch. XXV du livre IV des Rois, et 31 du ch. LII de Jérémie, qui fixent l'avènement d'*Eouil-mérodakh* à 37 ans, 11 mois, 25 ou 27 jours après la prise de Jéchonias ou Joakim, roi de Juda. Nécessairement, l'avènement d'*Eouil-mérodakh* a coïncidé avec la mort de *Nabuchodonosor*; celui-ci est donc mort 37 ans, 11 mois, 25 jours environ après la prise de Joakim. Or, tous les calculs, sans exception, s'accordent à rapporter à

l'année 599 la prise de Joakim ; ce qui remet, comme cela devait être, la mort de Nabuchodonosor à l'année 561.

Ce sont Bérose et Mégasthènes qui nous disent positivement que *Nabuchodonosor* mourut de maladie, après un règne de 43 ans.

De plus, Mégasthènes, au témoignage de Josèphe, exaltait outre mesure la valeur de Nabuchodonosor, dans son 3e livre des *Histoires Indiennes* ; car il le mettait au-dessus d'*Hercule* lui-même.

Du reste, Josèphe cite les sources où il a puisé les renseignemens qu'il a coordonnés sur la vie de Nabuchodonosor : ce sont les écrits de *Mégasthènes*, de *Dioclès*, historien des Perses, et de *Philostrate*, historien des Indiens et des Phéniciens.

Passons maintenant à l'énumération des documens chronologiques que nous fournit l'Écriture sainte sur le règne de *Nabuchodonosor*.

Dans les *Rois* [1], nous lisons :

« 1. Dans son tems, *Nabuchodonosor*, roi de Babylone, monta, » et Joakim lui fut assujetti durant 3 ans ; et il se révolta de nouveau » contre lui. »

Joakim étant mort, Joachin son fils lui succéda ; il était âgé de 18 ans, et il ne régna que 3 mois sur Jérusalem (*verset* 8) [2].

» En ce tems-là les serviteurs de Nabuchodonosor, roi de Babylone, » montèrent à Jérusalem ; — et Nabuchodonosor, roi de Babylone, » vint aussi avec ses serviteurs, pour assiéger la ville [3]. »

Joachin, se sentant incapable de résister, se rendit à Nabuchodonosor, entre les mains duquel il se remit avec sa mère, ses serviteurs, ses capitaines et ses eunuques.

ויקח אתו מלך בבל בשנת שמנה למלכו

« Et le roi de Babel le prit dans la 8e année de son règne ; et il

[1] II *Rois*, XXIV, 1.

[2] Voici le texte pour la durée de son règne et pour son âge :

בֶּן־שְׁמֹנֶה עֶשְׂרֵה שָׁנָה יְהוֹיָכִין בְּמָלְכוֹ וּשְׁלֹשָׁה חֳדָשִׁים מָלַךְ בִּירוּשָׁלִָם

D'un autre côté, nous lisons dans les *Paralipomènes*, liv. II, ch. XXXVI, v. 9 :

בֶּן־שְׁמוֹנֶה שָׁנִים יְהוֹיָכִין בְּמָלְכוֹ וּשְׁלֹשָׁה חֳדָשִׁים וַעֲשֶׂרֶת יָמִים מָלַךְ בִּירוּשָׁלִָם

Je ne me charge pas d'expliquer ces divergences de rédaction ; ce qui est certain c'est que le *Livre des rois* calcule juste, et qu'il doit y avoir une faute de copie et une transposition dans le verset des *Paralipomènes*.

[3] IV *Rois*, XXIV, 1, 10, 11.

» établit *Mathanias*, son oncle, à sa place, et il lui donna le nom de
» *Sédécias*[1]. »

Sédécias avait 28 ans à son avènement, et il régna 11 ans à Jérusalem.

Dans les *Paralipomènes*, ou *Chroniques*, nous lisons :

« Contre lui (Joakim) monta *Nabuchodonosor*, roi des Chaldéens,
» qui l'emmena chargé de chaînes à Babylone[2]. »

Ce fut dans cette expédition que Nabuchodonosor s'empara des vases sacrés de Jérusalem, qu'il emporta à Babylone (verset 7).

Jérémie nous fournit bon nombre de renseignemens chronologiques; les voici, à l'exception de ceux que j'ai déjà cités plus haut, tels que ch. XXXII, v. 1 et 2; ch. XXXIX, v. 1, 2, 3, et suivans; ch. LII, v. 4, 5 et suiv. :

« Parole qui fut adressée à Jérémie par le Seigneur lorsque le roi
» Sédécias envoya vers lui, disant : Interroge pour nous le Sei-
» gneur, parce que Nabuchodonosor, roi de Babylone, combat contre
» nous, etc. (ch. XXI, 1, 2). — Parole qui fut adressée à Jérémie sur
» tout le peuple de Juda, en la 4[e] année de Joakim, fils de Josias,
» roi de Juda, c'est la 1[re] année de Nabuchodonosor, roi de Babylone
» (ch. XXV, 1). — Et le roi Sédécias, fils de Josias, régna à la place
» de Jéchonias, fils de Joakim, parce que Nabuchodonosor, roi de
» Babylone, l'établit roi dans la terre de Juda (ch. XXXVII, 1). —
» Paroles du Seigneur au prophète Jérémie...., En Égypte, contre
» l'armée du pharaon Néchao, roi d'Égypte, qui était auprès du
» fleuve Euphrate à Charchémis, et que Nabuchodonosor, roi de Ba-
» bylone, frappa en la 4[e] année de Joachim, fils de Josias, roi de
» Juda (ch. XLVI, 2). — Voici ce que dit le Seigneur : Je livrerai
» le pharaon Ephrée, roi d'Égypte, aux mains de ses ennemis et aux
» mains de ceux qui demandent sa vie, comme j'ai livré Sédécias,
» roi de Juda, aux mains de Nabuchodonosor, roi de Babylone, son
» ennemi, qui en voulait à sa vie (ch. XLIV, 30). »

Dans *Ezéchiel*, nous lisons :

« Et la parole du Seigneur me fut adressée la 9[e] année, le 10[e] mois

1 *Ibid.*, v, 16 et 17.
2 II *Paralip.*, XXXVI, 6.

» et le 10ᵉ jour, disant : Fils de l'homme, écris pour toi le nom de ce » jour, dans lequel le roi de Babylone a été affermi contre Jérusalem » (ch. XXIV, 1, 2). — Et il arriva la 11ᵉ année, le 1ᵉʳ jour du mois, que » le Seigneur me parla, disant : Fils de l'homme, parce que Tyr a » dit de Jérusalem : elles sont brisées les portes des peuples ; elle » s'est tournée vers moi ; je serai remplie, elle est déserte... Le Sei» gneur a dit : Voilà que j'emmènerai du nord contre Tyr, *Nabu-* » *chodonosor*, roi de Babylone, roi des rois, avec des chevaux, des » chariots, des cavaliers, des bataillons, et un grand peuple, etc. » (ch. XXVI, 1, 2, 7). — Dans la 10ᵉ année, le 10ᵉ mois et le 11ᵉ jour » du mois, la parole du Seigneur me fut adressée, disant : Fils de » l'homme, tourne ton visage contre le *Pharaon*, roi d'Égypte, et tu » prophétiseras sur lui et sur toute l'Égypte, etc. (ch. XXIX, 1, 2). »

Enfin, dans *Daniel*, nous lisons :

« L'an 3ᵉ du règne de *Joakim*, roi de Juda, *Nabuchodonosor*, « roi de Babylone, vint à Jérusalem et l'assiégea (ch. I, 1). — En » la 2ᵉ année du règne de *Nabuchodonosor*, Nabuchodonosor vit » un songe, et son esprit fut troublé, et le sommeil s'éloigna de » lui (ch. II, 1). »

Reprenons maintenant un à un ces précieux passages, et déduisons-en les faits certains qu'ils révèlent, en les coordonnant avec les années extrêmes, 604 et 561, du règne de Nabuchodonosor.

Nabuchodonosor, dans une première campagne, asservit le roi de Juda Joakim, et pendant 3 années consécutives, celui-ci lui fut soumis, עבד, dit le texte original. Après ces trois années, Joakim s'efforça de secouer le joug des Chaldéens.

Joakim, ayant régné de 610 à 599, c'est dans l'intervalle des 11 ans, compris entre ces deux années extrêmes, qu'il faut placer cette première campagne, et tout au moins avant 603. Voilà une première détermination, mais encore assez vague ; heureusement, Daniel nous vient en aide pour fixer la date dont nous avons besoin. C'est, dit-il, dans la 3ᵉ année du règne de Joakim que Nabuchodonosor vint assiéger Jérusalem ; c'est donc en 607 ou 606 que ce siége eut lieu ; c'est, de plus, en 604 ou 603 que Joakim se révolta contre la domination chaldéenne. Nabuchodonosor revint à la charge, et s'empara de la personne de Joakim, qui fut chargé de chaînes et transporté à Baby-

lone : les vases sacrés du temple de Jérusalem furent enlevés par le vainqueur dans cette expédition.

Joakim étant mort en 599, *Joachin* ou *Jéchonias*, son fils, lui succéda à l'âge de 18 ans. Il ne régna que 3 mois à Jérusalem. A peine était-il sur le trône que Nabuchodonosor se présenta de nouveau sous les murs de Jérusalem à la tête d'une puissante armée. Joachin, se sentant incapable de résister au monarque chaldéen, prit le parti de se remettre entre ses mains. Le vainqueur le fit transporter à Babylone, en mettant sur le trône, à sa place, *Mathanias*, frère de Joakim et oncle de Joachin. Celui-ci reçut de son maître le nom de *Sédécias* צדקיהו ou צדקיה (*la justice de Jéhovah*, ou plutôt *Jéhovah est juste*). Ceci eut donc lieu en 599. L'auteur nous dit, dans le livre des *Rois*, que la prise de Joachin eut lieu dans la 8e année du règne de Nabuchodonosor. Cette 8e année, si 604 est la 1re du règne, tomberait sur la date 597 : il y aurait donc ici une erreur de 2 ans. Mais nous ferons voir, plus bas, que cette erreur n'est qu'apparente, et qu'en réalité, *Nabuchodonosor* ayant régné pendant 2 années en société avec son père *Nabopolassar*, c'est à partir de 607 ou 606 que nous devons compter la 8e de Nabuchodonosor : ce qui nous ramène à 599, si nous prenons le premier chiffre, et à 598 seulement, si c'est le second. Comme il n'y a pas de doute sur l'année dans laquelle se trouve compris le règne de Joachin, nous sommes conduits à admettre que la 1re année de Nabuchodonosor a réellement commencé en 607.

Sédécias, qui avait 28 ans à son avènement, régna 11 ans, c'est-à-dire de 599 à 588.

Jérémie nous fournit une précieuse confirmation de dates (ch. XXV, 1), car il nous dit que la 4e de Joakim est la 1re de Nabuchodonosor. Le règne de Joakim ayant commencé en 610, la 4e année de son règne a pu commencer en 607, et nous retrouvons ainsi la date précise de la 1re année de Nabuchodonosor.

Le pharaon *Néchao* fut défait à Charchémis, sur les rives de l'Euphrate, dans la 4e de Joakim : c'est donc en 607 qu'eut lieu cette célèbre défaite. La 9e année de la captivité de Joachin, le 10e mois et le 10e jour, est le jour même où Nabuchodonosor investit Jérusalem (סמך··· אל-ירושלם, s'est appuyé, a mis la main sur Jérusalem). Joachin

ayant été pris en 599, c'est en 590 que Nabuchodonosor a commencé le siége de Jérusalem.

Dans la 11e année, le 1er du premier mois, Jérusalem étant déjà ruinée, Tyr se réjouit de sa chute, et Ezéchiel reçut de Dieu l'ordre de prophétiser contre Tyr. C'est donc en 588 qu'Ezéchiel prophétisa contre *Tyr*, et, en 588, Jérusalem avait déjà succombé.

Dans la 10e année, le 10e mois, le 11e jour, Ezéchiel reçut du ciel l'ordre de prophétiser contre le *Pharaon*, et d'annoncer les malheurs qui allaient fondre sur l'Egypte. C'est là la contre partie de la prophétie de Jérémie contre le *Pharaon Ephrée* (ch. XLIV, v. 30), prophétie dans laquelle le Seigneur dit : « qu'il livrera le pharaon *Ephrée* » (Apriès) à Nabuchodonosor, comme il lui a livré Sédécias. »

Ezéchiel prophétisa donc contre *Apriès* en 589; et Jérémie un peu plus tard et après la ruine de *Sédécias* en 588.

Suivant Daniel, dans la 8e année de son règne, *Nabuchodonosor* fit un rêve qui le terrifia, mais dont il ne put se rappeler les détails. Daniel le lui expliqua. Ici se présente une difficulté. La 2e de Nabuchodonosor est 604 ; or, Daniel dit positivement qu'il fut emmené en captivité après le siége de Jérusalem, qui eut lieu dans la 3e année de Joakim, c'est-à-dire à la fin de 607. Il fut soumis à une éducation chaldéenne de trois ans (verset 5), au bout desquels il fut présenté à Nabuchodonosor. Ce fut donc en 604.

Le chapitre II de *Daniel* commence par le verset suivant : « Et » dans la 2e année de *Nabuchodonosor*, celui-ci eut des songes ; son » esprit fut troublé, et c'en fut fait de son sommeil. » Or, ce fut Daniel qui fut chargé de lui rappeler et de lui expliquer le songe qui l'avait effrayé ; comme, d'un autre côté, Jérémie nous montre que 607 est la 1re de Nabuchodonosor, la 2e de son règne serait donc 606, et ce ne peut être qu'en 604 au plus tôt que Daniel fut présenté au monarque. Toute la difficulté est dans le fait que *Nabuchodonosor* régna 2 ans en société avec son père, lequel mourut en 604 ; donc la première année du règne de Nabuchodonosor est comptée par Jérémie à partir de son accession au trône en 607 du vivant de *Nabopolassar*, tandis que Daniel, en indiquant la 2e année de Nabuchodonosor, ne tient plus compte de ces deux années de règne en société, ce qui place en réalité le songe de Nabuchodonosor en 602.

Jérémie (XXXII, verset 1 et 2) nous dit que la 10e année de Sédécias coïncide avec la 18e de Nabuchodonosor. Effectivement, la 10e de Sédécias tombe sur l'année 589, et la 18e de Nabuchodonosor tombe également sur 589.

Le même prophète nous dit que *Nabuchodonosor* vint assiéger Jérusalem dans la 9e de *Sédécias*, le 10e mois, et que la brèche fut pratiquée dans la 11e de *Sédécias*, le 4e mois, le 5e jour. *Nabouzaradan* mit le feu au temple et au palais dans la 11e de Sédécias, le 5e mois, le 10e jour, cette année coïncidant avec la 19e de Nabuchodonosor.

La 9e de Sédécias tombe sur 590. C'est la date déjà trouvée pour l'investissement de Jérusalem.

La 11e de Sédécias tombe sur 588 qui est également la 19e de Nabuchodonosor.

Toutes ces dates se vérifient donc et se contrôlent mutuellement.

Enfin, il reste un curieux passage de Jérémie, dont il n'est pas permis de ne pas tenir compte. C'est celui dans lequel le prophète énumère les captifs emmenés à Babylone à plusieurs reprises successives. Le premier convoi de captifs fut emmené dans la 7e de Nabuchodonosor ; c'est en 599, lorsque le roi Joachin fut pris lui-même. Le 2e dans la 18e de Nabuchodonosor, c'est-à-dire en 589 ou 588, date de la prise de Jérusalem, et le 3e dans la 23e de Nabuchodonosor, lorsque Nabouzaradan le fit partir pour Babylone ; cette 23e de Nabuchodonosor tombe sur l'année 584, à laquelle ne se rattache pas d'autre fait de guerre important.

Maintenant que nous avons examiné successivement tous les passages relatifs à *Nabuchodonosor*, extraits des saintes Ecritures, nous allons examiner de même les renseignemens fournis par les écrivains profanes. Dans cette discussion, nous donnerons naturellement le premier rang à l'historien Josèphe, bien que ce rang ne lui appartienne pas si nous devions classer les auteurs par ordre d'ancienneté.

Josèphe nous dit[1] que dans la 4e année du règne de Joakim, (Ἰωακίμος) *Nabuchodonosor* monta sur le trône de Babylone et se porta avec une puissante armée vers Charchémis, ville située sur

[1] *Antiq. judaïq.*, l. X, c. 6.

les bords de l'Euphrate, afin de déclarer la guerre au pharaon *Nechao* qui était alors maître de toute la Syrie. Nechao accourut au-devant de Nabuchodonosor et son armée essuya une défaite, après laquelle Nabuchodonosor ayant passé l'Euphrate, soumit toute la Syrie jusqu'à Peluze, à l'exception de la Judée.

Dans la 4e année de son règne (8e année de Joakim), *Nabuchodonosor* tourna son armée contre les Juifs, dont le roi fut sommé de lui payer un tribut, s'il ne voulait voir porter la guerre dans ses Etats. *Joakim* paya ce tribut pendant 3 années consécutives; mais, au bout de ce tems, il crut que la guerre allait éclater entre les Babyloniens et les Egyptiens, et que l'occasion de s'affranchir du joug de Nabuchodonosor était arrivée. Ses prévisions furent trompées; les Egyptiens ne firent aucune démonstration hostile, et Jérémie se mit à prophétiser tous les maux qui allaient fondre sur la Judée. Il annonça la prise de Jérusalem et la captivité de Joakim (n. 2). Bientôt effectivement, Nabuchodonosor entra à Jérusalem sans coup férir. Joakim et tous ses officiers furent mis à mort; le cadavre du roi fut jeté hors des murailles et laissé sans sépulture; 3,000 captifs furent emmenés à Babylone parmi lesquels se trouvait Ezéchiel encore enfant. Ainsi finit Joakim qui avait vécu 36 ans et régné 11 ans. Son fils Joachin (Ιωάχινος) lui succéda sur le trône et régna 3 mois et 10 jours (n. 3).

Bientôt *Nabuchodonosor* reparut et mit le siége devant Jérusalem. Le roi, pour éviter les désastres que cette aggression ne pouvait manquer d'attirer sur son royaume, s'empressa de se soumettre au conquérant, entre les mains duquel il remit comme ôtages sa mère et ses cousins; mais le traité conclu fut presque aussitôt rompu qu'accepté; Joachin fut pris et enlevé avec 10,832 de ses sujets; son oncle *Sédécias* fut mis sur le trône par Nabuchodonosor (ch. VII).

Alors parurent les prophéties d'*Ezéchiel* et de *Jérémie* annonçant la ruine de Sédécias. Le premier prédit qu'il ne *verrait* pas Babylone, et le second qu'il y serait *emmené* en captivité.

Sédécias resta pendant 8 années fidèle aux traités qui lui avaient été imposés par Nabuchodonosor. Mais, au bout de ce tems, il y manqua sans doute, car le roi de Babylone vint l'attaquer. Les Egyptiens marchèrent à son secours et Nabuchodonosor abandonna le siége de

Jérusalem pour courir au-devant de ses nouveaux ennemis. Ceux-ci furent bientôt atteints, battus et refoulés.

Ce fut alors qu'on vit Jérémie et les faux prophètes se disputer sur les événemens futurs, ceux-ci avançant que Sédécias était sauvé, et que le roi de Babylone aurait trop à faire à s'occuper des Egyptiens pour songer à reprendre le siége de Jérusalem. De son côté, Jérémie prédit la prompte défaite des Egyptiens, la reprise du siége de Jérusalem, la famine, le pillage, l'incendie du temple, la destruction de la ville et la servitude qui devait durer 70 ans, après lesquels Babylone elle-même étant tombée au pouvoir des Perses et des Mèdes, les Juifs pourraient rentrer à Jérusalem.

Effectivement, la 59ᵉ année de Sédécias, le 10ᵉ jour du 10ᵉ mois, le siége recommença. Ce siége dura 18 mois et la ville fut prise le 9 du 4ᵉ mois de la 11ᵉ année de Sédécias, vers le milieu de la nuit. Nabuchodonosor était alors à *Rablatha*, et ce furent ses généraux qui se rendirent maîtres de Jérusalem. Ces généraux que Josèphe nomme étaient Νηργελεαρος, Αρεμμαντος, Σεμεγαρος, Ναδωσαρις et Εχαραμψαρις [1].

Nabouzaradan, qui était resté à la tête de la ville conquise, brûla le temple, le 1ᵉʳ du 5ᵉ mois de l'an 11 de Sédecias, 18ᵉ année de Nabuchodonosor (n. 5); Sédécias, à qui l'on avait crevé les yeux, mourut dans les fers (n. 7) à Babylone, ce qui vérifie les prophéties de Jérémie et d'Ézechiel.

La 5ᵉ année après la ruine de Jérusalem (23ᵉ année de Nabuchodonosor), le roi de Babylone rentra en campagne contre la Cœlé-Syrie; de là, il marcha sur l'Égypte, dont il défit et tua le roi (Ch. IX, n. 7).

Jérusalem et toute la Judée demeurèrent désertes pendant 70 ans, et le tems qui s'écoula entre la captivité et la déportation des dix tribus, par *Salmanasar*, et la déportation des deux tribus, par *Nabuchodonosor*, fut de 130 années 6 mois et 10 jours.

1 Il est curieux de rapprocher de ces noms si évidemment altérés, ceux plus altérés encore que leur substitue la version des Septante; les voici (ch. 46, v. 3) Μαργανασαρ, καὶ Σαμαγωθ, καὶ Ναβουσαχαρ, καὶ Ναβουσαρεις, Ναγαργας, Νασερραβαμαθ. Qui pourrait se douter qu'il y a là *Nergel-saralzer*, le *Semgar-Nabou*, le *Sar-sakim*, le *Rab-saris*, *Nergel-saralzer*, le *Rab-mag*? Et cependant ce sont bien les mêmes noms qui ont été aussi outrageusement estropiés.

Ce fut 2 ans après la défaite des Égyptiens que le roi Nabuchodonosor eut le songe qui lui fut expliqué par Daniel (Ch. X).

Nabuchodonosor mourut après avoir régné 43 ans (Ch. XI).

Bérose, auteur d'*histoires chaldaïques* (ajoute *Josèphe*), raconte que *Nabopolassar* ayant appris la défection du Satrape d'Égypte, de Cœlé-Syrie et de Phénicie, confia à son fils Nabuchodonosor, encore jeune, la direction d'une partie de ses armées et le chargea de conduire la guerre, parce qu'il ne se sentait plus en état de faire face à de pareils événemens.

Nabuchodonosor fut vainqueur partout, et ce fut pendant son expédition que *Nabopolassar* mourut, après 21 ans de règne. Nabuchodonosor, informé de la mort de son père, laissa à ses généraux la conduite de l'armée et regagna directement Babylone. Ce fut lui qui fit entourer Babylone de plus fortes murailles, et qui fit construire les fameux jardins suspendus, pour complaire à sa femme, qui était Mède de naissance.

Josèphe rapporte aussi l'opinion de *Mégasthènes* qui, dans son 3ᵉ livre des *Histoires indiennes*, place Nabuchodonosor au-dessus d'Hercule, et raconte qu'il soumit une grande partie de la Lybie et de l'Ibérie; il cite encore, comme sources où il a puisé, le 2ᵉ livre de l'*Histoire des Perses* de *Dioclès*, et les *Histoires indiennes et phéniciennes* de *Philostrate*, qui rapporte que Nabuchodonosor tint pendant 13 années la ville de Tyr assiégée, pendant que *Ithobal* était roi de Tyr.

Reprenons maintenant la discussion rigoureuse de tous les faits énoncés par Josèphe :

Nabuchonosor monte sur le trône dans la 4ᵉ année de *Joakim*, et aussitôt après, il défait, à Charchémis, le Pharaon *Néchao*. Joakim étant monté sur le trône en 610, la 4ᵉ année de son règne doit se trouver comprise dans les années 607 et 606. Nous avons montré, à l'aide de l'Écriture, que c'est bien à l'année 607 qu'il faut rapporter ces différents faits : il y a donc ici coïncidence parfaite.

Dans la 4ᵉ année de Nabuchodonosor, 8ᵉ de Joakim, le roi de Juda est soumis à payer un tribut annuel. Cette année tombe en 603, et l'Écriture nous montre que c'est réellement en 607 que Joachim a été soumis au tribut. Josèphe s'est donc trompé sur ce point.

Joakim, poursuit Josèphe, resta 3 ans soumis, après lesquels il se révolta. Jérémie prophétisa sa ruine et *la captivité* du roi. Effectivement, Nabuchodonosor s'empara bientôt de Jérusalem, et Joakim fut mis à mort.

En admettant avec Josèphe qu'en 603 seulement Joakim se serait soumis à Nabuchodonosor, et que sa soumission aurait duré 3 ans, après lesquels Jérusalem aurait été prise, cet événement aurait eu lieu en 600 ou 599, et Joakim aurait été mis à mort en cette année; le fait est possible; c'est bien en 599 que Joakim a été renversé; mais l'Écriture dit qu'il a été chargé de fers et conduit à Babylone en captivité. Néanmoins, ce qui est certain, c'est que jamais l'Écriture ne parle que des années de captivité de Joachin quand elle veut rapporter un événement à la captivité du roi de Juda. Nous avons déjà vu plusieurs exemples de ce fait.

Josèphe dit que 3,000 captifs furent emmenés dans cette occasion. Jérémie, qui nous parle du 1er départ des captifs, dit qu'ils furent pris et emmenés avec Joachin, au nombre de 3023, c'est évidemment du même fait que veut parler Josèphe. Ézéchiel se trouvait parmi eux, ajoute Josèphe, et il était encore enfant. Or, d'après ce qu'Ézéchiel nous dit lui-même, sa première prophétie date de la 5e année, à partir de la captivité de Joachin, il aurait donc prophétisé au sortir de l'enfance. Cela est bien peu vraisemblable.

Josèphe est encore hors du vrai quand il dit que *Joachin*, après avoir donné sa mère et ses proches en ôtage à Nabuchodonosor, ne tarda pas à attirer de nouveau sur sa tête la colère du Babylonien. *L'année n'était pas écoulée*, dit-il; outre que ce fait ne concorde pas avec l'Écriture, il ne s'accorde pas mieux avec ce que Josèphe dit un peu plus haut lui même, que Joachin n'a régné que 3 mois et 10 jours.

Sédécias ne se mit en rébellion contre Nabuchodonosor que dans la 8e année de son règne, et ce fut alors que Nabuchodonosor vint assiéger Jérusalem. C'est en 590, d'après ce que nous avons établi, que le siége commença. Josèphe est donc assez exactement d'accord avec l'Écriture, puisque, selon lui, ce siége aurait commencé en 591. Cette différence d'ailleurs tient évidemment à l'époque de l'année à laquelle commençaient les années du règne de Sédécias.

J'ai déjà discuté la date de la prise de Jérusalem, à propos du calcul des 70 années de la captivité; je n'y reviendrai donc plus ici.

Quant aux noms des généraux de Nabuchodonosor qui se rendirent maîtres de Jérusalem, ces noms paraissent bien altérés si nous les comparons à ceux que nous trouvons dans l'Écriture sainte. Ces noms sont, ainsi que nous l'avons dit plus haut : *Nergel-Saratzer*, *Semgar-Nabou* (le glaive de Nabou), *Sar-sakim* (le prince des Sakes), *Rab-saris* (le chef des eunuques), *Nergel-Saratzer*, *Rab-mag* (le chef des Mages).

Évidemment le Νηργελσαρος est le *Nergel-Saratzer* de l'Écriture; le nom Αρεμμαντος ne ressemble à aucun de ceux de l'Écriture, et enfin les trois noms qui le suivent Σεμεγαρος, Ναβωσαρις, Εχαραμψαρις, doivent très-probablement se couper tout autrement que ne l'a fait le scribe, et de telle sorte que Σεμεγαρος Ναβω forme le même nom que *Semgar-Nabou*, Σαρις Εχα *Sar-sakim*, et Ραμψαρις *Rab-saris*. Il n'y a plus d'assimilation à faire qu'entre Αρεμμαντος et *Rab-mag*, et elle n'est pas improbable à voir les altérations que je viens de signaler.

Jérusalem et le temple furent brûlés, ajoute Josèphe, dans l'an 11 de Sédécias, 18e de Nabuchodonosor. Ces chiffres sont d'accord avec ceux que nous avons déjà déduits de l'Écriture.

La 5e année après la ruine de Jérusalem coïncide avec la 23e de Nabuchodonosor, c'est donc l'année 584 ou 583, et plus certainement celle-ci, qui est l'année de l'expédition de Nabuchodonosor en Cœlé-Syrie et en Égypte; dans cette expédition, le roi d'Égypte perdit la vie; mais nous devons faire observer que ce fait n'est établi que par l'assertion de Josèphe.

Entre la captivité des dix tribus sous *Salmanasar*, et celle des deux dernières tribus sous *Nabuchodonosor*, il y a 130 ans 6 mois et 10 jours. Or, nous établirons plus loin que c'est en 721 que *Salmanasar* prit Samarie : de 721 à 588, il y a en chiffres ronds 133 ans; il y a donc, dans le calcul, en apparence si précis de Josèphe, une erreur de 2 ans et demi à peu près. Du reste, une erreur aussi faible, de quelque côté qu'elle soit, n'est pas d'une grande importance.

L'historien juif dit que ce fut 2 ans après la défaite des Egyptiens, que Nabuchodonosor eût le songe que Daniel lui expliqua. Il est évi-

dent que cette défaite des Egyptiens doit s'entendre de celle qu'ils essuyèrent à *Charchémis* en 607. Ce songe devrait donc ainsi être rapporté à l'an 605, et c'est en réalité, au dire du *Livre de Daniel*, en 602, que Daniel fût appelé à calmer les inquiétudes du roi de Babylone ; il y a donc là une nouvelle méprise de Josèphe. Daniel dit que ce songe eut lieu dans la 2ᵉ année du règne de Nabuchodonosor ; mais, ainsi que nous l'avons reconnu, Daniel fait abstraction des deux années de règne en commun de Nabuchodonosor, avec son père Nabopolassar, et comme la première année de ce règne en commun fut signalée par la défaite de Carchémis, Josèphe, trompé par le chiffre 2 donné par Daniel, a rapporté la date du songe à un événement marquant, au lieu de le rapporter au commencement réel du règne ; ce qui, du reste, prouve bien que Josèphe a suivi le calcul de Daniel, c'est qu'il ne donne que 43 ans de règne à Nabuchodonosor, tandis que ce règne a été réellement de 45 ans ; ajoutons, du reste, que Nabuchodonosor eut deux songes expliqués par Daniel, au dire de celui-ci. Nous vérifierons un peu plus loin si le second eut lieu 2 ans après l'expédition d'Égypte, c'est-à-dire en 581.

Philostrate, ainsi que nous le dit Josèphe, a consigné dans ses écrits que Nabuchodonosor fit subir à la ville de *Tyr* un siége de 13 années, que soutint le roi phénicien *Ithobal*. Il est important de fixer autant que possible la véritable époque à laquelle se sont passés ces événements, c'est à-dire les limites supérieures et inférieures du laps de tems dans lequel ces 13 années doivent être intercalées. Nous lisons dans *Ezéchiel* :

« Et il arriva la 11ᵉ année, le 1ᵉʳ jour du mois, que le Seigneur me
» parla, disant : Fils de l'Homme, parce que Tyr a dit de Jérusalem :
» Ah ! les portes des peuples sont fermées ; elle s'est tournée vers
» moi ; je serai remplie ; elle sera déserte [1]. »

Cette 11ᵉ année, c'est naturellement celle du règne de *Sédécias*, dans laquelle Jérusalem fut prise, c'est à-dire 588. Ce mois est le 5ᵉ, ainsi que nous l'avons établi plus haut ; c'est donc à l'an 588 qu'i faut classer la prophétie d'*Ezéchiel*, touchant le siége et la ruine de *Tyr*. C'est donc postérieurement à 588 qu'eut lieu l'investissement de Tyr. D'un autre côté, c'est antérieurement à 561 qu'il faut placer

[1] Ch. XXVI, 1, 2.

la prise de cette ville. Nous verrons plus tard à préciser plus particulièrement ces dates, et nous nous bornerons à dire que les auteurs de *l'Art de vérifier les dates* placent en 585 l'attaque de Tyr. Poursuivons l'examen des documens historiques à notre disposition.

Moyse de Khorène ne dit que peu de mots de *Nabuchodonosor*. Dans le Livre I, ch. 21, nous lisons :

« Notre premier prince, couronné par *Varbace* (Arbace, fondateur » de la dynastie Mède), fut *Barouïr*, fils de *Sgaïorti*, *lequel eut pour* » *successeur Hratchia* (sous lui, dit-on, vivait *Nabuchodonosor*, roi » de Babylone, qui fit les Juifs captifs). » Au chapitre 23, nous lisons encore : « En effet, 80 ans, *plus ou moins*, avant le règne de » Nabuchodonosor, vivait *Sennecherim*, roi d'Assyrie ; Sennecherim, » qui assiégea Jérusalem sous Ezéchias, prince des Juifs ; ayant tué » leur père, les fils de Sennecherim, *Atramèle* et *Sannassar*, vinrent » se réfugier chez nous. »

Examinons ces différentes assertions sous le point de vue chronologique ; selon nous, *Varbace* le Mède, a régné de 788 à 760 ; le règne de *Hratchia* n'a guère pu commencer qu'avec celui de *Maudacès*, successeur de Varbace en 760 ; et quelque long qu'ait été ce règne, il n'est pas possible qu'il ait pu coïncider avec celui de *Nabuchodonosor*, qui a occupé le trône de 607 à 561. Au reste, Moyse de Khorène est si peu sûr du chiffre qu'il donne, qu'il ajoute le mot *dit-on*, à l'énonciation du fait.

Dans le 2ᵉ passage que j'ai mentionné, il dit que *Sennacherib* vivait 80 ans, plus ou moins avant le règne de Nabuchodonosor ; le mot *plus ou moins*, dont il se sert, est heureusement assez élastique pour couvrir l'inexactitude des chiffres. C'est en 713, comme nous l'établirons plus tard, qu'apparaît *Sennacherib*, pour disparaître presque aussitôt de la scène du monde sous les coups de ses propres fils ; de 713 à 607, première année de Nabuchodonosor, il y a 106 ans. Les faits rapportés par *Moyse de Khorène* ne peuvent donc nous être d'aucun secours chronologiquement parlant.

Eusèbe [1], en citant comme Josèphe des passages de *Bérose* et des historiens anciens, se borne à donner les renseignemens déjà consi-

[1] *Prépar. évangél.*, liv. IX, ch. 41.

gnés par Josèphe sur la mort de *Nabopolassar*, pendant l'expédition d'Égypte, dirigée par *Nabuchodonosor*. Celui-ci, en apprenant son accession au trône, se hâte de régler les affaires de l'Égypte, de la Judée, de la Phénicie, de la Syrie et des contrées limitrophes de l'Egypte. Il laisse la conduite de l'armée à ses fidèles, il leur confie la garde des prisonniers et regagne Babylone, où il meurt de maladie après un long règne de 43 ans.

On voit que *Bérose* et, après lui, *Josèphe*, ont fait comme Daniel, et n'ont pas compté à Nabuchodonosor ses 2 années de règne en société avec son père.

Abydène, d'après *Mégasthènes*, attribuait, au dire d'Eusèbe, les embellissemens de Babylone à Nabuchodonosor.

Georges-le-Syncelle, qui a copié Eusèbe, cite naturellement le même passage tiré de Bérose, et il ajoute que c'est à lui et non à Sémiramis, qu'il faut attribuer les embellissemens de Babylone. Il rapporte de plus la bataille de Carchémis sur l'Euphrate, où périt le pharaon *Nechao*, à la 2[e] année du règne de Nabuchodonosor. Après cette victoire, le conquérant babylonien alla s'emparer de la personne de *Joakim ;* il était alors dans la 3[e] année de son règne. Joakim se soumit à Nabuchodonosor et lui resta seulement 3 ans fidèle.

Enfin, le *Syncelle* cite les passages déjà tirés par Josèphe de Mégasthènes et de Philostrate.

Somme toute, le Syncelle ne nous apprend absolument rien de neuf, et les chiffres qu'il donne sont manifestement inexacts. Nous aurions fini avec Nabuchodonosor s'il ne nous restait à examiner le fait bizarre qui a déjà exercé la sagacité de tant de commentateurs ; je veux parler, on le devine aisément, *de la folie* dans laquelle tomba le roi de Babylone, et sous l'empire de laquelle il vécut, dit-on, *pendant quelques années. Daniel* et *Josèphe*, voilà les deux seules sources où nous puissions puiser des renseignemens sur ce fait curieux, mais évidemment fort simple tout à la fois ; voyons donc ce que ces deux écrivains nous apprennent à ce sujet.

Le chapitre IV de *Daniel* contient le récit fait par N*abuchodonosor* lui même du songe qui l'avait frappé, de l'explication que lui en avait donnée Daniel, surnommé *Baltheschasar*, et de l'accomplissement de ce songe. Le verset 13 donne le texte de la sentence pro-

noncée contre lui, sentence qui lui annonce que son cœur d'homme sera changé, qu'il lui sera donné un cœur de bête, et que *sept tems* [1] seront changés sur lui.

Le verset 22 contient l'explication de la sentence donnée par Daniel : « Tu seras repoussé des hommes, avec les animaux des champs » sera ta demeure ; tu mangeras de l'herbe comme les taureaux ; la » rosée du ciel t'humectera et *sept tems* passeront sur toi jusqu'à » ce que tu saches que le Très Haut domine sur l'empire des hommes » et qu'il le donne à qui il lui plaît. »...... Ton royaume te restera » dès que tu reconnaîtras que le ciel gouverne (versets, 22, 23).

Nous lisons ensuite :

« Tout cela arriva au roi Nabuchodonosor. Au bout de douze mois, comme il se promenait dans le palais-royal, à Babel, le roi commença et dit : « N'est-ce pas là Babel, la grande, que j'ai bâtie pour le siége » du royaume par ma grande force et pour la gloire de ma magni- » ficence ?» La parole était encore dans la bouche du roi qu'une voix » tomba du ciel et lui dit : « Roi Nabuchodonosor, ton royaume te » sera enlevé, etc., etc. » Au même instant, la parole s'accomplit » sur Nabuchodonosor ; il fut repoussé des hommes, il mangea de » l'herbe comme les taureaux, son corps fut humecté de la rosée du » ciel, etc., etc.

» 31. Et *au bout des jours* (ולקצת יומיא) moi Nabuchodonosor » je levai les yeux vers le ciel, et ma raison me revint (ומנדעי » עלי יתוב) [littéralement : mon intelligence sur moi revint,] etc. » En ce tems, la raison me revint, la dignité de mon royaume, » ma magnificence, ma splendeur me revinrent ; mes conseillers et » mes grands me recherchèrent ; je fus rétabli dans mon royaume, » et une plus grande puissance me fut accordée (vers. 25 — 33.)»

Voilà ce que dit le *livre de Daniel :* et nous n'avons qu'une constatation de plus à faire, c'est que la version des *Septante* fait commencer le premier verset de ce 4e chapitre par les mots : Ἔτους ὀκτωκαι-

[1] Voici ce que dit Cahen à propos de ces 7 tems : שבעת עדנין, *ces sept tems*, on ne dit pas si ce sont des jours, des semaines, des mois ou des années. On sait que le nombre 7 est un nombre sacré. *Note* au verset 13 du ch. IV de Daniel.

δεκάτου τῆς βασιλείας... Ναβουχοδονόσορ εἶπεν. « Dans la 18e année de » son règne, Nabuchodonosor dit. »

La 18e année de Nabuchodonosor tombe sur 589. Si donc les Septante ont raison, c'est en 589 que Nabuchodonosor eut son rêve, et, 12 mois plus tard, c'est-à-dire en 588, il fut frappé de démence; or en ces années mêmes eurent lieu le siége et la prise dé Jérusalem, sous la conduite de *Nabuchodonosor* : donc, ou les Septante se sont trompés, ou la démence du roi de Babylone se réduit à un accès de fièvre chaude qui aura duré 7 jours, comme on peut le conclure de la teneur du verset 31 cité plus haut. Du reste, Nabuchodonosor était à la tête de son armée pendant ces deux années 589 et 588; il ne pouvait donc devenir fou en se promenant dans son palais de Babylone.

Nous avons vu que *Josèphe* parle d'un songe de *Nabuchodonosor*, expliqué par *Daniel* en 581. Ce songe ne peut donc pas être celui qui a précédé la maladie du roi, si les Septante ont compté juste, puisque celui-ci devait être rapporté à l'année 589.

Voyons maintenant ce que dit Josèphe[1] :

Peu après, le roi eut une autre vision dans laquelle il lui sembla qu'il tombait du trône au rang des bêtes, pour passer *sept années* dans la solitude et retrouver ensuite son royaume. Les mages ne pouvant lui expliquer ce songe, ce fut encore Daniel qui s'en chargea, et, de fait, Nabuchodonosor passa les 7 années prédites hors de la société des hommes. Personne n'ayant osé usurper la couronne pendant ce tems; le roi finit par invoquer Dieu qui lui rendit la raison, et le fit remonter sur son trône. Josèphe sentait bien que cette histoire devait trouver peu de croyance, car il la termine en protestant de la bonne foi avec laquelle il s'est astreint à traduire, sans rien ajouter ni retrancher, les livres anciens des Hébreux.

Le tems de la démence de Nabuchodonosor se trouve fixé dans le récit de Josephe à 7 *années entières* ; nous nous bornerons à cons-

[1] *Antiq. judaïq.*, l. x, ch. 10, n. 6. Les deux paragraphes précédens racontent l'histoire du 1er songe oublié par le roi, et qui lui fut remis en mémoire et expliqué par Daniel, puis de la fameuse statue d'or que Daniel et ses compagnons ne voulurent pas adorer, ce qui leur valut d'être jetés dans la fournaise d'où ils sortirent miraculeusement.

tater que le texte de Daniel ne parle nulle part de *sept années*, mais bien de *sept tems*, c'est donc à Josèphe que nous devons la détermination du nombre d'années pendant lesquelles dura la folie de Nabuchodonosor.

Eusèbe citant, à propos de Nabuchodonosor, l'*histoire des Assyriens* d'*Abydène*, rapporte que celui-ci, toujours d'après *Mégasthènes*, raconte qu'au dire des Chaldéens, Nabuchodonosor, étant un jour monté sur son palais, eut tout à coup une inspiration, et prononça l'oracle qui suit : « Moi, Nabuchodonosor, ô Babyloniens, je » vous prédis une calamité imminente que ni les prières de *Belus*, » mon aïeul, ni celles de la reine *Beltis*, ne pourront détourner. Il » viendra de la Perse un mulet qui, avec l'aide de vos démons, nous » imposera un joug pesant : la cause de ce malheur sera aussi un » Mède, autrefois l'orgueil des Assyriens ; plût à Dieu qu'avant de » traiter ainsi mes concitoyens, il pérît dans le gouffre de Charybde » ou dans tout autre..... Pour moi, avant qu'il ait un dessein si im- » pie, puissé-je avoir un sort plus heureux ! » Après avoir ainsi prophétisé, *Nabuchodonosor disparut du milieu des hommes* [1].

Ce récit d'*Abydène* devient parfaitement invraisemblable, grâce à la mention du gouffre de Charybde qu'il met dans la bouche du roi de Babylone ; il offre néanmoins quelque analogie avec le récit de Daniel quant au fait de la prédiction royale accomplie par la démence dans laquelle tomba Nabuchodonosor.

Hâtons-nous de quitter ce sujet sur lequel tant de dissertations futiles ont été entassées, et bornons-nous à constater que *Nabuchodonosor* eut très-probablement un accès de fièvre chaude qui dura peu de tems, *sept jours* peut-être, et non pas *sept années*, comme le dit Josèphe. Lorsque la période aiguë de la maladie eut cessé, la fièvre tomba et avec elle le délire ; *Nabuchodonosor* se retrouva tout naturellement sur son trône qui eût été évidemment occupé par son fils, si son aliénation mentale eût duré *sept années*, puisque dès 584, ainsi que nous l'apprend Baruch, *Balsatzer*, fils de Nabuchodonosor, tenait déjà une place auprès de son père, telle que des prières et des vœux étaient adressés au ciel en commun pour le père et pour le fils.

[1] Eusèbe, *Prépar. évangél.*, l. IX, c. 41, p. 348.

Il nous reste à rechercher, comme nous l'avons fait jusqu'ici, la véritable forme du nom de *Nabuchodonosor*. Ce nom se trouve dans l'Écriture sous les formes suivantes :

נבוכדנאצר
נבוכדנצר
נבוכדראצר

Les textes grecs nous offrent les variantes suivantes :

Νοϐοχολασσαρος, (PTOLÉMÉE, ms. de Paris.)
Ναϐουπαλασαρος, (Id. copie du *Syncelle*.)
Ναϐουχοδονοσορ, (JOSEPHE.)

Evidemment, la forme de ce nom tel qu'il se trouve dans le *Syncelle* est altérée ; celle que nous a transmis *Josèphe* est sensiblement identique avec celle que nous trouvons dans l'*Ecriture* ; nous pouvons, nous devons donc nous en tenir à celle-là. Toutefois, je ne me charge pas d'expliquer le sens de ce nom ; si c'était la variante *Naboucadratser* qui dût prévaloir, on pourrait y trouver NABOU, *Puissance* ou *force du feu*.

Je suis d'autant plus disposé à admettre cette leçon comme la seule véritable, que ce nom se trouve écrit *Nabokhodrosor* dans le texte persépolitain de la fameuse inscription trilingue *de Bisitoun*. Voici à quel propos : *Darius*, fils d'*Hystaspes*, raconte tous ses hauts-faits, et il dit qu'un Babylonien, nommé *Natitabirus*, fils d'*OEna...* s'étant emparé de la couronne, en se donnant faussement pour *Nabokhodrosor*, fils de *Nabonide*, il envoya une armée contre lui. *Natitabirus* fut battu, d'abord sur les bords du Tigre, puis sur les bords de l'Euphrate, et enfin dans Babylone qui fut assiégée et prise. Le faux *Nabokhodrosor* fut mis à mort. La même inscription nous apprend qu'un peu plus tard, et pendant que Darius était en Perse ou en Médie, un nouvel imposteur arménien, nommé *Aracces*, se fit passer pour *Nabokhodrosor*, fils de *Nabonide*, et releva l'étendard de la révolte. Peu après il fut tué, et la Babylonie rentra dans le devoir.

Je viens de dire que, sous la seconde forme usitée à Bisitoun, le nom peut s'expliquer ; c'est donc celle-là que j'adopte pour ne plus m'en départir, et je propose l'orthographe définitive : *Nabou-cadratzer*.

V.— Règne de *Nabopolassar*.—Détails donnés par les historiens profanes. — Ruine de Ninive en 625. — Commencement du règne de Nabopolassar, son vainqueur. — Il régna 21 ans; de 625 à 604 avant J.-C. — Son vrai nom est *Nabou-pala-atzer*.

Arrivons maintenant au règne de Nabopolassar.

L'Écriture ne nous dit rien nominativement du prédécesseur et père de *Nabou-cadr-atzer;* heureusement *Josèphe* nous a conservé un précieux fragment de *Bérose* qui nous donne quelques renseignemens sur ce prince.

« *Nabopolassar*, père de *Nabuchodonosor*, dit-il, ayant appris la » défection du satrape qui était à la tête de l'Egypte, de la Cœlé- » Syrie et de la Phénicie, ne se sentit pas en état de supporter à » lui seul le fardeau des affaires, et transmettant à son fils, qui » était encore jeune, une part de sa puissance, il l'envoya contre » le rebelle. *Nabuchodonosor* le battit et fit rentrer dans le devoir » les provinces qu'il avait soulevées. Cependant il arriva que son » père *Nabopolassar* mourut de maladie à Babylone, après avoir » régné 21 ans, etc [1].

Le *Canon de Ptolémée* donne de même 21 ans de règne au prédécesseur de *Nabou-cadr-atzer*, qu'il appelle Ναβοπολλασσαρος et Ναβοπαλασαρος (SYNCELLE).

George le Syncelle s'exprime ainsi sur le compte de *Nabopolassar :*

« Alexandre *Polyhistor*, dit-il, nous apprend qu'il demanda et » obtint pour son fils *Nabuchodonosor* la main d'*Aroitis*, fille d'*As-* » *tyages*, satrape de la Médie. Ce *Nabopolassar*, mis à la tête de ses » troupes par *Sarac* (ou *Sardanapale*), roi des Chaldéens, s'en ser- » vit contre *Sarac* lui-même et contre la ville de Ninive. *Sarac* » épouvanté à l'approche du rebelle, mit le feu à son propre palais » et périt dans les flammes. *Nabopolassar*, père de *Nabuchodono-* » *sor*, s'empara de la sorte de l'empire des Chaldéens et de Baby- » lone [2]. »

Ici se présente un fait qu'il est important de discuter à fond.

[1] Voir *Ant. judaiq.*, l. x, c. xi, n. 1.

[2] Le Syncelle, *Chronographie*, p. 210, B.

Si *Alexandre Polyhistor* a dit vrai, le père de *Nabou-cadr-atzer* prend Ninive sur *Sarac*, qui, pour ne pas tomber entre les mains du vainqueur, met le feu à son palais et périt dans les flammes.

Voilà donc Ninive qui succombe devant *Nabopolassar*. D'un autre côté, *Hérodote* nous dit que *Cyaxare*, roi des Mèdes, prit Ninive et soumit l'Assyrie, à l'exception du pays de Babylone. Il ajoute que *Ninive* fut prise sous le règne de *Nitocris*, mère de *Labynite*[1].

Enfin *Diodore* raconte[2] que le dernier roi d'Assyrie fut *Sardanapale*, qu'il éclata contre lui une rébellion des Mèdes, dont le chef était *Arbaces*, et des Babyloniens dont le chef était *Belesis*; que d'abord *Sardanapale* battit trois fois de suite les révoltés, mais qu'ayant été mis en déroute dans une quatrième bataille où commandait son beau-frère *Salæmen*, il courut s'enfermer dans les murailles de Ninive; que se voyant sur le point d'être pris par ses ennemis, il se fit brûler dans son palais avec tous ses trésors. Alors *Arbaces* devint roi des Mèdes, *Ninive* fut détruite de fond en comble, et l'empire assyrien s'éteignit. *Justin* dit la même chose[3].

Voilà donc en présence deux destructions de *Ninive* dans des circonstances identiques : de part et d'autre c'est un roi *Sardanapale* qui périt dans l'incendie de son palais allumé de ses propres mains, pour se soustraire à ses ennemis qui, de part et d'autre encore, sont les chefs des Babyloniens et des Mèdes; *Belesis* et *Arbaces* dans le récit de Diodore, *Astyages* et *Nabopolassar* dans celui d'Alexandre Polyhistor.

Nous commençons par déclarer que nous ne saurions admettre la répétition si précise des mêmes événemens pour la même ville et le même empire. Si d'ailleurs *Ninive* avait été détruite de fond en comble par *Belesis* et *Arbaces*, il était difficile qu'elle le fût de nouveau par *Nabopolassar* et *Astyages;* nous n'hésitons donc pas à le dire, il y a là confusion évidente des faits. Un seul et même événement, qui avait dû frapper les esprits à cause de sa grandeur terrible, aura été attribué à deux époques différentes. Voilà tout le

[1] Voir Hérodote, l. I, ch. 106 et 188.
[2] *Biblioth. hist.*, l. II, c. 23 et suiv.
[3] *Histor. epit.*, l. I, c. 3.

secret de cette invraisemblable répétition du suicide de deux *Sardanapale.*

Efforçons-nous donc de tirer au clair l'histoire embrouillée de la ruine réelle de *Ninive.*

Voyons ce que nous dit Josèphe :

« Vers ce tems, il arriva que l'empire des Assyriens fut ren-
» versé par les Mèdes...; or, le roi des Babyloniens, nommé *Bala-*
» *das*, ayant envoyé à *Ezéchias* des vieillards avec des présens, le
» pria de devenir son allié et son ami. »

Ἐν τούτῳ τῷ χρόνῳ συνέβη τὴν τῶν Ἀσσυρίων ἀρχὴν ὑπὸ Μήδων καταλυθῆναι...Ὁ δὲ τῶν Βαβυλωνίων βασιλεὺς, Βαλάδας ὄνομα, πέμψας πρὸς τὸν Ἐζεκίαν πρέσβεις δῶρα κομίσαντας, σύμμαχόν τε αὐτὸν εἶναι παρεκάλει καὶ φίλον [1].

Ainsi donc Josèphe place la ruine de l'empire assyrien par les Mèdes, vers l'époque où *Mérodak-Baladan* envoya une ambassade à *Ezéchias.*

Nous montrerons que ce fait eut lieu en 713 ou 712. C'est donc à une époque voisine de 713, suivant *Josèphe*, que les Mèdes s'emparèrent de *Ninive.* Nous examinerons tout à l'heure cette date importante.

Le même historien *Josèphe* s'exprime ainsi :

« *Nechao*, roi des Égyptiens, ayant rassemblé des troupes, se di-
» rigea vers le fleuve d'Euphrate pour faire la guerre aux Mèdes
» et aux Babyloniens qui avaient renversé l'empire des Assyriens. »

Νεχαὼ ὁ τῶν Αἰγυπτίων βασιλεὺς ἀγείρας στρατιὰν ἐπὶ τὸν Εὐφράτην ἤλασε ποταμὸν, Μήδους πολεμήσων καὶ τοὺς Βαβυλωνίους οἳ τὴν Ἀσσυρίων κατέλυσαν ἀρχήν [2].

Donc le Pharaon *Nechao*, qui fut battu en 607 par *Nabou-cadratzer* sur les bords de l'Euphrate, à *Carchémis*, se mit en campagne contre les Mèdes et les Babyloniens, qui avaient renversé l'empire assyrien. Cet événement est donc antérieur à 607.

Or, de 713 à 607, il y a 96 ans; il ne s'agit donc pas du même événement, et les deux révolutions subies par *Ninive* sont séparées l'une de l'autre par trois quarts de siècle environ.

[1] *Ant. judaiq.*, l. x, c. 2, n. 2.

[2] *Ant. judaiq.*, l. x, c. 5, n. 1.

« *Cyaxare*, nous dit *Hérodote*, prit *Ninive*, après avoir, pendant » 28 ans, guerroyé contre les Scythes qui l'avaient forcé de lever » le siége [1]. »

Or, *Cyaxare* a régné de 635 à 595 ; ce n'est donc pas de lui qu'il s'agit dans la première révolution mentionnée par Josèphe.

Arbace, au contraire, a régné sur les Mèdes de 788 à 760, et il y a assez loin de 760 à 713 pour que nous hésitions à appliquer à la révolte d'*Arbace* le fait rapporté par Josèphe.

Cyaxare, au dire d'*Hérodote*, aurait pris Ninive plus tard que la 28e année de son règne.

Cyaxare a régné de 635 à 595. La 28e année de ce règne est donc en 603 ; mais *Josèphe*, en parlant de l'expédition de *Nechao*, qui eut lieu en 607, nous dit qu'elle fut dirigée contre les Mèdes et les Babyloniens qui avaient renversé la puissance assyrienne; Hérodote s'est donc probablement trompé. Le récit d'*Alexandre Polyhistor* nous apprend d'ailleurs que *Nabopolassar*, satrape de Babylonie et père de *Nabou-cadr-atzer*, s'allia avec *Astyages*, roi des Mèdes (et ici nous trouvons encore une fois le nom générique *Astyages* substitué au vrai nom *Cyaxare* du roi des Mèdes), pour renverser *Sarac*, et que les rebelles alliés prirent *Ninive* ; il semble clair que la date de leur victoire est donnée par la 1re année du règne de *Nabopolassar*. Dans le *canon* de Ptolémée, *Nabopolassar* ayant régné de 625 à 604, il en résulte que c'est réellement en 625, c'est-à-dire dans la 10e année du règne de *Cyaxare* qu'eut lieu la révolution qui renversa *Sarac*, pour mettre *Nabopolassar* sur le trône de Babylone.

De tout ceci il semble enfin résulter que les 28 ans de domination des Scythes en Asie doivent être notablement réduits (à 8 par exemple), ou mieux répartis sur deux règnes, celui de *Cyaxare* et celui de son prédécesseur *Phraortès*. De 625 à 607, il y a 18 ans, et nous devons penser que *Nechao* n'a pas eu la pensée de réprimer l'usurpation armée des Babyloniens et des Mèdes, mais bien de faire mieux qu'une protestation inutile et de marcher au-devant de l'orage qui devait bientôt fondre sur son empire.

[1] Hérodote, l. i, c. 106.

Résumons : *Nabopolassar* et *Cyaxare* réunirent leurs forces pour renverser definitivement l'empire assyrien de *Ninive*, qui s'était relevé de ses ruines. En 625 ils accomplirent leur projet, et de simple satrape à la solde du roi des Chaldéens, *Nabopolassar* devint roi chaldéen de Babylone. Et maintenant est-ce le *Sarac* qui fut renversé en 625? est-ce le *Sardanapale* qui fut renversé par *Arbaces* et *Belesis*, qui se brûla dans son propre palais? Il est difficile de le dire. Pour nous, nous croyons que c'est *Sarac*, précisément parce que la mort du *Sardanapale* de Diodore fut, à ce qu'il dit, suivie de la destruction complète de *Ninive*. Or, cette ville n'avait pas été rasée, il s'en faut, avant 625, puisqu'il fallait alors la réunion d'une armée rebelle et d'une nation ennemie tout entière pour venir à bout de la dynastie qui y régnait. Sa ruine de fond en comble, arrivée comme conséquence de la mort du roi *Sardanapale*, n'eut donc lieu qu'en 625, et *Alexandre Polyhistor* a dit vrai : son *Sarac* et le *Sardanaple* de Diodore, d'après *Ctésias*, ne sont probablement qu'un seul et même personnage qui occupait le trône de *Ninive*, lorsque ce trône fut abattu pour ne plus se relever.

Nabopolassar est donc monté par usurpation sur le trône en 625.

Au bout de 21 ans de règne, c'est-à-dire en 604, il est mort de maladie. Deux ans avant, il avait associé son fils *Nabou-cadr-atzer* à la puissance suprême.

Quelle est la véritable forme du nom de ce monarque? C'est ce que nous allons chercher. Elle semble tout à fait analogue à celle du nom de son fils *Nabou-cadr-atzer*. פלא signifie *mirabile, miraculum*, et *vir admirabilis*. Le nom écrit נבו פלא אצר signifierait *Nabou, miracle du feu*, ou l'*être admirable du feu*. L'orthographe à adopter définitivement nous paraît donc être *Nabou-pala-atzer*.

Passons au règne précédent :

VI.

Règne de *Sardanapale*. — Documens fournis par les auteurs profanes. — Il a régné 22 ans, de 647 à 625. — Ses divers noms. — Son vrai nom est *Khin-âl-adan*.

Le *canon* de Ptolémée place avant *Nabou-pala-atzer*, un roi

nommé Κινιλαναδανος (*Kinilanadanos*)[1], Κινιλαδαλος (*Kiniladalos*), ou Κινιλαδανος (*Kiniladanos*) [2].

Suivant le *manuscrit* de Paris, dont nous avons pu vérifier la correction, grâce aux calculs d'éclipses de lune, le règne de ce personnage a duré 22 ans, c'est-à-dire de 647 à 625. La copie de *George le Syncelle* ne lui accorde à tort que 14 ans de règne.

Nous avons vu qu'un fragment d'*Alexandre Polyhistor*, conservé par le *Syncelle*, nous apprend que le dernier roi de *Ninive* se nommait *Sarac*; que *Nabopolassar*, satrape de Babylone, ayant fait alliance avec le roi des Mèdes, nommé à tort *Astyages* au lieu de *Cyaxare*, vint l'assiéger dans *Ninive* sa capitale, et que ce *Sarac* mit lui même le feu à son palais et périt dans l'incendie.

Ce fut évidemment à partir de cette victoire sur *Sarac* que *Nabou-pala-atzer* devint roi de Babylone, nous l'avons déjà dit; donc cette victoire eut lieu en 625, donc aussi le *Sarac* d'Alexandre Polyhistor ne saurait être un autre personnage que le *Kilinadan*, ou *Kinilanadan* de Ptolémée.

Les auteurs de l'*art de vérifier les dates* se sont rangés à cette opinion, car ils placent, sous l'anné 647, *Chinaladan*, nommé aussi *Sarac* et *Sardanapale*, fils de *Saosduchin*, qui fut battu par *Nabou-pala-atzer* et *Cyaxare*, roi des Mèdes, et qui se brûla dans son palais avec ses femmes et ses trésors en 625, comme l'avait fait le premier *Sardanapale*. Avec lui périt *Ninive*.

Quelle doit être la vraie forme du nom de ce roi? Quel est d'ailleurs son véritable nom? Est-ce *Sarac*, est-ce *Sardanapale?* est-ce *Kinilanadan*, ou *Kiniladan*, ou *Kiniladal*, ou *Chinaladan?* La question vaut bien la peine qu'on la discute; mais où trouver les élémens de discussion? Jusqu'ici ils nous manquent, mais nous devons espérer que les textes *cunéiformes*, extraits du sol de l'Assyrie, nous les fourniront bientôt; quoi qu'il en soit, Freret[3] pense que le nom *Sardanapale*, par cela même qu'il a été donné évidemment à plusieurs personnages, n'était qu'une *épithète* honorifique;

[1] *Manuscrit* de Paris, 2399.

[2] Copie de George le Syncelle.

[3] *Mémoires de l'académie des Inscriptions et belles-lettres*, t. v, 1722-23 et 24.

de Babylone et général des armées de *Khin-âl-adan;* donc, avant 625 la puissance ninivite, si elle avait été jadis abaissée, était redevenue assez grande pour absorber la puissance babylonienne. Nous constaterons un peu plus haut que les deux capitales, *Ninive* et *Babylone*, se disputèrent pendant de longues années une prédominence qu'elles s'arrachèrent tour à tour en payant chaque révolution et chaque victoire d'un peu plus d'affaiblissement et en préparant ainsi l'asservissement et la chute de celle des deux puissances jalouses qui parvint à ruiner l'autre; mais n'anticipons pas.

VII.

ÉTABLISSEMENT DE L'EMPIRE CHALDÉEN A NINIVE.

Règne de *Saosdouchin* — Date précieuse pour la chronologie égyptienne. — Saosdouchin règne 20 ans de 667 à 647 avant J.-C. — Coordination des faits racontés dans le *livre de Judith*. — Synchronisme remarquable qui en prouve la véracité. — Le vrai nom du roi chaldéen est *Saos-dou-khin*.

A partir de *Khin-âl-adan* et en remontant dans la suite des tems nous allons trouver établi dans *Ninive* l'*empire chaldéen* dont nous avons vu jusqu'ici le siége à Babylone, les deux États n'en font plus qu'un, et le roi de *Ninive* place à Babylone un satrape qui obéit à ses ordres.

Avant de passer au règne du prédécesseur de *Khin-âl-adan*, nous devons constater une date précieuse de plus pour la chronologie égyptienne.

Nous lisons dans les *Rois*[1] : « De son tems (de Josias) le pharaon » *Nechao*, roi d'Egypte, monta contre le roi d'Assour, vers le fleuve » Euphrate; le roi *Josias* alla au-devant de lui, mais quand il le » vit, il le tua à *Magueddo*. *Joachas*, fils de Josias, âgé de 23 ans, » remplaça sur le trône son père, mais il ne régna que 3 mois à » Jérusalem[2]. »

[1] II, *Rois*, XXIII, 29.

[2] Josèphe, liv. X, ch. 5, n. 2, dit que *Joachas* régna 3 mois et 10 jours; plus loin il dit également que *Joachim* a régné 3 mois et 10 jours. Cette coïncidence si parfaite de durée est, avouons-le, très-peu vrai-

Vers. 33. « Le pharaon *Nechao* le fit lier à Ribla, dans le pays » de *Hemath*, afin qu'il ne régnât plus à Jérusalem.

Vers. 34. « Le pharaon *Nechao* établit pour roi *Eliakim*, fils de » Josias à la place de *Josias*, son père, et changea son nom en celu » de *Joakim* et il prit *Joachas* qui fut emmené en Égypte où il » mourut [1].»

Les *Paralipomènes* racontent les mêmes faits. De cela nous devons conclure que, sous *Joakim*, le royaume de Juda ne fit que changer de dominateur; jusqu'alors les rois de Jérusalem étaient renversés et changés à plaisir par les Pharaons. L'année 610 vit poindre un orage que le *Pharaon* voulut en vain détourner; *Josias* périt en cherchant à se soustraire au joug égyptien; mais après trois ans de lutte, en 607, *Nechao* fut battu par *Nabou-cadratzer*, et les Juifs changèrent de maître bon gré malgré.

Récapitulons les dates : Le règne de *Joakim* a commencé en 610; les trois mois de règne de *Joachas* sont également placés en 610, ainsi que la mort de *Josias* tué à Magueddo par une flèche égyptienne. Donc, en 610, le pharaon *Nechao* était tout-puissant en Syrie.

Revenons au prédécesseur de *Khin-âl-adan*.

Le *Canon de Ptolémée* nomme ce prince Σαοσδουχινος (*Saosdouchinos*)[2], Σαοσδουχιος (*Saosdouchios*), et Σαος Δουχιος (*Saos Douchios*). (George le Syncelle).

Suivant le *manuscrit de Paris*, qui, je ne saurais trop le répéter, est le plus correct, ce règne a duré 20 ans, c'est-à-dire de 667 à 647, et ce sont là des chiffres que nous adoptons. Suivant la liste reproduite par le *Syncelle*, ce règne n'aurait duré que 9 ans. C'est là une des mille erreurs du chronographe.

semblable; que chacun des deux rois captifs, l'un des Assyriens, l'autre des Égyptiens, ait régné environ 3 mois, c'est possible; mais que tous les deux aient eu non-seulement le même sort mais aient été à point nommé, au bout de 3 mois et 10 jours, chargés de fers, ceci me semble peu vraisemblable. *Josèphe*, qui confond sans grand scrupule les hommes et les dates, a commis évidemment ici une confusion de ce genre.

[1] Chap. xxv et xxvi.

[2] *Manuscrit* de Paris.

Ici se présente un fait que l'Ecriture ne précise pas suffisamment, quant au nom du monarque assyrien qu'il concerne; il s'agit de la défaite et de la captivité du roi de Juda *Manassès*.

Nous lisons dans les *Paralipomènes* [1] :

« C'est pourquoi Dieu emmène sur eux les princes de l'armée du » roi des Assyriens, qui prirent *Manassès*, lui mirent les fers aux » pieds et aux mains, et l'emmenèrent à *Babylone*. »

Or, *Manassè* [2] ayant régné 55 ans, à partir de l'âge de 12 ans, son successeur *Amon*, deux ans seulement entre Manassé et Josias tué à Magueddo en 610 [3], et enfin *Josias*, ayant régné 31 ans [4], il s'ensuit que le règne de *Manassé* a occupé les années placées entre les dates extrêmes, 643 et 698. C'est donc entre ces limites qu'il faut chercher le roi d'Assyrie, auteur de la défaite de Manassé.

Le même chapitre des *Paralipomènes* (versets 12 et 13) nous apprend que le roi captif invoqua *Jehovah* dans sa détresse, que sa prière fut exaucée et qu'il lui fut permis de revenir à Jérusalem.

A en juger par la teneur du chapitre en question, ce serait vers le milieu de son règne que *Manassé* aurait subi sa défaite et sa captivité.

Dans le livre II des *Rois*, tous les détails de ce fait manquent absolument; il est dit seulement au verset 17 du chapitre XXI que les faits et gestes de *Manassé* sont écrits dans le *livre des faits du tems des rois de Juda*. Malheureusement ce livre précieux, mentionné si fréquemment dans les saintes Écritures, n'est pas parvenu jusqu'à nous.

Josèphe [5] raconte les mêmes faits, mais sans fixer l'époque de son règne à laquelle il fut fait prisonnier par les Assyriens. Si c'est vers le milieu de son règne que cela est arrivé, c'est vers

[1] Liv. II, chap. 23, 11.
[2] *Ibid.*, v. 1.
[3] *Ibid*, v. 21.
[4] *Ibid.*, XXXIV, 1.
[5] *Antiq. Judaiq.*, l. X, ch. 3, n. 2.

l'année 671 qu'il faut classer cet événement. Or, en 671, *Saosdoukhin* n'était pas encore sur le trône qu'occupait son père *Asarhaddon;* nous verrons plus loin que les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* placent en 673 la captivité de *Manassé*.

Pendant tout son règne, *Saosdoukhin* a été roi d'Assyrie, c'est-à-dire qu'il a été à la fois souverain de Ninive et de Babylone. C'est là aussi l'avis des auteurs de l'*Art de vérifier les dates,* qui ajoutent que *Saosdoukhin* n'est autre que le *Nabuchodonosor* du livre de *Judith;* qu'il eut guerre avec *Phraortes*, et que l'année qui précéda sa mort il fut battu et assiégé dans Ninive par *Cyaxare*.

Maintenant que nous avons fixé les limites des règnes de chacun des monarques de la dynastie mède, nous pouvons vérifier si les déductions de l'*Art de vérifier les dates* sont appuyées sur quelque base solide.

Hérodote dit que *Phraortes*, roi des Mèdes, périt après un règne de 22 ans, dans une expédition contre Ninive. Il ajoute qu'alors les Assyriens, c'est-à-dire les *Ninivites*, étaient isolés, abandonnés de tous leurs alliés, mais néanmoins encore puissants et florissants. (Liv. I, ch. 102.) *Cyaxare*, fils de *Phraortes,* succéda à son père, et s'empressa de le venger en déclarant la guerre au roi de Ninive. Il était occupé au siége de cette ville lorsque les *Scythes* firent irruption dans son empire (ch. 103). *Cyaxare* réussit à s'affranchir de cette suprématie des barbares. Une fois libre, il reprit le siége de Ninive et se rendit maître de cette ville. Toute l'Assyrie lui fut bientôt soumise, à l'exception de la Babylonie. Il mourut après un règne de 40 ans, dans lesquels sont compris les 28 ans que dura la domination des Scythes (ch. 106).

Examinons ces dates : *Phraortes* mourut en 635 ; c'était donc à *Khin-âl-adan* qu'il avait affaire. Lorsque *Cyaxare* monta sur le trône des Mèdes, en 635, *Saosdoukin* était mort depuis deux ans, Cyaxare n'a donc pu assiéger *Saosdoukin* dans Ninive, ainsi que le prétendent les auteurs de l'*Art de vérifier les dates.* Ce n'est, par conséquent, qu'au roi *Khin-âl-adan* que Cyaxare fit la guerre. *Cyaxare*, brûlant du désir de venger la mort de son père, dut rentrer en campagne aussitôt qu'il eut pris les rênes de l'Etat. Dès

634 il pouvait être occupé au siége de Ninive. Les Scythes vinrent détourner sa colère en l'attirant sur eux-mêmes, pendant 8 ans, et non pendant 28 ans, comme l'a fait dire quelque copiste maladroit à Hérodote; il guerroya contre eux avant de réussir à les refouler hors de ses Etats, ce qui eut lieu en 626. Aussitôt libre, il reprit la guerre contre *Khin-âl-adan*. Pour assurer le succès de ses armes, il sut acheter la défection du satrape de Babylone *Nabou-pala-atzer*, en lui promettant un trône : avec cette alliance Cyaxare vint facilement à bout de Ninive. *Khin-âl-adan* ne pouvait ignorer le sort que lui réservait le vainqueur; il n'y avait plus pour lui de défense possible; il aima mieux périr dans l'incendie de son palais, en anéantissant les richesses que convoitaient le roi des Mèdes et le perfide satrape de Babylone, que de tomber entre les mains de ses ennemis. Cette alliance de *Cyaxare* et de *Nabou-pala-atzer* explique d'ailleurs très-simplement l'assertion d'Hérodote qui nous dit qu'à la Babylonie près, toute l'Assyrie tomba au pouvoir du roi des Mèdes; Ninive périt avec *Khin-âl-adan* en 625.

Voyons maintenant si, au milieu de tous ces faits qui paraissent convenablement classés entre eux, il est possible de coordonner les faits qui sont consignés dans le *Livre de Judith*. Faisons observer toutefois que les commentateurs chrétiens ne sont pas unanimes pour accorder à ce livre la confiance entière que l'on doit à l'Écriture sainte. *Freret* soutient que, puisque l'autorité de ce livre est controversée et qu'on l'a souvent considéré comme un ouvrage purement allégorique, on ne peut s'en servir pour établir aucun fait historique. Voyons si ce jugement sévère doit rigoureusement être appliqué au livre en question.

Voici ce que nous lisons dans le *Livre de Judith* (ch. I) :

« V. 1. *Arphaxad*, roi des Mèdes, avait soumis plusieurs na-
» tions à son empire, et lui-même éleva une ville très-puissante,
» qu'il appela *Ecbatane*. »

« V. 5. Or, en la 5e année de son règne, *Nabuchodonosor*, roi
» des Assyriens, qui régnait dans *Ninive*, la grande ville, combat-
» tit contre *Arphaxad* et le vainquit. »

Après sa victoire sur *Arphaxad*, *Nabou-cadr-atzer* somme tous les peuples ses voisins de se soumettre à sa loi; tous repoussent

le joug qu'on veut leur imposer, et se liguent contre le roi d'Assyrie.

« Ch. II, v. 1. Dans la 13e année du roi *Nabuchodonosor*, le 22e
» jour du 1er mois, en la maison de Nabuchodonosor, roi des As-
» syriens, il fut dit qu'il se défendrait. »

Ce fut alors que la conduite de la guerre fut confiée à *Holopherne*, qui vint périr sous les murailles de Béthulie, des mains de l'héroïque *Judith*.

Examinons tous ces passages :

L'*Arphàxàd* du livre de Judith n'est autre que le *Phraortes* d'Hérodote, cela a été établi bien avant nous, et nous n'avons pu que reproduire l'argumentation à l'aide de laquelle cette identification a été constatée. Or, *Phràortes* est mort en 635. Le *Nabuchodonosor*, qui l'a vaincu et qui l'a fait périr, était dans la 12e année de son règne; c'est *Khin-âl-adan* qui a vaincu *Phraortes*. *Khin-âl-adan* est monté sur le trône en 647. De 647 à 635, il y a tout justement les 12 ans dont parle le *Livre de Judith*. Encore une coïncidence qui ne peut être un simple effet du hasard. Hâtons-nous de conclure de là que les faits historiques consignés dans le *Livre de Judith* sont tout aussi dignes de foi que ceux que nous tirons des autres livres de l'Ecriture. Concluons, en outre, que le *Khin-âl-adan* du *canon de Ptolémée* a porté également le nom de *Nabou-cadr-atzer*, et que c'est par erreur que *l'Art de vérifier les dates* identifie le *Nabuchodonosor* du livre de Judith avec le *Saos-dou-khin* du canon de Ptolémée.

Il ne nous reste plus qu'à rechercher la véritable forme du nom de *Saosdoukhin*, nous avons consigné les trois variantes :

Σαοσδουχινος (Saosdouchinos),
Σαοσδουχιος (Saosdouchios),
Σαος Δουχιος (Saos Douchios).

La dernière de ces variantes prouve que le nom se compose de deux parties, dont la première est sans doute le nom propre et la seconde un surnom. S'il en est ainsi, ce surnom dont la forme probable est Δουχιν pourrait se lire דו חין, et signifier : *splendeur de la grâce, de la beauté*, pour le *resplendissant de beauté*. Le mot דו jouerait ici un rôle tout à fait analogue à celui que joue le mot

arabe *zou* si fréquemment employé dans la formation des surnoms, tels par exemple que celui de *zou'l-ïemineyn*, l'*ambidextre*, qui fut donné à un célèbre visir de la cour abasside de *Baghdad*.

Quant au nom *Saos*, comporte-t-il une terminaison grecque? cela est fort douteux vu l'état concret du nom dans deux variantes sur trois. Notre savant confrère et ami, M. *Félix Lajard*, a, dans son intéressant *mémoire sur le culte du Cyprès*, tiré un grand parti d'un fait de l'histoire d'*Anouschavan*, fils d'*Ara II* et petit-fils d'*Ara-le-beau*, roi d'Arménie, vaincu par *Sémiramis*, suivant le récit du syrien *Mar-abbas Gadina*, conservé par *Moyse de Khorène*. « Ce » prince fut, dit-il, surnommé *Sos* qui en arménien signifie *cyprès*, » parce qu'il avait été sacré au pied des cyprès jadis plantés par *Ar-* » *menag*, fils de *Haïk*, chef de la première dynastie des rois d'Ar- » ménie, à *Armavir*, l'antique capitale de l'Arménie. »

Le nom *Saos-dou-khin* signifierait ainsi le *gracieux cyprès* et nous adoptons pleinement cette explication.

Nous conserverons donc au nom entier la forme *Saos-dou-khin*. Le règne de ce prince reste vide, et nous ne connaissons aucun événement important à y rapporter; passons donc au règne de son prédécesseur.

VIII. Règne d'*Assaradon*. — Interrègne de 8 ans de 680 à 688. — Ses causes. — Renseignemens fournis par l'Écriture sur Assaradon et par Josèphe. — Il est le même que l'*Asidin* de Babylone. — Sa vraie prononciation est *Asar-hadon*.

Le prédécesseur de *Saos-dou-khin* porte dans le *Canon de Ptolémée* le nom Ἀσαρίδινος (*Asaridinos*) (ms. de Paris, 2399) ou d'Ἰσαρίνδινος (*Isarindinos*), (copie conservée par GEORGE Le Syncelle); dans toutes les copies le nombre de ses années de règne est de 13. *Saos-dou-khin* étant monté sur le trône en 667 : c'est en 680 qu'*Asaridin* ou *Isarindin* a pris la couronne. Son avènement avait été précédé d'un interrègne de 8 ans pendant lesquels le trône de Babylone resta vacant. Cet interrègne a donc commencé en 688 et n'a fini qu'en 680. Nous allons chercher à nous rendre compte des causes qui ont pu amener un interrègne aussi long.

Mais d'abord commençons par rassembler, pour les discuter un à un, tous les passages de l'Écriture qui concernent directement le

roi de Ninive *Asarhaddon*, fils de *Sennakherib*, et ceux que les commentateurs ont essayé de lui rattacher, en supposant que ce monarque avait été désigné par les historiens sacrés sous plusieurs noms entièrement différens.

Nous lisons dans les *Rois*, (liv. IV, ch. XIX,): v. 36 « *Sennacherib*, roi des Assyriens, s'en retourna et établit sa demeure à » Ninive.

V. 37. « Et lorsqu'il adorait *Nesroch*, son dieu, ses deux fils, » *Adrameleech* et *Saraser* le frappèrent du glaive et s'enfuirent » dans le pays d'*Arménie*, et *Asarhaddon*, son fils, régna à sa » place. »

Les versets 37 et 38 du chapitre XXXVII d'*Isaïe* répètent à peu près mot pour mot ce que contiennent les deux versets précédens, seulement au lieu de « dans le pays d'*Arménie* » nous lisons : « dans » le pays d'*Ararat*. »

Le chapitre XXXII du livre II° des *Paralipomènes* (v. 21) dit seulement de *Sennakherib* : « Et il retourna honteusement en son » royaume, et lorsqu'il fut entré dans le temple de son Dieu, ses » enfans, qui étaient sortis de lui, le frappèrent du glaive. »

Enfin nous lisons dans *Tobie* (ch. I, v. 24) que *Sennakherib* fut tué par ses fils 45 jours après son retour à Ninive : « Après 45 » jours les fils du roi tuèrent leur père. »

Ajoutons à ces passages un verset d'*Esdras* dont nous nous occuperons un peu plus tard. Et voilà tout ce qui, dans l'Écriture, touche de près ou de loin le roi *Asarhaddon*. Ce prince était fils de *Sennakherib*; ses deux frères, *Adrameleech* et *Sarazer*, assassinèrent leur père dans le temple de *Nesroch* le 45° jour après son entrée à *Ninive*, au retour de l'expédition fatale dans laquelle il avait perdu presque toute son armée. Les meurtriers furent alors obligés de chercher un refuge en *Arménie* dans le pays d'*Ararat*, et la couronne resta à *Asarhaddon*. Hors de ces faits l'Ecriture ne nous donne pas un seul renseignement précis sur le règne d'*Asarhaddon*.

Remarquons en passant que l'expédition de *Sennakherib* eut lieu dans la 14° année du règne d'*Ezéchias*, ainsi que nous le constaterons amplement un peu plus loin. Cette 14 année tombe en

713; c'est donc en 713 ou 712 que *Sennakherib* fut assassiné par ses deux fils *Adramelech* et *Saraser* et qu'*Asarhaddon,* frère de ceux-ci, monta sur le trône.

Comme il s'agit d'établir l'identité du roi de *Ninive*, *Asarhaddon*, avec le roi de *Babylone*, *Asaridin* ou *Isarindin*, il importe de bien fixer les dates. Celui-ci a régné à Babylone de 680 à 667. *Asarhaddon* a dû commencer à régner à Ninive en 713; or, de 713 à 667 il n'y a que 46 ans, et il n'y a absolument rien d'extraordinaire à ce qu'un souverain ait occupé 46 ans le trône; en revanche, il serait bien plus étrange que les deux trônes de *Ninive* et de *Babylone* eussent été occupés presque en même tems par deux personnages distincts qui néanmoins portaient le même nom; cela n'est pas impossible sans doute, mais il n'y a là rien de bien vraisemblable.

Josèphe, grâce à un *fragment* de Bérose qu'il cite, est un peu plus précis sur le compte des événemens qui suivirent la mort de *Sennakherib*. Il nous apprend[1] que peu de tems après son retour à Ninive, le roi d'Assyrie fut victime d'un complot tramé par ses deux fils aînés *Adramelech* et *Saraser;* qu'il fut inhumé dans son propre temple qu'on appelait *Arasca*[2]; que les deux assassins, chassés par la population indignée de leur parricide, furent contraints de se réfugier en Arménie, et que le successeur de Sennakherib fut *Assarachoddas* (Ἀσσαραχόδδας). De ce passage il résulte évidemment qu'après le meurtre de *Sennakherib* il y eut à Ninive une révolution qui chassa les meurtriers et qui fit passer la couronne sur la tête de leur frère puîné *Asarhaddon*. Si celui-ci n'avait alors que 20 ou 25 ans, ce qui est très-possible, son règne de 46 ans n'a rien que de très-vraisemblable. Il serait donc le même personnage que l'*Asaridin* ou *Isarindin*, roi de Babylone.

Voyons maintenant ce que nous révèle au premier coup d'œil le *Canon de Ptolémée* quand il s'agit d'apprécier le laps de tems écoulé entre la révolution qui suivit la mort de *Sennakherib* et

[1] *Antiq. judai.*, l. x, c. 1, n. 3.

[2] Ce mot *Arasca* ne contiendrait-il pas par hasard le mot *Nesroch*, altéré? S'il en était ainsi, le renseignement fourni par Josèphe sur le lieu où *Sennakherib* fut enterré serait peu digne de foi.

l'avénement d'*Isarindin*, c'est-à-dire entre les années 713 et 680. Nous l'avons déjà dit, le règne de ce prince fut précédé d'un interrègne de 8 ans, précédé lui-même de 4 règnes successifs qui durèrent 4 ans, 1 an, 6 ans et 3 ans, puis d'un autre interrègne de 2 ans, puis enfin d'un règne de 5 ans; c'est-à-dire qu'en 33 ans nous trouvons 5 règnes, 2 interrègnes entremêlés, plus 4 ans du règne du *Mérodak Baladan* de l'Ecriture.

Personne, nous le croyons, ne sera tenté de reconnaître dans une semblable série de règnes et d'interrègnes le moindre indice d'une successibilité légitime. Il est au contraire de toute évidence qu'un pays qui a présenté de pareils changemens de gouvernement, en si grand nombre et en si peu d'années, a été un pays à l'état permanent de révolution pendant une trentaine d'années; que le roi de Ninive *Assarhaddon* ait profité d'une crise anarchique qui durait depuis 8 années pour s'emparer de la Babylonie, rien n'est plus naturel et plus vraisemblable; il ne fallait pour réussir dans une semblable entreprise que de l'adresse et de l'énergie. Il n'était pas nécessaire pour cela d'être un grand conquérant, comme le suppose à tort Fréret, qui ne veut pas admettre qu'il y ait identité de personne entre l'*Assarhaddon* de l'Ecriture et l'*Assaradin* du canon de Ptolémée. Du reste l'argumentation à l'aide de laquelle Fréret conteste cette identification est fort peu persuasive : on va en juger.

De ce que *Mérodach Baladan*, roi de Babylone, envoya, dit-il, une ambassade à *Ezéchias* après la retraite de *Sennakherib*, ou même durant son expédition, on doit conclure que le roi de Babylone était indépendant du roi de Ninive.

Qui songe à le nier? Il est bien certain que depuis l'usurpation de *Nabonassar* les deux royaumes de Ninive et de Babylone vivaient côte à côte mais sans dépendance l'un de l'autre, et très-probablement en état permanent sinon d'hostilité, du moins de méfiance et d'inimitié mutuelle. Les souverains de Ninive en effet devaient se considérer comme les héritiers légitimes de la puissance assyrienne; pour eux les rois de Babylone, héritiers de la puissance usurpée par *Nabonassar*, ne pouvaient être que des usurpateurs et des rebelles qui avaient lésé leurs droits. Il est donc tout naturel qu'au moment où une révolution venait de faire périr le souverain Nini-

vite sous le poignard de ses propres fils, *Mérodach Baladan*, roi de Babylone, proposât au roi de Juda une alliance offensive et défensive en lui offrant son amitié ; car c'était le moyen le plus simple de se créer un auxiliaire qu'il croyait puissant contre un ennemi détesté, qu'une affreuse révolution venait d'affaiblir et d'ébranler. Sans doute le roi de Babylone était indépendant du roi de Ninive; mais en quoi cela prouve-t-il qu'*Assarhaddon*, roi de Ninive, ne sût pas profiter à son tour des révolutions qui assaillirent coup sur coup la Babylonie pendant 30 années, pour en effectuer la conquête? Je ne saurais le deviner. *Mérodach Baladan* eut le premier l'idée de s'emparer de Ninive où régnait *Assarhaddon*, et ce fut au contraire *Assarhaddon* qui réussit à s'emparer de Babylone lorsque celle-ci eut été tiraillée et fatiguée par des secousses successives; il n'y a rien là que de très-vraisemblable. D'ailleurs pour qu'en 625 *Nabou-pal-atzer* devînt roi de Babylone, de Satrape qu'il était à la solde du roi de Ninive *Khin-âl-adan*, il fallait bien que Ninive fût redevenue maîtresse de Babylone postérieurement à *Mérodach Baladan*, roi indépendant de Babylone; qui donc reprit Babylone, si ce n'est *Assarhaddon*?

Fréret ajoute que si le R. P. de *Tournemine* fait un conquérant d'*Assarhaddon*, c'est à tort, car, à partir de la mort de *Sennakherib*, il n'est plus fait mention de Ninive dans l'histoire des Juifs, d'où il faut conclure que c'était une puissance éteinte; ce qui le prouve d'ailleurs, suivant lui, c'est que les historiens profanes montrent que Ninive n'était plus en état de s'opposer aux Mèdes ni aux Babyloniens. Ceci n'est pas juste, car Fréret oublie la défaite sanglante d'*Arphaxad* constatée par le *livre de Judith* aussi bien que par *Hérodote*, qui s'est borné à modifier le nom du roi des Mèdes en l'appelant *Phraortes* et qui a eu bien soin de constater en termes explicites que la *Ninive* ruinée, isolée et abandonnée de ses anciens alliés, était pourtant encore la capitale d'un état puissant et redoutable. Cela est si vrai que les Mèdes seuls ne purent rien contre elle, et qu'ils ne réussirent à renverser le colosse ninivite qu'en escomptant la trahison du satrape de Babylone. Cette trahison d'ailleurs implique forcément, ainsi que nous venons de le dire tout à l'heure, une conquête antérieure de Babylone par un roi as-

syrien de Ninive. Ce roi, c'est *Assarhaddon* que les astronomes chaldéens de Babylone ont inscrit au canon de leurs Rois, en ne lui attribuant pour règne que les années pendant lesquelles il est resté maître de leur ville après en avoir opéré la conquête. On voit qu'il n'est pas difficile de combattre les raisonnemens de Fréret sur ce point; mais le savant académicien tenait à faire de l'*Assarhaddon* de l'Ecriture un *Sardanapale*, fils d'*Anakyndarax*, dont l'armée d'Alexandre vit le tombeau en Cilicie près d'Anchiale peu de jours avant la bataille d'Issus. Après le meurtre de *Sennakherib*, suivant Fréret, la guerre civile éclata; les deux frères, meurtriers de leur père, furent expulsés de Ninive et la couronne fut placée sur la tête de leur jeune frère *Assarhaddon;* puis le parti opposé l'emportant à son tour, *Assarhaddon* s'en alla en exil, où il mourut dans un âge très-avancé. Ici encore, Fréret oublie de nous expliquer pourquoi les partisans d'*Adramelech* et de *Saraser*, lorsqu'ils furent parvenus à renverser la faction d'*Assarhaddon*, ne songèrent pas à rappeler de leur exil les deux princes pour lesquels ils avaient combattu, et pourquoi ils imaginèrent de mettre sur le trône un *Ninus* II, dont on ne peut préciser l'origine. Tout ceci est appuyé sur un fragment de l'historien *Castor* conservé par le *Syncelle*, et dans lequel il est question d'un *Sardanapale* prédécesseur de ce *Ninus* II, que Fréret désire identifier avec *Assarhaddon*. Disons-le nettement, toute cette théorie qui n'a pas trouvé grâce devant les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, ne doit pas plus nous toucher, et il n'est pas possible de révoquer en doute la réalité de la conquête de Babylone opérée en 680 par *Assarhaddon*, fils de *Sennakherib*; de telle sorte que cet *Assarhaddon*, qui ne régna que 13 ans à Babylone (de 680 à 667), doit être considéré comme ayant occupé longtems avant le trône de Ninive, et cela depuis la mort de son père *Sennakherib*, assassiné par ses deux fils aînés *Adramelech* et *Saraser*.

C'est ici le lieu de revenir sur l'expédition guerrière dans laquelle le roi de Juda *Manassé*, fut fait prisonnier. Rappelons-nous la teneur du verset 11 du chapitre xxxiii du livre ii des Paralipomènes; il y est dit que « les généraux de l'armée du roi » d'Assyrie se saisirent de la personne de *Manassé*, et qu'après » l'avoir chargé de fers, ils l'emmenèrent à Babylone. »

C'est une armée du roi d'Assyrie, c'est-à-dire de Ninive, qui entre en campagne; c'est à Babylone que le captif est conduit par les vainqueurs; donc Babylone était alors au pouvoir du roi d'Assyrie; cela est logique. *Babylone* est tombée sous la domination assyrienne en 680; c'est donc postérieurement à cette époque que la captivité de *Manassé* a eu lieu. Nous avons pour date de cet événement, choisi le milieu du règne de ce prince, ce qui nous donne 671; mais cette date n'est sûrement pas exacte; elle ne le serait que par un pur hasard, puisqu'elle n'est déterminée qu'au hasard. D'ailleurs les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, je ne sais sur quelle autorité, placent en 673 la captivité de *Manassé*. Je suppose qu'ils n'ont dû faire que ce que j'ai fait moi-même, c'est-à-dire qu'ils ont pris à tâtons une date fixe vers l'époque probable où le fait s'est accompli.

Passons à l'examen de deux passages importans de l'Écriture, passages dans lesquels certains commentateurs ont cherché des faits relatifs au règne d'*Assarhaddon*. Le premier et le plus important est le chapitre xx d'*Isaïe;* en voici la traduction :

« 1. Dans l'année de l'arrivée de *Tartan* à *Aschdod*, lorsque *Sargoun*, roi d'Assour, l'envoya, qu'il assiégea *Aschdod* et la conquit.

» 2. En ce tems, *Jéhovah* parla par l'intermédiaire d'Isaïe, fils » d'Amos, savoir : Va, détache le cilice de dessus tes reins et dé» chausse de ton pied la sandale. » Il fit ainsi, alla nu et déchaussé.

» 3. *Jéhovah* dit : Comme mon serviteur *Isaïe* va nu et dé» chaussé trois ans, signe et pronostic pour l'Égypte et l'Éthiopie.

» 4. Ainsi le roi d'*Assour* emmènera les captifs de l'Égypte et » les exilés de l'Éthiopie, jeunes gens et vieillards, nus et déchaus» sés, les reins découverts, honte pour l'Égypte !

» 5. On se désespère, l'on a honte de l'*Éthiopie*, en qui l'on » s'est confié, et de l'*Égypte* dont on s'est vanté.

» 6. Les habitans de cette plage diront en ce jour : voilà ce » qu'est devenu l'objet de notre confiance, où nous nous sommes » refugiés pour avoir du secours pour nous sauver devant le roi » d'Assour. Comment échapperons-nous nous-mêmes ? »

Quelle est cette année de la prise d'*Aschdod*, par *Tartan*, général du roi d'Assyrie? Qui est ce *Sargoun*, roi d'Assyrie, qui ne

se trouve mentionné que là ? Voilà une double question qui a vivement préoccupé les commentateurs, et qui court le risque de rester long-tems sans solution définitive. Nous nous bornerons pour notre compte à réunir tous les renseignemens possibles sur ce point, mais nons nous garderons bien de trancher la difficulté.

Remarquons d'abord que le général en chef de l'armée de *Sargoun* est nommé *Tartan* תרתן. Or, dans les *Rois* [1], nous lisons : « Le roi d'*Assour* (c'est Sennakherib, ainsi que le constate le ver- » set 13) envoya de Lachis, *Tartan*, le chef des eunuques, le chef » des Sakes, vers le roi *Ezéchias* à Jérusalem, avec une puissante » armée, etc. » Ceci eut lieu vers 713.

Donc *Tartan* était général en chef de l'armée de *Sennakherib*, comme il était général en chef de l'armée de *Sargoun*. On ne peut conclure de cela qu'une seule chose, c'est que *Sargoun* et *Sennakherib* ont vécu à des époques très-rapprochées, si ce sont deux personnages différens. Je dis cela, parce que les uns ont vu dans *Sargoun*, *Salmanasar*, d'autres *Sennakherib*, d'autres *Asarhaddon*, d'autres enfin, comme *Gesenius*, un prince distinct, prédécesseur de *Sennakherib*.

Examinons ces différens systèmes : *Sargoun* reçoit le titre de roi d'Assour, donc il était souverain *ninivite*. L'époque de la conquête d'*Aschdod* ou *Azot* n'est pas malheureusement fixée par d'autres passages de l'Écriture, car si nous lisons dans *Amos* (ch. I, v. 1) : « Paroles d'Amos, qui fut un des pasteurs de *Thécué*, » et qui eut des visions contre Israël, au tems d'*Osias*, roi de » Juda, et de Jéroboam, fils de Joas, roi d'Israël, 2 années avant » le tremblement de terre. »

Et plus loin, verset 8 : « J'exterminerai l'habitant d'*Azot* et le » prince d'Ascalon; j'appesantirai ma main sur *Accaron;* » rien ne peut nous garantir que cette prophétie sur *Aschdod* concerne précisément la prise de cette ville, consommée par *Tartan*, général du roi *Sargoun*.

Nous trouvons en effet dans *Sophonie* (ch. I, v. 1) : « Parole de » *Jéhovah* à *Sophonie*, fils de Chusi, fils de Godolias, fils d'Ama-

[1] Liv. II, ch. XVIII, v. 17.

» rias, fils d'Ézéchias, aux jours de *Josias*, fils d'Amon, roi de » Juda. »

Puis au chapitre II, v. 4 : « Car Gaza sera détruite, et Ascalon » va devenir déserte, Azot sera emmenée captive en plein jour, » et Accaron sera déracinée. »

Voyons quelles sont les dates de ces deux prophéties : *Ozias* a régné sur Juda de 810 à 758 ; *Jéroboam* a régné sur Israël de 825 à 784. C'est donc dans l'intervalle de 810 à 784 commun aux deux règnes qu'Amos a prophétisé ; la date de la prophétie n'est pas même précisée par les mots : *Deux ans avant le tremblement de terre ;* car si *Zacharie* (ch. XIV, v. 5) parle de ce tremblement de terre arrivé sous le règne d'Ozias, il n'en fixe nullement l'année. Je ne puis donc deviner sur quelle autorité une *note* que je trouve dans la *Bible de Sacy* (éd. de 1759) marque que ce tremblement de terre arriva dans la 23e année du règne d'Ozias. Tout ce que nous pouvons affirmer c'est qu'*Amos* a prophétisé entre 810 à 784.

Passons à *Sophonie*, il a prophétisé sous Josias, fils d'Amon, lequel a régné de 641 à 610. Il y a donc eu au moins 143 ans entre les deux prophéties d'Amos et de Sophonie, et il est assez difficile de croire que la ruine d'*Aschdod* annoncée par les deux prophètes, constitue un seul et même événement ; c'est par conséquent avec raison que j'avançais tout à l'heure qu'il n'était pas possible de déduire de leur narration de la prise d'*Aschdod* une date même approximative pour l'expédition de *Sargoun*.

Isaïe a prophétisé sous *Osias*, *Joatham*, *Achaz* et *Ézéchias*, et ces quatre rois ont occupé le trône de Juda de 810 à 698 ; nous ne pouvons donc absolument rien déduire de là pour fixer l'époque de *Sargoun*, et nous ne sommes en droit d'avancer qu'une chose, c'est que la prophétie contenue dans le chap. XX d'*Isaïe*, est antérieure à 713, année dans laquelle *Tartan* vint de la part de *Sennakherib* sommer *Ézéchias* de se rendre.

Le verset 3 nous apprend que par l'ordre de *Jéhovah*, Isaïe parut 3 ans, nu et déchaussé, pour annoncer la défaite des Égyptiens et des Éthiopiens; c'est en 713 que Sennakherib marcha contre Tharaka leur roi. C'est en 713 que *Tartan* fut chargé de reprocher à

Ézéchias la confiance qu'il avait mise dans l'appui de *Tharaka* et de lui annoncer qu'il en serait puni; ce serait donc au moins 3 ans avant, c'est-à-dire en 716, qu'Isaïe aurait prophétisé. Dès-lors *Sargoun* était roi d'Assyrie en 716. Cette date, je me hâte de le dire, n'a rien de précis. Le seul point constaté, ce me semble, c'est que *Sargoun* ne peut être confondu avec *Asarhaddon*, qui n'a régné que depuis le meurtre de *Sennakherib*, son père, c'est-à-dire depuis 712.

S'il est possible de démontrer ainsi qu'il faut distinguer *Sargoun* d'*Asarhaddon*, il ne l'est plus de faire voir de même, que *Sargoun* n'est ni *Sennakherib* ni *Salmanassar*. C'est là un point qui restera toujours contestable et contesté.

Je dois dire ici que j'ai souvent pensé que le *Sargoun* d'Isaïe pourrait bien être l'*Arkéan* du *Canon de Ptolémée*; mais *Arkéan* a régné 5 ans, de 709 à 704, et ces dates ne peuvent s'accorder avec celle de 716 que nous venons de déterminer tout-à-l'heure. D'ailleurs *Arkéan* était roi de Babylone, et non roi d'*Assour*, et il n'y a aucune apparence qu'un roi babylonien, compris entre *Mérodach Baladan* et *Assarhaddon*, soit jamais parvenu à conquérir l'empire ninivite. Nous avons montré qu'il y avait au contraire tout lieu de croire que depuis *Mérodach Baladan*, la puissance babylonienne avait été constamment en décroissant, de révolution en révolution, jusqu'au jour où elle fut assez exténuée pour qu'*Assarrhaddon* pût lui porter le dernier coup et absorber la Babylonie dans le vaste empire assyrien.

Quant à identifier *Sargoun* avec *Salmanassar*, ou avec *Sennakherib*[1], cela paraît bien difficile. Ces trois noms sont parfaitement différens, et il n'y a aucune bonne raison d'en appliquer deux quelconques à un seul et même prince. Nous nous rangeons donc, faute de mieux, à l'opinion de *Gesenius*, et nous croyons qu'en réalité *Sargoun* fut un roi d'Assyrie, distinct de *Salmanassar* et de *Sennakherib*, dont le règne doit être intercalé entre ceux de ces deux monarques.

Sennakherib était fils de *Salmanassar*, nous le savons de science

[1] Cette dernière opinion est celle des auteurs de l'*Art de vérifier les dates*.

certaine ; peut-être *Sargoun* fut-il le fils aîné et le premier successeur de *Salmanassar;* alors il n'eut qu'un règne de courte durée, et lorsque *Sennakherib* monta sur le trône, il put laisser aux mains de *Tartan* l'autorité militaire que son frère aîné lui avait conférée. Nous admettrons donc, parmi les rois d'Assyrie, *Sargoun* qui occupait le trône vers 716.

Gesenius s'exprime ainsi sur le nom de ce roi : « En *persan* » on écrit... *chef de la beauté*; à la seconde syllabe on peut aussi » comparer le sanscrit GOUNA, *vertu*, *force*, *sagesse* [1].» Puis il ajoute encore cette autre explication : AZER, *feu*, *seigneur*, *roi* ; de là *roi du feu*, c'est-à-dire *honorant le feu.* » J'aime mieux me contenter de l'orthographe déjà consacrée *Sar-goun*, que d'accepter ou d'appuyer l'une ou l'autre de ces explications qui sont loin de me satisfaire.

Il nous reste encore une question du même genre à examiner ; c'est celle qui concerne le personnage nommé *Asnapar* ou *Asnafar*. Nous lisons dans *Esdras* (liv. I, ch. IV), que les ennemis de Juda et de Benjamin ayant appris que les Juifs, au retour de la captivité, rebâtissaient le temple, réclamèrent le droit de participer à cette reconstruction.

« 2. Et s'approchant de Zorobabel, et des princes des vieillards » ils leur dirent : Bâtissons ensemble, parce que, comme vous, » nous cherchons votre Dieu, à qui nous avons immolé des » victimes depuis les jours d'*Asar-haddon*, qui nous a con- » duits ici. »

Zorobabel et le peuple s'y refusèrent; alors les réclamans firent tous leurs efforts pour entraver l'édification du temple ; ces dissensions durèrent jusqu'au règne d'*Artakchachta* (Artaxercès Longue-Main). A cette époque, une supplique fût adressée au Roi des rois pour obtenir qu'il forçât les Juifs de renoncer à reconstruire Jérusalem. Cette supplique était écrite au nom des peuples transportés jadis dans le pays, et dont l'énumération remplit le verset 9. Le verset 10 est ainsi conçu :

« Et les autres nations que le grand et glorieux *Asnaphar* a

[1] Bohlen. *Observat. mss.*

» transportées, et à qui il a donné d'habiter en paix [1] les villes de » Samarie, et toutes les contrées au delà du fleuve. »

Dans le texte primitif nous lisons אסנפר רבא ויקירא ce qui signifie, *Asnaphar grand et honoré*. Ces titres sont-ils assez pompeux pour désigner un roi d'Assyrie, en parlant à celui qui se trouvait sur leur trône. Nous nous permettrons de n'en rien croire.

D'ailleurs, au verset 2, quand on parle d'*Asarhaddon*, on a le soin de le qualifier de *roi d'Assyrie*. L'absence de ce titre, quand il s'agit d'*Asnaphar* ou *Asanaphar*, suffit, je crois, pour prouver que ce personnage n'a été que le chef de l'émigration passée en Israël, par ordre de *Salmanassar*. Cahen a jugé la question dans ce sens, car il se borne à dire : « אסנפר *Asnapar*, nom d'un sa- » trape [2].»

Ainsi tombent d'elles mêmes, devant l'hypothèse la plus simple et la plus naturelle, toutes les suppositions qui avaient été faites sur le compte d'*Asnaphar*. Ce n'est pas *Salmanassar*, comme l'ont pensé quelques commentateurs, ni *Assarhaddon*, comme l'avancent les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*.

Fréret, en proposant le premier ce rapprochement de personnages, en avait conclu que tous les noms des souverains assyriens étaient différens pour les Chaldéens et pour les Persans. Que les noms subissent des modifications de prononciation en passant d'un idiome dans un autre, il n'y a rien de plus naturel; mais qu'ils puissent être changés de cette façon que אסרחדון devienne אסנפר, nous aurons toujours beaucoup de peine à le croire.

Quant à la forme régulière du nom d'*Asar-hadoun*, elle nous est fournie par l'Écriture ; nous n'avons donc pas à nous en écar-

[1] Le sens de l'expression וכענת traduit par *in pace*, nous paraît laisser beaucoup à désirer. Les rabbins ne sont pas d'accord eux-mêmes sur ce mot, Cahen le lit *comme*, כען, כן, *ainsi*, *comme il suit*. Que devient alors le ת final, indice presque assuré de la présence d'un substantif féminin ? Cahen ajoute : « D'autres prennent aussi ce mot pour un nom de peuple ; » nous proposons tout simplement de lire וכ-ענת « *et selon la concession* » qui leur fut faite des localités à habiter. »

[2] Note au verset 10 du ch. IV d'Esdras.

ter, et nous écrirons dorénavant *Asar-hadoun*, sans nous préoccuper de la signification de ce nom; nous nous bornerons à faire observer que חדון signifie *le jugement*, et peut-être le *juge*, le *justicier*.

IX. Règne de Mésisi-mérodeckh de 692 à 688 avant J.-C. — Ireghê-bal, de 693 à 692, — d'Aparanadis pendant 6 ans, de 699 à 692, — de Bélithon pendant 3 ans, de 702 à 699. — Interrègne de 2 ans. — Règne d'Arkéan, 5 ans, de 709 à 704.

A partir d'*Asar-hadoun* et jusqu'à *Mérodach-baladan*, nous n'avons d'autres renseignemens sur l'empire de Babylone que ceux qui nous sont fournis par le *Canon de Ptolémée*. Heureusement ces renseignemens sont tout à fait dignes de confiance, et nous pouvons les inscrire sans scrupule à notre tableau chronologique.

Avant *Asar-hadoun*, il y eut à Babylone un interrègne de 8 ans, au bout desquels eut lieu l'asservissement de cette ville. Cet interrègne a donc duré de 680 à 688.

Il avait suivi le règne d'un prince qui occupa le trône pendant 4 années, et que le *Canon* appelle Μεσησιμορδακὸς, Mesisimosdakos [1]. La fin de ce nom contient évidemment le nom divin *Mérodach;* mais que signifie la 1re partie ? nous l'ignorons. Contentons-nous de rappeler qu'en égyptien *Mec-êci* signifierait *fils d'Isis*. Ce prince était-il fils d'une mère égyptienne? Était-il lui-même Égyptien ? Voilà des questions qu'il ne faut pas tenter de résoudre. Quoi qu'il en soit, nous écrirons *Mesisi-merodakh,* et nous placerons son règne entre les années 692 et 688.

Avant lui le trône de Babylone fut occupé pendant un an (693-692), par un prince nommé par le *Canon* Ρηγέβηλος, Regebelos (ms. de Paris), ou Ιριγέβαλος, 'Ιρηγέβαλος et Ιριγίβαλλος (George le Syncelle), du radical רגע *quievit,* vient la forme הרגע, *quietum reddidit, collocavit*. Il est donc possible que la vraie forme de ce nom soit בעל (ו)הדגע, *Baal lui a donné le repos*. Nous l'écrirons *Ireghê-bal*.

Il a été précédé sur le trône par un prince nommé 'Απαράναδιος (*Aparanadios*) (ms. de Paris), 'Απαραναδισος, et 'Απαρανάδισος (George

[1] Manuscrit de Paris et copie de George le Syncelle.

le Syncelle), qui a régné 6 ans, de 699 à 693. Je renonce à chercher une explication de ce nom à physionomie arienne, que j'écrirai *Aparanadis*.

Le prédécesseur d'*Aparanadis* a régné 3 ans, de 702 à 699. Il est nommé Βίλιϐος (*Bilibos*) (ms. de Paris), Βήλιθος, Βήληθος ou Βήληλος (George le Syncelle). Comme il est fort possible que ce nom ait eu la forme בעל אתו, *Baal est avec lui*, nous l'écrirons *Bêl-ithou*. Cette prononciation de la particule את nous est donnée par le premier vers punique du *Pœnulus* de Plaute (*It-alônim* ou *Alonouth*, etc.).

Avant *Bêl-ithou*, le trône de Babylone est resté vacant pendant 2 années, de 704 à 702. Cet interrègne avait immédiatement suivi le règne d'un prince nommé Ἀρκεανὸς (*Arkeanos*) (ms. de Paris et George le Syncelle), qui occupa 5 ans le trône, c'est-à-dire de 709 à 704. Nous écrirons son nom *Arkean*, sans chercher à l'expliquer.

X. Règne de Merodach-Baladan. — Sur la maladie d'Ezéchias. — Sur la défaite miraculeuse de l'armée de Sennakhérib. — Merodach a régné 12 ans, de 721 à 709 avant J.-C. — Son vrai nom est Merodach-beladon.

Nous voici parvenus à un point où l'*Écriture sainte* nous offrira encore de puissans secours pour établir la date des faits historiques qui concernent les différens empires dont nous avons entrepris d'éclaircir la chronologie.

Nous lisons dans les Rois (Liv. IV, ch. XX, v. 12) : « En ce tems-» là, *Berodach-Baladan*, fils de Baladan, roi des Babyloniens, » envoya des lettres et des présens au roi *Ezéchias*; car il avait » appris qu'Ezéchias était malade. »

Le même fait se trouve consigné dans Isaïe (Ch. XXXIX, v. 1): « En ce tems-là, *Merodach-Baladan*, fils de Baladan, roi de Ba-» bylone, envoya des lettres et des présens à Ezéchias, car il » avait appris qu'il était malade et qu'il avait recouvré la santé. »

Il nous importe d'abord de fixer la date à peu près certaine de la maladie d'Ezéchias, puisque de là nous déduirons celle de l'ambassade envoyée par *Mérodach-Baladan*. Relisons le chap. XX des *Rois*, nous y voyons qu'Ezéchias tomba très-dangereusement malade, et qu'Isaïe vint, au nom de Dieu, lui annoncer sa mort

prochaine. Alors Ezéchias implora l'Eternel qui écouta sa prière et lui fit savoir aussitôt, par le même Isaïe, qu'il allait le guérir.

« J'ajouterai 15 ans à tes jours, je te préserverai, ainsi que cette ville, de la main du roi d'Assour, etc., etc. (v. 6). Isaïe (*loco citato*) répète exactement la même chose.

Ce peu de paroles nous suffit pour établir la date de la maladie d'Ezéchias. Elle eut lieu 15 ans avant la mort de ce roi. De plus, cette maladie eut nécessairement lieu avant la catastrophe qui frappa l'armée de *Sennakhérib* et qui sauva Jérusalem.

C'est dans la 14ᵉ année d'Ezéchias que *Sennakhérib* vint attaquer la Judée[1]. Ezéchias se soumit à payer un tribut et se délivra provisoirement ainsi de son puissant ennemi, mais il fit au plus vite un traité d'alliance offensive et défensive avec les Egyptiens, et Sennakhérib revint à la charge la menace à la bouche. Il passa d'abord en Judée pour aller combattre, *Tarhaka*, *roi de Couch* (תרהקה מלך-כוש), puis il revint vers Jérusalem. Ce fut alors que la main de Dieu le frappa, et lui tua en une seule nuit 185,000 soldats. Après ce désastre Sennakhérib regagna ignominieusement Ninive où il fut assassiné très-peu de tems après. Tous ces détails sont consignés au IVᵉ livre des *Rois* et dans Isaïe. Examinons-les sous le point de vue chronologique.

Ezéchias est monté sur le trône à l'âge de 25 ans, et il a régné 29 ans à Jérusalem[2], de 727 à 743. La 15ᵉ année avant sa mort est l'année de sa maladie, selon la prophétie d'Isaïe, c'est donc en l'année 713 qu'eut lieu la maladie d'Ezéchias. D'un autre côté, c'est dans la 14ᵉ année d'Ezéchias que Sennakhérib le contraignit à lui payer un tribut, et cette 14ᵉ année est encore l'année 713. C'est donc forcément dans l'intervalle d'une même année que se passèrent ces différens événemens.

Voici comment je crois devoir les classer. Ezéchias, dans la 14ᵉ année de son règne, avait laissé percer quelques idées d'indépendance, comprimées par la terreur que lui avait inspirée, huit ans avant, l'anéantissement du royaume d'Israël. Sennakhérib se mit

[1] IV *Rois*, XVIII, 13.
[2] IV *Rois*, XVIII, 2.

aussitôt en campagne comme pour punir un vassal; dès lors très-probablement Ezéchias était en pourparlers avec le roi d'Egypte et d'Ethiopie *Tarhaka*. A l'arrivée de l'armée assyrienne, Ezéchias dut se soumettre; il envoya dire au roi d'Assour: « J'ai fait une » faute, retire-toi de moi, ce que tu m'imposeras, je le paierai » (ch. XXVIII, v. 14). » Un tribut de guerre de 300 *kikars* d'argent et de 30 *kikars* d'or fut imposé, et il fut payé grâce à la spoliation du trésor du temple. Combien de tems dura la soumission apparente d'Ezéchias? l'Écriture ne le dit pas, mais elle en dit assez pour nous apprendre qu'elle ne fut que de courte durée. Les négociations du roi de Juda avec le roi d'Egypte furent mal dissimulées, et le roi d'Assyrie rentra en campagne, décidé à marcher tout d'abord au plus pressé, et à en finir avec la puissance à laquelle Ézéchias avait fait appel contre lui. L'armée de Sennakhérib était arrêtée devant *Lakhich*, ville de la tribu de Juda. Tartan, le chef des eunuques et le chef des sakes, qui commandait très-probablement la cavalerie auxiliaire formée d'enfans de la race des Scythes, dès alors, comme sous *Nabou-cadr-atzer*, furent envoyés en parlementaires devant les murs de Jérusalem. *Eliakin*, fils d'Ezéchias, préposé du palais, et *Joas*, fils d'Assaph, le chancelier, allèrent au devant des chefs assyriens avec lesquels ils entamèrent un colloque en langue *hébraïque*, dans lequel il leur fut aigrement reproché de machiner avec les Egyptiens une alliance qui allait les perdre. Les envoyés d'Ezéchias prièrent alors le chef des Sakes de leur parler en langue *araméenne*, pour que leurs paroles ne pussent être comprises de la population juive rassemblée sur les murailles de la ville. Mais le chef assyrien élevant la voix et parlant en langue *judaïque*, interpella directement le peuple, lui annonça que tout espoir de résistance était vain, que leur roi Ezéchias les trompait en leur promettant le salut, et que le seul parti sage qu'il leur restât à prendre était de se rendre à discrétion, et d'attendre qu'il vînt les enlever pour les conduire dans un autre pays, plus heureux que celui qu'ils habitaient. Le peuple ne répondit pas à ces étranges propositions, et les émissaires d'Ezéchias revinrent auprès de leur maître pour lui apporter les menaces des Assyriens. Ezéchias courut aussitôt au temple invoquer l'Eternel, et s'efforça de désarmer sa colère.

C'est alors qu'Isaïe, inspiré de l'esprit de Dieu, envoya ces paroles solennelles à Ézéchias : « N'aie pas peur des paroles par les-» quelles les valets du roi d'Assyrie ont blasphémé Dieu. Ce roi » apprendra bientôt une nouvelle qui le fera partir; il retournera » dans son pays, et il périra par le glaive (xix, 7). » Les parlementaires étaient retournés auprès de Sennakhérib qui avait quitté *Lakhich* et qui assiégeait *Libna*, pour lui rendre compte de leur mission. Là le roi d'Assyrie apprit que le roi d'Ethiopie *Tarhaka*, marchait contre lui, et il se prépara à le combattre, après avoir renouvelé par lettres, ses menaces à Ezéchias. Isaïe prophétisa de nouveau, et prédit que le roi d'Assyrie n'entrerait pas dans Jérusalem, qu'il n'y lancerait pas une flèche, qu'il ne se présenterait pas devant elle avec un bouclier, et qu'il ne dresserait pas de remparts contre elle. Alors commença la campagne de Sennakhérib contre l'Egypte, et ce fut à ce moment même qu'Ezéchias tomba dangereusement malade, que l'Eternel lui accorda sa guérison et lui annonça, toujours par la voix d'Isaïe, qu'il vivrait 15 ans de plus, et qu'il serait sauvé avec sa capitale de la puissance assyrienne.

Tout ceci se passa sûrement en 713, c'est-à-dire dans l'espace de quelques mois. Combien de tems dura l'expédition contre *Tarhaka ?* Nous l'ignorons, mais à coup sûr, elle dût prendre un peu de tems. L'Ecriture ne dit pas en quel lieu périt l'armée de Sennakhérib, et de plus Hérodote et Josèphe nous ont conservé des documens contradictoires sur ce fait.

Les prêtres égyptiens racontèrent à Hérodote[1] que *Sethos*, prêtre de Vulcain, était roi d'Egypte, lorsque *Sennakhérib*, roi des Arabes et des Assyriens, vint fondre sur ses états. Ses soldats l'abandonnèrent, il implora la protection de son Dieu, qui lui promit en songe de le secourir. Rassemblant en hâte une armée composée de marchands, d'artisans et de gens de la lie du peuple, le roi d'Egypte vint camper devant Peluse, qui est la clef de l'Egypte, en face de l'ennemi. Là, Vulcain envoya dans le camp des Assyriens une innombrable multitude de rats qui rongèrent en un moment carquois, arcs et courroies de boucliers, de telle sorte que

[1] Voyez Hérodote, l. II, c. 141.

le lendemain l'armée assyrienne se trouvant désarmée, fut obligée de prendre la fuite. Presque tous les soldats périrent dans la retraite.

Suivant ce récit, ce serait en Egypte et devant Peluse que se passa le fait, quel qu'il soit, qui força Sennakhérib de se retirer.

Dans tous les cas, il en faut conclure avec Larcher, traducteur d'Hérodote, que *Peluse* n'est pas autre chose que la *Libna* de l'Écriture.

Nous verrons un peu plus loin que Josèphe, d'après *Bérose,* place cette effroyable scène de mort sous les murs de Jérusalem. Nous reviendrons sur ce fait important.

Si *Sennakhérib* n'était encore qu'à Peluse, c'est-à-dire qu'au début de sa campagne contre l'Égypte, la destruction miraculeuse de son armée a pu avoir lieu en 713, ou plus probablement en 712, pour ne pas trop resserrer les événemens. Sennakhérib, de retour à Ninive, y périt très-peu de tems après : c'est donc en 712 qu'il est mort assassiné, et qu'*Asar-hadoun* est monté sur le trône de Ninive. Nous utiliserons cette date plus loin.

Revenons à *Mérodakh-Baladan.*

Nous venons de voir que l'Écriture fixe à 713 son ambassade vers Ezéchias, passons aux écrivains profanes.

Josèphe[1] se contente de dire qu'un roi de Babylone, nommé *Baladas*, envoya des ambassadeurs à Ezéchias, pour l'engager à conclure avec lui un traité d'amitié et de société; et il ajoute simplement au paragraphe 2 du même chapitre, que *Bérose* parle de ce *Baladas.*

Le *canon de Ptolémée* nous donne pour prédécesseur d'*Arkéan,* un roi nommé Μαρδοκεμπαδος (MS. de Paris), Μαρδοκεμπαδος ou Μαρδοκεμπαδοκος (*Mardokempados* ou *Mardokempadocos*) (GEORGES le Syncelle). Ce prince a occupé le trône de Babylone pendant 12 ans, c'est-à-dire de 721 à 709. Il est donc évident que le *Mardokempad* de Ptolémée est le même personnage que le *Mérodakh-Baladan* de l'Ecriture.

Nous avons discuté dès le début de ce mémoire les éclipses de

[1] *Ant. Juda.*, l. x, c. 11.

lune, qui fixent nettement deux années du règne de *Mérodakh-Baladan;* il est donc inutile d'y revenir ici, autrement que pour rappeler que rien n'est plus précis que les limites de ce règne.

Quant au nom réel de ce prince, l'Écriture nous offre deux variantes. *Bérodakh-Baladan* et *Mérodakh-Baladan*, entre lesquelles il n'est pas permis d'hésiter, la seconde étant évidemment la seule correcte, puisque nous savons d'autre part que *Mérodakh* est le nom d'une divinité assyrienne.

On s'accorde à penser que le nom de *Baladan* signifie *Bêl est son maître*. En ce cas, ce nom doit se prononcer *Bêl-adon*. Nous écrirons donc ce nom avec l'orthographe *Bêl-adon*. L'Ecriture nous apprend que le père de ce prince se nommait *Bêl-adon* comme lui; nous en parlerons plus loin.

XI. Règne de Sennakhérib à Ninive. — Extraits de l'Écriture, — de Josèphe, — de Bérose, — de Moyse de Khorène. — Il meurt en 712. — Son véritable nom est *San-khérib*.

Passons maintenant à un règne important, celui de *Sennakhérib*.

Nous avons rapporté plus haut tous les passages de l'Ecriture-Sainte qui parlent de son assassinat. Complétons l'ensemble des textes sacrés relatifs à l'histoire de ce prince.

Nous lisons dans les *Rois* (liv. IV, chap. XVIII). v. 13. « L'an 14 » du règne d'Ezéchias, Sennachérib, roi des Assyriens, attaqua » toutes les villes fortifiées de Juda, et s'en empara. »

Ce fut alors qu'*Ezéchias* fut, ainsi que nous l'avons établi, astreint *à payer un tribut* énorme au roi d'Assyrie. Ou les villes assiégées ouvrirent leurs portes au conquérant sans coup férir, ou la campagne dut être assez longue, puisque toutes les places fortes du royaume de Juda furent prises successivement. De ces deux hypothèses, nous avons déjà, par des appréciations de tems, reconnu que la première seule était admissible. Comme nous avons discuté et coordonné tous les documens tirés de l'Ecriture-Sainte et relatifs à cette expédition de *Sennakhérib*, il n'y a plus lieu d'y revenir ici.

Les *Paralipomènes* (ch. XXXII) nous racontent les mêmes faits en termes un peu plus précis que ceux du *Livre des Rois*, en ce qui

concerne certaines circonstances; ainsi nous lisons : « v. 1. *Sen-*
» *nakhérib*, roi des Assyriens, vint, et étant entré en Judée, il
» assiégea les villes fortifiées dans le dessein de s'en emparer.....
» A la suite de ces faits, Sennakhérib, roi des Assyriens, envoya
» ses serviteurs à Jérusalem ; car lui-même avec toute son armée
» assiégeait *Lachis*, etc.

Le roi d'Assyrie était donc bien arrêté par un siége en règle, et non simplement campé en vue de la place de *Lachis*.

J'ai tiré plus haut du récit des *Paralipomènes*, tout le parti que j'avais à en tirer pour l'histoire de l'expédition de Sennakhérib.

La narration d'*Isaïe* a été également passée en revue.

Il ne me reste donc plus qu'à extraire du *Livre de Tobie*, tout ce qui a trait au roi Sennakhérib. Nous y lisons :

« V. 2. *Tobie*, ayant été emmené en captivité, sous Salmanassar,
» roi d'Assyrie, n'abandonna pas pour cela la voie de la vérité
» pendant la captivité qu'il eut à subir.

» V. 18. Après un long espace de tems, le roi Salmanassar étant
» mort, Sennakhérib, son fils, régna à sa place, et avait une
» grande haine pour les fils d'Israël.

Puis v. 21. « Enfin, lorsque le roi Sennakhérib fut de retour,
» fuyant de la Judée, à cause de la plaie dont Dieu le frappa pour
» ses blasphèmes, dans sa colère il fit périr un grand nombre des
» fils d'Israël, et Tobie ensevelissait leurs corps. »

Instruit de ce fait, Sennakhérib donna l'ordre de mettre *Tobie* à mort, mais celui-ci s'enfuit de Ninive et se cacha si bien qu'il sut se soustraire au supplice qui lui était réservé. Sa crainte ne fut pas de longue durée; car, est-il dit au v. 24 : « Après 45
» jours, les fils du roi tuèrent leur père; et Tobie retourna dans
» sa maison, et toute sa famille lui fut rendue. »

Nous voilà bien fixés sur le tems que *Sennakhérib* passa dans sa capitale, depuis son retour après la catastrophe de *Péluse*.

Le 45e jour il tomba sous le poignard de ses propres fils, et ce tragique évènement mit fin à la persécution des Juifs, puisqu'il fut permis à Tobie de quitter son refuge et de rentrer dans ses foyers domestiques. C'est donc en 712 que Sennakhérib est mort, et que son fils *Asar-Hadoun* a pris la couronne,

après l'expulsion de ses deux frères aînés *Adrameleck* et *Saratzer*.

Le verset 18 que nous avons transcrit plus haut, exclut-il l'existence d'un règne intermédiaire à placer entre celui de *Salmanassar* et celui de *Sennakhérib?* Je ne le pense pas.

Le texte sacré se contente de dire que *longtems* après la mort de *Salmanassar*, le trône d'Assyrie était occupé par son fils *Sennakhérib*. Rien donc n'empêche d'admettre que *Sennakhérib* n'ait pas été le successeur immédiat de *Salmanassar*, et qu'il ait eu pour prédécesseur sur le trône paternel, un frère aîné du nom de *Sargoun*. Cette hypothèse, que rien, absolument rien ne contrarie, a tout au moins l'avantage de rendre toute sa valeur au précieux passage d'*Isaïe* dans lequel se trouve mentionnée l'expédition d'*Aschdod*, ordonnée par *Sar-goun* et conduite par *Tartan*.

Passons actuellement à l'appréciation des faits consignés par l'historien Josèphe.

Cet écrivain (liv. x, ch. i) raconte tous les faits que nous avons vu consignés dans le *Livre des Rois* et dans *Isaïe*, seulement il pense qu'une fois le tribut de 300 talents d'argent, et de 30 talents d'or imposé à Ézéchias et promis par celui-ci, le roi d'Assyrie se mit aussitôt en campagne pour aller combattre les Égyptiens et les Éthiopiens, laissant sous le commandement (Ραψακης) *Rabsacès* et de deux autres chefs nommés *Tharata* et *Anacharis* (Θαρατα et Αναχαρις), une puissante armée destinée à ruiner la puissance judaïque (n. 2). Ezéchias, toujours au dire de Josèphe, fit supplier Isaïe d'intervenir par ses prières auprès de l'Eternel, et le prophète prédit la délivrance de Jérusalem et la mort violente de *Sennakhérib*.

Vient ensuite le récit très-exact de l'entrevue des envoyés Assyriens et des parlementaires Juifs; seulement Josèphe ajoute de son cru qu'Isaïe prédit encore cette fois que le roi d'Assyrie périrait par le fer à son retour dans son pays. Nous avons vu que la seconde prophétie d'Isaïe ne contient aucun indice de cette mort violente prédite par lui la première fois, et qu'il rassure seulement Ezéchias sur les événemens futurs.

Le paragraphe 4 de ce 1er chapitre du livre x de Josèphe, est extrêmement important.

Il commence par raconter les circonstances qui accompagnèrent l'arrivée de la lettre de menaces adressée par Sennakhérib à Ezéchias, puis il ajoute : que peu de tems après, le roi d'Assyrie dont l'incursion sur la terre d'Egypte avait eu un mauvais résultat, retourna dans son pays ἄπρακτος, *sans avoir rien fait.*

Josèphe fait connaître la cause de ce prompt retour. Sennakhérib, dit-il, avait employé beaucoup de tems au siége de Péluse; il en était venu néanmoins à parfaire les ouvrages à l'aide desquels il pouvait tenter l'assaut, lorsqu'il apprit que le roi d'Ethiopie *Tharsicès* (Θαρσίκης) à la tête d'une grande armée, accourait au secours des Egyptiens, avec le dessein de traverser le désert et d'envahir ainsi le territoire assyrien. Sennakhérib effrayé, s'empressa de lever le siége et de dégager Péluse.

Josèphe mentionne ensuite le récit d'*Hérodote* que nous avons nous-même rapporté plus haut; mais il oppose à ce récit invraisemblable celui de *Bérose* qui, après avoir raconté que Sennakhérib, roi d'Assyrie, fit la guerre à toute l'Asie et à l'Egypte, dit qu'au retour de son expédition en Egypte, il retrouva devant Jérusalem l'armée qu'il avait confiée à *Rabsacès*, en proie à une maladie pestilentielle tellement violente que la première nuit du siége, 185,000 périrent, officiers et soldats. Éperdu de douleur et d'épouvante, Sennakhérib s'enfuit avec le reste de son armée et rentra en toute hâte à Ninive.

Il y était depuis peu de tems, lorsqu'il périt victime d'un complot tramé par ses deux fils aînés *Adramelech* et *Saratzer*. Il fut enterré dans le temple nommé Ἀράσκη. Les deux princes parricides chassés par la nation indignée de leur crime, se refugièrent en Arménie, et *Asarachoddas* (Ἀσσαραχόδδας) succéda sur le trône à Sennakhérib.

Au chapitre suivant (III), Josèphe rapporte que par suite de toutes les terreurs dont il avait été accablé coup sur coup, *Ezéchias* tomba dangereusement malade presque aussitôt après la retraite de l'armée assyrienne, et qu'Isaïe lui prédit sa guérison miraculeuse.

Ici Josèphe, s'il avait sous les yeux le livre d'Isaïe, prouve une fois de plus qu'il ne l'entendait pas. Nous avons vu, en effet, que sa guérison fut annoncée à Ezéchias en même tems que la déli-

vrance des Assyriens. La maladie du roi fut donc forcément antérieure à la retraite de Sennakhérib.

Très-probablement d'ailleurs, la peste qui ravagea l'armée assyrienne sévit aussi dans Jérusalem, et le roi Ezéchias lui-même put en être atteint. A juger de la cause par les effets, on est tenté de croire que cette maladie effroyable qui tua tant de monde en une seule nuit, ne fut pas autre chose qu'une invasion du *choléra asiatique* [1].

Nous ferons remarquer une fois de plus l'incorrection évidente avec laquelle les noms propres des chefs assyriens nous ont été transmis par Josèphe. Son *Rabsacès* (Ραβσακης) n'est autre chose que le chef des Sakes, רב שכה de l'Ecriture; Θαραρα et Αναχαρις sont tout aussi certainement *Tartan* et le *Rab-saris,* ou chef des eunuques.

Moïse de Khorène ne parle qu'une fois de *Sennakhérib* (Liv. I, ch. XXIII). Voici ce qu'il en dit : « En effet, 80 ans, plus ou moins, » avant le règne de Nabuchodonosor, vivait *Sennecherim*, roi d'As- » syrie; Sennecherim qui assiégea Jérusalem sous Ezéchias, prince » des Juifs. Ayant tué leur père, les fils de Sennecherim, Atra- » mèle et Sannassar vinrent se réfugier chez nous [2]. »

De 713 ou 712 à 607, 1re année de *Nabou-cadr-atzer*, il y a 105 ans; les mots 80 ans, *plus ou moins*, dont s'est servi Moyse de Khorène, pour donner l'intervalle entre Sennacherib et Nabou-cadr-atzer, étaient donc largement nécessaires.

Les auteurs de l'*art de vérifier les dates* admettent que Sennakhérib est le même prince que le *Sargoun* d'Isaïe, qu'il eut guerre avec Ezéchias en 710, et avec *Tarhaka*, roi d'Ethiopie, accouru au secours des Juifs. Ils ajoutent que Sennakhérib ravagea l'Egypte pendant trois ans. De tous ces faits il n'y en a pas un qui doive subsister en tant que fait chronologique.

Ainsi Sennakhérib n'est pas *Sargoun*; c'est en 713 que la guerre

[1] Il est bon de remarquer que quel que fût le moyen employé par Jéhovah pour sauver son peuple et détruire ses ennemis, cette délivrance prédite à l'avance par Isaïe, ne fut pas moins miraculeuse. A. B.

[2] Traduction de M. Levaillant de Florival.

entre Ezéchias et contre *Tarhaka* à commencé ; et c'est en 712 que Sennakhérib a péri.

Tout ceci découle forcément de l'étude des saintes écritures, et nous ne pouvons deviner où les auteurs de l'*art de vérifier les dates* ont puisé les renseignemens si positifs qu'ils donnent sur Sennakhérib.

Gesenius, dans son *lexique* présente au nom de *Sennakhérib*, quelques détails chronologiques, qui ne nous paraissent pas admissibles. Ainsi après avoir parlé de la perte de son armée, il dit : « Il retourna dans sa patrie, où ensuite (l'an 696) il fut tué par » ses deux fils dans le temple de *Nisroch.* »

Le témoignage d'un fragment retrouvé de *Bérose*, est invoqué en faveur de cette assertion, et il résulterait de ce fragment, que *Sennakhérib* a survécu même longtems à *Mérodakh-bêl-adon*. Rien que cela me ferait révoquer en doute l'authenticité du fragment en question. Le *livre de Tobie* est suffisamment explicite j'imagine, quand il dit que Sennakhérib fut assassiné par ses fils 45 jours après son retour à Ninive ; et tous les fragmens possibles de Bérose, apocryphes ou non, ne prévaudront pas, pour moi du moins, contre le témoignage de l'Écriture.

Beaucoup de savans se sont occupés de l'étymologie du nom de *Sennakhérib*, et voici celle à laquelle Gesenius s'était arrêté en dernier lieu. « Sur l'étymologie de ce nom, Bohlen (*Obs. mss.*) » après avoir abandonné sa première opinion (*Symb.* 26), émet » une opinion très-plausible. Il pense qu'en sanscrit ce nom doit » être écrit *Senâgrib*, c'est-à-dire *vainqueur des armées*, ce qui » répond au néo-persan.

Le radical sanscrit *gribhati* signifie bien *saisir*, *empoigner*, mais *vaincre*, je ne le pense pas. Le composé *senâgribh* signifierait donc proprement *celui qui saisit les armées*. Je doute fort que ce soit là le nom du roi assyrien. Ce nom qu'*Hérodote* écrit Σαναχαριϐος se trouve dans l'Écriture sainte sous la forme סנחריב, *San-khérib* ; enfin, Josèphe écrit ce nom Σεναχηριϐος. Nous n'hésitons pas à adopter la forme que nous donne la Bible ; c'est-à-dire *San-khérib* ou *Sen-khérib*, en voyant dans le mot *San* ou *Sen* le véritable nom propre du prince en question, le mot חריב *Khérib*

n'étant qu'un surnom provenant du radical חרב, *il est désolé*, *devasté*, transitif il *extermina*, d'où la forme החריב, *il dépeupla*, *dévasta*. A notre avis donc, le nom de *San-khérib* signifiait *San le dévastateur*. C'est quelque chose comme le surnom donné près de 1200 ans plus tard au roi des Huns. Quant au nom *San*, peut-être était-il dans la langue usuelle muni d'une prise de son prosthétique, ce qui produisait alors un nom tel que *Asan*. Mais c'est là une simple hypothèse sur laquelle il ne serait pas prudent de s'arrêter plus de tems qu'elle ne le mérite. Quoi qu'il en soit, nous le répétons, nous nous en tiendrons à l'orthographe *San-khérib*.

XII. Règne de Salmanassar à Ninive. — Détails fournis par l'Écriture, — par Josèphe, — et par Ménandre. — Il règne de 728 jusqu'à 718.

Nous avons dit plus haut tout ce qu'il y avait à dire du roi d'Assyrie *Sargoun*; nous n'avons donc pas à y revenir ici, et nous pouvons passer immédiatement au règne de *Salmanassar*.

Cherchons dans l'Écriture sainte les passages qui le concernent.

Nous lisons dans les Rois (Liv. IV, ch. XVII). « 1. En la 12e année,
» d'Achaz, roi de Juda, Osée (הושע), fils d'Éla, régna sur Israël, à
» Samarie, pendant 9 ans.

« 3. Salmanassar, roi des Assyriens, monta contre lui, et Osée
» fut asservi à Salmanassar, roi des Assyriens, et il lui envoyait
» des tributs. »

Le roi d'Israël, comme le fit plus tard le roi de Juda, crut s'affranchir de la domination Assyrienne en se jetant dans les bras du roi d'Egypte, *Soua* (סוא, *Sabacon*, roi d'Ethiopie). Il cessa de payer le tribut, et la guerre éclata, guerre dans laquelle Osée fut fait prisonnier et chargé de fers (v. 4).

« 5. Salmanassar ravagea toute la terre, et, montant à Samarie,
» il l'assiégea pendant 3 ans. — 6. Or, en la 9e année d'Osée, le
» roi des Assyriens prit Samarie, et transféra les Israélites chez les
» Assyriens, etc. »

Au chapitre XVIII nous lisons encore :

« 9. En la 4e année du roi Ezéchias, qui était la 7e année d'Osée,
» fils d'Ela, roi d'Israël, Salmanassar, roi des Assyriens, vint à
» Samarie, l'assiégea, — 10. et la prit. C'est après 3 ans, en la 6^e^

» année du roi Ezéchias, c'est-à-dire la 9e année d'Osée, roi d'Is-
» raël, que Samarie fut prise. »

Nous n'avons pas d'autres passages de l'Ecriture concernant *Salmanassar*, car c'est à tort, nous le croyons du moins, qu'on a cru retrouver le même personnage désigné dans le verset 14 du ch. x d'*Osée* (וכל-מבצריך יושד כשד שלמן בית ארבאל), « Et
» toutes les forteresses seront dévastées comme *Schalman* a dé-
» truit Beith-arbel. »

Nous n'avons donc à discuter que les dates renfermées dans le passage que je viens d'extraire du *Livre des Rois*.

Achaz, roi de Juda, a régné de 742 à 727. La 12e année de son règne tombe en 730 ; c'est là la première année du règne d'*Osée*, fils d'Ela, roi d'Israël; celui-ci a régné 9 ans; donc il est resté sur le trône de 730 à 721. C'est contre lui que Salmanassar, roi d'Assyrie, se mit en campagne ; Osée fut obligé de reconnaître la suprématie assyrienne et de payer un tribut annuel à Salmanassar. Comptant sur l'assistance du roi *Sevek* ou *Sabakon*, il refusa bientôt de payer, et la guerre éclata. Osée fut fait prisonnier et Samarie sa capitale fut assiégée par le vainqueur. Le siége dura 3 ans. Dans la 9e année d'Osée, c'est-à-dire en 721, Samarie succomba, et ses habitans furent transportés en Assyrie.

Le chapitre suivant (v. 9) place le commencement du siége de Samarie à la 7e année du règne d'Osée, 4e du règne d'Ezéchias.

Ezéchias ayant régné de 727 à 698, la 5e année de son règne a pu commencer en 723; la 7e d'Osée est également 723; c'est donc bien de 723 qu'il s'agit. D'un autre côté le rapprochement de la date 723, à laquelle le siége de Samarie a commencé et de la date 721, à laquelle cette ville a été prise, prouve que les 3 années de siége signalées par l'Écriture, n'ont pas été accomplies, et qu'on a compté trois années, parce que la 3e année a été simplement entamée.

Comme vérification surabondante, nous ferons remarquer que la date de la prise de Samarie fixée par le v. 10 du ch. xviii, à l'année 6e d'Ezéchias, 9e d'Osée, se trouve encore reportée à 721. Tous les renseignemens chronologiques fournis par l'Ecriture,

concordent donc à merveille pour fixer les dates que nous venons d'établir.

Nous nous permettrons néanmoins quelques constatations de plus à propos des dates relatives à Ezéchias, roi de Juda.

Nous lisons dans les *Rois* (liv. IV, ch. XVIII) :

« 1. Dans la 3ᵉ année d'Osée, fils d'Ela, roi d'Israël, Ezéchias
» fils d'Akhaz, roi de Juda, devint roi.

» 2. Il était âgé de 25 ans quand il devint roi, et il régna 29 ans
» à Jérusalem.

» 3. Il fit ce qui est droit aux yeux de l'Éternel, selon tout ce
» que son père David avait fait.

» 7. L'Éternel fut avec lui : partout où il allait, il prospérait; il
» se révolta contre le roi d'Aschour, et ne lui fut pas assujetti. »

D'un autre côté, nous lisons dans le même livre (ch. XVI, v. 2).

« Achaz était âgé de 20 ans quand il devint roi, et il régna 16
» ans à Jérusalem. »

Les *Paralipomènes* disent de même (ch. XXIX, 1) : « Qu'Ezéchias
» devint roi à 25 ans et régna 29 ans, et qu'Achaz, âgé de 20 ans
» quand il devint roi, régna 16 ans. »

Ces chiffres, si exactement répétés de part et d'autre, semblent bien authentiques; et cependant voyons ce qu'ils impliquent.

Ezéchias avait 25 ans lorsqu'il monta sur le trône. Achaz, son père, en avait 20 à son avénement, et il a régné 16 ans. Il est donc mort à 36 ans; et, puisque son fils Ezéchias avait 25 ans lorsqu'il lui succéda, Achaz avait eu ce fils à 16 ans. Ceci nous paraît bien difficile à admettre, et nous sommes forcés de convenir une fois de plus que le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Le verset 1 du ch. XVIII des *Rois*, dont nous avons rappelé plus haut la teneur, identifie la 3ᵉ année d'Osée avec la 1ʳᵉ d'Ezéchias, et cette identification est parfaitement juste puisqu'Osée est monté sur le trône en 730, et Ezéchias en 727.

Jusqu'ici nous n'avons pu préciser que l'année dans laquelle *Salmanassar* reprit la campagne contre Osée après la tentative d'affranchissement de celui-ci. Nous n'avons pas mieux pu désigner l'époque à laquelle Salmanassar vint pour la première fois sur

les terres d'Israël, et réussit à imposer un tribut à Osée. Nous allons essayer tout au moins de rétrécir les limites du tems dans lequel ces événemens se sont accomplis.

Nous lisons dans les *Paralipomènes* (ch. XXIX, XXX, XXXI), les détails du rétablissement du culte de *Jéhovah*, ordonné par Ezéchias dès le jour de son avénement. Le temple fut purifié; le corps des *Cohenim* et des lévites rentra en fonctions, et la célébration de la Pâque qui ne put avoir lieu au 1er mois du règne d'Ezéchias, parce que le concours des fidèles à Jérusalem ne paraissait pas suffisant, non plus que le nombre des Cohenim et des lévites en fonctions, fut remise au 2e mois.

C'est donc en 727 que cette Pâque fut célébrée si solennellement. Ezéchias y avait fait convier par de nombreux messagers, tout le peuple d'Israël. Il les rappelait au culte du vrai Dieu, leur affirmant que c'était le seul moyen de détourner la colère de Jéhovah et d'obtenir de sa toute-puissance, le retour parmi eux de tous ceux qui étaient en captivité en Assyrie. « Jéhovah, leur disait-il, » reviendra vers le reste, qui parmi vous a échappé de la main des » rois d'Aschour (מכף מלכי אשור) (ch. XXX, v. 6). » Ceci nous donne à penser que l'expédition de Salmanassar avait eu lieu déjà en 727. En effet, le pluriel *les Rois* implique à ce qu'il semble les invasions de deux rois au moins, et l'Ecriture ne nous mentionne que *Theglath-phalasar* et *Salmanassar*; ainsi, très-probablement, dès la 1re année de son règne, Osée fut soumis au tribut que lui imposa, les armes à la main, le roi d'Assyrie.

De plus, dès cette première invasion, des captifs, en assez grand nombre furent emmenés en Assyrie.

L'appel d'Ezéchias fut peu écouté par les Israélites. Les tribus d'Issachar, de Manassé et de Zabulon étant seules venues à Jérusalem pour la célébration de la Pâque, tous les autres sujets d'Osée renvoyèrent avec des railleries les messagers du roi de Juda. Il est donc probable qu'à cette époque les Israélites s'étaient pliés au joug assyrien et si bien qu'ils avaient abandonné le culte de leurs pères.

Passons maintenant aux renseignemens que nous fournit le livre de *Josèphe*.

Nous lisons au livre IX, ch. 13, que *Salmanassar*, roi d'Assyrie, marcha contre Osée, roi d'Israël, qu'il le défit en bataille rangée, le soumit et le rendit tributaire.

La 4ᵉ année du règne d'Osée, dit Josèphe, commença le règne d'Ezéchias. Nous avons cité un verset de l'Ecriture sainte, qui place la 1ʳᵉ année d'Ezéchias en coïncidence avec la 3ᵉ d'Osée. Ici donc Josèphe a commis une légère erreur d'une année. L'historien juif raconte ensuite la célébration de la Pâque solennelle qui eut lieu à Jérusalem par la volonté d'Ezéchias, lequel, dès qu'il fut sur le trône, songea à rétablir dans tout son éclat le culte de Jéhovah. S'il faut en croire Josèphe, les envoyés d'Ezéchias en Israël furent non-seulement reçus avec irrévérence, mais encore mis à mort ! Le roi d'Assyrie, ajoute Josèphe (ch. XIII, n. 3), envoya auprès d'Ezéchias des ambassadeurs pour le sommer de lui payer le tribut annuel que payait son père, s'il ne voulait voir renverser sa puissance. Mais Ezéchias, soutenu par les paroles du prophète Isaïe, ne se laissa pas intimider par les menaces du roi d'Assyrie.

Ce roi ne peut être évidemment que *Salmanassar*, puisque la 1ʳᵉ expédition de Salmanassar contre Osée est certainement antérieure à l'avénement d'Ezéchias. L'injonction du roi d'Assyrie dut être portée à Ezéchias dans l'année même de son avénement ; c'est-à-dire en 727 ou 726.

Josèphe (ch. XIV), poursuivant son récit, dit que *Salmanassar*, instruit des projets d'alliance contre lui, du roi d'Israël avec *Soa* (Σωας), roi d'Egypte, fit marcher ses troupes contre Samarie, dans la 7ᵉ année du règne d'Osée. L'entrée de cette ville lui ayant été refusée, il en fit le siége, et il réussit à s'en rendre maître dans la 9ᵉ année du règne d'Osée, 7ᵉ du règne d'Ezéchias, roi de Jérusalem. Ainsi finit le royaume d'Israël, dont la population fut transportée en Médie et en Perse. Le roi Osée fut lui-même emmené vivant parmi les captifs. La 7ᵉ année du règne d'Osée est bien 723. La 9ᵉ, par conséquent, est 721, et cette 9ᵉ année se trouve désignée comme la 7ᵉ d'Ezéchias. Ezéchias ayant commencé à régner en 727, la 7ᵉ année de son règne a commencé 6 ans plus tard, c'est-à-dire encore en 721. Tous les chiffres déduits de l'Écriture sainte et de Josèphe sont donc parfaitement d'accord.

Nous devons à Josèphe (ch. XIV, n. 2) quelques renseignemens historiques, que nous ne trouvons que dans son livre.

« Le roi d'Assyrie, dit-il, fit une invasion armée dans toute la
» Syrie et en Phénicie; aussi son nom se trouve-t-il inscrit dans
» les *Archives tyriennes*, à cause de l'expédition qu'il fit contre
» Tyr, lorsqu'*Eloulaios* régnait dans cette ville. »

Josèphe cite ensuite un passage de *Ménandre*, auteur d'annales et traducteur des *Archives tyriennes*, qui dit : « Qu'*Eloulaios*,
» nommé *Pyas*, par les Tyriens, régna 36 ans. Les *Kittiiens* ayant
» essayé de se soustraire à la domination tyrienne, *Eloulaios* en-
» voya contre eux une flotte qui les fit rentrer dans le devoir. Alors
» le roi d'Assyrie marcha à son tour contre eux et contre toute la
» Phénicie. En peu de tems il eut conclu la paix avec toutes les
» populations phéniciennes, et il se retira. Dans cette circonstance,
» *Siden, Aceo, Tyr l'ancienne*, et nombre d'autres villes, se ren-
» dirent au roi d'Assyrie; mais les Tyriens ayant refusé de se sou-
» mettre à lui, il leur déclara de nouveau la guerre, en s'aidant
» d'une flotte de 60 vaisseaux, et 800 rameurs tout équipés qui
» lui avaient été donnés par les Phéniciens.
» La flotte tyrienne forte seulement de 12 navires, alla au de-
» vant de la flotte assyrienne qu'elle détruisit presque en-
» tièrement. Cette bataille navale fit grand honneur aux marins
» tyriens. Revenant encore une fois à la charge, le roi d'Assyrie
» fit garder et couper les cours d'eau et les aqueducs qui condui-
» saient dans la ville l'eau potable nécessaire aux Tyriens. Ceux-
» ci furent réduits à creuser des puits, dont ils burent l'eau pen-
» dant 5 années. » Tels sont les renseignemens que les *Annales tyriennes* fournissent sur le compte de Salmanassar.

Il ne nous reste plus qu'à rechercher la véritable forme du nom de Salmanassar.

La version grecque de *Tobie*, écrit ce nom *Enemessar*, tandis que la Vulgate et la version syriaque sont d'accord pour écrire *Salmanasar*. Le texte hébraïque écrit שלמנאסר; nous conserverons donc l'orthographe de *Salman-asar*.

On trouve dans les lexiques ce nom rendu par les mots : *verecundus erga ignem* (*dévôt envers le feu*). Mais nous adopterions dif-

ficilement cette version. Nous croyons donc que *Salman* était le véritable nom du monarque assyrien, dont le titre royal était אסר, le *sar*, le *roi*; d'où résulte que son nom conservé par l'Ecriture, signifiait *Salman le roi.*

Nous avons mentionné déjà un passage de l'Écriture (Osée, chap. x, v. 14), où il est question de la défaite subie à Arbèle, par un personnage assyrien nommé *Salman*, et dans lequel les commentateurs ont cru retrouver notre *Salman-asar*. Nous ne croyons pas cette identification permise; rien d'ailleurs ne saurait la suggérer que la ressemblance du nom *Salman*, avec le nom de *Salman-asar;* et l'omission du titre *asar*, ne nous semble pas un fait qu'il soit possible de considérer comme sans importance; nous verrons d'ailleurs plus tard quel peut être ce *Salman* du livre d'Osée.

Les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* rapportent à l'année 720, l'association d'Osée et de *Soua* (*Sevek*). Ils fixent de plus, la mort de Salmanasar à 712. Toute la discussion qui précède, réfute suffisamment cette opinion qui ne nous paraît pas soutenable en face de tous les passages que nous avons extraits de l'Écriture-Sainte.

XIII. Règne des rois de Babylone. — Iloulaïos règne 5 ans de 726 à 721. — Khinzer et Por, 5 ans, entre 731 et 726. — Nabios, 2 ans de 733 à 731. — Tems de révolutions.

Revenons maintenant de Ninive à Babylone.

Nous avons, à l'aide du *Canon de Ptolémée* et des observations d'éclipses de lune, fixé la 1re année du règne de *Mérodakh Bêladon* à l'année 721.

Ce prince était fils de *Bêl-adon* comme nous l'apprend l'Écriture, c'est là un fait qu'il n'est pas possible de révoquer en doute, et cependant son prédécesseur immédiat porte dans le *Canon* de Ptolémée, le nom d'*Iloulaïos* (Ιλουλαιός. MS. de Paris et SYNCELLE, Ιλλουλαιος, variante du SYNCELLE).

Le prédécesseur de *Merodakh-Bêladon* ne fut donc pas son père. *Iloulaïos* a régné 5 ans, c'est-à-dire de 726 à 721.

Quelle est la forme véritable du nom de ce prince? il n'est pas facile de le deviner.

Nous avons vu plus haut qu'un fragment de *Ménandre* conservé

par Josèphe donne précisément le même nom à un roi de Tyr. Nous en pouvons conclure que ce nom porté par un prince Phénicien devrait, comme tous les noms phéniciens, comporter une signification puisée dans la langue phénicienne ou hébraïque; mais nous renoncerons prudemment à chercher cette signification.

Nous nous contenterons d'écrire *Iloulaï*.

Avant *Iloulaï* ont régné ensemble pendant 5 ans deux princes nommés *Khinzer* et *Por* ou *Pyr* (Κινζηρος καὶ Πωρος, MS. de Paris et SYNCELLE. Κινζηρος καὶ Πυρρος, variante du SYNCELLE). Ces deux princes furent-ils deux frères ou deux associés? il ne nous est pas possible encore de le décider; mais nous pouvons espérer que les textes originaux assyriens, fournis par les inscriptions *cunéiformes* nous l'apprendront un jour.

Quoi qu'il en soit nous inscrirons entre 731 et 726 deux princes corégnants appelés *Khinzer* et *Por* ou *Pyr*.

Enfin avant Khinzer et Por ou Pyr, nous trouvons dans le *Canon* de Ptolémée, un souverain nommé *Nabios* ou *Nadios* (Ναβιος, SYNCELLE, Ναδιος, MS. de Paris) auquel reviennent 2 années de règne seulement. Dans le Syncelle ce chiffre n'est pas fixé d'une manière absolue, car le règne de *Nabios* est porté à 2 ans, puis à 8 ans. Comme nous ne pouvons nous écarter de la copie du manuscrit de Paris nous sommes assurés que le règne de ce prince à duré 2 ans.

Quant à son nom nous ne pouvons que proposer de lui conserver la forme Ναβι jusqu'à ce que des faits nouveaux viennent éclaicir la question. *Nabi* a donc régné de 733 à 731. Avant lui vient immédiatement *Nabonassar*, chef de la dynastie Chaldéenne de Babylone, dont nous nous occuperons un peu plus loin.

Du fait que les règnes de Nabi, de Khinzer, de Pyr et d'Iloulaï ont pris ensemble 12 ans seulement, on peut conclure que ces règnes n'ont pas été exempts de traverses. Il n'est guère possible que quatre souverains se soient succédé en 12 ans, sans que des révolutions aient renversé les uns pour exalter les autres. Si nous ajoutons à cette considération, cette autre considération que *Merodakh Bêladon* était fils de *Bêladon*, et que celui-ci n'est très probablement, ainsi que nous le verrons, que *Nabonassar*, nous serons con-

duits à penser qu'à la mort de Nabonassar, son fils Mérodakh Bêl-adon fut écarté pendant 12 ans du trône par une dynastie d'usurpateurs composée des quatre princes, Nabi, Khinzer, Pyr et Iloulaï, après l'expulsion desquels il rentra en possession de la couronne qui lui avait été enlevée [1].

Quittons maintenant Babylone pour revenir à Ninive.

XIV. Règne des rois de Ninive. — Qui est Teglathphalasar? Son invasion en Syrie en 742. — Son nom est Téglat-fala-sar. — Autres rois de Ninive. — Phoul, son expédition en Israël en 770.

Quelques passages de l'Écriture sainte sont relatifs à un roi d'Assyrie plus ancien que Salmanasar. Les voici :

IV *Rois*, ch. XV, v. 27. « Dans la 52me année d'Azarias, roi de » Judée, *Phacée* fils de Roméliah, devint roi d'Israël à Samarie, » 20 ans... 29. Du tems de Phacée roi d'Israël, *Tiglath-Phalasar*, » vint et prit Ayon et Abel-beth-maacha, Janoë, Kedech, Atsor, » Galaad et la Galilée, tout le pays de Nephtali, et il transporta » tous les habitans en Assyrie. »

« Un peu plus loin (ch. XVI, v. 1) nous lisons encore :

« 1. Dans la 17e année de Phacée, fils de Roméliah, Akhaz, fils » de Joathan, roi de Judée, commença à régner... 5. Alors *Ratzen*, » roi d'Aran, et Phacée, fils de Roméliah, roi d'Israël, montèrent » contre Jérusalem, à la guerre; ils assiégèrent Akhaz, mais ils ne » purent combattre..... 7. Akhaz envoya des messagers à *Tiglath-* » *Phalasar*, roi d'Assour, pour lui dire : Je suis ton serviteur et » ton fils; monte et délivre-moi de la main du roi d'Aram et de la » main du roi d'Israël, qui s'élèvent contre moi..... 8. Akhaz prit » l'argent et l'or qui se trouvait dans la maison de l'Eternel et dans les » trésors de la maison royale et l'envoya au roi d'Assour comme » don... 9. Le roi d'Assour y acquiesca et monta à Damas, la prit

[1] J'ignore où les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* ont puisé les renseignemens qui leur ont fourni la liste suivante : 733 Nadius, 731 Chinzirus fils ou frère de Nadius, 728 Porus, 726 Jugée, 721 Mardokem père, très-probablement le Mérodach-Baladan de l'Écriture; liste dans laquelle Chinzirus et Porus se sont succédé au lieu de régner en même tems.

» et en transporta les habitans à *Kyr*, et fit mourir *Ratzen*... 10. Le » roi Achaz alla au-devant de *Tiglath-Phalasar*, roi d'Assour à Da- » mas, etc., etc. »

Dans les *Paralipomènes* (ch. XXVIII) nous lisons :

« 16. En ce tems, le roi Akhaz envoya vers *les rois* d'Assour » pour leur demander des secours [1]... 20. *Thelgath-Phalnasar*, roi » d'Assour, vint contre lui, le mit dans la gêne et ne l'assista pas [2]... » 21. Car Akhaz avait dilapidé la maison de Jéhovah et la maison » du roi et des princes, et en avait donné au roi d'Assour ; ce qui » ne lui fut d'aucun secours. »

Discutons ces passages ; le règne de *Phacée*, roi d'Israël, commença la 52ᵉ d'Azarias, roi de Juda. Azarias ayant régné de 810 à 759, c'est précisément l'année 759 qui est à la fois la 52ᵉ et la dernière année d'Azarias, et la 1ʳᵉ de Phacée. Joatham et Phacée sont donc arrivés au trône dans la même année, le premier à Samarie, et le second à Jérusalem.

Le règne d'*Akhaz* commença dans la 17ᵉ année de Phacée : nous devons donc placer l'avènement d'Achaz à l'année 743. Lorsque ce prince succéda à son père Joatham, celui-ci était déjà en guerre avec Phacée, roi d'Israël, et avec Ratzen, roi d'Aram ou d'Elam, car nous lisons dans les *Rois* (l. IV, ch. XV, v. 37). « En ce tems-là, l'Eternel » commença à envoyer contre Juda Ratzen, roi d'Aram, et Phacée, » fils de Roméliah... 38. *Joatham* se coucha avec ses pères, et fut » enseveli auprès de ses pères dans la ville de David, son père, et » *Akhaz* son fils régna à sa place. » Akhaz trouva donc son royaume menacé par deux puissances ennemies. Se jeter entre les bras des

[1] Ceci est la traduction rigoureuse du texte que voici : בעת ההיא שלח המלך אחז על-מלכי אשור לעזר לו ; la traduction de la *Vulgate* qui porte *ad regem Assyriorum*, est donc peu correcte. Est-ce le texte original, est-ce la Vulgate qui a tort ? Il ne m'appartient pas de le décider.

[2] Voici le texte : ויבא עליו תלגת פלנאסר מלך-אשור ויצר לו ולא חזקו. La Vulgate traduit : *adduxitque contra eum Thelgath-Phalnasar, regem Assyriorum, qui et afflixit eum et nullo resistente vastâvit.* — Il est, je pense, permis de déclarer qu'il y a là un contre-sens.

Assyriens, était un moyen sûr de détourner l'orage; il n'hésita pas à provoquer l'intervention armée de *Théglath-Falasar*, intervention qu'il paya grassement. Le roi d'Assyrie s'empressa de saisir cette occasion de conquérir le pays d'*Aram* et la *Judée*. Il se mit en campagne, prit Damas, capitale du roi Ratzen qui fut mis à mort, y reçut la soumission d'Akhaz qui vint en personne lui rendre hommage, et parcourut ensuite, le glaive à la main, toute la Judée dont une partie de la population fut emmenée en captivité.

Puisque le roi *Akhaz* trouva la guerre entamée, il dut probablement appeler le roi d'Assyrie à son secours peu de tems après son accession au trône. Nous pourrions donc fixer à l'année 742 l'entrée en campagne de *Théglath-Falasar*, la prise de Damas, la mort de Ratzen [1] et la dévastation de la Judée, si nous n'avions pas d'autres renseignemens que ceux qui nous sont fournis par l'Ecriture sainte.

Voici maintenant ce que nous trouvons dans *Josephe* [2]. *Joatham* mourut à 41 ans, après en avoir régné 16. Il eut pour successeur son fils *Achaz*, lequel imita l'exemple des rois d'Israël, et sacrifia aux faux dieux, immolant son propre fils par le feu, suivant la coutume chananéenne. Il fut alors attaqué par *Arazès*, roi de Damas et par Phacée roi des Israélites, qui s'étaient ligués contre lui. Ceux-ci le forcèrent à se retirer dans les murs de Jérusalem, où ils le tinrent long-tems assiégé sans pouvoir s'emparer de la place.

Le roi de Syrie ayant pris *Aïlath*, ville située sur la mer rouge, en fit massacrer les habitans qu'il remplaça par une colonie de Syriens. Puis, après avoir mis à mort une multitude de juifs dans les places fortes ou dans les campagnes, il s'en retourna à Damas avec un riche butin. Le roi de Jérusalem, à la nouvelle que les Syriens s'étaient retirés, se crut en mesure de faire tête aux forces du roi d'Israël. Il marcha donc contre lui avec son armée et subit une ef-

[1] Nous nous bornerons à faire remarquer que les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, affirment que Ratzen se soumit volontairement à Théglath-Falasar; ils n'avaient probablement pas lu le v. 9 du ch. XVI du livre IV des *Rois*.

[2] *Antiquités judaiq.*, livre IX, ch. 12.

froyable défaite; car dans une seule journée 120,000 Juifs furent égorgés par les Israélites, dont le chef *Zacharias* tua de sa propre main Amasias, fils du roi Achaz, dans la bataille. Une foule de prisonniers de tout âge et de tout sexe fut ensuite emmenée à Samarie. (n. 2) Ce fut alors qu'Achaz, affaibli par cette défaite, envoya des ambassadeurs au roi d'Assyrie *Thégla-phalassar*, (Θεγλαφαλασσαρης) pour le supplier de contracter avec lui un traité d'alliance offensive et défensive contre les Israélites et les Syriens, en promettant de lui payer une somme considérable. De riches présens étaient portés à l'avance par les ambassadeurs d'Achaz.

Théglath-Falasar s'empressa d'accepter les offres du roi de Juda; il se mit incontinent en campagne, battit les Syriens, prit Damas et mit à mort le roi de Syrie, Arazès. Les habitans de Damas furent transportés dans la *Médie supérieure*, et une colonie assyrienne occupa leur ville.

Vint ensuite le tour des Israélites dont le pays fut ravagé. Une multitude de captifs fut également transportée en Assyrie. Alors *Achaz* dépouilla le temple du Seigneur, il vida le trésor royal et vint à Damas offrir au vainqueur le prix de son assistance; puis il retourna dans sa capitale où il continua à servir les dieux des Syriens vaincus. Peu après il fut lui-même attaqué et battu par l'Assyrien qui lui imposa son culte. Enfin *Achaz* mourut à 36 ans, après un règne de 16 années.

Ces faits sont d'accord avec l'Ecriture sainte, où presque tous se trouvent consignés, soit dans les *Rois*, soit dans les *Paralipomènes*.

Toutefois nous devons faire observer que le siége de Jérusalem fut long, que *Ratzen* eut le tems de ravager le pays, et de regagner Damas avec son butin. Achaz, se croyant délivré de l'un de ses ennemis, se mit en campagne contre *Phacée* et essuya une cruelle défaite.

Ce fut alors seulement qu'il appela *Théglath-Falasar*. Or tous ces faits n'ont pu s'accomplir, ce me semble, en moins d'une année: c'est donc vers 742, au plus tôt, qu'eut lieu l'invasion du roi d'Assyrie en Syrie et en Israël.

Le chapitre xi de Josèphe contient un passage relatif à la même expédition de *Théglath-Falasar* et dont voici la substance.

Le roi d'Assyrie, nommé *Théglaphalasar*, étant entré en campagne contre les Israélites, soumit toute la terre Galadène, le pays au delà du Jourdain, la Galilée, Cydiza et Azora, en emmena les habitans en captivité, et retourna dans son pays.

Evidemment nous avons ici une contre-partie du v. 29, du ch. xv du liv. IV des *Rois*; et Josèphe aura parlé une première fois, en s'occupant de Phacée, de l'expédition qu'il raconte encore en s'occupant d'Achaz.

Le nom de souverain de Ninive, dont nous venons de nous occuper, est écrit de trois façons différentes dans les livres saints : תגלת פלאסר, תלגת פלנסר, תגלת פלס. Josèphe l'écrit Θεγλαφαλασσαρης. C'est donc à la variante dans laquelle se trouve la forme תגלת, *Téglath*, que nous devons donner la préférence.

Voici ce qu'en dit Cahen. Note au v. 29 du ch. xv du IVe liv. des Rois. « תגלת פלאסר *Tiglath-Pilesser;* au chapitre XVI, v. 7, ce
» nom est écrit תגלת פלסר; I *Chron*. ch. v, v. 6, et II *Chron*. ch.
» XXVIII, v. 20, il y a פלנאסר. La première partie de ce nom paraît,
» selon les meilleurs commentateurs, être *Diglath*, le *Tigre*. La
» seconde partie signifie, d'après Gésenius, qui cite des analogies,
» *dominateur;* ainsi *le maître, le dominateur du Tigre*. »

Nous ne saurions admettre l'existence de pareille inversion dans la composition d'un nom propre. Nous aimons mieux regarder le mot *Tiglat*, comme le nom du roi; et ne voir qu'un titre ou surnom dans le composé פלאסר, où entrent les deux mots פלא, *vir admirabilis*, et סר *prince*; ce qui nous donne le nom significatif, *Tiglat le prince admirable*. Nous adopterons donc l'orthographe définitive, *Tiglat-fala-sar*.

Poursuivons l'étude des passages de l'Ecriture sainte relatifs aux rois de Ninive.

Dans le IVe liv. des *Rois* (ch. xv) nous lisons, v. 17.

« Dans la 39e année d'Azarias, roi de Juda, *Manahem*, fils de
» Gadi, vint à régner sur Israël (et régna) 10 ans à Samarie. 18. Il
» fit ce qui est mal aux yeux de l'Eternel; il ne se détourna pas
» des péchés de *Jéroboam*, fils de Nabat, qui avait fait pécher Israël
» toute sa vie. 19. *Foul*, roi d'Assyrie, vint contre le pays, et Ma-
» nahem donna à *Foul* 1000 kikars d'argent pour que ses mains

» fussent avec lui pour l'affermissement de la royauté en sa main.
» 20... Le roi d'Assour s'en retourna et ne s'arrêta point au pays. »

La 39e année d'Azarias tombant en 771, Manahem a régné de 771 à 761. Malheureusement rien ne précise dans ce précieux passage l'année de Manahem dans laquelle eut lieu l'expédition de *Foul*. Seulement nous devons faire observer que Manahem demande au roi d'Assyrie d'affermir son autorité royale, et cette demande, par sa nature même, prouve qu'elle dut être faite au commencement du règne de Manahem. D'ailleurs l'accession de celui-ci au trône avait été précédée de deux règnes fort courts; celui de *Sellum*, d'un mois, celui de *Zacharie*, de six mois; et ces deux règnes avaient été eux-mêmes précédés d'un interrègne de 12 ans. Le trône d'Israël était donc bien ébranlé lorsque Manahem vint s'y asseoir, et les révolutions successives dont le pays venait d'être coup sur coup le théâtre, avaient dû tout naturellement éveiller dans la pensée du roi d'Assyrie l'envie de s'emparer du pays d'Israël. Il y a donc quelque raison d'admettre que l'expédition de *Foul* eut lieu vers 770 [1].

Voici comment *Josèphe* expose le même fait (lib. IX, ch. XI).

Il raconte d'abord comment *Manahem* mit à mort Sellum, meurtrier et successeur d'Azarias. Manahem, chef de l'armée, était à *Tharsa* à l'époque de cet attentat. Il marcha sur-le-champ sur Samarie avec toutes ses troupes, défit l'armée de Sellum qui périt lui-même dans le combat. Il prit alors la couronne et après s'être fait reconnaître roi d'Israël, il marcha sur *Thapsa*. Mais cette ville lui ferma ses portes, et Manahem, pour se venger de cet affront, se mit à ravager tout le pays par le fer et par le feu; en même tems il assiégea Thapsa, dont il se rendit maître, et dont tous les habitans furent passés au fil de l'épée, sans distinction d'âge

[1] Nous ne pouvons tirer aucun parti chronologiquement parlant du verset 26 du ch. V du livre 1 des Paralipomènes qui est ainsi conçu : « Alors le Dieu d'Israël excita l'esprit de *Foul*, roi d'Assour, et l'esprit » de *Tiglath Pilnessar*, roi d'Assour, qui expulsèrent Ruben, Gad, et » la demi-tribu de Manassé; ils les conduisirent à Khalakh, à Khabour, » à Hara, et au fleuve Gozan jusqu'à ce jour. »

ni de sexe. Une pareille barbarie eût été impardonnable envers des ennemis, mais envers des compatriotes, elle est abominable. Manahem, ayant signalé de la sorte le début de son règne, resta 10 ans sur le trône, donnant tous les exemples de la perversité et de la cruauté.

Foul, roi des Assyriens lui ayant déclaré la guerre, il n'osa pas le recevoir les armes à la main, et se débarrassa de l'ennemi en lui faisant compter pour prix de sa retraite la somme énorme de 1000 talents d'argent. Pour parfaire cette somme, chaque tête dut être imposée de 50 drachmes. Après ces événemens, il mourut à Samarie, laissant le trône à son fils Phacéias. Celui-ci, héritier de la cruauté de son père, fut assassiné dans un festin par Phacée, fils de Romélias; ce Phacée, pendant un règne de 20 ans, fut comme ses deux prédécesseurs un modèle d'impiété et d'iniquité. Ce fut contre lui que marcha *Théglaphalassar*.

On voit que ce récit de Josèphe, s'il ajoute quelques détails à ceux que nous avons extraits de l'Ecriture, ne fixe pas plus rigoureusement la date de l'expédition de *Foul* contre le royaume d'Israël. Quant à l'orthographe que nous devons adopter pour ce nom, elle nous est donnée par l'Ecriture sainte, et nous ne nous en écarterons pas [1].

[1] Dans l'*Art de vérifier les dates*, Pul ou *Phul* est donné comme le chef d'une 2e dynastie assyrienne. Ful est le père de Tiglat Falasar; il est assimilé à Sardanapale II, et Tiglat-Falasar à Ninus II; de plus, Ful est classé comme successeur immédiat du Sardanapale de Diodore et de Justin, que l'on assimile à Empacnès, dernier roi de la Ire dynastie assyrienne, dont la liste a été conservée avec plus ou moins d'altération par Moyse de Khorène et par Georges le Syncelle.

Enfin, Dom Calmet, dans son *Dictionnaire de la Bible*, dit qu'on suppose que Foul fut le père de Sardanapale. S'il en était réellement ainsi, le Sardanapale roi d'Assyrie, dont il est question à propos de la révolte de *Belesis* et d'Arbace, serait précisément celui qui aurait laissé usurper à *Nabou-natzar*, le royaume de Babylone. Ce *Nabou-natzar* serait probablement alors *Belesis* lui-même, ou peut-être le fils et successeur de Belesis. Alors Mérodakh-Bèladon, fils de Bèladon, serait réellement le

XV. Règne de Nabonassar. — Il règne 14 ans, de 747 à 733, avant J.-C. — D'où vient l'ère qui porte son nom. — Son vrai nom est Nabou-Natzar. — Discussion sur le règne de Sardanapale, d'après Diodore. — C'est le Khin-al-adan de l'Écriture. — Prophétie de Nahoum contre Ninive. — La ville de Nô-Amoun est Thèbes. — Ce qu'en disent Jérémie et Tobie. — Ninive fut détruite en 625 avant J.-C. — Témoignage d'Hérodote et de Ctésias.

Il nous reste, pour avoir rempli le cadre que nous nous étions proposé, à discuter les dates du règne de *Nabonassar,* fondateur de la dynastie chaldéenne, dont le *canon* nous a été conservé par Ptolémée.

Nous y lisons que Nabonassar a régné 14 ans. (La copie de Georges le Syncelle porte 25 ans, mais c'est une erreur.) C'est-à-dire de 747 à 733. Il est inutile de rappeler ici que l'année de l'avènement de Nabonassar nous est donnée par divers calculs d'éclipses de lune, et que par conséquent cette date ne présente aucune espèce d'incertitude.

Georges le Syncelle nous apprend que les Chaldéens observèrent et notèrent avec le plus grand soin tous les phénomènes du cours des astres, à partir du règne de *Nabonassar*, et que les mathématiciens grecs ont tiré grand parti de ces observations précises.

Il ajoute, d'après le témoignage d'*Alexandre* et de *Bérose*, que Nabonassar, après avoir fait recueillir tous les faits historiques des règnes antérieurs au sien, décréta qu'à l'avenir l'énumération des rois de Chaldée ne commencerait qu'à lui, et qu'elle serait rattachée, par des calculs positifs, aux phénomènes célestes.

Telle est la raison pour laquelle le célèbre *Canon de Ptolémée* commence à l'avènement de Nabonassar, avènement qui eut lieu en 747, ainsi que nous l'avons dit.

Georges le Syncelle ajoute, du reste, que c'est à cette décision de Nabonassar qu'il faut attribuer l'impossibilité où se trouvent les

fils de *Nabou-natzar*, momentanément écarté du trône pendant 12 ans par des usurpateurs et rétabli en 721.

chronographes de donner une liste des rois de Chaldée, autre que celle qui commence à Nabonassar.

L'*Art de vérifier les dates* fait de Nabonassar le fils de *Bélésis*, l'associé de la fameuse conspiration d'Arbace le Mède, contre la puissance Ninivite.

Il y est dit de plus, que la 1re année de l'*ère de Nabonassar* commença le 26 février 747.

Il nous reste à fixer l'orthographe du nom de ce prince. Il est évident d'abord que ce nom comporte comme premier élément le nom divin *Nabou*. Quant à l'élément final, je suis bien tenté d'y chercher le radical נצר, *custodivit*, *tuitus est*. De telle sorte que ce nom signifierait *Nabou l'a protégé*, pour *celui que Nabou a protégé*. Nous avons donc ainsi la forme régulière *Nabou-natzar*.

Si nous croyons Georges le Syncelle, qui écrit le nom de ce prince Ναβονάσαρος, il aurait également porté le nom de *Salmanasar*; mais le chronographe oublie malheureusement de nous dire où il a puisé ce renseignement, qui ne nous paraît pas digne d'une très-grande confiance.

Nous sommes arrivés à la limite supérieure du cadre que nous nous étions tracé; mais ici se présente de nouveau la discussion d'un point historique extrêmement important.

Chacun devine que nous voulons parler de l'histoire du roi de Ninive, Sardanapale, racontée par *Diodore*, et que nous avons appliquée à *Sarac-Khin-âl-adan*. Nous allons démontrer que l'Écriture sainte nous offre des moyens d'induction en faveur de notre opinion.

Commençons donc par enregistrer tous les passages sacrés qui parlent de la grande catastrophe qui frappa Ninive.

Plusieurs prophéties annoncèrent la ruine de Ninive. La plus ancienne est celle de *Jonas*. Suivant l'opinion du savant rabbin Abarbanel, Jonas a prophétisé du tems de Jéroboam, fils de Joas, lequel a régné de 825 à 784. Il tire cette induction sur l'époque de Jonas, du verset 25 du ch. XIV du liv. IV des *Rois*.

Nahoum a également prophétisé contre Ninive, au tems de Manassé, fils d'Ézéchias, comme il est dit dans le *Seder olam*, c'est-à-dire de 698 à 643.

Voici un passage curieux du commentaire d'*Abarbanel* sur les douze petits prophètes :

« *Nahoum* est appelé *Elkoschi*, non pas à cause de son pays et « de sa ville, car dans Josué il n'y a pas de ville du nom d'*Elkosch*, « mais ce mot vient de לקש, qui signifie *retard*, *empêchement*, » comme disent les grammairiens. C'est pour cela qu'on appelle » מלקוש la *pluie tardive*. Déjà Jonathan le Chaldéen dit que » *Nahoum* a prophétisé sur Ninive, la même prophétie qu'a pro- » noncé sur elle Jonas, fils d'Amithaï, comme nous le verrons » dans sa prophétie. Nahoum ayant fait cette prophétie après Jonas, » il est appelé אלקושי (Elkoschi, *tardif*). »

Dans le sommaire qu'Abarbanel donne de la prophétie de Nahoum, il s'exprime ainsi : « Annonce de la ruine de *Ninive*, mé- » tropole du royaume d'Assour. Ruine de *Sanherib*, de ses guer- » riers et de ses cavaliers, parce qu'ils ont détruit les tribus d'Israël » et leur pays. »

Les événemens prédits par *Jonas* et *Nahoum* à au moins 86 ans de distance (car il y a 86 ans d'intervalle entre la dernière année de Jéroboam et la première de Manassé), constituent-ils un seul et même évènement, comme le dit Abarbanel ? C'est ce qu'il importe de constater avant tout. Voyons donc si les textes peuvent nous fournir quelque lumière à ce sujet.

Et d'abord, la catastrophe annoncée par Jonas est-elle arrivée ? Non. Le roi de Ninive (מלך נינוה, *Jonas*, ch. III, v. 6), averti des prédications menaçantes de Jonas, ordonna une pénitence générale de son peuple, et Jéhovah ne frappa pas le coup qu'il avait fait annoncer.

« 10. Dieu vit leurs œuvres, et qu'ils étaient revenus de leur » mauvaise voie, et Dieu se repentit du mal qu'il avait résolu de » leur faire, et ne l'exécuta pas. »

La ruine de Ninive prophétisée par Jonas, n'a donc pas eu lieu. Voici un premier fait dont nous devons prendre bonne note.

Passons à *Nahoum*. La version chaldéenne porte : « Fardeau du » calice de malédiction pour faire boire à Ninive, contre laquelle a » d'abord prophétisé Jonas, fils d'Amithaï, prophète de Gath-

» khefer, sur quoi elle revint de ses péchés; mais comme elle » pécha encore, Nahoum vint prophétiser contre elle. »

La prophétie de *Nahoum* portait donc sur Ninive florissante, et que nulle catastrophe n'avait encore frappée.

Voyons ce que dit *Nahoum* (ch. I, v. 8) : « Mais avec une inon- » dation qui passe, il ruinera la place, et il chasse ses ennemis dans » les ténèbres. »

N'y a-t-il pas là une prophétie évidente de cette inondation fatale qui renversa les remparts de Ninive, et qui enleva toute chance de salut au roi *Sardanapale?* Je n'hésite pas à le croire.

Voyons ce que disent les versets suivants :

« 8. Que méditez-vous contre *Jéhovah;* il consomme la ruine; » il ne s'élèvera pas une seconde fois une tribulation.

» 10. Car entrelacés comme des ronces, ils sont consumés comme » la paille entièrement sèche. »

La parole du prophète est terrible. *Jéhovah* ne s'y prendra pas à deux fois pour consommer la ruine de la ville maudite; et l'incendie consommera l'œuvre de l'inondation.

« 12. Ainsi dit *Jéhovah :* Quoiqu'en sécurité et nombreux, ils » seront abattus et disparaîtront; je t'ai châtié, je ne te châtierai » plus. »

La deuxième partie de ce verset semble s'adresser à Israël; la cruelle domination assyrienne lui a été donnée comme châtiment, et cette domination va être anéantie.

« 13. Et maintenant, je briserai son joug qui pèse sur toi et je » délierai tes liens. »

Ce verset est l'explication assez précise, à notre sens, de la phrase du verset précédent, ועִנתך לא אענך עוד.

« 14. *Jéhovah* l'a ordonné sur toi; ton nom ne se transmettra » plus; de la main de Dieu je retrancherai les images taillées ou » fondues, j'en ferai ton tombeau, car tu es méprisé. »

Tous les commentateurs admettent que ce verset s'adresse au roi d'Assyrie, que menace la prophétie, et cela paraît évident. La fin du *Sardanapale* de Diodore n'est-elle pas écrite dans ce verset?

Le chapitre II s'adresse d'abord au peuple de Dieu. « Célèbre,

» ô Juda, tes solennités, acquitte tes vœux, car le pervers ne passera plus au milieu de toi, il est tout exterminé. — 2. Le Destructeur monte contre toi; garde la forteresse, regarde le chemin, affermis tes reins, recueille bravement ta force. — 3. Car » *Jéhovah* rétablit l'orgueil de Jacob comme l'orgueil d'Israël; car » les pillards les ont pillés, et ont coupé leurs ceps. — 4. Le bouclier de ses braves est rougi; les gens de guerre sont vêtus de » cramoisi; le char étincelle de feu au jour du combat; les dards » sont empoisonnés. — 5. Dans les rues, les chars s'élancent; ils » s'entre-choquent sur les places; leur aspect est comme des flambeaux, ils courent comme des éclairs. — 6. Il se souvient de ses » hommes puissants; ils chancellent dans leur marche; ils se précipitent vers la muraille, la tortue est préparée. . . — 7. Les » portes des fleuves sont ouvertes, et le temple s'évanouit. — 8. La » reine est emmenée captive, et ses esclaves soupirent comme le » roucoulement des colombes, se frappent la poitrine. — 9. Et » *Ninive*, depuis des jours, est comme un lac d'eau; voilà qu'ils » fuient; arrêtez! arrêtez! mais nul ne se retourne. — 10. Pillez » l'argent, pillez l'or, le trésor est infini; dépouillez-la de tout vase » précieux. — 11. Vidée! et dévastée! et détruite! le cœur tombe » en défaillance, les genoux chancellent, la souffrance dans tous » les reins, la face de tous se couvre de rides. »

Je n'ai pu résister au plaisir de citer ces terribles images de dévastation, rendues en si magnifiques paroles par le prophète; on me le pardonnera, j'espère.

Le second verset, celui qui dit : « Le Destructeur monte contre » lui; » s'adresse, selon toute apparence, à l'Assyrien. A partir du verset 4, il est encore question de l'armée qui défend Ninive, puisque : « Ses chars courent dans les rues et s'entre-choquent sur les » places. Ils courent aux murailles, il est trop tard; la tortue est » préparée, l'assaut commence; les fleuves ont eux-mêmes ouvert » la brèche; le temple s'évanouit, et le pillage de la ville inondée » commence. »

Je le demande encore, est-il possible de trouver une description plus explicite, plus poétique de la ruine de *Sardanapale* et de *Ninive?* Concluons donc que la catastrophe prédite par *Nahoum*

est bien la ruine de *Ninive*, accomplie par *Nabou-pal-atzar* et le roi des Mèdes, *Cyaxare*, en 625.

Nous le répéterons encore, on ne détruit une ville florissante qu'à la condition qu'elle est debout et florissante au moment où la frappe la ruine qui l'anéantit. Si donc, en 625, Ninive a été détruite de fond en comble, c'est qu'aucun malheur de ce genre ne l'avait accablée encore.

Au chapitre III se présente un fait très-important à consigner.

Le prophète s'adresse encore à Ninivé, et lui demande « si elle » est meilleure que *Nô-Amoun*, נא אמון, assise parmi les canaux, » ayant de l'eau autour d'elle, dont le *Nil* est la force, qui a le Nil » pour muraille ?

» 9. *Couch* (l'Ethiopie) était sa force, et les Egyptiens, les Pouts » et les Loubim étaient ses soutiens. — 10. Elle aussi en exil est » allée en captivité. Ses enfans aussi sont brisés au coin de toutes » les rues; on a tiré sur ses plus illustres, et tous ses grands ont » été chargés de fers. »

Quelle peut-être, d'abord, la ville qui porte le nom de *Nô-Amoun?* Quel est l'évènement auquel il est fait allusion? Ces deux questions méritent bien qu'on s'y arrête un moment.

Quant à la première, je lis dans la note de Cahen, au verset 8, (ch. III de Nahoum) : « *Nô-Amoun*, appelée par les Grecs *Diospo-* » *lis; Nô*, dit Wiener, ville forte et considérable d'Egypte qui, du » tems de notre prophète, avait été ravagée par un conquérant. Il » y avait deux villes de ce nom : l'une dans la haute Egypte, » *Thèbes;* l'autre dans la basse Egypte. En note, Wiener ajoute: » אמון est le nom du dieu égyptien *Amoun*. נא, *Nô*, signifie *por-* » *tion, partie;* en copte, *Nô* signifie *cordeau* pour mesurer. Dans » Ezéchiel, (xxx, 16), les Septante... rendent Nô par Διοσπόλις. Justi » dit que *Nô-Ammon* signifie le *lieu d'Ammon* (נא de נאנ *de-* » *meurer*). Le Chaldéen l'appelle *Alexandrie*. La plupart des » commentateurs modernes pensent néanmoins qu'il s'agit de » *Thèbes*. »

אמון, *Amoun*, est effectivement le nom du dieu égyptien. *Na* ou *No* ne signifie pas, que je sache, *portion*, *partie*, et cette idée se rend en copte par *To* ou *Toe* ou *Toi*. *Na* est le pluriel de l'article

possessif, de telle sorte que *Na-Amoun* signifierait exactement les *choses qui appartiennent à Amoun;* mais nous n'avons vu nulle part que *Thèbes* ait porté ce nom.

Probablement Justi a deviné juste quant il a avancé que Nô-Ammon signifiait le *lieu d'Ammon*. En effet, נאה signifie *habitavit*, d'où נאה, *mansio, habitation*, et, dans ce cas, nous devons admettre que Nahoum s'est donné la peine de traduire pour les Hébreux le véritable nom égyptien de *Thèbes*, qui était positivement *Pi-ma nte Amoun*, le *lieu d'Amoun*. Il s'agit donc bien de *Thèbes*, et nous adoptons pleinément l'avis des commentateurs modernes.

Passons à la deuxième question. Quel est l'évènement auquel *Nahoum* fait allusion?

Puisque Nahoum a prophétisé entre les années 698 et 643, c'est d'un évènement antérieur à 643 qu'il s'agit.

Remarquons d'abord qu'il est dit que *Couch* ou l'Ethiopie était la force de *Nô-Amoun* ou de *Thèbes*, lorsque cette ville a été mise à sac. La dynastie éthiopienne était donc alors maîtresse de l'Egypte, puisque le nom des מצרים, des Egyptiens, ne passe qu'au deuxième rang. Que résulte-t-il de cela? Qu'il s'agit très-probablement de la chute même de la dynastie éthiopienne. Or, 525 étant la date de la prise de l'Egypte par *Cambyse*, nous avons pour durée de la dynastie *Saïte* (26e dynastie qui succéda à la dynastie éthiopienne), selon Eusèbe, 163 ans; ce qui nous donne, en faisant la somme, l'année 688 pour la chute de la dynastie éthiopienne, laquelle, selon l'Africain, a duré 40 ans, c'est-à-dire de 728 à 688.

Nahoum ayant prophétisé de 698 à 643, il a parfaitement pu parler d'un évènement arrivé en 688, et nous sommes ainsi amenés à resserrer les limites du tems dans lequel cette prophétie a été écrite entre 688 et 643.

Du reste, il semble assez naturel d'admettre que l'évènement dont le prophète invoque l'exemple s'est passé depuis peu, au moment où il en parle. Supposons que ce soit en 687, par exemple, et voyons ce qu'il en résulterait.

Nous avons un curieux passage de *Josèphe* qui dit, lorsqu'il vient de parler de *Joatham*, fils d'Ozias (lequel a régné de 759 à 743) :

Il y avait à cette époque un prophète nommé Nahoum, qui pro» phétisa la ruine de Ninive et des Assyriens. »

Josèphe donne ensuite la substance du livre même de Nahoum, et termine en disant : « Tout ce qui avait été prédit ainsi sur » Ninive arriva 115 ans après [1]. » Or si nous remontons de 625, année précise de la ruine de Ninive, à 115 ans en arrière, nous tombons sur la date 740 qui, au dire de Josèphe, serait la date de la prophétie de Nahoum. S'il en était ainsi, le *Seder-Olam* qui fait prophétiser Nahoum dans le règne de Manassé, c'est-à-dire de 698 à 643, se serait trompé de 42 ans. Nous aimons mieux admettre que c'est Josèphe qui en ce point, comme en tant d'autres, a fourni à ses lecteurs une date erronée.

En définitive, nous admettons sans restriction aucune que la prophétie de *Nahoum* concerne la ruine de Ninive arrivée à la mort de *Khin-al-adan* en 625, et que ce prince n'est autre chose que le *Sardanapale* des historiens profanes, abstraction faite des dates diverses auxquelles ceux-ci ont placé sa mort tragique.

Dans *Jérémie* (ch. L, v. 18), nous lisons : « C'est pourquoi, ainsi » dit *Jéhovah-Tsabaoth*, Dieu d'Israël : Voici ! Je vais punir le roi » de Babel et son pays, comme j'ai puni le roi d'Aschour. »

Tout ce que nous pouvons inférer de ce verset, c'est qu'au moment où Jérémie l'écrivait, la destruction de Ninive était accomplie. Or le chapitre L, prophétisant la ruine de Babylone, a été, suivant l'opinion de *Dahler*, savant traducteur de Jérémie, écrit dans la 4e année du règne de Sédécias, c'est-à-dire en 595. Jérémie parlait donc alors d'un évènement qui avait 30 ans de date.

Au chapitre II, écrit vers l'an 13 de Josias, c'est-à-dire en 628, nous lisons, verset 18 : « Et maintenant, qu'as-tu à aller en Egypte » pour boire l'eau du Nil (*Schikhor*)? Qu'as-tu à aller à Aschour » pour boire l'eau de son fleuve ? »

Les commentateurs entendent par ces paroles rechercher l'alliance de l'Assyrie.

A cette époque, Ninive existait donc encore? Cela ne contrarie

[1] Josèphe, *Ant. jud.*, l. IX, ch. 11, n. 3.

en rien le fait que nous avons établi de la ruine de Ninive en 625, c'est-à-dire 3 ans plus tard que cette 13e année de Josias dans laquelle Jérémie écrivit les mots que nous venons de rapporter.

Il ne nous reste plus qu'à mentionner, à propos de Ninive, ce que nous apprend le livre de *Tobie*. Le vieux Tobie prédit à son fils en mourant la ruine de Ninive, et lui ordonna de s'éloigner de cette ville. Donc, à l'époque de sa mort, Ninive était encore puissante.

La version grecque qui donne au jeune Tobie une vie de 127 ans, dit, qu'avant de mourir, il put voir la ruine de Ninive opérée par *Nabuchodonosor* et *Assuérus* (*Nabou-pal-atzar* et *Cyaxare*). Tobie n'avait pas besoin de vivre 127 ans pour cela; nous savons en effet qu'il était déjà au monde à la prise de Samarie par *Salmasar*, et qu'il fut avec sa famille transporté à Ninive. Or, Samarie fut prise en 721; Ninive fut détruite en 625, et, entre ces deux dates, il n'y a que 96 ans.

La *Vulgate* ne donne à Tobie qu'une existence de 99 ans. Il peut donc avoir eu 2 ou 3 ans à la prise de Samarie, et avoir été vivant encore lorsque Ninive fut détruite.

Nous venons de constater que parmi les textes sacrés, il n'y en a pas qui empêche de placer à l'an 625 la destruction de Ninive, et que, de plus, il n'y en a pas un seul qui autorise à supposer que cette ville merveilleuse avait subi quelque grande catastrophe avant celle de 625. Nous allons examiner très-brièvement les passages des auteurs profanes relatifs au même évènement.

De tous, le plus ancien et le plus respectable est *Hérodote*, qui est né en 481. Nous commencerons donc par lui.

Si nous l'en croyons, il y avait 520 ans que les Assyriens étaient maîtres de la haute Asie, lorsque les Mèdes se révoltèrent contre leur suprématie (liv. I, c. 95). Ils commencèrent par former un corps de nation, se régissant par ses propres lois, et cet état de choses dura pendant un tems qui n'est pas connu.

Déjocès fut leur premier roi. Après 53 ans de règne (ch. 102), il laissa le trône à son fils *Phraortès*, qui périt dans une expédition contre les Assyriens de Ninive, qui, bien que réduits à leurs propres ressources, formaient encore un état puissant.

Ce fut *Cyaxare*, fils et successeur de Phraortès, qui prit *Ninive* et soumit toute l'Assyrie, à l'exception de la Babylonie (ch. 106). Cyaxare, après la conquête de Ninive, eut guerre avec le roi de Lydie. Cette guerre dura 6 ans, et fut arrêtée grâce à une éclipse de soleil qui avait été prédite par *Thalès*. Les savans ont naturellement cherché à déterminer la date importante de cette éclipse, visible en Lydie, et ils n'ont pas reculé devant les calculs pénibles qui pouvaient seuls leur fournir cette date. Petau [1] établit que cette éclipse historique est celle qui eut lieu le 9 juillet 597, vers 8 heures du matin, et qui fut d'un peu plus de 9 doigts.

Un autre mathématicien, *Lansberge* [2], a fait voir qu'il y eut une éclipse totale de soleil visible en Lydie le 22 mai 587, à 4 heures 39 minutes du soir, et il a pensé que cette éclipse était celle qui termina la guerre de Lydie. Déjà *Fréret* a déclaré que cette coïncidence ne pouvait être admise, et qu'elle était en opposition flagrante avec tous les calculs chronologiques déduits des textes.

Nous sommes complètement d'accord avec lui pour repousser la théorie de Lansberge, et nous n'hésitons pas à penser que l'éclipse signalée par Thalès est bien celle qui eut lieu le 9 juillet 597. La guerre de Lydie ayant commencé 6 ans plus tôt, nous en placerons le début à l'année 603.

Hérodote ne dit pas un seul mot de l'histoire tragique de *Sardanapale*. Il se borne (chap. 150) à parler en termes assez vagues d'un roi d'Assyrie qui portait ce nom, et dont les immenses trésors faillirent être pris par des voleurs, à l'aide d'un conduit souterrain qu'ils avaient creusé pour arriver jusqu'à eux. Nous ne pouvons de ce passage conclure qu'une seule chose, c'est que, dès le tems d'Hérodote, il était déjà question parmi les Grecs d'un roi de Ninive nommé *Sardanapale*. Il faut aussi conclure du silence d'Hérodote que la fin tragique de ce monarque n'était pas alors considérée comme un évènement aussi important que l'ont fait croire les récits amplifiés des historiens postérieurs, puisque le père de l'histoire a tout simplement négligé d'en parler, que ce soit avant

1 *De doctrinâ temporum.*
2 *Uranométrie*, p. 60.

Nabou-natzar ou seulement, comme nous le pensons, à la prise de Ninive, par *Cyaxare*, que cet évènement ait réellement eu lieu.

Ctésias, de Cnide, contemporain de Xénophon, fut fait prisonnier par *Artaxercès*, à la cour duquel il resta en qualité de médecin. Il eut alors à sa disposition les archives royales de Perse, et il s'attacha à y puiser tous les matériaux d'une histoire assyrienne, de laquelle Diodore de Sicile a copié tout ce qu'il nous apprend des souverains de Ninive.

Voici en substance ce qui nous est donné par *Diodore*, comme provenant de cette source[1].

Trente générations se sont écoulées de *Ninyas* à *Sardanapale*, sous lequel l'empire d'Assyrie passa aux Mèdes, après avoir subsisté plus de 1360 ans.

Nous commencerons par déclarer nettement que ce chiffre est inadmissible. Trente générations ne peuvent occuper que 900 ans; nous avons donc 460 ans de trop dans le chiffre de Diodore.

Ninyas fut une sorte de roi fainéant, et ses 30 successeurs imitèrent exactement ce triste exemple. Le 20e successeur de Ninyas se nommait *Teutamus*. Il envoya une troupe d'Assyriens au secours de *Priam*, sous la conduite de *Memnon*, fils de Tithon.

A cette époque, l'empire d'Assyrie florissait depuis plus de 1000 ans; 1000 ans, pour une série de 20 rois successeurs l'un de l'autre, c'est 50 ans par règne; ce qui veut dire que ce chiffre de 1000 ans est tout aussi peu admissible que le premier.

Admettons un instant que la guerre de Troie eut lieu dans le 13e siècle avant l'ère chrétienne (1282 Barthélemy, d'après Fréret; 1270, Larcher et Mentelle; 1209, marbres de Paros cités par Gail dans son édition de Xénophon); nous n'avons plus que 10 générations de 30 ans, entre 1250, par exemple, et le règne de Sardanapale : c'est donc vers 950 qu'aurait régné le Sardanapale, 30e successeur de Ninyas. Or, si nous faisons la somme de tous les règnes des souverains Mèdes donnés par Diodore, d'après Ctésias, de l'avènement de Cyrus à celui d'Arbace, en comptant à Aspadas les

[1] *Biblioth.*, liv. II, ch. 21.

35 qu'Hérodote lui assigne, nous trouvons une somme de 317 ans, ce qui, de 560, avènement de Cyrus, nous reporte à 877 au lieu de 950 que nous devrions trouver. Diodore ne mérite donc ici aucune confiance.

Reprenons notre examen des assertions de Diodore.

Sardanapale, dernier roi d'Assyrie, était le 30e successeur de Ninyas (ch. 23). Une rébellion éclate contre lui. A la tête des Mèdes révoltés est *Arbace;* à la tête des Babyloniens *Bélésis* (ch. 24). Trois fois de suite Sardanapale défait les révoltés en bataille rangée (ch. 25). Une quatrième bataille est perdue par le roi d'Assyrie, qui laisse alors le commandement de son armée à *Salaimène*, son beau-frère. Celui-ci est battu deux fois encore, et *Sardanapale* court s'enfermer dans Ninive (ch. 26).

Survient un débordement du fleuve qui renverse un énorme pan des murailles de Ninive. La défense devient impossible, et Sardanapale, pour ne pas tomber aux mains de ses ennemis, fait construire en hâte, au milieu de son palais, un immense bûcher auquel il met le feu lui-même, et qui consume lui, ses femmes et ses trésors. Ninive est détruite de fond en comble, et l'empire d'Assyrie est éteint (ch. 27).

Nous le demandons à tout lecteur sans prévention, est-il possible de trouver rien de plus net que l'analogie de cette catastrophe racontée par *Diodore*, d'après Ctésias, avec celle qu'a prédite le prophète *Nahoum?*

Les expressions de Diodore sont précises. Ce Sardanapale fut le dernier roi de Ninive; à sa chute, Ninive fut détruite de fond en comble.

Donc, nous le répétons avec la conviction la plus entière, toute cette histoire est celle de *Khin-al-adan*, qui fut le dernier roi de Ninive, et qui périt victime d'une révolte du satrape de Babylonie, *Nabou-fal-atzer*, secondé par le roi des Mèdes, en 625.

Cela empêche-t-il d'admettre qu'il y eût bien longtems avant une première révolte des Babyloniens et des Mèdes réunis, sous les ordres de *Bélésis* ou d'*Arbace?* Nullement. Seulement, cette première révolte fit un roi indépendant des Mèdes, et un roi indépendant de Babylone. Elle affaiblit Ninive, voilà tout. En 625, ce

fut une révolte soulevée encore par un satrape de Babylone et par un roi Mède qui acheva la ruine de l'empire d'Assyrie, et qui détruisit Ninive. Dans celle-ci périt le roi qui était surnommé *Sardanapale*, et l'on a si bien confondu ces deux évènemens, si analogues dans leurs causes, si dissemblables dans leurs effets, que pour concilier les récits calqués l'un sur l'autre, de deux évènemens distants de trois siècles à peu près, on a admis que les mêmes faits s'étaient reproduits identiquement à deux reprises. Nous ne saurions assez protester contre la possibilité d'une semblable combinaison d'évènemens.

Nous avons parlé déjà deux fois du verset 14 du chapitre x d'*Osée*, qui dit : « Toutes les forteresses seront dévastées comme a été » détruit *Schalman* à Beth-Arbel. »

Ce verset eût fourni un argument de plus en faveur de notre système, s'il eût été écrit après 625. Mais il n'en est rien ; le verset 1 du chapitre I d'Osée porte que celui-ci a prophétisé sous les rois de Juda Ozias, Joatham, Achaz et Ezéchias, et sous les rois d'Israël Jéroboam, fils de Joas. Or, les quatre premiers règnes occupent l'intervalle compris entre 810 et 698. Le règne de Jéroboam a duré depuis 825 jusqu'à 784. Le *Salman*, dont il est question dans Osée, ne peut donc être un beau-frère du Sardanapale, dernier roi de Ninive. Y a-t-il une méprise de plus, et la révolte de Bélésis et d'Arbace n'a-t-elle dû son succès qu'à une défaite essuyée à Arbèle par un *Salman*, beau-frère du roi d'Assyrie ? Je ne me permettrai pas d'avancer un fait aussi hypothétique.

XVI. Accord des historiens profanes avec le prophète Nahum sur la prise de Ninive. — Castor. — Velleius Paterculus. — Æmilius Sura. — Moyse de Khorène, discussion de la liste de ses rois. — Sur les trois Sardanapales. — Faits antérieurs à l'an 770 relatifs à l'Assyrie. — Liste des rois d'Assyrie d'après Moyse de Khorène et le Syncelle.

Nous venons de voir que ni le témoignage d'Hérodote, ni celui de Diodore, ni celui de Ctésias ne contrarient notre système.

Poursuivons l'examen des écrivains profanes.

Le Syncelle nous a conservé un fragment de *Castor*, qui vivait environ 150 ans avant l'ère chrétienne.

Celui-ci dit qu'en compulsant les anciens historiens, il a trouvé que de *Ninus Ier* à Ninus II, successeur de Sardanapale, il y a eu un intervalle de 1280 ans. Ce Sardanapale ne peut-être celui de Diodore et de Ctésias, puisqu'il a eu un successeur nommé Ninus II. Alors, qu'était-il? Nous désirons sincèrement que d'autres plus habiles le devinent; mais nous ne pensons pas devoir nous arrêter à ce témoignage.

Velleius Paterculus affirme que la suprématie des Assyriens sur la haute Asie a duré 1070 ans, et que cette suprématie a pris fin 770 ans avant le consulat de Vinicius.

Or, ce personnage a été consul en l'an 30 de Jésus-Christ, c'est donc en 740, pour Velleius Paterculus, que Sardanapale, 33e successeur et descendant direct de Ninus et de Sémiramis, a été détrôné et tué par le Mède Pharnacès.

En 740, *Tiglat-fala-sar* était tout-puissant à Ninive. L'assertion de Velleius Paterculus n'est donc d'aucune valeur.

Æmilius Sura, cité par Velleius Paterculus, compte depuis Ninus jusqu'à la réduction de l'Assyrie en province romaine (ce qui eut lieu sous le 2e consulat de Cicéron, c'est-à-dire en 63 avant Jésus-Christ) 1905 ans, ce qui place la naissance de l'empire assyrien à 1968 ans avant l'ère chrétienne.

Ce chiffre ne s'accorde en aucune manière avec celui que nous venons de rapporter d'après Velleius, et il ne mérite pas plus de confiance.

Nous n'avons pas à revenir ici sur le récit d'*Alexandre Polyhistor*, relatif à la fin du roi *Sarac*, qu'il appelle *Sardanapale*.

C'est précisément à l'aide de ce récit que nous avons été mis sur la voie pour abandonner complètement l'histoire d'un premier Sardanapale qui se serait brûlé dans son palais lors de la révolte de Bélésis et d'Arbace.

Moyse de Khorène (liv. I, ch. 21) dit que *Barouïr*, fils de *Sgaïorti*, roi d'Arménie, aida puissamment Varbace le Mède dans sa révolte contre Sardanapale. Voici ses propres expressions :

« Ainsi *Varbace* s'emparant des états de Sardanapale, commande » à l'Assyrie, à Ninive; mais il y établit des gouvernans et trans» porte aux Mèdes l'empire des Assyriens. »

Moyse donne ensuite les deux listes parallèles de souverains :

1ᵉʳ roi des Mèdes.	*Notre 1ᵉʳ prince couronné par Varbace, fut*
Varbace.	Barouïr, fils de Sgaïorti.
Maudacès.	Hratchia.
Artysias.	Parnouas.
Dejocès.	Badjouidj.
Phraortès.	Gornag.
Cyaxares.	Pavan.
Astyages.	un autre Haïgag.
	Erouant, qui vécut peu.
	Dicran.

puis il ajoute : « *Hratchia*, sous lui, dit-on, vivait *Nabuchodonosor*, » roi de Babylone, qui fit les juifs captifs. »

Je dois me borner à faire observer que ce passage, chronologiquement parlant, ne peut supporter le moindre examen.

Le *Barouïr* qui, pour Moyse de Khorène, a si puissamment aidé *Varbace*, le mède, dans sa révolte contre *Sardanapale*, doit très-probablement être le même que le *Bélésis* de Diodore et de Ctésias.

Quant à la contemporanéité prétendue de *Nabou-cadr-atzer* et de l'arménien *Hratchia*, elle est naturellement impossible. Car *Eouilmérodach*, fils et successeur de *Nabou-cadr-atzer*, est monté sur le trône en 561, et c'est en 560 que Cyrus, l'ami de *Dicran*, détrôna et fit prisonnier *Astyages*.

Fréret, très-embarrassé pour débrouiller tous les récits confus des anciens historiens, s'est efforcé d'établir l'existence de trois rois de Ninive du nom de Sardanapale. Voici comment il les classe, et les dates qu'il rattache à chacun d'eux :

1° Le premier, ou le plus récent, est le *Sardanapale Sarac*, d'Alexandre Polyhistor.

Il fut le dernier roi d'Assyrie, et c'est lui qu'Eusèbe, et Jules l'Africain, appellent *Thonos Konkoleros*, et Suidas *Conos Konkoleros*.

Il mit le feu à son propre palais, dans lequel il fut brûlé lui-même lors de la destruction de Ninive, qui eut lieu en 608, 1360 ans après le commencement de l'empire Assyrien.

2° Le second est le *Sardanapale* dont parle Castor, et qui fut le prédécesseur de *Ninus II*. Celui-ci ayant cessé de régner en 688,

c'est antérieurement à cette date qu'il faut placer ce *Sardanapale*, qui n'est autre que l'*Asar-addon* de l'Écriture, *Asordan* de la version grecque des Septante. Il fut le fils et le successeur de *Sennakhérib*, et par conséquent il monta sur le trône vers l'année 709 ou 710.

Cette identification des personnages est basée sur la ressemblance des noms aussi bien que sur la coïncidence des tems.

Asarhaddon fut détrôné par les partisans de ses deux frères, *Adramelech* et *Saratzer;* il se réfugia en Cilicie; il fortifia Tarse et Anchialé, et mourut dans un âge très-avancé, sans que le souvenir du trône, perdu par lui, pût troubler la sérénité de sa vie. C'est pour lui que fut élevé le tombeau devant lequel passa l'armée d'Alexandre peu de jours avant la bataille d'Issus. Ce tombeau, situé près de la ville d'Anchialé, qui servait de port à la ville de Tarse, a été mentionné par Clitarque, Aristobule, Hellanicus et Appollodore.

Il porte l'épitaphe suivante rapportée par Cléarque, disciple d'Aristote :

Σαρδανάπαλλος 'Ανακυνδαράξεω
'Αγχιάλην ἔδειμε καὶ Ταρσὸν μιῇ ἡμέρῃ
'Αλλὰ νῦν τέθνηκεν [1].

Les écrivains cités plus haut ajoutent à la teneur de cette épitaphe la phrase suivante : Συ δὲ ξενος ἔσθιε, πῖνε, παῖζε [2].

Ce qui fait confondre cette épitaphe avec celle que portait le tombeau d'un *Sardanapale* qui était à Ninive même et dont parle le poète *Phœnix*.

Ce Sardanapale, enterré à Anchialé, est celui dont parle Clitarque, et qui mourut dans un âge fort avancé, ayant survécu long tems à la perte de son royaume.

3° Le troisième *Sardanapale* périt lors de la révolte du Mède Arbace ou Pharnacès, selon Velleïus Paterculus; il régnait à Ninive en 898. C'est ce prince qui avait aux portes de Ninive son tombeau sur lequel était écrite une épitaphe ordurière. Le poète *Phæ*

[1] Voir *Frag. hist. Græcorum*, édition Didot, t. II, p. 305.
[2] *Ibid.*, t. I, p. 440 et dans le vol. d'Arrien, *Frag.*, p. 21.

nix lui donne le nom de *Ninus*, et Amyntas celui de *Sardanapale*, d'après la tradition.

Ces trois points qui résument tout le Mémoire de Fréret nous paraissent suffisamment réfutés par toutes les considérations que nous avons énumérées dans le cours de ce travail.

Nous ne pouvons maintenant que présenter d'une manière fort rapide les renseignemens historiques qui nous sont fournis par l'Écriture sainte et par les profanes, sur les époques antérieures à l'année 770, dans laquelle il est fait mention du roi d'Assyrie *Foul*. Nous serons d'autant plus brefs que nous ne nous sentons pas la force de débrouiller un pareil chaos.

Voici ce que nous lisons dans la *Genèse*, au chap. x, v. 6 : «Les » enfans de Kham sont Couch, Misraïm, Pout et Kenaan. — 8. Et » Couch eut pour fils Nemrod, qui commença d'être puissant sur la » terre. — 9. Il fut un vigoureux chasseur, devant l'Éternel ;...... » — 10. Son empire commença par Babel, Erech, Akad et Calné, » au pays de Schinar. — 11. De ce pays il sortit pour aller à As- » chour, et il bâtit Ninive, Rehoboth et Kalakh. — 12. Ressen, en- » tre Ninive et Kalakh, c'est la plus grande ville. »

L'expression du verset 11. יצא אשור (*alla à Aschour*), laisse du doute sur le sens de ces mots. Est-ce Nemroud qui est allé à Aschour ou Aschour est-il un homme qui est allé fonder ces villes? Les commentateurs sont d'autant plus divisés sur ce point, que le v. 22 du même chapitre dit : « Les enfans de Sem sont Elam, Aschour, Ar- » fakchad, Loud et Aram. »

Il nous semble que le sens le plus naturel est celui qui fait intervenir la race sémitique représentée par *Aschour*, sur le territoire occupé par la race *Khamique*, représentée par Nemroud.

Quoi qu'il en soit, l'Écriture est suffisamment explicite pour établir que l'empire assyrien fut fondé par Nemroud.

Le chap. xiv nous apprend que du tems d'Abraham il y avait un roi de *Schinar* nommé Amraphel. (אמרפל)

Au chap. iii des *Juges*, nous lisons encore v. 8 : « La colère de » l'Éternel s'alluma contre Israël; il les vendit aux mains de *Kous-* » *chan-rischataïm*, roi d'*Aram-naharaïm* (Mésopotamie); les enfans » d'Israël servirent *Kouschan-rischataïm* 8 ans (כושן רשעתים). »

Voilà à quoi se bornent, à ma connaissance, tous les renseignemens historiques sur l'Assyrie, fournis par l'Écriture, en ce qui concerne les tems antérieurs à *Foul.* Ces deux renseignemens sont rangés dans leur ordre d'ancienneté relative. C'est tout ce que nous pouvons essayer d'en déduire.

Hérodote (lib. I, chap. 95) dit que *Ninus*, fils de Belus, fonda l'empire d'Assyrie, et que cet empire subsista 520 ans, jusqu'à la révolte des Mèdes qui devinrent alors les maîtres de la haute Asie. *Diodore* qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, a puisé dans *Ctésias* tout ce qu'il dit sur l'empire d'Assyrie, raconte (liv. II, chap. 1) que *Ninus* est le fondateur de Ninive; il épousa Sémiramis, en Bactriane, et en eut un fils, nommé Ninyas. A la mort de Ninus, Sémiramis lui éleva dans le palais même un tombeau de 9 stades de hauteur sur 10 stades de largeur (1,700 m. sur 1,800 m. environ).

Ninyas conspira contre la reine, sa mère, et celle-ci disparut.

Diodore fait observer que, contrairement au récit de Ctésias, *Athénée* et d'autres historiens disent que Sémiramis, d'abord concubine de Ninus, se fit épouser par lui et réussit à le renverser pour régner à sa place (liv. II, chap. 20).

Ninus fut un roi fainéant, et ses 30 successeurs ne valurent pas mieux que lui. De Ninyas à Sardanapale, sous lequel l'empire d'Assyrie passa aux Mèdes, il y a 30 générations. L'empire assyrien avait subsisté plus de 1360 ans lorsqu'il fut renversé.

Teutamus, 20e successeur de Ninyas, était sur le trône, et l'Assyrie était florissante depuis plus de 1,000 ans déjà lorsque ce prince envoya un secours aux Troyens, sous la conduite de Memnon, fils de Tithon (chap. 21).

Voici maintenant la liste des *rois d'Assyrie* de l'ancienne dynastie, telle qu'elle nous a été conservée par *Moyse de Khorène* et par *Georges le Syncelle.*

Cette liste, prise par eux à une même source probablement, présente des discordances nombreuses que la comparaison de leur copie fera suffisamment ressortir. D'ailleurs, elle ne s'accorde pas plus avec le dire d'Hérodote qu'avec ceux de Diodore. Nous renonçons donc prudemment à la discuter. Contentons-nous de faire observer que Moyse de Khorène dit que *Sémiramis* fut tuée par son

fils *Zamassis*, qui est le même que *Ninyas*, et que ce fut à l'époque de Ninyas que le patriarche Abraham mourut. Il termine son cataloguè des rois à Sardanapale, appelé *Thonos Konkoléros*.

LISTE DES ROIS D'ASSYRIE

d'après

MOYSE DE KHORÈNE et	GEORGES LE SYNCELLE (d'après Eusèbe et Jules l'Africain).			
	Belus	règne	33	ans.
	Ninus	»	52	»
	Semiramis	»	42	»
	Ninyas, ou Zamès	»	38	»
Arius	Arius	»	30	»
Arlaius	Aralius	règne	40	ans.
Sosares	(*Manque*)	(*Manque*)		
Kseskser	Xerxès	»	30	»
Galeus	(*Manque*)	(*Manque*)		
Armamitreus	Armanithres	»	38	»
Belochus	Belochus	»	35	»
Manque	Balœus	»	52	»
Altadus	(*Manque*)	(*Manque*)		
Manque	Sethos	»	32	»
Mamithus	Manithus	»	30	»
Maschaleus	Aschalius	»	22	»
Spharus	Sphœrus	»	28	»
Mamylus	Mamylus	»	30	»
Sparethus	Sparthœus	»	42	»
Scatades	Ascatades	»	38	»
Amyntes	Amyntes	»	48	»
Belochus	Belochus	»	25	»
Balotores	Baletores	»	30	»
Lamparites	Lamprides	»	30	»
Sosares	Sosares	»	20	»
Lambares	Lampraes	»	30	»
Panias	Panyas	»	45	»
Sosarmus	Sosarmus	»	22	»
Mitreus	Mithrœus	»	27	»
Teutamus	Teutamus ou Tautanes	»	32	prise de Troie suivant Eusèbe.
Teuteus	Teutœus	»	44	»
Manque	Arabelius	»	42	»
id.	Chalaus	»	45	»
id.	Anebas	»	38	»
id.	Babius *ou* Tautanès II Tithonus p^{r} les Grecs	»	37	»

Tineus	Thinœus	»	30	»
Dercylus	Dercylus	»	40	»
Eupalmus	Empacnes	»	38	»
Laosthenis	Laosthenes	»	45	»
Pritiadis	Pertiades	»	30	»
Ophrates	Ophratœus	»	21	»
Phratinis	Ephecheres	»	52	»
Acrazanes	Acraganes	»	42	»
Sardanapalus	Thonus *dit* Concolerus Sardanapalos des Grecs.	»	15	»

Depuis Ninyas, 34 rois, d'après Moyse de Khorène.

Depuis Ninyas, 37 rois, d'après le Syncelle.

Ces deux listes, d'ailleurs accréditées, à une époque fort ancienne déjà, sont bien voisines l'une de l'autre; mais elles portent avec elles quelques caractères qui doivent les rendre suspectes. Il est bien difficile d'admettre la succession immédiate de 36 règnes, dont pas un seul n'aurait eu une durée de moins de 20 ans. De plus, ces listes contiennent des noms dont la physionomie, assez peu rassurante, semble déceler une origine douteuse. Notons en passant que nous n'y trouvons pas le nom de *Thuras*, du successeur donné à Ninus par Suidas, Jean Malalas et Cedrenus.

Fréret pense que le *Catalogue* d'Eusèbe, et de Georges le Syncelle, doit avoir été copié de celui qu'avait donné *Ctésias*. Mais il déclare que ces deux chronographes sont accoutumés à se donner tant de licence et à faire tant et de si grands changemens aux catalogues de cette époque pour les ajuster à leur chronologie, que l'on ne peut faire aucun fonds sur eux. D'ailleurs, ajoute-t-il, ils mettent un plus grand nombre de rois que ne le faisaient les écrivains anciens. Toutefois il faut convenir, ajoute Fréret, qu'à en juger par un passage de l'historien *Céphalon*, malheureusement fort altéré et copié par Eusèbe dans sa *Chronique grecque*, d'où le Syncelle l'a transcrit, que la liste des rois d'Assyrie, tirée de *Ctésias* et admise du tems de *Céphalon*, ne différait guère de celle que nous avons dans Eusèbe et dans Georges le Syncelle. Espérons que l'étude des textes *cunéiformes* viendra tôt ou tard jeter sur la liste des rois d'Assyrie une lumière aussi vive que celle que la découverte de Champollion a répandue sur le *Canon de Manéthon*, naguère si décrié et aujourd'hui si complétement remis en honneur.

7 juin 1848.

SYNCHRONISME HISTORIQUE

DES ROIS D'ISRAEL,

DE JUDA, D'ÉGYPTE, DE NINIVE, DE BABYLONE ET D'ECBATANE,

Depuis l'an 884 jusqu'à l'an 529 avant J.-C.

Synchronisme

D'ISRAEL,	DE JUDA,	D'ÉGYPTE,
884. Jehu		
	878. Joas monte sur le trône.	
856. Joachaz.		
841. Joas.		
	839. Amasias monte sur le trône.	
825. Jéroboam II.		
810. Jéroboam II est sur le trône.	810. Azarias monte sur le trône.	
784 à 772. Interrègne.		
772. Zacharie règne 6 mois.		
771. Sellum règne 1 mois.		
771. Manahem monte sur le trône.	771, 39e année d'Azarias.	
770. Il paye à Foul, roi d'Assyrie, 1,000 kikars d'argent pour l'engager à l'affermir sur son trône.		
761. Phaceïa, fils de Manahem, monte sur le trône.	761. 50e année d'Azarias.	
	759. 52e année et dernière d'Azarias.	
759. Phacée monte sur le trône.	759. Joatham monte sur le trône.	

historique des Rois

DE NINIVE,	DE BABYLONE,	DE MÉDIE.
		788. Arbace, est à la tête des Mèdes. Varbakes (Moyse de Khor.)
770. Foul fait invasion dans le royaume d'Israël. Il reçoit une forte contribution de guerre, et s'éloigne.		
		760. Dernière année d'Arbace.
		760. Maudacès (Ctésias. et le Syncel.), Modakès (Moyse de Khorène) monte sur le trône.
Probablement il y a eu un ou plusieurs rois de Ninive entre Foul et Tiglat-fela-sar. Quelques commentateurs placent ici le Sardanapale renversé par Belesis et Arbace; ceci est très-possible : Arbace n'ayant pas pris le titre de roi, il se peut que Belesis ne se soit décidé qu'en 747 à se faire roi de nom, après l'avoir été de fait pendant plusieurs années.	747. Nabou-natzar, prend le titre de roi; c'est la 1re année de l'ère fameuse qui porte le nom de ce prince. { Bel-adon de l'Ecriture? Belesis de Diodore et de Ctésias. Barouir de Moyse de Khorène.	

ISRAEL.	JUDA.	ÉGYPTE.
	742? Ratzen, roi d'Aram, et Phacée, roi d'Israël, se liguent contre Joatham, et lui déclarent la guerre.	
743. 17e année de Phacée.	743. Achaz monte sur le trône à la mort de son père Joatham.	
742. Phacée s'unit à Ratzen, roi d'Elam, pour marcher contre Achaz. Il est battu par Tiglat-fela-sar. Une partie de la nation est conduite en exil à Kyr en Assyrie.	742. Achaz attaqué par Ratzen, roi d'Elam, et par Phacée, roi d'Israël appelle le roi d'Assyrie à son secours, et se reconnaît son vassal; il lui paye un tribut.	
	751. Achaz vient à Damas faire acte de soumission à Tiglat-fala-sar. Il lui obéit jusqu'à sa mort.	
739 à 730. Interrègne.		
730. Osée, fils d'Ela, monte sur le trône.		
727. A cette époque, Osée, est déjà tributaire du roi d'Assyrie Salman-asar.	727. Ezéchias monte sur le trône et rétablit le culte de Jehovah.	
	726. Venue des ambassadeurs de Salman-asar, réclamant le payement d'un tribut annuel.	
724? Osée fait un traité avec Sabacon, roi d'Éthiopie.		
		724? Soûa (Sabacon, Sevek),roi d'Ethiopie, est appelé, par Osée, roi d'Israël, à son secours, contre Salman-asar.

NINIVE.	BABYLONE.	MÉDIE.
742. Tiglat-fela-sar est appelé par Achaz à son secours; il entre en Syrie, prend Damas, et fait mourir Ratzen, roi du pays; il attaque ensuite Phacée, roi d'Israël, lui enlève la plupart de ses places fortes, dont les habitans sont transportés en Assyrie, à Kyr.		
		740. Sosarmus monte sur le trône et règne 30 ans.
	733. Nabi, monte sur le trône.	
	731. Khinzer, et Por ou Pyr, occupent le trône simultanément.	
727. Salman-asar a déjà soumis à un tribut annuel Osée, roi d'Israël.		
	726. Iloulai monte sur le trône.	

ISRAEL.	JUDA.	EGYPTE.
723. Le siége de Samarie est entrepris par Salman-asar.		
721. Samarie est prise par Salman-asar. — Fin du règne d'Osée. — Fin du royaume d'Israël. — Translation des 10 Tribus.		
	713. Ezéchias paye un tribut au roi d'Assyrie ; puis se révolte. Il tombe malade, et il est guéri miraculeusement.	713. Tahraka, roi d'Ethiopie, marche au secours d'Ezéchias. Son armée s'avance jusqu'à Péluse.
	709. Ezéchias est sur le trône.	
	698. Mort d'Ezéchias.	
	698. Manassé monte sur le trône.	

NINIVE.	BABYLONE.	MÉDIE.
723. Salman-asar commence le siége de Samarie après avoir ravagé le royaume d'Israël.		
721. Salman-asar prend Samarie. Guerre contre Elouaios, roi de Tyr. Cette ville est assiégée 5 ans par les Assyriens.	721. Merodakh-bel-adon, monte sur le trône. 721. 19 Mars, éclipse de lune observée à Babylone.	
	720. 8 mars et 1er septembre, éclipses de lune observées à Babylone.	
716. Sar-goun occupe le trône d'Assyrie; il s'empare d'Aschdod ou Azot.		
713. San-khérib marche contre Ezéchias et contre Tahraka. Il perd une partie de son armée devant Péluse, en une nuit.	713. Merodakh-bel-adon, envoie une ambassade à Ezéchias roi de Juda.	
712. San-khérib est assassiné par ses deux fils aînés à Ninive, 45 jours après son retour. Asar-hadoun monte sur le trône de Ninive.		
		510. Déjocès (Hérodote et Moyse de Khor.) succède à Sosarmus. (Diœces (Syncelle) Artycas (Ctésias, Syncelle, Moyse de Khorène), Artée (Diodore) c'est le 1er roi mède pour Hérodote
	709. Fin du règne de Mérodakh-bel-adon.	
709. Asar-hadoun est sur le trône.	709. Arkéan; il règne 5 ans.	
	704. Interrègne de 2 ans.	
	702. Bél-ithou ; il règne 3 ans.	
	699. Aparanadis; il règne 6 ans.	
	693. Irighé-bêl ; il règne 1 an.	
	692. Mesisi-mérodakh ; il règne 4 ans.	

ISRAEL.	JUDA.	EGYPTE.
	671? Manassé est pris par les Assyriens, emmené à Babylone, et rendu à la liberté quelque tems après.	
	643. Mort de Manassé. 643 à 641. Règne d'Ammon. Josias monte sur le trône. 635. Siége de Béthulie par Holopherne.	

NINIVE.	BABYLONE.	MÉDIE.
680. Asar-hadoun fait la conquête de Babylone.	638. Interrègne. 680. Babylone tombe au pouvoir des Ninivites; fin de l'interrègne de 8 ans.	
EMPIRE CHALDÉEN, FORMÉ DE NINIVE ET DE BABYLONE RÉUNIES.		
680. Asar-hadoun, après avoir fait la conquête de Babylone, est roi de Ninive et de Babylone.		
667. Mort d'Asar-hadoun. 667. Saos-dou-khin monte sur le trône.		657. Mort de Déjocès. Phraortès, (Arphaxad du livre de Judith,) monte sur le trône. Aphaortès (Syncelle), Arbianès et Artinès (Ctésias et Diodore.)
647. Mort de Saos-dou-khin. 647. Khin-âl-adan (Nabou-cadr-atzer du livre de Judith), périt dans l'incendie de Ninive, en 625 (Voir plus bas à Ninive.)		
635. Khin-âl-adan déclare la guerre à la Syrie, et en confie la conduite à Holopherne.		635. Phraortès meurt vaincu par Khin-âl-adan. Cyaxare lui succède. 634. Cyaxare assiége Ninive; les Scythes font irruption en Asie et la ravagent pendant 8 ans. 626. Les Scythes sont chassés de la Médie.
625. Le roi d'Assyrie est renversé. Ninive est détruite de fond en comble; le roi Khin-âl-adan se brûle dans son palais avec ses femmes et toutes ses richesses.		
	BABYLONE.	
	625. Nabou-pal-atzer, satrape de Babylonie, renverse la puissance nini-	625. Cyaxare aide Nabou-pal-atzer dans sa révolte contre Ninive.

ISRAEL.	JUDA.	EGYPTE.
	610. Josias est tué à Mageddo. Joachaz lui succède : trois mois après il est détrôné et emmené en Egypte. — Joakim monte sur le trône.	610. Nechao marche contre l'Assyrie. Josias cherche à s'affranchir; il est tué par un soldat de Nechao, qui lui substitue Joachaz, puis, 3 mois après, Joakim.
	607. Joakim est soumis par Nabou-cadr-atzer. La captivité de 70 ans commence.	607 Le Pharaon Nechao est défait à Charchémis par Nabou-cadr-atzer.
	604. Joakim essaye de se soustraire à la domination de Nabou-cadr-atzer.	
	603? Il est fait prisonnier et conduit en captivité.	
	599. Jéchonias-Joachin, règne 3 mois et quelques jours. Il est détrôné et fait captif par Nabou-cadr-atzer qui lui substitue son oncle Mathanias, auquel il impose le nom de Sédécias.	
	Sédécias règne 11 ans.	
		589. Ezéchiel prophétise contre le Pharaon Ephrée (Apriès).
	588. Jérusalem est prise et brûlée. — Fin du royaume de Juda.	588. Le Pharaon Ephrée (Apriès) est encore sur le trône.
	586. Départ pour Baby-	

NINIVE.	BABYLONE.	MÉDIE.
	vite. L'empire est transféré à Babylone.	
	641. 22 avril, éclipse de lune observée.	
	607. Nabou-cadr-atzer est associé au trône, il assiège Jérusalem.	
	604. Nabou-cadr-atzer, se trouve seul roi, par la mort de Nabou-pal-atzer.	
	603. Nabou-cadr-atzer prend Joakim et l'emmène chargé de fers. Il emporte les vases sacrés du temple.	603. La guerre éclate entre les Mèdes et les Lydiens.
	602. Songe de Nabou-cadr-atzer.	
	599. Nabou-cadr-atzer, détrône et fait prisonnier Joachin.	
		597. 9 juillet. Eclipse de soleil qui termine la guerre de Cyaxare contre les Lydiens.
		595. Mort de Cyaxare et avénement d'Astyages.
	590. Nabou-cadr-atzer, investit Jérusalem.	
	588. Nabou-cadr-atzer prend Jérusalem.	

ISRAEL.	JUDA.	ÉGYPTE.
	lone du dernier convoi de captifs faits par Nabou-cadr-atzer.	
		583. Le Pharaon est tué dans une guerre contre Nabou-cadr-atzer.
	537. Cyrus déclare les Juifs libres. Les 70 ans de captivité sont accomplis.	

NINIVE.	BABYLONE.	MÉDIE.
	584. Un dernier convoi de juifs captifs est emmené à Babylone par l'ordre de Nabouzara-dan. 583. Guerre de Nabou-cadr-atzer en Cœlé-syrie et en Egypte. 561. Eouil-mérodakh règne 2 ans, et quelques mois. C'est le Belsatzer de l'Ecriture. Il meurt victime d'un complot tramé par son beau frère.	
		560 ou 559. Astyages est fait prisonnier et détrôné par Cyrus.
	559. Nerghel-saratzer, gendre de Nabou-cadr-atzer tue son beau frère et le remplace sur le trône qu'il occupe 4 ans. 556 et 555. Labou-sarakh, fils du précédent, règne 9 mois, et périt dans une conjuration tramée par ses officiers en haine de sa cruauté. 555. Darius-Nabou-nahed, né en 617 fils d'Abasverus-Nabou-nahed ? et de Nitocris ? Il est Mède d'origine ; détrôné par Cyrus, et exilé en Carmanie, où il termine ses jours. 538. Cyrus prend Babylone. 537. Il rend la liberté aux Juifs.	
	529. Cambyse.	529. Mort de Cyrus.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR.

MUSÉE NATIONAL

DU LOUVRE.

2

NOTICE

DES

MONUMENTS

EXPOSÉS DANS LA GALERIE D'ANTIQUITÉS ÉGYPTIENNES
(SALLE DU REZ-DE-CHAUSSÉE),

AU MUSÉE DU LOUVRE,

PAR

EMMANUEL DE ROUGÉ,

CONSERVATEUR HONORAIRE DU MUSÉE ÉGYPTIEN.

PARIS,

VINCHON, IMPRIMEUR DES MUSÉES NATIONAUX,
Rue J.-J. Rousseau, nº 8.

1849.

AVANT-PROPOS.

Les monuments égyptiens que la direction des Musées a fait rassembler dans la galerie du rez-de-chaussée étaient épars dans les divers magasins et dans la cour du Louvre. Plusieurs de ces monuments étaient depuis longtemps célèbres dans la science et réclamés pour l'étude par les personnes qui s'occupent de l'archéologie égyptienne. Leur volume et leur poids considérable avaient fait jusqu'à présent différer leur classement; la direction actuelle a surmonté cet obstacle.

Imprimant, aussitôt après sa création, une activité toute nouvelle aux travaux du Musée du Louvre, elle voulut autant que possible faire jouir le public de toutes ses richèsses. M. de Longpérier, conservateur de la sculpture, fut chargé de disposer dans une salle nouvelle les grands monuments égyptiens, qui n'avaient pu trouver place dans les galeries du Musée Charles X. Ce Musée, restreint, comme il l'était, aux objets d'un petit volume, perdait le plus grand côté de sa physionomie pour les arts et l'histoire. Les petits objets font pénétrer dans l'intimité de certains détails, et la réflexion du savant sait y retrouver toute une civilisation; mais on est nécessairement frappé d'une impression toute différente lorsqu'on entre dans la salle des grands monuments. Les sphinx en granit, les statues colossales, les sarcophages couverts de sculptures, enfin les

inscriptions de tous les siècles composent les éléments d'un véritable Musée historique à grandes proportions. On sent, tout d'abord, la main d'un peuple puissant, que le temps et la difficulté du travail n'ont jamais arrêté dans ses œuvres. Tout porte le caractère d'une durée perpétuelle, rien n'a été épargné pour arriver à ce but, et l'on ose à peine supputer le nombre d'hommes employés à ces travaux prodigieux dont quelques débris composent nos Musées.

Il semble au premier coup d'œil que les lois hiératiques aient pétrifié les arts égyptiens dans des formes constantes; mais cette apparence est trompeuse et cette uniformité n'existe qu'à la surface. On trouve en Egypte, comme ailleurs, des âges divers dont la physionomie est bien tranchée. L'esprit humain a échappé sur plusieurs points à cette immobilité contre nature que des règles trop rigoureuses avaient établie dans le domaine des arts. Indépendamment de sa mobilité naturelle dans le choix des nuances, le génie ne peut rester stationnaire quant à la hauteur de ses œuvres; il ne se soutient pas sans effort à un certain niveau, et l'on trouve de rapides décadences à des époques où on ne les eût pas soupçonnées.

Le Musée, composé d'acquisitions faites à diverses collections et sans vues d'ensemble impossibles peut-être avant les progrès de la science, présente de très-riches parties et quelques lacunes regrettables que l'on pourra combler. Mais il fallait en coordonner les éléments pour apercevoir ces lacunes. L'étude de ces richesses, déjà si grandes, inspirera le désir d'en acquérir de nouvelles, et permettra de ne plus laisser échapper de précieuses occasions.

S'il existe quelque chose de curieux au monde parmi

les monuments des arts et d'intéressant pour l'histoire de l'homme, on peut dire que ces qualités appartiennent spécialement aux monuments de la première période égyptienne, puisqu'ils sont antérieurs de vingt siècles peut-être à tout ce que les autres peuples nous ont légué de débris antiques.

La première époque monumentale, en Egypte, offre à l'étude les pyramides et les tombeaux qui les entourent. Dans le Musée du Louvre, l'architecture n'est point encore représentée; une série de morceaux choisis avec lesquels on pourrait suivre les divers ordres égyptiens dans leurs transformations, viendrait heureusement compléter nos galeries. Les pyramides offrent ce résultat inattendu, que le talent déployé dans la taille et l'appareillage des blocs y dépasse toute la perfection imaginable; en sorte que, du moins sous ce rapport, l'art égyptien débute par des coups de maître.

La sculpture des figures et des hiéroglyphes, qui s'allie constamment aux œuvres de l'architecture égyptienne, nous est connue dès cette époque par des tombeaux dont la décoration est presque entière. La Prusse a fait transporter et reconstruire à Berlin plusieurs de ces tombeaux primitifs. Trois statues de la galerie du Louvre (nos 36, 37, 38) présentent un admirable spécimen de la sculpture de ces premiers âges. Dans ces morceaux, uniques jusqu'ici et par conséquent inestimables, le type des hommes a quelque chose de plus trapu et de plus rude; la pose en est d'une grande simplicité; quelques parties rendent la nature avec vérité, mais l'on sent déjà qu'une loi hiératique a réglé les attitudes et va ravir aux artistes une partie précieuse de leur liberté.

L'Egypte primitive était concise dans ses inscriptions : les hiéroglyphes sont très-espacés et les sentences se réduisent à peu de mots. Les fragments d'un coffre funéraire de la IVe dynastie, celui du roi Menkérès, prouvent néanmoins un système d'écriture aussi complet dans toutes ses parties, que celui qu'ont employé les hiérogrammates alexandrins dans l'inscription de Rosette. Un seul sarcophage royal taillé dans le granit et appartenant aux premières dynasties, avait conservé son ornementation : il avait été sculpté pour le même Menkérès ; malheureusement il n'a échappé aux ravages du temps, à ceux des peuples pasteurs et des arabes, que pour sombrer sur les côtes du Portugal lorsqu'on le transportait au Musée britannique. Il n'en reste qu'un dessin qui nous montre une cuve, taillée en forme d'un petit édifice orné avec un goût merveilleux par de simples lignes architecturales. Le Musée de Leyde possède heureusement une cuve de granit qui reproduit cette ornementation si curieuse.

La XIIe dynastie porta l'Egypte à un très-haut degré de puissance, les arts s'associèrent dignement à la grandeur de cette seconde époque. C'est dans les restes de ses monuments que l'on trouve cet ordre d'architecture déjà si harmonieux que Champollion appelait *protodorique*, parce que sa colonne cannelée et son simple chapiteau carré rappellent l'aspect des premiers temples doriques. L'on s'est habitué à considérer cette civilisation primitive comme à peine sortie de l'enfance : aussi l'on ne s'est pas fait une idée exacte de la perfection des arts égyptiens à cette époque reculée. La IVe dynastie avait construit les pyramides, la XIIe eut aussi sa merveille. Le labyrinthe, ce palais si célèbre dans l'antiquité, était l'œuvre d'un de

ses rois, et l'étude des substructions de cet édifice a complétement vérifié sur ce point les assertions de Manéthon, l'historien national de l'Egypte. De grands obélisques en granit et les débris des statues colossales prouvent que les villes de Memphis, d'Héliopolis, de Thèbes et d'Abydos avaient été décorées de monuments très-considérables, lorsque l'invasion des peuples nomades vint tout détruire, et comprimer, pendant plusieurs siècles, l'élan des arts égyptiens.

Quand ces terribles hôtes furent enfin expulsés, Karnak ne possédait plus que des tronçons de colonnes, décorés du nom de *Sésourtasen I*[er], et le sanctuaire d'Ammon dut être reconstruit en entier. Aussi les morceaux de sculpture antérieurs à cette invasion iconoclaste sont-ils extrêmement rares et précieux. Le Musée du Louvre est très-bien partagé sous ce rapport. La statue colossale du roi *Sevekhotep III* de la XIII[e] dynastie (n° 16) est un objet du premier ordre. La série des stèles est également d'une grande richesse, et la collection de cette époque ne laissera rien à désirer lorsqu'on y aura ajouté quelques-unes des scènes de la vie privée sculptées et peintes dans les tombeaux. Le Musée en possède quelques reproductions; on peut y constater que le dessin des personnages conserve plus de liberté que dans les temps postérieurs, et que l'imitation exacte de la nature est recherchée avec beaucoup plus de soin dans la sculpture des membres. Les artistes égyptiens de l'ancien empire avaient particulièrement une manière hardie de rendre les saillies musculaires des bras et des jambes que l'on reconnait jusque dans les bas-reliefs et que l'on ne retrouve plus après l'expulsion des pasteurs. La jambe colossale de Sésourtasen I[er], que possède le

Musée de Berlin, est le plus beau modèle de ce genre ; elle captive les regards et commande l'admiration malgré la montagne de plâtre dont on l'a chargée pour en faire un colosse complet. On reconnaîtra particulièrement ce caractère, au Musée du Louvre, dans les bas-reliefs nos 1, 2, 3, 4, 5 et 6, ainsi que dans les statues nos 17, 36, 37, 38 et 40.

En ce qui touche l'imitation de la figure humaine, la statuaire eut son apogée sous la XVIIIe dynastie, qui commence la 3e époque de l'art en Egypte. Les meilleures statues des Musées européens appartiennent à cette dynastie, qui semble avoir développé la puissance du pays avec une incroyable rapidité, aussitôt après l'expulsion des étrangers.

On peut remarquer, sur les belles statues de la déesse *Pacht*, à tête de lionne, nos 1, 2, 3 et 4, avec quelle force et quelle largeur les grandes lignes étaient traitées par les artistes de la XVIIIe dynastie. Une statuette qui décore la cheminée dans la salle historique du 1er étage, et dont la beauté a depuis longtemps été remarquée, appartient aussi à la XVIIIe dynastie : elle représente le roi Aménophis IV, celui qui fit une espèce de révolution religieuse en introduisant le culte exclusif du disque solaire. L'imitation de la nature est frappante ; on reconnaît immédiatement sur les monuments les traits de ce personnage.

La statuaire se soutint encore sous la XIXe dynastie, quoique l'ornementation et la sculpture monumentale eussent subi, dans les immenses travaux de Ramsès II, une décadenee assez marquée. La belle tête de ce grand conquérant est un type qu'on ne se lasse pas d'admirer dans le colosse d'Isamboul. Ce profil célèbre est malheureusement mutilé sur le beau sphinx n° 21 et sur la statue

du roi n° 20 ; ces figures sont du petit nombre de celles que l'on pourra restaurer d'après des portraits bien authentiques, tels que ceux des bas-reliefs B, n°s 20, 19 et 14.

Après ces grandes races royales, les arts subirent l'influence des temps de troubles, de divisions intestines et de guerres malheureuses, en sorte que la troisième période finit par une véritable décadence. On est déjà tout étonné de rencontrer sous Ramsès-le-Grand, et surtout sous le règne de son fils Ménéphtah, des œuvres d'une laideur et d'une grossièreté inconcevables, telles que les statues des grands prêtres d'Abydos (n° 63, 64). La dureté de la matière et l'abondance des légendes gravées sur ces morceaux, ne permettent pas de croire qu'on n'ait prétendu en faire que des ébauches.

La famille du grand prêtre *Péhor*, qui exerça le pouvoir suprême à Thèbes, vers la fin de la XXe dynastie, fit exécuter de bons travaux dans le temple de Chons. Une branche de cette même famille paraît avoir été la souche de la race plus puissante des rois *Bubastites*, qui marqua son passage par d'importantes constructions. Quelques œuvres recommandables portent les cartouches de *Scheschonk* et d'*Osorchon* (Xe siècle av. J.-C.).

Psammétik ayant réuni l'empire sous son sceptre (vers 665 av. J.-C.), après l'expulsion des conquérants éthiopiens, on voit, sous ce monarque, se développer une véritable renaissance. Cette quatrième époque a sa physionomie spéciale. La gravure des hiéroglyphes redevient d'une finesse extraordinaire et les belles statues se multiplient. Sans sortir du type égyptien, les membres acquièrent plus de souplesse et de vérité, et les statuettes deviennent extrêmement gracieuses. L'art saïtique est très-bien représenté

au Louvre. Le sarcophage de *Tako* (n° 5), rapporté par Champollion, est le chef-d'œuvre du genre, et les statues sont belles et nombreuses (voyez n°s 80, 88, 87, 90). On imitait alors les formes sveltes de la XIIe dynastie dont les souvenirs paraissent avoir été en grand honneur; peut-être aussi les écoles de la Basse-Egypte étaient-elles restées plus fidèles que celles de Thèbes aux beaux types memphitiques de l'ancien empire. Il semble que l'art saïtique était dans une excellente voie de progrès. Lorsque, au contraire, les Ptolémées firent dominer l'élément grec, la proportion fut rompue : la rondeur des formes qui ne pouvait s'allier convenablement au type égyptien, ôta toute énergie aux contours et le véritable art égyptien fit un naufrage presque complet, pendant que l'art alexandrin, grec sans mélange, produisait des œuvres d'un caractère extrêmement élevé. Le petit nombre de monuments ptolémaïques que possède le Musée (n°s B, 34 à 41) ne donnent qu'une idée imparfaite de cette cinquième division chronologique.

Les sculptures égypto-romaines sont plus ou moins finies, mais toujours d'un style détestable, ce qui n'empêche pas certains objets (comme les zodiaques) d'avoir le plus haut intérêt scientifique. Au milieu de cette décadence, l'architecture, le plus vivace des arts, avait continué d'élever des monuments d'un aspect imposant dans un ordre purement égyptien.

Ce n'est point une appréciation complète des objets qui composent la salle des grands monuments égyptiens que l'on trouvera ici. C'est une simple notice exposant au public la nature de chaque monument et le principal intérêt qui s'y rattache. On a quelquefois indiqué les dates historiques, mais l'on a dû garder une grande réserve sur ce sujet, à

cause de l'état actuel de la science. Malgré les matériaux précieux qu'elle possède pour la chronologie égyptienne, il y a près de 300 ans de différence entre les évaluations des divers chronologistes sur la date du premier roi de la XVIII[e] dynastie. En remontant plus haut que la conquête de Jérusalem par *Scheschonk*, on n'a plus de moyen suivi pour contrôler les chiffres égyptiens ; or, ils ont souvent été altérés par les auteurs. On a pensé qu'il ne fallait pas mélanger les faits acquis avec des appréciations douteuses, et qu'il fallait rester souvent en deçà des limites de la science dans une notice d'où toute discussion devait nécessairement être bannie.

Il a fallu pour répondre aux désirs du public rédiger cette notice dans un temps très-limité. On excusera les lacunes qu'elle peut présenter en réfléchissant à la difficulté de la matière, à la nouveauté des notions que la science possède sur les divers âges de l'art égyptien, et enfin au nombre considérable d'inscriptions hiéroglyphiques qu'il fallait analyser, puisqu'elles expliquent les monuments. Cette notice permettra d'attendre les résultats d'un travail plus complet dans lequel les monuments des galeries égyptiennes du Louvre seront étudiés et leurs inscriptions traduites autant que le permettront les progrès de la science hiéroglyphique, dont les bases ont été si solidement posées par le génie de Champollion.

E. R.

NOTICE

DES

MONUMENTS

EXPOSÉS DANS LA GALERIE D'ANTIQUITÉS ÉGYPTIENNES
(SALLE DU REZ-DE-CHAUSSÉE),

AU MUSÉE DU LOUVRE.

A.

SPHINX, STATUES, STATUETTES ET GROUPES.

§ 1. — DIEUX, Nos 1 à 15.

§ 2. — ROIS, Nos 16 à 35.

§ 3. — PARTICULIERS, Nos 36 à 100.

---

§ 1er. — DIEUX.

1, 2, 3, 4. — Statues léontocéphales en granit noir veiné de rose.
Haut. : 1re 2,38 ; 2e 2,30 ; 3e 2,06 ; 4e, 1,90.

Elles représentent la déesse *Pacht* sous sa forme la plus usitée, c'est-à-dire comme une femme à tête de lionne, surmontée d'un disque solaire orné d'un *Uræus*. *Pacht* était une déesse solaire, on lui attribuait la formation des races asiatiques jaunes, de même que la création de la race égyptienne

était attribuée au soleil. *Pacht* était aussi en connexion intime avec le dieu *Phtah;* son titre favori était : *la grande amante de Phtah*. Les formes ou surnoms divers de *Pacht*, tels que *Menhi*, *Ouerthekou*, se distinguent par la tête de lionne, son emblème constant. Son culte est très-ancien, et l'on trouve ces formes diverses usitées dès la XII[e] dynastie. Ces statues portent les cartouches d'Aménophis III, et elles sont bien dignes de la XVIII[e] dynastie par la largeur de leur style. L'artiste s'est attaché aux grandes lignes en négligeant les détails; les têtes sont particulièrement attaquées avec une grande vigueur.

5. — Statue en granit noir.

Haut. 1,70.

La déesse *Pacht* debout et dans l'attitude de la marche. Sa main gauche tient une tige de papyrus qui lui sert de sceptre, la main droite porte le signe de la vie. L'entrée du temple de Maut à Karnak était décorée d'une triple rangée de cariatides semblables. Celle-ci en provient sans doute; la plupart étaient marquées au cartouche d'Aménophis III. La vigueur des traits se rapporte parfaitement à cette époque.

6. — Statue en granit noir veiné de rose.

Haut. 0,58.

La déesse *Pacht;* sur le dossier la légende de Ramsès II (XIX[e] dynastie).

7. — Statue en granit noir veiné de rose.

Haut. 2,06.

La déesse *Pacht;* sur les montants du fauteuil, à droite et à gauche, les cartouches de *Scheschenk I[er]* (XXII[e] dynastie), le vainqueur de Roboam, roi de Juda. Cette statue se recommande par la recherche de l'ajustement, mais les traits sont moins vigoureux que dans les *Pacht* du règne d'Aménophis. Cette œuvre a été sculptée vers l'an 965 av. J.-C.

8, 9, 10 et 11. — Statues en granit noir veiné de rose.

Haut. : 8[e] 2,16 ; 9[e] 1,60 ; 10[e] 1,58 ; 11[e] 1,50.

La déesse Pacht, sans légendes. Style de la XVIII[e] dynastie.

12. — Groupe en granit rose.

Un roi coiffé du pschent est associé aux dieux Osiris et Horus. On n'a pas gravé son cartouche ; il ressemble à Ramsès II.

13. — Fragment d'un groupe en granit.

Buste d'Ammon. La tête du dieu suprême de Thèbes est coiffée d'un diadème orné des deux plumes longues et droites qui lui appartiennent particulièrement.

14. — Statuette en granit gris.

Le dieu *Horus enfant* ou *Harpocrate* coiffé du *Pschent* avec les emblèmes de la jeunesse : le doigt dans la bouche et la tresse de cheveux pendante.

15. — Granit.

Un dieu sous la forme d'épervier (Horus ou *Phré ?*).

---

§ 2. — STATUES ET SPHINX DE ROIS.

16. — Colosse en granit rose.

Haut. 2,71.

Ce monument est un des plus précieux que l'Egypte ait conservés ; il représente le roi Sevekhotep III, de la XIIIe dynastie. Indépendamment du grand nombre de siècles qui nous séparent des rois de cette époque, leurs monuments ont eu à subir les outrages d'une longue et désastreuse invasion. Aussi ne connaît-on plus que très-peu d'échantillons de la sculpture des dynasties qui précédèrent la XVIIIe. Une statue de la XIIe dynastie existe à Berlin, elle avait été usurpée par Ramsès II qui faisait graver partout ses cartouches. Le musée du Louvre possédait aussi, avant 1830, une statuette en cornaline du roi *Sesourtasen Ier ;* ce morceau inestimable, tant par sa rareté que par l'extrême beauté du travail, fut dérobé à la révolution de juillet et n'a point reparu depuis. La statue de *Sevekhotep III* est très-remarquable en elle-même par le type

svelte du torse et par le port gracieux de la tête; elle est empreinte à un haut degré de cette sérénité douce et majestueuse qui fait le grand charme de l'art égyptien des belles époques. Une seule statue de cette valeur et d'une pareille matière fait comprendre que le roi qui l'a fait exécuter pour décorer ses temples ou ses palais, n'avait point encore subi l'invasion des pasteurs. On voit que sous son règne, l'Egypte était encore une grande puissance, cultivant les arts avec tranquillité. La légende royale de *Sevekhotep III* se lit sur les deux côtés du trône auprès des jambes du roi. Sans prétendre indiquer l'époque précise de cette statue, on peut affirmer qu'elle a été sculptée plus de deux mille ans avant l'ère chrétienne.

17. — Statue de demi-grandeur en granit gris.

Haut. 1,25.

Le roi Sevekhotep III, XIIIe dynastie. Les artistes égyptiens de l'ancien royaume n'avaient pas compris seulement la majesté des colosses, cette statue montre qu'ils appliquaient leurs talents avec succès à des œuvres d'une moindre proportion. Le roi Sevekhotep III a bien ici la tournure svelte et le gracieux port de tête que l'on remarque dans son colosse, nº 16. On lit sur le trône, auprès de ses jambes, la légende royale avec cette addition : Aimé de la déesse *Hamen, dans sa bonne demeure* de *Hewa* (?).

18. — Pieds d'un colosse en granit rose.

Devant ces pieds, sur le socle, on lit la légende royale d'Aménophis III, celui auquel les Grecs avaient donné le nom de *Memnon*, et dont le célèbre colosse résonnait au lever du soleil.

Voici cette légende:

1re lig. *Le Dieu bienfaisant, le lion des rois, le roi de la haute et de la basse région, soleil seigneur de justice, aimé de Ra, aimé de Sokari, seigneur de Scheti* (région funéraire).

2e lig. *Le fils du soleil, uni avec les dieux, Amenhotep, roi de Tammé* (1), *l'aimé d'Ammonra, roi des dieux.*

(1) Ce nom, qui paraît signifier *le pays de la paix et de la vérité*, appartient à une partie de la région funéraire, et peut-être, par extension, désigne-t-il toute l'Egypte.

Le grand intérêt de ce morceau consiste dans vingt-trois noms de peuples vaincus, renfermés dans des cartouches crénelés qui entourent la base du colosse, suivant l'idée égyptienne reproduite par le Psalmiste : *Que tes ennemis soient l'escabeau de tes pieds.*

Les vingt-trois nations représentées ici sont toutes africaines et ont le profil nègre. Leurs noms reproduisent une partie des noms des nations africaines mentionnées par les inscriptions grecques et égyptiennes, ainsi que par les auteurs arabes. Quelques signes étant encore douteux, il reste une légère incertitude dans la lecture de quelques-uns de ces noms.

En face :

1° .....;	4° *Tara......;*
2° *Les Lybiens de Nubie;*	5° *Akaï....;*
3° *Kousch, la mauvaise ;*	6° *...barou.*

Côté droit :

1° *Kousch, la mauvaise;*	7° *Rouittakou;*
2° *Arouka;*	8° *Abahou* (?);
3° *Makouïsa;*	9° *Tourasou;*
4° *Matakarahou;*	10° *Schaouraschek;*
5° *Sahava;*	11° *Akenes;*
6° *Savara;*	

Côté gauche :

1° *...kah..;*	4° *Pamaïoua;*
2° *Pamaïka;*	5° *Pawakiou;*
3° *Ouaraki;*	6° *Paramaka.*

Les autres sont brisés.

Cette campagne d'Aménophis III peut être rapportée au XVII[e] siècle avant notre ère.

19. — Tête colossale en granit rose.

Cette tête royale, malheureusement si mutilée, rappelle les traits d'Aménophis III; elle était coiffée de la couronne de la région supérieure.

20. — Statue colossale en granit gris veiné de rose.

Haut. 2,56.

Elle représente le roi Ramsès-Meïamoun, fils de Séti Ier, celui qu'on appelle ordinairement Ramsès-le-Grand. Son histoire a été longtemps compliquée par une question dont la solution était bien nécessaire. Deux souverains, fils du même père, avaient fait sculpter des conquêtes extrêmement semblables à *Beitelouali* et à *Ipsamboul*. Leurs noms étaient identiques, leurs prénoms ne différaient que par l'addition d'une qualification très-usuelle, *l'approuvé du dieu Phré* . On paraît s'accorder maintenant à reconnaître que ces deux personnages sont un seul et même roi. La table d'Abydos est dédiée par ce souverain à ses ancêtres avec la seconde variante du prénom, et les ancêtres lui répondent en le nommant par la première variante. Ce texte paraît décisif. Quelques auteurs ont prétendu que Ramsès II avait passé son enfance dans l'exil et reconquis son royaume. L'empire de *Séti Ier* fut, au contraire, remis intact entre ses mains. Une stèle de la troisième année de son règne le montre environné de gloire dès sa plus tendre jeunesse; *ses cris ont monté jusqu'au ciel* le jour de sa naissance, dit l'inscription. Il avait déjà fait une expédition en *Ethiopie; ses pieds avaient foulé les Lybiens et sa corne s'était enfoncée au milieu d'eux. Ses esprits ont dominé Wentnowre, et sa terreur a forcé les Akars* (deux peuples éthiopiens). *Son nom a fait le tour du monde par les exploits de son bras.* Quoiqu'on doive rabattre quelque chose de ces flatteries, Ramsès commence donc son règne par des conquêtes extérieures. La campagne d'Ethiopie est retracée à Beiteloualy. Il partit ensuite pour répandre ses trophées sur une partie de l'Asie. Ses victoires sont sculptées dans les grandes pages historiques qui décorent *Ipsamboul, Luxor* et le *Ramesséum*. On retrouve en première ligne de ses ennemis la grande confédération des *Chetas*, vaincus mais non détruits par Séti Ier. Il est douteux que Ramsès II ait remporté sur cette race belliqueuse des avantages aussi décisifs que le prétendent les inscriptions officielles, car, la XXIe année de son règne, le roi d'Egypte leur accorda un traité de paix où leurs chefs furent traités avec grand honneur. Aussi les retrouve-t-on très-puissants sous les règnes suivants.

Ramsès II couvrit l'Egypte de monuments; son nom marque d'importantes constructions depuis *Tanis* jusqu'au fond de la Nubie. A Thèbes, le célèbre *Ramesséum* est un monument religieux et funéraire, spécialement consacré à sa mémoire. L'art déclina rapidement sous son règne, malgré ses immenses travaux. Il eut la faiblesse de faire substituer ses propres cartouches à ceux de son père sur la salle hypostyle de Karnak et sur d'autres monuments du règne précédent dont le type artistique est généralement supérieur à ceux qu'il fit exécuter. Son orgueil paraît n'avoir point connu de bornes. Souvent il s'introduit lui-même dans les triades divines auxquelles il dédie les temples. *Le soleil de Ramsès-Meïamoun*, qu'on aperçoit sur leurs murailles, n'est autre chose que le roi lui-même déifié de son vivant. Le souvenir de ses conquêtes était encore vivant en Egypte sous les empereurs, et Tacite l'a rappelé; mais nous ne trouvons aucune trace qui nous montre sa mémoire vénérée après sa mort, comme celle de plusieurs des rois, ses ancêtres.

Le trône de cette statue est orné partout des légendes royales de *Ramsès-Meïamoun;* ce nom lui convient particulièrement; Ramsès III, *Hik-poun*, n'a porté la qualification de *Meïamoun* que dans son *cartouche prénom royal*. Sur les côtés de son siége, la déesse du nord, à gauche, et celle du midi, à droite, sont représentées avec leurs plantes symboliques, le lotus et le papyrus. Le roi se dit l'aimé de ces déesses. La tête de Ramsès est plus pleine et peut-être plus âgée dans cette statue que dans le sphinx (nº 21) qui reproduit également ses traits.

Le règne de Ramsès II se place vers le XVᵉ siècle avant J.-C., mais la chronologie offre déjà quelques incertitudes, lorsqu'on remonte à cette époque.

21. — Sphinx de granit rose.

Haut. 1,69 ; long. 3,45.

Il représente Ramsès II. Les deux cartouches de ce roi sont gravés sur la poitrine et entre les deux pattes de devant. Le corps de lion est d'un galbe léger et nerveux, et la tête semble indiquer la jeunesse du roi. La base était ornée d'une double inscription profondément gravée dans le granit, et dont le point de départ était en face de la tête. On distingue en-

core à droite la légende de Ramsès II, suivie de cette phrase : *Le Set de Ramsès Meïamoun donne une vie stable et puissante sur le trône du soleil à toujours*. Sur le côté gauche est une phrase toute semblable, où la figure de *Set*  a été martelée. Le dieu *Set* (ou Typhon), frère d'Osiris, et qui l'avait détrôné, fut en grand honneur sous la XIXe dynastie. Les rois Séti I et II lui empruntèrent leurs noms. C'était le dieu guerrier par excellence, et le griffon, son emblème, qui le représente ici, était, dès une très-ancienne époque, le symbole de la vaillance. Plus tard, il fut exécré comme le symbole du mal, et son image fut martelée comme ici sur presque tous les monuments de la famille des Ramsès.

Ménéphtah, fils de Ramsès II, fit graver ses cartouches sur l'épaule droite du sphinx de son père.

22. — Bas d'une statue en albâtre oriental.

Haut. 2,06.

Ce monument, dont toute la partie supérieure est une restauration moderne, était une statue de Ramsès II. La matière en est d'une remarquable beauté, et le bas du corps fait vivement regretter sa mutilation. La légende royale de Ramsès II orne les deux côtés des jambes et le dos du siége.

23. — Sphinx en granit rose.

Haut. 2,06 ; long. 4,79.

Ce monument majestueux représente le roi Ménéphtah, fils de Ramsès II. Le corps de lion, d'un type plus lourd que le sphinx de Ramsès, est établi de telle sorte que chacune de ses pattes repose sur un anneau, Ω, symbole d'une longue période de siècles. Les cartouches du roi sont gravés sur la poitrine et sur l'épaule droite du sphinx. Longtemps après, Schesckenk Ier, le vainqueur de Roboam, fit substituer ses propres cartouches à ceux de Ménéphtah, sur l'épaule gauche. Il fit de même graver l'inscription circulaire autour de la base actuellement si mutilée.

Le roi *Ménéphtah*, nommé par les historiens *Ménophis* et *Aménéphthès* (en égyptien, *Meïenptah-Hotephima*), est, suivant toute apparence, le persécuteur de Moïse. La chronologie de la Bible dans l'époque des juges, et celle d'Egypte dans les

XIXe, XXe et XXIe dynasties, laissent trop d'incertitude pour que l'accord des chiffres assure ce résultat d'une manière inattaquable; mais les circonstances de l'histoire hébraïque cadrent avec cette époque d'une manière on ne peut plus satisfaisante. Les Hébreux opprimés bâtissaient une ville du nom de Ramsès. Ce récit ne peut donc s'appliquer qu'à l'époque où cette famille était sur le trône. Moïse contraint de fuir la colère du roi après le meurtre d'un Egyptien, subit un long exil parce que le roi ne mourut *qu'après un temps fort long;* Ramsès II régna en effet plus de 60 ans. Aussitôt après le retour de Moïse commença la lutte qui se termina par le célèbre passage de la mer Rouge.

Cet événement eut donc lieu sous le fils de Ramsès II, ou tout au plus tard pendant l'époque de troubles qui suivit son règne. Ajoutons que la rapidité des derniers événements ne permet pas de supposer que le roi eût sa résidence à Thèbes dans cet instant. Or, *Ménéphtah* a précisément laissé à Tanis de nombreuses traces des grands monuments qu'il y avait élevés. Ménéphtah était le treizième fils de Ramsès II; il régna vers le XVe siècle avant J.-C.

24. — Colosse en grès rouge, donné par MM. Forestier et Guidi, en 1828.

Haut. 4,68.

Il représente le roi *Séti II* (XIXe dynastie), fils de *Ménéphtah,* coiffé de la double couronne nommée *Pschent.* Il tient dans la main gauche un grand bâton d'enseigne sur lequel est sa légende royale : *L'Harphrê puissant, aimant le dieu Ra; le seigneur des deux régions, gouvernant l'Egypte et châtiant les nations ; le roi de la Haute et de la Basse-Egypte ; le seigneur des deux mondes, soleil maître des créations* (?), *aimé d'Ammon ; le fils du Soleil, Séti, l'aimé de Ptah ; l'aimé d'Ammon Ra, roi des dieux.*

La légende du roi est répétée sur la base et sur le dos du colosse. Le dieu *Set* est martelé partout, son image n'a échappé qu'une seule fois à cet outrage, dans un des cartouches gravés sur le dos.

La ceinture du roi est fermée par une boucle sur laquelle était gravé le nom royal avec une addition remarquable : *Séti, aimé de Ptah, aimé comme Pacht.*

La déesse *Pacht* était, en effet, habituellement surnommée la *grande amante de Ptah*, ce qui explique cette comparaison.

Séti II est probablement le *Séthos* qui avait d'abord éprouvé des revers et qui fut ensuite un conquérant, car un papyrus du Musée britannique montre qu'il envahit à son tour la *Mésopotamie*. On peut placer son règne vers le XVe siècle avant notre ère.

25. — Tête en granit noir.

Cette jolie tête est coiffée d'un casque décoré de l'uræus royal; son style est franchement égyptien. Elle n'est malheureusement accompagnée d'aucune légende qui fasse connaître le nom du roi qu'elle représentait.

26. — Sphinx en basalte.

Haut. 0,88; long. 1,54.

Sur la légende très-mutilée qui entoure la base, on lit encore deux fois le nom du roi Néphéritès de la XXIXe dynastie, qui monta sur le trône l'an 398 av. J.-C.

27. — Sphinx en basalte.

Haut. 0,80; long. 1,54.

La légende mutilée porte les cartouches du roi Hakoris de la XXIXe dynastie. Ce roi succéda à Néphéritès en 392.

28. — Statue en basalte.

Haut. 0,90.

La coiffure avec l'uræus prouve que cette statue était celle d'un roi. Elle n'a aucune inscription. Sa grâce et son fini rappellent le beau torse du Nectanébo de la Bibliothèque nationale.

29. — Sphinx en grès statuaire.

Haut. 0,63; long. 0,88.

Il représente le roi Nectanébo (XXXe dynastie); la légende royale entoure sa base. L'uræus, insigne de la royauté, orne la coiffure du roi; malgré la mutilation du nez, on reconnaît encore bien les traits de ce monarque, conservés sur d'autres monuments.

Nectanébo Ier fut le chef de la dernière dynastie égyptienne dite *Sébennytique*, en 378 av. J.-C.

30 et 30 bis. — Sphinx en grès statuaire.

Aucune légende n'indique le roi qu'ils représentent, ils ressemblent extrêmement au sphinx de Nectanébo.

31, 32, 33, 34. — Sphinx des dernières époques de l'art égyptien, restaurés dans plusieurs de leurs parties. Ces sphinx ne portent aucune inscription.

35. — Tête en basalte.

Cette tête, coiffée avec l'*uræus* royal, a appartenu à l'un des Ptolémées. Elle peut être considérée comme un produit de l'art grec en Egypte. Les yeux étaient incrustés en onyx ou en émail.

---

§ 3. — STATUES DE PARTICULIERS.

Elles ont été, autant que possible, rangées suivant l'ordre des temps où elles ont été sculptées pour que l'on puisse mieux apprécier les différentes écoles qui se sont succédé.

36. — Statue en pierre calcaire.

Haut. 1,59.

Un homme debout, nu jusqu'à la ceinture; il est vêtu d'une simple *savou* attachée par une ceinture sans ornements. La main droite, collée au corps, tient entre le pouce et l'index le sceptre nommé *pat*. La main gauche, appuyée à la poitrine, tient le grand bâton, symbole des chefs. La coiffure, taillée carrément, ne descend que jusqu'au col; elle est peinte en noir; les jambes sont nues et à demi-engagées dans le bloc. La pupille, les paupières et les sourcils sont peints en noir, et le dessous des yeux orné d'une bande verte.

Le style de ce morceau rappelle par sa simplicité les tombeaux voisins des Pyramides, et annonce la plus haute antiquité.

Les titres écrits sur la base se retrouvent dans les monuments du style memphitique ancien. Ce personnage s'appelait *Sepa*, il avait la dignité de prophète et de prêtre du taureau blanc. Les hiéroglyphes de la légende, sculptés en relief, présentent également les caractères d'une haute antiquité. Les épaules sont hautes, la tête très-ronde, le torse fort, les jambes ébauchées très-largement, et l'articulation du genou très-vigoureusement rendue. Les pieds sont beaucoup plus courts que d'ordinaire. Tous ces caractères indiquent le premier âge de la sculpture égyptienne.

Il serait téméraire de fixer une date précise à ce monument.

37. — Cette statue ne diffère de la précédente que par sa taille un peu plus élevée. La légende est exactement la même, elle représente donc le même individu ou un fils du même nom et ayant les mêmes emplois.

Haut. 1,65.

38. — Statue de femme en pierre calcaire.

Haut. 1,52.

Elle appartient évidemment à la même époque et probablement à la même famille que la statue de *Sepa*. Le bas des yeux était orné d'une bande verte, la prunelle était peinte en noir, ainsi que les cils, les sourcils et la coiffure, qui descend jusqu'aux seins. Elle est vêtue d'une simple robe ou chemise ouverte en triangle au milieu de la poitrine. Les bras sont ornés de bracelets composés de douze anneaux qui étaient également peints en couleur verte. Les pieds sont courts et le gras des cuisse très-marqué. Sa légende se lit avec quelques doutes : la *royale* .... *Nesa*.

Les trois numéros qui viennent d'être décrits méritent la plus grande attention. Leur style est celui des plus anciens bas-reliefs copiés dans les tombeaux de Memphis, contemporains authentiques des premières dynasties. Nous n'avons pas connaissance que d'autres statues de grandeur naturelle appartenant à cette époque aient encore été découvertes; on peut donc les considérer à bon droit comme les plus anciennes statues du monde entier. La roideur de la pose et l'extrême simplicité de la composition s'allient, dans ces morceaux, à un profond sentiment de la vérité et n'excluent pas une certaine grandeur. La dame

Nesa prend aussi bien que *Sepa* une qualification qui se lit *souten rech* (1). Le sens n'en est pas exactement connu, mais il est certain qu'elle indique un rang élevé.

39. — Statuette en granit gris.

Un homme assis; le tracé de sa légende, dont plusieurs caractères sont encore inconnus, indique une époque très-reculée.

La tournure trapue, les épaules très-hautes et la coiffure simple, les cheveux partagés au milieu du front et tombant naturellement, sont autant de caractères qui appartiennent à l'époque des Pyramides.

40. — Statuette en granit gris veiné de rose.

Un homme assis; aucune légende ne l'accompagne. Il n'est vêtu que de la *savou*. Sa tête, revêtue de la coiffure la plus simple, était probablement rasée. Son type est court et trapu, les oreilles assez basses et les jambes fortement senties. Tout dans son style indique l'antiquité.

41. — Statuette en granit gris.

Un homme assis; sa fonction est effacée; son nom propre, *Sésourtasen*, indique la XIIe dynastie. Le style est d'une simplicité remarquable; les oreilles sont grandes et placées très-haut, le ventre obèse, le nez très-droit et long donne à la figure un assez grand caractère. La coiffure est celle qu'on retrouve sous les Saïtes, les cheveux enveloppés et retombant tout d'une pièce jusqu'au niveau de l'épaule.

42. — Statuette en pierre calcaire.

Les légendes qui accompagnent ce personnage accroupi sont presque illisibles.

43. — Fragment d'une statuette en granit gris veiné de rose.

Un personnage agenouillé soutenait une stèle où l'on voit le roi Aménophis III faisant une offrande au dieu Ammon.

(1) Suivant les observations de M. Lepsius, ce titre, assez fréquent dans les tombeaux qui entourent les pyramides, appartiendrait aux personnes du sang royal. La bande verte peinte sous les yeux se retrouve également dans le plus ancien des tombeaux memphitiques que le même savant a rapportés à Berlin.

L'inscription de cette stèle nous apprend que le basilicogrammate *Amenemhé*, surnommé *Sourara*, fait une prière au dieu Ammon. Il demande à ce dieu, *seigneur du ciel et du monde*, d'accorder la durée du règne du soleil au roi Aménophis III. Cette stèle appartient donc au XVIII[e] siècle avant notre ère.

44. — Fragment de statuette en granit gris veiné de rose.

Cette statuette représentait le même personnage que le numéro précédent. Il prend les qualifications de *noble chef* qui est en la présence du seigneur des deux mondes ; la gloire du cœur du roi ......, grand surintendant de la maison du roi, chef des prières d'Ammon, basilicogrammate ......, gardien des divines paroles (?) chargé du sceau du dieu Ammon, flabellifère à la gauche du roi, *Amenemhé* dit *Sourara*. Dans cette statuette, Amenemhé tenait en main le *senv*, et ses pieds étaient chaussés de sandales attachées sur le coudepied par de larges bandes.

45. — Fragment d'une statuette en granit gris veiné de rose.

Cette statuette appartenait encore au même *Amenemhé* dit *Sourara*. Il prend ici des qualifications nouvelles; outre ses titres principaux, on lit ces mots : *Celui qui fait entendre des chants devant le maître des deux mondes; l'un des docteurs du roi; l'approuvé du roi...; l'intendant des troupeaux du domaine d'Ammon...; celui qui approche du roi ; le gardien des jambes du seigneur des deux pays; l'intendant des champs d'Ammon.* L'ensemble de ces qualifications montre un homme de la classe sacerdotale occupant des emplois assez divers et jouissant de la faveur du roi Aménophis III.

46. — Groupe en pierre calcaire.

Deux personnages assis; l'homme, *Semaut*, occupait une fonction sacerdotale sous le règne de Toutmès III (XVIII[e] dynastie). Sa femme (ou sa sœur) était la dame *Mautnowre*. Ce joli groupe était peint, l'homme en rouge et la femme en jaune; le nom d'Ammon est martelé dans la prière qui est gravée sur les côtés du siége. *Semaut* tient en main le 𓋹 *Senv*, signe de force et de tranquillité.

47. — Groupe en grès (XVIIIe dynastie).

Il représente un *grammate chargé des revenus d'Ammon dans le midi*, nommé *Ounsou*. Auprès de lui est sa femme *Amenhotep*.

Le nom d'Ammon a été martelé avec acharnement sur ce groupe. Il appartient à l'époque des *Toutmès*, ce que confirme le beau tracé des hiéroglyphes. Le nu de l'homme est peint en rouge vif, celui de la femme en jaune. Derrière le siége était une prière en beaux hiéroglyphes; elle est défigurée par le martelage du nom d'Ammon.

Ces mutilations, dues suivant toute apparence au superstitieux Aménophis IV qui voulut abolir tout autre culte que celui du disque solaire, deviennent très-précieuses pour la classification de certains monuments, puisqu'elles indiquent le règne d'Horus (XVIIIe dyn.) comme une limite inférieure pour l'époque des inscriptions qui ont été ainsi martelées.

48. — Groupe en grès (XVIIIe dynastie).

L'homme se nommait *Totnowre*, surnommé *Sosche*; il était grammate des troupeaux d'Ammon. Sa femme *Venemva* est auprès de lui. *Totnowre* a les chairs peintes en rouge, il est enveloppé jusqu'aux épaules d'une robe qui ne laisse passer que les mains; sa femme était peinte en jaune. Le nom d'Ammon a été martelé sur ce groupe.

49. — Statuette en pierre calcaire.

Le personnage assis se nommait *Pia*. Sur le côté du socle est mentionnée sa femme, la dame *Nouvemousech*. Ce nom signifie *l'or dans la salle d'assemblée*. On rencontre assez souvent des noms propres d'une composition aussi recherchée.

Pia, vêtu d'une robe blanche, était peint d'un rouge vif.

50. — Groupe en pierre calcaire.

Un homme vêtu d'une simple *savou* attachée par une ceinture, est assis; auprès de lui, une jeune femme se tient debout. Ils n'ont aucun insigne ni inscription. Ce groupe avait été colorié en entier.

51. — Groupe en pierre calcaire.

L'homme se nommait *Noworenevew* et la femme *Taai*. Le petit enfant qui les accompagne s'appelait *Ouahermeri*. Ce groupe d'une finesse ravissante doit sa mutilation aux adversaires du culte d'Ammon. Le nom de ce dieu était gravé dans l'inscription qui décore les genoux des deux personnages. Le martelage a cassé la tête du petit enfant si gracieusement posé entre les jambes de ses parents. L'homme peint en rouge tient en main le *Senv* ; il a la belle coiffure à tuyaux étagés ; il était nu jusqu'à la ceinture. Son bras est entrelacé avec celui de sa femme : celle-ci avait une robe blanche ouverte entre les deux seins. Sa peau était peinte en rose ; elle porte un collier ouvragé, et sa coiffure est très-ornée, elle descend jusqu'à la moitié de la poitrine. Le martelage du nom d'Ammon fixe la date de ce joli groupe vers le milieu de la XVIIIe dynastie.

52. — Groupe en pierre calcaire.

L'homme se nommait *Heknowre*, fils d'*Amenemha*.

Le nom de la femme était *Moutmaï*.

Ce groupe est bien mutilé ; il était d'un bon style ; la netteté des hiéroglyphes annonce la XVIIIe dynastie ; l'homme était peint en rouge vif et la femme en jaune ; ils sont vêtus l'un et l'autre d'une robe blanche ; le mari a de plus un grand collier. Entre leurs jambes un jeune garçon et une petite fille. On lit encore le nom du fils, *Amenerhatw*.

53. — Statuette en pierre calcaire.

Un homme agenouillé, tenant une stèle devant lui.

Il se nommait *Mautse* et était *nouw* (?), (fonction sacerdotale) du dieu *Horus générateur, fils d'Isis*. La stèle est un acte d'adoration au soleil. La tête de ce personnage était peinte d'un rouge vif ; ses cheveux et sa barbe en noir. Les hiéroglyphes sont bien tracés.

54. — Fragment de statuette en grès statuaire.

Un personnage agenouillé tenant un naos d'Osiris.

C'était un prêtre, *sam* de *Phtah, l'approuvé du roi, dans le temple de Phtah*. Il portait la peau de panthère. Les deux pattes

de derrière viennent s'appuyer sur ses cuisses. Ses pieds étaient chaussés avec des sandales à larges brides.

55. — Groupe en pierre calcaire ; deux personnages debout.

Tout ce groupe était peint en rouge, les hiéroglyphes rehaussés de bleu.

Le nom de l'homme est effacé ; il était *grammate du trésor* de *Phtah*, grand-prêtre de *Phtah Totounen*. Auprès de lui est sa sœur, *l'attachée au culte d'Hathor*, *Nowreouptah* ; elle porte le sistre. Auprès de celle-ci est gravée sur le côté gauche l'image d'une fille, *l'attachée au culte de Netpé* (?) *Hounara*.

56. — Statuette en grès.

Elle représente une jeune femme assise ; elle était attachée au culte d'*Ammon* et se nommait *Ateh* ou *Ousech-ateh*. Le fils de cette dame, nommé *Amenemhe*, était chef du temple d'Ammon. C'est ce que montre l'inscription gravée sur le côté gauche du siège ; à droite, c'est un fils défunt de la même personne, nommé *Tahou, porte-encensoir du roi*, qui adresse une prière aux dieux *Ammon, Mout* et Osiris. Cette dame tient un sistre, insigne de sa charge ; elle semble avoir été complétement peinte en blanc, sauf sa riche coiffure qui était peinte en noir.

57. — Groupe en pierre calcaire.

Ces deux personnages étaient *Pensevaou* et son père *Titi*. L'un et l'autre portent le titre de *grand porte-enseigne* (?). Leur peau était peinte en rouge, leurs cheveux et leurs prunelles en noir. Ils soutiennent devant eux une stèle où est représentée la barque du soleil et sur laquelle est gravée leur adoration au soleil levant.

58. — Pierre calcaire.

Deux hommes assis, revêtus d'une simple *savou* ; ils tiennent en main le *senv* ; leur peau est fortement colorée en rouge. L'un est le *docteur Oeri* (?), l'autre le prêtre *Sen*.

59. — Un personnage assis, les jambes repliées sous lui ; il n'a point de légende, mais il tient un rouleau de papyrus déployé

sur ses genoux; c'était un hiérogrammate. Les jambes étaient colorées en rouge vif.

60. — Un homme debout; il n'a point de légende. Sa peau est teinte en rouge brique, ses cheveux, ses paupières, ses sourcils et ses prunelles en noir. Il est vêtu d'une *savou* blanche.

61. — Groupe en pierre calcaire.

Un homme et une femme assis. Ce groupe n'a pas de légende. La femme ainsi placée est la femme ou la sœur du principal personnage.

L'homme a la tête rasée, sa peau était peinte en rouge. Un petit garçon nu, debout entre leurs jambes, a les caractères symboliques de l'enfance, le doigt dans la bouche et la longue tresse de cheveux.

62. — Statuette en pierre calcaire (XIXe dynastie).

Un personnage accroupi nommé *Scha* tient devant lui un naos, dans lequel est un cynocéphale ayant sur la tête un disque lunaire.

Il était basilicogrammate de la table du roi (sommelier); les cartouches de Ramsès II sont gravés sur ses épaules. Le socle et le derrière de cette statue sont ornés de légendes bien gravées où l'on remarque les deux scarabées employés pour désigner l'Egypte. C'est le plus ancien exemple connu jusqu'ici de cette orthographe.

63. — Statue en granit gris (XIXe dynastie).

Haut. 1,86.

Ce personnage, représenté debout et dans le costume de sa dignité, était le *premier prophète d'Osiris*, *Ounnowre*.

Le premier prophète était le grand prêtre chef du temple; c'était la première dignité sacerdotale. Elle appartint à Abydos durant plusieurs générations à la famille d'*Ounnowre* pendant la XIXe dynastie. Sur les inscriptions de cette statue sont mentionnés : 1° le père d'*Ounnowre*, également premier prophète d'Osiris, nommé *Maï*; 2° sa sœur *Taïa*; 3° sa mère *Maani*.

Ounnowre a la peau de panthère comme tous les prêtres de son rang et un long bâton ou sceptre simple, signe du commandement, sur lequel sont gravés les cartouches de Ramsès II; on

les retrouve également sur les broderies de l'espèce d'écharpe qui retombe sur la robe, au milieu de la ceinture.

Cette statue imite la forme d'un pilier carré et semble avoir été destinée à servir de cariatide.

64. — Statue en granit rose (XIX[e] dynastie).

Haut. 1,15.

Un personnage agenouillé tient devant lui un naos dans lequel est une statue d'Osiris. Il se nommait *Iouiou*, fils *d'Ounnowre*. Il fut, comme son père, premier prophète d'Osiris à Abydos; sa mère *Taia* était vouée au culte d'Osiris. La statue porte les cartouches de Ramsès II, gravés en plusieurs endroits.

65. — Groupe en granit rose (XIX[e] dynastie).

Haut. 1,06.

L'homme est *Hora*, *basilicogrammate*, chargé du sceau (?) du roi sous le roi Ménéphtah, fils de Ramsès II. La femme, *Nowreari*, était attachée au culte d'Ammon. Elle porte le sistre, insigne de sa charge.

Les monuments des particuliers sont souvent de ce style grossier et sans grâce à l'époque de Ramsès II et de ses successeurs.

66. — Statuette en terre cuite.

Ce personnage accroupi était *grammate de la table* (sommelier); il se nommait *Ati*.

67. — Statuette en pierre calcaire (XIX[e] dynastie).

Un personnage agenouillé tient devant lui un naos d'*Osiris*. Il se nommait *Séti* comme le premier roi de la XIX[e] dynastie. Son nom est écrit avec la variante employée partout dans la belle syringe de ce roi, découverte par Belzoni, .

Il porte les titres de *basilicogrammate*, *chef de la cavalerie du seigneur des deux mondes*... *gardien des jambes du roi*. Cette dernière fonction était élevée; elle est souvent jointe à celle de *chef de cavalerie* et occupée par des fils de roi sous la XIX[e] dynastie.

68. — Statuette en pierre calcaire (XIXe dynastie).

Un personnage accroupi tient entre ses jambes un naos de *Phtah Sokari.*

Il se nommait *Eïrere;* il était *Sam* de *Phtah* et premier prophète dans le temple du dieu *Sev.*

Le cartouche de Séti (II?) (XIXe dynastie) est gravé sur son épaule droite. Un cartouche brisé, sur son épaule gauche, semble être celui d'un des Ramsès de la XXe dynastie. Ce Sam est coiffé de la tresse pendante, insigne de sa charge.

69. — Groupe en pierre calcaire.

A droite Hora, prêtre d'*Ammon Ra, roi des dieux et chef de pays.* Sa robe l'enveloppe jusque sous les bras.

A droite *Péhon, Sam de Phtah.* Il a le costume de sa dignité sacerdotale : la robe d'étoffe transparente rattachée par une ceinture brodée, le torse nu, la peau de panthère dont la tête est attachée sur l'épaule droite, enfin la tresse pendante, signe de jeunesse, appartient également à son costume officiel.

Les chairs ont été peintes en jaune. Derrière le siège, ces deux personnages font chacun une invocation à *Ptah Sokar Osiris* et à d'autres dieux.

70. — Statuette en granit noir.

Haut. 0,90.

Un personnage agenouillé. Il se nommait *Sihesi*, il était *basilicogrammate, intendant des greniers.* Le style est celui de la XIXe dynastie.

Il tient devant lui un naos étroit et élevé dans lequel est un dieu debout, à tête de chacal. C'est le dieu *Tapherou* (?) (ou, *extrémité des chemins célestes*). Derrière la statue, une invocation à ce dieu.

71. — Statuette en granit gris veiné de rose.

Le personnage accroupi se nomme *Sihesi;* il était *odiste du roi, basilicogrammate, chargé des greniers.* Une invocation, adressée à Osiris et à Ammon, couvre les flancs de la statuette; elle semble représenter le même individu que le numéro précédent.

72. — Statuette en granit gris veiné de rose.

Ce personnage, représenté debout et dans l'attitude de la momie, se nommait Poëri. Il était *chef de pays* et prêtre dans le temple de *Neith;* sa mère était *la principale des attachées au culte d'Ammon;* elle s'appelait *Ramaï*. Son père, *Nevneterou*, était *Sam* dans le temple de Phtah. Toute cette famille était de Memphis et peut être rapportée à la XIXe ou à la XXe dynastie.

73. — Fragment de statuette en granit gris veiné de rose.

Elle ne porte aucune légende.

74. — Statuette en granit gris.

Un personnage accroupi, tenant devant lui un naos de Phtah.
Sur la base, une prière au dieu Phtah.
Cet égyptien était basilicogrammate de l'armée.

75. — Statuette en pierre calcaire.

C'est l'image de *Kaké*, qualifié *chef de maison*.
Le nu ne paraît pas avoir été peint; mais les cheveux, les sourcils, la moustache et les yeux sont peints en noir.
Le siége est également tout entier peint en noir.

76. — Statuette en grès.

Un personnage agenouillé, nommé *Nowre*, tient une stèle sur laquelle il adresse une adoration au soleil levant, à Ammon, roi des dieux, et à Osiris. Ses mains sont élevées en signe d'adoration; il était *chef des troupeaux d'Ammon, intendant du magasin des vins du nord et du midi*. Sa chair était peinte en rouge et sa *savou* en *blanc*. La figure est très-fine, et les légendes, un peu effacées maintenant, étaient bien tracées.

77. — Statuette en granit gris.

Ce personnage, représenté assis, se nommait *Chatiouer*. On distingue dans ses titres : *le fonctionnaire*, chef de maison... Il tient en mains le *senv*.

78. — Statuette en granit gris veiné de rose.

Un personnage agenouillé, tenant devant lui une sorte d'autel

sur lequel sont gravées les images d'*Ammon* et de la déesse *Ma*. Il se nommait *Mamaï*; il était prêtre de l'ordre appelé *père divin*.

79. — Statuette en granit noir.

Un personnage assis, les jambes croisées, dans l'attitude des hiérogrammates, tient un volume déroulé. Les légendes, de la gravure la plus grossière, n'ont point été déchiffrées.

80. — Statue en granit gris (XXVIe dynastie).

Haut. 1,69.

Un personnage debout; il est revêtu de la longue robe en étoffe légère; ses mains tiennent un naos d'Osiris, élevé sur une espèce de support qui ressemble à un poteau.

Il se nommait *Pewnetniwe* (il reste quelque incertitude sur la fin du nom); il porte les titres de chef du double trésor, chef de la grande demeure, fils du prophète *Sevekse*. L'inscription qui couvre la partie postérieure dit que ce fonctionnaire a exécuté, d'après l'ordre du roi, des travaux relatifs à la distribution des eaux de l'irrigation auprès d'Abydos. Il a également, d'après l'ordre du roi, présidé aux travaux faits au temple d'Osiris. Il fait connaître que le roi avait fait à cet édifice un présent de mille mesures (schœnes?) de terre cultivée, et, à deux reprises, de très-riches offrandes. Vers la fin de l'inscription, on lit le cartouche du roi *Amasis;* il semble introduit comme le fils du souverain dont parle l'inscription. Cette statue est du VIe siècle avant J.-C. (vers 560).

81. — Statuette en granit gris (XXVIe dynastie).

Un personnage dont la tête a été brisée est à genoux, et tient devant lui une stèle dont malheureusement l'inscription est presque effacée. Elle porte la date de l'an 1er du roi *Néko II*, le 11 du mois de *Phamenot*, qui correspond avec l'an 620 avant notre ère. On peut considérer cette date comme n'étant susceptible que de très-légères corrections.

Sur le haut de cette petite stèle, le roi Néko offre l'encens à la triade thébaine. Derrière *Chons* est le dieu *Mentou :* il est probablement introduit ici parce que le père du personnage était prêtre de ce dieu. Lui-même se nommait *Benatehhor ;* il était prêtre d'Ammon dans le pays de *Tamma*. En effet, la région

ainsi nommée paraît derrière le roi *Néko* dans le petit tableau de la stèle; et c'est l'emblème de cette région que *Néko* offre au dieu Ammon.

82. — Statue en marbre noir (xxvie dynastie).

Haut. 1,03.

Un personnage agenouillé porte sur ses genoux un banc sur lequel repose une triade divine qu'une restauration malheureuse a complétement défigurée.

Les légendes gravées derrière la statue montrent qu'elle représente *Ensahor*, fils d'*Auwrer*. Il prend les qualités de : *noble chef..... l'élevé en dignité..... l'un des savants régulateurs de la culture* (?)..... *le chef des portes des pays méridionaux*. Les cartouches du roi *Ouaphrès* fixent l'époque de ce morceau, auquel le polissage et les restaurations ont ôté une grande partie de son mérite.

(Vers l'an 585 av. J.-C.)

83. — Statuette en granit gris veiné de rose (xxvie dynastie).

Un personnage accroupi, tenant en main la feuille.

Il se nommait *Haroua*. On remarque sur ses épaules le cartouche de la princesse *Amenéritis*. Cette princesse, qualifiée la divine étoile et la divine épouse, paraît avoir eu à Thèbes une existence tout-à-fait royale vers la fin de la xxve dynastie ou tout au commencement de la xxvie. La reine saïte Nitocris descendait de cette princesse; on lui déféra le gouvernement à Thèbes après les dynastes éthiopiens, qui étaient considérés comme intrus, puisque leurs cartouches furent martelés.

Haroua se qualifie : *le noble chef.....* remplissant *le cœur de sa régente, habitant avec elle ; celui qui garde la face de la déesse céleste, de la divine épouse; prêtre* (?) *de la main divine, Améniritis, la justifiée; prophète* dans son temple.....
.... *celui que la régente a mis à la tête des prêtres de la déesse céleste*. Il avait aussi le rang de *souten rech* (?).

84. — Statuette en granit gris veiné de rose (xxvie dynastie).

Ce personnage accroupi se nommait *Roua*, fils de *la dame Mereschons*. Il était *souten rech* (?) *devant la divine épouse Schapentap* (?) *vivante*. (La lecture du nom de cette princesse laisse quelques doutes); c'était la mère de la reine saïte *Nitocris*,

épouse de Psammétik II. Elle-même était fille de la reine *Ameniritis*, alors défunte, à qui *Roua* adresse un acte d'hommage religieux dans la première ligne de l'inscription gravée sur ses genoux.

85. — Statuette en granit noir.

On reconnait facilement l'époque saïtique à la grâce de ce joli morceau. Les légendes n'ont malheureusement pas été gravées. Le bloc tenu sur les genoux devait sans doute être un petit naos.

86. — Statuette en basalte.

Un personnage agenouillé soutient un naos d'Osiris.

Il se nomme *Saphtah;* c'était un *basilicogrammate* ayant une charge judiciaire à *Saïs*. On remarque sur le petit naos un épervier aux ailes étendues tenant dans ses serres les plumes d'autruche et les anneaux, symboles de longues périodes d'années.

87. — Statue en granit noir de moyenne proportion (XXVIe dynastie).

Haut. 1,19.

Elle passe pour un des chefs-d'œuvre de l'art saïtique. La grâce de la pose entière, quoique l'on ait conservé l'attitude hiératique obligée, ne saurait être trop louée. Les jambes et le torse sont d'un modelé fin et naturel qui appartient aux meilleures statues du VIe siècle. Les inscriptions qui décorent la face postérieure avaient été, à une époque ancienne, sciées pour être employées comme plaques à cause de la beauté de la matière. M. de Longpérier les a retrouvées, malheureusement un peu frustes, et les a fait remettre en place. Cette découverte est fort précieuse, puisqu'elle nous apprend le nom et l'époque du personnage que représente ce beau morceau.

Il se nommait *Horus*, chef *de soldats*. Son père se nommait *Psammetik*. Il appartient par conséquent à l'époque saïtique; sa mère était la dame *Nowreou-Sevek*.

Il adresse, dans cette inscription, une grande prière au dieu Chnouphis : *Noum, seigneur divin, roi des mondes.*

88. — Groupe en granit noir.

Deux personnages debout.

Les inscriptions sont brisées dans la partie qui contenait les noms propres.

89. — Buste en grès statuaire.

Haut. 0,75.

Il est enveloppé d'un ornement se joignant à la coiffure et qui ne laisse sortir que la tête. Ce morceau représente un *grand odiste du roi*, nommé *Maïpoun* ou *Meripoun* de Memphis. Il porte en outre les titres de *serviteur de Phtah*, *basilicogrammate*, *chef de maison*.

Sur la poitrine du personnage est l'image d'Osiris; elle est adorée à droite par Maïpoun lui-même, à gauche par sa sœur *Anaï*, vêtue d'une robe transparente, et portant le sistre. Sur les épaules sont gravés : à droite, la déesse *Pacht*, *Hathor* et le taureau *Apis* ; à gauche, *Phtah*, *Nowreatmou* et *Anubis*.

90. — Statue en granit gris (XXVIe dynastie), donnée par M. de la Turbie en 1822.

Haut. 1,03.

Un personnage accroupi, enveloppé jusqu'aux pieds d'une longue robe qui ne laisse passer que les mains.

Les légendes, tracées avec une grande largeur pour son époque, nous apprennent que c'est l'image du *noble chef chargé des terres du midi*, *surintendant des demeures*, *le dévoué au culte de la déesse Neith*, *Ouahpré*. Ce nom, identique avec celui du roi *Ouaphrès*, indique la XXVIe dynastie, vers l'an 588.

91. — Statuette en granit gris, veiné de rose.

Pétamon, fils de la dame *Mounchethisi*, est représenté accroupi. Devant lui est gravé son acte d'adoration adressé à *Amonra*, *Tmou* et *Phré*.

Ce personnage était *basilicogrammate* et *prophète d'Hathor*. Il tient de la main gauche une feuille en forme d'amande.

92. — Statuette en pierre calcaire.

Sarenpoun, fils de *Apap*, est accroupi. Son emploi était : *gardien de la maison des parfums*. Il est revêtu de la peau de panthère qui est attachée sur son épaule droite par une espèce

de nœud; la tête de l'animal revient sur l'épaule gauche; la main droite est posée sur un arc.

93. — Fragment d'une statuette en granit gris.

Elle faisait partie d'un groupe, ainsi qu'on le voit par l'inscription gravée derrière le personnage; on y lit le nom de *Mentouhotep*, qui est probablement son nom propre et semble indiquer une époque reculée.

94. — Statue en grès statuaire.

Horhev est représenté agenouillé. Il a les titres de *chef des palais... chenmes* ou gouverneur (?) et *Hev supérieur de son Dieu*. Il était fils de la dame *Tasnecht*. Cette statue est d'une largeur de style qui appartient rarement à l'art saïtique; le costume et la rédaction des légendes indiquent cependant la xxvie dynastie. Ce morceau montre que la sculpture égyptienne avait su se maintenir à une grande hauteur sous les rois saïtes.

95. — Statuette en basalte vert.

Haut. 1,51.

Un personnage agenouillé soutient une image d'Osiris. Cette charmante statuette a été malheureusement restaurée comme celle d'un roi, avec un aspic royal en tête. Elle représente un prêtre nommé *Hemnewhorvek*. La base et le dos sont ornés d'hiéroglyphes d'une grande finesse, qui contiennent des prières à Neith et à Osiris.

96. — Fragment d'une statuette en granit gris veiné de rose.

Un personnage agenouillé nommé *Pourem*, prophète d'Horus. Cette statuette est défigurée par un poli moderne et une mauvaise restauration.

97. — Statuette en granit gris veiné de rose.

Les légendes de ce personnage agenouillé sont presque impossibles à lire. Il tenait un petit naos d'Osiris; sa coiffure est celle de l'époque saïtique.

98. — Statuette en pierre calcaire.

Un homme accroupi. La figure est très-fine, mais les légendes sont détestables et presque illisibles.

99. — Statuette en basalte.

Un personnage accroupi qui ne porte aucune légende.

100. — Fragment d'une statuette en granit noir veiné de blanc.

Elle représentait un *basilicogrammate*, *chef de maison*, nommé *Fato* (?).

101. — Groupe en grès rouge.

Deux prêtres de Phtah, le père et le fils, sont debout, à côté l'un de l'autre. Le père se nommait *Rashotep het anch*. Le fils s'appelait *Nevpou*.

Le monument leur a été dédié par le petit-fils qui semble avoir porté le nom de *Rashotep het le jeune*, autant qu'on peut le reconnaître sur l'inscription verticale du côté gauche, un peu mutilée. Ce groupe, placé tout dernièrement dans la salle égyptienne, appartient à la XIIe dynastie.

B.

BAS-RELIEFS.

—

Les bas-reliefs ont été, comme les statues, rangés par ordre chronologique. Ils étaient trop peu nombreux pour y établir des divisions. La marche de l'art y suit très-exactement celle qu'on remarque dans la sculpture de ronde-bosse; elle tend néanmoins à dégénérer plus rapidement vers la XIXe dynastie. Les bas-reliefs saïtiques participent aux formes légères et gracieuses des statues de cette époque. Ceux des Ptolémées sont en général d'une rondeur de forme très-exagérée; il en est néanmoins qui ont conservé de la finesse.

1, 2. — Deux fragments d'un bas-relief en pierre calcaire.

Ce bas-relief ne porte pas de cartouche qui puisse indiquer précisément son époque; mais il appartient à l'ancien empire et sans doute à la première période. Le personnage représenté se nommait *Totnaa*. Il est dessiné avec une grande simplicité, mais avec des lignes très-pures : sa longue robe est attachée sur sa poitrine; sa coiffure à petits carrés est encore un signe d'antiquité. Il tient d'une main le grand bâton des chefs, et de l'autre le sceptre nommé *Pat*. Ses pieds sont longs et cambrés.

Ce personnage avait une grande série de titres, parmi lesquels on remarque ceux de *Chef de la demeure de vie* et d'*intendant des constructions*.

3. — Fragment de bas-relief en pierre calcaire.

C'est un très-beau spécimen de l'art de la XIIIe dynastie. Le roi *Sévekhotep* IV, coiffé très-simplement, mais l'uræus royal sur le

front, est représenté dans une attitude tranquille. Les bras pendent avec une certaine raideur, et, faute de perspective, les épaules paraissent d'une largeur démesurée. La jambe et le modelé du ventre sont remarquables de finesse. Les pieds sont extrêmement longs et leur cambrure marquée avec soin. L'oreille est de moyenne grandeur et peu élevée, comparativement à d'autres monuments. Le vautour de *Souvan* plane sur le roi. Devant lui est le dieu *Tapherou*, à tête de chacal, qui tient le sceptre, emblème de la tranquillité (connu sous le nom très-douteux de sceptre à tête de *Coucoupha*). Il tend au roi le signe de la vie en lui disant : *Nous accordons une vie paisible à tes narines*, *ô dieu bon!* Une boucle symbolique attache la ceinture du dieu.

Dans la seconde scène à droite, le profil du roi est bien mieux conservé; il avait le nez droit et très-fin. L'attitude est la même.

4, 5. — Deux fragments de bas-reliefs en pierre calcaire.

Ces fragments proviennent évidemment du même monument que le précédent, et ils ont dû faire partie d'une même décoration. Les proportions sont les mêmes et la netteté du dessin toute semblable.

Dans le n° 4, le personnage est en présence de *Phtah Sokar Osiris*. Quoique la légende soit brisée, nous pouvons être certains que c'est encore le roi, à un détail de son costume. L'écharpe qui retombe devant lui est brodée avec deux uræus relevant la tête à chaque bout de la frange qui la termine. Elle est complétement identique avec celle qu'on voit dans le numéro précédent.

N° 5. Le même roi est en présence du dieu Horus, générateur. Le dieu est orné d'un large collier à trois étages; le roi a également ici la *savou* brodée aux uræus. L'inscription dit qu'il offre de l'encens à la divinité qu'il vient visiter.

6. — Fragment en pierre calcaire.

La légende qui accompagnait ce beau bas-relief est brisée; elle n'a conservé que le nom du personnage, *Amenmes*. Sa tête est d'un rouge vif; il porte la coiffure à petits tuyaux; il est vêtu de la longue robe d'étoffe transparente, et son col est orné du collier à double rangée. Derrière lui est une jeune fille coiffée du cône funéraire et d'une tige de fleurs. Elle a de grands anneaux d'oreille et un collier à triple rangée. Ce beau fragment doit être de la XVIII[e] dynastie.

7. — **Bas-relief en pierre calcaire.**

Ce bas-relief peint provient du tombeau de *Séti Ier*, chef de la XIXe dynastie. Le nom de ce roi a été longtemps douteux. Il s'écrit ordinairement avec la figure du dieu *Set* dont le symbole est un quadrupède fabuleux orné de deux aigrettes droites et carrées. Or ce dieu a plusieurs noms différents. La vraie lecture *Séti* est due à M. Lenormant. Manethon nomme ce roi Séthos, et le fait chef de la XIXe dynastie. La stèle de son père, Ramsès Ier, montre qu'il trouva le royaume soumis et les Lybiens vaincus (1). Aussi son règne débuta par de grandes guerres d'invasion dont les tableaux sont sculptés à Karnak sur la muraille extérieure de la salle hypostyle. Il étendit ses conquêtes jusqu'au centre de l'Asie. Séti revint en triomphe la 9e année de son règne, 48 nations du nord et du midi figurant parmi ses ennemis vaincus. Ses plus redoutables adversaires paraissent avoir été les *Chetas* (les fils de *Chet* de la Bible). L'art égyptien conserva sous son règne une perfection presque égale à celle de la XVIIIe dynastie. Le temple de *Pacht* à *Spéos Artémidos*, le monument de Gournah, spécialement consacré à sa mémoire, et par-dessus tout, la prodigieuse salle hypostyle de Karnak, immortaliseront le nom de *Séti Ier*. Son tombeau dans la vallée des rois, découvert par Belzoni, est la plus belle de toutes les *Syringes*.

Ce fragment peut donner une idée de la perfection de ses bas-reliefs recouverts de peinture. Le souverain a cette tournure svelte qui appartient aux beaux types égyptiens.

Son profil, d'une rare beauté, paraît jeune dans ce bas-relief. Ses pieds sont chaussés de la sandale à la pointe relevée. L'espèce d'écharpe qui retombe sur le devant et ferme sa *Schenti* est couverte de broderies, et sa frange est ornée de deux uræus. Un autre uræus forme la coiffure du roi; il porte des bracelets et un collier à 4 anneaux.

Sa main droite serre celle de la déesse, et la main gauche reçoit le collier qu'elle lui tend. Le cartouche du roi est écrit ici et partout dans son tombeau, avec l'image d'un dieu à tête humaine substituée à celle du dieu *Set*. Ce dieu, l'ennemi d'Osiris, ne devait pas apparemment montrer son image dans le domaine du roi de l'Amenti.

(1) Voyez cette stèle, C. 57.

La déesse Hathor porte ici les titres de *Supérieure de l'Egypte, régente* de l'Occident. Un disque solaire entre deux longues cornes de vache surmonte sa tête. Un serpent, d'une grande vérité d'imitation, redresse sa tête sur le front de la déesse. Sa coiffure est d'une richesse curieuse, et son énorme collier est tenu en équilibre par un contrepoids proportionné qui pend derrière ses épaules. La partie la plus curieuse de son costume est une robe dont les ornements symboliques composent une légende. Elle court de haut en bas dans les lozanges qui s'entre-croisent; c'est un discours de la déesse. En voici la traduction : *Dieu bon, soleil établissant la justice* (1), *nous t'accordons de nombreuses périodes d'années d'une vie puissante comme le soleil à toujours. Fils du soleil, l'aimé des dieux, Séti, l'aimé de Phtah, vivant à jamais! Dieu bon, seigneur des deux mondes, soleil établissant la justice, nous te donnons des milliers d'années, des myriades de panégyries; fils du soleil qui l'aime, seigneur des diadèmes, Séti, l'aimé de Phtah, éternel comme le soleil; dieu bon, seigneur des deux mondes; qui aime Hathor, l'habitante du pays de paix et de vérité, à toujours.*

L'avénement au trône du roi *Séti Ier* se place vers la fin du XVIe siècle avant notre ère.

8. — Fragment de bas-relief en pierre calcaire.

Une jeune femme accroupie se retourne vers un personnage aux pieds duquel elle était. Ceci faisait partie d'une scène funèbre. Elle est vêtue de la robe transparente et parée d'un grand collier; elle tient des fleurs de papyrus et un bouton. Sa coiffure est très-longue et à tuyaux étroits. C'était une des dames attachées au culte de *Nounpé*, *dame du Sycomore*. Elle s'appelait *Tascha* (fille de) la dame *Ouernaro*.

9. — Fragment en granit rose.

C'était une grande stèle cintrée par le haut. Le sommet est occupé par le disque ailé d'où pendent les deux *uræus* de la Haute et de la Basse-Egypte, avec leurs couronnes symboliques. Au-

(1) Ou, *stable en vérité*. Le double sens du mot égyptien *ma*, *justice* et *vérité*, donne souvent lieu à une amphibologie qui était peut-être dans l'intention des hiérogrammates.

près est le nom du dieu *Hat, dieu grand, seigneur du ciel*. Les restes de l'inscription indiquent qu'un roi y faisait la dédicace d'un monument. La gravure est de toute beauté. Elle ressemble à celle des obélisques de la XVIIIe dynastie.

10. — Fragment de bas-relief en pierre calcaire (XIXe dynastie).

Au sommet, une corniche décorée alternativement des cartouches de Ramsès II et de trois fers de lance, symbole d'embellissement; plus bas, le vautour de *Souvan* planait sur la tête du roi; à côté, le reste de la légende explicative du tableau voisin qui est brisé.

11, 12, 13 et 14. — (XIXe dynastie).

Ces quatre fragments appartiennent à une composition où Ramsès II faisait des offrandes à divers dieux.

11. — Amon, la chair peinte en bleu et enveloppé d'une étoffe jaune, après lui une déesse (Hathor?), le disque solaire sur la tête, tend un collier qu'elle veut donner au roi.

12. — On reconnaît la figure de Ramsès; son uræus et son bandeau étaient jaunes (couleur d'or), ses bracelets et son collier verts (couleur d'émail); il reçoit la vie du dieu Horus; dans le bout du fragment, le bras d'un dieu Phtah qui tenait ses emblèmes.

13. — Ramsès coiffé d'un casque royal; à côté, l'épaule d'une déesse, la chair peinte en jaune.

14. — Ramsès la tête couverte du casque; il reçoit la vie d'une déesse (Mout) coiffée avec le vautour, symbole de la maternité divine.

15, 16. — Fragment de granit gris largement veiné de rose (XIXe dynastie).

Ces fragments semblent appartenir à une porte; leur profonde gravure pénètre dans le granit avec une puissance particulière aux monuments de Ramsès II. Celui-ci était dédié au grand dieu de Thèbes, Ammon générateur.

N° 15. Tête du dieu avec le nom: *Amon-ra, seigneur du ciel*. Sur le côté, le haut de la bannière royale.

N° 16. On voit encore la tête du roi; il offrait deux palmes au

dieu qui est entier, sauf les plumes de sa coiffure; sur l'autre face, la bannière du roi.

17. — Fragment en granit gris (XIXe dynastie).

On aperçoit d'abord le bras et la jambe d'un dieu; le personnage qui lui offre le vin était un roi, car sa *savou* est ornée d'uræus royaux; il est de plus désigné par le titre *vivificateur*. Dans l'étage inférieur on aperçoit la déesse *Sewech*, *dame des écritures*, la déesse des bibliothèques. Elle accorde au roi des milliers d'années; ce roi était Ramsès II, car la déesse elle-même n'a pu échapper à la manie du temps, et on lui a donné les traits du grand monarque.

18, 19. — Bas-relief en pierre calcaire.

N° 18. Le roi Ramsès II faisant un acte d'adoration à un dieu en sphinx, qui est appelé : l'Horus dans la montagne solaire, c'est-à-dire le soleil levant. Le roi lui présente l'encensoir allumé; suivant l'inscription il présentait la *libation et l'encens*. Sur la tête du roi, le disque avec deux uræus : c'est le dieu *Hat* qui lui donne la vie. Derrière le roi, sa bannière est portée sur le bâton symbolique qui a deux bras, dont l'un tient la plume, signe de justice, et l'autre le sceptre, symbole de la paix; le bâton repose sur l'anneau, qui indique le temps indéfiniment renouvelé.

N° 19 représente la même scène. On reconnait parfaitement le profil du roi dans les traits du sphinx divin; devant le roi, sa légende avec ces mots : *le dieu bon qui a pris la couronne blanche* (celle de la Haute-Egypte).

20. — Fragment de bas-relief en pierre calcaire (XIXe dynastie).

Ce fragment commence à gauche par la bannière de Ramsès II. Ce roi est ensuite représenté offrant une fleur à la déesse Isis, que sa légende qualifie : *dame du ciel, régente de la terre*. Plus loin Ramsès offre deux vases à Horus, vengeur de son père, qui lui accorde des *périodes d'années aussi nombreuses que les étoiles du ciel*. La scène d'Isis se répète à l'autre bout du fragment.

21. — Fragment en pierre calcaire (XIXe dynastie).

Deux enseignes appartenant à Ramsès II. Les devises inscrites sur ces espèces de bannières sont : 1° le puissant, aimant la justice; 2° le puissant, seigneur des années.

22, 23, 24, 25, 26, 27, 28.—Bas-reliefs en grès (XIXe dynastie).

Ces fragments proviennent des ruines d'un temple à l'est de Karnak et faisaient partie d'une même décoration exécutée sous le règne de Ramsès II.

Le n° 22 contient la tête du dieu *Ammon*. Derrière le dieu est la légende du roi; l'inscription qui suit est la formule ordinaire : *Une vie sereine et complète est avec lui à toujours.*

Sur le n° 23 est également une tête d'Ammon avec un fragment d'inscription.

N° 24. Le roi, le pschent en tête, reçoit l'accolade du dieu *Ammon*. Le dieu a, d'une manière très-sensible, le profil de Ramsès, flatterie officielle que l'on remarque très-souvent.

N° 25. Une partie de la tête d'Ammon.

N° 26. La tête, bien reconnaissable, de *Ramsès II* coiffé du pschent.

N° 27. Ramsès II coiffé de la couronne de la Basse-Egypte; derrière le roi, un bâton symbolique surmonté d'une tête aux insignes du dieu *Phtah totounen*. Plus loin, l'enseigne favorite du roi : L'Harphré puissant, aimant la justice.

N° 28. Fragment d'une des légendes explicatives des tableaux.

30. — Fragment de bas-relief en pierre calcaire.

Ce joli morceau faisait partie d'une scène funéraire. Une parente du défunt, accroupie, porte la main à sa tête dans l'attitude de la douleur. Un prêtre debout (c'était souvent un *hev*) lit l'hymne funèbre sur un papyrus déroulé. Derrière lui, trois personnes poussent des exclamations ou répètent les refrains. A droite, dans un second compartiment, la barque du défunt traverse des eaux où l'on voit des poissons, des plantes et des

oiseaux d'eau. Le défunt est debout, dans une espèce de case, au milieu de sa barque; derrière lui, le pilote tient le double gouvernail.

31. — Fragment d'un bas-relief en pierre calcaire.

Un personnage est assis devant une table chargée des offrandes ordinaires. Les légendes n'ont point été sculptées.
Le style indique la XIXe ou la XXe dynastie.

32. — Fragment en pierre calcaire.

Groupe d'offrandes, consistant principalement en parties choisies des victimes : cuisses, gigot, côtes, tête de veau, etc. Auprès du bord, fragment d'une légende royale.

33. — Bas-relief en grès.

Légende royale de *Nectanébo Ier*, premier roi de la XXXe dynastie, en 378 (av. J.-C.).

34. — Bas-relief en grès.

Le dieu *Ammonra*, roi des dieux, accroupi. Devant lui, Ptolémée Philométor, sous la figure d'un sphinx, lui fait l'offrande du vase où sont les résines précieuses. Le sphinx royal est coiffé du pschent; derrière lui, plane le disque ailé du dieu *Hat*, *roi du ciel*. Philométor, fils aîné de Ptolémée Epiphane, monta sur le trône en 181 av. J.-C.

35. — Bas-relief en grès.

Ptolémée Philométor adresse ses hommages à la déesse *Maut* et au dieu *Chons*.

36. — Bas-relief en grès.

Le roi Ptolémée Philométor adresse sa prière à la déesse *Hathor*. Auprès de cette déesse est le dieu *Harsemto*, enfant. C'est une des formes du soleil, qui est censé dans l'enfance pendant les premières heures du jour.

37. — Bas-relief en grès.

La déesse du nord, *Hati*, est coiffée de la couronne de la

Basse-Egypte; elle porte le signe de la Vie et le sceptre de papyrus, symbole de la basse région. Les titres sont : *déesse du ciel* et *divine mère*. Un des Ptolémées lui offre deux vases. La légende, un peu effacée, semble être celle de Philométor.

38. — Bas-relief en grès.

Ammon ra et la déesse Ma reçoivent les hommages de Ptolémée, *fils des dieux Epiphanes*.

Les deux fils d'Epiphane, Philométor et Evergète II, ont néanmoins chacun un cartouche différent de celui-ci; mais leurs règnes ayant subi diverses alternatives, leurs cartouches, prénoms royaux, présentent diverses variantes. Celle-ci paraît appartenir à Philométor, au commencement de son règne simultané avec son frère Évergète II.

39. — Bas-relief en grès.

Le dieu *Ammon ra*, *roi des dieux*, assis sur un trône, accorde de nombreuses années au roi Ptolémée. Celui-ci porte dans son prénom royal le titre de *fils des dieux Epiphanes*; il est coiffé du diadème *Atew*; ce bas-relief appartient également à Philométor.

Il offre au dieu Ammon l'image de la déesse Ma.

40. — Bas-relief en grès.

Un Ptolémée, et la reine, son épouse, dont la légende n'existe plus. Ces personnages sont dans l'attitude de l'offrande. Le roi porte le casque décoré de l'uræus royal.

41. — Bas-relief en grès.

Un des Ptolémées et la reine son épouse dans l'attitude de la prière. La légende est un débris du discours qu'ils adressaient aux dieux.

42. — Bas-relief en grès, taillé en forme de stèle.

Au sommet, le disque ailé, Osiris entre Horus et Anubis.

Au milieu, le lit funèbre sur lequel est couchée la momie d'un Egyptien.

Au bas, deux chacals.

De chaque côté, une tige de papyrus le long de laquelle se dresse, en s'enroulant, un serpent uræus.

43. — Bas-relief en pierre calcaire, taillé en forme de stèle.

Au sommet, le disque ailé auquel sont appendus deux uræus.

Au-dessous, Osiris et Isis reçoivent les hommages d'un individu vêtu à la romaine et accompagné de deux chacals.

Diverses sculptures de ce mauvais style se rencontrent à l'époque de *Vespasien*.

C.

STÈLES ET INSCRIPTIONS.

§ 9. — Stèles bilingues, grecques, latines ou coptes, nos 125 à 136.

Les inscriptions occupent une place très-considérable parmi les monuments historiques de tous les peuples, mais elles prennent en Egypte un caractère tout particulier sur les cippes funéraires et sur les stèles de toute espèce, par le mélange perpétuel des figures et des emblèmes, qui se fondent en un seul ensemble avec les légendes hiéroglyphiques. Les inscriptions proprement historiques sont de beaucoup les plus précieuses, puisqu'elles ont été spécialement destinées à conserver des faits importants. Le Musée possède les plus précieux modèles en ce genre dans la muraille apportée de Karnak, où le roi Toutmès III a fait graver ses conquêtes et les dépouilles des nations tributaires (nº 51), ainsi que dans la stèle de Ramsès Ier, découverte par Champollion, à *Ouadi-Halfa* (nº 57).

Un bien plus grand nombre de stèles ou d'inscriptions simplement funéraires deviennent historiques pour nous. Elles donnent les dates de divers souverains, ainsi que l'enchaînement de leurs règnes, lorsque les familles auxquelles elles ont appartenu remplissaient des fonctions publiques. La chronologie devra les plus grands secours à leur étude, et c'est ainsi qu'on a pu retrouver la série complète de la XIIe dynastie, malgré le nombre prodigieux d'années qui nous en sépare et malgré la destruction des monuments que ses rois avaient élevés.

Sur d'autres stèles les personnages rappellent les événements auxquels ils ont été mêlés et les faveurs qu'ils ont reçues des souverains.

Enfin, en dehors des grands faits historiques, les stèles sont un trésor inépuisable de documents pour l'histoire intime, politique et religieuse. Elles font pénétrer dans l'intérieur des familles et nomment depuis le père de famille, avec toutes ses fonctions, jusqu'à l'enfant qui joue à ses pieds. La formule qui accompagne ordinairement la représentation principale est une prière adressée à Osiris en faveur du défunt ou en son nom, pour que le dieu facilite son entrée et sa sortie de l'autre monde, et pour qu'il y jouisse de tous les biens que l'on supposait compatibles avec l'état de l'âme humaine, pendant le pèlerinage dans les régions infernales. Ce thème varie de différentes manières et d'autres dieux sont souvent associés à ces hommages; mais Osiris, chef suprême du domaine des morts, est de droit le personnage culminant des *stèles funéraires.*

Dans quelques stèles, rédigées sans doute par des esprits plus cultivés, la prière devient une hymne et l'éloge du défunt prend des formes littéraires d'un goût tout oriental. La superbe stèle du chef nommé *Entew* (n° 26) est un modèle sous ce rapport; on y remarque les qualifications suivantes: *Celui qui remplit le cœur du roi, le chef de ses archers; celui qui dispose les bataillons de ses soldats... celui qui approche des rois dans leurs demeures... qui habite dans le siége de la gloire, pour y faire entrer la parole des purs. Il marche avec les paroles, il apparaît avec les chants; il maintient chacun dans les droits de son père; il réjouit le cœur, c'est le poète des poètes... c'est lui qui dispose du poids régulateur de la balance du roi, le dieu bienfaisant, etc.*

Les prières ont souvent une tournure aussi remarquable. Le fragment n° 66 commence ainsi: « *Adoration au soleil lorsqu'il* » *rejoint la montagne d'occident, par le grammate du trésor* » *Houischera. Il dit : gloire à toi, Ra dans ton rayonnement*

» *(matinal)*, *Tmou dans ton coucher! j'adore ta divinité à » chaque saison dans tous ses noms divers... le père des humains, qui illumine le monde par son amour; qu'il m'accorde » d'être éclatant dans le Ciel, puissant dans le monde, et de » contempler chaque jour la face du soleil.* » Sur le fragment correspondant : *L'adoration au soleil levant, lorsque sa lumière apparaît dans la montagne céleste de l'Orient*, commence par la ligne suivante : « *Tu illumines, tu rayonnes, apparaissant » en souverain des dieux.* »

Les stèles sont divisées en sections d'après les principales époques de l'art égyptien. Les premières dynasties ne sont point représentées ici dans cette classe de monuments. Les inscriptions des XII[e] et XIII[e] dynasties sont d'une incomparable beauté; les hiéroglyphes ne se retrouvent plus gravés avec une égale perfection sur les monuments érigés par des particuliers lorsqu'on descend plus bas que ces dynasties. Les inscriptions sont encore fort belles sous la XVIII[e] dynastie; elles ne sont peut-être pas néanmoins à la hauteur du style des personnages. Sous Ramsès-le-Grand, les stèles deviennent généralement médiocres et l'écriture en est souvent grossière. Il en est tout autrement chez les Saïtes où les hiéroglyphes redeviennent très-fins et très-élégants, et l'on trouve jusque sous les Ptolémées quelques stèles bien gravées.

On peut espérer que la science établira bientôt des règles précises de paléographie pour les inscriptions égyptiennes. Lorsque les cartouches royaux nous ont manqué, nous avons dû, dans cette matière entièrement neuve, réunir les indices fournis par le style et les noms de famille; mais ces indices ne conduisent à un résultat certain que pour les monuments qui, par l'importance ou la beauté de leur exécution, donnent plus de prise à l'étude et à la critique. Les stèles d'une exécution inférieure ne peuvent souvent être classées que d'une manière approximative.

Le Musée ne contient aucune stèle ou inscription que l'on puisse placer avec certitude avant la XIIe dynastie (1).

D'après l'historien national, Manéthon, cette dynastie ne remonterait pas à une antiquité moindre que trente siècles avant notre ère. Presque toutes les stèles ou inscriptions un peu importantes de cette époque se distinguent par la perfection de la gravure et l'élégance des caractères. Cette beauté générale des inscriptions de la XIIe dynastie suffirait à elle seule pour attester l'état avancé où les arts étaient parvenus en Egypte dès une époque aussi reculée, si les peintures de Beni-Hassan, ainsi que les débris de la sculpture et de l'architecture ne le démontraient pas suffisamment.

---

§ 1er. — STÈLES PORTANT LES NOMS DES SOUVERAINS DE LA XIIe DYNASTIE.

1. — Cette stèle porte une date endommagée (de la 8e année?) qui semble devoir être rapportée au règne simultané des deux premiers rois de la XIIe dynastie, Amenembé Ier et Sésourtasen Ier, puisqu'elle est suivie des légendes royales de ces deux souverains.

Ce monument a été érigé en l'honneur d'un capitaine égyptien nommé *Mentou-ensasou*. Outre les formules ordinaires, ce personnage y chante les louanges des deux souverains et se vante des honneurs dont il a été comblé.

Dans le registre inférieur, il siége à côté de sa femme la mai-

(1) Les lignes gravées en relief sur le beau bas-relief funéraire n° 1, peuvent donner une juste idée de la forme parfaite des hiéroglyphes dans les inscriptions des premières dynasties de Memphis.

tresse de maison *Menchetou*, et leur fils *Mennou* leur rend hommage.

Haut. 1,38 ; larg. 0,89.

2. — Stèle portant la date de l'an IX du règne de Sésourtasen Ier.

Haut. 1,38 ; larg. 0,63.

Cette belle inscription contient un hommage adressé aux dieux Osiris et Horus par un personnage nommé *Hor*, fils de *Senma*. Les huit dernières lignes sont remplies de ses titres pompeux parmi lesquels on distingue ceux de *prophète de la déesse Ma* et *du dieu Mentou*. La première ligne semble rappeler la mort récente du roi Amenemhé Ier.

3. — Stèle datée de l'an IX, le 20 de Paophi du règne de Sésourtasen Ier.

Haut. 0,97 ; larg. 0,55.

Ce monument consacre la mémoire d'un fonctionnaire nommé *Kéramert*, fils de *Menchetou*, qui avait la surintendance des jardins. On distingue parmi les personnes de sa famille le nom de *Entew* [hiéroglyphes], ce qui semble indiquer que le roi de ce nom avait précédé la XIIe dynastie, car on remarque que le nom d'un roi se trouve très-fréquemment porté par les individus nés sous son règne ou pendant le temps où sa mémoire était encore plus spécialement en honneur.

4. —Stèle en granit rose, datée de l'an VIII du roi Amenemhé II, troisième roi de la XIIe dynastie.

C'est un acte d'adoration adressé à Osiris par Sésourtasen, fils de Hathorse. Ce personnage se qualifie *le savant*, *le chef du pays*, *le flabellifère*, etc.

5. — Stèle portant la date de la première année du roi Amenemhé III, sixième roi de la XIIe dynastie.

Haut. 0,71 ; larg. 0,54.

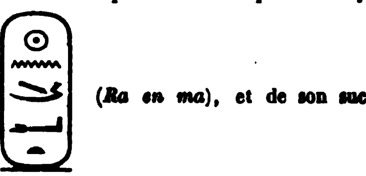
Le personnage principal s'appelait *Satisé*, fils de *Chatiouer*. Sa famille occupe les registres inférieurs. On y remarquera que le prénom royal de Sésourtasen Ier, [hiéroglyphes], était en usage pour composer les noms des particuliers, ce qui indique l'estime qui s'attachait à sa mémoire. Notre stèle fournit un exemple du

prénom royal de Sésourtasen III ☉ 𓎟 𓂓𓂓𓂓 employé de la même manière ; en effet, ce souverain qui correspond au *Sésostris* de Manéthon, est le prédécesseur du roi sous le règne duquel notre stèle fut érigée.

6. — Stèle du règne d'Amenemhé III.

Elle contient les noms des membres d'une très-nombreuse famille dont les chefs sont la dame *Senv* et le chef de maison *Kewennou.*

7. — Cette stèle porte en tête les prénoms royaux d'Amenemhé III,



(*Ra en ma*), et de son successeur (*Ramatou*), que l'on croit avoir porté le nom d'Amenemhé IV. Les cartouches de ces deux rois sont souvent associés sur les monuments; il est à croire qu'Amenemhé III, dont le règne fut très-long, s'associa son fils à la couronne dans sa vieillesse; c'est ce qu'avaient fait également les autres souverains de cette dynastie. Ce petit monument imite la forme d'une porte de naos. Les personnages qui y figurent sont deux fonctionnaires nommés *Sésourtasen* et *Sevekhotep*, fils de *Schaschet*, et leur famille.

---

§ 2. — STÈLES PORTANT DES NOMS DE SOUVERAINS ENTRE LA XIIe ET LA XVIIIe DYNASTIE.

—

Les inscriptions de la XIIIe dynastie ne sont inférieures sous aucun rapport à celles de la XIIe ; les hiéroglyphes conservent la

beauté de leurs proportions, et la gravure a souvent la même finesse. Certaines inscriptions appartenant aux rois qui terminent la partie droite de la chambre des rois deviennent très-inférieures et montrent une véritable décadence vers l'invasion des pasteurs.

8. — Grande stèle en pierre calcaire.

Haut. 1,95 ; larg. 1,04.

Le couronnement de cette stèle est rempli par la légende royale complète du Pharaon Sevekhotep, qui paraît être le IIe de ce nom dans la XIIIe dynastie. La place historique de cette dynastie immédiatement après la XIIe a été indiquée par les monuments et par la série des rois d'Egypte, conservée dans le papyrus du musée de Turin. L'ordre des règnes dans cette famille est établi principalement par la chambre de Karnak, donnée par M. Prisse à la Bibliothèque nationale.

Deux princesses, filles de la royale épouse *Enna*, rendent hommage au dieu générateur *Horammon*, nommé ici *Chem*, le *dieu fort*. L'attitude simple et sévère de la scène fait comprendre qu'aucune intention obscène n'était mêlée en Egypte aux représentations de ce genre et qu'il ne s'agit que d'un hommage au dieu principal de la triade, dans lequel on personnifiait la force créatrice.

L'une des princesses, nommée *Schouhetou*, surnommée *Went*, a l'honneur d'avoir son nom renfermé dans un cartouche, sans néanmoins porter le titre de reine. On connaît plusieurs exemples de cette marque d'honneur accordée à des princes ou princesses du sang royal.

9. — Fragment d'inscription qui formait le coin d'un monument sculpté sur toutes les faces (un autel ?). Il contient le nom et le prénom royal de *Sevekhotep IV* de la XIIIe dynastie.

10. — Fragment d'inscription qui semble avoir appartenu au même monument que le numéro précédent. Les hiéroglyphes ont les belles proportions qui caractérisent cette époque, et les fragments de la légende royale qui se lisent dans la ligne supérieure et appartiennent également à *Sevekhotep IV* sur un autel conservé au musée de Leyde. On

remarque dans l'inscription trois formes de la déesse *Pacht* à tête de lionne, à qui sans doute le monument était dédié.

11 et 12. — Ces deux inscriptions ont été dédiées par *Amonisenv*, fils de *Ouasemkaou*. Il exerçait à Abydos une charge dont le sens est encore inconnu. Dans la stèle nº 12, ce personnage est représenté sous la forme d'un homme d'un âge mûr ; il parle d'une restauration monumentale exécutée sous le règne de Sésourtasen Ier, et qu'il a été visiter. Cette précieuse mention montre que le roi *Térenra*, dont le cartouche se voit en tête de la stèle nº 11, appartient à l'époque qui s'est écoulée entre la XIIe dynastie et la venue des pasteurs, c'est-à-dire à la XIIIe ou à la XIVe dynastie.

Dimensions : Nº 11, haut. 1,05 ; larg. 0,55. Nº 12, haut. 1,04 ; larg. 0,60.

13. — Ce petit monument nous fait connaître une reine de la XIIIe dynastie, sans nous apprendre malheureusement de quel souverain elle fut l'épouse. Ses titres ne laissent aucun doute sur sa qualité; ils peuvent se traduire ainsi : « La noble, la » grande, la lumineuse, la régente de toutes les femmes, la » royale épouse principale, celle qui a reçu la faveur de la » couronne blanche, la vie saine et forte. » (Ce dernier titre, 𓋹𓍑𓋴 est exclusivement royal et souvent synonyme du mot roi.)

La princesse, coiffée du vautour, symbole de la maternité divine, fait une offrande à Osiris et à la déesse Hathor.

Les noms de quarante-cinq personnages, appartenant tous à la famille ou à la maison de la princesse, remplissent le troisième registre. Le nom du dieu Sevek y revient très-fréquemment, comme dans tous les monuments de la XIIIe dynastie. Deux noms propres de femmes méritent une attention spéciale : le premier, 𓆋𓄤𓄤𓄤 *Seveknowreou*, est identique avec le cartouche du dernier souverain de la XIIe dynastie ; Manéthon dit que ce fut une sœur du dernier roi, et la nomme *Skémiophris*. En effet *Seveknowreou* est constamment un nom de femme à cette époque.

Le second nom propre, *Hatasou*, fut porté plus tard par la régente, fille de *Toutmès Ier*.

14. — Cette stèle peut être considérée comme un des chefs-d'œuvre de la gravure égyptienne. La première ligne renferme la légende d'un roi nommé *Mentouhotep*, dont la place précise n'a pu encore être déterminée. On sait seulement avec certitude qu'il est antérieur à la XVIIIe dynastie. Dans la scène qui occupe le bas de la stèle, un personnage nommé *Irisenaker*, accompagné de son épouse *Hapou*, reçoit les hommages de sa famille; un de ses fils se nommait *Mentouhotep* comme le souverain régnant.

Haut. 1,17 ; larg. 0,56.

---

§ 3. — STÈLES SANS CARTOUCHES, ANTÉRIEURES A LA XVIIIe DYNASTIE.

Le style des hiéroglyphes, ainsi que les noms usités dans les familles égyptiennes, vers les XIIe et XIIIe dynasties, permettent de ranger ici les stèles suivantes, quoiqu'elles ne portent le nom d'aucun roi.

Tous ces monuments seraient donc antérieurs au XVIIIe siècle avant notre ère.

15. — Cette stèle, malheureusement brisée, est le plus beau modèle de la gravure en relief dans le creux. Les dernières lignes de l'inscription montrent qu'elle se rapportait à un individu nommé *Mour-Kaou* que l'on voit, dans le registre inférieur, assis auprès de sa femme *Ouasmma*, et recevant les hommages de sa famille.

Une série de personnages mystiques très-curieuse est sculptée en relief dans le registre intermédiaire.

16, 17, 18. — Ces trois stèles appartenaient à un même personnage nommé *Sésourtasen*, époux de *Totsennou*. La stèle N° 16 le montre recevant les hommages de huit personnes dont les noms n'ont point été gravés.

Dans le N° 17, Sésourtasen, assis à la droite de chacun des trois registres, reçoit des offrandes des personnes de sa famille. On remarque dans le bas un groupe composé d'une jeune *danseuse* [hiéroglyphes], d'une *joueuse de harpe* [hiéroglyphes] et d'une *chanteuse avec la main* [hiéroglyphes] chargée probablement de battre la mesure.

La stèle N° 18 représente *Sésourtasen* se livrant à la chasse et à la pêche dans la région mystique nommée *Apou*. Dans le milieu du monument, il surveille divers travaux. Son épouse *Totsennou* est agenouillée devant lui dans le registre inférieur. Puis on voit une barque qui amène à la grotte funéraire la momie de *Sésourtasen*.

19. — A gauche, un personnage nommé *Méri* en adoration.

A droite, deux hommes, nommés *Chati* et *Hotepoui*, semblent adresser leurs hommages à leurs parents *Sésourtasen* et *Hotep* représentés par deux petites figures qui surmontent une table d'offrandes.

20. — Figures et hiéroglyphes peints en bleu. Un prêtre et cinq personnes adressent une prière à Osiris.

21. — Stèle de *Sésourtasen*, fils de *Entewaker*. La légende verticale est une prière à Osiris.

22. — *Sésourtasen*, fils de *Tata*, et sa femme *Hathorse*, devant une table chargée d'offrandes. Ils adressent l'un et l'autre un acte d'adoration dans les légendes de droite et de gauche.

23. — Stèle en grès consacrant la mémoire de deux égyptiens : 1° (effacé) ....., fils de *Chonsou* ; 2° *Sésourtasen*, fils de *Hathorse*. Sur ce petit monument taillé en forme de porte, les hiéroglyphes et les personnages étaient recouverts d'un émail vert.

24.—Les deux yeux mystiques suivis d'une adoration à Osiris adressée par *Senvetew*, fils de *Nofreit*, et dix personnes de sa famille.

25. — Trois autels, couverts d'offrandes, sont placés devant deux personnages dont le premier se nomme *Shotep-het*. On distingue parmi les noms de sa famille celui de *Sésourtasen onch* (le *Sésourtasen* vivant), nom composé avec celui des rois vénérés de la XIIe dynastie.

26. — Cette stèle passe avec raison pour un chef-d'œuvre par les belles proportions des caractères et la largeur de leur style; un grand personnage nommé *Entew*, reçoit dans le haut du monument les offrandes de son fils *Téti* et de son frère *Ahmès*. Le titre de *Entew* peut se traduire : *premier lieutenant du roi*. Dans la belle inscription de vingt-neuf lignes ce personnage reçoit les qualifications les plus flatteuses. (Quelques lignes sont traduites à la page 40, au commencement des stèles).

Haut. 1,80 ; larg. 1,20.

27.—Hommage adressé à Osiris par un personnage nommé *Entew* qui était *scribe de l'oreille ;* c'est le fonctionnaire que les Grecs ont appelé *le ptérophore*. En face de lui un fonctionnaire du même ordre ; plus bas leur famille.

28. — Le personnage qui est assis devant une table d'offrandes se nommait *Sevekhotep ;* il était le *premier Hev royal* [hiéroglyphes]

C'était un poste sacerdotal important. Le *Hev* figure dans les grandes cérémonies avec le livre déroulé dans les mains, il était chargé de prononcer certaines portions de la liturgie ; son costume officiel est la peau de panthère.

29. — Le disque solaire entre les deux yeux mystiques, puis une prière adressée à Osiris et au dieu gardien des chemins célestes par *Aahet*, fils de *Cherehet ;* il est accompagné d'une nombreuse famille.

30. — Cette stèle est gravée sur les deux faces. Sur la face principale est une prière à Osiris, au nom de deux individus, dont le premier se nommait *Sevekhotep ;* le second, neveu de celui-ci, était fils de la dame *Sennou*, et s'appelait *Sevekari*. L'autre

face contient un hommage au dieu Chem ou *Horus générateur*; elle est remplie par vingt-sept personnages de la même famille.

31. — *Senvou*, qualifié *gardien*, reçoit les offrandes de ses frères *Amenemhé* et *Iritis*; de ses sœurs *Hen* et *Amense*; de son père *Ouah*, de sa mère *Nacht*, de son frère *Noumerta*, et de sa femme *Onchou*.

32. — *Nachtonch* et sa famille.

33. — *Papi*, fils de *Henné*, adresse une invocation à Osiris; cet égyptien est qualifié *gardien de la grande demeure*: il est accompagné d'une nombreuse suite de personnes de sa famille.

34. — Les deux figures de ce petit monument rectangulaire port. at également le nom de *Hor*, fils de *Sent*; il est probable qu'elles représentent le même personnage, d'abord dans la jeunesse et ensuite dans l'âge mûr, indiqué par les plis du ventre et l'obésité de la poitrine. Les inscriptions sont des prières adressées à Osiris et à Anubis.

35. — Stèle en granit, d'époque douteuse.

(? *Tes*) *amen*, fils de *Kevou*, se voit au centre accompagné de sa fille nommée *Ama*.

36. — Une femme offre un bouquet de papyrus à son mari *Nacht*, fils de *Nacht*.

37. — *Amenemhé-Senv*, fils de *Apé*, reçoit les offrandes de sa famille. On remarque deux nègres parmi les gens du registre inférieur.

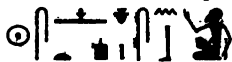
38. — Le gardien du grand navire, *Onchou*, adresse un acte d'adoration à *Ptah-Sokar-Osiris*.

39. — *Ressenva* et sa famille. On y remarque un *gardien de l'arc* nommé *Ransenv*.

40. — Stèle dédiée par *Senv*, fils de *Senvesen*, qui avait la dignité de *hev* dans le temple du dieu Horus-générateur. Sur le second registre, il reçoit les hommages de sa famille, dans la-

quelle on remarque des charges de diverses sortes ; des grammates, un *hev* et un employé à la navigation.

Un des grammates se nomme *Ramhotephet-Senv*,



nom très-curieux parce qu'il est composé avec le prénom royal d'Amenemhé Ier, chef de la XIIe dynastie.

41. — Prière adressée à Ptah-Sokar-Orisis par un personnage nommé *T'ave*. Il est qualifié *royal fils*, *chef de Tani* (?).

Le titre de *fils royal* ou prince a été porté par les gouverneurs de pays importants, tels que *Elithyia* et *Kousch* (ou l'Éthiopie). Cette stèle est antique, sans que rien en précise bien l'époque.

42. — Monument taillé en forme de pylone, sculpté et peint.

Ransenv, fils de *Touva*, fait une prière à Ptah-Sokaris ; il est accompagné de sa famille.

43. — *Pantina*, fils de *Aker* et de la dame *Ana*, adresse un hommage à Osiris et à d'autres dieux.

Il avait l'emploi de *chargé des écritures du midi*, ce qui devait être une fonction administrative.

44. — Quatre figures en ronde-bosse occupent le milieu du monument ; autour sont des prières adressées par *Senvev*, fils de Hathor, et *Herven*, fils de *Apa*. Ils sont accompagnés d'autres personnes de leur famille.

45. — *Iousenv*, fils de la dame *Pachthotepet*, adresse son hommage à Osiris, Horus, et au dieu à tête de chacal, *Tapherou*.

Cette famille est curieuse à étudier à cause de la diversité des titres que portent les divers personnages qui la composent. C'est à l'aide de monuments de ce genre que M. Ampère a prouvé que les castes n'existaient pas en Egypte dans le sens strict de ce mot, et que le fils d'un prêtre pouvait être guerrier et réciproquement. Un capitaine a quelquefois lui-même des titres sacerdotaux et cumule des emplois de ces deux classes si différentes.

46. — Ce monument n'est qu'ébauché, et l'on n'est pas tenté de

s'en plaindre parce qu'il fait suivre les procédés qu'employaient les artistes.

Les hiéroglyphes étaient dessinés au trait et, comme on peut le voir, avec une main très sûre. Une abeille, du côté gauche, est restée à moitié peinte, à moitié gravée. Le personnage qui avait commandé cette stèle, en forme de porte, se nommait *Amentemha*.

---

§ 4. — STÈLES PORTANT DES CARTOUCHES.

XVIIIe DYNASTIE.

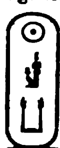
Les divers chronologistes sont loin d'être d'accord sur l'époque où les rois d'Egypte, ayant chassé les pasteurs, s'occupèrent avec ardeur de relever les monuments. Cette restauration, placée par les uns vers le XVe, par les autres vers le XVIIIe siècle (av. J.-C.), fut accomplie par le roi Amosis, chef de la XVIIIe dynastie. On ne connaît pas de monuments élevés sous son règne ; il paraît que le soin de reconquérir son pays ne lui en laissa pas le loisir. Une stèle gravée dans les carrières de *Tourah* montre qu'il se disposait à la fin de son règne à faire extraire des pierres pour réparer les temples.

Aménophis Ier put commencer la restauration de Karnak dans quelques parties, et l'art égyptien atteignit bientôt son apogée sous les *Toutmès* et les *Aménophis*, ses successeurs.

Quelques stèles de particuliers, appartenant au règne d'Aménophis Ier, sont très-mauvaises; mais la beauté des hiéroglyphes redevient remarquable dans les stèles du reste de la XVIIIe dynastie. Elles restent pourtant inférieures sous ce rapport aux stèles de l'ancien empire, et leur principal mérite consiste dans la perfection avec laquelle sont dessinés les personnages.

Le martelage du nom d'Ammon est un caractère particulier aux stèles gravées sous cette dynastie jusqu'au roi *Horus*.

47. — La première ligne de cette stèle porte la légende d'Aménophis Ier, deuxième roi de la XVIIIe dynastie. Elle a été dédiée par un grammate nommé *Horemtou*, qui adresse une invocation à Osiris au nom de son frère nommé *Atewnowre*.

48. — Cette belle stèle de granit rose, dont la forme générale imite la décoration d'une porte égyptienne, est un monument très-précieux pour l'histoire de la XVIIIe dynastie. La légende du montant extérieur, à gauche, dit formellement qu'elle a été érigée par la reine  *Ramaka* en l'honneur de son père Toutmès Ier. Ce cartouche est martelé ici et presque partout où il avait été gravé. Nous voyons, en effet, que cette princesse, dont le nom propre était *Hatasou*, s'attribue un prénom royal, une enseigne de  souveraine, et les titres royaux les plus complets. Mais c'était de sa part une usurpation d'autorité. Deux statues votives dédiées par Toutmès II et Toutmès III à Toutmès Ier leur père, ainsi que la statuette d'un prince nommé *Nevseni*, conservée au British Muséum, confirment le fait énoncé ici que la princesse *Hatasou* était la sœur de ces deux rois; elle n'était donc, en droit, que régente au nom de ses deux frères. Aussi Toutmès III fit-il marteler partout le cartouche et quelquefois la légende entière de sa sœur, lorsqu'il eut recouvré son entière autorité.

Sur le montant extérieur de droite on avait d'abord sculpté l'enseigne de Toutmès Ier ; celle de la régente y fut gravée en surcharge, ce qui permet de supposer que le monument avait été réellement commencé sous le règne de Toutmès Ier. Sur le bandeau de la porte, un personnage qui a été soigneusement effacé tendait le signe de la vie à Toutmès Ier, assis sur son trône et coiffé de la couronne de la Haute-Egypte.

On doit à la princesse *Hatasou* une assez grande quantité de monuments dont le style est d'une remarquable beauté.

Haut. 2,65 ; larg. 1,50.

49. — Ces deux inscriptions paraissent avoir décoré les deux côtés du siége d'une petite statue.

Elles présentent un grand intérêt historique. Un guerrier nommé *Ahmès* dit *Pensouvan* raconte brièvement ses exploits sur la face gauche. Il a fait une première campagne sous le roi *Amosis* et accompagné le roi *Aménophis Ier* dans deux expéditions. Sous *Toutmès Ier*, il fit d'abord la campagne d'Ethiopie, puis celle de la Mésopotamie (Naharaïn). Sa dernière expédition sous *Toutmès II* était dirigée contre les *Schasou*, peuple asiatique. A chaque campagne, il tue des ennemis ou fait des prisonniers ; en Mésopotamie, il s'empare d'un char et d'un cheval.

L'inscription de droite est remplie par les faveurs que lui a values sa bravoure. Depuis *Amosis* jusqu'à *Toutmès III*, chaque souverain lui a donné des poignards, des colliers, des haches d'armes et des lions en or. Ces lions se portaient suspendus à un grand collier comme la *Toison d'or*.

Ce monument nous apprend que dès *Toutmès Ier* les armes égyptiennes avaient pénétré jusqu'au cœur de l'Asie.

50. — La face principale de ce monument contient, dans une niche, la triade d'Osiris, Isis et Horus. On lit à droite et à gauche les prénoms royaux d'*Ahmès* et de *Toutmès III*. Au bas de la stèle *Titia*, *chef des grammates d'Ammon* et la dame *Aoui*, *vouée au culte d'Ammon*, sont agenouillés devant leurs offrandes. Leurs prières remplissent les inscriptions circulaires.

L'autre face est occupée d'abord par huit figures de divinités auprès desquelles on remarque le prénom royal d'Aménophis Ier

et le nom de la reine *Ahmès Nowreari*. Cette reine, épouse du roi Amosis, a été tenue en grande vénération pendant les XVIIIe et XIXe dynasties.

La stèle se termine par la généalogie de Titia jusqu'à son cinquième aïeul nommé *Pétébar*. La charge de *chef des grammates d'Ammon* était pendant tout ce temps restée constamment dans la même famille et transmis de père en fils. Les cartouches royaux nous montrent que ces six générations occupèrent tout l'espace de temps qui s'écoula depuis *Amosis* jusqu'à *Toutmès III*.

51. — Inscription numérique de Karnak.

Cette belle inscription décorait la paroi intérieure du mur qui environne le sanctuaire de granit à Karnak. Elle se trouvait à droite en entrant, et S. G. Wilkinson l'a copiée sur place. Le meilleur dessin qui en ait été publié se trouve dans le choix de monuments de M. Lepsius, pl. XII. Champollion cite fréquemment des passages de ce texte dans sa grammaire et dans son dictionnaire, et il existe parmi ses manuscrits un travail très-avancé pour son interprétation. M. Birch a publié dernièrement une traduction presque complète de ce morceau précieux dans les transactions de la société royale de littérature (vol. II, *new series*). Malheureusement, cet important travail n'est accompagné d'aucune preuve qui permette d'apprécier la justesse de la traduction. Le sujet de toute l'inscription est expliqué dans la ligne supérieure qui lui sert de titre. Elle porte que le roi a ordonné de consigner sur cette muraille le récit de ses expéditions guerrières..... le reste est brisé. Une portion très-considérable du monument a été détruite, ou est restée enfouie à Karnak, en sorte que toutes les lignes sont tronquées par le bas.

Le récit commençait à la cinquième expédition faite par *Toutmès III*, dans la vingt-neuvième année de son règne. On sait, en effet, par les monuments, que ce prince fut tenu en tutelle par la régente, sa sœur, au moins jusqu'à la dix-septième année. On peut encore lire, vers la fin, la date de la treizième expédition et l'inscription allait plus loin.

Le nombre de ces campagnes n'a pas lieu d'étonner puisque l'on connaît d'une manière certaine au moins la quarante-deuxième du règne de *Toutmès III*. Les expéditions mentionnées ici portent ce prince tantôt en Ethiopie et tantôt en Asie, où il

occupe la Mésopotamie. En effet, *Toutmès III* se vante sur l'obélisque de Constantinople d'avoir étendu ses demeures jusqu'en Mésopotamie (Naharaïn), et ses frontières jusqu'aux extrémités du monde. Les pays qui envoyaient les tributs s'étendaient depuis *Kousch* jusqu'à *Babel*. Le prénom royal de *Toutmès Ier* est rappelé à la 18e ligne; c'est, en effet, ce roi qui le premier a porté les armes égyptiennes jusqu'en Mésopotamie, comme le montre l'inscription du capitaine *AhmèsPensouvan* (A. no 49.)

Ce beau monument, dont les hiéroglyphes sont admirables, a subi une singulière mutilation à une époque inconnue. On a martelé avec soin la tête des hommes et de presque tous les animaux employés dans le cours de l'inscription. Le nom du dieu Ammon a de même été détruit scrupuleusement.

52. — L'Egyptien *Houi*, accompagné de sa mère et de sa fille, fait une offrande à Osiris.

Aménophis Ier, figuré en pied derrière Osiris, est associé à cet hommage.

Ce roi a été vénéré pendant fort longtemps, il est encore cité ainsi dans le tombeau de Ramsès IV de la xxe dynastie. Cette stèle peut donc appartenir à une époque postérieure à celle qu'indiquerait le cartouche du roi. *Houi* avait une charge dans le navire du roi *Mairê* (celui qui aime le dieu Phrê). Ce surnom appartenant particulièrement à *Toutmès III*, il est probable que cette stèle a été gravée sous son règne.

53. — On voit en haut de la stèle, sous le disque ailé, le prénom royal de *Toutmès IV*.

Le principal personnage, nommé *Pnaakou*, porte le titre de flabellifère de *Meiamoun*. Ce mot, qui signifie : *celui qui aime Ammon*, n'est point ici un nom propre, mais un des nombreux synonymes exprimant l'idée de *roi*.

Le nom d'Ammon est martelé sur cette stèle comme sur presque toutes celles de la même époque. Dans la dernière ligne est rappelé le roi *Amosis*, chef de la xviiie dynastie, sous son prénom royal.

Haut. 0,86 ; larg. 0,60.

54. — Le prénom d'*Aménophis III* (Memnon), se lit en tête de la stèle.

Osiris et Anubis, sur deux trônes adossés, reçoivent les adorations de deux Egyptiens dont les figures ont été martelées. De même, à la deuxième ligne, le nom d'Ammon a été effacé, ce qui se remarque sur presque tous les monuments de cette époque.

55. — Les deux premières lignes de cette stèle contenaient la légende royale complète d'un roi de la XVIIIe dynastie, dont les cartouches ont été martelés avec soin, comme ici, sur tous les monuments. C'est celui dont Champollion a décrit le tombeau sous le nom de *Skaï*. La devise de son enseigne royale [hiéroglyphes] et son prénom royal [hiéroglyphes], qui a échappé au martelage dans le nom de son palais (*voir* la dernière ligne), le font reconnaître ici avec certitude. Ce souverain, qui a régné avant Ramsès I[er] et après Horus, fut traité en usurpateur. Son nom propre [hiéroglyphes] paraît se lire : *le père divin* (nom de prêtre) *Aï*.

Cette inscription est une prière adressée à divers dieux par un premier prophète d'Ammon nommé *Nachtchem*. Ce personnage prend aussi le titre de surintendant des constructions du palais.

Haut. 1,49 ; larg. 0,88.

56. — *Poun*, porteur de...... (effacé) dans le palais du roi *Aï*, fait un hommage à Osiris. L'un de ses fils se nomme *Kenamoun*, l'autre s'appelle *Aï* [hiéroglyphes] comme le roi que servait son père.

57. — Ce monument précieux fut découvert par Champollion à *Ouadi Halfa*, au fond de la Nubie. Il en explique une partie dans la première livraison des notices de son voyage. Le dieu Horammon, fils d'Isis, recevait dans le couronnement, maintenant brisé en partie, l'hommage de Ramsès I[er].

Dans l'inscription qui est datée de l'an II, le 20 de mechir, ce souverain remercie *Ammon*, *Ptah* et tous les dieux de l'Egypte de lui avoir soumis tous les pays et de lui avoir fait vaincre les

Lybiens. Il se vante ensuite d'avoir fait une offrande très-riche au temple d'Horammon et d'avoir rempli cet édifice de prisonniers de race sacerdotale.

Dans les trois dernières lignes, que Champollion juge avoir été ajoutées après coup, *Séti Ier*, fils de Ramsès, dit avoir décoré ce temple d'une porte aussi belle que l'horizon au lever du soleil.

---

§ 5. — STÈLES SANS CARTOUCHES.

XVIIIe DYNASTIE.

58. — *Titiou*, chef des pays de........ fait une prière à *Osiris* et *Horammon*; son épouse *Hatasou* reçoit, dans le troisième registre, l'hommage de cinq personnes de la famille.

On y remarque un chef de l'autel d'Ammon, nommé *Hetua*.

59. — Stèle du flabellifère *Mouienhikou*.

Ce nom, qui signifie le *lion des rois*, est une qualification spéciale d'*Aménophis III*; elle fait partie de son protocole royal. Il n'est donc pas douteux que ce personnage ne soit né sous son règne. Son fils porte le nom de *Nehemmâschoou* (celui qui sauve ses soldats).

60. — Une moitié du disque ailé est remplacée sur cette stèle par un des yeux mystiques. L'inscription est une prière adressée à Osiris et à d'autres dieux par *Nevamoun*, flabellifère du *meiamoun*, c'est-à-dire du roi.

61. — Les figures sont en relief, les hiéroglyphes en creux peints en bleu, le champ de la stèle peint en jaune.

Les enfants du flabellifère *Péari* offrent à leurs parents des vases à libations. La mère se nomme *Hatasou*, comme la ré-

gente, fille de Toutmès Ier ; l'un des fils se nomme *Amenhotep*. Ces deux noms précisent bien l'époque du monument.

62. — *Ramès*, fils de *Naavaou*, en prière devant la triade divine d'*Osiris*, *Isis* et *Horus*. La reine *Ahmèsnowreari* est associée à ces divinités.

63. — On voit sur le premier registre à gauche un Egyptien, nommé *Nounnou*, qui reçoit une offrande de sa fille *Hatasou*. A gauche, *Toti*, *flabellifère du meïamoun*, et sa femme *Hont*. Leur fils *Sémout* fait une libation devant eux. Le second registre est rempli par leur famille. L'inscription qui termine la stèle est une prière pour *Toti*, qui se vante d'avoir servi le roi dans le nord et le midi. Le nom d'Ammon a été martelé en divers endroits.

64. — Cette stèle appartenait à un *basilicogrammate*. Son nom a été effacé partout, parce qu'il était composé avec celui du dieu Ammon. L'inscription est une prière à Osiris et à Horus.

65. — Les noms des personnages principaux de cette stèle ont été martelés, parce qu'ils renfermaient celui d'Ammon. On peut encore lire celui de l'hiérogrammate *Amenemap*, surnommé *Pehesi*. L'autre personnage prend les qualités suivantes : *prophète de la déesse Ouer-t-hekou*, *athlophore à la gauche du roi, résidant dans le cœur du dieu bienfaisant.....*, *celui qui s'approche chaque jour du roi*. Ces qualifications sont suivies de quatre lignes d'un style tout particulier et qui semblent appartenir à une écriture secrète ou mystique. Vient ensuite la mention que la stèle a été dédiée par *Amenemap*, prêtre de Pthah, fils du défunt.

66, 67. — Ces deux fragments faisaient partie d'un monument dédié par *Houïschera*, de *Saïs*, *grammate du trésor*. Chaque fragment contient sur une de ses faces une prière à Osiris, Horus, etc. Sur l'autre face, le monument N° 66 contient une belle invocation au soleil levant, et le N° 67 une hymne semblable au soleil couchant, sous le nom d'*Atmou* (v. page 40).

68, 69, 70. — Ces trois numéros font partie du même monument. Dans le cintre (68), *Horem-hebi* est en adoration; il était *basili-*

cogrammate, odiste du roi et grand chef de soldats. Les légendes sont des prières adressées aux deux dieux *Tapherou* du nord et du midi. Sur le montant (69), prière au dieu Horus, vengeur de son père. Sur le fragment correspondant (70), *Horem-hebi*, qui prend le titre de *flabellifère à la gauche du roi*, fait une autre prière à *Osiris, roi éternel, Tapherou*, et *Hathor*.

71. — La moitié du disque ailé a été remplacée par un œil mystique en tête de la stèle. *Vekenamoun, basilicogrammate, odiste du roi*, fait une offrande à son père *Sennowre* et à sa mère *Apou*. Le nom d'*Ammon* a été martelé.

72. — *Amenhotep,* surnommé *Houi*, est assis entre son père *Amenmes* et sa mère *Nouvnowre*. Les autres personnes composent leur famille. Le nom d'Ammon n'a échappé qu'une fois au martelage; on a même martelé le nom propre *Mena*, que l'on aura confondu au premier coup d'œil avec celui d'*Ammon*.

73. — *Enpémès*, assis avec sa femme *Tomeri*, reçoit les offrandes de son fils *Smento* et de sa fille *Ennouv*. *Enpémès* était attaché au culte du dieu *Enpé*. On remarque une fille du nom de *Hatasou*, ce qui semble indiquer l'époque des Toutmès.

74. — *Rechechara* et sa sœur *Soumeri* sont assis devant une table d'offrandes. La grande inscription circulaire est une prière à Amonra pour le défunt, qui prend les titres de noble chef, docteur, prophète de la déesse *Ma* et chef de district.

Le nom d'Ammon a été martelé en deux endroits.

75. — Stèle en forme de porte.

Amenhotep, *basilicogrammate*, *odiste du roi*, *chargé des greniers dans les demeures du nord et du midi*, reçoit les hommages d'un personnage du même nom, son fils probablement. Celui-ci a le costume sacerdotal, la peau de panthère : il était *basilicogrammate, odiste du roi.*

76. — Stèle taillée en forme de porte.

Osiris, assis dans un riche naos, écoute les prières de deux Egyptiens. Le premier était le basilicogrammate *Aï*, qualifié *l'ami du maître des deux mondes*, *l'odiste du dieu bienfai-*

sant. Son fils *Ronaro* était *enfant de la maison* (page ?). Au second registre, *Aï* a le titre de *basilicogrammate des bons jeunes gens* (jeunes soldats). On trouve encore plusieurs fonctionnaires dans la famille de *Aï* qui remplit la stèle.

77. — Stèle taillée en forme de porte.

Osiris et le dieu *Ra* (soleil), chacun dans leur naos, reçoivent les prières d'*Amenouahsou*. Le titre de ce personnage était : *le supérieur des voiles de la flotte royale du Maïamoun*. Il est écrit une fois d'une manière plus abrégée : *le chef des voiles du roi*. Sur la partie supérieure de la porte, *Amenouahsou* adore Anubis sous la forme d'un chacal, et Horus sous la forme d'un lion à tête d'épervier.

78. — Osiris, assis dans un naos, reçoit les hommages d'une famille entière. Le premier personnage est le basilicogrammate *Merioui*; le second est son père, nommé *Ouatou* (?); il était *chef des Kenev*. C'était le nom d'une des parties de l'armée égyptienne.

79. — *Sésourha*, basilicogrammate, rend hommage à Osiris; il est accompagné de ses sœurs *Chat* et *Serhat*. Le nu des femmes est peint en rose sur cette stèle et sur un petit nombre d'autres, au lieu de la couleur jaune employée ordinairement. La prière à Osiris, qui termine la stèle, est inachevée; elle était probablement complétée par quelques mots hiératiques qui ont été tracés à l'encre sur la tranche gauche.

80. — *Pouëri*, basilicogrammate, offre un bouquet de papyrus à Osiris assis dans un naos; plus bas, lui-même reçoit les offrandes de sa famille.

81. — Cette stèle avait été dédiée par un individu qui semble s'être appelé *Amen*...?

Elle fut usurpée plus tard par une autre personne qui en fit effacer une partie pour la dédier à ses propres parents. Les premiers hiéroglyphes étaient peints en bleu. L'usurpateur se nommait *Schatamma* (?).

82. — *Maï*, grammate de l'armée, a dédié cette stèle à ses parents. Son père *Oua*, grammate de la cavalerie, est debout

devant Osiris dans le premier registre. La dame *Miane* est qualifiée à la fois sa sœur et sa femme.

83. — *Nouvenamenha* fait une offrande à sa mère, nommée *Nouvenamenma*.

84. — Osiris reçoit l'hommage de *Mahou* et de *Ramous*, sa femme.

Les hiéroglyphes sont fortement colorés en bleu.

85. — Stèle sculptée sur les deux faces.

Sur la face principale, *Ameni*, chef des embaumeurs, adresse une prière au dieu *Ptah*; sur l'autre la dame *Hathorse*, accompagnée de sa fille *Ptahse*, fait une offrande au même *Ameni*, son époux. Plus bas, c'est le fils du même individu, nommé *Ameni* comme son père, qui lui rend hommage : on remarque que, dans cette partie, les inscriptions sont rétrogrades.

86. — Stèle taillée en forme de porte, sculptée sur les deux faces et sur les tranches.

Sur la face principale, la déesse est représentée de face, debout sur un lion passant. Le nom de cette déesse se lit *Atesch* ou *Satesch* (le premier caractère est encore douteux). Elle tend d'une main un bouquet de papyrus à *Hor Ammon*, *générateur de sa mère*, et de l'autre un serpent au dieu *Renpou*, que l'on croit avoir été un dieu guerrier. *Atesch* était la déesse éponyme d'une ville forte d'Asie qui joue un grand rôle dans les campagnes des rois d'Egypte : elle semble donc une divinité importée à la suite des expéditions asiatiques. *Atesch* est ordinairement attachée au dieu *Renpou* et à la déesse *Anta*, qui n'est peut-être qu'une forme de la même divinité. Au-dessous, *Houi* et son fils *Seo* avec l'attitude de la prière. *Houi* était *auditeur dans le palais de justice*.

Sur la face postérieure, toute la famille adresse des prières à la déesse *Atesch*.

On remarque sur la tranche droite un personnage nommé *Mesmès*, comme l'un des princes de la famille du roi Amosis.

87. — Hommage ordinaire à Osiris et prière pour *Sev*, employé au culte d'Osiris.

Dans le second registre, *Sev* et sa sœur *Tentenpé*, attachée au culte du dieu *Enpé*, sont vénérés par leur famille. On y remarque *le grammate Houi* et *l'écuyer Horus*. Le nom du dieu *Enpé* revient très-souvent et montre que cette famille l'honorait plus particulièrement.

88. — Stèle en forme de porte en granit rose.

Le nom du principal personnage est *Noterérenpé* (?). Il était chargé des chantiers du temple d'*Ammon*; sa sœur s'appelait *Sera*.

L'inscription circulaire contient une prière à *Ammon* et au dieu *Ra*.

89. — *Pouni, basilicogrammate, hev supérieur, chef du temple*, fait des offrandes à Osiris et à Isis. Il est revêtu de la peau de panthère. Cette stèle est remarquable par ses hiéroglyphes sculptés en relief.

Dans le registre inférieur, *Schamtamma* fait une libation devant le *grand odiste du roi, Houi*.

90. — Prière à Osiris pour un individu nommé *Asennou* et sa femme *Touotsuo*.

Les hiéroglyphes sont fortement colorés en bleu.

91. — Stèle en terre cuite couverte en entier d'un émail vert.

Elle est en forme de porte avec un fronton. Le scarabée solaire aux ailes étendues et le disque sur la tête occupe le sommet. Il est dans une barque, au-dessous de laquelle on voit trois personnes accroupies et deux âmes qui l'invoquent. Au centre du monument, *Sohaempé*, prêtre de Ptah, adore Ra et Osiris.

Dans le bas, trois dames et un homme à genoux s'associent à cet hommage.

§ 6. — STÈLES DE LA XIXe DYNASTIE AUX PTOLÉMÉES.

PORTANT DES NOMS DE SOUVERAINS.

—

Les monuments, élevés par le roi *Séti Ier*, chef de la XIXe dynastie, sont tous d'une grande beauté. Dans les stèles de particuliers que possède le Musée, les figures méritent mieux cet éloge que les hiéroglyphes. Sous son fils *Ramsès II*, la décadence est marquée à un degré incroyable, et, quoique ce roi ait fait exécuter de si beaux monuments, les stèles des particuliers sont en général d'une grossièreté remarquable sous son règne. Il semble que les immenses travaux du roi aient absorbé toutes les forces des artistes possédant quelque mérite.

On n'est pas bien d'accord sur l'époque de la XIXe dynastie. Les uns font commencer le règne de *Séti Ier, le Séthos de Manéthon*, vers l'an 1500, les autres vers l'an 1350 av. J.-C.

On trouve dans toute la longueur de cette période, même parmi les monuments dédiés par des particuliers, des exceptions heureuses et qui montrent que quelques artistes conservaient les bonnes traditions.

92. — Les figures de cette stèle, sculptées en relief et en relief dans le creux, sont d'une grande finesse.

Un personnage distingué, nommé *Rere*, adresse ses prières à Osiris. Au milieu de la série pompeuse de ses qualifications, on distingue les titres de *basilicogrammate, auditeur de justice, grand odiste du roi, intendant du palais et chef de la cavalerie*. Sa sœur, la dame *Pacht*, était attachée au culte d'Ammon. Le prénom royal de *Séti Ier*, qui sert à désigner la demeure royale vers la fin de la stèle, en précise l'époque.

Haut. 1,36 ; larg. 0,95.

93. — *Nianaï*, fonctionnaire du palais de *Séti Ier*, adore Osiris, Isis et Horus. Les figures et les hiéroglyphes sont rehaussés avec de l'ocre jaune.

94. — Fragment d'une stèle en granit gris, sculptée en relief dans le creux.

Ramsès-le-Grand fait l'offrande du vin au dieu *Ra* et à la déesse *Hathor*.

95. — *Chetew*, suivi de sa sœur *Taouer*, adore la Triade divine d'Osiris. Il était *capitaine* (?) *des nautonniers* sous Ramsès II.

96. — *Bek* offre à Osiris l'encens enflammé et une libation (le feu et l'eau ?). *Bek* était *premier écuyer* de Ramsès II. Dans l'inscription qui termine la stèle il a le titre *de chef de l'écurie royale*.

97. — Stèle carrée en grès.

Cette stèle appartient à une famille où la dignité de grand-prêtre d'Osiris, à Abydos, était héréditaire. Elle nous est connue par les statues Nos 63 et 64. Les quatre premières figures en ronde-bosse représentent les dieux *Osiris* et *Ra*, accompagnés d'*Isis* et d'*Hathor*.

Les quatre autres sont *Ounnowre* et *Maï* son père, tous deux grands-prêtres d'Osiris sous Ramsès II; à droite, *Maanaï*, mère d'*Ounnowre* et *Taia*, son épouse, attachée au culte d'Isis.

98. — Cette stèle a été dédiée par *Ounnowre*, grand-prêtre d'Isis, petit-fils du grand-prêtre *Ounnowre* du No précédent. Son père *Iouiou* avait succédé à *Ounnowre* dans sa charge de grand-prêtre d'Osiris, à Abydos. (V. la statue No 64.)

99. — Osiris, Isis, Horus et Hathor, reçoivent les hommeges de *Chonsou*, grammate du trésor royal sous Ramsès II. Celui-ci est accompagné de sa sœur Isis. Leur fils *Poëri* était grammate du palais ; un second, *Chonsou*, comptable des greniers.

100. — Cette stèle, d'une admirable finesse, présente un problème historique qui n'a pas encore été résolu d'une manière satisfaisante. La déesse *Mout* est invoquée par un roi dont la figure a été soigneusement effacée. Son prénom royal est celui

de *Toutmès III*, mais son nom propre était bien différent. Il a été martelé avec tant de soin qu'il est impossible de le lire. Son nom d'enseigne

et sa légende (celui qui a multiplié les batailles) sont aussi très-différents des légendes de *Toutmès III*. On sait qu'un prince de la famille du roi *Péhor* de la XXI° dynastie a porté le prénom royal 

Peut-être cette stèle lui appartenait-elle; en effet, les noms des princes de cette famille sont martelés avec soin sur les monuments. Celui-ci avait été érigé par *la fille royale, la prêtresse d'Hathor*, *Moutiritis*, qui prend le titre de *palme d'amour*.

101. — *Pétamenap*, fils de *Pakame*, adresse une prière à la déesse *Ament* (l'occident et l'enfer). Derrière la déesse est son enseigne. Cette inscription offre un échantillon des trois écritures égyptiennes; la légende du personnage est en hiéroglyphes. Deux inscriptions, l'une hiératique, l'autre démotique, occupent alternativement les lignes du bas de la stèle. Le nom de *Pétamenap* se trouve dans la seconde ligne hiératique. Cette inscription est datée de l'an 3 du roi *Psamméttik* (XXVI° dyn.)

---

§ 7. — STÈLES ENTRE LA XIX° DYNASTIE ET LES PTOLÉMÉES,

SANS NOMS DE SOUVERAINS.

—

102. — *Ouermaou, gardien des magasins* (?) *du roi*, offre un autel chargé d'offrandes à la triade d'Osiris, Isis et Horus.

Les figures et les hiéroglyphes sont uniformément peints en jaune, comme sur la stèle N° 93, du règne de *Séti Ier*.

103. — Le flabellifère *Poëri* fait un hommage à Anubis.

Les registres inférieurs contiennent sa famille.

104. Stèle en granit gris.

Ounnowre prophète d'Osiris adore la triade divine, composée *d'Osiris, d'Isis* et *d'Horus*; dans le second registre il est agenouillé devant le dieu *Ptah*.

105. — Adoration à Osiris et à Isis, adressée par un *grammate de la table* (sommelier) nommé *Aïa*; sa femme *Anouw* était attachée au culte d'Ammon. Cet exemple et plusieurs autres semblables prouvent que ces prêtresses n'étaient pas vouées à un célibat perpétuel; *Taka*, sa mère, avait le même titre ainsi que quatre de ses filles; son fils *Schamtiro* eut la même charge de *sommelier*, ou *grammate de la table*.

106. — Triade d'*Osiris*, *Isis* et *Horus*. *Onchew* suivi d'une nombreuse famille.

107. — Stèle taillée en forme de porte; elle a été dédiée par *Pachaou* et sa femme *Tarotenpacht*; ces deux personnages y rappellent leurs ancêtres jusqu'à la 5e génération. Cette famille était vouée au sacerdoce dans le temple de *Méhi*, déesse à tête de lionne, qui semble être une forme de *Pacht*.

108. — Stèle taillée en forme de porte.

Tout en haut une invocation à Osiris pour *Nowrerenpe, gardien du trésor*. Premier registre *Osiris*, *Isis* et *Nephtys* adorés par le gardien du trésor *Roma*; plus bas dix-neuf personnes sont rangées devant la déesse *Nounpé* qui, du milieu de son sycomore, leur distribue l'eau céleste. Les âmes de *Nowrerenpe* et de sa sœur *Nowreeit* s'approchent d'elle, sous la forme d'éperviers à tête humaine, pour participer à cette faveur.

109.— *Kamès*, fils d'un grammate dont le nom est effacé, devant une table d'offrandes, respire une fleur de lotus.

110. — Cette stèle dont le champ est peint en jaune, appartient à

un gardien ou inspecteur des bestiaux d'Ammon. On distingue le nom de *Chonsiritis*.

111. — Stèle en grès.

Erigée pour *Kake*, fils de *Athorit*.

112. — Au-dessous du globe ailé on voit deux chacals qui remorquent la barque du soleil. Plus bas, *Horus*, *grammate d'Ammon*, adore les dieux Phré, Osiris, Horus et Isis. L'inscription de seize lignes est une prière à divers dieux.

113. — *Peteschahatet*, fils d'*Horus*, offre une libation au dieu Ammon.

114 .— *Ameniritis*, *chef des chasses au filet du domaine d'Ammon*, présente une table chargée d'offrandes au dieu *Ra*. Sur le bandeau extérieur, à droite et à gauche, prières au soleil levant et au soleil couchant, invoqué sous les noms de *Ra* et de *Atmou*.

115. — Le prophète d'Ammon, *Psamétik*, fils de *Pétéchons*, adore le dieu *Ra* qui est suivi d'Isis Ptérophore et des quatre génies; dans le dernier registre, il s'adresse au dieu *Ra* et au dieu *Atmou*, le soleil levant et le soleil couchant.

116. — *Enasch* et *Iseouëri* sa mère adorent le dieu *Enpé*, suivi d'*Isis* et d'*Osiris*. *Enasch* était *grammate* du trésor du dieu *Enpémoui*, *fils du Soleil*, et prophète de *Tafné*, dans le temple de *Touni* : sa mère était *assistante de Tafné*.

117. — Les dieux *Osiris*, *Empé*, *Sokarosiris*, *Isis*, *Nephthys*, *Horus* et *Anubis* reçoivent les adorations d'un prêtre d'*Enpé*, nommé *Anima*, fils de *Tentenhor*.

Donné par Champollion, en 1827.

118. — *Osiris*, suivi des quatre génies de l'*Amenti*, est imploré par *Ouahphrès*, fils d'*Iriou*; la prière est adressée à Osiris et au dieu soleil *Harhat*.

§ 8. — STÈLES ET INSCRIPTIONS D'ÉPOQUES PTOLÉMAÏQUES.

—

119. — L'inscription hiéroglyphique est une invocation à Osiris, à *Osarapi* (*Sarapis*), à *Isis* et à *Imhotep*, fils de Phtah, pour un hiérogrammate, prophète d'*Horus*, nommé *Onch*, fils de l'hiérogrammate *Psamétik*.

L'inscription démotique répète le nom et les titres d'*Onch*, fils de *Psamétik*.

120. — Beau fragment de basalte surmonté de 10 étoiles.

Le capitaine *Horimhotep*, fils de *Heripacht*, adresse une invocation au dieu infernal.

121. — Un roi dont les cartouches n'ont point été gravés, fait offrande de la déesse *Ma* (la Justice), à la triade thébaine composée d'*Ammonra*, de la grande mère *Mout* et de *Chons*, leur enfant.

122. — Fragment de stèle en basalte vert foncé.

Haut. 1,95 ; larg. 0,40.

Cette stèle, rompue verticalement, contenait un décret analogue à celui de Rosette et trilingue comme ce dernier. La surface en est presque entièrement usée. Il servait de seuil à la mosquée *Djema émir Kour*, au Caire. Quelques mots grecs déchiffrés par M. Letronne, et qui ne se trouvent pas dans l'inscription de Rosette, montrèrent à ce savant que ce n'était pas le même décret; en effet, on y distingue le cartouche d'une reine (Arsinoë). Quelques mots peuvent être reconnus dans les trois versions, malgré l'extrême usure de la pierre.

123. — Fragment d'inscription sur une plaque de granit noir.

Il reste les tronçons de onze lignes. On y remarque les cartou-

ches de Ptolémée et d'Arsinoë (Philadelphe) sans surnoms. La ligne 10e dit que les prêtres et les prophètes du temple de *Neit* se sont rassemblés au palais de Sa Majesté et lui ont tenu un discours.

124. — Stèle bilingue datée de l'an 40, le premier de Tobi (de Ptolémée Soter ?). Elle rappelle l'embaumement du prêtre de *Phtah et de tous les dieux du mur blanc à Memphis, l'hiérogrammate Héri*, fils de *Kaonch*, qui vécut 43 ans et 5 mois. Les mêmes noms sont répétés dans l'inscription démotique.

---

§ 9. — STÈLES ET INSCRIPTIONS BILINGUES, GRECQUES, LATINES OU COPTES.

125. — Stèle en terre cuite, très-basse époque.

Anubis, suivi d'Horus, d'Osiris et d'Isis. Un personnage de face paraît avoir été remis après coup. Le dédicateur s'appelait *Anoubapion*. En bas, une ligne et demie d'écriture démotique.

126. — Partie d'une inscription métrique.

Gravée sur le second doigt de la patte gauche du grand sphinx. Elle fut découverte et copiée par le capitaine Caviglia en 1816. M. Letronne a restitué et traduit cette inscription dans ses inscriptions grecques de l'Egypte (t. II, p. 482).

Elle contient les louanges du sphinx, qu'elle appelle le gardien d'Osiris.

127. — Stèle avec inscription bilingue, d'une basse époque.

Anubis présente un personnage à Osiris et Isis.

L'inscription grecque montre qu'elle a été dédiée par *Amérys*, fils de *Bes*....., âgé de trente ans.

Son nom est répété dans l'inscription démotique.

128. — Stèle en terre cuite, taillée en forme de porte.

Anubis, à tête de chacal, garde une momie couchée sur le lit funèbre. L'âme du défunt plane sur cette scène.

En bas de la stèle, deux images du taureau Apis. Plusieurs lignes d'écriture démotique accompagnent ces figures.

129. — Stèle calcaire, basse époque.

Un personnage debout offre un vase à quatre divinités. Deux inscriptions démotiques sont tracées en bas de la stèle, la seconde entre les lignes de la première.

130. — Stèle bilingue.

Anubis, coiffé du *pschent*, introduit un personnage devant la triade d'Osiris. L'inscription grecque le nomme *Apollonius*, fils de *Claudius Postumus*, âgé de trente-quatre ans.

Ces noms sont répétés dans l'inscription démotique.

131. — Inscription grecque du règne de Trajan.

Acte d'adoration de *Neotera* et de son frère *Apollonius* de Tentyris. Le nom d'*Apollonius* semble correspondre au nom égyptien *Horus* dans la ligne démotique qui termine l'inscription.

132. — Stèle en terre cuite.

Anubis amène un défunt à Osiris. Les légendes hiéroglyphiques n'ont pas été gravées. En bas, inscription grecque, d'une ligne et demie, fruste. On lit le nom propre *Sarapou* (?).

133. — Cippe en marbre gris, inscription grecque.

Voici son contenu : *Bassus, fils de Straton, épimélète du lieu, a dédié (ce monument) pour une bonne réussite*. (Traduction de M. Letronne.)

134. — Tronçon de colonne en granit rose.

Elle porte une inscription latine qui a été expliquée par M. Letronne dans ses inscriptions d'Egypte (t. I, p. 446). Son époque tombe entre 205 et 209 de notre ère; elle est relative aux grandes et nombreuses colonnes de granit que fournit la

carrière, nouvellement ouverte à cette époque, auprès de l'île de *Philes*.

Jupiter y est identifié avec *Hammon-Chnoubis*.

135. — Inscription copte.

Prière adressée à la sainte Trinité, à Marie et à divers saints.

136. — Pierre tumulaire copte.

Elle commence par l'invocation à la Sainte-Trinité; on y remarque le nom propre *Mena*, celui du chef des dynasties égyptiennes, porté par un Chrétien.

D.

MONUMENTS DIVERS.

§ 1. — Sarcophages.

§ 2. — Pyramides.

§ 3. — Tables a libations.

§ 4. — Monuments divers.

---

§ 1er. — SARCOPHAGES.

—

Les cuves en pierre, destinées à contenir une momie, portent assez improprement le nom de sarcophages.

Les Egyptiens, si magnifiques dans tout ce qui regardait les sépultures, ont décoré ces monuments avec un soin tout spécial. Les sarcophages d'une très-ancienne époque sont fort simples, et néanmoins d'un fort beau travail. Le sarcophage de la grande pyramide n'a aucun ornement. Celui du roi Menkérès (ive dynastie) présentait l'aspect d'un petit édifice. Il n'était décoré d'aucune figure; de simples lignes architecturales, disposées avec un goût infini, composaient seules son ornementation. Le Musée de Leyde possède une cuve de granit du même style. Le sarcophage de Flo-

rence, qui appartient à la XIIe dynastie, est en granit rose comme ce dernier; la pierre est taillée avec une grande précision, mais il n'est encore orné que d'une légende hiéroglyphique assez simple. Il est vrai qu'on ne connaît pas de sarcophage royal de cette époque.

Dans le second empire, les sarcophages sont décorés avec une grande richesse. Ceux du roi *Aï* (XVIIIe dynastie) et de *Séti Ier*, présentent un résumé de toutes les scènes funéraires des tombeaux. La sculpture couvre toutes leurs faces; il en est ainsi du sarcophage de *Ramsès III* (n° 1). Cette richesse de détails augmenta encore sous les Saïtes. Le sarcophage de *Taho* (n° 9) est un chef-d'œuvre que les graveurs ne se lassent pas d'admirer. Les grandes scènes qui composent l'ornementation des sarcophages ne pourront être comprises dans leurs détails que lorsque l'on aura repris et complété l'étude des tombeaux des rois que Champollion avait commencée dans son voyage d'Egypte. L'idée principale avait été bien saisie par ce savant. De même que la vie terrestre était assimilée à la course diurne du soleil, la vie de l'âme, après la mort, était assimilée à la course du dieu dans l'hémisphère inférieur qu'il était censé parcourir pendant la nuit. De là vient qu'une grande partie des tableaux funéraires se rapporte aux diverses zônes ou demeures de l'hémisphère nocturne et aux génies dont on les peuplait. Osiris, juge suprême des enfers, et ses quarante-deux assesseurs, jouent aussi un grand rôle dans ces représentations. Les déesses Nephtys et Isis étaient censées veiller à la tête et aux pieds de la momie, et *Noutpé, la déesse du ciel*, s'étendant sur elle, la couvrait de sa protection. Le mort, s'identifiant à Osiris, devenait fils de cette déesse et du dieu *Sev; Nephtys* et *Isis* étaient ses sœurs, *Horus*, son frère, et toute cette famille céleste veillait à la conservation de ses membres et à la réunion du corps avec son âme lorsqu'elle avait accompli ses pérégrinations.

1. — Sarcophage en granit rose.

Cette cuve, taillée en forme de cartouche royal, a été trouvée en place dans la syringe du roi Ramsès III (Hick pen). L'opinion la plus suivie place ce roi en tête de la xxe dynastie. Ce monument porte partout les légendes du roi et, par conséquent, il a été sans aucun doute destiné à sa sépulture. Il n'est malheureusement pas arrivé tout entier au Musée du Louvre : l'université de Cambridge en possède le couvercle.

Le chevet du sarcophage est occupé au centre par la figure de la déesse Nephtys étendant les ailes en signe de protection. Les légendes du roi sont sculptées à droite et à gauche de la tête de cette déesse. La décoration est complétée par une inscription de six lignes d'ordre rétrograde ; elle est relative à la course du soleil dans le domaine d'Osiris, c'est-à-dire dans l'hémisphère inférieur.

Sur la face opposée, vers les pieds, est la déesse Isis étendant ses ailes. Auprès de sa tête, les cartouches du roi. A droite et à gauche de la déesse, les deux chacals gardiens des chemins célestes du nord et du midi. L'inscription de huit lignes rangées dans l'ordre rétrograde se rapporte à l'arrivée du soleil dans certaines parties des sphères de l'hémisphère inférieur du ciel.

Les deux côtés sont décorés de scènes relatives aux sphères infernales que le soleil était censé parcourir dans l'hémisphère nocturne. C'est ce qu'explique une grande légende qui court sur la partie supérieure des deux côtés et qui sert de titre aux tableaux.

Cette légende, qui commence aux cartouches du roi, est gravée dans la méthode rétrograde, groupe par groupe. Le sujet général est le passage du grand dieu (le Soleil) conduit dans sa barque par les dieux des sphères célestes à travers les régions de l'hémisphère inférieur où il doit détruire le serpent Apophis, symbole du mal et des ténèbres. On aperçoit en effet sur le côté gauche, dans le tableau du milieu, le soleil représenté par un personnage à tête de bélier, debout dans un naos, au milieu d'une barque remorquée par huit personnages. Une légende à colonnes rétrogrades, sculptée au-dessus de cette scène, explique la navigation du soleil. Cette scène est précédée de huit emblèmes du service ou culte religieux.

Le tableau se termine par quatre béliers coiffés du disque solaire ou de divers diadèmes. Cette scène est au milieu de deux

registres divisés chacun en cinq tableaux. Tous les personnages qui remplissent ces tableaux sont des génies attribués aux diverses demeures célestes des sphères inférieures.

Le côté droit est orné de trois tableaux. La rangée supérieure présente trois scènes principales. Dans la première, trois hommes sans têtes frappés par un dieu à tête de chat; ce sont, dit la légende, les ennemis d'Osiris. Osiris, sur son trône, tient en main un grand serpent qui dirige un jet de flamme sur le premier coupable. Dans la scène suivante, trois autres figures d'hommes renversées sont liées par le col et tenues par un dieu. On voit ensuite trois âmes royales représentées par des éperviers à têtes humaines, coiffés de pschent.

La deuxième rangée présente d'abord la barque solaire. Le dieu y est accompagné de ses suivants ordinaires. Son naos est formé par un long serpent, symbole de la course céleste. Une série de femmes, tenant des glaives, se dirige vers lui; une femme et un homme ouvrent la marche en conduisant un grand serpent hérissé de glaives. Ce reptile caractérise les parties du ciel où le dieu va entrer.

La rangée inférieure est occupée par les douze heures du jour marchant vers le dieu Ra sur son trône, et par la série des heures de la nuit qui se dirigent vers le crocodile, emblème des ténèbres.

La décoration extérieure est complétée par deux inscriptions verticales, sculptées sur les tranches à droite et à gauche de la surface plane; dans celle de gauche, Neith, la grande mère divine, promet de réunir les membres du roi et de les conserver à toujours; dans l'inscription de droite, Isis fait une promesse semblable à *son frère l'Osiris, le roi Ramsès.*

Intérieur.

Le chevet est occupé par un tableau qui se compose d'un disque solaire; sous ce disque est un personnage en forme de momie, ayant en tête le disque et l'étoile. A droite et à gauche sortent du sol une tête de déesse et un bras allongé qui porte un petit personnage versant l'eau céleste sur un individu debout et en forme de momie.

En face, aux pieds, on retrouve le disque solaire où le dieu est figuré par le scarabée au milieu du disque; ce disque est entouré

par les replis du serpent, symbole de la course de l'astre. Au-dessous, la tête du bélier, symbole du même dieu, est adorée par deux figures du roi accompagnées de ses deux cartouches.

Les côtés sont couronnés par une frise composée alternativement du chacal d'Anubis et des trois fers de lance, symbole de l'ornement.

Le côté droit présente six personnages dans l'attitude de la prière devant un corps sans tête enfermé dans un ovale. Ce corps ithyphallique lance un jet de semence recueilli par les deux premiers personnages. Plus loin quatre éperviers à tête humaine, symbole de l'âme, reposant sur des ovales où gisent leurs momies, sont en adoration.

Le côté gauche est occupé par diverses scènes dont le sens n'a pas été pénétré.

L'ensemble de cette décoration intérieure se retrouve à l'extérieur d'autres sarcophages.

Le fond de la cuve est occupé par la déesse de l'Amenti étendant ses ailes pour recevoir le défunt. Ce monument colossal appartient au XIII[e] siècle av. J.-C.

Longueur : 3,06 ; hauteur : 1,70 ; largeur : 1,60,

2. — Sarcophage en granit noir veiné de rose.

Il a été sculpté pour le basilicogrammate *Anaoua* de Memphis. Son style rude doit le placer vers la XIX[e] dynastie. Sur le devant de sa robe, on lit l'invocation à la déesse *Noutpé*, mère d'*Osiris*, et qui par conséquent reçoit comme son fils le défunt, identifié à Osiris. Le dieu *Sev*, époux de *Noutpé*, intervient de même dans les légendes latérales en sa qualité de père de l'osirien défunt. Sur le côté droit, les six compartiments sont occupés par deux images du dieu *Tot*, celle du génie *Sioumautew*, d'*Anubis* en chacal et d'*Amset*. Sur la face gauche, entre les deux *Tot*, les deux autres génies funéraires *Hapi* et *Kevasennouw*, *Anubis* en chacal et les deux yeux symboliques sur un autel. La plante des pieds est occupée par Isis, les bras levés et accroupie sur le signe de l'or; elle veille sur *son frère*, le défunt *Anaoua*.

Le défunt est représenté couché sur son cercueil; il est vêtu de la longue robe transparente, une espèce de ceinture traverse sa poitrine.

Ce sarcophage a été sculpté vers le XV[e] siècle avant notre ère.

3. — Sarcophage en granit gris.

Le basilicogrammate *Tothotep* est représenté couché sur son cercueil; il est vêtu de la longue robe transparente; le ventre est nu; les bras, croisés sur la poitrine, sont ornés de bracelets; le cou porte un large collier. La coiffure, à tuyaux droits, laisse apercevoir le lobe inférieur de l'oreille. L'invocation à la déesse *Noutpé* est gravée sur le milieu de la robe.

Les côtés de la cuve sont ornés des figures des génies funéraires; à droite, entre deux figures de *Tot*, *Amset*, *Anubis*, *Sioumautew;* à gauche, le même dieu *Tot*, *Hapi*, *Anubis*, *Kevasennouw*.

Ce sarcophage a été sculpté vers la XIXe dynastie.

4. — Fragment de sarcophage en granit.

La déesse Noutpé, étendant les ailes pour protéger le défunt, occupe le sommet : c'est le sujet de l'invocation que lui adresse le défunt l'hiérogrammate *Amenhotep*. Ce morceau n'a pas été achevé. Les légendes transversales se rapportent aux génies funéraires qui devaient décorer chacun des compartiments à droite et à gauche; elles s'adressent aux quatre génies, aux dieux *Sev*, *Anubis* et *Horus*.

5. — Sarcophage en pierre calcaire, taillé en forme de boîte de momie. Donné par M. de Chalabre, en 1845.

Il est décoré de trois lignes d'hiéroglyphes qui contiennent la prière funèbre d'un nommé *Horus*. Epoque saïtique.

6. — Sarcophage en pierre calcaire, taillé en forme de boîte de momie.

Il n'a pour tout ornement qu'une allocution au défunt, gravée sur la poitrine, et qui commence par ces mots : *Ton âme est vivante*..... C'était un hiérogrammate, prêtre de *Neït* et d'*Osiris*, nommé *Keri*. (Epoque saïtique.)

7. — Sarcophage en basalte, taillé en forme de boîte de momie.

La décoration de ce sarcophage est toute particulière; elle se compose de huit éperviers à tête humaine, les ailes déployées; ils portent en tête le disque, et dans leurs pattes ils tiennent les anneaux et le sceptre à plumes d'autruche. Ces huit éperviers sont, suivant les légendes, les dieux de la demeure des âmes. Le

défunt, nommé *Onchmeri*, fils de *Tarot*, les invoque *pour que son âme vole vers la demeure où il doit aborder et qu'elle puisse rejoindre son corps.* (Epoque saïtique.) Donné par M. de Chalabre, en 1845.

8. — Sarcophage en granit gris.

Ce monument a été sculpté pour *Taho*, prêtre des dieux vénérés dans les temples de la citadelle de Memphis, nommée *le mur blanc*, prophète de Ptah et d'Ammon-ra, etc.

Taho était fils du prêtre *Pétéhaké* et de la dame *Tascherahé*. Le cartouche du roi Psammétik montre que ce monument appartient à la XXVIe dynastie. La décoration de l'extérieur du sarcophage reproduit, avec quelques légères différences, les scènes qui couvrent l'intérieur du sarcophage de Ramsès III (voir la notice de ce sarcophage N° 1.)

Il est à remarquer qu'ici les légendes ne sont point rétrogrades et que leurs colonnes se suivent dans l'ordre naturel.

A l'intérieur, on aperçoit d'abord Nephtys à la tête et Isis aux pieds du défunt, étendant leurs ailes en signe de protection.

Le côté gauche est occupé par une bande sculptée, où l'on voit d'abord la déesse du Nord sous la forme d'une vipère ailée; puis l'un des yeux d'Horus. Entre Isis et Nephtys aux ailes déployées sont agenouillées quatre autres figures : ce sont les quatre génies funèbres présidant aux entrailles du défunt, *Amset*, *Hapi*, *Sioumautew* et *Kevasenowo*, avec les têtes symboliques que chacun d'eux porte sur les vases funéraires.

Côté droit, décoration analogue : 1° *Souvan*, déesse du Midi, en uræus ailé; 2° le chacal d'Anubis; 3° les quatre génies entre les déesses Neit et Selk, aux ailes déployées.

Les deux vipères ailées, symboles du nord et du midi, orientent le monument, les pieds dirigés vers le levant, comme à l'ordinaire.

Couvercle, chevet : en haut, le soleil représenté par un épervier à tête de bélier dans un disque; à droite et à gauche, deux éperviers avec les emblèmes d'*Isis* et de *Nephtys*; en bas, la barque solaire. Le dieu est debout au milieu de la barque, avec un corps d'homme et une tête d'épervier coiffée d'un disque; il tient le signe de la vie et le sceptre de la puissance. Il est adoré par divers personnages.

La face du côté des pieds est occupée par deux barques solaires; sur la proue de chacune d'elles, une déesse, les bras étendus, soutient le disque solaire. A la proue de ces barques, on remarque, à droite, l'enfant, symbole du soleil levant, et à gauche, le chacal, emblème de la montagne d'Occident. Au-dessus de ces barques, le défunt *Taho* est en adoration.

Les deux côtés du couvercle sont décorés par la série des génies gardiens des quatorze demeures infernales détaillées dans les rituels funéraires.

Sur le dessus du couvercle, un épervier, les ailes déployées, tient les anneaux, symboles d'éternelle durée. Auprès de cet emblème, la légende du défunt *Taho*.

Longueur : 2,82 ; hauteur totale : 1,67 ; largeur : 1,38.

9. — Sarcophage en basalte.

Ce monument, rapporté en France par Champollion, est un des chefs-d'œuvre de la gravure égyptienne. La description de toutes les scènes qui le composent remplirait un volume. Il a appartenu à un basilicogrammate nommé *Taho*, prêtre d'*Imhotep*, fils de *Ptah*; la plupart des légendes sont rétrogrades, groupe par groupe; l'ordre des scènes commence au chevet, où des portes indiquent le point de départ des diverses parties de l'hémisphère inférieure que les tableaux doivent représenter. Sur la face droite, on remarque dans la bande du milieu une des principales scènes qui ornent les tombes royales de *Biban el Molouk*. La barque du soleil est remorquée par six dieux et six déesses; le dieu soleil, à tête de bélier, est dans un naos formé par un long serpent, symbole de la course céleste. Le défunt *Taho* est en adoration devant lui.

La légende explique que ces douze personnages remorquent la barque solaire sur les eaux célestes. Cette barque doit passer au point culminant de la zône, représentée par une tête de femme. Un scarabée, vu de face, se tient au-dessus de ce point. La grande légende explique les heures de la nuit pendant lesquelles s'accomplit ce voyage. Dans la bande inférieure, une seconde barque solaire sort d'une autre porte; elle est précédée de diverses séries de rois et de personnages célestes qui décorent ordinairement les tombeaux. Sur la face gauche, on remarque d'abord dans la bande supérieure la scène des ennemis d'Osiris, décapités devant lui, puis d'autres coupables renversés et liés

par *Horus*. Au-dessous, la barque solaire vers laquelle s'avance le serpent *Apophis*, hérissé de glaives et conduit par la déesse *Selk*.

Sous cette scène, la série des heures mâles et femelles marchant en sens inverse.

Les trois bandes inférieures sont remplies par des scènes funéraires semblables à celle du sarcophage de Ramsès III (nº 1).

INTÉRIEUR.

Nephtys au chevet et Isis aux pieds du sarcophage étendent leurs ailes, en signe de protection. Sur chaque côté, dix génies célestes adressent chacun au défunt *Taho* une promesse de protection en lui donnant le signe de la vie. Le fond de la cuve est occupé par la déesse de l'Amenti recevant le défunt; au-dessus, la déesse du ciel s'étendait sur lui, comme le lui demandait l'invocation gravée à côté de cette déesse.

Le couvercle est orné dans son pourtour d'une bande composée alternativement du chacal d'*Anubis* et des trois fers de lance, symbole d'ornement.

Sur le dessus, un disque solaire déverse ses rayons; un épervier à tête humaine, représentant l'âme, tient dans ses pattes les anneaux, symboles de longues périodes d'années. Le reste du couvercle est rempli des prières que prononçait le défunt *Taho*, fils de *Pétépmounch* et de la dame *Rompenowre*. Le style de ce monument le fait rapporter sans hésitation à la XXVIe dynastie (VIIIe siècle avant l'ère chrétienne).

Longueur: 2,82; hauteur totale: 1,18; largeur au chevet: 1,12.

10. — Sarcophage en granit gris veiné de blanc.

Cette cuve a été sculptée pour un prêtre nommé *Horus*, fils de la dame *Taroten Pacht*. L'extérieur est orné des scènes relatives à la course nocturne du soleil qu'on trouvera indiquées dans le sarcophage de *Taho* (nº 9) et de Ramsès III (nº 1). La décoration intérieure est différente, les deux côtés sont ornés de la série des quarante-deux juges assesseurs d'Osiris, debout, la plume de justice sur la tête et le glaive à la main. Devant chaque série le défunt Horus adresse sa prière à ses juges; le chevet est occupé par le disque rayonnant, dans lequel est le scarabée; les déesses Nephtys et Isis sont toutes les deux aux pieds du sarcophage.

Longueur: 2,85; hauteur totale: 1,20; largeur: 1,24.

11. — Sarcophage en pierre calcaire en forme de boîte de momie.

Il a été sculpté pour un hiérogrammate nommé *Outahor*. Les deux pendants de la coiffure sont ornés de la figure d'Osiris infernal; sur la poitrine est l'épervier à tête humaine tenant les anneaux, symboles d'éternité; le reste de la surface supérieure est occupé par l'invocation funéraire du défunt. Les côtés sont remplis par divers tableaux: en commençant à l'épaule droite, on voit d'abord Horus, sous la forme de l'épervier aux ailes déployées, puis la déesse du Midi, sous la forme d'un grand serpent ayant une tête de quadrupède; et au-dessous le dieu *Mou*, tenant une voile enflée, symbole de la prospérité; puis les génies funèbres *Amset* et *Sioumautw*. Dans les compartiments suivants *Horus*, *Hathor* et *Anubis* expriment chacun un vœu pour le défunt *Outahor*. Ces dieux sont suivis de divers génies funéraires. Après ces tableaux, viennent deux dieux portant le nom de *Sevek;* sur les pieds on remarque le chacal des chemins célestes du Midi, avec la vipère couronnée qui représente *Souvan*, la déesse du Midi, sur son bouquet de lotus; *Isis* agenouillée complète la décoration. Le côté gauche est décoré d'une manière analogue avec quelques différences; le grand serpent représente de ce côté la déesse du Nord; la voile déployée est tenue par la déesse *Tewnou*, suivie des génies funéraires *Hapi et Kevasennouw;* les quatre génies sont conduits par *Tot*, le *dieu terre* et *Astes*. Le dernier tableau est occupé par deux dieux *Tmou*. Aux pieds, le chacal du Nord et la déesse du Nord sur son papyrus; vers l'extrémité, *Nephtys* agenouillée. On voit que ce cercueil était censé orienté, les pieds dirigés vers l'Orient; sa gravure assez fine indique une époque récente, vers les dernières dynasties nationales.

12. — Sarcophage en pierre calcaire taillé en forme de momie.

Il a été gravé pour un prêtre nommé *Imhotep*, fils d'*Hiseoueri*. Sur la poitrine l'épervier à tête humaine tenant les anneaux; plus bas le scarabée, symbole de la génération. Tout autour, prières funéraires pour *Imhotep*; sur le côté droit, vers l'épaule, *Nephtys* tendant les signes de la vie stable et sereine, dit au défunt: *moi Nephtys, ta sœur, je suis auprès de toi, je lève les bras vers toi pour te donner la vie stable et sereine*, etc. Dans le second compartiment, *Amset* porte le signe de l'of-

frande; dans le troisième, *Sioumautew* tient dans sa main l'oiseau, symbole de l'âme, il le donne au défunt pour *qu'il puisse aller voir les demeures qui lui plairont.* Sur l'épaule gauche *Isis* tend au défunt la voile enflée; *Isis, sa sœur, elle apporte les souffles du bonheur à ses narines.* Dans le second compartiment, le génie funéraire *Hapi* apporte au défunt son cœur sous la forme ordinaire d'un vase à anses; dans le troisième, *Kevasenouw*, le quatrième génie à tête d'épervier, apporte l'image funéraire du défunt. Enfin ce sarcophage est également sculpté sur la face postérieure; cette face est décorée d'un *tat*, emblème de la stabilité, et des légendes du défunt *Imhotep*, contenant ses titres sacerdotaux et une invocation funéraire.

13. — Sarcophage en basalte vert, taillé en forme de boîte de momie.

Il n'est décoré que d'inscriptions qui, par leur gravure élégante, annoncent le beau style saïtique; il appartenait à un prêtre des dieux vénérés dans le quartier du Mur-Blanc, à Memphis, nommé *Onchhapi*, fils de *Horimhotep* et de la dame *Satvon.* Les différentes fonctions sacerdotales d'*Onchhapi* sont longuement détaillées, on y trouve un renseignement très-curieux. On lit à la première ligne le cartouche du roi *Snewrou*, d'une des plus anciennes dynasties égyptiennes; ce roi recevait encore un culte public à Memphis vers la fin de la monarchie. La grande inscription qui couvre le monument est l'invocation à Osiris, début ordinaire des rituels funéraires; elle se termine sur les pieds par la formule : *Ah! toi qui fais entrer les âmes créées dans la demeure d'Osiris, fais entrer l'âme du prêtre de Ptah, du prêtre du mainteneur de justice, du prêtre Onchhapi, fils de Horemhotep et de la dame Satvon!*

---

§ 2. — PYRAMIDES.

La destination funéraire des grandes pyramides n'est plus mise en doute depuis les recherches immenses que le colonel Wyse a fait exécuter dans ces monuments. On a trouvé dans les chambres

sépulcrales des sarcophages et des débris des cercueils royaux, et les noms que l'on y a recueillis sont précisément ceux des rois dont les historiens indiquaient la sépulture dans les grandes pyramides. Leur orientation parfaite avait néanmoins fait soupçonner que leur forme n'était pas sans connexion avec le culte du soleil. Ces deux caractères sont pleinement confirmés par les scènes qui décorent les petites pyramides votives; car elles offrent un mélange d'invocations funéraires et d'hommages au soleil. Souvent les figures sont sculptées de face, contre les habitudes de l'art égyptien; ce qui marque encore mieux l'orientation qu'on a voulu préciser. Le personnage principal est ordinairement en adoration la face tournée vers le midi. A sa gauche, sont les formules d'invocation au soleil levant, et à sa droite, des formules analogues adressées au soleil couchant, désigné quelquefois par le nom d'*Atmou*. Ces dispositions générales présentent quelques variantes.

14. — Pyramide en granit rose sculptée sur deux faces seulement.

1re face. Deux personnages dans un naos sont représentés de face et dans l'attitude de l'adoration. L'un est le basilicogrammate *Anaoua*, l'autre est sa sœur *Aoui*, attachée au culte d'Ammon. Cette face regardait le midi, car à gauche du dédicateur on lit l'invocation au soleil levant, et à droite, la prière au dieu *Atmou*, le soleil couchant.

2e face. Scène toute semblable; mais ici l'orientation est inverse. L'ouest est à gauche et l'orient à droite. Cette face se rapportait donc à la course nocturne du soleil, et avait, par conséquent, un sens funéraire (V. Sarcophages, D, § 1).

Anaoua était de Memphis; peut-être est-ce le même basilicogrammate pour qui fut sculpté le sarcophage D, n° 2. Le style est celui de la XVIIIe ou de la XIXe dynastie.

Haut. : 0,65.

15. — Pyramide en pierre calcaire sculptée sur deux faces seulement.

1re face. Deux figures vues de face et en adoration occupent le centre. Ce sont celles du grammate du trésor *Nevseni*, et de

sa sœur *Bati* (?). La prière qui occupe le sommet s'adresse au soleil levant ; celles qui encadrent le naos sont, au contraire, des invocations funéraires à Osiris.

2e face. Les mêmes personnages y sont répétés. Sur le naos, prière au soleil couchant ; autour, invocations au dieu funéraire Anubis.

16. — Pyramide en grès statuaire, sculptée sur deux faces seulement.

1re face. *L'Odiste de la demeure de Justice, Hora,* vêtu d'une longue robe transparente, fait une adoration au soleil levant.

2e face. Adoration semblable au soleil couchant. La barque solaire occupe le sommet.

17. — Pyramide en pierre calcaire, sculptée sur les quatre faces.

1re face. Un des yeux d'Horus occupe le sommet; au-dessous, le soleil apparaissant à l'horizon. Le bas de la scène est occupé par deux cynocéphales en adoration; entre eux est un dieu solaire dont la tête est altérée (Orient).

2e face. *Ra*, à tête d'épervier, accroupi et tenant le sceptre, est adoré par un individu dont le nom n'a pu être déchiffré (Midi).

3e face. Deux cynocéphales adorant un dieu solaire qui paraît être *Sevek* (Couchant).

4e face. Le dédicateur est à genoux devant Osiris et un autre dieu coiffé du *pschent* (Nord).

18. — Pyramide en pierre calcaire, sculptée sur quatre faces.

1re face. La barque du soleil. Ce dieu y est représenté sous trois formes différentes : 1° forme humaine à tête d'épervier ; 2° forme humaine coiffée de la double couronne ; 3° forme humaine portant sur la tête le scarabée, symbole de création.

2e face. Le disque du soleil déverse sa lumière sur quatre cynocéphales. Ces animaux représentent les esprits de l'Orient en adoration devant le soleil levant.

3e face. Prière adressée au soleil au nom du prêtre *Ahra ; son fils fait revivre son nom pendant qu'il repose dans sa pyramide,* c'est-à-dire son tombeau.

4e face. Deux personnages en adoration devant la montagne solaire (du couchant).

19. — Pyramide en pierre calcaire, sculptée sur quatre faces.

1re face. La barque du soleil. Le dieu y est représenté par le scarabée aux ailes déployées; il est qualifié de l'*Horus des deux régions*. La proue de la barque est décorée de l'enfant sur un pylone, symbole du soleil levant; derrière lui, le griffon à tête d'épervier; c'est le soleil dans les premières heures du jour, d'après le tableau des heures sculpté sur le temple d'Edfou (Orient).

Sur les faces 2 et 4, *le porteur du livre* (?) *du roi dans le siége de la justice Piaï*, adresse ses adorations au soleil.

Sur la 3e face, le même personnage debout est suivi de son fils *Apoui*, dit *Amenemoph*.

20. — Pyramide en pierre calcaire, sculptée sur les quatre faces.

1re face. *Ptahmes*, prêtre du dieu Ptah, et sa sœur *Nowreit* sont en adoration, la face tournée vers le midi. A leur gauche, sur la 2me face, un autre personnage nommé *Toia*, *odiste d'Osiris-ounnowre, chef de la grande écurie du roi*, adore le soleil qui illumine l'Orient.

3e face. Deux individus en adoration.

4e face. *Ptahmes*, revêtu de la longue robe transparente adore le soleil lorsqu'il arrive au pays de la vie, dans la montagne céleste d'Occident. Les Egyptiens se plaisaient à donner au côté funéraire le nom de *Pays de la Vie*.

21. — Pyramide en pierre calcaire, sculptée sur quatre faces.

Sur la face principale, le dieu soleil *Ra*, à tête d'épervier, est assis sur un trône. Sa main droite tient le signe de la vie; dans sa main gauche est le signe de la puissance. Devant le dieu, un autel avec un vase et une fleur de lotus. Au-dessus de ce tableau, la légende donne les titres du dieu : *L'Horus des deux horizons, Seigneur du Ciel, Dieu grand.*

La seconde face devait regarder l'Orient. Un hiérogrammate nommé *Piaï*, vêtu de la longue robe transparente, est en adoration. Il adresse *son hommage au soleil lorsqu'il illumine l'horizon*, c'est-à-dire au soleil levant.

Le caractère funéraire se retrouve dans la légende de *Piaï*, qui se qualifie : *Le justifié par devant le seigneur du bon Amenti*, c'est-à-dire Osiris, le juge infernal.

Sur la troisième face est un petit naos dans lequel le défunt *Piaï* est représenté de face et en adoration. Son image est répétée à gauche dans la même attitude, et à droite sous la forme du Phœnix, c'est-à-dire d'un oiseau à tête humaine, les bras élevés en signe d'adoration, représentant l'âme pure arrivée à la contemplation du soleil.

La quatrième face est occupée par le dieu infernal Anubis sous forme de chacal; au-dessus, l'anneau, les vagues et le vase, symbole de l'étendue. La réunion de ces symboles indique les zônes immenses de l'éther céleste ; auprès, un des yeux d'Horus. Cette face était celle de l'ouest.

---

§ 3. — TABLES A LIBATIONS.

Ces petits monuments sont ordinairement décorés de divers objets d'offrandes sculptés ; sur le pourtour sont des prières au nom des dédicateurs.

22. — Table à libations en pierre calcaire.

Elle est dédiée pour un prêtre nommé *Ptahemhevi*, défunt. Sa fille se nommait *Bekptah*.

Sur la tranche droite, un personnage de la famille, nommé *Nofrehor*, adresse une prière au soleil, et, sur la tranche gauche, le même individu et sa sœur *Pipoui*, attachée au culte d'Hathor, invoquent Osiris.

23. — Table à libations en pierre calcaire.

Cette table est dédiée à Anubis et Osiris. Ses légendes semblent exclusivement funéraires. A droite, prière à *Anubis* pour le *grammate d'Ammon Maia* le justifié. A gauche, prière à Osiris pour la dame *Tacha* la justifiée.

24. — Table à libations en pierre calcaire.

Elle est dédiée par le chef du palais, *Chouoër*. Il adresse une prière, à droite, au dieu *Atmou* (le soleil couchant); à gauche, à Osiris. Le style est celui de la XVIIIe dynastie.

25. — Table à libations en pierre calcaire.

Elle est décorée de divers objets d'offrandes et ne porte aucune légende.

26. — Table à libations en pierre calcaire.

Sur le milieu de cette table, des pains d'offrandes qui portent l'empreinte des doigts, marque de la consécration. Sur le pourtour, hommages adressés, à droite, à Osiris dans toutes ses demeures, à gauche, à *Anubis* par *Sésourtasen senv*. Ce nom indique l'ancien empire.

27. Table à libations en pierre calcaire.

Le fond est couvert d'objets d'offrandes, comme pains, viandes, vases à liqueurs. Quatre petits bassins sont destinés à recevoir les liqueurs. Les tranches sont couvertes par les noms d'une nombreuse famille. Les noms propres *Sésourtasen* et *Entew* indiquent la XII[e] dynastie.

28. Table à libations, sans légende ni sculpture.

---

§ 4. — MONUMENTS DIVERS.

29. Naos monolithe en granit rose, donné par M. Drovetti, en 1825.

Ces espèces de chapelles, sculptées dans un bloc de pierre, étaient fermées par des portes; elles contenaient ou des statues précieuses, ou des animaux sacrés. Celle-ci avait été dédiée par le roi Amasis de la XXVI[e] dynastie, vers l'an 580 av. J.-C. Les cartouches ont été martelés ici comme sur beaucoup de monuments; la réaction s'est même étendue jusqu'à la devise de son étendard : *le mainteneur de justice*, que l'on ne peut plus lire que dans quelques endroits. Le fronton est occupé par deux légendes du roi, séparées par les déesses *Isis* et *Nephtys*.

A gauche de la porte :

1° *Horus vengeur* et *Anubis* ;

2° Les génies funéraires *Sioumautew* et *Amset* ;

3° *Hapi* (le dieu Nil) et *Souvan*.

A droite :

1° Les dieux *Tot*, seigneur de *Schmoun* et *Hermonti* ;

2° Les génies funéraires *Hapi* et *Kevasenouw* ;

3° Le *Nil* du nord et l'*eau*.

Face gauche : sur la frise, la légende d'*Amasis*, martelée ; la phrase continue dans l'inscription verticale qui contient la dédicace de ce naos en granit consacré par *Amasis* à *Isis* et *aux dieux qui l'accompagnent*. Cette face est divisée en trois tableaux :

Le premier représente : 1° *Ptah* dans un naos ; 2° *Sokari* en épervier ; 3° le scarabée *Cheperer* ou créateur ; 4° deux figures d'Osiris coiffé de la couronne blanche ; 5° une figure de femme nommée *Ten*. (?)

Le second tableau est composé : 1° de quatre Horus divers sur des piédestaux ; 2° du dieu Ammon ; 3° de Chons son fils, et d'un lion qui porte le nom d'Ammon.

La troisième scène est ouverte par Horus tenant le grand dard avec lequel il perce ordinairement le serpent *Apophis* ; 2° la déesse *Neith*, dame de *Saïs*, tirant de l'arc ; 3° *Ket*, déesse du Nord ; 3° une scène singulière qui n'a point été expliquée : un animal ressemblant à un cochon semble dévorer un homme dont les bras sont attachés derrière le dos à la manière des coupables ; cet animal porte une coiffure symbolique qui doit le faire considérer comme une divinité.

Le tableau se termine par les deux déesses *Mere* qui personnifient l'inondation ou l'arrosement du pays dans le nord et le midi.

Face droite :

Premier tableau : 1° Phré, Horus des deux horizons, à tête de lion, tenant la croix ansée ; 2° *Atmou*, ou le soleil couchant, coiffé du pschent, assis sur son trône ; 3° deux éperviers à tête humaine (?) ; 4° *Sev* ; 5° *Neith* avec la couronne de la Basse-Egypte.

Deuxième tableau : 1° *Osiris* ; 2° *Isis* ; 3° *Nephtys* ; 4° l'Horus de la grande demeure, et deux autres divinités.

Troisième tableau : 1° *Ptah* dans sa grande demeure ; 2° *Ma*, la Justice; 3° *Tot*, le seigneur de *Schmoun*; 4° quatre déesses accroupies, portant le disque lunaire.

Face postérieure :

Premier tableau : série de personnages célestes à tête de grenouille et de serpent.

Deuxième tableau : 1° le dieu *Horwentichet*, coiffé du diadème *Atew*; 2° *Horus*, fils d'Isis, en générateur; 3° *Amon*, en épervier à tête humaine, coiffé des deux plumes particulières à ce dieu; 4° Horus qui aime son père; 5° Horus, sauveur du monde, sur son trône.

Troisième tableau : 1° le symbole de la stabilité, *tat* auprès de la momie d'Osiris, couchée. Isis et Nephtys, ses sœurs, s'avancent vers la momie, suivies de six dieux des zônes infernales.

L'entrée du monolythe devait regarder le midi, car l'orient est indiqué sur la face gauche par Horus avec le dard qu'il tient pour percer Apophis, symbole des ténèbres et du mal. L'ouest est indiqué, sur la face droite, par *Atmou* sur son trône, et l'hémisphère inférieur, ou le nord, est représenté sur la face postérieure par la momie d'Osiris.

Hauteur : 2,96 ; largeur : 1,40 ; profondeur : 1,30.

30. — Naos monolythe en granit rose.

Une seule face a été décorée. Trois disques ailés surmontent la porte et décorent les diverses parties de l'entablement. A droite et à gauche, la légende royale de Ptolémée Evergète II et de Cléopâtre, sa sœur et sa femme.

Sous la porte, la corniche est occupée par deux disques ailés avec les deux uræus. Au-dessous, quatre personnages coiffés du casque soutiennent le signe du ciel. Les cartouches qui devaient contenir leurs noms sont restés vides. A droite et à gauche, la suite des légendes gravées auprès de la porte; elles montrent que ce naos a été dédié à Isis. Ce monument peut appartenir au second règne de Ptolémée Evergète II ou Physcon (vers 147 av. J.-C.).

Hauteur : 2,36 ; largeur : 0,96 ; profondeur : 1,15.

31. — Fragment en granit rose, donné par Méhémet-Ali, pacha d'Egypte.

Ce curieux morceau faisait partie de la base d'un des obélisques de Louqsor.

Il est sculpté avec la puissance et la rudesse qui caractérisent les ouvrages du règne de *Ramsès*-le-Grand. Quatre cynocéphales sont dans l'attitude de l'adoration. Ils représentent ordinairement les esprits de l'Orient en adoration devant le soleil levant. Ces animaux symboliques ont les bras recouverts par des ailes qui indiquent leur nature aérienne. Les cartouches de *Ramsès II* sont sculptés entre chacun des cynocéphales.

Hauteur : 1,62; largeur : 3,36.

32. — Fragment d'un chapiteau en pierre calcaire.

La tête de la déesse Hathor vue de face, coiffée avec un pylone et portant les oreilles de la vache, symbole favori de la déesse. Dans divers temples dédiés à cette déesse, les colonnes ont des chapiteaux composés de quatre faces semblables à celle-ci.

33. — Tronçon d'une colonne en grès.

La décoration se compose des vautours étendant leurs ailes qui représentent les déesses du Nord et du Midi. Elles tendent l'anneau, symbole des longues périodes, aux cartouches de Ptolémée Philométor.

34. — Vase en albâtre oriental.

Ce vase, dont un membre de la famille Clodia fit son urne funéraire, avait appartenu à un prêtre d'Ammon et de *Mentou Ra* nommé *Nevneterou*. Il est décoré de la légende royale d'*Osorchon Ier*, de la XXIIe dynastie, qui commença à régner vers l'an 949. Ce vase a donc été fait vers le milieu du Xe siècle avant l'ère chrétienne.

Hauteur : 0,75.

35. — Montant d'une porte en granit rose.

Ce beau fragment est décoré de la légende royale de Toutmès II, IVe roi de la XVIIIe dynastie. En voici le sens : *L'Harphré, seigneur de vaillance, le dieu bienfaisant, le seigneur des deux mondes, le roi de la Haute et de la Basse-Egypte, grand soleil du monde entier* (?), *le fils chéri de la déesse Sati.*

Hauteur : 2,70.

36. — Autel en grès.

Cet autel, décoré sur ses quatre faces, avait, comme les pyramides, un double caractère de consécration au soleil et à Osiris, roi infernal. Il est dédié par deux personnages : l'un est représenté sur la deuxième face, c'est le basilicogrammate *Ani*,

supérieur des écritures. Le second, sculpté sur la troisième face, est le *prêtre supérieur du dieu seigneur de la coudée* (c'est-à-dire Ptah), *Ptahmaï*.

La première face est occupée par le dieu *Ra*.

Quatrième face : Osiris.

Hauteur : 0,70.

37. — Fragment d'un monolythe en granit gris.

Ce monument, malheureusement incomplet, était une espèce de calendrier où étaient représentées les trente-six décades de l'année.

Chacune de ces périodes de dix jours est figurée par un épervier à tête humaine, dans une barque; sur la tête est une étoile dans un cercle. L'année égyptienne ayant toujours également 365 jours, les décades commençaient alternativement le 1er, le 11e, le 21e jour de chaque mois pendant un an, et le 6e, le 16e et le 26e l'année suivante. Les décades de ce calendrier courent du 1er au 11, etc. Sous chaque barque de décade était un griffon tirant de l'arc, et, plus bas, un bélier à tête de lion. Chaque décade est accompagnée d'un texte spécial où se trouve sa date dans le mois et l'année. Les deux faces les plus larges contenaient cinq décades par rangée; les deux autres faces n'en avaient que quatre; le monument avait donc deux étages qui complétaient les trente-six décades.

Hauteur totale : 0,84.

38. — Moulage du zodiaque circulaire de Dendérah (plâtre).

Ce monument est devenu célèbre par les discussions savantes auxquelles il a donné lieu. On sait maintenant avec certitude qu'il appartient à l'époque des premiers Césars, ainsi que la partie du temple où il a été trouvé.

Le zodiaque circulaire a perdu le prestige d'une antiquité fabuleuse, mais il reste très-intéressant par sa matière astronomique. On y distingue d'abord, à l'extérieur du cercle, quatre figures de femme debout; elles représentent les déesses du Nord, du Midi, de l'Est et de l'Ouest. Elles soutiennent le ciel et sont aidées dans cet office, par huit *Horus* à tête d'épervier. Sur le cercle qui repose immédiatement sur les mains de ces douze dieux, marche la série des trente-six décans. Ces génies présidaient, dans le calendrier égyptien, aux trente-six décades de l'année; lorsque le zodiaque grec fut introduit en Egypte, trois

génies furent attribués à chaque signe et c'est ainsi que fut composée la liste des décans zodiacaux en usage parmi les astrologues.

On remarque, dans le même cercle que les décans, quelques autres constellations observées par l'astronomie égyptienne, tel que le cercle qui renferme huit coupables liés et agenouillés, et le grand serpent coiffé du diadème *Atew*.

Au-dessus de ces personnages, le cercle du zodiaque commence par le signe du Lion; le dernier signe, le Cancer, rentre dans le cercle au-dessus du Lion, en sorte que le tout dessine une spirale.

Suivant l'opinion récente de M. Lepsius, les planètes sont figurées par cinq personnages qui marchent paisiblement le sceptre 𓌀 à la main, en-dedans du cercle zodiacal; ces cinq figures sont les seules dont les noms soient écrits auprès d'elles (outre la série des décans). Les autres figures, éparses dans le planisphère, sont des étoiles et des constellations du ciel égyptien. La plus célèbre est *Sothis* (ou *Sirius*), représentée par la vache d'Isis couchée dans une barque, l'étoile en tête et le signe de la vie 𓋹 pendu au col. *Sothis* était en effet *Isis* dans le ciel. L'âme d'Osiris était censée résider dans un personnage qui marche à grands pas devant *Sothis*, le sceptre 𓌀 en main et le fouet sur l'épaule; il porte la couronne du midi.

On reconnait encore, parmi les constellations que l'on retrouve sur d'autres monuments, la déesse à tête d'hyppopotame qui porte les noms de *nourrice* et de *grande mère*, avec sa longue mamelle et son glaive à la main; *Nacht* ou le *vainqueur* debout et tenant sa masse d'armes; la jambe de bœuf ou *Chopesch* que les rituels funéraires mentionnent parmi les constellations du nord. Enfin le centre du monument qui, d'après M. Biot, représente le pôle nord, est occupé par le chacal qui porte ordinairement le nom de *corne* (*ou extrémité*) *des chemins célestes*.

Deux chacals semblables servent à désigner le nord et le midi dans certains monuments qu'on voulait orienter. Ce plani-

sphère est donc un tableau du ciel stellaire tel que se le représentaient les Egyptiens des premiers siècles de notre ère, quel qu'ait été d'ailleurs le but particulier que l'on s'était proposé dans la disposition de ses parties.

FIN.

INDEX.

3

NOTE

SUR UNE

TABLE GÉNÉALOGIQUE DES ROIS DE BABYLONE

DANS KER-PORTER

PAR

ISIDORE LOWENSTERN

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES BELLES-LETTRES DE STOCKHOLM, ETC.

(Extrait de la *Revue Archéologique*, 6e année.)

PARIS

A. LELEUX, LIBRAIRE

ÉDITEUR DE LA REVUE ARCHÉOLOGIQUE

RUE PIERRE-SARRAZIN, 9

1849

NOTE

SUR UNE

TABLE GÉNÉALOGIQUE DES ROIS DE BABYLONE

DANS KER-PORTER.

Parmi les monuments qui nous ont conservé des inscriptions cunéiformes, ceux relatifs à Babylone, ne traitent que de sujets religieux, le signe déterminatif pour divinité étant le seul qui s'y montre fréquemment.

La découverte dans cette classe d'un monument décidément historique mérite de fixer l'attention des savants ; je leur présente donc un fragment en écriture babylonienne cursive (voy. notre pl. 123) que Ker-Porter (1) a publié sur la soixante-dix-septième planche, deuxième vol. de son ouvrage.

Les détails que le célèbre voyageur donne sur cette inscription

(1) *Travels in Georgia, Persia, Armenia, ancient Babylonia.* Lond. 1822.

sont des plus incomplets; il se borne à dire (t. II, p. 420) : « Le spécimen *g* (*des inscriptions cunéiformes*) est particulièrement curieux et précieux, on y voit les impressions de nombre de cachets (*seals*); ils sont actuellement très-peu distincts, mais il en reste assez pour y reconnaître les formes d'animaux, de symboles talismaniques. Il est en terre cuite (*baked clay*) et fut trouvé à Babylone. »

C'est à ce peu d'indices que se réduit la description donnée par Ker-Porter pour ce monument, qui, ainsi que je puis l'énoncer avec certitude, contient une généalogie des rois du nouvel empire, babylonien; et on peut voir que la lecture de quatre des noms propres qui la composent, se présente en parfaite harmonie avec les chronologies (du Canon) de Ptolémée et du Syncelle.

Ce monument quoique incomplet reproduit la forme d'une croix haute. La branche perpendiculaire est formée de deux carrés A et B; (voy. ci-jointe la pl. 123), le carré supérieur étant entouré de quatre bordures C, D, E, F, dont trois servent comme de branches à la croix, tandis que la quatrième sépare les deux carrés, faisant partie du pied.

Le carré A contient 17 lignes de texte, mais ne présente que peu de noms propres; le carré B au contraire, contient peu de texte, mais sept lignes sont entièrement composées de noms propres, tous précédés par leur signe déterminatif et séparés par le signe pour *fils*.

Ces mêmes noms se trouvent en partie reproduits sur les bordures. Je ne m'occupe ici que de la lecture de quatre de ces noms propres, qui se trouvent sur le carré inférieur, et dont le déchiffrement exact ne saurait être mis en doute; convaincu du reste que si nous possédions les noms des souverains de Babylone d'une manière aussi étendue dans le texte hébreu de la Bible que dans les auteurs grecs, la lecture de cette généalogie serait infiniment plus complète.

Quant aux valeurs que j'adopte pour cette lecture, elles sont basées sur celles que j'ai énoncées dans mon travail (1) sur la troisième

(1) *Exposé* des éléments constitutifs du système de la troisième écriture cunéiforme de Persépolis. Paris 1847.

écriture de Persépolis, dont l'analogie avec les caractères dits cursifs de Babylone est évidente.

La preuve que c'est effectivement des rois de Babylone qu'il s'agit dans cette inscription qui fut trouvée sous les ruines de Babylone même, c'est que dans la deuxième ligne du carré inférieur, nous voyons , *roi du pays de Babylone*, en caractères identiques à ceux employés à ce sujet dans la table de Nakshi Roustam, publiée par Westergaard, où nous remarquons , à la place que le texte persan indique comme Babylone.

Ce point établi, j'arrive aux quatre noms propres, que je lis dans l'ordre inverse de celui que présente la table qui va en ligne ascendante, de sorte que je procède de père en fils.

Je commence donc à l'avant-dernière ligne des noms propres (quatrième carré B, neuvième ligne), et je trouve les noms de :

Jugäus
Mardocempadus ou *Merodac*
Arcianus et (1)
Belibus

se suivant et désignés par la qualification de fils ou héritier l'un de l'autre , et écrits : le premier , $J.^{u} \frac{w}{g}\ a$; le deuxième , $m^{e} r^{e} t^{a}$ ȸ ; le troisième $^{a}r \frac{l}{s}\ ^{a}n$; et le quatrième nom enfin , $Bel \frac{p}{t}\ ^{u}kh$. (*Belibus* dans le Canon, *Belithus* dans le Syncelle.)

Des lettres des deux premiers noms je ne m'arrête qu'au T dans Merotach, que j'ai trouvé homophone avec la lettre double en babylonien lapidaire dont la valeur comme dentale ne saurait être douteuse (2). Quant au reste des lettres, équivalentes

(1) Dans le Canon et le Syncelle il y a, après Arcianus, un interrègne.
(2) Grotefend. *Bemerkungen zur Inschrift eines Thongefæsses*, Gœttingen,

avec d'autres dont j'ai établi l'exacte valeur, leur signification ne nécessite plus d'être démontrée. Je fais cependant exception pour le [cuneiform] = [cuneiform] que dans l'*Exposé* j'avais lu *r*; et que depuis j'ai reconnu pour être un des nombreux $\frac{b}{m}$ ou ȸ de ces écritures.

Il ne reste qu'un point à constater. C'est relativement au fait important qui paraît résulter de la lecture du nom de Belibus dans lequel j'adopte le signe pour Dieu [cuneiform] comme de nature composite, l'application du principe idéographique ayant été proposée par M. de Longpérier dans un cas analogue.

Ce savant lors de son investigation du nom de *Sargon*, que d'accord avec M. de Saulcy j'avais cherché uniquement dans les signes [cuneiform] (1), propose pour la lecture de ce nom, d'ajouter le signe qui précède [cuneiform]; de sorte qu'il considère le premier caractère (après le clou déterminatif) qui partout ailleurs représente le titre de roi, comme formant ici la première syllabe du nom de Sar-gon; cela implique le principe qu'un signe pourrait représenter en même temps un caractère idéographique et des valeurs phonétiques.

C'est à des investigations ultérieures à nous apprendre si l'exemple tiré du nom de Sargon et celui que je viens d'énoncer, pour le nom de Belibus, constituent en effet pour les écritures cunéiformes araméennes cette même nature composite des signes, que dans mon *Exposé* (p. 71), je n'avais dû considérer que comme appartenant aux hiéroglyphes de l'Égypte.

Il résulterait de la présence du principe idéographique dans ces écritures, non-seulement une nouvelle preuve éclatante de l'analogie que j'ai reconnue entre les systèmes graphiques des peuples araméens avec celui de l'Égypte, mais encore la solution des nombreuses difficultés qu'opposaient jusqu'à présent à l'investigateur tant de lettres

1848, la planche comparée avec l'inscription lapidaire de la compagnie des Indes orientales.

(1) *Revue Archéologique*, 1848, p. 502.

considérées comme homophones, mais marquant en effet des valeurs variées.

Bien des noms propres de la généalogie que je viens de publier, présenteraient alors une analogie plus exacte avec ceux que l'histoire nous a fait connaître, et ce monument, qui j'espère prendra place parmi les documents historiques les plus précieux de l'antiquité, servira encore à préciser par la suite bien des valeurs, qui manquent d'équivalent, et nous sont restées inconnues.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET, RUE DE VAUGIRARD, 9.

A

C

PREMIER MÉMOIRE

SUR LES

RUINES DE NINIVE,

ADRESSÉ

LE 20 FÉVRIER 1850

A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES,

PAR FERD. HOEFER.

PARIS,
TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, 56.

1850.

DOCUMENTS

RELATIFS A LA

SITUATION ET A LA DESTRUCTION

DE NINIVE.

La découverte des magnifiques ruines des environs de Mossoul produisit à juste titre une sensation profonde dans le monde savant. La curiosité du public fut même vivement excitée, quand on eut annoncé que ces imposantes ruines étaient celles de l'antique Ninive. Mais, avant de prononcer un jugement, avant d'établir une croyance, s'était-on entouré de toutes les pièces justificatives nécessaires? N'avait-on pas formulé et accrédité une opinion, avant d'avoir sous la main tous les documents à l'appui? Avait-on nommé une commission d'archéologues, d'architectes, d'historiens, de philologues, de savants, à l'effet d'examiner la question sous toutes ses faces? Un peu moins de précipitation peut-être n'aurait en rien diminué le mérite de MM. Botta, Flandin et Layard, et un arrêt académique y aurait certainement puisé la force d'une invincible autorité.

Je demande pardon à l'Académie de toutes ces réflexions; mais elles viennent naturellement à l'esprit de quiconque, avant de croire, cherche à s'éclairer, surtout dans des matières essentiellement sujettes à controverse.



:

/-

et

chapi-

et et de

position;

descen-

mus. Mais

postérité?

Dans ce premier travail, que j'ai l'honneur de soumettre à l'Académie, j'examinerai si, *d'après les textes anciens, il pourrait exister encore aujourd'hui quelques vestiges de la cité de Ninus.* J'essayerai donc de passer successivement en revue les auteurs sacrés et profanes qui fournissent quelques renseignements sur *l'histoire de Ninive.*

Je suivrai, autant que possible, l'ordre chronologique, en me renfermant dans les strictes limites de la question.

I. AUTEURS SACRÉS.

MOÏSE (environ 1500 ans avant J. C.).

Le déluge venait de faire table rase de la population du globe. Les trois fils de Noé, avec leurs femmes, étaient appelés à repeupler la terre. L'un des petits-fils, *Nimrod* (נִמְרֹד), qui fut un fort chasseur devant Jehovah (גִבּוֹר צַיִד לִפְנֵי יְהוָֹה), eut pour *capitale de son royaume* (רֵאשִׁית מַמְלַכְתּוֹ) *Babel* (בָּבֶל), et [en outre, les villes de] *Érekh* (אֶרֶךְ), et *Akkad* (אַכַּד), et *Calěnèh* (כַלְנֵה), dans la terre de *Sinear* (בְּאֶרֶץ שִׁנְעָר). (*Genèse*, chap. X, 9 et 10.)

Le texte du verset suivant du même chapitre de la *Genèse* porte : *Et de cette terre sortit Assur et bâtit Ninèvèh et Rěkhoboth ville et Kalakh.*

(מִן־הָאָרֶץ הַהִוא יָצָא אַשּׁוּר וַיִּבֶן אֶת־נִינְוֵה
וְאֶת־רְחֹבֹת עִיר וְאֶת־כָּלַח)

Mais ce verset peut aussi se traduire : *Et il* [Nimrod]

porta ses pas hors de cette terre et bâtit Ninèvèh, etc.; car אשּׁור n'est pas seulement un nom propre, c'est aussi le participe du verbe inusité אָשַׁר, et correspond au latin *gressus*, en sorte qu'on peut rendre יָצָא אַשּׁוּר littéralement par *exiit gressus* (1).

Enfin, on peut admettre cette troisième version : *et il* [Nimrod] *sortit de cette terre* [et se rendit en] *Assyrie*. Dans ce cas, il y aurait omission de l'aspirée ה, indiquant l'action de se diriger vers un endroit, et, au lieu de אַשּׁוּר, il faudrait lire אַשּׁוּרָה.

Bien que cette interprétation soit moins probable que les deux premières, il reste encore du doute sur la question de savoir si c'est Nimrod, fils de Kusch, ou Assur, fils de Sem, qui a fondé Ninive (2); mais ce qui n'est pas douteux, c'est que, dans le texte cité, la fondation de Babylone (*Babel*) est mentionnée avant celle de Ninive (3).

Quant à la situation de Ninive, la *Genèse* nous apprend seulement que cette ville était hors de la terre de Sinear (Babylonie) et probablement à peu de distance de la ville de Resen, à en juger par le verset 12 : [et il bâtit aussi] *Resen entre Ninèvèh et entre Kalakh, elle* [Resen] *la grande ville*.

(וְאֶת־רֶסֶן בֵּין נִינְוֵה וּבֵין כָּלַח הִוא הָעִיר הַגְּדֹלָה)

(1) Voy. Gesenius, *Lexicon hebraïcum et chaldaïcum*, voc. אַשּׁוּר et אָשַׁר.

(2) Il est à remarquer que depuis le verset 2 jusqu'au verset 20 du chapitre X de la *Genèse*, il n'est question que de la généalogie de Japhet et de Cham. Le verset 11 est comme une sorte de parenthèse ou de transposition; car du v. 21 au v. 31 il est exclusivement question de Sem et de ses descendants, au nombre desquels était *Assur*.

(3) Ninive ou *Ninèvèh* signifie, selon Bochart, *demeure de Ninus*. Mais ne pourrait-on pas faire dériver ce nom de *Nin* (נִין), *descendance, postérité?*

Ainsi, du temps de Moïse, Resen l'emportait sur Ninive. Kalakh, Resen, *la grande ville* (הָעִיר הַגְּדֹלָה), et Rekhoboth (1), de fondation contemporaine, étaient situées dans le pays compris entre l'Euphrate et le Tigre.

On s'est demandé comment, à une époque si rapprochée du déluge, l'espèce humaine a pu se multiplier au point de permettre aux petits-fils de Noé de fonder des royaumes et de bâtir plusieurs villes importantes. Je ne fais que signaler cette objection, sans y répondre.

JONAS (environ 840 ans avant J. C.).

Chapitre III, versets 3 et 4 (je traduis littéralement) : *Et Jonah* (יוֹנָה) *se leva et alla à Ninĕvèh selon la parole de Jehovah, et Ninĕvèh était une* VILLE GRANDE A DIEU (עִיר־גְּדוֹלָה לֵאלֹהִים), AYANT TROIS JOURNÉES DE MARCHE (מַהֲלַךְ שְׁלֹשֶׁת יָמִים) (2). *Et Jonah se mit en route, et* [pendant] UNE JOURNÉE DE MARCHE DANS LA VILLE (בָּעִיר מַהֲלַךְ יוֹם אֶחָד), *il*

(1) Quelques interprètes, qui ont pris *Rĕkhoboth* pour le pluriel féminin de רְחֹב *rue*, ont traduit (verset 11) : « et il bâtit Ninive et *les rues de cette ville* » (וְאֶת־רְחֹבֹת עִיר). Mais, non-seulement cette version ne donne pas de sens raisonnable, mais encore l'auteur sacré, comme pour prévenir toute méprise, a fait suivre *Rĕkhoboth* du mot עִיר (*ville*), sans article. D'autres, enfin prenant (עִיר) pour le nom propre d'une ville, ont traduit : « et il bâtit Ninive et *Rĕkhoboth et Ir*, etc. » Mais, dans ce cas, le mot עִיר, comme les autres noms propres, aurait été précédé de וְאֶת־ avec makk. Quant à la situation de *Rĕkhoboth*, on suppose qu'elle était sur l'Euphrate, entre Cercusium et Anath.

(2) Les LXX ont rendu le texte hébreu littéralement : πορείας ὁδοῦ τριῶν ἡμερῶν.

cria et dit : Dans quarante jours Ninive sera détruite.

Ainsi, le prophète Jonas nous apprend seulement que Ninive était une grande ville; mais rien dans le texte n'autorise à dire que cette ville eût *trois journées de* TOUR. Car le substantif מַהֲלָךְ, *marche, chemin*, dérivé du verbe הָלַךְ, *ivit*, n'a jamais signifié *tour, circuitus*. Cependant il ne manque pas d'expression en hébreu pour désigner la circonférence d'un lieu.

On viole donc le texte en donnant à Ninive une étendue que n'a aucune de nos grandes villes modernes. Les mots מַהֲלַךְ שְׁלֹשֶׁת יָמִים, signifient évidemment qu'il faut *trois journées de marche pour parcourir tous les quartiers de la ville*. Ce qui le prouve, c'est que Jonas prêcha pénitence aux Ninivites *une journée de marche* (מַהֲלַךְ יוֹם אֶחָד) DANS LA VILLE (בָעִיר); et, pour remplir sa mission, le prophète ne faisait certainement pas le tour de la ville. L'interprétation que je donne ici est donc tout à la fois la plus rationnelle et la plus conforme au texte hébreu (1).

Chapitre IV, verset 11. Les cent mille Ninivites qui *ne savaient pas distinguer leur main droite de leur main gauche* (אֲשֶׁר לֹא יָדַע בֵּין־יְמִינוֹ לִשְׂמֹאלוֹ), ne donnent pas à la population de Ninive un chiffre trop exagéré, comparativement à ce qu'on pourrait trouver d'ignorants pécheurs à Paris ou à Londres.

NAHUM (700 ans avant J. C.).

Voici ce qu'on lit dans la prophétie contre Ninive :

(1) Cette interprétation est aussi celle de Théodoret et d'Ephraem.

J'effacerai [dit Jehovah] *ton nom de tout souvenir, je briserai les idoles de pierre et de métal* (פֶּסֶל וּמַסֵּכָה) *de la maison de ton Dieu*... (Chap. I, 14.)

Chapitre II, 7. *Les portes des fleuves s'ouvriront, et le palais sera entraîné.*

La destruction du *palais* (הַהֵיכָל), qui était sans doute le palais du roi (τὰ βασίλεια), est exprimée dans le texte avec une énergie inimitable : הַהֵיכָל נָמוֹג veut dire que le *palais sera fondu, dissous dans les eaux*. (נָמוֹג, niphal de מוּג, signifie *fondre, liquéfier, dissoudre*.)

Les mots שַׁעֲרֵי־הַנְּהָרוֹת, *portes des fleuves*, sont d'une certaine importance pour la topographie de Ninive. L'Euphrate s'appelle *le fleuve* par excellence הַנָּהָר (1), et le pluriel féminin הַנְּהָרוֹת, *les fleuves*, qui est ici employé, désigne à la fois l'Euphrate et le Tigre. Or, si, d'après l'ordre de Jehovah, Ninive devait être inondée par les portes, c'est-à-dire par *les ouvertures* de l'Euphrate et du Tigre, cette ville devait être nécessairement située quelque part dans l'espace compris entre ces deux fleuves. Comment concilier alors le texte de la Bible avec l'opinion de ceux qui placent Ninive en dehors de cet espace mésopotamique?

Le prophète continue ainsi (II, 9) : *Et Ninive* [est] *comme un étang, ce n'est plus que de l'eau*

(וְנִינְוֵה כִבְרֵכַת־מַיִם מִימֵי הִיא).

Elle est ruinée, c'est un désert, elle est anéantie

(בּוּקָה וּמְבוּקָה וּמְבֻלָּקָה)

Vers. 11.

(1) Voy. *Genès*. XXXI, 21. *Exod*. XXXIII, 31.

Où est maintenant cette demeure de lions ?

(אַיֵּה מְעוֹן אֲרָיוֹת)

Vers. 12.

ZEPHANIAH (environ 650 ans avant J. C.).

Ce prophète se joignit à Nahum pour prédire la destruction complète de Ninive. Chap. II, 13 : *Jehovah étendra sa main vers le septentrion, il détruira Assur et* IL CHANGERA NINEVÈH EN UNE SOLITUDE ARIDE COMME LE DÉSERT

(וְיָשֵׂם אֶת־נִינְוֵה לִשְׁמָמָה צִיָּה כַּמִּדְבָּר)

Toutes ces prophéties furent accomplies. L'histoire l'atteste. Et la Bible est ici parfaitement d'accord avec les auteurs profanes, comme on va le voir.

II. AUTEURS PROFANES.

HÉRODOTE.

Le père de l'histoire avait visité la Babylonie et l'Assyrie vers l'an 440 avant J. C. ; ses paroles sont donc d'une grande autorité.

Liv. I, chap. 193. Après avoir parlé des canaux de l'Assyrie, il cite le *Tigre, sur lequel était bâtie la ville* [de] *Ninive* (*Ninus*) : Τίγριν, παρ' ὃν Νῖνος πόλις οἴκητο (1).

Liv. II, chap. 150. Pendant son séjour en Égypte, Hérodote apprit que le lac Mœris avait été creusé ar-

(1) Les historiens grecs donnent le même nom de *Ninus* à la ville de Ninive et à son fondateur.

tificiellement. Sur sa demande ce qu'était devenue la terre retirée de ces fouilles, les habitants lui répondirent qu'elle avait été enlevée. Puis il ajoute : « *Je le crus sans peine* (εὐπετέως ἔπειθον); *car je savais par ouï-dire que quelque chose de semblable était arrivé dans Ninive, ville des Assyriens* (ᾔδειν γὰρ λόγῳ καὶ ἐν Νίνῳ τῇ Ἀσσυρίων πόλι γενόμενον ἕτερον τοιοῦτο). *Des voleurs s'avisèrent de ravir les grandes richesses de Sardanapale, roi de Ninive, gardées dans des trésors souterrains* (φυλασσόμενα ἐν θησαυροῖσι καταγαίοισι). *En commençant de leurs maisons, ils continuèrent à creuser sous terre jusqu'à la demeure royale* (τὰ βασιλήϊα οἰκία); *ils profitèrent de la nuit pour enlever le déblai et le jeter dans le Tigre, qui coule à côté de Ninive* (ἐς τὸν Τίγρην ποταμὸν παραρρέοντα τὴν Νῖνον). »

Ainsi, Ninive était située sur le Tigre; mais Hérodote ne dit pas si elle était sur le bord oriental ou sur le bord occidental; il n'en indique pas même la distance de Babylone ni de toute autre ville, prise pour point de départ.

Liv. I, chap. 185. Dans ce chapitre, Ninive est seulement nommée. Nitocris, qui régna à Babylone *cinq générations* après Sémiramis, se fortifia derrière l'Euphrate, pour se mettre à l'abri des *Mèdes, qui s'étaient déjà emparés de plusieurs villes, parmi lesquelles était aussi Ninive* (ἄλλα τε ἀραιρημένα ἄστεα αὐτοῖσι, ἐν δὲ δὴ καὶ τὴν Νῖνον).

Voilà donc Ninive tombée une première fois au pouvoir des Mèdes. Et la prise de cette ville eut lieu à une époque fort reculée, c'est-à-dire *à plus de mille ans avant* l'ère chrétienne, si l'on fait remonter le

règne de Sémiramis seulement à 1200 avant J. C. Mais, comme cet événement dérange le calcul des chronologistes, les uns déclarent qu'Hérodote s'est trompé, et qu'au lieu de *cinq* générations, il faut lire *quinze* ; les autres imaginent au moins deux Sémiramis, dont la première serait fabuleuse ; d'autres enfin pensent que l'erreur vient, non pas d'Hérodote, mais des prêtres chaldéens, qui, en courtisans bien appris, voulaient ménager la susceptibilité de Nabonassar, quoique ce roi fût mort longtemps avant le voyage de l'historien grec. Le champ est donc ouvert aux hypothèses.

Liv. I, chap. 102, 103, 106. Phraorte, fils de Déjocès, après avoir soumis les différents peuples de l'Asie (κατεστρέφετο τὴν Ἀσίην ἀπ' ἄλλου ἐπ' ἄλλο ἰὼν ἔθνος), *tourna ses armes contre les Assyriens et contre ceux des Assyriens qui possédaient Ninive, et qui étaient auparavant maîtres de tous* [les autres] (στρατευσάμενος ἐπὶ τοὺς Ἀσσυρίους, καὶ Ἀσσυρίων τούτους οἳ Νῖνον εἶχον καὶ ἦρχον πρότερον πάντων). — Phraorte échoua dans cette entreprise, et périt avec une grande partie de son armée.

Son fils, Cyaxare, introduisit le premier en Asie l'ordre et la discipline militaires ; le premier il distingua les différentes espèces d'armes, et fit combattre, dans des rangs séparés, les lanciers (αἰχμοφόρους), les archers (τοξοφόρους) et les cavaliers (ἱππέας) ; car *auparavant on combattait sans ordre et pêle-mêle* (πρὸ τοῦ δὲ ἀναμὶξ ἦν πάντα ὁμοίως ἀναπεφυρμένα).

Ce passage, que je ne fais que signaler ici, sera d'un grand secours dans l'appréciation des monuments retirés des fouilles de Korsabad, de Kouyunjik, etc.

Cyaxare marcha contre Ninive (ἐστρατεύετο ἐπὶ τὴν

Nῖνον), désirant renverser cette ville (τὴν πόλιν ταύτην θέλων ἐξέλειν), et venger son père. Il avait vaincu les Assyriens dans une première rencontre, et il assiégeait encore Ninive, lorsqu'il fut assailli par une grande armée de Scythes, sous la conduite de leur roi Madyès.

Les Scythes demeurèrent vingt-huit ans maîtres de l'Asie, et, dans cet intervalle, tout fut bouleversé par leurs excès (τὰ πάντα σφι ὑπό τε ὕβρεως καὶ ὀλιγωρίης ἀνάστατα ἦν). — Cependant Cyaxare en égorgea un grand nombre dans des repas où il les enivrait. C'est ainsi que les Mèdes parvinrent à ressaisir leur premier pouvoir. Ils prirent ensuite Ninive, et soumirent les Assyriens, à l'exception du territoire babylonien (τήν τε Νῖνον εἷλον, καὶ τοὺς Ἀσσυρίους ὑποχειρίους ἐποιήσαντο, πλὴν τῆς Βαβυλωνίης μοίρης).

Hérodote renvoie les détails du siége et de la destruction de cette ville à son ouvrage sur l'Assyrie, qui malheureusement ne nous est pas parvenu (1).

Ainsi, Ninive tomba une seconde fois au pouvoir des Mèdes. On place cet événement dans l'année 625 ou 606 avant J. C.

CTÉSIAS.

Dans ce qui concerne l'histoire des Assyriens, Diodore avait pris pour guide Ctésias. Celui-ci avait composé une histoire des Perses (*Persica*), sur des documents puisés aux archives de l'empire des Perses. On sait que Ctésias fut longtemps médecin du roi Artaxer-

(1) Dans un autre passage (I, 178), Hérodote rappelle de nouveau la destruction de la capitale des Assyriens, en ajoutant que depuis cet événement (τῆς Νίνου ἀναστάτου γενομένης), Babylone devint le siége de l'empire.

xès Memnon, et qu'il se trouva à la bataille de Cunaxa (en 401 avant J. C.). Il devait donc connaître l'Assyrie, pour le moins aussi bien qu'Hérodote.

Voici maintenant ce que Ctésias nous apprend relativement à Ninive.

Diodor., liv. II, chap. 3. « Ninus se hâta de construire une ville si considérable, que non-seulement elle devait surpasser en grandeur toutes les autres villes, mais qu'il devait être difficile à la postérité d'en voir une plus grande..... Il rassembla donc de tous côtés, sur *les bords de l'Euphrate* (ἐπὶ τὸν Εὐφράτην ποταμόν), des troupes [d'ouvriers] et des matériaux, et il fonda une ville bien fortifiée, ayant une forme oblongue. Les plus longs côtés de la ville étaient de cent cinquante stades, et les plus courts de quatre-vingt-dix, de telle façon que la totalité de l'enceinte était de *quatre cent quatre-vingts stades* (1). Et en effet, personne n'a bâti, par la suite, de ville semblable en étendue.... *Le mur avait cent pieds de haut, et il était assez large pour que trois chars pussent y marcher de front* (2). Le nombre total des tours était de quinze cents; elles avaient chacune deux cents pieds d'élévation. Il la fit habiter par des gens qui étaient, pour la plupart, des Assyriens très-puissants, et il y admit aussi les volontaires des autres nations. Il appela la ville, de son nom, Ninus, et assigna aux habitants une grande partie du pays limitrophe. »

Ibid., chap. 7. « Sémiramis fit ensevelir Ninus dans

(1) Hérodote (*Voy.* liv. I, chap. 178) donne exactement la même étendue à Babylone.

(2) Voir plus loin les dimensions que Xénophon donne au mur de *Larissa*, ville en ruines, sur les bords du Tigre.

le palais royal, et fit élever sur sa tombe une terrasse immense (χῶμα παμμέγεθες), qui avait, au rapport de Ctésias, neuf stades de haut et dix de large. Comme *la ville est située dans la plaine, sur l'Euphrate* (τῆς πόλεως παρὰ τὸν Εὐφράτην ἐν πεδίῳ κειμένης), cette terrasse s'aperçoit de très-loin, semblable à une citadelle; elle existe, dit-on, encore aujourd'hui, bien que *Ninive eût été ruinée de fond en comble par les Mèdes* (τῆς Νίνου κατεσκαμμένης ὑπὸ Μήδων), lorsqu'ils mirent fin à l'empire des Assyriens (1). »

Arbace, chef des Mèdes, se ligua avec Bélésys, commandant de Babylone, pour détrôner Sardanapale. Après une première défaite, Sardanapale se retira dans Ninive pour la défendre, et donna le commandement de l'armée à Salæmène, son beau-frère. « Les rebelles, continue l'historien, s'étant rangés en bataille *dans la plaine située devant la ville* (κατὰ τὸ πεδίον τὸ πρὸ τῆς πόλεως), vainquirent les Assyriens dans deux combats; ils tuèrent Salæmène et massacrèrent une partie de ses soldats dans la fuite; les autres, *coupés dans leur retraite sur la ville, furent forcés de se jeter dans l'Euphrate* (τοὺς δ' ἀποκλεισθέντας τῆς εἰς τὴν πόλιν ἐπανόδου, καὶ συναναγκασθέντας ἑαυτοὺς ῥίπτειν εἰς τὸν Εὐφράτην ποταμόν), où ils périrent presque tous. Le nombre des morts fut si grand, que le fleuve conserva dans un long trajet la couleur du sang dont il était teint. Le roi, assiégé dans l'enceinte de la ville, fut abandonné de la plupart de ses peuples, impatients de recouvrer leur liberté. Voyant son empire réduit à la dernière extrémité, Sardanapale envoya ses trois fils et deux filles, avec de grandes richesses, dans la Paphla-

(1) Tom. I, p. 121, de ma traduction de Diodore.

gonie, auprès de Cotta, le plus dévoué de ses gouverneurs. En même temps, il dépêcha dans toutes les provinces des messagers avec des ordres écrits (βιϐλιαφόρους), pour y faire lever des troupes et préparer ce qui était nécessaire pour soutenir un siége. Un ancien oracle avait dit que Ninive ne serait jamais prise d'assaut, à moins que le fleuve lui-même ne se déclarât ennemi de la ville. Or, ne s'imaginant pas que pareille chose pût jamais avoir lieu, et plein d'espérance, il se disposa à soutenir le siége en attendant les secours qu'il avait ordonnés. » (Diod., II, 26.)

« Exaltés par leurs succès, les rebelles pressèrent le siége; mais ils ne purent faire aucun mal à ceux qui étaient dans la ville, défendus par la fortification des murs. Car les *catapultes* (πετροϐόλοι), les *tortues* (χελῶναι χωστρίδες) et les *béliers* (κριοί), *machines destinées à battre les murs en brèche* (πρὸς ἀνατροπὴν μεμηχανημένοι τειχῶν), *n'étaient pas encore inventés dans ces temps* (οὔπω κατ' ἐκείνους τοὺς καιροὺς ἐξεύρηντο) (1). Le roi eut soin de fournir aux habitants de la ville toutes sortes de provisions en abondance. Le siége traînait donc en longueur : pendant deux ans on se contentait d'attaquer les murs et de couper les convois. La troisième année, il arriva que *l'Euphrate, dans une crue, inonda une partie de la ville* (τὸν Εὐφράτην μέγαν γενόμενον κατακλύσαι τε μέρος τῆς πόλεως), et renversa le mur dans une étendue de vingt stades. Ce fut alors que le roi, persuadé de l'accomplissement de l'oracle, désespéra de son salut. Pour ne pas tomber entre les mains des ennemis, il dressa dans son palais un immense

(1) Nous reviendrons sur ce passage dans l'appréciation des monuments de la prétendue Ninive.

bûcher, et y entassa tout son or, son argent, et là-dessus toute sa garde-robe royale (τὴν βασιλικὴν ἐσθῆτα), et, s'enfermant avec ses femmes et ses eunuques dans une chambre construite au milieu du bûcher, il se fit ainsi réduire en cendres avec ses gens et son palais. Instruits de la mort de Sardanapale, les rebelles entrèrent par la brèche dans la ville, et s'en emparèrent. Ils revêtirent Arbace du manteau royal (τὴν βασιλικὴν στολήν), le proclamèrent roi et lui déférèrent l'autorité souveraine.

« Le nouveau roi distribua à ses compagnons d'armes des récompenses, et nomma des satrapes. Bélésys, le Babylonien, qui avait prédit l'avénement d'Arbace, se présenta à lui pour lui rappeler ses services, et réclamer le gouvernement de la Babylonie, qui lui avait été promis dès le commencement. Il lui déclara aussi que, dans le temps où le sort était encore incertain, il avait fait vœu à Bélus, que si l'on réussissait à se rendre maître de Sardanapale et à brûler son palais, il en transporterait les cendres à Babylone, et qu'il élèverait, près du temple de ce dieu, une terrasse (χῶμα) destinée à rappeler *aux navigateurs de l'Euphrate* (τοῖς κατὰ τὸν Εὐφράτην πλέουσιν) le souvenir de la destruction de l'empire des Assyriens. Il faisait cette demande parce qu'il avait appris, d'un eunuque qui s'était réfugié chez lui, ce qui devait s'y trouver d'or et d'argent. Arbace, ne sachant rien de tout cela, parce que le roi s'était fait brûler dans son palais avec tous les siens, remit les cendres à Bélésys, et lui accorda la Babylonie exempte de tribut. Bélésys fit ensuite *appareiller des barques, et les envoya à Babylone chargées de la plus grande partie des cendres avec l'or et l'argent y contenus.* Cependant, la chose s'étant ébruitée, le roi

nomma pour juges de cette affaire les chefs qui avaient été ses compagnons d'armes. L'accusé avoua son crime devant le tribunal, qui le condamna à mort. Mais le roi, plein de magnanimité, et voulant signaler le commencement de son règne par un acte de générosité, fit grâce à Bélésys, et lui laissa l'argent et l'or dérobés. Il ne lui ôta pas non plus le gouvernement de la Babylonie, jugeant les services rendus plus grands que les torts qu'il avait reçus. Le bruit de cette modération se répandit partout, et il en recueillit une estime universelle : tout le monde jugeait digne de la royauté celui qui savait ainsi pardonner. Arbace se conduisit avec douceur à l'égard des habitants de Ninive : après leur avoir à tous remis leurs biens, *il les transplanta dans des villages* (αὐτοὺς μὲν κατὰ κώμας διῴκισε), ET RASA LA VILLE (τὴν δὲ πόλιν εἰς ἔδαφος κατέσκαψεν) (1). » (Diod., II, 27 et 28.)

Tel est le récit de Ctésias, conservé par Diodore. Il en résulte que :

1° Ninive était située, non pas sur le Tigre, mais sur l'*Euphrate* (2). Ce fait est reproduit, comme nous venons de le voir, dans plus de quatre passages différents, et garanti par tous les manuscrits de l'auteur. Les détails mêmes du récit exigent que Ninive fût sur les bords de l'Euphrate. On violerait le

(1) Tome 1, p. 142-144, de ma traduction.

(2) Le récit de Ctésias est en partie reproduit dans un fragment de Nicolas Damascène, découvert, à la Bibliothèque de l'Escurial par M. Charles Müller. Dans ce fragment, Ninive n'est nommée qu'une seule fois et se trouve placée sur le Tigre (τὸν Τίγριν ποταμὸν ῥέοντα πλησίον τῆς Νίνου καὶ προσκλύζοντα τὸ τεῖχος). Reste à savoir si Nicolas Damascène fut un meilleur copiste que Diodore. (C. Müller, *fragm. hist. græc.*, tom. III, p. 858, édit. Didot.)

texte en substituant le nom du Tigre à celui de l'Euphrate. Et pour infirmer le témoignage du médecin d'Artaxerxès, on ne saurait alléguer les limites qu'il donne à l'Assyrie; car, du temps d'Hérodote et de Ctésias, le nom de *Syrie* ou d'*Assyrie* avait un sens assez vague et beaucoup plus étendu. Hérodote donne même le nom d'*Assyrie* à la Babylonie (1).

2° La ville de Sardanapale, bâtie par Ninus, fut ruinée de fond en comble, et ses habitants dispersés dans des villages.

Cet événement arriva à une époque qui varie, suivant les auteurs, entre 843, 840, 830, 827, 822, 816, etc., avant J. C. (2).

Mais, si Arbace, chef des Mèdes, rasa la ville de Ninive et mit fin à l'empire des Assyriens, que faut-il penser de la prise de Ninive par Cyaxare, arrivée en 625 ou 606 avant J. C.? A-t-on reconstruit une nouvelle Ninive, non plus sur l'Euphrate, mais sur le Tigre? et devint-elle, dans un intervalle assez court, aussi florissante que l'ancienne? Comment et quand les rois mèdes, successeurs d'Arbace, furent-ils chassés, et cédèrent-ils la place à une nouvelle dynastie assyrienne (3)? Encore une fois le champ ouvert aux hypothèses.

XÉNOPHON (expédition de Cyrus le jeune).

Après la bataille de Cunaxa, livrée en 401 avant J. C., Xénophon se retira, avec les débris de l'armée

(1) Hérodote, I, 192, 193, 194.

(2) Voy. Ch. Müller, *Castoris reliquiæ*, p. 159 et suivantes, à la fin d'Hérodote, *ed.* Didot.

(3) J'entreprendrai, dans un travail spécial, l'examen des difficultés inextricables que présentent la chronologie et l'histoire des rois assyriens.

grecque, le long du Tigre; il indiqua avec soin toutes les villes, même les villes en ruines par où il passa, et il ne nomma pas une seule fois Ninive. Il devait cependant avoir foulé l'emplacement présumé de la ville de Ninus; car voici, sur le bord oriental du Tigre, le tracé de son itinéraire :

Après la bataille où Cyrus, frère d'Artaxerxès, perdit la vie, Xénophon se retira avec les débris de l'armée grecque; il passa d'abord le Tigre sur un pont de bateaux, à la hauteur du canal qui joint l'Euphrate au Tigre (1).

Longeant ensuite le bord oriental du Tigre, il atteignit, après quatre étapes (σταθμούς), vingt parasanges, la rivière Physcus, d'un plèthre de largeur. Cette rivière avait un pont, et là était *une grande ville* habitée (καὶ ἐνταῦθα ᾠκεῖτο πόλις μεγάλη), nommée *Opis* (2). — De là, il traversa la *Médie, contrée déserte pendant six étapes* (διὰ τῆς Μηδίας σταθμοὺς ἐρήμους ἕξ) (3), trente parasanges, et entra dans les villages de Parysatis, mère de Cyrus et du roi. — De là, il continua sa marche, pendant quatre étapes, vingt parasanges, à travers un pays également désert, en ayant le Tigre à sa gauche (τὸν Τίγρητα ποταμὸν ἐν ἀριστερᾷ ἔχοντες). Dans la première étape, il vit au delà du fleuve (πέραν τοῦ ποταμοῦ) *une grande ville habitée et riche, nommée Cænes* (πόλις ᾠκεῖτο μεγάλη καὶ εὐδαίμων ὄνομα Καιναί), d'où les Barbares amenèrent, sur des radeaux

(1) Xenoph., *Anabasis*, II, 3.

(2) La ville d'Opis se trouvait donc exactement à l'embouchure du Physcus dans le Tigre. C'est ce que n'indiquent pas toutes les cartes.

(3) Xénophon appelle ici *Médie* ce que des auteurs plus récents nomment *Assyrie*.

de peaux, du pain, du fromage et du vin (1). — Il arriva ensuite au bord du Zapatas (ἐπὶ τὸν Ζαπάταν ποταμόν), de quatre plèthres de large; il le passa avec ses troupes, harcelées par les Barbares (2). Après avoir, plus loin, traversé un ravin (χαράδρα) (3), il continua sa marche le long du Tigre. « *Là, était une grande ville déserte* (ἐνταῦθα πόλις ἦν ἐρήμη μεγάλη), nommée *Larissa. Elle était anciennement habitée par des Mèdes; son mur avait vingt-cinq pieds de large, sur cent pieds de haut* (4); *il avait deux parasanges de tour; il était construit en briques cuites* (ᾠκοδόμητο πλίνθοις κεραμίαις), *mais la base était en pierre de taille* (κρηπὶς δὲ ὑπῆν λιθίνη) *jusqu'à la hauteur de vingt pieds*. Les Perses, lorsqu'ils succédèrent aux Mèdes, l'assiégèrent sans succès; il fallut une intervention en quelque sorte divine pour s'en emparer. » — « A côté de cette ville, continue l'historien, était une pyramide en pierre (πυραμὶς λιθίνη), d'un plèthre de large sur deux plèthres de haut. »

De là, il marcha une étape, six parasanges, jusqu'à *un grand mur abandonné* (τεῖχος ἔρημον μέγα), situé près d'une ville. Le nom de cette ville était *Mespila* (Μέσπιλα). « *Les Mèdes l'habitaient jadis* (Μῆδοι δ' αὐτήν ποτε ᾤκουν). *La base du mur était en pierre polie, incrustée de coquillages* (ἦν δὲ ἡ μὲν κρηπὶς λίθου ξεστοῦ κογχυλιάτου), ayant cinquante pieds d'épaisseur,

(1) Xénoph. *Anab*. II, 4.

(2) Quelques cartes indiquent Cænes inexactement au delà ou à l'embouchure même du Zapatas.

(3) Peut-être le *Lycus*.

(4) Je ferai remarquer que ce sont à peu près les dimensions que l'on donnait à l'enceinte de Ninive.

sur autant de haut. Sur cette base était bâti un mur de briques (πλίνθινον τεῖχος), de cinquante pieds de large sur cent de haut; le circuit était de six parasanges. Là, se réfugia, dit-on, Medeia, femme du roi, à l'époque où les Perses renversèrent l'empire des Mèdes.» — De là, Xénophon s'avança de quatre parasanges, et rencontra des villages riches en provisions. Il traversa ensuite une plaine; il vit un *château royal et beaucoup de villages à l'entour* (βασίλειόν τι καὶ περὶ αὐτὸ κώμας πολλάς). Il fallait, pour s'y rendre, traverser des collines élevées, qui tenaient à une montagne (οἳ καθῆκον ἀπὸ τοῦ ὄρους), au pied de laquelle était un village (1). Là, les Grecs se consultèrent sur leur marche ultérieure. Leur embarras était grand : d'un côté, une chaîne de montagnes élevées se rapprochant de plus en plus du Tigre; de l'autre, le fleuve, dont on ne pouvait toucher le fond en le sondant avec des piques. Enfin, sur quelques indications données par des indigènes, ils se dirigèrent vers le pays montagneux des Carduques, limitrophe de l'Arménie (2).

Tel est l'itinéraire qu'on aurait dû avoir sous les yeux lorsqu'on entreprit des fouilles sur les bords et à quelque distance du Tigre. C'est ainsi qu'on aurait pu s'assurer si les ruines découvertes par MM. Botta et Layard, ne pourraient se rapporter à celles de *Larissa*, de *Mespila* ou de ce *château royal entouré de villages*. Peut-être plus bas trouverait-on encore quelques vestiges de Cænes et d'Opis. A coup sûr, le célèbre historien, qui longea la rive orientale du Tigre à une époque où les ruines de Ninive auraient dû être encore par-

(1) Xénoph. *Anab.*, III, 4.
(2) *Ibid.*, III, 5.

faitement (1) reconnaissables, était un meilleur guide que les Arabes modernes pour lesquels toutes les tours ou cités en ruines sont l'œuvre de Nemroud (2).

EXPÉDITION D'ALEXANDRE LE GRAND.

La bataille de Gaugamela, qui mit fin à l'empire de Darius, fut livrée dans le voisinage de l'emplacement présumé de Ninive. Cependant les historiens d'Alexandre le Grand ne mentionnent aucunement cette ville. Je me trompe; car voici ce que dit l'un des plus anciens.

« Darius partit de Babylone à la tête de toutes ses troupes..... *Dans sa marche, il avait le Tigre à sa droite et l'Euphrate à sa gauche* (κατὰ δὲ τὴν ὁδοιπορίαν δεξιὸν μὲν ἔχων τὸν Τίγριν, ἀριστερὸν δὲ τὸν Εὐφράτην)..... Car il avait hâte de livrer bataille dans les plaines de Ninive, si propres au déploiement d'une grande armée (3). » — Darius changea ensuite de direction, il traversa le Tigre, et s'avança dans les plaines d'Arbèles, ayant ce fleuve à sa gauche.

Ainsi, la ville de Ninus était située dans la Mésopotamie; et si elle était sur le Tigre, comme le dit Hérodote, elle ne pouvait être que sur la rive droite ou occiden-

(1) Lors du passage de Xénophon, il n'y avait que 225 ans depuis la destruction de Ninive par Cyaxare, en admettant pour cet événement la date de 625 avant J. C.

(2) Aucune saine critique ne peut ici faire intervenir l'autorité des traditions locales qui placent, par exemple, le tombeau de Jonas dans le voisinage de la cité même dont ce prophète avait prédit la ruine. Non-seulement on ne peut citer aucun témoignage historique à l'appui, mais d'autres traditions, tout aussi respectables, placent ce même tombeau à Geth, dans la Galilée. Voy. Rosenmüller, *Schol. Proph. min.* vol. II, p. 315.

(3) Diodore, XVII, 53.

tale. Ce témoignage de Diodore est corroboré par celui de Quinte-Curce : *Darius Babylone copias movit. A parte dextra erat Tigris, nobilis fluvius; lævam tegebat Euphrates; agmen Mesopotamiæ campos impleverat. Tigri deinde superato, etc.* (1).

Arrien lui-même semble l'appuyer en disant que le Tigre, venant de l'Arménie, forme, avec l'Euphrate, une contrée intermédiaire appelée pour cela *Mésopotamie*, et qu'il coule près de Ninive, jadis ville grande et riche (2).

Les ouvrages de Baeton, de Diognète et d'Amyntas, auraient pu répandre beaucoup de lumière sur la géographie encore si obscure de l'Orient. Malheureusement, ils n'ont point survécu aux ravages du temps. Amyntas, qu'on suppose avoir fait partie de l'expédition d'Alexandre, avait composé un livre intitulé : Σταθμοὶ Ἀσίας. Athénée, qui en a conservé quelques faibles fragments, s'exprime ainsi (*Deipn.* XII, p. 529, édit. Schweigh., et *Reliqua scriptorum de rebus Alexandri magni*, edit. Car. Muller, *in Arrian. Anab.;* edit. Didot, p. 136) : « Amyntas, dans le troisième livre des *Stathmes*, dit qu'il y avait dans [le territoire] de Ninive un tertre élevé (χῶμα ὑψηλόν), que *Cyrus* (3) fit démolir pendant le siége pour s'en faire un rempart contre la ville. On raconte que ce tertre était [le tombeau] de Sardanapale, roi de Ninive, et qu'il y avait sur

(1) Quint. Curt., IV, 916.

(2) Arrian. *Indica*, 42. Faut-il voir dans ce passage quelque allusion à la ville moderne ?

(3) Au lieu de *Cyrus*, il faut probablement lire *Cyaxare;* à moins qu'on ne veuille admettre que Ninive, détruite par Cyaxare, avait été de nouveau relevée de ses ruines pour être renversée une troisième fois, peu de temps après son second rétablissement.

une colonne de pierre (ἐν στήλῃ λιθίνῃ) cette inscription gravée en *lettres chaldéennes* (Χαλδαϊκοῖς γράμμασιν), que Chœrile a rendue par ces vers : J'ai régné, et tant que je voyais la lumière du soleil, je buvais, je mangeais, je me livrais à l'amour, sachant que la vie est courte, etc. (1). »

Je constate, par cette citation, que l'inscription qu'on lisait sur l'un des monuments de l'antique Ninive, étaient en *caractères chaldéens*.

STRABON.

C'est le seul auteur ancien qui place positivement la ville de Ninus sur la rive orientale du Tigre. Voici ce qu'il dit : « *La ville de Ninive fut donc anéantie* (ἡ μὲν οὖν Νῖνος πόλις ἠφανίσθη) aussitôt après la destruction de l'empire des Syriens (2). Elle était beaucoup plus grande que Babylone (3), et *située dans une plaine de l'Aturie* (ἐν πεδίῳ κειμένη τῆς Ἀτουρίας). L'Aturie est limitrophe du pays d'Arbèles (τοῖς περὶ Ἄρβηλα τόποις ὅμορός ἐστι), et en est séparée par le fleuve Lycus. Ar-

(1) Ces vers, bien connus, du poëte Chœrile, sont aussi cités par Strabon, par saint Clément d'Alexandrie et autres.

(2) *Syriens* et *Assyriens* sont ici synonymes. C'est ce que Strabon nous apprend lui-même : « Lorsque les historiens disent que les Syriens furent renversés par les Mèdes, ils entendent par *Syriens* ceux qui avaient le siége de leur empire à Babylone et à Ninive. Parmi eux on compte Ninus, qui fonda Ninive dans l'Aturie. » (Strab. XVI, 1.)

(3) J'avais d'abord pensé que c'était par un *lapsus calami* que M. de Saulcy avait mis sur le compte de *Strabon* l'enceinte de 480 stades. Mais comme cette assertion se trouve reproduite une seconde fois dans le même article (*Moniteur*, 15 janvier 1850), je me permettrai de rappeler à l'illustre académicien que ce n'est pas Strabon, mais *Ctésias* qui donne à l'enceinte de Ninive une étendue de 480 stades, c'est-à-dire que c'est la même autorité qui place Ninive sur les *bords de l'Euphrate*. (Voir plus haut.)

bèles dépend de la Babylonie (τὰ Ἄρβηλα τῆς Βαβυλωνίας ὑπάρχει), dans laquelle elle est comprise (ἃ κατ' αὐτήν ἐστιν) (1). Mais au delà du Lycus (ἐν δὲ τῇ περαίᾳ τοῦ Λύκου) sont *les plaines de l'Aturie qui entourent Ninive* (τὰ τῆς Ἀτουρίας πεδία τῇ Νίνῳ περίκειται) (2). »

Il résulte de ce passage, que la capitale de l'empire assyrien était, en effet, située au delà du Tigre, quelque part dans l'Aturie; mais Strabon ne nous apprend absolument rien relativement à la position de cette ville sur le bord oriental de ce fleuve, qu'il ne nomme même pas. Ce n'est pas tout; les mots τὰ τῆς Ἀτουρίας πεδία τῇ Νίνῳ περίκειται donnent évidemment à entendre que Ninive était située *au milieu d'un pays de plaine.* Elle n'était donc pas baignée par les eaux du Tigre. Mais alors Strabon se trouve en opposition formelle avec Hérodote (3). Ainsi, le témoignage tant invoqué de Strabon, loin de résoudre la difficulté, ajoute encore à nos incertitudes.

PLINE.

Pline l'ancien, qui périt, en l'an 79 de J. C., victime de son zèle pour la science, est loin de s'accorder avec Strabon. Car il déclare en termes formels que cette ville était située sur le Tigre, non pas au delà, mais *en deçà du fleuve*, c'est-à-dire sur *la*

(1) Strabon donne ici, d'une part, à la Babylonie une étendue trop exagérée; de l'autre, il renferme l'Aturie dans des limites trop étroites; car *Aturie* n'est que la forme chaldéenne du mot *Assyrie*. On sait que c'est un des principaux caractères du chaldéen de substituer souvent aux sifflantes *s* ou *z* les dentales *d* ou *t*. Ainsi, au lieu de צוּר rocher, on dit טוּר, au lieu de זָהָב, or, דְּהַב, etc.

(2) Strabon, XVI, 1.

(3) Voy. plus haut, pag. 10.

rive droite ou *occidentale : Fuit Ninus imposita Tigri, ad solis occasum spectans* (1).

LUCIEN.

Lucien, né un an après la mort de Pline, parle en termes très-explicites de la destruction complète de Ninive. Voici le texte du passage où le nautonier Caron demande à Mercure de lui montrer les fameuses cités (τὰς πόλεις δὲ τὰς ἐπισήμους δεῖξόν μοι ἤδη), comme *Ninive, la ville de Sardanapale* (τὴν Νῖνον τὴν Σαρδαναπάλου), Babylone, Ilion, etc.

Mercure répond : Ἡ Νῖνος μὲν, ὦ πορθμεῦ, ἀπόλωλεν ἤδη, καὶ οὐδὲ ἴχνος ἔτι λοιπόν, οὐδ' ἂν εἴποις ὅπου ποτ' ἦν (2).

Ninive, ô nautonnier (je traduis littéralement), *est déjà détruite; et il n'en reste pas même de vestige;* TU NE DIRAIS MÊME PAS OU ELLE ÉTAIT JADIS.

Lucien était de Samosate, sur l'Euphrate, conséquemment pas très-loin de l'emplacement de la ville de Sardanapale. Écrivain instruit et indépendant, il avait sans doute lui-même vérifié ce qu'il met dans la bouche de Mercure; car s'il avait outragé la vérité, ses contemporains, qu'il raillait avec une verve si impitoyable, ne se seraient pas fait faute de lui en faire un reproche.

L'objection, que l'auteur place lui-même son dialogue à l'époque où vivait le fameux athlète Milon de Crotone, c'est-à-dire 125 ans environ après la

(1) Pline, *Hist. nat.*, VI, 13.
(2) Lucian. in *Charon*. p. 23 (*édit.* Didot).

destruction de Ninive par Cyaxare, est loin de nuire à ma cause; car si déjà alors on ne voyait plus de vestiges de la ville de Sardanapale, à bien plus forte raison n'en devait-il plus rester du temps de Lucien.

PHILOSTRATE (en 244 de J. C.).

L'auteur de la Vie d'Apollonius de Tyane ajoute encore à nos doutes relativement à la situation de Ninive; car il place cette ville, non plus sur le Tigre, mais tout à fait en dehors de la Mésopotamie, à une certaine distance de la rive occidentale de l'Euphrate, sur la route d'Antioche à Hiérapolis, ou plutôt à Hiérapolis même. « Apollonius, dit-il, part d'Antioche et *arrive dans l'ancienne Ninive* (ἀφικνεῖται ἐς τὴν ἀρχαίαν Νῖνον), où se trouve érigée une statue dans un genre barbare (ἐν ᾗ ἄγαλμα ἵδρυται τρόπον βάρβαρον). » Puis, il donne une courte description de cette statue qui portait de petites cornes aux tempes (1). Or cette *ancienne Ninive* était *Hiérapolis*.

Ce témoignage est corroboré par un écrivain originaire d'Antioche, par Ammien Marcellin, d'après lequel Hiérapolis est l'ancienne Ninive, *vetus Ninus* (2).

Il est à remarquer que ce même écrivain parle d'une autre Ninive (*Ninus* et *Nineve*) qu'il place bien loin d'Hiérapolis, dans l'Adiabène, au delà du Tigre (3).

(1) *Philostrat. Vita Apollon.* (I, 3, édit. Didot; pag. 10, édit. Kayser). Dans un autre passage (I, 19) l'auteur raconte que Damis, compagnon d'Apollonius, avait autrefois habité cette ancienne Ninive (Δάμις ἀνὴρ οὐκ ἄσοφος τὴν ἀρχαίαν ποτ' οἰκῶν Νῖνον). Voyez aussi, III, 58 : ἐπὶ τὴν Νῖνον ἐλθεῖν αὖθις. — Lucian. de *Dea Syr.*

(2) Am. Marcell. XIV, 8, 7. *Commagena, nunc Euphratensis, clementer adsurgit;* HIERAPOLI, VETERE NINO, *et Samosata civitatibus amplis illustris*·

(3) Am. Marcell. XXIII, 6, 22. *In hac Adiabena Ninus est civitas, quæ*

Tacite (1), *Ptolémée* (2), *Théophane* (3), *Cedrenus* (4), et autres (5), mentionnent aussi une ville de Ninive (*Ninos*, *Ninevi*) comme existante de leur temps, entre le Zabatas (Lycus) et le Tigre. Il y avait donc, à une époque assez récente, une ville, peut-être même plusieurs villes ou villages, qui portaient le nom de l'ancienne capitale des Assyriens. C'est ainsi que l'on compte trois Ilion, deux Ecbatane, plus d'une Carthage, etc.; et ces villes de même nom étaient presque toujours situées dans des endroits différents; car le terrain d'une cité détruite était sacré ou maudit.

Aucun des auteurs qui parlent de la nouvelle Ninive prise par Héraclius, n'est antérieur à l'ère chrétienne. Sa fondation n'est donc pas fort ancienne. Mais il serait oiseux d'insister là-dessus; car ce ne sont point les ruines de cette nouvelle Ninive dont Ptolémée a fixé, au deuxième siècle de notre ère, la position géographique; mais celles de la Ninive antique détruite par Cyaxare, en 625 avant J. C., qu'on veut avoir retrouvées de nos jours.

olim Persidis regna possederat. Et lib. XXIII, 7. *Postquam reges, Nineve Adiabene ingenti civitate transmissa*, etc.

(1) Tacit. *Annal.* XII, 13 : *Tramisso amne Tigri, permeant Adiabenos.... sed capta in transitu urbs Ninos*, etc.

(2) Ptolémée (*Geograph.*, VI, 1, p. 169, édit. Bertii, Amstelod., 1618, in-fol.) en énumérant les villes et les villages de l'Assyrie situés le long de la partie du Tigre (πόλεις δέ εἰσι καὶ κῶμαι τῆς Ἀσσυρίας, παρὰ μὲν τὸ τοῦ Τίγριδος μέρος) fixe la position d'une Ninive (Νῖνος) à 36° 40' latit. et 70° 30' longit.

(3) Theophan. *Chronograph.* (*Corpus Histor. Byzant.*, édit. Bonn. vol. 1, p. 492). Héraclius prit *Ninevi*, et passa le grand *Zabas* (Lycus) : καὶ καταλαβὼν τὴν Νινευί, καὶ περάσας ὁ βασιλεὺς τὸν μέγαν ποταμὸν Ζαβᾶν.

(4) Cedrenus, vol. 1, p. 730 : διαβὰς τὸν Ζαβᾶν ποτάμὸν πλησίον τῆς πόλεως Νινευὶ κατεσχήνωσε.

(5) Voy. Abulfaradj, *Hist. dynast.* p. 444. Voy. aussi Aboulféda et Tuch, *Comment. geograph.*

RÉSUMÉ.

Il résulte des documents qui précèdent, que les auteurs anciens ne s'accordent point entre eux sur la position géographique de l'antique Ninive; qu'ils la placent tantôt entre l'Euphrate et le Tigre, tantôt sur l'Euphrate même, tantôt enfin sur le Tigre. Et, en admettant cette dernière opinion, on ignore encore s'il faut la placer sur le bord oriental, ou sur le bord occidental de ce fleuve. En présence de ces témoignages si divergents, quelle règle convient-il de suivre?

Un juge passionné, partial, se prononcera pour celui qui cadre le mieux avec ses idées personnelles, avec son opinion d'avance arrêtée. Ne pouvant nier les autres témoignages, il cherchera, par tous les moyens imaginables, à en diminuer la valeur. Cela s'appelle quelquefois de la critique; c'est d'un autre nom qu'il faudrait l'appeler.

Un juge calme, impartial, hésitera; il reconnaîtra loyalement l'impossibilité de vider le procès, faute de preuves convaincantes, visibles, palpables.

Les *anciens nous laissent dans le doute et dans l'incertitude relativement à la situation de l'antique Ninive.* Pourquoi? c'est que déjà à une époque fort reculée il ne restait plus de preuves, c'est-à-dire de vestiges de la capitale des rois assyriens.

L'antique Ninive fut détruite de fond en comble.

Ce fait capital est attesté par tous les témoignages, tant sacrés que profanes; et il explique ce qui précède. Les paroles du prophète: « Ninive sera anéantie, et on se demandera : où est maintenant cette demeure de lions? » ont reçu leur accomplissement. L'histoire le crie aux plus incrédules. Il importe peu de savoir au juste à quelle époque et combien de fois Ninive fut détruite; il est même inutile de savoir où elle était située. Il suffit de constater que la ville d'Asarhaddon fut si bien anéantie, que quelque temps après on ne s'accordait plus sur son emplacement.

Ce que l'on cherchait en vain il y a plus de deux mille ans, peut-on prétendre l'avoir trouvé aujourd'hui? S'il en est ainsi, il faut avouer que les fouilles de Khorsabad, de Kouyunjik, de Keramles, de Nimroud, etc., ont dépassé tout ce qu'on saurait imaginer; car, ce ne sont pas d'insignifiants débris qu'on y a trouvés, mais des statues colossales intactes, mais des bas-reliefs conservant leurs lignes de sculpture les plus délicates, mais des chambres entières, mais des murs debout, mais des palais avec leur portail, mais des peintures aux couleurs vives, et jusqu'à des traces d'incendie; et cela, non pas dans un point très-limité, mais dans un espace qui donnerait à Ninive une étendue fabuleuse.

Si ces belles et immenses ruines sont celles de Ninive, les anciens étaient fous ou aveugles en ne s'accordant pas entre eux sur la place que cette ville avait occupée. Et, en présence des décombres informes de la rivale de Ninive, ne deviennent-elles pas un insurmontable embarras? Voilà plus de deux mille quatre cents ans que Ninive est ruinée, et il ne nous reste que quelques misérables briques de la fameuse Baby-

lone, dont Hérodote avait admiré les merveilles (1), et qui, au quatrième siècle de notre ère, du temps d'Ammien Marcellin, était encore au nombre des cités les plus splendides du pays (2).

D'ailleurs, l'état d'intégrité où sont les magnifiques monuments retirés de ces fouilles, n'éloigne-t-il pas de l'esprit toute idée d'une destruction violente, complète (3)?

On répond que ces ruines, ayant été enfouies, ont pu se conserver longtemps; mais cette objection n'est pas sérieuse, car il faudrait supposer que la destruction de Ninive ne fût qu'un simulacre de destruction. Ces ruines n'ayant pu disparaître que lentement par un abaissement des bâtisses et un exhaussement graduel du sol, Hérodote, Ctésias, Xénophon et même Lucien auraient dû les avoir vues encore à fleur de terre, et alors toute incertitude aurait cessé. Ou bien, faut-il supposer que Cyaxare, au lieu de renverser Ninive, l'enterra malicieusement? Mais, personne ne voudrait admettre une semblable supposition. Enfin, quels que soient leurs arguments, les partisans de l'authenticité des ruines de Ninive se trouveront toujours en contra-

(1) Hérodote donne à Babylone la même étendue (480 stades de tour), que Ctésias donne à Ninive. (Voy. plus haut, p. 13.)

(2) Ammian. Marcellin. XXIII, 6, 23 : *In omni autem Assyria multæ sunt urbes... splendidissimæ... vero et pervulgatæ hæ solæ sunt tres : Babylon..., et Ctesiphon... post hanc Seleuciam, ambitiosum opus Nicatoris Seleuci.*

(3) L'état d'intégrité, qui exclut même l'hypothèse d'un tremblement de terre, n'aurait jamais dû faire songer à Ninive. N'était-il pas plus simple, plus logique et surtout plus conforme à l'histoire, de se rappeler ces villes abandonnées qui, faute d'habitants, ont fini par se couvrir de terre. Le nombre de ces villes désertes, πόλεις ἔρημαι, a dû singulièrement augmenter depuis Xénophon. C'est un sujet sur lequel je reviendrai ailleurs.

diction flagrante avec les témoignages réunis de l'Écriture sainte et des auteurs profanes, qui tous établissent, tant directement qu'indirectement, une destruction radicale de l'antique capitale des rois assyriens.

DE LA

SIGNIFICATION DES LETTRES OB

SUR

LES MONNAIES D'OR BYZANTINES.

PAR

MM. M. PINDER ET J. FRIEDLAENDER.

EXTRAIT DE L'OUVRAGE

BEITRÄGE ZUR ÄLTEREN MÜNZKUNDE.

TRADUIT DE L'ALLEMAND.

BERLIN,
CHEZ F. NICOLAI.
1851.



Ne jam non verecundiae sed diffidentiae esse incipiat quod tacemus.

Cyprianus ad Demetrianum.

Dans notre brochure sur les monnaies de Justinien I[er] nous avions à expliquer les caractères OB, qui se trouvent sur les monnaies d'or. Convaincus, comme l'était déjà Eckhel, que les interprétations données jusqu'à présent ne supportent pas l'examen, nous en avons produit une nouvelle. A nos yeux les lettres OB ne représentent que le nombre 72, rappelant la division de la livre en 72 sous d'or.

Des hommes profondément versés dans la connaissance de la numismatique byzantine ont adopté notre explication, sur la justesse de laquelle il s'est élevé plus tard des doutes, surtout en France et en Italie, où, gêné par la langue allemande, dans laquelle notre traité est écrit, on n'a pas parfaitement compris, à ce qu'il nous semble, les raisons à l'appui de notre opinion, et où l'on nous a opposé des doutes, que nous avions déjà indiqués nous-mêmes, mais que nous avions aussi levés. Jusqu'à présent nous n'avons pas cru devoir réfuter des objections que tout lecteur attentif est à même de signaler comme erronées; mais ayant vu, il y a quelque temps, que, dans un journal de l'étranger qui jouit de beaucoup d'estime, on avait représenté notre explication comme

«réfutée et renversée,» nous allons examiner ici toutes les objections qu'on nous a faites, puis discuter, avec plus de détails que ne l'exigeait alors notre but, les faits sur lesquels se fonde notre explication.

Nous avons dit qu'il avait été promulgué sous Valentinien Ier une loi suivant laquelle 72 sous d'or valaient une livre d'or, et que ce fut pendant son règne qu'on mit pour la première fois sur les sous les lettres grecques OB, représentant le nombre 72. C'est à ce sujet que M. Chabouillet a prétendu (*Revue numismatique,* 1849, p. 15): qu'une loi semblable avait nécessairement dû exister plus tôt, vu qu'un sou d'or de Constant Ier, décrit par lui, porte le nombre romain LXXII, et que par conséquent notre explication serait fausse. Mais en quoi son assertion est-elle opposée à la nôtre? Admettons que la loi publiée par Valentinien Ier et son co-régent Valens ne soit que la rénovation et l'interprétation d'une loi plus ancienne, comme cela est d'ailleurs bien connu: il est avéré que Valentinien Ier et Valens ont publié une loi pareille; il est positif que c'est sous leur règne qu'on a commencé à faire usage du chiffre OB; il est par conséquent évident que leur loi et l'introduction du chiffre OB sont de même date. Et cette coïncidence chronologique n'est nullement détruite par le fait qu'une loi de même teneur aurait déjà été promulguée par quelque empereur plus ancien, qui aurait inscrit sur les monnaies le chiffre romain LXXII. Au contraire, c'est précisément ce même sou d'or de Constant, dont nous connaissons deux autres exemplaires,[1] qui, par son chiffre LXXII, ajoute un grand poids à nos assertions; car, si Constant a inscrit le chiffre romain LXXII sur le sou dans l'intention de déclarer par là que le sou est la 72ième partie de la livre

[1] L'un se trouve dans le cabinet ducal de Gotha, l'autre dans le cabinet de la Société *für nützliche Forschungen,* à Trèves.

(opinion que M. Chabouillet nous a empruntée), c'est précisément par là qu'il est prouvé avec d'autant plus d'évidence que Valentinien Ier et Valens, ainsi que tous les empereurs leurs successeurs, mirent sur les sous les caractères grecs OB dans la même intention, celle de leur assigner la valeur de la 72ième partie de la livre.

M. Chabouillet se flatte d'être le premier qui ait trouvé le nombre LXXII sur un sou; mais ce chiffre se lit déjà sur un sou de Constantin le Grand connu depuis longtemps et en plusieurs exemplaires. Mionnet même en a donné une description.[1] C'est de Constantin le Grand que date la division de la livre d'or en 72 sous, comme il résulte clairement du poids de ses monnaies et d'une de ses lois, que M. Chabouillet croit perdue. Nous y reviendrons plus tard.

M. Chabouillet termine ses remarques en disant «qu'il n'a pas à revenir à nos autres raisons, parce que M. Senckler les a déjà renversées.» Examinons donc les objections de M. Senckler.[2] Malheureusement il nous faut entrer dans de plus amples détails que nous ne le voudrions. Sa première objection est qu'on trouve, à ce qu'il croit, quelquefois OA au lieu de OB. M. Senckler aurait dû en alléguer des exemples avérés. Le seul

[1] Méd. rom. t. II p. 226. De même Akerman, Roman Coins t. II p. 235 n. 69. Le catalogue d'Ennery, p. 324 n. 471, en décrit un exemplaire, un semblable est décrit peu correctement dans Ducange, p. 18, et dans Banduri, t. II, p. 250. La description donnée par Mionnet n'est pas tout à fait exacte, à ce qu'il semble. Un très-bel exemplaire de ce sou fait partie de la riche collection de M. Fréd. Koch, à Cologne; en voici la description: CONSTANTINVS MAX AVG Tête diadémée de Constantin le Grand, à droite, avec le *paludamentum*. ℞ VICTORIA CONSTANTINI AVG Victoire marchant à gauche, tenant de la droite un trophée posé à terre, et de la gauche une palme; dans le champ, à gauche, ☧, à droite LXXII; à l'exergue SMAN et une étoile.

[2] Rev. num. 1847 p. 401.

qu'il cite est fondé sur une description de la médaille d'un tyran, qu'on ne trouve que dans Banduri. Mais on sait que sur les monnaies de ces temps les lettres A et B se ressemblent souvent, parce que l'une et l'autre se rapprochent de la forme H. A supposer même que la lettre A fût une fois distincte, une telle exception ne pourrait être regardée que comme une méprise, vu que les caractères OB se trouvent continuellement dans l'exergue de toutes les médailles d'or.

Néanmoins la prétendue lettre A ramène M. Senckler à l'ancienne explication qui voulait que ces lettres signifiassent *officina secunda*, OA, selon M. Senckler, signifiant *officina prima*. La rareté des lettres OA, dont M. Senckler convient lui-même, et l'usage continuel des lettres OB, ne s'explique, selon lui, que par une supposition qui n'a pas besoin d'être réfutée, savoir que dans toutes les villes qui ont frappé monnaie, c'était la seconde officine qui seule monnayait l'or.[1]

[1] CONOB ne peut pas signifier *Constantinopolitana officina secunda* sur les nombreuses médailles frappées ailleurs qu'à Constantinople, comme le prouvent les lettres inscrites dans le champ : MD RV RM TR, ce qui veut dire *Mediolanum Ravenna Roma Treveri.* Le mot *officina* se trouve exprimé sur les monnaies par OFF et OF; par exemple LVGD OFF P, LVGD OFF S. Si le chiffre OB avait la valeur de *officina secunda,* il alternerait avec OA OΓ OΔ, etc. On lit sur de nombreuses monnaies d'or d'Anastase et de ses successeurs, à la fin de l'inscription du revers, les lettres A B Γ Δ, jusqu'à IB, indiquant le numéro de l'officine, tandis que CONOB occupe l'exergue. La supposition que certaines officines n'auraient frappé que certains métaux est réfutée par l'existence de nombreuses monnaies de bronze portant les inscriptions OF I, II, III, IV. De plus, il y a des monnaies d'or sur lesquelles on lit les lettres OBS, OBT, où S et T signifient *secunda* et *tertia.* Si donc OB avait déjà la valeur d'*officina secunda,* quel serait alors le sens de *secunda* et *tertia?* Eckhel allègue déjà cette preuve incontestable contre la manière d'expliquer OB par *officina secunda.* Que les lettres S et T signifient ici en effet *secunda* et *tertia,* c'est ce qui nous est garanti par les monnaies de bronze qui portent les mots SECVNDA

M. Senckler continue: « Comme l'on se servait aussi bien de lettres numérales romaines que de grecques, nous pourrions nous attendre, si OB signifiait 72, à trouver aussi quelquefois LXXII au lieu de OB. » C'est M. Chabouillet qui s'est chargé de la réponse. Le sou de Constantin le Grand portant le chiffre LXXII et décrit par Mionnet leur était resté inconnu à l'un et à l'autre; mais M. Chabouillet en publie un autre de Constant, qui porte ce chiffre romain. Mais ce qui est vraiment curieux, c'est qu'il croit notre explication renversée par le fait même que M. Senckler demandait comme une confirmation qui manquait à cette explication.

Voici les faits. Avant Valentinien Ier et Valens, le sou d'or avait quelquefois porté le nombre LXXII pour indiquer qu'il formait la 72ième partie de la livre. Avec Valentinien Ier et Valens s'introduisit l'usage des lettres OB, comme étant plus courtes, même sur les monnaies de l'Occident et aussi sur celles de Trèves, l'officine la plus éloignée.

« Il n'est pas bien certain, dit de plus M. Senckler, que l'usage de OB commence avec Valentinien Ier, car les médailles qui lui sont ordinairement attribuées pourraient appartenir à Valentinien II; par conséquent les monnaies de Valens étaient les plus anciennes qui portassent OB. » C'est en 364 que Valentinien Ier et Valens commencèrent à régner ensemble; en 367 ils publièrent en commun la loi déjà mentionnée; Valentinien Ier mourut en 375, Valens en 378. Si donc la remarque de M. Senckler a quelque poids, elle veut dire que les monnaies de Valens qui portent les lettres OB appartiennent toutes aux trois dernières années de son règne, celles qui

et TERTIA sans abréviation. Avec quelle facilité s'expliquent TROBS et TROBT par *Treveris 72 secunda, tertia,* et de même toutes les inscriptions semblables!

s'écoulèrent entre la mort de Valentinien Ier et la sienne. Mais au contraire nous pouvons prouver que c'est déjà en 368, c'est-à-dire une année après la promulgation de notre loi et sous le règne de Valentinien Ier, qu'on a mis les lettres OB sur les monnaies. Il existe une monnaie d'or de Valens qui porte l'inscription VOT V MVLT X [1], et qui appartient à l'année 368, comme cela est prouvé par les *Vota quinquennalia soluta, decennalia suscepta;* de même les sous d'or de Valens portant l'inscription VOT X MVL XX [2], et datant de l'année 373, ont été frappés sous le règne de Valentinien Ier, [3] et ces monnaies portent les lettres OB. Ainsi, comme Valens fit graver les lettres OB sur ses monnaies du vivant de Valentinien Ier, rien n'empêche d'attribuer à Valentinien Ier des monnaies qui portent les lettres OB. Une comparaison attentive des monnaies des trois Valentinien montre qu'une partie des sous marqués OB appartiennent au premier. Nous avons soigneusement examiné dans ce but les nombreux exemplaires du Cabinet royal.

Le tyran Procope, dit encore M. Senckler, contemporain des premières années du règne de Valens, et qui résida à Constantinople même, ne se servit pas des lettres OB; l'usage de cet exergue commença donc après l'an 366. — Voilà un motif de plus de mettre OB en rapport chronologique avec la loi de 367. Procope mourut en 366, et cette loi fut promulguée l'année

[1] Froelich, *Numismata Cimelii Caesarei,* t. I p. XXVI pl. VI n. 24, Mionnet, *Médailles Romaines* t. II p. 319 : VICTORIA AVGVSTORVM; Victoire assise sur une cuirasse, écrivant sur un bouclier VOT V MVLT X, dans le champ OB, à l'exergue CON.

[2] Mionnet, p. 318, 319.

[3] Un autre témoignage des fêtes quinquennale et décennale nous est conservé dans les discours de Themistius, VIII *πενταετηρικός*, et XI *δεκετηρικός*, du 28 mars des années 368 et 373.

suivante, ce qui explique pourquoi l'on ne trouve pas ce chiffre sur ses monnaies.

Il est donc avéré que ce fut entre les années 366 et 368 que l'on commença à faire usage des lettres OB; et comme c'est en 367 que la loi ordonnant la division de la livre en 72 sous d'or fut publiée, il est parfaitement évident que cette loi et le commencement de l'usage des lettres OB se rapportent à la même date.

Enfin M. Senckler allègue qu'on trouve quelquefois aussi les lettres OB sur des monnaies d'argent, objection que nous avions prévenue dans notre brochure sur Justinien. M. Senckler cite à l'appui de son assertion une petite monnaie d'argent de Julius Nepos, comme présentant les caractères CONOB. Elle porte sur le revers la croix dans la couronne, type ordinaire des tiers de sou d'or de Nepos et des empereurs contemporains. N'ayant pas vu la monnaie, nous ne voulons pas prétendre qu'elle soit moulée sur un tiers de sou, ou qu'elle soit une de ces nombreuses contrefaçons de quelque graveur moderne, comme par exemple une médaille d'or de Vetranio, contrefaite par Becker, qui porte CONOB, ce qui serait impossible dans le temps de cet empereur. Mais, quoi qu'il en soit de cette monnaie d'argent de Nepos, une seule monnaie d'argent ou quelques exemplaires isolés, s'il en existait vraiment, ne seraient que des exceptions résultant d'erreurs et de méprises, et ne pourraient naturellement rien prouver contre la règle générale, que les lettres OB ne se rencontrent pas sur les monnaies d'argent. On sait qu'il existe beaucoup d'exemples de pareilles erreurs des graveurs et des monnayeurs antiques.[1]

[1] Nous avons dit (*Die Münzen Justinians* S. 10 *Anm.* 8) : Même au cas que l'on pût nous indiquer un exemple indubitable des lettres CONOB sur une monnaie d'argent byzantine, cela ne réfuterait nulle-

En examinant de nombreux cabinets en Allemagne, en France et en Italie, nous n'avons jamais vu aucune monnaie d'argent authentique portant les lettres OB; mais nous en avons vu beaucoup de fausses. En soumettant à un examen attentif de prétendues monnaies d'argent portant ces lettres, nous avons toujours trouvé ou bien que l'inscription de l'exergue avait été mal lue, ou bien que, dans la description, le métal en était faussement indiqué, ou qu'il s'agissait de pièces d'argent moulées sur des médailles d'or, ou enfin de monnaies d'or pâle, semblable à l'argent. Avant de publier notre explication des lettres OB, nous nous sommes adressés à M. Thomsen, directeur du cabinet royal de Copenhague, pour savoir ce qui en était de plusieurs prétendues monnaies d'argent portant OB, qu'on trouve décrites dans le catalogue de cette collection publié par Ramus, et M. Thomsen nous a répondu que toutes ces monnaies sont fausses.

M. Senckler aurait pu citer de Mionnet et d'autres auteurs encore quelques exemples de ces prétendues monnaies d'argent portant OB. Nous allons le faire, en montrant que ces monnaies d'argent ont été mal décrites, ou que leur existence prétendue repose sur des rapports erronés; nous indiquons en même temps l'origine de ces erreurs. Mionnet décrit (*Médailles romaines* t. II p. 397) une autre médaille d'argent de Julius Nepos portant CONOB, et il cite le *Museum Vindobonense,* c'est-à-dire le catalogue du cabinet impérial, fait par Eckhel. Mais

ment notre explication; CONOB signifierait alors que cette monnaie d'argent avait été frappée en rapport avec le sou d'or. Et si, dans les dernières siècles de l'empire, on a mis quelquefois les lettres OB sur les monnaies d'argent et de bronze, çela s'explique par l'oubli dans lequel était tombée la signification de CONOB, ignorée même de Gédrène.

le même exemplaire est décrit dans ce catalogue (vol. II p. 530 n. 6) sans qu'il soit fait mention de CONOB. Dans l'article de *Pulcheria* (p. 378), Mionnet a réuni dans la même description des médailles d'or et d'argent; les lettres CONOB ne se rapportent donc pas aux médailles d'argent. Il en est de même des monnaies de Glycerius (p. 389). Dans Banduri (vol. II p. 508), deux monnaies de Théodose le Grand, portant les lettres OB, sont rangées parmi les médailles d'argent; l'une, portant TESOB, est prise du livre de Mezzabarba qui l'avait tirée de l'ouvrage d'Occo, mais celui-ci la cite précisément comme une monnaie d'or (éd. II, p. 568). L'autre est prise de Ducange, qui n'en mentionne pas le métal dans le texte; ou bien c'est par une erreur de la part de son graveur qu'il y a sur la planche le signe AR au lieu d'AV, ou bien la monnaie était moulée sur une pièce d'or, car elle a un de ces types propres aux monnaies d'or; aussi Mionnet ne la connaît-il que comme une monnaie d'or. Une monnaie d'argent de Léon Ier (Wiczay, vol. II, pl. III, n. 49, p. 215), portant les lettres CONOB, a sans doute été moulée sur une monnaie d'or, car elle en a les types, et l'on sait que ce catalogue de Wiczay ne mérite guère de confiance. De même un *argenteus* de Romulus Augustulus (Wiczay, vol. II, monnaies d'argent, pl. de supplément, n. 20) a les types de l'*aureus*. Le pendant de cela se trouve dans Mionnet (p. 398), qui décrit une prétendue monnaie d'or du même empereur, sur laquelle manquent les lettres CONOB. Il l'a prise de Banduri, à ce qu'il dit, et celui-ci de Ducange, qui (*Familiae byzantinae*, p. 81) n'en indique pas le métal; c'est sans doute une monnaie d'argent, à en juger par les types. En suivant Banduri, Mionnet s'est donc encore trompé ici dans l'indication du métal. Eckhel, en décrivant une petite monnaie d'argent de Théoderic, roi

des Ostrogoths (*Catalogus Musei Caesarei*, t. II, p. 531, n. 3), dit que sous la tête se trouvent les lettres CONOB. Dans sa *Doctrina* il n'en parle pas. C'est sans doute la monnaie dont un autre exemplaire fait partie du cabinet du prince de Waldeck, à Arolsen, et qui a l'inscription rétrograde DN ANASTASIVS PP AVG autour de la tête, et sous la tête : ONO;[1] tout cela est arrangé de manière que la lettre G du mot AVG et la lettre D du chiffre DN sont placées immédiatement avant et après les lettres ONO, ainsi : ...AVGONODN... Ces lettres GONOD, Eckhel les a lues par erreur CONOB. Il serait facile d'augmenter le nombre de ces exemples, mais nous en avons assez dit pour pouvoir borner là nos citations.

Il ne faut donc pas s'étonner que, habitués au fréquent usage de ces lettres OB, les auteurs aient quelquefois cru les voir où elles ne se trouvaient point, et cela a pu leur arriver d'autant plus facilement, si les monnaies n'étaient pas bien conservées. Mionnet lui-même, ce connaisseur si habile, a commis cette méprise en décrivant la monnaie de Nepos dont nous avons parlé.

Le chevalier San Quintino affirme, dans son intéressant traité sur les médailles de Justinien Rhinotmète, publié en 1845, que les monnaies d'argent ne portent point les lettres OB. A l'époque de cette publication, il n'avait pas encore connaissance de notre explication de CONOB. «Faute de mieux, dit-il, j'adopte l'ancienne explication *obsignatus,* parce qu'au lieu des lettres OB on rencontre aussi OBS.» Mais il oublie qu'on y rencontre tout aussi souvent OBT, et qu'il est évident

[1] D'autres exemplaires ont à la même place ·N· (*Narbona?*), ou ·R· (*Roma?*), ou IMD (peut-être *Mediolanum*); les deux O à côté du N dans notre monnaie ne sont que des ornements, comme les points à côté du ·N· et du ·R·

qu'on ne peut expliquer les lettres S et T que par les mots *secunda* et *tertia (officina)*. D'ailleurs, il est impossible de prêter aux lettres CONOB le sens de CON*stantinopoli* OB*signatus*, sur toutes ces monnaies qui, outre CONOB, portent encore des lettres indiquant le nom de la ville où la pièce a été frappée, par exemple MD, RV. De plus il faut bien remarquer que *obsignare pecuniam* ne veut point dire battre monnaie, mais déposer une somme après y avoir mis son cachet.[1] Dans les *Annali numismatici* de M. Fiorelli (vol. I p. 145), l'opinion de M. San Quintino sur l'ancienne explication par *obsignatus* est répétée, et l'on ajoute que M. San Quintino a objecté à notre explication, dont il a eu connaissance dans l'intervalle, que, du temps de Valentinien I[er], les lettres numérales grecques n'étaient pas encore en usage. Mais les recherches sur lesquelles se fonde cette objection ne peuvent pas être exactes, vu qu'il n'y a pas un cabinet, pas un catalogue qui ne prouve le contraire.[2] Voici encore une autre objection de M. San Quintino, que

[1] Fideiussor qui pecuniam in iure obtulit et propter aetatem eius qui petebat obsignavit ac publice deposuit. Dig. Lib. XVII Tit. I Lex 56.

Debitor usurarius creditori pecuniam obtulit, et eam, cum accipere noluisset, obsignavit ac deposuit. Dig. Lib. XXII Tit. I Lex 7.

[2] Depuis que l'on a commencé à écrire par abréviation le nom de la ville et le chiffre de l'atelier monétaire dans l'exergue, vers la fin du troisième siècle, les monnaies portent à côté d'inscriptions latines les lettres numérales grecques Α Β Γ Δ Є Ϛ Ζ Η Θ. Ce sont les monnaies de bronze qui les premières portent ces lettres. Sur celles de Constantin le Grand, des abréviations comme ΓSIS ΔSIS (3 Siscia, 4 Siscia) sont déjà communes; de même C·Γ (Constantinopolis 3) et des abréviations analogues sur ses monnaies d'argent et sur celles de ses successeurs. Sur les monnaies d'or les lettres numérales grecques apparaissent en même temps que les lettres OB, et c'est là une raison de plus de prendre OB pour le chiffre numéral grec 72. Un sou d'or de Valentinien I[er] porte ANOBΘ, un autre de Valens ANOBΔ. (Mionnet p. 311, 318.)

nous avions prévenue dans notre traité sur Justinien, p. 68. Le savant numismate de Turin dit que les médaillons ne servaient pas de monnaies courantes, qu'ils ne sont jamais *multipli del solido* et qu'à cause de cela les lettres OB, qu'ils portent, ne peuvent pas signifier 72. Personne n'a prétendu que les médaillons, surtout ceux qui sont d'un grand module et pourvus d'ornements, aient jamais eu cours; mais sans avoir eu cours ils ont toujours été frappés sur le pied du sou d'or, comme on peut s'en convaincre par le poids de tout médaillon sans ornements ni bélière. Ils ont toujours le poids de 1¼, 2, 3, 6, 9 sous d'or etc. du même empereur; par conséquent ils sont «*multipli del solido.*»

Le dernier de nos adversaires, M. Garrucci, a condamné notre explication en publiant un *exagium* des temps du Bas-Empire (*Fiorelli, Annali numismat.*, vol. I, p. 207, n. 63, pl. VI n. 14). L'inscription N̊ OB, *νομίσματα* 72, inscription due à la livre suivant le passage des Basiliques que nous citons p. 21, assigne à cet *exagium* la valeur d'une livre. N'étant pas bien conservée, selon la notice de M. Garrucci, cette livre ne pèse que 309.5 grammes au lieu de 327.45, poids exact de la livre romaine. L'inscription N̊ OB de cette pièce constate que les lettres OB sur les monnaies d'or se rapportent à la division de la livre en 72 sous d'or.

M. Garrucci y trouve au contraire une preuve contre notre opinion. Voici son raisonnement: « Si Valentinien «ordonna de tailler la livre en 72 sous, au lieu des 84 «que Constantin le Grand en avait fait frapper, «cela ne pouvait être exécuté que de deux manières: «ou bien en augmentant le poids du sou, ou bien en «diminuant celui de la livre. Ni l'une ni l'autre de ces «alternatives n'a eu lieu, car, d'un côté, les sous de «Valentinien n'ont pas un poids plus fort que ceux de

«Constantin, ils pèsent tous quatre grammes et «quelques kilogrammes,[1] et, de l'autre, l'*exagium* «datant du temps postérieur à Valentinien nous apprend «que la livre n'a pas été diminuée. Par conséquent Valen-«tinien n'a pas taillé la livre en 72 sous d'or, et OB ne «peut pas signifier 72.»

La première assertion de M. Garrucci, sur laquelle se basent tous ses arguments, c'est-à-dire que le sou de Constantin le Grand est $\frac{1}{84}$ de la livre, cette assertion est fausse; ce sou, comme le montre chaque pesée, est $\frac{1}{72}$ de la livre, et par conséquent toutes les conclusions de M. Garrucci sont nulles. Sa seconde assertion, que tous les sous des temps de Constantin et de Valentinien pèsent 4 grammes (c'est ainsi que calcule M. Garrucci, qui ne compte pas les «*pochi chilogrammi*»), n'est pas moins fausse. Ils pèsent $4\frac{1}{2}$ grammes, donc 72 sous de Constantin et de Valentinien, quand on les pèse (ce que M. Garrucci ne paraît jamais avoir fait), ne donnent pas, comme il dit, une livre de 288 grammes, mais la véritable livre romaine de 324 à 327 grammes.

Nous avons donc réfuté toutes les objections de nos adversaires, et nous ajouterons ici qu'on a omis d'opposer à notre explication précisément la meilleure de celles qui l'ont précédé, savoir que les lettres OB sont l'abréviation d'*obryzum*. Cette explication se fonde sur le fait que les lettres OB ne se rencontrent que sur les monnaies d'or; de plus, elle est appuyée par le fréquent usage que les auteurs font du mot ὄβρυζον dans le sens d'or pur, et elle élude la difficulté résultant de ce que CON, si ce mot est écrit à côté de MD RV etc., ne peut

[1] M. Garrucci en parlant de kilogrammes veut sans doute dire milligrammes; le kilogramme est égal à 1000 grammes, le milligramme est $\frac{1}{1000}$ de gramme.

pas indiquer que la monnaie ait été frappée à Constantinople, parce qu'elle permet de reconnaître en CONOB CON*stantinopolitanum* OB*ryzum*, c'est-à-dire : or pur au titre de Constantinople, inscription qu'il serait tout à fait naturel de voir aussi sur les monnaies de Milan, de Ravenne, etc. Réellement cette explication rencontre si peu d'objections directes, qu'on ne l'abandonnera que pour une autre plus convaincante. Nous n'hésitons pas à alléguer ici encore une fois cette explication, la meilleure de toutes celles qui ont précédé, avant de passer à l'exposition et à la discussion de la nôtre.

Pline dit : *Post haec placuit X XL signari ex auri libris; paulatimque principes imminuere pondus : minutissime Nero, ad XLV.* [1]

Le poids de beaucoup de monnaies d'or bien conservées du Cabinet royal prouve presque complétement la vérité de l'assertion de Pline. La livre romaine pèse 327.45 grammes; d'après cela l'aureus, $\frac{1}{40}$ de la livre, pèse 8.185 grammes, et les deniers de la république que nous avons sous les yeux atteignent à peu près ce poids.

	Poids en grammes.	Nombre des pièces que contient la livre.
Sous Auguste commence la diminution du poids; ses monnaies d'or ont un poids moyen de	7.9	$41\frac{1}{2}$
Celles de Tibère jusqu'à Claude . .	7.7	$42\frac{1}{2}$

[1] *Hist. nat.*, XXXIII 13.

	Poids en grammes.	Nombre des pièces que contient la livre.
Les monnaies plus anciennes de Néron ont encore le poids de celles de Claude, les monnaies plus récentes descendent jusqu'à	7.3	45
A peu près le même poids diminué reste sous Galba jusqu'à Titus.		
Les *aurei* de Domitien et de Nerva pèsent	7.4	44¼
et même	7.5	43½
Ceux de Trajan jusqu'à Caracalla . .	7.4	44¼
et ils descendent jusqu'à	7.2	45½
Héliogabale jusqu'à Sevère Alexandre	6.4	51
Puis le poids flotte de manière qu'on ne peut décider pour quelques pièces si elles représentent l'*aureus* entier ou quelque partie de l'*aureus*. De Gordien III jusqu'au temps de Dioclétien on trouve des pièces de	5.3	61¼
d'autres de	4.5	72¾
quelques-unes de	3.7	88½

Les pièces de 1½ et de 2 deniers d'or se rapportent à une unité de 4.5 grammes. Il semble vraiment qu'on ait frappé en même temps différentes espèces de monnaies d'or.

En rétablissant l'ordre dans toutes les branches de l'administration, Dioclétien fit cesser aussi les irrégularités qui, sous ses prédécesseurs, s'étaient glissées dans le monnayage des pièces d'or. Ce fut lui aussi qui recommença à frapper des deniers d'argent pur, dont

il marqua une partie comme valant $\frac{1}{96}$ de la livre. La *sacra moneta* est nommée et représentée sur beaucoup de ses monnaies.

	Poids en grammes.	Nombre des pièces que contient la livre.
Un grand nombre des *aurei* bien conservés de Dioclétien, de ses co-régents et de ses successeurs ont un poids de	5.3	$61\frac{1}{4}$
jusqu'à	5	$65\frac{1}{2}$
Constantin le Grand, pendant son règne long et régulier, introduisit un nouveau système de monnayage des pièces d'or. Ce fut alors que l'or commença à servir de base aux comptes; la principale pièce s'appelait *solidus*, l'entier.		
Les *aurei* frappés pendant qu'il était encore César ont le poids des pièces de ses prédécesseurs; un de ces *aurei*, faisant partie du cabinet de M. de Rauch, et portant l'inscription *Principi juventutis*, pèse	5.23	$62\frac{2}{3}$
Mais au contraire tous les sous d'or qu'il frappa depuis qu'il fut devenu *Augustus*, autant que nous en connaissons, pèsent 4.5 jusqu'à . .	4.55	72

et par conséquent les *semisses* pèsent $2\frac{1}{4}$ grammes, les tiers de sou $1\frac{1}{2}$ grammes. Il y a aussi des médaillons de $6\frac{3}{4}$ grammes, qui valent ainsi $1\frac{1}{2}$ sous d'or, et d'autres d'un plus grand module, qui représentent toujours un certain nombre de sous.

Les monnaies d'or de Maximin Daza, devenu César et Augustus en même temps que Constantin, font voir que ce nouveau système fut introduit au commencement du règne de Constantin; trois *aurei* du César Maximin qui se trouvent au Cabinet royal de Berlin, ont encore l'ancien poids de 5.2 grammes, tandis qu'un sou frappé par lui en l'honneur de Constantin en 312, temps où Maximin était déjà Augustus, a le nouveau poids.

Sous Constantin le Grand le poids du sou d'or était donc fixé à $\frac{1}{72}$ de la livre, et le chiffre LXXII se trouve aussi sur un de ses sous, qui porte une Victoire marchant et l'inscription VICTORIA CONSTANTINI AVG, comme nous l'avons dit p. 5, note; le même chiffre se trouve sur cet autre sou d'or du César Constant, fils de Constantin, portant la même Victoire et l'inscription analogue VICTORIA CAESAR NN; c'est le sou qu'a décrit M. Chabouillet, et dont deux autres exemplaires sont conservés à Trèves et à Gotha. Un sou d'or du César Constantin le Jeune porte le même type de revers que celui de Constant, mais sans le chiffre LXXII (Mionnet, Méd. Rom. vol. II p. 247). Ces trois sous, frappés tous à Antioche, doivent être considérés comme de même date, et appartiennent dans ce cas aux années 333—337, car ce ne fut que pendant ces années que Constant fut César.

Il est donc prouvé par le chiffre LXXII mis quelquefois sur les monnaies, aussi bien que par leur poids, que le sou de Constantin était de $\frac{1}{72}$ de livre. Cette division de la livre en 72 sous est indiquée de même dans une loi de cet empereur, suivant laquelle les sous portant son effigie *(nostris vultibus figurati)*, par opposition à ceux de ses prédécesseurs, étaient frappés de manière à avoir un poids de 4 scrupules. Codex Theodos. lib. XII, tit. 7, lex 1. Imp. Constantinus A. ad Eufrasium

Rationalem trium provinciarum. Si quis solidos appendere voluerit auri cocti, VI solidos quaternorum scripulorum nostris vultibus figuratos appendat pro singulis unciis, XII vero pro duabus, iuxta hanc formam omnem summam debiti illaturus : eadem ratione servanda et si materiam quis inferat, ut solidos dedisse videatur, etc. XIIII Kal. Aug. (anni 325).[1]

Quatre scrupules font le $\frac{1}{72}$ de la livre, car la livre a 288 scrupules.

Telle est la loi qui, d'après les paroles de M. Chabouillet, « nous manque malheureusement. » (Revue numismatique, 1849 p. 16.)

Si après la mort de Constantin le Grand, surtout sous les usurpateurs Magnence et Décence, cette règle n'est plus bien strictement observée, il n'y a rien là de surprenant.

Entre autres ordonnances réglant tout ce qui avait rapport à l'argent, Valentinien I[er] et Valens donnèrent, au commencement de l'année 367, une loi suivant laquelle toutes les fois qu'on payait en barres une somme de sous d'or, la livre d'or devait être comptée à 72 sous.[2] Il en résulte naturellement que 72 sous étaient frappés de la livre, ce qui est aussi constaté par le poids des sous de Valentinien I[er] et de Valens, lesquels

[1] Il est prouvé jusqu'à l'évidence qu'il faut lire VI et XII et non pas VII et XIIII, car sans cela l'once, au lieu d'être de 24 scrupules, serait de 28, ce qui est impossible, car la proportion : 1 livre = 12 onces = 288 scrupules était constante. Mais la question relative à la leçon n'a point d'influence sur nos recherches, car nous ne nous rapportons qu'aux mots : solidos quaternorum scripulorum. Cependant notre argumentation numismatique donne une nouvelle force aux corrections VI et XII. déjà reconnues justes.

[2] Cod. Theodos. lib. XII tit. 6 l. 13. Quotiescunque certa summa solidorum pro tituli qualitate debetur, et auri massa transmittitur, in septuaginta duos solidos libra feratur accepta. Cf. Cod. Just. lib. X tit. 70 (72) l. 5.

pèsent 4½ grammes, ce qui fait $\frac{1}{72}$ de la livre, proportion qui dès lors resta la proportion normale; encore est-il dit dans les Basiliques que la livre contient OB (72) sous d'or, *ἐχούσης τῆς λίτρας* OB *νομίσματα.*[1] De même la *Supputatio litrarum,* qui se trouve à la fin du *Novum rationarium Alexii Comneni,* commence par les mots: *τὰ* OB *νομίσματα ποιοῦσι λίτραν μίαν.*[2]

A l'époque même où cette loi de l'année 367 fut publiée, les lettres OB parurent sur les monnaies d'or. Nous avons montré plus haut que ces lettres ne se rencontrent pas encore sur les monnaies de 366, et qu'on peut prouver qu'il en fut fait usage dès 368. Comme on lisait autrefois sur le revers de quelques monnaies d'or de Constantin et de son fils Constant le chiffre LXXII écrit dans le champ, c'est maintenant également dans le champ que nous rencontrons le chiffre OB, c'est-à-dire LXXII, sur la monnaie de Valens, mentionnée plus haut,[3] monnaie qui, comme le démontre son inscription VOT V, était frappée pour la fête des Quinquennales célébrée le 28 mars 368. Ainsi la plus ancienne monnaie portant les lettres OB présente ce chiffre grec à la même place du revers où se trouvait autrefois le chiffre romain LXXII. C'est sans doute une raison de plus de croire que OB et LXXII ont la même valeur.

Dès lors on commence à mettre OB dans l'exergue, non d'abord sur toutes les pièces des diverses villes, mais bientôt l'usage en devient général; et enfin ces lettres ne manquent plus sur aucune pièce. Ou bien CONOB seulement est inscrit dans l'exergue, ou bien on y voit encore, dans le champ, l'abréviation du nom

[1] Basilic. LVI 5 1.
[2] Analecta gr. Benedict. p. 392.
[3] p. 8 note 1.

de quelque ville, p. e. MD *(Mediolanum)* RM *(Roma)*, ce qui ne se trouve que sur des monnaies occidentales, qui portent alors pour la plupart COMOB au lieu de CONOB; ou bien enfin on rencontre dans l'exergue, à côté de OB, au lieu de CON le nom abrégé de quelque autre ville p. e. TROB TESOB ANOB.

Voici des exemples des trois manières les plus fréquentes de mettre OB :

	R M	
CONOB	COMOB	TROB

Les sous que les Ostrogoths frappèrent en Italie du temps d'Anastase offrent dans le champ du revers un monogramme comme RM MD RV, au lieu des lettres RM MD RV, qui se trouvent, sur les monnaies des empereurs, des deux côtés de la figure du revers. Dès le règne de Justinien, qui réunit les deux parties de l'empire, l'on cesse d'indiquer les villes monétaires sur les monnaies d'or, et l'on se borne à mettre CONOB dans l'exergue. Vers la fin du huitième siècle, sous Constantin Copronyme (mort en 775), on cesse tout à fait de mettre CONOB sur les monnaies, parce qu'alors le revers est occupé presque toujours par un buste, de manière qu'il ne reste plus d'exergue où l'on eût pu inscrire ces lettres. Enfin on avait oublié jusqu'à la signification de CONOB, et Cédrène, comme on le sait, l'expliqua par *Civitates Omnes Nostrae Obediant Benerationi.*

Comme c'est du temps de Valentinien I[er] que l'usage des lettres numérales grecques sur les monnaies d'or a commencé à être général, il faut à plus forte raison voir dans OB un chiffre grec. Certainement on préférait mettre au lieu du chiffre romain LXXII les lettres grecques OB, parce qu'elles occupaient moins de place dans l'étroit espace de l'exergue.

On indiqua le pied de 72 sous à la livre par la même marque, OB, tant sur les fractions du sou que sur le sou même et sur ses multiples.

Avant que Valentinien I[er] et Valens eussent donné la loi, on ne rencontre jamais les lettres OB, et s'il en est parlé comme se trouvant sur des monnaies antérieures, cela ne se fonde que sur des leçons ou des attributions erronées. Voici un exemple d'une pareille erreur. Mionnet (Méd. Rom. II p. 289) décrit une monnaie de Constance Gallus, neveu de Constantin le Grand, comme portant CONOB dans l'exergue; il la cite d'après le *Museum Theupoli;* mais dans ce dernier livre (vol. II p. 347) la description de cette monnaie ne dit rien de CONOB, elle se borne à dire «*in imo* ....» Accoutumé au fréquent usage de CONOB, Mionnet a suppléé ces lettres arbitrairement et faussement. Les exemples allégués par Henrion sont déjà réfutés par Eckhel (*Doctrina* VIII p. 521). Un autre exemple, c'est la monnaie de Vetranio (mort en 356), contrefaçon de Becker, comme nous l'avons dit p. 9.

Un exemple tout à fait analogue d'un chiffre indiquant la valeur, placé dans l'exergue ou dans le champ, et écrit tantôt en latin, tantôt en grec, c'est XXI et KA, chiffres qui se trouvent sur les monnaies de billon d'Aurélien et d'autres empereurs de ces temps. Tout comme dans TROBS TROBT le chiffre indiquant la valeur est inscrit entre le nom de la ville et le chiffre de l'atelier monétaire, de même on voit sur les monnaies de Dioclétien SXXIT TXXIT, c'est-à-dire : *secunda* 21 *Treverica, tertia* 21 *Treverica.* La justesse de cette explication est garantie par la série PXXIT, SXXIT, TXXIT, QXXIT, VXXIT, VIXXIT. Sur d'autres monnaies de billon on lit XXI dans le champ, et ALЄ (Alexandrie)

dans l'exergue, de même que des sous d'or de Constantin le Grand et de Constant portent LXXII dans le champ et SMAN (*Sacra Moneta Antiochena*) dans l'exergue.

De même que les sous d'or sont désignés par les lettres OB comme formant la 72ième partie de la livre d'or, ainsi une quantité de deniers d'argent sont désignés par le nombre XCVI comme la 96ième partie de la livre d'argent.

La république divisa d'abord la livre d'argent en 84 deniers, puis elle diminua un peu le poids du denier; sous les premiers empereurs cette proportion se maintint, de sorte que Pline pouvait encore dire : *cum sit justum LXXXIV e libris signari.*[1] Mais bientôt le poids des deniers diminua au point que la livre en contenait 96, comme cela est attesté par les anciens métrologues. Ce poids se conserva, tandis que le titre de l'argent alla toujours baissant, et que l'on finit par frapper des monnaies qui ne contenaient presque plus d'argent.

Dioclétien, qui, comme nous l'avons dit plus haut, rétablit la régularité dans le monnayage de l'or, fut aussi le premier qui recommença à frapper des deniers d'argent pur, en faisant usage de l'ancien pied, c'est-à-dire en divisant la livre en 96 deniers. Et tout comme on mit plus tard les chiffres LXXII et OB sur les sous d'or pour les désigner comme valant la 72ième partie de la livre, de même l'on mit, du temps de Dioclétien, le chiffre XCVI dans le champ du revers de quelques deniers d'argent, précisément pour les désigner comme valant $\frac{1}{96}$ de la livre. Dioclétien et ses trois co-régents frappèrent de pareils deniers.

Constantin le Grand, qui taillait la livre d'or en 72 sous, et y mettait le chiffre LXXII, inscrivit aussi

[1] Hist. nat. XXXIII 46.

dans l'exergue de quelques-uns de ses deniers d'argent le chiffre XCVI (Mionnet, Med. Rom. t. II p. 220, *Conservator Kart. suae;* Tanini p. 265, exemplaire de la collection Buoncompagni; Catalogue d'Ennery p. 386).

Eckhel ne savait pas donner d'explication du chiffre XCVI sur les deniers du temps de Dioclétien; cependant elle est facile à trouver, [1] et le poids d'une grande quantité d'exemplaires en garantit la justesse. Grâce à la complaisance de M. Arneth, nous possédons les empreintes et l'indication de poids de douze pièces de cette catégorie, du cabinet impérial de Vienne; sept autres indications de poids, mais pas tout à fait exactes, à ce qu'il semble, sont données dans le catalogue d'Ennery, cinq dans le *Catalogue of Roman coins* par Akerman, et trois de ces monnaies se trouvent dans le Cabinet royal de Berlin. Au-dessous du chiffre XCVI, qui occupe le champ du revers et qui est entouré d'une couronne, plusieurs de ces monnaies portent l'abréviation d'un nom de ville. Nous ne connaissons que AQ (Aquileja), et T, vraisemblablement Trèves. D'autres pièces sans indication de ville présentent le chiffre divisé en deux lignes $\frac{\text{XC}}{\text{VI}}$. Les leçons erronées XCVIIT, VCVI, VCVC, données par Banduri et d'autres auteurs, ont déjà paru douteuses à Eckhel, mais Mionnet en répète une partie.

Nous produisons ici les 27 pièces dons nous connaissons le poids.

Diocletianus.

	Grammes.
1. Aquileia, à Vienne, en bon état	3.207
2. Aquileia, Catal. d'Ennery, p. 382	3.82
3. Treviri, à Vienne, en bon état	3

[1] Voyez *Bulletino dell' instituto archeologico* 1845 p. 197, et Akerman *Num. Chron.* t. XI p. 119.

Maximianus Herculeus.

Grammes.

1. Aquileia, Cabinet royal de Berlin, fleur de coin 2.86
2. Aquileia, à Vienne, fleur de coin 3.792
3. Aquileia, à Vienne, fleur de coin 3.062
4. Aquileia, à Vienne, fleur de coin 3
5. Treviri, Cabinet royal de Berlin, avec un trou 2.97
6. Treviri, Cabinet royal de Berlin, avec deux trous 2.7
7. Treviri, Catal. d'Ennery, p. 383 . . . . 3.4
8. Sans chiffre de ville, à Vienne, fleur de coin 2.697
9. Sans chiffre de ville, à Vienne, usée 2.697
10. Sans chiffre de ville, Akerman, I p. XIX . . 3.36
11. Sans chiffre de ville, Catal. d'Ennery, p.383 3.4

Constantius Chlorus.

1. Aquileia, à Vienne, fleur de coin 3.062
2. Aquileia, Akerman, I p. XIX 3.1
3. Treviri, à Vienne, fleur de coin 3.207
4. Treviri, Akerman, I p. XIX 2.85
5. Treviri, Catal. d'Ennery p. 383 . . . . 3.98
6. Sans chiffre de ville, à Vienne, fleur de coin 3.573
7. Sans chiffre de ville, Akerman, I p. XIX . 4
8. Sans chiffre de ville, Catal. d'Ennery, p. 383 3.98

Galerius Maximianus.

1. Treviri, à Vienne, fleur de coin 3
2. Sans chiffre de ville, à Vienne, fleur de coin 3.646
3. Sans chiffre de ville, Akerman, I p. XIX . . 3.24
4. Sans chiffre de ville, Catal. d'Ennery, p.384 3.82

La monnaie de Constantin le Grand portant XCVI dans l'exergue (Catal. d'Ennery, p. 386) . . . 3.19

La livre romaine pèse 327.45 grammes; donc la 96ième partie de la livre est de 3.41 grammes, et c'est à cela que se monte le poids moyen de ces monnaies, comme cela résulte du poids des 21 pièces les mieux conservées de notre liste. Que quelques exemplaires moins bien conservés soient de moindre poids, et que d'autres aient un poids un peu plus fort, cette irrégularité s'explique par le fait que l'argent n'était pas monnayé avec la même exactitude que l'or, et que des monnaies d'argent de ces temps, bien conservées, diffèrent entre elles pour le poids, lors même qu'elles portent les mêmes types et le même nom de ville; il en est de même des deniers d'argent pur frappés par les premiers empereurs.

C'est donc avec certitude qu'on peut dire que le poids normal des monnaies d'argent portant le nombre XCVI devait être de 3.41 grammes, et que dans ces pièces Dioclétien avait voulu rétablir les deniers purs des anciens empereurs.

En terminant nos recherches, nous ajouterons encore quelques remarques qui ont rapport à notre objet.

Un petit médaillon d'argent de Constant Ier (Mionnet, Méd. Rom. II p. 252 VICTORIAE DD NN AVGG), dont nous avons sous les yeux une empreinte en soufre, porte dans l'exergue le chiffre LX à côté des lettres AQ, chiffre d'Aquileja. Il paraît que le chiffre LX indique que la pièce est la 60ième partie de la livre; sa grandeur semble l'affirmer. Si la pièce était vraiment la 60ième partie de la livre, elle pèserait 5.45 grammes; nous n'en connaissons pas le poids, mais d'autres petits médaillons d'argent du même temps ont effectivement ce poids. On a réellement frappé des pièces de $\frac{1}{60}$ de livre, cela est prouvé par le passage suivant du Code Théodosien, d'après lequel une constitution des empereurs Valentinien II, Théodose Ier et Arcadius, de l'année 384,

défendait de distribuer au peuple des pièces d'argent plus fortes que la 60ième partie de la livre. Codex Theodos. lib. 15 tit. 9 lex 1. Cum publica celebrantur officia, sit sportulis nummus argenteus; nec maiorem argenteum nummum fas sit expendere, quam qui formari solet cum argenti libra una in argenteos sexaginta dividitur.

C'était Caracalla qui avait le premier frappé cette espèce de monnaie de 60 pièces à la livre. Quant au bas titre de ces pièces, le métal en est égal à celui des deniers du même temps, que l'on continuait à frapper. du moins dans les premiers temps après Caracalla. Le poids moyen des deniers de Caracalla est de 3.41 gram., de sorte qu'il y en a environ 96 à la livre, tandis que les monnaies de plus grand module ont un poids moyen de 5.45 grammes, de sorte qu'il y en a 60 à la livre.

Ce sont probablement ces monnaies plus grandes qu'on entendait sous le nom de *pecunia majorina,* répété souvent par les auteurs. Les deux espèces, les pièces de $\frac{1}{96}$ et celles de $\frac{1}{60}$ circulèrent longtemps, et c'est aux pièces de $\frac{1}{60}$, la *pecunia majorina,* que se rapporte le passage cité du *Codex Theodosianus.*

Les monnaies d'argent plus petites, les deniers, qui pèsent à peu près $\frac{1}{96}$ de la livre, comme nous l'avons dit, semblent avoir été comprises plus tard sous le nom de *centenionales,* donné dans les passages suivants à la monnaie d'argent ordinaire. Leur poids presque toujours trop léger fait présumer que la livre n'était plus de 96 pièces, mais de 100. Cod. Theod., lib. IX, tit. 23, l. 1. Et si forte cum mercibus ad quascunque provincias venerint naves; cuncta solita licentia mercabuntur praeter pecunias quas more solito maiorinas vel centenionales communes appellant. (Anno 356, Impp. Constantio A. et Juliano C.) — Cod. Theod. lib. IX tit. 23

l. 2. Centenionalem tantum nummum in conversatione publica tractari praecipimus, maioris pecuniae figuratione summota. (Anno 395 Impp. Arcadio et Honorio.) Aux derniers mots de ce passage correspond le fait que, du temps d'Arcadius et d'Honorius, on ne frappait plus de monnaies d'argent représentant la pièce de $\frac{1}{60}$.

Nous allons résumer brièvement les résultats de nos recherches. La coïncidence chronologique de l'usage des chiffres LXXII et OB sur les sous d'or, et des lois qui ordonnèrent la division de la livre d'or en 72 sous, est avérée; les chiffres XCVI et LX sont inscrits sur des monnaies d'argent dans l'intention de les marquer comme la 96ième et la 60ième partie de la livre; il y a des monnaies de bronze qui portent, ou en latin ou en grec, le chiffre 21, XXI ou KA, qui en indique la valeur: de même le chiffre LXXII ou OB signifie que les monnaies d'or, sur lesquelles il est inscrit, sont à la taille de 72 sous à la livre.

BERLIN. IMPRIMERIE ROYALE. (R. DECKER.)

6

SUR

LES KHAZARS.

MÉMOIRE

LU A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES
LE 28 FÉVRIER ET LE 7 MARS 1851,

PAR

M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN,

EX-SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,
VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ETHNOLOGIQUE,
MEMBRE CORRESPONDANT DES SOCIÉTÉS GÉOGRAPHIQUES DE SAINT-PÉTERSBOURG
ET DE FRANCFORT, ETC.

EXTRAIT DES NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES, 1851.

PARIS. — IMPRIMÉ PAR E. THUNOT ET Ce.
26, RUE RACINE, PRÈS DE L'ODÉON.

SUR LES KHAZARS.

I.

De tous les peuples nomades qui jusqu'au douzième siècle de notre ère ont apparu et dominé tour à tour au nord de la mer Caspienne et du Pont Euxin, le plus puissant et le plus remarquable, ce sont les Khâzars. Par l'étendue et la durée de leur domination, par leurs rapports avec les États contemporains, par les circonstances mêmes de leur propre développement historique et les longs souvenirs qu'ils ont laissés après eux, les Khâzars ont eu dans l'histoire un rôle beaucoup plus considérable qu'aucune des hordes qui les avaient précédés dans les steppes sarmatiques, ou qui les y ont suivis antérieurement aux Mongols de Tchinghiz-khân. Les Huns d'Attila, vers la fin du cinquième siècle, eurent un plus grand retentissement dans le monde occidental, qu'ils remplirent un moment de ruines et d'épouvante; mais ce ne fut qu'une apparition, rapide comme l'ouragan. La puissance des Khâzars ne dura

guère moins de cinq siècles. Aussi ce peuple a-t-il été depuis cent ans, soit en France, soit en Allemagne et en Russie, l'objet de beaucoup de recherches et de travaux critiques. De Guignes, dans son Histoire des Huns (1), Pray, dans ses Annales Hongroises (2), Ludwig Schlœzer dans son Histoire générale du Nord (3), Thunmann, dans ses Recherches sur les peuples de l'Europe orientale (4), Abel-Rémusat, dans ses *Recherches sur les Langues Tartares* (5), Klaproth, dans une dissertation spéciale (6), M. d'Ohsson, dans son excellent ouvrage

(1) T. I, 2e partie, p. 507-509, 1756. Pour Deguignes, les Khâzars sont des Turks.

(2) *Annales Veteres Hunnorum, Avarum et Hungarorum*. Vindobonæ, 1761, in-fol., p. 308 sq. Ejusd. *Dissertationes criticæ*, Vindob., 1775, in-fol. Diss. IV, de Chazaris. p. 58 sqq. Pray regarde aussi les Khâzars comme un peuple de race turque.

(3) *Allgemeine Nordische Geschichte*. Halle, 1771, in-4°, p. 524 sqq. Schlœzer croit aussi que la langue des Khâzars était le turk.

(4) *Untersuchungen über die Geschichte der östlichen europäischen Völker*. Leipzig, 1774, in 8°, p. 129-164. Au milieu de recherches très-savantes, on trouve dans ce livre d'étranges erreurs ethnographiques. C'est ainsi, par exemple, que l'auteur croit que les Khâzars et les Alains ne sont qu'un seul et même peuple.

(5) Paris, 1820, in-4°, p. 315 sqq. Abel-Rémusat est le premier qui ait mis en doute l'extraction turque des Khâzars, qu'il est disposé à regarder comme une branche de la souche finnoise

(6) Mémoire sur les Khâzars Dans les *Mémoires relatifs à l'Asie*, t. I, 1824, p. 147-156, in-8°. Cp. même auteur les *Tableaux historiques de l'Asie*, p. 268 et suiv., 1826, in-4°. Il y a aussi de Klaproth, dans le *Nouv. Journal Asiat.* t. II, 1828, p. 413, une note sur la véritable position de Sarkel (la citadelle des Khâzars). Klaproth confirme par de nouvelles considérations le sentiment d'Abel-Rémusat sur l'origine finnoise des Khâzars.

sur le Caucase au x[e] siècle (1), feu M. Saint-Martin dans ses précieuses annotations à l'Histoire du Bas-Empire (2), M. Joseph Schafarik, dans son livre sur les Antiquités Slaves (3), M. Friedrich Neumann, dans un travail d'histoire ethnographique couronné en 1845 par l'Académie (4), se sont occupés avec plus ou moins d'étendue de l'histoire de ce peuple et de son origine. Stritter avait réuni, sous le titre de *Chazarica*, tout ce que les auteurs byzantins peuvent fournir sur ce sujet (5) : et deux membres de

(1) *Des peuples du Caucase et des pays au nord de la mer Noire et de la mer Caspienne dans le dixième siècle ; ou Voyage d'Abou-el-Cassim*. Paris, 1828, in-8°. Dans le texte de l'ouvrage (p. 30-71), M. d'Ohsson a fondu en un récit suivi tout ce que les auteurs orientaux fournissent sur les Khâzars ; puis dans une note rejetée en appendice, et qui est un véritable mémoire (p. 190-212), il rassemble et discute les informations fournies par les autres sources, notamment par les Byzantins.

(2) *Histoire du Bas-Empire*, par Lebeau, édition de M. de Saint-Martin. Paris, T. XI et suiv., 1830, p. 115, etc. Saint-Martin admet pleinement l'opinion d'Abel Rémusat et de Klaproth sur l'extraction finnoise des Khâzars.

(3) *Slawische Alterthümer* Deutsch übers. von Aerenfeld. Leipz., 1844, 2 vol. in-8°, T. II, p. 64 sqq. Pour le savant slave, les Khâzars se sont formés d'un mélange de populations dont la race turque était la base (*id.*, I, 38). Nous reviendrons sur ce point.

(4) *Die Völker des südlichen Russlands, in ihrer geschichtlicher Entwickelung*. Eine von der Königlichen Institut von Frankreich gekrönte Preisschrift. Leipzig, 1847, in-8°, p. 96 sqq. M. Neumann appelle les Khâzars un peuple turko-scythe (p. 99), ce qui revient probablement, dans la pensée de l'auteur, à l'opinion de Schafarik ; mais il les regarde comme foncièrement turks (p. 105).

(5) *Memoriæ populorum olim ad Danubium, Pontum Euxinum, Paludem Mæotidem, Caucasum Mare Caspium, et indè magis ad*

l'Académie Impériale de St-Pétersbourg, M. Frœhn et M. Dorn, ont fait un travail analogue sur les auteurs orientaux du khalifat(1), que M. d'Ohsson avait déjà dépouillés, mais sans donner les textes.

Après tant de travaux, dont plusieurs sont excellents, le sujet n'est cependant pas épuisé. Des points importants y sont restés inaperçus ou n'ont été entrevus que faiblement, et il nous a paru que certains côtés de la question appelaient de nouveaux développements. Nous nous sommes proposé tout à la fois, dans le travail actuel, de résumer ce que les recherches et les études antérieures ont établi de positif sur l'histoire des Khâzars, et surtout de les compléter, autant qu'il a été en nous, là où nous avons cru qu'elles laissaient à désirer.

II.

Ce n'est qu'à partir de la première moitié du VIIe siècle de notre ère que les Khâzars sont mentionnés par les auteurs byzantins; mais il est possible de suivre historiquement leurs traces en re-

septentriones incolentium, à Scriptoribus historiæ Byzantinæ erutæ et digestæ. Petropoli, 1771-79, 4 vol. in-4°, t. III, p. 541-578.

(1) *Veteres Memoriæ Chasarorum ex Ibn-Foszlano, Ibn-Haukale, et Schems-ed-dino Damasceno*, arabicè et latinè, curâ C. M. Fræhnii (1821). Dans les Mémoires de l'Académie Impér. des Sciences de Saint-Petersbourg, t. VIII, 1822, p. 577-620. — B. Dorn. *Beiträge zur Geschichte der kaukasischen Länder und Völker, aus morgenländischen Quellen* IV. *Tabary's Nachrichten über die Chasaren*, etc. (1842). *Ibid.*, 6e série, Sc. Polit. et Hist., t. VI, 1844, p. 445-601.

montant de mille ans au moins dans les temps antérieurs (1). Sans nous arrêter aux traditions antiques consignées dans la vieille Chronique géorgienne (2), ni à celles que Firdouçi a fait entrer dans son histoire héroïque de l'ancien Iran (3), tradition où la mention des Khâzars et de leurs irruptions se trouve reportée à des époques très-reculées, mais dont on peut à bon droit suspecter la valeur historique (4); sans nous arrêter, dis-je, à ces légendes

(1) C'est ce que nous avons déjà montré dans nos *Recherches sur les populations primitives et les plus anciennes traditions du Caucase*. Paris, 1847, in-8°, p 145 sqq. Nous en reproduirons ici quelques passages qui appartiennent à notre sujet actuel.

(2) Voy. nos *Recherches* citées dans la note précédente, p. 137 et suiv.; comp. l'*Histoire de la Géorgie*, traduite du géorgien par M. Brosset. Saint-Pétersb., 1849, in-4°, p. 24.

(3) Histoire de Lohrasp, dans le Châh-Namèh.

(4) A l'époque où Firdouçi travaillait à la vaste composition épique qui renferme tout ce que les premiers musulmans savaient de l'ancienne histoire de l'Asie irânienne, c'est-à-dire vers la fin du xe siècle de notre ère, les Khâzars étaient encore le peuple le plus puissant du nord du Caucase; il a pu arriver de là que le poëte leur ait attribué ce que les vieilles traditions racontaient des anciennes irruptions des tribus du nord dans les contrées du midi. Rien de plus commun que les anachronismes de ce genre dans les auteurs orientaux, complétement étrangers à la connaissance de l'antiquité. La même remarque s'applique en beaucoup de cas aux annales géorgiennes, dont la rédaction, dans leur forme actuelle, date du xie siècle. C'est ainsi, pour n'y citer qu'un exemple, que le nom des Turks-Patzinaks, qui n'arrivèrent sur la Méotide que dans la seconde moitié du ixe siècle, y figure dans des événements du 1er siècle de notre ère (*Hist. de la Géorgie*, trad. du géorg. par M. Brosset, p. 66 Saint-Pétersb., 1849, in-4°. Voy. aussi p. 159 et p. 177).

altérées de l'ancien Orient, où les noms, ainsi que les dates, ne nous apparaissent qu'à travers un voile fantastique, nous trouvons dans les plus anciennes notions que les Grecs aient eues sur la Scythie des indications certaines qui sont pour nous un premier jalon(1). Ces indications, c'est Hérodote qui les recueillit, au milieu du v[e] siècle avant notre ère, parmi les colons milésiens qui, depuis cent ans et plus, avaient couvert de leurs établissements commerciaux le pourtour nord du Pont-Euxin. Parmi les peuples scythes dont l'historien donne la nomenclature, on trouve mentionnés les *Katiars*, Κατίαροί, comme une des principales tribus de la nation(2); et lorsqu'on rapproche cette mention des indications ultérieures que nous allons rappeler, on est porté à croire que ces Katiars sont le même peuple que les Khâzars ou Khâzirs des historiens plus récents. Ce qui donne surtout de la force à ce rapprochement(3), indépendamment de l'analogie des noms, c'est qu'Hérodote cite avec les Katiars un autre peuple de même origine qu'il nomme *Basiléens* (4), dénomination que les traducteurs ont rendue par Scythes Royaux, selon la signification propre du mot grec; or la géographie arménienne de Moïse de Khorên, com-

(1) On peut voir à ce sujet notre *Mémoire historique sur la géographie ancienne du Caucase*. Paris, 1847, in 8°, p. 19.

(2) Hérodote, IV, 6.

(3) Le comte Potocki est le premier que nous sachions qui l'ait signalé, dans son *Histoire primitive des peuples de la Russie*, publiée par Klaproth, p. 33 et 230. Paris, 1829, in-8°.

(4) Hérodote, l. c. et c. 56.

posée vers le milieu du ve siècle de notre ère, nomme conjointement parmi les peuples de la Sarmatie les *Khazirs* et les *Barséliens* (1); de même qu'un des chroniqueurs de l'époque byzantine, Isaac Théophanès, fait sortir les hordes khâzares du pays de *Berzelia* (2). Il peut donc paraître au moins très-probable que les noms recueillis par Hérodote lui auront été transmis sous une forme légèrement altérée. Ses *Katiars* et ses *Basiléens*, nom qu'il faudrait lire *Barsiléens*, ne différeraient pas ainsi des *Khâzars* et des *Barzéliens* des siècles postérieurs. Seulement, ainsi qu'il est naturel de le supposer, des déplacements considérables se seraient opérés parmi ces tribus dans le laps de près de onze siècles que ces divers témoignages embrassent. Tandis que les Basiléens ou Barsiléens d'Hérodote demeurent dans les steppes qui bordent directement au nord le Pont-Euxin et la Méotide, où les placent aussi, au 1er siècle de notre ère, Pomponius Mela, Pline et Strabon, qui peut-être n'ont fait que suivre en ceci l'indication du vieil historien (3) Ptolémée, sept cents ans plus tard (vers l'an 150 de J.-C.),

(1) Géographie de Moïse de Khoren, traduite en français par M. Saint-Martin; dans ses *Mémoires sur l'Arménie*, t. II, p. 355. Cp. d'Ohsson, *Des peuples du Caucase*, p. 197.

(2) Theophanis *Chronographia*, p. 298, ed. Reg. Cp. Nicephorus Constant., p. 23.

(3) Pompon. Mela, lib. II, c. 1, p. 119. 1722; Plin., IV, 26, t. I, p. 217, Hard.; Strab., VII, p. 306 B. — Plin. (*ibid.*, p. 218), met aussi une tribu de *Basilidæ* beaucoup plus haut dans le nord-est, entre les Boudini et les Agathyrsi

rejette ses Sarmates *Basilidæ* vers les derniers confins du Nord (1). Moïse de Khorèn, deux cent cinquante ans après Ptolémée, met ses Barséliens sur le Volga inférieur (2); et les Huns-Avârs, lors de leur entrée dans les steppes sarmatiques vers l'année 558, les retrouvent encore dans la même région, au rapport de Théophylacte Simocatta (3). Encore faut-il remarquer qu'Hérodote lui-même connaît assez loin dans l'est, probablement vers les contre-forts méridionaux des monts Oural, une tribu détachée de ses Scythes Basiléens, ἀπὸ τῶν Βασιληΐων Σκυθέων ἀποστάντες, dit l'historien (4).

III.

Quoi qu'il en soit de ce double rapprochement, qui nous paraît présenter au moins, nous le répétons, un grand caractère de probabilité, il en est un autre sur lequel nous insisterons davantage. Indépendamment de ses Katiars, Hérodote connaît plus loin dans le nord-ouest, et mentionne à plusieurs reprises sous le nom d'*Agathyrses*, un peuple qui n'est indubitablement qu'une autre fraction de la nation des Khâzars. Ici on peut affirmer sans crainte, parce que l'identité s'appuie, on va le voir, sur un long enchaînement de témoignages précis. Et d'abord nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire

(1) Ptolemæi *Geogr.*, lib. V, c. 9.
(2) *Géographie*, loco suprà cit.
(3) Lib. VII, c. 8, initio. Voy. ci-après au § IV.
(4) Herodot. *Historiar.*, lib. IV, c. 22.

de nous arrêter à ce que pourrait avoir de singulier l'existence simultanée, dans une vaste région, de deux fractions distinctes d'un même peuple portant l'un et l'autre le même nom : c'est un fait dont les anciens auteurs qui ont parlé de la Scythie, Ptolémée notamment, nous fourniraient au besoin d'assez nombreux exemples. En second lieu, il paraîtrait que ce fut à l'expédition de Darius en Scythie (511 av. J.-C.) que les Grecs du Pont Euxin durent leurs notions principales sur les pays et les peuples de l'intérieur, notamment sur les Agathyrses (1), tandis qu'eux-mêmes avaient des rapports directs avec les tribus plus rapprochées de la côte, ce qui expliquerait jusqu'à un certain point, par la différence des sources d'informations, la forme différente que le même nom put prendre chez eux dans sa double altération.

Le nom des Katiars ne reparaît plus dans les écrivains postérieurs à Hérodote (2), sans doute parce que la tribu s'était rapprochée de l'Oural, sinon du Caucase ; mais nous pouvons suivre les Agathyrses pendant plus de mille ans dans leurs déplacements successifs. Les indications d'Hérodote (3) les portent à l'extrémité la plus occidentale de la Scythie, vers les monts Karpathes et les confins de la Germanie. Il en fait un peuple de mœurs efféminées, portant

(1) Herod., IV, 125.

(2) On le retrouve dans Pline (VI, 19, Hard.): mais cette mention de l'encyclopédiste latin n'a pas une valeur historique qui lui soit propre.

(3) *Historiar.* lib IV, c. 48, 100, 125.

beaucoup d'ornements d'or et chez lequel la promiscuité des femmes était en usage (1). Ce dernier trait rappelle la peinture que les vieux chroniqueurs russes font des habitudes de certaines tribus slaves et finnoises au moyen âge (2).

On ne trouve aucune mention nouvelle des Agathyrses dans les auteurs qui suivent Hérodote jusqu'au siècle d'Auguste, dans ceux du moins qui sont venus jusqu'à nous. Il semble toutefois que de nouvelles informations étaient parvenues à Rome par suite de ses relations avec les pays au nord du Pont Euxin depuis les guerres de Mithridate. Virgile, qui nomme les Agathyrses dans ses vers (3),

(1) *Idem*, c. 104.

(2) Nestor, *Russische Annalen*, Kap. 12, t. II, p. 125 sq., Schlözer. — Cependant l'usage commun des ornements d'or semble indiquer un peuple qui se livre au commerce, comme firent plus tard les Aorses, autre grande tribu du même sang que les Agathyrses (Strab., lib. XI, 506, t. IV, p. 236 de la trad. fr.). Les voyageurs arabes du xe siècle disent des femmes slaves : « Elles portent sur la poitrine une boîte, qui est de fer, de cuivre, d'argent ou d'or, selon la fortune du mari. Elles mettent un ou plusieurs colliers d'or ou d'argent ; car, dès qu'un Russe possède dix mille drachmes, il donne un collier à sa femme. Lorsqu'il en a vingt mille, il lui donne deux colliers ; et si sa fortune augmente, il continue de donner à sa femme un collier chaque fois qu'il a acquis dix mille drachmes. Aussi voit-on de ces femmes parées d'un grand nombre de colliers. » Ibn-Fozlân, dans d'Ohsson, p. 91. — L'antique exploitation des mines d'or dans l'Asie centrale avait dû aussi répandre ce métal parmi les peuples du nord. Voy. Kellgren, das finnische Volk und der Ural-Altaische Völkerstamm, dans le *Jahresbericht der Deutschen morgenländischen Gesellschaft* für 1846, p. 193.

(3) *Æneid*, lib. IV, v. 146.

leur accole la qualification de *picti*, que dans un autre passage il joint au nom des Gélons (1). Nous verrons tout à l'heure l'explication de cette épithète. Pomponius Mela, au milieu du 1er siècle de notre ère, fait les Agathyrses riverains de la Méotide, où ils touchaient alors aux Sauromates; et il ajoute qu'ils se traçaient sur le corps des dessins ineffaçables, qui variaient selon la condition plus ou moins élevée des individus (2). Un peu plus tard, Pline les rejette de nouveau dans l'intérieur de la Scythie (3), et dit qu'ils se peignaient les cheveux en bleu, *cœruleo capillo Agathyrsi*, ce que répète Solin, qui toutefois ajoute qu'ils se peignaient aussi le corps de la même couleur, et qui nous apprend de plus qu'ils confinaient aux Gélons (4). Ammien Marcellin, dans sa notice des peuples scythes, ne fait guère que copier Solin (5).

(1) *Georg*, II, v. 115. — Le nom des Gélons se trouve fréquemment dans Horace, accompagné d'épithètes que n'avait pu fournir Hérodote, preuve de notions nouvellement acquises sur ces peuples extrêmes de la Scythie. Les Gélons (ou plutôt Ghélons), ainsi que nous l'apprend Hérodote, n'étaient pas originairement scythes; mais un séjour de plusieurs siècles en contact avec les tribus finnoises du Volga leur en avait donné les mœurs et les habitudes. Du temps même d'Hérodote on les confondait déjà avec les Budins.

(2) *De situ orbis*, l. II, c. 1.

(3) Lib. IV, c. 26, t I, p. 217, Hard.

(4) *Gelonis Agathyrsi collimitantur, cæruleo picti colore, fucatis in cærulum crinibus*. Solin. *Polyh*, c. 15. Add. les remarques de Claude Saumaise sur ce passage, *Plinianæ exercitat.*, p. 133.

(5) Voici ses paroles : *Gelonis Agathyrsi collimitant, interstincti colore cæruleo corpora simul et crines*. Lib. XXXI, c 5.

Cette observation des anciens sur le tatouage bleu des Agathyrses et des Gélons nous reporte à un usage analogue que les voyageurs ont signalé chez les Ostiaks (1). Les Ostiaks forment un peuple nombreux, cantonné sur la rive droite de l'Ob au-dessous des Vogouls ; c'est la plus orientale des tribus de race finnoise qui habitent la région des monts Oural. M. Adolphe Erman, un des derniers voyageurs qui les aient visités, remarque que de tous les peuples de la Sibérie, sauf quelques familles de race toungouse voisines de l'Océan oriental, les Ostiaks sont les seuls qui aient aujourd'hui cette coutume (2). On peut supposer, d'après les indications des anciens sur les Agathyrses et les Gélons leurs voisins, qu'elle fut autrefois générale chez les Finnois orientaux, de même que César la trouva chez les Bretons (3) Elle existait aussi chez les anciens Slaves, où les voyageurs arabes du x[e] siècle la mentionnent (4)

Ptolémée, au milieu du second siècle, complète par les notions qu'il nous donne celles des écrivains antérieurs, et fournit une utile transition aux renseignements des siècles suivants. Il place les *Aga-*

(1) Pallas, *Voyage en différentes provinces de l'empire de Russie*, trad. franç., t. IV, p. 56, in-4° 1793.

(2) A Erman, *Reise um die Erde*, t. I, p. 438.

(3) *Comment*, lib. V, c. 14. Cp Mela, III, 6, p. 264, 1722, et Plin. XXII, 2, Hard. On peut voir sur cet usage les remarques de M. James Grant, dans ses *Thoughts on the Origin and Descent of the Gaels*; Edimb., 1814, in-8°, p. 266.

(4) Ibn-Foszlân, dans d'Ohsson, p. 90.

thyrses, Ἀγάθυρσοι, vers la région nord-ouest de la Scythie d'Europe ; et à côté, plus à l'Orient, il met les *Aorses* (1). Une autre tribu de ce dernier nom a aussi habité au nord du Caucase, sur la partie N.-O. de la mer Caspienne (2). Ces Aorses de la Scythie septentrionale font songer aux *Arsa*, *Ertza* ou *Ersad*, qui sont une des trois divisions de la grande tribu finnoise des Mordva (3). Dans les géographes arabes du moyen âge, dont les informations éclaircissent et complètent sur tant de points celles des géographes grecs et latins, la ligne de hauteurs où naissent les affluents méridionaux du haut Volga porte le nom de *Djébel Ersâna* (4). Aujourd'hui encore, les Mordva habitent sur la partie moyenne du cours du Volga, au cœur même de la Russie ; c'est bien la place que Ptolémée assigne à ses *Aorses*. De même, le nom de *Votiaks*, ou plutôt *Voti*, formé de *Oud* qui est le véritable ethnique (5), ce nom de Votiaks, dis-je, qui se présente entre les Mordva et l'Oural sur une des branches de la Kama, nous donne la synonymie la plus naturelle des *Boudini* d'Hérodote. Le portrait que l'historien fait

(1) *Geogr.*, lib. III, c 5.

(2) Ci-dessus, p. 12, note 2.

(3) Voy. Schlœzer, *Nord. Gesch.*, p. 306, et les auteurs allégués ; Pallas, *voyage* cité, t. I, p. 104 sqq., etc., etc.

(4) Ibn-Saïd, dans Aboulféda, *Géographie*, trad. fr. de M. Reinaud, t. II, p. 291, 1848, in-4°.

(5) Müller, *Sammlung russischer Geschitche*, t. III, p. 334, 1758, in 8°. La finale *ak* peut n'être qu'une terminaison russe, selon la remarque de Schlœzer, *Nord. Gesch.*, p. 304.

de ce peuple d'après les rapports des marchands grecs, les yeux bleus, ou plutôt verdâtres, et les cheveux rouges ou d'un blond ardent (1), s'applique exactement aux Votiaks, ainsi qu'à tous les peuples de souche finnoise non mélangée.

Ce qui résulte clairement de cette chaîne d'homonymies et d'analogies, c'est qu'aussi loin que les témoignages de l'histoire nous permettent de porter nos regards, les indications éparses des auteurs anciens, quoique jetant seulement çà et là un rayon de lumière à travers l'obscurité de ces régions boréales, nous laissent pourtant entrevoir ce fait important, que tout l'espace compris entre les monts Oural et le fond de la Baltique, au-dessus des steppes qui bordent immédiatement le Pont Euxin, était déjà occupé par des tribus nomades de race finnoise. Ces tribus, qui ne vivent en général que de chasse et de pêche (2), se déplacent d'autant plus fréquemment comme tous les peuples chasseurs, ce qui explique assez comment les mêmes noms, no-

(1) Γλαυκόν ἔθνος καὶ πυρρόν, lib. IV, c. 108. Add. c. 109 et c. 21.

(2) Hérodote (IV, 109) le remarque expressément des Budins, par opposition aux Gelons cultivateurs qui étaient venus du midi se fixer près d'eux. Ce trait seul exclurait l'hypothèse qui voulait faire des Budins un peuple gothique, d'après l'indication de la couleur des yeux et des cheveux (Ch. Ritter, *die Vorhalle europäischer Völkergeschichten vor Herodotus*, p. 153. Berlin, 1820, in 8°). Mais nous avons montré que cette indication même se rapporte beaucoup plus directement à la race finnoise à cheveux rouges (πυρροί) qu'aux tribus teutones à cheveux blonds (ξανθοί)

tamment celui des Agathyrses, se montrent tantôt à l'ouest ou au nord, tantôt au sud ou à l'est de ces immenses contrées qui forment actuellement la Russie d'Europe.

La dernière mention des Agathyrses que l'on puisse regarder comme contemporaine dans les auteurs anciens, est à bien dire celle de Solin, qui sur ce point a fait plus que de copier Pline. Solin écrivait dans les premières années du IIIe siècle; il paraît que de son temps les Agathyrses demeuraient du côté du Volga, où ils devaient confiner vers le sud au territoire des Boulgares. A partir de cette époque il n'est plus question de ce peuple, sauf dans Ammien Marcellin (vers la fin du IVe siècle), qui n'a fait que répéter mot pour mot les paroles de Solin; mais au milieu du Ve siècle nous voyons reparaître les *Agatzirs* précisément dans les mêmes lieux où deux siècles et demi auparavant nous avons perdu de vue les *Agathyrses.*

IV.

C'est à Priscus, l'historien de l'ambassade grecque de 449 vers Attila, que nous devons cette première mention des Agatzirs, qui ouvre une période nouvelle dans l'histoire de cette grande tribu. Les informations que Priscus rapporte avaient été recueillies au milieu même des Huns, et non plus de la bouche des Grecs du Pont, ce qui explique assez la legère différence de prononciation entre les deux

noms, le dernier étant sans nul doute la forme véritable auparavant altérée par les Grecs, et conservée traditionnellement depuis Hérodote (1). Quant à leur demeure, elle est clairement fixée dans l'histoire du ve siècle par cette circonstance que les Ogours, expulsés de leurs campements de l'Oural par le déplacement de populations qui eut lieu dans la région ouralienne en 462, tombèrent sur les Akatzirs immédiatement après avoir passé le Volga inférieur (2). A cette occasion, Priscus et d'autres historiens qualifient les Akatzirs de *peuple hun* (3). Ce n'était pas une simple tribu, mais un peuple nombreux, partagé en plusieurs tribus dont cha-

(1) Le texte de Priscus, altéré par la négligence habituelle des copistes, présente à la vérité le nom des Agatzirs écrit de cinq manières différentes dans cinq passages successifs, Ἀκατιζίροι, Κατζίροι, Ἀκτήροι, Ἀκατίροι et Ἀκαττίροι (*Excerpta de Legation.*, p 55, 63, 43 et 44, ed. Reg.); la véritable leçon est fixée par Jornandès, qui écrit *Agassiri*, ou plutôt *Acassiri*, ou *Acatsiri*, selon la leçon des mss.; Zeus, *die Deutschen und die Nachbarstämme*, p 715, 1837), comme Priscus *Akatitsirs*, pour *Akatsirs*. Toutes les autres variations proviennent indubitablement des copistes. — M. Quatremère, dans ses notes sur Raschid-eldïn (*Histoire des Mongols de Perse*, p. 53), croit pouvoir expliquer le nom des Agatzirs par le turk *agatch-ir*, homme des forêts. Dans Raschid-eldïn (*op. citat.*) et dans Makrizi (*Histoire d'Egypte*, citée par M. Quatremère, *ibid.*), les *Agatchéris*, ou *Agadjéris*, sont mentionnés parmi les tribus de race turque. Il ne nous paraît pas qu'on puisse admettre entre ces Agatchéris turks et les Acatzirs ou Khâzars, autre chose qu'une consonnance accidentelle.

(2) Priscus, *l. c.*, p. 43; Suidas, au mot Ἄβαρις.

(3) Priscus et Suidas, aux passages cités dans la note précédente.

cune avait son roi, pour parler le langage des Grecs (1).

Les *Akatzirs* avaient dû se soumettre à la domination d'Attila (445-454), qui leur avait donné pour roi son propre fils (449). En 462, peu après la mort du terrible Hun, on les voit quitter le Volga en même temps que d'autres tribus hunniques refoulées par l'immigration des Sabirs, et se porter de nouveau dans les plaines qui s'étendent vers le Caucase et le Tanaïs (2).

On ne trouve, au surplus, rien de précis dans les auteurs sur ces flux et reflux continuels de populations nomades de sang hunnique (c'est-à-dire finnois), dont les tribus, que rapprochait l'analogie des dialectes, se poussent, se croisent et s'enchevêtrent dans ce mouvement de va-et-vient qui se prolonge pendant des siècles. Il semblerait, quant aux Akatzirs, que le faisceau de leurs tribus, en supposant que jusqu'alors elles eussent jamais été complétement réunies, fut rompu de nouveau dans la seconde moitié du ve siècle, peut-être à l'époque de la domination des Huns d'Attila. D'un côté, en effet, on trouve les Khâzars mentionnés par la grande Chronique Géorgienne dont une édition complète se publie en ce moment sous les auspices de l'Académie de Pétersbourg, comme auxiliaires des Oses

(1) Priscus, *ibid.*, p. 55.

(2) Voy. nos *Études de Géographie anc. et d'Ethnographie Asiat.*, t. I, p. 220. Paris, 1850, in-8°; et nos articles sur les Bulgares et les Sabirs, *Nouv. Annales des Voy.*, avril 1850, p. 26; mai. p. 188.

dans une guerre que ceux-ci eurent à soutenir vers l'année 456 (conséquemment avant le refoulement de 462) contre le roi du Karthli (1), ce qui leur suppose une habitation voisine des pentes septentrionales du Caucase et de la vallée du haut Kouban, que les Ases occupaient alors (2); et d'autres documents orientaux signalent aussi la présence et les fréquentes hostilités des Khâzars contre les provinces persanes pendant la seconde moitié du VI[e] siècle (3). En second lieu, l'historien de l'empereur Maurice, Théophilacte Simocatta, parmi les tribus hunniques des environs du bas Volga entraînées à l'ouest par l'irruption des Avârs en Europe vers l'année 555, nomme les *Barzéliens*, que nous savons avoir été dans un rapport intime avec les Khâzars (4). Et enfin, un demi-siècle et plus avant cette

(1) *Histoire de la Géorgie*, trad. du géorgien par M. Brosset. Saint-Pétersbourg, 1850, in-4°, p. 155, et 150, note 5.

(2) Voy. notre mémoire sur les Alains, dans nos *Études* citées *de Géographie anc. et d'Ethnogr. Asiat.*, p. 125 sqq. — *Oses* est la forme géorgienne (d'où s'est formé le nom d'*Osséthi*, et, par une derivation vicieuse, celui d'*Ossètes*); *Ases* est le véritable ethnique.

(3) Tabary, dans d'Ohsson, p. 49.

(4) Theophyl. Simoc., lib. VII, c. 8, init. Cp. ci-dessus, p. 10. Dans le texte de Théophylacte, les copistes ont changé Βαρσὴλι en Σαρσὴλτ. Ici la restitution n'est pas douteuse. Feu M. Saint-Martin, qui le premier l'a signalée (dans son édition de Lebeau, t. IX, p. 378, note 2), s'appuie sur le passage correspondant de Nicéphore Calliste, qui donne Βαρσὴλτ; elle est confirmée encore par la Chronique syriaque de Bar Hebræus, qui porte aussi *Barsiliens* (Greg. Abulfaragii, sive Bar Hebræi, *Chron. Syr.*, ed. Bruns, t. II, p. 95. Lipsiæ, 1789, in-4°).

dernière époque, c'est-à-dire à la fin du ve siècle ou au commencement du vi^e^, l'historien des Goths, Jornandès, énumérant les différents peuples de la Scythie d'Europe dans leurs habitations respectives, place de nouveau les *Acatzirs* (1) (c'est ainsi qu'il écrit leur nom), entre les Lettes ou Estiens du fond de la Baltique et les Bulgares du Pont Euxin (2), c'est-à-dire au cœur même de la Scythie et sur les hauts affluents du Dniepr (3). Jornandès qualifie aussi les *Acatzirs* de nation très-belliqueuse, ce qui nous prépare au rôle éminent que bientôt les Khâzars vont prendre à leur tour; et il ajoute qu'étrangères à l'agriculture, leurs tribus ne vivaient que de la chasse et de la chair de leurs troupeaux.

(1) Ci-dessus, p. 18, note.

(2) Où ils étaient descendus vers l'année 484. Voy. notre mémoire sur les Bulgares, *Nouv. Annales des Voyages*, avril 1850, p. 26.

(3) Après avoir nommé les *Itemesti* (Lätti-mees, ou Lettes? Vid. Schafarik, I, 466) sur les bords de la mer au delà des bouches de la Vistule, *ad littus autem Oceani, ubi tribus faucibus fluenta Vistulæ fluminis ebibuntur, Vidioarii resident, ex diversis nationibus aggregati; post quos ripam Oceani Itemesti tenent, pacatum hominum genus omnino,* l'historien ajoute: *Quibus* (Itemestiæis) *in Austro adsedit gens Agassirorum* (s. Acatziror.) *fortissima, frugum ignara, quæ pecoribus et venationibus victitat. Ultrà quos distenduntur suprà mare Ponticum Bulgarorum sedes* (Jornandes, *De rebus Get.*, c. 5, p. 16, 1618).

V.

Ainsi que nous l'avons dit, la première mention du nom des Khâzars dans les auteurs byzantins se rapporte à l'année 626 de notre ère. On raconte qu'à l'instigation de l'empereur Héraclius, qui les gagna par des promesses et des présents, les *Khâzars* franchirent en grand nombre les Portes Caspiennes, et, de concert avec l'armée romaine, firent une irruption dans les provinces mèdes de l'empire de Khosroès. Les auteurs les plus anciens où il soit question des Khâzars à cette occasion sont Théophanès le Confesseur et Nicéphore de Constantinople, qui écrivaient près de deux cents ans après l'événement, vers la fin du VIII[e] siècle et au commencement du IX[e]. Nicéphore les appelle simplement des *Turks*; Théophanès dit d'eux : « Les *Turks orientaux*, que l'on nomme *Khâzars* (1). » Dans un autre passage, Théophanès les dit sortis de la contrée lointaine de Berzilie, pour se porter vers le Tanaïs (2). Les Byzantins ne nous fournissent pas d'autres lumières sur ce pays de Berzilie, dont on a tout lieu de croire, ainsi que nous l'avons vu, que le nom se trouve déjà dans Hérodote (3); mais nous savons que Moïse

(1) Theophanis *Chronogr.*, p. 263; Niceph. Constant., *Breviar. Histor.*, p. 11, ap. historicorum Byzantinorum Collect. Cedrenus, t. I, p. 415, ne fait que copier Théophanès, ainsi qu'Anastasius, p. 95.

(2) Théophanès, p. 298. Cp. Anastasius, p. 113, et Nicephorus, p. 23.

(3) Ci-dessus, p. 9.

de Khorên donne à ce sujet des indications précises, confirmées par un passage de Théophylacte Simocatta que nous avons cité précédemment. D'après l'auteur arménien, en effet, les *Barzéliens* demeuraient sur les bords de l'*Ethil*, dont les soixante-dix bras leur servaient de rempart, dit-il (1) : d'où il suit clairement qu'à l'époque où cette indication fut consignée par écrit, c'est-à-dire dans la seconde moitié du v° siècle, le pays de *Barzèl* s'étendait sur la droite ou à l'ouest du bas Volga, qui le défendait contre les hordes de la gauche du fleuve ; et c'est bien là en effet que Théophylacte nous montre la tribu de *Barselt* au milieu du vi° siècle. Les indications byzantines et arméniennes se contrôlent donc et se confirment mutuellement. La Géographie de Moïse de Khorên dit encore : « Le roi du Nord, ou le khagan, est le prince des Khazirs ; la reine, ou la khatoun, femme du khagan, est de la nation des Barzéliens (2). » Mais ce détail nous paraît être une des nombreuses interpolations qui ont été faites, surtout dans le x° siècle, à l'ouvrage du célèbre Arménien ; car tous les titres de dignités cités ici sont purement turks, et la domination du grand khan des Turks sur les Finnois de l'Oural et du Volga ne peut remonter avant la fin du vi° siècle.

(1) Géographie de Moïse de Khorên, trad. fr. de feu M. Saint-Martin, t. II de ses *Mémoires sur l'Arménie*, p. 355. Moïse de Khorên fait aussi mention des Barzéliens dans son Histoire d'Arménie, comme nous le dirons tout à l'heure.

(2) Géographie de Moïse de Khorên, *ubi suprà*, p. 357.

VI.

Mais si le nom des Khâzars ne se montre dans les documents byzantins qu'à partir de la première moitié du VIIe siècle, on le trouve longtemps auparavant dans les monuments historiques des nations de l'Orient, mieux placées que les Grecs pour connaître sous leur véritable nom les peuples nomades de l'intérieur de l'Asie, dont elles avaient fréquemment à repousser les incursions. Il n'est pas douteux que dans les temps voisins de notre ère un détachement de Khâzars ne fût descendu vers le Caucase, si même quelques-unes de leurs tribus n'avaient pas formé des établissements permanents dans les steppes de la Manitch. C'est dans le même temps que les Alains, venus des plaines du nord de la Transoxane, commençaient aussi à se répandre à l'ouest du bas Volga; mais ces premières migrations alaniques', qui devaient se rabattre plus tard vers les pays du Kouban, s'étaient d'abord portées directement vers l'ouest ou le nord-ouest (1), probablement parce qu'elles avaient trouvé occupés les riches pâturages qui s'étendent au sud du bas Tanaïs et à l'est de la Méotide. Or, ces occupants des steppes sarmatiques, tout porte à croire que c'étaient des Khâzars, quoique vers le même temps, au commencement du IIIe siècle, Solin mette ses

(1) Voyez notre mémoire sur les Alains, dans nos *Études de Géographie ancienne et d'Ethnographie Asiatique*, p. 116 et suiv. Paris, 1850, in-8°.

Agathyrses beaucoup plus haut dans le nord aux environs du Volga ; car en l'année 198 de notre ère on voit les Khâzars faire une grande incursion au sud du Caucase, jusqu'au cœur des provinces arméniennes. C'est Moïse de Khorên, dont nous avons cité tout à l'heure la Géographie, et dont les ouvrages furent indubitablement écrits dans la seconde moitié du ve siècle, qui, dans son Histoire d'Arménie, rapporte avec beaucoup de détail cette expédition. Il nous apprend que les *Khâzirs* et les *Barziliens*, sous la conduite de leurs rois Vénaseb et Sourhag, forcèrent la Porte de Tzour, c'est-à-dire la passe de Derbend, passèrent le Koûr et envahirent l'Arménie, où régnait alors Vagarsch. Ce prince se mit aussitôt à la tête de ses troupes, et marcha contre eux ; il les vainquit, les contraignit de repasser le Koûr, et leur livra une seconde bataille auprès du défilé de Derbend. Cette fois la fortune lui fut contraire. Son armée fut défaite, et lui-même périt dans la mêlée. Son fils Khosrob lui succéda. A peine assis sur le trône, il songea à venger son père. Il rassembla de grandes forces, passa le Caucase, alla attaquer les Khâzirs jusque dans leur pays, et les défit complétement. L'historien ajoute que le roi d'Arménie fit élever sur le lieu même de sa victoire un monument avec des inscriptions arméniennes et grecques, et qu'il se fit livrer un grand nombre d'otages pour s'assurer de la tranquillité de ces barbares (1). Les Khâzars sont aussi

(1) Moïse de Khorèn, *Histoire de l'Arménie*, livre II, ch. 40 à 62.

mentionnés très-fréquemment dans les chroniques géorgiennes antérieurement à l'année 926, ainsi que nous l'avons vu précédemment (1), et il est également question de leurs anciennes incursions au sud de la Porte de Derbend dans les premiers historiens musulmans de la Perse (2).

VII.

De tout ce qui précède il nous paraît résulter clairement, d'abord que les *Agathyrses* d'Hérodote et des anciens géographes ne sont pas différents des *Agazzirs* ou *Acatzirs* de Jornandès et des historiens byzantins, et en second lieu que ces *Acatzirs*, grande et valeureuse nation de l'intérieur des pays finnois, ne sont aussi qu'un seul et même peuple avec les Khâzars, nation d'extraction finnoise, qui vient, au commencement du VIIe siècle de notre ère, établir une domination définitive sur la Scythie méridionale et les steppes du Tanaïs, où avaient successivement dominé avant eux les Kimry, les Sarmates, les Alains, les Huns et les Bulgares. De

(1) Ci-dessus, p. 19. Il y eut de fréquentes expéditions des Khâzars dans la Géorgie même et dans les provinces littorales de la mer Caspienne, depuis le milieu du IIIe siècle de notre ère jusque dans le IVe siècle. Ces courses sont mentionnées à diverses reprises dans la grande Chronique Géorgienne (p. 83 et suiv., 180 sq. de la nouvelle traduction de M. Brosset. St-Pétersbourg, 1849, in-4°).

(2) Tabary et Balasory, dans d'Ohsson, p. 47 et suiv ; Dorn, *Nachrichten über die Chasaren, aus Tabary*, etc., dans les Mém. de l'Acad. Impér. de St-Pétersb, t. VI de la 6e série, 1844, p. 450 sqq.

même que le nom des Agathyrses disparaît quand se montre celui des Acatzirs, celui-ci se perd à son tour quand le nom des Khâzars vient occuper la scène historique. *Agathyrses*, *Acatzirs* et *Khâzars* sont donc évidemment trois formes successives d'un seul et même nom, diversement modifié d'époque en époque, au moins quant aux deux premiers (1), par les prononciations étrangères. Les contemporains mêmes de la puissance khazare n'ont d'ailleurs pas ignoré cette synonymie; car nous lisons dans un auteur de la fin du IXe siècle : « Ceux que Jordanes (pour Jornandes) appelle *Agazzirs*, nous les nommons *Khozars* et *Khazirs* (2). » Remarquons en outre que la forme Khâzirs, pour Khâzars, est celle que l'on trouve dans les auteurs arméniens et dans les chroniques géorgiennes.

VIII.

Les témoignages des écrivains arméniens, géorgiens et arabes, complétant ceux des chroniqueurs grecs de Byzance, nous ont montré que non-seulement au commencement du VIIe siècle de notre ère, mais bien longtemps déjà avant cette époque, les

(1) Auxquels doit se rattacher aussi, nous l'avons vu, le nom des *Katiars* dans Hérodote. Ci-dessus, p. 9.

(2) *Ponitur in locis planiciis, longè latèque nimis spatiosissima*, *quæ* (regio) *dicitur Chosaria ... quos Chazurios suprà scriptus Jordanis Agaziros vocat* (Ravenn. Anon. *Geographia*, lib. IV, p. 133. Porcheron).

Khâzars étaient devenus puissants sur les bords de la mer Caspienne, dans la partie nord-ouest de l'isthme Caucasien. Bientôt le territoire occupé par leurs tribus prit une nouvelle extension. Les dernières fractions de la migration bulgare qui fussent restées à l'orient du bas Tanaïs ayant abandonné cette contrée pour se porter vers le Danube, où depuis longtemps le gros de leurs bandes les avait devancées (1), les Khâzars vinrent immédiatement s'emparer des terres demeurées vacantes aux environs de la Méotide. Ce mouvement n'a pas de date bien précise; il eut lieu entre les années 642 et 668 (2). Au commencement du VIII[e] siècle, on les voit maîtres de la Khersonèse Taurique, occupée jusqu'alors par des tribus ougoriennes qui s'avançaient jusqu'au Bog (3). Les Khâzars les soumirent toutes. Ils se retrouvèrent par cette conquête voisins des Slaves établis sur le Dniepr et sur l'Oka, et les rendirent tous tributaires. Ils poussèrent ainsi à l'ouest jusqu'à la Dacie. Dans la seconde moitié du VIII[e] siècle, leur domination, si rapidement accrue, avait atteint ses plus vastes limites, depuis les environs des monts Karpathes et le bassin supérieur du Dniepr jusqu'au Volga inférieur, et depuis l'Oka, au cœur de la Russie actuelle, jus-

(1) Voyez notre mémoire déjà cité sur les Bulgares, dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, avril 1850, p. 26.

(2) Théophanes, p 298; Nicephorus, p. 23.

(3) On peut suivre l'extension des Khâzars à cette époque dans les auteurs byzantins réunis par Stritter (ci-dessus, p. 5).

qu'au Caucase oriental (1). On peut remarquer que du côté du nord-ouest, du nord et du nord-est, ce que nous pouvons nommer l'empire khâzar embrassait alors toute l'étendue des territoires intérieurs où les auteurs anciens des diverses époques nous ont montré ce peuple sous les noms d'Agathyrses et d'Agazzirs, comme s'il avait voulu reprendre partout possession des pays que ses tribus avaient autrefois occupés. Schafarik fait remarquer que la présence des Khâzars dans ces vastes plaines de la Russie centrale et de l'Ukraine, a laissé de vivants souvenirs dans plusieurs monuments que la tradition leur attribue sous le nom de Remparts des Khâzars, et dans un assez grand nombre de lieux de localités, tels que Kazarec, Kazaritchi, Kazarinovo, Kozarovka, Kozary, etc. (2).

Du côté du sud-est, où ils se trouvaient limitrophes des possessions du khalifat, les Khâzars ne cessèrent pas d'avoir des démêlés avec les Arabes, et ils firent, comme par le passé, de fréquentes incursions dans l'Arménie persane et dans la Médie. On cite une longue suite d'expéditions de cette nature, avec des fortunes diverses, en 690 et dans tout le cours du VIIIe siècle. Ce sont surtout les historiens arabes qu'il faut consulter sur cette période de l'histoire extérieure des Khâzars (3); les auteurs

(1) Cp. Schafarik, *Slaw. Alterth.*, II, 64.

(2) *Ibid.*, p. 65.

(3) M. d'Ohsson les a tous résumés dans son excellent travail (*Des peuples du Caucase*, p. 48 sqq.); MM. Fraehn et Dorn en

byzantins en ont à peine quelques notions (1). A dater de cette époque, la mer Caspienne n'est plus citée par les auteurs orientaux que sous le nom de *mer des Khâzars*.

IX.

Les rapports entre les Khâzars et les musulmans de l'Iran, à dater du VIII[e] siècle de notre ère, ne furent pas toujours, cependant, d'une nature hostile. Le génie commercial poussa de bonne heure les Arabes vers les contrées du Nord, si riches en pelleteries (2); des relations régulières s'établirent entre plusieurs peuples de ces contrées et les khaliphes, et enfin la curiosité seule et le désir de

ont publié les textes avec des traductions intégrales (ci-dessus, p. 6). Les historiens arméniens contemporains fourniraient sûrement aussi d'utiles informations. (Voy. Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, t. II, p. 20, note 3); on en trouve également dans la *Chronique Géorgienne* (p. 256 sq. de la nouvelle traduction française de M. Brosset). Enfin, on peut voir aussi l'extrait du *Derbend-Nâmèh* donné par Klaproth dans le *Nouveau Journal Asiat.*, t. III, 1829, p. 439 sqq.

(1) Voyez Deguignes, *Histoire des Huns*, I, 2, p. 508.

(2) On peut voir à ce sujet les remarques judicieuses de M. Alexandre de Humboldt, *Asie Centrale*, t. II, p. 191, Paris, 1843, in-8°; Fraehn, *Ibn-Fosslan's und anderer Araber Berichte über die Russen der älterer Zeit*, St-Petersb., 1823, in-4° (tiré des Mém. de l'Acad. de Pétersb.); Savélief, la Numismatique musulmane dans ses rapports avec l'histoire de la Russie du VII[e] au XI[e] siècle (en russe), analysé dans les *Archiv für wissensch Kunde von Russland*, éditées à Berlin par M. Adolphe Erman, t. VI, p. 91 et 433, 1847, etc.

s'instruire conduisirent plus d'un voyageur arabe parmi ces nations qui couvraient les frontières boréales du monde musulman. Des informations abondantes et d'intéressantes relations sortirent nécessairement de ces rapports nouveaux. Ce fut surtout au xe siècle que ces relations se multiplièrent. Plusieurs sont arrivées jusqu'à nous, soit en entier, soit dans les extraits qu'en firent ensuite les géographes. Sur les Khâzars en particulier, sur leur organisation politique et civile, sur leurs croyances religieuses, sur leurs mœurs et leurs usages, on trouve dans ces sources d'informations, notamment dans les relations d'Ibn-Fozlân (921), de Maçoudi (943), d'al Istakhri (951), et d'Ibn-Haoukhal (vers 960), des renseignements curieux et de nombreux détails. Ces détails ont été résumés par M. d'Ohsson dans son ouvrage sur le Caucase au x[e] siècle. Les Khâzars nous y apparaissent sous un aspect tout à fait nouveau. Ce ne sont plus ces tribus barbares, aux mœurs grossières, aux habitudes nomades, étrangères à l'agriculture et ne vivant que de pêche et de chasse, telles que les anciens auteurs nous dépeignent les Agathyrses ou les Acatzirs du Nord : les voyageurs arabes du x[e] siècle nous les montrent établis à demeure aux environs du bas Volga, ayant des villes(1), cultivant le sol, soumis à un gouvernement régulier organisé sur le type des grandes monarchies orientales(2), pratiquant le commerce,

(1) D'Ohsson, p. 33.
(2) *Id.*, p. 34 sqq.

accueillant les marchands étrangers dont beaucoup résidaient à Itil, capitale du royaume khâzare, et n'étant plus étrangers aux recherches et au luxe que le commerce et les richesses amènent avec eux (1). Ces notions que nous donnent les auteurs arabes sur le développement et le caractère de la civilisation khâzare forment un épisode intéressant de l'ancienne histoire du Nord; nous y reviendrons tout à l'heure.

X.

Pour les auteurs byzantins, les Khâzars sont des Turks (2). La même indication se retrouve dans quelques endroits des documents géorgiens, arméniens et persans. Connaissant les antécédents historiques des Khâzars, et leur constante habitation, depuis une époque reculée, dans les contrées finnoises de l'Europe orientale, tandis que tous les documents de l'histoire connue nous montrent les populations de langue turque confinées dans les régions intérieures de l'Asie, d'où elles ne s'avancèrent à l'ouest qu'à des époques comparativement récentes, cette notion de l'origine turque des Khâzars a quelque lieu de nous surprendre. On sait du reste que chez les anciens en général, et en particulier chez les Grecs du Bas-Empire, de même que

(1) D'Ohsson, p. 39 et suiv.

(2) Theophanes, *Chronographia*, p. 263; Nicephorus Constantinopolit., p. 11. On trouve la même dénomination dans Cedrenus, qui copie Theophanès.

chez les Orientaux, les dénominations génériques appliquées aux populations peu connues dés régions du Nord n'ont pas une grande valeur ethnologique ; le nom d'un peuple dominant devenait aisément une appellation collective, sous laquelle se perdaient les différences de nationalités, de langues et d'origine. De même qu'à certaines époques toutes les hordes de l'intérieur de l'Asie et du nord de l'Europe avaient été pour les Grecs des Scythes ou des Messagètes, de même que plus tard tout y était devenu hun, on vit ensuite tous les autres noms s'absorber dans le nom de *Turk* (1). Les chroniqueurs byzantins donnent pareillement aux Madjars ou Hongrois ce nom de Turks en même temps que celui de Huns; et il paraît même que c'est pour les distinguer des Hongrois que les Khâzars sont parfois qualifiés de *Turks orientaux* (2). D'un autre côté, néanmoins, les historiens chinois des vii[e] et viii siècles de notre ère, à cette époque où l'extension politique des premiers princes de la dynastie des Thang dans l'Asie centrale avait mis la Chine en contact avec les peuples de l'Occident, parlent aussi des Khâzars comme d'un peuple turk (3). Cet

(1) Voy. les remarques d'Abel Rémusat, *Rech. sur les langues tartares*, p. 317. On pourrait multiplier les exemples.

(2) Ci-dessus, p. 22.

(3) Dans la transcription chinoise, le nom des Khâzars se change en *Ko-sa*. Gaubil, Abrégé de l'histoire de la dynastie des Thang, dans les *Mémoires concernant les Chinois*, t. XV, 1791, in-4°, p. 450; add. p. 408. Le P. Gaubil fait remarquer qu'antérieurement aux Thang (c'est-à dire avant le vii[e] siècle de

accord d'indications correspondantes venant de côtés si différents pouvait donc, malgré les raisons contraires plutôt négatives que directes, faire regarder comme avérée la parenté originaire des Khâzars avec la race turque, souche féconde dont les innombrables rameaux se sont étendus sur une grande partie du monde ancien.

Mais voici qu'à son tour un double témoignage tout à fait précis vient démentir ces allégations déjà si fortement suspectes des écrivains étrangers quant à la nationalité turque des Khâzars. Ces deux témoignages sont ceux de deux voyageurs musulmans du xe siècle de notre ère, Ibn-Fozlân et al-Istakhri. Le premier accompagna, en l'année 309 de l'hégire, 921 de l'ère chrétienne, un envoyé chargé par le khalife Moktader-Billah d'une mission près du roi des Boulghârs du Nord, qui venait d'embrasser l'islamisme (1). Ibn-Fozlân traversa ainsi toute l'étendue du pays khâzar, dont il visita la capitale, et sur lequel il consigna dans sa relation de précieux détails. Cette relation n'est pas arrivée jusqu'à nous, mais des compilateurs plus récents, notamment Yakout dans son Dictionnaire Géographique arabe composé au commencement du xiiie siècle de notre ère, nous en ont conservé des fragments étendus, qui ont été publiés, avec une traduction latine, par

notre ere) les Ko-sa ne sont pas connus des historiens de la Chine (id, t. XVI, 1814, p. 385).

(1) Voy. l'*Introduction* de M. Reinaud à sa traduction d'Aboul'féda, p. lxxix.

M. Frœhn de l'Académie Impériale de Saint-Pétersbourg (1). Or, le voyageur disait en termes précis : « La langue des Khâzars diffère du turk et du persan, et elle n'a rien de commun avec la langue d'aucun autre peuple (2). » Ibn-Fozlân ajoutait que les Khâzars ne ressemblaient pas aux Turks. « Ils ont des cheveux noirs, disait-il, et sont de deux races. L'une, appelée Kara-Khâzars, est de couleur jaune tirant au noir; l'autre est blanche et remarquable par sa beauté et sa haute stature (3). »

Le voyageur persan al-Istakhri visitait aussi, trente ans plus tard (en 951), le royaume des Khâzars et d'autres contrées de l'Orient. C'est dans un traité de géographie générale qu'il a fondu ses propres observations sur les pays qu'il avait parcourus (4), mais en les complétant par de nombreux

(1) Ci-dessus, p. 6.

(2) « Lingua Chasarorum a turcicâ et persicâ differt, nec ullius populi lingua aliquid commune cum eâ habet. » Ibn Fozlân, *loc. cit.*, p. 591.

(3) *Ibid.* Cp. d'Ohsson, p. 33, et Klaproth, *Mém. relatifs à l'Asie*, I, p. 153

(4). Le traité d'Abou Is'hak Farési, surnommé al-Istakhri ou le Persépolitain, a pour titre le *Livre des Climats*. L'original arabe a été publié pour la première fois par M. Möller en 1839, et M. Mordtmann en a donné six ans plus tard une version allemande (*das Buch der Länder*, etc. Hamburg, 1845, in-4°). On en a en outre quelques traductions partielles, notamment celle de l'intéressant chapitre consacré aux nations du Nord, dans l'Abou'lféda français de M. Reinaud, I, p. 297 à 306. Paris, 1848, in-4°. Le seul manuscrit de l'Istakhri qu'on possède jusqu'à présent en Europe a été envoyé par Seetzen à la Bibliothèque ducale de Gotha.

parlaient pas turk, mais que leur langue était la même que celle des Boulghârs, double fait pour lequel nous avons encore le témoignage d'un troisième auteur musulman du xe siècle, Ibn Haoukal, qui avait vu aussi, quelques années après al-Istakhri, les pays riverains de la mer des Khâzars, et qui reproduit, comme celui-ci, la notice qu'Ibn-Fozlân en avait donnée le premier (1). Or, il est bien connu que les Boulghârs étaient un peuple d'extraction finnoise (2). Ajoutons que les vieux chroniqueurs russes, mieux à même que les Grecs de Constantinople d'être bien renseignés sur les peuples avec lesquels les Slaves se trouvaient en relations habituelles, parlent aussi des Khâzars comme ne faisant qu'un même peuple avec les Bulgares (3), et les rangent l'un et l'autre dans la classe des peuples Ougriens (4). Il n'est donc pas surprenant que le

(1) Fraehn, *Veteres Memoriæ Chasarorum*, p. 603; Klaproth, *Mém. relat. à l'Asie*, p. 153; d'Ohsson, p. 33. Sur Ibn-Haoukal et son Traité de Géographie, nous renverrons à l'excellente notice de M. Reinaud, dans son *Introduction* à sa traduction d'Aboul'féda, p. LXXXII.

(2) Sur les Boulghârs, ou Bulgares, on peut voir notre Mémoire déjà cité, *Nouvelles Annales des Voyages*, avril 1850, p. 25.

(3) Nestor de Schlözer, II, p. 113.

(4) M Schafarik, dans son ouvrage sur les antiquités slaves, regarde les Khâzars, de même que les Huns, les Avârs, les Iougres, les Boulghârs, les Polovses ou Comans, les Petchénèghes, etc., comme autant de races foncièrement turques, mélangées, à des degrés différents, d'éléments finnois ou mongols (*Slaw. Altherth.*, I, p. 38). A plusieurs égards, notre manière de voir se rapproche de celle du savant slave; seulement, quant

seul mot de la langue des Khâzars que nous aient transmis les historiens ne s'explique d'une manière satisfaisante que par les idiomes finnois (1).

On comprend aisément, du reste, indépendamment du peu de soin que met la généralité des anciens auteurs et des écrivains orientaux à préciser la nationalité des peuples du Nord, comment avait pu s'introduire, même chez les Chinois, cette notion erronée que les Khâzars étaient une nation turque. Il est certain que tous les titres de dignité en usage chez les Khâzars, y compris celui du khagan ou souverain, étaient purement turks (2), et il est assez naturel d'en conclure que leurs souverains mêmes étaient Turks d'origine. Cette origine de la famille régnante chez les Khâzars impliquerait une vassalité

aux Khâzars en particulier, il ne nous paraît pas douteux que le fond de la tribu était finnois, et non pas turk, bien que nous admettions volontiers qu'à une certaine époque il y a eu chez les Khâzars immixtion de l'élément turk, même à un degré considérable.

(1) C'est le nom de la place de *Sarkel*, située sur le Tanaïs inférieur, et construite dans la première moitié du IXe siècle par les Khâzars pour protéger leur frontière contre les Petchénègues. Au rapport de Constantin Porphyrogénète (*de Admin. Imp.*, c. 42, p. 112), ce mot signifiait en khâzar *habitation blanche*, ἄσπρον ὁσπίτιον. Or, dans le dialecte finnois des Vogouls, *sar* signifie *blanc*, et *kel*, *kuel*, *kûal*, *kol*, en tchouvache *kil*, signifient *maison*, *habitation* (Klaproth, dans le *Nouv. Journ. Asiat.*, t. II, 1828, p. 413 sqq.; du même, *Mémoires relatifs à l'Asie*, I, p. 145 et 155, ou *Tabl hist. de l'Asie*, p. 272). Les explications qu'on a voulu tirer du turk ne sont pas à beaucoup près aussi satisfaisantes.

(2) D'Ohsson, p. 186.

antérieure, de même qu'à l'époque de leur soumission à l'empire éphémère d'Attila le chef des Huns leur avait donné son propre fils pour roi (1); et il y a en effet tout lieu de croire que pendant un temps plus ou moins long, à partir de la seconde moitié du VI[e] siècle, les Khâzars des steppes sarmatiques durent reconnaître l'autorité du grand khan des Turks, alors tout-puissants dans les contrées qui s'étendent au nord et au nord-ouest de la Transoxane (2). Mais cette sujétion momentanée, même en admettant, ce qui est possible, qu'elle ait eu pour résultat d'amener un nombre plus ou moins grand de Turks parmi les Khâzars, n'altéra pas la nationalité de ces derniers et ne changea pas leur langue; elle ne transforma pas, en un mot, une population finnoise en une nation turque. Constantin Porphyrogénète, dont le traité sur le gouvernement de l'empire renferme des notions si précieuses pour l'histoire et l'ethnographie des siècles intermédiaires, n'a pas ignoré cette différence qui existait entre la langue des Turks et celle des Khâzars, et il le dit en termes exprès à propos des Kabars, tribu khâzare qui était allée s'établir parmi les Turks Patzinaks (3).

Il est surprenant qu'aucun des savants qui se

(1) Ci-dessus, p. 19.

(2) Nous suivons ici les vues en effet très-vraisemblables d'Abel Rémusat, de Klaproth et de Saint-Martin. Abel-Rem., *Langues Tart.*, p. 317 sqq.; Klapr., *Tabl. hist. de l'Asie*, p. 273; Saint-Martin, notes sur Lebeau, t. XI, p. 115. Cp. d'Ohsson, p. 202.

(3) ὅθεν καὶ τὴν τῶν χαζάρων γλῶσσαν αὐτοῖς τοῖς Τούρκοις ἐδίδαξαν

sont occupés des Khâzars et de leur origine n'ait fait usage de ce passage important(1). Tous s'étaient arrêtés à l'indication erronée de Theophanès, et la descendance turque des Khâzars a été jusqu'à ces derniers temps admise par tous les historiens comme un fait avéré. L'erreur a pu se fortifier un moment du témoignage apparent d'un auteur oriental, dont une version anglaise fut publiée au commencement du siècle actuel par M. William Ouseley(2). On sait aujourd'hui que cet ouvrage, dans lequel M. Ouseley avait cru retrouver le traité géographique d'Ibn-Haoukal, n'en est qu'un abrégé persan (3), et que le passage où il est dit que « la langue des Khâzars ressemble à celle des Turks » est tout simplement une faute soit de l'abréviateur persan, soit des copistes. L'erreur a été reconnue dès qu'on a pu recourir aux textes mêmes d'al-Istakhri et d'Ibn-Haoukal (4).

(Κάβαροι χαζάρων γένος), καὶ μέχρι τοῦ νῦν τὴν αὐτὴν διάλεκτον ἔχουσιν· ἔχουσι δὲ καὶ τὴν τῶν Τούρκων ἑτέραν γλῶτταν. Const. Porphyrogen. *De administrando Imp.*, c. 39, p. 109, ed. Reg.

(1) M. d'Ohsson, d'ordinaire si exact, cite vaguement ce passage, mais en attribuant aux Hongrois ce que le texte dit des Turks (*Des peuples du Caucase*, p. 204).

(2) *The Oriental Geography of Ebn Haukal, an Arabian Traveller of the tenth Century, translated by sir W. Ouseley*. Lond., 1800, in-4°. Le passage est à la p. 186 : « Their language (of the Khazars) *is like* that of the Turks. »

(3) *Journal des Sav.*, 1823, p. 21 sqq.; Reinaud, *Introd. à son Abou'lféda français*, p. LXXXVI.

(4) Fraehn, *Vet. Memor. Chasar.* ubi cit., p 603; Klaproth, sur les Khâzars, dans ses *Mém. relatifs à l'Asie*, I, p. 152. — On est

XI.

Jusqu'à présent nous n'avons eu à citer, pour la restitution de l'histoire des Khâzars, que des sources qui lui sont étrangères. Pour les obscures périodes de son ancienne existence, ce sont les auteurs grecs et latins depuis Hérodote jusqu'à Ammien Marcellin; pour les temps plus rapprochés où la nation khâzare commence à jouer un rôle plus important dans les événements de l'Europe orientale, ce sont les chroniqueurs contemporains des peuples environnants, byzantins, géorgiens, arméniens et persans; puis enfin, pour la période de sa puissance historique, ce sont principalement les voyageurs arabes du xe siècle. Il existe un autre document, qui, s'il était authentique, recevrait un bien haut intérêt de sa date et de son origine; car il appartiendrait aux Khâzars eux-mêmes et remonterait aux temps les plus brillants de leur empire, c'est-à-dire, comme les relations d'Ibn-Fozlân, d'al-Istakhri et d'Ibn-Haoukal, au xe siècle de notre ère.

étonné qu'après des recherches et en présence de documents qui établissent d'une manière si péremptoire la véritable parenté ethnographique des Khâzars, le Dr Prichard, dans son Histoire Naturelle du Genre Humain, ait récemment reproduit l'opinion surannée qui en faisait des Turks (*Researches into the Physical History of Mankind*, vol. IV, 1844, p. 322). Le Dr Prichard en est encore à citer comme authentique le passage allégué ci-dessus (à la page précéd., note 2) de l'*Oriental Geography*. Les fautes de ce genre ne sont malheureusement que trop communes dans l'ouvrage de l'ethnologue anglais.

Nous voulons parler d'une lettre, que l'on dit avoir été adressée à cette époque par le roi des Khâzars à un docteur israélite, médecin et ministre d'un souverain arabe de l'Andalousie (Abderrahman, roi de Cordoue). Ce rabbin espagnol, dont le nom est 'Hasdaï ben-Is'hak, ayant ouï dire qu'il existait dans les contrées du nord un prince qui professait la religion judaïque ainsi qu'une partie de ses sujets, lui aurait écrit afin de savoir la vérité sur un fait aussi intéressant pour les Israélites. Ceci aurait eu lieu vers l'année 958 de notre ère (1), conséquemment dans le temps même où l'Istakhri et Ibn-Haoukhal visitaient le pays des Khâzars (2). Dans la lettre qu'il adresse au prince des Khâzars, 'Hasdaï explique d'abord ce qui a été l'occasion de sa démarche. Comme le sultan de Cordoue recevait fréquemment des ambassadeurs de plusieurs princes du Nord, tels que le roi des Germains (mélek Aschkénatzi), le roi des Sklabes, et d'autres, 'Hasdaï, s'informant toujours auprès de ces envoyés étrangers des nouvelles de ses frères les Israélites dans les pays lointains, avait appris de quelques-uns d'entre eux qu'il existait un royaume juif appelé *Kosâri*. Un envoyé de l'empereur de Constantinople (Kostantiniah), près du sultan Abderrahman avait non-seulement confirmé ce rapport, mais lui avait appris de

(1) Zedner, *Auswahl aus historischen Stücken aus hebr Schrift. vom zweite Jahrhund. bis auf die Gegenw.* Berlin, 1840, in-8°, cité par Cassel, p. 188.

(2) Ci-dessus, p. 31.

plus qu'entre Constantinople et la terre des Khâzars il y avait une distance de quinze journées par mer, et que par terre on avait à traverser le territoire d'un grand nombre de peuples ; que le nom du roi khâzar alors régnant était Joseph ; que des navires apportaient du pays khâzar diverses marchandises à Constantinople, entre autres des poissons et des pelleteries ; qu'entre le roi des Khâzars et les Grecs il y avait alliance et amitié, et que l'empereur traitait le roi khâzar avec honneur ; que des ambassades et des présents s'échangeaient fréquemment entre les deux États, et qu'enfin le souverain des Khâzars avait des armées nombreuses et faisait de temps à autre des expéditions militaires. 'Hasdaï exprime le vif plaisir que cette nouvelle lui a fait éprouver, et témoigne en même temps le désir d'obtenir des informations plus précises. Comment les Israélites, dit-il au prince du Nord, sont-ils venus s'établir dans votre pays ? Quelle est l'étendue de votre royaume, le nombre de vos sujets, la suite de vos prédécesseurs, la langue nationale, les peuples qui vous entourent, etc., etc. ? Rabbi 'Hasdaï ajoute, quant à l'envoi de sa lettre, qu'il avait d'abord songé à l'expédier par la voie de Jérusalem, parce qu'il s'y trouvait plusieurs de ses coréligionnaires qui l'assuraient pouvoir la faire parvenir en Arménie par Nisibis, et de l'Arménie à Baradah (1), d'où elle atteindrait aisément sa des-

(1) Sans nul doute *Berdâh* (arménien *Bardav*), qui était à cette epoque la résidence des rois d'Aghovan (*Albania*) et une des

tination. Sur ces entrefaites, des envoyés du roi des Ghébalîm (1) arrivèrent à la cour d'Abderrhaman, accompagnés de deux Israélites. Ceux-ci, apprenant la perplexité de Rabbi 'Hasdaï, lui indiquèrent une voie plus directe et plus sûre. Donne-nous tes lettres, lui dirent-ils; nous nous chargeons de les remettre au roi des Ghébalîm (2), qui, en ta considération, les fera tenir aux Israélites qui habitent dans le pays de Houngari (3). Ceux-ci les enverront en Roum (Roumans, ou Valaks), d'où elles passeront chez les Boulgars (4), et de là (5) au prince à qui tu les destines (6).

cités les plus considérables et les plus renommées de l'Asie occidentale (Ibn-Haoukal, dans d'Ohsson, p. 109, etc.)

(1) M. Sélig Cassel (*Historische Versuche*, I, p. 10, et *Magyar. Alterth* p. 188) a très-heureusement identifié ce nom avec celui des Khorvates, ou Kroates, qui a dans les idiomes slaves, comme *Ghébolîm* en arabe, la signification de *Montagnards* (Cf. Const. Porphyrog. *de adm Imp.*, c. 13, p. 62). Ce qui suit dans le texte confirme pleinement cette explication.

(2) Il faut remarquer que les Khorvates formaient à cette époque un état considérable dans l'ancienne Illyrie, entre la Save et l'Adriatique. On sait que leur nom s'y est conservé dans celui de la province de Croatie. Voy. Schafarik, *slaw. Alterth.* II, 277 sqq.

(3) Le texte publié porte הנגרין, que M. Cassel a restitué avec toute probabilité en הונגריים. *Magyar. Alterthümer*, p. 188 sqq.

(4) Qui, depuis la fin du VIIe siècle, avaient fondé dans la Mœsie un royaume qui comprenait tout le territoire du bas Danube.

(5) Sans doute par mer.

(5) *Epistola Rabbi Chasdai, filii Isaaci, ad regem Cosræorum* (avec le texte hébreu), dans Buxtorf, *Liber Cosri*, Præfat. La Lettre de 'Hasdaï se trouve en français dans le *Recueil d'Itiné-*

Nous avons à dessein rapporté ces particularités de la lettre attribuée à Rabbi 'Hasdaï, parce que leur concordance parfaite avec l'état politique et géographique de la région comprise entre le fond de l'Adriatique et les bouches du Danube au milieu du xe siècle, ainsi que la mention d'une cité d'Arménie dont toute l'importance s'éteignit plus tard, et qui n'aurait certes pas été, même au xiiie siècle, mentionnée avec cette distinction particulière, forment déjà, à part toute autre considération, une présomption puissante en faveur de l'authenticité du document. Nous reviendrons sur ce point dans un instant.

Le roi des Khâzars répondit à plusieurs de ces questions dans une lettre qui commence par ces formules israélites : « Joseph, roi des Thogarmi, à Rab 'Hasdaï, prince de l'exil, ben Is'hak ben 'Ezra, Saparadi (1). — Nous savions déjà ce que tu nous as mandé de ton pays et de l'origine du prince qui y

raires (juifs) *à la Terre-Sainte*, publié par M E. Carmoly. Bruxelles, 1847, in-8°, p. 29 sqq. — Comme document cosmographique, la lettre de Rabbi 'Hasdaï pourrait donner lieu à d'autres remarques intéressantes ; mais ce n'est pas ici le lieu.

(1) 'Hasdaï, dans sa lettre, avait dit : « Sache, ô Roi, que le nom de la terre que nous habitons est dans la langue sacrée *Saparad*, et dans la langue des Ismaélites (arabes) *al Andalus* » Separad est dans les Prophètes le nom d'une des contrées d'exil des tribus d'Israël ; l'application de ce nom à l'Espagne est une hypothèse rabbinique sans aucun fondement. Nous avons fait voir ailleurs la situation véritable et la synonymie historique du nom de *Saparad* (*Mémoire historique sur la géogr. anc. du Caucase*, p. 45. Paris, 1847, in-8°).

règne, car un échange amical de lettres a déjà eu lieu entre nos pères, comme l'attestent nos archives et les vieillards de notre pays....

»Sache que nous sommes de la postérité de Japhet, et les descendants de son fils Thogarmah. Nous lisons dans les livres généalogiques de nos pères que Thogarmah eut dix fils, dont voici les noms :

Aghior, אגיור (sûrement pour אוגור)
Tiros, תירוש
Avir, אויר
Oughïn, אוגין
Bizal, ביזל
Tarna, תרנא
Kazar, כזר
Tzanor, צנור
Balgad, בלגד (sûrement pour בולגר)
Savir, סאויר

» Nous sommes issus de Kazar, le septième fils. On rapporte que de son temps nos pères étaient en petit nombre ; mais le Très-Saint, dont béni soit le nom, accrut leur nombre et leurs forces, et ils purent combattre contre beaucoup de peuples plus puissants qu'eux. Avec l'aide de Dieu ils expulsèrent ces peuples, conquirent leurs terres, les contraignirent de fuir devant eux, et les poursuivirent jusqu'au grand fleuve *Dona* (1), où nous habitons encore à présent, au voisinage de Kostantiniah (Con-

(1) Le texte a רונא, pour דונא.

stantinople) ; les Khâzars prirent donc possession du pays de ces peuples.... »

Puis vient une légende où se trouve rapportée l'introduction du judaïsme chez les Khâzars. Une circonstance importante s'y fait remarquer : c'est la mention de deux princes, dont l'un supérieur à l'autre en pouvoir et en dignité : or, la même circonstance, assurément peu commune, et qui semble devoir se rattacher originairement à un état de vassalité politique dont nous avons parlé précédemment (1), se retrouve avec beaucoup de détails dans les relations arabes du x[e] siècle (2). Le roi Joseph énumère ensuite les noms de ses prédécesseurs, au nombre de douze, depuis la conversion des chefs de la nation à la loi d'Israël, et il parle de quelques-unes de leurs expéditions extérieures ; puis venant aux limites du royaume khâzar, il les décrit ainsi : « Sache que du côté de l'Orient la terre que nous habitons s'étend le long d'un grand fleuve, voisin de la mer de *Gorgan* (3), l'espace de quatre mois de chemin. Il y a sur les bords de ce fleuve des nations

(1) Ci-dessus, p. 39.

(2) Ibn-Fozlân, Maçoudi et Ibn-Haoukal, dans d'Ohsson, p. 34. — Un passage de Théophanès fait allusion à cette particularité singulière du gouvernement des Khâzars. *Hist. du Bas-Emp.*, éd. S. M., t. XI, p. 117.

(3) גרגאן. M. Selig Cassel, dans sa version allemande de la lettre du roi khâzar (*Magyar. Alterth.*, p. 214) change fautivement ce mot en *mer de Géorgie*. La mer Caspienne est appelée souvent mer de *Djordjân* par les Arabes. Nous avons à peine besoin d'ajouter que le fleuve mentionné est l'Atil, ou Volga.

populeuses au nombre de neuf, avec des villes, des villages et des places fortes, et qui toutes me payent tribut. De là nos limites contournent la mer de Gorgan pendant l'espace d'un mois, et tous les habitants de la côte me payent tribut. Au midi, il y a quinze nations fortes et populeuses jusqu'à Bab-Abouab (2); ces nations habitent les montagnes et les pays de *Basa* (Bassiani ?) et de *Tanat* (3) jusqu'à la mer de Kostantiniah (le Pont-Euxin), dans une longueur de deux mois, et toutes me payent le tribut. Du côté de l'occident, treize peuples forts et nombreux habitent les côtes de la mer de Kostantiniah, en remontant au nord jusqu'au grand fleuve de *Youzag* (4) Les habitants

(1) La Porte des Portes, en arabe. C'est la passe de Derbend.

(2) תנת est peut-être une corruption pour תגר, et dans ce cas on y pourrait reconnaître le pays des Tagaours, branche importante des Oses, qui confinent aux vallées des Bassiani. — Constantin Porphyrogénète (*de Adm. Imp.* c. 42, p. 113 sq , et c. 10, p. 62) décrit à peu près de même, sauf la mention du tribut, la limite khâzare du côté des populations caucasiennes.

(3) C'est le Dniepr (l'ancien Borysthènes). Les peuples turks qui, dans le courant du IX[e] siècle, se portèrent du Volga vers le Danube en passant au-dessus du pays khâzar proprement dit, donnèrent à ce qu'il paraît à ce fleuve le nom de *Ousou*, ou quelque dénomination approchante, que les géographes arabes ont connue (Aboulféda, trad. de M. Reinaud, II, p. 80) Le comte Potocki dit que les Turks nomment encore aujourd'hui le Dniepr *Osou* (*Hist. primit. des peuples de la Russie*, édit. Klapr., p. 161, et *Mém. sur un nouv. Périple du Pont-Euxin*, ibid., p. 358; add. Schlözer, *Nord. Gesch*, p. 525). Le nom de *Iozou*, ou *Iozu*, se trouve dans la Géographie arménienne de Moïse de Khorén (appliqué par erreur au Danube dans les *Mém. sur l'Arménie*, de feu Saint-Martin, II, 357); mais l'époque où cette géographie fut rédigée (seconde moitié du V[e] siècle) indique assez que ce doit

y demeurent dans des villages sans murailles, et ils occupent, nombreux comme le sable de la mer, toutes les plaines jusqu'aux limites des Hougriens (1). Tous me payent le tribut, et l'étendue de leur pays est de quatre mois.... » Nous omettons quelques détails sur les villes, au nombre de trois, que le document qualifie de *villes royales*, détails conformes, comme tout le reste, à ceux que nous trouvons dans Ibn-Fozlân et dans les autres relations arabes du même temps ; mais nous signalerons encore ce qui suit : « J'occupe l'entrée du fleuve (*Youzag*), et je ne permets pas que les Russes (*Roussiim*), qui viennent sur des navires, passent au delà, ni que leurs ennemis, qui viennent par terre, aillent vers le pays des Russes. Je soutiens (à cet effet) de rudes guerres; car si je permettais cela, ils dévasteraient toute la terre d'Ismaël (des Arabes) jusqu'à Bagdad (2). » Ce

être une des nombreuses interpolations que l'ouvrage a subies vers le xe siècle. Nous apprenons en effet de M. Schafarik (*slaw. Alterth.*, I, 502) que la phrase incidente où le *losa* est nommé ne se trouve pas dans les plus anciens manuscrits du géographe arménien. Cp. Saint-Martin sur ce nom, *Mém. sur l'Arm.*, II, 307.

(1) הוגריאים (Hougriim), pour היגריאים, Higriim, que porte le texte imprimé.

(2) *Epistola Josephi Regis ad Raf Chasdai*, dans la Préf. de Buxtorf au *Liber Cosri*. Basil. 1660, in-4. Nous avons conféré avec la version latine de Buxtorf la traduction française de M Carmoly, dans son *Recueil d'Itinéraires à la Terre Sainte*, p 29, sqq. Brux. 1847, in-8°, et la traduction allemande de M. Selig Cassel, dans l'Appendice de ses *Magyarische Alterthümer*, p. 195 et suiv. Berlin, 1848, in-8 — Quant à la limite khazare du côté de l'ouest, il est à remarquer que Constantin Por-

passage est extrêmement remarquable. Nous savons par Maçoudi, par les Annales d'Ibn-Alathir et par d'autres sources orientales, que dans la première moitié du xᵉ siècle les Russes descendirent plusieurs fois du fond de leurs déserts, soit par le Dniepr pour entrer dans la mer Noire, soit par l'Atel pour arriver à la mer Caspienne, et qu'à diverses reprises ils vinrent ravager les provinces musulmanes qui avoisinent le Koûr inférieur. La première de ces expéditions eut lieu vers l'année 914 de notre ère; il y en eut une seconde plus terrible encore en 944 (1), quelques années seulement avant l'époque

phyrogénète, à la même époque en 952) la met non pas au Dniepr, ou Youzag (il ne connaît pas ce dernier nom), mais au Don (*de admin. Imp.* c. 42, p. 112). C'est la différence de toute la longueur de la Méotide. Il paraît néanmoins que le roi des Khâzars conservait sa prétention de souveraineté sur ce littoral, malgré l'occupation des Patzinaks On peut cependant remarquer que plus haut (ci-dessus, p. 47) lui-même semble désigner le Don comme fleuve frontière.

(1) Sur ces deux expéditions, on peut voir d'Ohsson, p. 105 sqq., et pp. 241, 249; et surtout deux notes de M. Kunik (sur l'expédition des Russes normands en 944 vers les pays situés aux bords de la mer Caspienne, d'après Nisâmi, Ibn-al-Athîr et Aïny; — sur la première expédition Caspienne des Russes normands en 914, d'après la Chronique inédite de l'arménien Mosé Caghancatovatsi), dans le *Bulletin Scientif.* de l'Acad. Imp de St Pétersb, Sc. Histor. T. IV, 1847, col. 182 et 202. Maçoudi, cité par M. Kunik (Cp le même passage dans le *Mag. Asiat.* de Klaproth, t. 1, p. 274, 1825), rapporte la circonstance suivante, qu'il faut rapprocher des expressions de la lettre du roi Joseph: « Les Russes entrèrent dans le bras de la mer de Bonthos (le Pont) qui communique avec le fleuve des Khâzars, et où se trouvaient les troupes du roi de cette nation qui y étaient

où se place le document qui nous occupe. On en croirait les dernières phrases que nous venons de transcrire écrites sous l'impression toute fraîche encore de ces expéditions russes qui avaient jeté l'épouvante dans toutes les contrées riveraines de la mer Caspienne. Il est vrai que dans sa lettre le roi Joseph semble avoir interdit d'une manière absolue tant les expéditions des Varèghes au sud, que les courses des hordes nomades d'au delà du Volga dans les steppes de la Russie, tandis qu'on voit par les relations arabes que le roi des Khâzars avait, plus ou moins volontairement, ouvert le passage de l'Atel aux pirates du Nord : mais outre que dans ces premiers rudiments de correspondances quasi diplomatiques on doit s'attendre à trouver les faits présentés du côté qui peut rehausser, plutôt que du côté qui pourrait diminuer l'idée de la puissance du souverain et de son importance politique, il ressort du passage même de Maçoudi que nous citons en note que le prince khâzar avait pris en effet des dispositions pour arrêter les courses des pirates et celles des nomades. Il est d'ailleurs possible qu'après l'expédition de 944 ces dispositions aient

postées en grand nombre, et qui captureraient quiconque arrivait de cette mer, et ceux (les Turks Ghouzzes) qui venaient de la même manière du continent situé le long du fleuve des Khâzars ..» (*Bullet. Scient.* l. c. col. 191). Il faut aussi rapprocher des expressions de la lettre du roi khâzar deux passages tout à fait analogues de Constantin Porphyrogénète dans son traité de l'administration de l'Empire, écrit précisément dans le même temps, en 952 (c. 42, p. 112 ad fin. et p. 113).

été rendues plus efficaces, car cette expédition des Russes dans la Caspienne paraît avoir été la dernière.

XII.

Ni Jean Buxtorf, qui le premier a traduit de l'hébreu en 1660 la lettre de Rabbi 'Hasdaï et celle du roi Joseph (1), ni Baratier, qui en a donné en 1734 la première version française, ni Wolf, ni Basnage parmi les anciens critiques, n'ont cru à l'authenticité du double document que nous venons d'ana-

(1) J. Buxtorf, dans la préface de sa version latine du *Liber Cosri*, M. d'Ohsson, dans les notes de son savant ouvrage sur les peuples du Caucase (p. 210, M Carmoly dans sa Collection d'Itinéraires juifs en Palestine (p. 67), et M. Selig Cassel dans l'appendice de ses antiquités magyares (p. 185 sq), ont retracé l'histoire littéraire et bibliographique des deux lettres. C'est dans la seconde moitié du seizième siècle (vers 1577) qu'elles furent pour la première fois imprimées en hébreu, par les soins d'un juif nommé Isaac ben Abraham ben Jehoudah Akrisch, qui en avait trouvé une copie entre les mains de quelques Juifs du Levant, pendant un voyage qu'il fit en 1562 de Constantinople en Égypte. Isaac jugea utile de les rendre publiques, afin, dit-il, de faire voir que les Juifs avaient possédé depuis leur dispersion un royaume sur la terre. Le texte des deux lettres fut ensuite inséré par Buxtorf fils dans la préface de sa traduction latine du *Sepher Kosri*, ouvrage célèbre de controverse rabbinique; et le savant Baratier, qui à l'âge de onze ans traduisit de l'hébreu la relation de Benjamin de Tudèle, y joignit une version française de la lettre de Rabbi 'Hasdaï et de celle du roi des Khâzars. M. Carmoly (recueil cité) en a publié en 1847 une nouvelle traduction française, que l'on voudrait plus strictement fidèle; et deux versions allemandes, dont une de M. Sélig Cassel (l. c.), ont aussi paru tout récemment.

lyser. Qui a jamais ouï parler d'un royaume khâzar? demande la traducteur du *Sépher Kosri*; où était cet état si florissant et d'une si vaste étendue, qu'aucun historien n'a jamais mentionné? Ce doute pouvait être légitime au XVII[e] et au XVIII[e] siècles; il faudrait aujourd'hui d'autres motifs pour le justifier. Depuis que les sources orientales sont venues féconder le champ des études byzantines, bien des questions de détail ont pris tout à coup un nouvel aspect. Ce qui regarde les Khâzars est surtout dans ce cas. Nous savons maintenant non-seulement qu'il a existé un royaume khâzar, du VII[e] au XI[e] siècle de notre ère, qui embrassait toute la Russie méridionale et s'étendait jusqu'au Caucase; mais de plus, que cet État finnois pouvait être réellement regardé comme un royaume juif, dans ce sens que le roi et une partie au moins de la population avaient embrassé le culte israélite (1). Nous n'avons pas lieu non plus de nous étonner qu'il ait pu exister à cette époque des relations accidentelles entre les contrées du Tanaïs et l'Europe occidentale, quand nous voyons dans les siècles du moyen âge un si grand nombre de voyageurs juifs parcourir de vastes étendues du monde alors connu, à la recherche des restes dispersés de leur nation. M. d'Ohsson le premier, il y a un peu plus de vingt ans, ramena l'attention sur

(1) Ibn Fozlân, Maçoudi et Ibn Haoukal, dans d'Ohsson, p. 35; al Istakhri, trad. allem. de Mordtman, p. 103. Cp Carmoly, *Mémoire sur les Khâzars au dixième siècle*, dans son Recueil cité d'Itinéraires à la Terre Sainte, p. 15 et suiv.

les deux documents publiés dans le Liber Cosri. Le savant orientaliste n'en admet l'authenticité, il est vrai, qu'avec une formule de doute (1); cependant il est aisé de voir, à l'importance qu'il y attache, de quel côté son opinion penche. Depuis lors la critique allemande surtout s'en est beaucoup occupée, et les inculpations de l'école de Buxtorf ont été amplement réfutées par d'habiles hébraïsants israélites (2). M Reinaud, dans la belle introduction de son Aboulféda français (3), range aussi la lettre de Rabbi 'Hasdaï parmi les documents historiques du xe siècle.

Il est impossible en effet de ne pas être frappé de la conformité qui existe entre la lettre du roi Joseph et les relations arabes contemporaines qui ont été publiées de nos jours. L'analogie se montre dans le caractère général aussi bien que dans le détail des faits. Nous avons signalé pareillement dans la lettre du Rabbin de Cordoue des particularités géographiques qui ne nous paraissent pas moins décisives. Une telle conformité porte avec elle son évidence. Supposer que deux pièces fabriquées par des rabbins juifs dans des temps de profonde ignorance porteraient ce cachet de vérité jusque dans leurs moindres détails, alors surtout qu'il s'agit de faits et de particularités aussi peu connus, nous paraît infiniment plus improbable et plus difficile à admettre

(1) *Des peuples du Caucase au dixième siècle*, p. 205.

(2) Voir l'ouvrage cité de Selig Cassel, p. 186.

(3) P. CCXCIX, note 2.

que l'authenticité même des documents. Nous demandons à quels caractères on reconnaît l'imposture qui ne se distingue plus en rien de la vérité ?

XIII.

Accordant donc aux deux lettres ce que nous ne croyons guère possible aujourd'hui de leur refuser, la valeur de documents parfaitement authentiques, nous trouvons dans celle du roi Joseph un renseignement curieux sur lequel l'attention des critiques ne s'est pas suffisamment arrêtée. Nous voulons parler du tableau ethnographique présenté sous la forme biblique d'une généalogie. Ce morceau porte un cachet d'indigénéité qu'on ne saurait méconnaître, et en l'étudiant avec quelque attention il nous semble qu'on y voit confirmés d'une manière décisive les indices d'extraction finnoise que nous fournit tout ce que nous savons d'ailleurs des Khâzars. Ce tableau généalogique est d'ailleurs dans le génie de tous les peuples primitifs, et en particulier des races nomades de l'intérieur de l'Asie. Non-seulement les Hébreux consignèrent sous cette forme, dans les premiers chapitres de la Bible, les notions reçues dès les plus anciens temps dans le sud-ouest de l'Asie sur la parenté originelle et la filiation des peuples du monde connu ; non-seulement les nations chez lesquelles pénétra autrefois la religion d'Abraham, les Arméniens notamment, de même que les Géorgiens et sans doute aussi les Khâzars,

inscrivirent, à l'imitation de Moïse, des tables analogues en tête de leurs annales : mais de semblables généalogies ouvrent pareillement l'histoire traditionnelle de la plupart des peuples de l'ancien monde placés en dehors de la sphère hébraïque. On les retrouve, pour ne citer que les plus célèbres, chez les Hindous et chez les Irâniens, chez les Hellènes et chez les Teutons; les traditions des tribus turques recueillies par des écrivains musulmans nous les montrent de même chez les races pastorales qui de temps immémorial occupent la zone moyenne de l'Asie. Et ce qui prouve combien elles y sont anciennes, c'est que déjà Hérodote les avait trouvées chez les Scythes voisins des établissements grecs du Pont-Euxin(1).

Ces tables ethnographiques formulées en généalogies sont de deux sortes. Les unes embrassent l'ensemble des nations connues, et en marquent les

(1) Lib. IV, c. 5 à 10. — Les traditions recueillies par Hérodote sur la parenté originaire des grandes tribus de la Scythie occidentale sont tirées de deux sources l'une (c. 5 à 7) provenant directement des Scythes, l'autre (c. 8 à 10) qui avait passé par l'intermédiaire des Grecs du Pont. Il est clair que ces traditions sont les mêmes au fond, malgré les modifications qu'elles avaient éprouvées en passant par la bouche des Grecs. L'une et l'autre des deux versions nous montre les Khâzars comme une des trois grandes branches primitives des Scythes de l'Occident, dans la version scythe sous le nom à peine altéré de *Katiars* (ci-dessus, p. 8), dans la version grecque sous le nom d'*Agathyrses*, ce qui apporte une nouvelle démonstration de l'identité originaire de ces deux appellations.

divisions les plus générales selon la distinction des langues et de l'habitation géographique : tel est le célèbre tableau du chapitre X de la Genèse. Les autres se rapportent plus spécialement à un seul peuple ou à une seule race, parlant une même langue et habitant une même contrée, et elles en énumèrent les divisions intérieures en peuplades ou en tribus. Celles-ci ne fournissent d'éclaircissements que pour l'histoire d'une race particulière; mais aussi ces éclaircissements ont toute la valeur d'un témoignage portant sur un objet rapproché et bien connu. C'est à cette dernière classe qu'appartient le document khâzar dont nous nous occupons. Sous la forme d'une énumération des dix fils du patriarche Thogharma, parmi lesquels figure le nom de *Kozar*, il est évident que nous trouvons ici l'indication des tribus principales entre lesquelles se partageait, selon la tradition nationale, la race dont les Khâzars faisaient partie. C'est ainsi que dans une énumération analogue de huit autres fils pareillement attribués à Tharghamos, les vieilles chroniques géorgiennes expriment sous la forme biblique l'antique subdivision de la race karthlosienne dans les hautes vallées du Caucase (1); car Tharghamos, ou

(1) Voyez cette généalogie rapportée, d'après la chronique de Vakhtang, dans nos *Recherches* déjà citées *sur les populations primitives du Caucase*, p. 80; on peut comparer maintenant la nouvelle traduction publiée à St Pétersbourg par M. Brosset, sous le titre d'*Histoire de la Géorgie depuis l'antiquité jusqu'au* XIXe *siècle*, p. 15 sqq. Pétersbourg 1849, in-4.

Thogharma, est le patriarche commun de tous les peuples de la région Caucasienne (1).

Parmi les dix noms dont se compose la liste des fils de Thogharma selon les Khâzars (2), il en est plusieurs, sans doute altérés par les copistes, dont l'application est au moins incertaine ; mais nous en voyons d'autres dont la synonymie n'est pas douteuse : *Avir* est indubitablement la tribu avâre ; la forme *Aviri* se retrouve aussi dans une énumération de tribus hunniques donnée par Jornandès (3) On sait quelle place éminente le nom de *Boulgâr* occupe parmi les peuples finnois de la région ouralienne, et il n'est pas difficile de retrouver ce nom dans la liste sous la forme de *Balgad*, que la substitution de deux lettres presque identiques dans l'alphabet hébraïque (un ד pour un ר, c'est-à-dire *d* pour *r*) lui a donnée. De même, une très-faible correction substitue le nom d'*Ougor* (אוגור) à la forme corrompue d'*Aghior* (אגיור), qui occupe la première place dans la liste, comme le nom d'Ougor est la dénomination la plus générale de la race. *Savir* est le *Sabir* des Byzantins, peuple hunnique dont la migration au nord du Caucase a suivi la migration bulgare et précédé celle des Avârs.

Les autres noms sont moins certains. On trouve mentionné dans Theophylacte Simocatta (4) la tribu

(1) Genèse, X, 3. Cp. nos *Recherches* citées, p. 33.
(2) Ci-dessus, p. 47.
(3) *De reb. Get.* c. 5, p. 17. 1618.
(4) Lib. VII, c. 8, ad fin.

hunnique de *Tarniakh*, et dans Constantin Porphyrogénète celle de *Tarian* (1), dont les noms offrent de l'analogie avec le *Tarna* de la liste. Nous sommes très-portés à croire que le mot *Bizal* cache sous une forme altérée le nom de *Barsel*, que nous savons devoir figurer d'une manière notable dans les origines khâzares. Nous ignorons absolument ce que c'est que *Tiros*. La pensée se porte naturellement vers le *Tirâz* biblique, un des noms qui dans le chapitre X de la Genèse (v. 3) figurent après Toubâl et Meschekh dans l'énumération des nations du Nord; mais c'est tomber de l'inconnu dans l'inconnu, car la synonymie du Tirâz de Moïse est absolument ignorée (2). La chronique géorgienne mentionne une fois (au XIIe siècle de notre ère) une tribu de *Tharas* à côté des Lesghi (3); nous ne trouvons pas d'autre trace de cette tribu dans l'ethnographie caucasienne, et rien n'indique qu'elle ait un rapport quelconque avec l'ancienne appellation des tables généalogiques. Nous ne saurions dire non plus ce que c'est que le nom d'*Oughïn*, à moins qu'on ne le rapproche de la tribu de *Ghénakh* mentionnée par Constantin Porphyrogénète (4)

(1) *De Admin. Imp.* c. 40, p. 109.

(2) Il n'y a pas à penser à la Thrace, comme l'ont fait la plupart des commentateurs. Voy. à ce sujet nos *Recherches sur les populations primitives du Caucase*, p. 14, Paris, 1847, in 8°. Seulement nous effaçons ici ce que nous avons dit des Trères.

(3) Trad. de M. Brosset, p. 370 Pétersb. 1849, in-4°.

(4) *De Admin. Imperio*, c. 40, initio. — Dans ce nom, comme

à côté de la tribu hunnique de Tarian que nous avons citée tout à l'heure. Enfin, quant au nom de *Tzanor*, il est fort douteux, malgré la ressemblance extérieure, qu'on le puisse rapprocher des *Tzanari* de Constantin Porphyrogénète (3) (*Tzanar* ou *Tzanarkh* des chroniques géorgiennes et arméniennes, *Sanariah* des relations arabes), qui firent, au temps des Khâzars, une certaine figure dans les événements de la Géorgie, attendu que l'histoire ne nous montre ce peuple que dans la vallée de l'Aragvi, au sud de la passe centrale du Caucase, et que rien n'indique pour lui une origine septentrionale. Laissant donc de côté ce qu'il y a pour nous de douteux ou d'inconnu dans la Table ethnographique des Khâzars, nous en voyons encore ressortir un fait sur la signification duquel nous n'avons pas besoin d'insister : c'est que ceux des noms de la liste qui nous sont historiquement connus *désignent tous des peuples d'extraction finnoise*. Ce sont, outre les Khâzars eux-mêmes, les Ougors, les Avârs, les Boulghârs et les Sabirs. La tradition nationale, sous sa forme symbolique, confirme donc, ainsi que nous l'avons fait remarquer, les autres indications fournies par l'histoire sur la parenté ethnographique de la nation khâzare.

dans celui de Tarniakh mentionné plus haut, la terminaison *kh* semble n'être que le signe du pluriel arménien.

(3) *De Cerimon. Aulæ Byz.*, lib. II, c. 48, p. 397.

XIV.

Il est fort à regretter que les historiens, surtout ceux de l'occident, ne nous aient pas laissé sur ce peuple des renseignements plus complets que ceux qui nous ont été transmis. Les notions qu'il est aujourd'hui possible de réunir sur les diverses phases de ses destinées historiques sont au total assez bornées, même pour la période de sa domination de quatre siècles au nord du Caucase. Les Khâzars auraient mérité d'être mieux connus. On entrevoit qu'un certain degré de civilisation, et même un commencement de littérature, pénétrèrent à cette époque sur les bords du Tanaïs et du Volga, qui n'avaient connu jusqu'alors que les mœurs grossières des hordes nomades (1) ; mais nulle indication précise ne nous est donnée sur l'origine de ce nouvel ordre social introduit chez les Khâzars, ni sur le développement qu'ils y avaient atteint.

L'action civilisatrice dont les Khâzars éprouvèrent l'influence se peut rapporter à quatre phases principales de leur histoire :

A leur contact de plusieurs siècles, depuis les temps voisins de notre ère, avec les Géorgiens et les Persans des provinces caspiennes ;

A leurs rapports avec les Turks orientaux, qui avaient depuis longtemps un centre de civilisation

(1) Ci-dessus, p. 31 sq.

indigène dans le pays d'Ouïgour (1), rapports dont nous ignorons la date précise et les circonstances, mais qui se révèlent d'une manière évidente dans les formes turques du gouvernement des Khâzars;

A leurs relations avec les Grecs de Constantinople depuis l'année 626, relations qui furent assez intimes pour amener à deux reprises (en 702 et en 731) des alliances matrimoniales entre la cour de Byzance et les princes du Volga (2), et dont un des résultats fut la prédication du christianisme chez les Khâzars au milieu du neuvième siècle de notre ère (3).

Enfin, à l'introduction du judaïsme chez les Khâzars, vers le milieu du VIII[e] siècle (4), et, par suite, l'établissement d'un très-grand nombre de juifs dans la région du Volga (1).

(1) L'Ouïgour du Turkestan, aux confins du Tibet, qu'il faut bien distinguer, *historiquement*, de l'Ougorie ouralienne.

(2) M. d'Ohsson a résumé ce qui se rapporte à ces relations de plus de trois siècles entre les souverains khâzars et les empereurs grecs (*les peuples du Cauc.*, p. 193 sqq.)

(3) Vers 860. Voy. Schafarik, *Slaw. alterth.* t. II, p. 472. Cp. Pray, *Annales Hunnor*, p. 308, in-fol. 1761.

(4) Vers l'année 740. Carmoly, *Mémoire sur les Khâzars*, dans son Rec. d'Itinér. à la Terre Sainte, p. 12 et 23. Au rapport d'Ibn Fozlân, la conversion des rois khâzars au judaïsme n'aurait eu lieu que sous le règne du khâlife Haroun er Raschid, qui régna de 786 à 809 D'Ohsson, p 35. Ibn al-Athîr, cité par M. d'Ohsson (p. 203) place à l'an de l'hégire 204 (819 de notre ère) la propagation de l'islamisme chez les Khâzars. Ces indications différentes se peuvent aisément rapporter à des phases successives de la propagation de l'islam dans la Khâzarie.

(1) Ibn Fozlân et Maçoudi, dans d'Ohsson, p. 35.

Il y a tout lieu de croire que ce fut surtout à ces deux dernières causes, de longs rapports avec les Byzantins, et la présence au milieu d'eux d'un grand nombre de Juifs, que les Khâzars durent leur commencement d'initiation aux civilisations méridionales; néanmoins les circonstances antérieures que nous avons rappelées, premièrement leur contact prolongé avec les peuples du sud du Caucase, et plus tard leur soumission plus que probable aux Turks orientaux, eurent nécessairement aussi leur part d'influence, aussi bien que les rapports qu'ils entretinrent avec les Arabes musulmans. Ce que nous connaissons de l'organisation des Khâzars, et particulièrement de la cour du souverain, a un caractère tout à fait oriental. Seulement, nous le répétons, on regrette de ne pouvoir suivre les phases de cette révolution morale opérée, même partiellement, sur un peuple sorti peu de siècles auparavant des forêts de la Scythie. Il semblerait, d'après la lettre du roi Joseph et celle de Rabbi 'Hasdaï, que le fond de la nation khâzare eût embrassé la religion de Moïse; mais nous voyons par les relations arabes que des différents cultes reçus et protégés dans la Khâzarie, c'était le judaïsme qui comptait le moins de sectateurs, bien que professé par le kâkhan et par tous les dignitaires de sa cour (1). Les musulmans, d'après Ibn-Fozlân et Maçoudi, étaient plus nombreux que les juifs dans la capitale du roi khâzar; ils n'y comptaient pas moins de trente mos-

(1) Ibn Fozlân, dans d'Ohsson, p. 41.

quées, avec des colléges où leurs enfants apprenaient à lire le Koran (2). Venaient ensuite ceux qui avaient embrassé la religion grecque, et enfin le grand nombre de Khâzars qui continuaient de professer le culte païen de leurs pères. Il est probable que même au xe siècle, ceux-ci formaient encore le fond de la nation; de même que beaucoup de leurs tribus avaient sûrement gardé les vieilles traditions pastorales de la race, malgré l'introduction des habitudes agricoles et de la vie sédentaire chez une partie d'entre eux. Aussi voyons-nous bientôt après cette nation, fixée un instant dans les habitudes de la vie civilisée, rentrer et se perdre dans le flot mouvant des hordes nomades qui dès le ixe siècle avaient de nouveau rompu la digue, et qui envahirent encore une fois les plaines de la Sarmatie.

XV.

Les Khâzars, en effet, n'échappèrent pas à la destinée commune de tous ces peuples de l'Asie intérieure qui ont abandonné la vie nomade pour adopter des établissements sédentaires. A mesure que la rudesse des mœurs primitives s'est adoucie sous l'influence de la civilisation, et que des habitudes de rapine et de pillage ont fait place peu à peu à un ordre de choses plus régulier, ces hommes ont perdu en partie la force agressive qui avait fondé leur domination. Bientôt c'est à eux à se défendre contre

(2) Id. *ibid.* p. 42.

les courses et les attaques des hordes errantes qui cherchent à leur tour de nouveaux établissements. Ainsi en arriva-t-il aux Khâzars. Nous les voyons, en 836, demander aux empereurs de Constantinople leur concours pour repousser les Patzinaks qui commençaient à franchir le Volga et qui menaçaient le Tanaïs. C'est à cette occasion que fut construite sur ce dernier fleuve la forteresse de *Sarkel*, dont il a été précédemment question (1). Un pareil obstacle ne pouvait contenir longtemps la fougue des nouveaux immigrants. Avant l'expiration du IXe siècle ils avaient envahi tout le pays qui s'étend du Tanaïs au Danube, et les Khâzars se trouvaient à peu près resserrés entre le Tanaïs et la mer Caspienne (2). La fondation de la monarchie russe par les Varèghes leur porta le dernier coup. Dès la seconde moitié du IXe siècle, les nouveaux ducs de Russie avaient soustrait les tribus slaves du haut Dniepr à la domination khâzare (3) ; en 965, Sviatoslav, prince de Kiev, leur enleva la place de Sarkel, et bientôt après les Russes occupèrent Tmoutarakan, (Taman) sur la rive orientale du Bosphore Kimmérien. On voit donc qu'à l'époque à laquelle appartiennent les principales notions que nous possédions sur le royaume khâzar, d'une part les lettres échangées entre le roi Joseph et Rabbi 'Hasdaï, de

(1) Ci dessus, p. 39. Voy. Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, t. XIII, p. 130, édit. St Martin, 1832.

(2) Voy. à ce sujet notre remarque, ci-dessus, p. 50, note 2.

(3) Voy. Schafarik, t. II, p. 64.

l'autre les relations arabes, et enfin les notices de Constantin Porphyrogénète, on voit, disons-nous, qu'à cette époque même la puissance déjà fort affaiblie du prince d'Athil touchait à une ruine prochaine. Réduits peu à peu aux steppes qui bordent le nord-ouest de la mer Caspienne, ils y furent subjugués par les Ouzes, tribu de race turque comme les Patzinaks, et avant l'expiration du xie siècle ils avaient disparu de l'histoire.

XVI.

Ainsi s'est effacé de la scène du monde un peuple qui pendant mille ans et plus y avait joué un rôle important. Mais si les Khâzars, en tant que nation, furent engloutis dans de nouvelles immigrations, leur souvenir au moins ne périt pas tout entier, comme celui de tant d'autres populations qui ont aussi dominé dans la même région. Leur nom s'y conserva longtemps après eux. Il resta appliqué à la mer Caspienne, que les géographes orientaux des temps postérieurs désignent habituellement sous la dénomination de *mer des Khâzars*; il se maintint aussi pendant deux siècles au moins dans l'ancienne Khersonèse Taurique, (aujourd'hui la Krimée) que les voyageurs du xiie et du xiiie siècles nomment *Gazarie* (1). Il paraît très probable que lorsque les

(1) Le juif Pétahhia de Ratisbonne (1175), dont la relation a été traduite en français par M. Carmoly (*Nouv. Journ. Asiat.* t. VIII, 1831, p. 266 et 272); le moine cordelier Jean du Plan

Khâzars furent contraints par les Ouzes d'abandonner leurs établissements du bas Volga, une partie au moins de leurs tribus se replia vers la Méotide, qui devint ainsi, pour elles, pendant un certain temps, un nouveau centre d'habitation. Dans la Chronique géorgienne, le nom de *Petite Khâzarie* se trouve appliqué dans plusieurs passages à la région qui avoisine l'extrémité nord-ouest du Caucase, par opposition à la *Grande Khâzarie* des bords de la mer Caspienne (1); et pour eux cette indication doit se

Carpin, en 1246 (dans les *Mémoires de la Soc. de Géographie*, t. IV, 1839, p 748, in-4); Guillaume de Rubruk, ou Rubruquis, en 1253 (*ibid.*, p. 214). La Khazarie est aussi nommée dans la relation d'un arabe d'Espagne, Abou-Hamid, qui visita en l'année 1136 de notre ère les contrées qui touchent au nord à la mer Caspienne; mais cette mention, à en juger du moins par ce que nous en voyons dans l'*Introduction* à l'Aboulféda français de M. Reinaud (p. CXII) est plutôt historique que géographique, c'est-à dire qu'elle se rapporte au pays où les Khâzars dominaient encore un siècle auparavant, et non à la contrée (la Khersonèse, et probablement aussi les steppes qui bordent la Méotide à l'est) où la pression des Ouzes les avait refoulés. La même remarque s'applique au passage du géographe arabe al-Békri que notre savant ami, M. Charles Defrémery, a donné dans ses *Fragments de géographes et d'historiens arabes et persans inédits, relatifs aux anciens peuples du Caucase et de la Russie méridionale* (Nouv. Journ. Asiat. juin 1849, p. 468 sqq). Al Békri écrivait dans la seconde moitié du onzième siècle, conséquemment à une époque où il serait fort intéressant d'avoir des renseignements précis sur la situation des Khâzars et sur leur habitation géographique; mais comme il n'a fait, évidemment, que copier la relation d'Ibn Fozlân, antérieure de cent vingt ans au moins, le passage ne peut être compté parmi les documents du onzième siècle.

(1) *Histoire de la Géorgie*, trad. du géorg. par M. Brosset.

rapporter au XIe siècle de notre ère ou au commencement du XIIe, époque où la Chronique a été rédigée dans sa forme actuelle. Au surplus, tout en se conservant pendant assez longtemps encore aux environs de la Méotide, la dénomination de *Gazarie* fut toujours se restreignant de plus en plus. Elle était encore en usage au milieu du XVe siècle dans l'intérieur de la Khersonèse, mais elle n'y désignait plus qu'une certaine étendue de territoire aux environs de Kaffa, comme on le voit par la curieuse relation du vénitien Josaphat Barbaro, qui vint dans ces contrées en 1436 (1). Il paraît que même un siècle plutôt elle avait déjà beaucoup perdu de son importance, car on ne la trouve pas dans la relation d'Ibn-Batoutah, qui vit la Khersonèse en 1329, lors de son voyage au Kaptchâq (2). Selon toute probabilité, elle acheva de tomber en désuétude après la fondation du kânat de Krimée en 1441; on ne la

St Pétersb., 1849, in-4, p. 18 Dans ce passage, par un anachronisme fréquent aux chroniqueurs orientaux, ce nom de *Petite Khâzarie* est transporté aux temps héroïques de l'histoire. Un second passage (p. 175) le rapporte au temps du règne de Vakhtang Ier (seconde moitié du Ve siècle), et un troisième (où on lit *Grande* Khâzarie par une erreur évidente) à l'année 668 (p. 248). Comme la dénomination de Petite Khâzarie ne peut appartenir à aucune de ces trois époques, il est évident qu'elle est du temps même du chroniqueur.

(1) *Viaggio alla Tana*, feuillet 18, dans la collection d'Alde Manuce de 1543, petit in-8.

(2) *Extrait des voyages d'Ibn Batoutah*, trad. de l'arabe par M. Ch. Defrémery, dans le *Nouv. Journ. Asiat.* Sept. 1850, p. 192.

voit plus sur la belle carte génoise de Fréduce d'Ancône, de 1487, non plus que dans aucun autre document postérieur.

Nous n'avons du reste aucune espèce de renseignement historique sur ces dernières phases de la destinée du peuple khâzar, si ce n'est en ce qui regarde une de ses tribus dont nous pouvons encore suivre la marche d'époque en époque en quelque sorte jusqu'à nos jours. Cette tribu est celle des *Kâbars*. Constantin Porphyrogénète, qui la qualifie de tribu grande et belliqueuse, nous apprend que forcée d'émigrer à la suite d'une guerre intestine où elle avait été vaincue, elle s'était retirée sur les terres des Patzinaks, au nord du Pont-Euxin, et s'y était établie (1). L'écrivain ajoute que par suite de l'établissement des Kâbars au milieu des Turks, les deux peuples s'étaient mutuellement communiqué leurs idiômes respectifs, — ce qui est une nouvelle preuve, ainsi que nous l'avons fait remarquer précédemment (2), que la langue des Khâzars n'était pas la même que celle des Turks. Ces événements durent avoir lieu un demi-siècle environ, peut-être moins, avant l'époque (952) où écrivait l'empereur Constantin. Il paraît que plus tard les Kâbars repassèrent le Tanaïs pour se rapprocher du Caucase, sans doute après l'extrême affaiblissement du reste des Khâzars par suite de la guerre que leur firent les Russes vers la fin du xe siècle; car Cedrenus,

(1) Constantin Porphyrogen *de Admin. Imp.* c. 39, p. 108.
(2) Ci-dessus, p. 40.

écrivain du siècle suivant, cite les *Kabères* à côté des Zikhes parmi les peuples principaux de la région nord du Caucase, et il ne prononce pas le nom des Khâzars. Ceux-ci étaient dès lors effacés de la scène historique (1).

Au surplus, les Kâbars portèrent à diverses reprises leurs campements d'un côté à l'autre du Tanaïs. Suivant les traditions que les voyageurs modernes ont recueillies parmi eux, ils quittèrent dans le XIIe siècle de notre ère les environs du bas Kouban pour se rapprocher du Don, d'où ils passèrent en Krimée. Il reste en effet des traces de leur séjour dans l'ancienne Tauride. Plus tard, les cartes génoises du moyen âge inscrivent le nom de *Cabardi* vers la pointe septentrionale de la mer de Zabache (notre mer d'Azof), à l'ouest des bouches du Don, indice certain de la présence de la tribu sur ce point à une époque comprise entre le XIIe et le XVe siècle. Ce nom de *Cabardi* nous signale la forme que l'ancienne dénomination de *Kâbars* ou *Kabères*, telle que l'écrivent les Byzantins, avait prise dans l'usage vulgaire. Ce sont les *Kabardah* de nos jours, maintenant fixés sur le versant nord de la partie centrale du Caucase, et que l'on regarde comme formant la branche orientale des Circassiens. Les Kabardah rapportent, d'après les souvenirs traditionnels de la tribu, qu'après un siècle de séjour dans la Krimée ils repassèrent le détroit, qu'ils s'arrêtèrent quelque temps dans le Delta du Kouban, puis que

(1) G. Cedrenus, p. 501, 768 et 771; *apud Historicos Byzant.*

s'avançant bientôt plus à l'est ils vinrent s'établir définitivement dans la Kabarda actuelle, où ils soumirent les tribus tcherkesses qui l'occupaient antérieurement (1). C'est aussi chez eux une tradition nationale que la famille de leurs princes est d'origine arabe (2). L'histoire musulmane nous apprend en effet que les Arabes du khalifat ont colonisé diverses parties du Caucase. La beauté des traits et la distinction des formes qui frappent dans l'aspect extérieur des habitants de la Kabarda, semblent bien en effet révéler un mélange ancien de sang méridional.

Telles sont les seules traces certaines que le long séjour des Khâzars ait laissées dans la région nord de l'isthme Caspien. On trouve encore dans l'ouest du Caucase une dénomination à laquelle on pourrait être tenté d'attribuer la même origine : c'est celle de *Kadzaria*, que les Géorgiens et les Mingréliens eux-mêmes, donnent quelquefois à la Mingrélie (3). Mais ce rapprochement ne s'appuye sur

(1) J. Klaproth, *Voyage en Géorgie*, t. II de la trad. franç. p. 378, et t. I, p. 342.

(2) *Id.* t. I, p. 343; Fonton, *la Russie dans l'As. Min.* p. 73 Cp. Pallas, *Voy. dans les gouv. mérid de l'emp. de Russie*, tr. fr. in-4. t. 1, p. 427; et Potocki, *Voyage aux steps d'Astrakhan*, p. 155 sqq.

(3) Güldenstädt, *Beschreibung der kauk Länder*, p. 106, édit. Klaproth, Berlin, 1834, in-8. Dans un tableau figuré des pays du Caucase tracé par un Géorgien, le nom de *Kadsaria* est donné comme synonyme de Mingrélie (notes de Klaproth sur le voyage du comte Potocki aux steps d'Astrakhan et du Caucase, p. 149, Paris, 1829, in-8). On mentionne encore aujour-

aucune base historique. Maçoudi, et d'autres auteurs arabes, connaissent au milieu du x[e] siècle, conséquemment longtemps avant la destruction du royaume khâzar, cette dénomination dans la haute région des sources du Koûr (1); et on ne voit dans la grande chronique Géorgienne, écrite de la fin du xi[e] siècle au commencement du xii[e] (2), aucune trace d'une immigration de tribus khâzares dans les pays mingréliens. Il est vrai, d'un autre côté, que le nom de *Kadzaria*, comme dénomination des pays géorgiens de l'ouest, ne se trouve pas dans la nomenclature ethnographique de la

d'hui dans les montagnes d'Akhaltzikhé une peuplade du nom d'*Adjars* (Fonton, *la Russie dans l'Asie Min.*, p. 193), et Klaproth, dans ses notes sur un fragment de Maçoudi (*Magasin Asiat.* p. 297, 1825) dit même que les Turks connaissent les Lazes en général sous le nom de *Kadzaro*. Nous ignorons où ce savant a trouvé cette particularité, qui n'est pas dans Hadji Khalfa.

(1) *Khasrân*, dans Maçoudi, est un pays où le Koûr a ses sources, ce qui nous porte aux montagnes du Lazistan (Maçoudi, dans le *Magasin Asiat.* de Klaproth, p. 296 à 300). M d'Ohsson (*le Caucase au x[e] siècle*, p. 13, et 165 sqq) adopte une autre lecture du mot arabe, qui, différemment ponctué, peut se lire *Djorsân*, et qui désignerait ainsi la *Géorgie* en général. Si néanmoins on réfléchit que le nom de *Kadzaria* est réellement indigène chez les Mingréliens, et de plus que M. d'Ohsson lui même (p. 169) cite un passage des Annales d'Eutychius d'Alexandrie (mort en 940), où le prince des Lazes est désigné sous le titre de roi du *Khaserân*, on pourra être disposé à préférer avec Klaproth cette dernière leçon dans le texte de Maçoudi.

(2) Sur l'époque de la chronique Géorgienne, voy. Brosset, *Rapports sur un voyage archéologique dans la Géorgie et dans l'Arménie*, p. 63 St-Pétersb 1849, in 8.

Grande Chronique géorgienne, non plus que dans la Géographie géorgienne du prince Vakhoucht ; il y a certainement là à éclaircir une curieuse question d'origine, sur laquelle nous reconnaissons, quant à nous, manquer de données suffisantes. S'il nous était permis de hasarder, à simple titre de renseignement, une opinion provisoire, nous penserions volontiers que le point de départ de la dénomination dont il s'agit est la grande vallée d'*Adjara*, tributaire du Tchorokh inférieur et limitrophe, au sud, du Gouria (1). C'est ainsi que le nom d'*Odikhi*, souvent appliqué à la partie maritime de la Mingrélie, et qui se montre avec une grande importance ethnographique (sous la forme d'*Odzrakhos*) dans les vieilles légendes héroïques qui figurent en tête des chroniques géorgiennes, retrouve encore aujourd'hui sa synonymie dans le nom de la vallée d'*Odzkhé*, qui appartient au bassin de la rivière d'Akhaltzikhé, au sud des montagnes du Gouria. On sait que les hautes vallées du Koûr, le Gouria, la Mingrélie et le littoral abkhase en remontant au

(1) Wakhoucht, *Description de la Géorgie*, trad. française de M. Brosset, p. 109. St-Pétersb., 1841, in-4. On voit par un autre passage du même ouvrage (*ibid.*, p. 129) que le nom d'*Adjara* s'étend quelquefois, dans l'usage géorgien, à la généralité des montagnes qui enveloppent au sud et à l'est le vaste bassin du Tchorokh, qu'elles séparent de la région des sources du Koûr. Nous avons déjà cité M. Fonton, qui, d'après ses documents russes recueillis pendant les campagnes du maréchal Paskévitch dans ces provinces en 1828 et 1829, désigne les *Adjars* comme la plus importante des tribus lazes (*La Russie dans l'Asie-Mineure*, p. 61, note, et p. 193. Paris, 1840, in 8).

nord, ont été plus d'une fois réunis en un même faisceau politique, ce qui a occasionné l'extension de certaines dénominations géographiques.

Des auteurs modernes ont cru pouvoir aussi établir un rapport d'origine entre nos Khâzars et la tribu des *Kadjars* du Mazandéran, qui ont donné à la Perse la dynastie actuelle de ses rois (1). C'est encore une supposition toute gratuite, uniquement basée sur le rapport des noms. Les Kadjars sont une tribu turque venue en Perse à la suite des invasions mongoles; et ce que nous possédons à son égard de notions historiques (2) ne nous reportent nullement vers la nation khâzare. Nous en dirons autant des *Hazarèh* du Khoraçan oriental, tribu métis qui paraît formée d'une agrégation mongole sur un fond tadjik, et dont l'origine se rattache également aux expéditions des successeurs de Tchinghiz-khân dans

(1) Fr. Rühs, *Handbuch der Gesch. des Mittelalt.*, p. 315, Berlin, 1816, in-8. M. Pogodin a plus récemment reproduit la même hypothèse dans le *Bulletin scientif.* de l'Académie Impériale de St Pétersbourg.

(2) Jouannin, sur les tribus militaires de la Perse, dans Dupré, *Voyage en Perse*, t. II, p. 458, Paris, 1819, in-8; J. Malcolm, *the History of Persia*, vol. II, p. 125, Lond. 1815, in-4°.; James Morier, some Account of the I'liyats, or Wanderings Tribes of Persia, dans le *Journal of the Royal Geogr. Soc. of London*, vol VII, 1837, p. 231; et surtout l'ouvrage publié par M. Harford Jones Brydges, sous le titre de *The Dynasty of the Kajars, translated from the original Persian Manuscript*, Lond. 1833. Il faut voir sur ce dernier ouvrage les excellents articles de M. Silvestre de Sacy, dans le *Journal des Savants* de 1836, notamment celui du cahier de février, p. 67 sqq, qui complète sur des points essentiels la traduction de M. Brydges.

les contrées irâniennes (1). Il se peut qu'il y ait au fond quelque rapport entre le nom des Kadjars, celui des Hazarèh, et le nom plus ancien des Finnois-Khâzars; mais quant à un rapport d'origine ou de filiation historique entre les tribus elles-mêmes, rien dans les documents connus, nous le répétons, n'autorise à le supposer.

XVII.

Les Khâzars ferment la liste des peuples d'origine finnoise, qui, depuis le IIIe siècle jusqu'au IXe, dominèrent successivement dans les vastes plaines de la Russie méridionale, entre le Volga et le Danube inférieur. Ces différents peuples en effet, Huns, Sabirs, Boulghârs, Avârs et Khâzars, se rattachaient tous à une seule et même souche originaire, par leur langue, par leur constitution physique, par la communauté d'habitations géographiques, par les traditions, enfin par un long enchaînement de rapports de toute nature que l'histoire nous permet encore de reconnaître entre eux,

(1) Elphinstone, *Caubul*, p. 478, Lond. 1815, in-4; Alex. Burnes, *Voyage à Boukhara*, trad. fr. t. II, p. 167 sqq; J. Wood, *Journey to the source of the River Oxus*, p 199, Lond. 1841, in-8; Honigberger, dans le *Journal of the Asiat. soc. of Bengal*, vol. III, 1834, p. 177; Leech, Account of the *Hasarahs, ibid.*, n° CLXI, 1845, p. 333. Add. *Ayeen Akbery*, transl. by Fr. Gladwin, vol. II, p. 163, Lond. 1800, in-8. Le fond de la langue des Hazarèh est persan, avec un mélange de mots mongols. Leurs traits sont tout à fait mongols, et cependant ils repoussent presque comme une injure l'extraction que leur physionomie accuse (Leech, l. c.).

malgré le défaut de suite des renseignements épars qu'elle nous a transmis. La froide région qui se trouve comprise entre le cours moyen du Volga et l'Ob, des deux côtés de la chaîne Ouralienne, fut, du moins par rapport à l'Europe, le commun berceau de tous ces peuples. Nous disons par rapport à l'Europe, parce qu'en Asie la race s'étendait jusqu'à la région élevée où les grands fleuves de la Sibérie ont leurs sources, et que c'est peut être au sein de l'Altaï qu'il en faut chercher le premier siége. Mais l'histoire, qui pour ces pays barbares ne remonte pas si loin dans le cours des temps, ne nous la fait connaître d'une manière certaine que dans la région des monts Oural. C'est de là qu'à partir du IIIe siècle de notre ère nous voyons sortir tour à tour les grandes tribus finnoises, pour venir chercher de nouvelles terres au pourtour septentrional du Pont et jusqu'au centre de l'isthme Caucasien. Des migrations analogues, dont on retrouve plus d'un indice, avaient déjà suivi la même route dans des temps beaucoup plus anciens. On serait tenté de croire qu'à une époque historiquement inconnue, peut être antérieure au passage des races blondes que l'intérieur de l'Asie a données à l'Europe, cette race finnoise de l'Ougorie couvrait de ses tribus disséminées tout l'espace qui s'étend entre l'Ob et la Caspienne. L'Oural au nord, et le Caucase au midi, auraient été ainsi comme les deux points d'attache d'une chaîne de populations finnoises souvent coupée par le passage de races diffé-

rentes, mais dont les tronçons tendaient toujours à se rejoindre.

Il est remarquable que les migrations qui à diverses époques, depuis les temps anté-historiques jusqu'à la fin du moyen-âge, se sont portées de l'Asie moyenne vers l'Occident en passant au nord de la mer Caspienne, n'ont eu lieu que par grandes masses homogènes. Ce fait est au moins très-probable pour les colonies antérieures aux souvenirs de l'histoire, telles que les immigrations des Celtes, des Teutons, des Pélasges, des Kimry, des Goths et des Scythes européens; il est certain pour celles que l'histoire nous fait connaître. Ainsi les Alains, dans les temps voisins de notre ère, forment l'arrière-garde des peuples Gétiques, que notre histoire européenne connaît sous le nom de Goths; ce sont aussi les derniers peuples blonds qui soient entrés en Europe. A peine arrivés sur le Tanaïs et le Danube, on les voit s'unir étroitement avec d'autres populations de même sang qui les y avaient précédés, et bientôt se confondre avec elles. Avec les Alains se termina la période des immigrations *Hindo-européennes*, période immense dont la tête va se perdre dans la nuit des siècles. Après eux s'ouvre la période des colonies *finnoises*, qui n'embrasse guère qu'un espace de trois siècles, mais qui pendant ces trois siècles verse sans interruption sur la région sud-est de l'Europe ses flots de tribus Ouraliennes, d'abord les Huns, puis les Bulgares, puis les Sabirs et les Avârs, puis enfin les Khâzars avec

lesquels la migration s'arrête. Une nouvelle et dernière période d'immigrations commence avec le IXe siècle : c'est celle des peuples *turks*, qui sous les noms de Petchénèghes, d'Ouzes, de Comans et de Kaptchâq, vont inonder à leur tour les plaines qui couvrent au nord la mer Caspienne et le Pont-Euxin, pendant que d'autres bandes de la même race, passant au sud de la Caspienne et du Caucase, envahiront la Perse, la vallée de l'Euphrate et l'Asie-Mineure, démembreront pièce à pièce l'empire Byzantin, et finiront par élever sur ses débris le puissant empire des princes Ottomans. Au point de vue de l'ethnographie, il est possible, ainsi que des travaux récents tendent à l'établir, que les Turks et les Finnois Ouraliens n'aient entre eux que des différences secondaires produites par une longue séparation et un développement isolé, comme, par exemple, les Celtes primitifs différaient des Teutons, les Teutons des Goths, les Goths des Slaves et des Sarmates; mais au point de vue de l'histoire, ce ne sont pas moins deux races complétement distinctes.

L'ordre dans lequel s'est opérée cette longue suite de migrations de l'Orient vers l'Occident, fut d'ailleurs indubitablement déterminé par la position respective que les races émigrées occupaient primitivement en Asie, ou, dans chaque race, les grandes tribus dont elle était composée. Les Alains des plaines Transoxanes sont refoulés par les Huns de l'Altaï, puis les Huns par les Turks, puis enfin les

Turks par les Mongols, chaque nouvelle migration que l'Europe reçoit ayant ainsi à la fois pour cause et pour résultat un déplacement correspondant parmi les hordes nomades du centre et de l'orient de l'Asie. De tous ces peuples nomades de l'Asie intérieure, la race mongole, qui en est la plus orientale, est la seule qui n'ait pas eu ses représentants en Europe, si ce n'est par son mélange partiel avec les Huns d'Attila au ve siècle, et, huit siècles plus tard, avec les Turks-Kaptchâq.

Nous n'avons pas cru inutile de rappeler ici en peu de mots ces considérations d'ensemble, parce qu'elles doivent toujours dominer, pour leur servir de lien et de direction, les études partielles de l'ethnologie européenne, surtout pour les pays voisins de la Méotide et de l'Isthme Caucasien.

MÉLANGES

ÉPIGRAPHIQUES

7

MÉLANGES

ÉPIGRAPHIQUES

PAR

M. LÉON RENIER

SOUS-BIBLIOTHÉCAIRE A LA SORBONNE

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

PARIS

DE L'IMPRIMERIE DE CH. LAHURE (MAISON CRAPELET),

RUE DE VAUGIRARD, 9, PRÈS DE L'ODÉON

1852

MÉLANGES
ÉPIGRAPHIQUES

PAR M. LÉON RENIER.

Extrait du XXII[e] volume des Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France.

I.

SUR UNE INSCRIPTION BILINGUE,
GRECQUE ET LATINE,
TROUVÉE A VAISON.

Le monument sur lequel est gravée cette inscription a été trouvé vers 1810, sur l'emplacement de l'antique *Vasio Vocontiorum;* il est aujourd'hui déposé dans le vestibule du château de *la Villasse*, près Vaison. C'est un autel en pierre calcaire, de $1^{m},07$ de hauteur et de $0^{m},45$ de largeur. Sur une face est gravée l'inscription grecque; sur la face opposée l'inscription latine. Les deux autres faces sont vides.

ΕΥΘΥΝΤΗΡΙΤΥΧΗΣ
ΒΗΛΩ
ΣΕΞΣΤΟΣΘΕΤΟΒΩ
ΜΟΝ
ΤΩΝΕΝΑΠΑΜΕΙΑ
ΜΝΗΣΑΜΕΝΟΣ
ΛΟΓΙΩΝ

BELVS
FORTVNAERECTOR
MENISQVEMAGIS
TER
ARAGAVDEBIT
QVAM DEDIT
ET VOLVIT

Εὐθυντῆρι Τύχης Βήλῳ Σέξστος θέτο βωμόν,
Τῶν ἐν Ἀπαμείᾳ μνησάμενος λογίων.

Belus, Fortunae rector Menisque magister,
Ara gaudebit, quam dedit et voluit.

Cette double inscription a déjà été publiée par M. Deloye, dans la *Bibliothèque de l'école des Chartes*[1], mais d'après une copie inexacte. Depuis, ce savant a pu vérifier sur le monument lui-même l'inscription grecque, et c'est d'après la transcription qu'il en a faite sur les lieux et qu'il a bien voulu me remettre, que je viens de la reproduire. L'auteur de la copie qui lui avait été envoyée avait lu à la première ligne ΕΙΘΥΝΤΗΡΙ au lieu de ΕΥΘΥΝΤΗΡΙ; à la troisième ΣΕΥΣΤΟΣ au lieu de ΣΕΞΣΤΟΣ par un Ξ et un Σ, et à la quatrième ΜΟ au lieu de ΜΟΝ. A vrai dire, ces inexactitudes n'altéraient pas le sens de l'inscription, et le texte que j'en donne ne fait guère que confirmer les conjectures de M. De-

[1] 2e série, t. IV, p. 309.

loye; mais j'ai pensé que ce monument avait assez d'importance pour mériter une nouvelle édition *soigneusement revue, corrigée et commentée*.

Ainsi que je l'ai dit, l'inscription latine est gravée sur la face opposée à celle qui porte l'inscription grecque. Il en résulte que, celle-ci étant en évidence, l'autre se trouve contre le mur du vestibule, et que M. Deloye n'ayant point été autorisé à faire déplacer le monument, il lui a été impossible d'en vérifier le texte. Cependant je lis dans la lettre de son correspondant : « La pierre est très-fruste, *surtout du côté de l'inscription latine*. Ce n'est qu'après avoir obtenu un grand nombre d'empreintes sur papier mouillé, et après plusieurs jours d'un minutieux examen, qu'on s'est décidé pour le texte ci-dessus[1]. » J'avoue que le faible succès obtenu par le modeste antiquaire dans la lecture de l'inscription grecque, qui, selon lui, offrait moins de difficultés, ne m'inspire qu'une médiocre confiance dans l'exactitude du texte qu'il nous a donné de celle-ci. Le champ des conjectures reste donc ouvert sur ce texte, et je demande au lecteur la permission d'y entrer.

Cette inscription forme sans doute un distique

[1] *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 2[e] série, t. IV, p. 310.

irréprochable sous le rapport de la prosodie: mais le sens en est bien obscur:

> Bélus, directeur de la Fortune et maître de Mên, aura pour agréable cet autel qu'il a donné et voulu.

J'avoue que c'est là une énigme que je ne comprends pas. Si c'était un oracle, je me résignerais; quand on parlait au nom des dieux, comme on n'était pas toujours libre de s'y refuser, on n'était pas non plus, c'est une chose connue, obligé de s'exprimer en termes intelligibles. Mais quand on leur parlait ou qu'on parlait d'eux, c'était tout différent, et puisqu'on parlait sans y être contraint, il y a lieu de supposer qu'on tenait à être entendu, alors surtout que, comme l'auteur de notre monument, on employait, par surcroît de précaution, deux langues différentes pour dire à peu près la même chose.

Je sais bien que si l'on voulait considérer ce distique comme faisant suite au distique grec, on pourrait à la rigueur l'expliquer, comme l'a fait M. Deloye, en donnant le mot Σέξστος pour sujet aux verbes *fecit* et *voluit*. Mais il ne faut pas oublier que ces deux inscriptions sont gravées sur deux faces opposées de l'autel; que rien n'indique sur ce monument par quelle face il faut en commencer la lecture; qu'enfin on doit croire que l'auteur n'a traduit en latin l'inscription grecque qui, étant la plus explicite des deux,

peut être regardée comme la principale, qu'afin d'être compris par les personnes, très-nombreuses sans doute à cette époque dans la Gaule, qui n'entendaient pas la langue dans laquelle est composée cette inscription, et qu'il faut, par conséquent, que sa traduction puisse s'expliquer seule et indépendamment de l'original.

Elle le pourra, si l'on en corrige ainsi les deux dernières lignes :

QVAM DEDI
ET VOLVI

Sans doute le vers y perdra beaucoup; mais le sens y gagnera d'autant, et d'ailleurs, la licence que l'auteur se serait permise en n'élidant pas la finale I devant ET, et en la faisant brève à cause de la voyelle suivante, pourrait se justifier par des exemples analogues[1]. L'auteur de la copie envoyée à M. Deloye, ne se rappelant pas ces exemples, aura pensé qu'un T devant ET était absolument nécessaire pour faire le vers, et le préjugé aidant, il aura cru trouver cette lettre dans quelque défaut de la pierre à la fin de l'avant-dernière ligne. La ligne suivante se trouvait alors trop courte; mais le défaut se prolongeant jusque vis-à-vis cette ligne, aura rétabli la symétrie en lui offrant l'apparence de la même lettre.

[1] Voy. M. L. Quicherat, *Traité de versification latine*, p. 80.

Si l'on adopte cette conjecture, les deux distiques devront se traduire ainsi :

A Bélus, directeur de la Fortune, Sextus a élevé cet autel en mémoire des oracles rendus à Apamée.

Bélus, directeur de la Fortune et maître de Mên, aura pour agréable cet autel que j'ai donné et voulu.

Σέξστος étant la transcription d'un nom latin en lettres grecques, il n'est pas étonnant qu'on ait adopté, pour cette transcription, une orthographe qui se rencontre assez souvent dans les inscriptions latines[1]. Quoiqu'elle soit au contraire assez rare dans les inscriptions grecques, elle n'y est pas non plus sans exemple; pour n'en citer qu'un seul, ce nom même de Σέξστος se trouve écrit de cette manière dans une inscription athénienne publiée en *fac-simile* dans la *Paléographie grecque* de Montfaucon[2].

[1] Voy. sur l'emploi de xs pour x dans les inscriptions latines, Marini, *Frat. Arval.*, p. 268 et suiv.; Osann, *ad Apul.*, p. 53, et *Sylloge inscr.*, p. 469 et 470; O. Jahn, *Specimen epigraphic.*, p. 94, 95.

[2] Page 148. Ce monument était à Paris lorsque le savant bénédictin publia son ouvrage; il faisait partie du cabinet Colbert. Spon en avait donné, dans son *Voyage*, t. III, II[e] part., p. 106, un texte inexact. M. Bœckh, qui l'a inséré dans le *Corpus inscr. gr.*, n. 181, lit avec Spon Σέξστιος au lieu de Σέξστος.

Les mots *Quam dedi et volui*, qui terminent le distique latin, sont une traduction métrique de la formule ordinaire, *Votum solvi libens merito*[1].

Il y aurait lieu, peut-être, d'entrer ici dans quelques détails sur le culte de Bélus, et sur les rapports qui existaient entre ce culte et celui des deux autres divinités mentionnées sur notre monument, la Fortune et Mên ou Lunus; mais ces détails, le lecteur les trouvera, bien mieux exposés qu'ils ne pourraient l'être par moi, dans un ouvrage que les hommes compétents s'accordent à regarder comme un des principaux titres d'honneur de l'érudition française[2]; je me contenterai donc de faire remarquer que l'expression MENIS MAGISTER, qui se rapporte à Bélus dans le distique latin, semble être une traduction appropriée aux exigences du mètre, de l'épithète MENOTYRANNVS, qui est appliquée à l'amant de Cybèle, Attys, dans quatre inscriptions tauroboliques, trouvées à Rome, et datées, la première,

[1] Mon savant maître et ami, M. Phil. Le Bas, ne partage pas sur ce point mon opinion; il se contente de retrancher le T de DEDIT, et laisse subsister celui de VOLVIT. Le lecteur choisira entre ces deux conjectures; celle de M. Le Bas s'éloigne moins de la copie remise à M. Deloye, puisqu'elle n'en retranche qu'une seule lettre; le texte qui résulte de la mienne me paraît plus conforme aux habitudes du style épigraphique.

[2] *Religions de l'antiquité,* par M. Guigniaut; Éclaircissements, t. II, III[e] part., p. 863 et suiv.; même partie, p. 1043 et suiv.

du troisième consulat de Gratien (374 de J. C.)[1]; les deux suivantes, du quatrième consulat du même prince (377 de J. C.)[2]; enfin, la dernière, du consulat de Saturninus et de Merobaudes (383 de J. C.)[3]. Notre monument est beaucoup plus ancien : autant qu'on peut en juger par la forme des lettres, il a dû être érigé à la fin du IIe siècle de notre ère, ou au commencement du IIIe. Voyons s'il ne serait pas possible d'en déterminer la date avec plus de précision.

Je ne sache pas qu'il y ait eu, sous les empereurs, des rapports bien fréquents entre la Syrie et la Gaule, et, s'il y en eut malgré le silence de l'histoire, la Syrie possédait des sanctuaires beaucoup plus célèbres que le temple de Bélus à Apamée; celui d'Élagabal à Émèse, par exemple, et celui du Soleil à Héliopolis (Baalbeck). L'existence dans le pays des Voconces, d'un *ex voto* témoignant de l'accomplissement d'oracles rendus par Bélus à Apamée, est donc un fait assez

[1] Fabretti, *Inscript.*, p. 666, n. 522 ; Orelli, n. 1900.

[2] Doni, 7, 27; Murat., 388, 1; Orelli, n. 1901.—Grut., 28, 6; Murat., 387, 2; Orelli, 2353. On lit dans cette troisième inscription MINOTVRANO au lieu de MENOTYRANNO.

[3] Fabretti, *Inscript.*, p. 659, n. 500, Doni, 7, 25. Murat., 384, 4 ; Orelli, 2264. — La première et la dernière de ces quatre inscriptions ont encore été publiées, mais d'une manière très-incomplète, par Saumaise, *ad Lamprid. Elagab.*, p. 180, et par Reinesius, *Syntagm. inscr.*, p. 64 et suiv., n. 39 et 40; et cependant, c'est d'après ces deux auteurs que je les vois le plus souvent citées.

extraordinaire. D'un autre côté, à la manière dont il est parlé de ces oracles dans l'inscription grecque, il semble qu'ils aient été alors connus de tout le monde, et c'est là, on en conviendra, un second fait non moins extraordinaire. Si donc on découvre une circonstance qui explique à la fois, et de la manière la plus vraisemblable, ces deux faits, il y aura tout lieu de penser que c'est à l'occasion de cette circonstance qu'a été élevé le monument qui nous occupe. Cette circonstance, je crois l'avoir trouvée.

De tous les empereurs romains, Septime Sévère fut peut-être celui qui se montra le plus superstitieux, qui crut le plus fermement aux présages et à la divination. Dion Cassius [1] et Spartien [2] nous ont laissé une longue liste de présages qui, dès sa première jeunesse, avaient annoncé les hautes destinées auxquelles il était appelé; et, suivant Hérodien [3], il avait eu soin lui-même d'en tenir note dans les Mémoires qu'il avait écrits sur sa vie. Astrologue lui-même, il avait une telle foi dans l'astrologie, qu'ayant

[1] *Hist.*, LXXIV, 3; LXXVIII, 8.

[2] *Sever.*, 1, 2, 3 et passim.

[3] *Hist.*, II, 9 : Ἀνέπειθε δὲ αὐτὸν ὀνείρατα, τοιαύτην τινὰ ἐλπίδα ὑποσημαίνοντα, χρησμοί τε καὶ ὅσα εἰς πρόγνωσιν τῶν μελλόντων σύμβολα φαίνεται· ἅπερ πάντα ἀψευδῆ καὶ ἀληθῆ τότε πιστεύεται, ὅταν εἰς τὴν ἀπόβασιν εὐτυχηθῇ. Τὰ μὲν οὖν πολλὰ ἱστόρησεν αὐτός τε συγγράψας ἐν τῷ καθ' αὑτὸν βίῳ, καὶ δημοσίαις ἀνέθηκεν εἰκόσι.

perdu sa première femme Marcia, et désirant contracter un second mariage, il s'informa avec soin de l'horoscope des filles à marier, et ne pensa à demander la main de Julia Domna, que parce qu'il apprit que, d'après celui qui avait été dressé pour elle, elle était destinée à épouser un roi [1].

Julia Domna était, on le sait, fille de Julius Bassianus, grand prêtre d'Élagabal à Émèse. Le mariage se fit-il dans cette ville? Cela est vraisemblable [2]; il n'y aurait point lieu cependant de s'étonner que Julia Domna eût été amenée de Syrie

[1] « *Quum, amissa uxore, aliam vellet ducere, genituras* « *sponsarum requirebat, ipse quoque matheseos peritissimus;* « *et quum audisset esse in Syria quamdam quæ id genituræ* « *haberet ut regi jungeretur, eamdem uxorem petiit, Juliam* « *scilicet, et accepit, interventu amicorum.* » Spart., *Sever.*, 3. Cf. ejusd. *Get.*, 3.

[2] On lit chez Dion Cassius, ou plutôt chez son abréviateur Xiphilin, que Faustine, femme de Marc Aurèle, reçut les nouveaux époux dans le temple de Vénus, situé près du palais impérial : Μέλλοντί τε αὐτῷ τὴν Ἰουλίαν ἄγεσθαι, ἡ Φαυστίνα ἡ τοῦ Μάρκου γυνὴ τὸν θάλαμον σφίσιν ἐν τῷ Ἀφροδισίῳ τῷ κατὰ τὸ παλάτιον παρεσκεύασεν, *Hist.*, LXXIV, 3; et de ce texte on a conclu que ce mariage s'était fait à Rome et avait eu lieu avant 175, année de la mort de Faustine (Tillemont, *Hist. des empereurs*, t. III, p. 591, *note VI sur Sévère;* Eckhel, *Doctrina numorum*, t. VII, p. 194). C'était une erreur: le mariage de Sévère avec Julia Domna, n'a pu avoir lieu avant l'année 187 de notre ère, et la circonstance mentionnée par Xiphilin, ne peut se rapporter qu'à son mariage avec Marcia.

à son époux, sa famille étant plébéienne [1], tandis que celle dans laquelle elle allait entrer, était, par les honneurs qui avaient été conférés à quelques-uns de ses membres, une des premières de l'empire [2]. Quoi qu'il en soit, Sévère avait été légat de la légion IV[e] Scythique, qui était cantonnée en Syrie[3], et en cette qualité il avait dû résider plusieurs années dans cette province. C'était sans doute par les relations qu'il y avait conservées, qu'il avait appris l'horoscope et demandé la main de Julia Domna[4]. Les divinités orientales étaient alors fort en vogue à Rome, et l'on doit croire que Sévère, dans la préoccupation constante où l'on

[1] Dion Cass., *Hist.*, LXXVIII, n. 24.

[2] Un des ancètres de Sévère occupait déjà un rang distingué à Rome, sous le règne de Domitien (voy. Stace, *Silv.*, IV, 5); deux de ses oncles avaient été consuls (Spart., *Sever.*, 1), et lui-même, ayant été préteur et légat impérial, se trouvait sur la voie qui conduisait aux plus hautes dignités.

[3] « *Legioni quartæ Scythicæ deinde præpositus est, circa* « *Syriam.* » Spart., *Sever.*, 3. Cf. Dion. Cass., *Hist.*, LV, 23. Au lieu de *Syriam*, on lit *Massiliam* dans le texte de Spartien; mais c'est une faute évidente, que Saumaise avait déjà reconnue, et qui, à défaut d'autres preuves, pourrait être démontrée par un second passage du même auteur, où il est parlé d'un commandement que Sévère avait exercé en Syrie : « *Antiochensibus iratior fuit, quod administrantem se* « *in Oriente riserant.* » Spart., *Sever.*, 9.

[4] « *Et quum audisset esse in Syria quamdam.... eamdem* « *petiit, Juliam scilicet, et accepit interventu amicorum.* » Spart, *Sever.*, 3.

sait qu'il était, dut profiter de l'occasion que lui offraient son séjour et ses fonctions dans ce pays, pour en consulter les oracles les plus renommés. C'est donc alors, sinon à l'époque de son mariage avec Julia Domna, ce qui me paraîtrait plus probable, que celui d'Apamée lui fit cette réponse, dont nous devons la connaissance à Dion Cassius[1] : Ὁ Ζεὺς, ὁ Βῆλος ὀνομαζόμενος καὶ ἐν τῇ Ἀπαμείᾳ τῆς Συρίας τιμώμενος, τῷ Σεβήρῳ ἰδιωτεύοντι ἔτι τὰ ἔπη ταῦτα εἰρήκει·

> Ὄμματα καὶ κεφαλὴν ἴκελος Διὶ τερπικεραύνῳ,
> Ἄρεϊ δὲ ζώνην, στέρνον δὲ Ποσειδάωνι.

« Jupiter, adoré à Apamée de Syrie, sous le « nom de Bélus, interrogé par Sévère, avant « qu'il ne parvînt à l'empire, lui répondit par « ces deux vers :

> « Par les yeux et la tête semblable à Jupiter qui lance la foudre,
> « Par la ceinture à Mars, par la poitrine à Neptune. »

On voit, par le récit de Spartien[2], que Sévère était légat impérial de la Gaule lyonnaise lorsqu'il perdit sa première femme, et qu'il se remaria immédiatement après sa sortie de cette charge. Le proconsulat de Sicile lui échut ensuite ; puis il fut élevé au consulat comme *suffectus*, et, un an après, il obtint, par le crédit du préfet du prétoire Lætus, le gouvernement, non pas, comme

[1] *Hist.*, LXXVIII, 8.
[2] *Sever.*, 3.

on l'a cru jusqu'ici[1], de la Pannonie seulement, mais, ainsi que je le démontrerai dans un autre travail, des deux provinces réunies de la Germanie supérieure et de la Pannonie supérieure. C'est là qu'il était en 193, lorsqu'à la nouvelle du meurtre de Pertinax, il se fit proclamer empereur par son armée.

Il était alors de son intérêt de publier les présages et les oracles qui avaient annoncé son élévation. C'était un moyen d'augmenter la confiance de ses partisans pendant la lutte qui se préparait, et il est à croire qu'il ne le négligea pas; cela ressort d'ailleurs des récits de Dion Cassius, d'Hérodien et de Spartien.

Cependant ces oracles étaient loin encore d'être accomplis; avant de posséder la plénitude du pouvoir impérial, Sévère avait à triompher de trois compétiteurs : le premier, Didius Julianus, fut tué sans combat deux mois à peine après son élévation; il lui fallut deux ans pour se débarrasser de Pescennius Niger; enfin ce fut seulement en 197, quatre ans après son avénement, que par la victoire de Lyon et la mort d'Albinus, il se trouva réellement le maître du monde, et que l'on put dire de lui avec quelque raison, qu'il réunissait dans sa personne les attributs de Jupiter, de Mars et de Neptune.

[1] Tillemont, *Hist. des empereurs*, t. III, p. 591, *note V sur Sévère;* Eckhel, *Doctrina num.*, t. VII, p. 166.

Le lecteur n'a-t-il pas reconnu dans cette victoire la circonstance que j'ai annoncée ? Ne voit-on pas que, par cet événement, se trouvait accompli, et accompli dans la Gaule, un oracle rendu à Apamée et connu de tout le monde, et n'est-il pas naturel de supposer que c'est alors que le monument qui nous occupe a été élevé, sans doute par quelque officier de l'armée victorieuse, cantonné, après la bataille, dans le pays des Voconces, ou même retournant en Italie, où l'on sait que Sévère ne tarda pas à se rendre avec la plus grande partie de ses troupes.

C'était flatter les idées du prince et lui faire habilement sa cour; c'était peut-être suivre l'exemple qu'il avait lui-même donné, car on a vu dans le passage d'Hérodien que j'ai cité plus haut, que Sévère avait non-seulement rapporté dans ses Mémoires les oracles qui avaient annoncé son élévation, mais encore cherché à en perpétuer le souvenir par des monuments publics[1].

Pourquoi, parmi tous ces oracles dont on pouvait voir également l'accomplissement dans le succès de la bataille de Lyon, l'auteur de notre monument a-t-il choisi celui que nous a fait connaître Dion Cassius ? C'est là une question que l'on pourrait peut-être résoudre si l'on savait

[1] Τὰ μὲν οὖν πολλὰ ἱστόρησεν αὐτός τε συγγράψας ἐν τῷ καθ' αὑτὸν βίῳ, καὶ δημοσίαις ἀνέθηκεν εἰκόσι. Herod., *Hist.* II, 9.

quel était cet homme, si l'on savait surtout de quel pays il était, mais qui, dans l'état actuel des choses, paraît insoluble, car il ne s'est fait connaître que par son prénom de *Sextus*.

Cependant, du laconisme même de cette désignation, on peut tirer la conclusion que c'était un personnage d'une certaine importance; or, il y avait dans le parti de Sévère, probablement même dans son armée à la bataille de Lyon, un officier qui portait précisément ce prénom de *Sextus*, qui était né à Apamée[1], et devait, par conséquent, regarder l'oracle dont il s'agit comme le plus remarquable de tous ceux qui avaient annoncé les événements qui venaient de s'accomplir; qui enfin était fort intéressé à trouver que Bélus *avait bien dirigé la Fortune*, car il avait pénétré assez avant dans la faveur de Sévère pour que celui-ci permît, quelques années plus tard, qu'il entrât dans sa famille en épousant une des nièces de sa femme; cet officier, dont le tombeau portant, comme notre monument, une inscription bilingue, grecque et latine, a été découvert à Vellétri en 1764, et se trouve aujourd'hui au musée du Vatican[2]; cet officier, dis-je, c'était SEXTVS VARIVS MARCELLVS, qui fut le mari de Julia Soæmias et le père de l'empereur Élagabal.

[1] Dion. Cass., *Hist.*, LXXVIII, 30.

[2] Cardinali, *Inscr. ant. Velit.*, p. 175; Osann, *Sylloge*, p. 417; Franz, *Corpus inscr. gr.*, n. 6627.

Mais je m'arrête, car je crains d'abuser de la permission que j'ai prise d'entrer dans le champ des conjectures; je dois dire cependant que, parmi celles que je viens d'émettre, il en est une au moins qui me paraît certaine et à laquelle je crois fermement : c'est que l'autel de Vaison est un monument, le seul monument authentique aujourd'hui connu de la lutte de Sévère contre Albinus et de la bataille de Lyon; je ne partage point en effet l'opinion de M. de Boissieu, qui voit dans une célèbre inscription de cette ville, consacrée aux déesses mères, un monument élevé à l'occasion de ces événements, et je suis loin de regarder comme authentique, la trop fameuse inscription d'Albigny[1], œuvre manquée d'un faussaire ignorant, à laquelle on a fait beaucoup trop d'honneur, en la plaçant au milieu de précieux monuments que son voisinage déshonore, dans l'escalier du département des imprimés de la Bibliothèque nationale.

[1] M. de Boissieu a reproduit, dans son *Recueil des inscriptions antiques de Lyon*, 1er cahier, p. 4, la gravure que de Boze avait publiée de cette inscription dans l'*Histoire de l'Acad. des Inscr.*, t. I, p. 212. Si cette dissertation tombe quelque jour sous les yeux du savant lyonnais, il y verra que ce monument, dont il regrette la perte, est au contraire fort bien conservé, ce qui, du reste, ne prouve rien en faveur de son authenticité.

II.

SUR UNE INSCRIPTION DE LYON,

REGARDÉE A TORT COMME UN MONUMENT

DE LA BATAILLE DE CETTE VILLE.

Cette inscription est depuis longtemps connue, puisqu'elle a été publiée par Gruter[1], par Spon[2], par Muratori[3] et par beaucoup d'autres auteurs. Elle se trouve aujourd'hui au village de Fontaines, près de Lyon. C'est là que M. de Boissieu en a pris le dessin qu'il a fait reproduire par la gravure dans son magnifique recueil[4]; mais, placée dans une situation peu favorable à sa conservation, elle a beaucoup souffert depuis la publication des *Miscellanea* de Spon; aussi est-ce le texte de cet antiquaire que je vais mettre sous les yeux du lecteur, en le corrigeant seulement à la première ligne, d'après le dessin de M. de Boissieu[5].

[1] P. 90, 11.
[2] P. 106.
[3] P. 1985, 2, et 2031, 4.
[4] *Inscriptions antiques de Lyon*, p. 9.
[5] On voit par ce dessin que le mot DOMINI y était écrit en toutes lettres, et non en abrégé, comme Spon l'avait cru.

PRO SALVTE DOMINI
N IMP L SEPTIMI SEVERI
AVG TOTIVSQ DOMVS
EIVS AVFANIS MAT
RONIS ET MATRIBVS
PANNONIORVM ET
DELMATARVM
TI CL POMPEIANVS
TRIB MIL LEG I MIN
LOCO EXCVLTO CVM
DISCVBITIONE ET TABVLA
V S

Pro salute domini || n*ostri* i*mperatoris* L*ucii* Septimii Severi || Aug*usti*, totiusq*ue* domus || ejus, Aufanis Mat||ronis et Matribus || Pannoniorum et || Delmatarum, || Ti*berius* Cl*audius* Pompeianus, || trib*unus* mil*itum* leg*ionis* I Min*erviae*, || loco exculto cum || discubitione et tabula || v*otum* s*olvit*.

On sait que les commencements de la lutte entre Albinus et Sévère ne furent pas heureux pour celui-ci, et que plusieurs de ses lieutenants furent d'abord battus par son compétiteur. Inquiet de la tournure que prenaient les choses, il consulta alors les oracles, et *les augures de Pannonie lui apprirent qu'il serait vainqueur; mais que son ennemi ne tomberait pas en son pouvoir, et cependant ne s'échapperait pas; qu'il périrait près d'un fleuve*[1], réponse qui, suivant Spar-

[1] « *Tunc sollicitus, quum consuleret, a Pannoniacis augu-* « *ribus comperit se victorem futurum, adversarium vero nec*

tien[1] et Jules Capitolin[2], parut à tout le monde avoir été confirmée par la mort d'Albinus, lequel, voyant la bataille perdue, se retira dans une maison située sur les bords du Rhône, et s'y tua pour ne point tomber vivant entre les mains du vainqueur[3]. Suivant M. de Boissieu, c'est à cette prédiction qu'a voulu faire allusion Tiberius Claudius Pompeianus, l'auteur de cette inscription, et les *Augures de Pannonie*, mentionnés par Spartien et Jules Capitolin, ne sont autre chose que les *Matres Pannoniorum et Delmatarum*, auxquelles ce monument est consacré.

Je n'ai rien à objecter à la seconde partie de cette proposition, mais je ne puis admettre la première; et cependant je dois dire qu'une circonstance, à laquelle le savant antiquaire ne paraît pas avoir pensé, semble venir à l'appui de son opinion : c'est que la légion Ire Minervienne, dans laquelle Pompeianus servait en qualité de tribun, était une de celles qui avaient contribué à l'élévation de Sévère, puisqu'elle figure sur les médailles que ce prince fit frapper dans l'année qui suivit son avènement[4]; et que

« *in potestatem venturum, nec evasurum, sed juxta aquam* « *esse periturum.* » Spart., *Sever.*, 10. Cf. J. Capitolin., *Albin.*, 9.

[1] *Sever.*, 11.

[2] *Albin.*, 9.

[3] Dion. Cass., *Hist.*, LXXV, 7.

[4] Eckhel, *Doctrina num.*, t. VII, p. 168.

l'on peut, par conséquent, supposer qu'elle faisait partie de son armée à la bataille de Lyon, avec d'autant plus de vraisemblance, que ses quartiers étaient relativement peu éloignés de cette ville[1].

Mais cette opinion me paraît contredite formellement par une particularité que présente cette inscription, et c'est là ce qui m'empêche de l'adopter. On sait qu'à son retour d'Orient, quelques mois à peine avant la bataille de Lyon, Sévère s'arrêta à *Viminacium*, dans la Mésie supérieure, sur les frontières de la Pannonie, pour donner à son fils aîné les titres de César et de Prince de la Jeunesse. Omettre de mentionner ce jeune prince et de lui donner ces titres, sur un monument élevé en l'honneur de la famille impériale à une époque postérieure à cet événement, c'eût été une maladresse qui eût causé à l'empereur un très-vif mécontentement, qui eût, par conséquent, détruit tout l'effet espéré de l'érection même du monument, et il n'est pas possible de supposer que cette maladresse ait été commise. Elle l'aurait été cependant par Pompeianus, si l'on pouvait admettre la conjecture de M. de Boissieu; car Sévère est seul mentionné dans l'inscription de Lyon, et Bassianus s'y trouve confondu avec son frère, sa

[1] Cette légion était alors stationnée dans la Germanie inférieure; elle avait ses quartiers à Bonn. Voy. Borghesi, *Sulle iscrizioni Romane del Reno*, p. 16.

mère et même son oncle, dans l'expression vague de *tota domus ejus*. Ce monument a donc été érigé avant l'élévation de Bassianus à la dignité de César et de Prince de la jeunesse, c'est-à-dire, au plus tard, au commencement de l'année 196. Sévère avait pu consulter les oracles de la Pannonie avant la circonstance rapportée par Spartien et Jules Capitolin; il l'avait pu notamment en allant combattre Pescennius Niger, et c'est peut-être à l'occasion de la défaite de ce prétendant que ce monument a été élevé.

Le titre de César appartenait alors à Albinus, qui était en quelque sorte entré dans la famille de Sévère, puisqu'il avait ajouté à ses noms celui de *Septimius*[1]. On s'explique cependant sans peine pourquoi il n'est pas mentionné sur ce monument. Sévère ne l'avait associé à l'empire qu'à contre cœur et pour ne pas avoir sur les bras trois compétiteurs à la fois[2]; quelques-uns de ses partisans pouvaient avoir pénétré les motifs de sa conduite, et si c'était le cas pour Tiberius Claudius Pompeianus[3], celui-ci était assuré, par

[1] Voy. Eckhel, *Doctrin. num.* t. VII, p. 162.

[2] Dion. Cass. *Hist.*, LXXIII, 15. Herod., II, 15.

[3] Le nom de cet officier pourrait faire supposer qu'il était fils de ce *Claudius Pompeianus*, gendre de Marc Aurèle, qui repoussa l'offre que lui fit Didius Julianus de partager l'empire avec lui (Spart., *Did. Julian.*, 8). S'il en était ainsi, il devait être en faveur auprès de Sévère, qui se montra toujours fort attaché à la famille de Marc Aurèle.

cette omission, qui était une protestation indirecte contre un état de choses que son maître supportait impatiemment, de lui faire heureusement sa cour.

Quoi qu'il en soit, ce monument a été certainement érigé avant le commencement de la lutte de Sévère contre Albinus, puisque le premier acte de cette lutte fut l'élévation de Bassianus à la dignité de César et de Prince de la jeunesse. J'ai donc eu raison de dire, en parlant de l'inscription bilingue de Vaison, que c'était le seul monument authentique aujourd'hui connu de la bataille de Lyon.

III.

SUR UNE INSCRIPTION DE CONSTANTINE,

RELATIVE A L'HISTOIRE

DE L'EMPEREUR SEPTIME SÉVÈRE.

J'ai émis, dans la première des deux dissertations qui précèdent, une assertion dont je me suis engagé à démontrer l'exactitude : j'ai dit qu'au moment où Sévère fut proclamé empereur, il était légat impérial, non pas, comme on l'a cru, de la Pannonie seulement, mais des deux provinces réunies de la Germanie supérieure et de la Pannonie supérieure.

Dion Cassius, dans un des courts fragments qui nous sont restés de cette partie de son *Histoire*, dit positivement que Sévère était légat de Pannonie, et il ne parle pas de la Germanie[1]; mais il avait pu le faire dans quelque passage qui ne nous est pas parvenu : il n'y a donc aucune conclusion à tirer de son silence sur ce point.

Spartien, après avoir mentionné, dans le quatrième chapitre de la *Vie de Sévère*, son gouvernement de la Gaule lyonnaise, et avant de parler de son proconsulat de Sicile, dit qu'*il*

[1] *Hist.* LXXIII, 14.

gouverna avec les pouvoirs d'un proconsul, les deux Pannonies [1]; puis, après nous avoir appris que, dans le tirage au sort des provinces entre les anciens préteurs, la Sicile lui était échue, qu'il avait été consul avec Apuleius Rufinus, et qu'il était ensuite resté près d'un an à Rome sans fonctions, il ajoute qu'*il obtint*, par le crédit du préfet du prétoire Lætus, *le commandement de l'armée de Germanie* [2], et il revient encore sur ce fait à la fin de ce chapitre, en disant qu'*arrivé en Germanie*, il mit le comble à sa réputation par la manière dont il se comporta dans son gouvernement [3]. Enfin, on lit dans le chapitre suivant, que lorsque *les légions de Germanie* apprirent la mort de Commode et les événements qui en avaient été la suite, elles pressèrent Sévère de prendre la pourpre impériale, et qu'*il fut* en effet *proclamé empereur à Carnuntum* [4], qui était, comme on sait, la principale ville de la Pannonie supérieure.

[1] « *Deinde Pannonias proconsulari imperio rexit. Post hoc* « *Siciliam proconsularem sorte meruit.* »

[2] « *Post consulatum, anno ferme fuit Romæ otiosus; deinde,* « *Læto suffragante, exercitui Germanico præponitur. Profi-* « *ciscens ad Germanos exercitus, hortos spatiosos comparavit.* »

[3] « *In Germaniam profectus, ita se in ea legatione gessit,* « *ut famam nobilitatam jam ante cumularet.* »

[4] « *A Germanicis legionibus ubi auditum est Commodum* « *occisum, Julianum autem cum odio cunctorum imperare,* « *multis hortantibus, repugnans imperator est appellatus apud* « *Carnutum.* »

Mais Sévère ne put être légat impérial des deux Pannonies avant son consulat, puisque chacune de ces provinces était une province consulaire [1], et qu'il devait en être ainsi, à plus forte raison, des deux réunies [2]. Il y a donc eu à cet égard une transposition dans le récit de Spartien, cet historien ayant placé avant le consulat de Sévère un commandement qu'il n'avait eu qu'après.

D'un autre côté, chacune des deux Germanies était aussi une province impériale consulaire [3]; et si, ainsi que Spartien le dit formellement, le gouvernement de l'une de ces deux provinces fut confié à Sévère, ce ne put être également, comme il l'affirme du reste, qu'après son consulat.

Quoique Sévère n'eût été que consul *suffectus*, et que son consulat, par conséquent, ne soit point mentionné dans les fastes, on peut néanmoins en calculer rigoureusement la date. Il eut lieu, ainsi qu'on l'a vu par les extraits que j'ai donnés du récit de Spartien, l'année qui suivit son proconsulat de Sicile. Or, pour prendre part au tirage des provinces sénatoriales, il

[1] Borghesi, *Sopra un' iscrizione del console L. Burbuleio*, p. 53.

[2] C'est du reste le sens qu'il faut attacher aux mots *proconsulari imperio*, dans le texte de Spartien.

[3] Borghesi, *ibidem*.

fallait avoir été préteur dix ans auparavant [1], et Sévère, Spartien le dit expressément, avait exercé cette charge à l'âge de trente-trois ans [2], c'est-à-dire en 179, puisqu'il était né en 146, le 6 des ides d'avril, Erucius Clarus et Cn. Claudius Severus étant consuls [3]. Il fut donc proconsul de Sicile en 189, consul en 190, et, comme nous avons vu qu'il resta ensuite un an à Rome sans fonctions, ce fut en 192 seulement qu'il put être nommé au gouvernement d'une province impériale consulaire.

Or Commode fut tué à la fin de cette même année 192, et il est évident que Sévère ne put, en moins d'un an, exercer *successivement* les deux commandements dont nous parle Spartien. Il faut donc, ou rejeter absolument le témoignage

[1] Borghesi, *Sopra un' iscrizione del console L. Burbuleio*, p. 43.

[2] « *Prætor designatus a Marco est, non in candida, sed in « competitorum grege, anno ætatis trigesimo secundo.* » Spart. *Sever.* 3. Désigné préteur à trente-deux ans, il dut exercer cette charge l'année suivante, à trente-trois ans par conséquent.

[3] C'est ce que dit formellement Spartien (*Sever.*, 1). Suivant Dion Cassius (*Hist.*, LXXVI, 17), Sévère était, lorsqu'il mourut, le 4 février 211 (on est d'accord sur cette date), âgé de soixante-cinq ans, neuf mois et vingt-cinq jours, ce qui porterait sa naissance au 8 avril 145. Mais, ainsi que le fait observer judicieusement Tillemont, les copistes ont pu changer plus facilement un chiffre que les noms des deux consuls. Il faut donc, sur ce point, s'en tenir au témoignage de Spartien.

de cet historien en ce qui concerne la Germanie, ou reconnaître avec moi que Sévère commanda *simultanément* l'une des deux provinces de ce nom et l'une des deux Pannonies, c'est-à-dire, puisqu'on ne pouvait réunir sous un même commandement que deux provinces limitrophes, la Germanie supérieure et la Pannonie supérieure.

Cette dernière conclusion pouvait d'ailleurs se tirer du dernier passage que j'ai cité de Spartien, passage où il est question à la fois de *Carnuntum* et des *légions de Germanie*; et elle est confirmée par le récit d'Hérodien, suivant lequel *Sévère commandait à tous les Pæons réunis en un seul gouvernement*[1], c'est-à-dire, ainsi que le prouve une autre phrase du même auteur[2], aux habitants des bords du Danube et à ceux d'une partie des bords du Rhin.

Tillemont, qui a traité cette question, dans sa Ve *note sur Sévère*[3], se refuse à admettre cette assertion si positive d'Hérodien, parce que, dit-il, « une chose si importante et si nouvelle aurait « dû être remarquée par Dion et par Spartien,

[1] Ἡγεῖτο δὲ Παιόνων πάντων, ὑπὸ μιᾷ γὰρ ἦσαν ἐξουσίᾳ. Herod., *Hist.*, II, 9.

[2] Διηγγέλλετο τὰ [ἐν Ῥώμῃ] πραττόμενα εἴς τε Παίονας καὶ Ἰλλυριοὺς καὶ πᾶν τὸ ἐκεῖσε στρατιωτικόν, ὃ ταῖς ὄχθαις τοῦ Ἴστρου καὶ Ῥήνου ἐπικαίμενον, ἀπεῖργον τοὺς ἐπέκεινα βαρβάρους, φρουρεῖ τὴν Ῥωμαίων ἀρχήν. Herod., *ibid.*

[3] *Hist. des empereurs.*, t. III, p. 591.

« et que les princes timides comme Commode « divisent plutôt les commandements qu'ils ne « les joignent. »

On a vu ce qu'il faut penser du silence de Dion ; quant à Spartien, on l'a vu aussi, il ne diffère d'Hérodien que par l'ordre fautif dans lequel il nous a transmis les faits. Au fond, il est entièrement d'accord avec cet historien, et son témoignage est même d'autant plus concluant, qu'il est pour ainsi dire involontaire. On s'explique en effet facilement les inexactitudes de son récit : trouvant chez les auteurs qu'il avait sous les yeux, que Sévère avait été chargé de deux gouvernements, qui, de son temps à lui, étaient séparés par d'autres provinces formées de leur démembrement, la *Rétie* et le *Norique*[1], il aura cherché à corriger ce qui lui semblait être une erreur, et, séparant ces deux gouvernements, transporté l'un d'eux dans une autre partie de la vie de Sévère, ignorant que des règlements, encore en vigueur au temps de Commode, mais de-

[1] Je ne prétends pas nier que la Rétie et le Norique n'aient eu, longtemps avant Sévère, des gouverneurs particuliers ; mais ces gouverneurs étaient de simples procurateurs (Tacit., *Hist.*, I, 11 ; Orelli, *Inscr.*, nos 485, 488, 3574 ; Reines., *Syntagm.*, p. 31), lesquels, n'étant que chevaliers, n'avaient pas le droit de commander même une légion, et se trouvaient, par conséquent, sinon pour l'administration civile, du moins pour tout ce qui concernait le service militaire, dans la dépendance et sous les ordres des légats impériaux de la Germanie et de la Pannonie supérieures.

puis longtemps modifiés lorsqu'il écrivait, rendaient cette transposition impossible. Les fautes de ce genre ne sont pas rares chez les auteurs de seconde main; elles sont fréquentes chez les écrivains de l'*Histoire Auguste*, qui composèrent, comme on sait, leurs confuses et incorrectes biographies, à une époque où les changements opérés par Dioclétien et par Constantin, dans la constitution de l'empire, avaient fait oublier les formes et les usages de l'ancienne administration impériale.

S'il pouvait au surplus rester encore quelques doutes dans l'esprit du lecteur, ils seraient, je pense, facilement détruits par la lecture de l'inscription suivante, trouvée à Constantine, et aujourd'hui encastrée dans la muraille de l'étroit couloir connu sous le nom de *musée Algérien du Louvre*. J'en donne le texte d'après le dessin qui m'a été communiqué par M. de La Mare, le monument lui-même étant devenu, ainsi que la plupart de ceux qui composent la précieuse collection dont il fait partie, à peu près indéchiffrable, par suite de la malheureuse idée que l'on a eue de peindre en rouge[1] les lettres qu'y a lues, ou cru lire, une personne

[1] L'inconvénient de cette mesure n'est pas très-grave pour cette inscription, dont le texte peut être rétabli avec certitude; il l'est davantage pour d'autres monuments dont la lecture présente plus de difficultés, notamment pour une

évidemment peu habituée aux études épigraphiques.

inscription d'Announah, publiée ainsi qu'il suit par M. de Clarac (*Musée de sculpture antique et moderne*, t. II, pl. LXXII, n° 17):

TERRAE.MATR
AEPECVRAE.MA
TRI.DEVM.MAG
NAE.IDEAE
POPILIA.M.FIL
MAXIMA.TAVRO
BOLIVM.ARAM
POSVIT.MOVIT
FE CIT

M. de La Mare, qui a publié aussi ce monument (*Revue Archéologique*, VI° année, pl. CX, n° 9, et *Archéologie de l'Algérie*, pl. CLXVIII, n° 9), a lu, à la deuxième ligne, AERECVRAE, au lieu de AEPECVRAE; mais cette leçon n'est pas plus facile à expliquer que celle de M. de Clarac. Je pense qu'il y avait sur le monument ABRECVRAE, mot dont le sens m'est donné par une curieuse peinture de la catacombe de Saint-Calixte, qui m'a été communiquée par M. Louis Perret, l'auteur du bel ouvrage de *Rome souterraine*. Sur cette peinture, qui provient évidemment d'un tombeau païen, on voit, au pied et à droite d'un tribunal, trois femmes, et, au-dessus de leurs têtes, cette inscription : FATA ALCESTIS DIVINA; à gauche Mercure et deux autres femmes, et au-dessus : MERCVRIVS NVNTIVS. Sur le tribunal siégent deux personnages, un homme et une femme; au-dessus de la tête de l'homme, on lit : DISPATER; au-dessus de la tête de la femme : ABRACVRA. Ces deux personnages sont évidemment Pluton et Proserpine ; et DISPATER étant le nom du dieu, on doit en conclure qu'ABRACVRA est celui de la déesse. Ce nom est nouveau, et c'est, je crois, la première fois qu'on le voit donné à la reine des enfers. Il s'explique du reste facilement :

P. PORCIO. OPTAT[O
FLAMMAE. C. P. FIL
P]. PORCI. OPTATI. FLAMM[AE
C.V.PRAETORIS.INTER.TRIBVNIT[IOS
ADLECTI.QVAESTORIS.PRO
VIN]CIAE.BAETICAE.SACERDOT[IO
FLAVIALI.TITIALI.IVDICIO.DOM[I
NI].N. SANCTISSIMI. FORTISSI[MI
I]MP.CAES.L.SEPTIMI.SEVER[I.PER
T]INACIS.AVGVSTI.EXOR[NATI
LEGATI.AB.AMPLISSIMO.S[ENA
TV].AD.EVNDEM.DOMINVM
I] MP. IN. GERMANIAM. ET. [AD
ANTONINVM.CAES
IM]P.DESTINATVM. IN. PANNONI[A
M.]MISSI.OB.DEBITAM.PIETAT[EM
MEMORIAE.EIVS
C.VOLVMNIVS.MARCELLVS.C[AE
CI]LIANVS.EQ. PVBL.EXORNAT[VS
POSVIT

c'est la transcription en lettres latines, de son nom grec Κούρη, avec une épithète euphémique ἁδρά, *la douce*, inspirée par la même idée qui avait fait donner aux Furies le nom d'Εὐμενίδες, *les bienveillantes*. ABRECVRAE est évidemment le datif d'ABRACVRA. Quant à l'assimilation de Proserpine avec la Terre et la Mère des dieux, c'est un fait trop connu pour qu'il y ait lieu de s'y arrêter. J'ai voulu vérifier cette conjecture sur le monument; je ne l'ai pas pu : la peinture rouge empêche désormais d'y voir autre chose que ce qu'a cru y lire M. de Clarac, ou plutôt M. Fossati (voyez le *Musée de sculpture antique et moderne*, t. II, p. 1252).

P*ublio* Porcio Optato || Flammae, c*larissimo* p*uero*[1], fil*io* || P*ublii* Porcii Optati Flammae, || c*larissimi viri*, praetoris, inter tribunitios || adlecti, quaestoris pro|vinciae Beaticae, sacerdotio || Flaviali Titiali judicio domi|ni n*ostri* sanctissimi fortissimi || imp*eratoris* Caes*aris* L*ucii* Septimii Severi Per|tinacis Augusti exornati, || legati ab amplissimo sena|tu ad eundem dominum || imp*eratorem* in Germaniam, et ad || Antoninum Caes*arem* || imp*eratorem* destinatum in Pannoniam || missi; ob debitam pietatem || memoriae ejus, || C*aius* Volumnius Marcellus Cae|cilianus, eq*uo* publ*ico* exornatus, || posuit.

On voit que c'est un monument élevé à la mémoire du fils d'un préteur ou d'un ancien préteur, probablement originaire de Cirta[2], par un

[1] Voyez, sur le sens des sigles C. P., Labus, *Intorno l'antico marmo di C. Giulio Ingenuo, dissert. epistolar.*, p. 24 et suiv. — M. Zell, qui a reproduit, d'après M. de Clarac, ce monument dans son *Delectus inscr. Rom.*, n° 1638, explique ces sigles par les mots *Caii Porcii filio*, qui, introduits dans le texte, le rendraient complétement inintelligible.

[2] M. de La Mare a dessiné à Constantine un autre monument relatif à ce personnage (voyez l'*Archéologie de l'Algérie*, pl. CXXVII, n° 6); c'est le piédestal d'une statue élevée à l'une de ses filles, par un flamine perpétuel de la colonie de Cirta, statue qui, ayant été dérobée (*furto ablatam*), fut ensuite rétablie par un autre citoyen. Sur ce monument, pas plus que sur celui-ci, P. Porcius Optatus Flamma n'est qualifié de patron de cette colonie. Il n'avait d'ailleurs exercé aucune fonction publique dans la Numidie; autre-

chevalier romain, citoyen de cette colonie. Dans l'énumération des titres du père de ce jeune homme, on a, suivant l'usage observé sur la plupart des monuments du même genre, séparé les honneurs proprement dits, du sacerdoce et des autres fonctions que ce personnage avait exercées; on ne peut donc, pour déterminer la date relative de ces honneurs et de ces fonctions, tirer aucune conclusion de l'ordre suivant lequel ils sont mentionnés. Mais comme ces fonctions sont des missions qui, dans les circonstances rappelées par l'auteur de cette inscription, ne se confiaient qu'aux sénateurs les plus élevés en dignité, il y a lieu de croire que Porcius Flamma ne les a remplies qu'après sa préture.

Il fut chargé de la seconde, auprès de Caracalla, alors en Pannonie, pour le complimenter au nom du sénat, ou plutôt pour lui porter le

ment, on n'aurait pas manqué de consigner cette circonstance dans l'une ou l'autre de ces deux inscriptions. Pourquoi donc ces monuments ont-ils été élevés en l'honneur de sa famille? Évidemment parce que, né à Cirta, il avait rempli les hautes fonctions qui y sont mentionnées. Les habitants des provinces étaient très-fiers des dignités conférées dans la capitale de l'empire, à leurs concitoyens, et ils cherchaient ordinairement à en perpétuer le souvenir par des monuments publics. Je fournirai, dans mon *Recueil des inscriptions romaines de l'Afrique*, des exemples très-remarquables de cet usage, auquel nous devons, pour un certain nombre de personnages historiques, des détails biographiques que nous chercherions vainement chez les historiens.

décret qui ratifiait son élévation à la dignité de César et d'héritier présomptif de l'empire[1]. Or on a vu dans l'une des deux dissertations qui précèdent, que le premier de ces titres fut donné à ce prince, en 196, à *Viminacium*[2]. Suivant Eckhel[3], il n'aurait reçu le second qu'en 197, après la défaite d'Albinus, pendant les quelques mois qui s'écoulèrent entre le retour de Sévère à Rome et son départ pour l'Orient. Notre monument prouve qu'il le reçut en même temps que le premier, et qu'il y a, dans le passage de Spartien[4], qui a induit en erreur le célèbre numismatiste, une transposition du même genre que celle que j'ai signalée plus haut.

Suivant l'auteur de ce monument, Porcius Flamma aurait été, en outre, envoyé *auprès de Sévère en Germanie*[5]. Or, aucun passage des

[1] « *Ad Antoninum Cæsarem imperatorem destinatum in* « *Pannoniam missi.* »

[2] C'était une ville de la Mésie supérieure; mais Sévère n'avait point dû s'y arrêter longtemps après avoir donné à son fils les titres dont il s'agit, et il pouvait très-bien se trouver en Pannonie lorsqu'il reçut la ratification du sénat.

[3] *Doctrina num.*, t. VII, p. 200.

[4] « *Cæsarem deinde Bassianum filium suum Antoninum a* « *senatu appellari jussit, decretis imperatoriis insignibus.* » Spart., *Sever.*, 14. Déjà, dans son dixième chapitre, cet auteur avait dit que Bassianus avait reçu, à Viminacium, en même temps que le titre de César, les noms d'*Aurelius Antoninus*.

[5] « *Legati ab amplissimo senatu ad eumdem dominum* « *imperatorem* IN GERMANIAM. »

historiens de ce temps ne peut donner à penser que ce prince ait visité cette province après son élévation à l'empire, et l'on ne voit même pas dans quelle circonstance il aurait pu le faire. Mais, on se le rappelle, suivant Hérodien et suivant Spartien, il y était, ou du moins il en avait le gouvernement ainsi que celui de la Pannonie, lorsqu'il se fit proclamer empereur. C'est donc en cette circonstance que Porcius Flamma dut être chargé de la mission dont il s'agit.

On lit en effet dans Spartien, qu'en apprenant que Sévère avait pris la pourpre impériale, le sénat, convoqué dans cette intention par Didius Julianus, le déclara ennemi public, et envoya vers son armée des députés, pour notifier ce décret à ses soldats, et les exhorter à se soumettre à l'empereur qui avait été élu à Rome; mais que ces députés ne furent pas plus tôt arrivés à leur destination, que, gagnés par Sévère, il passèrent dans son parti, et, au lieu de chercher à en détacher ses soldats, leur parlèrent au contraire en sa faveur[1].

Porcius Flamma était un de ces députés, et l'on conçoit facilement pourquoi Volumnius,

[1] « *Per idem tempus, auctore Juliano, Septimius Severus* « *a senatu hostis est appellatus, legatis ad exercitum senatus* « *verbis missis, qui juberent ut ab eo milites, senatu præcipiente, discederent. Et Severus quidem, quum audisset senatus consentientis auctoritate missos legatos, primo pertimuit:* « *postea id egit corruptis legatis, ut apud exercitum pro se loquerentur, transirentque in partes ejus.* » Spart., *Sever.* 5; cf. ejusd. *Albin.* 5.

l'auteur de notre monument, dit simplement qu'il fut envoyé en Germanie, et ne fait aucune mention de la Pannonie; c'est qu'il n'avait que trois moyens d'indiquer le but de la mission de ce personnage : nommer la ville où les députés rencontrèrent Sévère; mais au moment de leur départ, on ne savait pas à Rome quelle serait cette ville, et peut-être même ne le rencontrèrent-ils pas dans une ville; ou bien nommer l'une des deux provinces qu'il commandait; mais laquelle? Évidemment celle où les députés le rencontrèrent, et notre monument prouverait que cette rencontre eut lieu en Germanie; ou bien encore celle que l'on nommait la première, quand on parlait du double commandement qu'il exerçait. Or, c'est précisément le rang qu'occupe la Germanie supérieure, dans un passage de la célèbre inscription de *Dasumius*, où ce personnage est désigné comme ayant été, ainsi que Sévère et avant lui, vers le milieu du règne de Marc Aurèle, légat impérial de cette province et, en même temps, de la Pannonie supérieure[1].

[1] C'est ainsi en effet que j'entends les lignes suivantes de cette inscription : « Legato pro pr*aetore* provinciar*um* Ger- « mani*ae* superior*is* et Pannoniae superior*is*. » Voy., sur ce monument, qui a été trouvé en 1829, sur l'emplacement de l'ancienne Tarquinies, Fea et Borghesi, dans le *Bulletin de l'Institut archéologique de Rome*, 1830, p. 199 et suiv.; M. Dureau de la Malle, dans les *Annales* de la même société, t. IV, p. 152, et Kellermann, *Vigilum Romanorum latercula duo Cœlimontana*, n° 259.

La réunion de ces deux provinces en un seul gouvernement, n'était donc pas, sous le règne de Commode, une chose aussi nouvelle que le croyait Tillemont.

Si la dernière conjecture que je viens d'émettre est vraie, comme je le crois, P. Porcius Optatus Flamma devait être fort en faveur auprès de Sévère, et il n'est pas étonnant que ce prince l'ait *jugé digne* de figurer parmi les membres du collége des prêtres *Flaviales* et *Titiales;* il n'est pas étonnant non plus que le sénat l'ait désigné pour faire partie de la députation chargée de porter à Caracalla le décret qui confirmait son élévation à la dignité de César et d'*imperator destinatus*, cette assemblée ayant dû choisir, pour cette mission, les hommes les plus agréables au nouvel empereur.

IV.

SUR LE MARBRE DE THORIGNY.

Parmi les monuments épigraphiques découverts sur le sol de la Gaule, le plus important peut-être pour l'histoire de l'administration romaine dans notre pays, est celui qui a été trouvé au XVIe siècle, au village de Vieux, près de Caen, et qui est aujourd'hui connu sous le nom de *marbre de Thorigny*. On sait que c'est un cippe en marbre rougeâtre, de 1^m,46 de hauteur sur 0^m,70 de largeur et 0^m,57 d'épaisseur. Sur une des faces les plus larges est gravée la dédicace du monument, lequel avait été élevé, ainsi qu'on le voit par cette inscription, en conformité d'un décret de l'assemblée des députés de trois provinces des Gaules, à un citoyen de la cité des Viducasses, nommé *T. Sennius Sollemnis*, fils de *Sollemninus*. La face latérale droite contient un extrait d'une lettre adressée à ce personnage, par un ancien légat de la province Lyonnaise, nommé *Claudius Paulinus*[1]; sur la face latérale gauche on lit une lettre de recom-

[1] Je ferai connaître plus loin le prénom de ce haut fonctionnaire

mandation donnée à ce même personnage, par le préfet du prétoire *Ædinius Julianus*, pour *Badius Comnianus*, procurateur faisant l'intérim du *præses* dans la même province. La quatrième face n'a jamais reçu d'inscription.

Malheureusement, ce monument a beaucoup souffert des injures du temps; plusieurs accidents, entre autres un incendie auquel il a été exposé en 1712, ont rendu indéchiffrable plus de la moitié de l'inscription de sa face principale, et même, à en juger par les plus anciennes copies que l'on ait de cette inscription, on doit croire qu'elle présentait, dès l'époque de la découverte du monument, de nombreuses lacunes; car le style de ces copies n'a aucune analogie avec celui des monuments analogues, et offre, au contraire, tous les caractères des restitutions auxquelles aimaient à se livrer les antiquaires de cette époque.

Les inscriptions des faces latérales sont beaucoup moins altérées; on y remarque cependant quelques lacunes, et des ligatures assez nombreuses pour en rendre la lecture encore fort difficile aux personnes peu habituées à ce genre d'études.

Or, par un fâcheux hasard, ce monument n'a jamais été vu par un épigraphiste de profession. Il a été publié, il est vrai, par Spon [1], par Maf-

[1] *Misc. erud. antiquit.*, p. 282.

fei[1] et par Bimard de La Bastie[2]; mais aucun de ces savants n'avait pu l'étudier sur les lieux, et les copies qu'ils en ont données ne sont que des copies de seconde main. L'abbé de Longuerue, qui en a fait le sujet d'un article inséré dans le *Mercure de France*[3], l'abbé Lebeuf, qui l'a publié de nouveau, avec un savant commentaire, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*[4], n'étaient, ni l'un ni l'autre, préparés par leurs études à traiter un pareil sujet.

Le premier texte dans lequel on ait pu avoir quelque confiance, est celui qui a paru dans le t. VII p. 291 et suiv. des *Mémoires de la Société des Antiquaires de France;* c'est une reproduction, au moyen de la lithographie, d'une copie prise par M. Boileau de Maulaville, sur un estampage du monument, copie dans laquelle ce savant s'est attaché à reproduire, autant que possible, la disposition et la forme des lettres. Malheureusement, il s'est laissé trop souvent influencer dans sa lecture, par l'opinion de ses devanciers, et l'on peut lui reprocher bon nombre de fautes, qui ne sont évidemment que des réminiscences.

On peut en dire autant de M. Lambert, dont

[1] *Gall. antiquit. sel.,* p. 79.
[2] *Proleg. ad Murat. thes.,* dissert. I, p. 10.
[3] Avril 1733, p. 692 et suiv.
[4] T. XXI, p. 495 et suiv.

le beau dessin[1], quoique reproduisant d'une manière beaucoup plus exacte l'aspect général du monument, la forme et la disposition des lettres, présente cependant encore quelques impossibilités qui ne doivent pas se trouver sur la pierre.

Quoi qu'il en soit, j'ai pu, au moyen de ces deux copies, faire dans le texte de ces inscriptions des corrections importantes et que je crois certaines.

FACE PRINCIPALE, *lignes* 15 *et* 16 *du dessin de M. Lambert* (17 et 18 de la copie de M. de Maulaville[2]).

Je lis, en dédoublant les lettres liées :

AMICVS.TIB.CLAVD.P[AVLINI.LE]G.[AVG·P]R.PR.PRO
VINC. LVGD. ET. C[LI]ENS. FVIT. CVI. POSTEA

amicus Tib*erii* Claud*ii* Paulini, leg*ati* Aug*usti* pro pr*aetore* pro-
vinc*iae* Lugd*unensis*, et cliens fuit, cui postea, etc.

Tous les éditeurs, Maffei lui-même, ont expliqué par *Bene Merens* le sigle qui suit le mot

[1] *Mémoires de la soc. des Antiquaires de Normandie*, 1831-33, atlas, pl. I.

[2] Cette face n'a que trente lignes dans les copies de Maffei, de l'abbé Lebeuf et de M. Lambert. On en compte trente-deux dans celle de M. Boileau de Maulaville, cet antiquaire ayant, par erreur, attribué à deux lignes différentes deux fragments (p. 293), qui devaient terminer les lignes treize et quatorze (p. 291), dont les premières lettres sont indiquées dans les autres copies.

AMICVS; c'est tout simplement l'abréviation de *Tiberius*, prénom de Claudius Paulinus. On sait combien ce prénom était commun dans la *gens Claudia*.

MÊME FACE, *lignes* 20, 21 *et* 22 *de M. Lambert* (22, 23 et 24 de M. de Maulaville).

Le monument étant daté du consulat d'Annius Pius et de Proculus Pontianus, c'est-à-dire de la première année de Gordien le jeune (238 de notre ère), les lettres de Claudius Paulinus et d'Ædinius Julianus sont nécessairement de dates antérieures au règne de ce prince; or, dans l'inscription principale et dans le titre de sa lettre, le premier de ces personnages est qualifié de *préfet du prétoire*, fonctions qui, sous ce règne, n'avaient point encore cessé d'être confiées exclusivement à de simples chevaliers[1]. Il n'avait donc pu être

[1] C'est ce qu'on pourrait prouver par un grand nombre de monuments, notamment par la belle inscription de Lyon (voy. Spon, *Miscell.* p. 148) relative à Thémisithée, lequel, comme on sait, fut le beau-père de ce prince, et exerça les fonctions de préfet du prétoire pendant la plus grande partie de son règne. Le passage souvent cité de Lampride (*Sever. Alex.* 20), suivant lequel Alexandre Sévère donna aux préfets du prétoire la dignité sénatoriale, ne voulant pas que les sénateurs pussent être jugés par des hommes d'un rang inférieur au leur, vient à l'appui de mon opinion, au lieu de la contredire. Il est évident, en effet, qu'on n'aurait pas eu besoin d'accorder à ces officiers la dignité sénatoriale, s'ils avaient été pris parmi les sénateurs.

auparavant *légat impérial de la Gaule lyonnaise*, puisqu'il fallait, pour obtenir le titre de *légat*, être sénateur, et même avoir exercé la préture ou avoir été admis, par décret impérial, à prendre rang parmi les anciens préteurs. En conséquence, je lis ainsi les lignes dont il s'agit :

F]VIT.CLIENS.PROBATISSIMVS.AEDINII.IVLIANI
PRO]C.AVG.PROV.LVGD.QVI.POSTEA.PRAEF.PRAET
F]VIT.SICVT.EPISTVLA, etc.

fuit cliens probatissimus Aedinii Juliani,
pro*curatoris* Aug*usti* prov*inciae* Lugd*unensis*, qui
postea praef*ectus* praet*orio*
fuit, sicut epistula, etc.

Le dessin de M. Lambert et la copie de M. de Maulaville présentent, à la fin de la deuxième de ces lignes, une lacune que tous les éditeurs ont remplie par la syllabe LE, changeant en un G la lettre C, reste du mot PROC*uratoris*, et faisant ainsi d'Ædinius Julianus, un légat impérial. Sans parler cependant de la difficulté que je viens d'indiquer, ils auraient dû être arrêtés par la comparaison de deux autres passages de ces inscriptions, où Claudius Paulinus est qualifié de *légat impérial*, LEG. AVG, et où chaque fois, ce titre est suivi des sigles PR. PR, *pro praetore*. Pourquoi aurait-on fait une exception pour Ædinius Julianus ?

Même face, *lignes* 27 *et* 28 *de M. Lambert* (29 et 30 de M. de Maulaville).

Ces deux lignes sont tout à fait fautives dans la copie de M. de Maulaville ; elles se lisent ainsi dans le dessin de M. Lambert :

PRIMO. V. MONVM. IN. SVA. CIVITATE. POSVERVNT
LOCVM· ORDO. CIVITATIS. VDCSS· LBER. DED

primo u*nquam* monum*entum* in sua civitate posuerunt.
Locum ordo civitatis V*iducassium* l*i*ber*ae* ded*it*.

M. Lambert voit dans la lettre V, qui suit le mot PRIMO l'abréviation de *unanimes*, qui n'est pas latin dans le sens qu'il lui attribue ; suivant M. Zell[1], ce serait celle de *viro*, qui ne vaudrait pas mieux ici. Voyez un exemple de l'expression *primo unquam*, dans une curieuse inscription de Lyon, publiée par Gruter[2], et plus exactement par Artaud[3].

A la fin de la seconde ligne, au lieu de *liberae*, tous les éditeurs ont lu *libenter*, qui n'est pas dans le style des monuments analogues, et dont on ne retrouve les éléments dans aucune des copies publiées. La lecture que je propose est indubitable, et je n'ai pas besoin d'en faire ressortir

[1] *Delectus inscr. Rom.*, n. 1640.

[2] Page 255, n° 6.

[3] *Notice des inscriptions antiques du musée de Lyon*, (1816) p. 69.

l'importance pour la géographie historique de la Gaule[1].

FACE LATÉRALE DROITE (*Lettre de Claudius Paulinus*), *lignes* 13, 14 *et* 15.

Tous les éditeurs font rapporter l'adjectif **SEMESTRIS** aux mots **PELLEM VIT***uli* **MARINI**, et ils expliquent ainsi ce passage : *la peau d'un veau marin de six mois*. Cette explication, si elle devait subsister, ferait supposer que les pêcheurs calédoniens avaient, en histoire naturelle, des connaissances que leurs successeurs ne possèdent probablement pas aujourd'hui; car je doute fort que ceux-ci puissent déterminer avec une semblable précision l'âge des phoques dont ils parviennent à s'emparer. On dira peut-être que ces animaux pouvaient être, dans l'antiquité, beaucoup plus communs qu'ils ne le sont aujourd'hui sur ces côtes; mais notre monument même est une preuve du contraire, puisque à l'époque où il a été élevé, une peau de veau marin était considérée, en Bretagne, comme un objet assez rare et assez précieux pour être envoyé en présent, par un légat impérial, au personnage le plus important de l'une des cités de la Gaule[2].

[1] La cité des Viducasses n'est pas une de celles auxquelles Pline (*Hist. nat.*, IV, 32) donne le titre de *liberæ;* elle le reçut probablement à une époque postérieure à cet écrivain.

[2] Dans l'*édit de Dioclétien sur le maximum*, p. 179, lignes 27 et 28 de la belle édition publiée par M. Le Bas,

Je ne sais si cette difficulté a été remarquée par les savants qui se sont occupés de cette inscription; du moins ne l'ont-ils pas signalée. Il est vrai que leur explication était, en quelque sorte, forcée par suite de la manière dont ils avaient lu le mot suivant, ALTERAM. Mais cette lecture était évidemment fautive : au lieu de cet adjectif, la copie de M. Boileau de Maulaville et le dessin de M. Lambert donnent distinctement AVTEM, particule enclitique, qui ne peut commencer une phrase ; l'adjectif SEMESTRIS se rapporte donc, non à ce qui précède, mais à ce qui suit.

Je lis ainsi tout ce passage :

SEMESTRIS·AVTE.M·EPISTVLAM
VBI.PROPE.DIEM.VACARE.COEPERI
MITTAM.CVIVS.MILITIAE.SALARIVM
. . . . SVSCIPE

Semestris aut*em*[1] m*ilitiae* epistulam,
ubi propediem vacare coeperim,
mittam, cujus militiae salarium
. . . . suscipe.

dans la V[e] part. de son *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure,* la peau de veau marin est estimée, brute, douze cent cinquante deniers, et préparée, quinze cents deniers. Le prix d'une peau de lion toute préparée n'est porté qu'à mille deniers.

[1] Les mots sont abrégés d'une manière fort capricieuse dans ces inscriptions; il n'y a donc pas lieu de s'étonner de voir ici la lettre M employée comme sigle du mot *militiae,*

Je t'enverrai sous peu, aussitôt que j'aurai un moment de loisir, ton ordre[1] de service sémestriel; reçois, pour le salaire de ce service, etc.

Sollemnis avait été tribun sémestriel, *tribunus semestris*[2], dans la légion *VI*[e] *Victrix*, qui, comme on sait, fut envoyée en Bretagne sous le règne d'Hadrien, et y resta toujours depuis[3].

Cette explication va me permettre de compléter, dans la face principale, deux lignes qui ont fort embarrassé les commentateurs.

FACE PRINCIPALE, *lignes* 17, 18 *et* 19 *de M. Lambert* (19, 20 et 21 de M. de Maulaville).

Les lignes 17 et 18 sont ainsi conçues dans le dessin de M. Lambert :

CVI POSTEA
|||EG AVG. PRIN |||||||||||| AD LEGIONEM SEX||||
||| DSEDITCVIQVE |||||||||||||||||||||| IVM MILITIAE

ce sigle étant d'ailleurs expliqué, deux lignes plus loin, par les mots *cujus militiae*. Quant à l'omission de l'M de *autem*, on trouve un exemple analogue dans la ligne suivante, où le lapidicide a également omis l'M de *coeperim* à cause du mot suivant *mittam*, qui commence par la même lettre. C'est par une raison semblable qu'à la première ligne de la face latérale gauche, la diphthongue AE qui termine le mot *epistulae* et commence le mot suivant, *Aedinii*, n'a été gravée qu'une seule fois.

[1] Le mot *epistola* ou *epistula* est souvent employé dans le sens de rescrit impérial; voy. Forcellini, *Lexic.* s. v.

[2] Orelli, *Inscr.*, 3242 et 3243; Plin., *Epist.*, IV, 4; Juvenal., *Sat.* VII, 88.

[3] Voy. Borghesi, *Sulle iscrizioni Romane del Reno*, p. 26.

Je lis ainsi ces deux lignes et la suivante :

CVI. POSTEA
L]EG. AVG. PR. IN. [BRIT.] AD. LEGIONEM. SEX[T
A]DSEDIT. [Q]VIQVE. [EI. SALAR]IVM. MILITIAE
I]N.AVRO.ALIAQVE.MVNERA.LONGE.PLVRIS.MIS[IT

cui postea
leg*ato* Aug*usti* pr*aetorio* in Brit*annia*, ad legionem sext*am*
adsedit, quique ei salarium militiae
in auro, aliaque munera longe pluris misit.

LEG*ato* AVG*usti* PR*aetorio* est la même chose que LEG*ato* AVG*usti* PR*o* PR*aetore*[1]. L'expression LEG*ato* ADSEDIT AD LEGIONEM n'aurait pas pu s'employer en parlant d'un tribun ordinaire ; elle rend parfaitement le genre de fonctions que remplissait Sollemnis auprès de Claudius Paulinus. On sait en effet que le grade de tribun sémestriel, ou surnuméraire, *supra numerum*, créé au temps de Claude[2], pour satisfaire, sans compromettre le service, l'ambition des solliciteurs, était purement honorifique, et ne donnait droit à aucun commandement dans les légions[3]. C'étaient une sorte d'*officiers à la suite;* les légats employaient comme ils l'entendaient et

[1] Voy. Marini, *Frat. Arval.*, p. 768.
[2] Sueton. *Claud.*, 25.
[3] Lange, *Hist. mutationum rei militaris Romanorum*, p. 46.

quand ils l'entendaient, ceux qui se trouvaient placés sous leurs ordres.

FACE LATÉRALE GAUCHE (*lettre d'Ædinius Julianus*), *lignes* 1, 2, 3 et 4.

Je lis, en me servant des deux copies :

EXEMPLVM. EPISTVL. AEDIN[II
IVLIANI. PRAEFECTI. PRAET[ORIO
AD. BADIVM. COMNIANVM. P[ROC
AV]GG. ET. VICE. PRAESIDIS. AGEN[TEM.

Exemplum epistul*ae* Aedinii
Juliani, praefecti praetorio,
ad Badium Comnianum, proc*uratorem*
Aug*ustorum* (duorum) et vice praesidis agentem.

Les restitutions des deux premières lignes n'ont pas besoin d'être justifiées. A la troisième, le titre de PROC*uratorem* est appelé nécessairement par les mots VICE. PRAESIDIS. AGENTEM[1] de la ligne suivante; on sait en effet que c'était aux procurateurs que se confiait l'intérim des légats propréteurs.

La quatrième ligne commence, dans la copie de M. de Maulaville, par les lettres CC ou GG, reste du mot AVGG (*Augustorum duorum*), qui prouve que cette lettre a été écrite, et qu'Ædinius Julianus était préfet du prétoire, sous le règne de Maximin et de son fils. Pour rencon-

[1] Voy. un exemple de cette locution dans Orelli, *Inscr.* n. 1256.

trer un double règne avant ces deux princes, il faut remonter jusqu'en 212, année de la mort de Géta ; et comme Ædinius Julianus avait été procurateur de la Gaule lyonnaise avant Badius Comnianus, à une époque où il n'y avait qu'un seul empereur, puisqu'il est qualifié de *procurator Augusti* (PROC. AVG, avec un seul G) dans la vingt-unième ligne de l'inscription principale, il faudrait reculer jusqu'en 196 (Caracalla ayant reçu l'année suivante le titre d'Auguste) la date des événements rapportés dans cette lettre. Je pense qu'alors les députés de la Gaule lyonnaise, s'ils pouvaient se réunir, avaient autre chose à faire que de chercher à mettre leur *præses* en accusation.

Du reste, on voit par la vingt-unième ligne de l'inscription principale[1], qu'en 238, lors de l'érection du monument, Ædinius Julianus n'était plus, depuis quelque temps déjà, préfet du prétoire, ce qui nous permet de fixer l'époque où il exerça ces fonctions dans les premières années du règne de Maximin, entre 235 et 237[2].

[1] « *Qui postea praefectus praetorio fuit.* »

[2] Suivant l'évêque d'Avranches, cité par l'abbé Lebeuf, Ædinius Julianus serait le même que le préfet du prétoire *Julianus* qui, envoyé par Macrin à Émèse, pour y comprimer l'insurrection des troupes qui avaient proclamé empereur le petit-fils de Julia Mæsa, fut lui-même tué par ses soldats, qui se hâtèrent d'embrasser la cause du prétendu fils de Caracalla (Herod. *Hist.*, V, 4 ; Capitolin. *Macrin.*, 10;

MÊME FACE, *lignes* 6, 7 *et* 8.

Ces lignes sont ainsi conçues dans les deux copies :

IN PROVINCIA
LVGDVNESS. QVINQVE. FASCALI||||
|||||||AGEREM.

Maffei les explique ainsi :

IN PROVINCIA
LVGDVNENSIS QVINQVE*nnalia* FISCALIA
DVM EXIGEREM.

On remarquera que, dans cette explication, le nom de la province Lyonnaise, qui devrait être à l'ablatif, se trouve au génitif, et que le mot FASCAL, qui se lit très-distinctement dans toutes les copies, est regardé comme une faute du lapidicide, pour FISCAL ; qu'enfin, au commencement de la septième ligne, où il n'y a qu'une lacune de trois lettres, le célèbre épigraphiste en met cinq, DVM EX, et change en I la première lettre du mot AGEREM, lequel est aussi donné par toutes les copies.

Je pense qu'il n'y a rien à changer au texte

Dion. Cass., *Hist.* LXXVIII, 34). Mais il est douteux que ce Julianus, nommé probablement préfet du prétoire en Orient, par Macrin, qui régna à peine une année, ait jamais résidé à Rome en cette qualité ; et, dans tous les cas, le fils de Macrin, Diadumenus, ne fut associé à l'empire qu'après le meurtre de cet officier (Dion. Cass. *Hist.*, LXXVIII, 37 et 38), du vivant duquel, il n'y eut, par conséquent qu'un seul Auguste.

de ces trois lignes, dont l'exactitude me paraît suffisamment établie par la concordance des copies, et je les lis ainsi, en comblant seulement les courtes lacunes qui existent à la fin de la septième ligne et au commencement de la huitième :

IN. PROVINCIA
LVGDVNESS. QVINQVE. FASCALI[S
DVM]. AGEREM

Lugdunes pour *Lugdunens* n'aurait rien qui dût nous étonner ; on sait en effet que rien n'est plus commun, dans les inscriptions surtout, que la suppression de la nasale devant la sifflante S[1] ; mais un fait qui n'a pas, je pense, été encore signalé, et dont le mot LVGDVNESS nous fournit un nouvel exemple fort remarquable, c'est que, lorsque cette suppression avait lieu, on doublait ordinairement la sifflante[2]. Au reste, l'auteur de cette lettre, dont le lapidicide semble avoir reproduit fidèlement l'orthographe, avait une propension à doubler cette consonne; il a écrit trois fois le mot *accusatio*, et dans les deux passages où ce mot est entièrement conservé, il

[1] Voy. Reines. *Syntagma inscr.* p. 400 ; Vermiglioli, *Iscriz. Perugine*, 2e ed. p. 442, et M. de Longpérier, *Interprétation du type figuré sur les deniers de la famille Hosidia*, dans le t. XXI des *Mémoires de la société des Antiquaires de France*.

[2] C'est ainsi qu'on lit MESS pour *menses* dans Gruter, p. 926, n. 13; MESSIBVS pour *mensibus*, ibid. p. 656, n. 6, etc.

est écrit par deux *s* : ACCVSSATIONEM ligne 19, et ACCVSSATIONE ligne 26.

Quant aux mots *Quinque Fascalis dum agerem*, ils ne peuvent signifier autre chose que ceci : *pendant que je remplissais les fonctions de Quinque Fascalis.* Nous avons vu plus haut le verbe *agere* pris dans ce sens, d'une manière absolue, *vice praesidis agentem ;* on le trouve employé comme ici, dans l'inscription suivante, qui est presque contemporaine du marbre de Thorigny [1]:

AESCVLAPIO
ET HYGIAE
AVG. AVR.
ARTEMIDORVS
BF. LEG. LEG.
II. AD. P. F. S
AGENS. CC
V. S. L. M
MODESTO
ET PROBO
COSS

Aesculapio || et Hygiae || Aug*ustis*, Aur*elius* || Artemidorus, || b*eneficiarius* leg*ati* leg*ionis* || II Ad*jutricis* P*iae* F*idelis* S*everianae*, || agens ducenarius, || v*otum* s*olvit* l*ibens* m*erito*, || Modesto || et Probo || co*nsulibus*.

Cette inscription, qui provient des environs

[1] Elle est datée du consulat de Modestus et de Probus, qui répond à l'an 228 de notre ère.

de Bude, a été publiée pour la première fois par Sestini[1], d'après lequel Orelli l'a reproduite dans son recueil[2], mais en indiquant d'une manière inexacte la division des lignes. Ce savant me paraît avoir fort bien expliqué la septième ligne, qu'il lit comme je viens de le faire : *agens ducenarius*[3]. Mais je ne partage plus son opinion, lorsque, s'appuyant sur un passage d'un rescrit de l'empereur Léon relatif aux *agentes in rebus*[4], il veut ranger parmi eux le personnage qui a élevé ce monument. C'est en effet faire remonter beaucoup trop haut l'existence de ces officiers, dont les fonctions d'ailleurs étaient purement civiles, ce qui s'accorde peu avec le titre militaire de *beneficiarius legati*, donné précédemment à Artemidorus. Pour moi, je pense qu'il s'agit ici du grade de *ducenarius*, ou *primus hastatus*[5], dont cet homme remplissait par intérim les fonctions, ce qui rentrerait

[1] *Viaggio per la Valachia, Transilvania e Ungheria*, p. 259.

[2] N° 3182.

[3] Sestini avait lu *Agens causariorum*.

[4] Cod., lib. XII, tit. XX, n° 3 : « *Leo Patricio, Mag. « offic. : Matriculam agentium in rebus a tua celsitudine « confectam admittentes, jubemus ne ducenarii plus quam « quadraginta octo in singulis habeantur in posterum.* »

[5] « *Item Primus Hastatus duas centurias, id est ducentos « homines, ducebat in acie secunda, quem nunc Ducenarium « vocant.* » Veget. *Milit.*, II, 8.

tout à fait dans les attributions connues des *Beneficiarii Legati* ou *Consulis*, qui étaient, comme on sait, une sorte d'*officiers d'ordonnance*.

Il me reste maintenant à faire connaître le sens que j'attache au mot FASCALIS. Ce mot me paraît dérivé de *fasces*, et je le traduis par cette périphrase : *ayant des faisceaux consulaires*. Le sens des lignes dont il s'agit serait donc :

Pendant que je remplissais, dans la province Lyonnaise, les fonctions de MAGISTRAT A CINQ FAISCEAUX.

Cette explication des mots *Quinque Fascalis*, m'a été suggérée par l'inscription suivante, trouvée dans les ruines de l'ancienne *Cuicul* de Numidie[1], et dont j'ai eu à ma disposition trois copies, l'une de M. le capitaine Pigalle du 2e régiment de la légion étrangère; la seconde de M. le docteur Lodibert, et la troisième, qui est un véritable *fac-simile*, de notre confrère, M. le commandant de La Mare. C'est cette dernière que je reproduis[2].

[1] Aujourd'hui *Djémilah*.

[2] La pierre sur laquelle est gravée cette inscription, a 1m,85 de longueur et 0m,55 de hauteur. Elle a été employée comme linteau, dans une fontaine construite par les soldats français en 1843.

PRO BEATITVDINE PRINCIPVM MAXIMORVM
DDD NNN VALENTINIANI VALENTIS ADQ GRATIANI PERPETV
SEMPER AVGGG FL SIMPLICIVS VC CONSVLARIS SEX FASCALIS P N
CONSTANTINAE NVMINI MAIESTATIQ EORVM SEMPER DICATVS BASI
LICAM DEDICAVIT RVTILIVS VERO SATVRNINVS VC PRO EDITIONE MV
NERIS DEBITI A SOLO FACIENDAM EXAEDIFICANDAMQ CVRAVIT

Pro beatitudine principum maximorum, || (trium) d*ominorum* n*ostrorum*, Valentiniani, Valentis adq*ue* Gratiani, perpetuo || semper Aug*ustorum*, Fl*avius* Simplicius, v*ir* c*larissimus*, consularis sex fascalis p*rovinciae* N*umidiae* || Constantinae, numini majestatiq*ue* eorum semper dicatus, basi || licam dedicavit; Rutilius vero Saturninus, *vir* c*larissimus*, pro editione mu || neris debiti, a solo faciendam exaedificandamq*ue* curavit.

Cette inscription ne peut que se traduire ainsi : « Par suite du bonheur[1] des très-grands princes, « nos trois seigneurs, Valentinien, Valens et Gra- « tien, perpétuellement et toujours Augustes, Fla- « vius Simplicius, personnage clarissime, *consu-* « *laire à six faisceaux* de la province de Numidie « Constantine[2], toujours dévoué à leur divinité et « à leur majesté, a dédié cette basilique ; Rutilius « Saturninus, personnage clarissime, au lieu du « spectacle de gladiateurs qu'il devait donner, « l'a fait élever à partir du sol et complétement « achever. »

On sait que, dans la réorganisation administrative opérée par Constantin, les hauts fonctionnaires qui avaient porté jusque-là le titre de *légats propréteurs*, prirent celui de *consulaires*, et l'on voit, par une loi de l'an 416, dont le dis-

[1] C'est dans le même sens qu'on lit dans une inscription de Thamugas, communiquée par moi à M. de Witte, et publiée par ce savant dans son *Mémoire sur l'impératrice Salonine*, p. 31 : « *Pro magnificentia saeculi DDNN Valentiniani* « *et Valentis* » ; dans une inscription de Calama, publiée par M. Hase, *Journal des Savants*, déc. 1837, p. 718 : « *Beatissimis temporibus dominorum nostrorum* [*Valentiniani*] *et* « *Theodosii* » ; et dans une inscription de Vérone, publiée par Maffei, *Mus. Veron.*, 107, 1 : « *Hortante Beatitudine tem-* « *porum DDD NNN Gratiani, Valentiniani et Theodosi* « *Auggg.* »

[2] On voit que ce n'était pas seulement à la ville de *Cirta*, mais à la province de *Numidie* tout entière que Constantin avait donné son nom.

positif est inséré dans le *code Théodosien*, qu'ils avaient le droit de faire porter devant eux, comme insignes de leur dignité, un certain nombre de faisceaux[1]. De l'inscription de Cuicul, qui fixe ce nombre à *six* pour le consulaire de Numidie, on peut, ce me semble, conclure qu'il n'en était pas ainsi pour tous les autres, et qu'il y avait, entre ces fonctionnaires, des degrés indiqués par le nombre plus ou moins considérable de leurs licteurs; l'inscription de Thorigny prouverait, si mon explication était adoptée, que ces degrés existaient déjà dès le temps de Maximin, et que le légat propréteur de la Lyonnaise, qui n'avait que cinq faisceaux, était d'un rang moins élevé que celui de Numidie, qui en avait six; ce qui s'expliquerait du reste, celui-ci ayant sous ses ordres une légion, tandis que l'autre ne devait commander que quelques cohortes auxiliaires.

Je désirais présenter à la Société des Antiquaires un travail complet sur le marbre de Thorigny, et j'attendais pour cela que j'eusse pu l'étudier sur les lieux, ou en avoir une empreinte obtenue au moyen des procédés aujourd'hui en usage. L'explication que je crois avoir trouvée

[1] « *Si quis proconsularem aut vicariam potestatem, vel* CONSULARITATIS FASCES, *aut vexilla præsidalia.... iterare temptaverit*, etc. » Cod. Theod., lib. IX, tit. XXVI, 4, *ad legem Juliam de ambitu*.

de quelques uns des passages les plus controversés de ce monument, m'a paru assez importante, pour qu'à la veille d'entreprendre un voyage qui durera près d'une année, je dusse tenir à la livrer au public; peut-être mon travail, tout ébauché qu'il est, servira-t-il, pendant mon absence, de point de départ à une interprétation et à une restitution complètes de ces inscriptions, si intéressantes pour l'histoire de l'administration romaine en général, et pour celle de la Gaule en particulier.

DE L'IMPRIMERIE DE CH. LAHURE (MAISON CRAPELET),
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.

Ouvrages du même Auteur :

Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde.

Etudes grecques sur Virgile.

Littérature allemande au moyen age.

Histoire de la littérature des Slaves.

Dictionnaire des racines allemandes.

Mémoires et Mélanges littéraires.

ÉTUDES

SUR

NINIVE ET PERSÉPOLIS.

LYON. — Impr. DUMOULIN et RONET, rue Centrale, 20

8

ÉTUDES

SUR

NINIVE ET PERSÉPOLIS,

PAR

F. G. EICHHOFF,

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON,
ANCIEN PROFESSEUR SUPPLÉANT A LA FACULTÉ DE PARIS,
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT,

LYON.

IMPRIMERIE DUMOULIN ET RONET, LIBRAIRES,
Rue Centrale, 20 (allée de l'Homme d'Osier).

1852.

ÉTUDES

SUR

NINIVE ET PERSÉPOLIS,

Mémoire présenté à l'Académie de Lyon le 24 Juin 1851,

PAR

F. G. EICHHOFF.

I.

Histoire.

L'attention de toute l'Europe savante a été récemment excitée par la découverte faite de l'ancienne Ninive dans les villages de Khorsabad et de Nimroud, sous ces tertres arides et déserts qui ont recelé pendant vingt-cinq siècles les ruines de la métropole des Ninivites, saccagée par les Babyloniens. Etrange destinée des choses humaines ! Pendant que sa superbe rivale, Babylone, reine de l'Asie depuis Sémiramis jusqu'à la conquête d'Alexandre, enrichie des dépouilles des nations, entourée de murailles gigantesques, couronnée de cette tour superbe qui devait s'élever jusqu'au ciel, a été effacée du sol par la révolution des siècles, Ninive, ensevelie vivante dans le sein fidèle de la terre, vient d'en sortir ornée de ses colonnes, de ses sculptures, de ses inscriptions. Aussi l'émulation des érudits de France, d'Angleterre et d'Allemagne, s'attache-t-elle à cette grande découverte avec une activité toujours croissante; et tout nous permet-il d'espérer que ces portes colossales, ces mystérieux emblèmes, ces précieux bas-reliefs, sur lesquels se déploie la vie guerrière et religieuse d'un peuple

si ancien, finiront par être expliqués d'une manière plus complète encore que ne l'ont été jusqu'à présent les plus célèbres monuments de l'Egypte. Cet espoir se réalisera en effet dès qu'on aura pu préciser la langue et l'écriture cunéiforme des inscriptions: langue inconnue sans doute, mais qui certainement a dû se rattacher au phénicien et à l'hébreu; écriture étrange, mais évidemment phonétique, composée de lettres réelles et non pas de symboles comme celle des Egyptiens, et par conséquent plus accessible aux inductions rigoureuses de la science. D'ailleurs, comment l'écriture assyrienne résisterait-elle à des travaux qui ont si complètement réussi à l'égard de l'écriture persane de forme et d'origine analogues ?

Cette glorieuse résurrection du passé, inaugurée par les De Sacy, les Champollion, les Young, les Niebuhr, les Letronne, continuée avec tant de zèle et de succès par les membres de l'Institut de France, par ceux des Académies étrangères, par de doctes et intrépides voyageurs, tels que MM. Botta, Texier, Lepsius, Layard, Rawlinson, ne peut manquer de projeter bientôt, grâce à leurs découvertes fécondes, un jour immense sur tout l'ensemble de la civilisation humaine.

Loin de nous, après de pareils noms, le téméraire espoir d'ajouter quelque chose, dans notre sphère incomplète et restreinte, aux richesses déjà explorées, aux espérances légitimement conçues. Nous ne pouvons que narrer, qu'exposer, que populariser autant qu'il dépend de nous ces brillants résultats de judicieuses recherches poursuivies avec tant d'ardeur. Sans prétendre éclairer la route qui reste à suivre, nous essayerons de faire ressortir l'immense intérêt historique, scientifique et religieux que présente l'espace parcouru dans ce merveilleux labyrinthe qui conduit au berceau du monde; heureux si, par cet exposé et les inductions qu'il fera naître, nous prêtons un appui efficace à la cause de la vérité!

L'Assyrie ou pays d'Assur, l'aîné des petits-fils de Noé, semble

avoir été, d'après son nom même, d'après sa position géographique, d'après ses antiques traditions, le premier centre de la population humaine qui devait plus tard couvrir le globe. L'ethnographie s'accorde avec la Bible pour nous montrer chez cette race si active, placée dans le vaste bassin que bordaient l'Euphrate et le Tigre, et peut-être le Phase et l'Indus, toutes les traditions primordiales, tous les germes de civilisation qui se sont répandus dans le monde. C'est là en effet, aux pieds de l'Ararat, de l'Elbours et de l'Himavat, la grande arête du plateau asiatique, que s'étend la Caspienne, lac immense, mystérieux réservoir d'un vaste cataclysme; c'est là que convergent avec un étonnant accord les souvenirs religieux de la Judée et de l'Egypte, de la Grèce et de la Perse, de l'Inde, de la Chine, du Mexique. Car tous ces divers peuples se souviennent d'un déluge, et tous placent le séjour de leurs pères vers l'ouest de l'Asie et non loin de l'Europe, dans ces lieux où la puissance divine agit visiblement sur les premiers humains. C'est là que des traditions vénérables, confirmées par de récentes découvertes, signalaient sur les rives de l'Euphrate cette tour colossale de Babel, interrompue par un prodige qui causa la dispersion des hommes; c'est là que Nemrod, le fier guerrier, mit le premier le pouvoir souverain, le grand moteur de l'activité des peuples, au-dessus de l'autorité patriarchale; c'est là que s'élevèrent les villes les plus anciennes avec leurs monuments symboliques, avec leurs sciences et leurs erreurs; c'est de là que fut appelé Abraham, dépositaire de la vérité sainte, et qu'enfin tous les germes de connaissances, utiles ou funestes, destructives ou fécondes, rayonnèrent sur l'humanité.

L'histoire spéciale de l'Assyrie, isolée des autres états que formèrent dans le cours des siècles les diverses branches de la famille humaine, présente beaucoup d'obscurités que ne peuvent dissiper les annales de Bérose, altérées et beaucoup moins complètes que celles de Manéthon pour l'Egypte. Sans nous

arrêter à la liste apocryphe des prétendus successeurs de Nemrod, il paraît évident que plusieurs chefs rivaux se partagèrent ces régions incultes; que chacun occupait une petite ville avec ses partisans et leurs troupeaux; que la guerre, ce fléau nécessaire imposé à notre nature, détruisait d'un côté et édifiait de l'autre en variant les succès et les revers, en activant l'ardeur des découvertes, en provoquant tantôt des alliances, tantôt des migrations lointaines. C'est ainsi que la Bible nous montre Amraphel, roi assyrien de Sinear, et Chodlaomer, roi d'Elam, vaincus par Abraham défenseur des faibles rois de Canaan ([1]). C'est sans doute à cette époque primitive, où la vie pastorale et agricole remplissait tous les intervalles des guerres, qu'il faut placer les merveilleuses découvertes des Chaldéens, ces pâtres astronomes qui lurent sur la voûte étoilée, dans le silence des belles nuits d'Orient, le cours des astres et la marche de l'année; et qui, égarés en même temps par leur imagination enthousiaste, peuplèrent le ciel de lumineux emblèmes que divinisèrent leurs descendants. Nul doute que les sciences et les arts n'aient fait dès-lors des progrès rapides, grâce à cette intelligence si vive et à ces organes si parfaits dont paraissent avoir été doués les premiers nés de notre espèce, qui devaient en si peu de temps accomplir tant d'œuvres merveilleuses. Aussi l'invasion des nomades d'Arabie ne put elle arrêter ces progrès, qui se manifestèrent d'une manière si brillante, environ vingt siècles avant notre ère, d'après le témoignage de tous les historiens ([2]). C'est à cette époque en effet que remonte le règne de Ninus, fils de Bélus, qui, après avoir soumis à sa puissance l'Assyrie, la Médie, l'Arménie, la Bactriane, bâtit, dit-on, Ninive et ses somptueux palais; et le règne de Sémiramis, le modèle des femmes fortes, l'illustre fondatrice de Babylone. Malgré

([1]) Genèse, XIV, 1.
([2]) Hérodote, Ctésias, Diodore, Justin.

les souvenirs symboliques qu'on pourrait retrouver dans les noms de ces princes, puisque Bélus ou Bal signifie seigneur ou soleil, Ninus poisson, Sémiramis colombe, coïncidence curieuse avec certaines circonstances du déluge; malgré l'exagération évidente des hauts faits qui leur sont attribués, il n'en paraît pas moins raisonnable d'assigner, aux deux derniers surtout, une existence historique et réelle, puisqu'elle est constatée par tant de témoignages et par un fait irrécusable, l'établissement d'un grand empire. Si, après le nom de Ninyas, fils indigne de Sémiramis, nous ne trouvons dans les fragments de Ctésias et d'Alexandre Polyhistor ([1]), qu'une liste aride de quarante rois fainéants, à noms bizarres étrangement altérés; si, parmi ces rois, Diodore ne signale, après Baltarès, époux d'Atossa et fondateur d'une dynastie nouvelle au quinzième siècle, que Teutamès qui, pendant la guerre de Troie, envoya Memnon au secours de Priam, et le fameux Sardonapal, dernier souverain de cette race ([2]), c'est que les annales historiques d'un empire presque ignoré des anciens Grecs ne furent explorées qu'après sa chute, quand déjà elles étaient dispersées ou ensevelies sous le sol. Une période de plus de douze siècles s'était cependant écoulée, période féconde en grandes révolutions pour tout le reste de l'ancien monde, et marquée des grands noms de Moïse, de Minos, de Sésostris, de Salomon, pendant laquelle l'empire d'Assyrie sut maintenir au moins par ses institutions un pouvoir respecté dans tout l'ouest de l'Asie, de la Méditerranée jusqu'à l'Indus.

Enfin le partage des états de Sardonapal, prince moins méprisable qu'on ne le pense, puisqu'après une défense vigoureuse il préféra la mort à la défaite, offre la date de 760, seize ans après la première Olympiade, et sept avant la

([1]) Eusèbe, Chron. I, 4.
([2]) Diodore, II, 21-27.

fondation de Rome, pendant qu'Azarias gouvernait la Judée, époque mémorable où trois puissants royaumes sortirent des ruines de l'empire écroulé. Dès-lors une chronologie positive, fondée d'un côté sur la Bible, de l'autre sur les historiens grecs, nous donne la série des princes qui régnèrent sur la haute Asie. Sans répéter ici des détails trop connus, contentons-nous de rappeler leurs noms qui sont loin d'être indifférents pour l'étude des annales lapidaires. On sait qu'à Ninive régna Phul, de la famille du dernier roi, et que, menacé d'une nouvelle catastrophe, il fit pénitence avec son peuple à la voix du prophète Jonas. Après lui vinrent Téglat-palasar, qui détruisit le royaume de Damas; Salmanasar appelé aussi Sargon, qui mit fin en 718 au royaume d'Israël, s'empara de la ville d'Azot, mais échoua devant Tyr; Sanachérib, qui, maître de la Cilicie et vainqueur des Egyptiens, assiégea Jérusalem sous Ezéchias, mais vit ses troupes anéanties et fut tué par deux de ses fils, forcés de fuir après ce crime devant leur frère Asaradon (1).

Babylone cependant, affranchie par Balésis, pontife-roi tout imbu de la science chaldéenne, avait fleuri sous Nabonasar, dont le règne en 747 commence une ère célèbre; puis, après quatre rois éphémères, Nadi, Chinzir, Por, Ilulé, le prudent Mordacbaladon affermit quelque temps sa couronne en s'alliant au roi de Juda. Mais ensuite commencèrent des troubles pendant lesquels cet état affaibli se donna à Asaradon, roi de Ninive, qui, réparant les désastres de son père, avait déjà courbé sous ses armes la Syrie, la Palestine, l'Arabie, lorsqu'en 680, devenu maître de Babylone, il rétablit pour quelque temps l'unité du peuple assyrien.

Cependant un peuple différent d'origine, de langage, de croyance, les Mèdes homogènes aux Perses et aux Indiens comme les As-

(1) Bible, Rois, I, II; Esaïe, 20; Hérodote II, 141; Ptolémée, Eusèbe, Chron.

syriens l'étaient aux Phéniciens et aux Hébreux, avait surgi en 760 à la voix du vaillant Arbacès. Après lui une anarchie militaire semble avoir morcelé la contrée jusqu'à ce que le sage Déjocès, juge intègre, habile politique, parvint vers 710 à établir à Ecbatane le siége d'un pouvoir d'autant plus respecté qu'il s'appuyait sur le magisme, l'austère doctrine du premier Zoroastre, contemporain peut-être de Ninus ([1]). Son fils Phraorte qui, entraîné par son ardeur guerrière, avait soumis la Perse et une partie de l'Asie mineure, finit par être vaincu et tué par Saosduchin ou Nabochodnasar Ier, roi d'Assyrie. Ce prince rendit la Médie tributaire et fit ravager la Judée par son général Holopherne, dont la mort entraîna la déroute de l'armée et ranima le courage de Cyaxare I, roi des Mèdes, contemporain de Psammétic en Egypte. L'invasion des Scythes nomades qui, pendant vingt-huit ans, dévastèrent toute la haute Asie, força cependant ce prince à suspendre la lutte, et ce fut probablement à cette époque que les Perses affranchis se constituèrent sous leur premier chef Achémènes. Mais, lorsqu'enfin les Scythes eurent été expulsés, Cyaxare reprit ses projets de vengeance contre Sarac ou Chinaladon, roi lâche et efféminé qui sommeillait sur le trône d'Assyrie. Ayant excité à la révolte Nabopalasar, satrape de Babylone, il investit avec lui Ninive la capitale, qui, après un siége meurtrier, fut prise en 625 par les deux armées victorieuses, ravagée par le fer et la flamme et ensevelie sous ses ruines ([2]).

Babylone désormais sans rivale sous le sceptre de Nabopalasar, qui finit cependant par éprouver des revers dans sa lutte contre Néchao, roi d'Egypte, vit commencer en 605 le règne glorieux

([1]) Justin, I, cite comme adversaire de Ninus un Zoroastre, roi de Bactriane, renommé pour sa science magique.

([2]) On a douté de la double prise de Ninive sous Sardonapal et sous Sarac. Mais ne pouvons-nous pas présumer que la première ne fut qu'une révolte, tandis que l'autre fut une destruction?

de Nabochodnasar II le Grand. Le mède Cyaxare, après une guerre indécise contre Alyate, roi de Lydie, avait eu pour successeur Astyage, qui jouit en paix de sa puissance sans chercher à l'étendre par les armes, laissant la Perse indépendante sous Teispès et sous Cambyse, qui obtint la main de sa fille. Nabochodnasar au contraire, après avoir vaincu les Egyptiens, fond sur la Syrie et sur la Palestine, prend trois fois Jérusalem et fait subir aux Juifs cette dure captivité si éloquemment prédite par Esaïe. Il venait, après un long siége, de s'emparer de la ville de Tyr, lorsque en punition de son orgueil il tomba dans une noire démence, dont il finit cependant par sortir pour reprendre les rênes de son empire, sagement administré dans l'intervalle par la reine Nitocris, Sémiramis nouvelle à laquelle appartiennent sans doute plusieurs travaux attribués à l'ancienne. Après eux, en 562, commence la décadence sous le règne violent d'Evilmordac, leur fils, tué par son beau-frère Nerglisar, au moment où Cyaxare II devenait roi des Mèdes. Bientôt attaqué par ce prince et par le jeune et intrépide Cyrus, Nerglisar périt, laissant un fils mineur, Nabor-asarchod, qui ne régna qu'un an. Enfin Nabonit, son successeur, après s'être vainement appuyé sur l'opulent Crésus, roi de Lydie, que réduisirent les armes victorieuses de Cyrus, fut assiégé dans Babylone en 538 par l'armée des Mèdes et des Perses; il fut vaincu, et avec lui tomba l'antique monarchie assyrienne (1).

Cyrus, fils de Cambyse et de Mandane, dont le vrai nom est Kurus ou Çuras, le soleil (en parse et en indien), fut un de ces puissants génies qui ouvrent à l'humanité des voies nouvelles et laissent dans l'histoire une trace ineffaçable. Aussi les exploits du héros qui éleva la race guerrière d'Elam à la souveraineté de l'Asie jouissent-ils d'une trop grande renommée pour être énumérés

(1) Bible, Chron. II; Daniel, 1-5. Il est difficile de décider si le nom biblique de Balthasar et son festin sacrilége ne s'appliquent pas plutôt à Evilmordac qu'à Nabonit.

dans cette rapide esquisse. Maître de la Perse vers 560, de la Lydie, de l'Assyrie, de la Médie en 536, et dominateur de l'Orient, Cyrus consolida, dit-on, par des lois sages et par une discipline sévère le vaste empire qu'il venait de fonder; et, quelle que soit la cause qu'on suppose à sa mort, il le transmit intact à ses deux fils. Cambyse (530), poussé par l'ambition à la conquête sanglante de l'Egypte, immole à ses soupçons son frère Smerdis et succombe bientôt à une folie furieuse qui menaça d'une ruine prochaine la famille des Achéménides. En effet un mage audacieux, Gomatas, usurpant le nom de la victime, avait ceint le diadème en 522, lorsque Darius, fils d'Hystaspe, proche parent de Cyrus, parvint avec six de ses amis à venger la dignité royale et à reconquérir le trône de ses ancêtres (1). Ce prince législateur et guerrier épura et affermit le culte d'après les dogmes du dernier Zoroastre, admis, dit-on, à la cour de son père; puis il porta ses armes de l'Indus à l'Ister, heureux s'il n'eût osé, à la fin de son règne, irriter contre lui l'héroïsme des Grecs et préparer ainsi l'abaissement de son peuple. Son fils Xerxès Ier (485), fier de sa vaste puissance et de son armée innombrable, crut venger Marathon et subit Salamine, qui bientôt lui coûta la vie sous les coups du traître Artaban. Artaxerxe Longuemain (471), le troisième de ses fils, saisit le sceptre en vengeant sa famille, et son long règne, paisible à l'intérieur, marqué à l'extérieur par des revers partiels, fut suivi de nouvelles catastrophes sous Xerxès II et sous Sogdien, auxquels succéda Darius II Nothus (423) prince faible, humilié à la fois par les Grecs et par les Egyptiens, mais assez heureux cependant pour transmettre ses états à ses fils. La victoire d'Artaxerxe II Mnémon (404) sur l'ambitieux Cyrus le jeune con-

(1) Nous nous réservons de donner plus tard les noms réels des princes persans et l'histoire de Darius Ier, d'après les inscriptions authentiques qui contrôlent les récits des Grecs.

traignit les Grecs auxiliaires à cette mémorable retraite, prélude des autres échecs qu'occasionnèrent leurs dissensions civiles. Aussi le règne d'Artaxerxe II fut-il glorieux et prospère, et la Perse redevint-elle sous lui prépondérante dans tout l'Orient. Mais le sanguinaire Artaxerxe III Ochus (362), meurtrier de ses frères, dévastateur de ses provinces, s'abandonne à l'ennuque Bagoas qui l'empoisonne. Son fils Arsès n'occupe le trône que deux ans; et enfin Darius III Codoman (336), le dernier des Achéménides, généreux, intrépide, et digne d'un meilleur sort, voit éclater sur lui la vengeance de la Grèce, soutient contre Alexandre une lutte inégale, et meurt après la défaite d'Arbelles (330), abandonnant le monde à son vainqueur.

A côté de cette série de rois, dont l'existence réelle est attestée et par le témoignage de tous les auteurs grecs et par les monuments récemment découverts au centre même de leur empire, les traditions orientales en citent une autre, toute différente en apparence, entourée de fictions brillantes qui remontent jusqu'au code religieux attribué au dernier Zoroastre (1). Cette authenticité contradictoire a fait croire à quelques critiques que les noms historiques de ces légendes appartenaient à des rois d'Arie ou de Bactriane, la patrie du législateur; d'autres ont pensé y reconnaître les types poétisés et altérés des anciens souverains de la Perse, tels que se les figurait l'ignorance populaire, et tels qu'ils se seraient introduits dans le texte actuel du Zendavesta, postérieur selon eux à l'époque d'Alexandre.

Sans entrer dans cette discussion épineuse, nous rappellerons seulement que les noms les plus saillants sont ceux de Jemshid,

(1) On les trouve consignées dans le Zendavesta de Zoroastre, dans le Schahnameh de Ferdusi, ainsi que dans beaucoup de noms de lieux que présente la Perse musulmane. Voir les savants travaux de MM. Burnouf, Mohl, De Saulcy, Quatremère, Guigniaut.

le grand monarque, de Zohak son ennemi, et de Feridun son vengeur; ceux de Gustap le sage législateur, d'Afrasiab son ennemi, et de Rustan le héros patriote, après lequel vient le glorieux Iskander. En cherchant la réalité pure au milieu de ces légendes symboliques, de ces luttes de l'Iran et du Turan, de la Perse et de la Scythie, qui figurent celles d'Auromaze et d'Ahrimane, de la lumière et des ténèbres, de la vertu et des vices, ne pourrait-on pas dire que le nom de Jemshid se rapproche de celui d'Achémènes ou Chemnès, le fondateur de la puissance persane, qui dut avoir pour adversaire naturel Zohak ou Cyaxare, roi des Mèdes? Que le nom de Gustap, le protecteur de Zoroastre, est identique à celui d'Hystaspe ou de Darius Hystaspis, son fils, qui régénéra le magisme et soutint plusieurs guerres meurtrières contre les ennemis du nom persan? Qu'enfin le nom d'Iskander n'est autre qu'Alexandre-le-Grand? Nous savons bien que cette question n'en reste pas moins fort obscure et sujette à contestation; et, sans prétendre l'élucider ici, nous nous contenterons de rappeler, qu'à dater de la conquête grecque, l'Asie agitée, morcelée, vit passer sur son sol une foule de dynasties qui longtemps s'entredétruisirent, et brouillèrent toute notion historique. Le vaste royaume que Séleucus fonda vers 312 avant notre ère, en opposition à celui d'Egypte reconstitué par Ptolémée, donna naissance par son démembrement aux états de l'Asie mineure, à ceux de Syrie, de Bactriane et de Parthiène. Dans ces derniers les langues syriaque, zende et pehlvi, usitées par les populations aborigènes, durent rappeler assez longtemps encore l'assyrien, le parse et le médique, les anciens idiomes de ces contrées. Mais la langue officielle et littéraire était le grec, même chez les Arsacides qui, depuis l'an 255, maintinrent avec tant d'énergie leur indépendance nationale contre la fière domination de Rome. Quatre siècles plus tard (226 après J.-C.) leur trône renouvelé passa aux Sassanides qui, plus enthousiastes encore, rétablirent les lois et les rites du magisme modifié

sur de confus souvenirs, sans toutefois laisser aucun accès à la mythologie romaine ou au boudhisme indien. Les lumières mêmes de l'Evangile, qui avaient éclairé toute l'Europe, ne purent pénétrer parmi eux. Mais l'an 622, cette époque mémorable qui devait changer la face de l'Orient, fut le signal de l'invasion arabe, sous laquelle succombèrent, en moins de trente années, la Syrie, l'Egypte, la Perse, la moitié de l'Asie et de l'Afrique, et qui se propagea ensuite depuis Cadix jusqu'à Ceylan. Dès lors la religion musulmane, dominant ces immenses régions, créa une civilisation spéciale, hostile à toute croyance antique, excepté à celle des Hébreux qu'elle interprétait dans son sens. Les monuments, déjà si altérés au contact des dynasties rivales, durent alors s'écrouler ou s'enfouir, ne laissant que de rares vestiges que respectèrent encore les Califes, mais qui ne purent échapper que par l'oubli aux hordes dévastatrices des conquérants tatares. Les Sultans de Turquie et les Sofis de Perse, dépositaires actuels de ces précieux débris, cèdent malgré eux à l'élan qui rapproche spontanément toutes les nations modernes, et qui leur fait chercher dans un mutuel échange de connaissances et de ressources les promesses d'un meilleur avenir et d'une civilisation plus prospère. Tel est le privilége de notre siècle et la compensation de ses périls, signalés par tant de catastrophes. Profitons-en du moins pour étudier de près et avec l'attention qu'ils méritent, ces témoins vénérables des premiers âges, auxquels je me hâte de revenir.

Que les arts aient régné dans ces contrées dès les temps les plus reculés; que les plus étonnantes découvertes soient sorties de ce foyer de lumière qui remonte à naissance du monde, c'est ce qu'on ne saurait contester d'après le témoignage unanime et authentique des historiens. D'ailleurs, non-seulement les splendeurs de Persépolis ou d'Ecbatane, mais celles mêmes de Babylone ou de Ninive, ces antiques cités d'Assyrie, n'ont rien qui doive nous étonner, quand nous songeons qu'à la même époque

remontent les merveilles de Memphis et de Thèbes, et les temples souterrains de l'Inde, et les digues colossales de la Chine, sans parler de la gloire presque contemporaine de Jérusalem, de Tyr, de Mycènes et de Troie. L'humanité marchait vite et bien dans ces temps d'héroïque mémoire; elle inventait ce que d'autres siècles ne firent qu'imiter et étendre; elle esquissait le cadre immense qu'ils étaient appelés à remplir. De toutes parts s'élevaient des œuvres gigantesques où brillaient de hardies conceptions qui devaient exciter l'étonnement et l'émulation des races futures. Aux murs fameux de Babylone et de Ninive avec leurs cent portes d'airain, à leurs jardins, à leurs palais, à leurs sculptures si animées, l'Egypte opposait ses pyramides indestructibles, ses vastes sanctuaires, ses somptueux obélisques; l'Inde ses divinités taillées dans les dures entrailles des rochers; la Judée son temple splendide; la Grèce et l'Italie leurs constructions cyclopéennes. Aux riches tentures, aux ciselures délicates, aux ustensiles de luxe et d'ornement dont abondaient ces régions fortunées et qu'exportaient au loin les Phéniciens, on peut comparer dès cette époque les armures des guerriers d'Homère, les élégants détails de parure qu'il prête aux héroïnes et aux déesses, et dont l'Asie mineure possédait le secret. Aux emblèmes variés sous lesquels se voilaient les dogmes religieux, les vérités sociales, les transactions journalières de ces peuples, correspondaient dans tout l'ancien monde des emblêmes tout aussi complexes, des fêtes tout aussi magnifiques. Mais au-dessus de toutes ces inventions il en est une, la plus noble de toutes, puisqu'elle est l'interprète du langage, l'écho de la volonté humaine, c'est l'écriture dans son sens véritable, l'écriture phonétique et réelle, dégagée de ces images obscures dont l'Egypte et la Chine enveloppent la pensée, qui apparait d'abord en Assyrie sous sa forme antique et vénérable.

L'invention mystérieuse de l'écriture, qu'on a vainement voulu assimiler à la naissance même du langage, se perd toutefois dans la nuit des siècles où elle se confond naturellement avec les

rudiments du dessin, de la représentation graphique des objets. Ces figures plus ou moins imparfaites, par lesquelles on reproduisait des êtres matériels, durent promptement s'étendre de la substance à l'idée, du nom à l'attribut, du physique au moral. De là résultèrent les emblêmes qui dominent dans l'écriture primitive, et qui ont traversé les siècles dans les hiéroglyphes égyptiens et dans l'idéographie chinoise, emblêmes que l'on trouve répandus de la Scythie jusqu'au Mexique. Nul doute que chez les Chaldéens, civilisateurs de l'Assyrie, cette méthode spontanée n'ait d'abord prévalu; il est même probable que les astres, objets pour eux d'un religieux respect, bientôt divinisés par leur piété crédule, symbolisés sous des formes d'animaux, fournirent aux Assyriens les premiers types de l'écriture hiéroglyphique et figurée. Mais, pendant que les Egyptiens, leurs émules, s'arrêtaient à cette notion première, et s'appliquaient sous l'influence des prêtres à l'envelopper d'obscurité par la complication des symboles, n'admettant qu'exceptionnellement la représentation phonétique des noms propres, les peuples de la Mésopotamie, poursuivant leur découverte féconde, songèrent à isoler les signes et à simplifier leurs contours. Puis dépouillant les plus usités, les plus simples, de leur sens spécial et restreint, ils les préposèrent aux syllabes et en généralisèrent l'emploi. Il est probable que cet ingénieux travail n'eut lieu que progressivement et par essais. Peut-être les briques radiées de Babylone en présentent-elles les premiers germes, et les inscriptions de Ninive, d'Ecbatane, de Persépolis, assyriennes, médiques et persanes, les diverses phases de développement. Toujours est-il constant que ces lettres, composées de traits isolés, groupés de différentes manières comme l'esquisse simplifiée d'un dessin, et tous terminés en flèches ou en coins, d'où vient leur nom de cunéiformes, nous paraissent dignes malgré leur bizarrerie de la plus sérieuse attention. Car aucun monument écrit en lettres phonétiques et réelles ne les égale

en antiquité; et c'est bien de cette source mystérieuse que, par une élaboration hardie et par d'heureuses transformations dont les traces sont maintenant perdues, sont nés du temps des Moïse, des Cadmus, des Vyasa, des Kapila, les alphabets phénicien et indien, les deux plus puissants véhicules de la civilisation générale. On a vu celui-ci en effet se répandre sous une foule de types, sanscrit, pali, bengali, tamul, tibétain, mongol, dans tout l'est de l'Asie; pendant que celui-là règne à l'ouest de l'Asie dans l'hébreu, le zende, l'arabe, l'arménien, en Afrique dans l'éthiopien, le copte; en Europe dans le grec, le latin, le runique, le gothique, le slavon. Ainsi, par les œuvres sublimes dont ils ont consacré la mémoire, depuis la Genèse et les Védas, depuis les Psaumes et l'Iliade jusqu'aux grandes inspirations modernes, ils ont été les rayonnants miroirs où s'est reflétée la pensée.

II.

Religion.

De l'Orient est venue la lumière, et de même que les cimes aériennes qui couronnent le centre de l'Asie reçoivent les premiers feux du jour, de même l'homme, plus près de son berceau, portant l'empreinte récente de sa noble origine, a tourné son intelligence vers l'idéal de la beauté suprême. Interrogeons toutes les sources de l'histoire, portons les pas sur tous les points du globe, et nous verrons partout les traditions humaines converger vers un foyer unique, vers un riant et mystérieux Eden où la lumière céleste rayonna sur les âmes. Nul doute que de pures conceptions sur Dieu, sur la conscience, sur l'immortalité, n'aient guidé les anciens patriarches dans leurs premières institutions sociales, en même temps qu'une vive intuition leur révélait les types de tous les arts. Mais à mesure que leur postérité étendit ses

courses lointaines, et qu'une lutte incessante contre une nature rebelle devint la condition de l'existence; à mesure que le mal apparut dans le monde comme épreuve nécessaire du bien, la pensée d'un Dieu tout-parfait s'affaiblit sans pouvoir disparaître. Inhérente à l'esprit, elle se voila aux yeux qu'absorbait le spectacle du ciel et de la terre; et des émanations successives, assimilées aux grands phénomènes, aux astres et aux éléments, remplacèrent l'idée de l'Esprit immuable, que le peuple hébreu conserva seule intacte sous le nom sublime de Jehova. Ce nom qui désigne l'existence éternelle (je suis, je fus, je serai), était remplacé dans l'usage ordinaire, chez les Hébreux et les Arabes, par le mot Al ou El, le fort, le puissant, analogue au mot Bal ou Bel, que les Assyriens de même race attribuaient à l'Etre suprême. Chez tous les autres peuples anciens nous trouvons des dénominations différentes pour exprimer cette pensée ineffable, qui devait partout dégénérer. Dans l'Egypte, c'est Amon, l'invisible; dans l'Inde, Brahma, le créateur; dans la Chine, Tien, le céleste; dans le Tibet, Boudha, le sage; dans la Perse, Zervan, l'universel; dans la Grèce et dans l'Italie, Theos, Deus, le lumineux ([1]). Mais, chez les peuples de la Mésopotamie, de la Syrie, de la Phénicie et de toute l'Asie occidentale, prévalut jadis le nom de Bal, désignant la puissance infinie. Toutefois, l'histoire sacrée nous apprend que, dès les premiers siècles du monde, ce fut précisément dans ces contrées si hautement favorisées du ciel que l'humanité ingrate se laissa aveugler par l'orgueil, et que l'égarement des passions produisit les premières idoles.

A mesure en effet que les peuples, s'éloignant de leur origine, et fatalement appelés à une activité périlleuse, virent se multi-

([1]) Dieu est lumière, dit l'Evangile; et cette parole est confirmée par l'antique étymologie indienne qui nous offre les mots *divas*, jour, *devas*, dieu, dérivés du verbe *div*, resplendir.

plier leurs désirs, leurs travaux, leurs luttes, leurs souffrances; à mesure que l'anarchie naissante provoqua des lois rigoureuses, et que le despotisme guerrier pesa sur la foule opprimée, la superstition, vaine ressource des faibles, étendit sa trompeuse influence. Elle devint pour les masses ignorantes un aliment indispensable; et les forts qui, par une autre voie, s'égaraient à la recherche de mystères insondables, symbolisèrent leurs rêveries aux yeux du vulgaire enthousiaste. C'est ainsi que la cosmogonie fut présentée sous mille images bizarres, que l'esprit fut matérialisé et la matière divinisée, selon les mœurs, les climats, les usages et la vie sociale de chaque peuple. Et d'abord chez les Assyriens, comme dans l'Inde, l'Egypte et la Grèce, l'œuvre de la création, assimilée à la naissance corporelle des êtres, fit imaginer un premier dualisme, celui de l'esprit et de la matière, du principe actif et passif; et à côté de Bal, le maître souverain, que désignaient aussi les noms de Melec, Adon, Asar, tous synonymes, s'éleva Baltis, la reine de la nature, appelée aussi Melecé, Alitta, Astarté. Toutes choses furent rapportées à ces deux types suprêmes, dans lesquels se reflétèrent sous diverses formes les fonctions diverses des éléments, comme autant d'émanations divines. Bientôt le spectacle imposant des astres répandus dans le ciel, la marche du soleil et de la lune déterminant les jours et les années, et surtout la course vagabonde des planètes à travers l'espace, frappèrent les regards exercés et l'esprit méditatif des Chaldéens, imbus des traditions antiques et devenus bientôt les pontifes et les régulateurs du temps. Il est curieux d'observer, dans les récits des historiens les développements progressifs de cette mythologie sidérale, commune à tous les peuples primitifs; mais qui nulle part n'exista plus complète et plus significative qu'en Assyrie.

Ainsi Hérodote nous montre, au centre de Babylone, la tour gigantesque de Bélus, composée de huit vastes terrasses dont le nombre figurait sans doute la sphère de la terre et celles des sept

planètes, et surmontée à son sommet d'un lit d'or destiné au dieu et à l'épouse mortelle que chaque soir on lui consacrait. Au dessous s'élevait un temple où se trouvait sa statue d'or ([1]). Mais Ctésias, témoin oculaire, dans son récit conservé par Diodore, signale au sommet de cette tour trois statues symboliques fort curieuses, qu'il assimile d'après la mythologie grecque à Zeus, Rhea et Héré. Au centre était celle de Zeus ou Bal, debout, haut de quarante pieds, et dans l'attitude de la marche. Celle de Rhéa ou Baltis terrestre était assise dans un char, portant sur ses genoux deux lions et escortée de deux serpents; celle de Héré ou Baltis céleste, debout, tenant d'une main un reptile par la tête, de l'autre un sceptre orné de pierreries. Il est facile de reconnaître ici les symboles du soleil, de la terre et de la lune : le premier dans sa marche victorieuse et superbe; la seconde dans sa stabilité et sa fécondité puissante; la troisième dans son éclat au ciel et son influence sur la terre. Cette influence que les Chaldéens diversifiaient pour chaque planète, et qui formait la base de leur croyance, fit surgir des idoles nouvelles entourées d'attributs divers, dont les prêtres portaient les insignes dans leurs processions solennelles : « Les Chaldéens, dit Diodore toujours inspiré par Ctésias, ayant observé les astres plus attentivement que tous les autres hommes, en tirent des inductions pour prédire l'avenir. Ils attachent surtout une grande importance aux apparitions des planètes, qu'ils nomment les interprètes de la volonté divine; et parmi celles-ci c'est Kronos, dont la sphère est la plus élevée, qu'ils consultent avec le plus de soin. Puis viennent, comme chez les Grecs, Zeus, Arès, Aphrodite, Hermès ([2]). »

L'historien ne cite pas les noms que portaient ces astres dans la langue nationale; mais, d'après les inductions les plus pro-

([1]) Hérod. I. 181.
([2]) Diodor. II. 9, 30.

bables, nous devons les chercher dans les titres d'honneur sous lesquels on désigna d'abord les diverses émanations du dieu suprême. Ainsi les noms de Bal et de Melec, dans leurs composés Bal-samen, roi du ciel, Mel-carth, roi de la cité, durent être réservés au soleil, qui s'appelait également Adon, le maître par excellence. A la planète Saturne, sa première effluence, dont le globe pâlissant roule si lentement, appartient le nom de Bal-itan, maître du temps; à Jupiter, son étincelant rival, celui de Bal-gad, maître du bonheur. La planète Mars, dont la lueur rougeâtre éveillait une pensée d'effroi, était Asar, le roi du feu, Mordac, le génie de la guerre. La lune, la reine des nuits, la compagne du soleil, dut rester consacrée à l'ancienne Baltis; mais, sous les noms d'Astarté, de Melecé, d'Anaitis, de Mylitta, cette déesse rajeunie présidait à la planète Vénus, dont la radieuse lumière invitait aux plaisirs. Mercure et son globe mystérieux, supposé le plus près de la terre, avait pour génie tutélaire Nabo, analogue à Dago ou Taut, le dieu poisson, révélateur des sciences. Enfin la terre avait pour protectrice Mut ou Dercéto, la déesse amphibie, la puissante Cybèle asiatique, mère de Sémiramis, la colombe des montagnes ([1]).

Chacune de ces divinités préposées aux grandes phases du monde avait pour auxiliaires d'autres génies sidéraux représentant les jours et les mois, ainsi que le rapporte Diodore : « Selon les Chaldéens, dit-il, les planètes ont sous leur direction trente astres, dont la moitié brille au zénith et l'autre à l'horizon, et qui explorent toutes choses dans le ciel et sur la terre, se communiquant leurs messages par une rotation continue. Mais les dieux principaux sont au nombre de douze, présidant aux mois et aux signes du zodiaque, à travers lesquels passent, avec les cinq planètes, le soleil en un an, et la lune en un mois. »

([1]) Consulter à ce sujet les Religions anciennes de M. Guigniaut, et le Cosmos de M. de Humboldt.

Ces douze dieux, par une combinaison subtile, n'étaient autres que les planètes elles-mêmes présentées sous un double aspect, en rapport avec deux signes du zodiaque dont elles adoptaient les attributs, fondés, comme on le sait, sur les groupes imaginaires que les constellations semblent former au ciel. Ainsi, pendant que le soleil était identifié au signe du lion, qui marque son point culminant dans l'année, et que la lune sa compagne occupait le cancer, Mercure avait son domicile dans la vierge et les gémeaux, Vénus dans le taureau et la balance, Mars dans le bélier et le scorpion, Jupiter dans les poissons et le sagittaire, Saturne dans le verseau et le capricorne. Ces indications de Porphyre [1] sont précieuses pour l'explication symbolique de ces apparitions si étranges, hommes-taureaux, hommes-lions, oiseaux fantastiques, animaux fabuleux qui peuplent les palais assyriens. Il faut dire toutefois que ces formes, beaucoup moins matérielles à notre avis que celles des dieux de l'Egypte et de l'Inde, sont généralement relevées par la face humaine qui les domine et leur prête je ne sais quel reflet de calme et sereine majesté. D'ailleurs, une foule de figures d'hommes sont pourvues d'ailes comme les anges de la Bible, et représentent probablement ces astres, sentinelles vigilantes des cieux, qui transmettent les vœux des mortels au maître de leurs destinées. D'autres types spéciaux apparaissent, comme Sardon, l'emblème de la force, comme Nisroc, l'arbitre des combats, dont nous parlerons plus en détail, ainsi que de l'arbre mystique qui figure la sagesse suprême, et de l'image aérienne qui plane sur la tête des rois. Qu'il nous suffise ici d'avoir sommairement indiqué les traits fondamentaux de cette mythologie féconde, dont l'influence, dès les temps primitifs, s'est étendue à travers toute l'Europe ; puisque le nom suprême de Bal se retrouve dans Belen, dans Balder, dans Biely, le dieu soleil, type de la bienfaisance chez les Celtes, les Germains et les Slaves. Quant aux

(1) Porphyr. de Antro Nymph. 22.

Grecs, dont les brillantes idoles résument tous les dieux de l'Orient, ils doivent à Bal et Astarté, les deux astres dominateurs, leur Apollon et leur Artémis; à Adon leur Adonis; à Mut leur Méter ou Rhéa, sans parler d'une foule d'autres mythes transmis de la Phénicie à la Grèce et à Rome.

Nous enfin, Européens modernes si fiers de notre civilisation supérieure, nous consacrons chaque jour par l'usage, non-seulement le calendrier si précis, si complet des anciens Chaldéens, mais encore leurs superstitions astrologiques. En effet les sept jours de la semaine, dont le nombre, en rapport avec les phases lunaires, est fondé sur une tradition sainte, empreinte d'une sagesse infinie, présentent quant à leur rang une confusion bizarre dont l'Assyrie possède seule le secret. Il est dit en effet que les Chaldéens, d'après les distances apparentes, rangeaient leurs sept planètes dans l'ordre suivant : Saturne, Jupiter, Mars, Soleil, Vénus, Mercure, Lune ; et qu'à chacune des 24 heures ils préposaient un de ces astres, en désignant chaque jour de la semaine par le nom de la première heure. Or 24 égalant $7 \times 3 + 3$, on trouve, par un calcul facile, que la série mythologique de nos jours correspond exactement à leur série, qui, introduite à Alexandrie quelques siècles peut-être avant notre ère, quoique inconnue à Athènes et à Rome, a prévalu dans le calendrier chrétien.

S'il est vrai de dire que le culte assyrien, quoique fondé sur la contemplation et sur la science, présente dès son début une décadence rapide, un mélange de sensualité et de mysticisme, de superstition et de cruauté, que n'ont fait que trop ressortir les fêtes voluptueuses et sanglantes de Babylone, de Damas, de Tyr, de Sardes et de Carthage, le même reproche ne saurait s'adresser à un culte de même origine, mais maintenu dans sa pureté première, ou plutôt simplifié et ennobli par l'austère frugalité du peuple et la sainte autorité d'un sage; nous voulons parler de la religion des Perses et de leur législateur Zoroastre. Les Perses, dont le territoire touchait à l'Assyrie par la Médie et à

l'Inde par la Bactriane, tenaient en effet le milieu entre ces deux vastes contrées, participant à la civilisation indienne par leurs traditions, leur langage et leurs mœurs, à la civilisation assyrienne par la plupart de leurs symboles. Il est probable qu'au commencement de leur histoire, dans les siècles inconnus où ils errèrent du Taurus à l'Himalaya dans la calme insouciance de la vie pastorale, les Mèdes et les Perses primitifs invoquaient le dieu invisible, ainsi que le dit Hérodote, dans la lumière céleste, le soleil et la lune, la terre et l'eau, le feu et l'air (1). Ce culte patriarcal est celui des Indiens tel que le dépeignent les Védas dans leurs hymnes naïfs et sublimes, ou plutôt c'est celui de tous les peuples au début de leur existence, avant qu'une vie plus agitée, des passions plus tumultueuses, une organisation plus sévère n'imposassent aux plus civilisés une mythologie nationale. Les types fondamentaux de cette mythologie présentent partout une connexion frappante; car l'élement actif et passif, les sept ou huit génies planétaires et les douze divinités zodiacales qui en dérivent et se confondent en eux, se retrouvent dans l'Assyrie et dans l'Egypte, dans l'Inde et dans la Grèce, dans l'Italie et dans la Perse. Mais ici s'arrête la ressemblance : pendant que tous les autres peuples érigeaient à ces dieux des idoles honorées de somptueux sacrifices et de fêtes dissolues ou cruelles, les Perses, initiés de bonne heure aux dogmes d'une sagesse austère, bien supérieure aux rêveries brillantes d'une astrologie toute sensuelle, élevaient leurs yeux et leurs cœurs vers l'idéal de la pureté suprême. Zoroastre, ce sage vénéré, au nom symbolique comme celui de Boudha (2), qu'on le fasse vivre en Bactriane ou en Arie, longtemps avant notre ère, ou qu'on le rapproche du temps d'Hystaspe en Perse (3), quand Gotama régé-

(1) Hérod. I. 131.

(2) Zoroastre, en persan, signifie astre brillant, comme *Budhas* en indien, et Πυθιος en grec, signifient le sage par excellence.

(3) Justin. I; Hérod. III; Zendavesta.

nérait le boudhisme indien, et Konfutsé le rationalisme chinois, fut suscité comme ces deux hommes, comme Solon et Socrate dans la Grèce, pour le bonheur de l'humanité dans ces siècles de superstition et de ténèbres. Il est probable que les croyances assyriennes avaient envahi toute l'Asie antérieure au moment de son apparition, comme le prouvent et le nom de Bal ou Bali, qui personnifie la nature brute dans les traditions persanes et indiennes, et les nombres sept et vingt-huit, figurant les planètes et les jours de chaque mois sous la forme de génies tutélaires. Ce n'est donc pas la forme, c'est le fond, ce n'est pas le moule, c'est l'esprit, qui a été changé et épuré par le magisme, où l'on voit se spiritualiser toute cette mythologie sidérale. Quant aux termes, comme ceux de la Bible où le monothéisme hébraïque reproduit, dans un sens plus élevé, presque tous les titres d'honneur donnés aux divinités assyriennes, ceux du Zendavesta, de la parole vivante, sont l'idéalisation des noms de dieux indiens.

Zoroastre et les Mages convertis à sa foi reconnaissent un Être suprême, invisible, infini, éternel, qu'ils appelent Zervan Akeren, c'est-à-dire l'essence incréée ([1]). Sa manifestation dans le monde est Ahura-mazdâ, Auromaze, (en sanscrit *asura-mahâ*) le grand dieu, le principe de lumière, dont la parole sainte a produit toutes choses pures. Mais, de même que le jour alterne avec la nuit, que la vertu ressort du contraste du vice, dut surgir, en présence du bien, le principe opposé Ahrimane (en sanscrit *arimanas*) l'esprit ennemi. Aveuglé par l'envie qui a causé sa chute, Ahrimane, appelé aussi Darug, le mensonge, ne cesse de lutter dans ce monde périssable contre Auromaze ou Hono-

([1]) Nous croyons reconnaître dans ces mots les racines indiennes *ker*, embrasser, pénétrer, et *ker*, créer, avec l'*a* privatif. Voir notre Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde; mais surtout la critique supérieure de M. Burnouf dans son Yaçna.

ver, la vérité, dont il trouble les œuvres excellentes, dont il active sans cesse l'énergie.

Chacun de ces deux grands principes est secondé par six intelligences, douées d'un pouvoir supérieur pour produire le bien ou le mal. La vertu d'Auromaze se reflète dans les six Amschapands ou Bagas (s. *bhagas*) dieux fortunés, dont il est le chef et le modèle. Le premier après lui est Bahman, génie lumineux de l'éther; puis viennent les génies du feu, des métaux, des terres, des plantes, des animaux, images de la création successive. Meschia et Meschiane, l'homme et la femme (s. *manusha*, *manushî*) sortent purs du sein de la terre, mais succombent bientôt aux embûches d'Ahrimane et des six Devs (s. *devas*), génies funestes, dont le plus terrible est Escham, le démon de la haine et de la nuit (¹).

Auromaze créa aussi vingt-huit Izeds (sanscrit *îças*) princes ou génies subordonnés aux Bagas, dont ils partagent les attributs divers. A leur tête est Mithra, le plus noble de tous, ne relevant que du dieu de lumière dont il est la bienfaisante image, combattant le prince des ténèbres par la conciliation et l'harmonie qu'il rétablit sans cesse dans la nature. Aussi son nom, (sanscrit *mitras*), signifiant douceur, sérénité, est-il judicieusement expliqué dans Plutarque par μέσοτης médiateur. Après lui viennent les génies planétaires, Kurshid ou Serosh (s. *sûryas*) soleil; Mah (*s. mâs*) lune; Tir, Anahid, Behram, Anhuma, Kevan, représentant Mercure, Vénus, Mars, Jupiter, Saturne. Puis les génies des éléments, avec des dénominations indiennes; puis diverses personnifications des phénomènes

(¹) L'antagonisme des Perses et des Indiens depuis la scission de la race arienne est bien prouvé par l'emploi de ce mot *dev*, appliqué au génie des ténèbres, lorsque dans l'Inde *devas* signifie génie de lumière; de même que par celui du mot *mâga*, sage, lorsque dans l'Inde *mâyas* signifie imposteur.

physiques et moraux, parmi lesquelles on remarque Ferverdin, le gardien des âmes, et Nerioseng, l'homme-lion, le protecteur des rois. Aux Izeds, dont le nombre rappelle les jours du mois comme celui des Bagas rappelle ceux de la semaine, correspondent vingt-huit Devs inférieurs, créés par Ahrimane pour les combattre et leur disputer l'univers.

Une lutte continuelle, générale, règne ainsi sur tous les points du monde dans toutes les manifestations de la nature, où la lumière résiste aux ténèbres, les astres aux éclipses, la mer aux tempêtes, la terre aux volcans; où les animaux réputés purs, tels que la licorne, le taureau, le cheval, l'aigle, sont opposés aux bêtes destructives, telles que le lion, l'hydre, le griffon (1); où l'homme enfin, déchu par sa faute, mais appelé à un destin meilleur, est en butte à une foule d'épreuves qui doivent exciter son courage. Dans cette lutte le Perse fidèle, soutenu par la grâce divine, tient les yeux fixés sur Mithra, symbole de la lumière terrestre et de l'humanité militante, dont il personnifie, comme l'Adon assyrien, les phases, les défaillances, le glorieux réveil, lorsqu'il perce les flancs du taureau printannier dont le sang vient féconder le sol; ou lorsque, sous la forme de Hom il s'épanouit en arbre de vie. A ses côtés, sur toute la terre d'Iran, opposée au Turan ténébreux, plane la foule immense des Fervers (en sanscrit *pravaras*) âmes parfaites, dont chacune apparaît au fidèle comme son image épurée, glorifiée, comme son guide dans la lutte difficile dont la palme l'attend dans le ciel. Et c'est ici surtout que se montre le haut spiritualisme de cette doctrine, que nous n'avons jusqu'ici envisagée qu'au point de vue cosmogonique et matériel. Chacun de ces nombreux symboles, les plus vulgaires comme les plus nobles, offre à la fois une allusion physique se rapportant aux phénomènes terrestres, et une pensée morale adaptée aux intelligences; et c'est

(1) Plutarch. de Iside, 46, 47.

ainsi que Plutarque nous apprend que, des six Bagas créés par Auromaze, type suprême de toute perfection, l'un représentait la bienveillance, un autre la vérité, un autre la justice, les autres la sagesse, la richesse et la joie qui sont les fruits de la vertu. Il en était de même des Izeds et de leur influence morale, opposée aux vices représentés par Ahrimane et ses légions.

L'homme déchu est sujet à la mort; mais elle est un triomphe pour le juste, dont l'âme, selon la même doctrine, traversant le pont redoutable suspendu entre les deux mondes, était béatifiée par les Izeds, pendant que les ombres perverses tombaient de là au pouvoir des Devs, dont ils partageaient les souffrances. Enfin le temps doit arriver où cessera cet antagonisme, où les bons et les méchants ressusciteront pour assister à la fin du monde. Alors la terre chancelera, les montagnes vomiront des flammes; Ahrimane et les siens seront précipités au fond du gouffre où bouillonnent les métaux, et dans cette purification terrible disparaîtront enfin leurs souillures. Alors s'élèvera une création nouvelle où la lumière sera sans tache, où la gloire d'Auromaze, et de Mithra, le médiateur, resplendira jusque sur Ahrimane rendu à sa vertu native, et où toutes les intelligences dans leur félicité infinie adoreront l'Etre éternel manifesté à leurs regards (1).

On voit donc que ce n'est pas le dualisme dans le sens absolu de ce mot, le dualisme indien de Visnus et de Civas, égyptien d'Osiris et de Typhon, grec ou romain des dieux et des titans, qui règne dans la religion de Zoroastre; mais une pensée plus vraie, plus élevée, qui tend vers l'unité première à laquelle revient, après sa lutte, la nature ennoblie par l'épreuve. Ce n'est pas non plus la régénération toute contemplative du boudhisme qui, par des migrations sans nombre, conduit à l'absorption des âmes; ni l'immobilité traditionnelle imposée à la nation chinoise;

(1) Voir Zendavesta. — Gœrres, Mythengischichte.

c'est encore moins l'idolâtrie brillante improvisée par l'héroïsme grec. C'est une religion de conscience, d'austérité, d'abnégation, qui excluait même de son culte les images superstitieuses des dieux, pour n'admettre qu'un type, le feu sacré, comme emblème d'immortalité, qu'un mode d'adoration, la prière liturgique invoquant la lumière qui rayonne sur les âmes.

On voit que si la foi religieuse, déchue de sa vérité première, fut voilée dans tout l'ancien monde sous une foule de formes bizarres, si ses nobles inspirations n'ont frappé que les esprits d'élite et n'ont généralement laissé de traces que dans la haute philosophie, aucune religion populaire ne leur est restée plus fidèle, après le monothéisme hébreu, que l'idéalisme des Mages; et qu'on ne doit nullement s'étonner si, dans le moment solennel prédit et attendu sur tous les points du globe, ils furent les premiers appelés à saluer le berceau du Sauveur.

III.

Monuments de Ninive.

Babylone respectée par Cyrus resta une des capitales du grand empire fondé par ce conquérant célèbre. Sanctuaire des croyances assyriennes, ornée d'édifices somptueux, fièrement assise sur l'Euphrate pendant que Ninive gisait dans la poussière, elle traversa ainsi plusieurs siècles, menacée quelquefois, comme sous Darius 1er quand il vint châtier sa révolte, mais le plus souvent honorée par les souverains de l'Asie, et préférée par Alexandre à toutes les villes de l'ancien monde, quand il vint en 324 y recevoir, la veille de sa mort, sa consécration triomphale. Mais c'est à dater de ce grand jour que commença la décadence éloquemment prédite par les prophètes, quand l'héritage du conquérant échut, après des luttes sanglantes, à plusieurs dynasties rivales, aux Lagides, aux Séleucides, aux Arsacides. Alexandrie, Antioche,

Séleucie, Ctésiphon, dominèrent dès lors en Orient; Babylone dépeuplée s'écroula sur elle-même, et ses pierres énormes furent enlevées pour l'embellissement des villes rivales. Dépouillée ainsi de sa gloire et devenue méconnaissable, elle fixa à peine l'attention de Rome dominatrice du monde; car, dans les annales si riches, si pompeuses des conquêtes romaines, l'Euphrate est souvent mentionné, mais l'antique cité des merveilles avait perdu jusqu'à son nom ([1]). Plus tard, après la chute des Sassanides de Perse, s'éleva sous la domination des Califes, Bagdad nouvelle reine de l'Asie, héritière de la gloire de Babylone, jusqu'au moment où les hordes tatares des Mongols et des Turcomans vinrent envelopper toutes ces villes, toutes ces capitales successives dans une destruction générale, qui ne permit plus même de distinguer leurs ruines. Aussi les voyageurs des derniers siècles, Chardin, Niebuhr, Ker Porter, parcourant ces régions désertes, cherchaient-ils vainement l'emplacement précis qu'occupait cette ville majestueuse. Un témoin cependant était resté, témoin irrécusable et solennel, élevant au milieu de la plaine ses flancs décharnés et sa cîme mutilée, que surmontent quelques fragments de murs et que jonchent des milliers de briques portant les traces visibles d'un immense embrasement. C'est le Birs-Nimroud ou Mont-Nemrod, tel qu'il s'élève encore près du village de Hillah, gigantesque terrasse qui soutenait le grand temple de Bal au centre de la ville, ce temple jadis substitué à un monument bien plus ancien encore, à cette tour de Babel ou de la dispersion, dont la montagne de briques fut la base, confirmant sur ce point capital la véracité de la Bible.

Quant à Ninive, on savait vaguement qu'elle avait jadis existé près de la ville de Mossoul sur le Tigre; mais on la croyait si

([1]) Trajan cependant vint visiter ses ruines dans sa course victorieuse en Orient.

complètement détruite, bien avant le temps d'Hérodote ([1]), qu'on ne s'occupait pas même de sa recherche, l'attention de l'Europe moderne étant spécialement fixée sur les ruines beaucoup plus accessibles de Thèbes, de Balbec, de Palmyre. Enfin en 1843 M. Botta, consul de France, fils du célèbre historien de ce nom, ayant sollicité cette mission dans un but éminemment scientifique, s'empressa dès son arrivée de visiter les nombreuses éminences qui s'élèvent autour de Mossoul sur les bords dépeuplés du Tigre. Ses regards furent d'abord attirés par la plus considérable, celle de Nebbi-Yunus ou Tombeau de Jonas; mais la vénération des Musulmans, qui y ont élevé une mosquée, lui en interdit l'accès, et rendit toute recherche impossible. Il tourna dès lors ses vues vers deux éminences voisines, où se trouvent les chétifs villages de Koyunjik et de Khorsabad; et les premières excavations, habilement et activement dirigées, firent apparaître des pierres sculptées, des pilastres, des inscriptions, bientôt suivies de constructions plus grandes, et enfin de statues colossales. Un palais magnifique, enfoui sous ses débris, sortit de ces voûtes souterraines; une nation, une civilisation entière, qui avaient disparu du sol au moment où Rome naissait à peine, revinrent soudain à la lumière après vingt-cinq siècles d'oubli. Bientôt les dessins de M. Flandin, qu'avait envoyé à Mossoul l'active sollicitude de M. Villemain, firent connaître à l'Europe ces merveilles, et une émulation généreuse s'empara de tous les esprits. L'Angleterre avait l'avantage d'être alors représentée en Orient par M. Layard, voyageur distingué, plein de sagacité et de zèle. Dirigeant aussitôt ses recherches vers une autre éminence, celle de Nimroud, également située près du Tigre, mais à quelques lieues de distance, il commença en 1845 une série de travaux si heureux qu'il découvrit un palais plus grand encore, ou plutôt plusieurs palais, avec des bas-reliefs, des statues et des ins-

([1]) Hérod. I. 178.

criptions innombrables, sans compter une foule d'ouvrages d'art d'une excessive délicatesse. Ces deux précieuses collections figurent maintenant à Paris et à Londres en face des monuments d'Egypte qu'elles promettent d'égaler en valeur. C'est en effet une longue série de siècles, une grande page de l'histoire qui s'offre à nos regards, pourvu que nous sachions y lire et en recueillir les oracles. L'écriture cunéiforme, si obscure, si indéchiffrable qu'elle paraisse sous la forme complexe qu'elle assume dans les monuments assyriens, ne sera pas, nous pouvons l'espérer, plus tenace à garder ses secrets que ne l'a été dans ces derniers temps l'écriture cunéiforme persane des palais de Persépolis. En attendant que les nouvelles recherches entreprises par l'élite des savants produisent des résultats infaillibles, en attendant que la comparaison des inscriptions répandues sur le sol de l'Asie fasse trouver la valeur de chaque lettre et applique ces lettres à un idiome réel, les bas-reliefs nous parlent d'eux-mêmes dans leur animation expressive, les statues symboliques nous subjuguent par leur muette et sereine majesté. On ne peut contempler ces débris d'une civilisation éteinte sans sentir pour ce peuple antique un respect mêlé de quelque effroi, un sentiment analogue à celui que nous inspirent, dans les récits bibliques, les patriarches et les rois des Hébreux; avec la différence essentielle cependant du monothéisme et de l'idolâtrie, de la croyance au Dieu véritable et du culte rendu à de vains simulacres. Mais l'humanité, partout où elle se montre dans ces scènes imposantes et variées, présente un aspect calme et noble que relèvent la richesse des costumes et la pureté des contours. La face ovale et le front haut qui distinguent le type assyrien, comme celui des Hébreux et des Arabes, offrent un caractère d'intelligence peut-être supérieur à celui de l'Egypte; les poses, quoique graves et sérieuses, ont aussi beaucoup moins de raideur. On voit un peuple appelé au mouvement, au développement progressif, à la vie, comme l'autre semble l'avoir été à l'immobilité séculaire. Les emblèmes fantastiques, bien que nom-

breux et souvent empruntés à des types d'animaux, sont moins grossiers que ceux de l'Egypte, moins monstrueux que ceux de l'Inde. Ils paraissent même plus austères et plus simples que les statues allégoriques mentionnées par les historiens grecs dans les temples de l'Asie-mineure, circonstance qui, avec d'autres preuves, atteste leur haute antiquité. Tels sont les caractères généraux de ces sculptures si imposantes; signalons-en maintenant quelques détails.

Au centre de la salle du Musée de Paris (1), où figuraient déjà quelques cylindres et quelques légendes de Babylone, et qui contient maintenant les ruines de Khorsabad, s'élèvent deux statues gigantesques qui, de même que les sphinx de l'Egypte, décoraient l'entrée du palais. Ce sont deux taureaux à tête d'homme couronnée d'une mitre assyrienne, tête expressive, ovale, et non joufflue, dans l'attitude de la méditation. Sur les côtés de chacune de ces pierres, dont la hauteur est de plus de quinze pieds, est sculptée la figure d'un géant qui étreint un jeune lion et le frappe d'une lanière; sur les bords est ciselée, dans une proportion moindre, une figure à corps humain et à tête d'aigle, dans laquelle on a cru reconnaître l'idole de Nisroc, dieu des combats, comme le géant paraît être Sardon, le type du héros assyrien. Des inscriptions cunéiformes serpentent autour de ces figures et s'enlacent dans leurs vêtements, ciselés avec beaucoup de soin. Le caractère de ce monument, qu'on a retrouvé sous diverses formes à chaque entrée des palais assyriens, est la force, la grandeur et le calme; et s'il est permis de conjecturer le sens allégorique qu'il présente, nous y reconnaîtrions volontiers, comme dans les Centaures grecs, une image de l'intelligence humaine désignée par la tête mitrée et par le géant victorieux, dominant et subjuguant la nature brute indiquée par le lion et le corps du taureau. Ce sont d'ailleurs des animaux de

(1) Consulter, pour plus de développements, les Antiquités assyriennes de MM. Botta et Flandin, ainsi que le Voyage de M. Ch. Texier.

même espèce qu'on remarque à Persépolis dans les allusions symboliques figurant le culte de Mithra.

Derrière ces deux masses imposantes s'étend, tout autour de la salle, un vaste bas-relief de huit à dix pieds de haut, représentant une procession religieuse, plus rapprochée, malgré la différence de mœurs, des Panathénées du Parthénon que des scènes de triomphe égyptiennes. A la tête d'une foule de personnages drapés avec goût, portant des dons variés, des fleurs, des fruits, des chevreaux, des gazelles, des siéges d'airain, des ornements de luxe, marche le roi au front noble et fier, le sceptre en main, la mitre en tête couronnée par une fleur de lys, portant barbe frisée, bracelets, bagues précieuses, et une longue robe qu'entourent d'élégantes broderies. En face de lui, environnée de prêtres, s'élève une figure majestueuse, ayant quatre grandes ailes comme les anges de la Bible, et étendant une main protectrice sur le roi et sur son cortége. C'est sans doute l'image de Bal, du soleil vivifiant la nature, ou celle du génie de l'Assyrie accueillant cet hommage solennel.

Ailleurs, sur des pierres détachées, on voit des prêtres ou des génies ailés offrant et recevant des sacrifices, ou présidant à des initiations. Deux entre autres paraissent agenouillés, dans l'attitude de la prière, devant un arbre symbolique qui rappelle le lotus de l'Egypte et de l'Inde, premier germe de la création, et mieux encore le Hom des Persans, la racine de sagesse, le germe de toute vertu. Plus loin ce sont des scènes variées, des batailles sur terre et sur mer, et les principaux incidents de la vie sociale et guerrière. Mais c'est ici surtout que le Musée de Londres a puisé dans le palais de Nimroud, plus grand, plus complet et plus ancien encore que celui de Khorsabad, des modèles d'une animation et d'une variété admirables (1).

(1) Voir l'ouvrage anglais de M. Layard sur Nimroud, et celui de M. Vaux, Niniveh and Persepolis.

Là aussi se sont rencontrées en grand nombre ces portes colossales figurées par des hommes-taureaux, des hommes-lions, ou des lions et des taureaux ailés; et deux de ces énormes pilastres sont récemment arrivés à Londres. Mais ce sont surtout les bas-reliefs qui y forment une galerie complète, rappelant, avec plus de mouvement, les plus belles peintures de l'Egypte. Sur telle pierre on voit le roi de Ninive, l'arc en main, à la tête de ses troupes, attaquant une forteresse ennemie; une machine de guerre bat les murs, et les assiégés demandent grâce. Sur telle autre, il s'élance au combat dans un char traîné par trois chevaux; un aigle vole devant lui, et les corps des ennemis jonchent la plaine. Ici sont amenés des captifs que l'on réduit en esclavage; là les révoltés d'une ville prise sont pendus aux créneaux des murs. Plus loin c'est le passage d'un fleuve : le char du roi vogue sur un bateau; mais chevaux et guerriers traversent à la nage, ces derniers sur des outres gonflées. Puis vient une charge de cavalerie poursuivant les ennemis montés sur des chameaux, qui semblent fuir vers le désert; puis une scène sanglante où l'on rapporte les têtes coupées des victimes de la guerre, sur lesquelles s'abattent des vautours. Plus loin reparaît le roi, buvant la coupe de délivrance que lui présente son échanson, et concluant, à pied, l'arc détendu et les flèches renversées, en face d'un génie aérien, un traité de paix avec le chef ennemi. Plus loin encore on le voit à la chasse, immolant soit un lion, soit un taureau furieux, que les piqueurs lancent contre son char. Enfin, après une scène domestique où se découvre l'intérieur du palais avec ses esclaves, ses ennuques, ses cuisines et ses écuries, apparaît le cortége triomphal où le roi, monté sur un char à trois chevaux richement caparaçonnés, accompagné de son écuyer et de son porte-parasol, tenant en main la flèche et le sceptre, et suivi d'une foule de guerriers, reçoit les hommages de son peuple. Devant lui, comme dans le traité de paix, on voit suspendue dans les airs cette même figure ailée à l'aspect vénérable, une main levée et l'autre

armée d'un arc, le corps terminé par des plumes et entouré d'un cercle rayonnant ; emblème expressif et grandiose qui doit peindre un génie céleste, protecteur du roi et de la nation, ou plutôt le dieu suprême lui-même, Bal ou Asarac à Ninive, Auromaze à Persépolis, le dieu qui préside aux serments et qui seul peut donner la victoire. Cette personnification de la divinité me paraît, je dois l'avouer, la plus juste et la plus complète qui ait été faite par aucun peuple ; elle exprime autant qu'il est possible une perfection inexprimable. En effet cette tête de vieillard, au front noble, à la barbe vénérable, peint bien le père des créatures dont l'existence a précédé toutes choses ; une de ses mains est levée pour bénir, l'autre est armée pour frapper les coupables ; ses ailes marquent sa toute-présence, et le cercle lumineux qui l'entoure peint sa sagesse et son éternité. Si l'idolâtrie des premiers temps avait su s'arrêter à ce symbole, au lieu d'assimiler les dieux aux animaux féroces ou aux hommes dissolus, la distance qui la séparait de la vraie foi aurait pu promptement disparaître et les nations régénérées revenir au culte de Jehova.

Mais la marche de l'idolâtrie se révèle sur les ruines de Ninive et des cités environnantes d'une manière progressive et palpable qui atteste ses prompts envahissements. Car, après ce génie aérien qui plane au-dessus des rois seuls dans les occasions solennelles, nous voyons apparaître, avec divers emblèmes, ces génies couverts d'ailes, munis d'offrandes, qu'on peut assimiler aux Izeds de la Perse. Puis l'idole bizarre à tête d'aigle qu'on avait déjà remarquée, avec d'autres figures symboliques, sur des cylindres de Babylone représentant des initiations [1]. Ailleurs, comme sur les ruines de Hathra ou les tombeaux sculptés dans les rocs à Bavian et à Malthayah, bourgades du pays des Chaldéens, apparaissent des rois rendant hommage aux divinités planétaires, rassemblées autour du soleil. Les bas-reliefs de Malthayah, les

(1) Relig. anc. Planches I, 120 à 123. — Dissertations de MM. Lajard et Raoul-Rochette.

mieux conservés de tous malgré leur antiquité incontestable, présentent sur plusieurs tablettes la répétition d'une même scène, où deux rois rendent hommage à sept divinités. La première, debout sur un taureau et un griffon, porte une mitre en pointe à fleur de lys, un anneau d'une main et de l'autre une lanière. La seconde, imberbe et tenant un anneau, est assise sur un siége entouré de singes et d'oiseaux, et que soutiennent un lion et un taureau. La troisième, semblable à la première, est montée sur un taureau ailé. Les suivantes portent des mitres étoilées, mais se distinguent par leurs attributs; car la quatrième, un anneau à la main, est montée sur un griffon sans ailes, la cinquième sur un cheval caparaçonné; la sixième, brandissant la foudre, est soutenue par un lion ailé, et la septième, imberbe, par un lion sans ailes. Les insignes de ce curieux monument placé au fond d'un sanctuaire, ne semblent-ils pas figurer clairement, selon la croyance assyrienne, d'abord le soleil dans sa marche victorieuse, puis la lune voisine de la terre et participant à ses produits divers; puis Mercure et Vénus, peu caractérisés sans doute, mais manifestés par le voisinage de Mars monté sur un coursier fougueux, de Jupiter armé de la foudre, et de Saturne enfin, qu'un lion traîne lentement? Si l'explication que nous tentons ici n'est pas dépourvue de vraisemblance, l'Assyrie, dans ses emblèmes variés et expressifs, nous offrirait déjà en germe les plus brillantes images de la Grèce et de Rome.

Mais revenons aux collections de Paris et de Londres, dans lesquelles nous devons signaler des figurines en bronze parfaitement moulées, des vases d'airain couverts de ciselures, de riches armures, des bijoux en ivoire sur lesquels sont gravées des légendes égyptiennes, conservées malgré l'atteinte du feu qui s'y fait partout remarquer; puis une statue en basalte tirée du tertre de Kalah Shergat, où existait un palais ou un temple. Cette statue royale, assise dans l'attitude d'un Pharaon vainqueur,

quoique malheureusement tronquée, présente à sa base une inscription cunéiforme sur laquelle on a pu lire clairement le nom d'Asaradonpal, c'est-à-dire d'un Sardonapal Ier, fondateur du palais de Nimroud ainsi que l'atteste sa légende, roi conquérant qu'il ne faut pas confondre avec le dernier souverain d'Assyrie, et dont le règne long et prospère est rappelé d'ailleurs sur un autre monument.

Cet autre monument, le plus précieux de tous pour la philologie et l'histoire, est un obélisque en marbre noir, trouvé au centre de ce même palais, et actuellement au Musée de Londres. Il est haut de six pieds et demi, et d'une conservation parfaite. Au sommet et à la base se déploient cent lignes de caractères cunéiformes, et sur chacune des quatre faces se déroulent cinq tableaux en bas-relief dont l'ensemble figure un cortége triomphal. Le roi, qu'on retrouve plusieurs fois à l'angle des tableaux supérieurs, semble accueillir un personnage prosterné dans lequel on reconnaît un chef ennemi, et reçoit des nations tributaires des offrandes de climats divers, attestant de lointaines conquêtes; puisqu'à côté de fruits et de fleurs, on y voit des tissus et des métaux précieux; à côté d'animaux indigènes, tels que le cerf, le taureau, le lion, on y voit le chameau, le singe, l'éléphant, le rhinocéros, animaux étrangers à l'Assyrie. Ainsi ces ingénieuses images suffiraient seules pour faire reconnaître la consécration de grands exploits accomplis aux confins de l'Inde; mais il appartenait à la science d'en énumérer les détails. Or c'est là ce qu'a fait avec un rare bonheur le savant M. Rawlinson, qui, appliquant attentivement aux inscriptions sa méthode d'investigation comparée, au moyen des caractères persans, des symboles égyptiens et des mots hébraïques, est parvenu à déchiffrer presque en entier cette page de l'histoire assyrienne (1).

(1) Il faut avouer toutefois qu'il reste encore du vague dan

Le nom du roi est, selon lui, Tamenbar, deuxième du nom; il se déclare fils d'Asaradonpal Ier, de glorieuse mémoire, dont les prédécesseurs furent, en ligne ascendante, Hevenk, Altibar, un autre Tamenbar, et enfin Baltaket, tige de la famille. Ce prince énumère sur l'obélisque des victoires remportées pendant trente ans de règne, où, des bords de l'Euphrate, il fit redouter ses armes en Syrie, en Médie, en Bactriane, établissant dans tous ces pays le culte du grand dieu Asarac. Le style de ces légendes, moins mystique que celui des légendes égyptiennes, semble indiquer un peuple plus actif et plus libre, une hiérarchie moins sévère, d'après laquelle les rois d'Assyrie, comme le firent plus tard les rois de Perse, parlaient à leurs sujets et à leurs descendants un langage net, intelligible, ne craignant pas d'exposer aux regards les diverses circonstances de leur vie. Malheureusement ces renseignements précieux restent jusqu'à présent incomplets, puisqu'ici l'érudition grecque nous fait presque entièrement défaut. Il est toutefois curieux de remarquer que, dans la longue liste incertaine qui nous reste des rois d'Assyrie, liste copiée par Eusèbe sur Alexandre Polyhistor ([1]), figure au quinzième siècle avant notre ère le nom de Baltares, qui établit une dynastie, et compta parmi ses successeurs un Teutames Ier cité par Diodore comme contemporain du siége de Troie. Or les noms assyriens de Baltaket et de Tamenbar Ier, mentionnés en tête de l'obélisque parmi les ancêtres du roi victorieux, offrent

les noms de souverains jusqu'ici déchiffrés, ces noms étant indiqués, comme en Egypte, par les signes des divinités qu'ils représentent, mais dont il est encore difficile de préciser la valeur en Assyrie. Sur les monuments égyptiens ce problème, complètement résolu, nous fait reconnaître, par exemple, dans les noms des rois les plus illustres, Ahmès, Amenatp, Tothmès, Merenptah, Ramesès, les symboles de *Ah*, la lune, des dieux *Amen*, *Toth*, *Ptah*, et enfin de *Ra*, le soleil, accompagnés du mot fils ou chéri.

([1]) Eusèbe, I. 4.

une analogie curieuse avec la nomenclature grecque, dans laquelle on retrouve également au onzième siècle un Teutames II ou Tæmeus, fils de Balius, dont le nom et le règne de trente ans semblent correspondre parfaitement à ceux de Tamenbar II lui-même.

Mais en considérant les noms de ses prédécesseurs, et surtout ceux de ses successeurs, Husihem, Hevenk, Teglat, mentionnés sur les monuments, il se présente une hypothèse nouvelle que nous fondons sur les observations de M. Layard, cet ingénieux explorateur qui lutte de zèle et de science, par une émulation bien légitime, avec MM. de Saulcy et Botta. Selon lui, les légendes égyptiennes qu'on rencontre sur une foule d'objets d'art échappés à l'embrasement de Ninive, et le nom de Misr ou Misraim placé à côté de celui d'Assur dans les titres honorifiques de plusieurs rois, prouvent évidemment qu'à une certaine époque les souverains d'Assyrie étendirent leur domination sur l'Egypte, par eux-mêmes ou par leur famille. Or, pour préciser cette époque, il suffit selon nous de consulter l'histoire d'Egypte, si admirablement complétée, après Champollion et Rosellini, par MM. Lepsius et Bunsen (1), et l'on y verra apparaître, au dixième siècle avant notre ère, la 22me dynastie tout assyrienne par les noms mêmes qui la composent. Son fondateur est Shesenk, le Sésac de la Bible (2), prince conquérant qui régna en 982, et dont le nom présente assez de ressemblance avec celui du second Hevenk d'Assyrie, qui serait ainsi contemporain du roi de Judée Roboam. Après lui, sur la liste égyptienne, apparaissent les noms d'Osarkon, de Tekelat, de même origine, suivis plus tard d'un Nemrod, dernier prince de cette dynastie.

Il paraît en effet que l'Egypte échappa au sceptre assyrien avant

(1) Das alte Ægypten, par M. de Bunsen, ministre de Prusse à Londres.

(2) Chroniques II 12, 14.

le démembrement de l'empire, que la tradition grecque place huit règnes après Tæmeus, en 760, sous le fameux Sardonapal II. C'est de l'époque de ce démembrement que semblent dater les deux autres palais, ceux de Khorsabad et de Koyunjik, dont le premier aurait été construit, d'après l'explication de tous les interprètes, par Sargon, roi victorieux descendant du héros de l'obélisque, et le second par son fils, qu'on croyait être Baladonrib, prédécesseur d'Asaradonasar. On flottait indécis sur la date et l'assimilation de ces trois princes, et on hésiterait encore, sans une découverte récente faite en Angleterre dans l'inscription de Koyunjik, où l'on vient de lire, à la suite du nom principal qu'il faut rectifier en celui de Sanacherib, le nom de Heskias ou Ezéchias, roi de Judée, et l'évaluation des 330 talents qu'il paya au monarque irrité pour se mettre à l'abri de ses attaques ([1]) plusieurs années avant l'expédition fameuse à la suite de laquelle l'envahisseur périt, laissant le trône à son fils Asaradon, qui se trouve inscrit en toutes lettres. Ainsi c'est bien Salmanasar ou Sargon, maître de Samarie en 718, qui apparaît dans le Musée de Paris au milieu du palais de Khorsabad, en tête de la procession solennelle consacrée aux dieux assyriens ([2]). Ici, et dans le palais de Koyunjik élevé par Sanacherib, mais dont les bas-reliefs n'ont pu être apportés, des combats sur terre et sur mer, des assauts de villes fortes, de hautes montagnes gravies, des forêts de palmiers abattues devant le char royal, attestent de fastueuses conquêtes accomplies par ces princes belliqueux, dont le troisième, Asaradonasar, illustra une dernière fois Ninive et en fit l'arbitre de l'Asie en 680, avant que Nabochodnasar le Grand l'ensevelît aux pieds de sa rivale. Babylone cependant, élevée au rang suprême, n'a pas su conserver

([1]) Livre des Rois, II. 18.

([2]) Ainsi se trouve confirmée l'opinion de M. de Saulcy qui, même avant de posséder cette preuve, rapprochait judicieusement Sargon du Salmanasar de la Bible.

les trophées de son roi, et c'est à peine si des fragments de briques et des cylindres mutilés signalent encore le nom du vainqueur redoutable qui fit crouler Ninive, Tyr et Jérusalem.

Espérons toutefois que des recherches nouvelles, entreprises sous d'heureux auspices, jetteront un jour inattendu sur ces questions pleines d'intérêt (1). Espérons aussi que l'intelligence des textes permettra bientôt de déchiffrer les annales récemment découvertes dans les souterrains de Nimroud, pierres innombrables chargées de caractères, feuillets gigantesques d'un livre où revivent tant de siècles éteints. Quand on pourra préciser les légendes et confronter les annales ninivites avec celles de Babylone et d'Ecbatane, avec celles de Van en Arménie, de cet antique palais assyrien exploré avec tant de zèle par l'infortuné Schultz, qui y a retrouvé les noms de plusieurs rois (2), on verra ces débris s'harmonisant entre eux former un vaste et majestueux ensemble.

En attendant ce grand résultat, que nous appelons de tous nos vœux, la polémique se donne libre carrière en agitant les questions préalables. On s'est demandé comment des ruines situées à d'aussi grandes distances que celles qu'on trouve disséminées, sur les bords de l'Euphrate entre les deux montagnes du Birs Nimroud et du Mujelibé, sur les bords du Tigre entre les éminences de Khorsabad et de Nimroud, ont pu jamais appartenir aux mêmes villes, et constituer Babylone et Ninive. Mais on oublie que ces villes antiques, comme la Thèbes égyptienne célébrée par Homère, se composaient d'une foule de palais, de temples, de quartiers isolés, entre lesquels s'étendaient des

(1) Sur la demande de l'Institut de France, deux voyageurs instruits, MM. Fresnel et Oppert, viennent de partir pour explorer, au-dessous de Babylone, le confluent de l'Euphrate et du Tigre où s'élèvent des tertres nombreux.

(2) M. de Saulcy a cru y reconnaître les rois pontifes de Babylone.

champs, des jardins et des bois sacrés; on oublie que Diodore, dont les appréciations sont souvent plus exactes qu'on ne pense, réduisant la mesure approximative d'Hérodote, assigne 365 stades de circonférence à Babylone et 480 à l'ancienne Ninive, c'est-à-dire 15 lieues à l'une et 20 lieues à l'autre de ces villes (1). Or, pour ne parler que de la dernière, M. Layard a calculé qu'en reliant entre elles, autour de l'éminence centrale de Nebi-Yunus, celles de Nimroud, Karamlis, Koyunjik, Khorsabad, qui toutes contiennent des monuments royaux, on formerait précisément un contour de 60 milles anglais ou 20 lieues, contour qui n'a rien d'impossible si on lui compare ceux de Pékin ou de Londres, villes composées d'édifices continus. Si cependant on refusait d'y croire, on pourra tout au moins admettre que les cités ou bourgs de Kalah, Hir, Resen, mentionnés dans la Genèse à côté de Ninive, ont servi de site à des palais de rois; et la conséquence principale, celle de l'identité de race, de mœurs, de traditions, n'en sera nullement infirmée. L'histoire authentique d'Assyrie ne s'en déroulera pas moins sur ces sculptures marquées d'un type spécial, depuis les briques de la tour de Babel et les premières fondations de Ninive jusqu'aux emblèmes des vainqueurs d'Israël et aux digues construites sur l'Euphrate en présence de l'invasion persane. Partout se peignent les mêmes croyances, les mêmes idées, les mêmes usages; et, à côté des symboles religieux que reproduit si bien la Vision de Daniel (2), nous retrouvons les scènes de guerre et de chasse que, d'après d'antiques témoignages, Sémiramis faisait sculpter sur les rochers, les temples et les palais. Ainsi c'est une civilisation tout entière qui se révèle à notre siècle, civilisation primitive et féconde qui a rayonné de toutes parts, et dont l'influence se retrouve à la fois dans les mythes de l'Egypte, de la Phénicie et de la Grèce, dans ceux de

(1) Hérod. I. 178; Diodore II. 3, 7.
(2) Daniel, 7, 8.

l'Inde, de la Médie et de la Perse, qui en sont, par leurs contrastes mêmes, l'explication la plus directe et le complément le plus naturel.

IV.

Monuments de Persépolis.

La capitale du royaume des Mèdes était Ecbatane ou Hamadan, dont le vrai nom antique, d'après les inscriptions, était Hagamatam, lieu de réunion (1). Déjocès, leur sage législateur, n'avait en effet rien négligé pour rendre cette réunion nationale aussi imposante que prospère. Il avait construit Ecbatane sur une montagne inexpugnable et l'avait entourée de sept enceintes, dont le nombre et les couleurs diverses figuraient sans doute les planètes et les castes de la nation médique. Au centre s'élevait un palais fortifié qui dominait tout l'amphithéâtre et dont l'immense toiture en argent étincelait aux rayons du jour. C'était là que siégeait le grand collége des Mages, disciples du premier Zoroastre, et que s'élaboraient les croyances, les institutions et les lois qui donnèrent à ce peuple si célèbre une physionomie si frappante ; d'autres villes du même nom répandues dans le pays en étaient comme les succursales. Mais le sort de l'antique Ecbatane a été celui de Babylone ; effacée complétement du sol dans la révolution des siècles, elle n'offre plus aux yeux du voyageur que des terrasses abruptes et d'informes fondations attestant sa grandeur éclipsée.

Outre ces deux vastes cités, Cyrus, roi des Mèdes et des Perses, possédait plusieurs villes de premier ordre, telles que Sardes, Milet, Damas, Suse, qui lui servaient alternativement de résidences. Voulant toutefois se créer un séjour au centre du pays de ses pères, il construisit au cœur de la Perside, sur les bords

(1) Du sanscrit *sangam*, se réunir.

du Kurab, la ville de Parsagade, dont les ruines encore existantes portent aujourd'hui le nom de Murghab ([1]). Elles consistent, selon Ker Porter, en colonnes renversées et en débris de murs, parmi lesquels s'élève un bloc de marbre de 15 pieds de haut, seul debout dans la plaine. Sur ce bloc est sculptée une figure à quatre ailes, à l'aspect doux et calme, revêtue d'une tunique qu'orne dans sa longueur une riche guirlande de roses, et portant sur la tête une couronne symbolique, en forme de candelabre comme celle des Pharaons. Au dessus de la statue quatre lignes cunéiformes présentaient une énigme indéchiffrable aux voyageurs et aux critiques, qui croyaient y voir un Ferver ou bon génie protecteur de ces ruines, quand enfin M. Lassen, éclairé par la comparaison des textes, a reconnu clairement une inscription trilingue, persane, médique et assyrienne, dont les deux premières lignes contiennent ces simples mots : *Adam Kurus Khsâyathiya Hakhâmanisiya :* Je suis Cyrus roi Achémenide. Ainsi le grand Cyrus, du milieu de cette ville détruite, où son image divinisée fut probablement placée par son fils avant qu'il ne partît pour l'Egypte, environ 530 ans avant notre ère, parle encore après tant de catastrophes, tant de bouleversements d'empires, à la postérité enthousiaste de son nom. Près de là devait être son tombeau, dont les historiens ont dit tant de merveilles. Aussi l'a-t-on cherché dans toute la plaine voisine, et a-t-on cru longtemps le reconnaître dans des ruines somptueuses mais plus récentes. Enfin M. Morier, mieux inspiré, a découvert tout près de Murghab un grand bloc de marbre creusé, s'élevant sur plusieurs degrés à environ 20 pieds de haut, n'ayant qu'une entrée fort étroite, mais présentant à l'intérieur des marques de dégradation violente. Les Musulmans l'appellent la Mosquée de la mère de Salomon, mais son exacte coïncidence avec la description d'Arrien ([2]).

([1]) Strabon, Pline, Arrien.
([2]) Arrien, VI. 29.

et les violences mêmes dont il conserve la trace, le font bien apparaître comme ce tombeau sacré qui s'élevait au milieu de jardins délicieux et qui contenait, entre de riches tentures, le cercueil d'or du conquérant, pillé et profané depuis longtemps au milieu de tant de luttes sanglantes.

D'autres tombeaux pratiqués dans le roc et ornés d'inscriptions et de sculptures bordent la route vers Persépolis ou Istakhar, qui élève, à quelques lieues de distance, sur les rives désertes du Kurab, ses groupes de colonnes majestueuses et les murailles sculptées de ses palais, érigés par Darius 1er. Avant toutefois d'en énumérer les merveilles, nous suivrons dans l'ordre chronologique la série curieuse des monuments qui remontent à ce prince remarquable, à ce roi politique et guerrier qui consolida l'œuvre de Cyrus. Pour retrouver le récit authentique de son curieux avénement au trône et des premiers faits d'armes qui signalèrent son règne, il suffit de nous transporter en Médie, à peu de distance d'Ecbatane, au pied d'un rocher gigantesque célèbre dans l'antiquité. Ce rocher de 570 mètres de hauteur, aplani au ciseau dans toute son étendue, est connu sous le nom de Behistun ou Baghistan (en sanscrit *bhagasthana*), séjour des dieux, ainsi que l'explique Diodore [1]. Sémiramis, selon cet historien, de retour de ses brillantes conquêtes, y avait fait sculpter son image entourée de cent gardes d'honneur, avec une inscription en lettres assyriennes attestant l'étendue de sa puissance. Ces images et cette inscription ont disparu pour faire place à une autre sculpture tracée à cent mètres de hauteur, parfaitement conservée encore, et dans laquelle on aperçoit un roi, la couronne en tête, l'arc à la main, accompagné de deux guerriers armés, et posant le pied sur un chef prosterné contre lequel il lève un bras menaçant. Ce chef est suivi de neuf autres captifs, les mains liées, la chaîne au cou, et semblant attendre leur

(1) Diod. II. 13. — Voyage de MM. Coste et Flandin.

sentence. Tous portent le costume oriental, la tunique médique ou persane; ils sont nu-tête excepté le dernier, qui est coiffé d'un haut bonnet conique. Au dessus du groupe, en face du roi, plane une figure aérienne, à l'aspect vénérable, le corps ceint d'un anneau, soutenu par des ailes déployées, et terminé par un vêtement flottant; figure dans laquelle on reconnaît, quoique sous une forme altérée, le génie protecteur des souverains d'Assyrie, dont nous avons décrit la noble image. Mais ce qui donne à ce monument une importance inappréciable, ce sont plus de vingt tablettes en caractères cunéiformes, tracés au dessus, au dessous, à côté de tous ces personnages, tablettes qui pour la plupart sont d'une conservation parfaite et présentent le développement de plusieurs milliers de mots. Longtemps elles sont restées lettres closes, et n'ont pu éclairer les voyageurs sur cette sculpture problématique, dans laquelle les uns voyaient encore Sémiramis et ses guerriers, les autres Salmanasar et les dix tribus captives, d'autres enfin Assuérus et Esther; aucun le sujet véritable. Enfin, après des difficultés immenses pour atteindre à cette hauteur abrupte, M. Rawlinson est parvenu à en relever une copie complète qu'il a pu soumettre à l'analyse; et dès lors, avec sa sagacité ordinaire, il a clairement reconnu une série d'inscriptions trilingues, assyriennes, médiques et persanes, et a lu sur ces dernières toute l'histoire de Dârayavus ou Darius fils d'Hystaspe. Ce prince, héros du monument, s'y est représenté lui-même foulant aux pieds le mage Gomatès, triomphant de neuf autres chefs, énumérant les provinces soumises, et rendant hommage de ses succès à Auromaze, le protecteur des rois. Nous reviendrons sur les détails de cette découverte capitale, en donnant dans le chapitre suivant l'analyse complète des inscriptions. Il suffit de constater ici, qu'au moyen de travaux immenses et de procédés artistiques à peine connus de notre époque, un roi avide de gloire a pris d'avance le soin de contrôler pour nous, il y a plus de vingt-trois siècles, les récits d'Hérodote et de Ctésias.

Mais l'œuvre principale de Darius, accomplie vers 500 au milieu de son règne, quand, au comble de sa puissance, il régnait du Nil à l'Araxe et de l'Ister à l'Indus, est la fondation de Persépolis ou Pârsa, la ville des Perses par excellence, l'illustre cité dont les ruines resplendissent encore dans le désert. Il nous est impossible d'entrer dans une description minutieuse de ces portiques, de ces terrasses, de ces colonnades imposantes dont les vastes contours, les brillants chapiteaux, les sculptures aussi riches que variées et les inscriptions solennelles attestent le séjour d'un grand peuple qui a su maintenir, à travers tant de luttes, son nom et sa domination séculaires. Contentons-nous d'en indiquer l'ensemble.

Persépolis a frappé de stupeur tous les voyageurs assez heureux pour parvenir jusqu'à ses ruines, qui confirment le pompeux éloge qu'ont fait d'elle les divers historiens. Les trois enceintes que signale Diodore ([1]) se dessinent encore dans trois immenses terrasses, qui communiquent entre elles par les escaliers de marbre les plus majestueux qu'on puisse voir. Chacune d'elles est jonchée de débris gigantesques, chargée de bas reliefs et d'inscriptions cunéiformes. Sur la première s'élèvent deux grands portails, l'un extérieur gardé par d'énormes taureaux, l'autre intérieur par des taureaux à tête d'homme, ayant des ailes pliées et des colliers de roses, parfaitement semblables pour le reste aux antiques pilastres de Ninive. Autour d'eux s'étendent les restes d'un palais, à travers lesquels on s'avance vers la seconde terrasse que les Arabes appellent Chehel-Minar, et les Persans le Trône de Jemshid; terrasse magnifique en effet, puisqu'elle est couronnée d'une forêt de colonnes, mutilées en partie, mais dont les survivantes s'élèvent d'un seul jet à 60 pieds de haut. Des bustes d'animaux, des feuilles entrelacées ornent leurs chapiteaux gracieux, sur lesquels on voit les marques de l'architrave qui

([1]) Diod. XVII. 71.

devait jadis les unir. Au dessous d'elle, une vaste substruction présente une foule de bas-reliefs, sur lesquels on distingue des doryphores et des combats d'animaux symboliques, comme par exemple celui d'un lion féroce contre une licorne inoffensive, figurant la lutte incessante des ténèbres et de la lumière. D'autres portiques sur la même plate-forme ont couvert le sol de leurs ruines, qui toutes sont ornées de sculptures. Plusieurs d'entre elles représentent le roi debout, armé d'un glaive tranchant qu'il enfonce dans le corps d'un monstre participant du lion et du griffon, allusion évidente au pouvoir protecteur et religieux qu'exerçait le monarque comme grand pontife, auxiliaire d'Auromaze dans sa lutte contre les démons. Ailleurs le roi est assis sur son trône, dans un costume austère et simple, tenant d'une main le sceptre et de l'autre une fleur de lotus; derrière lui son porte-éventail, son porte-lance, et un de ses ministres; au dessous du trône cinq rangs de gardes, séparés entre eux par des cercles de roses. Enfin la terrasse supérieure présente la forme d'un vaste palais de marbre, où se retrouvent et des figures de gardes et des inscriptions en grand nombre; et d'autres éminences encore élèvent à perte de vue leurs monceaux de débris sur lesquels on distingue facilement des traces positives d'incendie.

Or les inscriptions cunéiformes, copiées par Niebuhr et plusieurs autres voyageurs et déchiffrées par le savant anglais dont nous analysons les travaux, font clairement connaître le palais supérieur, détruit peut-être sous Alexandre, comme l'œuvre de Darius Ier, dont le nom se retrouve encore sur la plupart des autres ruines mêlé à ceux de son fils Xerxès, et d'un de ses successeurs Artaxerxe Ochus. Evidemment c'est au premier de ces princes qu'est due la grande pensée de toutes ces constructions, dans lesquelles l'élégance s'unit à la force, et la piété à la magnificence; car toutes ces images religieuses, ces emblêmes et ces processions qui se déroulent silencieusement sous ces superbes colonnades, devaient

symboliser, sans aucun doute, les cérémonies du magisme et les nobles aspirations de ce culte épuré et austère.

La terrasse la plus élevée, comme l'indiquent très-bien les historiens, s'appuie contre une montagne dans la base de laquelle on a creusé une double tombe royale; l'entrée étroite et presque inaccessible est entourée d'un vaste bas-relief figurant un somptueux portique (1). L'entablement, orné de douze lions qui se regardent face à face, supporte une haute estrade que semblent soutenir vingt-huit figures armées, disposées en deux lignes, et sur les angles de laquelle se redressent deux licornes majestueuses. Au sommet est placé un autel sur lequel brûle le feu sacré et que surmonte un globe ressortant d'un croissant; en face de l'autel, debout sur trois degrés, est le roi, portant la mitre en tête, une main posée sur l'arc, l'autre levée en signe de prière, et les yeux fixés sur un génie qui semble refléter tous ses traits, si ce n'est qu'il tient un anneau à la main, et que son corps, terminé par des plumes, plane dans l'air sur deux ailes déployées. Cette sculpture remarquable, qu'on retrouve encore ailleurs, présente un sens facile à expliquer dans l'image de ce roi pontife qui, veillant sans cesse sur son peuple, au milieu de ses gardes égaux aux jours du mois, en présence du Ferver qui exalte son âme, invoque encore après sa mort le feu terrestre et la lumière céleste pour la prospérité de la patrie.

A quatre milles de là, près des ruines d'un immense édifice qu'on appelle le Harem de Jemshid, s'élève une autre montagne, sépulture habituelle des rois de Perse, connue sous le nom de Naksh-i-Rustan, rocher de marbre de 300 mètres, au centre duquel sont creusées quatre tombes semblables à celle que nous venons de décrire et comme elle complètement vides. Inaccessibles par leur escarpement, elles échappaient à l'attention et presque aux regards des voyageurs, quand dans l'une d'elles,

(1) Religions anciennes, Planches I. 117.

l'avant-dernière, le laborieux M. Westergard aperçut des caractères cunéiformes qu'il copia à l'aide d'une longue-vue ; tentative qui réussit si bien que, dans cette transcription scrupuleuse, on reconnut aussitôt et le nom et le style de Darius, le héros de Baghistan et de Persépolis, qui, après l'énumération de ses conquêtes accomplies par la grâce d'Auromaze, s'efforce encore du fond de sa tombe d'instruire et de moraliser son peuple. Ctésias raconte en effet que Darius fit creuser son tombeau au centre d'une haute montagne, et Strabon ajoute qu'il y plaça une inscription. Nous ne savons si cet appel, dont nous donnerons plus tard la curieuse analyse, fut entendu des rois de Perse appelés à régner après lui. Xerxès son fils témoigna en effet un grand respect pour la mémoire d'un père dont il consacre les paroles partout où il se nomme lui-même. Mais ici s'arrête la transmission directe de ces documents historiques ; car ni Artaxerxe Ier, ni Darius II, ni Artaxerxe II, n'ont laissé à Persépolis aucun souvenir de leurs longs règnes. Animés sans doute du désir d'attacher leurs noms à d'autres monuments, ils avaient édifié soit à Suse, soit ailleurs, des palais dont la trace est maintenant perdue ou tout au moins inexplorée. Suse, au milieu de ruines informes qu'on n'a visitées qu'imparfaitement, n'offre plus dans sa nudité qu'un souvenir vénérable, le tombeau de Daniel, qu'honorent les pâtres du désert ; mais aucune inscription positive n'y a pu être signalée. Le sanguinaire Artaxerxe III Ochus, le bourreau de ses frères, est le seul qui se soit fait inscrire sur les murs de Persépolis, mention qui serait insignifiante si elle ne confirmait authentiquement, par l'énumération de ses ancêtres, la filiation des rois de Perse consignée dans les historiens grecs. Quant à Arsès et à Darius III, l'infortuné rival d'Alexandre, il n'est pas étonnant que leurs règnes n'aient pu produire de monuments durables. Le brillant vainqueur de l'Orient, maître de Persépolis en 330, y laissa, dit-on, la trace d'un incendie involontaire que son génie réparateur aurait certainement effacée.

Mais, à sa mort subite, les Séleucides et bientôt après les Arsacides, nouveaux dominateurs de ces régions, reléguèrent dans un complet oubli l'antique sanctuaire d'Auromaze, au point que les inscriptions mêmes ne purent plus trouver d'interprètes, l'écriture cunéiforme ayant fait place aux alphabets zende et pehlvi, tirés de l'alphabet hébreu, et usités en Bactriane et en Parthiène. Dans les cours, la langue et la mythologie grecque, répudiant l'austérité persane, s'associèrent aux pompeuses fictions de l'Assyrie et de l'Egypte, dont Alexandrie, Antioche, Séleucie, Ctésiphon présentèrent l'énivrant spectacle, souvent mêlé à des orgies sanglantes. Les Romains, qui trois siècles plus tard dominèrent en Syrie et en Egypte, furent appelés dans des guerres malheureuses à se mesurer contre les Parthes, qui, fiers de leur indépendance, conquérants d'une partie de l'Inde et se souvenant de plus en plus de leur origine orientale, cultivaient au commencement de notre ère, le pehlvi, leur idiome national. Mais ces hordes belliqueuses et cruelles, en proie aux dissensions civiles, furent enfin vaincues et soumises en l'an 223 par un Perse imbu des traditions antiques, par cet intrépide Ardeshir ou Artaxerxe Ier, tige de la famille des Sassanides, à qui Persépolis à demi écroulée dut une illustration nouvelle. Car c'est à côté de cette ville, sur ce rocher de Naksh-i-Rustan que couronnent les tombeaux de Darius et de trois autres Achémenides, qu'Artaxerxe fit creuser, à l'étage inférieur, pour lui et pour les siens, des sépultures royales. Les six bas-reliefs expressifs de ce monument historique, et ceux des lieux environnants, méritent une analyse spéciale.

Un de ces bas-reliefs, le plus ancien sans doute, représente deux personnages à cheval, dont l'un, à l'aspect vénérable et portant une couronne murale, tient d'une main un sceptre massif, et de l'autre le bandeau des rois qu'il présente au guerrier opposé, dont la tête est surmontée d'un casque qui soutient un globe à grands plis. Le cheval du premier semble fouler un

monstre à oreilles énormes, à chevelure de serpent; celui du second bondit sur un guerrier armé du casque, orné d'un riche collier. Deux inscriptions en pehlvi et en grec, interprétées par l'illustre Silvestre de Sacy, indiquent d'un côté Zeus ou Auromaze foulant aux pieds l'impur Ahrimane; de l'autre Ardeshir fils de Babec recevant du dieu la couronne de Cyrus, après avoir vaincu le dernier roi des Parthes. Un autre bas-relief non moins curieux représente un guerrier à cheval, la tête surmontée de ce casque à globe qui marquait la dignité royale, et accompagné d'un serviteur qui semble commander le silence. Devant lui sont deux personnages vêtus de la tunique romaine, l'un jeune qui lève la main vers lui et semble lui jurer fidélité; l'autre âgé et pliant les genoux en signe de détresse et de crainte. Nulle inscription n'est ici nécessaire pour reconnaître Shahpur ou Sapor I fils d'Ardeshir, le cruel vainqueur de l'empereur Valérien dont il humilia l'infortune, en offrant la couronne impériale à l'usurpateur Cyriades. Les quatre autres sculptures, moins remarquables, et sans doute d'une date postérieure, représentent un mariage, une harangue publique et deux combats singuliers, dont le héros paraît être Bahram Gour ou Varane IV, prince fameux par ses aventures romanesques.

D'autres sculptures sur des rochers voisins sont consacrées aux exploits de Sapor I, de Sapor II, de Chosroès Ier Nushirvan ou le Grand. Mais rien n'égale le luxe et la délicatesse des bas-reliefs de Takht-i-Bostan, le trône des fleurs, rocher situé en Médie près de celui de Baghistan. Là le ciseau d'un artiste éminent, que les Perses enthousiastes ont presque divinisé, a retracé les somptueuses délices dont Chosroès II Purviz entourait sa sultane favorite, la belle Sirine, que l'artiste lui-même aimait, dit-on, éperdument. Ainsi, à ces sculptures si gracieuses par elles-mêmes se rattache une brillante légende, dans le genre de celles que l'esprit oriental créait abondamment à cette époque, où l'ignorance des faits antérieurs permettait de refondre l'histoire, où les

souverains réels de la Perse se changeaient en héros de roman. L'art lui-même, malgré la richesse et l'exubérance des détails, n'avait plus cette simplicité de formes, cette austérité de contours qui distinguent les antiques palais de Sardonapal et de Darius, et dont les dernières traces se rencontrent dans les colonnades de Balbec et de Palmyre, ces nobles joyaux du désert où le génie de Zénobie renouvela l'œuvre de Salomon.

Les monuments de l'art persan, dans les premiers siècles de notre ère, se répandirent sous différentes formes à travers l'Asie en Europe, où le culte symbolique de Mithra comptait une foule de prosélytes. La Grèce, l'Italie, la Gaule même en offrent de fréquents modèles, dans lesquels il est intéressant de retrouver la tradition antique. Mais en Asie l'invasion de l'islamisme, impitoyable adversaire des images, dut nécessairement amener la destruction ou la mutilation d'une foule d'entre elles, quand la seconde monarchie des Perses succomba en 652 sous le glaive de Saïd, disciple de Mahomet, pendant que Khaled et Amrou dévastaient la Syrie et l'Egypte. Plus tard une civilisation nouvelle, celle des Califes arabes de Bagdad, surgit dans ces régions soumises à tant de mutations diverses. Les arts y reprirent leur essor et produisirent des monuments d'un autre genre, qui sortent des bornes de cette esquisse, ainsi que les transformations violentes opérées plus tard par les conquérants tatares, successeurs de Djengis et de Timour. Ce que nous avons voulu signaler dans cette courte mais consciencieuse revue, ce sont les caractères spéciaux de la civilisation primitive qui régna dans la haute Asie à l'époque de sa plus grande splendeur, ce sont les restes de ses croyances et les fragments de son histoire qui revivent sur les pierres sculptées et sur les rochers séculaires; et cette pensée nous ramène maintenant, par une conséquence naturelle, aux inscriptions cunéiformes tracées par les anciens rois de Perses comme un vivant appel à la postérité.

V.

Inscriptions persanes.

Si une analogie générale unit entre eux au premier coup-d'œil tous les caractères cunéiformes sculptés sur les monuments asiatiques, la moindre attention suffit pour les montrer répartis en trois grandes classes représentant des langues différentes, assyrienne, médique et persane, dont la première fleurit, comme on le sait, à Babylone et à Ninive, la seconde à Ecbatane, la troisième à Persépolis. Les inscriptions assyriennes, si nombreuses dans les palais récemment découverts, offrent à des degrés divers le même caractère d'écriture dont on rencontre les traces primitives sur les briques du temple de Bélus; caractère complexe qui porte encore la trace des signes et des emblèmes hiéroglyphiques, et qui, dans son plus grand perfectionnement, s'arrête à la représentation des syllabes; ce qui fait que l'écriture assyrienne contient trois à quatre cents lettres. L'écriture médique déjà plus simplifiée, n'apparaît presque jamais isolément dans les légendes jusqu'ici retrouvées; mais elle accompagne le persan ainsi que l'assyrien lui-même, dans les belles inscriptions trilingues que les rois de Perse, maîtres de l'Assyrie' de la Médie et de l'Egypte, firent graver, cinq siècles avant notre ère, à Baghistan et à Persépolis. C'est donc là qu'est la clef du mystère, qu'une comparaison attentive des divers textes et l'assimilation intelligente de l'assyrien à l'hébreu et à l'arabe, du médique au pehlvi et au turc, finira sans doute par résoudre, comme a été victorieusement résolue l'affinité de l'ancien parse avec le zende et le sanscrit. Ici plus d'hésitations, plus de doutes; les preuves sont manifestes, la vérité connue, grâce aux victorieux efforts d'une science ingénieuse et hardie. Un alphabet de quarante lettres parfaitement distinctes, parfaitement spécifiées, qu'on

trouvera dans le tableau annexé à ce Mémoire, présente les sons et détermine les mots de l'idiome usité par Cyrus et Darius dans ces inscriptions si curieuses qui revivent après vingt-trois siècles.

On sait comment les hiéroglyphes d'Egypte, qui si longtemps restèrent indéchiffrables, ont fini par se révéler dans l'inscription bilingue de Rosette à l'admirable sagacité de Champollion, et combien cette première étincelle a projeté de lumières sur toute l'histoire. C'est par une étude analogue tentée sur des éléments différents que M. Grotefend, premier explorateur de ces mystères, en 1814 ou 1815, a commencé par remarquer sur les inscriptions de Persépolis, dont aucune n'a de traduction grecque, un mot très-souvent répété qu'il a supposé signifier roi. Puis, en analysant les divers mots placés immédiatement devant, il a fini par déchiffrer, d'après le nombre des caractères et la prononciation persane moderne, les noms de Darius, d'Hystaspe et de Xerxès. Avec ces lettres approximatives, qu'ils ont réussi à préciser, MM. St-Martin, Burnouf, Lassen, ont trouvé dans la suite des légendes les noms des principales provinces soumises jadis à la puissance des Perses; et enfin M. Rawlinson, pourvu de documents nouveaux et appliquant à l'ensemble des textes l'analogie du zende et du sanscrit, est parvenu à reconstituer une langue complète dont le vocabulaire et la grammaire n'ont plus d'autres limites que les inscriptions mêmes. C'est lui qui, s'appuyant sur la division de mots dont l'alphabet persan offre l'heureux usage, et sur les lettres déjà connues, a pu fixer et préciser toutes les autres au point de ne laisser plus de doutes, et qui, établissant l'ingénieuse théorie des consonnes homophones à voyelles différentes, a élucidé tous les textes avec une certitude irrécusable ([1]).

La plus ancienne des inscriptions persanes est celle qui surmonte

([1]) Voir la Revue orientale allemande ; le Journal asiatique anglais, tom. X ; et le Journal asiatique français, tom. XVII.

le pilastre solitaire de Murghab, l'ancienne Parsagade, où est sculptée l'image divinisée du fondateur de la monarchie. Cette inscription consiste en quatre lignes, dont deux persanes, une médique, une assyrienne. Les deux premières présentent ces mots dont nous avons cité le texte persan : Je suis Cyrus roi Achéménide. Le sens des deux autres est évidemment le même ; on ne sait rien encore sur le texte médique, mais on pense que le texte assyrien doit être conçu en ces termes : *Anku Kurus Melek Hakhamanisa.* Soit que ce monument date de Kurus, c'est-à-dire du grand Cyrus lui-même, soit qu'il lui ait été consacré par son fils Kabujiya, Cambyse, au moment où il reçut ce sceptre qui devait se briser en Egypte, la noble concision du langage est ici en parfaite harmonie avec l'illustre renommée dont on perpétuait le souvenir.

Les nombreux monuments de la période suivante appartiennent presque tous à Dârayavus Vistàspahya, Darius fils d'Hystaspe, ce prince énergique et prudent qui rétablit par sa sagesse le pouvoir des Achémenides, compromis par Cambyse, usurpé par le faux Smerdis. Historien de son propre règne, dont il s'est plû à raconter les actes avec une franchise noble et fière, il parle à ses sujets et à leurs descendants du sommet des rochers, des palais et des temples, où ses paroles longtemps oubliées ont de nouveau trouvé un écho. Chose merveilleuse, c'était à notre siècle, après tant de recherches et de contradictions auxquelles manquait un point d'appui solide, qu'était réservé le contrôle véritable des émouvants récits d'Hérodote et de Ctésias !

Le premier de ces documents curieux est le rocher de Baghistan en Médie, sur lequel, ainsi que nous l'avons dit, est tracé un tableau allégorique, composé de quatorze personnages, et entouré d'une vingtaine de tablettes formant une longue suite d'inscriptions. L'ouvrage entier remonte évidemment au commencement du règne de Darius, c'est-à-dire vers l'an 510, avant ses guerres dans l'Inde et dans l'Europe. Le roi, accompagné de deux

guerriers dont l'un porte son arc et l'autre son javelot, apparait, la couronne en tête, les yeux levés vers une image céleste qu'on reconnait être celle d'Auromaze, et foulant à ses pieds un chef ennemi qui n'est autre que le mage rebelle. En face de lui neuf autres chefs vaincus en Assyrie, en Médie et en Perse, désarmés, enchaînés, attendent leur sentence. Les Perses portent la robe longue, les Mèdes et les Assyriens la robe courte; le dernier, le chef des Saces ou Scythes d'Asie se distingue par un bonnet conique, encore usité chez les Tatares.

Au dessous des figures viennent les grandes inscriptions persanes reproduites dans les deux autres langues, et distribuées en vastes compartiments. Le premier commence par la formule royale énumérant les titres de Darius :

« Je suis Darius, grand roi, roi des rois, roi de Perse, roi des provinces, fils d'Hystaspe, petit-fils d'Arsame, Achémenide.

« Le roi Darius déclare : Mon père fut Hystaspe, dont le père fut Arsame, dont le père fut Aryaramne, dont le père fut Teispès, dont le père fut Achémènes (1).

« Pour cela nous nous appelons Achémenides; dès longtemps nous sommes puissants, dès longtemps nous sommes la race royale.

« Huit de ma race ont déjà été rois, et moi je suis le neuvième; nous sommes doublement rois.

« C'est par la grâce d'Auromaze que je règne, Auromaze m'a conféré l'empire. »

Cet exorde, établissant si bien la descendance royale de Darius, s'accorde avec le texte d'Hérodote qui la déclare expressément, puisqu'il reconnait Hystaspe comme parent de Cyrus, et qu'il montre dans un autre passage Xerxès rappelant avec orgueil sa double descendance d'Achémènes, et par Darius son père et par

(1) Les noms persans de ces personnages sont Vistâspa, Arsâma, Ariyarâmna, Chaispis, Hakhâmanis.

Cyrus son prédécesseur ([1]). Ce passage, longtemps controversé, s'éclaircit tout naturellement par la suite de l'inscription même, d'où il ressort que deux branches collatérales descendirent des deux fils de l'Achémenide Teispès : d'un côté Cambyse I, Cyrus le Grand, Cambyse II, d'abord rois; de l'autre Aryaramne, Arsame, Hystaspe, Darius, d'abord princes, jusqu'à l'avénement du dernier qui énumère ainsi l'étendue de ses états :

« Le roi Darius déclare : Voici les provinces qui m'obéissent et sur lesquelles je règne par la grâce d'Auromaze : la Perse, la Susiane, la Babylonie, l'Assyrie, l'Arabie, l'Egypte, les provinces maritimes, la Spartie, l'Ionie, l'Arménie, la Cappadoce, la Parthiène, la Drangiane, l'Arie, la Chorasmie, la Bactriane, la Sogdiane, la Sacie, la Satagydie, l'Arachosie, la Macie; en tout 23 provinces. »

Ce dénombrement de pays que Darius répète deux fois encore, en l'amplifiant successivement sur son palais de Persépolis et son tombeau de Naksh-i-Rustan, nous rappelle ici les contrées déjà soumises par Cyrus et Cambyse, et dont son seul avénement le rendit maître, comme il le dit, par la faveur céleste. Ce dénombrement tout ethnographique ne peut se comparer aux vingt satrapies que, selon Hérodote, il institua plus tard pour la perception des impôts ([2]). Quant aux noms persans de ces diverses contrées plus ou moins connues dans l'histoire, ils correspondent sous leur forme spéciale aux noms adoptés par les Grecs, si ce n'est celui de Mudrâya, le Misraïm hébreu, appliqué à l'Egypte, et celui de Sparda ou Spartie, dont il est difficile de fixer le vrai sens, dans l'impossibilité où nous sommes de l'appliquer à Lacédémone. Il désigne donc, soit la Lydie dont Sardes était la capitale, soit la Doride asiatique peuplée de colonies spartiates, en opposition à l'Ionie peuplée de colonies athéniennes. Il

([1]) Hérod. VII. 11.
([2]) Hérod. III. 89 à 96.

paraît que les îles adjacentes étaient considérées comme deux autres provinces; ce qui, avec le nom de Médie, omis à dessein sur l'inscription sculptée au centre même de ce pays, compléterait le nombre vingt-trois énoncé au bas de la liste [1].

Après avoir constaté la parfaite soumission de ces contrées, où il a maintenu la justice et puni l'infidélité, le royal historien nous raconte les détails de son avénement :

« Le roi Darius déclare : Voici ce que j'ai fait avant d'être roi. Cambyse, fils de Cyrus, mon parent, régnait ici avant moi. Il avait un frère nommé Berdis, frère de même père et de même mère. Il fit périr ce Berdis ; mais le peuple ignorait qu'il fût mort. Cambyse étant parti pour l'Egypte, la nation devint infidèle; le mensonge se répandit partout, en Perse, en Médie, dans les autres provinces.

« Il y eut alors un mage nommé Gomate qui s'éleva de Pisiovade dans la montagne d'Arakadre, le 14me jour du mois de Vyakhne, disant faussement à chacun : Je suis Berdis, fils de Cyrus, frère de Cambyse! Alors tout le royaume s'insurgea, et la Perse, la Médie et les autres provinces passèrent à celui-ci, qui s'empara du trône le 9me jour du mois de Garmapade. Alors Cambyse s'étant blessé mourut.

« Ce trône que le mage Gomate enleva à Cambyse, avait appartenu à notre race dès les temps reculés ; cependant il lui ravit toutes ses provinces et réussit à devenir roi. Il ne se trouva pas un homme, ni Perse, ni Mède, ni de notre famille qui osât reprendre le trône à ce mage ; chacun redoutait son audace. Il aurait volontiers tué tous ceux qui avaient connu l'ancien Berdis ; il les aurait tués en disant : « Osez dire que je ne suis pas Berdis, fils de Cyrus! » Personne n'eut le courage de le contredire ; tous lui rendirent obéissance, jusqu'à ce que j'arrivasse. J'invoquai alors

[1] Nous soumettons cette observation à M. Oppert, dont les corrections généralement si heureuses nous paraissent ici trop hardies.

Auromaze, et il me secourut. Le 10me jour du mois de Bagayade, accompagné de mes amis, j'immolai le mage Gomate et ses principaux partisans dans la forteresse de Siktovate, au district de Nisée en Médie ; et par la grâce d'Auromaze je devins roi.

« Ainsi je recouvrai l'empire qu'il avait enlevé à notre race et le consolidai comme dans les anciens temps. Je rétablis les rites abolis par le mage; je rétablis les chants et le culte, et les rendis aux lieux qu'il en avait privés. Dans la Perse, la Médie et dans toutes les provinces, ce qu'il avait détruit fut réparé (1). »

On lit sur une autre tablette ajoutée par le consciencieux monarque :

« Voici les noms des hommes qui seuls m'accompagnaient quand je tuai Gomate le mage qui se faisait appeler Berdis; voici quels furent mes seuls auxiliaires : Intapherne.... Otane.... Gobryas.... Hydarne.... Megabyse.... Aspathine....

Ces noms, quoique mutilés par le temps, peuvent encore être reconnus à l'aide de la transcription médique; et ainsi se trouve complétée cette page précieuse d'histoire ancienne, dans laquelle un événement célèbre est authentiquement raconté par celui même qui en fut le héros, un demi-siècle avant que le père de l'histoire l'eût consigné dans ses annales.

En comparant ces deux récits, l'un si net, si précis, si austère dans la proclamation royale; l'autre si coloré, si dramatique dans la narration de l'historien, on les voit cependant s'accorder sur les circonstances principales, et le drame orné d'Hérodote reposer sur un fond réel. Les incidents qu'il a intercalés comme développements de son récit peuvent même être généralement vrais, quoique omis sur l'acte officiel. Et d'abord

(1) Darius a laissé une autre preuve de sa politique réparatrice en Egypte, où il s'est fait représenter dans le temple de l'oasis d'Amon rendant, selon le culte égyptien, les honneurs funèbres à Cambyse.

il parle de deux mages dont l'un, appelé Patizeithès, aurait excité son jeune frère à se présenter au peuple comme le vrai Smerdis ou Berdis, dont il portait, dit-il, le nom. Justin, plus exact sans l'être complètement, donne au frère aîné le nom de Cometès ou Gomatès, qui est celui du prétendant lui-même. Il nous semble tout naturel d'admettre l'existence des deux frères ([1]).

Les sept seigneurs persans conjurés sont les mêmes, et quelque opinion qu'on se fasse de leur délibération préliminaire, qui est moins une narration réelle qu'un brillant exercice oratoire, le rôle de Darius dans Hérodote est sans contredit le plus saillant. C'est lui qui, né de race royale, ramène ses collègues au principe monarchique, les entraîne par son énergie, commence l'attaque et l'achève heureusement en immolant lui-même le mage ([2]). C'est donc lui qui, abstraction faite de l'étrange stratagème du cheval, vénéré chez les Perses comme emblème du soleil (ce qui rend la circonstance possible), avait réellement tous les droits à ce trône qu'il sut gagner et défendre avec gloire. On voit d'ailleurs que cette révolution fut non-seulement politique mais religieuse, et que l'autorité des mages, qui avaient captivé la foule en mêlant sans doute à leur culte primitif beaucoup de superstitions chaldéennes, fut désormais remplacée par celle du roi, réformateur de la religion, interprète sévère des dogmes de Zoroastre, grand pontife comme il se peint lui-même sur les colonnades de ses temples, immolant pour tout son peuple la victime propitiatoire. Mais, avant d'atteindre ce but, Darius eut encore bien des luttes à soutenir.

C'est ce qu'il raconte dans les compartiments dont se composent les inscriptions suivantes, énumérant successivement les révoltes de neuf compétiteurs qui s'élevèrent deux fois en Susiane, deux fois en Babylonie; puis en Médie, en Perse, en Sagartie, en

([1]) Hérod. III. 61; Justin I. 9.
([2]) Hérod. III. 70 à 88.

Margiane, en Sacie. Il cite les noms réels et les noms usurpés de ces chefs revendiquant le pouvoir en vertu de prétendus ancêtres. Il précise les lieux et les dates, les combats livrés soit par lui-même, soit par ses généraux fidèles, et toujours suivis de prompts succès, si ce n'est dans la guerre de Médie qui lui coûta de pénibles efforts. Il insiste moins sur la guerre de Babylone, si dramatique dans Hérodote; car, dans cette proclamation royale que chacun pouvait contrôler, puisqu'elle était énoncée en trois langues et s'adressait aux vaincus comme aux vainqueurs, règne partout un ton d'austérité et de simplicité remarquable. La gloire du souverain victorieux qui reconnaît tous les loyaux services, en même temps qu'il flétrit et punit l'imposture, ressort des faits eux-mêmes fidèlement racontés et dégagés de ces pompeux éloges que se donnaient avec tant de complaisance des antiques despotes de l'Orient. D'ailleurs sa piété reconnaissante fait tout remonter à Auromaze, à la source de justice et de lumière, qu'il prend solennellement à témoin de la véracité de son récit.

Ne pouvant nous étendre ici sur cette relation intéressante qui dépasserait les bornes de ce Mémoire, nous n'en donnerons que le résumé inscrit sur les tablettes spéciales ciselées au dessus des figures dont se compose le grand bas-relief. La première, celle du roi, offre la répétition des titres énoncés en tête de l'inscription principale; les autres contiennent et les noms véritables et les noms supposés des chefs vaincus et tués, noms d'autant plus curieux qu'ils confirment ceux de rois mentionnés ailleurs dans l'histoire.

Gomate le mage qui mentit en disant : je suis Berdis, fils de Cyrus, je suis le roi !

Atrine qui mentit en disant : je suis roi de Susiane !

Naditabire qui mentit en disant : je suis Nabokhadraçar, fils de Nabonit, je suis roi de Babylone !

Phraortès qui mentit en disant : je suis Xathrite, parent de Cyaxare, je suis roi de Médie !

Martis qui mentit en disant : je suis Umanès, roi de Susiane !

Chitratakhme qui mentit en disant : je suis roi de Sagartie, parent de Cyaxare.

Veisdate qui mentit en disant : je suis Berdis, fils de Cyrus, je suis le roi !

Arakhe qui mentit en disant : je suis Nabokhadraçar, fils de Nabonit, je suis roi de Babylone.

Phrade qui mentit en disant : je suis roi de Margiane !

Sarokhe le Sace.

Passons maintenant à Persépolis, et voyons-y Darius dans tout l'éclat de sa puissance, présidant à la construction et à l'embellissement de ces palais superbes qui devaient associer son nom aux splendeurs des pompes religieuses. C'est en effet le roi-pontife invoquant Auromaze pour son peuple ou immolant le génie du mal, figurer par le lion fantastique, qui apparaît sur tous ces portiques et parle dans toutes ces inscriptions, dont les formules souvent répétées nous dispensent d'une longue analyse.

Sur la porte principale du palais se trouve inscrit le nom du fondateur.

« Darius, grand roi, roi des rois, roi des provinces, fils d'Hystaspe, Achémenide, a construit ce palais. »

Au milieu de la grande plate-forme se déploie, sous le titre royal, une nouvelle énumération de provinces qui se rapporte sans doute à l'an 500, au milieu du règne de Darius, après son expédition dans l'Inde, avant celles de Scythie et de Grèce. On y remarque des noms nouveaux que nous retrouverons plus tard augmentés et étendus encore dans celle qui surmonte son tombeau. Sur l'autre face se lisent les mots suivants, où respire sa prédilection pour la Perse, centre de ses états, patrie de ses ancêtres :

« Le grand Auromaze, le plus puissant des dieux, a donné à Darius la dignité royale et a affermi son pouvoir.

« Cette province de Perse, si belle, si riche en chevaux, si

riche en hommes, grâce au grand Auromaze et au roi Darius, elle n'a rien à craindre des ennemis.

« Qu'Auromaze et les dieux tutélaires daignent m'accorder leur assistance, et préserver cette province de Perse de toute discorde, de tout outrage, de tout mensonge! »

Une autre invocation au dieu suprême a été gravée par le même prince sur la colline d'Alwand en Médie.

Enfin voici l'inscription remarquable que Darius fit tracer avant sa mort, au milieu des sépulcres royaux du rocher de Naksh-i-Rustan, dans la plaine de Persépolis :

« Le grand dieu Auromaze a créé cette terre, a créé ce ciel, a créé les mortels, a fixé le sort des mortels. Il a fait de Darius le roi des peuples et le législateur des peuples.

« Je suis Darius, grand roi, roi des rois, roi de provinces populeuses, souverain de cette vaste terre, fils d'Hystaspe, Achémenide, Perse et fils de Perse, Arien et de race arienne.

« Par la grâce d'Auromaze, j'ai acquis, outre la Perse, ces provinces que j'ai gouvernées, qui m'ont payé tribut, qui ont exécuté mes ordres, et ont joui de mes dons : la Médie, la Susiane, la Parthiène, l'Arie, la Bactriane, la Sogdiane, la Chorasmie, la Drangiane, l'Arachosie, la Satagydie, la Gandarie, l'Inde, les Saces de l'Himavat, les Saces du Tigre, la Babylonie, l'Assyrie, l'Arabie, l'Egypte, l'Arménie, la Cappadoce, la Spartie, l'Ionie, les Saces d'outre-mer : Scudres, Ioniens, Tacabares, Putiens, Kusiens, Madayes, Grecs [1]. »

Arrêtons-nous d'abord au début de ce document si curieux, dernière proclamation de Darius à ses peuples, tracée probable-

[1] Nous citerons ici pour plus d'exactitude les noms persans du texte même : Pârsa, Mâda, Uvaja, Parthva, Hariva, Bâktharis, Sugda, Uvârazmis, Zaraka, Harauvatis, Thatagus, Gadâra, Hidus, Sakâ Humavadâ, Sakâ Tigrakhudâ, Bâbirus, Athurâ, Arabâya, Mudrâya, Armina, Katapatuka, Sparda, Yuna, Sakâ tyaiya parâdaraya : Skudra, Yunâ, Takabarâ, Putiyâ, Kusiyâ, Mâdaiyâ, Krakâ.

ment vers l'an 490, à l'apogée de cette puissance qui devait si rapidement décliner. L'exorde grave et solennel peint en traits imposants le pouvoir d'Auromaze, en même temps qu'il reflète sur Darius quelque chose de la majesté divine. C'est bien là le roi médiateur qui apparaît dans d'autres sculptures offrant le sacrifice au nom de tout l'empire sur l'autel dont le feu ne doit jamais s'éteindre. Darius proclame sa descendance royale, son origine persane et arienne; souvenir précieux de ce pays d'Arie, d'Iran, de Hérat actuel, patrie commune des Perses et des Indiens, qui tous deux s'appellent *arya*, ἄρειοι (excellents, dans les deux idiomes). Puis il constate une dernière fois l'immense étendue des états qu'il a ou reçus ou conquis. Trente pays apparaissent ici, dont huit ou dix étrangers à la liste inscrite sur le rocher de Baghistan, et ajoutés conséquemment par une soumission entière ou partielle au vaste empire de Cyrus et de Cambyse sous leur illustre successeur. Nous voyons d'abord la Gandarie et l'Inde, c'est-à-dire la vallée du haut et bas Indus, dont la conquête est attestée par Hérodote; puis les Saces ou Scythes d'Asie de race tatare, orientaux et occidentaux. Puis viennent les Saces ou Scythes d'outre-mer, nom sous lequel les Perses confondirent tous les peuples lointains qu'ils appelaient barbares, savoir : les Ioniens insulaires, de l'antique famille de Iavan; les Scudres (σκυθαι), les Tacabares (τοξοφοροι), qu'il faut chercher aux confins de la Thrace; les Putiens et les Kusiens, d'origine africaine d'après les noms bibliques de Phul et de Chus, hypothèse que confirme d'ailleurs l'invasion faite en Afrique par un des lieutenants de Darius ([1]). Enfin les deux derniers peuples rappellent des expéditions malheureuses, commencées toutefois avec quelque succès; car nous n'hésitons pas à reconnaître, dans les Madayes issus de Madaï, les Sarmates de l'Europe orientale, dont

([1]) Hérod. IV. 168.

quelques-uns sans doute, du fond de leurs déserts, rendirent hommage au roi que leur fuite allait vaincre; et dans les Krakas, les Γραικοι, Grecs du nord, Pélages de Macédoine, réellement tributaires de la suzeraineté persane à l'époque de la bataille de Marathon ([1]).

Ce n'est donc pas sans vérité que Darius a pu tracer, peu avant sa mort, même après la victoire des Hellènes, cet imposant tableau de sa puissance; et c'est avec un juste orgueil et une confiance bien excusable qu'il a pu ajouter, en parlant à ses sujets et à ses descendants :

« Auromaze m'a accordé cette terre; il m'en a fait roi, je l'ai consolidée. Si chacun observe les lois que j'ai établies, la tranquillité régnera dans le pays qu'a possédé le roi Darius. Elle te sera assurée, ô chef de la nation persane, et tu jouiras de la suprématie; elle te sera assurée, ô nation persane, et tu donneras à ton chef le bonheur.

« Tout a été fait par la grâce d'Auromaze; c'est lui qui m'a soutenu dans l'accomplissement de mon œuvre. Qu'il daigne encore me protéger, ainsi que ma maison et ce pays! O peuple, que la doctrine sainte, qui t'a été rendue, ne disparaisse plus; la loi pure que tu as reçue, ne l'oublie pas, ne la transgresse jamais! »

(1) Il est curieux de retrouver, parmi les peuples soumis à Darius, les noms de ces races primitives qui remontent aux patriarches bibliques et qui sont également inscrites sur les trophées des Pharaons. On peut aussi comparer à cette nomenclature instructive la liste beaucoup plus ancienne des nations déclarées infidèles par les sectateurs de Brahma. Elles étaient au nombre de douze, parmi lesquelles on remarque, selon l'orthographe sanscrite, les Yavanas, les Çakas, les Pâradas, les Pahlavas, probablement les Ioniens, les Saces, les Perses, les Parthes, à côté des Kâmbojas ou Camboges, des Tchînas ou Chinois, et d'autres peuples moins connus (Lois de Manus, X. 44.)

Il nous semble impossible de ne pas vénérer le monarque qui a tenu ce langage; et, si nous ne pouvons reconnaître dans Darius, dans ce législateur rigide qu'aveuglèrent trop souvent les passions, un type de perfection royale, un Alfred-le-Grand ou un Saint-Louis, il n'en est pas moins vrai que sa piété, son courage, sa justice, sa haute intelligence en font un des souverains les plus nobles, les plus illustres des anciens temps, le digne successeur de Cyrus, le digne antagoniste des héros de la Grèce.

Son fils Khsayârsà, Xerxès, fut loin de l'égaler, comme le prouvent les actes de son règne désastreux. Gardons-nous toutefois de lui attribuer toutes les folies cruelles dont l'accusent des ennemis qu'il menaçait d'une catastrophe dont n'a pu les sauver qu'un sublime désespoir. A défaut de grandes qualités, il apprécia du moins celles de son père, envers lequel il consacra partout l'expression de sa piété filiale. C'est ce qui ressort des inscriptions qu'on lit sur tous les monuments commencés par Darius et continués par Xerxès, à Alwand en Médie, à Van en Arménie, et surtout à Persépolis, qu'il orna de constructions nouvelles, comme le prouve, entre autres, cette légende écrite vers 480, alors que, vainqueur de l'Egypte, il préparait son expédition de Grèce :

« Le grand dieu Auromaze a créé cette terre, a créé le ciel, a créé les mortels, a fixé le sort des mortels. Il a fait de Xerxès le roi des peuples et le législateur des peuples.

« Je suis Xerxès, grand roi, roi des rois, roi de provinces populeuses, souverain de cette vaste terre, fils de Darius, Achéménide.

« Par la grâce d'Auromaze le roi mon père a construit ce palais. Qu'Auromaze et les dieux daignent protéger mes œuvres et les œuvres de mon père Darius ! »

Après la défaite de Salamine, où disparut son innombrable armée, la voix de Xerxès dut se taire, et bientôt lui-même succomba; mais on doit s'étonner que ses successeurs plus

heureux, Artaxerxe I, Darius II, Artaxerxe II, n'aient laissé à Persépolis aucun souvenir de leurs longs règnes. Ce silence ne peut s'expliquer que par la construction d'autres palais, résidences nouvelles de ces rois, soit à Suse, soit à Ecbatane, dont les ruines encore inexplorées laissent une grande lacune dans l'histoire. Ce n'est en effet que vers 350, sous le règne du sanguinaire Artakhsatrâ III, connu sous le nom d'Artaxerxe Ochus, que l'écriture cunéiforme reparaît sous ces portiques déserts, où ce prince, bourreau de sa famille, semble avoir voulu consigner des droits qu'il ne devait qu'au meurtre de ses frères, en traçant pompeusement sa généalogie royale :

« Voici ce que déclare Artaxerxe, grand roi, roi des rois, roi des provinces, roi de cette terre. Je suis fils du roi Artaxerxe, fils du roi Darius, fils du roi Artaxerxe, fils du roi Xerxès, fils du roi Darius, fils d'Hystaspe, fils d'Arsame, Achémenide.

« J'ai fait élever pour moi cet édifice. Que les dieux Auromaze et Mithra me protégent, ainsi que cette province et tout ce que j'ai fait ! »

C'est par cette liste concise mais authentique des rois de Perse, confirmation irrécusable de la chronologie des Grecs, que se terminent les inscriptions cunéiformes, auxquelles ne put rien ajouter le règne infortuné de Darius III, suivi, après Arbelles, d'un immense cataclysme et d'une transformation totale de l'antique génie oriental sous le sceptre victorieux d'Alexandre. Arrêtons-nous donc ici pour signaler en peu de mots la forme originale de l'alphabet, du vocabulaire et de la grammaire de l'idiome parse, reconstruit et comme ressuscité au souffle de la science moderne. L'alphabet, dont la fin de ce Mémoire offre la représentation graphique, contient une quarantaine de signes formés par la combinaison diverse des flèches ou coins auxquels il doit son nom. Mais, en considérant la valeur de chaque lettre telle qu'elle a été déterminée par MM. Lassen et Rawlinson, on voit qu'avec les trois signes *a*, *i*, *u*, qui résument toute la

vocalité, les consonnes, écrites différemment selon les voyelles qui les suivent, ne constituent réellement que 26 lettres de valeur et d'intonation distinctes, savoir : les liquides *y*, *v*; les gutturales *k*, *kh*, *g*, *q*; les palatales *ch*, *j*; les dentales *t*, *th*, *d*, *t'* ou *tr*; les labiales *p*, *f*, *b*; les nasales *ñ*, *n*, *m*; les sifflantes *s'* ou *sh*, *s*, *z*, *h*; la linguale *r* (à l'exclusion de *l*), et enfin le trait final qui sépare tous les mots persans. Cette simplicité dans les sons, malgré la multiplicité des signes, simplicité qui très-probablement se retrouvait chez les Assyriens et chez les Mèdes, rapprocherait de l'alphabet hébreu cette antique écriture des Perses, si la similitude d'origine, de prononciation et de flexions ne la mettait en contact plus direct avec celles du zende et du sanscrit, dont l'harmonieuse exubérance dénote un travail plus subtil. Qu'on les compare, et au premier coup-d'œil on verra quelles nuances délicates, marquées chez les Indiens, ont échappé aux Perses, et, par une conséquence nécessaire, quelles mutations de sons et de lettres une foule de mots ont dû subir en passant d'une nation à l'autre. C'est sur cette comparaison attentive que repose toute l'étymologie, non-seulement du sanscrit, du zende et du parse, mais du grec, du latin, du gothique, du slavon, et de toutes les langues de même famille (1).

Ces principes ressortent naturellement du simple aspect des noms de chefs rebelles et de provinces soumises que nous avons transcrits et traduits d'après les inscriptions des rois de Perse. Les noms de ces rois eux-mêmes nous en fournissent une preuve nouvelle, dont l'intérêt est rehaussé encore par leur sens

(1) Sans pouvoir entrer ici dans les détails nous remarquerons seulement que la voyelle *a* bref est virtuellement inhérente à toute consonne; que *h*, *th*, *k* en parse remplacent souvent *s* ou *ç* en sanscrit; que *d* ou *j* se met pour *h*; *z* pour *j*, et *fr* pour *pr*; que l'assonance nasale se supprime devant les consonnes; et que, par une transformation bizarre, la syllabe *uv* s'aspire comme *kv* zende ou *sv* indien.

étymologique. Ainsi Achéménes, Hakhâmanis, paraît signifier en sanscrit *sakhâ-manas*, cœur amical; Cyrus, Kurus, tire son nom du soleil (en zende *khursh*, en sanscrit *çûras* ou *sûras*) nom glorieux prédit par les prophètes ([1]). Cambyse, Kabujiya, est le bien-aimé (sanscrit *kâma-bhuj*); Berdis, Bardiya, l'éminent (s. *barhyas*); Hystaspe, Vistâspa, le noble coursier (s. *vistk'âçvas*); Darius, Dârayavus, le dominateur (s. *dhârayan*) ([2]). Xerxès, Khsayârsâ, est le sage de la terre (s. *ksay'arsis*); Artaxerxe, Artakhsatrâ, le roi parfait (*arthya-ksatras*). Cette dernière étymologie explique aussi le mot *khsâyathiya*, roi, si fréquent sur les légendes persanes, qu'il a heureusement servi à éclaircir en rappelant le type du chef indien; de sorte que la célèbre inscription de Cyrus : *Adam Kurus Khsâyathiya Hakhâmanisya*, se traduirait littéralement en sanscrit et même en grec : *Aham Çuras Ksatriyas Sakhâmanisyas* : Εγων Κυρος κτεατηρ Αχαιμενησιος.

Le vocabulaire parse, tel qu'il ressort des textes restreints qui survivent, est en effet intimement lié au vocabulaire indo-européen, légèrement entremêlé d'hébreu, comme le prouvent d'une manière évidente les pronoms, les préfixes, les noms et les verbes, dans leurs racines et dans leurs dérivés, dans leur forme simple et composée. Nous comparerons seulement, pour exemple, au sanscrit, au latin et au grec, selon leur orthographe spéciale, les pronoms personnels : *adam, mâ* (*aham, mâ*; ἐγω, με, *ego, me*); *tuvam, thuvâ* (*tvam, tvâ*; τυ, τε, *tu, te*); les pronoms démonstratifs : *iyam, iyâm, im* (*ayam, iyam, idam*; *is, ea, id*); *hya, hyâ, tya* (*sa, sâ, tad*; ὁ, ἡ, το); les préfixes : *ava* (*apa*, ἀπο, *ab*); *ham* (*sam*, συν, *cum*); *fra* (*pra*, προ, *præ*); *parâ* (*parâ*, παρα, *per*).

La déclinaison, non moins rapprochée malgré sa physiono-

([1]) Esaïe, 45 : *Kores a me electus.*

([2]) Hérodote : Δαρειος ὁ ἑρξειης.

mie spéciale, offre au nominatif masculin la finale *a*, sans assonance sifflante comme en zende, au féminin *á* long, au neutre *am*. L'assonance nasale reparaît aux accusatifs des trois genres, et les autres cas ne sont tous que des modifications du sanscrit. Quant au type de la conjugaison, il se trouve tout entier dans le verbe substantif : *amiya*, *ahya*, *astiya*, *amahya*, *ahatá*, *hatiya* (*asmi*, *asi*, *asti*, *smas*, *stha*, *santi*; ἐμμι, ἐσσι, ἐστι, ἐσμεν, ἐστε, ἐντι; *sum*, *es*, *est*, *sumus*, *estis*, *sunt*). Les rapports avec le persan moderne, avec le gothique, le tudesque, le slavon, sont souvent plus intimes encore. Mais ce serait dépasser les bornes de ce Mémoire que de citer les preuves qui surabondent [1].

Ce rapide aperçu suffira pour prouver que les Perses, éclipsés par les Grecs dans les arts de la paix et de la guerre, avaient été, comme les Indiens, comme les peuples de Phrygie et de Thrace, les prédécesseurs de naissance, de langage, de civilisation de ces fiers et brillants vainqueurs qui les flétrirent du nom de barbares.

C'est ainsi que se révèle à nous une phase historique inconnue; que, du milieu de ses ruines imposantes, l'Orient surgit après un long sommeil, pour retracer dans son style lapidaire les grandes pensées de nos ancêtres, pour renouer la série des siècles par celle des inventions humaines et des révolutions des empires. C'est ainsi que, par une transmission féconde, par le vivant contact du langage et des mœurs, la Perse se rattache à la Médie et à l'Inde; celles-ci à l'Assyrie et à l'Egypte, ces antiques stations des Hébreux. Il semble qu'un charme irrésistible ramène vers ces études curieuses par lesquelles l'humanité retrouve, pour ainsi

[1] Nous signalerons seulement quelques mots persans composés, remarquables par leur physionomie toute hellénique : *uvaspa* riche en chevaux (εὔιππος); *umartiya*, riche en hommes (εὔβροτος); *hamapitá*, de même père (ὁμοπάτωρ); *hammatá*, de même mère (ὁμομήτωρ); *upastá*, soutien (ὑπόστασις); *framáná*, précepte (προμήνυσις); *parikara*, environnant (περιχειρής); *paruzana*, populeux (πολυγενής).

dire, ses lettres de noblesse, lettres écrites en signes indestructibles sur les palais, les tombeaux et les temples, sur la cime des rochers, dans le sein des montagnes, de l'Océan Indien à l'Atlantique, et que sans doute sanctionneront encore les mystérieuses légendes du Sinaï ([1]).

Privilége heureux de notre siècle, trop loué et trop décrié, mais marqué d'un caractère unique dans les fastes des destinées humaines! Grâce à ses audacieuses recherches, à ses explorations infatigables, à ses prodigieuses découvertes, le passé s'agrandit à nos yeux dans la même proportion que l'avenir, et les deux horizons s'harmonisent dans une unité merveilleuse. La grandeur du Dieu tout-puissant, qui resplendit sur l'univers, n'apparaît nulle part plus frappante que dans la force intellectuelle de l'homme, dont elle est l'intarissable source; et quel siècle, malgré nos écarts, a mieux pu apprécier cette grandeur? Si, dans une solennité récente à laquelle furent conviés tous les peuples, immense et glorieux concours de l'industrie, des sciences et des arts, chaque âme pieuse aimait à s'unir aux sons de ces orgues sonores qui célébraient l'Auteur de tout progrès, dispensateur des bienfaits de l'avenir, une autre voix, non moins puissante, s'exhale pour les esprits sérieux des muets monuments du passé. Elle nous enseigne par quelle route merveilleuse, parsemée d'ombres et de lumières, le Créateur a conduit chaque nation vers le but de sa mission terrestre; elle réfute le désolant système d'une longue barbarie primitive, négation de la Providence, pour nous montrer l'humanité pourvue dès son berceau de l'instinct du progrès, d'une sainte aspiration vers ce qui est juste et beau. Ainsi, franchissant rapidement les phases diverses d'une épreuve salutaire, l'homme a pu exercer son empire sur la nature brute et

([1]) On sait que des inscriptions nombreuses découvertes dans les vallées du Sinaï, et soumises maintenant à une étude spéciale, paraissent remonter par leur antiquité et par leur sens à l'époque biblique de Moïse.

rebelle ; ainsi le feu sacré, souvent voilé, jamais éteint, a passé, à travers les âges, de pays en pays, de nation en nation, du centre de l'Asie aux confins de l'Afrique, du midi de l'Europe à sa surface entière ; ainsi ravivé de nos jours au souffle bienfaisant du Christianisme, il rayonne à travers le monde, en Amérique, en Australie, prêt à réaliser en tous lieux cette dispensation paternelle qui, par une lutte incessante et féconde de la vertu contre le vice, de la vérité contre l'erreur, prépare tous les fils de la terre aux magnifiques révélations du ciel.

ALPHABET PERSÉPOLITAIN.

A, Â
I, Î
U, Û
Y (+ a, i, u)
V (+ a, u)
V (+ i)
K (+ a, i)
K (+ u)
Kh (+ a, u)
G (+ a)
G (+ u)
Ch (+ a, i)
J (+ a)
J (+ i)
Q (+ a)
T (+ a, i)
T (+ u)
Th (+ a, i, u)
D (+ a)

A médial ou final ne s'écrit pas.

D (+ i)
D (+ u)
Tr (+ a, i)
P (+ a, i, u)
F (+ a)
B (+ a, i, u)
Ñ (+ a)
N (+ a, i)
N (+ u)
M (+ a)
M (+ i)
M (+ u)
H (+ a, i, u)
Ṣ (+ a, i, u)
S (+ a, i, u)
Z (+ a, u)
R (+ a, i)
R (+ u)
— final.

Le signe + signifie avec ou devant.

Exemple.

ESSAI

SUR LA

MYTHOLOGIE DU NORD.

Lyon. — Imp. Dumoulin et Ronet, rue Centrale, 20.

9

ESSAI

SUR LA

MYTHOLOGIE DU NORD,

PAR

F. G. EICHHOFF,

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE LYON,
ANCIEN PROFESSEUR SUPPLÉANT A LA FACULTÉ DE PARIS,
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT.

LYON.

IMPRIMERIE DE DUMOULIN ET RONET, LIBRAIRES,
Rue Centrale, 20 (allée de l'Homme d'Osier).

1851.

ESSAI

SUR LA

MYTHOLOGIE DU NORD.

Présenté à l'Académie nationale de Lyon, le 16 Juillet 1850.

par F. C. EICHHOFF.

I.

L'ancienne mythologie du nord, qui s'est surtout manifestée dans les premiers siècles de notre ère en opposition aux fables brillantes de la Grèce et de l'Italie, avait son centre dans la vaste contrée qui s'étendait du Rhin aux Carpathes et du Danube à la Baltique, contrée hérissée de forêts, sillonnée par d'impétueux torrents et bordée par des plages stériles, faisant face, au-delà des mers, à des îles mystérieuses et sauvages.

C'était là qu'habitaient les Germains, race forte et énergique, à la taille élevée, aux cheveux roux, aux yeux bleus et farouches, ainsi que les dépeint Tacite, leur éloquent panégyriste. Avant lui, César, conquérant de la Gaule, limitrophe de la Germanie, les a signalés sous les mêmes traits; et, quatre siècles plus tôt, Hérodote, dans sa peinture si animée des Scythes possesseurs de l'Europe orientale, avait déjà esquissé les contours de l'admirable tableau de Tacite.

Rudesse de mœurs, mais droiture et franchise; croyances aveugles, mais vivement senties; fidélité à la foi conjugale, dévouement sans bornes à leurs chefs; esprit d'association et de hiérarchie, de poésie et d'héroïsme; soif ardente de gloire et de conquêtes, telles étaient les qualités dominantes de ces peuples encore barbares, mais déjà dignes de donner aux Romains, corrompus par la prospérité, de graves leçons et des craintes incessantes, présages d'une immense catastrophe.

L'historien, dont le regard prophétique semblait lire cet inflexible arrêt porté contre Rome criminelle, trace avec une secrète terreur le portrait de cette race inconnue. Il croit les Germains aborigènes, nés sur le sol où Rome vint les combattre et aiguillonner leur valeur. « En effet, dit-il, sans parler des dangers d'une mer lointaine et orageuse, qui aurait pu songer à quitter l'Italie ou l'Afrique ou l'Asie pour un pareil pays (1)? » Son opinion est juste à l'égard du midi, des bords riants de la Méditerranée, dont les heureux colons n'ont pu chercher le nord. Mais l'Asie, dans son contour immense, ne comprend-elle pas tous les climats, toutes les productions, toutes les races? N'est-ce pas du haut de ce vaste plateau couronné de montagnes colossales, arrosé par des fleuves gigantesques, que sont descendus, dans des siècles dont la trace est maintenant perdue, les ancêtres des Celtes, des Germains, des Grecs et des Romains eux-mêmes? N'est-ce pas l'Asie qui a peuplé le globe? Tacite sans doute pouvait l'ignorer; mais avec sa consciencieuse bonne foi, il fournit lui-même une preuve frappante à l'appui de ce fait maintenant avéré.

« Les Germains, dit-il, se croient issus du dieu Tuisto ou Teuto, fils de la terre, et père de Mannus, leur législateur. « Ailleurs il ajoute : « Ils honorent Hertha, la terre, mère commune des mortels. » Nous avons donc ici trois noms qui, dans l'ancien

(1) Tacite, *Germania* 2, 4.

tudesque comme dans l'allemand moderne, ont une valeur fondamentale et positive. Or, si, nous tournant vers l'Orient, nous longeons les côtes de la mer Noire, puis les gorges du Caucase et du Taurus jusqu'aux cimes de l'Himalaya, d'où s'échappent l'Indus et le Gange, que rencontrerons-nous sur leurs bords? Un idiome parlé de temps immémorial par un peuple venu du centre de l'Asie, et chez lequel le mot *irâ*, terre, correspond au grec ερα, à l'hébreu *arts*, à l'allemand *ertha* où *erde*; chez lequel *deityas*, géant, fils de la terre, rappelle le grec τιταν et l'allemand *teut* et *teutsch*; chez lequel enfin *manus*, premier homme, et *manusyas*, humain, coïncident d'une manière intime avec les mots allemands *man* et *mensch*, d'où est venu entre autres le mot *german*, homme d'armes, le nom national des Germains.

Ces rapports d'ailleurs se fondent, non sur trois mots seulement, mais sur des milliers d'éléments, verbes, noms, pronoms, particules, qui sont évidemment analogues, par une gradation régulière soumise aux lois de l'euphonie, dans les idiomes gréco-romains, celtiques, slavons germaniques, et dans le parse, le zende, le sanscrit, les antiques idiomes de l'Indo-Perse. Et quel doute pourrait subsister quand les faits parlent si haut d'eux-mêmes? Quand nous reconnaissons dans les traits des Indiens, des Persans, des Caucasiens, des caractères tout-à-fait identiques à ceux des peuples de l'Europe, caractères différents du type chinois, du type malais, et même des types turc et arabe, répandus dans le reste de l'Asie? Quand nous voyons d'ailleurs, à toutes les époques de l'histoire, la tendance continuelle des nations à se porter d'orient en occident, et les routes tracées par la nature elle-même, à travers l'Asie mineure et le Bosphore, le long de la mer Caspienne et de la mer Noire; quand enfin toutes ces inductions correspondent à l'analogie des langues?

La linguistique et la physiologie s'unissent pour nous montrer l'Europe occupée, dès les premiers siècles, par six groupes

ou familles de peuples formées par des migrations successives. Au sud-ouest des Ibères, venus sans doute par le littoral de l'Afrique et se rattachant au type arabe ou numide; au nord-est les Finnois, descendus de l'Oural, et se rattachant au type turc ou tartare. Au midi les Pélages, homogènes aux Thraces, aux Hellènes, aux Etrusques, aux Latins; à l'est les Venèdes, ancêtres des Slaves; à l'ouest les Celtes, et au nord les Germains, qui doivent surtout nous occuper ici, et que leurs traits, leurs idiomes, leurs croyances unissent aussi intimement que les Grecs mêmes à la race indo-persane ou plutôt indo-européenne, répandue depuis l'Himalaya jusqu'en Sicile et en Islande.

Les Teutons ou Germains dont l'origine se confond avec celle des Scythes de l'Asie, ont dû se répandre en Europe à la suite des Galls et des Cimbres, les deux branches de la famille celtique, et végéter pendant de longs siècles dans leurs retraites inaccessibles, avant qu'un phénomène soudain, une grande inondation, une invasion armée, poussât sous Teutobog leurs hordes aventureuses, unies à celles des Cimbres, sur le colosse romain, qui défia d'abord leurs efforts et brisa cette ligue redoutable, mais qu'ébranla bientôt la valeur d'Arminius et l'audace incessante de ces tribus guerrières dont Tacite devina les hautes destinées.

Il montre les Germains, d'après leur propre histoire, partagés anciennement en trois groupes, les Ingevones, les Hermvones, les Istevones, habitant soit en deçà, soit autour, soit au-delà de la sombre forêt Hercynienne, qui couvrait tout le milieu du pays. Enumérant ensuite les principales tribus, il cite, dans la Germanie propre, les Bataves à l'embouchure du Rhin; les Tenctères et les Chamaves, le long du fleuve; les Cattes plus près de la forêt; les Frisons sur la plage maritime. Plus loin les Chauques et les Chérusques aux bords de l'Elbe et du Weser, et les Cimbres dans la presqu'île de leur nom. Au centre dominait de son temps la vaste confédération des Suèves, dont la suprématie s'étendait du Danube jusqu'à la Baltique, d'un côté sur les Semnons, les

Longbards, les Angles, auxquels Ptolémée ajoute les Saxons et les Dancions; de l'autre sur les Marcomans, les Oses, les Lygiens, les Gothons. Au sud de ceux-ci s'étendaient la Norique, la Vindélicie, la Pannonie, dont les tribus parlaient un autre idiome; au nord, les Suions, les Sitons, les Estyens végétaient sous les glaces polaires, non loin des Venèdes et des Finnois ([1]).

Quelles étaient les croyances religieuses de ces peuples dans le premier siècle de notre ère, en présence des pompes du paganisme grec, à l'apogée de la puissance romaine? Le grand historien va nous l'apprendre.

« Les Germains du nord, dit-il, adorent Hertha, la terre, comme la mère commune des mortels. Ils croient qu'elle intervient dans les affaires humaines et visite quelquefois les nations. Dans une île de l'Océan est un bois consacré et, dans ce bois, un char couvert dédié à la déesse. Le prêtre seul a le droit d'y toucher; il sait le moment où la déesse est présente dans le sanctuaire. Elle part aussitôt traînée par des génisses, et le prêtre la suit avec une vénération profonde. Ce sont alors des jours d'allégresse; c'est une fête solennelle pour les lieux où elle daigne accepter un asile. Plus de combats, plus d'armes; le fer est soigneusement caché; c'est le seul temps où ces tribus connaissent et apprécient la paix. Mais bientôt le prêtre ramène dans son temple la déesse rassasiée de la vue des mortels; le char et ses voiles sont plongés dans un lac solitaire où se baigne, disent-ils, la déesse elle-même. Des esclaves s'acquittent de cet office, et aussitôt le lac les engloutit. Une secrète terreur et une sainte ignorance couvrent ainsi cet imposant mystère qu'on ne peut contempler sans mourir ([2]). »

Après ce récit remarquable, dont la scène paraît être l'île de Héligoland située en face des bouches de l'Elbe, suivons notre

([1]) Tacite, *Germ.* 28 à 46. — Ptolémée, *Geogr.* II. 11.
([2]) *Germ.* 40.

guide consciencieux dans le reste de la Germanie pour en recueillir les croyances partout faciles à reconnaître à travers le prisme erroné mais transparent de la mythologie romaine.

César avait dit des Germains : Ils n'adorent d'autres dieux que les objets visibles ; le soleil, le feu, la lune ([1]). Tacite ajoute en le rectifiant : « Le plus grand de leurs dieux est Mercure, auquel dans certains jours, ils immolent des victimes humaines; à Hercule et à Mars ils offrent des animaux. » « C'est Hercule, dit-il ailleurs, qu'ils chantent en marchant au combat. Ils prétendent même que, bien loin sur leurs côtes, existent des colonnes consacrées à ce dieu. Certaines tribus vénèrent Isis qui a un vaisseau pour emblème. D'autres rendent un culte à deux jumeaux désignés sous le nom d'Alci. Tous leurs sacrifices ont lieu dans les forêts sous les grands arbres, qui leur inspirent une religieuse terreur par la pensée d'un dieu invisible et présent ([2]). »

Enfin, parvenu jusqu'au cercle polaire, jusqu'aux bornes de la Scandinavie, il décrit ainsi l'Océan glacial : « *Trans Suionas aliud mare pigrum ac propè immotum, quo cingi cludique terrarum orbem hinc fides, quòd extremus cadentis jàm solis fulgor in ortus edurat, adeò clarus ut sidera hebetet. Sonum insuper emergentis audiri, formasque deorum et radios capitis adspici, persuasio adjicit. Illùc usque, et fama vera, tantùm natura* ([3]). » Cette mer stagnante, immobile, dernière ceinture du globe terrestre, cet éclat du soleil couchant qui efface la lueur des étoiles, ces sourds gémissements des vagues, ces feux et ces reflets fantastiques qui ressemblent aux roulements d'un char céleste et aux formes vaporeuses des dieux, ce chaos, ce vide de la nature qui s'arrête et expire sur ces bords, tout ce que Tacite nous dit des croyances scandinaves et des merveilles qui, dans ces lieux d'horreur, saisissent l'âme d'une crainte religieuse, se retrace en gigantesques images dans l'austère mythologie de l'Edda.

([1]) César, *de Bello Gallico*, VI, 21.—([2]) *Germ.* 9, 34, 43.—([3]) *Germ.* 45.

Avant toutefois d'en commencer l'analyse, transportons-nous au quatrième siècle, après le règne de Constantin, et voyons ces peuples aguerris par leurs luttes, enorgueillis par leurs succès, refoulés tout-à-coup de leurs antiques demeures par une nuée d'ennemis sauvages qui les lancent, éperdus et furieux sur toutes les provinces de l'empire. Les Huns, venus des frontières de la Chine, franchissent l'Oural et se jettent sur les Goths qui, sous leur roi Hermanric, venaient de conquérir la Sarmatie. Ceux-ci trop faibles pour résister à leurs sanguinaires agresseurs, doivent opter entre la fuite ou l'esclavage; et, pendant que les Goths de l'est s'incorporent en partie aux vainqueurs, les Goths de l'ouest passent le Danube et réclament des Romains un asile. Valentinien venait de repousser les peuples de la Germanie antérieure, quand Valens, attaqué par les Westgoths, périt à la bataille de Nicée. La magnanimité de Théodose arrête un instant l'invasion; mais elle recommence plus terrible sous ses pusillanimes successeurs. Alaric prend et saccage Rome, les Westgoths inondent et la Gaule et l'Espagne. Bientôt toute la masse des Germains envahit à la fois l'Italie: Radegaise est tué par Stilicon, mais les débris de cette immense armée, Suèves, Burgondes, Vandales, Alains, se disséminent dans les provinces dont les liens se brisent de toutes parts. Les Suèves et les Alains s'établissent en Espagne, les Vandales sous Genseric en Afrique, les Burgondes sous Gondicaire, dans l'ouest de la Gaule, pendant que les Francs, les riverains du Rhin, soumettent à leurs armes tout le nord.

Les Huns cependant, conduits par Attila maître de toute l'Europe orientale, entraînant à sa suite des milliers d'auxiliaires, menacent la Grèce, la Gaule et l'Italie. La mémorable bataille de Chalons, gagnée par le patrice Aétius avec le secours du roi franc Mérovée, sauve la civilisation européenne sans arrêter la chute de l'empire d'Occident. Rome, foulée par les nations, voit bientôt le sceptre des Césars tomber des mains d'un faible enfant dans celles du Hérule Odoacre. Son illustre rival Theuderic,

le plus sage des conquérants barbares, fait respecter en Italie la domination des Ostgoths qui corroborent les grandes institutions établies par le peuple-roi. Dans la Gaule, Clovis, guerrier farouche mais appelé par un heureux destin à défendre la foi catholique menacée par les sectaires ariens, étend la terreur de ses armes sur les Alemans, les Burgondes, les Westgoths, et fonde vers l'an 500 la monarchie française en face de cette île de Bretagne qui échappait aussi à la puissance romaine, au moment où les Cymres ou Bretons, harcelés par les Gaëls de l'Ecosse, appelaient les Saxons et les Angles, auxiliaires formidables qui furent bientôt leurs maîtres. Ainsi la Germanie s'ébranle de toutes parts pour achever la conquête de l'Europe; et, lorsque l'empire d'Orient, relevé par l'héroïsme de Bélisaire, parvient à ressaisir l'Afrique sur les Vandales et l'Italie sur les Ostgoths, les Longbards, sous la conduite d'Alboin, lui ravissent de nouveau l'Italie; la Gaule reste soumise aux Francs; l'Espagne aux Suèves et aux Westgoths; la Bretagne aux Anglo-Saxons. Rome désarmée s'abrite sous la croix devant laquelle se prosternent les barbares, et l'aigle des Césars, humiliée et vaincue, n'a de refuge qu'à Constantinople.

Ainsi la race germanique avait envahi tout l'empire; une force secrète, irrésistible, l'avait poussée du fond de ses retraites, du haut de ses montagnes et de ses écueils, sur cette monarchie colossale dont les chaînes étreignaient l'ancien monde; force merveilleuse, mission providentielle, puisque ces germes de vertus, que conservèrent intacts les fiers enfants du nord au milieu même de leurs luttes homicides, devaient raviver l'arbre antique émondé par le fer et la flamme, et, au souffle fécond du christianisme, s'épanouir en fruits immortels. Mais quels furent dans ces premiers temps, sous l'influence des passions aveugles, les convictions ardentes, les croyances enthousiastes qui animèrent ces belliqueuses tribus? Chez laquelle des nations conquérantes se montrent-elles avec le plus d'éclat?

II.

La plus grande des nations germaniques est sans contredit celle des Goths. Que l'on considère ses conquêtes, ses institutions ou ses mœurs, on la voit se signaler partout par une glorieuse initiative et laisser une trace ineffaçable alors même qu'elle s'éclipse à nos regards. Nation nomade par excellence, puisque, du centre de l'Asie, des lointaines vallées de la Perse et des flancs de l'Himalaya, nous la voyons s'avancer victorieuse au Pont-Euxin, à la Baltique et jusqu'aux bouches du Tibre et du Tage. Tout fait voir en elle l'arrière-garde de la grande migration des Germains, arrière-garde aguerrie, éclairée, par un plus long séjour en Orient au milieu des tribus scythiques en contact avec l'empire des Perses. Plus versés dans les arts utiles, plus avides de progrès et de gloire, plus enthousiastes dans leurs croyances et plus confiants dans leur avenir, les Goths durent facilement dominer, dès leur apparition en Europe, les peuples de même race plus rudes et plus barbares qui précédèrent leur marche vers le nord.

Dans l'admirable description qu'Hérodote nous donne de l'Europe orientale au cinquième siècle avant notre ère, il place à la droite du Danube, en face des Scythes, la nation des Gètes, qu'il assimile aux habitants de la Thrace, mais qui, d'après son propre témoignage, se distinguait d'eux par ses mœurs, ses traditions religieuses et guerrières. C'est au milieu des Gètes qu'avait vécu, à une époque reculée et inconnue, le législateur Zalmoxis, dont la disparition dans une sombre caverne et la réapparition après plusieurs années symbolisa l'immortalité aux yeux de ses sectateurs enthousiastes, qui se précipitaient sur leurs lances pour hâter leur affranchissement.

C'est parmi eux que s'étaient montrées les vierges hyperboréennes venues des extrémités du nord où le soleil semble achever sa course, pour apporter l'offrande sacrée au temple d'Apollon à Délos. C'est enfin sur les bords du Danube qu'entre plusieurs divinités étrangères dont les attributs rappelaient aux Grecs ceux de Mars, de Bacchus et de Diane, la plus puissante, celle qu'adoraient les rois et dont ils se prétendaient issus, apparaissait sous les traits de Mercure (1).

Cent ans plus tard Pythéas de Marseille, premier explorateur du nord, signale auprès des Teutons ou Germains, les Guttons établis sur la Baltique, à l'embouchure de la Vistule (2). En rapprochant ces deux témoignages de ceux des auteurs subséquents nous voyons les Gètes, courbés un instant sous le joug de Darius I, se relever et résister avec courage à Alexandre et à ses lieutenants. Nous les voyons traverser le Danube, arrêter l'invasion des Sarmates, et former, un siècle avant notre ère, sous leur roi Berebiste, une confédération redoutable qui subsista jusqu'au temps où Trajan les refoula de la Dacie vers les Carpathes. D'un autre côté les Guthes ou Gothons que Tacite et Ptolémée signalent près des Venèdes, en face de la Scandinavie, s'étaient montrés dès le règne de Tibère, au pied des mêmes montagnes, sur les frontières des Marcomans. Tout semble indiquer dans cette route qui longe le Dniester et la Vistule, l'antique lien qui réunit entre elles, dans des temps inconnus à l'histoire, les stations successives de cette nation illustre qui devait régénérer l'Europe. Ce qu'Ovide nous raconte des Gètes avides de poésie et de combats; ce que Tacite dit des Gothons soumis à des chefs qui ne règnent que par l'ascendant du courage; ce que les légendes scandinaves attribuent à l'influence des Guthes, fondateurs d'une religion guerrière, semble coïncider en un portrait unique plein de grandeur et d'énergie, vivifié par les brillants reflets du symbolisme orien-

(1) Hérodote, IV, 32, 94; V, 7.—(2) Pline, XXXVII. 11.

tal. Et dans ces vierges du nord douées d'une sorte d'intuition céleste, dans ce culte de Mercure préféré à tous les autres dieux par les chefs riverains de la mer Noire aussi bien que par ceux de la Baltique, dans ce législateur mystérieux qui appelle les Gètes au bonheur par le sacrifice de leur vie, qui ne croirait reconnaître clairement et les Valkyries scandinaves, et le culte d'Odin et des Ases, et la fureur belliqueuse des braves qui s'immolent pour revivre avec eux? Il n'est pas jusqu'au nom de Zalmoxis, inexplicable aux yeux des Grecs, qui n'ait un sens à ceux des Germains comme surnom d'un génie suprême, ainsi que nous le verrons à l'instant, sans prétendre toutefois trancher une question si controversée ([1]).

C'est d'ailleurs sur les frontières des Gètes que nous voyons paraître au troisième siècle ces essaims menaçants de Goths qui harcèlent les légions romaines et dont l'audace pousse au combat toutes les autres tribus germaniques. Au milieu du siècle suivant ils s'élancent contre les Venèdes et s'emparent de toute la Sarmatie sous leur puissant roi Hermanric, le glorieux aïeul des conquérants de Rome, au règne duquel remonte l'histoire de Jornandès. Quelles étaient alors les croyances de cette vaste nation toute païenne, tout imbue encore des souvenirs apportés par elle de l'Orient? L'histoire en dit peu de chose, sinon qu'ils honoraient leurs dieux à l'ombre des forêts séculaires, qu'ils croyaient à l'immortalité de l'âme et aux rétributions d'une autre vie, qu'ils offraient des sacrifices sanglants pour connaître les arrêts du destin, qu'ils mêlaient aux louanges de leurs divinités celles de leurs guerriers les plus célèbres, et entonnaient en marchant au combat le bardit triomphal des Germains ([2]). Pour connaître plus de détails et pénétrer plus avant dans leurs dogmes, il faut avoir

([1]) Voyez à ce sujet les savantes dissertations de Pinkerton et de J. Grimm, de MM. Ozanam et Guigniaut.

([2]) Jornandès, *De Rebus Geticis*, 10, 11.

recours à leur langue et aux traces imposantes qu'ils laissèrent dans le nord. Car eux-mêmes, les Goths du midi, surpris par l'invasion des Huns, violemment divisés et jetés en face de la puissance romaine qu'enfin ils devaient écraser, trouvèrent aux frontières de l'empire, pour premier présage de victoire, l'Evangile que l'évêque Ulfilas traduisit en 375.

Ce monument précieux, dont l'authenticité ne peut être révoquée en doute, et qui fut pour les Goths un foyer de lumière en même temps qu'une ancre de salut, nous montre leur idiome dans sa pureté native, précis, énergique, harmonieux, se rattachant d'une part, par descendance directe et transformation régulière des divers sons du même organe, au zende, au parse et au sanscrit, et avec eux au grec et au latin, aux dialectes slavons et celtiques ; de l'autre, aux dialectes germaniques, le tudesque, le saxon, l'angle, le scandinave. Dans cette vaste série de langues, toutes issues d'une même origine, la gothique forme l'important chaînon qui lie intimement à l'Inde, à la Perse et à la Médie, toute l'antique famille germanique sortie de ces lointaines régions et propagée à travers les siècles sur le sol qu'elle occupe encore. Car, pendant que les Goths, entraînant à leur suite une foule de tribus belliqueuses, fondaient en Italie, en Gaule et en Espagne ces royaumes florissants mais éphémères qui devaient s'affaisser sur eux-mêmes en projetant après eux une longue trace lumineuse, les peuples moins brillants mais plus vivaces auxquels échurent enfin les possessions romaines, laissaient en Germanie des tribus sédentaires qui perpétuaient leur nationalité. Ainsi, quatre siècles plus tard, sous le règne régénérateur de Charlemagne, nous voyons les Francs, conquérants de la Gaule, s'étendre des deux rives du Rhin à celles du Mein et de l'Escaut ; les Suèves ou Souabes occuper celles du Necker, les Boïares ou Bavarois celles du Danube ; les Thuringiens cantonnés dans le Harz. D'autre part les Saxons, établis sur les deux rives de l'Elbe, s'étendent de l'Oder au Weser ; les Frisons bordent les côtes jusqu'à la

Meuse; les Angles occupent la Grande Bretagne. Au nord, autour des îles de la Scandinavie, naviguent les Danois, les Norwégiens et les Suédois. Les divers idiomes de ces peuples, conservés dans des monuments écrits, forment avec le gothique une langue mère dont celui-ci est l'expression la plus parfaite, caractérisant les dialectes du nord, tels que l'angle et le scandinave, en opposition à ceux du midi représentés par le tudesque. Ne pouvant ici développer en détail cette progression curieuse de sons, opérée sous l'influence de climats, de mœurs, d'habitudes différentes, nous nous contenterons de transcrire, d'après Grimm, le tableau de la mutation des consonnes labiales, dentales et gutturales du grec et du latin en gothique et en tudesque, les autres consonnes ne variant guère, et les voyelles variant toujours.

Grec.	*Latin.*	*Gothique.*	*Tudesque* (1).
β	b	p	f
π	p	f	b, v
φ	f	b	p
δ	d	t	z
τ	t	th	d
θ	d	d	t
γ	g	k	ch
κ	c	h	g, h
χ	h	g	k

Le gothique, par sa formation régulière, la netteté de ses articulations, l'harmonie de ses désinences, la variété de ses flexions qui le rapprochent du grec et du zende, occupe sans contredit le premier rang parmi les anciens idiomes germaniques, étrangers

(1) Exemples : Gr. πατηρ, Lat. pater, Goth. *fadar*, Tud. *vatar*.— G. φερω, L. *fero*, Go. *baira*, T. *piru*. — Gr. δυο, L. *duo*, Go. *tvai*, T. *zuei*. — Gr. το, Go. *that*, T. *daz*. — Gr. θυρα, Go. *daur*, T. *tor*. — Gr. γενος, L. *genus*, Go. *kuni*, T. *chuni*.

encore aux développements d'une civilisation plus complète. Son riche vocabulaire abonde en radicaux, en noms et en verbes primitifs qui établissent d'une manière évidente sa filiation directe de l'Orient (1). Ainsi, pour ne parler que de termes spéciaux, le nom même des Goths, analogue à l'adjectif *gods* ou *gut*, bon, trouve comme lui son explication dans l'adjectif indien *çuddhas*, pur. Nous attribuerions volontiers la même origine au mot *guth*, dieu, en norwégien *gud*, en anglais *god*, en allemand *gott*, si une dérivation ingénieuse et plausible ne le rapprochait, comme le persan *khoda*, du zende *kvadat*, né de soi-même. Le nom symbolique de *anses*, donné par les Goths aux génies célestes, et dans lequel on reconnaît facilement les *Ases* des Scandinaves, les *Æsir* des Étrusques, et très probablement *Assar*, le dieu suprême des Assyriens, rappelle les mots indiens *asus*, souffle, *asuras*, génie, dans les Védas. Les noms de leurs princes célèbres, caractérisés par la terminaison *reiks* ou *ric*, latin *rex*, indien *râj*, roi, offrent des syllabes initiales non moins claires, qui nous montrent dans Theuderic, le roi de la nation, dans Alaric, le roi de tous, dans Hermanric, le roi des armées. Enfin les noms des Balthes et des Amales, dynasties royales des West-goths et des Ostgoths, trouvent leur explication naturelle dans les mots indiens *balî*, puissant, *amalas*, irrépréhensible.

La langue des Gètes du Pont-Euxin, si rapprochés des Goths par le nom, et que leurs migrations, leurs croyances et leurs mœurs semblent rapprocher plus encore, est trop imparfaitement connue pour qu'on puisse en tirer des inductions précises. Toutefois le nom de Zalmoxis, de ce législateur mystérieux si bien caractérisé par Hérodote, absolument inexplicable en grec, cesse de l'être dans les langues germaniques, si on le compare au gothique *sel-mahtis* ou au scandinave *sæl-matti*, mots composés

(1) Voyez à ce sujet les beaux travaux de J. Grimm, de Bopp, de Burnouf, et notre *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde*.

signifiant bon génie. Le nom du roi gète Berebiste s'interprète par le tudesque *bero-vesti*, signifiant ours robuste, d'une manière aussi satisfaisante que celui du roi suève Arioviste, par *ero-vesti*, champion robuste, ou ceux d'Arminius ou Herman, homme de guerre, et de Clovis ou Hlodwig, glorieux chef.

Ulfilas, en donnant aux Goths de Mésie sa précieuse traduction de la Bible, inventa en même temps un alphabet spécial composé de lettres grecques et latines, afin de les doter de l'écriture, qui jusqu'alors leur était inconnue, ainsi qu'à tous les peuples voisins. Il est vrai que d'antiques caractères issus de l'alphabet phénicien, importés, on ne sait comment, au milieu des tribus barbares, mais dont le sens énigmatique n'était connu que des chefs et des prêtres, servaient, de temps immémorial, aux sortiléges du paganisme. « Les Germains consultent le sort, dit Tacite, au moyen de petites branches d'arbre sur lesquelles on grave certains signes et qu'on jette pêle-mêle sur un linge blanc. On les prend ensuite au hasard, par trois fois, en succession diverse, et la combinaison des signes sert à formuler le présage [1]. » Ces signes étaient évidemment les runes mystérieuses du nord qu'on a retrouvées dans la Scandinavie, sur les rituels magiques, sur les pierres tumulaires, mais qui restèrent toujours ignorées du vulgaire. Ce fut donc un immense bienfait pour tous les peuples germaniques que la révélation simultanée de l'écriture et de la Bible, des lettres et du livre par excellence. Mais il en résulta aussi que toutes les traditions païennes, et les légendes mythologiques, et les chants populaires guerriers, et tous ces souvenirs primitifs dont aime à s'enrichir la science, ont disparu sous l'ascendant d'une civilisation supérieure. Les Goths, mêlés aux Romains et convertis au christianisme en Italie, en Gaule, en Espagne, trop éclairés pour rejeter des lois et des vérités si fécondes, et cependant trop arriérés pour se les approprier dans leur

[1] Tacite. *Germ.* 10. W. Grimm, *Deutsche Runen.*

langue, adoptèrent bientôt le latin dans leurs transactions officielles, dans leurs rapports privés, dans leur littérature. Ainsi les traditions primitives s'effacèrent promptement parmi eux, comme parmi leurs frères d'armes les Burgondes, les Francs, les Longbards, les Angles, incorporés à la famille celtique sous l'influence prépondérante de Rome.

La même transformation eut lieu en Germanie, où, du sixième au neuvième siècle, de pieux et zélés missionnaires répandirent activement l'Évangile, convertissant successivement les Suèves, les Boïares, les Frisons, jusqu'à ce qu'enfin de sa puissante épée Charlemagne renversât le colosse d'Irmensul, et complétât, par la soumission des Saxons, le triomphe du christianisme en Europe. Dès lors, toute la littérature de ces peuples, devenue essentiellement religieuse et soumise à l'austérité des cloîtres, ne laissa plus percer qu'à de rares intervalles les souvenirs de la gloire nationale, de l'enthousiasme ardent mêlé à tant d'erreurs, de l'antique héroïsme si entaché de sang. Ce n'est donc ni dans l'empire romain, qui, vaincu par les armes mais vainqueur par la foi, s'assimila ses nouveaux maîtres, ni dans la Germanie, civilisée dès le début du moyen âge, qu'il faut chercher les traces de ces dogmes étranges, de ces mythes bizarres mais profonds qui entourèrent le berceau de ces peuples et présidèrent à leurs premiers exploits. Pour les trouver il faut interroger une région plus lointaine, leur dernier sanctuaire.

III.

Portons les yeux au nord de la Germanie, au-delà d'une mer orageuse : deux presqu'îles, de grandeur inégale, s'allongent vers le cercle polaire. L'une, riche et fertile à sa base qui la rattache au continent, se termine en marécages incultes envahis journellement

par les flots ; l'autre, de formes plus austères, hérissée de montagnes, ombragée de forêts, sillonnée de grands lacs et de mines abondantes, s'abaisse graduellement vers le nord où recommencent les plaines marécageuses couronnées par d'affreux glaciers. Des îles environnées d'écueils remplissent l'intervalle des deux terres ; et plus loin, aux limites du globe, une grande île brumeuse et déserte, bouleversée par les feux souterrains, offre un dernier asile aux traditions barbares. Tel devait être, dans l'antiquité, l'aspect de la Scandinavie ; les états de Danemarck, de Suède et de Norwège, les îles de la Baltique et l'Islande, formaient alors un monde à part, inconnu au reste de l'Europe, et abandonné par les Germains eux-mêmes à ses rares et sauvages habitants.

Tout nous prouve que ces premiers colons appartenaient à deux familles distinctes ; d'un côté, les Celtes qui, sous le nom de Cimbres, occupèrent quelque temps la Chersonèse d'où ils se répandirent ensuite sur les rives de la Belgique et de la Grande Bretagne ; de l'autre, les Suomes ou Finnois venus de l'Asie boréale, de plaines plus tristes, plus désolées encore que les rocs de la Scandinavie. Là au moins ils rencontraient la mer, riche en désastres, mais riche en espérances, s'ils avaient su affronter ses dangers. Mais la race finnoise, trop grossière, trop brute encore dans ces temps reculés, ne tenta que des essais informes. En guerre contre une nature avare, luttant dans les forêts contre les bêtes féroces, ignorant l'usage des métaux, elle ne grandit qu'en force corporelle, et constitua ce peuple indompté, doué de ruse et d'énergie, mais hostile à tout progrès social, dont le souvenir redoutable domine tous les mythes scandinaves.

Une race plus souple et plus active, plus versée dans les arts utiles, envahit enfin leur retraite. Des tribus germaniques poussées du sud-est au nord-ouest par des migrations successives, occupèrent les côtes de la Baltique, pénétrèrent jusqu'au pied des Dofrines, et refoulèrent, après des luttes sanglantes, les premiers habitants vers le pôle. Quand s'opéra cette révolution, quelles en

furent les diverses périodes, c'est ce qu'il est impossible de préciser. Mais Tacite, ainsi que nous l'avons vu, distingue avec une exactitude merveilleuse, à côté des Cimbres de la Chersonèse, sur la mer du Nord les Angles, sur la mer Baltique les Suions et les Sitons; et, en face d'eux, à l'embouchure de la Vistule, les Gothons et les Oses, près des Venèdes et des Finnois.

Les croyances de ces peuples et leurs sombres emblêmes au premier siècle de notre ère, à l'apogée de la puissance romaine, nous les avons vus esquissés par le grand historien des Germains. Comparons-leur maintenant les traditions successives qui, transmises d'âge en âge dans les régions du nord, se révèlent à nos yeux, à dix siècles de distance, dans le code religieux de l'Edda.

En considérant attentivement ce vaste et mystérieux système dont l'examen a coûté tant de veilles, et dont l'explication est encore si douteuse, il nous semble y reconnaître à la fois une base cosmogonique et historique. La cosmogonie et les dieux élémentaires qui servent à figurer la création nous paraissent remonter, chez les Germains comme chez les Celtes, chez les Romains comme chez les Grecs, à l'antiquité la plus reculée, aux traditions primordiales de l'Asie, importées par les premiers colons. Les noms génériques au contraire appliqués, soit aux divers mondes, soit aux classes de génies qui les habitent, ont, selon nous, une valeur toute locale, qui représente en apparence les forces rivales de la nature, mais en réalité les diverses races qui ont passé sur cette mouvante arène. Ainsi, l'on a cru reconnaître avec assez de vraisemblance, dans les Alfes ou génies aériens que l'Edda place aux régions extrêmes, les Cimbres de famille celtique qui les premiers longèrent ces froids rivages; dans les Dverges ou nains des cavernes, les Lapons cachés dans les gorges des Dofrines. On retrouve avec plus de certitude dans les Iotes ou Thurses ou géants, les Finnois, colons permanents et défenseurs farouches de ces montagnes; dans les Vanes ou gnomes leurs adversaires, les Venèdes, ancêtres des Slaves. Dans les Manes ou hommes,

on reconnaît les Germains ou Normans, Angles et Suions de Tacite, Saxons et Dancions de Ptolémée, qui ont colonisé les côtes de la Baltique. Enfin les Ases, appelés aussi Guds ou dieux, représentent bien les Oses et les Goths, que ces deux écrivains signalent dans ces parages, où déjà Pythéas les avait entrevus, les Goths, dont la puissante influence finit par dominer toutes ces régions ([1]).

Nous avons fait ressortir les preuves qui semblent rattacher aux Gètes d'Hérodote cette nation active et conquérante, victorieuse au midi et au nord, pénétrée du souvenir vivace de la mythologie orientale. Quand vint-elle des gorges du Caucase et des rivages du Pont-Euxin porter ses armes en Germanie, envahir la zone boréale, combattre les tribus venèdes et en faire des auxiliaires forcés ; puis secourir les Manes ou Normans contre les agressions des Iotes ou Finnois, et, repoussant ceux-ci dans leurs déserts, imposer aux peuples reconnaissants ses lois, sa civilisation et son culte? C'est ce qu'il est impossible de préciser. Mais, soit qu'on place cette invasion après notre ère, soit qu'on la fasse remonter à la lutte de Mithridate contre les Romains, l'existence des Gètes ou Goths dans l'Asie et leur dissémination lointaine n'en sont pas moins antérieures à toute histoire. Peut-être pourrait-on y reconnaître l'expulsion des sectateurs de Boudha chassés de l'Inde et des confins de la Perse par le brahmanisme vainqueur, et portant à travers le monde, sous l'égide de leur foi guerrière, les noms respectés de leurs chefs assimilés aux dieux de leur patrie.

Selon les historiens scandinaves ([2]), les Goths ou Ases auraient

([1]) Les Oses, selon Tacite, parlaient le pannonien, dialecte de la Germanie orientale, dans lequel on a cru reconnaître le lithuanien ou le gothique. Il cite aussi le bourg d'*Asciburgium*, et Ptolémée une montagne du même nom, l'un près du Rhin, l'autre près de l'Oder.

([2]) Voyez les commentaires sur l'*Edda* par Graberg de Hemso et par Finn Magnusen.

eu pour roi le vaillant Sigge qui, entraînant après lui les Vanes limitrophes, aurait secouru les hommes du nord contre les géants des montagnes, parcouru en vainqueur toutes les îles, fondé en Suède la ville de Sigtuna, berceau d'Upsal, en Danemarck la ville d'Odensé, imposé partout sa religion, et promis les joies du Valhalla céleste à tous ceux qui comme lui sauraient mourir en braves. Accueillie avec enthousiasme, cette croyance grandit et s'étend; elle se propage dans toute la Germanie, mais son centre d'action est la région du nord, où le culte d'Odin ou Wodan, qui est le nom symbolique du vainqueur, pousse les peuples dans la voie des conquêtes à travers les plus affreux périls. Dominant à leurs yeux toute la terre, entouré des Ases ou chefs divinisés qui forment son cortége céleste, vainqueur des génies malfaisants quoique sans cesse sous leur menace, il résume pour les Scandinaves l'héroïsme qui affronte les obstacles, la persévérance qui les surmonte, la sagesse surtout qui les prévoit. Ce trait, qui est le plus saillant dans le caractère mythologique du dieu suprême, le rapproche, non moins que son nom Odin ou Wodan (dont la racine *odh* ou *wuth*, pensée, existe dans tous les dialectes germaniques) du Boudha des Indiens, génie de la sagesse, ainsi nommé du verbe *budh*, concevoir. Qui ne reconnaîtrait d'ailleurs Hermès ou Mercure, mentionné par Hérodote chez les Gètes et par Tacite chez les Germains, et dont l'Allemagne renferme tant d'idoles, dans ce dieu législateur, inventeur des runes et des arts, libérateur des âmes intrépides, auteur de la richesse et du bonheur? Son culte s'est, il est vrai, assombri dans le nord, où le succès s'achetait par le sang, où des victimes humaines lui étaient immolées; mais tel est le rapport intime qui unit entre elles ces trois divinités que, dans les trois mythologies, elles président à la même planète, et que le quatrième jour de la semaine, consacré au dieu romain Mercure et devenu notre mercredi, s'appelle en norwégien *odinsdag*, en anglais *wednesday*, en tudesque *gudenstag*, et en sanscrit *budhadina*.

Les autres divinités scandinaves les plus puissantes et les plus anciennes, celles qui président aux planètes et aux mois, offrent les mêmes analogies; et bien qu'on ne puisse retrouver leurs noms mêmes dans le panthéon indien ou hellénique, il est facile d'y démêler leurs traits et d'y reconnaître leurs attributs. Ainsi Thor, le dieu de la force, armé de son marteau terrible (du sanscrit *turas*, impétueux) est bien Hercule terrassant les géants et entassant sur eux les montagnes de basalte qui forment ses colonnes sur le Sund. Mais Thor ou Donar lançant la foudre est aussi Jupiter tonnant, et c'est ce dieu qu'il représente dans la planète qui lui est consacrée; car notre jeudi est en norwégien *thorsdag*, en anglais *thursday*, en allemand *donerstag*.

Son frère Balder, le dieu de la bonté (du sanscrit *bali*, excellent) offre des attributs d'Apollon dans son apparition éphémère sur le triste horizon scandinave, qui pleure si souvent son absence. Tyr ou Zio, dieu de la guerre, souvent représenté par un glaive nu, est Mars comme le signale Tacite; en effet, notre mardi s'appelle en norwégien *tysdag*, en anglais *tuesday*, en allemand *ziestag* ou *dinstag*.

Frigga ou Iordha, déesse de la terre, est la Cybèle mentionnée par Tacite sous le nom tudesque de Hertha. Freyr, dieu de l'abondance, se rapproche de Bacchus, qu'Hérodote cite avec Mercure et Mars parmi les divinités des Gètes. Sa sœur Freya, déesse de l'amour (en sanscrit *priyâ*, chérie) assimilée peut-être à Isis, est en même temps chez les Scandinaves le génie de l'étoile du soir, la planète de Vénus, dont le jour vendredi est appelé en norwégien *friadag*, en anglais *friday*, en allemand *freitag*.

Le soleil Sol ou Suna, et la lune Mani, dont le culte fut déjà remarqué par César, et qu'on retrouve peut-être dans les deux Alci ou Alfes signalés par Tacite chez les Germains, portent des noms analogues chez les Indiens et les Perses, chez les Grecs et les Romains, chez les Celtes et les Slaves. Leurs signes et leurs jours s'accordent donc naturellement partout; en effet, notre

dimanche, jadis jour du soleil, est en norwégien *sunudag*, en anglais *sunday*, en allemand *sontag*; notre lundi est en norwégien *manadag*, en anglais *monday*, en allemand *montag*.

Enfin un génie indécis, participant à la lumière et aux ténèbres, Loke, l'esprit tentateur, que les Angles nommaient Soeter, présidait au septième jour consacré à Saturne, à notre samedi, en anglais *saturday*, en allemand *samstag*, jour du sabat, en norwégien *laugardag*, jour des ablutions.

Nous n'ignorons pas que ces applications des divinités germaniques aux planètes et aux jours datent, comme celles des divinités romaines, d'une époque bien postérieure à l'établissement des dogmes religieux du Nord (1). Toutefois, nous avons cru devoir, avant d'entrer dans leur étude spéciale, fournir cette preuve des liens qui les rattachent à l'antique symbolisme oriental, à ces divinités astronomiques de l'Assyrie, de l'Egypte et de l'Inde qui ont produit celles de Rome et de la Grèce, celles des Germains, des Venèdes, des Celtes et des Ibères. Car il ne serait pas difficile de démontrer que les génies de la Scythie et de la Gaule, mentionnés par les écrivains latins, offrent avec ceux de la Germanie tantôt ressemblance d'attributs, tantôt identité de noms, attestant la même origine; et chez les Finnois mêmes et les Lapons, relégués aux extrémités du globe, quelques rayons de ces fables brillantes illuminent la nuit du chaos.

Quant aux dénominations qui chez les Scandinaves marquent les diverses classes d'être surnaturels, nous avons déjà retrouvé

(1) On sait que nos jours de la semaine ont été empruntés fort tard aux Chaldéens qui plaçaient la terre au centre du monde et rangeaient leurs planètes dans l'ordre suivant : Saturne, Jupiter, Mars, Soleil, Vénus, Mercure, Lune. En désignant chaque heure par le nom d'une planète, ce qui faisait pour 24 heures $7 \times 3 + 3$, ils donnèrent à chaque jour le nom de la première heure, et établirent ainsi cette succession bizarre qu'ils ont transmise à toute l'Europe moderne.

les Ases dans les Anses des Goths, qu'explique chez les Indiens le mot *asus*, souffle, génie, du verbe *as*, respirer, exister. Le nom des Iotes ou Iotun, géants, appliqué aux anciens Finnois, paraît signifier aborigènes, si on le rapproche du norwégien *getin*, du gothique *gitan*, du sanscrit *jâtas*, né, et de *jan*, produire. Le nom de Vanes, Vendes ou Venèdes, a été expliqué par le norwégien *unn*, le lithuanien *vandu*, eau, du sanscrit *und*, mouiller, et signifierait dans sa vaste extension, un peuple riverain, maritime. Le nom des Dverges, nains, gardiens des cavernes, trouve une interprétation assez plausible dans le norwégien *dyr*, le gothique *daur*, porte, du sanscrit *dvar*, couvrir. Celui des Alfes ou génies lumineux, dans le norwégien *læfi*, flamme, qu'on dérive du sanscrit *lêp*, jaillir. Celui des Hales ou ombres, dans le norwégien *hel*, gouffre, qui se rapporte au sanscrit *hul*, cacher. Quant aux Manes ou Normans, hommes du nord, leur nom, comme ceux des Germains, des Alemans, a sa source évidente dans le sanscrit *man*, penser, *manus* ou *manusyas*, être pensant.

Le norwégien ou ancien scandinave, relégué maintenant en Islande après avoir produit le danois et le suédois, comme le tudesque a produit l'allemand, le saxon le hollandais, l'angle l'anglais actuel, se rapproche du gothique par son vocabulaire, sa structure, ses flexions générales, mais en diffère par une touche plus sévère, une tendance plus forte aux contractions. Longtemps cette langue et ces chants populaires que les scaldes entonnaient dans les pompes religieuses ou au milieu des luttes guerrières, passèrent par tradition orale de siècle en siècle et de pays en pays, sans être fixés par l'écriture, malgré les vagues notions de l'alphabet runique. Cet alphabet applicable au langage, mais soigneusement caché par les prêtres et les chefs, depuis l'époque où ils l'avaient acquis sans doute par le contact des colonies romaines sur les côtes lointaines du Pont-Euxin, resta longtemps une science occulte, une source de sortiléges et d'exorcismes, emblème hostile au vrai progrès des mœurs et de la

civilisation nationale. Il ne fallut rien moins que le contact des missionnaires, la conversion des chefs, l'abdication des prêtres, la fuite du paganisme vaincu vers les îles et les glaces polaires, pour que les runes, enfin divulguées, parussent sur les pierres tumulaires, consacrant fréquemment en Danemarck et en Suède, rarement en Angleterre et en Allemagne, la mémoire de ceux qu'on pleurait et dont on rappelait les exploits. Les runes y apparaissent sous diverses formes, toutes issues du type phénicien et offrant de curieuses ressemblances avec l'ancien alphabet étrusque. Les runes primitives de la Suède sont au nombre de seize, avec quatre lettres supplémentaires, usitées surtout en Danemarck; les runes d'Allemagne s'élèvent à vingt-quatre; celles d'Angleterre s'élèvent jusqu'à trente par la modification des mêmes lettres. Toutes ont des noms significatifs, et, rangées dans un ordre bizarre, d'après la tradition consacrée, elles offrent une série d'images qu'une interprétation captieuse pouvait facilement plier aux circonstances afin de dominer les esprits. Nous avons vu comment, selon Tacite, s'opérait la divination; ces pratiques devinrent plus fréquentes à mesure que les hasards de la guerre, les luttes rivales, les invasions armées amenèrent des succès ou des revers, des désastres ou des conquêtes. La foi superstitieuse dut s'exalter alors ainsi que l'ardeur destructive. Les dogmes haineux, inflexibles, prévalurent sur les idées plus saines, sur les vérités consolantes contenues dans les formes symboliques; le paganisme scandinave devint une religion sanglante, et c'est sous cet aspect menaçant, qu'après une transmission de dix siècles, il apparaît à la postérité dans les pages imposantes de l'Edda.

Les runes jouent donc un grand rôle dans la mythologie du nord dont elles résumaient la sagesse aux yeux de l'ignorant vulgaire; mais, pour la transmission des légendes leur usage a été presque nul. Longtemps les dogmes religieux, les souvenirs héroïques ont passé de bouche en bouche et de famille en famille; longtemps ils ont retenti sur la harpe du scalde, excité au

combat les hordes dévastatrices, et charmé les veillées du pirate, avant d'être consignés par écrit. Il fallut, comme pour les runes elles-mêmes, qu'une catastrophe prochaine menaçât le paganisme afin que sa science traditionnelle fût enfin divulguée au loin, et que d'un côté les caractères magiques apparussent sur les pierres funéraires, que de l'autre le poème de l'Edda fût légué à la postérité.

Encore n'est-ce pas dans les deux péninsules, berceau de la nation scandinave et centre de sa vie orageuse, mais à travers les flots, aux limites du globe qu'a eu lieu cette révélation. L'Islande, terre de glace et de feu, où la sève paralysée s'arrête, où le sol dépouillé de verdure ne laisse voir pendant de longs mois qu'un givre épais ou des laves brûlantes qui se perdent dans une mer en furie, avait été peuplée au commencement du dixième siècle par une nombreuse colonie norwégienne qui fuyait l'autorité des rois et l'envahissement du christianisme. Relégués dans cet île solitaire, ces fugitifs y transportèrent leurs mœurs, leur vie aventureuse et leur langue énergique, qui s'altéraient en Danemarck et en Suède par le contact de la civilisation allemande. Ils y maintinrent surtout leurs croyances qu'ils défendirent le plus longtemps possible contre l'ascendant victorieux d'une lumière plus douce et plus pure; et, quand enfin l'Évangile, propagé par saint Boniface, saint Anschaire et leurs pieux disciples, finit par triompher en Islande vers la fin du onzième siècle, les dogmes scandinaves, assombris sous l'influence d'une nature désolée, trouvèrent un dernier interprète qui immortalisa leur souvenir.

Ce fut vers l'an 1100 que Sœmund Sigfuson, surnommé le Sage, issu de sang scandinave comme tous les colons de l'Islande, doué d'une mémoire prodigieuse et d'une vive inspiration poétique, pénétré des antiques souvenirs dont l'écho retentissait autour de lui, et s'indignant dans son patriotisme de les voir prêts à disparaître, consacra son zèle et sa science à les sauver d'un injurieux oubli. Sous le nom d'Edda, aïeule ou loi sacrée, il

publia le recueil de tous les chants mythologiques, didactiques, héroïques, conservés par la tradition orale depuis le huitième et même le sixième siècle. Il respecta leur vieux langage, leur rhythme poétique, leur teinte originale, et eut assez de tact pour n'y rien altérer; de sorte que l'étude de ce recueil précieux reporte les lecteurs jusqu'aux siècles antiques où remonte son inspiration. Le sujet dominant est la louange des Ases : Odin, Thor, Balder, Freyr; et le récit de leurs luttes, soit heureuses, soit funestes, contre les Iotes leurs perpétuels ennemis. Les exploits des héros de l'ancienne Germanie, leurs amours et leurs rivalités y sont également célébrés. Le style de tous ces chants est concis et austère; les vers brefs, de huit à dix syllabes, sont nuancés par l'allitération qui détache les mots principaux. La puissance des runes y est sans cesse vantée sans qu'on ait cru pouvoir en faire usage; car dans les deux manuscrits de l'Edda, déposés à Copenhague et à Upsal, c'est l'alphabet romain germanisé, introduit par les missionnaires et généralement usité dès cette époque, qui a dû servir à tracer cette dernière protestation du paganisme.

Cent ans plus tard, au commencement du treizième siècle, un autre patriote islandais, l'historien Snorro Sturleson, voulant compléter l'Edda poétique et la rendre accessible à tous, composa une Edda en prose, vaste et consciencieux commentaire, où sont développés les dogmes, racontés les faits historiques, expliquées les allégories, avec cette érudition patiente mais confuse qui caractérise le moyen-âge. A cette œuvre estimable se rattachent les Sagas ou biographies des guerriers célèbres, composées à différentes époques et remplies de curieux détails sur les aventures merveilleuses et les luttes formidables de ces hardis pirates, dont l'audace quelquefois s'élève à l'héroïsme.

Il ne saurait entrer dans notre plan de passer en revue toutes ces richesses, qui n'ont pas même été complètement explorées par les littérateurs nationaux, tant leur sens est souvent obscur et leurs allusions difficiles. Mais je ne puis résister au dé-

sir d'apporter mon tribut à cette exploration, que mes voyages dans le nord m'ont rendue familière et précieuse, en m'attachant d'abord au poème le plus ancien et le plus vénérable de tous, et en reproduisant, avec les modifications apportées à mon travail par d'obligeants conseils, la traduction que j'en donnai à une époque où il était presque ignoré en France, dans la chaire de littérature étrangère de la Faculté de Paris.

IV.

La Valospâ ou Vision de Vala est le premier chant de l'Edda poétique. En même temps qu'il en forme l'exorde, il en signale le dénouement et résume ainsi tous les autres; car la création de l'univers, sa destruction, sa renaissance, s'y peignent en tableaux pleins d'éclat, d'enthousiasme et de grandeur. Vala, la prêtresse inspirée à qui est attribué cet oracle, est une de ces sibylles mystérieuses dont la trace se montre dès les temps primitifs, en Asie, en Grèce, en Italie, dans les antres de Delphes et de Cumes, ainsi que chez les Hyperboréens, où Hérodote atteste leur existence et leur autorité traditionnelle. L'histoire romaine les retrouve chez les Teutons et les Bataves, dans Aurinia, dans Véléda. Les plages lointaines de la Scandinavie entretinrent plus longtemps encore une confiance aveugle aux magiciennes qu'animait un ardent enthousiasme au milieu des guerres et des périls. C'est au moment où leur antique pouvoir luttait contre une croyance nouvelle, au commencement du dixième siècle, témoin des grandes migrations norwégiennes, qu'il faut probablement rapporter l'expression poétique de cet hymne. Peut-être était-il chanté dans ces fêtes périodiques et solennelles où les tribus encore païennes, habitant ces tristes parages, célébraient au solstice d'été le pâle réveil de la nature. Là, sur les confins du pôle, dans l'élan d'une joie éphémère,

en face de ce soleil douteux qui ramène un instant l'espérance, la Vala, ou le scalde qui s'exprime en son nom, peint les grandes vicissitudes du monde dont le soleil est la vivante image, et jette sur l'avenir un prophétique regard. Il prévoit la nuit et l'aurore, la révolte et l'expiation, la destruction et la renaissance, esquissés dans les mythes scandinaves; il prévoit sans doute aussi le triomphe d'une religion plus pure, qui effacera toutes ces souillures sanglantes dont son âme paraît s'indigner. Mais ces fortes et nobles pensées sont enveloppées de tant de voiles, parsemées de tant d'allusions au système cosmogonique du nord, qu'il eût peut-être été nécessaire d'en faire d'abord ici un exposé complet. Toutefois, dans la crainte d'affaiblir l'effet de ce poème remarquable, nous aimons mieux le présenter de suite, sans aucun commentaire préalable, dans sa hardiesse abrupte et sa verve ténébreuse d'où jaillissent d'admirables éclairs, et ne développer que plus tard le vaste système qu'il résume. De cette manière ses beautés moins prévues frapperont davantage les esprits, et les points culminants qu'il présente grandiront par la perspective. Ainsi quand, après mille efforts, un voyageur atteint avec joie une cime des Dofrines ou des Alpes qui se dresse menaçante vers le ciel, son œil surpris ne voit d'abord que nuages, que masses vaporeuses et informes amoncelées dans ces âpres déserts. Mais qu'un rayon de soleil vienne à luire sur ces champs éblouissants de neige, et, dardant au fond des glaciers, les lui peigne en palais d'azur; ou que le souffle de l'aquilon, déchirant les voiles qui l'entourent, laisse sa vue plonger sans obstacle sur les vallons, les lacs, les cascades, sur les plaines parsemées de villages, sur les rocs couronnés de chalets, avec quelle curiosité avide il contemple chaque site, examine chaque aspect, sans jamais pouvoir épuiser tous les détails de ce tableau sublime! Puisse la Valospà, dominant les nuages, s'illuminer ainsi aux yeux de nos lecteurs!

Commençons cependant par tracer un résumé succinct des peintures qui se déroulent avec tant de hardiesse dans cette œuvre

inculte, remplie d'un sens profond, en suivant la série indiquée par les derniers commentateurs ([1]).

Strophe 1. Vala annonce sa mission prophétique aux Scandinaves issus du dieu Heimdal. — Str. 2-3. Naissance du monde; emblème du chaos dans le géant Ymer, aïeul des Iotes ou forces brutes de la nature. — Str. 4-5. Création de la terre et des astres par les Ases ou dieux, puissances régulatrices. — Str. 6-7. Fixation du temps, invention des arts. — Str. 8-9. Création de l'homme et de la femme, Ask et Embla. — Str. 10-11. Apparition des Nornes ou destinées; allégorie de l'arbre du monde.— Str. 12-19. Formation des Dverges ou nains, moteurs de l'air, de la terre et de l'eau.—Str. 20-23. Vocation de Vala initiée par Mimer à la sagesse d'Odin.—Str. 24-28. Souvenir du passé, première guerre : les Ases enlèvent aux Vanes, génies terrestres, la magicienne Gulvege, emblême de l'or monnayé. — Str. 29-30. Trouble dans la nature: éclipse de Freya, déesse de la lumière; violence de Thor, dieu de la foudre. — Str. 31-33. Premier meurtre : Balder, dieu de la vertu, tué par l'aveugle Hoder et vengé par Vali; douleur de Frigga, la terre; punition de Loke, le tentateur. — Str. 34-38. Apparitions menaçantes : séjour des géants, séjour des réprouvés, repaire des destructeurs du monde. — Str. 39-40. Sentinelles ailées prêtes à donner l'alarme. — Str. 41-42. Imminence du danger, corruption générale des hommes. — Str. 43-44. Prédiction de l'avenir, symptômes de la fin du monde.—Str. 45-47. Approche des Iotes ou forces brutes,

([1]) Le chant de Valospa, si célèbre dans le nord, a surtout été révélé à la France par MM. Ampère et Marmier. Notre traduction, faite en 1836, a été suivie de l'interprétation savante et consciencieuse de M. Bergmann, dans ses *Poèmes Islandais*, 1838. En retouchant soigneusement la nôtre, nous avons essayé d'exprimer, par des appositions et sans le secours des notes, les images poétiques renfermées dans chaque nom propre ainsi que le concevaient les Scandinaves, nous attachant surtout à ne pas en affaiblir l'effet.

s'élançant des deux pôles sur la terre. — Str. 48-51. Dernière lutte des Ases contre les Iotes; Odin, Freyr et Thor, tués par le loup, la flamme et le serpent. — Str. 52-53. Triomphe de la mort, embrasement général. — Str. 54-56. Renaissance du monde et des dieux. — Str. 57-58. Disparition du mal, règne de la vertu, réconciliation générale. — Str. 59-60. Récompense des fidèles réunis pour toujours sous les lois de Forsète, dieu de la justice.

VISION DE VALA.

Hliods bid ek allar helgar kindir,
Meiri ok minni mögu Heimdallar;
Vilda ek Valfödur vêl framtälia,
Fornspiöll fira thau ek främst ofnàm.

1.

Écoutez-moi, vous tous qui êtes purs, enfants de Heimdal forts ou faibles. Je dirai les mystères de Valfader, car j'ai appris jadis les traditions antiques.

2.

Je me souviens des Iotes les premiers nés, c'est d'eux que j'ai reçu la science; je me souviens des neuf mondes, des neuf cieux, et de l'arbre central de la terre.

3.

C'était le commencement lorsqu'Ymer existait : il n'y avait ni sable, ni mer, ni eau vive; point de terre, point de voûte céleste, mais le gouffre béant et stérile.

4.

Alors les fils de Bor élevèrent le firmament et placèrent au centre la majestueuse Midgard; le soleil du midi brilla sur les montagnes, et aussitôt jaillit la verdure.

5.

Le soleil du midi rayonna sur la lune à la droite de la porte du ciel; mais le soleil ignorait sa demeure, les étoiles ignoraient leur séjour, la lune ignorait son pouvoir.

6.

Alors les puissances tinrent conseil, les dieux très-saints délibérèrent. Ils donnèrent des noms à la nuit et à ses phases; ils désignèrent l'aube et le jour, le crépuscule et le soir pour mesurer le temps.

7.

Les Ases se réunirent dans la plaine d'Ida; ils y élevèrent une enceinte, un sanctuaire; ils ouvrirent des fournaises, forgèrent de riches métaux et fabriquèrent des instruments utiles.

8.

Heureux ils jouaient avec leurs jetons d'or; l'or abondait dans le séjour céleste. Alors trois Ases de l'assemblée, puissants et secourables, descendirent vers la mer, et trouvèrent sur le triste rivage Ask et Embla manquant de destinée.

9.

Ils n'avaient ni âme ni pensée, ni sang ni langage, ni vives couleurs. Odin leur donna l'âme, Hénir la pensée, Loder le sang et les vives couleurs.

10.

Alors trois vierges augustes arrivèrent du monde des Iotes. Je connais un grand arbre, son nom est Ygdrasil; sa cime est couronnée d'une nuée lumineuse dont la rosée s'épanche dans les vallées; il s'élève, toujours verdoyant, au-dessus de la source d'Urda.

11.

De là, de cette source qu'il ombrage, sortirent trois vierges instruites de toutes choses : la première est Urda, la seconde Verdandi, gravant sur des tablettes; la troisième est Skulda. Elles instituèrent des lois, déterminèrent la vie et fixèrent la destinée des hommes.

12.

Alors les puissances tinrent conseil, les dieux très-saints délibérèrent. Qui formera la race des Dverges du sang de Brimer et de ses os livides ?

13.

Le premier des nains fut Modsognir, la force active; le second fut Durin, le principe passif. Des légions de génies, tous à figure humaine, furent formés de la terre où dominait Durin.

14.

Ces nains sont le lever et le coucher, les vents du nord, du sud, de l'est et de l'ouest; les souffles constants ou folâtres, caressants ou brusques dans leur vol.

15.

Ce sont les ouragans impétueux, destructeurs; les forces astringentes, expansives, qui, cachées sous la terre, se heurtent ou se combinent.

16.

Ce sont les germes actifs qui fécondent le limon et donnent aux arbres leur feuillage. Ce sont les formes et les couleurs changeantes et tous les puissants génies de l'air.

17.

Il est temps aussi de dire aux hommes quels nains, se succédant

de Dvalin qui sommeille à Lofar qui bondit, fuient du sommet des monts jusqu'à la plaine liquide.

18.

Ce sont les gouttes légères, les torrents, les cascades; les ruisseaux qui serpentent et les rosées qui brillent.

19.

Ce sont les neiges, les frimas et les glaces; ce sont les vagues retentissantes. Ainsi sera connue à travers tous les âges la race nombreuse des génies de l'eau.

20.

Vala sait où le cor de Heimdal est caché sous l'arbre grand et saint; elle voit qui s'abreuve à longs traits dans le gage du père des élus. Le savez-vous ou non?

21.

Elle était assise solitaire quand vint à elle l'ancien, le plus prudent des Ases, qui lui regarda dans les yeux. Pourquoi donc me sonder? pourquoi donc m'éprouver? Je sais, Odin, où est caché ton œil dans la source limpide de Mimer; chaque matin Mimer boit le nectar dans le gage du père des élus. Le savez-vous ou non?

23.

Le roi des combattants choisit alors pour elle des bagues et des joyaux, et le don de la science et le charme de la vision. Aussitôt ses regards embrassèrent tous les mondes.

24.

Elle vit de loin les Valkyries accourir vers le séjour des dieux. Skulda portait le bouclier, et après elle Skogel, Gunnar, Hildar, Gondel, vierges dévouées au prince des combats, avides de s'élancer dans la plaine.

25.

Elle se souvient de la première guerre du monde, quand ils soulevèrent Gulvege sur des piques et la brûlèrent dans les hauts lieux : trois fois brûlée, elle reparut trois fois; brûlée souvent encore, elle existe toujours.

26.

On l'appelait Heider, richesse, dans les demeures où elle entrait. Elle dédaignait les visions de Vala, connaissait la magie, usait de la magie; elle était chère à la race des méchants.

27.

Alors les puissances tinrent conseil, les dieux très-saints délibérèrent. Les Ases doivent-ils expier l'offense, ou tous les dieux en partager le prix?

28.

Il croule brisé le mur des Ases; la ruse des Vanes a franchi les remparts! Odin se lève alors, lance son trait sur l'ennemi; telle fut la première guerre du monde.

29.

Alors les puissances tinrent conseil, les dieux très-saints délibérèrent. Qui a semé le trouble dans les airs et livré aux Iotes Freya, fiancée d'Odur?

30.

Thor se lève seul, enflammé de colère; il ne reste pas calme à de pareils récits. Les serments sont violés, les promesses oubliées; tous les liens sacrés sont rompus.

31.

J'ai vu les fils d'Odin, Balder, victime sanglante; j'ai vu sa triste destinée. Au fond d'une belle vallée s'élève un gui tendre et

gracieux; cette tige si faible produit le trait fatal que lancera la main de Hoder.

32.

Mais bientôt naît le frère de Balder, le guerrier âgé d'une seule nuit; l'eau ne touche pas ses mains ni le peigne sa chevelure qu'il ne porte au bûcher le meurtrier de Balder. Cependant Frigga, des profondeurs de Fensalir, gémit sur les malheurs du Valhall. Le savez-vous ou non?

33.

Elle vit couché à Hveralund, aux sources brûlantes, un être ingrat, le méchant Loke. En vain il se débat sous les liens de Vali; elles sont trop raides ces cordes de boyaux! Sigyne est près de lui, étrangère à toute joie. Le savez-vous ou non?

34.

Au nord, sur le sombre Nidafiol, s'élève le palais d'or de la race de Sindri; à Okolnir, à l'abri des frimas, est la salle de festin du géant Brimer.

35.

Loin du soleil elle vit encore le séjour funèbre de Nastrond; les portes en sont tournées au nord, le venin distille par les fenêtres, et les lambris sont des dos de serpents.

36.

Un fleuve coule vers l'orient dans la vallée venimeuse; c'est le Slidur, fleuve de bourbe et de fange. Vala voit se débattre dans ses eaux croupissantes les hommes parjures, meurtriers, adultères; le noir dragon Nidhogre suce leurs membres, et le loup vorace les déchire. Le savez-vous ou non?

37.

A l'orient, Gygur, la vieille géante, habite Iarnvid la forêt de

fer; elle y nourrit les louveteaux de Fenrir, et lui-même, le plus redoutable, dont le corps monstrueux engloutira la lune.

38.

Il se repaît de la vie des hommes lâches, il rougit de sang la demeure même des dieux. Le soleil s'éclipsera avec l'été qui cesse, et tous les vents seront des ouragans. Le savez-vous ou non ?

39.

Perché sur la hauteur, le gardien de Gygur, le joyeux Egtir, fait vibrer sa harpe; près de lui, dans le bois sonore de Gagalvid, chante le coq Fialar au beau plumage de pourpre.

40.

Gulkamb, le coq à la crête d'or, réveille les héros dans le palais d'Odin; mais sous la terre se cache le coq noirâtre qui chante dans la demeure de Hele.

41.

Le chien Garm hurle horriblement devant Gnypehall, le seuil sinistre : les chaînes vont se briser, le loup Freki va fuir ! Vala sait beaucoup de choses, car elle prévoit le crépuscule des Ases, la chute des dieux de la victoire !

42.

Le frère doit devenir le meurtrier du frère; tous les liens du sang vont se rompre : temps de cruauté et d'impureté, ère des haches, des lances, des boucliers brisés; ère des tempêtes, des bêtes féroces, où les hommes s'entredétruiront jusqu'à ce que le monde s'écroule.

43.

Les fils de l'Iote tressaillent; l'arbre central s'enflamme aux sons bruyants du cor dont Heimdal fait retentir les cieux; Odin consulte la tête de Mimer.

44.

Soudain tremble le frêne Ygdrasil; le vieil arbre frissonne, le grand loup a brisé ses chaînes. Les ombres se précipitent dans les sentiers de Hele; car tout va succomber aux ardeurs de Surtur.

45.

Hrymur vient de l'orient, un bouclier le couvre. Le serpent Jormungand se roule avec fureur, et les vagues soulevées se hérissent; le grand aigle agite ses ailes et déchire de son bec les cadavres; le vaisseau des ongles Nagelfare est lancé!

46.

Le vent d'orient pousse à travers les flots l'armée du Muspelheim dont Surtur est pilote; tous les fils de l'Iote naviguent avec Freki; à leur bord est Loke frère de Bileist.

47.

Surtur s'élance du sud avec ses flammes ardentes; le soleil resplendit sur les glaives des héros. Les dures montagnes s'ébranlent, elles tremblent les géantes! L'enfer dévore les ombres, la voûte des cieux se fend.

48.

Que font maintenant les Ases? que font les Alfes? Le monde des Iotes mugit, et les Ases délibèrent; les Dverges, sages gardiens des montagnes, gémissent à l'entrée de leurs cavernes sacrées. Le savez-vous ou non?

49.

La douleur de Frigga se renouvelle quand Odin part pour combattre le loup, pendant que Freyr, le vainqueur de Béli, s'avance contre l'ardent Surtur; car l'époux de Hlina doit périr!

50.

Mais un fils intrépide du roi des combattants, Vidar, s'est

élancé contre le monstre; dans la gueule du rejeton de l'Iote le fer entre et plonge jusqu'au cœur; ainsi le père sera vengé !

51.

Le héros né du sein de Hlina, le fils aîné d'Odin, marche contre le serpent. Il combat pour Midgard, et frappe son adversaire; tous les dieux ensanglantent leurs parvis; mais lui-même, le fils de Frigga, mordu par l'horrible reptile, tombe en reculant de neuf pas.

52.

Voici le noir dragon qui s'élève du haut de Nidafiol, des roches sombres; Nidhogre étend ses ailes et s'abat sur la terre; il plane sur les cadavres, et l'abîme le reçoit.

53.

Alors le soleil s'obscurcit, le continent disparaît sous la mer, les étoiles lumineuses s'éteignent. La fumée tourbillonne sur l'embrasement du monde dont la flamme colossale traverse la voûte des cieux!

54.

Vala voit aussitôt sortir des flots d'Egir une terre nouvelle, émaillée de verdure. Les cascades y jaillissent; sur la cime des écueils, l'aigle plane en épiant les poissons.

55.

Les Ases se réunissent de nouveau dans Ida; et, sous l'arbre du monde, ils siégent en juges puissants, se rappelant les oracles célestes et les runes antiques du dieu suprême.

56.

Les Ases retrouvent sur l'herbe les merveilleux jetons d'or que possédaient au commencement des jours les princes des dieux, l'heureuse race de Fiolnir.

57.

La moisson s'élève sans culture, le mal disparaît à jamais. Balder revient, et avec lui Hoder habitera le palais d'Odin, la demeure sacrée des héros. Le savez-vous ou non?

58.

Alors Hénir de retour pourra choisir sa part; les enfants des deux frères vivront unis ensemble dans la vaste étendue des airs. Le savez-vous ou non?

59.

Vala voit un palais plus beau que le soleil surgir étincelant d'or dans Gimlé, l'empyrée. C'est là qu'habiteront tous les peuples fidèles et qu'ils jouiront d'un perpétuel bonheur.

60.

Enfin il vient d'en haut présider aux jugements, l'auguste souverain qui règne sur l'univers ; il proclame ses arrêts, apaise les dissensions, et dicte sa loi sainte, inviolable à jamais!

V.

Nous venons d'entendre la prophétie de Vala, chant orphique, oracle sibyllin bien propre à émouvoir les cœurs ; et, malgré son obscurité sententieuse, et sa nomenclature bizarre, qu'on tenterait vainement de simplifier, nous avons été entraînés à admirer ces élans si hardis, ces allégories si expressives qui se succèdent sans interruption dans cette prédiction solennelle. Comment surtout n'y pas reconnaître un tableau énergique et fidèle des antiques croyances scandinaves, identiques à celles de toute la Germanie, de toute l'Europe barbare, avant le moyen-âge ; de ces

croyances qui, prêtes à s'éclipser devant la pure lumière de l'Evangile, jettent encore une dernière et effrayante lueur sur les rochers glacés de l'Islande? D'ailleurs un sens profond se cache sous ces voiles artistement tissus, et les symboles traditionnels de l'Assyrie, de la Perse, de l'Egypte et de l'Inde, qui servirent d'enveloppes matérielles aux premières conceptions de l'esprit humain, se retrouvent à travers le temps et l'espace fidèlement reproduits dans les pages de l'Edda. Un exposé succinct de la cosmogonie scandinave, telle qu'elle ressort de la réunion des divers chants, servira naturellement de commentaire au chant principal que nous venons d'entendre ([1]).

Au commencement était le vide, l'espace inanimé, immense; au nord de ce gouffre régnait un froid glacial, au sud une chaleur dévorante. Un esprit invisible, éternel, désigné sous le nom de Alfader, père suprême, dominait les principes opposés dont la combinaison devait produire le monde. En effet, une source venimeuse mais féconde s'élance tout-à-coup du Nifelheim ou pôle nord, et coule, en se ralentissant toujours, jusque vers le centre de l'abîme, où elle se fige et se condense en une masse énorme de glace. Le pôle sud ou Muspelheim lance alors ses rayons ardents, et la glace, amollie par la chaleur, forme le corps d'Ymer ou Brimer, gigantesque emblême du chaos.

Ymer dort, et pendant son sommeil naissent de lui Hrymur, le géant des frimas, l'aïeul de l'antique race des Iotes, et Surtur, le géant des flammes, hostile à toute la création.

Cependant l'intelligence suprême, suspendant leur terrible conflit, fait surgir la vache Audumbla, dont le lait sert à nourrir Ymer; et, pendant que la vache se repaît du givre amoncelé autour d'elle, la pierre qu'elle lèche produit une chevelure, puis

([1]) Ce résumé est extrait de l'*Edda*, commentée par Finn Magnusen; de la *Nordiske Mythologi*, par Birch, et de la *Deutsche Mythologie*, par J. Grimm.

une tête, puis un être entier. Ce génie s'appela Bur, et eut un fils nommé Bor, qui, uni à la géante Belsta, fut père d'Od ou Odin, de Vil ou Hénir, et de Vé ou Loder, la vie, la lumière, la chaleur. Ces trois frères attaquent Ymer et l'immolent. Son corps en se divisant produit les éléments : sa chair se change en terre, son sang en eau, ses ossements en montagnes, sa chevelure en plantes; son crâne produit la voûte céleste, sa cervelle les nuages, ses yeux étincelants les étoiles.

C'est ainsi que se forment les neuf mondes ou plutôt les neuf sphères : celle de la lumière, où sont les Alfes radieux; celle du feu qu'habitent les génies vengeurs; celle des Ases ou dieux; celle des Vanes ou gnomes; celle des hommes nommée Midgard, région centrale; celle des Iotes ou géants; celle des Dverges ou nains; celle des ténèbres qu'habitent les Alfes sombres; celle de la glace, où sont les monstres infernaux. L'arbre Ygdrasil, emblème de la nature, traverse toutes ces sphères de sa tige majestueuse, dont le faîte est émaillé d'étoiles, tandis que sa base plonge au fond des abîmes. Trois racines le soutiennent, dont l'une est dans le ciel, où elle ombrage la source d'Urda, qu'entourent les trois Nornes ou Parques, Urda, Verdandi et Skulda, le passé, le présent et l'avenir. La seconde racine est sur la terre, où se trouve le puits de Mimer, le plus sage des Iotes, souvent consulté pa- Odin. La troisième est dans l'enfer, où croupit l'étang de Hver gelmer, habité par le dragon Nidhogre, qui ronge et souille tout ce qui l'entoure; pendant que les monstres infernaux, l'aigle Hresvelgre, le chien Garm, le loup Fenrir ou Freki, le serpent Jormungand, et Hele, reine de la mort, attendent en frémissant la destruction de l'univers.

Autour de ce grand arbre qui figure l'axe du ciel, la nuit et le jour guidés par Mani, génie mâle de la lune, par Suna, génie femelle du soleil, parcourent successivement leur orbite sur un char attelé d'un seul cheval. Quatre Dverges supérieurs, placés autour du crâne d'Ymer, figurent les quatre vents, nord, sud, est

et ouest. Les autres nains, répandus dans l'espace, incorporés dans les éléments, président à tous les phénomènes de la nature. Enfin les douze mois de l'année correspondent, ainsi que les heures, aux douze demeures principales dont se compose le palais des dieux.

Ces dieux sont les Ases, puissances régulatrices qui habitent le sanctuaire d'Asgard, au-dessous des Alfes, génies lumineux des étoiles ; non loin des Vanes, gnomes terrestres, leurs rivaux; non loin des Iotes, les géants des montagnes, leurs ennemis irréconciliables. C'est aux Ases que l'humanité doit sa naissance; car de deux arbres, Ask le frêne, Embla l'orme, ils ont formé l'homme et la femme. Odin leur a donné le souffle, Hénir, la raison, Loder, les organes; et la légende ajoute naïvement qu'ils eurent soin de les couvrir d'habits.

La création ainsi complétée, le récit cosmogonique s'arrête pour faire place à la mythologie, à l'histoire individuelle des dieux. Les êtres symboliques s'effacent pour laisser voir Odin ou Wodan, isolé de ses frères qu'il exile, seul souverain du ciel, assumant le rang de dieu suprême sous le nom de Valfader, père des élus. Régnant sur les sommets d'Ida ou de l'éther, dans le palais splendide du Valhall, où il appelle les guerriers morts sous les armes, il a pour monture un coursier merveilleux, pour symbole la baguette runique, et pour ministres la pensée et la mémoire, figurées sous la forme de deux corbeaux. Une foule de noms divers, Herfader, Hropter, Fiolnir, Fimbultyr, désignent ses principaux attributs. Son épouse est Frigga, déesse de la terre, nommée aussi Iordha, Hlina, Hlodune, Rinda. Son fils aîné est Thor, dieu de la force, armé de son marteau terrible dont les coups produisent le tonnerre, sans cesse en guerre avec les Iotes, provoquant sans cesse leur courroux. Son second fils est Balder, dieu de la concorde, dont l'existence assure la paix du ciel et la conservation des mondes, dont la mort annoncera leur fin. D'autres fils et petits-fils composent sa cour brillante, et se partagent ses divers attri-

buts, tels que Tyr, dieu de la guerre ; Forsète, dieu de la justice ; Bragi, dieu de la poésie ; Hoder, le dieu aveugle ; Vidar, le dieu muet ; Vali, qui préside aux frimas ; Heimdal, à l'arc-en-ciel ; Uller, à la chasse , et Hermod, le messager céleste.

Niord, le dieu des vents, est de la race des Vanes qui jadis l'ont donné en ôtage ; sa femme Skade soulève les tempêtes. Freyr, leur fils, génie secourable, est le dieu de la fécondité et des saisons ; Freya, leur fille, la plus belle des déesses, préside à la lumière et aux amours.

Egir, dieu de la mer, est de la race des Iotes ; Rane sa femme est difforme et cruelle, et savoure le sang des naufragés. D'autres déesses, d'un caractère plus doux, président aux destinées humaines, telles que : Saga, déesse de la science; Gefione, déesse de la virginité ; Idune, déesse de la jeunesse ; Sife, femme de Thor ; Nanna, femme de Balder ; Gerda, femme de Freyr ; Fulla, qui produit l'abondance ; Lofna, qui unit les cœurs ; Vare, qui confirme les serments ; Hilda, qui préside aux combats, et toute la troupe des Valkyries, qui choisissent les guerriers dignes de mourir en braves.

Enfin Loke, dieu subtil et trompeur, symbole de la malice et de l'hypocrisie, flotte sans cesse entre les dieux et les démons dont il revêt la double nature. Image frappante du tentateur, il égaie les Ases par son esprit et ses saillies inépuisables, chaque fois qu'avec sa femme Sigyne il vient visiter leurs palais ; tandis qu'au fond des abîmes, uni à la géante Gygur ou Angerbode, il a donné naissance aux monstres infernaux, et règne en souverain sur le gouffre d'Udgard.

Toute l'action de la mythologie scandinave, tout le mouvement de ce vaste drame s'appuie sur deux grands caractères, celui de Thor et celui de Balder. L'un plein de courage et de force, mais dépourvu de toute pitié, attaque ses ennemis, les terrasse, les immole, est quelquefois terrassé par eux; mais toujours fier, toujours indomptable, il revient sans cesse à la charge, et chaque revers

qu'il éprouve ne fait qu'enflammer son ardeur. C'est lui qui a poussé les Ases à faire la guerre aux Vanes, pour enlever Gulvege, source mystérieuse de leurs richesses ; c'est lui qui, par ses luttes constantes, rallume sans cesse le courroux des Iotes dont la prudence égale la force colossale. Type vivant du guerrier scandinave, il ne compte jamais ses adversaires, il triomphe des obstacles par l'astuce et l'audace, et abuse cruellement de la victoire. Balder au contraire, génie de la vertu, parcourt un cercle de bienfaits et d'épreuves ; sa physionomie est pleine de douceur, de noblesse et de résignation. Il est le lien qui unit tous les dieux, il est l'amour et la vie de la nature ; dès qu'il mourra, le charme sera rompu et l'univers marchera vers sa ruine. Belle et touchante image qui rachète tant de folies bizarres, fleur mystérieuse qui repose les regards fatigués par tant d'âpres fictions !

Les Ases connaissent l'arrêt du destin, ils savent que Balder doit périr et qu'ils périront tous après lui. En vain, dans ce pressentiment funeste, emploient-ils toutes les ressources de la sagesse; en vain les génies des éléments, convoqués dans une adjuration solennelle, s'engagent-ils à respecter Balder : un dieu malfaisant, Loke, a juré sa perte, sa haine envieuse s'arme contre la vertu. Il sait que dans l'évocation, un seul être, un faible rameau de gui, a été oublié par les Ases ; il en forme un javelot qu'il trempe dans les ondes infernales. Cependant les dieux renaissent à l'espoir, et, réunis dans une fête brillante pour constater la puissance de Balder, ils lancent, en se jouant, leurs traits qui s'émoussent contre son corps invulnérable. Alors Loke place son javelot dans les mains du sombre Hoder, qui aveugle se tenait à l'écart, étranger à la lutte simulée. Il l'engage à essayer ses forces : le trait part et atteint Balder, qui tombe baigné dans son sang. Aussitôt l'effroi saisit les dieux, le deuil couvre la nature entière ; Balder est mort, et son ombre plaintive descend dans la demeure de Hele.

Le meurtre ne reste pas sans vengeance : Hoder est tué par Vali; Loke est lié dans le bois des serpents avec les entrailles de

son propre fils. Cependant tous les efforts des Ases ne peuvent rappeler Balder à la vie. Alors commence le rigoureux hiver, avant-coureur de la fin du monde, hiver pendant lequel est supposée vivre l'humanité contemporaine du mythe. Deux autres hivers le suivront, plus affreux, plus destructifs encore, et, dans ces trois périodes funestes, la guerre s'élèvera de toutes parts; elle armera les frères contre les frères, les pères contre les enfants, jusqu'à ce que la race humaine ait complètement disparu de la terre, que les braves aient rempli le Valhall et les lâches l'infernal Nastrond. Alors le loup Fenrir rompra ses chaînes et dévorera le soleil et la lune; les étoiles s'éclipseront, la terre se brisera sous les replis du serpent Jormungand. Les géants, conduits par Hrymur et Surtur, la glace et le feu, et par Loke, le démon délivré de ses chaînes, s'embarqueront sur le vaisseau Nagelfare construit avec les ongles des morts. Heimdal, gardien de l'empyrée, sonnera de son cor pour avertir les Ases. Mais en vain consulteront-ils le destin : le puits de Mimer sera troublé; les Vanes, les Alfes, les Dverges, tressailleront d'épouvante; l'arbre Ygdrasil chancellera sur sa base; l'aigle Hresvelgre dévorera les cadavres. Alors Odin, suivi de ses fils les plus intrépides, s'élancera au combat fatal; mais bientôt il sera englouti par le grand loup, qu'étranglera Vidar en expirant lui-même. Tyr périra en tuant le chien Garm, Heimdal en immolant Loke; Freyr succombera sous les coups de Surtur, Thor enfin abattra le serpent gigantesque; mais atteint lui-même par le venin mortel, il reculera de neuf pas, et tombera sans vie. Enfin le noir dragon Nidhogre planera sur la terre dépeuplée, qui s'abîmera avec lui sous les eaux, et la flamme victorieuse consumera l'univers.

Dans ce moment l'Esprit éternel, invisible mais sans cesse présent, manifestera de nouveau son pouvoir. Une terre nouvelle sortira du chaos couronnée par de nouveaux cieux; un palais éblouissant d'or s'élèvera sur le sommet d'Ida : c'est Gmilé, le séjour des justes. Les dieux reviendront à la vie; ils auront ou-

blié toutes leurs haines; les frères désunis s'embrasseront. Plus de luttes, plus de victimes sanglantes qui servent de pâture aux aigles, revenus à leur proie naturelle. Les astres, jetons célestes, reprendront leur ancien cours; le genre humain lui-même sera renouvelé; une femme et un homme, Lif et Lifthraser, auront échappé à l'affreuse catastrophe. Nourris de pure rosée, revêtus d'innocence, ils donneront le jour à une race fortunée, soumise désormais, comme les Ases eux-mêmes et comme toute la nature, à Forsete, fils de Balder, le dieu de la justice.

Tels sont les dogmes de cette mythologie étrange et cependant si digne d'intérêt, de ce système dont les notions informes laissent entrevoir une pensée profonde, l'intime conscience du bien et de son infaillible triomphe opposé aux ravages du mal et à sa victoire éphémère. Si nous la comparons à celle des peuples les plus célèbres de l'antiquité, nous y trouvons une foule de ressemblances, les unes accidentelles, les autres positives, et ces dernières assez nombreuses pour attester une transmission directe d'Asie en Europe, d'orient en occident, dans des siècles antérieurs à toute histoire. Toutefois on ne doit pas oublier que les traditions scandinaves, et celles de toute la Germanie, ont passé à travers plusieurs phases qui en ont modifié la forme, et que les événements historiques, les luttes de peuple à peuple, les conquêtes et les revers, s'y sont mêlés et combinés d'une manière souvent inexplicable avec les symboles primitifs qui représentaient la nature. De là ces allusions obscures, ces souvenirs confus qui altèrent et assombrissent les mythes, mais qui ne peuvent cependant effacer ni l'unité fondamentale du plan, ni son antiquité vénérable.

Toute cosmogonie commence par le chaos, parce que tout ce qui est matériel et visible a nécessairement un commencement et une fin. Mais au dessus de cette forme matérielle règne aussi une essence invisible, un Être immatériel, immuable, que toute cosmogonie proclame également. Il n'appartenait qu'à la subtilité

moderne de chercher à confondre ces deux idées, et à substituer le mot vague de nature à la pensée immuable de Dieu. Le simple instinct des peuples primitifs les a beaucoup mieux inspirés ; l'intelligence suprême a été reconnue dans tous les temps et dans tous les pays, et désignée sous des emblêmes divers, faibles reflets de sa magnificence. Ainsi, sans parler des Hébreux dépositaires de la vérité sainte, chez les Grecs et les Romains c'est le destin, chez les Égyptiens et les Assyriens le pouvoir créateur, chez les Perses et les Indiens l'existence absolue, chez les Chinois c'est la raison pure. Mais partout la matière est soumise à l'esprit, comme l'atteste le début de la cosmogonie grecque, dans Homère et Hésiode, dans Virgile et Ovide :

Ante mare et terras, et quod tegit omnia cœlum,
Unus erat toto naturæ vultus in orbe ;
Hanc Deus aut melior litem natura diremit.

OVID.

Principio cœlum, ac terras, camposque liquentes,
Spiritus intus alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem, et magno se corpore miscet.

VIRG.

Partout cette vérité est inscrite sur les antiques monuments de l'Asie ; elle brille surtout avec éclat dans cet exorde du Code de Manus, le législateur des Indiens : « Cet univers n'était que ténèbres, incréé, informe, invisible, enseveli dans un profond sommeil ; alors le Seigneur existant par lui-même, impénétrable et pénétrant toutes choses, principe suprême quoique incompréhensible, se révéla dans sa splendeur. » — *Svayambhûs udbabhao*, dit le texte sanscrit (en grec αὐτοφυης ἐξεφανε) expression admirable, qu'on ne peut comparer qu'à l'expression plus sublime encore qui signale dans Moïse le début de la Genèse : *Iomer Eloim: iei ór, ua iei ór* ; Dieu dit : que la lumière soit, et la lumière fut.

Mais dès que l'Être souverain sort de l'idée abstraite et générale

pour intervenir dans le mouvement du monde, sa grande image pâlit devant les phénomènes qui frappent partout les yeux des hommes. La nature indomptable qui déjoue leurs efforts, le mal qui vient troubler le bien dans toutes les manifestations de la vie, font naître la croyance au dualisme, au règne de deux principes contraires auquel le Créateur abandonne l'univers. Les titans et les dieux chez les Grecs, les Deityas et les Devas chez les Indiens, les génies de ténèbres et de lumière chez les Perses et les Egyptiens, sont les Iotes et les Ases des peuples scandinaves; de telle sorte que les forces brutes de la nature sont partout antérieures aux forces régulatrices qui représentent l'activité humaine, et les courbent sous leur joug transitoire, jusqu'au moment fatal où la terre doit périr pour faire place à une création nouvelle. Toutefois l'idée affaiblie, altérée, d'un pouvoir suprême et immuable se mêle souvent à ce système en donnant naissance aux triades, où le modérateur intervient entre le destructeur et le conservateur des mondes, comme chez les Indiens Brahma entre Civas et Visnus, chez les Perses Mithra entre Ahrimane et Oromaze, chez les Scandinaves Odin entre Thor et Balder. Une idée non moins positive, fondée en Assyrie sur l'observation des astres, s'est attachée au nombre sept, égal à celui des planètes qui semblent graviter autour de nous; et sept noms de divinités leur furent généralement assignés, avant que, dans le sens plus élevé de la Bible, on appliquât ce nombre aux jours de la semaine. Ailleurs les quatre vents ou les quatre éléments faisaient imaginer les huit gardiens célestes, comme aussi le multiple de trois produisait l'idée des neuf mondes. Enfin le cours apparent du soleil à travers les douze constellations qui constituent le cercle de l'année a formé le cycle des douze grands dieux, admis par tant de nations païennes, par les Egyptiens et les Grecs, les Romains et les Scandinaves, avec un cortége d'autres divinités ou personnifications successives, qui ont fini en s'étendant sans cesse par embrasser tout l'univers.

La création de l'homme, que les Grecs, sensuels et enthousiastes, font surgir de cette roche, de ce marbre qu'ils animaient avec tant d'art; que les Indiens, plus méditatifs, font naître de Manus, la pensée révélée, est présentée par les Scandinaves avec beaucoup de naïveté et de grâce dans cette allégorie de la vie végétale se transformant en vie intellectuelle, et s'élevant florissante au milieu des génies appelés à la combattre ou à la protéger. On voit l'humanité traverser, comme chez les Orientaux et chez les Grecs, diverses phases d'existence heureuse ou malheureuse, marquées par les quatre saisons, jusqu'au renouvellement de la nature. A ce mythe se rattache l'emblème plus noble encore d'Ygdrasil, le grand arbre du monde, majestueux développement du lotus des Indiens et analogue à cet arbre sacré dont l'image apparaît sur les ruines de Ninive.

Nul doute que la tradition historique, se mêlant aux fictions des poètes, n'ait exercé une influence immense sur la forme des mythes religieux. Le polythéisme grec et romain nous en fournit la preuve certaine dans sa contexture si brillante et si habilement combinée; mais nulle part cette preuve n'est plus palpable que dans la mythologie scandinave, où les génies de tous les mondes que lie entre eux Ygdrasil, l'axe central, sont groupés en familles rivales qui représentent, allégoriquement, les diverses forces de la nature, et, historiquement, les divers peuples établis dans ces froides régions. Nous avons déjà dit comment on avait cru reconnaître, avec assez de vraisemblance, les Cimbres dans les Alfes, les Lapons dans les Dverges; et, avec une certitude entière, les Finnois dans les Iotes, les Venèdes dans les Vanes, les Normans dans les Manes, et les Goths dans les Ases, chez qui *ans* signifie génie, et *guth*, bonté suprême. Ces fiers conquérants présents de tous côtés, à l'orient, au nord, au midi, aux diverses époques de l'histoire, apportèrent avec eux partout où ils parurent un souvenir vivace des croyances asiatiques qui dominèrent ainsi et allégorisèrent les traditions spéciales de chaque peuple vaincu.

La destruction du monde, la fin des choses visibles est une pensée commune à tous les hommes, pensée imposante qui réveille l'âme, et l'épure par la crainte et l'espoir. Elle se retrouve dans la mythologie grecque où les titans, du fond de leurs abîmes, indomptables malgré leur défaite, soulèvent contre les dieux les volcans et les mers. Elle apparaît plus nette dans la mythologie des Perses où Oromaze et Ahrimane, après de longs siècles de luttes, finiront par s'absorber dans Mithra; ainsi que dans celle des Indiens où les mondes, protégés par les soins de Visnus, périssent à des époques marquées sous le bras destructeur de Civas, pour renaître plus brillants et plus purs au souffle créateur de Brahma. Elle existe en Egypte dans le mythe d'Osiris; au Thibet dans celui de Boudha. Elle se mêle au souvenir du déluge, qui apparaît clairement chez tous ces peuples, et jusqu'en Chine, jusqu'au Mexique, où les quatre destructions du globe correspondent aux quatre éléments. Il est donc naturel que, chez les Scandinaves, en présence d'un ciel triste et d'une mer en furie, d'une terre couverte de glaces ou sillonnée de flammes, et d'un sol abreuvé de sang, cette grande et imminente catastrophe se peigne sous d'effrayantes couleurs. Il est naturel que les Iotes ou géants, emblêmes vengeurs d'un peuple humilié et des forces révoltées de la nature, soient appelés à triompher des Ases, dieux conquérants, forces civilisatrices, quand ceux-ci, s'écartant du bien, perdront leur bienfaisant prestige; quand les excès de Thor, génie de l'orgueil, se répandant sur toute la terre, auront amené l'instant fatal où périra Balder, génie de la vertu, où le printemps de l'humanité aura été remplacé par l'hiver. Allégorie morale qui respire un parfum biblique et rappelle involontairement le souvenir de Caïn et d'Abel; pensée d'expiation chrétienne, qui, amenant la destruction du monde, amène aussi sa régénération et sa béatitude finale, et fait renaître, à la voix de l'Etre immuable et parfait, un Ida, un Eden nouveau, séjour de rétributions éternelles.

Ainsi la mythologie scandinave touche à la fois, dans sa vaste étendue, aux vérités les plus vénérables comme aux erreurs les plus puériles; l'austère tradition orientale se mêle en elle aux rêves de la Grèce et aux fantômes menaçants du nord. Elle offre le reflet le plus complet des croyances religieuses des Germains, croyances parties d'une source commune, mais diversifiées dans chaque tribu, selon que le sol, le climat, le dialecte, des mœurs pacifiques ou guerrières, des habitudes sédentaires ou nomades, leur imprimèrent un caractère spécial. Chez les tribus les plus occidentales, poussées jusqu'aux frontières des Gaules, réduites à une existence précaire, à des migrations perpétuelles, ces notions durent nécessairement s'affaiblir et s'appauvrir à un tel point que César ne reconnut chez les Suèves que le culte du soleil, de la lune et du feu. Chez les tribus permanentes comprises plus tard sous le nom de Saxons, soumises à l'autorité des chefs, à l'influence respectée des prêtres, le système scandinave se retrouve dans ses applications les plus saillantes. L'arbre du monde Ygdrasil se reconnaît dans le colosse d'Irminsul que Charlemagne eut tant de peine à abattre. Le culte de Frigga, la terre, était partout connu et respecté; celui des trois divinités Odin, Thor, et Freyr, dieu des saisons, dont les statues s'élevaient dans le temple d'Upsal avec leurs attributs respectifs, était reproduit en Saxe dans la triade de Wodan, Donar, et Zio, dieu des combats. Le mythe même de Balder, plus généralement altéré à cause de sa délicatesse et de son profond spiritualisme, a laissé des traces évidentes dans un fragment tudesque du neuvième siècle, récemment découvert à Mersebourg, où tous les dieux se réunissent pour guérir les blessures de Balder. La déesse Freya, favorable aux amours, portait en Germanie le nom de Holda, et les Dverges et les Valkyries du nord y revivaient dans les Koboldes et les Nixes ([1]).

([1]) Ces détails se trouvent dans la *Mythologie* de J. Grimm, et dans l'éminent ouvrage de M. Ozanam, *les Germains avant le Christianisme*.

Ainsi la mythologie germanique était tout aussi exubérante que celle des Grecs; et il n'est pas étonnant que Tacite, sans avoir pu connaître les croyances scandinaves, ait retrouvé dans les divinités fondamentales de la Germanie les attributs de Mercure, de Mars, d'Hercule et d'Isis, comme Hérodote avait reconnu en Thrace Mercure, Mars, Bacchus et Diane.

Ainsi les principales divinités de l'Edda sont en même temps des génies symboliques dont l'existence remonte aux premiers âges du monde, et s'étend du fond de l'Orient à travers la Grèce et l'Italie jusqu'aux extrémités de l'Europe. Les noms mêmes adoptés pour eux par les Germains et par les Scandinaves ne sont point spéciaux à leur race ni renfermés dans leurs frontières. Car, parmi les divinités celtiques mentionnées chez les écrivains latins, nous remarquons Belen, dieu du soleil, et Taran, dieu du tonnerre, intimement unis à Balder et à Thor, ainsi qu'au Baal et au Turan asiatiques, et peut-être au Biely et au Tcherny des Slaves. Heus, dieu de la guerre chez les Celtes, diffère peu de Tys ou Zio; et Ogem, dieu de l'éloquence, de la bouche duquel sortaient des chaînes d'or, rappelle assez Odin ou Wodan, dispensateur de la sagesse et civilisateur des nations.

Il suffit d'ajouter encore, pour terminer ce parallèle, que Teut ou Tuisto, emblème du ciel chez les anciens Germains, correspond au Titan des Grecs, fils aîné du ciel et antérieur au temps, ainsi qu'au puissant Teutatès à qui les druides offraient le gui sacré, symbole de l'immortalité de l'âme; que la déesse Frigga ou Iordha des Scandinaves s'assimile à Hertha, la terre des Germains primitifs, dont le nom est *ard* chez les peuples celtiques; et qu'enfin Mannus, le chef de leur race, le premier homme, *mon* chez les Celtes, Menès chez les Egyptiens, n'est autre que le Manus indien, révélateur de la pensée divine, prototype de l'humanité.

VI.

Le système religieux des Scandinaves, dont nous venons de présenter l'esquisse, est développé avec surabondance dans les chants variés de l'Edda poétique, qui suivent le bel hymne de Valospa. Les scènes mythologiques de la première partie, qui se rapportent aux mystères de la nature sous la forme de dialogues ou d'énigmes acerbes qu'il fallait deviner au péril de sa vie, sont le chant de Vafthrudner, défi entre Odin et un géant qui lui explique sans le connaître les merveilles de la création; le chant de Grimner, dans lequel Odin lui-même décrit les douze demeures célestes; le chant d'Alvis, dans lequel un nain sage nomme à Thor les principaux êtres dans les divers idiomes des Ases et des Iotes, des Alfes et des Vanes, des nains et des hommes; allusion frappante aux différentes nations qui se succédèrent sur le sol scandinave.

Viennent ensuite trois chants sur les exploits de Thor, deux sur la mort de Balder, un sur les amours de Freyr, deux sur la généalogie des rois du nord, et le Festin d'Egir, où Loke raille les dieux assemblés et voue au ridicule ces mythes allégoriques dont l'Edda consacrait le dernier souvenir.

Au-dessus de toutes ces légendes, qui rappellent la Théogonie d'Hésiode et quelquefois les Dialogues de Lucien, et dans laquelle l'énergie des pensées, la vivacité des sentiments sont trop souvent altérées par la trivialité des expressions, s'élève le Havamal ou Oracle d'Odin, composition didactique et morale qu'on a comparée avec raison au Poème des Œuvres et des Jours. Elle est divisée en trois parties, dont la première, la plus considérable, contient une série de préceptes applicables surtout à la vie périlleuse et sans cesse agitée des anciens Scandinaves.

Odin, ou le scalde qu'il inspire, s'adresse d'abord au voyageur :

« Examine bien chaque demeure avant d'y pénétrer, car tu ne sais quel ennemi t'y attend. Béni soit celui qui donne; un hôte lui est arrivé : où placera-t-il son siége? Il faut du feu à celui qui vient de loin, car ses genoux sont raidis par la gelée; il faut de l'eau à celui qui vient de loin, il lui faut des aliments, des habits; car il s'est fatigué à gravir les rochers. »

Vient ensuite l'éloge de la prudence : » La prudence est la chose la plus utile que puisse emporter un voyageur; elle lui vaut mieux que la richesse, elle le nourrira dans les déserts. Mais l'ivrognerie est le fardeau le plus nuisible, c'est un héron qui plane sur les demeures et qui trouble la raison des convives. — Les troupeaux savent quand ils doivent quitter leurs pâturages, mais l'insensé ne sait modérer sa gourmandise. Il veille pendant des nuits entières, il tombe de fatigue le matin, et ses soucis se succèdent sans relâche. — L'insensé croit voir des amis dans tous ceux qui le flattent; mais il se détrompe bientôt devant le juge. — L'insensé fait bien de se taire en public; car on ne remarque son ignorance que s'il parle, et l'ignorance ne se dissipe pas en parlant. Celui-là est sage qui sait faire la demande et la réponse, qui sait ce qu'il doit dire et ce qu'il doit taire. Du reste, il vaut mieux ne pas taire ce que tout le monde finira par savoir. »

Un autre conseil se rapporte à l'amitié : « Il faut prendre son repas avant d'aller chez son ami, car si la faim tourmente, on est incapable de parler. Longue est la route qui conduit chez un faux ami, quand même sa maison serait à côté de la nôtre; court est le chemin qui mène chez un ami fidèle, quand il habiterait au milieu des écueils. — Il faut savoir quitter son ami; l'hôte ne doit pas toujours rester à la même place; car l'ami le plus cher finit par être à charge, s'il reste trop longtemps dans la maison d'autrui.

Voyageant une fois dans ma jeunesse, je m'égarai sur une route solitaire. J'y rencontrai un homme, et dès lors je fus riche; car

l'homme est la joie de son semblable. L'arbre arraché à la forêt et planté seul dans un village se dessèche bientôt et laisse tomber ses feuilles ; il en est de même de l'homme privé d'amis. Quand l'aigle plane au-dessus des flots, il s'agite, il se trouble, les yeux fixés sur la mer sans rivage : c'est le sort de l'homme qui, perdu dans la foule, n'y rencontre pas un ami. »

Sur la fortune : « La fortune nous échappe ; nos amis meurent, nous mourons aussi ; une seule chose reste : la sentence prononcée sur les morts. — Quand l'insensé acquiert des richesses, il devient plus fier, mais non plus sage. Qu'on l'interroge sur les runes sacrées, inventées par les dieux et transmises par les prêtres : il sera forcé de garder le silence. Ne louez la journée que lorsqu'elle est finie, l'épée que lorsqu'elle a frappé, la femme que lorsqu'elle s'est brûlée. » Allusion à la coutume indienne conservée par le paganisme du nord.

Sur l'amour : « Aimer une femme perfide c'est traverser la glace sur un cheval indompté, c'est braver la tempête sur une barque sans rames, c'est poursuivre un renne sur un rocher à pic. Mais nous aussi fuyons les faux serments, et ne trompons jamais la femme par le parjure ! »

Après ces conseils et beaucoup d'autres, qui respirent en général une morale pure rehaussée par les images locales, le dieu raconte dans la seconde partie l'histoire de ses amours, dont nous ne parlerons pas, et s'adresse dans le troisième à un jeune homme dont il veut diriger la carrière. La quatrième, d'une forme originale, se rapporte aux runes scandinaves considérées comme des forces magiques destinées à évoquer les dieux. Leur origine, leur transmission, leur excellence y sont énumérées soit par le prêtre ascétique qui les acquiert au prix de mortifications inouies, soit plutôt, nous sommes porté à le croire, par le rameau vivant où elles se trouvent inscrites et qui en est la personnification.

« Je sais que, pendant neuf nuits, j'ai été suspendu à un arbre que balançaient les vents, à l'arbre dont personne ne connait l'ori-

gine. Puis, blessé par le fer, consacré à Odin, je n'ai goûté ni pain ni breuvage ; je regardai en bas et recueillis des runes, je les recueillis avec larmes, et ensuite je tombai de l'arbre. »

« J'ai appris neuf chants du puissant fils de Belsta, et j'ai bu l'hydromel dans la coupe céleste. C'est alors que je commençai à fleurir et à songer, à grandir et à prospérer ; le mot succéda au mot, l'œuvre à l'œuvre.

« Tu trouveras des runes tracées sur des rameaux, sur de grands et forts rameaux, manifestées par le pontife, composées par les dieux, inventées par le dieu suprême. Odin les enseigna aux Ases, Dain aux Alfes, Dvalin aux Dverges, Alsvid aux Iotes ; et moi aussi je les ai révélées. Sais-tu les tracer, les deviner ; sais-tu prier et sacrifier ? »

Vient ensuite l'énumération des merveilles opérées par les runes. Elles peuvent désarmer les ennemis, briser les chaînes, arrêter les javelots, éteindre les flammes, apaiser les tempêtes ; elles peuvent même ranimer les morts. Enfin, au terme de ses maximes, le scalde s'écrie : « Le chant suprême a retenti dans les hauts lieux. Qu'il soit utile aux hommes, inutile aux géants ; qu'il rende heureux le maître et les disciples, celui qui parle et celui qui l'écoute ! »

La curieuse conclusion de ce poème, qui ressemble à une espèce d'initiation, nous montre le rôle capital que jouaient dans la civilisation du nord ces runes ou caractères alphabétiques empruntés aux colonies grecques ou romaines par les chefs et les prêtres des tribus germaniques qui s'en réservaient le secret. Ces caractères dont, comme nous l'avons dit, chacun portait un nom allégorique applicable aux circonstances de la vie, aux passions et aux terreurs de l'âme, étaient inscrits isolément sur de légers rameaux qu'on jetait sur une tissu blanc, et qu'on saisissait au hasard afin d'en tirer des présages. Cette science de la divination, dévolue aux prêtres et aux femmes après des épreuves rigoureuses, pouvait être prospère ou funeste, bienfaisante ou

destructive, selon qu'elle procédait d'Odin et de ses Ases, ou des ennemis du peuple scandinave. C'est ainsi que, dans l'hymne de Valospa, la science sacrée de Vala, la prêtresse inspirée, est opposée aux sortiléges profanes de Gulvege, la magicienne des Vanes, la personnification de l'avarice. L'influence des géantes et des naines, des femmes des Finnois et des Lapons, était également redoutée ; et le paganisme expirant conçut la même crainte des femmes chrétiennes. C'est ce qui ressort entre autres de l'Evocation de Groa, touchant épisode de l'Edda, qui termine les livres religieux et qui doit trouver ici sa place.

Groa est morte; elle a laissé un fils qui, dans la crainte que lui inspire l'avenir, vient la nuit au tombeau de sa mère pour lui demander ses conseils.

LE FILS.

« Réveille toi, ô Groa, réveille-toi, tendre mère ! C'est ton fils qui t'appelle aux portes du sépulcre ; enseigne-lui la route de la vie. »

LA MÈRE.

« Que veux-tu de moi, ô mon unique enfant? Quelle peine t'accable pour m'appeler ainsi du sein de cette poussière où je dors oubliée ? »

LE FILS.

« Prononce pour moi un mot magique ! Epouse de mon père, fais connaître à ton fils ce que personne n'apprend avant l'heure du trépas. »

LA MÈRE.

« Longue sera ta route, longues sont les peines des hommes. Il se peut que tes souhaits s'accomplissent, mais la destinée est incertaine. »

LE FILS.

« Chante-moi des chants secourables, ma mère; protége ton

fils ! Je crains de m'égarer dans les sentiers de la vie, car mon âge est faible et sans défense. »

La Mère.

« Je te donne pour premier conseil celui que Rane, l'eau, reçut de Rinda, la terre : Tout fardeau qui te sera trop lourd, rejette-le et sache t'aider toi-même. »

« Voici mon second vœu : Quand tu suivras tristement ta route, que l'image d'Urda t'environne ; que la vue de l'avenir réjouisse tes regards.

« Voici mon troisième vœu : Quand les torrents menaceront ta vie, quand gonflés, bouillonnants, ils rouleront vers l'abîme, qu'ils s'arrêtent sans force devant toi.

« Voici mon quatrième vœu : Quand des ennemis cachés dans la forêt seront prêts à s'élancer sur toi, que leur fureur s'apaise à ta vue, que leur haine se change en amitié.

« Voici mon cinquième vœu : Quand tes mains seront chargées de chaînes, qu'un feu secourable entoure tes membres, que les fers dissous se détachent et tombent de tes mains et de tes pieds.

« Voici mon sixième vœu : Quand tu vogueras sur la mer furieuse, que les vents et les flots s'apaisent devant ta barque et t'assurent une heureuse traversée.

« Voici mon septième vœu : Quand la neige t'enveloppera au sommet des montagnes, que le froid glacial ne saisisse pas tes membres, que ton corps résiste à ses atteintes.

« Voici mon huitième vœu : Quand la nuit te surprendra sur une route ténébreuse, que la Chrétienne funeste ne te jette point de sort.

« Voici mon neuvième vœu : Quand tu discuteras avec un Iote armé, que du sein de Mimer, du vieux sage, te soient données des paroles secourables.

« Poursuis ainsi ton chemin sans craindre aucun désastre ; le

malheur ne peut plus t'atteindre ; car c'est appuyée sur le rocher des âges que je t'ai consacré ces vœux.

« Va maintenant, ô mon fils ; que les paroles de ta mère restent gravées au fond de ton cœur ! Si tu y penses toujours, ta vie sera heureuse. »

On ne saurait lire sans émotion cette poésie si simple et si tendre, dans laquelle tout ce que le paganisme, encore en lutte avec la religion nouvelle, pouvait offrir d'illusions douces, de superstitions consolantes, est mis en œuvre par une mère pour protéger les jours de son fils. Qui ne se rappellerait, en lisant ces vers, l'admirable scène de Thétis et d'Achille ou celle de Cyrène et d'Aristée, ou plutôt qui ne retrouverait au fond de son âme ce sentiment si pur et si vrai que la bénédiction d'une bonne mère est le gage le plus sûr du bonheur ?

La seconde partie de l'Edda poétique, entièrement distincte de la précédente, renferme les légendes des conquérants germains qui s'illustrèrent au moyen-âge dans le nord et le midi de l'Europe, et dont les scaldes ont entouré l'histoire de toute la magie des fictions. On y voit paraître, à côté de Volund ou Wéland, l'artiste par excellence, le Dédale scandinave (mais Dédale perfide et féroce, impitoyable en sa vengeance), les mâles figures de Hagen, de Helge, d'Attila, de Gundar, de Theuderic, les types brillants de Brunhilde et de Gudrune, l'image divinisée de Sigurd, le Sigfrid des Germains, le héros du poème de Nibelunges. Sigfrid en effet, inconnu à l'histoire, mais exalté par la poésie depuis les brumes du Rhin jusqu'aux glaces de l'Islande, et partout représenté comme une victime fatale, comme un nouveau Balder dont la vie et la mort ont été décisives pour le sort des nations, apparaît sous des traits mystérieux et grandioses dans toutes les légendes qui lui sont consacrées. Sa courte et glorieuse carrière présente partout quelque chose de surhumain qui mêle à ses exploits terrestres une teinte de mélancolie profonde, une vive aspiration vers le ciel. Autour de lui se groupent

et s'agitent les rudes populations des Scandinaves, des Burgondes, des Goths et des Huns, de toutes ces nations indomptables qui, s'élançant des glaces du nord, ont brisé et foulé aux pieds le colosse séculaire de l'empire. Ces légendes jettent un grand jour sur les poèmes chevaleresques de l'Allemagne, dans lesquels on aime à opposer aux fictions brillantes des minnesinger les chants sauvages mais énergiques, dépourvus d'art mais pleins de poésie, des anciens scaldes, narrateurs primitifs et quelquefois témoins de ces scènes d'épouvante.

L'Edda en prose, composée par l'historien Snorro au commencement du treizième siècle, est un commentaire fidèle de l'Edda poétique dont elle explique et développe les récits tant mythologiques qu'historiques. Elle se divise en trois parties, dont la première, la plus importante, comprend en deux cycles, ceux de Gylfi et de Bragi, la série complète des légendes, liées entre elles par une narration continue. La seconde, appelée Kenningar, est un vaste vocabulaire; la troisième, sous le nom de Skalda, contient les règles de la poésie du nord.

Les Sagas scandinaves, dont la réunion imposante forme à elle seule toute une littérature, sont des récits naïfs plus ou moins détaillés, plus ou moins merveilleux, de l'histoire nationale et des exploits des guerriers célèbres, que les patients habitants de l'Islande, jaloux de conserver la mémoire de leurs pères, se racontaient dans les longues nuits d'hiver autour du foyer domestique. Quelques-unes, entremêlées de vers généralement attribués à Bragi, scalde illustre du neuvième siècle dont le nom a été donné au génie même de la poésie, sont contemporaines des événements dont elles consacrent la mémoire; tel que le Krakamal ou légende de Ragnar, le chef et le modèle des rois pirates, l'aïeul des familles princières de Danemark, de Suède, de Northumbrie. D'autres, tel que le Rigmal, consacrent la législation scandinave dans ses détails et dans son origine, qui se rattache, comme celle des castes indiennes, à la naissance

même des trois types nationaux, le *thræl*, homme serf, le *karl*, homme libre, le *iarl*, homme noble, nés dans une progression ascendante de Rig ou Heimdal, le dieu de l'arc-en-ciel, et d'Edda, Amma et Modir, les mères primitives des humains. D'autres Sagas racontent, comme l'Ynglinga, la succession des premiers rois du nord, ou comme la Vilkina, la Volsunga ; les exploits des héros germaniques. Rédigées généralement dans un style simple, dont la lucidité n'exclut pas l'enthousiasme, ces légendes continuées plus tard dans les Kæmpviser et les Folkviser, ballades populaires du Danemark et de la Suède, sont précieuses par les faits qu'elles consacrent, les usages qu'elles peignent, les croyances qu'elles rappellent. S'il est triste de contempler l'excès d'aberration et de folie où l'homme, abandonné à lui-même et excité par ses passions, peut tomber dans sa lutte opiniâtre contre les obstacles qui l'irritent, il est digne d'intérêt de voir l'activité, l'énergie, la persévérance avec lesquelles, électrisé par une vague pensée de progrès, il sait utiliser ses forces, multiplier son existence, et s'élever à son insu vers une sphère plus haute et plus pure (1).

La religion d'Odin est le point de départ de la civilisation scandinave. Chacun des rois de ces côtes escarpées et de ces îles arides semées sur la Baltique se glorifiait d'être issu de sa race et voulait imiter ses exploits. D'autres chefs, leurs rivaux, qui n'avaient d'asile que la mer, de domaine qu'une barque de pirate, se précipitaient sur les contrées voisines déterminés à vaincre ou à mourir. La guerre était leur seul bonheur, l'audace leur unique ressource ; le repos leur était odieux, et la défaite intolérable. C'est ainsi qu'au milieu des dangers, des écueils, des vagues ora-

(1) C'est à l'étude des Sagas scandinaves que nous devons les savants travaux de Geijer, Rask, Rafn, Turner, Kemble, Depping, Duméril, sur les *Antiquités du Nord*, ainsi que l'admirable *Histoire des Conquêtes des Normands*, par Aug. Thierry.

geuses, au milieu des querelles intestines, des luttes et des conquêtes sanglantes, grandit cette forte race d'hommes qui devait régénérer l'Europe. C'est ainsi que les Sagas nous les montrent lançant leurs barques à travers les tempêtes, explorant, audacieux loups de mer, tous les rivages et tous les fleuves, et remontant jusqu'au cœur des états qu'ils devaient terrifier et transformer. Mais ce qui surtout intéresse dans la lecture de ces naïfs récits, c'est de voir que ces hommes farouches, impitoyables envers leurs ennemis, ont senti, dans le feu des passions, tout le prix des affections de famille ; qu'ils ont aimé leurs femmes, leurs enfants et leurs frères avec un dévouement sans bornes ; que pleins de respect pour leurs vieillards ils revenaient, couverts de blessures qui leur ouvraient l'entrée du Valhall, déposer les trophées de la guerre aux pieds des représentants vénérés de l'antique gloire nationale, et entonner, au moment de mourir, l'hymne de délivrance en l'honneur de leurs dieux. Dès lors on voit que, si les hommes du nord étaient prédestinés à détruire les restes d'une civilisation surannée, ils étaient aussi appelés à fonder, et à devenir un jour, sous l'impulsion du Christianisme, les plus fervents apôtres, les plus intrépides défenseurs des lumières qu'ils voulaient éteindre et des lois qu'ils semblaient abhorrer.

VII.

Le plus célèbre de ces rois pirates et le plus anciennement connu est Ragnar Lodbrok, fils de Sigurd Ring qui régna quelque temps sur le Danemark et la Suède. Mais, repoussé par des compétiteurs plus heureux, Ragnar n'hérita de son père que le vain titre de roi des îles. Exilé ainsi sur la mer avec ses intrépides frères d'armes, il sut au milieu de sa flotte se créer une puissance nouvelle. Ce fut en effet dès ce moment que le génie de Ragnar

prit son essor, génie sauvage et sanguinaire, et néanmoins plein de force et d'éclat. Une légende islandaise lui a été consacrée, et, dans ce récit entremêlé de fables mais basé sur un fond historique, nous le voyons, l'épée à la main, disputant sa première femme à un monstre; épousant après elle une héroïne douée des plus rares qualités; sillonnant la mer sur ses barques pour courir au danger et au pillage, et étendant ses courses vagabondes non seulement en Suède et en Russie, mais en Belgique, en France, en Angleterre, où il périt après cinquante victoires. Ses fils formés à son exemple suivirent ses traces en le vengeant.

Le nom de Ragnar est souvent cité dans les annales du moyen-âge, avec ce sentiment de terreur qui s'attache aux guerriers redoutables. Nous en voyons une preuve dans cette vieille chronique anglo-normande, où l'on prétend qu'en 845, sous le règne de Charles-le-Chauve, Lodbrok et trois de ses fils remontèrent la Seine jusqu'à Paris qu'ils furent sur le point d'incendier.

Cil Lothebrok e ses treiz fiz
Furent de tute gent haiz;
Kar utglages furent en mer,
Unques ne fuierent de rober,
Tuz jurs vesquirent de rapine;
Terre ne cuntree veisine
N'est pres d'els ou ils, à la run,
N'eusent feit envasiun.

Toutefois le nom de ce hardi forban n'a été réellement illustré que par sa mort. Ayant voulu poursuivre ses exploits en attaquant Ella, un des rois de Northumbrie indépendant des rois de Wessex, il construisit deux vaisseaux beaucoup plus grands que ceux que montaient habituellement les pirates. Ces lourds navires ayant échoué sur la côte, il fut forcé de combattre à terre des ennemis bien supérieurs en nombre, et, après une résistance désespérée, il fut pris et condamné à mourir dans un donjon rempli de vipères.

Ce fut dans cette affreuse prison, au milieu des souffrances les plus atroces, que, se reportant aux souvenirs du passé et charmant sa douleur par l'image de sa gloire, il entonna, dit-on, l'hymne célèbre qui a immortalisé son nom et qui semble avoir été son chant de guerre lorsqu'il combattait à la tête de ses braves. Les premières strophes énumèrent en effet toutes ses courses et tous ses exploits, et les dernières, soit qu'il les ait prononcées au moment même de son agonie, soit qu'elles aient été ajoutées plus tard par Kraka ou Asloga, sa femme, peignent avec une rare énergie son noble mépris de la mort. L'ensemble de cette composition, dont l'authenticité paraît prouvée par sa transmission successive et intacte dans les chroniques contemporaines et par le respect traditionnel dont l'entourent tous les Scandinaves, est digne en effet du plus grand intérêt comme monument de mœurs, comme empreinte de génie, comme expression de sentiments profonds dans une âme encore rude et barbare. Il est surtout curieux de la comparer aux chants de triomphe des Francs et des Angles, qui datent presque de la même époque, et d'entendre ainsi le cri de guerre retentir à la fois dans trois camps.

L'ode de Ragnar est composée de strophes écrites en norwégien et en vers libres, dont l'allitération imparfaite peint bien le rude langage du neuvième siècle. Le style en est vif et abrupte, conforme aux passions qu'elle exprime et aux scènes de carnage qu'elle décrit. Chaque strophe, commençant par un refrain guerrier, énumère une victoire nouvelle. Dans la première, comme Sigurd et Beowulf, les héros des Germains et des Angles, il tue le serpent de Gothland, ou peut-être un pirate nommé Orm, pour lui enlever sa première femme Thora. Dans les huit strophes suivantes il combat sur le Sund, sur la Duna, à Helsing en Finlande, à Gothland contre son beau-père, à Scarpey en Norwège, à Ulleragre en Suède, dans les îles d'Einder et de Bornholm. A la dixième strophe sa course atteint la Flandre et s'étend ensuite sur les côtes d'Angleterre, où il dévaste successivement les parages de

Kent, de Perth, des Orcades, de Northumbrie et des Hébrides. Il se porte de là en Irlande, où il pleure la mort de ses fils; il s'en venge dans l'île de Sky, sur les côtes d'Ila, de Lindisfarne et d'Anglesea. Enfin, par un retour sur lui-même et sur la fortune des combats, il se recueille pour flétrir la lâcheté, pour vanter la bravoure guerrière; il s'étonne qu'après tant de victoires il ait pu succomber sous Ella. Il se ranime toutefois par le souvenir de sa gloire, par celui de sa femme la noble Asloga et de ses fils qui vengeront sa mort. Enfin, au dernier moment, il compte encore le nombre de ses triomphes et meurt sans une seule plainte en invoquant Odin. Cette fin, d'un pathétique sublime, couronne dignement les scènes terribles, les étranges et frappantes images dont toute cette ode est parsemée, et qui prouvent d'une manière évidente son origine antique et païenne. Sans parler du nom même de Lodbrok, qui signifie culotte velue pour indiquer le vêtement laineux qui préserva Ragnar des morsures du serpent, la guerre y est appelée le jeu de Hilda; un vaisseau, le coursier de Helfer, la chaussure d'Egil, la monture d'Egir; une cuirasse, la cotte de Hamder ou de Skogel; un bouclier, la tente de Hlaka; un loup, le coursier de Fala; une épée, la torche mortelle; un javelot, le dragon homicide; une flèche, la vierge messagère. Partout la mythologie scandinave poétise et relève l'expression par ces souvenirs religieux ou héroïques qui excitaient l'enthousiasme des braves. Odin, leur rémunérateur, y paraît sous une foule de noms, accumulés surtout dans les dernières strophes où l'intrépide guerrier, en proie à mille tortures, brûlé par le venin des vipères, a besoin de toute sa force d'âme pour triompher de cette épreuve suprême. Il meurt enfin, sûr d'être vengé par des fils formés à son exemple, laissant les spectateurs dans un muet étonnement, pour tant de barbarie jointe à tant de grandeur.

Chant de Ragnar.

1.

« Nous avons frappé du glaive ! Naguère nous allâmes en Gothland exterminer le malicieux reptile, et je reçus Thora pour épouse. Les guerriers me nommèrent Lodbrok dans ce combat où je perçai l'anguille de la bruyère, où mon acier d'une trempe brillante s'enfonça dans ses anneaux tortueux.

2.

« Nous avons frappé du glaive! J'étais bien jeune encore quand nous voguâmes à l'est du Sund, où nous préparâmes une curée abondante aux loups et aux aigles dorés. Les hauts cimiers retentissaient sous le fer, les vagues se gonflaient de toutes parts et le corbeau nageait dans le sang.

3.

« Nous avons frappé du glaive ! J'ai levé la lance avec fierté ; j'ai rougi mon épée quand, à l'âge de vingt ans, je combattis huit chefs, à l'orient, aux bouches de la Duna. Nous donnâmes un ample repas aux loups, pendant qu'une sueur sanglante s'écoulait dans la mer et que les guerriers perdaient la vie.

4.

« Nous avons frappé du glaive! Hilda nous fut favorable quand nous envoyâmes les Helsingiens peupler le palais d'Odin. Nous remontâmes le cours de l'Ifa; l'épée mordit, le sang chaud bouillonna dans les vagues, le fer retentit sur les cuirasses et la hache fendit les boucliers.

5.

« Nous avons frappé du glaive ! Personne , je le sais, ne songea à la fuite avant que , sur les coursiers de Hefler, Herrauder ne tombât dans la lutte. Jamais, sur les chaussures d'Egil, aucun chef plus illustre ne voguera vers le port à travers la plaine des pétrels. Ce roi portait dans les combats un cœur inébranlable.

6.

« Nous avons frappé du glaive ! Les combattants jetèrent leurs boucliers quand le fer homicide assaillit leur poitrine. Le dard mordit à Scarpascere ; l'orbe du bouclier fut rougi jusqu'à ce que tombât le roi Rafn. La sueur bouillante des héros coula le long de leurs cuirasses.

7.

« Nous avons frappé du glaive ! Les lances rugirent avant que le roi Eystein ne succombât à Ullaragre. Les faucons brillants d'or volèrent à leurs repas; la torche mortelle brisa dans le conflit les boucliers ensanglantés, et le vin suintant des blessures se répandit sur les épaules.

8.

« Nous avons frappé du glaive ! Devant les îles de Tinder, les corbeaux purent déchirer leur proie , et les coursiers de Fala trouvèrent une abondante curée. Dès le lever du soleil l'œil ne pouvait embrasser toute la lutte ; je vis les jets de l'arc voler de toutes parts et le fer s'enfoncer dans les casques.

9.

Nous avons frappé du glaive! Nous baignâmes de sang nos boucliers quand nous brandîmes la lance devant l'île de Burgund-

holm. Une grêle de traits brisa les cuirasses, l'orme flexible fit voler le fer. Vulner périt, le plus puissant des rois; les cadavres couvrirent le rivage, et le loup savoura son festin.

10.

« Nous avons frappé du glaive. Le combat fut indécis jusqu'à ce que le roi Freyr tombât sur la côte de Flemmingie. Le poinçon noir, ensanglanté, perça dans le combat la cotte dorée de Hœgen; au matin la jeune vierge pleura, car les loups eurent une ample proie.

11.

« Nous avons frappé du glaive! Je vis des centaines d'hommes tomber dans les barques d'Eynefer sur la côte d'Englanays. Nous voguâmes six jours avant de combattre; enfin, au lever du soleil, nous célébrâmes la messe des lances, et Valthiofer dut tomber sous nos coups.

12.

« Nous avons frappé du glaive! La rosée coula des épées dans le détroit de Barda, les éperviers se repurent de cadavres. L'arc résonnait pendant que le fer déchirait les cottes d'armes durcies par le combat; la lance serpentait dans la plaie, inondée de venin et de sang.

13.

« Nous avons frappé du glaive! Nous levâmes fièrement l'écu de guerre pour le jeu sanglant de Hilda devant la baie de Hedning. Alors nos ennemis purent voir comment nous fendions les boucliers, comment nos épées, poissons voraces, brisaient les casques avec fracas. Ce n'était pas comme lorsqu'une belle fiancée nous accompagne au lit nuptial.

14.

« Nous avons frappé du glaive! Une tempête violente assaillit les boucliers, les cadavres couvrirent la terre sur les côtes de Northumbrie. Il ne fut pas nécessaire le matin d'exciter les hommes au combat où leurs traits étincelants s'enfonçaient dans les casques. J'ai vu les écus de guerre se rompre et les guerriers expirer de toutes parts.

15.

« Nous avons frappé du glaive ! Il fut donné à Herthiof de vaincre nos troupes à Syderœr. Au milieu d'une pluie de fer Rœgnwald tomba, deuil affreux pour nos braves ! Les guerriers, agitant leurs casques, lançaient avec force leurs javelots.

16.

« Nous avons frappé du glaive ! Les corps s'entassaient sur les corps, le vautour s'est réjoui dans le fracas des armes. Marstan, qui régnait sur l'Irlande, ne laissa jamais jeûner ni les aigles ni les loups, pendant que le fer heurtait les boucliers. Le corbeau, dans le golfe de Vedra, trouva une abondante pâture.

17.

« Nous avons frappé du glaive. J'ai vu des centaines d'hommes succomber sous nos coups, le matin au fort de la mêlée. Trop tôt, hélas, le dard funeste pénétra dans le cœur de mon fils : Egil enleva la vie à l'intrépide Agnar. Les épées retentirent sur les noires cottes de maille, les enseignes brillèrent au soleil.

18.

« Nous avons frappé du glaive ! J'ai vu les fils d'Endil, les vaillants mariniers, tailler aux loups une ample pâture. Ce n'était

pas, dans la baie de Skede, comme lorsque de jeunes vierges nous offrent du vin. Plus d'une monture d'Egir fut dépeuplée par le choc des javelots, plus d'une cuirasse rompue dans la mêlée des rois.

19.

« Nous avons frappé du glaive ! Un matin, au sud de Lindesœr, nous jouâmes de l'épée contre trois rois. Peu d'hommes purent se vanter d'avoir échappé à cette lutte ; car beaucoup tombèrent sous la gueule du loup et l'épervier déchira leurs cadavres. Le sang d'Erin coula à flots dans le sein de la mer limpide.

20.

« Nous avons frappé du glaive ! J'ai vu dans cette matinée le guerrier aux beaux cheveux, l'amant des jeunes filles, succomber à la lutte. Ce n'était pas dans le détroit d'Alla, jusqu'au moment où périt le roi Orn, comme lorsque la baigneuse nous apporte un bain chaud, comme lorsque au banc d'honneur nous embrassons une tendre vierge.

21.

« Nous avons frappé du glaive ! Les épées mordirent les boucliers, tandis que les lances éclatantes retentissaient sur les cuirasses. L'île d'Angul attestera pendant des siècles comment nos chefs savent jouer des armes. Dès le matin, devant le promontoire, le dragon homicide fut rougi de sang.

22.

« Nous avons frappé du glaive ! Un guerrier est-il plus près de la mort quand, sous la grêle des traits, il combat le premier ? Souvent la vie échappe à celui que rien n'enflamme. Car il est difficile d'exciter un lâche à la lutte ; le cœur est nul dans l'homme pusillanime.

23.

« Nous avons frappé du glaive ! Pour moi, j'appelle une lutte équitable, celle où, dans le conflit des armes, chaque guerrier attaque un guerrier. Qu'aucun homme ne fuie un autre homme : telle est depuis longtemps la loi des braves. Toujours l'amant d'une vierge doit être intrépide dans la lutte, toujours il doit être intrépide !

24.

« Nous avons frappé du glaive ! D'ailleurs, j'en suis bien convaincu, nous suivons tous l'arrêt du sort ; il en est peu qui échappent aux Nornes. Jamais je n'aurais cru qu'Ella dût m'enlever la vie, quand, pour rassasier les faucons sanguinaires, je lançais mes planches sur les flots, et qu'au loin dans les golfes d'Ecosse nous donnions aux loups leur pâture.

25.

« Nous avons frappé du glaive ! Je me réjouis toujours en pensant que, dans la salle du père de Balder, les bancs sont prêts pour les convives. Bientôt nous boirons la bière dans les branches recourbées des crânes. Le brave ne gémit point de la mort dans le palais magnifique de Fiolner ; ce ne sera point avec des cris d'angoisse que j'arriverai à la salle de Vidrer.

26

« Nous avons frappé du glaive! Ici tous les fils d'Asloga engageraient la lutte avec leurs fortes armes s'ils savaient les tourments que j'endure, les serpents venimeux qui me rongent de toutes parts. La mère que j'ai donnée à mes fils a mis dans leur cœur le courage.

27.

« Nous avons frappé du glaive ! Le dernier moment approche : la rage des serpents me déchire, la vipère habite dans mon cœur. Bientôt, j'espère, le dard de Vidrer s'enfoncera dans le cœur d'Ella. Mes fils s'irriteront du meurtre de leur père, ces braves guerriers ne resteront point en repos.

28.

« Nous avons frappé du glaive ! Cinquante et une fois j'ai livré des batailles annoncées par la flèche messagère. Jamais je n'ai pensé que parmi les hommes, moi qui si jeune encore ai rougi mon épée, aucun roi ne me serait supérieur. Les Ases vont m'inviter ; ma mort n'est pas à plaindre.

« Je veux finir ! Les Dises envoyées par Odin m'appellent dans la salle des héros. Plein de joie je vais boire la bière sur un trône, à côté des Ases ! Les heures de ma vie sont passées ; je souris en mourant ! »

Les vœux du roi Ragnar si énergiquement exprimés, soit par lui-même, soit par cette Asloga dont la fière et poétique figure rappelle la Véléda de Tacite, la Vala prophétique de l'Edda, furent promptement entendus de ses fils dont la vengeance fut complète et terrible.

Les deux aînés Erik et Agnar avaient péri dans les plaines d'Upsal ; mais quatre lui restaient encore, Ivar, Hvitserk, Biorn et Sigurd. Les trois premiers s'embarquent pour l'Angleterre, s'élancent sur les côtes de Northumbrie, s'emparent d'Ella qu'ils font mourir dans les plus horribles supplices. Puis ils dévastent ses états, poussent leurs conquêtes contre tous les royaumes formés par les Anglo-Saxons, et font trembler dans Londres les successeurs d'Egbert. Maîtres de la moitié de l'heptarchie, après des

cruautés sans nombre, Ivar et Hvitserk finissent par périr ; mais Biorn s'empare du trône de Suède, et Sigurd de celui de Danemark, où l'Evangile, prêché par saint Anschaire, préparait à leur race un glorieux avenir.

La Norwège, cinquante ans plus tard, au commencement du dixième siècle, avait pour roi Harald-le-Chevelu, dont la domination absolue, en dispersant tous ses rivaux, imprima un nouvel essor à leurs courses aventureuses. Des deux fils de Harald, l'aîné fut un tyran cruel, banni par ses sujets, mais qui mourut en brave ; le second, bienfaiteur de son peuple, périt glorieusement en défendant ses droits, et les chants funèbres des scaldes consacrèrent leur double mémoire. Voici quelques strophes de ces deux chants.

« J'attends, dit Odin au milieu du Valhall, un héros d'une grande renommée et mon cœur s'en réjouit d'avance.

« Quel est ce bruit effrayant, dit Bragi le poète? On dirait que de nombreuses cohortes s'avancent vers ce palais ; les murs et les voûtes résonnent comme si le bon Balder revenait vers son père !

« Bragi, dit Odin, tes paroles ne sont pas conformes à ta science. Ce bruit annonce la marche d'Erik le brave, qui bientôt touchera mon palais. Cinq rois sont avec lui et il est le sixième.....

« Odin s'écrie encore : Qu'on aille au devant d'un héros ! Voici Hakon le puissant guerrier qui s'avance.

« Sois le bien venu, dit Bragi, dans l'assemblée des combattants célestes ! Viens boire la bière avec les dieux, toi le vainqueur de tes ennemis ; tu trouveras ici huit frères d'armes.

« Hakon répond : Nous avons conservé notre armure ; un guerrier doit garder son casque et son épée.

« Alors on connut comment le pieux roi avait épargné les temples sacrés ; car tous les dieux se levèrent et saluèrent son entrée au Valhall.

« Il naquit à une heure fortunée celui qui mérita cet honneur; le siècle glorieux où il vécut sera envié par nos derniers neveux.

« Le loup Fenrir aura rompu sa chaîne et dévoré l'humanité entière avant qu'on retrouve un tel roi !

C'était l'époque où Gorm l'Ancien établissait l'unité du Danemarck; où bientôt Erik-le-Victorieux allait fonder celle de la Suède; où le paganisme expirant tentait ses dernières séductions sur la lyre inspirée des scaldes, compagnons fidèles des guerriers, comme ces anciens bardes celtiques dont les chants ont jeté tant d'éclat.

C'est ainsi qu'un ardent délire excité par des poètes enthousiastes marquait la vie aventureuse de ces rudes enfants de la nature, dont les exploits sanglants en effrayant l'Europe lui préparaient de si hautes destinées. Aussi voyons-nous, dans ce même siècle dont les scaldes exaltent la gloire, Rurik vainqueur sur les côtes de Russie, Hastings sur celles d'Allemagne, d'Angleterre et de France, Rollon maître de la Normandie, pendant qu'Insgolf, colonisant l'Islande, sauve de l'oubli les antiques croyances et ouvre une voie nouvelle à ses intrépides descendants. Vers l'an 1000 Leif Erikson pose le premier un pied hardi sur le Vinland, hémisphère inconnu qui attendait Colomb pour surgir à la vie; et l'influence du Christianisme, transformant ces fiers ravisseurs en civilisateurs de nations, révèle en même temps à l'Europe les règnes mémorables et féconds de Wladimir le Grand, d'Olaf le Bien-Aimé, de Canut le Grand, de Guillaume le Conquérant, de Robert de Calabre, de Roger de Sicile, fondateurs de puissantes dynasties.

Moins heureux mais non moins intrépide dans ses tentatives vagabondes, Harald III de Norwège, surnommé le Vaillant, qui visita successivement l'Empire grec où il fut chef des Varègnes auxiliaires, la Russie où, après de longs refus, il obtint en mariage une fille de Iaroslav Ier, l'Angleterre enfin où il périt dans sa lutte contre Harold le Saxon, antagoniste de Guillaume, s'est

distingué dans l'art des scaldes par ce chant énergique et tendre que son amour opposa aux dédains de la belle et fière Elisabeth, dont les sœurs occupaient déjà les trônes de France et de Hongrie ([1]).

« Mon navire a fait le tour de la Sicile, dans des jours de force et d'orgueil; le Cerf du Viking, chargé de nobles guerriers, fendait la mer au gré de nos vœux: un lâche n'eût pas suivi une route si dangereuse; et cependant une fille de Russie, à la bague d'or, me dédaigne !

« J'ai combattu les guerriers de Trondheim; ils étaient plus nombreux que les nôtres, et nous livrâmes une terrible bataille : tout jeune que j'étais, j'étendis sur la plaine un roi dans la vigueur de l'âge; et cependant une fille de Russie, à la bague d'or, me dédaigne !

« Un jour nous n'étions que seize sur le tillac, une tempête gonflait les voiles, le vaisseau s'enfonçait sous le poids des vagues; seuls, nous les rejetâmes dans la mer : un lâche n'eût pas suivi une route si dangereuse; et cependant une fille de Russie, à la bague d'or, me dédaigne !

« J'ai appris huit exercices : je fais des vers, je dirige les troupes, je forge le fer, je suis bon cavalier, je suis habile nageur, je sais courir en patins, lancer un javelot ou manier une rame; et cependant une fille de Russie, à la bague d'or, me dédaigne !

« Il n'est ni veuve ni vierge qui ne sache que, dans l'empire du midi, les premiers rayons du matin nous trouvaient sur le champ de bataille, et que nous avons pris la métropole; j'ai bravement usé de mon épée, il reste des témoignages de mes exploits; et cependant une fille de Russie, à la bague d'or, me dédaigne !

« Je suis né sur les montagnes où retentissent les arcs; mes vaisseaux sont l'effroi des bergers, souvent j'ai fait cra-

([1]) Voir Graberg, *I Scaldi*; Wheaton, *Histoire des Peuples du Nord.*

quer leurs quilles sur les crêtes cachées des écueils, loin des dernières habitations des hommes ; j'ai creusé, autour des îles désertes, de larges sillons dans les mers : un lâche n'eût pas suivi une route si dangereuse ; et cependant une fille de Russie, à la bague d'or, me dédaigne ! »

Il ne peut entrer dans notre plan de poursuivre plus loin les annales scandinaves, si admirablement exposées dans des œuvres dont la France s'honore. Ici s'arrête notre rapide esquisse de cette littérature si curieuse, longtemps restreinte dans les limites du nord et reléguée dans un oubli injuste, mais placée maintenant sous son vrai jour et présentée brillante aux regards de l'Europe. Honneur aux explorateurs consciencieux qui ont ouvert, au prix de leurs veilles, au prix de périlleux voyages ou de travaux plus difficiles encore, cette source féconde de jouissances littéraires et d'intéressants rapprochements ! Applaudissons à ces nobles efforts qui étendent chaque jour le domaine de la science, bien convaincus que toutes les connaissances sont unies entre elles par les liens d'une solidarité mutuelle, et que chaque rayon de lumière est un progrès pour l'humanité.

MÉMOIRE

SUR QUELQUES PHÉNOMÈNES CÉLESTES,

RAPPORTÉS

SUR LES MONUMENTS ÉGYPTIENS,

AVEC LEUR DATE DE JOUR DANS L'ANNÉE VAGUE,

(Lu à l'Académie des Inscriptions le 24 décembre 1852).

Depuis que la découverte de Champollion a permis de recueillir les dates que contiennent les inscriptions égyptiennes, on a plusieurs fois tenté de réunir ces indications et d'en former une chronologie suivie. La série des diverses dynasties rapportées par Manéthon et la longueur du règne de chaque souverain, tels sont les seuls moyens que l'on ait pu employer jusqu'ici pour cette difficile reconstruction. Or, en étudiant les divers systèmes chronologiques, publiés depuis Rosellini, on est frappé de l'extrême incertitude des résultats que l'on peut obtenir par l'addition des règnes successifs. En effet, si l'on s'en tient au seul témoignage des monuments, on trouvera bien peu de souverains qui nous aient transmis une date de leur dernière année. La véritable place où doit commencer l'ère réelle de chaque roi, est également soumise à de fréquentes causes d'incertitude. Chaque fois que l'Égypte a subi quelque usurpation de pouvoir, ou véritable, ou supposée telle par un successeur, le nouveau roi a pu compter, dans le chiffre de ses années, tout le temps de son règne de droit : notre propre histoire nous fournit, dans ces derniers temps, un exemple de cette sorte de date rétrospective. Souvent, au contraire, un roi aura partagé son pouvoir avec un frère ou un fils ; ailleurs une reine ou une régente se sera attribué la dignité suprême. Dans ces cas, il aura pu arriver que l'on se soit servi de deux séries de dates simultanées, se rapportant à l'intronisation de chacun des deux rois ; c'est

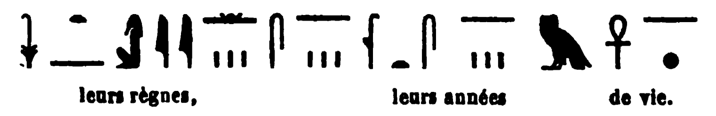
ce que l'on a constaté dans la XII[e] dynastie et sous les Ptolémées. D'autres fois, au contraire, le souverain le plus âgé ou le plus puissant aura rempli seul le protocole des dates, pendant le double règne, ce qui n'empêchera peut-être pas le survivant de compter plus tard la somme totale de son propre règne dans les dates officielles de ses monuments.

Ces causes d'erreur, qui se croisent en tout sens, font une large part à l'incertitude, pour toute somme chronologique que l'on voudrait tirer de la seule addition des règnes, après un nombre de siècles un peu considérable. Les chances d'inexactitude augmentent avec le nombre des sommes partielles ; aussi ai-je toujours pensé qu'une incertitude de plus de 200 ans était très-admissible, dans le chiffre qui résulte des dates monumentales combinées avec les listes de Manéthon, lorsqu'on remonte jusqu'à la XVIII[e] dynastie, après l'expulsion des pasteurs (1).

On pourrait sans doute éliminer la plus grande partie de ces causes d'erreurs, si l'Égypte nous avait légué un corps d'annales, au lieu des listes royales si incomplètes, que nous devons aux extraits d'Eusèbe et de Jules Africain. On ne peut guère douter que les Égyptiens n'aient soigneusement tracé la série de leurs dates historiques, au moins depuis la restauration de leur empire. Les fragments de la liste royale contenue dans le papyrus de Turin prouvent au moins que les hiérogrammates avaient bien l'intention d'établir des nombres vraiment chronologiques. On trouve, dans ce manuscrit mutilé, des calculs, des résumés et des articles où sont notées non-seulement les années du règne de tel souverain, mais encore la durée de sa vie, avec les années, les mois et les jours (2). Il est donc fort possible que Manéthon ait eu à sa disposition des annales historiques suffisamment coordonnées pour établir un véritable canon, du moins

(1) Il suffit pour s'en convaincre de comparer les chiffres où sont arrivés pour cette époque des savants d'un mérite éminent. Il y a plus de trois cents ans de différence entre les chiffres de la XVIII[e] dynastie, trouvés par Rosellini, M. Lenormant, M. Barucchi, S. G. Wilkinson et ceux qu'ont proposés M. de Bunsen, M. Lepsius et M. Hincks, qui néanmoins ont mis en œuvre les mêmes éléments.

(2) Voyez le papyrus royal de Turin, édition de sir. G. Wilkinson, pl. I, l. V.



leurs règnes, leurs années de vie.

On trouve la même expression dans le résumé qui précède le règne de Mé-

en ce qui regarde le second empire. Mais nous sommes bien loin de posséder un pareil monument dans ses listes royales. Les chiffres des divers auteurs qui nous les ont transmises, ne s'accordent ni entre eux, ni avec les monuments, et Rosellini aurait dû éprouver une juste défiance sur l'intégrité de ces chiffres, lorsqu'en remontant seulement jusqu'à la XXVIe dynastie, alors que les auteurs classiques le guidaient encore dans l'histoire d'Amasis, d'Apriès et de Psammétikus, les inscriptions contemporaines le forçaient déjà de faire aux listes de Manéthon une correction de dix années entières, sur les règnes assez bien connus de cette dynastie saïte.

Aidées des synchronismes assyriens et bibliques et moyennant des corrections raisonnées, les dates des listes égyptiennes se poursuivent dans un enchaînement satisfaisant, jusqu'à la prise de Jérusalem sous Schéschonk Ier (3). Les limites des erreurs sont peu étendues, quoique l'on soit déjà bien éloigné de la précision que pourrait donner la mention de quelques éclipses ou de tout autre phénomène fixe dont le calcul pourrait s'emparer. Mais, à partir de ce fait important, nous tombons, d'une part, sur toutes les incertitudes qui se rattachent dans l'histoire sacrée à l'appréciation du temps des juges et de l'autre, sur une période moins brillante de l'histoire égyptienne, peu fertile en monuments et sur laquelle les listes royales redoublent de laconisme. On a dû se contenter jusqu'ici de choisir de son mieux entre les chiffres d'Eusèbe et ceux de l'Africain, pour les XXIe et XXe dynasties, et les limites des erreurs possibles ont déjà pris un large développement lorsque nous atteignons la XIXe.

Malgré le nombre et l'importance des monuments qui nous ont conservé le souvenir des *Séthos*, des *Ramsès*, des *Aménophis* et des autres grands souverains des XVIIIe et XIXe dynasties, leur chronologie n'est pas plus facile à reconstruire, au milieu des usurpations et des luttes des divers prétendants, dont on reconnaît les traces à cette époque. Il est étonnant que la splendeur de l'empire ait pu se

nès (18, a, *ibid.*). On lit aussi à l'article du roi Sor , après le chiffre de son règne.



sa durée de vie.

(3) M. de Bunsen place cette date à l'an 962 avant notre ère.

conserver à un degré aussi éminent au milieu de ces continuelles révolutions; mais je doute, en tous cas, qu'on puisse réduire en un ensemble tout à fait satisfaisant, la liste minutieuse extraite de Manéthon par Josèphe et les nombreuses dates éparses sur les monuments de ces dynasties.

Autant tous ces matériaux sont insuffisants pour établir une série dont la somme puisse être considérée comme exacte après plusieurs siècles, autant ils seraient précieux pour coordonner certaines époques particulières. Si donc l'astronomie avait pu fournir aux recherches quelques époques plus rigoureusement déterminées, les détails compris entre les points de repère se seraient éclairés facilement à la lumière des dates hiéroglyphiques, recueillies dans chaque règne.

Il n'y a malheureusement aucune trace qui donne à penser que les Égyptiens aient employé à un usage historique les divers cycles dont on leur a supposé la connaissance. Mais la science moderne ne pourrait-elle suppléer à ce défaut? Et ces phénomènes que les Égyptiens avaient besoin d'observer, n'en pourrait-on trouver quelque mention suffisante pour remonter jusqu'à l'époque où ils auraient été notés? Cette idée était si naturelle qu'on a travaillé dans cette direction, alors même que les inscriptions égyptiennes étaient lettre close pour la science. Les tentatives prématurées, faites sur les zodiaques, eurent du moins pour effet d'amener l'attention des savants sur les conditions requises pour que la mention d'un phénomène naturel pût être applicable à la chronologie égyptienne. Lorsque Champollion eut déchiffré la notation des jours, des mois et des années, le travail fondamental de M. Biot sur l'année égyptienne, et depuis, son mémoire sur la période sothiaque indiquèrent la voie dans laquelle les faits devaient être recherchés. Il fut constaté que la persévérance des Égyptiens à conserver leur année de trois cent soixante-cinq jours sans corrections ni intercalations, donnait aux calculs rétrogrades une heureuse facilité; le mouvement simple et constant de cette année vague dans l'année naturelle, permettrait de retrouver, par les tables de concordance, la véritable date de tout phénomène dont les données bien clairement tracées se prêteraient d'ailleurs au calcul et qui se trouverait, sur un monument, daté par le jour et le mois de l'année vague. Ces précieuses indications n'ont pas été perdues pour les archéologues et l'on a fait diverses tentatives pour en tirer des points de repère; mais les résultats obtenus jusqu'ici ne me paraissent pas satisfaisants, faute d'avoir

pu fournir aux calculs des éléments archéologiques d'une nature assez certaine.

Après avoir ainsi défini l'importance du but à atteindre et les moyens d'y parvenir, je diviserai ce mémoire en deux sections : j'examinerai d'abord sommairement les travaux publiés récemment sur des sujets analogues, en me bornant à apprécier la valeur archéologique des éléments qui ont servi de base aux calculs ; j'exposerai ensuite quelques faits nouveaux qui se présentent avec un caractère plus net et plus certain.

§ Ier.

Le principal tableau pharaonique dont on ait cherché à interpréter la date, est le plafond du Ramesséum. Je ne reprendrai pas ici l'étude de cette importante représentation, il suffit pour mon sujet de faire observer que la plupart des applications chronologiques qu'on en a faites étaient fondées sur les relations de position que l'on supposait exister entre les personnages qui remplissent les diverses bandes de la décoration. La disposition régulière des douze mois pouvait favoriser ces idées; mais la question de ces relations intentionnelles est devenue bien plus douteuse, depuis que l'on a reconnu que 31 décans remplissent une seule moitié de la troisième bande, en correspondant à six mois de l'année, tandis que sur les six autres mois, Sothis seule figure dans la même bande, où elle est suivie de trois personnages, dans lesquels M. Lepsius croit reconnaître des planètes (1).

On avait également supposé que la légende du plafond mettait Sothis en rapport avec l'un des jours épagomènes ; mais ce texte, précieux à un autre titre, mentionne seulement que le Soleil accorde à Ramsès II « de briller comme Isis-Sothis, au sommet de la voûte céleste, au commencement de l'année (5). » Il est très-possible que les

(1) Voyez, pour ces planètes, Lepsius, *Einleitung*, p. 87, seq. Dans la gravure de ce plafond, publiée à la suite du mémoire de M. Biot, sur l'année vague des Égyptiens, ces personnages célestes paraissent deux fois. Ils sont d'abord réunis tous les cinq sur le bord extérieur, avec les génies des jours du mois, et puis trois d'entre eux sont répétés derrière la barque de Sothis.

(5) Cette supposition est due au révérend Tomlinson, maintenant évêque de Gibraltar. Ma traduction diffère ici légèrement de celle de M. Lepsius, quoique le sens général soit le même. Je pense, avec M. Birch, que le groupe [hiéroglyphes] n'est qu'une variante du signe ⊗, qui signifie *la sphère céleste*, et, suivant Champollion, *la demeure des âmes*. L'idée de Champollion est parfaitement juste, puisque

Égyptiens aient noté dans ce plafond quelques circonstances qui se rapportaient à la position actuelle de l'année vague, par rapport à l'année naturelle; mais dans l'état de nos connaissances, on ne pourrait faire, sur ce sujet, que des suppositions et les légendes qui accompagnent les figures ne disent pas un mot qui favorise cette idée. Outre le désordre apparent dans lequel sont écrits les décans, par rapport aux mois, il faut encore remarquer que les deux bandes extrêmes sont remplies chacune de treize personnages célestes, dans lesquels on reconnaît à la fois une partie des dieux protecteurs des divers jours du mois, les quatre génies des canopes et les cinq personnages que M. Lepsius prend pour les planètes. Je crois donc que toute application à un calcul chronologique des figures qui remplissent les diverses bandes de ce plafond, est en ce moment prématurée et tout à fait hypothétique.

J'écarterai de même, jusqu'à un plus ample informé, la fameuse scène centrale de ce même plafond et celle tout à fait analogue qui a été copiée au plafond du tombeau de Séti Ier. Le groupe composé du lion, du scorpion, du taureau et de la déesse à tête d'hippopotame peut sembler, au premier coup d'œil, un problème accessible à l'interprétation des astronomes, mais je me bornerai à faire remarquer que le lion du ciel stellaire égyptien est probablement dif-

l'âme d'Osiris, type des défunts glorifiés, habitait cette sphère sous le nom de *Sahou* (*Osiris Sahou*, litanies d'Osiris, dans le rituel funéraire). Les expressions :

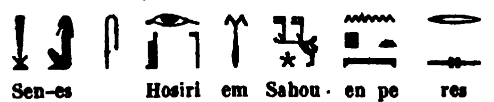
em her-t tiaou, ape renpe.

doivent donc se traduire : *au sommet de la sphère céleste, au commencement de l'année.* M. Lepsius avait remarqué lui-même que le mot ⲡⲥⲓⲟⲩ *étoile*, était masculin. L'identité de Sothis avec l'astre nommé sur les monuments de toutes les époques est parfaitement certaine. Il suffirait, pour l'établir, du nom habituel Isis-Sothis, car on sait que Sothis était l'étoile d'Isis; Plutarque dit plus spécialement l'*âme d'Isis*. C'est la même expression que l'on trouve dans une légende que Champollion a copiée dans le petit temple de la chaîne libyque voisin des colosses d'Aménophis, à Thèbes. Le tableau se compose de la vache sacrée, qui représente Isis et qui porte le nom de , *la divine Sothis*, et du per-

férent du lion zodiacal grec, et que la signification des autres figures n'est pas encore mieux connue. Nous pouvons espérer de tirer quelques lumières nouvelles sur ce sujet des travaux entrepris par M. Biot sur la table des constellations, du tombeau de Ramsès VI, où plusieurs de ces astérismes sont nommés avec indication de l'heure de leurs levers successifs. On pourra donc reconnaître par ce monument, les étoiles dont ils se composaient, et se former une opinion certaine, par exemple, sur les constellations de l'hippopotame et du lion égyptien.

Un autre monument important avait attiré l'attention de M. Biot et, après lui, celle de divers savants; je veux parler de la grande cérémonie représentée sur le monument de Ramsès III (Hik-pen) à

sonnage nommé *Sahou*, qui représente la constellation d'Osiris, ou, comme le dit la légende :



Sen-es Hosiri em Sahou · en pe res

Son frère Osiris dans sa forme de Sahou *du ciel du midi.*

Ce personnage court devant la vache et lui tend une étoile sur la main droite La légende de Sothis dit :



t'a vai en Hise em ran-es en neter sopt naa en pe res

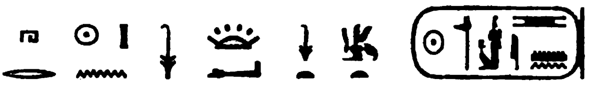
L'âme d'Isis vient dans son nom de divine Sothis du ciel du midi.

[1] M. Lepsius a fait observer que le caractère avait pour prononciation , *Sepet*, et quelquefois, dans les derniers temps, *Sebet* . C'est de cette dernière variante qu'il tire la transcription grecque *Sothis*. Le *b* ou *v* était permuté en *ou*, comme dans *souchis*, pour *sebek*, .

L'orthographe antique *sepet* ou *sopt*, , peut très-bien elle-même avoir été transcrite *Sothis*; en effet, nous voyons *Amenhotep* , transcrit *Aménophis* ou *Aménothès*, suivant qu'on a élidé le *p* ou le *t* dans la finale : *Sepet* ou *Sopt* aurait donc pu également donner les transcriptions *Sophis* ou *Sothès*, *Sothis* pour le féminin, d'après le même système d'adoucissement final, si familier aux Grecs.

Médinet-Habou. Autant qu'on en peut juger par les premiers mots assez altérés de la grande inscription explicative, cette panégyrie d'Ammon, sous la forme ithyphallique, se faisait le *premier Pachons*, et Champollion a lu ainsi cette date sur les lieux mêmes. Dans cette inscription, analogue en ceci aux calendriers sculptés sur les temples, il n'y a point d'année particulière indiquée pour la fête. Il est donc très-possible qu'il ne s'agisse que d'une fête vague se célébrant tous les ans au 1er Pachons. On avait pensé que le couronnement de Ramsès III pouvait avoir été lié avec cette fête; mais le calendrier de ce même temple paraît indiquer autre chose, car on y trouve deux jours éponymes du roi. Le premier se place au 23e Paophi qui fait, de plus, partie d'une panégyrie de cinq jours en l'*honneur d'Ammon dans Ap* (6).

Le jour du couronnement avait sa fête annuelle au 26 Pachons, où elle est indiquée dans les termes suivants :



hrou en souten scha (7) souten chev, Ra t'ésour ma meri amen

Jour de la royale élévation du roi de la haute et basse Égypte, soleil seigneur de justice, aimé d'Ammon (prénom royal de Ramsès III).

La cérémonie sculptée à Médinet-Habou existe également dans les bas-reliefs du Ramesséum avec toutes ses circonstances essentielles. Si l'on eût trouvé la date de cette seconde représentation, on aurait vu tout aussitôt si la fête était liée à un jour de l'année naturelle, ou bien à un jour constant de l'année vague; mais il ne reste aucune indication du jour ni du mois dans les portions subsistantes des inscriptions que Champollion a soigneusement recueillies.

(6) M. Biot a fait remarquer la correspondance de cette fête avec celle que Plutarque indique pour le 22 Paophi, et qui portait le nom des *Bâtons du soleil*.

(7) Voyez Champollion, notices imprimées de Médinet-Habou. Le mot *scha* se dit au sens propre du soleil levant; c'est le copte ϣⲁⲁ *oriri* (voy. Peyron. *Lex. copt.* verbo ϣⲁⲁ). L'expression égyptienne est une métaphore tirée du lever du soleil, et signifie mot à mot : *se lever à l'état de roi*. C'est une très-belle expression pour indiquer l'entrée dans la dignité royale. Le jour du *souten scha* devenait, comme l'on voit, éponyme pour le roi.

On peut peut-être suppléer à ce silence par un monument que possède la Bibliothèque nationale; je veux parler de la belle Stèle gravée sous l'un des derniers Ramsès, et que nous devons à M. Prisse (8). Il est dit à la treizième ligne que le roi alla invoquer le dieu Chons, le premier jour de Pachons, alors qu'il était occupé à célébrer la panégyrie d'Ammon. N'est-il pas bien probable qu'il s'agit ici de la cérémonie figurée à Médinet-Habou, revenant comme la plupart des autres à un jour constant de l'année sacrée-vague?

J'aurai tout à l'heure l'occasion de mentionner encore une panégyrie, au 1er Pachons, fondée expressément pour chaque année, à Samneh. Celle-ci était dédiée à *Noum* ou Cnouphis, la forme d'Ammon vénérée particulièrement dans toute la Nubie. Le calendrier du papyrus Sallier, n° 4, mentionne aussi, à ce même jour, la panégyrie d'Horus fils d'Isis; or, on sait que la forme ithyphallique d'Ammon porte très-souvent le nom d'Horus fils d'Isis; on la trouve sous ce nom, même à Thèbes; et le Musée du Louvre possède une figurine sur laquelle les deux noms d'Ammon et d'Horus, fils d'Isis, sont réunis pour caractériser cette représentation. La fête du calendrier du papyrus Sallier, n° 4 (9), est donc très-probablement la même que celle de Médinet-Habou qui paraît ainsi enchaînée au 1er Pachons vague. Il n'y aurait rien à conclure de cette date pour l'époque du monument, quelles que puissent être d'ailleurs les cérémonies de cette fête.

On trouve plusieurs autres essais de calcul dans un travail publié par M. Hincks en 1848 (10). Cet auteur, dont les travaux sur les hiéroglyphes annoncent une hardiesse de vue et une pénétration peu communes, cherche d'abord à baser des dates approximatives sur les saisons que les rois Thoutmès III et Ramsès II ont dû probablement choisir pour commencer leurs expéditions d'Asie, la date du départ étant d'ailleurs énoncée dans les inscriptions par le mois et le jour d'une des années du roi. La convenance d'une saison pour un départ me paraît une base trop légère pour asseoir un calcul de date. Mais je trouve dans le même écrit une observation qui mérite une discussion sérieuse.

(8) Cette grande inscription a donné lieu dernièrement à un curieux travail de M. Birch, qui en a parfaitement défini le sujet. Il s'agit du voyage d'un prêtre de Chons qui s'en va en Asie, escortant l'arche de son dieu, pour exorciser la princesse *Bentereseh*, fille du chef de *Bechtan*, qui était possédée d'un esprit malin.

(9) Voyez, pour ce calendrier, l'appendice à la fin de ce mémoire.

(10) Voy. Hincks, *On the age of the* XVIIIth *dynasty*. Roy. Irish academy, vol. XXI, p. 6.

Un grand scarabée de schiste émaillé gravé sous Aménophis III (Memnon), et que Rosellini a déjà cité, porte l'inscription suivante : *L'an II, le 1er jour d'Hathyr, Sa Majesté ordonna faire le bassin de la royale épouse Taia....* (11) *Il était long de* 3600 *coudées et large de* 600. *Sa Majesté fit la grande panégyrie des bassins* (?), *le* 16e *jour d'Hathyr.*

M. Hincks pense qu'il s'agit ici de la fête de l'inondation et il en conclut que ce fait ne doit être placé que vers l'an 1300 avant notre ère. Le groupe qui désigne la tétraménie de l'inondation, dans la notation des mois, se compose d'un bassin suivi ordinairement du déterminatif *eau* . Dans notre scarabée il n'y a que le bassin seul . Le groupe peut donc signifier *la grande fête des bassins.* On sait que l'ouverture solennelle des grands canaux d'irrigation a lieu encore aujourd'hui, environ deux mois après le solstice d'été, lorsque l'inondation s'est élevée à une hauteur suffisante, ce que l'on proclame à haute voix dans les rues de la ville. Sans doute, nous pourrions tirer une indication précieuse de ce scarabée, si nous étions sûrs qu'il s'agissait ici de cette fête, mais il est très-possible qu'il n'y fût question que du nouvel ouvrage entrepris le 1er Hathyr et dédié à la reine *Taia* (12). Tout ce que l'on pourrait inférer de cette inscription serait donc que, dans la onzième année d'Aménophis III, le 16 d'Hathyr tombait pendant l'inondation, sans que cette conséquence soit même absolument nécessaire; car tout dépendait du niveau donné au nouveau bassin et aux canaux qui devaient le remplir.

La période sothiaque a été dans ces derniers temps l'objet de recherches importantes. M. Bœck a entrepris de prouver que l'ensemble des listes de Manéthon avait été disposé d'après le système de cette période. Le texte de Manéthon est sorti des mains de ce savant professeur, corrigé et élucidé sur bien des points importants, mais je n'ai pas la nécessité d'apprécier ici les résultats généraux

(11) Ce scarabée est rapporté dans Rosellini, M. R. XLIV, 2. Il y a après le nom de la reine *Taia* quelques mots mal gravés et que je ne puis déchiffrer.

(12) Peut-être aussi le dernier groupe représente-t-il le mot *Scheta-ou*, écrit incomplétement; ce mot désigne les puits sépulcraux, ou quelque chose d'approchant; or le 16 d'Hathyr paraît consacré, dans le calendrier Sallier, à une cérémonie funéraire. Le 17, suivant Plutarque, commençaient les cérémonies de la porte d'Osiris.

qu'il a tirés de son système, parce qu'il ne les a appliqués à aucun fait tiré des inscriptions égyptiennes.

MM. de Bunsen et Lepsius ont, tout au contraire, cherché le criterium nécessaire pour fixer l'âge des monuments, en plaçant sous le roi *Mérienphthah* l'ère de *Ménophrès :* tel est le nom que ces deux savants donnent à l'année initiale du cycle sothiaque, d'après les indications précises du célèbre passage de l'astronome Théon. Cette conjecture n'est pas nouvelle ; dès les premiers résultats historiques obtenus par Champollion dans le musée de Turin (13), M. Ch. Figeac proposa d'identifier *Ménophrès* avec le roi *Amenephthès* de l'Africain, qui correspond au roi *Mérienphthah*, fils de *Ramsès II*, dans la XIX[e] dynastie.

Je ne vois pas que les deux savants prussiens s'appuient sur aucun fait nouveau, sur aucune indication tirée des monuments, pour assurer cette identification. M. Lepsius fait seulement remarquer que le nom propre *Mérienphthah* n'appartient qu'à ce roi, et que les deux souverains nommés par Champollion Ménéphthah I[er] et III, se nommaient réellement *Séti* ; les mots *méri en Phthah* n'étaient ici qu'une qualification, qui signifie, *aimé de Phthah*, et qui s'ajoutait au nom de *Séti*, comme *Meïamoun* au nom de *Ramsès II*. Champollion avait lui-même reconnu la nécessité de cette rectification (14), et tout le monde est maintenant d'accord sur ce point. Je conviens encore que, dans le mot *méri-en-Phthah*, l'*r* a pu s'oblitérer

(13) Voy. la première Lettre au duc de Blacas, p. 102.

(14) Champollion, lorsqu'il étudia les monuments de Thèbes, ne connaissait pas encore la lecture du signe (le dieu *Set* ou *Typhon*). Mais, ayant bien remarqué que le nom du roi consistait dans les signes et non dans l'addition : aimé de Phthah, *méri en Phthah*, il écrivait, dans le manuscrit de ses notices : le roi ; ce que l'éditeur a rayé de sa propre autorité, pour y substituer l'ancien nom, *Ménéphthah I*[er], que Champollion avait reconnu inexact. Dans ses dernières années, Champollion avait consigné dans son Dictionnaire le vrai nom de *Set*. Dans son esprit, le nom royal était donc bien certainement la *Séti*, comme M. Lenormant l'a fait le premier, avec toute raison, dans son *Introduction à l'histoire de l'ancienne Asie*.

facilement et que ce nom a pu être prononcé *maï-en-Phthah* (analogue à Meïamoun). De là, sans aucun doute, vient la transcription de l'Africain, *Amenephthès*. Mais le rapprochement de ce nom avec *Ménophrès* ne paraît pas satisfaisant, surtout lorsqu'il s'agit d'en tirer un système chronologique, en l'absence de tout autre témoignage, et j'avoue que tous les calculs partiels dirigés vers ce but ne m'ont pas convaincu, à mon grand regret, que l'ère de Ménophrès puisse être, avec certitude, fixée au règne de *Mérienphthah* et donner un point de repère à la chronologie de cette époque.

Je dois encore faire ici mention, après ces grands ouvrages, d'une tentative récente (15) qui paraît avoir trouvé quelque faveur en Angleterre. Un jeune savant attaché au British museum, M. Poole, en étudiant les listes de fêtes gravées sur les tombeaux et dont j'expliquerai tout à l'heure l'économie, a cru trouver l'indication d'un cycle nouveau, qu'il nomme *mois panégyrical*, et des dates comptées dans ce cycle. Non content de cette découverte, M. Poole croit encore trouver d'autres cycles nombreux avec des dates qui s'y rapportent. J'avoue qu'il m'a été impossible de comprendre comment, en présence de prétentions si importantes, M. Poole ne s'est pas cru obligé de prouver la vérité de ses assertions, en analysant minutieusement les inscriptions qu'il allègue. Loin de là, il se contente de les indiquer, et quelquefois même sans en rapporter le texte dans les planches. On ne s'appuie pas sur une inscription égyptienne, comme sur un passage de Tite Live, sans explication nouvelle, et je dirai franchement que je ne crois à aucun des cycles et à aucune des dates de M. Poole. Le défaut absolu de preuves m'autoriserait à borner là ma discussion; je veux néanmoins faire voir à quelles conséquences M. Poole est conduit, notamment par son cycle tropical. Suivant ce jeune archéologue, le groupe ou la variante , que M. Lepsius a traduit *commencement de l'année*, et que tout disciple de Champollion traduira de même, signifierait *première année* du cycle, et servirait à dater les monuments où on le trouve. M. Poole ne l'avait noté que dans deux ou trois monuments éloignés les uns des autres. Mais s'il veut feuilleter les premières livraisons du grand ouvrage de M. Lepsius, il trouvera ces mots dans les listes de fêtes de presque chacun des tombeaux successivement construits sous les rois memphites; d'où il faudra conclure que tous ces tombeaux ont été

(15) Poole, *Horæ ægyptiacæ*. London, 1851.

construits dans la même année. Heureusement cette difficulté n'existe pas, car il n'y a ici d'autre indication que celle d'une fête, *au commencement de l'année*. Il en est de même pour le nouveau grand mois panégyrical. M. Poole trouve une mention de la fête nommée *fête de Six*, qui est connue par le rituel funéraire et se célébrait le jour de la naissance d'Osiris; ce chiffre *six* devient pour lui une date d'un de ses grands mois. Ailleurs ce sont les douze fêtes du 1er du mois et les 12 fêtes du demi-mois dont le chiffre 12 est également métamorphosé en date.

Il est évident qu'en maniant ainsi les chiffres, sans contrôler leur signification et la manière dont ils sont introduits dans les inscriptions, on arrivera à imaginer toutes les périodes que l'on voudra, et à leur donner un certain degré de vraisemblance aux yeux des personnes qui ne peuvent discuter que les résultats. Un travail ainsi basé doit passer pour non avenu, et si je l'ai mentionné ici, c'est que ce jeune savant a su, malgré le mauvais thème qu'il a développé, montrer beaucoup d'esprit et de talent, et que ce faux début ne m'empêche pas de reconnaître en lui l'avenir d'un archéologue distingué (16). Je finirai cette première section en mentionnant un travail que je ne pourrai pas discuter, à mon grand regret. M. Hincks a annoncé (17) qu'il avait trouvé dans le calendrier du papyrus Sallier, n° 4, une indication qui fixe la position du solstice d'été, dans l'année vague, à la 56e année de Ramsès II. Les travaux hardis et consciencieux de ce savant sont toujours pour moi l'objet d'une étude approfondie, et je regrette vivement qu'il n'ait pas développé cette idée et exposé ses preuves, que je ne puis qu'incomplétement prévoir.

§ II.

J'apporte maintenant à l'Académie quelques faits nouveaux et d'un caractère mieux tranché, qui me paraissent propres à fournir aux calculs des données plus précises. Je les ai trouvés dans les inscriptions

(16) M. Poole est du nombre des jeunes travailleurs qui méritent qu'on leur dise la verité tout entière. Ou il n'a pas lu ce qu'ont écrit sur ce sujet les archéologues récents, ce qui serait inexcusable, ou il les a lus et ne les cite pas, ce qui serait plus grave encore. Je n'ai pas lu le nom de Lepsius une seule fois dans ce livre, à propos de toutes les questions traitées si longuement dans l'*Introduction à la chronologie*.

(17) Voy. Hincks, sur les papyrus du British museum. B. Archeol. association, Winchester congress.

récemment découvertes, et surtout dans la riche collection de planches publiée à Berlin, sous les auspices du roi de Prusse, et dans laquelle on peut étudier toutes les richesses amassées par l'expédition qu'a dirigée M. Lepsius.

Je commencerai par un ordre de faits dont l'expression égyptienne est d'une netteté incontestable. Il s'agit de trois dates vagues successives du lever héliaque de Sothis ou Sirius. Je n'aurai pas besoin de discuter ici l'emploi que les Égyptiens ont pu faire de ces dates, ni de rechercher les identifications avec les dates juliennes que l'on en pourra faire aujourd'hui. Je me bornerai à déterminer leur signification et leur caractère à l'époque où on les a tracées sur les monuments. L'utilité de ces documents est heureusement indépendante de toutes les questions douteuses qui se rattachent à la période sothiaque. Pour qu'une date vague du lever héliaque de Sothis, inscrite sur les monuments, puisse devenir l'objet d'un calcul rétrograde, il est seulement nécessaire d'admettre que l'année vague, donnée par Ptolémée, se soit conservée sans discontinuité aucune, depuis l'époque de l'observation ; or, si nous ne remontons pas au delà de la XVIII[e] dynastie, cette condition ne semble pas devoir rencontrer de difficultés sérieuses. L'Égypte n'a subi depuis ce temps aucune révolution longue et profonde. Les conquêtes étrangères amenèrent des calamités très-grandes, à la vérité, mais locales et passagères; la civilisation supérieure du vaincu eut bientôt subjugué le vainqueur, et nous voyons Darius et Tahraka protéger également la religion égyptienne et tenir à honneur d'agrandir les temples. Si nous joignons, à ces renseignements historiques, la coutume de faire jurer au souverain le maintien absolu de l'année vague, et surtout l'habitude constante d'attacher des fêtes au commmencement et au quinzième jour de chacun des douze mois et aux jours épagomènes, la continuité de cette année sera assez bien établie dans notre esprit, pour que nous accordions une confiance entière aux tables de concordance que l'on a dressées entre les dates juliennes et les dates vagues correspondantes.

Champollion, et depuis M. Lepsius, ont établi que les Égyptiens observaient réellement dans les temps anciens la première apparition de Sothis, puisqu'ils en célébraient la fête. On connaissait cette fête dans le calendrier sacré de Médinet-Habou, et M. Lepsius l'a indiquée sous la XVIII[e] dynastie. Il en existe une indication plus importante, puisqu'elle remonte avant les pasteurs, sous la XII[e] dynastie, à la même époque où j'ai trouvé la première mention des jours épa-

gomènes (18). La fête de l'apparition de Sothis fait partie de la grande liste de fêtes qu'on lit sur la porte du tombeau de *Noumhotep*, à Beni-Hassan (19). Je crois même cette fête plus ancienne encore, car le nom de Sothis se lit, avec celui d'autres divinités, dans la litanie gravée sur l'autel de Turin, qui porte le cartouche du roi ***Papi-Maïra*** et que l'on croit de la VIe dynastie.

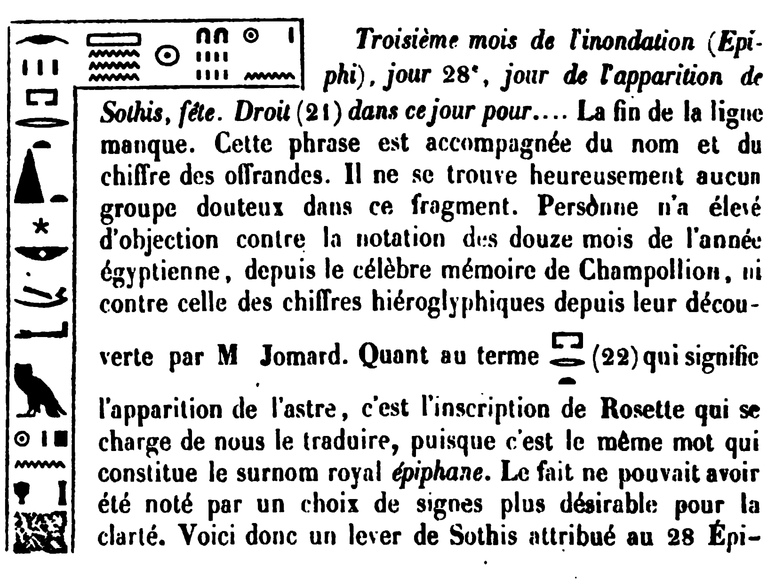
Cette fête étant ainsi constatée, il ne s'agissait plus que de la trouver mentionnée à différents jours de l'année vague pour bien établir qu'elle se mouvait dans cette année sacrée, comme tous les phénomènes fixes de l'année naturelle.

Voici maintenant ce que j'ai trouvé dans les fragments d'un calendrier sacré gravé à Éléphantine (20), sous Thoutmès III (XVIIIe dynastie).

(18) Voy. la *Revue archéologique* du 15 octobre 1847, où j'ai discuté la valeur du groupe . Le tombeau est indiqué dans cet endroit sous le nom de *Nehotp*. C'est une faute d'impression pour *Nébotph*. C'est le nom que Champollion donne à ce personnage dans ses Lettres, auxquelles je renvoyais. Il n'avait pas encore à cette époque reconnu la valeur syllabique *noum*, pour le vase , et il n'a jamais connu la véritable orthographe du mot , qui comporte un hôri initial ϩⲱⲧⲡ ; il transcrivait donc *Nébotph*, au lieu de *Noumhotep*. Je pense qu'il tirait le *b* du bélier qui suit souvent le vase , dans la variante de ce nom : mais ce bélier n'est là que le déterminatif du mot *Noum*, nom égyptien de Cnouphis.

(19) Cette porte est décorée d'une dédicace au nom de Nahra-se-Noum-hotep. Champollion l'a très-fidèlement copiée dans sa notice manuscrite de Beni-Hassan. La liste des fêtes y est plus complète sous certains rapports que celle que M. Lepsius a traduite et qui est tirée de la grande inscription du même tombeau. On y trouve entre autres, outre les douze fêtes du premier jour du mois, douze fêtes qui me semblent se rapporter à l'apparition des douze lunes. Ce seraient encore là des phénomènes fixes, fêtés indépendamment des fêtes de l'année vague. Cette porte vient d'être publiée dans les *Monuments* de M. Lepsius, partie II, pl. 123, et dans Poole, *Horæ ægypt.*, pl. 1. Ce dernier auteur y a bien remarqué la fête de Sothis.

(20) Les fragments de ce calendrier sont publiés dans les *Monuments* de M. Lepsius, part. III, pl. 43. Ce savant les a rangés sous le règne de Thoutmès III, ainsi qu'il y est autorisé par un fragment de cartouche qui ne peut appartenir qu'à ce prince. C'est peut-être ce fragment que M. Lepsius avait en vue, en disant qu'il avait trouvé la fête de Sothis mentionnée sous Thoutmès III (voy. *Einleitung*, p. 176). Mais il ne parle pas de la date du jour de la fête, où réside toute l'importance de l'inscription, au point de vue chronologique.



Troisième mois de l'inondation (Epiphi), jour 28ᵉ, jour de l'apparition de Sothis, fête. Droit (21) *dans ce jour pour*.... La fin de la ligne manque. Cette phrase est accompagnée du nom et du chiffre des offrandes. Il ne se trouve heureusement aucun groupe douteux dans ce fragment. Persônne n'a élevé d'objection contre la notation des douze mois de l'année égyptienne, depuis le célèbre mémoire de Champollion, ni contre celle des chiffres hiéroglyphiques depuis leur découverte par M Jomard. Quant au terme (22) qui signifie l'apparition de l'astre, c'est l'inscription de Rosette qui se charge de nous le traduire, puisque c'est le même mot qui constitue le surnom royal *épiphane*. Le fait ne pouvait avoir été noté par un choix de signes plus désirable pour la clarté. Voici donc un lever de Sothis attribué au 28 Épi-

(21)

ma em brou pen ha.....

Droit dans ce jour pour.....

Cette expression, *ma*, indique ce qu'il y avait à faire pour la fête, ou strictement le *droit* du dieu. On la trouve de même au calendrier de Médinet-Habou après l'indication de chaque fête voy. Notice de Médinet-Habou, p. 371, l. dernière), par exemple : 19ᵉ *jour d'Hathyr, jour de la panégyrie d'Ammon, qui arrive après la panégyrie d'Ap* : *droit d'Ammon avec ses dieux, dans ce jour.*

Avec l'*s* initial causatif, ce mot devient *Sema*, *rendre les devoirs*, *remplir le droit*. (Voy. *ibid.*, p. 370.)

ape .... hir sopt hrou sma en amon ra souten-nouterou

Au premier de Thoth, apparition de Sothis ; jour de rendre les devoirs à Amonra; roi des dieux....., etc.

Dans tout ce calendrier, le premier jour du mois est indiqué seulement par le nom du mois, comme ici : l'indication des quantièmes ne commence qu'au jour suivant. Champollion avait remarqué cette coutume, qui autorise à rapporter au premier jour du mois les dates où le jour n'est pas exprimé ; car on mettait souvent l'année seulement; mais lorsqu'on indiquait le mois, on mettait aussi le jour, à moins qu'il ne s'agit du premier. Il faut rectifier dans ce sens ce que j'ai dit de la date de la cérémonie de Médinet-Habou, dans les *Annales de philosophie chrétienne* (t. XVI, 3ᵉ série).

(22) Ici le déterminatif du mouvement manque au mot *hir*; mais on le trouve plusieurs fois dans l'expression de cette même fête ; à Beni-Hassan, par exemple,

phi (23) sous Thoutmès III. L'année du roi n'est malheureusement pas écrite sur ces fragments de calendrier, mais cela ne nous empêchera pas d'en tirer des limites extrêmement précieuses pour le règne de Thoutmès III.

Cette première date, si nettement exprimée, aura de plus le mérite de nous en donner une seconde. Je la tire d'un monument déjà bien connu, le calendrier du temple de Médinet-Habou. Ce texte précieux, dont une partie est publiée dans les notices des monuments de Champollion (24), place la fête de l'apparition de Sothis au 1er de Thoth. J'avais déjà signalé l'importance de ce passage dans la *Revue archéologique* (25), mais je n'avais osé lui attribuer un caractère chronologique que sous une forme dubitative. En effet, quoique l'apparition de Sothis fût, de sa nature, un phénomène fixe dans l'année solaire, il était, à la rigueur, possible qu'on eût célébré sa fête à un jour constant de l'année vague, comme M. Biot l'a indiqué pour d'autres fêtes, liées à leur origine à une phase solaire. Le lever héliaque de Sothis était d'ailleurs rattaché au commencement de l'année égyptienne par les traditions (26), et le 1er Thoth commençait l'année vague. On aurait donc pu soupçonner dans cette fête, célébrée au 1er Thoth, la commémoration d'une époque ancienne où l'année vague aurait été ainsi disposée. Toutes ces objections se trouvent maintenant dissipées par la fête du 28 Épiphi, sous Thoutmès III. Il devient évident que la fête de l'apparition de Sothis n'était pas liée au 1er Thoth vague, et, par conséquent, le texte de Médinet-Habou ne se présente plus avec un caractère

dans le passage cité plus haut, on lit : (le signe syllabique peut se passer de son complément phonétique r). Dans le calendrier de Médinet-Habou, le groupe est complet * . Nous avons donc bien ici le même mot que dans le surnom , qui signifie *dieu épiphane* ou *manifesté*, dieu qui est apparu aux hommes.

(23) Si quelques personnes doutaient encore que les dates égyptiennes aient été réellement exprimées dans les années vagues, cette date suffirait pour le prouver. S'il s'agissait de l'année naturelle, il serait absolument impossible que le lever de Sothis y eût été placé au 28e jour du troisième mois des eaux, c'est-à dire aux trois quarts de l'inondation, et encore bien moins aux deux dates qui vont suivre celle-ci.

(24) Voy. le texte dans la note 19.

(25) Voy. la *Revue archéologique*, janvier 1850, p. 665 et suiv.

(26) Plusieurs des passages relatifs à cette tradition sont parfaitement discutés dans Lepsius, *Einleitung*, p. 151.

douteux. La date du 1[er] Thoth y est entièrement analogue à celle du 28 Épiphi, que nous avons lue à Éléphantine, et elle doit servir à fixer l'époque où le phénomène se plaçait dans l'année vague, sous Ramsès III, dont le nom se lit plusieurs fois dans ce calendrier (xx[e] dynastie).

A ces deux observations datées, je puis en joindre une troisième dont l'expression très-différente est encore plus certaine et tout aussi importante pour la chronologie. Elle se trouve dans le monument que Champollion a nommé la table des influences des constellations pour toutes les heures de la nuit.

On en trouve plusieurs fragments dans les syringes royales de Biban et Moluk : la liste la plus complète est dans le tombeau de Ramsès VI qui, d'après les recherches les plus récentes de M. Lepsius, est le troisième fils de Ramsès III.

Champollion a traduit quelques lignes de ce curieux tableau dans ses *Lettres écrites d'Égypte* (27), et M. Lepsius a donné dans son *Introduction à la chronologie* le texte de toute la nuit du 1[er] Méchir (28). On trouve dans ces tableaux treize indications de l'apparition successive de diverses étoiles dans toute l'étendue de la nuit ; la première apparition de chaque astérisme est notée à la 12[e] heure de la nuit ; la seconde, au bout de 15 jours, à la 11[e] heure, et ainsi de suite, jusqu'à la dernière indication, qui se place tout au commencement de la nuit. Dans le tableau de Ramsès VI, la première apparition de Sothis est rapportée au 15 de Thoth. On voit que ce phénomène se serait déplacé d'environ 15 jours depuis le règne de Ramsès III.

M. Lepsius, dans son *Introduction à la chronologie*, a tenté d'employer pour ses calculs le lever de Sothis dans cette table des constellations. Sans entrer ici dans aucune discussion de chiffres, j'observerai seulement que j'apprécie deux éléments importants de la

(27) Voy. cet ouvrage à la page 239.

(28) Voy. Lepsius, *Einleitung*, p. 109, 110. La constellation de l'Hippopotame est indiquée, dans cette traduction, avec quelque confusion. M. Lepsius a cru voir revenir à la 11[e] heure la constellation nommée *mena*, qui était déjà citée à la 8[e] heure. Je pense que ce savant a confondu les mots *heri-het mena*, le *milieu de mena*, avec *heri-het men-s*, le *milieu de ses jambes* (de l'hippopotame), qu'il doit réellement y avoir en cet endroit, comme on peut s'en convaincre en comparant le dernier tableau de la planche 272 *quinquies* de Champollion, où la constellation se trouve tout entière. Les deux constellations étaient donc successives et ne se croisaient pas, comme on pourrait le croire d'après la liste de M. Lepsius.

question, autrement que ce savant archéologue. Premièrement, puisque nous avons devant les yeux une liste d'observations, il sera naturel d'employer la latitude de Thèbes, où elles ont dû être faites, au lieu de celle de Memphis. En second lieu, M. Lepsius choisit, pour la base de son calcul, la seconde observation, notée à la 11[e] heure de la nuit. Au commencement de la 12[e] heure, on voyait déjà Sothis, puisqu'on a inscrit son apparition. C'est bien là le phénomène dont on attendait et dont on fêtait le retour. Le lever observé une heure plus tard, n'avait plus aucune importance, puisqu'il y avait déjà quinze jours entiers que l'on apercevait l'étoile. Je pense donc que le 15 de Thoth, jour de la première apparition, doit être pris comme élément du calcul rétrograde, au lieu du 1[er] Paophi.

M. Lepsius a communiqué à M. Biot une copie des dessins exécutés sous ses yeux dans le tombeau de Ramsès VI. J'ai pu ainsi rectifier un grand nombre de fautes qui se sont glissées dans les planches 272 *bis* à 272 *quinquies* des monuments de Champollion (29), et faire une traduction complète de la table des levers des étoiles, dans laquelle M. Biot pourra suivre la marche entière de Sothis et des astérismes qui la précèdent et qui la suivent d'heure en heure. On peut espérer que par le moyen de ces tables on parviendra à identifier avec le ciel un certain nombre de constellations égyptiennes, puisque Sothis fournit un point de départ incontestable.

Après ces trois dates successives du lever de Sothis, j'ai encore à expliquer deux indications qui se rapportent au mouvement de l'année naturelle dans l'année vague. La première a été gravée au commencement du règne de Thoutmès III (XVIII[e] dynastie). Elle serait de nature à se prêter à des calculs très-précis si l'expression en était plus claire et si l'interprétation ne laissait aucune prise au doute. Mais j'ai besoin de quelques explications pour faire comprendre comment je crois y rencontrer une des fêtes fixes de l'année naturelle, accolée à un jour déterminé d'une année vague, qui était la seconde du règne de Thoutmès III.

Les personnages élevés en dignité, en se faisant construire un monument funéraire, fondaient en même temps des sacrifices et des cérémonies annuels qui devaient métamorphoser leur dernière demeure en une sorte de temple commémoratif, aussi longtemps que leurs intentions seraient exécutées. Les inscriptions dédicatoires

(29) Les manuscrits de Champollion renferment, de plus, des variantes tirées d'autres tombeaux voisins, et la confusion que l'éditeur a mise dans les divers tableaux ne doit pas être attribuée davantage à Champollion.

contiennent l'énumération des fêtes dans lesquelles les offrandes devaient être accomplies. Cette coutume était en usage dès le temps des pyramides, elle nous a valu des listes de fêtes qui ont déjà fourni de précieuses indications sur le calendrier égyptien. C'est là que j'ai trouvé la première mention des cinq jours épagomènes (sous la XII° dynastie). M. Lepsius a fait voir qu'on fêtait ainsi, depuis les plus anciennes époques, deux commencements distincts de l'année et (30), ce qui prouve qu'on observait déjà la différence qui existait entre l'année naturelle et l'année vague.

Outre ces deux fêtes du commencement de l'année, dans l'une desquelles se plaçait une fête de Thoth; les fêtes qui se rapportent aux divisions du temps sont : 1° les douze fêtes du premier jour du mois ; 2° les fêtes du demi-mois (ou du 16° jour) ; 3° les fêtes du commencement des trois saisons (31) :



apc–ou ter–ou
initia temporum.

(30) Comme le groupe est souvent compliqué par le disque solaire ou , M. Lepsius suppose qu'il indique le commencement de l'année solaire. Ceci aurait besoin d'une preuve plus directe, parce que le soleil est le déterminatif général de toutes les divisions du temps (jour, mois, heures, saisons, etc.).

On doit remarquer que la fête nommée ou est ordinairement avant . Je suis porté à croire néanmoins que désigne plutôt le commencement de l'année vague, car on trouve à Éléphantine, dans les fragments du calendrier

Premier de Thoth, commencement de l'année, fête de *Noum.*
Voy. Lepsius, *Monuments*, part. III, pl. 43.)

(31). Les variantes orthographiques du nom de ces fêtes sont (Voy. Leps., *Monum.*, pl. 88, part. II), dans une tombe antique de Memphis. (*Ibid.*, pl. 30, part. III), dans une inscription de Karnak, du

On peut former quatre conjectures sur l'objet véritable de ces dernières fêtes. Premièrement, on peut penser qu'il s'agit des trois tétraménies de l'année vague; secondement, des trois tétraménies ou saisons égyptiennes de l'année naturelle; troisièmement, on pourrait supposer qu'il s'agit de deux solstices et d'un équinoxe, en négligeant l'équinoxe d'automne, comme moins important à déterminer; quatrièmement, enfin on pourrait avoir fêté deux équinoxes et un solstice, la fête du commencement de l'année complétant la célébration des quatre phases de l'année solaire. J'avais soupçonné que ces fêtes n'avaient point trait aux trois tétraménies vagues, par ce motif qu'elles auraient fait double emploi avec trois des douze fêtes du premier jour du mois. Une inscription antique semblait d'ailleurs les lier plus étroitement avec le soleil. La formule ordinaire des offrandes est tracée avec un développement extraordinaire sur une grande stèle du temps du roi Aï (32) (XVIIIe dynastie), qui faisait partie de la collection Anastasy et que le musée de Berlin

temps de Thoutmès III et dans la stèle du roi Aï. , dans l'inscription de Samneh. , abréviativement dans la même inscription. La lecture *ape-terou*, ou, au pluriel, *ape-ou terou* ressort avec évidence de ces variantes.

(32) Ce roi appartient à la fin de la XVIIIe dynastie; son nom propre a été transcrit par Champollion *Skaï*, sans doute par suite de quelque erreur de dessin dans les signes. M. Prisse a fait voir qu'il fallait séparer de ce nom le premier groupe , qui contient une dignité sacerdotale et non un nom propre. Il a lu la seconde partie , qui constitue le véritable nom, *Acheri*, en prenant l'homme pour l'enfant , qui porte également la main à sa bouche. M. Bunsen a lu *Imesi*, d'après la même idée, car l'enfant représente les mots *Mes* ou *Schere*; mais j'ai expliqué que le signe servait seulement ici à assurer le son *a* de la voyelle vague initiale. Le nom propre , que l'on trouve porté aussi par quelques personnages secondaires, doit donc se lire *Aï*, et je vois par un passage des *Lettres* de M. Lepsius qu'il a adopté cette lecture.

compte maintenant au nombre de ses richesses historiques. La liste des fêtes s'y termine par la phrase suivante :



hevi-ou nev na Hesiri, ape ter-ou na nev neter-ou
festa omnia Osiridis, initia temporum domini deorum (33).

Ce titre de *seigneur des dieux* se rapporte si ordinairement au soleil, sous toutes ses formes, que je considérai les fêtes ainsi désignées comme plus spécialement rapportées au soleil et plus probablement aux saisons de l'année naturelle. Voici maintenant comment elles sont indiquées toutes les trois, dans une grande inscription dédicatoire du temple de Samneh, en Nubie.

Ce monument paraît avoir été fondé par Sésourtasen III de la XIIe dynastie. Une inscription de la huitième année de son règne, gravée sur les rochers voisins (34), fait voir qu'il avait établi en cet endroit les frontières de son empire, que Sésourtasen Ier n'avait reculé que jusqu'à Ouadi-Halfa. On voit, par d'autres inscriptions successives, que le roi Sésourtasen III fut divinisé dans cette région, dès l'ancien empire et les proscynèmes le joignent aux dieux locaux *Noum* et *Tatoun* (35). Thoutmès III, en relevant le temple de Samneh, dut naturellement renouveler les fondations d'offrandes, faites autrefois par Sésourtasen III et en ajouter de nouvelles. C'est ce que nous apprend l'inscription sculptée sur le mur extérieur du côté oriental (36). Le bas de cette inscription est détruit, chaque colonne a perdu plusieurs mots; il ne sera donc pas possible de rendre un compte exact de l'ordonnance des phrases. Il faudra se borner à quelques indications détachées. Le début est parfaitement clair; il commence par la date de *l'an 2, le 7e jour du second mois des eaux*

(33) Ces derniers mots sont disposés en parallélisme, comme dans toutes les phrases de ce genre de monuments, auxquelles on voulait donner une tournure un peu littéraire.

(34) Voy. Lepsius, *Monuments*, part. II, pl. 136, *i*, lignes 1 et 2 : *frontière du midi, faite dans l'an 8, sous le roi Sésourtasen III, vivant à toujours; pour qu'il ne soit permis à aucun nègre de la franchir en naviguant.*

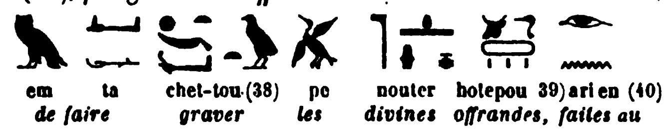
(35) Ce fait résulte des actes d'hommage adressés simultanément à *Noum* et à Sésourtasen III par des personnages de l'ancien empire, et gravés sur les rochers du voisinage. (Voy. Lepsius, *Monuments*, part. II, pl. 136.)

(36) Les inscriptions du temple de Samneh publiées d'abord, d'une façon fort incorrecte et très-incomplétement, par Young, dans ses *Hieroglyphics*, ont été depuis copiées par M. Prisse, qui m'en a communiqué quelques-unes, et par M. Paul Durand, archéologue et dessinateur excellent, qui accompagnait M. Ampère dans son voyage d'Égypte. La publication de M. Lepsius est encore plus complète; on y trouvera cette inscription à la planche 65, partie III.

(Païni), *sous le roi Thoutmès III*, dont la légende pompeuse suit cette date:

etc.

Dans la troisième ligne, *le prince d'Éthiopie, commandant les pays du midi* (37), *fait graver les offrandes dédiées au roi Sésourtasen III*:



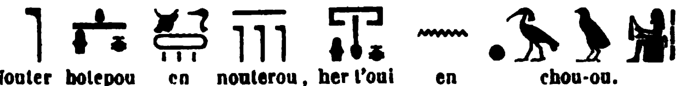
em ta chet-tou (38) po nouter hotepou (39) ari en (40)

de faire graver les divines offrandes, faites au

(37) Le nom du prince d'Éthiopie qui fit exécuter les ordres du roi est effacé dans cet endroit, mais on le trouve dans les sculptures des parties voisines. Il se nommait *Nahi*.

(38) *Chet*, déterminé par un couteau et le signe des actions fortes , signifie *sculpter*, *graver*; il est conservé dans le copte ϢⲈⲦϢⲰⲦ qui a le même sens : pour la lecture du groupe phonétique , voyez mon *Mémoire sur l'inscription du tombeau d'Ahmès*, p. 161 et suivantes.

(39) *Nouter hotep-ou*, divines offrandes : ce mot désigne l'ensemble des substances employées dans les sacrifices et les oblations diverses faites aux dieux. Le déterminatif le plus général est un pain ovale ; ici il est rejeté après les vases, les pains, les têtes de bœuf et les têtes d'oie, qui forment à eux tous un groupe complexe, déterminatif du mot *hotep*. Dans d'autres inscriptions, chaque signe est au contraire séparé, de manière à faire voir qu'on devait prononcer les mots correspondants. Dans beaucoup de cas, ce mot *nouter hotep-ou* a, pour terme parallèle, les offrandes que l'on faisait aux âmes divinisées des ancêtres, désignées sous le nom de *chou* (*splendentes*) . C'est ainsi qu'on trouve dans cette même inscription de Samneh, à la ligne 6 :



Nouter hotepou en nouterou, her t'oui en chou-ou.

Les sacrifices des dieux, les offrandes des âmes lumineuses.

Il faut observer que ce mot compliqué *nouter hotepou* est un collectif et non un véritable pluriel, comme le signe ııı pourrait le faire croire; en effet, il se construit avec l'article masculin singulier; la même inscription m'en fournit un exemple (ligne 6) : . La fondation et le règlement de ces deux sortes d'offrandes font tout le sujet de nos précieux fragments de calendriers et des dédicaces des tombeaux.

(40) La préposition se prête à deux sens : *fait à*.... ou *en l'honneur*



souten chave nev toti nev ari chet (41) Ra-scha-ka-ou (42)
roi, seigneur des deux mondes, maître absolu, Sésourtasen III (de la haute et basse Égypte), (désigné par son prénom royal).

La phrase, mutilée au bas de la colonne, se complète au sommet de la colonne suivante :



em nouter hat ent tew Taloun went to Kens
dans le temple de son père Taloun résidant en Nubie.

Le sujet de l'inscription étant aussi bien constaté, je saute à la ligne dixième, où se trouve la première mention d'une des trois fêtes des saisons :



fête du commencement des saisons (43), grains du midi, 15 muids (44).

de.... et *fait par*; ici, comme les phrases sont interrompues par les lacunes du bas des colonnes, il ne m'est pas possible de choisir entre ces deux sens, d'une manière tout à fait sûre.

(41) [hiéroglyphes] On est bien d'accord, maintenant, que le groupe [hiéroglyphes] *chet* ne doit pas être confondu avec [hiéroglyphes] *ki*, autre; il signifie *l'ensemble des choses*, un *total*; je pense que ce titre royal peut s'interpréter naturellement *maître de faire toutes choses.*

(42) On n'est pas d'accord sur le sens du groupe [hiéroglyphes], dans la composition des cartouches royaux, je ne m'aventurerai donc pas à traduire ce prénom royal.

(43) [hiéroglyphes] Ces grains sont différents de ceux que l'on trouve indiqués dans les inscriptions de Thèbes ou dans le rituel. Je ne sais pas si l'on doit traduire ici *grains du midi*, ou bien s'il s'agit des grains produits par la plante elle-même [hiéroglyphe], qui sert de symbole au midi. On n'a pas encore identifié cette plante d'une manière satisfaisante. Les produits agricoles des environs de Samneh ne devaient pas être les mêmes que ceux de l'Égypte.

(44) [hiéroglyphe], le sceptre [hiéroglyphe] *hik*, sur un boisseau. Ce groupe désigne une forte mesure de capacité. M. Birch l'a déjà signalé dans la grande inscription des tribuls, sous Thoutmès III, à Karnak. Il est possible que le mot fût différent de *hik* et que le sceptre [hiéroglyphe] soit là comme symbole de l'autorité qui fixe les mesures.

A la onzième ligne on retrouve la seconde de ces fêtes, avec un droit de quarante muids; mais la troisième est rapportée, à la douzième ligne, dans une phrase toute particulière, où elle est enchevêtrée avec une autre fête.

(45)

fête de la défaite des Pennou qui arrive en Pharmouti le 21e jour;

fête du commencement des saisons, grains du midi, 50 muids; grains du midi,

(46)

206 muids 15 boisseaux, chaque année, pour la défaite des Pennou.

On ne se rend pas bien compte, au premier coup d'œil, de l'économie de cette phrase. Chacune des autres fêtes indiquées dans l'inscription, est immédiatement suivie de son offrande particulière (47). La fête nommée *chesew Pennou* ou la *défaite des Pennou* fait seule exception : son offrande est rejetée après la troisième fête du commencement des saisons, et son article est ainsi divisé en deux parties qui sont placées, l'une avant l'article de cette troisième fête et l'autre après ce même article. En réfléchissant aux causes probables d'une disposition si singulière, il est impossible de ne pas soupçonner que l'inscription ait été ainsi rédigée, parce que, vers cette époque, la fête nommée *chesew Pennou*, et célébrée au 21 Pharmouti vague, coïncidait avec l'une des trois fêtes du commencement des saisons, celle qui dans cette colonne est rappelée la troisième. Dès lors il devenait assez naturel d'inscrire d'abord les deux fêtes du même jour, et puis ensuite les deux sommes d'offrandes; et pour qu'il n'y

(45) Le signe n'a point de traits horizontaux ni de point central ; il peut être , comme déterminatif de *fête*, ou bien *ch*, comme lettre initiale du mot *chesew* : on sait que ces lettres s'ajoutent à volonté, en tout ou en partie, au signe idéographique principal.

(46) On voit que ce signe désigne ici une unité de mesure inférieure au . Je ne l'avais pas encore vue, et je ne connais pas le mot égyptien correspondant.

(47) On trouve de même dans le calendrier de Médinet-Habou, aussitôt après l'énonciation de chaque fête, la prescription pour le jour indiqué.

eût pas de confusion, le hiérogrammate aura répété le nom de la fête *chesew Pennou*, en lui attribuant spécialement la seconde offrande.

Sous l'empire de cette idée, j'ai recherché ce que pouvait être cette fête particulière que je ne retrouvais pas ailleurs. Le sens du groupe [hiéroglyphes] est bien connu, quoique sa lecture *Pennou* puisse laisser quelque prise au doute (48). Ce mot désigne les peuples les plus voisins de l'Égypte; les Libyens, suivant Champollion, qui les compare aux *Phut* de la Bible. Les rois d'Égypte les considéraient comme leurs sujets ordinaires, et la région ainsi nommée vient leur rendre hommage, avec les autres parties de la contrée (49). On trouve les *Pennou* mentionnés dans les bas-reliefs historiques du mont Sinaï et sur l'obélisque d'Héliopolis. Il est certain qu'on distinguait les *Pennou* du nord (50), les *Pennou* du midi et les *Pennou* de la Nubie [hiéroglyphes], auxquels les troupes égyptiennes avaient fort souvent à faire (51). Je pense donc qu'il s'agit en général d'une population nomade, dispersée le long des chaînes libyques et arabiques, et possédant quelques centres d'établissement plus peuplés, dont l'un se trouvait en Nubie.

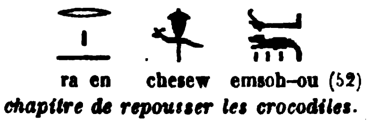
(48) Champollion l'appuie sur ce que ce caractère semble avoir été employé pour écrire le mot *pette*, arc; il comparait le mot *Pennou* au copte ⲡⲟⲟⲛⲉ ⲉⲃⲟⲗ *converlere*, et pensait qu'il s'agissait de la région inférieure ou du couchant; le mot et le signe lui-même demanderaient de nouveaux éclaircissements.

(49) Dans le tableau des contrées qui apportent leurs produits agricoles à Ramsès II (voy. Rosellini, m. d. c. pl. XXIV), on trouve d'abord la déesse qui représente la région [hiéroglyphe] *Pennou*; ensuite vient celle des *Pennou* du midi [hiéroglyphes], qui offre des cailles.

(50) On distingue également le *Pennou* de Thèbes [hiéroglyphes] (voy. l'obélisque flaminien érigé par Séti Ier). Le chapitre XVIII du rituel funéraire indique dix stations, dont la première est le Pennou [hiéroglyphes]; les dieux qui y résident sont *Atmou*, *Moui* et *Tafné*. Le premier chapitre du rituel place également dans le Pennou le lieu des fêtes où Horus rend les honneurs divins à son père Osiris. (Voy. Todtb. ch. VI, 1, 8.)

(51) La première expédition du roi Amosis, après sa victoire sur les pasteurs, fut dirigée contre ces Pennou de la Nubie [hiéroglyphes] *Pennou Kenesou*, qui profitaient de toutes les occasions pour secouer le joug de l'Égypte. C'est ce que m'apprend la seconde partie de l'inscription du tombeau d'Ahmès, fils d'Abna.

Je ne sache pas que l'on ait encore élucidé complétement le le sens propre du terme qui précède [hiéroglyphe]. Ce mot est un verbe transitif, qui se lit *chesew*. Le sens général nous est donné par une série de vignettes que l'on trouve aux chapitres XXXII, XXXIII, XXXVI, XXXVIII, XXXIX, XL et XLI du rituel funéraire. A chacun de ces chapitres, le défunt, armé d'une lance, combat des reptiles. des crocodiles, une tortue, etc. Les titres de ces chapitres expliquent ainsi le sujet (chap. XXXII) :



ra en chesew emsoh-ou (52)

chapitre de repousser les crocodiles.

Et au chapitre XXXIII :



ro en chesew hewou nev

chapitre de repousser tous les reptiles.

De même au chapitre XL, pour le combat contre le serpent qui dévore un âne :



chapitre de repousser celui qui mange l'âne.

Il en est ainsi de tous les chapitres où les vignettes montrent un sujet analogue. Cette notion suffit pour être certain que l'expression *chesew Pennou* désigne une victoire sur les *Pennou*, quelle que soit d'ailleurs la nuance exacte de l'expression : *exterminer, percer* ou simplement *repousser* (53). (Comparez à *chesew* ϣⲥ̄ *ictus*, ϣⲟⲩⲱϣϣ *percutere*, ϣⲁϣ *vulnus*, *plaga*.)

(52) On trouve différents noms pour le crocodile, outre *emsoh*. Le mot *atou* [hiéroglyphes] paraît avoir été le plus usité.

(53) On trouve un sens analogue dans le nom du dieu de la neuvième heure de la nuit : celui qui repousse les impurs quand il apparaît [hiéroglyphes], *chesew Seviou em hir-t-w*. La quatrième heure du jour porte, à Edfou, un nom analogue [hiéroglyphes] *chesew chawtq-ou na Ra em went t'at*; celle qui repousse les ennemis du soleil

Nous avons vu que Sésourtasen III avait poussé ses frontières jusqu'à Samneh. Cela n'avait pu se faire sans quelque action décisive contre les Pennou de la Nubie aussi bien que contre les nègres. Il est donc naturel de penser que Sésourtasen III avait lui-même établi à Samneh une fête commémorative de sa victoire. On trouve en effet, dans la même inscription, une seconde fête d'un caractère tout à fait analogue, à la quatorzième colonne :

Grains du midi, 26 muids, chaque année, à la royale épouse, la grande

Mérisokari; pour le châtiment des nations (54).

Le commencement est détruit; il devait contenir le jour de cette fête. *Châtier les nations* est une des expressions favorites de nos rois-soleils qui considéraient tous leurs ennemis comme des impies. C'était donc encore là une fête commémorative pour quelque victoire. Tout ceci étant bien expliqué, on comprendra facilement que la fête de la défaite des Libyens, établie au 21 Pharmouti vague, devait de temps à autre coïncider avec quelqu'une des fêtes de l'année naturelle, et il semble résulter de notre inscription que cette

quand il apparaît dans sa barque. *Chesew*, me paraît un composé formé avec le radical ϣϫⲁⲥ *verberare*, et un ϥ augmentatif; comme ϣⲱϣϣⲉϥ *reprobare, rejicere*, du radical ϣⲱϣ *opprobrium, reprobatio*. On peut observer dans ces exemples trois variantes graphiques de ce mot : 1°, avec tous les compléments phonétiques ; 2°, plus abrégé ; 3°, avec une autre forme du caractère principal idéographique. L'étude des divers exemplaires du rituel m'a fourni plusieurs autres formes de ce signe, avec la même lecture. Voyez aussi un autre exemple, dans Lepsius, *Monuments*, part. II, pl. 94, sur un homme qui frappe une vache.

(54) Il est rare qu'on introduise une déesse avec le titre *royale épouse*. Il s'agit peut-être d'une princesse de ce nom associée aux honneurs rendus à Sésourtasen III. Le mot, *ouaw*, a été bien traduit par Champollion ; c'est le copte ⲱϥⲉ *castigare, domare*.

coïncidence aurait eu lieu avec l'une des trois fêtes des saisons dans la deuxième année de Thoutmès III. Il est certainement regrettable que l'indication ne soit pas plus simple et plus directe, mais on ne peut espérer de trouver chez les Égyptiens que des mentions de ce genre pour les phénomènes naturels. Ce n'est que sans intention de leur part qu'ils nous fourniraient des éléments de calculs. Le rédacteur de l'inscription de Samneh ne me semble pas du tout s'être préoccupé de constater, dans une intention chronologique, qu'une des trois grandes phases de l'année tombait le 21 Pharmouti, en l'an 2 de Thoutmès III; mais il me paraît avertir simplement qu'il faudrait pour ce jour-là deux offrandes distinctes, parce que deux fêtes s'y rencontraient en ce moment, ce qui devait rester exact pendant quelques années.

Je disais tout à l'heure que l'on pouvait faire quatre suppositions sur la nature des trois fêtes nommées *ape terou ;* la première se trouverait écartée définitivement, si l'on doit ainsi expliquer la disposition de cette espèce d'ordo gravé pour le temple de Samneh, par les ordres du prince d'Éthiopie. Une fête qui pouvait tomber le 21 Pharmouti, n'avait aucun rapport avec le commencement des trois tétraménies vagues. Je ne crois pas non plus qu'il puisse être question de quatre fêtes des équinoxes et des solstices, la fête du commencement de l'année étant comptée pour une de ces fêtes. En effet on aurait dit alors *les quatre fêtes* et non *les trois ;* comme nous voyons que l'on disait les douze fêtes du premier du mois [hiéroglyphes], sans s'embarrasser du double emploi que faisait nécessairement celle du 1er Thoth, avec la fête du commencement de l'année vague. Il n'y avait donc réellement que trois fêtes, ce qui nous amènerait naturellement aux trois saisons de l'Égypte, qui ont fourni le type de la notation des mois. Le mot *ter*, qui signifie ici *saison* [hiéroglyphes], est déterminé comme l'année [hiéroglyphes], *renpe,* par une pousse, ce qui fait plutôt penser aux phénomènes de la nature qu'à ceux du ciel; il signifie en général le temps, comme ὥρα dans la langue grecque, avant de s'appliquer aux saisons. On disait par exemple [hiéroglyphes] *ha ter en rouha*, vers l'heure du soir (55). Ce mot serait donc une expression bien vague

(55) Voy. *Papyrus Sallier,* n° 3, pl. VII, l. VII.

pour désigner des phénomènes spéciaux, comme des solstices et des équinoxes; elle se comprendra au contraire parfaitement, au pluriel, pour désigner les saisons, ὧραι. Je regarde comme plus probable qu'il s'agit des trois tétraménies naturelles.

J'ajouterai que la même inscription me donne un renseignement qui rend tout à fait improbable que nos trois fêtes aient pu s'appliquer aux tétraménies vagues.

En effet, ces trois fêtes eussent été alors placées au 1er Thoth, au 1er Tobi et au 1er Pachons. Nous avons déjà vu que les fêtes du commencement de l'année vague, au 1er Thoth, étaient rapportées d'une manière distincte, dans les mêmes inscriptions qui mentionnent nos trois fêtes. Dans les restes de l'inscription de Samneh, la fête du 1er Pachons a sa mention spéciale, à la ligne treizième.

Fête qui arrive au premier Pachons. On y prescrit le sacrifice d'un taureau au dieu Noum et une nouvelle offrande de grains. La fête du commencement de l'année se retrouve aussi à la onzième ligne, accompagnée d'une autre somme d'offrandes. Elle est mentionnée après la seconde des fêtes nommées : *Commencement des saisons*. Est-il possible, après ceci, que l'on ait encore consacré trois articles spéciaux à trois fêtes, dont deux au moins se seraient rencontrées aux mêmes jours que les fêtes du 1er Thoth et du 1er Pachons, qui n'ont d'autre signification, par elles-mêmes, que celle de commencement d'une des tétraménies vagues et dont les offrandes sont mentionnées séparément sur le même monument?

Je crois donc que les trois commencements des saisons appartenaient à l'année solaire, mais je ne me dissimule pas qu'en attribuant à l'une de ces fêtes la date du 21 Pharmouti, en l'an 2 de Thoutmès III, je me fonde sur une supposition; car il serait possible d'interpréter d'une autre manière la disposition des mots. On pourrait dire, à la rigueur, que le graveur, ayant oublié de mentionner l'offrande prescrite, après la fête de la victoire sur les Libyens, aurait réparé son oubli, en inscrivant cette offrande au bas de la colonne, après l'article complet de la troisième fête des saisons. J'ai pensé néanmoins que, d'une part, il était très-utile de rechercher le véritable caractère des trois fêtes des saisons et que, de l'autre, le calcul ferait voir si le commencement d'une des saisons égyptiennes avait

pu répondre au 21 Pharmouti, au commencement du règne de Thoutmès III.

Ma seconde observation porte heureusement sur une phrase moins compliquée. Elle est tirée d'une inscription gravée également à Samneh, mais sur les rochers qui bordent le fleuve. On y remarque une série d'observations constatant les diverses hauteurs de l'inondation pendant le règne d'Amenemhé III et de ses successeurs. M. Paul Durand m'avait communiqué une partie de ces inscriptions, copiées, pendant son voyage avec M. Ampère. J'ai déjà publié la plus importante (56), celle qui établit la succession des familles royales, composant les XII[e] et XIII[e] dynasties. La formule de ces inscriptions est très-simple et toujours la même : *ligne* ou *repère du Nil dans telle année* (57). Jamais l'indication du jour de l'observation ne s'y trouve : sans quoi nous aurions su dans quelle portion de l'année vague se plaçait la plemmyre sous le règne d'Amenemhé III. Une seule fois, j'y rencontre une formule différente qui pourra peut-être jusqu'à un certain point suppléer à la mention du jour.

Voici comment elle est conçue :



(56) Voy. *Revue archéologique*, 5[e] année, p. 311.

(57) Par exemple, dans l'inscription citée plus haut :

re en hapi en rempe 3

je rétablis le premier caractère, douteux dans mon dessin, d'après la planche de M. Lepsius. Part. II, pl. 151, *c*.

(58) Voy. Lepsius, *Monuments*, part. II, pl. 139, *f*. J'ai expliqué dans le *Mémoire sur l'inscription d'Ahmès* la particule [hieroglyph], qui s'applique *au temps* et *au lieu*. On peut traduire ici, mot à mot, *de l'an huit, sur l'an neuf;* ou bien : *de l'an huit, lorsque* (vint) *l'an neuf*.

(59) M. Birch a proposé une rectification dans l'interprétation de la formule [hieroglyphs], qui lie les noms royaux au chiffre des années, dans les dates ; il con-

La plus grande hauteur des eaux dure quelques jours ; je vois par exemple, dans les observations de M. Lepère sur le nilomètre de Roudah, que le fleuve se maintint pendant neuf jours dans les environs de seize (60) coudées, à la fin de septembre 1800 et que le maximum dura cinq jours. En 1799, il dura seulement trois jours, du 21 au 23 septembre. On peut regarder comme établi par les observations de tous les temps que le maximum de l'inondation est un phénomène assez régulier et qui se place, au Caire, immédiatement après l'équinoxe d'automne, avec une incertitude dont on peut porter les limites à environ quinze jours. La contexture toute particulière de la date que je viens de citer, s'expliquera naturellement si l'on admet que le maximum des eaux se soit trouvé réparti entre les derniers jours de l'an 8 et les premiers jours de l'an 9 du roi Amenemhé III.

La plemmyre devait arriver à Samneh bien plutôt qu'au Caire. Il me semble donc que l'on pourrait conclure de cette inscription que le 1er Thoth se plaçait un peu avant l'équinoxe d'automne, en l'an 9 d'Amenemhé III. Cette indication serait d'une valeur inappréciable pour nous, si l'enchaînement des années vagues, jusqu'à la XIIe dynastie, nous permettait d'y appliquer avec vraisemblance le calcul rétrograde ; car il y a plus de mille ans de différence entre les diverses manières de compter l'intervalle qui sépare la XVIIIe dynastie de l'époque d'Amenemhé III. Malheureusement, on n'a pas pensé jusqu'ici que l'enchaînement continu des années vagues puisse remonter à une époque aussi ancienne. Outre les profonds bouleversements amenés par l'invasion des pasteurs, on a soupçonné que des corrections et des remaniements avaient dû être faits au calendrier égyptien ; or le moindre changement de ce genre rend impossible tout calcul rétrograde. Je n'attache donc pas en ce moment,

sidère comme déterminatif du phonétique *cher*. Je crois, au contraire, que *cher* reste ici, comme ailleurs, une particule attributive, et que le vase est un substantif exprimant la majesté royale ; il s'applique également à la personne des dieux et doit se lire *hen'*, car je le trouve écrit avec ses deux compléments phonétiques : ; exactement comme le mot *hos*, chant, . V. Lepsius, *Monuments*, part. II, pl. 8.

(60) Il y eut seulement un doigt de plus le 4 octobre, mais il est dû à quelque cause secondaire, car dès le lendemain le fleuve baissa de deux doigts. On doit donc considérer la moyenne de cette plemmyre de l'an 1800, comme se plaçant du 30 septembre au 4 octobre. (Voy. *Mémoires de la commission d'Égypte*, état moderne, t. XVIII, 2e édition ; mémoire de M. Lepère.)

à l'inscription de l'an 9 d'Amenemhé III, une importance exagérée : je me permettrai cependant d'apporter ici quelques raisons nouvelles qui semblent militer en faveur de la continuité, ou tout au moins, de l'antiquité de l'année vague de trois cent soixante-cinq jours. Cette année remonte jusqu'à une antiquité bien reculée, puisque nous retrouvons les fêtes qui en constatent toute la division dès les premiers monuments du peuple égyptien. La fête des cinq jours épagomènes apparaît, au moins dès la XIIe dynastie, dans deux listes plus complètes que les autres ; mais il y a de fortes raisons pour croire que cette fête est encore plus ancienne. On faisait, au premier de ces jours, la fête de la naissance d'Osiris et deux cérémonies nommées la fête de *Six* (?) et la fête de *Tena* (du partage)? (61) Or ces fêtes sont mentionnées dans le rituel funéraire, dès le premier chapitre, et nous savons par divers monuments de la XIIe dynastie que la première partie du livre funéraire était dès lors un texte sacré, qui servait notamment à la décoration des sarcophages. La fête du premier jour épagomène est au moins aussi ancienne que la plus ancienne partie du rituel funéraire. Il me semblerait donc bien probable que l'année sacrée, où cette fête devait trouver sa place, aurait été composée depuis la même époque de trois cent soixante-cinq jours. Nous avons remarqué d'ailleurs que l'on fêtait, en Égypte, les commencements de deux années différentes, au moins depuis la IVe dynastie, ce qui prouve que l'on distinguait dès lors l'année naturelle de l'année vague.

L'invasion des pasteurs, quelque longue et désastreuse qu'elle ait pu être pour l'empire égyptien, ne me semblerait pas une raison décisive contre la continuité de l'année vague. Il n'était pas facile d'interrompre toute tradition de ce genre dans un pays où les centres religieux étaient dispersés sur une aussi grande distance. Toujours est-il certain que les souverains de la haute Égypte avaient pu conserver le dépôt de la religion, des sciences et des arts, au moins en Éthiopie, car il ne fallut que quelques années, après l'expulsion des pasteurs, pour porter l'empire, sous la XVIIIe dynastie, au plus haut degré du développement intellectuel. Il ne faut pas oublier que les œuvres d'art du règne de Thoutmès Ier sont déjà parfaites

(61) Voy. Brugsch, sur les cinq épagomènes; *Zeitschrift der D. Morg. Gesellschaft.* 1852, H. 2. La fête de Six est nommée littéralement *jour six de fête*, au rituel funéraire, chap. I.

sous tous les rapports ; or ce prince n'est séparé de la délivrance du pays que par le règne assez court d'Aménophis Ier. Il est toutefois un point sur lequel les monuments ne fournissent aucune indication et où je dois me borner à exprimer un doute absolu, c'est celui des corrections que l'on aurait pu faire au calendrier ; mais il suffit malheureusement que ces corrections paraissent probables, pour ôter toute confiance aux calculs dans lesquels on tenterait de rattacher au second empire, par les tables de concordance, les temps qui précèdent l'invasion des pasteurs.

Résumons maintenant brièvement les données nouvelles que j'ai voulu signaler à l'attention des savants, en commençant par la plus ancienne.

1° La plus grande hauteur de l'inondation semble avoir eu lieu au 1er Thoth, à Samneh, en l'an 9 d'Amenemhé III (XIIe dynastie).

2° Une des trois fêtes du commencement des saisons paraît avoir coïncidé avec une fête attachée au 21 Pharmouti vague, en l'an 2 de Thoutmès III (XVIIIe dynastie).

3° Sous le même roi, la fête de l'apparition de Sothis fut indiquée, à Éléphantine, au 28 Épiphi.

4° La même fête est rapportée au 1er Thoth, sous Ramsès III, à Médinet-Habou.

5° Le lever de Sothis était observé pour la première fois, au 15 de Thoth, à Thèbes, sous le roi Ramsès VI, troisième fils de Ramsès III (XXe dynastie).

En présentant ces nouvelles recherches à l'Académie je me suis soigneusement abstenu d'entrer dans les applications numériques que l'on en pourra faire. Ces calculs exigent des appréciations difficiles et des corrections délicates, auxquelles M. Biot a bien voulu employer sa profonde connaissance de toutes les questions qui se rattachent à l'astronomie des anciens. Les indications qui ont attiré mon attention sur ces phénomènes sont dues principalement aux Mémoires sur l'année vague et sur la période sothiaque. Guidé par les méthodes exposées dans ces ouvrages, j'ai recherché avec assiduité les dates de cette espèce, dans toutes les inscriptions successivement publiées jusqu'à ce jour. J'examinerai plus tard les secours apportés à l'histoire, par les dates que l'on aura tirées de ces faits nouveaux ; mais mon travail aura dès aujourd'hui reçu sa récompense, s'il peut donner aux amis des lettres l'occasion d'entendre, une fois de plus, le maître éminent qui sait donner aux leçons de la science l'expression la plus sûre et la plus éloquente.

APPENDICE

SUR LE CALENDRIER DU PAPYRUS N° 4 DE LA COLLECTION SALLIER.

Salvolini a signalé, dans sa *Notice sur la campagne de Ramsès* (p. 121), le calendrier que contient le quatrième manuscrit de la collection Sallier. M. Birch, dans la description des papyrus du British museum, a annoncé que ce calendrier renfermait des indications sur les actions que l'on pouvait faire à certains jours de l'année et les divinités auxquelles ces jours étaient consacrés. Comme plusieurs savants s'occupent en ce moment de l'année égyptienne, j'ai cru utile de leur rappeler l'existence de ce monument et d'en joindre ici une notice plus détaillée. Les premiers jours de Thoth et les trois derniers mois presque entiers manquent à ce calendrier. Un papyrus du musée de Leyde, signalé dernièrement par M. Brugsch, permettra d'y suppléer, en ce qui concerne les jours épagomènes (62). Parmi les documents divers qui ont été écrits au verso, par diverses mains, on distingue un protocole au nom de Ramsès II, avec la date du 22 Pharmouti de la 56e année de ce roi. Je n'oserais pas répondre que cette légende ait été mise là pour servir de suscription à ce calendrier, mais elle peut toujours être regardée comme pouvant fixer approximativement l'époque à laquelle il a été rédigé.

Je ne sais pas à quelle ville il faut le rapporter, je m'étonne seulement de n'y pas rencontrer les fêtes d'Ammon et de Maut; ce qui me fait penser qu'il pourrait avoir été rédigé dans quelque temple de la basse Égypte.

Trois signes sont employés pour noter la qualité des jours : 1° *bon, heureux*; 2° *ker, combat* ou *funeste*; 3° qui signifie probablement *stare*, comme abrégé du mot . Cette dernière note est mauvaise, comme on le voit par le texte des jours auxquels elle s'applique; elle est écrite en rouge, ainsi que la seconde. Quand le jour est noté par trois caractères semblables, il est entièrement heureux ou funeste. Souvent au contraire il y a mélange des signes; alors le jour seul était néfaste et la nuit heureuse, ou réciproquement. Le mythe d'Osiris et de Typhon paraît dominer

(62) Voy. Brugsch, *Ueber die fünf epagomenen.... Zeitschrift des Deutschen morgenländischen Gesellschaft*, Bd. VI. 1852. H. 2.

tout le reste, dans ce calendrier; les indications de *ker* ou combat se rapportent toutes à des incidents de la grande guerre que *Set* ou Typhon soutint contre les dieux, et on pourra en tirer de très-curieux détails sur ce mythe fondamental de la religion égyptienne. Voici d'abord quelques-unes des prescriptions pour les principaux jours funestes. Elles pourront donner lieu à de curieux rapprochements.

Le 20 du mois de Thoth était mauvais pour tuer les bœufs.

Le 22 on ne devait pas manger du poisson nommé *rami*.

Le 23 on ne devait pas offrir d'encens ni manger rien qui ait eu vie. L'enfant né dans ce jour-là ne pouvait vivre.

On ne devait pas boire de vin le 25 du même mois, ni sortir sur le soir.

Le 5 de Paophi était funeste pour commencer un voyage, et il était également défendu de s'approcher de sa femme.

L'enfant né le 23 Paophi devait être dévoré par un crocodile.

Celui qui serait né le 27 aurait dû mourir de la morsure d'un serpent.

Le 5 du mois d'Hathyr, on devait se garder d'allumer du feu et même de regarder la flamme.

Le 14 devait amener une mort violente à l'enfant né dans ce jour-là, mais il serait infailliblement noyé, s'il naissait le 23.

On ne devait pas s'embarquer le 19 du même mois d'Hathyr.

Le 3 de Choiack était particulièrement funeste pour les oreilles; il fallait les boucher soigneusement et ne rien entreprendre; l'enfant né en ce jour risquait même de devoir la mort à ses oreilles.

Le 15, on ne devait pas sortir de chez soi la nuit.

Le 27 portait deux bonnes marques et une mauvaise; on pouvait sans danger regarder pendant le jour tout ce que l'on rencontrait, mais il ne fallait pas sortir après le coucher du soleil.

Le 28 de Choiack il était encore interdit de manger du poisson.

Le 7 de Toby revenait l'interdiction de s'approcher d'une femme.

Le 12, il était particulièrement d'un funeste augure de voir un rat et surtout de le rencontrer dans sa maison.

Au 24 Méchir, on serait mort si on s'était approché du fleuve.

Le 30, on devait faire attention à ne pas dire de mots plaisants.

Il y avait une série de cinq jours funestes du 9 au 14 Pharmouti.

Le 11 il était dangereux de regarder un laboureur.

Enfin, le 24 Pharmouti, si l'on s'avisait de prononcer le nom de

Set en plaisantant, on devait avoir pour toujours du trouble dans sa maison.

Ce qui ajoute un grand intérêt à l'énoncé de ces superstitions, c'est qu'elles sont liées pour la plupart à l'histoire de *Set* et d'*Osiris*, et que le motif de la prohibition est quelquefois expliqué.

Ainsi, le 12 Choiack on ne doit pas sortir, c'est le jour où se passe la mystérieuse transformation d'Osiris dans l'oiseau nommé *vennou*.

Le 14 Toby, on ne doit pas écouter les chants voluptueux, parce que dans ce jour Isis et Nephthys pleurent leur frère Osiris.

Le 17 du même mois est remarquable par une prescription qui rappelle involontairement l'histoire d'Actéon. On ne doit pas se baigner parce que la déesse *Noutpé* ou l'eau céleste sort ce jour-là.

Le 20 du même mois, *Barisis* (63) (mot nouveau pour moi) enlève la lumière du monde, et il y a des ténèbres, on ne doit pas sortir jusqu'au coucher du soleil. Je ne sais s'il y a là le souvenir de quelque grande éclipse de soleil ou de ténèbres passagères produites par le simoun chargé des sables du désert.

Au 3 Méchir, on ne devait pas voyager, parce que c'était le jour d'une des expéditions de *Set*.

Le 14 du même mois, Sévek avait été frappé à la proue de la barque des dieux ; on ne devait sortir non plus dans ce jour.

Le 29, Set avait été dans toute sa violence ; il ne fallait rien regarder jusqu'au coucher du soleil.

Le 10 de Phamenot, je crois que la légende indique que l'on visitait les tombeaux ; on ne devait rien manger ce jour-là. Cette indication, qui semble ordonner un jeûne général, revient plusieurs fois.

Les jours sans souvenirs mythologiques sont généralement désignés comme très-heureux, et il en est de même de la plupart des jours de fêtes. D'autres se rapportent aux incidents heureux de la guerre contre Set.

Le 9 de Paophi était, par exemple, très-heureux, parce que les dieux s'y réjouissaient d'avoir frappé leur ennemi. L'enfant né dans ce jour devait mourir de vieillesse.

Le 26 Paophi était spécialement heureux pour commencer les fondations d'une maison et le 25 de Toby pour un bon labour.

63) Ce mot, qui paraît désigner un personnage, est écrit [hieroglyphs] c'est-à-dire avec le nom d'Isis, précédé d'un mot initial *bar*, qui ne semble pas égyptien.

L'enfant né le 2 de Toby devait causer une grande joie à son père ; il ne devait également mourir que de vieillesse.

Le 7 Méchir et plusieurs autres jours étaient désignés comme consacrés aux offrandes que l'on faisait aux ancêtres.

Je terminerai cet appendice en indiquant les principales fêtes de ce calendrier.

On trouve une panégyrie au premier jour de chaque mois, comme on pouvait s'y attendre d'après les listes de fêtes sculptées sur les tombeaux. Les autres panégyries sont placées : au 2 Paophi, au 14 Paophi, jour du couronnement d'Horus ; au 16 du même mois, fête d'Osiris à Abydos ; au 17, jour d'offrandes aux dieux.

Au 30, fête de *Noutpé*.

Au 1er Hathyr, la fête d'Hathor.

Au 6 id., panégyrie du fils d'Isis dans toute l'Égypte. Au 16 id., les grands personnages arrivent à Abydos, pour se joindre à Isis et à Nephthys qui pleurent leur frère Osiris. Le 17 cette cérémonie se fait à Saïs, comme à Abydos. Le 21, panégyrie de *Mouï*, fils du Soleil.

Le premier jour de Choiack, les dieux font une fête qui se rapporte au Nil.

Le 9 était le jour où Thoth avait combattu Set avec avantage ; c'est sans doute le même combat dont Thoth se vante dans le premier chapitre du rituel funéraire (64) ; le 11 id., fête d'Osiris à Abydos. Le 14 paraît avoir été consacré à Neïth ; le 16 on sortait la déesse Pacht.

Le 26, c'était le tour des déesses Isis et Nephthys, il y avait une panégyrie dans toute l'Égypte.

Le 5 Toby, avait lieu le grand feu de Pacht.

Le 14 id. Isis et Nephthys recommencent à pleurer leur frère dans *Abydos* et *Tatou*. Le 16, sortie de Mouï. Le 18, sortie des dieux d'Abydos. Le 28, panégyrie «.... Fais, ajoute le texte, une fête dans ta maison. » Le 30, il est question du Nil père des dieux, de Noutpé et des dieux du pays de *Ker* ou *du combat*.

Le 1er de Méchir était une fête pour toute l'Égypte. Le 8, panégyrie dans *Sochem*, le roi suprême est en fête.

Le 9, Thoth vient célébrer les fêtes des dieux de *Ker*. Le 11, on trouve une panégyrie de Neïth à Saïs.

Le 16 Méchir, Horus avait défait Set et son armée (65). Ainsi ce

(64) Voy. le rituel de Turin, chap. I, l. 8, 9.

(65) Voy., au même endroit du rituel funéraire, cette victoire d'Horus, rappelée par le dieu Thoth, qui était avec Horus dans ce combat.

jour était très-heureux. Le 17 était une fête d'Osiris dans *Tatou*. Le 27 id. était une panégyrie de Sokaris, la forme infernale de Phtah.

Le 5 de Phaménot, sortie de *Neïth* à *Saïs*; le 18 était une fête de *Nounpe*, et le 23, fête d'Horus. Le 28, panégyrie d'Osiris à Abydos.

Le 1er Pharmouti était une grande fête dans le ciel et sur la terre parce que les ennemis de *Sevek* avaient été défaits dans ce jour-là.

Le 8, les dieux voyaient l'œil d'Horus et célébraient ses louanges. Le 15, fête dans le ciel oriental, cérémonie pour les dieux dans leur demeure de l'horizon céleste.

Le 16, apparition du scarabée (soleil); tout le pays est en panégyrie.

Le 1er Pachons a lieu la panégyrie d'Horus fils d'Isis. J'ai fait remarquer plus haut que ce nom s'applique souvent à la forme ithyphallique d'Ammon. Le 9 Pachons était encore le jour d'une des victoires d'Horus.

On voit que le mythe de cette grande guerre divine occupait à lui seul presque tout le fond de ce calendrier; l'incident le plus grave paraît avoir été rapporté au 24 Thoth. Le texte donne des détails assez étendus sur un grand combat que Set y soutint contre Horus. Il paraît que ce dieu n'eut pas le dessus, car ce jour est noté comme un des plus funestes. Les deux dieux se précipitèrent l'un sur l'autre et le combat dura trois jours et trois nuits. Dans ce texte, malheureusement mutilé et fort difficile à comprendre, il semble qu'Isis intervienne entre l'oncle et le neveu, et que Typhon finisse par frapper à la tête la déesse elle-même: aussi devait-on en ce jour faire des offrandes à Isis et au dieu Thoth, que les traditions représentent comme le fidèle ministre d'Horus.

Vte E. de Rougé.

(Extrait de la *Revue Archéologique*, IXe année.)

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, près de l'Odéon, 9.

11

LES PEUPLES PRIMITIFS

DE LA RACE DE IAFÈTE.

ESQUISSE ETHNO-GÉNÉALOGIQUE ET HISTORIQUE

PAR

F. G. BERGMANN,

(DE STRASBOURG.)

Attention et respect ! il s'agit de vos pères.
LOPEZ DE VÉGA.

COLMAR,

Imprimerie et Lithographie de Mme veuve DECKER.

A L'ILLUSTRE MÉMOIRE

DE SON MAÎTRE, AMI ET PROTECTEUR,

M. EUGÈNE BURNOUF

QUI, COMME SON PÈRE, ÉTAIT A LA FOIS DISTINGUÉ

PAR SA HAUTE INTELLIGENCE

ET PAR SON CARACTÈRE AIMABLE.

BERGMANN.

LES PEUPLES PRIMITIFS

DE LA

RACE DE IAFÈTE.

Attention et respect ! il s'agit de vos pères.
LOPEZ DE VÉGA.

La parole du poète latin :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas !

n'est pas seulement une louange et un encouragement pour la métaphysique : elle a aussi une portée telle qu'elle devrait servir d'épigraphe à toute recherche de la science et principalement aux études si difficiles sur l'histoire primitive de l'humanité. En effet, sans la connaissance des causes et des origines, que serait l'histoire sinon un tableau infini sans lumière, une énigme plutôt propre à tourmenter l'intelligence qu'à l'éclairer et à la satisfaire. L'histoire de l'antiquité restera un spectacle incompréhensible aussi longtemps qu'on ne sera pas arrivé à distinguer nettement les origines et les caractères particuliers des peuples qui y figurent et à reconnaitre quels ont été le berceau, les migrations, la dispersion et le mélange des races primitives. Mais pour acquérir cette connaissance si profitable, il est tout d'abord nécessaire de porter ses regards scrutateurs plus haut dans l'histoire

de détails, significatifs pour l'esprit sagace, mais qui jusqu'ici ont été ou bien complètement ignorés ou bien négligés comme insignifiants et dépourvus d'intérêt.

La généalogie ethnologique ou la succession, la lignée et la filiation des peuples forme une série continue et presque indéfinie dans le temps. L'historien scrutateur, en remontant cette lignée, n'aura donc d'autre raison pour s'arrêter, dans son investigation, à un point quelconque de cette série ascendante, sinon l'impossibilité où il se trouvera de remonter plus haut faute de données positives, soit traditionnelles, soit historiques. La table ethno-généalogique commencera donc pour lui avec les indications les plus anciennes fournies par le hasard de la tradition et par l'état fragmentaire des documents. Ce seront là pour l'historien les commencements ou les premiers âges des peuples primitifs. Au delà de ces commencements positifs il y aura cependant encore les origines proprement dites ; il y aura l'origine de l'espèce humaine ou la racine de la souche de l'humanité. Mais, on le conçoit, de même que dans un arbre, les racines enfouies dans le sol sont cachées à la vue et n'existent en quelque sorte, pour notre entendement, que par une supposition qui, pour être pleine de certitude, n'en est pas moins une hypothèse, de même aussi les racines de l'arbre ethno-généalogique ou les origines des peuples primitifs et de notre espèce en général sont inconnues à l'histoire positive par cela même qu'elles sont antérieures à toute tradition humaine. Ces origines ne sauraient donc être entrevues que par la métaphysique et par l'anthropologie, c'est-à-dire par des sciences moitié physiques moitié philosophiques, lesquelles ne demandent pas, comme l'histoire, des témoignages et des documents positifs, mais s'appuient sur des raisons inductives puisées dans la nature physiologique de l'humanité. Il y a plus : non seulement l'histoire ne remonte pas jusqu'aux origines de l'espèce humaine, elle ignore même comment s'est effectuée la séparation de notre espèce en différentes souches et comment de ces souches sont sorties les différentes races primitives. C'est que l'histoire, dès l'origine, nous présente des peuples primitifs déjà différenciés les uns des autres et que naturellement nous rattachons, par la pensée inductive, à certaines souches premières; mais elle ne nous montre pas ces souches elles-mêmes et encore moins la racine unique de ces souches ou l'unité de notre espèce. Semblables aux arbres

branches, commençant tout près du sol, semblent sortir de la racine elle-même, les peuples primitifs eux aussi, dès le commencement de l'histoire, forment déjà différents rameaux dont la souche, se confondant avec la racine, échappe, comme celle-ci, à nos regards et, comme elle, ne peut être entrevue que dans l'idée, soit par hypothèse ou par induction.

D'après la tradition biblique (Genèse x) la seule que nous ayons de l'antiquité sur la division des races, les peuples primitifs seraient issus des trois fils de *Noé : Sem*, *Hhâm* et *Iâphet*. Ces trois fils sont représentés comme ayant eu, à leur tour, pour fils les chefs des tribus devenues ensuite des peuplades et des nations et auxquelles ces chefs ont donné leurs noms, qui, de noms propres d'individus qu'ils étaient dans l'origine, se seraient changés en noms propres de nations. Nous ne traiterons ici, pour le présent, que *des peuples primitifs de la race de Iafète*. N'ayant point à parler de la souche elle-même nous n'examinerons pas la question si Iafète (héb. *Iâfet*, p. *Iafièh*, *Il-épandra* sa race) et ses frères *Sem* (Renom) et *Hhâm* (Hâlé) sont des personnages historiques ou bien, ce qui est plus probable, s'il faut les considérer comme les personnifications et les représentants des trois races qui étaient principalement connues dans l'antiquité. Cependant, sans remonter à la souche des peuples iafétiques, il importe d'en déterminer le berceau primitif, du moins d'après les indications et les données fournies par les traditions les plus anciennes chez ces peuples. Ainsi en racontant que la postérité de Noé est descendue des hauteurs de l'Ararat dans les plaines du Sinéar, de l'Aram et du Canaan ; que cette postérité s'est multipliée dans ces pays et qu'ensuite les trois races, avec leurs différentes branches, se sont différenciées et séparées à Bâbel, la tradition biblique énonce implicitement que, selon elle, le berceau primitif de la race de Iafète était dans le Sinéar d'où ces peuples déjà différenciés se sont portés au Nord et à l'Est, et se sont établis dans les pays où nous les trouvons au commencement de l'histoire positive. Si l'on excepte la tradition des Arméniens laquelle évidemment est plus ou moins calquée sur la tradition biblique, les plus anciens souvenirs des peuples iafétiques placent le berceau primitif de leur race dans des contrées qu'on ne saurait déterminer géographiquement d'une manière exacte, mais qu'il faudra chercher comme l'*Eden* de l'ancien Testament entre la mer Caspienne, l'Indus et le golfe persique. Suivant la tradition zende renfermée dans le livre

pehlevi le *Boun-dehèsch*, (1) le berceau où la patrie primitive était nommée *Kounèrets* (zend. *Kaniraç*) ; c'est là qu'habitaient quinze peuplades de même race dont neuf émigrèrent successivement dans des contrées plus ou moins éloignées. Cette patrie primitive porte encore dans les livres zends le nom de *Varena tchatru gaosa* (Excellente aux quatre angles) sans doute parce qu'on la considérait comme un paradis ou jardin délicieux et excellent de forme quadrangulaire. Ce qu'il y a de plus positif d'après les résultats de nos études, c'est que les plus anciens peuples iafétiques sont sortis d'une contrée nommée *Aryâ* (Vénérable) laquelle était renfermée entre les pays qu'on appelait plus tard la Margiane et la Baktrie au Nord, la Paropamisadie à l'Est, la Drangiane au Sud, et la Parthie et la Karmanie à l'Ouest. Encore du temps de Ptolomée (Géogr. 6, 17, 1) cette contrée portait par excellence le nom d'*Arie* (gr. *âreia*). En résumant et en combinant ensemble toutes les données traditionnelles, épiques, philologiques, géographiques et historiques sur les premiers établissements des peuples de la race de Iafète, nous sommes arrivé aux résultats positifs que nous allons exposer.

Environ vingt-cinq siècles avant notre ère, les plateaux de l'Asie occidentale bornés par le lac Aral et le Djihoun au Nord, par l'Euphrate et le Tigre à l'Ouest, par le golfe persique et la mer des Indes au Sud, et par le Sindhus et les Monts-nébuleux (Belurt-tagh) à l'Est, étaient habités par une race d'hommes issue d'une même souche à laquelle nous donnerons le seul nom véritablement convenable à tous égards, le nom de *souche iafétique*. A l'époque que nous venons d'indiquer cette race de Iafète confinait, 1° au Sud-Ouest, avec la race de Sem qui habitait à l'Occident du Tigre ; 2° au Nord-Ouest avec la race ouralienne qui s'étendait au Nord du Djihoun et dont les descendants

(1) Il est d'usage chez les peuples de l'Orient de nommer quelquefois les livres d'après le premier mot par lequel ils commencent. Ainsi la Genèse porte en hébreu le titre de *Be-reschit* (Au-commencement) d'après le premier mot du premier verset. De même aussi le livre pehlevi est nommé *Boundehèsch* (La race se divise) parce que ce sont les mots par lesquels il commence. La classe noble et guerrière chez les anciens Perses, puis chez les Parthes et surtout chez les Sassanides se donnait le nom de *Pahlavas* (Guerriers) et c'est pourquoi l'idiome qu'on parlait à la cour ou au camp de ces princes était appelé le *Pehlevi*. Le Boun-dehèsch dans sa forme actuelle ne saurait avoir été rédigé avant le quatrième siècle de notre ère ; mais il renferme des traditions tirées des anciens livres zends et qui remontent par conséquent à une bien plus haute antiquité.

étaient au moyen-âge les Tatares-Mongghole les frères dés Tongouses-Finnois ; 3° au Sud-Ouest avec la race malaie qui, d'abord établie au Sud de l'Himâlaya fut plus tard rejetée au-delà du Vindhya et enfin presqu'entièrement expulsée de la presqu'île de l'Inde. Dans le cours de quelques siècles, à commencer de l'époque indiquée, les peuplades nombreuses dont se composait la race de Iafète s'agglomérèrent de plus en plus et formèrent des peuples qui, placés dans des circonstances physiques et historiques différentes, se sont plus ou moins différenciés entre eux. Parmi ces peuples les uns, tout en s'étendant et en se déplaçant quelque peu, sont cependant restés continuellement dans les limites entre lesquelles de tout temps leur souche s'était trouvée renfermée. Les autres au contraire poussés soit par la famine, soit par le besoin de s'étendre et de voyager, soit par d'autres causes physiques, morales ou sociales impossibles de déterminer aujourd'hui, sortirent de ces limites premières et s'établirent dans des contrées plus ou moins éloignées du berceau primitif de leur race. Ensuite, continuant leurs migrations vers l'Occident, quelques uns de ces peuples, semblables aux branches du figuier de l'Inde, ont pris plusieurs fois racine dans le sol, et c'est pourquoi ils ont passé faussement pour autochthones ou pour la souche primitive de leur race dans les différents pays où ils se sont fixés successivement. Pour traiter convenablement notre sujet nous allons retracer à grands traits le tableau des divers peuples de la race de Iafète, en observant autant que possible l'ordre indiqué par l'époque présumée de leur constitution comme corps de nation, et en suivant la direction de l'Est à l'Ouest qui est celle de leur migration de l'Asie en Europe. Comme, malgré leurs déplacements, la plupart des différentes branches de la famille de Iafète ont gardé généralement, les unes par rapport aux autres, leur ancienne position géographique de l'Est à l'Ouest, nous les rangerons en trois séries ou groupes, savoir : 1° le groupe oriental ; 2° le groupe sud-occidental ou intermédiaire, et 3° le groupe nord-occidental.

A. GROUPE ORIENTAL.

Parmi les nations dont se composait originairement la famille iafé-

rapports plus étroits et plus intimes qu'avec les autres branches de leur race. Ces quatre nations se donnaient à elles-mêmes le nom de *Honorables* (sansc. *âryâs*, gr. *ârioï*); elles ont dû former dans l'origine un seul et même peuple et habiter primitivement une seule et même contrée, savoir l'ancienne *Arie* (sansc. *âryâ* Distinction, all. *Êre* Honneur) qui était sans doute le berceau de leur race. C'est donc selon toute probabilité de ce pays qu'émigrèrent dans les quatre directions opposées les peuplades qui ont donné naissance aux quatre nations dont nous avons à parler en premier lieu, savoir : I. les Aries de l'Inde ; II. les Aries de la Baktrie ; III. les Aries de la Médie ; et IV. les Aries de la Perse.

I. LES ARIES DE L'INDE.

A-peu-près vingt-cinq siècles avant notre ère, des peuplades sorties de l'Arie primitive se sont dirigées vers le Sud-Est et se sont établies sur les bords du *Sindhus* (Fleuve, gr. *Indos*), ce qui a fait donner à leurs descendants le nom de *Sindhavâs* (Riverains, gr. *Indoï*, fr. *Indous*). Plus tard, partant de là, des tribus s'étant dirigées de nouveau vers le Sud-Est, se sont établies dans le pays des *Cinq-eaux* (sansc. *Pantch-âp* aujourd'hui *Pendjâb*), où elles fondèrent de petites royautés sacerdotales qui florissaient pendant l'âge héroïque et épique des Indous de l'an 2000 environ à 1500 avant notre ère. Des émigrants sortirent ensuite, à leur tour, de la Pentapotamie (*Cinq-eaux*) et se portèrent encore au Sud, ou (comme on disait, suivant l'*orientation* usitée chez ces peuples), à *droite*, pour se fixer dans la *Méridionale* (sansc. *Dakchinâ* aujourd'hui *Dekkhin*; cf. gr. *deksia*, lat. *dextra*) ainsi appelée à cause de sa situation au Sud ou à droite par rapport au Pantch-âp, l'ancienne patrie des émigrés. Ces nouveaux colons se répandirent peu à peu dans la Méridionale jusque vers l'embouchure de la *Gangâ* (gr. *Gangès*) et donnèrent ensuite à toute cette contrée le nom de *Contrée-honorable* (sansc. *âryâ-vartta*). Plus tard encore des émigrés sortis de l'âryâvartta passèrent au Sud les monts du Vindhya et se répandirent successivement dans toute la partie méridionale de la presqu'île qui prit enfin le nom de *Ile aux Myrtacées* (sansc. *Djambou-dvîpa*). Depuis lors les habitants primitifs dans ces contrées, et qui appartenaient sans doute à la race malaie, furent refoulés peu à peu, d'abord dans l'*Ile du Lion-*

ceau (sansc. *Sinhala-dvîpa* aujourd'hui *Ceylan*) et ensuite jusque dans les grandes et nombreuses îles de la mer des Indes.

Les Hellènes de l'Asie et de l'Europe, qui n'ont pas conservé le moindre souvenir de leur berceau primitif, ne se rappelaient pas non plus les rapports que leurs ancêtres ont pu avoir avec les Aries. Aussi du temps d'Homère et des Homérides où les connaissances géographiques des Grecs étaient encore excessivement bornées, l'Inde leur était encore entièrement inconnue; et si jamais ils ont entendu parler des Indous ils les ont rangés confusément sous le nom général et vague de *Visages-brûlés* (gr. *Aïthiopès*) sous lequel on comprenait, sans cependant les connaître suffisamment, les peuples qu'on supposait habiter les bords extérieurs de l'Okéanos, depuis la Lybie et l'Egypte jusqu'au lever du soleil. Ce n'est qu'au temps des logographes que les Grecs apprirent des Mèdes, des Perses et des Assures l'existence des peuples qui habitaient au Sud-Est de l'Indus, et ils leur donnèrent dès-lors le nom de *Indes* (gr. *Indoï*) et à leur pays celui d'*Indie* (gr. *India*, pays des Indes). Cependant comme cette presqu'île ne fut connue des Grecs, d'une manière tant soit peu exacte, qu'au deuxième siècle avant notre ère, le nom d'Indie eut jusqu'à cette époque une signification aussi peu déterminée que l'était antérieurement celle du nom d'*Ethiopie* (cf. *Diodor.* 3, 14) et il désignait par conséquent, outre la presqu'île de l'Inde, aussi la presqu'île de l'Arabie et par extension encore l'Ethiopie proprement dite.

Quant aux peuples sémitiques qui, par l'intermédiaire des Arabes himyarites et des marchands phéniciens allant à Ophir et à Sokotara, auraient pu avoir sur l'Indie des notions bien plus précises que les Grecs, ils semblent cependant n'avoir eu, sous ce rapport, aucun avantage sur eux. En effet les Hébreux comprenaient, sans les connaître, les Indous sous le nom général et vague de *Kousch* qui était dérivé de celui de *Kouth* (cf. héb. *Kouthâ*, ar. *Kouschân*), par lequel les Assurs désignaient originairement le pays des Kousses (*Plut.* Alex. 72; cf. *Kusses* et *Kisses*, *Hérod.* 3, 91) établis à l'Est du Tigre. Comme ce pays formait la limite entre les peuples de race iafétique et ceux de race sémitique et qu'il était la première contrée limitrophe appartenant à des peuples de race iafétique, les Hébreux ont désigné par le nom de *Kousch* ou par celui de *fils de Kousch* tous les peuples à l'Est du Tigre; et cette désignation est devenue chez eux aussi vague et aussi générale comme l'était aux mêmes époques celle de Aïthiopes et de

Indes, chez les Grecs. C'est seulement plus tard, au sixième siècle avant Jésus-Christ, que les peuples sémites apprirent à connaître des Perses le nom de l'Inde qu'à l'exemple du nom zend ou pehlevi *Heando* (sansc. *Sindhou*) ils rendirent en hébreu par *Hoddou* (p. hondou), en syriaque par *Hendou* et en arabe par *Hindou*. Enfin il est arrivé que par l'invasion des Arabes conquérants dans l'Inde, le nom de hindou a été introduit, sous cette forme, dans le pays même, lequel fut appelé depuis *Hindou-stân* (pays des Hindoux). Aussi de nos jours, par abus et par extension, on a nommé *Hindoux* même les Aryâs, les anciens habitants de la presqu'île, bien que ce nom, de forme arabe, leur fût entièrement inconnue et qu'il ne soit réellement convenable que pour désigner les Indous modernes depuis l'époque de l'invasion des Musulmans.

Les anciens Aryâs ainsi que leurs descendants les Hindoux du moyen-âge et des temps modernes sont toujours restés dans cette presqu'île de l'Inde. Ils s'y sont maintenus libres de toute influence et même de toute domination étrangère, dans l'antiquité, jusqu'à l'époque de l'invasion des Huns dans l'Inde septentrionale vers 550 (v. *Cosmas Indicopleustes* XI, p. 638) et au moyen-âge, jusqu'à la conquête de la plus grande partie de la presqu'île, d'abord par les Moslemounes arabes ensuite par les hordes monggholes.

II. LES ARIES DE LA BAKTRIE.

Pendant que des émigrés, sortis de l'Arie primitive, se sont portés au Sud-Est pour s'établir définitivement dans la presqu'île de l'Inde, d'autres peuplades, partant également de ce berceau, sont allées au Nord ou (comme on disait dans leur idiome) vers le *bas* (cf. sansc. *avatch* en bas, au Sud) ou vers l'*arrière* (zend. *apâchtari*, septentrional) où elles s'établirent dans une contrée qu'à cause de sa situation septentrionale, par rapport à l'Arie primitive, on a appelée la *Septentrionale* (zend. *Apâchtarî*, mède *Bakhdi*, perse *Baktrîs*, gr. *Baktria*). Les habitants de la *Septentrionale* ou les Baktries sont désignés dans les livres sanscrits sous le nom général de *Kâmbôdjâs* (cf. *Manou* X, 44) ou habitants du *Kambôdjas*, et leur domination s'étendait probablement encore sur les pays appelés un peu plus tard la *Sogdie* (mède *Suguda*) et l'Arachosie (Pays de la Rivière, sansc. *Sarasvatî*, zend.

la haute antiquité ; du moins la tradition épique et mythologique des peuples zends fait régner, dans leur capitale Baktrie, les dynasties célestes des *Peschdâdes* (Bons Justiciers) et des *Kayânes* (Géants) ; et les logographes grecs rapportaient que déjà Ninus d'Assyrie assiégea cette ville et s'en rendit maître par l'habileté stratégique de Sémiramis (*Diodor.* I, p. 165). Les Baktries, nation essentiellement commerçante, paraissent avoir été, longtemps avant les Aries de l'Inde, en rapport avec les peuples de l'Asie occidentale. Ils ont été soumis de bonne heure à la domination des Assurs, auxquels ils sont restés tributaires depuis la victoire remportée par Ninus sur le roi *Oxyartes* (cf. sansc. *Kchaya-rathas*, Chef de princes) jusqu'à la chute de l'empire d'Assyrie sous Sardanapale. Les Mèdes succédèrent aux Assurs, comme maîtres de la Baktrie, et plus tard cet empire, depuis la conquête faite par Cyrus, fut soumis aux rois des Perses qui établirent dans Baktrie une de leurs résidences d'été. Cette ville paraît avoir pris, depuis cette époque, le nom de *Balkh* (Forteresse, Ferté, Guerrière, cf. pers. *Pahlavâ*, Guerrière) qu'elle a conservé jusqu'à nos jours. C'est chez les Baktries qui dans l'origine avaient, quant au fond primitif, la même religion que les Indous, que s'éleva le réformateur *Zaratuchtro* (*Astre-d'or*, sansc. *Hari-tvachtri*, gr. *Zoro-astrès*, persan *Zera-docht*) lequel essaya de ramener la religion de ses compatriotes au culte plus simple des éléments et des astres, lequel avait été la religion primitive des peuples aries et sans doute aussi celle de tous les peuples de la race de Iafète. Encore aujourd'hui Baktrie ou Balkh, le berceau de la religion du Zend-avesta, passe chez les Behdîns (Orthodoxes) parsis ou guèbres, comme Mekka et Médina chez les Arabes musulmans, pour une ville sainte et chérie du ciel.

III. LES ARIES DE LA MÉDIE.

Ce qui prouve que les ancêtres des Mèdes sont, comme les Indous et les Baktries, sortis de l'Arie primitive, c'est que suivant Hérodote (VII, 62) les Mèdes ont porté anciennement le nom de *Aries* (gr. *arioï*) ; et encore aujourd'hui la Médie est appelée *Irâk* (p. *Airyaka*, Tenant de l'Arie). *Aries*, c'était donc là le nom de leur race ; mais comme peuple ils s'appelaient *Mâdas* ; c'est ce nom que les Hébreux (Gen. x

cf. *Josèphe*, Antiq. I, 6, 1) ont changé dans leur langue en Madaï et les Iones (Grecs) en *Mèdoi*. La forme de *Mâda* était la prononciation grasseyante, habituelle aux Mèdes, du nom de *Mandas* (Doué d'esprit, germ. *Mannus*, Homme, norr. *mâdr*, cf. *Sauro-mates*, Hommes du Nord). Ce nom de Mandas s'est changé dans l'idiome perse en *Mard* (Homme) qui est identique au nom des *Mardes*, peuple de l'Arie (*Arrh.* Alex. 3, 24) et qui paraît n'avoir rien de commun avec le mot grec *Brotos* (Mortel, Homme) ni avec les congenères de celui-ci, de même que le mède *mâda* (Homme) n'avait rien de commun avec l'hébreu *met* ou l'éthiopien *mét* (Mortel; Homme). Pour désigner les Mèdes les Arméniens disaient *Mâr* (p. *Mard*). Le nom des Mèdes ou Mâdas signifiait donc *Hommes* dans le sens de *Valeureux* (cf. persan *merdi*; Valeur) et il ne saurait être dérivé du sanscrit *Mâdhyâ* ou *Mâdhyâ* (Moyenne, lat. *media*) ni par conséquent signifier *habitant du pays-du-milieu*. En effet, le nom de Médie (gr. *Mêdia*) était, au contraire, un dérivé du nom des Mèdes et signifiait Pays des Mèdes ou des Valeureux. D'ailleurs la dénomination de *Pays-du-milieu* (cf. *Mâdhya-dêças*; *Contrée centrale*, dans l'Inde; *Mess-apia*, *pays-du-milieu*, en Italie) ne convenait guère à la Médie; ni sous le rapport de sa position géographique; parce qu'elle était située non au milieu mais au nord des peuples aries, ou de l'Asie (cf. *Polyb.* histor. 5, 44), ou du monde alors connu; ni dans le sens symbolique, comme signifiant Pays central ou excellent; parce que les Mèdes ne prenaient pas leur pays, comme le faisaient les Chinois quant au leur; pour un pays central (chinois *Tschong-koue*, Empire-du-milieu) ou pour le pays par excellence.

Les *Mèdes* ne sont pas à confondre avec les *Mædes* (gr: *Maïdoi*) qui étaient un peuple d'origine kamare ou kimrique (gaël. *maith*, Excellent, Maître). Ces *Mædes* se sont alliés avec leurs frères les Bithynes sous le nom de *Maïdo-Bithynes* (*Steph. Byz.* s. v. Maïdoi): ils étaient établis successivement en Thessalie (*Liv.* 26, 25, *Plin.* 4, 1, 18) et en Macédoine (*Thucyd.* 2, 98); ils se sont même portés, comme d'autres peuples de race kelto-kimrique, jusqu'en Espagne. En effet, près des monts Herminies en Lusitanie il y avait le bourg nommé *Meido-briga* (Bourg des Meides). C'est de l'Espagne, sans doute, que les Maïdes ont passé en Afrique et se sont établis en Mauritanie. Comme déjà dans l'antiquité les Maïdes ont été confondus avec les Mèdes, Salluste (*Jurgutha* 18), trompé sur leur identité et prenant les uns pour les autres, rapporte cette erreur historique d'après laquelle les *Mèdes* se

seraient mêlés avec des Libyes d'Afrique et que ces Libyes auraient changé le nom de *Mèdes* en celui de *Maures* (cf. armén. *Mâr*).

Dans la plus haute antiquité, des tribus mèdes, descendant le cours du Tigre paraissent s'être établies dans le Sinéar, sous le nom de *Casdes*. C'est pourquoi *Berosus* (*Euseb.* chronic. arm. I, p. 40) dit que ces Mèdes ont régné en Babylonie longtemps avant les Assurs; et suivant une tradition rapportée par les anciens, la ville de Babylone a même été fondée longtemps avant Sémiramis par un fils de *Mèdus* (*Eustath.* *ad* Dionys. Periëg. 1005; *Steph. Byz.* s. v. Babylon). Les Mèdes formaient originairement dans la Médie six castes (*Hérod.* I, 101) indépendantes l'une de l'autre et parmi lesquelles on distinguait la caste des prêtres nommés *Mages* (sansc. *mahâs* Grands, *maha-patyas* Grands-seigneurs, persan *Mô-bêd*). Cette caste instituée probablement en imitation de la classe sacerdotale des Baktries et de celle des Brachmanes de l'Inde, a servi à son tour de type à la classe sacerdotale des *Casdes* de la Babylonie, lesquels se sont confondus dans la suite avec les *Chaldes* ou *Chaldées*.

Les Mèdes ainsi que les Baktries devinrent tributaires des Assurs (*Diodor.* II, 2). Plus tard, vers l'an 888 avant J.-Ch., le roi mède que les Grecs appellent *Arbakès* (cf. sansc. *arvva-kchayas*, Prince aux flèches; scythe *Arpo-ksaïs*, goth. *arhvas* flèche, norr. *skæ* Destructeur; Héros, cf. héb. *Arpha-chsad. Genès.* 10, 22) s'étant ligué avec les Haïgans ou Arménies, réussit de secouer le joug de Sardanapale roi des Assurs. Dans la suite, soumis de nouveau aux Assyries (2 *Rois* 17, 6) les Mèdes profitèrent encore de la faiblesse de *Sankhérib* (arm. *Senecherim*) vers 710 pour se rendre indépendants, et en 597 ils parvinrent jusqu'à saccager la ville puissante de Ninive. *Afteus* (sansc. *arthyas* Gentil) surnommé *Déyôkès* (sansc. *dayakas* Libéral) fonda l'indépendance et la dynastie mède et bâtit la résidence d'*Ekbatane* (sansc. *açva-sthana*, Dépôt de chevaux, pers. *Ispa-han*, gr. *Hippo-stasia*). Un de ses successeurs *Phraortès* (cf. sansc. *Priyavratas*, zend *Fravartis*) soumit à la domination des Mèdes la Perse et l'Arménie. Les Mèdes, dès le septième siècle avant J.-Ch., s'avancèrent jusque vers la Phrygie et combattirent avec les Phrygiens sur le *Halys* (*Hérod.* I, 74). L'empire mède subsista jusqu'au règne de *Kyaxares* II ou de son père *Aspadas* (cf. sansc. *açva-das*, Donne-chevaux) surnommé *Astyagès* (sansc. *aschi-dehakas*, Pernicieux Serpent) vers l'an 560, époque où Cyrus,

IV. LES ARIES DE LA PERSE.

Comme peuple les Aries de la Perse se donnaient originairement le nom de *Pahlavas*. Ils habitaient les contrées entre la Médie au Nord, et le golfe persique au Sud. Le nom de *Pahlavas* (p. *Palahvas*) était identique au sanscrit *Pâraçvas* qui signifiait *Haches* (sansc. *paraçus*, gr. *pelekus*, v. h. all. *pihal*) ou *Porte-haches* (sansc. *paraçudharâs*, gr. *pelekuforoï*), parce que ce peuple se servait à la guerre principalement de la hache d'arme, au point que *Pahlavân* (sansc. *paraçvvân*, doué de hache) devint chez lui synonyme de *guerrier*, *prince* ou *héros*. Le nom de Pahlavas avait probablement passé dans l'Inde par l'intermédiaire de quelque dialecte arien qui aimait à substituer *l* à *r* et *h* à *ç*. Aussi trouve-t-on dans les anciens livres des Hindous (*Manou* x, 44) ce nom de peuple sous cette forme de Pahlavâs et non sous la forme sanscrite de *Pâraçvâs*. Plus tard cependant la forme sanscrite de Paraçvas a pris le dessus chez les Pahlavas même, et le peuple s'est donné le nom de *Pâraça* (héb. *Pâras*, mède *Pâsa*, persan *Pares*, arm. *Barsikh*, gr. *Persaï*) que les nations voisines ont aussi employé pour désigner le pays habité par les Pâraçes. Cependant ni les *Pahlavas* ni les *Paraçvas* ne figurent, sous ces noms, dans la table ethno-généalogique de la *Genèse* (chap. x). Mais au moins ils y sont représentés par une de leurs tribus ou par leurs parents les *Elâmes* (héb. *Elâm*, gr. *Elumaïoï*, *Elamitaï*) qui étaient établis près du golfe persique. Les Elâmes avaient pour voisins à l'Ouest les *Assurs* auxquels ils étaient tributaires (*Josephe* Antiq. 1, 9) et à leur tour ils levaient des tributs sur les nomades du Sud-Ouest (*Genèse* 14). Ainsi que les Assurs, les Elâmes s'étaient mêlés avec des tribus de race sémitique. C'est pourquoi *Elâm* passe dans la *Genèse* à la fois pour le frère d'*Assur* et pour le fils de *Sem*. Cependant ce qui prouve que l'élément arie prédominait chez les *Elâmes* c'est le nom même d'*Elâm* qui dérive très-probablement de *Airyama* (*Journal asiat.* 1839, avril, p. 299) et signifie *Tenant de l'Arie* (cf. *Airyaka*, *Irâk*).

Les Pahlavas ou Paraças ont adopté des Baktries la religion de Zoroastres et avec elle les livres sacrés du *Zend-avesta* (Parole de vie). Ils ont adopté également des Mèdes l'institution sacerdotale des *Mages* et ont appliqué à leur pays, à leur nation et à leur histoire, les traditions mythologiques et épiques de l'Inde: lesquelles avaient déjà été

tant soit peu modifiées en passant dans le système religieux de Zoroastres chez les Baktries et chez les autres peuples aries. Ainsi de même que les Hindous, surtout au point de vue sacerdotal des Brahmanes, ont appelé leur pays du nom d'*Aryâ* (Honorable) ou d'*Aryâvartta* (Contrée honorable) par opposition aux pays hérétiques nommés *Târyâ* (p. *Ut-âryâ*, Hors d'Arie, ou *Tu-âryâ*, Séparé d'Arie) et qu'ils se sont nommés eux-mêmes *Aryâs* par opposition aux *Mlêtchas* (Faibles, Barbares, Hérétiques ; cf. héb. *Goyîm*, Peuples, Etrangers, arabe *al-aadjâm*, Mesquins, Barbares), de même aussi les Perses se sont nommés *Aries* ou *Artaes* (Gentils, *Hérodot.* 7, 61), et en imitation des noms zends de *Airyâo* et de *Tu-îrya* ou *An-airyao-danghâvo* (Contrée non-honorable) ils ont donné aussi le nom de *Ariana* (gr. *Arianè*) et plus tard celui d'*Irân* à tous les pays situés entre le Tigre et l'Indus, et entre l'Oxus et la mer des Indes, parce qu'ils étaient habités par des Aries orthodoxes, adorateurs d'Ormuzd (zend. *Ahuro-maz-dâo*, Grand-génie du soleil), tandis que les pays hérétiques au Nord et à l'Est qui passaient pour le séjour d'Ariman (zend. *Agra-mainyus*), étaient appelés *Antrân* (Non-Irân) ou *Tûrân* (Hors d'Irân).

La plupart des peuples aries se disaient fils du soleil ; les Perses aussi, du moins depuis Cyrus, portaient le nom de *Khorsâres* (*Plin. H. N.* 6, 19, 1) qui signifiait sans doute *Sectateurs de Khor* ou du *Soleil*. Quelquefois aussi les peuples aries, plus modestes, rapportaient leur origine non pas au soleil lui-même, mais du moins aux astres et aux constellations, lesquelles passaient pour les enfants du soleil. Lorsque les mythes, de symboliques qu'ils étaient dans l'origine, furent devenus purement *épiques*, les personnifications de ces astres et de ces constellations furent assimilées à des héros ou à des géants. C'est ainsi que chez ces peuples la tradition épique rapportait que les *Kaïânes* (Géants, Issus de *Kai* ou de *Kavi*, le sublime, le soleil) étaient anciennement une dynastie qui régna après les *Peschdâdes* (Bons justiciers) et dont le chef, le père ou le roi était *Kâvyas* (sansc. *Kavyâs*, le Solaire, Provenant de *Kavi*, gr. *Kêpheus*). Cette tradition ayant été connue des Grecs, les logographes, Hellanikus entre autres (cf. *Hérod.* 7, 61), rapportaient que les Perses portaient anciennement chez les Hellènes le nom de *Kêphênes* (Fils de Kepheus descendant du Soleil). Suivant un autre récit les Kêphênes (*Kâviânes*, *Kâiânes*), dont Kepheus était le père et le roi, habitaient anciennement l'Ethiopie, c'est-à-dire l'Inde ou l'Arie en général. La tradition que le fils du soleil Kâvyas et

ses descendants les Kâviânes existait aussi chez les Aries de la Médie ; les Casdes, qui sortirent de la Médie, la transplantèrent également en Babylonie et c'est pourquoi les logographes grecs ont pu rapporter, d'après eux, que Képheus le fils de Belus (le Soleil) le premier roi et le fondateur de Babylone, a régné, dans la Babylonie, sur les Kephènes. Ensuite comme les Casdes de la Babylonie, auxquels on avait appliqué le nom épique de *Kêphênes*, se sont confondus dans la suite avec les *Khaldées*, la tradition a pu rapporter qu'anciennement les Grecs ont appelé *Kêphênes* non seulement les Perses et les Casdes mais aussi les Khaldées (*Steph. Byz.* s. v. *Chaldaioï*) de la Babylonie.

La tradition mythique sur l'origine solaire des Perses fut reproduite chez les Grecs encore sous une autre forme qui provenait d'un ancien mythe astronomique, originaire de l'Inde, lequel de symbolique qu'il était d'abord, était devenu entièrement épique. Ce mythe racontait que *Vrichas* (l'Arroseur, le Fécondateur, le Taureau) la personnification de la constellation zodiacale du Taureau, était le successeur ou le fils de *Mêchas* (p. *mrichas*, l'Arroseur, le Fécondateur, le Bélier) et de *Danavâ*, laquelle, comme l'indique son nom, était fille de Danou, l'épouse de Kaçiapas. Après sa naissance l'enfant Vrichas fut exposé d'après les ordres de son grand-père maternel Kasiapas, lequel avait appris que cet enfant était destiné à lui donner la mort. Les données générales de ce mythe les Grecs les reproduisirent en racontant que *Perseus* (*Vrichas*, Taureau) fils de *Persès* (*Mrichas*, Bélier) ou de *Kriös* (p. *Krifos*, *Frikos*, *Firkos*, lat. *Hircus*, Bélier, Bouc) et de *Danaë* (Danavâ), étant enfant, fut exposé sur les ordres de son aïeul maternel *Akrisios* (Kasiapas) auquel, selon l'oracle, cet enfant était destiné à arracher la vie. Ensuite Perseus, le symbole de la constellation zodiacale du Taureau, passait, comme tel, pour être fils du Soleil ; il put donc se confondre, en cette qualité ainsi que par son caractère épique de héros et de géant (cf. Kaïan), avec le fils du Soleil le héros et le géant *Kepheus* (sansc. *Kâvyas*, Fils du Soleil) et, entrant ainsi dans le cycle mythique de celui-ci, il devint dans la tradition épique des Grecs l'amant d'Andromède, la fille de Kepheus et de Kassiopeïa (fille de Kasiapas). Enfin comme les Perses, adorateurs de la lumière et du soleil, se disaient issus du soleil ou de Kepheus, Perseus, après avoir été identifié avec Kepheus ou du moins envisagé comme son fils et son successeur, put aussi lui être substitué, chez les Grecs, en qualité de père des Perses (*Hérod.* 7, 61, 150), et cela d'autant

plus naturellement que son nom avait en grec une ressemblance fortuite avec le nom des Perses, comme *Kepheus* l'avait avec celui des *Kêphênes*. C'est ainsi que les Perses devinrent les descendants de Perseus, et c'est pourquoi les Aleuades de la Thessalie, qui se glorifiaient de descendre du héros Perseus, traitaient les Perses en frères et restaient leurs amis et leurs alliés dans toutes les guerres médiques.

Les mythes sur Perseus donnèrent naissance dans la suite aux récits fabuleux que les Grecs rattachaient à la vie et surtout à l'enfance de Cyrus-le-Grand ; car lorsqu'au sixième siècle avant J.-Ch. *Agradatas* (Premier-né) devenu roi fut surnommé *Kavi huçrava* (Sublime bien-obéissant, pers. *Kai khosrou*) ou le *Soleil* (zend. *Hvare*, pers. *Khors*, *Khor*, héb. *Korèsch*, gr. *Kuros*, lat. *Cyrus*), les anciens mythes épiques sur Perseus et Kepheus, dans lesquels des éléments mèdes, perses et grecs s'étaient mêlés ensemble, furent en quelque sorte repris en sous-œuvre. En effet le fondateur de la monarchie perse, ce héros surnommé le *Soleil* (cf. Kavyas), ce fils d'une *Mède* (cf. Andromède) et qui, selon la tradition, étant enfant, fut exposé sur les ordres de son aïeul maternel Astyagès (cf. Kasiapas, Akrisios) auquel il était prédestiné à donner la mort, fut comparé et confondu par les logographes asiatiques avec le héros mythologique Kepheus et avec Perseus, le fondateur de la nation perse, le descendant du Soleil, le Soleil lui-même, l'oncle de Médée (*Apollod.* 1, 9, 28), le petit-fils d'Acrisius et l'époux d'Andromède.

Les données fausses, introduites dans l'histoire des Perses, ne proviennent pas toutes de traditions mythologiques ou épiques ; il y en a qui sont résultées de ce que, par suite des rapports étroits qui ont existé entre les Perses et les Mèdes, on a, par extension, appliqué à ceux-là les fables et les erreurs qui s'étaient formées sur ceux-ci. C'est ainsi qu'après avoir confondu les *Mèdes* avec les *Maides* qui sont allés s'établir en Mauritanie, on a aussi cru devoir considérer les Pharousies ou Maurousies de l'Afrique comme les descendants des Perses (*Plin.* H. N. 3, 3 ; 5, 8) qui, après les Ibères et avant les Phœnikes, se seraient établis en Espagne. Aussi l'historien Salluste (*Jugurtha* 18) va-t-il jusqu'à dire que les Perses venus de l'Espagne se sont mêlés avec les Gætules et ont pris en Afrique le nom de *Numides* (nomades).

Quant à l'histoire primitive et véritable des Perses elle se résume en ceci : Les Pahlavas ou Paraças étaient d'abord tributaires des Assurs. Plus tard ils furent soumis par le roi des Mèdes Fravarte ; mais dès le

sixième siècle avant notre ère ils devinrent libres de tout joug étranger et même, par suite des conquêtes étendues de Cyrus, le peuple le plus puissant de l'Asie occidentale. Cyrus après avoir soumis les Mèdes et les Baktries, vainquit encore les Çakes (*Ktesias*, Pers. § 3), les Parthes, les Karmanies et les Chorasmies. Son empire comprenait à sa mort non seulement les pays qui avaient été anciennement tributaires aux Assurs mais encore la Syrie, la Palestine et jusqu'à l'Egypte.

B. GROUPE INTERMÉDIAIRE.

Les peuples dont se composait ce groupe intermédiaire étaient les *Athurs*, les *Haïgans* et les *Ibères*. Ils habitaient au nord et à l'est du cours du Tigre et occupaient dans l'origine l'extrémité occidentale du berceau primitif de la race de Iafète. L'Assyrie habitée par les Athurs touchait anciennement aux contrées où dominaient les peuplades de race sémitique : l'Arménie qu'habitaient les Haïgans se trouvait sur la route que suivaient généralement les peuples de l'Asie dans leurs expéditions et dans leurs migrations ; et le Caucase où étaient établis les Ibères fut, dès la plus haute antiquité, comme le prouvent les traditions qui se rattachent à ces montagnes, un refuge pour un grand nombre de peuplades qui appartenaient aux races les plus diverses. Aussi les peuples de ce groupe intermédiaire ont-ils subi, plus que ceux du groupe oriental, l'influence de ces races étrangères, et par conséquent ils n'ont pas conservé comme eux ni d'une manière aussi parfaite dans leurs langues, leurs religions et leurs mœurs, le caractère ou le type particulier de la race de Iafète.

V. LES ATHURS.

Suivant la tradition de la *Genèse* (chap. x, 22) *Aschur* (p. Athur) était fils de *Sem*, ce qui indique que les habitants primitifs qui ont peuplé la partie principale de l'Assyrie étaient non des descendants de Iaphète, mais des Sémites. C'étaient en effet des Sémites *araméens* (gr. *Eremboi*, *Aramaïoï*, *Arimoï)* qui, ayant quitté le Sinéar ou généralement la partie élevée (héb. *arâm* élevation) au nord de la grande

plaine qu'occupait la race de Sem entre l'Euphrate, le golfe persique, la mer rouge et la Méditerrannée, avaient remonté le Tigre et s'étaient fixés dans la contrée qu'ils ont nommée *Attûr* ou *Athûr*. Ce nom qui dans les dialectes sémitiques du sud se changea, par assibilation, en *Aschûr* (*Genèse* x) ou *Azhûr* (arab. *Azhûr*) et dans les idiômes aries en *Ssûra* ou *Ssûr* (v. Inscript. cunéiform.) signifiait *Limite* (héb. *âschûr* limite, *schûr* mur), parce que ce pays formait, à cette époque du moins, la limite entre les peuples sémitiques aramées et les peuples iafétiques aries. Le nom géographique d'*Aschur* devint ensuite, dans la tradition, le nom propre d'un personnage qui, comme représentant des Assurs, passait pour le père de ce peuple et qui, comme représentant d'un peuple sémitique, a dû être compté dans la *Genèse* parmi les fils de Sem. L'Athûr primitive se trouvait dans la contrée appelée plus tard l'*Adiabène* (Tenant de l'*Adiab*, syr. *Chodiof*). C'est là qu'à la population primitive sémitique vinrent se mêler des colons sortis de Babylonie. Ces colons n'avaient pas une origine sémitique mais appartenaient à la race de *Hham* à laquelle se rattachaient, entre autres, les peuples du *Mizraïm* (Egypte) et du Canaan (Plateau). Pour prouver que les habitants primitifs de Babel, et par conséquent les colons qui en sont sortis, étaient de race hhamique, il suffit d'abord de rappeler que, d'après la *Genèse*, *Nimrod* qui est dit avoir fondé, dans le Sinéar, la ville de *Bâbêl*, passait pour être fils de *Küsch* et petit-fils de *Hham*, ce qui indique que les fondateurs et les habitants primitifs de Bâbél étaient *Hhamites*. Aussi le nom de cette ville rappelle-t-il son origine ou cananéenne ou égytienne. Car le nom de Bâbél n'appartenait pas aux langues sémitiques; les Sémites n'en connaissaient pas la signification, et c'est seulement à un âge relativement postérieur que ces peuples, surtout les Hébreux, guidés par la tradition sur la *confusion* des langues qui se rattachait à Bâbél, s'expliquèrent dans leur langue ce nom comme signifiant *Mélange, Confusion* (cf. héb. balbal). Ce nom ne saurait pas non plus être, comme on l'a prétendu de nos jours, la contraction de *Bâb'-Bèl* et signifier *Porte* ou *Palais-de-Bêl*; car d'abord, si telle eût été la signification de ce nom, elle aurait été facilement et généralement connue des peuples sémitiques; mais ces peuples n'ont jamais songé à cette étymologie et ils ne pouvaient pas y songer puisque dans l'antiquité, surtout à l'époque où Bâbél fut fondé, le mot de *Bâb* (arab. ouverture, porte) n'avait

Palais ou de *Cour*, (cf. aram. *t'ra* Porte, Palais ; pers. *der-câh ;* turc. *Kapu*, Porte, Palais). Le nom de *Bâbêl* correspondait à l'égyptien *Pabûl* ou *Pabyr*, (plante à natte, de *pâ* plante, et *byr* tresser) dont dérivait aussi le grec *Papûros* (lat. papyrus) et *bublos* (p. bubalos, babulos), et désignait le papyrus ou l'endroit où croissait en abondance cette plante à la fois rare, mangeable et sacrée et qui était employée à des usages si variés dans l'Egypte et dans l'Asie occidentale. Le papyrus croissait dans l'Euphrate et surtout à l'endroit où ce fleuve se joignait au Tigre (*Plin.* H. N, 13, 22) et où s'éleva Babylone. Bâbêl portait donc un nom exactement synonyme de celui de *Byblos* ville de la Phénicie et de celui de *Papyra* ville de la Galatie. Ce qui prouve que les anciens Grecs asiatiques connaissaient parfaitement cette signification, c'est qu'ils ont donné au nom de Bâbêl la forme de *Bâbûlôn* qui selon l'analogie de *phœnikôn* (plantation de palmiers), de *kalamôn* (plantation de joncs), *ampelôn* (plantation de vignes), *dendrôn* (plantation d'arbres) etc., signifiait, en grec, l'endroit où croissait en abondance le babulos ou bub'los. Ce nom de Babulôn les Grecs le donnaient aussi à la ville de Babul en Egypte. L'origine égyptienne du nom de Bâbêl prouve donc que cette ville a été fondée et habitée primitivement par des Hhamites, ce qui est aussi confirmé par une tradition rapportée par Diodore (I, 28, 81) et d'après laquelle Belus le fondateur de Babylone aurait amené dans cette ville une colonie de prêtres *égyptiens*. Mais à cette population primitive, d'origine hhamite, vinrent naturellement se joindre bientôt dans Babel des tribus sémitiques ou araméees, parce que c'était au milieu de ces tribus que cette ville se trouvait placée. Ces Sémites, sous le nom d'*Arabes*, c'est-à-dire de nomades de la *Plaine-déserte* (héb. *arab*, désert), parvinrent même à régner dans Bâbêl déjà vers 2200 avant J.-Ch., et y maintinrent leur domination pendant près de deux siècles. Enfin aux habitants de la Babylonie, composés ainsi de Hhamites et de Sémites (arabes), vinrent encore se mêler des tribus d'origine iafétique. C'est que Bâbêl, par sa situation sur l'Euphrate, à quelque distance du Tigre, et par la grande importance qu'elle acquit de bonne heure, devait amener dans son sein quelques unes des populations établies sur les bords de ces deux fleuves et engager des colons à en suivre le cours, et à descendre des hauteurs de l'Arménie dans les plaines de la Mésopotamie et du Sinéar. Au nombre des peuplades qui sont venues ainsi du Nord

(héb. *Casdîm*) ou *Casdées* (aram. *Casdaïa*, mède *Casraïa*) dont le nom signifiait sans doute *Armes d'hast* (cf. sansc. *hasta* lance, trompe, main ; lat. *hasta* lance ; goth. *gazd* arme d'hast ; cf. *Gordiaïoi*, *Kardouchoi*). C'étaient probablement des tribus sorties de la Médie, à en juger d'après leur caractère à la fois guerrier et sacerdotal. En effet les Casdes guerriers nous sont représentés, dans l'ancien Testament, avec les traits distinctifs des guerriers mèdes, et les Casdes sacerdotaux, qui se sont confondus plus tard avec les Chaldées, ont toujours conservé dans la Babylonie beaucoup de ressemblance avec les Mages de la Médie. Comme les Grecs ne citent jamais le nom de *Casdes*, il est probable qu'ils aient compris ce peuple sous le nom de *Kêphênes*, lesquels, selon la tradition, ont régné en Babylonie longtemps avant les Athurs. Ce qui est certain c'est que, déjà dans la haute antiquité, les *Casdes* avaient fondé, dans le Sinéar ou dans l'Aram supérieur, une ville nommée par les Hébreux *Lumière des Casdes* (héb. *Ur-Casdîm* ; cf. mède *hvare* lumière, soleil, sansc. *svar*). C'est de cette ville qu'émigrèrent, selon la tradition, Abraham et ses parents. Les Casdes étaient d'origine iafétique. Il y avait donc dès les premiers temps à Babylone rencontre et mélange d'hommes de différentes souches. Les uns, les fondateurs de Babel, étaient de race hhamique; les autres, compris sous le nom d'Arabes, étaient de race sémique, et enfin les Casdes appartenaient à la race iafétique. Cette rencontre et ce mélange de races diverses, dans une ville si importante, fut sans doute cause que les Sémites s'expliquèrent le nom de Bâbél comme signifiant *Mélange*, *Confusion*, et elle donna naissance, ou du moins servit d'appui, chez les Athurs, à la tradition d'après laquelle ce fut à Bâbél qu'aurait eu lieu la séparation de la descendance de Noé, d'abord en trois races principales et ensuite en une multitude de nations et de langues diverses (cf. armén. *bar-bar* parole-parole).

C'est de la population de Babylone, ainsi composée de Hhamites, de Sémites et de Iafétites, que sortirent les colonies qui allèrent se mêler dans l'*Athur* avec les habitants primitifs lesquels étaient d'origine araméе. En effet, suivant la tradition de la *Genèse*, Nimrod, après avoir fondé des bourgs dans le Sinéar, alla de là dans l'Athur fonder les villes de *Rehoboth-Ir*, de *Calah* et surtout la ville de *Ninive*. Par cette adjonction des colons venus de la Babylonie l'élément sémitique, qui prédominait naturellement chez les habitants primitifs de l'Athur, ne fut pas

exclusivement à la race sémitique. Il arriva même bientôt que l'élément iafétique prit un grand accroissement dans l'Athur, au point que dans la suite il prédomina complètement sur l'élément sémitique. En effet, d'après le Boun-dehesch, des peuplades, sorties du berceau primitif de *Kounerêts*, partirent du *Mazenderan* (Masandirân, Hyrkanie) au sud-est de la mer Caspienne, pour aller s'établir dans *Ssûra* c'est-à-dire dans l'ancien *Athur* occupée déjà et par des Sémites aramées et par des colons de différente origine venus de la Babylonie. Les émigrés du Mazenderan, s'ils n'ont pas été, comme les Casdes, d'origine mède, étaient du moins, comme eux, de race iafétique. Ils se mêlèrent avec les habitants primitifs d'Athur qui, en majorité, étaient d'origine sémitique; et comme les nouveaux venus étaient inférieurs en nombre aux anciens habitants, ils furent aussi compris avec eux sous le nom sémitique d'*Assurs* (Habitants d'Assur), que les Grecs ont rendu dans la suite indistinctement par *Assurès*, *Assuroï* et *Assurioï* (Habitants d'Assyria).

Bien que les Assurs aramées, formant dans l'origine la majorité dans le pays, aient donné leur nom aux Assurs iafétiques venus du Mazenderan, ils ont cependant été de bonne heure refoulés par ceux-ci. Car déjà les rois du premier empire d'Assyrie, depuis *Arius* (cf. sansc. *Aryas* Honorable) vers 1840 avant J.-Ch. jusqu'à *Sardanapalus* (cf. sansc. *Çraddhanapâlas*, Gardien de la ferté), vers 760, appartenaient aux Assurs *iafétiques*, comme le prouvent évidemment leurs noms qui ne sont pas aramées ou sémitiques, mais sont tirés évidemment d'une langue arie.

Vers 1990 avant J.-Ch., le roi Bélus (qu'il ne faut pas confondre avec Bélus de Babylone) agrandit l'empire d'Assyrie, du côté du Sud-Ouest; il s'empara de Babylôn d'où il chassa les Arabes ou les nomades sémites de la plaine, lesquels s'étaient fixés dans cette ville (vers 2200 avant J.-Ch.) et y avaient dominé pendant deux siècles. Ninûs et Sémiramis, les successeurs de Bélus, étendirent la domination des Assurs vers le Nord-Est sur presque tous les peuples aries, à l'exception cependant des Indous lesquels, sous leur roi *Stabrobatès* (cf. sansc. *Stavarapatis*, Seigneur-Solide) repoussèrent du Pantchâp la reine Sémiramis après qu'elle se fut déjà emparée de la Baktrie et de l'Arachosie. Les Mèdes au nord et les Babylonies au sud de l'Assyrie étaient plus directement soumis aux Assurs. Ce fut sans doute pendant leur domination sur les Mèdes que les Assurs pour renforcer aussi dans

la Babylonie la population casde qui leur était apparentée, ont transplanté dans ce pays de nouvelles tribus casdes de la Médie méridionale (cf. *Isaie* 23, 13). Bientôt après ces tribus casdes devinrent tellement prépondérantes que les prophètes hébreux désignèrent l'empire de Babylone en l'appelant Terre des Casdes et des Babylonies (*Isaie* 47, 1. *Jérém.* 21, 4. *Ezéch.* 23, 23) ou même seulement *Terre des Casdes* (*Ezéch.* 1, 3). Le roi de Babylone *Nabu-chadan-asar* (Feu du Dieu du ciel) fils de *Nabu-pal-asar* fut simplement appelé le *Casde* (*Esra* 5, 12) et la langue parlée à Babylone fut nommée la *langue casde* (*Dan.* 1, 4). Après la réunion du royaume de Babylone avec l'empire des Perses, les Casdes, que les Grecs paraissent n'avoir jamais connus que sous le nom de *Kêphênes*, n'avaient plus aucune importance politique. Ils eurent seulement encore quelque signification comme formant une classe du sacerdoce appelée la classe des *Casdes* (*Daniel* 2, 2). Aussi, lorsqu'à la suite de l'invasion des Scythes dans la Babylonie les Chaldes qui étaient d'origine keltique se furent introduits dans ce pays et eurent également formé une classe saçerdotale, les Casdes furent-ils de plus en plus confondus avec les Chaldes et leur nom dès-lors disparut même complètement de l'histoire.

Au huitième siècle avant notre ère, les rois de Ninive ou d'Assyrie étendirent encore leur domination sur l'Aram occidental et sur les petits royaumes de *Damas* (héb. *Damèschk*) d'*Emèse*, (Hhemps) et de *Gessur* (héb. *Geschûr*), lesquels furent dès-lors compris sous le nom d'Assyrie ou de Syrie (*Hérod.* 7, 63; *Macrob.* Saturn. 1, 23), sans que cependant les habitants de ces contrées, en partie d'origine cananéenne, en partie d'origine sémitique, fussent de la même race que les Assurs proprement dits. Ce fut là l'époque de la puissance de l'empire d'Assyrie. Car, vers l'an 760 avant J.-Ch., l'alliance du roi mède Arbakès et du prêtre babylonien Bélésis amena la défaite de Sardanapâlus et rendit indépendantes de la domination de Ninive, la Médie qui se constitua sous le roi Arbakès et la Babylonie qui se reconstitua sous Bélésis. Cependant déjà en 680 le roi de Ninive *Asar-haddon* (Dieu du Feu), profitant des troubles et d'un interrègne à Babylone, s'empara de ce royaume qui resta de nouveau soumis aux Assurs jusque vers l'an 644. C'est alors que *Nabo-pal-asar* (Feu du Gardien du Ciel) le gouverneur d'Assur dans Babylone, se déclara indépendant et prit le titre de roi. Il parvint même, en 625, à s'emparer de la capitale des

et de Babylone. Bien que le nouvel empire eût pour capitale Babylone, il conserva cependant le nom d'Empire d'*Assyrie*, sans doute parce que *Nabo-pal-asar* était Assur d'origine et à cause de l'ancienne prépondérance de l'Assyrie et de l'importance majeure et toujours reconnue de Ninive, la grande métropole. C'est vers 620 avant J.-Ch. qu'eut lieu en Assyrie et en Babylonie l'irruption des *Scythes* qui étaient accompagnés de tribus mèdes et chaldes et qui sous le nom d'*Aramées* (*Plin.* H. N. 6, 19) et sous la conduite de *Maduas* (p. *madavas*, fils d'Impétueux, cf. anglos. *matu*, violent) fils de *Prôtothuas* (p. *prôtuthavas*, fils d'Intelligent, cf. norr. *frôduthr*) pénétrèrent jusqu'en Palestine (*Habac.* 1, 6) et même jusqu'en Egypte (*Hérod.* 1, 103). Lorsque, vingt années plus tard, la domination des Scythes fut renversée, l'Assyrie ou l'empire de Ninive fut subjugué pas *Kuaxarès* le Mède, (*Hérod.* 1, 106) et passa ensuite avec la Médie sous la domination des Perses. Alors, comme auparavant, l'élément iafétique fut renforcé chez les Assurs et continua à prédominer sur l'élément sémitique, comme le prouvent leur langue aux formes synthétiques, leur écriture cunéiforme, différente des écritures sémitiques dérivées de l'alphabet phénicien, leur religion semblable aux religions des nations aries, leurs institutions politiques, et jusqu'aux beaux arts qui tous ensemble portent les caractères distinctifs tels qu'on les remarque chez les peuples de race iafétique. Ces caractères ont naturellement dû se retrouver chez les colonies sorties de l'Assyrie. Telles étaient, par exemple, les colonies qui s'établirent dans la *Syrie blanche*, entre la Paphlagonie et le Pont (*Diodor.* Sic. II, 43). Ces Syres ou Assurs furent dans la suite nommés *Kappadokes* (*Kätpaduka* v. Inscription cunéiforme) par les Perses (*Hérodot.* 7, 72; 5, 49), et il se forma dans l'Asie mineure une tradition généalogique d'après laquelle *Kàppadoks* le père des Kappadokes était petit-fils de Ninus et de Sémiramis, (*Eustath.* ad Dionys. Periég. 772) et par conséquent d'origine assure.

VI. LES HAÏGANS.

Les contrées de l'Asie occidentale où se trouvait placé le berceau primitif de la race de Iafète, sont représentées, dans la tradition de la *Genèse*, comme le berceau primitif de tout le genre humain. Ce serait

antédiluviennes seraient parties dans toutes les directions. Mais après le déluge c'est le pays de l'Ararat qui, d'après le récit de la *Genèse*, a dû être peuplé le premier; et l'Arménie serait par conséquent le berceau primitif du genre humain postdiluvien. Cependant comme, d'après une autre tradition biblique, la séparation des races et la dispersion des peuples se sont opérées à *Babêl*, la *Genèse* considère implicitement la Babylonie comme la mère-patrie de tous les peuples primitifs issus de *Sem*, de *Hham* et de *Iafète*: et c'est ce point de vue qui a dû naturellement se conserver dans les traditions des peuples chrétiens concernant l'origine et la différence des races. Aussi Moïse de Chorène, arménien chrétien du cinquième siècle, rapporte-t-il dans sa chronique (p. 29) que *Haïq*, pour se soustraire au despotisme de Bêl autrement appelé *Nebroth* (héb. *Nimrod*), partit de Babylone avec sa famille et sa suite et alla s'établir au Nord dans la terre d'Ararat où il devint le père et le fondateur des *Haïgans* ou *Arménies*. *Haïq*, d'après la même chronique, était fils de *Thorgom* lequel est identique au *Thôgarmah* de la *Genèse* que la version des Septante nomme *Thergama* ou *Thorgama*. Mais tandis que la *Genèse* énumère *Thôgarmah* parmi les descendants de *Gomer* lequel est dit être fils de Iafète, la chronique de Moïse, conformément à la tradition généralement admise chez les Arménies (*Chroniq.* p. 19), considère comme père de Thorgom, *Tiras* (Thrace) le fils de *Gamer* (héb. *Gomer*). Par conséquent l'une et l'autre tradition, malgré cette légère différence, établissent néanmoins un rapport direct de parenté, comme frères, entre les *Haïgans* et les Gomérites ou Kimméries. Et, en effet, non seulement il y avait une parenté plus étroite entre les Kimméries et les Haïgans (cf. *Ezéch.* 38, 6) qu'entre ceux-ci et les autres peuples de la race de Iafète, mais des Kimméries étaient aussi établies à côté des Haïgans dans presque toutes les parties de l'Arménie. D'ailleurs dans ce pays situé à l'entrée de l'Asie mineure et sur le passage de toutes les migrations, les peuples des différentes branches de la race de Iafète ont dû naturellement se croiser, se mêler et se confondre, de sorte que, si la race des Haïgans n'a pas été un mélange de plusieurs peuples, du moins leur pays avait des habitants qui appartenaient à différentes races et qui, malgré la différence de leur origine, furent tous désignés sous le nom général d'*Arménies*. Aussi les chroniqueurs de ce peuple rapportent-ils que plusieurs familles des plus

les *Gentunikh* (Ayant-à-ganter), qui dès le règne de Vagh-Arschak Iᵉʳ étaient chargés de l'habillement du roi, passaient pour avoir été originairement une famille expulsée du Canaan par Josué et qui, s'étant embarquée à Agras, est allée à Tharsis qu'elle a quitté pour aller en Afrique d'où elle a passé enfin en Arménie.

Les *Ardzerunikh* (Ayant-l'aigle) ou Porte-drapeau, et les *Gerunikh* (Ayant-le-vin) ou Echansons du roi, étaient, selon la tradition de famille, des descendants du roi d'Assyrie *Senekherim* (héb. *Sanherib*) lesquels, pour échapper à la punition d'un meurtre qu'ils avaient commis, se réfugièrent en Arménie sous le roi *Skaïuerdi*, le trente-cinquième descendant de Haïg.

Les *Bagratikh* étaient issus de *Bagrat* lequel avait été mis par Nabuchadan-asar au service du roi d'Arménie *Hratschea* et qui par Vagh-Arschak Iᵉʳ fut élevé à la dignité de *Pose-couronne* (arm. *Thagatir*) et de *Chevalier* (arm. *aspiet*). (1)

Les *Arschakikh* qui descendaient d'Arschak et de son frère Vagh-Arschak Iᵉʳ étaient d'origine parthe ou scythe. Les *Amatunikh* (Etrangers) passaient pour être d'origine hébraïque. Enfin on peut encore citer les *Mamkunikh* qui, à ce qu'on disait dans le pays, étaient même originaires de la Chine (arm. *Djenasdan*), etc., etc.

Le nom de *Thôg-arma*, du père de *Haïg*, signifie sans doute *Descendance araméé* (cf. sansc. *tudj* ou *tôka*, descendance) et semble énoncer que les *Haïgans*, du moins en partie, sont venus de l'*Aram* sans cependant avoir été, pour cela, d'origine araméé ou *sémitique*. Il est vrai qu'on pourrait admettre que des Sémites araméés, qui s'étaient établis en Arménie, aient été désignés dans l'origine sous le nom de *Descendance araméé* par les Haïgans leurs compatriotes iafétiques; que ces araméés, après avoir adopté la langue haïgane, aient passé pour Haïgans et que la tradition, pour indiquer que cette descendance araméé a été un des éléments primitifs de la nation haïgane, ait fait de *Thôgarma* le père de *Haïg*. Cette supposition pourrait même s'appuyer sur des témoignages historiques; car d'abord, en affirmant qu'il y a des analogies quant au langage, au genre de vie et à l'extérieur phy-

(1) Si, comme il est probable, les Bagratides sont devenus dans la suite la famille princière de la Géorgie, les *Bagrathions* de la Russie, qui descendent des Bagratides géorgiens, seraient aujourd'hui peut-être la seule famille princière dont

sique, entre les Arménies, les Syriens (les Sémites de la Syrie) et les Arabes (les Aramées de l'Aram), Strabon indique par là qu'au moins une partie des habitants de l'Arménie était positivement d'origine sémitique. Ensuite en rapportant que *Haïg* imposa aux Kappadokes la langue arménienne, Moïse de Chorène (*Chronic.* 1, 13) énonce que les Aramées de la Kappadoce (qui encore du temps de Strabon parlaient la langue arménie), ont adopté de bonne heure l'idiôme haïgan. Seulement comme, à l'époque de Haïg, il n'y avait pas encore de Kappadokes, c'est par une anticipation historique que Moïse s'est servi du nom de ce peuple pour désigner les Aramées de l'Arménie occidentale appelée plus tard la Kappadokie. Cependant *Aram* (Elévation) pourrait aussi avoir été dans l'origine le nom sémitique de l'Arménie primitive, ce pays formant une élévation au nord de la pente que les Sémites désignaient ordinairement sous le nom d'Aram. Il se pourrait donc que le nom d'*Arménie* dérivât de celui d'*Aram*, bien que les chroniques arméniennes le rattachent à celui d'*Aram* le fils de Harma ou à celui d'*Armenak* (Petit homme) qui passait pour être le fils de *Haïg* (v. *Mos*. chron. p. 36). Les Grecs, suivant une tradition, il est vrai, très-postérieure, ont rapporté l'origine et le nom des Arménies à *Arménios* le Thessalien qui, selon eux, serait venu de l'Asie mineure avec l'expédition des Argonautes (*Strabon* XI, 13). Cependant le nom d'Arménie ne paraît pas avoir été usité antérieurement au sixième siècle avant notre ère. Il se trouve sous la forme perse de *Armina* et sous la forme mède de *Avenia* dans les inscriptions cunéiformes postérieures à Darius fils d'Hystasp. Aussi comme ce nom était encore tout récent du temps d'Hérodote, cet historien crut sans doute devoir en inférer que le peuple qui le portait l'était également; et c'est pourquoi sachant que les habitants de la Phrygie orientale étaient de la même souche que les Arménies et que ceux-là ont figuré dans l'histoire bien antérieurement à ceux-ci, il en conclut qu'en général les Phrygiens ont été la souche des *Arménies* (*Hérod.* VII, 73). Strabon se souvenant de la tradition sur Arménios, le Thessale, le prétendu compagnon de Iason, fait descendre les Arménies des Thessales (*Lib.* XI, 16); et pour confirmer cette hypothèse, il rappelle encore que les habits longs des Thessales étaient appelés *arménies*, et que le Pénée de la Thessalie portait anciennement, comme le fleuve de l'Arménie, le nom d'*Araxes* (arm. *iëraschh*, verrou, serrure). Mais ces analogies dans les mœurs, dans l'habillement et dans le langage des deux peuples s'expliquent

quand on considère que les Thessales étaient d'origine pélasge c'est-à-dire kimmérienne, et que les Kimméries avaient, comme il a déjà été dit, beaucoup de rapports, soit comme frères, soit comme compatriotes, avec les Arménies.

Le peuple des Haïgans ou Arménies (pers. *armenikh*, arabe *irminiah*, *arméniéh*) s'est constitué politiquement dans l'histoire avant les Mèdes et les Perses. Mais doués d'un esprit très-peu guerrier et placés au centre de peuples très-puissants, les Arménies dès l'origine ont été presque continuellement soumis à l'étranger. Suivant les chroniques nationales qui ont été rédigées à commencer du cinquième siècle de notre ère, les vingt-cinq rois de la dynastie de *Haïg* et qui se sont succédés depuis *Aram*, le contemporain de Ninus, jusqu'au règne de Sardanapale, sont tous représentés comme des satrapes des rois d'Assyrie. Après avoir fait alliance avec les Mèdes les Arménies parvinrent à secouer le joug de Sardanapale ; mais bientôt ils rentrèrent de nouveau sous la domination des Assurs. Après la constitution de l'empire des Mèdes, le roi Phraortes soumit l'Arménie vers 656, et ce pays resta tributaire de la Médie jusqu'à l'époque où Cyrus s'étant allié avec le roi d'Arménie Tigran, soumit d'abord les Mèdes et après s'être fortifié par cette victoire, incorpora également l'Arménie dans son vaste et puissant empire.

VII. LES IBERS.

Les Ibers étaient une branche de la race de Iafète, lesquels par leur origine, leurs mœurs et leur langage tenaient le milieu entre les Haïgans ou Arménies d'un côté et les Kamares ou Kimméries de l'autre. Ils occupaient, au moment où ils apparurent dans l'histoire, la contrée au sud-ouest du Kaukase entre la Médie, la Perse et l'Arménie. Ce furent sans doute les Assurs et les Elames qui leur ont donné le nom de *Sevarat*, que les Hébreux ont exprimé par celui de *S'farad* (*Obadia* 20). Ce nom signifiait *Septentrional* (cf. russ. *siewer* tempétueux, septentrional, *Sibérie*, *Sauro-mâtes*, Hommes du Nord, *Sabires*, *Sorbes*, *Serbes*, *Spores* Septentrionaux) parce que le peuple iber habitait au nord-est par rapport à l'Assyrie. Les Perses disaient *Sparta* (mède *Sphada*) nom qu'on trouve dans les inscriptions cunéiformes de Persépolis et que le savant M. Lassen prend improprement pour identique

avec le nom de la ville de *Sardes* en Lydie. *Sparta*, district des environs du Pont-Euxin, suivant Etienne de Byzance, et *Hispiratis*, ville et district au nord de l'Arménie, rappelaient encore, dans l'antiquité, le nom ancien du pays des Ibers. Ce pays *septentrional* (*Sevarat*) les Arméniens le nommaient le pays *supérieur* (arm. *i-wer*, au-dessus) par rapport à l'Arménie; de là provient le nom d'*Ibers* (les Septentrionaux) par lequel ce peuple fut désigné généralement dans l'antiquité.

Dans la table ethno-généalogique de la *Genèse* les Ibers sont représentés par les *Tûbals* et les *Masachs* (gr. *Moschoï*) que les Hébreux considéraient (*Ezéch.* 27, 13) comme des peuples septentrionaux amis et voisins de *Gôg* (Skuthes) et qui étaient probablement, dès la plus haute antiquité, les deux branches principales de la race ibère. Ces peuples habitaient dans l'origine la pente méridionale du Kaukase. C'est dans ces montagnes que se rencontrèrent déjà, à cette époque ancienne, la race iafétique et la race finnoise. De tous les peuples de l'antiquité ceux de race finnoise ouralienne se distinguaient le plus par leur habileté d'exploiter les mines et de façonner les métaux. Cet art, les Finnois paraissent l'avoir transmis aux peuples iafétiques du Caucase, aux Ibères et aux Kimméries qui tous deux dans l'antiquité excellaient également dans la métallurgie. Aussi, selon la tradition hébraïque (*Genèse* 4, 22), l'inventeur de l'art de façonner les métaux porte-t-il le nom de *Tûbal* (cf. persan *Tübal*, airain), avec le surnom de *Kaïn*, pour indiquer que la fabrication des armes de guerre a été inventée par les *Tûbals* qui appartenaient à la race maudite de *Kaïn*. Encore du temps du prophète Ezéchiel (27, 18) les *Tûbals* et les *Masachs* étaient renommés pour la fabrication d'ustensiles d'airain et se livraient au commerce d'esclaves qui se fait encore aujourd'hui dans ce pays appelé, à cause de cela, par les Persans le *Gurdji-stan* (Pays aux esclaves, *Grusie*, *Géorgie*).

Les Grecs asiatiques connaissaient les *Tûbals* et les *Masachs* des Hébreux sous les noms de *Tibares* et de *Mosches* (v. *Steph. Byz.* s. v. *Choiradès* et *Chaldia*). Les *Tibares* formaient un grand nombre de tribus qu'on désignait encore du temps de Strabon par l'expression collective de *peuples tibarènes* ou de *peuples tibaréniques*. Les *Tibarènes* du Pont, entre le Sidène et le Pharmatène, ne semblent avoir été qu'une faible partie de ces nombreuses tribus. Sous la domination perse les Tibarènes et les Mosches formaient, avec leurs voisins les *Makrones*, et les *Mossun-oïkes* (Habitants de tours) qui étaient d'origine kimmérique

et avec les *Mardes* qui étaient d'origine mède, une satrapie ou circonscription administrative et militaire. Dans l'armée de Xerxès ils étaient avec ces peuples sous le commandement du même chef et ils se servaient du même équipement militaire que les *Makrones* et les *Mossunoïkes* (*Hérod.* 3, 94; 7, 78). Du temps de Cicéron les *Tibaranes* s'étaient répandus jusqu'en Cilicie (*Cicéron.* Famil. 15, 4). Strabon connaissait encore des peuples tibarènes puisqu'il en a fait mention. Mais quant aux Mosches, ils se confondirent peu à peu, les uns avec les *Kolches*, les autres avec leurs frères de l'Ibérie (cf. les *Misgètes* dans l'Ibérie, *Steph. de Byz.*), d'autres avec les *Arménies* (*Strabon* II, p. 499), d'autres enfin avec les *Kappadokes*. Aussi, d'après une ancienne tradition, *Mossok*, le père et le représentant des *Mosches*, passait pour être le père des Kappadokes et pour avoir donné son nom à la ville kappadoke de *Mazaka* (v. *Isid. Hisp. lib.* IX, 2 § 10). Cette tradition signifie que, outre les habitants de la Kappadoke qui étaient d'origine assure et ceux qui étaient d'origine arménie, il y en avait aussi qui appartenaient à la race *ibère* ou *mosche*.

Ptolémée ne connaissait plus que les montagnes *mosches*; il n'a parlé ni du peuple des Mosches ni du peuple des Tibarènes. C'est là une preuve qu'au premier siècle de notre ère les deux branches principales de la race ibère, savoir les Tibarènes et les Mosches, s'étaient peu à peu répandus dans les contrées de l'Albanie, de l'Ibérie, de la Kolchide, de l'Arménie, du Pont, de la Kappadoke et de la Kilikie, et que leurs noms de race se sont confondus avec les noms des peuples au pays desquels ils s'étaient établis.

Mais non seulement des peuples de race ibère se sont répandus dans presque toute l'Asie mineure, il y en avait aussi qui, dès la plus haute antiquité, pénétrèrent successivement jusqu'à l'extrémité occidentale de l'Europe. De même que les Ibères de l'Asie mineure ont formé deux branches principales, les Tibarènes et les Mosches, de même les peuples ibères qui ont passé en Europe ont formé aussi deux branches, celle des *Liguses* (gr. *Liguës*, lat. *Ligures*) et celle des *Ibères* proprement dits. Les Liguses ont dû quitter de bonne heure l'Ibérie asiatique; car on en trouve établi en Italie longtemps avant la fondation de Rome. Les Sicules étaient d'origine ligure (*Silv. Stat.* 14, 34). Or longtemps avant l'invasion des Keltes Sennones, ces Sicules furent chassés de l'Italie septentrionale par les Kimméries pélasges. Ils se retirèrent chez leurs frères les Ibères sikanes qui étaient venus, de

Sikana d'Espagne, s'établir dans l'île qui fut appelée, d'après eux, *Sikania* et plus tard *Sicilia* (p. *Sikulia*). Cependant les Ligures sont encore restés, dans l'Italie septentrionale, assez nombreux, pour que la mer qui baigne cette partie de la presqu'île pût prendre et conserver encore longtemps après le nom de *mer ligustique*. En Gaule comme en Italie les Keltes ont refoulé les Liguses du Nord au Sud. Du temps de *Skylax* (*Peripl.* 3) les Ligures étaient établis sur le Rhône et ils s'étendaient jusqu'à la Loire dont le nom (*Ligir*, *Ligyr*; cf. gaël. *lighe*, débordement) avait peut-être quelque rapport avec le nom de ce peuple. Les Ligures étaient les premiers habitants de la Corse (*Sol.* 3, 3); ils étaient mêlés avec les Sikules dans l'île de Sicile (*Dionys. Halic.* 1, 22). Déjà à l'époque de l'émigration des Sikanes de l'Espagne des Ligyes étaient établis à l'ouest de cette presqu'île (*Thucyd.* 6, 2). Il y avait aussi en Espagne un lac nommé *lacus ligusticus* et même presque toute la presqu'île portait, à une certaine époque, le nom de *Ligustique* (gr. *Ligustikè*, *Steph. de Byz.*). Peut-être les Ligures ont-ils aussi passé en Irlande; car il est probable que les *Silures* qui sont venus de l'Espagne (*Tacit.* Agricola, II) s'établir dans l'Irlande (appelée *Bergios* par les Keltes gadhéliques) aient été des Liguës : ce qui expliquerait le sens de la tradition épique (*Pomp. Mel.* 2, 5) d'après laquelle *Ligus* (le père des Liguës) que les Keltes ont nommé *Bergios* (Montueux) ou *Derkunos* (norr. *Fiörgynn*, kelt. *Taracnus*) était le frère d'*Alybion* (Montueux) ou d'*Albion* (*Apollod.* 2, 5, 10) qui a donné son nom à la Grande-Bretagne. Les Kantabres de l'Espagne et les *Kanties* (lat. *Cantii*, cf. *Kent*) dans la Grande-Bretagne appartenaient à une branche ibère sœur de la branche ligure.

Cependant les peuples liguses n'ont pas tous émigré de l'Asie pour entrer en Europe; il y en avait qui étaient restés dans la Kolchide où la ville de *Kutaïa* portait le surnom de *ligustique*. Dans l'armée de Xerxès les *Ligyes* étaient rangés avec les Paphlagones, les Matiènes, les Marian-dunes et les Leuko-syres. Il était évident que les peuples liguses asiatiques étaient les parents des peuples liguses de l'Europe; mais, au lieu de dire que les Liguses asiatiques étaient les frères restés en Asie des Liguses qui ont émigré en Europe, quelques auteurs anciens ont prétendu faussement que ceux-là étaient les descendants de ceux-ci (v. *Eustath. ad Dionys. Périégèt.* 76).

La seconde branche de la race ibère ou les *Ibères proprement dits*

se porter successivement jusqu'en Espagne et dans les îles britanniques. En Gaule ils étaient répandus depuis les Pyrénees jusqu'à la Garonne ; ils se sont mêlés avec les Keltes sous le nom de *Kelt-Ibères* (*Diod. de Sic.* liv. 5) et de *Kant-abers*. Dans le midi des Gaules jusqu'au Rhône, à l'Est, ils vivaient mêlés avec leurs frères les Ligures. Ils suivirent ceux-ci dans la Corse (*Seneca*, Consol. ad Helv. 8). En Sardaigne ils construisirent la première ville (*Eustath. ad Dionys.* 458) et des Ibères sicanes, sortis probablement du bourg de Sicane en Espagne, étaient établis en Sikanie (Sicile) avant que leurs frères les Liguses sikules, chassés de l'Italie septentrionale par les Pelasges, ne vinssent se réfugier dans cette île (*Thucyd.* 6, 2). L'Hispanie portait par excellence chez les Grecs le nom d'*Ibérie*, soit que ce nom lui fût venu des *Ibères*, soit qu'il dérivât du nom ibère du fleuve Ebre. Il y avait donc une Ibérie et des Ibères également en Asie et en Europe. Aussi déjà les anciens, frappés de l'analogie de ces noms ainsi que de ceux des fleuves *Iberus* et *Aragus* (cf. *Araxes*) en Hispanie et dans l'Ibérie asiatique, ont-ils naturellement soupçonné les rapports de parenté qui devaient exister entre les Ibères de l'Asie et les Ibères de l'Europe occidentale. Strabon, pour établir ce rapport encore sur d'autres analogies, rappelle que l'habileté de découvrir et d'exploiter les mines par laquelle se distinguait généralement la race ibère, se faisait remarquer également chez les Ibères de l'Espagne et chez ceux du Kaukase. Ajoutons que, chez les Tibarènes de l'Asie mineure, les hommes se mettaient au lit quand leurs femmes avaient accouché (v. *Argonaut.* 2, v. 1012 *Scholiast.*), et cette même coutume, caractéristique pour la race ibère, existait aussi chez les Kantabres en Espagne et chez les Ibères des Gaules et les Ligures de la Corse (*Diodor.* 5, 14). Il est donc hors de doute que les Ibères de l'Orient et ceux de l'Occident appartenaient à la même race. Mais de même que l'on considérait faussement les Ligures asiatiques comme les descendants des Ligures européens, de même aussi des géographes anciens, entre autres Strabon, (I, p. 60) faisaient descendre les Ibères du Kaukase des Ibères de l'Espagne. Cependant *Appien* (*Mithrid.* 101) et *Pline* (H. N. 3, 3) ont énoncé la vérité en disant positivement que les Ibères d'Espagne provenaient des Ibères asiatiques.

Comme les Latins, à l'exemple des Grecs, employaient indifféremment les noms de *Hispania* et de *Iberia*, il arriva même, vers le com-

pour désigner l'Ibérie du Kaukase. C'est ainsi que la version araméé (*Targum*) de l'ancien Testament s'est servie du nom de *Ispamiâ* (p. Ispaniâ) pour rendre celui de *S'farad* (Sparta) par lequel les anciens Hébreux avaient désigné l'Ibérie au nord de la Médie. Plus tard encore, dans l'hébreu rabbinique, *S'farad* devint le nom archaïque de l'Espagne, comme *Aschkenas* (Ascania) devint celui de l'Allemagne, et *Riphat* (rendu dans la version arabe par *Farandja*) celui de la France. Si par suite de ces rapports de parenté l'antiquité a réuni sous le nom d'Ibères non seulement les Ibères de l'Asie mais encore ceux de l'Europe, on comprend comment Diodore de Sicile (5, 33) a pu dire que la race ibère était aussi étendue que celle des Keltes. Cependant les peuples ibers de l'Asie se sont confondus, dès les premiers siècles de notre ère, avec d'autres peuples leurs voisins, et c'est seulement dans quelques parties du Kaukase que leurs descendants se sont maintenus jusqu'aujourd'hui sans trop subir l'influence des peuples finno-tartares qui se sont également établis dans ces montagnes. Il faut considérer, de nos jours, comme issus de l'ancienne race ibère les habitants du *Gurdjistan* (Pays aux esclaves, russ. *Grousia*, *Géorgie*) avec les *Lesghis* (Kaukasiens orientaux) et les *Mingréliens*. Déjà dans l'antiquité le genre de vie des Ibères, suivant Strabon, était semblable à celui de leurs voisins les Mèdes et les Arménies. Plus tard la Géorgie comprenait une partie de l'Arménie septentrionale. Par suite de ces relations les Ibères et les Géorgiens ont dû adopter des Arménies plusieurs de leurs traditions. Et voilà pourquoi les peuples kaukasiques de race ibère, à l'exemple des Arménies, font remonter leur origine à *Thargamoss* (arm. *Thorgama*), le fils de *Tharschiss* (arm. *Tiras*), le petit-fils de *Awanan* et l'arrière petit-fils de *Iafète*. Comme les Ibères de la Kolchide étaient également en rapport avec leurs voisins les *Albanes*, qui étaient d'origine kimmérique, ils ont appris d'eux les traditions kimmériques sur Iason, sur Médée, sur Phryxus (cf. Phryxupolis ou Ideessa en Ibérie) et sur les Argonautes, et ils ont appliqué ces traditions à l'histoire de leur propre nation. Ensuite, de même que suivant Strabon les anciens avaient fait descendre les Arménies du Thessale *Armenios*, on considérait aussi les *Ibères* et les *Albanes* comme issus des Argonautes thessales, compagnons de Iason (*Tacit.* Annales 6, 34). Quoiqu'il en soit de ces traditions plus ou moins fabuleuses, toujours est-il que les Ibères formaient une branche de la race iafétique, comme le prouvent évidemment les débris qui nous restent de leur idiôme dans

l'antiquité. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, les Ligures d'Italie qui appartenaient à la race ibère donnaient au fleuve *Padus* (Pô) le nom de *Bodenkos* (*Polyb.* 2, 16). Ce nom qui signifie *Etroit de fond* (cf. lat. *fundo-anxius*, all. *boden-eng*, gr. *butho-enchos*) ou comme l'a traduit Pline (H. N. 3, 20) *fundo-carens* (n'ayant presque point de lit) appartient, on le voit, à une langue d'origine iafétique. De nos jours les idiômes des Géorgiens, des Lesghis et des Mingréliens qui sont les descendants des anciens Ibères, font aussi partie de la grande famille des langues iafétiques, comme l'ont fait pressentir d'abord les travaux préliminaires de MM. *Brosset* et *Rosen* et comme l'a établi péremptoirement l'examen analytique fait par M. *Bopp* (voir *Die kaukasischen Glieder des Indo-europäischen Sprachstamms*. Berlin, 1847).

C. GROUPE OCCIDENTAL.

Les peuples iafétiques dont se compose le dernier groupe sont les *Kamars*, les *Iavans* et les *Çakes*. A considérer leur position géographique en général, ces peuples occupaient le Nord-Ouest par rapport aux deux autres groupes précédents. Les Kamars sont la souche primitive des nombreuses tribus kimmériques et keltiques qui se sont rẻpandues dans l'Asie mineure et surtout en Europe. Les Iavans sont les ancêtres des Hellènes dans l'Asie mineure et dans l'Europe austro-méridionale, et les Çakes ou *Skuthes* ont été la souche d'où sont sortis d'un côté les *Sarmates* qui sont devenus les pères des Slaves, et de l'autre les *Gètes* qu'il faut considérer comme les pères des Germains et des Scandinaves. Par leurs descendants qui ont joué un rôle si important dans l'histoire du monde, les peuples de ce dernier groupe sont, sans contredit, de toute la race de Iafète, les plus dignes de fixer notre attention. Les Kamars et leurs descendants se distinguent de leurs frères des autres branches par leurs longues et nombreuses migrations ; car il n'y a pas de pays, ni dans l'Asie mineure, ni dans l'Europe, où des tribus kimmériques et keltiques n'aient été établies au moins pendant quelque temps. Par suite de ces migrations et de leur mélange avec d'autres peuples, les Kamars, semblables en cela aux Haïgaus et aux Ibères, se sont éloignés, plus que leurs frères des autres

Iavans et les *Skuthes*, ainsi que les *Aries*, ont conservé plus fidèlement ce type, de sorte que c'est principalement par l'étude des idiômes, des mythologies et des traditions des peuples d'origine arie, hellénique et skythique qu'on parvient à reconnaître le plus clairement leur souche commune et à reconstituer par la pensée les caractères à la fois primitifs et distinctifs, soit physiques, soit moraux, soit intellectuels, de la race de Iafète.

VIII. LES KAMARS.

Dans la table ethno-généalogique de la Genèse, les *Kamars* figurent sous le nom de *Gomer*, et dans les chroniques d'Arménie sous celui de *Gamar*. Comme, par le nombre de ses descendants, par ses longues et nombreuses migrations et par la grande étendue de ses établissements en Asie et en Europe, la branche kamare est évidemment la plus importante de toutes les branches iafétiques, la Genèse représente aussi Gomer comme le plus distingué ou comme l'aîné de la race; car elle le nommé en premier lieu parmi les fils de Iafète, et considérant sa lignée comme la lignée principale, elle fait pour lui ce qu'elle a négligé de faire pour les autres fils de Iafète, elle énumère aussi ses descendants directs. Les tribus de cette branche, appelées *Kamares* ou *Chomares* par les Hellènes, étaient établies primitivement entre les Perses et les Indoux (cf. *Mannert*. Géogr. p. 222) dans un pays appelé *Apia* (sansc. *âpiâ* aquatique, terre sortie de l'eau, gr. *afia*, *aïa* île; goth. *avi*, norr. *ey* île, suéd. *ö;* cf. gaël. *abh* eau) où leurs descendants existaient encore sous le même nom du temps de *Ptolémée* (v. 6, 11; *Mela* 1, 2). C'est de cette *Apiâ* (Pays) que sortirent, il y a au moins plus de trois mille ans, des tribus kamares qui se sont divisées ensuite en deux branches. Les peuplades de la première branche conservèrent l'ancien nom de *Kamar* qui signifiait *Violent* (cf. gaël. *kama* hardi; kymriq. *kimber* brigand, *kambro*, *ambro* ravageur) et qui, selon les idées d'alors, était synonyme de *hardi*, *énergique* et *puissant*. Les tribus de la seconde branche, sans doute parce qu'elles étaient établies dans les montagnes au Nord-Est de l'Arménie, prirent le nom de *Chalubes* ou *Hhalubes* qui signifiait *Montagnards* (cf. gaël. *alp* p. *kalp* abri,

alpes; cf. slav. *chrby* montagnes, *Karpathes*) et que leurs descendants ont gardé dans la suite, alors même qu'ils n'habitaient plus des contrées montagneuses.

I. *Les Kamars.* — Les tribus kamares qui étaient sorties de l'*Apiâ* et s'étaient portées vers le Nord-Ouest passèrent par les défilés du Kaukase et se répandirent dans le voisinage de la Kolchide. C'est là que les Grecs (*Dionys. Périég.* 696 suiv.) les ont connues sous le nom de *Kamarites* (Tenant des Kamars) (1). Ensuite les descendants des Kamars se répandirent plus à l'Ouest dans la Chersonèse Taurique et sur les bords septentrionaux de la mer noire jusqu'en Thrace. Dans ces contrées, encore inconnues aux Grecs du temps d'Homère, ils étaient établis (*Odyss.* 11, 14) sous le nom de *Kimméries* (cf. armén. *Gimmeri* descendant de *Gamar*). Mais, longtemps avant Homère et les Homérides, des tribus kamares ou kimméries tels que les *Kikones* (Cigognes), les *Gerones* (Grues), les *Krestoniates* (Hirondelles), les *Kat-tuses* (Chats-incubes; v. *Steph. de Byz.* s. v. *Kattuze*), les *Myg-dones* (Habitants du bourg de la truie), les *Abies* (Habitants de l'Apia), etc., avaient pénétré dans les contrées placées entre la Propontide et l'Ister, et comme ces peuplades se donnaient le nom général de *Hardis* (gaël. *Treorach*, gr. *Trêres*, v. *Plin.* 4, 10) que les anciens Hellènes ont rendu dans leur langue par *Thraseis* ou *Thrasikes* (sansc. *dharschitas*, *dhrischtas* endurci, hardi; v. h. all. *drâti*, all. *dreist*, thrake *thraïttès* dure, pierre) ce pays prit aussi, dès la plus haute antiquité, le nom de *Thrâke* (p. *thrasikè, thraïkè*, Pays des Thrasies, la Thrace). Les Thrâkès étaient donc les frères des Kimméries à l'Ouest desquels ils s'étaient établis. Aussi dans la Genèse *Tîrâs* (p. *Thrasus* Hardi), le père et le représentant ethnique des Thraces est-il considéré comme le frère de *Gomer*, le père et le représentant des Kamars ou Kimméries.

C'est de la Thrâke que des Kimméries et des Trêres (v. *Strabon* 1, p. 61) ou des Kimro-thrakes se répandirent ensuite dans l'Asie mineure, en longeant d'abord principalement les bords de la Propontide et du Pont et les côtes de la mer Egée. A la suite de ces irruptions les *Bebrukes* (p. *Babriges* Ayant de bons remparts; cf. gaël. *ba* excellent,

(1) *Eustathius (ad Dionys. Périég.* 700) dérive le nom de Kamarites du nom de leurs navires que, tout au contraire, d'après le peuple qui s'en servait, on avait appelés *Kamares*. C'est comme si l'on faisait dériver le nom des habitants de la Liburnie du nom des *liburnes* (lat. *liburna navis*) espèce de felouque propre à ces habitants et appelée d'après eux.

scyth. *bat* bon ; pazend *bah ;* sansc. *vasus ;* gr. *eu* ; cf. *Bi-thunes*) les *Mygdones*, les *Thunes* (Ayant des remparts , cf. kelt. *dunum* bourg ; fr. *dunes* Remparts contre la mer), les *Bi-thunes* (p. *bah-thunes*), les *Marian-dunes* (Thunes de la mer), les *Kaukones*, les *Paphlagones*, tous peuples d'origine kimmérie, vinrent occuper le bourg de Sinope, sur le Pont-Euxin et les pays appelés la Bithynie et la Paphlagonie. Selon *Josèphe* (Antiq. 1 , 6 , 1) les anciens Hébreux donnaient à la Paphlagonie le nom de *Rîphât*. Or comme les Paphlagones étaient d'origine kimmérie, la Genèse a dû aussi, comme elle le fait effectivement, compter *Rîphat* parmi les fils de *Gomer*.

Des Kimro-thraces nommés *Bruges* ou *Briges* (Bourgeois ; thrace *briha* bourg ; cf. kelt. *Lato-briges*, *Nitio-briges*, etc.) s'établirent également dans le pays qui, d'après eux, eut le nom de *Phrygie* (p. *Brigia*). Aussi Strabon a-t-il raison de dire que les Phrygies étaient issus des Thraces (Kimro-thraces). Il y avait une contrée nommée *Askania* (*Ilias*. 2, 862 ; *Arrh*. Alex. 1 , 30 ; *Plin*. 5 , 40). Ce nom signifiait sans doute *Montagneuse* (cf. gaël. *ascain* montagne , *ascnadh* montée) et servait probablement aussi à désigner toute le Phrygie. *Askanas* que les Hébreux ont rendu par *Aschkenas* pouvait donc être synonyme de Phryx et comme les Phryges étaient des Kimro-thraces ou d'origine kimmérique, *Aschkenas* est naturellement énuméré dans la Genèse parmi les fils de *Gomer*.

Un autre peuple kimméro-thrace, les *Moises* (cf. kelt. *Moisa* la Meuse) s'établit en Asie dans la contrée appelée, d'après eux, la *Mysie*. Ils étaient les frères des Kimméro-thraces de la Phrygie et de la Lydie (Maeonie) et c'est pourquoi il est dit qu'ils parlaient une langue semblable au lydien et au phrygien (*Hérodot*. 7 , 74 ; *Strab*. XII). Ils sortirent plus tard de l'Asie pour rentrer en Thrace sous le nom de *Moises*. Selon la tradition, des amazones ou prêtresses kimméries fondèrent les villes d'Ephèse , de Smyrne , de Kyme , de Myrène , etc. (V. *Les Amazones dans l'histoire et dans la fable*.) La ville de *Sardes* (Enceinte ; cf. lith. *Zardis* Enceinte) en Lydie paraît avoir eu une partie du moins de sa population composée de Kimméries ; car cette cité fut prise presque toutes les fois que les Kimméries ont fait des invasions dans l'Asie mineure. Des Kimméries étaient aussi établis en Karie et en Lykie comme le prouvent non seulement des traditions locales et l'établissement dans ces pays du culte kimmérie ou hyperborée d'Apollon et d'Artémis, mais encore le titre de *Lygdamis* (Chef) que por-

taient les rois en Karie et qui était probablement, comme celui de *Lucumo* chez les Kimméries étrusques, un nom d'origine kamare. L'Arménie occidentale était habitée en grande partie par des Phryges, de sorte que les Phryges ont pu être confondus avec les Arménies et que Hérodote prétendit même que ceux-ci étaient issus de ceux-là. Or comme les Arménies avaient pour père *Thorgom*, et que les Phryges ont été, du moins en partie, confondus avec les Arménies, la Genèse a pu compter Thorgom, le père des Phryges-Arménies, parmi les fils de Gomer. La Kappadoke n'était pas seulement habitée par des peuples d'origine assure, arménie et ibère, mais aussi par des tribus kimméries. C'est pourquoi les Arménies désignaient ces tribus kimméries de la Kappadoke sous le nom de *Gimmeri* qui était identique à celui des *Kimméries*.

II. *Les Hhalubes.* — La seconde branche kamare ou les *Montagnards* (Chalubes) se distinguaient dans l'antiquité, ainsi que leurs voisins les *Ibères*, par leur habileté d'exploiter les mines et de façonner les métaux. Déjà du temps d'Homère, *Alubè* (p. *Hhalubè*, Montagneuse) ou le pays des Chalubes, était renommé pour ses mines d'où l'on tirait le fer (cf. gr. *chalubs* Provenant de *chalubè* ou Provenant des *montagnes*, acier, lith. *gelesis*, cf. gr. *chalkos* airain, gr. *çidêros* p. *çilfaros* fer) et surtout l'argent (goth. *çilubr*, lith. *Sidabras* p. *Silabras*; cf. lat. *sulfur* soufre). Aussi *Alubè* devint-elle, chez les Grecs, synonyme de contrée de l'*acier* (Chalybs) ou de l'*airain* (Chalkos), de sorte qu'ils lui donnèrent (v. *Diod.* 14, 39; *Eustath. ad Dionys.* v. 767; *Strabon* 12, p. 549) le nom grec plus explicite de *Chalkis* et substituèrent par conséquent au nom de *Hhalubes* celui de *Chalkideës* (Habitants de Chalkis). Cependant les Kamars Hhalubes ne se livraient pas exclusivement à l'exploitation des mines; ces montagnards étaient aussi des guerriers redoutables. Parmi eux se distinguaient principalement les *Khaldes* dont le nom signifiait *Valeureux* (cf. armor. *galluus* p. *galduus* vaillant; v. h. all. *helid* héros). Cette dénomination guerrière devint même le nom général de tous les Hhalubes. Voilà pourquoi *Strabon* (12, p. 548) et *Etienne* de Byzance (s. v. *alubè*) ont pu dire qu'anciennement les *Chaldes* ou leurs descendants les *Chaldæes* s'appelaient *Chalybes*. Du temps de Xénophon (*Anab.* 7, 8, 25) il y avait encore des *Chalubes* établis à côté des *Chaldæes*. Les Chaldes valeureux servaient comme mercenaires dans les armées des rois étrangers. Il y en avait jusque dans l'armée des rois indous (*Cyrop.* 3, 2, 7): ils

servaient Cyrus dans ses expéditions (*Cyrop.* 7, 2, 5, *Anabasis* 4, 3, 4), et suivant Hérodote ils formaient avec les Assurs une subdivision dans l'armée de Xerxès. Entraînés par les Scythes, lors de leur invasion dans la Babylonie et la Palestine, au septième siècle avant notre ère, les Chaldées entrèrent en Babylonie et s'y fixèrent, près du golfe persique (*Strabon* 16, p. 739), dans un district qui, d'après eux, prit le nom de *Chaldée* (*Ptolém.* 5, 20). Leurs prêtres ou Druides desservaient même le temple de Belus (cf. gall. *Beal*) à Babylone (*Hérod.* 1, 181), et, absorbant peu à peu la classe sacerdotale des *Casdes* ou des *Mages* originaires de la Médie, ils devinrent plus tard, du temps de l'empire romain, à la fois fameux et dangereux par leur science de l'astrologie, de la magie et de la thaumaturgie. Xénophon trouva des guerriers chaldæes établis sur la mer noire (*Anab.* 5, 5, 17) entre les Kolches à l'Est, et les Leukosyres à l'Ouest ; et encore du temps de Strabon il y avait des Chaldæes établis entre les Tibarenes au Nord et la Petite-Arménie au Sud.

C'est ainsi que les deux branches de la race kamare, les *Kimro-thraces* issus des *Kamares* et les *Khaldes* issus des *Hhalubes*, se sont répandues dans presque toutes les parties de l'Asie mineure. Ce sont eux qui ont importé dans Telmessus et Kibyra en Lykie (*Strab.* 14, 245 ; 13, 160) et dans Kisthène en Kilikie (*Strab.* 13, 121-126) leurs connaissances et leur industrie métallurgiques. Ce fut d'eux que les Grecs adoptèrent beaucoup d'idées et de pratiques religieuses, surtout le culte d'Artémis originaire de l'Inde, ainsi que les prêtresses d'Artémis appelées *amazones* (V. *les Amazones dans l'histoire et dans la fable, 1852*). Trouvant partout des frères dans l'Asie mineure, les Kimméries des bords septentrionaux de la mer noire étaient naturellement et sans cesse attirés vers ces contrées méridionales. Aussi firent-ils de fréquentes invasions dans l'Asie mineure. Lorsque eux-mêmes au septième siècle ils furent chassés, par les Scythes, de la Chersonèse Taurique et des bords septentrionaux de la mer noire, ils se réfugièrent chez leurs frères asiatiques, les uns chez les Chalybes ou Chaldes au Nord de l'Assyrie, les autres à Sinope (*Hérod.* IV, 12) peuplé de Kimro-thraces, d'autres encore à *Sardes*, d'où le roi lydien Sadyattès les expulsa de nouveau en 600 avant notre ère. Peu à peu les Kimméries et les Chaldes se sont confondus avec les grandes nations de l'Asie mineure au milieu desquelles ils s'étaient établis, et ainsi ils ont fait oublier leurs noms si célèbres dans l'antiquité. Mais s'ils se sont effacés

presqu'entièrement en Orient, ils ont eu de plus grandes destinées en Europe. Car tandis qu'ils se sont répandus dans l'Asie mineure, il y a eu aussi, dans la plus haute antiquité, des tribus kimméries et chaldes qui ont passé en Thrace et de là dans presque tous les pays de l'Europe ancienne. Les tribus les plus anciennes qui s'établirent dans les deux presqu'îles de la Grèce et de l'Italie furent nommés *Pelasges* par les Hellènes et celles qui se fixèrent plus au Nord de l'Europe reçurent le nom d'*Hyperborées*.

III. *Les Pelasges.* — Les premières tribus kimméries étaient établies dans la Thrâke au moins 2000 ans avant notre ère. C'est de ce pays où, dans l'antiquité, les migrations des peuples de l'Asie en Europe et plus tard de l'Europe en Asie se sont continuellement croisées, que partirent les peuplades qui se répandirent dans les deux presqu'îles de la Grèce et de l'Italie. Ces peuplades étaient originairement composées en majeure partie d'hommes jeunes et entreprenants qui en temps de disette avaient été désignés par le sort (cf. lat. *ver sacrum*) pour quitter le pays de leurs pères ou bien qui, pour différentes raisons, allèrent, en étrangers et en vagabonds, chercher ailleurs de nouveaux établissements. Aussi se donnaient-ils à eux-mêmes et portaient-ils dans la suite chez les Grecs le nom de *Pelasges* qui signifiait à la fois *Expulsés*, *Exilés*, *Errants* et *Etrangers*. [1] Ce nom fut surtout donné à des chefs de colons et c'est pourquoi les anciennes traditions grecques l'ont appliqué, comme nom propre, à plusieurs fondateurs d'Etats et de villes en Grèce avant l'arrivée des Hellènes proprement dits. Ces traditions citent principalement neuf chefs qui tous portaient le nom de *Pelasgos*. Les peuplades kimméro-thrâkes nommées Pelasges, avant même l'existence des Hellènes, descendirent dans la presqu'île de la

---

[1] Le nom de *Pelasges* dérive d'un thème idéal V-RAKA ou V-LAKA qui signifie *Pousser* (v. *Poëmes islandais*, p. 444) et qui est tellement ancien et tellement fondé dans le sentiment créateur du langage qu'il se retrouve sous des formes très-nombreuses, non seulement dans les langues iaféliques, mais aussi dans les idiômes sémitiques. En éthiopien *fallâsi* signifie *étranger*, en hébreu *peleschèt* signifie *immigration* (cf. les *Philistins*; la *Palestine*). Dans les langues slaves ce mot se présente sous les formes de *Volos*, *wolho*, *wloch*, *wlk*, etc., qui signifient *expulsé*, *vagabond*, *nomade*, *loup*. En vieux haut allemand *Falah* dans *Vest-falah*, *Ost-falah* a la signification de *étranger*. De *Valah* on a fait en vieux haut allemand *walahisk* (Tenant de l'étranger, all. *welsch*, fr. *welche*). Dans le mot *Pelasges* les lettres *sg* représentaient une gutturale chuintante qui équivalait au *j* français et

Grèce et jusque dans le Peloponèse où elles se trouvaient établies déjà 1800 ans avant notre ère, et auquel elles donnèrent le nom d'*Apia* (Pays) qui rappelle l'*Aïa* (p. *apia*, *afia*) de leurs ancêtres les Kamars de l'Asie.

Selon les traditions helléniques les Pelasges comprenant les Leleges et les Kurètes s'établirent à Argos, sous Inachus, vers 1980; à Sikyone, sous Aigialeus, vers 1850; à Lakedaimon, sous Sparton, roi des Leleges, vers 1880; en Messénie, sous Polychaon, vers 1700; dans l'Attique et en Béotie, sous Ogygès, vers 1870; en Epire et en Thessalie, sous les fils de Lykaon et de Deukalion, vers 1800. D'autres peuplades pelasges ou kimméro-thrâkes telles que les Mysès joints aux Teukres et aux Dardanes qui avaient quitté leurs établissements en Arcadie pénétrèrent en Thessalie et en expulsèrent leurs frères les Thrâkes du Strymon (*Hérodot.* 7, 20, 75). Les Pelasges Paeones, les descendants des Teukres (*Hérod.* 5, 13) s'établirent en Paeonie appelée plus tard la Macédoine. Les Pelasges Illyres qui étaient les parents des Dardanes (*Appian*, Illyr. 2, p. 780) s'établirent dans le pays appelé, d'après eux, l'Illyrie. Selon Saint Jérôme qui savait le celtique qu'on parlait de son temps, *Illyres* signifiait *étrangers* (advenæ, cf. gaël. *eile-fear homme d'un autre* pays, cf. gall. *all-man* qui est d'*un autre endroit*) et correspondait par conséquent par sa signification au nom de *Pelasges*. L'habitude de se tatouer était propre à plusieurs peuples d'origine kelto-kimrique. C'est ainsi que les Iapodes de l'Illyrie étaient tatoués (gr. *katastiktoï*) comme en général les Illyres et les Thrâkes (*Strabo* VII, p. 418). Aux Liburnes, qui étaient également de race illyre, vinrent se joindre plus tard les Dalmates (hommes de la plaine), peuple d'origine sarmate et qui donnèrent leur nom à la Dalmatie.

---

que les Grecs qui n'avaient pas cette espèce de gutturale, étaient obligés d'exprimer par une gutturale et une sibilante. Le seul mot attique qui eût quelque ressemblance avec le mot kimmérie Pelasgos était *Pelargos* (Blanc aux uropygiales, Cigogne), d'autant plus que les Attiques, par mignardise, prononçaient *pelâgos* et le rapprochaient ainsi dans la prononciation de *pelasgos*. Aussi du temps de Thucydide les érudits grecs par une substitution tout-à-fait arbitraire remplacent-ils le nom de *Pelasgos* par celui de *Pelargos*. Le nom d'*Expulsés* (Pelasges) n'avait du reste rien d'ignominieux, il était au contraire comme les noms analogues chez les peuples d'origine scythique (cf. *Parthes* Partis, Exilés; *Hyrkans* Exilés, Loups; norr. *vargr* exilé, loup; anglos. *wrækkan* voy. *Vidsid* v. 254-258) une dénomi-

Enfin le nom d'*Albanie* (Montagneuse) remonte probablement à l'époque ancienne où les peuples pelasges ou kimméro-thrâkes s'établirent dans cette contrée qui porte encore aujourd'hui ce nom d'origine kelto-kimrique, bien que la race primitive pelasge qui le lui a donné ait été remplacée plus tard dans ce pays, à différentes époques de l'histoire, par des Grecs, des Slaves, des Madjares et des Turcs.

Pendant que les Kimméro-thrâkes ou les Pelasges se répandirent ainsi dans toutes les parties de la presqu'île de la Grèce, d'autres peuplades, de même origine ou issues de ceux-ci, s'établirent également dans la presqu'île italique. Ce pays, dans la partie septentrionale, était déjà occupé par les Ligures et les Sikules qui étaient d'origine ibère. Les Pelasges ou Kimméro-thrâkes en partie refoulèrent ces peuples du Nord au Sud, et en partie se mêlèrent avec eux et formèrent les peuples appelés les *Ausones* (Aurunes, Aurunici), les *Umbres* (gr *Ombrikoï*, Ambrones; v. *Sol.* 8; *Serv.* ad Æneïd, XII) et les *Oskes* (p. Opiskes, Opikes, *Issus d'Ops*). La *Messapia* (*Mess-apia* Pays du milieu) portait un nom essentiellement kimmérique ou pelasge. Les Pelignes, selon Festus, descendaient des Illyres, et les Sabins avaient la même origine kamare, comme le prouve leur nom qui dans la langue illyre ainsi que dans d'autres idiômes kamars signifiait *Javelots* (v. *Hesych.* s. v. *Saunion;* Festus s. v. *Sabinum;* cf. gallois *Safwy* javelot). Les Pelasges formaient donc dans les deux presqu'îles de la Grèce et de l'Italie la population appelée plus tard Autochthone ou Aborigène. Ce furent des Pelasges Dardanes ou Teukres qui fondèrent l'empire de Troie et une colonie de Pelasges *Turrhènes* (cf. Tursènes, Tarkunes cf. Tarquinii) sortie de la *Tyrrhebie* (*Turs-apia* Pays sec, ainsi appelée par opposition à l'*Asia* ou à la contrée *humide* (gr. *asia*) du Kaystre, laquelle a donné son nom à l'Asie) vint s'établir en Italie où elle prit le nom de *Tuskes* (p. *Turskes*) ou *Etruskes.*

Non seulement les anciens peuples de la Grèce et de l'Italie qui étaient d'origine kimméro-thrace, mais aussi leurs frères de l'Asie mineure furent désignés, par les logographes grecs, sous le nom de *Pelasges.* C'est ainsi que les Bebrukes, les Thunes, les Doliones, les Paphlagones, les Tyrrhènes, les Kares, etc., qui étaient d'origine kimmérie eurent, dans la tradition grecque, le nom de *Pelasges.* Et en effet, un grand nombre de faits prouvent d'une manière incontestable que les Pelasges étaient, en grande majorité du moins, de race chaldo-kimmérique à laquelle se rattachaient plus tard les Keltes et les Kimris

de l'Europe occidentale. 1° D'abord le nom même de *Pelasge* (Expulsé) provenait sans doute d'un usage particulier aux peuples kelto-kimriques et suivant lequel, en temps de disette, on dévouait aux dieux tout ce qui était né au printemps de l'année, plantes, animaux et hommes (lat. *ver sacrum*). Lorsque plus tard une nouvelle disette survint, les enfants du même âge ainsi dévoués antérieurement (lat. *sacrani*) et devenus adultes furent expulsés ou exilés du pays, ils devinrent *pelasges* (expulsés, étrangers, vagabonds). C'est ainsi que, selon Hérodote, le Pelasge tyrsène qui, de la Tyrrhébie lydienne, patrie des Tyrsènes, conduisit des colons dans l'Etrurie, était un fils de roi lequel fut exilé avec ses compagnons lors d'une grande disette. 2° Un des caractères distinctifs des peuples kimro-keltiques était la prédominance de la femme sur l'homme (V. *Les Amazones dans l'histoire et dans la fable*, p. 21). Cette particularité se retrouvait aussi chez les peuples appelés Pelasges. Ainsi les *Lucumones* des Pelasges étrusques comme les *Lugdamides* des Karo-Lykiens kimris se nommaient non d'après leurs pères, mais d'après leurs mères. Aussi dans la mythologie des Pelasges la divinité suprême était une divinité femelle, la Kabire *Aksieros* ou la nature considérée à la fois comme principe de vie (Artémis, Eileithuia) et de mort (Proserpine). 3° L'identité de race des peuples appelés Kimméries ou Pelasges est aussi prouvée par l'analogie de la religion des Kimméries et des Pelasges. En effet, le nom de *Kabeires* ou *Kobeires*, de *Kobales* ou *Kubèles* des Pelasges ne s'explique que dans les langues kimro-keltiques où il signifie *Secourables* (gaël. *cabhaireach*, basse latinité *Gobelinus* Tenant des Secourables, fr. *Gobelin*). Les Grecs donnaient indistinctement une origine *hyperborée* ou kimmérie et une origine pelasge (v. *Dionys. Hal.* 1, 23) au culte du Ciel (Zeus), du Soleil (Apollon) et de la Lune (Artémis). On appelait pelasges les prêtresses d'Artémis ou les amazones qui étaient d'origine kimmérienne. Le culte du Chêne chez les Pelasges à Dodone, était identique au culte druidique du chêne chez les peuples keltiques. 4° Les murs et les constructions en pierre que les anciens attribuaient aux Pelasges sont analogues aux constructions gigantesques en pierre qu'on remarquait chez les peuples kimro-keltiques. Dans la langue des Marses de l'Italie, peuple d'origine pelasge ou kimméro-thrace, le mot *herna* qui signifiait *rochers* ou *montagne* était identique au mot keltique *cairn* (amas de pierres, montagne); et le nom des Pelasges *Herniques* de l'Italie correspondait au mot gaëlique *carragach* (montagnard) ou au mot

gallois *haiarn* (provenant de la montagne, fer ; cf. gr. *chalubs* acier et *alb* montagne).

IV. *Les Hyperborées.* — Lorsque les Hellènes se furent établis dans la presqu'île de la Hellade et qu'ils en eurent refoulé en grande partie les Pelasges, ils désignèrent les Kimméries de la Thrace sous le nom général de *Hyperborées* (Ceux au-delà de Borée). Ce nom, connu des Homérides et d'Hésiode, s'appliquait, dans l'origine seulement, aux Thrâkes septentrionaux établis au-delà des montagnes sur lesquelles on plaçait le séjour de Borée ou de la personnification du Vent du Nord. Mais plus tard, à mesure que les Kimméro-thrâkes s'étaient répandus plus vers le nord et vers l'ouest de l'Europe, et que les connaissances géographiques des Grecs s'étendirent dans ces deux directions, le nom de *Hyperborées* comprenait spécialement les habitants des pays appelés dans la suite la Germanie et la Scandinavie. Ce nom, il est vrai, fut appliqué peu à peu aux habitants de tout le nord de l'Europe et de l'Asie et même à des peuples qui n'existaient que dans l'imagination des poètes et dans les récits mensongers des voyageurs et marchands grecs et phéniciens. Mais du temps des logographes, lorsque les Grecs attachèrent une idée précise au nom de Hyperborées, il désignait les Kimméries de la Keltique qui occupaient les contrées de l'Europe centrale où vinrent dans la suite s'établir les Germains. C'étaient en effet des Kimméries établis dans ces contrées et connus des Grecs, sous le nom de Hyperborées, qui se mettaient en rapport, pour leurs intérêts religieux, avec leurs frères, leurs pères et leurs coréligionnaires les Kimméries de la Thrace et même avec les Kimméries de la Lykie et qui par l'intermédiaire des uns et des autres furent mis en contact avec les Grecs de la Hellade et avec ceux de l'Asie mineure (cf. *Diod.* Bibl. hist. II, 37). Ainsi lorsqu'une colonie lyko-kimmérie, représentée, dans la tradition grecque, par le prêtre-poète *Olen*, eut fondé à Delos le sanctuaire d'*Eileithyia* (Tourmente des entrailles, Douleur de l'enfantement) ou d'Artémis, leurs coréligionnaires les Kimméries hyperborées de la Keltique envoyèrent dans cette île des ambassades religieuses (théories) avec des présents et des offrandes. Les premières de ces théories étaient sous les ordres de druidesses ou d'amazones hyperborées que les Grecs, suivant leur usage de donner aux prêtresses des noms épithétiques empruntés aux divinités qu'elles servaient, ont nommé *Opis* (cf. *Oupis* Secours) *Argè* ou *Ekaërgè* (Agissant au loin, *Pausan.* V. 1. 8) et *Loxo* (Ambiguë).

d'après les noms épithétiques qu'eux ils donnaient à la déesse Artémis d'origine kimmérie. Ces amazones hyperborées ou kelto-kimméries furent ensuite confondues, dans la tradition grecque, avec les amazones lyko-kimméries qui, sous la conduite d'Olèn, avaient fondé le sanctuaire à Delos, et c'est pourquoi le druide Olèn de la Lykie (et dont le nom hiératique rappelle celui du devin étrusque *Olen Calen*) fut aussi considéré comme un prêtre hyperborée, compatriote des amazones hyperborées. Vers l'an 562 un autre druide thaumaturge, l'hyperborée *Abaris* qui, comme prêtre de l'Apollon kimmérie, portait une flèche, le symbole de ce dieu, vint en Grèce après avoir quitté sa patrie désolée par une famine (cf. *Hérod.* IV, 36). Plus tard, les Grecs ayant appris à mieux connaître les Kimméries qu'ils appelaient *Hyperborées*, leur donnèrent le nom indigène de *Keltes* et ne se servaient plus du nom d'hyperborées que pour désigner des peuples inconnus et fabuleux du Nord de l'Europe et de l'Asie (cf. *Diod. Sicil.* 2, 47; *Plin.* H. N. 4, 25).

V. *Les Keltes ou Galates.* — Au sixième siècle avant notre ère, les Hellènes substituèrent au nom vague et indéterminé de Hyperborées, celui plus précis et plus explicite de *Keltes* lequel n'était qu'une autre forme du nom des *Chaldes* et prouve que les descendants des deux branches de la race kamare, les Khaldes et les Kimméries, s'étaient établis, depuis plusieurs siècles, entre le Danube, les Karpathes et la Vistule. De même que dans l'Asie les Khaldes étaient placés au Sud-Ouest des Kimméries, de même aussi en Europe les Keltes, autrement appelés les *Galates*, étaient établis au Sud-Ouest des Kimméries, autrement appelés *Cimbres* (*Strabon* v, 32). Comme les Keltes étaient plus rapprochés des Grecs et par conséquent mieux connus d'eux, ce fut aussi leur nom qui servait à désigner à la fois les deux branches de la race kamare. La branche des Kimméries comprenait non seulement les Cimbres de la Chersonèse cimbrique (*Plin.* 2, 27) mais encore, entre autres peuplades, les Sithones de la Suède, les Istawones du Rhin (*Plin.* 4, 28), les Aduatiques et les Nervies de la Belgique (*Diod. Cass.* 39, 4; *App.* Gall. 4), etc. Lorsqu'au premier siècle avant notre ère les Keltes furent refoulés par les Germains sur la rive gauche du Rhin, l'ancienne *Keltique*, comprise entre les Karpathes et le Rhin, prit dès-lors le nom de *Germanie*. Ce nom, comme celui de Keltique, fut étendu aussi aux pays scandinaves, et c'est pourquoi plusieurs peuplades keltiques ou kimméries établies dans ces contrées du Nord

entre autres les Kimbres du Jutland et les Sithones de la Suède, furent également, mais improprement, compris sous le nom de Germains. Cependant ce qui prouve que les Cimbres étaient de race kimmérie, c'est non seulement le nom de Keltes que leur donne positivement Strabon qui les regarde, sinon comme les descendants des Kimméries de la mer noire, du moins comme leurs parents; c'est encore l'institution des druidesses que leur attribue ce géographe, institution essentiellement keltique et étrangère aux Germains (*Géogr.* 7, § 2, 3); c'est enfin, et surtout, leur langue qui fournit le témoignage irrécusable de leur extraction keltique. En effet, le périégète Philémon dit que, dans la langue des Kimbres, l'Océan septentrional portait le nom de *Morimarousa* (mer morte) et que plus au Nord cette mer prenait le nom de *Océan cronien* (cronium. *Plin.* 4, 27, 4). Or ces deux noms ne s'expliquent complètement que par les idiômes celtiques. Car en gallois bas breton *mor mariosis* signifie *mer morte,* et en irlandais *muir-chroinn* signifie *mer coagulée ou congelée.* Les Cimbres étaient de race kimmérique ainsi que leurs alliés les *Teutons* (kim. *teuta* tribu) et les compagnons de ceux-ci, les *Ambrones* (cf. *ambar* Violent) dont les noms, à en juger déjà par leur forme extérieure, ne sauraient être des mots germaniques. Quant aux Sitônes de la Suède mentionnés par Tacite, ils étaient sans doute de même souche que les *Sidônes* que Strabon comptait positivement parmi les *Keltes Bastarnes* (cf. *Liv.* 40, 57, 44, 26) et qui d'après Ptolémée étaient établis entre l'Oder et la Vistule, dans des bourgs comme *Carrodunum*, *Lugidunum*, etc., dont les noms révèlent, par leur forme, l'origine celtique de ces habitants. Ce qui prouve encore l'origine kimmérie ou keltique des Sitônes, c'est d'abord la prédominance des femmes sur les hommes qui, d'après Tacite, existait chez eux et qui était un usage distinctif des races kimméries; c'est ensuite le nom même de *Sitônes*, lequel avait probablement quelque rapport direct avec celui de *Sithean* qui, chez les Gaëls de la Grande-Bretagne, désigne encore aujourd'hui les *buttes-de-fées*. On peut supposer que, chez les Kimméries de la Thrace, *Sithân* était le nom des buttes creuses consacrées à la Terre-Mère (Proserpine, Axiokersa, Cérès) ou à la *Dame Blanche* (cf. sansc. *Sitâ* Blanche). Ces buttes étaient considérées à la fois comme un tombeau ou demeure souterraine de la déesse, comme l'entrée de l'enfer et du séjour des Mânes et comme un silo communal ou grenier public. Les Kimméries pelasges de l'Etrurie donnaient à ce silo voûté qui se trouvait ordinairement placé

au centre de toute ville étrusque, le nom de *mundus* (Gouffre, Bouche cf. lat *mundus Cereris patet*) et les Pelasges de la Grèce l'appelaient *tholos*. La Proserpine kimmérienne portait sans doute le nom épithétique de *abondante en buttes* (cf. gaël. *Sithoneach*) et les Hellènes en adoptant des Kimméro-thrâkes cette divinité, l'ont appelée *Sitôn* (Itôn) ou *Athènè Sitônia* (Itônia, Itônaïa). Le promontoire sitônien en Thrace était probablement ainsi appelé d'après un temple de *Sito* qui s'y trouvait, et les Sidônes ou Sithones ont pu tirer leur nom d'une circonstance religieuse analogue.

Dès le huitième siècle avant notre ère les pays appelés plus tard la Belgique, la Gaule et l'Helvétie ont dû être habités par des peuples d'origine kimmérique ou keltique. Les uns étaient venus de l'ancienne Keltique appelée plus tard la Germanie, et c'est pourquoi plusieurs peuplades de la Gaule telles que les *Helvies* (*Cæsar*. B. G. 7, 71) les *Lemovies* (*id*. 8, 46) les *Sennones*, etc., rappelaient, par leurs noms, des peuplades *keltiques* de la Germanie tels que les Helvecones (*Tacit*. Germ. 43), les Lemovies, les Sennones (*Patercul*. 2, 106), etc. Les autres peuples d'origine kimrique étaient venus en Gaule en sortant du Nord de l'Italie ou de l'ancien pays des Sikules. Ceux des Sikules qui ne s'étaient pas retirés dans l'île de Sicile se sont confondus avec les Kimméries ou Pelasges de l'Italie et, par conséquent, ont mêlé leurs traditions avec celles de leurs vainqueurs. Or de même qu'antérieurement les Kimméries de la Thrace, les Illyres et les Pelasges de l'Italie ont pu se reconnaître comme appartenant à la même race, de même aussi les descendants de ces peuples se considéraient encore plus tard comme frères. De là s'est formé une tradition épique, moitié keltique moitié sikule et d'après laquelle *Keltos* (les Kimméries d'Italie), *Illyrios* (les Illyries) et *Galas* (les Galates des Gaules) ont été trois frères, fils de Polyphème (le Héraklès ou dieu du Soleil des Sikules) et de *Galatea* (la personnification de la mer des Gaules). D'après cette tradition les peuples, dont ces trois frères étaient les représentants, passaient pour être sortis de l'Italie supérieure (*Siculia*), voisine de la mer des Gaules (cf. *Appian*, Illyr., p. 758); ce qui était vrai, du moins pour une partie des Kimméries de la Gaule. L'Helvétie eut son nom des Helves (cf. lat. *Gilvus*) ou Helvètes (jaunes), peuple kelte venu sans doute de l'Aquitaine; la Belgique fut nommée d'après les *Belges* ou *Bolgs* (cf. irl. *fear bolgh*, homme welche, homme wallon) qui étaien d'abord établis sur le Rhin inférieur; enfin la Gaule (*Gallia* v. Caldia

cf. Chaldia) tenait son nom des *Galdes* (armor. *gallaus* p. galduus Vaillant) ou *Galates* (Keltes) parce que la majeure partie de la population gauloise appartenait à la branche chaldique, tandis que les Belges faisaient plutôt partie de la branche kimrique. En s'établissant dans les Gaules les peuplades *galdes*, venues du Nord-Est, refoulèrent vers le Sud-Ouest les *Vaskes* appartenant à une race d'hommes qui, primitivement, était répandue dans l'Europe septentrionale avant l'arrivée des Keltes. [1] Les Galdes ou Galles se sont rencontrés aussi au Sud-Ouest des Gaules avec les *Ibères* et au Sud-Est avec les *Ligures*.

A commencer du septième siècle environ avant notre ère, des peu-

---

[1] Nous préparons en ce moment un travail sur l'origine des *Vaskes* ou *Basques*. Au sujet de cette question si épineuse, voici en résumé les résultats auxquels nous sommes arrivé jusqu'ici. A l'époque où les peuplades kimméries, khaldes et ibères, sorties de l'Asie mineure, se sont répandues dans l'Europe méridionale, la zône septentrionale et moyenne de cette partie du monde était occupée par des peuplades qui étaient venues de l'Oural et qui appartenaient à la branche ougre de la souche tatare. Elles se donnaient le nom de *Hommes de la terre* ou *fils de la terre* (finnois *ma-innemen*) et comme elles vivaient sur les bords de la mer, principalement de la Baltique, elles se nommaient aussi *Gens de l'eau* (finn. *soumalaiseth*, estthon. *soma-lassed*, lapon *sabme-lads*). Par l'arrivée des Keltes au centre et au Nord de l'Europe, ces peuplades furent refoulées, les unes au Nord-Est par les Cimbres, peuples kimméries, les autres au Sud-Ouest par les peuples keltiques. Les peuplades qui avaient été rejetées au Nord-Est furent ensuite encore refoulées dans la partie septentrionale de la Suède par les *Finnes* qui étaient issus de la même race qu'elles, mais formaient la branche cadette de l'ancienne souche ougre. Poussés par les Finnes, leurs frères cadets, lesquels eux-mêmes avaient été rejetés au Nord de l'Europe par l'arrivée des peuples gothiques scandinaves, les peuplades de l'ancienne branche furent confinées dans l'extrémité septentrionale de la Suède où elles sont tombées de plus en plus en décrépitude. Les Lapons sont encore aujourd'hui les faibles restes et les descendants de cette ancienne branche ougre. Quant aux peuplades de cette même branche qui ont été rejetées au Sud-Ouest, les Keltes les ont successivement poussées jusqu'aux pieds des Pyrénées où leurs descendants ont porté déjà dans l'antiquité le nom de *Vaskes*. Les Vaskes dont le nom signifie probablement *fer* ou *épée* (cf. finn. *vaski*) sont donc les cousins germains des Lapons ; ils appartenaient à la même souche mais à une branche plus ancienne que les *Finnes* et les *Madjars*. L'extérieur physique des Basques rappelle le beau type finnois et leur idiôme porte la physionomie générale des langues finnoises. Le Basque aurait donc son analogue dans l'idiôme lapon, si celui-ci ne s'était pas appauvri et ne s'était pas laissé influencer, d'un côté par le finnois, et de

plades gauloises passèrent les Pyrénées et se répandirent dans cette presqu'île à laquelle les Phéniciens et les Carthaginois avaient donné le nom de *S'fâni* (obscur, occidental, cf. héb. *Zephôni* obscur, septentrional, lat. *Hispania*) et que les Grecs (cf. *Skylax*) ont appelée l'*Ibérie*, soit que ce nom dérivât de celui du fleuve l'Ebre ou de celui du peuple des Ibères ou enfin de ce que les Keltes aient traduit *S'fâni*, ou rendu *Iber*, par le mot équivalent *ivar* (cf. *iar*, *ir*) qui dans leur idiôme signifiait *occidental*. Les peuplades sorties des Gaules trouvèrent déjà établis, en Espagne, des Ibères et des Kantabres, peuples ligures ou liguës, qui étaient venus de l'Helvétie et de l'Italie (*Thucyd.* 6, 2; *Pausan* 10, 17) où ils s'étaient mêlés aux Pelages ou Kimméro-thrâkes. Aussi ces Ibères et ces Kantabres, même avant que les Keltes des Gaules ne se fussent mêlés avec eux, possédaient-ils dans leur langue et leurs mœurs beaucoup d'éléments chaldo-kimmériques. Ainsi les bourgs des Ibères et des Kantabres portaient les noms keltiques de *Julio-briga*, *Sego-briga*, etc. (cf. thrace *briha* bourg); la domination des femmes sur les hommes existait, selon Strabon, chez les Kantabres comme chez plusieurs peuples kimméro-keltiques. Des Cimbres ou Kimméries étaient établis dans la Lusitanie (*Diodor.* liv. 5). Il y avait des *Bêbryges* kimriques dans les Pyrénées comme il y avait eu des *Bêbryges* (Ayant de bons remparts) kimméro-thrâkes en Bithynie. Les descendants des tribus galdes occupaient, sous le nom de *Gallikes*, la *Gallicie* (*Pomp.* Mela 4, 26); au centre de l'Espagne étaient établis les *Keltes-Ibères*, mélange de Keltes et d'Ibères, et au Sud, entre le Tage et la Guadiana, habitaient les *Keltikes* (lat. *Celtici*, *Plin.* H. N. 2, 1, *Ptolém.* II, 4) ou les descendants des Keltes.

Au moins avant le cinquième siècle avant notre ère, des tribus keltiques et kimriques avaient passé du Belgium, de la Gaule et de l'Espagne dans les îles de la Grande-Bretagne. Des Kimméries s'établirent dans l'île de *Man* (Mona) qui devint le centre de toutes les institutions religieuses de cette branche et prit le nom sacerdotal de *Mère de Gimri* (*mam Gimru*). Des Kimris, sous le nom de *Bretons* (gr. *Bretanoï* cf. gall. *Brython* Guerriers), se fixèrent aussi dans la partie méridionale de la Grande-Bretagne à laquelle ils ont donné le nom de *Albion* (Montagneuse, cf. gaël. *Albainn* Montagneuse, Ecosse) lequel nom était déjà connu des Grecs du temps d'Aristote (de mundo, 3). Ces Bretons, refoulés plus tard par les Saxons, se retirèrent dans la Cambrie (Cambria, aujourd'hui C[illegible] sous le nom de Wales dont les habi-

tants se nomment encore de nos jours *Cymri*, *Cymriau*). D'après la tradition bretonne *Hu-le-Fort* conduisit les Kimris de Deffrobani (pays d'été) dans la Bretagne et l'Armórique (Llydaw). Sous le nom de *Kaledones* (Issus de Kaldes) les tribus de la branche *gaëlique* (p. gadhélique, galdique) s'établirent dans le Nord de la Grande-Bretagne (*Dio Cass.* 76, 12; *Cæsar* B. G. 5, 12). Suivant les traditions de l'Irlande cette île a été peuplée par sept immigrations de peuplades gaëliques. De ce nombre étaient les *Skots* (gaël. *Sguit* émigrants) et les *Firbolghs* (gaël. *fear* homme, *bolgh* étranger, cf. vlach) qui vinrent de l'Espagne. L'Irlande eut le nom de *Ivarin* (occidentale) dont s'est formé plus tard celui de *Eirin* et qui, dès le quatrième siècle avant notre ère, était connu aux Grecs sous celui de *Ièrne* (v. *Arist.* de mundo, 3). De *Ivarin* (occidentale) les Latins ont formé le nom de *Hibernia* (hivernale). Vers le troisième siècle de notre ère des Pictes (anglos. *Peohtes*) et des Skots passèrent de l'Irlande dans la partie septentrionale de la Grande-Bretagne ou dans la Calédonie. Ce pays commença dès-lors à prendre le nom de *Skotie* qui appartenait d'abord seulement à l'Irlande. Comme les Skots étaient issus de la branche galdique, les montagnards de l'Ecosse se donnent encore aujourd'hui le nom de *Gaidheal* qui est la forme transposée de *gailead* (cf. Skulates et Skolotes) et qui se prononce *Gaël.*

Tel est en abrégé le tableau des longues et nombreuses migrations que, dans l'espace de près de dix siècles, les peuples de race *kamarekhaldique* (kimmério-keltique, kimry-gadhélique) ont successivement exécutées depuis les confins de l'Inde jusqu'à l'extrémité Nord-Ouest de l'Europe. A ces migrations du Sud-Est au Nord-Ouest il faut ajouter celles qui se sont opérées dans le sens inverse. Ce reflux et ces mouvements rétrogrades, à commencer du septième siècle avant notre ère, ont eu différentes causes, parmi lesquelles il faut citer d'abord la surabondance de la population qui, bien qu'elle fût très-peu considérable comparativement à ce qu'elle est aujourd'hui, était cependant alors trop nombreuse pour pouvoir subsister dans des localités où la terre n'était pas encore suffisamment cultivée. Ensuite les inondations de la mer et les débordements des fleuves forcèrent plusieurs tribus, entre autres les Cimbres et les Teutons, d'aller chercher d'autres établissements; enfin le mouvement continuel des peuples germaniques qui, dès le cinquième siècle avant notre ère, commencèrent à se former

en refoulèrent les Celtes lesquels, jusqu'alors, avaient seuls occupé ces contrées, imprima aux populations kimro-galliques des chocs dont les contre-coups se transmettant de proche en proche, se firent sentir depuis les Karpathes et les Alpes jusque dans le Nord de la Grande-Bretagne. Les peuplades keltiques qui, pour différentes raisons, furent ainsi forcés d'émigrer, se tournèrent naturellement tout d'abord vers le pays d'où leurs pères étaient jadis sortis, et par conséquent elles suivirent généralement une direction opposée à celle qu'elles avaient prise dans leurs migrations antérieures. Déjà dans l'année 889 avant notre ère le roi gaulois Ambigatus fit partir le superflu de la population (cf. Pelasges) sous la conduite de ses deux neveux Sigovesus et Bellovesus. Le premier, à la tête des Boïes, se dirigea vers la forêt Hercynie en Germanie (appelée alors l'Hyperborée, plus tard la Keltique) et passa de là dans les pays du Danube. Le second se dirigea vers l'Helvétie et l'Italie où il retrouva des frères, les Keltes nommés *Insubres* (p. *Ins-ambres*, gr. *Is-ombres*) qui jadis étaient également sortis de la Gaule (*Strab.* v, p. 212), et il fonda parmi eux la ville de Médiolanum (*Liv.* 5, 34). Les Lingones au Nord des Aedues et à l'Ouest des Séquanes allèrent, unis aux Boïes, s'établir au Sud des Insubres, et les Senones sortirent aussi des Gaules où ils habitaient entre les Lingones et les Carnutes et, joints aux Gaesates, ils se fixèrent sur les bords de la mer Adriatique (*Plin.* 3, 21). Vers 391 avant notre ère, Rome fut prise par des Gaulois qui étaient venus du Nord-Ouest. Les Cimbres et les Teutons quittèrent la Baltique et le Nord de la Germanie et, unis aux Ambrones du Danube, ils pénétrèrent en Italie. C'est de la Germanie méridionale ou de la *basse Galatie* (*Plut.* Aemil. Paul. 9) que sortirent les tribus nombreuses qui, en ravageant et en pillant, parcoururent, dès l'an 280 avant J.-Ch., l'Illyrie, la Macédoine, la Thrace, la Grèce, et dont quelques peuplades tels que les Trocmies et les Tlestoboïes unis aux Tectosages (*Liv.* 38, 16) pénétrèrent jusque dans l'Asie mineure où, conservant le nom de *Galates* ou *Glètes* (Keltes) qu'ils avaient déjà porté au Sud-Est de la Germanie (Keltique), ils s'établirent dans la Galatie, entre la Phrygie et la Paphlagonie (*Diod.* v, 32); de sorte que ces peuplades keltiques, sous le nom de Galates, retournèrent dans ces mêmes contrées de l'Asie d'où leurs ancêtres, sous le nom de Khaldes, étaient sortis plusieurs siècles auparavant. Encore au quatrième et au cinquième siècle de notre ère des *Gallois* de la Grande-Bretagne, chassés par les Saxons, passèrent la Manche

et s'établirent sur le *Littoral* (bas-breton *ar-mor*, lat. *ad mare*) appelé depuis l'*Armorique* ou la *Petite-Bretagne*.

Telles sont en résumé les principales migrations des peuples de la race kamare, migrations qui ont été comme le flux dont les vagues ont déferlé depuis l'Inde jusqu'à l'extrémité occidentale de l'Europe, et dont quelques lames, par un reflux naturel, se sont rejetées de nouveau en arrière vers les contrées où, antérieurement, elles avaient successivement pris naissance.

IX. LES IAVANS.

Dans le bercean primitif de la race de Iafète, à l'Ouest des Kambôdjâs ou de l'Arachosie et au Sud-Est des Pahlavas ou de la Perse, il y avait un peuple dont il est déjà fait mention, au moins 1500 ans avant notre ère dans les livres sanscrits (cf. *Lois de Manou*, x, 44) sous le nom de *Yavanas*. Ces livres représentent les Yavanas comme un peuple d'un caractère vif et impétueux (v. *Bhagavat-Pouranam*, éd. Burnouf, tom. I) et c'est sans doute à cause de cette vivacité que ce peuple eut le nom de *Iavans* qui signifiait *Vifs*, *Rapides* (sansc. *Yavan* agile, cheval, cf. *açvas* agile, cheval). Les Iavans eux-mêmes, en adoptant ce nom, l'ont exprimé quelquefois par son synonyme de *Ios* (p. *icFos* pénétrant, rapide, flèche : sansc. *ischus* p. içvus, lat. *eqvus* rapide, cheval, gr. *hippos* p. ichpos ; norr. *iór* p. ihvor ; cf. sansc. *arvâ* flèche, cheval ; goth. *arhvus* flèche). De là le nom de *Iade* (gr. *Ias* pays des Ies) qui fut donné à l'Ionie de l'Asie et de l'Europe. Les traditions de l'Inde rapportent que le roi indou Sagaras subjugua les Iavanas, et pour marquer symboliquement leur soumission et leur esclavage, il leur fit couper leurs longs cheveux qu'on regardait comme le signe extérieur de l'homme né libre. C'est probablement pour se soustraire à la domination des rois indoux que les Iavans émigrèrent vers l'Ouest de l'Asie mineure, en passant non, comme les Kimméries, par le Nord ou par le Kaukase, mais par le Sud ou par l'Arménie. La preuve qu'ils ont dû prendre ce chemin c'est que les pays du Kaukase, bien que Strabon dise le contraire, sont restés inconnus aux Grecs asiatiques jusqu'au huitième siècle avant notre ère, ce qui n'aurait pu avoir eu lieu si leurs ancêtres avaient passé par

ces contrées. Arrivés dans l'Asie mineure occidentale, les Iavans ou Iôns se sont divisés en deux branches. La première composée des Iôns proprement dits, s'est fixée dans cette partie de l'Asie mineure occidentale qui, d'après eux, a pris plus particulièrement le nom de *Iônia*. Ce sont probablement ces Iôns que les Assurs et, par eux, les Hébreux ont connus sous le nom de *Iavan*, au moins onze siècles avant notre ère (*Genès.* 10, 2). Par suite de ses progrès rapides dans la civilisation cette branche des Iôns s'est différenciée de bonne heure, quant aux mœurs et au langage, de ses frères, lesquels ont formé l'autre branche et ont plus longtemps conservé le type primitif de leurs ancêtres. Aussi les Iôns de l'Ionie asiatique ne sauraient être considérés comme les descendants de la petite peuplade d'Iôns qui, après avoir passé de l'Asie en Europe et après avoir été expulsée de l'Attique, est revenue dans l'Asie mineure à une époque où l'Ionie asiatique formait déjà depuis longtemps un Etat florissant et puissant. Ce qui prouve, en effet, que les Iôns asiatiques avaient pris leurs établissements dans l'Ionie bien avant le retour de leurs frères les Iôns de l'Attique, c'est d'abord le nom même des Iôns qui est antérieur à cette époque dans l'Asie mineure et qui y était même de tout temps le nom général par excellence pour désigner tous les peuples de la race hellénique (v. *Scholiaste ad Aristoph.* Acharn. 544), ce qui certes ne serait pas arrivé, si ce nom n'avait pas été le plus anciennement connu dans l'Asie mineure. Ensuite il serait impossible de s'expliquer comment tout ce littoral aurait pu être peuplé, autant que nous le voyons dans la haute antiquité, par la petite colonie sortie de l'Attique, si l'Ionie asiatique n'avait pas déjà été occupée, longtemps auparavant, par la première branche des Iôns. Enfin le degré de civilisation auquel l'Ionie asiatique était arrivé longtemps avant les temps d'Homère prouve que cette civilisation a été d'une date bien plus ancienne qu'on ne serait en droit de le supposer, si elle avait seulement commencé après l'arrivée des Iôns de l'Attique.

Pendant que la première branche, composée de Iôns qui conservèrent l'ancien nom de la race, se fixa dans l'Ionie asiatique, l'autre branche passa en Europe et s'établit d'abord dans l'ancienne Thesprotie (appelée plus tard l'*Epire*, le Littoral) qui, à leur arrivée, était déjà occupée, au moins vers 1550 avant notre ère, par des Pelasges kimro-thraces (*Strabon* 10, p. 229). Ces Pelasges se divisaient en *Graïes*, c'est-à-dire en *Montagnards* (cf. gaël. *cruach* monceau, mon-

tagne, kimmér. *krau-kasus* montagne blanche, Caucase; sansc. *giri* p. *gari* montagne, gr. *horos* p. *goros* montagne, lat. *Hercules Graïus* synonyme de *Hercules Penninus* le Tonnerre des *Montagnes*) qui habitaient la partie élevée du pays, et en *Selles* ou *Helles*, c'est-à-dire en habitants des plaines, des *Marécages* ou des Maremnes de la côte (cf. gaël. *saill* sel, gr. *helos* marais). Aussi l'ancienne Thesprotie portait-elle encore le nom kimmérie ou pelasge de *Hellapia* (Pays des Helles). C'est avec les Helles que les tribus iônes, venues de l'Asie mineure, se sont mêlées, et elles ont adopté d'eux le nom de *Dôres* qui, n'ayant point de signification en grec était probablement d'origine kimmérie et signifiait *Riverains* (kimmérie *duar*, *dôr* terre sortie de l'eau, cf. *âpia*; cf. *Dôrus* fils de *Neptune*, *Serv. ad Æneid.* II, 27; les *Dôres* conduits par *Héraklès* [cf. Polyphème, 17] sur les côtes de la *Gaule*). Les Dôres adoptèrent encore des Pelasges kimméries le culte du chêne et l'oracle dodonien et leurs prêtres conservèrent même à Dodone l'ancien nom pelasge de *Selles*, afin de rappeler que cet oracle avait été fondé par des Druides ou prêtres appartenant aux Selles.

D'après les traditions helléniques les Dôres, originaires de la Thesprotie, se divisèrent, dans la Thessalie méridionale appelée Phthiotis, en deux branches les *Dories* proprement dits et les *Aïoles*. Les tribus dories s'établirent dans ce qu'on a appelé les *Quatre bourgs doriques* (gr. *tetrapolis dorika*), et de là elles passèrent au Sud dans le Peloponèse qui à cette époque portait encore le nom pelasge de *Apiâ* (Pays, île). Elles expulsèrent les Pelasges de toutes les parties de cette presqu'île, à l'exception de l'Arcadie où ces anciens habitants se maintinrent pendant longtemps en assez grand nombre. Plus tard des colonies dories, sorties du Péloponèse, rentrèrent dans l'Asie mineure et s'établirent dans la Doride, au Sud de l'Ionie. D'autres colons dories passèrent en Krète, en Italie et en Sicile et se fixèrent surtout à Tarante, à Syracuse et à Agrigente.

Quant aux *Aïoles* (Mobiles) qui se disaient les descendants d'Aïolos, le dieu des vents changeants, ils se répandirent successivement dans les contrées qui ont été appelées plus tard la Thessalie, la Macédoine, la Phocide, la Béotie, l'Acarnanie, la Lokride, l'Achaïe (cf. *Diod.* 4, 67) et même dans l'Elide et dans l'Arcadie. Ensuite des colons aïoles passèrent dans l'île de Lesbos, et d'autres s'établirent dans l'Aïolide asiatique, au Nord de l'Ionie. Une branche des Aïoles de la Thessalie ou de la Lokride passa en Italie, et c'est à cette branche qu'il faut ratta-

cher la peuplade des *Latins*, laquelle différait par son extraction et par son langage de tous les autres peuples italiques, tels que les Ligures, les Etrusques, les Ombres, les Sabins, les Herniques, les Messapies, les Sicules, etc. Tandis que ces peuples étaient de race pelasge, ligure, illyre, ibère, kimmérie ou keltique, les Latins seuls étaient de souche aïolo-dorique et, par conséquent, les frères aînés de ces Hellènes qui plus tard se sont établis dans la Grande-Grèce. Aussi l'idiôme latin primitif ne saurait-il être considéré que comme un dialecte aïole, lequel s'est développé d'une manière particulière dans le Latium et qui, malgré ses particularités, ne différait cependant pas davantage du dialecte éolo-dorique, que le dorique, par exemple, ne différait du dialecte attique ou du dialecte ionique. Cependant ce qui prouve que les Latins n'étaient pas, comme les colons de la Grande-Grèce, originaires de la Hellade méridionale, mais qu'ils étaient sortis de bonne heure de la Grèce septentrionale, et qu'ils ont passé en Italie à une époque où les noms de Hellènes et de Hellade étaient encore inconnus dans le Nord de la Grèce, c'est que, ignorant ces dénominations, ils ont de tout temps désignés les Hellènes sous le nom général de *Graeci* (Graïkes, c'est-à-dire Issus des Graïes) parce qu'ils les considéraient comme les descendants des anciens Graïes (Montagnards) avec lesquels la branche iône, nouvellement arrivée en Europe, s'était mêlée au moins dès le seizième siècle avant notre ère.

Pendant que la branche iône qui avait passé en Europe et qui s'était divisé en *Dories* et en *Aïoles* se répandait de plus en plus dans la Hellade et dans les îles voisines, des tribus iônes de l'autre branche qui était restée en Asie, prirent également la route de l'Europe. Etant passées en Grèce, ces tribus s'établirent les unes dans cette partie de l'Illyrie qui, d'après elles, fut appelée *Iade* ou *Iônie* (*Steph. de Byz.* s. v. *Ias*) et où, encore du temps d'Appien, il y avait des Iônes voisins des Dâkes et des Gètes; les autres se fixèrent dans l'Attique (gr. *attikè* p. *aktikè*, *Littorale*) qui dès-lors prit aussi d'après eux le nom d'*Ionie* ou d'*Iade* (voy. *Strabon*, liv. II). Mais déjà au onzième siècle avant J.-Ch. les Iônes établis dans l'Attique et dans l'Achaïe furent expulsés de ces deux pays par les *Achaïes* proprement dits. Ces Iônes ainsi chassés, reprirent le chemin de leur ancienne patrie dans l'Asie mineure et rentrèrent de nouveau chez leurs frères les Iônes asiatiques. Dès-lors les noms d'Attique et d'Achaïe ayant été substitués à celui d'*Ionie*,

tièrement dans la Hellade et ne se conserva avec éclat que dans l'Ionie asiatique.

Longtemps avant Homère les peuples de la Hellade, que les Latins nommaient les Grecs, se désignaient eux-mêmes par deux noms généraux également usités, celui d'*Hellènes* et celui d'*Achaïes*. Le premier était proprement un nom géographique désignant originairement les tribus doriques sorties de la Hellade primitive ou de l'ancienne *Hellopia* (p. *Hellapia* Pays des Helles). L'autre était un nom honorifique qui signifiait *Très-respectables* (gr. *a-chaïos* de *a* alpha intensif et *chaïos* p. chasios, *chaos* respectable; cf. lat. *cascus* vénérable, ancien, p. casicus, cf. gr. *achaïkos* p. a-chasikos). Dans la Grèce les peuples d'origine aïole ont de tout temps été les plus nombreux. Aussi les Aïoles se sont-ils considérés, et jusqu'à un certain point avec raison, comme les aînés de la race. Après eux vinrent les *Dories* qui passèrent pour les puînés. Enfin les Iônes qui avaient été expulsés ou *éliminés* (gr. *ex-outhos* de *ex* et de *outhos*, lat. *limen*) de l'Attique, et remplacés par des Achaïes, furent regardés comme les cadets de la race. Voilà pourquoi la tradition épique qui s'est formée principalement chez les Aïoles de la Hellade, a énoncé que *Hellèn* qu'on supposait être le père et le représentant de toute la race hellénique, avait trois fils: 1° *Aïolos* l'aîné, le père des Aïoles; 2° *Dôros* le puîné, père des Dôries, et 3° *Xouthos* (p. *Ex-outhos* Eliminé), le cadet dont les fils et successeurs étaient *Achaïos*, le père des Achaïes proprement dits, et *Iôn* le père des Iôns asiatiques. Comme les Hellènes avaient pris leur nom dans l'Epire et dans la Thessalie, où les plus anciens souvenirs épiques et mythologiques se rattachaient au grand cataclysme qui avait eu lieu à l'endroit où s'est formé ensuite le lac achérousien (cf. *Arist.* Météor. 1, 14), les Hellènes rattachaient aussi leur origine à la tradition mythologique des Pelasges de ces contrées, et considéraient *Hellen* comme le fils du Pelasge *Deukalion* (cf. kimriq. *Hu;* Oceanus *Deucaledonicus* au Nord de l'*Hibernia*), ou comme le petit-fils du Kimmérie caucasique *Prometheus*.

Bien que le nom primitif de toute la race, le nom d'*Iônes*, ne soit resté dans la tradition et dans l'histoire qu'à une branche supposée cadette, et se soit même effacé dans la Hellade proprement dite, il s'est néanmoins maintenu, avec tout son éclat primitif, dans l'Asie mineure et a été employé chez tous les peuples de l'Asie comme nom ordinaire

étaient nommés *Javan* par les Hébreux, *Iounân* par les Arabes, *Iaunô* par les Aramées, *Iounâ* par les Perses, *Ioueüna* par les Arménies, etc. Enfin, de même que de nos jours les Orientaux emploient le nom de *Franks* et de *Roumes* (Romains, Grecs du Bas-Empire) pour désigner en général les peuples chrétiens de l'Europe, de même aussi au commencement du moyen-âge, les Hindous employaient l'ancien nom sanscrit de *Yavanas* pour désigner les peuples hétérodoxes à l'Occident de l'Indoustan, et plus particulièrement les Arabes mohammédans qui étaient devenus leurs vainqueurs et leurs oppresseurs.

X. LES ÇAKES.

La dernière branche de la souche iafétique comprend les peuplades nombreuses des Çakes. Comme ces peuplades ne s'étaient jamais constituées toutes ensemble en corps de nation, elles ne portaient pas non plus, comme les autres branches de la race de Iafète, un seul et même nom général. A l'époque où elles apparurent pour la première fois dans l'histoire, en rapport avec des peuples aries, elles habitaient les contrées appelées aujourd'hui le Turkestan, au Sud du Djihoun, depuis la mer Caspienne jusqu'aux Monts-Nébuleux (*Belurt-tagh*). Au Nord et à l'Est elles touchaient aux peuples altaïques qui étaient nomades comme elles, et dont les descendants au moyen-âge étaient appelés *Tatares mongghols*. Au Sud, elles étaient en contact avec les Baktries et, par leur intermédiaire, en rapport avec les Indous. La peuplade la plus voisine des *Aries* (v. *Pline* 6, 19, 1) et peut-être la plus ancienne et la plus puissante de toutes, portait le nom de *Çakas* qui signifiait *Capables* (norr. *Hagir* aptes), et ce nom, de particulier qu'il était d'abord à cette peuplade, devint ensuite le nom général pour désigner toutes les tribus de la même souche.

Les Çakas figurent dans les traditions des Indous au moins dès le douzième siècle avant notre ère. En effet, ils sont mentionnés dans les plus anciens livres sanscrits (v. *Manou* x, 44) d'abord sous le nom de *Çakas* et plus tard sous celui de *Çâkyâs* (Issus des Çakas) et de *Câkyasênâs* (Troupes de Çâkyâs). Les anciens Indous comptaient les *Çakas* ainsi que les *Kambôdjâs* (Arachosies), les *Iavanas* (Iônes), les *Pâradas* (Paropomisies) et les *Pahlavas* (Perses) parmi les peuples *voleurs*

chas), parce que, disaient-ils, par l'omission des sacrements et par la non-fréquentation des Brahmanes, ils sont, par degrés, descendus, dans ce monde, au dernier rang des hommes (*Manou* x, 43).

A l'exemple des Indous, les Perses orthodoxes ont désigné également, dans leurs livres sacrés, le pays des Sakes sous le nom de *Tûrân*, et plus tard encore les Persans, par une allusion maligne au mot de *Sak* qui, en leur langue, signifiait *chien*, les ont appelés *Sâk-sâr* (Têtes de chien) ou *Gourk-sâr* (Têtes de loup).

Dès la plus haute antiquité les Sakes aussi bien que ceux des Hellènes qui n'avaient pas subi l'influence des systèmes religieux des Pelasges kimméro-thrâkes et des Egyptiens, se distinguaient parmi les peuples iafétiques, par ce qu'on pourrait appeler l'esprit laïc ou anti-sacerdotal, différant en cela des Indous, des Médo-Perses et des Kimméries-Keltes chez lesquels les prêtres et la caste sacerdotale exerçaient de tout temps une très-grande influence politique et sociale. Il paraît même que, fidèles à leurs tendances laïques, les Sakes ont particulièrement contribué à l'origine et à la propagation du Boudhisme. En effet, Boudhas était peut-être lui-même d'origine Çake; du moins il est appelé communément *Çakya-mounis* (Pénitent sake) ou *Çakya-sinhas* (Lion sake); et, suivant la tradition brahmanique, il était issu d'une famille de prêtres hérétiques qui, sortis de *Çaka-dvipa* (Ile c'est-à-dire Région des Sakes) étaient venus s'établir à *Magadha* (Propriété de Maga), endroit qui dans l'île passait pour avoir été le berceau primitif de l'hérésie boudhique.

Dès le quatrième siècle avant notre ère les Çakas se répandirent davantage vers le Sud et s'établirent sur les bords de l'Indus. Ils essayèrent même de pénétrer dans l'Inde, mais ils en furent repoussés par *Vikramâdityas*, roi d'Oudjayânî qui jugea sa victoire, qu'il remporta sur eux, tellement importante que non-seulement il prit lui-même le surnom de *Çakâri* (Ennemi des Çakas), mais qu'il institua aussi l'*ère des Çakas* (sansc. *Çakâbdha*) à dater de l'année 56 avant J.-Ch. où il avait vaincu ces nomades guerriers. A la fin du premier siècle après J.-Ch. les Çakas, nommés *Indo-Skuthes* par les Grecs, occupaient toute la partie Nord-Ouest de l'Inde. Ils étaient à cette époque sous la domination des Parthes (v. *Periplous d'Arrh.*) qui eux-mêmes étaient une branche de la race çake ou scythique. Dès le deuxième siècle avant notre ère les Çakas furent désignés, dans les livres chinois, sous le nom de [illegible]

Chinois furent entrés en rapport plus direct avec les Indous par la religion de Boudha et qu'ils eurent appris d'eux le nom des *Çakas*, ils l'exprimaient, dans leur langue, sous la forme de *Ha-ka*. Au sixième siècle les Çakes passèrent sous la domination des Huns et disparurent ensuite peu à peu de l'histoire des peuples de l'Asie.

Il ne paraît pas que les Hellènes aient connu les Çakas, sous ce nom, antérieurement au cinquième siècle avant J.-Ch. Hérodote a sans doute le premier énoncé positivement l'identité de race des Sakes et du peuple, que de son temps, les Grecs appelaient *Skuthes*. Cependant, suivant l'érudit Tzètzès, les Grecs auraient emprunté le mot *Sakos* (bouclier) au nom même des *Sakes* lesquels, selon lui, auraient été les inventeurs de cette arme défensive. Or le mot *Sakos* se trouve déjà dans Homère (*Iliad.* 5, 126) et dans des noms épiques très-anciens, comme par exemple dans *Eurusakès* (Ayant le bouclier large), etc. Cependant le mot grec *sakos* signifiait sans doute *Protégeant* et dérivait du même thème que le mot *säkos* (Enceinte sacrée) et les mots correspondants norrains *hagi* (haie, enceinte) *högull* (Protégeant, cuirasse), etc. *Sakos* avait par conséquent, il est vrai, la même racine que le nom des Çakes, mais n'était pas dérivé de ce nom propre de peuple, à moins qu'on ne trouve plus probable d'expliquer ce mot comme signifiant proprement et originairement l'*arme sake*. Dans ce cas *Sakos* aurait été un mot étranger adopté par les Grecs sans qu'ils en eussent connu la signification et sans qu'ils eussent été en rapport direct avec les Sakes.

II. *Les Skolotes.* — D'après Hérodote, les peuples appelés *Sakes* par les Perses et *Skuthes* par les Grecs, se nommaient eux-mêmes *Skolotes*. Ce nom appartenait donc directement à la langue même de ce peuple. Or *Skolotes* (p. Skulutas) signifiait *Boucliers* (goth. *skildus* p. skuldus; anglos. *scyld*, norr. *skiöldr* p. *skialdr*, suéd. *sköld* p. *skiöld*). De même que *Gadheles* était transposé de *Galates* de même *Skolotes* était la transposition d'une forme plus ancienne *Skutulas* (cf. v. all. *Skudulo*) et dérivait d'un thème *skuda* (sansc. *tschad*) qui signifie *couvrir*, *protéger*. Les Skolotes se donnaient le nom de Boucliers selon l'usage ordinaire chez les peuples anciens de se nommer quelquefois d'après certaines armes, soit défensives, soit offensives. Ainsi *Wahan* (Bouclier) était un nom propre assez fréquent chez les Arménies, comme *Skiöldr* (Bouclier) et *Skudilo* (Petit bouclier) l'ont été plus tard chez les Scandinaves et les Germains. Le nom de [illegible] signifiait [illegible]

d'armes, celui de Sabins *Javelots*, celui de Langobards *Longues Hallebardes*, celui de Franks *Framées*, celui de Hérules *Petites-Epées*, celui de Saxons *Coutelas*, etc., etc. Chez les Scythes comme chez leurs descendants les Slaves, les Germains et les Scandinaves, le bouclier ou la targe était aussi le symbole de la protection et par suite de la royauté et du commandement. Aussi Hérodote, dit-il, que *Skolotes* était un nom *royal* et que les Scythes qui se le donnaient de préférence portaient le surnom de *Scythes royaux*. Lorsqu'au septième siècle avant notre ère les Scythes, accompagnés de Kimméries et de Mèdes, pénétrèrent sous le nom d'*Aramées* (Venant de l'Arménie) dans l'Assyrie (v. *Plin.* H. N. 6, 19), le mot de *Skolotus* (Bouclier) paraît avoir passé alors dans les langues sémitiques. En effet le mot hébreu *Schäläi* (Bouclier), correspondant au mot de Skolotus, semble être un mot exotique dans les idiômes sémitiques, bien que le verbe dénominal arabe *sallita* (être bouclier, protecteur, puissant, cf. sansc. *çaknomi* je suis capable, puissant) et le mot *Soultân*, *Salâtin* (Sultan) soient dérivés de *salat* ou *schäläi*. Comme le mot *schäläi* se montre dans la langue hébraïque, au moins dès le septième siècle avant notre ère, il est à présumer, si effectivement c'est un mot emprunté, que la transposition de la forme primitive de *Skutulus* en *Skulutus* se soit opérée antérieurement à cette époque dans l'idiôme scythe lui-même.

III. *Mâgôg*. — Les peuples sémitiques, du moins les Hébreux, déjà antérieurement au septième siècle avant J.-Ch., ont désigné les Sakes ou les Skolotes sous le nom de *Mâgôg* (*Genès.* x). Ce nom évidemment d'origine étrangère aux langues sémitiques appartenait probablement à l'idiôme assur et signifiait sans doute le *Grand-amas* (cf. sansc. *mahas* grand; goth. *hauhs* amassé, élevé; all. *hôch*, pers. *gouh* amas, montagne) ou le *Grand Troupeau* (sansc. *maha-ghôçhas*) pour désigner la grande masse de tribus nomades dont se composait le peuple skolote à la fois guerrier et pasteur. Comme en hébreu le mot *gôi* (amas, peuple) dérivait également d'une racine signifiant *amasser* (héb. *gavah*) on a détaché dans la suite de *Mâgôg* le mot *gôg* (amas) pour désigner les Skolotes qui à cette époque commençaient d'envahir la Babylonie et la Palestine (v. *Ezéch.* 38, 39), et comme la signification de *Mâgôg* (grand-amas) s'était conservé dans la tradition, on a considéré *Gôg* comme issu ou comme fils de *Mâgôg*. C'est que les peuples anciens aimaient à envisager le berceau d'une nation, par rapport aux peuples qui en étaient sortis, sous le point de vue du rapport qui existe entre

le père (le grand) et son fils (le petit). De là les noms de *Grande*-Arménie, de *Grande*-Scythie, de *Grande*-Phrygie, etc., pour désigner la mère-patrie de la *Petite*-Scythie, de la *Petite*-Arménie, de la *Petite*-Phrygie, etc. On a donc aussi pu considérer *Gôg* comme le fils de *Mâgôg* (grand-Gôg). Quoiqu'il en soit, les noms de *Gôg* et de *Mâgôg* désignaient chez les Hébreux les Skolotes ou Skythes (*Hieronym.* Comment. ad Ezéch. 38, 2; *Josèphe*, Antiquit. 1, 6, 3) qui avaient vaincu les Kimméries, les Mèdes, les Mosches et les Thubals et qui avaient même entraîné ces peuples, ainsi que les Perses et les Arménies, dans leur expédition contre Babylone (*Ezéch.* 38, 2; 39, 6; 38, 5).

IV. *Les Skuthes.* — Les Grecs apprirent, pour la première fois, à connaître les tribus sakes ou skolotes, lorsqu'au septième siècle, poussées par le peuple tatare des *Issedones*, elles passèrent le fleuve que les Kimméries avaient nommé le *Tanaïs* ou le *Fleuve* (cf. *Don*, *Danubius*). S'étant établies en Europe, sur les bords septentrionaux de la mer noire, d'où elles chassèrent les Kimméries (*Hérodot.* IV, 12); ces tribus sakes furent désignées par les Grecs asiatiques sous le nom de *Skutes* (cf. *Hellanikos*, Skutika) ou *Skuthes* qui, dans leur langue, était la traduction littérale du nom de *Skolotes* (cf. gr. *skutos*, lat. *scutum* bouclier) et qui du reste appartenait aussi à l'idiôme scythe lui-même, comme le prouve l'existence de ce mot dans les langues slaves, germaniques et scandinaves qui en sont dérivées (vieux slav. *schtchit* bouclier, lith. *skyda* bouclier, all. *schutz* protection, norr. *skuttingr* bouclier). Comme la dénomination de Scythes est devenue la plus généralement usitée dans l'histoire, nous nous en servirons également pour désigner l'ensemble des peuplades de cette branche; mais nous appellerons spécialement *Sakes* les Scythes établis au Nord de la mer noire et *Scythes proprement dits*, ceux qui plus tard se sont avancés plus au Nord et à l'Est de l'Europe.

La branche sake, skolote ou scythique, comme le prouvent les livres sanscrits, était aussi ancienne dans le berceau primitif que les autres branches de la souche de Iafète. Aussi, selon Hérodote, leurs traditions nationales remontaient-elles à environ 1500 ans avant notre ère. Les Scythes croyaient même pouvoir rivaliser d'ancienneté avec les Egyptiens (v. *Justin.* II, 1). Mais si l'on considère d'abord que cette race, semblable en cela aux Arabes ismaëlites avant Mohammed, est restée, pendant plusieurs siècles, à l'état nomade, sans arriver à fonder des Etats politiques ; ensuite, qu'elle n'est sortie que fort tard

de son berceau primitif pour entrer en Europe, et qu'elle ne s'est fait connaître dans l'histoire des peuples de l'Occident qu'à commencer du septième siècle avant notre ère, on concevra que les Scythes ont dû passer, comme du reste ils en convenaient eux-mêmes, (*Hérodot.* 4, 5) pour la plus jeune des nations de l'Asie occidentale. Bien qu'ils soient en quelque sorte les cadets de la race de Iafète, les Scythes ont cependant eu une nombreuse et intéressante postérité, d'où sont sortis les peuples les plus remarquables dans l'histoire du monde moderne. En effet, sur les confins de l'Europe et de l'Asie, les Scythes se sont divisés en deux branches : la branche *sarmate* et la branche *gète.* De la branche sarmate sont sortis les Lithvas, les Slaves et les Vendes, et de la branche gète les Germains et les Scandinaves. Comme jusqu'ici cette filiation n'a encore été que faiblement entrevue, sans jamais avoir été prouvée, elle a besoin d'être établie par des preuves solides et péremptoires. Ces preuves nous les produirons en les tirant à la fois de l'histoire, de la géographie, des traditions épiques et mythologiques et, surtout, de la langue et de l'état social, moral et intellectuel des peuples qui constituent la famille sake. Nous consacrerons à ces questions importantes une suite de mémoires dont le premier traitera, au point de vue purement ethnologique, *des Scythes et de leurs descendants.*

12

EXAMEN

D'UN

MÉMOIRE POSTHUME DE M. LETRONNE

ET DE CES DEUX QUESTIONS

1° LA CIRCONFÉRENCE DU GLOBE TERRESTRE AVAIT-ELLE ÉTÉ MESURÉE EXACTEMENT AVANT LES TEMPS HISTORIQUES

2° LES ERREURS ET LES CONTRADICTIONS DE LA GÉOGRAPHIE MATHÉMATIQUE DES ANCIENS S'EXPLIQUENT-ELLES PAR LA DIVERSITÉ DES STADES ET DES MILLES

PAR

TH. HENRI MARTIN

DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE RENNES, CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

(Extrait de la *Revue archéologique*, XIe année.)

PARIS

A. LELEUX, LIBRAIRE

ÉDITEUR DE LA REVUE ARCHÉOLOGIQUE

RUE DES POITEVINS, 11

1854

EXAMEN

D'UN

MÉMOIRE POSTHUME DE M. LETRONNE,

ET DE CES DEUX QUESTIONS :

1° LA CIRCONFÉRENCE DU GLOBE TERRESTRE AVAIT-ELLE ÉTÉ MESURÉE EXACTEMENT AVANT LES TEMPS HISTORIQUES?

2° LES ERREURS ET LES CONTRADICTIONS DE LA GÉOGRAPHIE MATHÉMATIQUE DES ANCIENS S'EXPLIQUENT-ELLES PAR LA DIVERSITÉ DES STADES ET DES MILLES?

I.

A-t-il existé une mesure exacte et scientifique de la circonférence du globe terrestre, mesure obtenue en Égypte, ou bien en Asie, ou peut-être en Sibérie, un grand nombre de siècles avant le développement de la science grecque, et déterminée avec une perfection que les Grecs Alexandrins auraient été incapables d'atteindre et que les savants de nos jours ont eu peine à égaler? On l'a dit, et on a prétendu le prouver; pendant plus d'un demi-siècle, cette hypothèse si peu vraisemblable a été soutenue, en France surtout, avec une sorte d'enthousiasme. Mais, énergiquement et selon moi justement repoussée par les savants les plus distingués de l'Allemagne depuis 1788 jusqu'à nos jours, elle semblait tacitement abandonnée depuis trente ans environ même de ce côté-ci du Rhin; lorsque la publication d'un Mémoire posthume de M. Letronne (1), en 1851, une note lue par le savant éditeur à l'Académie des sciences (2) le 21 février 1853, et une réclamation de priorité pré-

(1) *Recherches critiques, historiques et géographiques sur les fragments d'Héron d'Alexandrie, ou Du système métrique égyptien considéré dans ses bases, dans ses rapports avec les mesures itinéraires des Grecs et des Romains, et dans les modifications qu'il a subies depuis le règne des Pharaons jusqu'à l'invasion des Arabes*; ouvrage posthume de M. Letronne, couronné en 1816 par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, revu et mis en rapport avec les principales découvertes faites depuis, par A.-J.-H. Vincent. Paris, Imprimerie nationale, 1851, in-4° de XVI et 295 pages.

(2) Voy. les *Comptes rendus des séances* et la Note reproduite dans le journal officiel de l'Instruction publique, 4 pages in-8°.

sentée à l'Académie des inscriptions par un des membres les plus distingués de la commission scientifique d'Égypte (1), sont venues réveiller cette question depuis longtemps endormie.

Le Mémoire de M. Letronne *sur les Fragments d'Héron d'Alexandrie* fut couronné en 1816 par l'Académie des inscriptions, dont il ouvrit les portes cette année même à son jeune auteur. Conçu d'après l'hypothèse que je viens d'indiquer, mais remarquable par les connaissances étendues et les ressources d'esprit qu'il suppose, ce Mémoire, qui semblait né sous de si heureux auspices, paraît cependant n'avoir eu depuis ce temps que bien peu de part aux soins paternels : après l'avoir soustrait à la publicité pendant près de trente ans, M. Letronne, en 1845, offrait, avec une remarquable affectation d'indifférence, de s'en dessaisir au profit d'autrui, avec permission d'en tirer tel parti qu'on voudrait (2).

Je m'empresse d'ajouter que c'était à de dignes mains que M. Letronne avait pris l'engagement d'abandonner cette œuvre de sa jeunesse. Après la mort de ce savant à jamais regrettable, M. Vincent a payé, par une édition consciencieuse, et, mieux que cela, par d'importantes améliorations, la dette de sa paternité adoptive. Chargé par les héritiers de M. Letronne de revoir et de publier ce Mémoire, M. Vincent n'aurait pu ni en changer la pensée, ni la combattre, quand bien même il ne l'aurait pas crue vraie. Il était seulement autorisé à retoucher au besoin quelques détails. Il s'est habilement et fidèlement acquitté de cette tâche (3).

La discussion préliminaire de M. Letronne sur la vie et les ouvrages des trois mathématiciens grecs qui ont porté le nom d'Héron est, j'ose le dire, insuffisante et gravement erronée. M. Vincent l'a donnée telle qu'elle était. Mais, d'une part, il va publier un ouvrage inédit d'Héron l'ancien, que M. Letronne avait ignoré ou négligé en rédigeant son Mémoire ; d'autre part, M. Vincent avait eu le projet de donner en tête de cette édition une dissertation éten-

(1) Voy. les notes de M. Vincent sur le Mémoire posthume de M. Letronne, p. 290.

(2) Avertissement de l'éditeur, en tête du Mémoire de M. Letronne, p. V-VII.

(3) Voici cependant un petit *errata* supplémentaire :

P. 59, note 8, cod. 2365, *lisez* cod. 2385.

P. 109, l. 16-22. Dans cet endroit on suit les Tables de Delambre. Il aurait été mieux de corriger, comme à la p. 128, d'après les Tables de M. Saigey ; (mais il faut voir, sur ce point, les explications de l'éditeur, *ibid.* p. XI).

P. 140, l. 17 ; p. 161, l. 5, et p. 218, l. 3 d'en bas, Fineh, *lisez* Tineh.

P. 150, dernière ligne avant le tableau d'en bas, *au lieu de* 60 schènes *lisez* 60 stades.

due sur les ouvrages mathématiques grecs qui portent le nom d'Héron. C'est à sa prière que je me suis chargé de cette dernière tâche; c'est en joignant aux documents qu'il m'a été possible de réunir ceux qu'il a pu mettre à ma disposition, c'est ainsi en partie grâce à lui que j'ai pu, dans un Mémoire que l'académie des Inscriptions publie en ce moment (1), traiter dans son ensemble cette question riche en découvertes pour l'histoire de la littérature scientifique des Grecs, pour l'histoire de leurs sciences mathématiques et physiques, pour la détermination des rapports scientifiques entre la Grèce et l'Inde, et pour la connaissance topographique et archéologique de Constantinople au Xe siècle. Pour ne parler que de ce qui touche directement à l'objet de cet article, je prouve dans ce Mémoire, contre M. Letronne, qu'Héron l'ancien vivait, non pas trois siècles, mais un siècle seulement avant notre ère, et qu'il avait composé, outre les ouvrages indiqués par les auteurs auxquels M. Letronne renvoie, plusieurs ouvrages qui nous restent en totalité ou en partie; qu'il n'est nullement établi qu'Héron II, maître de Proclus, ait composé un seul ouvrage; qu'Héron III a vécu au Xe siècle à Constantinople, et non au VIIe siècle à Alexandrie; que le nom d'Héron, mis en tête des compilations géométriques qui ont fourni de nombreux fragments sur le système des unités de mesure, n'est pas le nom d'Héron II, mais bien le nom d'Héron l'ancien, dont diverses œuvres géométriques aujourd'hui perdues ont fourni la majeure partie de la matière de ces compilations informes; enfin, que les tableaux des unités de mesure n'appartiennent pas plus à Héron II qu'à Héron l'ancien ou à Héron III, mais que ces tableaux divers ont été ajoutés à différentes époques par les compilateurs. Je dois ajouter ici que c'est encore M. Vincent qui, dans son amour désintéressé pour la vérité, m'a encouragé à publier aujourd'hui cet examen d'une opinion qu'il avait lui-même adoptée.

L'objet officiel du Mémoire de M. Letronne était, conformément au programme proposé aux concurrents, l'explication de ces fragments sur les mesures, insérés dans des compilations géométriques qui portent le nom d'Héron. Ces textes nombreux n'avaient jamais été réunis, et ils étaient en partie inédits. M. Letronne les avait préparés pour être imprimés dans son Mémoire. M. Vincent

(1) *Recherches sur la vie et les ouvrages d'Héron d'Alexandrie, disciple de Ctésibius, et sur tous les ouvrages mathématiques grecs, conservés ou perdus, publiés ou inédits, qui ont été attribués à un auteur nommé Héron;* par Th. Henri Martin. *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Mémoires présentés par divers savants,* 1re série, t. IV. Paris, 1854, 1 vol. in-4° de 488 pages.

les a revus sur les manuscrits; il en a augmenté et presque complété le recueil (1). Ce sont là des documents précieux pour tout homme qui s'occupe de métrologie ancienne. En publiant la discussion métrologique que M. Letronne a établie sur ces textes, M. Vincent l'a élucidée par des notes; il y a ajouté quelques compléments et quelques rectifications, pour la mettre au niveau des connaissances actuelles.

Je m'empresse de signaler ici le résultat le plus important de cette discussion. Dans le chapitre II du IIe livre de la Ire partie, M. Letronne a déterminé avec certitude, d'une manière approximative, les valeurs absolues des mesures dites *philétériennes*, c'est-à-dire des mesures officielles employées en Égypte sous les Ptolémées et sous les Romains. Dans le tableau des mesures philétériennes, tel qu'il se trouve parmi les fragments d'Héron, figure le *pied italique*. Suivant M. Saigey (2), ce serait un ancien pied grec, abandonné plus tard pour le *pied olympique*, mais conservé dans les colonies grecques du midi de l'Italie et dans la Macédoine, et dont la valeur, égale aux deux tiers de la *coudée naturelle égyptienne*, serait de 0m,3. Mais l'existence de ce pied chez les Grecs à une époque quelconque est purement hypothétique, et l'introduction de ce pied en Égypte *sous le nom de pied italique* serait inexplicable. Il faut donc rejeter les estimations que M. Saigey a données des mesures philétériennes, puisqu'elles sont toutes déduites de cette valeur supposée du pied italique. Ainsi, il faut rejeter notamment la valeur de 216 mètres pour le *stade philétérien*. M. Letronne (3) a démontré, au contraire, que le *pied italique* inséré dans le tableau des mesures philétériennes est le *pied romain*, introduit en Égypte par la conquête romaine. Or, le rapport du *pied italique* au *pied philétérien* étant celui de 5 à 6 d'après le tableau, et le pied romain étant connu approximativement, M. Letronne et M. Vincent ont pu donner une estimation passablement sûre des mesures philétériennes, et notamment du *stade philétérien*, qui est de 211 mètres environ (4). En 1838, sans connaître le Mémoire, alors inédit, de M. Letronne, M. Bœckh (5) arrivait à la même conclusion sur la nature et la va-

(1) Mémoire de M. Letronne, p. 35-70. Je dis : *presque*. Voy. mon Mémoire, p. 201-208.

(2) *Métrologie*, p. 48-49, et p. 30-31. (Paris, 1834, in-12.)

(3) Mémoire posthume, p. 104-110. Comparez d'Anville, *Mesures itinéraires*, p. 18.

(4) Mémoire posthume de M. Letronne, p. 116-117.

(5) *Metrologische Untersuchungen*, p. 214-215, et p. 221.

leur du *pied italique* inséré parmi les mesures philétériennes. Mais la priorité appartient au savant français, qui, en 1816, a su se dégager de l'opinion alors dominante en France, et d'après laquelle le *pied philétérien* aurait été identique au pied romain (1).

Pour être entièrement juste envers cette œuvre de la jeunesse de M. Letronne, je dois ajouter qu'il y a beaucoup à recueillir dans l'histoire qu'il a tracée du système métrique en Égypte pour ce qui concerne l'époque des Ptolémées (2), celle de la domination romaine (3) et celle de la domination byzantine (4), et qu'on peut extraire de toutes les parties du Mémoire un grand nombre de notions soit métrologiques, soit géographiques, qui ont une valeur indépendante de toute hypothèse suspecte.

Cela dit, je crois pouvoir, sans témérité, juger cette œuvre comme je suis convaincu que, dans son âge mûr, M. Letronne la jugeait lui-même. Malheureusement, dans la pensée du jeune lauréat de 1816, l'objet principal du Mémoire était de montrer que le système des *mesures* dites *philétériennes* ou *ptolémaïques*, tel qu'il existait avant la conquête de l'Egypte par les Romains, était la reproduction fidèle, mais incomplète, d'un système régulier de mesures usité en Egypte sous les Pharaons, et que ce système métrique des anciens Égyptiens portait en lui-même la trace d'une mesure du degré moyen de l'Egypte, exécutée avec une remarquable exactitude bien des siècles avant les premières relations des Grecs avec l'Égypte.

Cependant la valeur du degré, telle que M. Letronne avait cru pouvoir la déduire de la comparaison des fragments sur les mesures avec divers témoignages de l'antiquité, ne paraissait pas parfaitement exacte, ni conforme à l'estimation du degré moyen de l'Égypte telle qu'elle était généralement reçue en 1816. Mais, en s'appuyant sur une estimation plus récente et plus sûre (5), M. Vincent (6) a trouvé que l'évaluation attribuée par M. Letronne aux Égyptiens était précisément la valeur moyenne des degrés 25 et 26 de latitude, avec cette exactitude presque parfaite que M. Letronne regret-

(1) Voy. M. Jomard, *Système métrique des anciens Égyptiens*, et Gossellin, *Observations préliminaires* dans le Strabon de Laporte du Theil et Coraï. Il est juste de dire que M. Girard, dans son *Mémoire sur le nilomètre d'Éléphantine*, avait montré la voie à M. Letronne.

(2) Mémoire de M. Letronne, p. 104-119, et p. 230-233.

(3) *Ibidem*, p. 104-119, et p. 247-261.

(4) *Ibidem*, p. 264-267.

(5) Voy. M. Saigey, *Physique du globe*, IIe partie, p. 92 (Paris, 1842, in-12).

(6) Mémoire de M. Letronne, p. 127-130.

tait de ne pas rencontrer. C'est là une coïncidence remarquable, qu'il était bon de mettre en relief.

Je suis convaincu que l'hypothèse d'une mesure exacte du globe terrestre exécutée sous les Pharaons doit être définitivement rejetée. Mais, précisément pour que la sentence pût être définitive, il était bon que, par les soins de M. Vincent ajoutés à ceux de M. Letronne, cette hypothèse eût développé auparavant tous ses moyens de défense. En effet, on pourra lui appliquer le vers de Virgile : (1)

> Si Pergama *dextris*
> Defendi possent, etiam *his* defensa fuissent.

On doit donc savoir gré à M. Vincent du service qu'il a rendu à cette hypothèse et au Mémoire de M. Letronne, par ses calculs relatifs à la valeur du degré de latitude dont il s'agit d'attribuer ou de refuser la mesure aux antiques habitants de la haute Égypte.

M. Vincent (2) suppose que c'est faute d'avoir obtenu dans la valeur de ce degré la confirmation exacte de l'estimation attribuée par lui aux Égyptiens, que M. Letronne a désespéré de son Mémoire et n'a voulu prendre la peine ni de le corriger ni de le publier lui-même. Pour qu'il en eût été ainsi, il faudrait que M. Letronne eût eu toute sa vie terriblement à cœur la gloire scientifique des anciens Égyptiens. Il m'est impossible d'accepter cette explication, et je vais dire pourquoi. Mais ceci demande un coup d'œil rétrospectif, qui montrera sous quelles influences alors prédominantes M. Letronne avait rédigé son Mémoire ; comment, dégagé de ces influences, il se fit bientôt des opinions mieux appropriées à la rectitude sévère de son esprit, et comment, par suite, il laissa de côté ce Mémoire, plutôt que de le refaire presque en entier. Ce simple exposé des opinions modernes sur la science antique fera peut-être sourire plus d'une fois le lecteur ; mais il me paraît présenter un sérieux intérêt.

II.

La dernière moitié du XVIIIe siècle a vu, non pas naître, mais se développer avec une faveur toute nouvelle, deux hypothèses peu conciliables et pourtant acceptées alors avec enthousiasme par les

(1) *Énéide*, II, 291-292.
(2) Avertissement de l'Éditeur, p. x, et Note lue à l'Académie des sciences.

mêmes esprits, parce qu'elles dérivent d'une même source, de la passion pour le nouveau et l'inconnu, savoir : l'hypothèse du progrès indéfini de l'humanité, et l'hypothèse d'un âge d'or des sciences mathématiques et physiques près du berceau du genre humain. C'est cette dernière hypothèse seule qui se rattache à notre question. Un ou plusieurs peuples, en Sibérie, en Chine, dans l'Inde, en Chaldée ou en Égypte, mais bien longtemps avant les temps historiques, ont su, dans le domaine de ces sciences, tout ce que nous savons, pour ne pas dire tout ce que nos descendants pourront jamais savoir : telle est la pensée générale qui se retrouve sous les développements variés de cette hypothèse, que le bon sens de Voltaire (1) écartait d'un sourire, mais qui, préparée pas l'érudition inexacte et peu judicieuse de Borrichius (2), d'Olaüs Rudbeck (3), de J. Dominique Cassini (4), du comte de Caylus (5), du P. Regnault (6), de Dutens (7) et d'autres, a trouvé dans Bailly (8) son plus brillant interprète et son plus habile propagateur. Cette hypothèse compte encore aujourd'hui, en France et ailleurs, bien des partisans. Les uns veulent, avec Bailly, que seulement quelques débris de cette science primitive aient passé méconnus dans l'héritage des Grecs et des Romains; les autres veulent, avec deux physiciens allemands de nos jours, MM. J. S. C. Schweigger (9) et K. Fischer (10), que cette science primitive ait survécu, mais incomprise ou comprise seule-

(1) Voy. ses Lettres à Bailly.

(2) *Hermetis, Ægyptiorum et chemicorum sapientia.* (Copenhague, 1674, in-4.)

(3) *Atlantica sive Manheim vera Japheti posterorum sedes et patria.* (Upsal, 1675, 4 vol. in-fol.)

(4) *Origine et progrès de l'astronomie.* (*Acad. des sciences*, t. VIII.)

(5) *Réflexions sommaires sur les connaissances physiques des anciens.* (*Acad. des Inscriptions*, t. XXVII.)

(6) *L'Origine ancienne de la physique nouvelle.* (Paris, 1734, 2 vol. in-12.)

(7) *Origine des découvertes attribuées aux modernes* (2e édition, Paris, 1776, 2 vol. in-8).

(8) *Histoire de l'astronomie ancienne* (Paris, 1775, in-4); *Lettres sur l'origine des sciences et des peuples de l'Asie*, adressées à Voltaire, et précédées de quelques lettres de Voltaire (Londres et Paris, 1777, in-8); *Lettres sur l'Atlantide de Platon et sur l'ancienne histoire de l'Asie* (Londres et Paris, 1779, in-8); *Histoire de l'astronomie indienne et orientale* (Paris, 1787, in-4).

(9) *Ueber die ælteste Physik und den Ursprung des Heidenthums* (Extrait des *Jahrbücher der Chemie und Physik*), Ire partie, 32 pages (Nürnberg, 1821, in-8), et IIe partie, 129 pages (Nürnberg, 1823, in-8); *Einleitung in die Mythologie auf dem Standpunkte der Naturwissenschaft* (Halle, 1836, in-8 de 381 pages); *Ueber das Elektron der Alten* (Greifswald, 1848, in-8 de xii et 71 pages).

(10) *Beitræge zur Urgeschichte der Physik in Schweigger's Sinne* (Nordhausen, 1833, 45 pages in-4).

ment de quelques initiés, dans les symboles mythologiques et dans les mystères religieux des Grecs, des Romains, et des autres peuples anciens. Quelques-uns, avec Eusèbe Salverte (1), veulent qu'une science égale ou supérieure à celle des modernes ait produit artificieusement les miracles rapportés dans les livres sacrés ou profanes de l'antiquité. Je ne sais si quelques savants partagent encore l'opinion de M. Marcoz (2), qui élève bien au-dessus de l'astronomie analytique des disciples de Laplace l'astronomie d'Hipparque, non pas celle que des textes anciens, surtout de Ptolémée, nous ont conservée en partie, mais celle que M. Marcoz a cru deviner : d'après lui, le savant grec serait un hiérophante instruit par les prêtres égyptiens à cacher soigneusement la vérité sous des erreurs arrangées à dessein, erreurs dont le savant piémontais croit avoir trouvé la clef mystérieuse. Cette illusion est pire que celle de Bailly, qui du moins ne méconnaissait pas le caractère de la science grecque, mais qui se contentait d'attribuer gratuitement à son *peuple primitif* des connaissances supérieures à celles des Grecs.

Dans certaines hypothèses du même genre, d'autres peuples, les Chinois, les Indiens, les Égyptiens, tiennent la place du *peuple primitif* de Bailly, peuple anonyme de l'Asie septentrionale, un peu délaissé plus tard par Bailly lui-même (3) pour les Indiens. C'est ainsi que le zodiaque grec avec ses douze figures, imaginées successivement depuis le VIIe siècle avant Jésus-Christ, et dont une, la Balance, ne l'a été que depuis la fondation d'Alexandrie pour prendre la place assignée auparavant aux serres du Scorpion ; c'est ainsi, dis-je, que ce zodiaque a reçu de Dupuis (4) et de beaucoup d'autres savants une interprétation destinée à y trouver la preuve d'une origine orientale ou égyptienne (5) et d'une antiquité de dix ou quinze mille ans avant Jésus-Christ, antiquité réduite pourtant à deux mille ans par Laplace (6) ; tandis qu'il est prouvé que ce sont les Grecs qui ont introduit ce zodiaque figuré en Egypte et en

(1) *Des sciences occultes ou Essai sur la magie, les prodiges et les miracles* (2e édit. Paris, 1843, grand in-8; la 1re édition est de 1829).

(2) *Astronomie solaire d'Hipparque soumise à une critique rigoureuse et ensuite rendue à sa vérité primordiale* (Paris, 1828, in-8); *Astronomie solaire simplifiée* (Paris, 1832, in-8); *Erreur des astronomes*, etc. (Paris, 1833, in-8).

(3) *Astronomie indienne et orientale.*

(4) *Origine de tous les cultes*, t. III, p. 67, et *Mémoire sur l'origine des constellations*, ibidem, p. 324 et suiv.

(5) Cette origine seroit égyptienne suivant Dupuis. Elle serait indienne suivant Bohlen (*Das alte Indien*, t. II, p. 256-273).

(6) *Exposition du système du monde* v, 1. (Œuvres, t. VI, p. 363-364.)

Orient (1). C'est ainsi qu'on a cru deviner sur des zodiaques indiens (2), une position des solstices qui se rapporterait à une époque antérieure de dix mille ans à l'ère chrétienne, assertion répétée comme un fait irréfragable, en 1853, par le savant astronome M. Littrow (3); tandis que la construction des temples où ces zodiaques se trouvent est postérieure certainement à l'époque d'Alexandre le Grand et très-probablement au commencement de notre ère (4). De même, les zodiaques astrologiques de Dendéra et d'Esné, sculptés en Égypte sous la domination romaine, ont été rapportés d'abord par Dupuis et par une multitude de savants à des antiquités fabuleuses et extrêmement différentes entre elles, puisqu'elles sont comprises entre treize mille ans et huit cents ans avant notre ère; et chacune de ces évaluations a été donnée par ses partisans comme mathématiquement certaine. Enfin, la date récente de ces zodiaques ayant été constatée, des savants éminents ont persisté presque jusqu'à ces derniers temps à les considérer comme des copies de zodiaques très-anciens et comme des monuments d'une science très-avancée. Mais M. Biot lui-même vient de prouver qu'à la place du zodiaque grec les anciens Égyptiens avaient d'autres constellations divisées d'une tout autre manière.

Je m'engage à démontrer qu'aucun peuple de l'antiquité, pas plus les Indiens ou les Chinois que les Chaldéens ou les Égyptiens, n'est arrivé avant l'astronome grec Hipparque à la connaissance de la précession des équinoxes, connaissance sans laquelle il ne peut pas y avoir d'astronomie vraiment scientifique. Cependant jusqu'à nos jours, en Allemagne comme en France, cette connaissance a été attribuée presque universellement aux plus anciens temps de l'Inde,

(1) Dans un ouvrage que je prépare (*Histoire de l'astronomie physique dans l'antiquité*), j'espère fortifier et compléter les preuves apportées en faveur de cette vérité historique, par M. de Stuhr (*Untersuchungen über die Ursprunglichkeit und Alterthümlichkeit der Sternkunde bei den Chinesen und den Indern.* Berlin, 1831, in-8°); M. Ideler (*Ueber den Ursprung des Thierkreises.* 1838, Acad. des Sciences de Berlin), et surtout M. Letronne (*Sur l'Origine grecque des zodiaques prétendus égyptiens*, dans la *Revue des deux Mondes*, août 1837; et *Sur l'Origine du zodiaque grec*, dans le *Journal des savants*, 1840); M. Reinaud (*Mémoire sur l'Inde*, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XVIII); et M. Holtzmann (*Ueber den griechischen Ursprung des Thierkreises*, 1841).

(2) Voyez les *Philosophical transactions*, année 1772, p. 683, et les *Transactions of the Royal Asiatic Society of Great Britain*, III, part 1.

(3) *Die Wunder des Himmels.* (Stuttgart, 1853, in-8°.)

(4) Voy. M. Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. II, p. 513-518 et p. 1166-1182; M. Benfey, *Indien*, p. 300-305, et M. l'abbé Guérin, *Astronomie indienne*, chap. VII et VIII, surtout p. 79.

de la Perse, de la Babylonie et de l'Égypte. Tout récemment encore, elle a été prêtée, par M. Lepsius (1), aux Égyptiens; par ce même savant et par M. de Gumpach (2), aux Chaldéens. J'espère détruire définitivement cette erreur dans un ouvrage que je prépare (3).

Que dire des notions mathématiquement exactes d'astronomie sidérale, d'après lesquelles le centaure Chiron et le fabuleux Musée auraient construit une sphère employée, dit-on, dans l'expédition des Argonautes, et copiée bien des siècles plus tard par l'astronome Eudoxe, qui en aurait dissimulé l'origine et qui, ne connaissant pas la précession des équinoxes, aurait supposé que cette sphère n'avait pas cessé de s'accorder avec le ciel! Ce conte, imaginé par le grand Newton (4), a été accepté, avec diverses modifications, par les partisans comme par les adversaires de sa prétendue réforme chronologique, par Halley (5), par Whiston (6), par Lanauze (7), par Fréret (8), par Bailly (9), par Lalande (10), par Laplace (11), et encore, vers 1820, par M. Daunou (12). Cependant, dès 1789, Legentil (13) avait montré qu'à aucune époque les positions d'étoiles indiquées par Eudoxe n'avaient pu être vraies simultanément. Mais, de cette mauvaise sphère d'Eudoxe, Legentil n'hésitait pas à conclure l'existence antérieure d'un grand nombre d'excellentes sphères égyptiennes, phéniciennes, chaldéennes, indiennes, etc., dressées

(1) *Chronologie der Ægypter*, t. I, p. 196-198.

(2) *Zeitrechnung der Babylonier und Assyrer*, p. 40-41 (Heidelberg, 1852, in-8°).

(3) *Histoire de l'astronomie physique dans l'antiquité.*

(4) *The Chronology of ancient kingdoms emended* (Londres, 1728); traduction française (Paris, 1728, in-4). Un abrégé manuscrit avait été traduit par Fréret, et publié, avec ses *Premières observations*, dans le t. VIII de l'*Histoire des Juifs* de Prideaux, en 1725.

(5) *Philosophical transactions*, 1727, numéros 397 et 399.

(6) Cité par Fréret, *Défense de la chronologie*, 3e partie, section 2, art. 2, p. 420-442.

(7) *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. I, p. 361-362.

(8) *Défense de la chronologie*, etc. (Paris, 1758, in-4), ouvrage publié par Bougainville et posthume, à l'exception des *Premières observations.*

(9) *Astronomie ancienne*, VII, 1 et 6, et *Éclaircissements astronomiques*, V, 6-15, et IX, 37-40, et *Astronomie indienne et orientale*, *discours préliminaire*, p. CLV et suiv., p. 261 et suiv.

(10) *Astronomie*, t. II, art. 1617-1619.

(11) *Exposition du système du monde*, V, I, p. 294 (Paris, 1799, in-4).

(12) *Chronologie technique*, XVIIe leçon (*Cours d'Études historiques*, t. IV, p. 22). En 1822, dans une note sur l'article *Newton*, dans la *Biographie universelle*, M. Daunou adhère à la réfutation donnée par Delambre.

(13) *Mémoires de l'Académie des sciences*, 1789, p. 506-513.

pour des époques distantes entre elles d'un grand nombre de siècles, et auxquelles Eudoxe aurait emprunté indistinctement ses positions d'étoiles D'un autre côté, en 1817, Delambre (1) avait anéanti cette hypothèse chimérique, en prouvant que, parmi les positions célestes indiquées par Eudoxe, il y en a qui, même prises à part, *n'avaient jamais été vraies à aucune époque*, et qu'il y en a une qui ne sera vraie que dans deux siècles, c'est-à-dire environ deux mille quatre cents ans après l'époque où Eudoxe écrivait, tandis que, suivant la remarque de Legentil, d'autres avaient été vraies deux mille quatre cents ans avant Eudoxe. Telle est la sphère d'Eudoxe, d'où tant de savants, et Legentil lui-même, ont conclu l'existence d'une astronomie exacte dès les temps les plus reculés de l'antiquité.

Mais voici bien une autre histoire! A l'aide de contre-sens et d'erreurs de tout genre, un savant génevois, M. Prévost (2), a transformé le diagramme musical du genre diatonique de Platon (3) en un tableau, prétendu égyptien, des distances *héliocentriques* (4) des planètes, y compris le groupe des petites planètes entre Mars et Jupiter. Cette fable a été reproduite et acceptée très-sérieusement par un savant membre de la commission d'Égypte (5), qui a réussi à trouver, dans les mesures superficielles des Égyptiens, les nombres attribués *faussement* à Platon par M. Prévost : ce qui prouve qu'on peut trouver bien des choses dans les mesures égyptiennes! Du reste, ce savant avoue que les Égyptiens n'avaient pas deviné la planète Uranus; mais il ne craint pas d'affirmer qu'à leur école Pythagore et Platon avaient appris des spéculations sur les nombres, qui les avaient conduits à la *loi de Bode* et à l'hypothèse d'une planète entre Mars et Jupiter. D'un autre côté, afin d'expliquer pourquoi les pythagoriciens disciples de Philolaüs supposaient une planète invisible, l'auteur d'un ouvrage récent sur l'*Égypte pharao-*

(1) *Astronomie ancienne*, t. I, p. 106-139, et surtout p. 122-129, 132-133, 137-138, et *Discours préliminaire*, p. XI et p. XLI.

(2) *Bibliothèque britannique*, n° 292, p. 646, février 1808.

(3) Voy. mes *Études sur le Timée*, t. I, p. 383-421, et t. II, p. 36-39, et M. Vincent, *Notice sur divers monuments grecs relatifs à la musique*, p. 176-184 (*Notices et Extraits des Mss.*, t. XVI, partie II).

(4) J'ai prouvé que ni les Égyptiens, ni Pythagore, ni Platon, ni même Philolaüs, n'ont considéré le soleil comme le centre des révolutions de la terre et des planètes. Voy. mes *Études sur le Timée*, note XXXVII.

(5) M. Jomard, *Mémoire sur le système métrique des anciens Égyptiens*, chapitre XII, § 3 (*Description de l'Égypte*, *antiquités*, *mémoires*, t. I, p. 736-788, in-folio).

nique (1) soupçonne que les Égyptiens avaient hérité des astronomes antédiluviens le souvenir de la planète hypothétique d'Olbers, telle qu'elle avait existé avant son brisement en petites planètes. Il est malheureux que la grosse planète d'Olbers entre Mars et Jupiter n'ait jamais existé (2).

Évidemment, pour faire les admirables découvertes qu'on leur a si généreusement prêtées, les astronomes de l'âge d'or n'avaient pu se passer d'instruments d'optique. Aussi le comte de Caylus (3), Buffon (4), le P. Abat (5), Dutens (6), Bailly (7) et bien d'autres auteurs ont attribué l'usage du télescope à divers peuples de l'antiquité. M. Boudet (8), membre de la commission scientifique d'Égypte, croyait sans doute faire honneur aux télescopes des astronomes modernes, lorsqu'il disait que ces instruments de nos observatoires *ne sont pas inférieurs à la lunette de Ptolémée Evergète.* Or, cette *lunette de Ptolémée Évergète*, c'est le *miroir d'Alexandre*, avec lequel, suivant les conteurs orientaux du moyen âge (9), le conquérant macédonien, du haut de la tour de Pharos, en Égypte, voyait ce qui se passait dans les pays au nord de la Méditerranée (10).

(1) M. Henry, *l'Égypte pharaonique*, t. II, p. 20-23 (Paris, Firmin Didot, 1846, 2 vol. in-8).

(2) Voy. M. Leverrier (*Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences*, 28 novembre 1853).

(3) *Académie des Inscriptions*, t. XXVII, *Histoire*, p. 58.

(4) *Minéraux*, Introduction, partie expérimentale, 6e Mémoire, art. 2, fin.

(5) *Amusements philosophiques*, p. 361 et suiv., et p. 384 et suiv. (Amsterdam, 1763, in-8).

(6) *Origine des découvertes*, partie II, chap. x, n° 131, et partie III, chap. x, n° 278 (2e édit., t. I, p. 218-227, et t. II, p. 222).

(7) *Astronomie ancienne*, p. 81-83; *Astronomie moderne*, t. I, p. 303-305, et p. 555-556.

(8) *Description de l'Égypte, Antiquités*, *Mémoires*, t. II, p. 37-38, in-fol.

(9) Voy. l'Arabe Masoudi (dans les *Notices et extraits des manuscrits*, t. I, p. 25-26), le Juif Benjamin de Tudela (*Voyage*, trad. fr., p. 101 et suiv. Paris, 1830, in-8), les Arabes Abdallatif (*Relation d'Égypte*, trad. fr. de M. de Sacy, p. 240. Paris, 1810, in-4), Kazwini (*Adjaïb-Alboldan*, manuscrits arabes de la Bibliothèque impériale, n° 19, p. 89) et Aboulfédha (*Descriptio Ægypti*, p. 7 du texte arabe. Gœttingue, 1776, in-4), et le Persan Hafiz (dans la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, article *Menar*).

(10) La femme d'Alexandre le Grand, postée sur la tour de Pharos, et la reine Mérida, demeurant à Mérida en Espagne, *correspondaient* ensemble à l'aide de *miroirs*, où elles se voyaient mutuellement. Ces deux reines avaient sans doute lié connaissance lors du fameux voyage d'Alexandre aux *Iles Fortunées*. C'est le géographe arabe Édrisi qui nous raconte ces belles choses le plus sérieusement du monde (*Géographie d'Édrisi*, trad. fr. de M. Jaubert, t. II, p. 25. Comparez t. I, p. 105). Est-ce sur des documents de cette espèce qu'au XIXe siècle il faut bâtir l'histoire des sciences ?

Comme la tour de Pharos ne fut construite que sous les deux premiers Ptolémées, des auteurs modernes ont cru faire acte de critique judicieuse en ôtant ce miroir à Alexandre le Grand pour le donner à Ptolémée III. Au XVII[e] siècle, Burattini (1) croyait, d'après un récit d'un médecin voyageur, qu'un tremblement de terre récent avait peut-être détruit à Raguse un antique miroir, qui, fabriqué, disait-on, par Archimède, faisait découvrir les objets de fort loin; et Burattini supposait que ce miroir devait être le même que celui d'Alexandre le Grand, quoique les auteurs orientaux racontent la destruction du miroir d'Alexandre comme antérieure au VIII siècle. M. Libri (2) croit au miroir de la tour de Pharos, mais il le suppose postérieur à l'époque des Ptolémées et d'origine orientale; et bien qu'aucun des savants de Raguse, au XVI[e] et au XVII[e] siècle, par exemple Hodierna, qui a écrit sur Archimède et sur les télescopes, n'ait fait mention du *miroir de Raguse*, l'anecdote plus que suspecte de ce *miroir* suffit à M. Libri pour conclure que les Ragusains avaient un *télescope* plusieurs siècles avant l'époque historique de l'invention de cet instrument. M. Morand (3) a signalé à l'Académie des sciences (avec peu de succès, il est vrai, grâce à M. Arago) les *miroirs*, c'est-à-dire suivant lui les *télescopes*, avec lesquels Jules César, à en croire le savant moine Roger Bacon (4), voyait en grand, du rivage des Gaules, les villes et les armées de l'île de Bretagne, où il voulait débarquer. De son côté, M. de Paravey (5) n'a pu pardonner à l'Académie des sciences de n'avoir pas voulu croire, sur sa parole, que Nemrod, le premier des conquérants, désigné, suivant lui, par les Chinois sous le nom de Chun et comme un de leurs premiers empereurs, était armé d'un télescope, tout aussi bien qu'Alexandre et César; que le mot Κρόνος, nom grec de Saturne, signifie *couronne* et indique l'anneau de cette planète, et que le télescope avait servi aux astronomes antédiluviens, pour découvrir l'anneau de Saturne et les satellites de Saturne et de Jupiter, dont M. de Paravey s'imagine avoir reconnu la représentation symbolique dans certaines sculptures égyptiennes.

Vingt-huit ans après que Franklin eut inventé le paratonnerre,

(1) Lettre publiée par M. Libri, *Histoire des sciences mathématiques en Italie*, t. I, note VIII, p. 218-228.

(2) *Ibidem.*

(3) Voy. l'*Écho du monde savant*, n° du 20 octobre 1842.

(4) *Opus majus*, p. 357. (Londres, 1733, in-folio.)

(5) Voy. les *Annales de philosophie chrétienne*, 2[e] éd., t. X, année 1840, p. 202 et suiv., et IV[e] série, t. V, année 1852, p. 148-152.

Michaëlis (1), en 1783, s'avisa de soutenir, Hirt (2) et de nos jours Eusèbe Salverte (3) n'ont pas hésité à répéter, que Salomon, habile physicien, avait eu la sage précaution de faire poser des paratonnerres par centaines sur le temple de Jérusalem. Depuis 1779 jusqu'à nos jours, de nombreux auteurs, Ostertag (4), Ben David (5), Michaëlis, Hirt et Fischer (6), en Allemagne; Falconer (7), en Angleterre; Vassali (8), Cortenovis (9), et presque Micali (10), en Italie; en France, Dutens (11), Poinsinet de Sivry (12), MM. de la Boëssière (13), Salverte (14), Morand (15) et de Paravey (16), ont attribué, sous les plus futiles prétextes, aux anciens peuples de l'Inde, de la Perse, de la Judée, de l'Égypte, de la Grèce, de l'Italie, et surtout de l'Étrurie, des paratonnerres et d'autres appareils électriques analogues aux nôtres. En effet, suivant certains yeux trop prévenus, des paratonnerres et des machines électriques seraient représentés sur d'antiques médailles; suivant les mêmes interprètes de l'antiquité, Moïse aurait fait usage de batteries électriques aussi redoutables que notre artillerie; Alladès, Romulus, Tullus Hostilius, foudroyés, dit-on, seraient des expérimentateurs

(1) Lettres à Lichtenberg, dans le *Gœttingisches Magazin*, 1783, 3e année, 5e cahier.

(2) *Der Tempel Salomonis* (Berlin, 1803, in-4), et *Ueber die Baue des Herodes* (Mém. de l'Acad. de Berlin, 1816-1817).

(3) *Sur les sciences occultes*, chap. XXIV, 2e éd., p. 401-402.

(4) *De Auspiciis ex acuminibus* (Ratisbonne, 1779), et *Traité sur les connaissances que les anciens avaient de l'électricité* (Acad. des sciences de Bavière, t. IV p. 115 et suiv.).

(5) *Berlinisches Archiv der Zeit und seines Geschmacks*, t. II, p. 328-342, et p. 525-529.

(6) Dans les ouvrages déjà cités.

(7) *Manchester Memoirs*, t. V.

(8) *Opuscoli scelti di Milano*, t. VIII, p. 215, et t. XIV, p. 174, et dans les *Osj letterari*, t. III, p. 33.

(9) Cité par M. A. de Humbold, *Cosmos*, trad. fr., t. II, p. 495.

(10) *L'Italie avant la domination des Romains*, trad. fr., chap. XXVIII, t. II, p. 250-252. Micali hésite à se prononcer.

(11) Ouvrage cité, part. II, chap. XV, t. I, p. 296-301.

(12) *Histoire naturelle de Pline*, t. I, p. 78 et suiv., et t. IX, p. 533 (Paris, 1771-1782, in-4).

(13) *Mémoire sur les connaissances des anciens dans l'art d'absorber et d'évoquer la foudre.* (*Notice des travaux de l'Académie du Gard*, 1812-1821, part. I, p. 304-319 Nîmes, 1822.)

(14) Ouvrage cité, chap. XXIV.

(15) *Histoire philosophique des sciences et de la civilisation*, p. 539 et p. 548 (Paris, 1838, in-8).

(16) *Annales de philosophie chrétienne*, 2e éd., t. X, année 1846, p. 204-205.

téméraires, morts victimes de leur imprudence à jouer avec l'électricité atmosphérique, comme le physicien Reichmann; les prêtres étrusques et Numa Pompilius, sans doute avec des cerfs-volants à cordes métalliques, faiblement imités vingt-cinq siècles plus tard par Franklin et par Romas, savaient faire tomber et diriger la foudre à leur gré. Bien plus! MM. Schweigger et Fischer ont trouvé dans la mythologie grecque, sous forme d'allégorie, toutes les découvertes expérimentales et toutes les théories d'Œrsted et d'Ampère sur l'électro-magnétisme (1). Ces deux physiciens allemands transforment le plus sérieusement du monde les dieux Cabires en symboles de la polarité, les quatre vestales de Numa en deux fluides électriques et deux fluides magnétiques, les Cabires nommés *dactyles* et représentés comme *pygmées* en aimants fictifs et infiniment petits imaginés pour rendre compte des phénomènes électro-magnétiques, les prêtres saliens en *danseurs électriques*, et, pour couronner l'œuvre, le bonnet des Dioscures avec ses deux bandelettes en un *électroscope à feuilles d'or!* M. Schweigger (2), en 1823, faisait de Pollux considéré comme *rapide messager* un antique symbole des *signaux par le feu :* aujourd'hui, pourquoi ne pas reconnaître dans *Pollux rapide messager* le symbole des *télégraphes électriques du peuple primitif?*

La critique s'épuiserait à souffler de côté et d'autre sur toutes ces chimères sans cesse renaissantes. Une *histoire des sciences physiques dans l'antiquité*, assise sur de larges et solides bases, pourrait seule boucher la *porte d'ivoire* d'où s'échappent tous ces rêves menteurs (3). Telle est la tâche que je poursuis depuis des années et que je m'efforcerai d'accomplir.

Mais revenons à la mesure exacte du globe terrestre, antérieure aux temps historiques. Qui ne voit déjà que cette hypothèse est de la famille de celles que je viens de passer en revue, et qu'elle se rattache nécessairement à la même hypothèse générale d'un *âge d'or de la science?* Voyons comment on en est venu à prêter à l'enfance du genre humain le succès d'une opération scientifique si difficilement accomplie de nos jours.

Le stade, en tant qu'unité de mesure itinéraire généralement admise par les Grecs, est, suivant leur témoignage, la longueur du *stade olympique*, c'est-à-dire de l'arène d'Olympie. Cette arène

(1) Cet étrange système a été accueilli trop complaisamment par M. Hœfer, trad. fr. de Diodore de Sicile. Préface, p. XXI-XXII (Paris, 1846, in-12).

(2) *Ueber die ælteste Physik*, 2e partie, p. 56-57.

(3) Voy. Homère, *Odyssée*, XIX, 562-565, et Virgile, *Énéide*, VI, 895-896.

n'existe plus; mais les anciens nous en ont laissé l'évaluation en pieds grecs; ils nous ont laissé l'indication du rapport du pied grec au pied romain; ce dernier nous est connu sûrement, sinon avec une exactitude parfaite, du moins avec une approximation suffisante (1). Nous savons ainsi (2) et par la mesure des cent pieds de la façade du Parthénon, que le stade des Grecs était de 184^{m},8 environ, ou, si l'on veut, plus près de 185 mètres que de 184 mètres. Seulement, il est certain que sous les Ptolémées, pour l'usage de l'Égypte, on augmenta de 26 mètres environ la valeur du stade, en le faisant entrer dans un système métrique gréco-égyptien.

Cela posé, les distances itinéraires assignées en stades dans les auteurs anciens sont en général très-inexactes et contradictoires entre elles. D'un autre côté, après les premiers progrès des mathématiques et de l'astronomie en Grèce, on vit paraître successivement diverses mesures de la circonférence du globe terrestre en stades. Les plus anciennes de ces mesures sont beaucoup trop fortes; les suivantes sont de moins en moins fortes; la plus récente, qui est aussi la meilleure, est trop faible : même en supposant qu'elle soit donnée en *stades philétériens*, c'est-à-dire en stades grecs alexandrins (3), elle est en erreur de plus de $\frac{1}{10}$ sur la valeur du degré moyen du méridien, et de plus de $\frac{1}{20}$ sur la valeur du 30e degré de latitude, auquel elle devrait se rapporter (4). L'erreur est beaucoup plus forte, si cette mesure est donnée en stades grecs ordinaires.

Voilà les faits dans leur plus grande généralité : bientôt nous les examinerons de plus près. Maintenant voici les hypothèses : bientôt aussi nous les discuterons; il ne s'agit en ce moment que d'en esquisser l'histoire. Pour certains critiques, l'infaillibilité des anciens est un dogme, non pas avoué, mais sous-entendu comme *majeure* dans leurs raisonnements. Or, sur les distances géographiques et sur les mesures du globe terrestre, on peut, à l'aide de deux expédients, donner raison à tous les auteurs anciens en général et à chacun d'eux en particulier, lors même que chacun

(1) Voy. M. Bœckh, *Metrologische Untersuchungen*, p. 288-290 (Berlin, 1838, in-8).

(2) Voy. M. Saigey, *Métrologie*, p. 32.

(3) Voy. plus haut, § 1.

(4) M. Saigey (*Physique du globe*, p. 61) dit seulement $\frac{1}{17}$; mais c'est à cause de son erreur sur la valeur du *pied italique*, et, par suite, du *stade philétérien*. Voy. ce que j'ai dit plus haut, § 1.

se contredit lui-même et que tous se contredisent entre eux. Le premier expédient consiste à soutenir que ces contradictions et ces erreurs apparentes, en ce qui concerne les distances géographiques, s'expliquent par la diversité des longueurs des stades et des milles, quoique ces stades et ces milles différents soient employés par chacun de ces auteurs sans aucune désignation particulière, souvent à quelques lignes d'intervalle. Ainsi ont procédé les plus savants hommes, surtout dans notre pays, J. Dominique Cassini (1) en 1702, Delisle (2) en 1721, Buache (3) en 1731, d'Anville (4) en 1769, Romé de Lisle (5) en 1789. Le second expédient, qui complète le premier, consiste à soutenir, *pour* les anciens et *malgré* les anciens, que toutes leurs mesures astronomiques de la circonférence de la terre n'en sont qu'une, exprimée en stades divers, d'assigner à ces stades des valeurs choisies tout exprès, et aux milles romains des valeurs variables suivant les mêmes proportions, et enfin d'assigner à chaque distance itinéraire indiquée par un auteur ancien celui de ces *stades* ou de ces *milles astronomiques* qui donnera pour cette distance la moindre erreur possible. C'est à ce point qu'en sont venus en France Fréret (6), Bailly (7), Paucton (8), Gossellin (9), M. Jomard (10), et M. Letronne (11) dans sa jeunesse; en Allemagne, Schœning (12), Gatte-

(1) *Académie des sciences*, 1702, *Mémoires*, p. 15-26.

(2) *Académie des sciences*, 1721, *Mémoires*, p. 56 et suiv.

(3) *Académie des sciences*, 1731, *Mémoires*, p. 110 et suiv.

(4) *Traité des mesures itinéraires* (Paris, 1769, in-8).

(5) *Métrologie* (Paris, 1789, in-4).

(6) *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, ancienne série, t. XXIV, p. 522-538. Un Mémoire posthume de Fréret (*Académie des inscriptions*, nouvelle série, t. XVI, Ire partie, p. 381-468) sur la géographie ancienne, est conçu en dehors de cette hypothèse, qu'on y voit poindre à peine (p. 456). Est-ce une œuvre de la jeunesse de Fréret, avant que cette hypothèse se fût emparée de son esprit, et est-ce pour cela qu'il n'a pas publié ce Mémoire? S'il en était ainsi, ce serait une curieuse analogie avec les destinées du Mémoire de M. Letronne.

(7) *Astronomie moderne*, *Éclaircissements*, livre III, t. I, p. 505-532 (Paris, 1779, in-4).

(8) *Métrologie*, chap. I, p. 105-107 (Paris, 1780, in-4).

(9) *Géographie des Grecs analysée* (Paris, 1790, in-4); *Recherches sur la géographie systématique et positive des anciens* (Paris, 1798-1813, 4 vol. in-4), et surtout *Observations préliminaires*, en tête du t. I de la *Géographie de Strabon* (Paris, 1805, in-4), et *Mémoires de l'Institut*, *Académie des inscriptions*, t. VI, p. 44-164.

(10) *Mémoire sur le système métrique des anciens Égyptiens* (*Description de l'Égypte*, *Antiquités*, *Mémoires*, t. I, p. 495-785, in-folio, Paris, 1809).

(11) Voy. son Mémoire posthume, couronné en 1816.

(12) Dans Schlœsser, *Nordische Geschichte* (*Allgemeine Weltgeschichte*, t. XXXI, Gœttingue, 1771), p. 148 et suiv.

rer (1), et M. Schweigger (2); en Hollande, Low (3); en Pologne, M. Lelewel (4). Fréret veut qu'il y ait eu six stades différents; Bailly n'en demande que quatre; M. Jomard six ou sept; Gossellin et M. Lelewel ne peuvent se contenter à moins de neuf ou dix. Suivant ces savants, tous ces stades auraient été choisis par les peuples anciens comme parties aliquotes d'une même évaluation exacte de la circonférence du globe. Malte-Brun (5) et M. Walckenaër (6) admettent tous ces stades, mais en révoquant en doute ou même en rejetant l'hypothèse d'après laquelle tous ces stades auraient résulté d'une antique mesure astronomique du globe terrestre. Nous verrons plus loin ce qu'il faut penser de ce compromis entre l'opinion de Gossellin et celle de ses adversaires.

Il y a pourtant un fait sur lequel il était difficile même à des esprits prévenus de fermer les yeux : c'est que les auteurs grecs et romains signalent eux-mêmes, d'une part, les erreurs, les contradictions et les incertitudes soit de leurs mesures de la circonférence du globe terrestre, soit de leurs évaluations des distances itinéraires ; d'autre part, l'insuffisance des procédés employés par les voyageurs, les géographes et les astronomes pour obtenir ces mesures et ces évaluations. Quelle conséquence était-il naturel de tirer de cette remarque ? C'est qu'il fallait, d'une part, renoncer à prêter aux données de la géographie mathématique des Grecs et des Romains une perfection illusoire ; d'autre part, renoncer aux artifices employés pour dissimuler les erreurs des anciens, c'est-à-dire renoncer aussi à tous ces stades imaginés tout exprès par les modernes. Mais on n'abandonne pas facilement une hypothèse ingénieuse, qui a coûté tant de frais d'érudition, d'imagination et de calcul. La première partie de la conséquence fut saisie avec empressement ; mais, à l'aide de l'hypothèse de Bailly ou d'une hypothèse équivalente, la seconde partie de la conséquence pouvait

(1) *Synchronistische Universal-Historie*, p. 835 (Gœttingue, 1771), et *Weltgeschichte*, t. I, p. 654 (1792, in-8).

(2) *Einleitung in die Mythologie*, p. 31-33, et p. 362-363 (Halle, 1836, in-8), et *Ueber das Elektron*, p. 27-28, en note (Greifswald, 1838, in-8).

(3) *De iis quæ veteres de magnitudine telluris memorabilia prodiderunt* (Leyde, 1808, in-8).

(4) *Historische Kunde über die Længenmaasse der Alten* (dans ses *Opuscules géographico-historiques*, traduits en allemand par Neu, p. 104 et suiv. Leipzig, 1826).

(5) *Précis de géographie universelle*, 4e édition, t. I, p. 103-109.

(6) *Introduction à l'analyse géographique des itinéraires anciens pour les Gaules*, p. XIII-LXI, surtout p. XVIII-XX (*Géographie des Gaules*, t. III. Paris, 1839, in-8).

être éludée, et la première concession pouvait être annulée par une nouvelle hypothèse plus merveilleuse que celle qu'il fallait bien abandonner. On se lança hardiment dans cette voie. On fit pour les mesures grecques du globe terrestre ce que Legentil avait fait pour la sphère grecque d'Eudoxe. Cette géographie mathématiquement exacte, qu'il fallait désespérer de faire passer pour l'œuvre des Grecs et des Romains, on la reporta au *peuple primitif*, ou bien aux Chaldéens, aux Phéniciens, aux Égyptiens.

Il fut donc bien entendu que les Grecs n'avaient rien vu, rien trouvé, rien calculé par eux-mêmes, qu'ils avaient tout emprunté, et, qui pis est, emprunté en aveugles; ils avaient reçu de tous côtés une même mesure exacte de la circonférence du globe terrestre, une même évaluation exacte de chaque distance géographique, mais sous diverses formules conçues en diverses espèces de stades; ils avaient feint de trouver eux-mêmes, pour chacune de ces valeurs, l'un telle formule, l'autre telle autre, et ignorant la différence des stades, ils s'étaient crus en désaccord les uns avec les autres, et s'étaient disputés pour de prétendues découvertes, qu'ils n'avaient ni faites ni même comprises. Donc, profond dédain pour la science grecque! enthousiasme pour les *savants antédiluviens*, pour le *peuple primitif*, pour les *Atlantes*, pour les Chinois, les Indiens, les Chaldéens, les Égyptiens des temps les plus reculés! Fi d'Ératosthène, d'Archimède, d'Hipparque, de Posidonius et de Ptolémée! Gloire au savoir mathématique et astronomique d'Enoch, d'Atlas, d'Yao, de Bélus, de l'Hermès chaldéen, de l'Hermès indien et de l'Hermès égyptien (1)!

Il ne restait plus qu'à décider si telle des formules équivalentes qui expriment en stades divers l'évaluation unique et exacte de la circonférence du globe terrestre était venue aux Grecs de l'Égypte, telle autre de la Chaldée, telle autre peut-être de la Phénicie (2). A

(1) Sur ces trois Hermès et sur leurs observations astronomiques, voy. Bailly, *Astronomie ancienne*, p. 131-132, et p. 356-357; *Astronomie indienne et orientale*, p. XXXII et p. 136-137, et *Astronomie moderne*, t. I, p. 587-591. Sur Bélus, voy. Bailly, *Astronomie ancienne*, p. 132-146. Sur Atlas et les Atlantes, voy. Bailly, Delisle de Sales, etc. Sur tous ces personnages, voy. M. de Fortia, *Histoire d'Aristarque de Samos*, p. 247-427. En faveur de la science d'Énoch et des antédiluviens, voy. surtout M. de Paravey et M. Henry. La science d'Yao et des astronomes chinois antérieurs de dix à vingt-quatre siècles au commencement de notre ère a encore pour elle l'opinion, beaucoup trop favorable suivant moi, d'un savant français du premier ordre, tandis qu'un de nos plus éminents géomètres tient pour les Indiens. Voy. mon *Mémoire sur Héron*, etc., p. 164-176.

(2) Suivant Schœning et Gatterer, la géographie de Ptolémée serait tirée des

l'aspect des pyramides, un membre de la savante commission d'Égypte (1) fut frappé de cette pensée, que ce devaient être là des monuments de la mesure de la terre exécutée par les Égyptiens, et de gigantesques étalons de leur système métrique fondé sur cette mesure : ce savant le crut et prétendit le prouver. Pourquoi pas? Le même savant n'a-t-il pas bien trouvé dans les mesures superficielles de l'Égypte les distances *héliocentriques* des planètes, y compris le groupe des petites planètes entre Mars et Jupiter (2)? Cependant ce savant fut forcé de reconnaître (3) qu'une seule des pyramides, mais la plus remarquable, la grande pyramide de Gizeh, se prêtait suffisamment à son dessein. A l'aide de certains procédés et de certains raisonnements, que je discuterai ailleurs, il a cru trouver que l'apothème de cette pyramide, étant de 184^m,722, offrait à 0^m,01 près la mesure de ce qu'il appelle le *stade égyptien*, identique, suivant lui, au *stade olympique* des Grecs et à la 600e partie, non pas, il est vrai, du degré moyen de la circonférence du globe, mais du degré moyen de l'Égypte.

Telles étaient, en matière de géographie et de métrologie anciennes, les opinions auxquelles la vogue appartenait en France, malgré un scrupule bien légitime de Montucla (4) et l'opposition nette, mais trop brièvement énoncée, de Bossut (5); lorsque la question du *système métrique d'Héron d'Alexandrie* fut proposée par l'Académie des inscriptions, et traitée par M. Letronne, qui remporta le prix en 1816, à l'âge de vingt-neuf ans. Je me suis empressé de signaler plus haut quelques-uns des mérites durables de cette œuvre si distinguée eu égard à sa date. J'ai fait voir qu'un des résultats les plus importants des recherches qui s'y trouvent exposées, c'est de constater en Égypte l'usage officiel d'un stade de 211^m environ sous les Ptolémées et sous la domination romaine (6). Quant à la partie la plus étendue et la plus contestable du Mémoire, elle est consacrée à faire remonter aux temps des Pharaons l'usage, non-seulement de ce stade des Ptolémées, mais de plusieurs autres stades imaginaires, et notamment d'un stade d'environ 158^m,25,

cartes phéniciennes. Cette fausse opinion a été réfutée par Heeren, *De fontibus geographicorum Ptolemæi* (*Comment. soc. Gœtting*, t. VI, *Class. hist.*, p. 59 et suiv. 1828, in-4).

(1) *Mémoire sur le système métrique des anciens Égyptiens*, chap. III, p. 513-536.

(2) *Ibidem*, chap. XII, § 3, p. 736-738.

(3) *Ibidem*, p. 525.

(4) *Histoire des mathématiques*, t. I, p. 241 (Paris, 1799, in-4).

(5) *Histoire des mathématiques*, t. I, p. 124-125 (Paris, 1810, in-8).

(6) Voy. plus haut, § 1.

qui, appliqué à la mesure de la terre formulée à Alexandrie par le Grec Eratosthène, donne un résultat à peu près d'accord avec la valeur du degré moyen de l'Égypte telle que M. Letronne l'admettait alors, et tout à fait d'accord avec la valeur rectifiée de la moyenne des degrés 25 et 26 de latitude, comme M. Vincent l'a montré. D'où M. Letronne (1) concluait en 1816 que cette mesure de la terre devait appartenir à l'antiquité pharaonique, et non à Eratosthène. Parmi ses autres stades prétendus égyptiens, M. Letronne n'en rencontrait aucun qui pût fournir la clef des autres évaluations grecques de la circonférence du globe terrestre. Il en concluait (2) que les stades qui satisfont à ces mesures devaient être cherchés *hors de l'Égypte*, *dans les systèmes métriques de l'Asie*. Dans ce Mémoire posthume (3) couronné en 1816, et surtout dans un autre Mémoire (4) lu à l'Académie des inscriptions en 1817, M. Letronne montrait que les procédés attribués à Eratosthène et à d'autres géographes et astronomes grecs n'auraient pu les conduire à une mesure exacte et sûre de la circonférence du globe. Il en concluait que cette mesure rigoureusement scientifique, dont il croyait trop facilement avoir prouvé l'existence chez les anciens, n'appartenait pas à la science grecque, mais à une science antérieure et supérieure. Ce dernier Mémoire, publié en 1822, marqua ainsi, aux yeux de tout le public savant, la place de M. Letronne sous la bannière des disciples de Bailly et de Gossellin, sous cette bannière qu'il devait renier bientôt d'une manière éclatante, et à laquelle il n'appartenait déjà plus en 1822, ainsi que nous allons le voir.

M. Letronne avait lu en 1817 le premier volume de l'*Histoire de l'astronomie ancienne* de Delambre, et en 1819 le remarquable *Discours préliminaire* du même savant en tête de son *Histoire de l'astronomie du moyen âge*. Cette lecture a dû préparer le changement qui s'opéra un peu plus tard dans les opinions de M. Letronne. D'un autre côté, il était entré en communication avec les savants allemands, et son esprit si juste, si naturellement ennemi des hypothèses hasardées, n'avait pu certainement résister à la force des raisons qui repoussent l'invention de tous ces stades inconnus

(1) Mémoire posthume, p. 280-282.

(2) *Ibidem*, p. 282.

(3) P. 121.

(4) *Mémoires de l'Institut. Académie des inscriptions*, t. VI, p. 261-323, *Mémoire sur cette question : Les anciens ont-ils exécuté une mesure de la Terre postérieurement à l'établissement de l'école d'Alexandrie ?* Ce Mémoire a été oublié par M. Walckenaër dans sa *Notice historique sur la vie et les ouvrages de M. Letronne.*

aux anciens, raisons habilement exposées dès 1788 par Mannert (1), en 1812 et en 1813 par Ideler (2), en 1813 et en 1816 par M. Ukert (3), en 1821 par M. Wurm (4). Cette réfutation se continuait en Allemagne en 1823 par M. Dahlmann (5), en 1825 par Ideler (6), et en 1842 par M. Forbiger (7); en France, en 1834 par M. Saigey (8), et en 1845 par M. Guigniaut (9). M. Letronne, qui certes n'avait aucune aversion pour la polémique, n'écrivit pas depuis 1822 jusqu'à sa mort une seule ligne pour la défense de sa mesure égyptienne du globe terrestre. C'est que lui-même il n'y croyait plus : s'il avait abordé le même sujet dans son âge mûr, il l'aurait fait dans des vues toutes contraires. Mais ce savant, qui aimait tant à réfuter et qui s'en acquittait si bien, a trouvé assez à faire ailleurs, sans prendre la peine de se réfuter lui-même. Du reste, nous allons voir que sur cette question même il a indiqué nettement son changement d'opinion, et que, sur d'autres questions dont j'ai montré la liaison avec celle-là, il s'est prononcé constamment et énergiquement dans un sens opposé à celui où il s'était laissé entraîner autrefois.

Delambre avait opéré une heureuse réaction dans la manière d'envisager l'histoire ancienne des sciences; mais, en repoussant les illusions de Bailly, il avait incliné un peu vers la critique trop négative de Schaubach (10) et de l'indianiste Bentley (11). Si M. Letronne n'a pas gardé tout à fait et toujours une juste mesure depuis 1822, c'est de ce même côté qu'il a incliné. Il avait suivi d'abord les traces de Bailly; mais il a marché depuis sur les traces de Delambre.

(1) *Geographie der Griechen und Ræmer*, t. I, 1788, 1re éd.; 1799, 2e éd., et 1829, 3e éd. plus développée, p. 192-215.

(2) *Ueber die Længen-und Flæchenmaasse der Alten*, p. 2 et 17 (*Académie des sciences de Berlin*, 1812-1813, volume publié en 1816).

(3) *Ueber die Art der Griechen und Ræmer die Entfernungen zu bestimmen und über das Stadium*, p. 57 et suiv. (Weimar, 1813, in-8), et dans sa *Geographie der Griechen und Ræmer*, t. I (Weimar, 1816, in-8), p. 51-77. Comp. p. 36-51.

(4) *De ponderum, nummorum, mensurarum ac de anni ordinandi ratione apud Græcos et Romanos*, § 57, p. 100 et suiv. (Stuttgart, 1821).

(5) *Herodot, aus seinem Buche sein Leben*, p. 94 (Altona, 1823, in-8).

(6) IIIe partie du Mém. cité (*Académie des sciences de Berlin*, 1825).

(7) *Handbuch der alten Geographie*, § 38, t. I, p. 549-557 (Leipzig, 1842, gr. in-8).

(8) *Métrologie*, p. 57-62 (Paris, 1834, in-12).

(9) Voy., dans le *Journal général de l'Instruction publique*, n° du 26 mars 1845, un résumé de l'enseignement de M. Guigniaut sur ce point.

(10) *Geschichte der Griechischen Astronomie bis auf Eratosthenes* (Gœttingue, 1802, in-8).

(11) Mémoires dans les tomes V, VI et VIII des *Asiatic researches*. Plus tard, en 1825, Bentley a publié à Londres une *Revue historique de l'astronomie indienne*.

Entre ses premières opinions et ses opinions plus récentes sur la science antique, il y a opposition complète et hautement avouée.

Dans les *Conclusions* de son Mémoire (1) couronné en 1816, M. Letronne déclarait que les Égyptiens, ayant obtenu un système métrique fondé sur une mesure exacte du degré de l'Égypte, devaient avoir possédé, à une époque extrêmement reculée, une astronomie savante, des procédés scientifiques et des instruments perfectionnés, que, de son propre aveu, ils n'avaient plus du tout quand les Grecs firent connaissance avec eux. Dans ces mêmes *Conclusions*, il prétendait expressément avoir ainsi constaté qu'*à une époque ancienne les Égyptiens furent beaucoup plus éclairés qu'ils ne l'étaient lorsque Hérodote voyageait dans leur pays.* Ainsi pensait M. Letronne en 1816, à l'âge de vingt-neuf ans. En même temps, il croyait à l'antiquité prodigieuse et à la haute valeur scientifique des zodiaques égyptiens, à la détermination de l'âge de la *sphère* prétendue *des Argonautes* d'après la précession des équinoxes, et aux autres hypothèses de ce genre, comme il en fit plus tard un sincère et honorable aveu, que nous transcrirons dans un instant. Mais bientôt, dès 1823 et 1824, de même qu'en 1845, M. Letronne (2) démontre l'époque récente et la nullité scientifique des zodiaques égyptiens, et en particulier du fameux planisphère circulaire de Dendéra, où il a le tort de ne pas vouloir reconnaître, en dehors de la bande zodiacale, les décans et d'autres figures astronomiques placées d'une manière grossièrement topographique (3). En 1837 et en 1840, il soutient (4) l'origine grecque du zodiaque solaire figuré. En 1841, il démontre (5), après Delambre et Ideler, que la fameuse *sphère des Argonautes* n'a jamais existé que dans l'imagination des savants modernes. En 1844, il prouve (6) que les Égyptiens n'avaient

(1) P. 280-282.

(2) *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte* (Paris, 1823, in-8); *Observations critiques et archéologiques sur l'objet des représentations zodiacales qui nous restent de l'antiquité* (Paris, 1824, in-8); *Recherches sur plusieurs points de l'astronomie égyptienne, appliqués aux monuments trouvés en Égypte* (*Journal des savants*, avril 1824); *Analyse critique des représentations zodiacales de Dendéra et d'Esné* (*Mémoires de l'Institut*, *Académie des inscriptions*, t. XVI, IIe partie, 1845, in-4).

(3) Voy. M. Lepsius, *Chronologie der Ægypter*, t. I, p. 64 et suiv., et p. 77-78.

(4) *Sur l'origine grecque des zodiaques prétendus égyptiens* (Extrait de la *Revue des deux mondes*, août 1837); *Sur l'origine du zodiaque grec et sur plusieurs points de l'uranographie et de la chronologie des Chaldéens* (Extrait du *Journal des savants*, août 1839, mai 1840).

(5) *Sur les écrits et les travaux d'Eudoxe* (extrait du *Journ. des savants*, 1840 et 1841).

(6) *Sur la mécanique des anciens Égyptiens* (*Revue archéol.*, 1re année, IIe partie, p. 642-646, et *Académie des inscriptions*, t. XVII, Ire partie, p. 31-36).

en mécanique que des notions très-rudimentaires, à l'époque où ils construisaient les pyramides à force de bras et de persévérance. En 1845 et en 1846, il soutient que, dans les sciences et les arts, les Egyptiens n'ont jamais été beaucoup plus avancés qu'ils ne l'étaient du temps de Platon et d'Alexandre, et qu'*avant l'école d'Alexandrie il n'a point existé chez les anciens peuples de science proprement dite* (1). En s'exprimant ainsi, il ne fait que développer des pensées déjà exprimées par lui dans un Mémoire lu *en mars* 1822 à l'Académie des inscriptions (2). En 1823, il s'accordait (3) avec M. Miot pour nier la haute science mathématique et astronomique attribuée aux Égyptiens, et il allait jusqu'à dire que, *quant aux connaissances positives, on n'a aucune preuve que les Égyptiens aient jamais rien appris d'important à aucun peuple*; il montrait que les dimensions de la grande pyramide de Gizeh ne prouvent ni l'usage du *stade olympique*, ni surtout l'existence d'une antique mesure du degré du méridien en Égypte sous les Pharaons, et un des motifs qu'il donne pour refuser aux Égyptiens cette mesure telle que M. Jomard la leur avait prêtée, c'est qu'elle était beaucoup trop exacte pour avoir pu être obtenue par les Égyptiens. Voilà ce que M. Letronne pensait et publiait *dès* 1823. Ce n'était donc pas, du moins, depuis 1823, que pour faire paraître son *Mémoire sur les fragments d'Héron*, M. Letronne attendait, dit-on (4), à avoir trouvé l'accord exact de sa mesure prétendue égyptienne du degré du méridien avec la valeur du degré moyen de l'Égypte.

Enfin, en 1845, dans son *Analyse critique des représentations zodiacales de Dendéra et d'Esné* (5), M. Letronne fait la confession suivante : « Je puis dire, comme Cicéron (6) : *Iisdem in armis fui*; j'ai été longtemps enrôlé sous les mêmes bannières; j'ai partagé les mêmes idées, dont je me trouve si éloigné maintenant; ma première éducation, plus scientifique que littéraire, devait naturellement m'y conduire. Et moi aussi, j'ai cru fermement à l'explication des anciennes fables par l'astronomie : j'ai abusé à mon tour de la

(1) *Études sur la civilisation de l'ancienne Égypte* (*Revue des deux mondes*, 1er février et 1er avril 1845); *Mémoire sur la civilisation égyptienne, depuis l'établissement des Grecs, sous Psammitichus, jusqu'à la conquête d'Alexandre* (*Académie des inscriptions*, t. XVII, 1re partie, p. 1 et suiv., surtout p. 7. Paris 1846).

(2) Voy. le *Journal des savants*, 1823, p. 156.

(3) Article sur la traduction d'Hérodote de M. Miot, dans le *Journal des savants*, 1823, p. 155-160.

(4) Mémoire posthume de M. Letronne, *Avertissement de l'éditeur*, p. x, note 3.

(5) Extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XVI, 2e partie, p. 5-6.

(6) *Pro Ligario*, c. III.

précession des équinoxes; le taureau équinoxial et le lion solsticial, ces chimères favorites de Dupuis, m'ont compté au nombre de leurs plus chauds partisans. J'ai cru à la civilisation primitive tombée du ciel sur le plateau de la haute Asie, au peuple antédiluvien, à sa science infuse et *à la grande mesure de la terre*, *qu'il aurait*, *dit-on*, *exécutée de temps immémorial avec une exactitude que nous ne pouvons surpasser*, *malgré nos théodolites*, *nos cercles répétiteurs et nos instruments de précision*. Il n'a pas fallu moins que l'étude approfondie des textes anciens et celle des faits les mieux avérés, dont le temps a depuis amené la connaissance, pour m'arracher à ces *illusions de ma jeunesse*. »

Ainsi s'exprimait M. Letronne en 1845. J'espère que l'on sait maintenant pourquoi, en cette même année 1845, dans deux entretiens avec M. Vincent, M. Letronne se montrait décidé à ne pas publier lui-même un Mémoire dont la pensée dominante appartenait aux *illusions de sa jeunesse*, et pourquoi il terminait deux fois la conversation par ces mots : « *Le voulez-vous? Je vous le donne* (1). »

Je crois avoir suffisamment éclairé l'histoire des opinions de M. Letronne et du monde savant au milieu duquel il a vécu, sur une mesure exacte de la terre, exécutée, dit-on, avant les temps historiques. Il est temps d'aborder la question en elle-même, et de montrer que M. Letronne a eu parfaitement raison de renoncer à l'hypothèse qui l'avait séduit dans sa jeunesse.

J'examinerai, dans les trois paragraphes suivants, les preuves alléguées en faveur de cette hypothèse et en faveur de la multiplicité des stades en général, avant la publication du mémoire posthume de M. Letronne.

J'examinerai, dans un dernier paragraphe, les preuves nouvelles apportées par M. Letronne dans ce Mémoire posthume en faveur de la multiplicité des stades chez les Égyptiens en particulier, et en faveur de l'existence d'une mesure exacte de la circonférence du globe terrestre exécutée, dit-on, par les Égyptiens dès les temps les plus reculés.

Sans entrer dans des détails géographiques qui excéderaient les limites trop restreintes de cet examen, j'espère pouvoir montrer cependant, par quelques aperçus généraux et par quelques discussions de textes, que toutes ces preuves prétendues ne sont nullement concluantes.

(1) Mémoire posthume de M. Letronne, *Avertissement de l'éditeur*, p. v et vi.

III.

Pour combattre les fausses hypothèses, le moyen le plus sûr, le plus décisif et le plus profitable, c'est d'exposer fidèlement les faits qui se rapportent à la question. Or, dans la question présente, il y a lieu de considérer deux ordres de faits, que je vais aborder successivement : les uns concernent la métrologie des anciens, les autres leur géographie mathématique. Commençons par la métrologie.

Une histoire détaillée des mesures de longueur chez les anciens ne peut trouver place dans ce rapide examen. Sur les points où je n'ai rien de neuf à dire, je me bornerai à des indications sommaires, mais suffisantes, en renvoyant aux travaux les plus récents et les meilleurs (1). J'insisterai seulement sur les points qui ont le plus besoin d'être éclaircis et qui importent le plus à notre sujet. J'espère que cette discussion bien abrégée jettera pourtant des lumières nouvelles sur la métrologie ancienne.

Tous les peuples ont emprunté primitivement leurs plus petites mesures de longueur aux dimensions naturelles de diverses parties du corps humain (2), leurs mesures un peu plus grandes à la portée moyenne de divers mouvements imprimés par l'homme, leurs plus grandes mesures à l'espace parcouru par l'homme en un temps donné. L'unité le plus anciennement et le plus universellement employée chez les peuples de l'antiquité pour les petites longueurs, c'est la coudée; pour les distances itinéraires, ce sont la journée de marche et la journée de navigation. Primitivement, la valeur de chacune des diverses mesures de longueur n'était pas exactement fixée, et les rapports de ces diverses mesures entre elles ne l'étaient pas davantage.

Dans Homère, on trouve, pour les petites longueurs, le *palme* ou *empan* (δῶρον, synonyme de παλαιστή), la coudée (πῆχυς), et l'*orgye* ou *brasse* (ὀργυιά) (3); pour les distances médiocres, le jet d'une pierre,

(1) Voy. surtout le Mémoire posthume de M. Letronne, p. 35-70, p. 104-119, p. 230-233, et p. 247-267, en écartant quelques données hypothétiques; mon *Mémoire sur Héron*, p. 201-218, et p. 278-279; les deux premières parties du Mémoire d'Ideler *Sur les mesures de longueur et de surface chez les anciens*, traduites par l'abbé Halma, à la suite de son édition et traduction du premier livre de la *Géographie* de Ptolémée, et les *Metrologische Untersuchungen* de M. Bœckh, bien que cet excellent ouvrage concerne plus spécialement les poids et les monnaies.

(2) Voy. Julius Pollux, *Onom.*, II, 32, et les Fragments sur les mesures, p. 42 et 57 du Mémoire de M. Letronne.

(3) Δῶρον, *Il.*, IV, 109 (comp. Vitruve, II, 3, § 3); πῆχυς, *Il.*, VI, 319; XV, 678; *Odyss.*, XI, 311; ὀργυιά, *Il.*, XX, 327, *Odyss.*, IX, 325; X, 167; XI, 312.

d'un disque, d'un javelot, la portée de la voix (1), la longueur du sillon que les mules, plus courageuses que les bœufs, tracent sans se reposer (2); pour les grandes distances, les jours et les nuits de navigation (3). Hésiode emploie aussi la durée du mouvement, pour indiquer la grandeur de l'espace à parcourir (4). Ni le pied, ni le pas, ni le stade (5) ne figurent comme mesures chez ces anciens poëtes.

Ce sont peut-être les Grecs qui, les premiers, ont employé la longueur du *pied* humain comme mesure, et cela pour fixer la longueur de l'arène dans chacun des lieux où se tenaient les courses. Ces arènes se nommaient *stades*. Ce mot est bien grec et se rapporte à un usage grec. Il n'exprime point primitivement une unité de mesure, mais bien l'arène pour les courses. Tel est l'unique sens de ce mot chez le plus ancien auteur où nous le rencontrions, c'est-à-dire chez Pindare. C'est également le sens étymologique. En effet, le *stade*, suivant une étymologie conservée par Isidore de Séville (6), serait l'espace que le coureur parcourt tout d'un trait, et au bout duquel il *s'arrête* (ἵσταται) et se tient *debout, immobile* (στάδην); ou plutôt, suivant une autre étymologie indiquée par ces mots expressifs de Pindare, σταδίου εὐθὺν τόνον (7), et confirmée par deux lexicographes grecs (8), le *stade* (στάδιος δρόμος) (9), est la course *en ligne droite*, suivant la *longue bande droite* (αὐλὸς) marquée par les deux bords parallèles de l'arène. Nous nommons αὐλὸς, dit Athénée (10), tout ce qui est *long et droit*, le *stade*, par exemple. Ainsi les deux noms des arènes, αὐλὸς et στάδιον ou στάδιος, expriment une même pensée (11).

Les plus anciens stades pour les courses de la Grèce avaient reçu pour mesure 600 fois la longueur du pied humain. Mais, comme

(1) *Il.*, III, 12; XXIII, 431; X, 357; XV, 358; XXIII, 529; *Odyss.*, V, 400; VI, 294; IX, 473; XII, 181.

(2) *Il.*, 351-353.

(3) *Il.*, IX, 363; *Odyss.*, V, 278 et 388-393; VII, 253 et 267-268; IX, 82-83; XI, 11; XII, 447; XIV, 257 et 314, et surtout *Odyss.*, X, 28-29.

(4) *Théog.*, 720-724 et 789.

(5) Il faut lire σταδίῃ (ὑσμίνῃ), et non σταδίῳ, dans Homère, *Il.*, VII, 241.

(6) *Origines*, XV, 16.

(7) *Olymp.*, X, 67. Pindare aime les étymologies : il en a indiqué deux pour le mot ῥαψῳδός (*Nem.*, II, 2; *Isthm.*, IV, 66. Comp. Callimaque, fragm. 138).

(8) Suidas, au mot Δόλιχα, et Zonaras, au mot Δόλιχος, disent : στάδιον δὲ ὁ ὀρθὸς δρόμος.

(9) Ce sens de l'adjectif στάδιος se retrouve dans στάδιος θώραξ, et dans στάδιος ou ὀρθοστάδιος χιτών. Voy. la nouvelle édition du *Thesaurus linguæ græcæ* d'Estienne, aux mots στάδιος et ὀρθοστάδιος.

(10) *Dipnosoph.*, V, 3, p. 189 c.

(11) D'autres étymologies, données au mot στάδιον, ne sont pas soutenables.

le pied n'avait alors aucune valeur fixe, on constata plus tard que ces stades étaient un peu inégaux entre eux, et que le plus long était celui d'Olympie : ce qu'on expliqua en supposant que, mesuré par Hercule, il représentait 600 fois la longueur du pied du héros (1).

Ces 600 pieds se comptaient sans doute du point de départ au point d'arrivée. Les stades se terminaient en rectangle vers le premier point et en hémicycle vers le dernier, et ils étaient entourés de spectateurs, excepté au bout rectangulaire. Or, la fin de la course était marquée, aussi bien que le commencement, par une *ligne droite* (γραμμή) (2). Les 600 pieds finissaient donc en deçà du sommet de l'hémicycle, et ils commençaient peut-être un peu en deçà du bout rectangulaire. Ainsi les stades antiques dont il reste des traces, mais où les deux lignes n'ont pas été trouvées marquées, ne peuvent nous donner la longueur exacte du pied qui a servi à les mesurer. Voilà ce qu'on n'a pas assez compris.

A quelle époque le stade est-il devenu en Grèce une unité de mesure itinéraire? Nous manquons de renseignements précis sur ce point. Hérodote (3) est le plus ancien auteur où nous trouvions le mot *stade* avec cette signification. Mais il nous reste bien peu de documents des temps intermédiaires entre Hérodote et Homère. Pourtant il y a lieu de croire que l'époque où le stade d'Olympie et le pied ont reçu des longueurs déterminées et liées entre elles, n'est autre que l'époque où le système des unités de mesure de la Grèce a été fixé, c'est-à-dire le IXe siècle avant notre ère. Il fut décidé que le *pied* (ποῦς), unité grecque pour les mesures de longueurs, était les deux tiers de la *coudée* (πῆχυς) ; que le pied contenait 4 *palmes* (παλαισταί), et chaque palme 4 *doigts* (δάκτυλοι); que le *pas simple* (βῆμα ἁπλοῦν, analogue au *gradus* des Latins) était de 2 pieds ½, que le *pas double* (βῆμα διπλοῦν, nommé plus tard πασσὸν et analogue au *passus* des Latins) était de 5 pieds, la *brasse* (ὀργυιὰ) de 6 pieds, la *perche* (ἄκαινα) de 10 pieds, la *petite chaîne* (ἅμμα) de 60 pieds, le *plèthre* (πλέθρον) de 100 pieds, et le *stade* de 600 pieds. L'homme que les traditions nous désignent comme l'auteur de ce système durable, c'est Phidon, roi d'Argos, qui, dit-on, fit frapper les premières monnaies grecques à Égine, et, le premier, régla le système des poids et des mesures chez les Grecs (4). Ce même roi

(1) Voy. Plutarque dans Aulu-Gelle, I, 1.

(2) Pour la ligne du commencement, voy. le scoliaste d'Aristophane, *Acharn.*, 483; pour celle de la fin, voy. Euripide, *Electre*, 961, et Pindare, *Pyth.*, IX, 208.

(3) II, 6 et 149.

(4) Voy. Hérodote, VI, 127; Aristote, dans Julius Pollux, *Onom.*, X, 179,

enleva aux Éléens la présidence des jeux olympiques, de cette fête nationale pour toute la Grèce, et il régla en maître absolu la célébration de ces jeux (1). Vraisemblablement, il mesura de nouveau, et d'après son système métrique, les 600 pieds entre le point de départ et le point d'arrivée des coureurs dans l'arène d'Olympie, et marqua les deux lignes extrêmes de la course. C'est grâce à lui sans doute que le stade d'Olympie devint l'étalon métrique de la Grèce. Plutarque (2) nous apprend que, dès l'époque de Solon, on employait à Athènes l'ἱππικόν, mesure itinéraire de 4 stades.

Pour connaître la valeur du pied grec, et par suite du stade, on a eu recours à deux procédés : le premier consiste à mesurer la façade du Parthénon, à laquelle l'architecte avait donné 100 pieds (3). Le second consiste à évaluer le pied grec en fonction du pied romain, avec lequel il était dans le rapport de 25 à 24. Malgré les légères incertitudes qui restent sur la valeur précise du pied romain, ces deux procédés s'accordent assez bien dans les résultats, et il est certain que le pied grec était à peu près (4) de $0^m,308$. Entre l'extrémité rectangulaire et le sommet de l'hémicycle du stade établi à Athènes par l'orateur Lycurgue (5), et reconstruit en marbre au commencement du IIe siècle de notre ère par le rhéteur Hérodès Atticus (6), on trouve, sur les ruines, une longueur de 600 de ces pieds, plus 23 et $\frac{1}{3}$ environ (7). Or, il devait y avoir ainsi un excédant, d'après ce que nous avons dit sur les limites tracées aux coureurs. L'usage persistant du pied olympique à Athènes jusqu'au IIe siècle de notre ère, se trouve donc confirmé et non contredit par cette mesure. La valeur du stade correspondante à celle du pied

Éphore, dans Strabon, VIII, p. 358 B, C; *les Marbres de Paros*, l. XLVI; Pline, VII, 56 (57), t. II, p. 63 de Sillig; Julius Pollux, *Onom.*, IX, 83; le scoliaste de Pindare, *Olymp.*, XIII; l'*Etymologicum magnum*, au mot Εὐϐοϊκὸν νόμισμα; le Syncelle, Eusèbe, etc., dans leurs chroniques. Comp. Élien, *Histoires diverses*, XII, 10.

(1) Voy. Hérodote, VI, 127, et Pausanias, VI, 22.

(2) *Solon*, c. XXIII.

(3) Voy. Barthélemy, *Voyage d'Anacharsis*, note XVIII, et Ideler, *Ueber die Længenmaasse*, IIe partie, IIe section. M. Saigey (*Métrologie*, p. 31-32) a tort de prendre ces 100 pieds pour la *longueur* du Parthénon.

(4) C'est la valeur donnée au *pied olympique* par M. Saigey (*Métrologie*, p. 31-32), qui suppose gratuitement (p. 30-31) l'existence antérieure d'un autre pied grec de $0^m,3$.

(5) Voy. Plutarque, *Vies des dix orateurs*, VII, 6.

(6) Voy. Pausanias, I, 19, § 7, et Philostrate, *Vies des sophistes*, II, 4.

(7) Voy. Le Roy, *Ruines des monuments de la Grèce*, t. II, p. 24; Chandler, *Voyage*, t. II, p. 463, et Ideler, l. c. Le stade d'Éphèse était encore un peu plus grand. Voy. Chandler, t. I, p. 265.

national des Grecs est de 184m,8 environ (1). Il nous reste à chercher l'origine de ces valeurs.

M. Bœckh (2) me paraît avoir démontré que les anciens avaient établi de bonne heure une liaison entre les poids d'une part, et de l'autre les mesures de volume, de surface et de longueur, en pesant des mesures cubes d'eau de pluie (3); que les poids, si nécessaires au commerce, ont passé des Orientaux aux Grecs et des Grecs aux Romains, et que les autres mesures se sont réglées d'après les poids (4). Le talent attique avant Solon, égal au talent dit euboïque, était les $\frac{5}{6}$ du talent d'Egine. Le talent attique depuis Solon était les $\frac{3}{5}$ du talent d'Egine. Ce dernier était le talent dont le poids avait été réglé à Egine par Phidon d'Argos, qui l'avait composé de 60 mines d'Egine égales à 60 mines royales babyloniennes (5). Mais c'étaient 40 mines d'Egine, c'est-à-dire les $\frac{2}{3}$ du talent d'Egine, qui étaient le poids d'un pied cube grec d'eau de pluie (6). Les mesures de longueur des Babyloniens étaient liées aussi à leurs poids. Si nous supposons pour un instant l'usage du pied, c'est-à-dire des deux tiers de la coudée, en Babylonie, le pied cube grec était les deux tiers du pied cube royal babylonien (7). Mais M. Bœckh (8) a apporté de fortes raisons de penser qu'en Babylonie même il y avait, pour les poids et les volumes, outre les *mesures* dites *royales*, d'autres *mesures* dites *communes* et égales aux $\frac{2}{3}$ des premières, et pour les longueurs, des *mesures communes* correspondantes, qui devaient être, par conséquent, aux mesures royales de longueur comme $\sqrt[3]{2}$ est à $\sqrt[3]{3}$. En effet, ces dernières mesures, égales aux mesures grecques correspondantes, s'accordent avec les proportions naturelles des parties homonymes du corps humain, tandis que les mesures dites royales dépassent ces mêmes proportions.

Quoi qu'il en soit de cette opinion très-vraisemblable, d'après laquelle les mesures grecques de longueur auraient pour origine une

(1) Voy. M. Saigey, *Métrologie*, p. 32.

(2) *Metrologische Untersuchungen.* (Berlin, 1838, in-8°.)

(3) Voy. un plébiscite romain dans Festus, p. 312 de Lindemann; Priscien ou Rhemnius, *De ponderibus et mensuris*, v, 91 et suiv.; le faux Galien, *Sur les mesures*, t. IV, p. 466-469, éd. gr. de Bâle, et les autres textes cités par M. Bœckh, p. 16-32.

(4) Voy. M. Bœckh, l. c., p. 32-51, p. 76-104, p. 160-209, etc.

(5) *Ibidem*, p. 76-137.

(6) *Ibidem*, p. 275-284. Comp. p. 25-27, p. 210-211, et p. 257-258.

(7) *Ibidem*, p. 210-220.

(8) *Ibidem*, p. 220-221, et p. 280-282.

coudée commune babylonienne plus petite que la *coudée royale* (1), il est certain (2) que dans les États orientaux des successeurs d'Alexandre, c'est-à-dire dans le royaume de Pergame, dans le royaume des Ptolémées et dans celui des Séleucides, l'ancienne *coudée royale* de la Perse, de la Babylonie et de l'Égypte l'emporta, pour l'usage officiel, sur la coudée grecque, et que toutes les unités grecques de longueur y furent augmentées à peu près dans le rapport de $\sqrt[3]{2}$ à $\sqrt[3]{3}$, ou, en nombres ronds, dans le rapport de 125 à 144, ou, en nombres plus simples, à peu près dans le rapport de 6 à 7. En effet, nous verrons tout à l'heure que le pied grec était au pied romain à peu près comme 25 est à 24, et que le pied romain était au pied d'Alexandrie et de Pergame comme 5 est à 6. Le pied grec était donc au pied des successeurs d'Alexandre en Orient environ comme 125 est à 144, ou à peu près comme 6 est à 7. Du reste, en changeant ainsi de module, les mesures grecques gardèrent leurs rapports mutuels. Le pied grec était de $0^m,308$ environ ; le pied nouveau fut de $0^m,3517$ environ. Le stade grec était de $184^m,8$ environ ; le stade nouveau fut environ de 211^m. Il est donc tout naturel que le stade pour les courses de Laodicée en Phrygie ait été trouvé (3) d'environ 222^m, c'est-à-dire de 600 de ces pieds nouveaux avec environ 11^m de plus pour les intervalles au delà des deux lignes qui limitaient la course.

Philétère, fondateur du royaume grec de Pergame en 282 avant J.-C., fut l'auteur de cette modification, à laquelle son nom est resté attaché même en Égypte (4). Les Ptolémées adoptèrent plus tard, à une époque qu'il est impossible de préciser, le *système philétérien*, nommé aussi, à cause d'eux, *ptolémaïque* (5). Mais les mesures qui gardèrent le nom de *ptolémaïques* à Cyrène, étaient les anciennes mesures grecques (6). Le système dit philétérien ou pto-

(1) Sur la coudée royale babylonienne, voy. Hérodote, I, 178, et Pline, VI, 26 (30), t. I, p. 445 de Sillig.

(2) Voy. M. Bœckh, l. c., p. 210-221, et M. Letronne, Mém. posthume, p. 104-119.

(3) Voy. Smith, *Voyage aux sept églises d'Asie ;* d'Anville, *Mesures itinéraires*, et Ideler, *Ueber die Længenmaasse*, IIe partie, Ire section.

(4) Voy. deux morceaux alexandrins, sur les mesures, dans le Mémoire de M. Letronne, p. 48 et p. 49-50, note 3 de la p. 49. Ce savant (p. 84 et p. 118) s'est trompé sur ce point, parce que son hypothèse voulait que toutes les mesures philétériennes, et notamment le stade philétérien, fussent d'antiques mesures pharaoniques. Mais voy. M. Bœckh, l. c., p. 214-215. Cependant Philétère conserva pour ses monnaies le module attique. Voy. M. Bœckh, p. 127-129.

(5) Ces mesures sont nommées *ptolémaïques* dans le tableau faussement attribué à Didyme. Voy. mon *Mémoire sur Héron*, p. 188 et p. 204-205.

(6) Voy. Hygin, p. 123 du t. I des *Gromatici veteres*, éd. de Lachmann.

lémaïque l'emporta, disons-nous, dans l'usage officiel des royautés grecques d'Égypte et d'Asie. Mais M. Letronne (1) a démontré qu'en Égypte la coudée grecque s'était conservée pour l'usage des Grecs, puisque sur le nilomètre d'Éléphantine on avait tracé des lignes dont l'objet était précisément de rendre facile la conversion des mesures philétériennes en mesures grecques. M. Letronne a raison de croire aussi que les Grecs d'Égypte n'avaient pas renoncé non plus à convertir les stades philétériens en stades grecs dans l'estimation des distances itinéraires (2). De même, l'inscription de Rosette et plusieurs papyrus grecs constatent l'usage persistant du calendrier macédonien, à côté de l'année vague égyptienne devenue officielle, en Égypte sous les Ptolémées (3).

Maintenant, arrivons aux Romains. Suivant la tradition (4), ce fut le roi Servius qui établit à Rome le système des poids et des mesures. M. Bœckh (5) a montré que ce système romain est dû principalement à une influence grecque transmise de Corinthe et d'Egine probablement par l'Etrurie. En effet, il est constant que la livre romaine était les $\frac{3}{4}$ de la mine attique, et nous avons vu que la mine attique était les $\frac{3}{5}$ de la mine d'Egine. La livre romaine était donc les $\frac{9}{10}$ de la demi-mine d'Egine (6). Or, la demi-mine, ou 120e partie du talent, correspondait à la livre (λίτρα) (7). Le poids du pied cube romain d'eau de pluie aurait donc dû être au poids du pied cube grec d'eau de pluie, comme 9 est à 10. Par conséquent, le pied rectiligne romain aurait dû être au pied rectiligne grec, comme $\sqrt[3]{9}$ est à $\sqrt[3]{10}$. Mais on avait pris, en nombres ronds, un rapport un peu plus faible, celui de 24 à 25 : c'est ce dernier rapport entre le pied romain et le pied grec qui se trouve attesté par les auteurs anciens (8). Mais, d'une remarque de Plutarque (9), il

(1) Mémoire, p. 233-237.

(2) *Ibidem*, p. 238-239. Cependant, pour trouver un exemple d'une réduction *exacte*, il prend, par distraction sans doute, le rapport de 7 à 8 entre le pied grec et le pied philétérien, tandis qu'il vient d'établir lui-même (p. 231) que ce rapport est celui de 6 à 7.

(3) J'espère pouvoir traiter bientôt la question du calendrier macédonien en Égypte.

(4) Voy. Aurélius Victor, *De viris illustribus*, c. VII ; Pline, XVIII, 3, t. III, p. 140, et XXXIII, 8 (13), t. V, p. 79, éd. de Sillig, et Cassiodore, *Var. ep.*, VII, 32.

(5) L. c., p. 160-209.

(6) *Ibidem*, p. 204-209, et p. 284-292.

(7) *Ibidem*, p. 292-298.

(8) Voy. les auteurs cités plus loin, qui comptent 8 stades au mille romain. Voy. aussi Ideler, l. c., et M. Bœckh, p. 196-200.

(9) *Caïus Gracchus*, c. VII. Comp. M. Bœckh, l. c., p. 199-200.

résulte que le pied romain était en réalité encore un peu plus faible qu'il ne l'aurait été d'après ce rapport théorique. En effet, les étalons qui nous restent du pied romain donnent en moyenne une valeur de 0m,2945 environ (1), dont les $\frac{25}{24}$ donneraient une valeur un peu inférieure à celle du pied grec.

Cela posé, le *pas* romain (*passus*) étant de 5 pieds, la mesure itinéraire de 1000 pas romains, le *mille*, était de 5000 pieds romains, ou d'un peu moins de 4800 pieds grecs, c'est-à-dire d'un peu moins de 8 stades grecs, comme le dit Plutarque (2). Le rapport du stade grec au mille romain n'est indiqué que par un petit nombre d'écrivains des deux nations. Parmi eux, tous les plus dignes de foi, Polybe, Strabon, Plutarque, Vitruve, Pline, Columelle, Martianus Capella, Isidore de Séville, Hygin et tous les *agrimensores* latins (3), s'accordent à compter 8 stades au mille, et il est hors de doute que généralement les auteurs anciens qui ont eu à traduire des stades grecs en milles romains, ou réciproquement, ont suivi cette évaluation, dont la justesse approximative avait été constatée sur le terrain par les ingénieurs chargés, à partir de l'époque de Caïus Gracchus, de placer des bornes milliaires sur les voies romaines dans des contrées grecques ou soumises longtemps à l'influence grecque. C'est ainsi que Strabon nous atteste que la *Via Egnatia*, depuis Apollonie en Illyrie jusqu'à l'Hèbre à travers la Macédoine, était de 4280 stades, et qu'il y avait 535 bornes milliaires le long de la route. C'est ainsi que Polybe nous atteste que le long de la Méditerranée, depuis Emporium (Ampurias) jusqu'à l'embouchure du Rhône, les Romains avaient placé des bornes milliaires de 8 stades en 8 stades. La diffusion et la perpétuité du stade grec contenu 8 fois dans le mille sont donc bien démontrées.

(1) Voy. M. Saigey, *Métrologie*, p. 65-66. D'un autre côté, l'amphore romaine, égale aux 2/3 du métrète attique, ne représentait pas exactement la capacité du pied cube romain, mais bien les 9/10 de la capacité du pied cube grec. L'origine grecque est donc évidente. Voy. M. Bœckh, l. c., 204-209.

(2) Cette remarque de Plutarque, suivant Mannert (*Einleitung in die Geographie der Alten*, p. 207, Leipzig, 1829, in-8°), s'expliquerait par ce fait, que le rapport de 24 à 25, entre le pied romain et le pied grec, donnerait 624 pieds romains, et non 625, au stade grec. Mais ce fait est faux. Car soient P le pied grec et p le pied romain; si $p : P :: 24 : 25$, donc $P = \frac{25}{24} p$ et $600\ P = 625\ p$.

(3) Voy. Polybe, III, 39, § 8, éd. Didot; Strabon, VII, p. 322 D; Plutarque, *Caius Gracchus*, c. 7; Vitruve, I, 6; Pline, II, 23 (21) et 108 (112), t. I, p. 130 et p. 205, éd. de Sillig; Columelle, V, 1; Martianus Capella, VI, 110; Isidore, *Origines*, XV, 16, et les *Agrimensores* latins, p. 95, 96, 245, 339, 370 et 373, éd. de Lachmann (Berlin, 1848, in-8°).

Cependant, à en croire Strabon (1), Polybe aurait dit quelque part que le *mille* vaut 8 stades et $\frac{1}{3}$. Julien d'Ascalon (2) impute la même évaluation à Eratosthène et à Strabon. Pour ce qui concerne Strabon, nous venons de voir que l'imputation est fausse : c'est une raison de croire qu'elle l'est aussi pour Eratosthène. Nous venons de voir également que Polybe compte 8 stades au mille. On ne peut guère supposer qu'il se soit contredit dans un passage perdu de son histoire, à moins toutefois que, dans ce dernier passage, les deux termes de comparaison n'aient pas été pour lui le *stade grec* et le *mille romain*. Examinons donc s'il y a eu quelque part, dès le temps de Polybe et dès le temps d'Eratosthène, un stade contenu 8 fois et $\frac{1}{3}$ dans un mille, et si Eratosthène et Polybe ont pu parler de ce mille et de ce stade.

Dans un fragment sur les mesures de longueur (3), on lit que l'*acène est de* 10 *pieds philétériens*, que le stade est de 60 acènes, et que le mille est de 500 acènes, qui font 5000 pieds. Voilà donc un mille de 5000 *pieds philétériens*, dans lequel un stade de 600 *pieds philétériens* est contenu 8 fois et $\frac{1}{3}$. Mais, dans ce même tableau des mesures, on lit que l'acène de 10 pieds *philétériens* est nommée par les Romains *pertica*. Or, la *pertica* ou *decempeda* des Romains ne se composait pas de 10 pieds *philétériens*. Il y a donc là, entre le pied philétérien et le pied romain, une confusion qui me porte à croire que ce mille est le résultat d'un calcul arbitraire de quelque érudit alexandrin (4).

Quoi qu'il en soit, même en supposant que le mille de 5000 pieds philétériens ou de 8 stades philétériens et $\frac{1}{3}$ ait été usité quelque part, je ne puis croire qu'il l'ait été dès l'époque de Polybe et surtout d'Ératosthène; car nous allons voir que le *mille philétérien* avait une valeur différente. Je ne puis donc croire que Polybe et Ératosthène aient parlé de ce mille de 8 stades et $\frac{1}{3}$. Je ne puis croire non plus que Polybe, Achéen, ait confondu le stade philétérien avec le stade grec, ni que Polybe et Ératosthène aient confondu un mille de 5000 pieds *philétériens* avec le mille romain.

(1) VII, p. 322-323.

(2) Chez Harménopule, *Manuel de droit*, II, tit. 4, p. 118 du *Supplementum juris civilis* de Meermann (La Haye, 1780, in-folio).

(3) P. 49-50, note 3 de la p. 49 du Mémoire posthume de M. Letronne.

(4) Nous rencontrerons tout à l'heure un calcul byzantin où figure un mille de 6000 pieds romains, et par conséquent de 5000 pieds philétériens, formant 7 stades 1/2 de 800 pieds romains chacun. Mais nous verrons que même à cette époque c'étaient là tout au plus des mesures propres à quelques localités, si toutefois ce n'était pas plutôt le résultat d'un calcul arbitraire.

Il vaut mieux admettre, avec Dodwell (1), que Strabon et Julien d'Ascalon ont mal compris Polybe et Ératosthène. Ces deux derniers auteurs avaient pu dire avec verité, d'une part, que 8 stades font 4800 pieds, et d'autre part, qu'un mille romain fait 5000 pieds. Mais ils sous-entendaient sans doute que les 4800 pieds des 8 stades étaient des pieds grecs, et que les 5000 pieds du mille étaient des pieds romains. Ce serait en identifiant faussement ces deux espèces de pieds qu'on trouverait 8 stades grecs et ⅓ pour le mille romain.

Du reste, s'il n'y avait pas là, comme je le crois, un malentendu de Strabon et de Julien d'Ascalon, il y aurait, de la part d'Ératosthène et de Polybe, soit une évaluation exacte d'un mille de 5000 pieds philétériens en stades philétériens, soit une fausse évaluation du mille romain en stades grecs, mais nullement la définition d'un stade particulier contenu 8 fois et ⅓ dans le mille romain. C'est pourtant ce dernier stade que Gossellin (2) a tiré du texte de Strabon, afin de l'identifier avec son ***stade du dolique syrien***, dont nous verrons tout à l'heure la curieuse histoire.

Après avoir rejeté ce stade imaginaire de 8 et ⅓ au mille romain, je me garderai bien de nier, avec Dodwell (3) et avec Ideler (4), l'existence d'un certain stade contenu seulement 7 fois et ½ dans un certain mille. Car, ainsi qu'on peut le voir dans plusieurs fragments sur les mesures recueillis et expliqués par M. Letronne (5), ce stade très-réel est précisément le ***stade philétérien***, usité en Égypte et en Asie, dans les possessions des successeurs d'Alexandre, et conservé dans ces mêmes contrées sous la domination romaine; et ce mille, très-réel aussi, est le ***mille philétérien*** de 1000 xylons, équivalant à 4500 pieds philétériens ou à 5400 pieds romains, de telle sorte que, le pied philétérien étant au pied romain comme 6 est à 5, le mille philétérien était les $\frac{27}{25}$ du mille romain. L'emploi de ce mille philétérien (μίλιον) en Égypte est antérieur à la conquête des Romains, et doit son introduction à une imitation grecque des

(1) Dans les *Geographi græci minores* d'Hudson, Introduction au *Périple anonyme du Pont-Euxin*, §§ 4 et 5.

(2) Institut, Académie des inscriptions, t. VI, p. 63-64.

(3) Introduction au *Périple anonyme du Pont-Euxin*, § 5.

(4) *Ueber die Længen-und Flæchenmaasse*, IIe partie, IIe section.

(5) Mémoire posthume, p. 48-49, p. 50 en note, p. 64, p. 66, p. 70 en note, et p. 104-109. Pline, VI, 26 (30), t. I, p. 445 de Sillig, dit que le pied babylonien était plus grand de 3 doigts que le pied romain. Or, le pied était de 16 doigts, et le pied philétérien était égal au pied babylonien. Ainsi, d'après Pline, le pied romain était au pied philétérien comme 16 est à 19. Il aurait dû dire comme 5 est à 6. Mais il ne pouvait donner plus approximativement la différence *en doigts entiers*.

bornes milliaires romaines (1). L'usage de ce mille s'est conservé depuis en Orient. En effet, outre les auteurs des fragments sur les mesures faussement attribuées à Héron (2), à Didyme (3) et à saint Épiphane (4), beaucoup d'écrivains grecs d'Orient, par exemple les auteurs des deux *Périples* anonymes du Pont-Euxin (5), Julien d'Ascalon (6), Basile de Séleucie (7), Macarius (8), le faux Agathémère (9), le scoliaste de Lucien (10), Léon le tacticien (11), Constantin Porphyrogennète (12) et les lexicographes Photius et Zonaras (13), comptent 7 stades et ½ pour un mille (μίλιον). Pour tous ces auteurs, le stade est de 600 pieds, et le mille est de 4500 pieds. Pour ceux de ces auteurs qui sont asiatiques, ces pieds sont des pieds philétériens. Pour les auteurs byzantins seulement, tels que les empereurs Léon et Constantin, ce sont des pieds romains.

En effet, Julien d'Ascalon dit que le mille contient 750 *orgyes géométriques* ou 840 *orgyes communes*, et que ces dernières sont aux premières comme 100 est à 112. Ces grandes *orgyes*, qu'il nomme

(1) Voy. M. Letronne, Mémoire posthume, p. 230-233. Cependant M. Letronne n'avait pas le droit de conclure d'un texte de Pline cité par lui (p. 213), qu'Artémidore avait employé le mot μίλιον. Car Pline traduit partout les mesures grecques en milles romains, et Agathémère (1, 4 et 5), là où il suit Artémidore, n'emploie que les stades. Mais le mot μιλιάριον, désignant un vase de la forme des bornes milliaires, se trouve dans Héron l'Ancien. Voy. mon *Mémoire sur Héron*, p. 26. La mesure de 1000 xylons fut nommée μίλιον, parce qu'elle était peu différente du mille romain : elle en était les $\frac{24}{25}$.

(2) Mémoire de M. Letronne, ll. cc.

(3) Éd. de Mgr Angelo Mai, à la suite des *Iliadis fragmenta antiquissima*, p. 153-155. Comp. mon *Mémoire sur Héron*, p. 188-192.

(4) Dans les *Varia sacra* du P. Lemoyne, t. II, p. 499-503. L'auteur dit d'abord que le mille est de 7 stades, et suivant d'autres de 7 stades et 1/2 ; mais ensuite il dit que 30 stades font 4 milles, et que les relais de poste sont de 6 milles, qui font 45 stades.

(5) 1er périple, p. 100-126 ; 2e périple, p. 158-208 de l'éd. d'Hoffmann (ou bien volumes I et III de la collection d'Hudson).

(6) Dans Harménopule, l. c.

(7) P. 373, l. 4-8, éd. de 1596, in-folio.

(8) *Homélie* XXVII.

(9) *Exposition abrégée de la géographie*, II, 13-14, p. 369-378, à la suite des *Périples du Pont-Euxin*, éd. d'Hoffmann (Leipzig, 1842, in-8°), ou bien t. II, p. 54-61 de la collection d'Hudson. Nous reviendrons plus loin (§ IV, en note) sur cette compilation en deux livres, dans laquelle il faut distinguer trois parties. C'est dans la dernière seulement que l'on compte 7 stades 1/2 au mille.

(10) *Icaroménippe*, § 1, t. II, p. 751, éd. de Reitz.

(11) *Tactique*, XVII, 89, et dans les *Varia sacra* du P. Lemoyne, t. II, p. 501.

(12) Voy. le fragment publié à la page 387 de mon *Mémoire sur Héron*.

(13) Au mot στάδιον.

géométriques, sont les orgyes philétériennes. Quant aux orgyes plus petites dans le rapport de 100 à 112 ou de 25 à 28, ce sont probablement des orgyes grecques altérées par quelque usage local (1), ou bien estimées par notre auteur avec peu d'exactitude (2).

Quant aux Byzantins, ils conservèrent les rapports mutuels des mesures philétériennes, si ce n'est qu'ils y introduisirent une coudée de deux pieds, sans abolir pourtant entièrement l'usage de la coudée d'un pied et demi; mais ils changèrent le module de toutes ces mesures en adoptant pour unité le pied romain (3). C'est pourquoi Constantin Porphyrogennète, cité plus haut, ne parle que d'une seule espèce d'orgye, contenue 750 fois dans le mille. Cette orgye est de 6 pieds romains, et ce mille n'est ni le mille romain de 5000 pieds romains, ni le mille philétérien de 4500 pieds philétériens, mais le mille byzantin de 4500 pieds romains (4), formant 7 stades et ½ de 600 pieds romains chacun, et par conséquent de 300 coudées byzantines seulement.

Pourtant, dans une petite *Mesure du Pont-Euxin* (5) écrite à l'époque du Bas-Empire, on lit que le stade est de 800 pieds et le mille de 6000 pieds. Ce mille de 6000 pieds serait de 5000 pieds philétériens valant 6000 pieds romains. Quant au stade de 800 pieds romains, contenu 7 fois et ½ dans ce mille, il pourrait avoir été formé de 400 coudées byzantines de deux pieds, de même que l'ancien stade grec et le stade philétérien étaient formés de 400 coudées d'un pied et demi. Mais nous venons de voir que bien certainement le stade officiel de l'empire byzantin n'était que de 300 coudées byzantines de deux pieds. Le stade de 800 pieds reste donc suspect d'être le produit d'un calcul arbitraire, à moins qu'il ne fût une mesure admise dans quelques contrées seulement de l'empire d'Orient.

Mais revenons au mille et au stade philétériens. J'avoue que les

(1) Remarquons aussi que Julien d'Ascalon nomme βῆμα une mesure de 3 pieds, égale à la moitié de l'*orgye* qu'il nomme *géométrique*.

(2) Le rapport entre le pied grec et le pied philétérien était, comme nous l'avons vu, celui de 125 à 144; rapport notablement différent de celui de 100 à 112.

(3) Voy. M. Letronne, Mémoire posthume, p. 250-261, et p. 264-274.

(4) En effet, Héron le Jeune, contemporain de Constantin Porphyrogennète, dit que le pied cube d'eau pèse 8 livres *italiques*, ce qui veut dire 8 livres *romaines*. Voy. mon *Mémoire sur Héron*, p. 279. Or, c'est là précisément le poids du pied cube romain d'eau de pluie. Le pied employé à Constantinople, au Xe siècle, était donc bien le pied romain.

(5) A la suite des *Périples du Pont-Euxin*, p. 221-225, éd. d'Hoffmann. Leipzig, 1842, in-8°.

écrivains nés dans les pays où le système philétérien était en usage ont pu se tromper quelquefois, en supposant que le stade grec ordinaire devait être compris de même 7 fois et demi dans le mille romain. Une erreur de ce genre paraît avoir été commise, au commencement du III[e] siècle, par le Bithynien Dion Cassius (1) : il attribue à la juridiction du préfet de Rome un rayon de 750 stades seulement, tandis que, suivant le *Digeste* (2), ce rayon était de 100 milles romains, c'est-à-dire de 800 stades ordinaires.

Je ne nierai pas non plus l'existence d'un certain stade contenu 7 fois dans un certain mille, suivant une évaluation byzantine que l'on trouve chez Procope (3), dans l'opuscule sur les mesures attribué à saint Épiphane (4), chez Hésychius et Suidas (5), dans le scoliaste de Lucien (6) et dans quelques textes inédits du moyen âge (7). Ce stade est encore le stade philétérien ; mais c'est au mille romain qu'il est comparé. En effet, 600 pieds philétériens font 720 pieds romains, et par conséquent 7 stades philétériens ou 4200 pieds philétériens font un mille de 5000 pieds romains, avec un excédant de 40 pieds romains. Cet excédant, n'étant que de $\frac{1}{125}$ du mille, a pu être négligé par les écrivains dont nous parlons.

Il nous reste à examiner les textes relatifs au *dolique* et au prétendu *stade de* 10 *au mille*, et à dire quelques mots sur d'autres stades imaginaires.

Dans les jeux de la Grèce, le δίαυλος et l'ἱππικὸν étaient des courses l'une de 2 fois et l'autre de 4 fois la longueur du stade. C'étaient en même temps, à ce qu'il paraît, des mesures itinéraires de 2 et de 4 stades, mais peu usitées (8). Le δόλιχος, c'est-à-dire la *longue* course, était de 7 fois la longueur du stade (9). Pourtant on nommait

(1) LII, 21.

(2) Lib. I, tit. XII, § 4.

(3) *Guerre des Goths*, I, 11, où il faut lire que 19 milles font 133 stades, et non 113 stades.

(4) *Varia sacra* du P. Lemoyne, l. c.

(5) Au mot μίλιον.

(6) *Icaroménippe*, § 1, t. II, p. 751, éd. de Reitz.

(7) Voy. la nouvelle édition du *Thesaurus linguæ græcæ* d'Estienne, au mot μίλιον.

(8) Pour le δίαυλος, voy. les fragments sur les mesures, dans le Mémoire de M. Letronne, p. 49 et p. 66; saint Épiphane, l. c., et Tzetzès, *Chil.*, VI, 703, qui lui donne en outre le nom de καμπτήρ. Pour l'ἱππικόν, voy. Plutarque, *Solon*, c. XXIII, et le lexique d'Hésychius.

(9) Voy. le scoliaste d'Aristophane, *Nuées*, v. 28, scolie du manuscrit de Turin, p. 420, éd. Didot ; Tzetzès, *Chil.*, VI, 704-705 ; Suidas au mot Δόλιχα, et Zonaras au mot Δόλιχος. Chez ces deux lexicographes il faut lire ici ἑπταδρόμιον au lieu de ἱπποδρόμιον.

aussi *doliques* des courses de 12 et de 20 longueurs du stade (1). Or, nous venons de voir que 7 stades philétériens font un mille romain et un peu plus. Il est donc possible que quelques érudits aient remarqué qu'un mille romain équivaut à peu près à un δόλιχος de 7 longueurs d'un stade pareil à celui de Laodicée. C'est peut-être pour cela qu'ensuite quelques compilateurs ont rangé le dolique parmi les mesures itinéraires. On ne le trouve en cette qualité que dans la petite compilation métrologique attribuée à saint Épiphane et peut-être chez un ou deux scoliastes et chez Hésychius (2). A cela près, on ne trouve le *dolique* mentionné que pour les courses du stade et jamais pour la géographie. Quoi qu'il en soit, même en supposant que le mot δόλιχος ait été employé quelquefois comme nom d'une mesure itinéraire de 7, de 12 ou de 20 stades, il faudrait reconnaître l'origine grecque et non orientale de cette mesure née des courses de la Grèce, et surtout il ne faudrait pas inventer, avec Gossellin (3), un *dolique de* 10 *stades*, dont il n'est question chez aucun auteur ancien. Il faut encore moins, comme l'a fait Gossellin, *identifier les milles avec les doliques* (4), et prétendre que *les milles contenaient toujours* 10 *stades du système auquel ils appartenaient* (5).

Cette étrange assertion a contre elle les faits et le calcul. Car le nom de *mille* a désigné tantôt une mesure de 1000 xylons philétériens ou 4500 pieds philétériens, tantôt une mesure de 1000 pas ou de 5000 pieds. Or le stade était de 600 pieds. C'est pourquoi le mille philétérien était de 7 stades philétériens et demi. S'il y avait eu un mille olympique de 1000 xylons olympiques ou 4500 pieds olympiques, il aurait été de 7 stades olympiques et demi. S'il y avait eu un mille olympique de 1000 *pas doubles* ou 5000 pieds olympiques, il aurait été de 8 stades olympiques et un tiers; de même que, s'il y avait eu un stade romain de 600 pieds romains, le mille romain aurait été de 8 de ces stades et un tiers. Mais le stade adopté

(1) Pour l'évaluation à 12 stades, voy. saint Épiphane, l. c. Pour l'évaluation à 20 stades, voy. le scoliaste de Sophocle, *Électre*, v. 686; le scoliaste de Lucien, t. III, p. 493 de Reitz, où il faut lire κ' et non η'; et Suidas, au mot Δόλιχον, où il faut lire : ἔστι δὲ ὁ δ. κ' στάδια. Voy. la nouvelle édition du *Thesaurus linguæ græcæ*, au mot Δόλιχος. Tzetzès (*Chil.*, VI, 706) donne à une course de 24 longueurs du stade le nom de τέτρωρος.

(2) Voy. saint Épiphane dans les *Varia sacra* du P. Lemoyne, t. II, p. 499-503; les scoliastes cités sans indication précise par Gossellin (*Institut*, *Académie des inscriptions*, t. VI, p. 78), et Hésychius, au mot Δόλιχος, où il dit vaguement : μέτρον γῆς.

(3) *Institut*, *Académie des inscriptions*, t. VI, p. 62.

(4) *Ibidem*, p. 77-78.

(5) *Ibidem*, p. 54-64, et p. 73-87, surtout p. 73-74.

par les Romains fut le stade grec, contenu environ 8 fois dans leur mille. Pour trouver dans l'antiquité un stade compris 10 fois dans un mille, il faut comparer le stade byzantin de 600 pieds romains avec le mille, fort suspect comme nous l'avons vu, de 5000 pieds philétériens ou 6000 pieds romains. Mais ce stade de l'époque byzantine, formé en substituant le pied romain au pied grec dans le stade grec, et ce mille, formé en substituant le pied philétérien au pied romain dans le mille romain, sont évidemment bien éloignés d'*appartenir à un même système* primitif.

C'est donc au mépris des faits les mieux établis, que Gossellin a posé son principe arbitraire, d'après lequel *les milles auraient toujours contenu* 10 *stades du système auquel ils appartenaient*. Une fois ce faux principe admis, il était facile à Gossellin d'en tirer une variété merveilleuse de stades et de milles. Pour avoir le droit de rejeter en masse tous ces stades nés d'un jeu arithmétique des savants modernes, il suffit d'en avoir montré, comme je viens de le faire, l'origine illégitime. J'ajouterai cependant quelques mots sur deux de ces stades imaginaires, parce qu'on a prétendu pouvoir citer en leur faveur quelques textes anciens : ce sont le *stade italique de* 10 *au mille romain*, et le *stade du dolique syrien*.

Les distances marquées par Strabon entre divers points de l'Italie en stades grecs de 8 au mille romain sont généralement assez près de l'exactitude; mais il y en a une qui fait exception : pour la distance d'Aricie à Rome, Strabon (1) donne 160 stades, tandis que suivant les *Itinéraires anciens* (2), il y a 16 milles seulement. Bien que partout Strabon compte 8 stades par mille, Gossellin veut qu'ici, par exception et sans en prévenir, Strabon ait employé un stade de 10 au mille romain, et Gossellin donne à ce *stade* le nom d'*italique*. Il me paraît plus simple d'avouer que Strabon a commis une erreur. Il est vrai qu'en faveur du stade de 10 au mille on peut citer deux autorités, savoir, un scoliaste du moyen âge (3) et l'auteur d'un *Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem* (4). Ce pèlerin bordelais du IVe siècle de notre ère ne connaissait probablement pas bien le stade grec. Quant au scoliaste, qui se refère vaguement à des auteurs antérieurs, il pouvait avoir lu quelque part une comparaison entre le stade byzantin de 600 pieds romains et le mille

(1) V, p. 239 c.

(2) *Itinéraire d'Antonin*, p. 107, et *Itinéraire de Jérusalem*, p. 612, éd. de Wesseling.

(3) Le scoliaste de Lucien, *Icaroménippe*, § 1, t. II, p. 751, éd. de Reitz.

(4) P. 600, éd. de Wesseling.

de 6000 pieds romains, mille qui, du reste, n'a probablement existé que pour quelques calculateurs. Voilà cependant sur quelles autorités Gossellin a fondé l'invention de son *stade italique* de 10 au mille romain et de 720 au degré. Mais ce qui est plus audacieux, c'est d'avoir élevé sur ces deux mêmes textes de nulle valeur, malgré les faits et les témoignages unanimes de l'antiquité, cette assertion générale, que tout stade, quel qu'il fût, était compris dix fois dans le mille correspondant.

Par un tour d'adresse non moins audacieux, Gossellin (1) a transporté en Syrie son *stade italique* de 720 au degré, pour en tirer un nouveau stade. Dans la compilation métrologique attribuée à saint Épiphane (2), il est question d'un dolique de 12 stades. Gossellin décide arbitrairement que les 12 stades compris dans ce *dolique syrien* de saint Épiphane doivent être 12 *stades italiques* de 720 au degré. Ensuite, en vertu de son faux principe, d'après lequel tout mille comprend 10 fois le stade correspondant, et en vertu de sa fausse supposition, d'après laquelle les doliques seraient des milles, Gossellin divise par 10 ces 12 *stades italiques de Syrie !* et le tour est joué : voilà le *stade du dolique syrien*, le stade de 625 au degré.

Ayant à sa disposition des moyens si faciles de multiplier à volonté les milles et les stades, je m'étonne que Gossellin n'en ait pas formé tout de suite quelques centaines.

En résumé, nous avons trouvé deux milles réellement employés dans l'antiquité grecque et romaine, savoir : le mille romain de 1000 pas ou 5000 pieds romains, et le mille philétérien de 1000 xylons ou 3000 coudées philétériennes, et par conséquent de 7 stades philétériens et $\frac{1}{2}$, c'est-à-dire de 4500 pieds philétériens ou de 5400 pieds romains. En outre, nous avons trouvé un mille byzantin composé avec le pied romain comme le mille philétérien l'est avec le pied philétérien, c'est-à-dire un mille byzantin de 4500 pieds romains, divisé en 7 stades et $\frac{1}{2}$ de 600 pieds romains. Enfin, nous avons trouvé de plus un autre mille byzantin, mais fort suspect de n'avoir existé que pour certains calculateurs, savoir, un mille de 5000 pieds philétériens ou de 6000 pieds romains. De même nous avons trouvé deux stades réellement employés dans l'antiquité grecque et romaine, savoir : le stade grec de 400 coudées grecques dites olympiques ou 600 pieds grecs, stade contenu 8 fois environ

(1) *Institut, Académie des inscriptions*, t. VI, p. 62.

(2) *Varia sacra* du P. Lemoyne, t. II, p. 499-503.

dans le mille romain ; et le stade philétérien de 400 coudées philétériennes égales aux coudées royales des Orientaux, ou de 600 pieds philétériens. Ce stade des successeurs d'Alexandre était plus fort que le stade grec dit olympique dans le rapport de 144 à 125 environ. En outre, nous avons trouvé un stade byzantin de 600 pieds romains, stade contenu 7 fois et $\frac{1}{2}$ dans le mille byzantin de 4500 pieds romains. Enfin, nous avons trouvé de plus un autre stade byzantin de 800 pieds romains, stade contenu 7 fois et $\frac{1}{2}$ dans un mille de 6000 pieds romains. Mais, si ce mille nous a paru suspect d'être le résultat d'un calcul arbitraire, le même soupçon s'applique plus fortement au stade de 800 pieds. Quoi qu'il en soit, ce mille et ce stade appartiendraient exclusivement à l'époque byzantine, qui est aussi celle du mille de 4500 pieds romains et du stade de 600 pieds romains.

Maintenant jetons un coup d'œil sur la liste des stades et des milles de Gossellin (1). Ni le stade philétérien de 211 mètres environ, ni le mille philétérien de 1582^{m},5 environ, ni le stade byzantin de 600 pieds romains ou 176^{m},7 environ, ni le mille byzantin de 4500 pieds romains ou 1325^{m},25 environ, ni le stade byzantin fort suspect de 800 pieds romains ou 235^{m},6 environ, ni le mille byzantin, fort suspect aussi, de 6000 pieds romains ou environ 1767 mètres, ne se trouvent sur cette liste. Le stade grec dit olympique de 184^{m},8 environ s'y trouve évalué inexactement à 185^{m},185. Le mille romain de 1472^{m},5 environ s'y trouve évalué non moins inexactement à 1481^{m},481. Ces fausses évaluations ont été nécessaires pour rattacher ces deux mesures itinéraires réelles à une mesure prétendue du globe terrestre, exécutée, dit-on, avec exactitude avant les temps historiques. Tous les huit ou neuf autres milles et tous les huit ou neuf autres stades de Gossellin, rattachés de même à cette mesure imaginaire de la circonférence du globe, sont des inventions purement modernes, dont il n'y a aucune trace dans l'antiquité.

Il y a ici une autre remarque importante à faire : c'est qu'il n'y a pas un seul auteur ancien où les stades soient désignés comme des mesures égyptiennes ou asiatiques. Le stade philétérien lui-même n'est qu'une modification du stade grec, modification amenée par la substitution de la coudée royale des Orientaux à la coudée grecque, qui, je l'avoue, était elle-même probablement d'origine orientale. Mais le pied et le stade de 600 pieds sont des mesures grecques d'origine. Seulement Phidon d'Argos fixa la va-

(1) *Institut*, *Académie des inscriptions*, t. VI, p. 158-159.

leur du pied aux $\frac{2}{3}$ de la petite coudée babylonienne, et les successeurs d'Alexandre élevèrent cette même valeur aux $\frac{2}{3}$ de la grande coudée babylonienne dite *coudée royale*. Rien n'indique que les Asiatiques ou les Égyptiens aient eu, avant l'époque d'Alexandre, une mesure itinéraire usuelle de 400 coudées ordinaires ou royales, c'est-à-dire l'équivalent du stade grec ou du stade philétérien. Du reste, c'est une question que je traiterai bientôt d'une manière plus étendue.

L'étude de la métrologie ancienne vient de nous fournir des données contraires à l'hypothèse de la multiplicité des stades, telle qu'elle a été imaginée par les modernes, qui s'en sont servis pour trouver vraies toutes les mesures de la Terre exprimées en stades par les Grecs, et pour trouver vraies aussi toutes les distances géographiques que les anciens ont exprimées en stades ou en milles, ou qu'ils ont traduites en degrés. En faveur de cette hypothèse, on a cité pourtant quelques textes, mais qui ne l'appuient nullement, ainsi que je vais le montrer. M. Walckenaër (1) est l'auteur le plus récent qui ait fait valoir ces textes : il les a tous énumérés; c'est chez lui que j'en prendrai l'indication.

1° Dans les fragments grecs sur les mesures de longueur, on trouve un stade dit ptolémaïque ou philétérien, qui n'est pas le stade olympique. — C'est vrai; nous venons de constater l'existence du stade philétérien et d'en montrer l'origine. C'est nous qui sommes en droit de demander à Gossellin et à ses disciples pourquoi ce stade ne figure pas sur leurs listes, où il y en a tant d'autres. C'est que ce stade réel ne servait pas leurs hypothèses.

2° Hérodote (2) mentionne une *coudée de Samos*, égale à la coudée égyptienne. Le stade correspondant à cette coudée devait donc différer du stade olympique. — Oui; s'il y avait eu un stade correspondant à la coudée de Samos, ce stade aurait été précisément le stade philétérien. Car la coudée égyptienne était à peu près égale à la coudée royale babylonienne, qui était elle-même égale à la coudée philétérienne (3). Mais les Samiens avaient-ils, dès le temps d'Hérodote, à titre de mesure itinéraire, un stade de 400 coudées *samiennes?* Rien ne le prouve. Au surplus, peu importerait que l'innovation établie à Pergame par Philétère et adoptée ensuite par les Ptolémées et par les Sélencides remontât, à Samos, jusqu'avant le

(1) *Géographie des Gaules*, t. III, *Introduction à l'analyse géographique des itinéraires anciens pour les Gaules*, p. LXIV-LXV.

(2) II, 168.

(3) Voy. M. Bœckh, *Metrologische Untersuchungen*, p. 210-228.

temps d'Hérodote. Je le répète, les disciples de Gossellin ne peuvent pas nous opposer le stade philétérien, qui n'a rien de commun avec leurs hypothèses.

3° Le stade où se font les courses d'Olympie, dit Plutarque cité par Aulu-Gelle (1), avait été mesuré par Hercule, qui lui avait donné 600 fois la longueur de son pied. Les autres stades destinés aux courses de la Grèce avaient de même 600 pieds de long, mais ils étaient tous plus courts *d'une petite quantité* (*aliquantulum*), parce qu'ils avaient été mesurés avec des pieds un peu plus petits que celui d'Hercule; et, comparant la longueur de l'arène d'Olympie à celle des autres arènes, Pythagore en concluait dans quelle proportion la taille d'Hercule surpassait la taille moyenne des hommes. — Ce témoignage de Plutarque est parfaitement clair, et il est bien évident qu'il n'y est nullement question de la diversité des *stades en tant que mesures itinéraires* : ce qu'il nous apprend, c'est qu'à l'époque de Pythagore, toutes les autres arènes de la Grèce étaient légèrement plus courtes que celle d'Olympie, type de la nouvelle mesure itinéraire. A l'époque de Pythagore, ni l'arène athénienne, longue de 600 pieds olympiques, établie par l'orateur Lycurgue, ni l'arène de Laodicée, longue de 600 pieds philétériens, n'existaient encore.

4° Maintenant écoutons Censorin (2). Pour le coup, voilà un auteur suivant lequel il y a plusieurs stades en tant que mesures itinéraires. Après avoir parlé des distances des planètes à la Terre suivant Pythagore, Censorin se demande en quel stade il les a exprimées. Car il y a plusieurs stades, parmi lesquels Censorin cite en première ligne le *stade italique* de 625 pieds, ensuite le *stade olympique* de 600 pieds, et enfin le *stade pythique* de 1000 pieds. Voilà donc un texte en faveur de la multiplicité des stades. — Oui; mais malheureusement, dans ce texte, il y a autant d'erreurs palpables que de mots. Le stade olympique était de 600 pieds grecs, qui, en Italie, donnaient 625 pieds romains. Le stade italique de Censorin est donc tout simplement l'évaluation du stade grec en pieds romains. Quant à la différence entre le stade olympique et le stade pythique, Plutarque vient de nous apprendre que c'était une *petite différence entre les longueurs de deux arènes*, et non une *différence considérable entre deux mesures itinéraires*, et que l'arène pythique, au lieu d'être de 1000 pieds, était *légèrement plus courte que*

(1) *Nuits attiques*, I, 1.
(2) *De die natali*, c. XIII, p. 59-60 d'Havercamp.

l'arène olympique. En effet, des mesures modernes ont constaté que l'arène de Delphes était un peu plus courte que l'arène d'Athènes (1), dans laquelle la partie à parcourir était probablement de la même longueur qu'à Olympie (2). En présence de ces erreurs de Censorin, qu'ont fait les inventeurs d'hypothèses? Les uns, avec d'Anville (3) et Barbié du Bocage (4), ont réduit le stade pythique à 500 pieds, et en faveur de ce stade pythique de 500 pieds, quelles autorités ont-ils citées? une seule, celle de Censorin, qui le fait de 1000 pieds! Les autres, avec Gossellin (5), affirment que Censorin *aurait dû* s'exprimer ainsi : « Le stade employé par Pythagore est celui qui contient 600 pieds du stade olympique de 600 au degré, 625 pieds du stade italique de 625 au degré, et 1000 pieds du stade pythique de 1000 au degré. » En d'autres termes, Censorin *aurait dû* imaginer les hypothèses de Gossellin, afin que ces hypothèses pussent s'appuyer sur un texte. Mais, comme Censorin ne l'a pas fait, Gossellin est obligé de prendre la parole à sa place, pour lui faire dire toute autre chose que ce qu'il avait dit. Cependant c'est encore en vain; car, après avoir attribué audacieusement à Censorin son stade pythique de 1000 au degré et son stade de 625 au degré, Gossellin est pourtant forcé d'avouer que même ainsi Censorin n'aurait pas encore dit ce qu'il fallait dire; car il donnerait au stade de 625 au degré le nom d'*italique*, tandis que, suivant Gossellin, le stade contenu 625 fois dans le degré est le *stade du dolique syrien*, sur lequel je crois en avoir dit assez.

5° Pline (6), d'accord en cela avec beaucoup d'autres témoignages anciens, dit que les erreurs et les contradictions des auteurs sur les distances géographiques prises dans l'ancien empire des Perses, s'expliquent en partie par ce fait, que les Perses eux-mêmes assignaient diverses longueurs à leurs schœnes et à leurs parasanges. D'où M. Walckenaër conjecture qu'il devait y avoir la même diversité dans les stades des Grecs. Mais Pline (7), au contraire, assigne invariablement au stade grec une valeur de $\frac{1}{8}$ du mille romain. Ainsi, quand les auteurs anciens nous donnent divers nombres de

(1) Voy. Ideler, *Ueber die Længen-und Flæchenmaasse*, IIe partie, IIe section.
(2) Voy. ce que j'ai dit plus haut sur ce point.
(3) *Mesures itinéraires*.
(4) *Éclaircissements critiques sur les cartes de l'ancienne Grèce, pour le voyage d'Anacharsis*.
(5) *Institut*, *Académie des inscriptions*, t. VI, p. 58-60.
(6) VI, 26 (30), t. I, p. 446 de Sillig.
(7) II, 23 (21) et 108 (112), t. I, p. 130 et 205 de Sillig.

stades, tant pour le schœne que pour la parasange, il ne faut point, comme l'a fait M. Letronne (1), voir là autant de stades différents qu'il y a d'évaluations. Ce sont bien réellement les valeurs du schœne et de la parasange qui varient, comme Pline et d'autres auteurs l'attestent, et non les valeurs du stade. Je me servirai plus tard de ce texte de Pline, que M. Walckenaër aurait dû se garder de citer en faveur des stades hypothétiques de Gossellin.

6° Dans un autre texte de Pline (2), que M. Walckenaër a tronqué en le citant et que M. Ajasson de Grandsagne a traduit à contresens (3), M. Walckenaër a cru voir que des pas de différents modules étaient employés pour mesurer les distances itinéraires. Il en conclut qu'à ces pas divers devaient correspondre différents milles et différents stades. En réalité, Pline dit que la longueur assignée par Agrippa à la Bétique a cessé d'être vraie, parce que cette province a cessé de s'étendre jusqu'à Carthagène; que beaucoup d'erreurs dans le calcul des dimensions des contrées s'expliquent par une cause semblable, parce que tantôt les limites des provinces ont changé, tantôt *les distances itinéraires ont été estimées à un nombre de pas trop grand ou trop petit* (alibi mutato provinciarum modo, alibi *itinerum auctis aut diminutis passibus*) (4); il ajoute que les envahissements ou bien au contraire les atterrissements de la mer et des fleuves changent les configurations des lieux, et que l'on part souvent de points différents, ou bien qu'on suit un autre itinéraire; et *voilà*, dit Pline, *pourquoi jamais deux auteurs ne s'accordent*. En signalant ce désaccord perpétuel des géographes anciens, Pline en dit les vraies causes. Ce sont, d'une part, les changements physiques et politiques, d'autre part, les erreurs trop réelles que l'on commettait quelquefois en plus ou en moins sur le nombre des pas, et par conséquent aussi sur le nombre des stades compris dans une certaine ligne itinéraire; à ces causes, Pline a ajouté, dans un passage cité plus haut, la diversité des longueurs des schœnes et des parasanges dans les renseignements empruntés aux peuples orientaux; parmi ces mêmes causes, ni ici ni ailleurs, Pline ne compte la diversité des stades. Ce texte de Pline, que j'aurai bientôt l'occasion d'invoquer, est une transition toute naturelle pour

(1) Mémoire posthume, p. 110 et p. 134-182.

(2) III, 2 (3), t. I, p. 214-215 de Sillig.

(3) Dans la *Bibliothèque latine-française* de M. Panckoucke, t. III, p. 17 de Pline.

(4) Ces mots, mal compris par M. Ajasson de Grandsagne et par M. Walckenaër, ont été bien traduits par M. Littré, t. I, p. 156 du Pline latin-français de la collection de M. Nisard.

arriver au second des deux ordres de faits que j'ai promis d'examiner, c'est-à-dire aux faits qui concernent l'histoire de la géographie mathématique des anciens.

Mais auparavant il est bon de récapituler ici les principaux résultats de la discussion qui précède.

1° Le stade est une mesure grecque de 600 pieds, qui avait pour type l'arène des courses d'Olympie. Nous n'avons trouvé chez les auteurs grecs et latins aucune trace de stades usités en Égypte ou en Asie avant l'époque d'Alexandre. Du reste, c'est là une question sur laquelle je reviendrai plus loin.

2° Le stade fut toujours de 600 pieds, au moins jusqu'à l'époque byzantine. La valeur du pied grec a été fixée au IXe siècle avant notre ère : elle a été faite égale à $0^{m},308$ environ, c'est-à-dire aux $\frac{2}{3}$ de la *petite coudée babylonienne ;* ce qui a donné pour le stade environ $184^{m},8$. Ce stade est resté seul en usage, jusqu'à l'époque byzantine exclusivement, dans tous les pays de langue grecque en Europe.

3° Les Romains eurent, depuis le roi Servius, un pied un peu inférieur à $\frac{24}{25}$ du pied grec. Leur mesure nationale de 1000 pas ou 5000 pieds romains valait très-près de 8 stades grecs.

4° A Pergame d'abord et plus tard en Égypte et en Assyrie, les souverains grecs, dans l'usage officiel, adoptèrent pour le pied une valeur de $0^{m},3517$ environ, égale aux $\frac{2}{3}$ de la *grande coudée babylonienne*, et ils eurent ainsi un stade, dit *philétérien* ou *ptolémaïque*, de 211 mètres environ : ce stade était égal à peu près à $\frac{7}{6}$ du stade grec. Il se conserva dans les mêmes contrées sous la domination romaine.

5° Dès avant cette domination, les rois grecs d'Égypte, probablement à l'exemple des rois de Pergame, donnèrent le nom de *mille* (μίλιον) à une mesure de 4500 pieds philétériens, égale à $\frac{27}{25}$ du mille romain.

6° Cependant les Grecs d'Égypte et vraisemblablement aussi les Grecs d'Asie conservèrent, en dehors de l'usage officiel, les anciennes mesures grecques.

7° C'est par suite d'erreurs grossières et palpables, que Censorin, seul entre tous les anciens, a distingué, en tant que mesures itinéraires, un stade olympique, un stade italique et un stade pythique.

8° Avant l'époque byzantine, il n'y a nulle trace de stades autres que le stade grec ordinaire et le stade philétérien, ni de milles autres que le mille romain et le mille philétérien. Aucun auteur an-

cien ne signale la confusion de ces deux stades et de ces deux milles comme une cause d'erreurs commises par les géographes de l'antiquité. Cependant une méprise de Dion Cassius paraît devoir s'expliquer ainsi.

J'examinerai bientôt si, dans leurs ouvrages scientifiques, les savants grecs d'Égypte et d'Asie ont employé le stade grec ordinaire, ou bien le stade philétérien. C'est là une question importante que je me garderai bien de négliger.

9° Les Byzantins ont établi un stade, mesure itinéraire de 600 pieds romains, et un mille de 4500 pieds romains. Cependant il paraît qu'ils gardèrent, au moins jusqu'à l'époque de Procope, c'est-à-dire de Justinien, l'emploi du mille romain de 5000 pieds romains, et du stade philétérien, contenu un peu moins de 7 fois dans ce mille. Je doute qu'il ait existé concurremment, dans quelques contrées de l'empire d'Orient, un mille de 6000 pieds et un stade de 800 pieds romains. D'ailleurs les mesures du Bas-Empire n'ont aucune importance pour l'étude des géographes antérieurs à l'époque byzantine; et si j'en ai parlé, c'est de peur que cette omission ne pût m'être opposée à titre d'objection.

10° Quelques critiques allemands ont eu le tort de prétendre qu'il n'y avait jamais eu qu'un seul stade comme mesure itinéraire. Gossellin a partagé avec eux le tort d'avoir négligé le stade philétérien et le mille philétérien. Il a donné une évaluation inexacte du stade grec olympique et du mille romain, afin de pouvoir les rattacher à une mesure exacte du globe terrestre, exécutée, suivant lui, avant les temps historiques. Tous les autres stades de Gossellin, au nombre de huit ou neuf, et tous ses autres milles, également au nombre de huit ou neuf, stades et milles imaginaires qui faussent et encombrent mal à propos la géographie ancienne dans presque tous les ouvrages français sur cette science, tous ces stades et tous ces milles, dis-je, ont été entièrement inconnus à l'antiquité.

Maintenant que nous savons quelles ont été les mesures itinéraires réellement usitées chez les Grecs et les Romains, nous pouvons examiner leur géographie mathématique et leurs mesures du globe terrestre. Nous verrons que cette nouvelle étude ne nous apportera aucun motif valable, soit d'accepter la multiplicité des stades, telle qu'elle a été admise par Malte-Brun et par M. Walckenaër, aussi bien que par Fréret, d'Anville, Bailly, Gossellin et leurs disciples, soit de supposer qu'avant les temps historiques il ait existé une mesure exacte de la terre, origine prétendue de tous ces *stades* et de tous ces *milles* dits *astronomiques*.

IV.

Les Grecs, du temps d'Homère (1), se représentaient la terre comme une surface plane, dont la Grèce occupait à peu près le milieu : cette surface divisait l'univers en deux hémisphères, l'un supérieur, le ciel, et l'autre inférieur, le Tartare, situé au-dessous de l'épaisseur de la terre. Pour eux, la *mer* était exclusivement la Méditerranée ; la terre qui bordait cette mer était elle-même entourée par l'Océan, *fleuve* profond, rapide et rentrant sur lui-même, mais dont la traversée n'était pas bien longue. Le soleil, la lune et les étoiles sortaient de l'Océan à l'orient et s'y replongeaient à l'occident. Au delà de l'Océan, l'on n'avait plus la lumière du soleil : là étaient les limites où se confondaient le ciel, la terre et le Tartare; là aussi, du moins à l'ouest, était le séjour des morts. La surface de la terre n'était pas parfaitement circulaire : depuis la rive de l'Océan vers l'orient jusqu'à la Grèce, il y avait à peine quatre fois la distance de la Grèce aux côtes de l'Asie Mineure, et depuis la Grèce jusqu'à la rive de l'Océan vers l'occident, il y avait à peu près la même distance; mais vers le nord-ouest, à une distance plus grande d'un tiers que celle-là, se trouvait l'île Ogygie, *au centre de la mer*, et par conséquent bien loin encore du fleuve Océan.

Peu à peu, depuis l'époque d'Homère jusqu'à celle d'Alexandre le Grand (2), grâce aux rapports des Grecs avec les peuples étrangers, aux colonies des Grecs eux-mêmes, et aux relations de leurs voyageurs, l'horizon de la Grèce s'étendit : les bords de la Méditerranée se dessinèrent d'une manière plus complète et moins fantastique ; l'Asie se déploya à l'orient, l'Europe au nord et à l'ouest, la Libye au midi et à l'ouest. En outre, avec Pythagore et son école, on vit apparaître, non pas la doctrine de la *révolution annuelle de la terre autour du soleil*, comme on l'a prétendu en faussant la signification des témoignages anciens (3), mais la doctrine de la *sphé-*

(1) Je pourrais citer ici de nombreux textes de l'*Iliade* et surtout de l'*Odyssée*. Mais, pour abréger, je renvoie à l'excellent ouvrage de M. Vœlker (*Ueber Homerische Geographie und Weltkunde*. Hanovre, 1830, in-8), où ces textes sont indiqués et interprétés.

(2) Voy. la partie concernant l'histoire de la géographie ancienne dans les ouvrages de Gosselin, de Malte-Brun, de Mannert, d'Ukert et de Forbiger.

(3) Le pythagoricien Philolaüs proposa seulement un *mouvement diurne de la terre*

ricité de la terre : empruntée peut-être d'abord aux prêtres égyptiens, cette doctrine s'introduisit en Grèce, à l'usage seulement de quelques philosophes et de quelques savants. Pour ces esprits d'élite, la terre, en cessant d'être plane pour devenir sphérique, prit d'abord un rayon beaucoup trop grand. Platon (1), pendant toute sa vie, crut que la Méditerranée et toutes les terres connues qui l'entouraient n'étaient qu'une petite baie, parcelle imperceptible de la surface du globe : pour lui, tout l'ancien continent n'était qu'une petite île au sein du vaste Océan, entouré lui-même d'un continent immense, dont le niveau devait être, suivant Platon, incomparablement plus élevé que celui des terres connues. Ces opinions de Platon se retrouvent en partie chez Théopompe (2).

Mais dès l'époque de Platon, avec Hélicon de Cyzique, Eudoxe de Cnide, Callippe d'Athènes et d'autres savants, les mathématiques et l'astronomie, encore dans l'enfance, firent en Grèce des progrès déjà remarquables. En matière d'astronomie, Aristote (3) suit les doctrines d'Eudoxe et de Callippe. C'est probablement d'eux, et c'est certainement de mathématiciens grecs contemporains (4) qu'Aristote (5) parle, quand il dit : « Tous les mathématiciens qui *essayent* de calculer la grandeur de la circonférence de la terre, disent qu'elle est d'*environ* 400 000 stades. » Aristote invoque cette évaluation, pour prouver que la terre est non-seulement une sphère, mais une *petite* sphère, bien petite, en effet, par comparaison avec l'opinion de Platon. Pourtant cette évaluation est trop forte encore de près de moitié. Comment les mathématiciens contemporains d'Aristote y étaient-ils arrivés? Aristote lui-même indique que c'était là un simple *essai de calcul*, et il vient d'en faire connaître les données : c'était l'apparition de nouvelles étoiles au sud, et l'abaissement des étoiles du nord, quand on voyageait du

autour d'un feu central, qui n'était pas du tout le soleil : ce mouvement était destiné à expliquer la succession des jours et des nuits.

(1) Voy. le *Phédon*, p. 109-114, le *Timée*, p. 24 E-25 D, et le *Critias*.

(2) Dans Élien, *Histoires diverses*, III, 18.

(3) *Métaphysique*, Λ, 8, p. 1073-1074, éd. de Berlin.

(4) Aristote parle *au présent*. C'est donc mal à propos qu'Ideler (III° partie du Mémoire cité, *Académie des sciences de Berlin*, 1825, p. 173-174) a été tenté de songer ici à Anaximandre, à qui, d'ailleurs, on attribuait, non pas une *mesure de la circonférence de la terre*, mais une description et une carte des terres et des mers connues de son temps. Voy. Diogène de Laërce, II, 1, et Strabon, I, p. 7 B. D'après un vers d'Horace (*Odes*, I, 28, v, 1-3), on a cru pouvoir prêter aussi à Archytas une mesure de la terre. Mais le poëte latin me paraît désigner l'*Arénaire* d'Archimède, en l'attribuant par erreur à Archytas.

(5) *Du ciel*, II, 14, p. 297-298, éd. de Berlin.

nord au midi. On ne savait ni s'assurer qu'on allait du nord au midi en droite ligne, ni mesurer la distance parcourue, ni mesurer l'arc d'élévation ou d'abaissement des étoiles au méridien. Il n'est donc pas étonnant qu'on se trompât de près de moitié dans ce calcul. Du reste, les expressions mêmes d'Aristote (1) marquent bien que ces 400 000 stades n'étaient qu'une approximation, ou, pour mieux dire, un *maximum* opposé prudemment à l'opinion bien autrement exagérée de Platon sur la grosseur de la terre.

Vers le milieu du III[e] siècle avant J. C., pour un calcul arithmétique, dont on lui conteste la possibilité à cause de l'énormité du nombre cherché, Archimède a besoin de prendre, pour le volume du globe terrestre, non pas une évaluation vraie, mais une évaluation trop forte de l'aveu même de ses adversaires. Or, dit-il (2), des mathématiciens *ont essayé* de démontrer que la circonférence de la terre est d'*environ* 300 000 stades. Archimède soupçonnait peut-être que cette évaluation était trop forte ; mais il la décuple encore, pour être plus sûr qu'on ne l'accusera pas de faciliter son calcul en faisant la terre trop petite. Archimède ne se porte donc nullement le garant de cette évaluation de la circonférence de la terre ; mais il nous apprend que des mathématiciens avaient *essayé* de la démontrer. M. Letronne (3) a prétendu que cette même mesure était attribuée aux Chaldéens dans un texte d'Achillès Tatius. Mais nous verrons bientôt que dans ce texte il est question d'une mesure différente. Si les mathématiciens auxquels Archimède attribue l'évaluation de la circonférence du globe à 300 000 stades n'avaient pas été grecs, mais chaldéens, Archimède n'aurait pas manqué de le dire. Il n'y a donc aucun motif de douter que cette évaluation appartienne à des mathématiciens grecs. Comment s'y étaient-ils pris pour l'obtenir ? Quoi qu'en ait pu dire M. Letronne (4), Cléomède (5) va nous l'apprendre. Ce compilateur cite, malheureusement sans indiquer la source où il a puisé, cinq données, dont deux sont géodésiques et trois astronomiques. Ces données se lient nécessairement à la mesure de la terre citée par Archimède. Certes elles n'appartiennent pas à Cléomède lui-même ; car il contredit

(1) Sur le sens de la préposition εἰς suivie d'un nombre, voyez Bast, *Epistola critica*, p. 12.

(2) *Arénaire*, p. 514 du t. III des *Opera mathematica* de Wallis.

(3) *Académie des inscriptions*, t. VI, p. 307 et p. 312.

(4) *Ibidem*, p. 306-312.

(5) I, 8, p. 54 de Bake.

ailleurs la deuxième et la quatrième de ces données (1), et dans ce passage même, où il les emploie à prouver seulement que la terre n'est pas plane, il évalue la circonférence de la terre à 250 000 stades, tandis que d'après ces données elle devrait être de 300 000 stades. L'une de ces données concerne Lysimachie, ville de Thrace fondée l'an 309 avant J. C. Ce calcul est donc postérieur à l'évaluation plus exagérée encore qu'Aristote a rapportée ; mais ce même calcul, puisqu'Archimède en cite le résultat, doit être antérieur à l'évaluation moins erronée d'Ératosthène, dont nous parlerons tout à l'heure, et doit appartenir à la première moitié ou au milieu du IIIe siècle avant J. C.

Voici les cinq données citées par Cléomède : 1° Lysimachie et Syène sont sur le même méridien ; 2° la distance de ces deux villes est de 20 000 stades ; 3° le Cancer passe au zénith de Syène ; 4° la tête du Dragon passe au zénith de Lysimachie ; 5° entre la tête du Dragon et le Cancer il y a $\frac{1}{15}$ du méridien. La conclusion évidente et immédiate de ces données, c'est que la circonférence de la terre est de 300 000 stades (2). Telle était donc certainement la doctrine des auteurs suivis ici par Cléomède ; mais le compilateur a cru pouvoir prendre les données et rejeter la conclusion.

Cela posé, examinons ces données une à une. 1° Lysimachie et Syène sont sur deux méridiens distants de plus de 6° ; mais Ératosthène et Hipparque ont continué de les placer sur le même méridien (3) ; 2° entre Lysimachie et Syène en ligne droite il y a moins de 20 000 stades de 184m,8, et surtout la différence de latitude entre ces deux villes, situées sur deux méridiens différents, est beaucoup moindre : elle est d'environ 16° 29′, qui donnent à peu près 9912 stades pour la distance des deux parallèles, à raison de 601 stades et plus de $\frac{1}{3}$ par degré (4). Ailleurs Cléomède lui-même (5) compte 10 000 stades d'Alexandrie à l'Hellespont ; ajoutez 5000 stades d'Alexandrie à Syène d'après l'opinion commune (6), vous avez 15 000

(1) Nous allons le voir plus loin.

(2) En effet, $20\,000 \times 15 = 300\,000$.

(3) Voy. Strabon, I, p. 62 D-63 A, II, p. 86 A, p. 93 A et p. 114 A-C. Comp. Forbiger, *Handbuch der alten Geographie*, t. I, p. 185 et p. 203, et pl. IV.

(4) Ce n'est pas pour la différence de latitude entre Lysimachie et Syène que M. Letronne (*Académie des inscriptions*, t. VI, 311-312), trouve 19 600 stades. C'est pour la différence de latitude entre Syène et les lieux où la tête du Dragon passe réellement au zénith, et c'est en employant le stade imaginaire de 700 au degré vrai du globe terrestre.

(5) II, 3, p. 117 de Bake.

(6) Voy. Strabon, II, p. 114 A, et Cléomède lui-même, I, 10, p. 68.

stades et non 20 000. Cependant l'erreur de ces deux premières données s'explique par l'imperfection de la géographie à cette époque. 3° Au IIIe siècle avant J. C., certains points de la constellation du Cancer passaient au zénith de Syène, ville située à plus de 24° 5′ de latitude. Mais une constellation entière ne peut donner une position précise, comme il le faudrait pour un calcul exact. 4° De même la tête du Dragon ne donne pas une position précise. Mais, de plus, il y a ici une erreur complète. En effet, prenons l'étoile γ, la moins boréale de la constellation. Lysimachie était à 40° 34′ environ de latitude. L'étoile γ du Dragon était à 52° 56′ de déclinaison boréale vers l'an 250 avant J. C., et antérieurement sa déclinaison était plus grande encore (1). Cette étoile était donc à 12° 22′ environ du zénith de Lysimachie à l'époque la moins ancienne qu'on puisse assigner à ce calcul. Toutes les autres étoiles de la même constellation étaient encore plus loin de ce zénith. La moindre erreur qu'on puisse imputer à cette donnée est donc de 12° 22′. Cléomède lui-même (2) dit, après Aratus, que la tête du Dragon est tangente à l'horizon de la Grèce; ce qui n'aurait pu être vrai si sa déclinaison avait été de 40° 34′ seulement. Il est évident que l'auteur de cette quatrième donnée n'avait pas observé à Lysimachie; il était probablement alexandrin; il avait été plus mal renseigné sur les étoiles qui passaient au zénith de Lysimachie que sur celles qui passaient au zénith de Syène. 5° Enfin la distance de l'étoile γ du Dragon au tropique du Cancer, qui traversait alors la constellation du Cancer près de l'étoile δ, était, non pas seulement de $\frac{1}{15}$ du méridien, c'est-à-dire de 24°, mais de près de 29° 13′ (3), et la distance de l'étoile γ du Dragon au zénith de Syène était de 28° 51′ environ (4). Ces données si fausses, que, du reste, les auteurs de ce calcul prenaient

(1) M. Letronne (*Académie des inscriptions*, t. VI, p. 310) assigne à cette étoile 51° 48′ 40″ de déclinaison pour l'époque d'Aratus. Cette indication est aussi fausse que précise. La déclinaison de cette étoile est allée toujours en diminuant, et elle est encore aujourd'hui de plus de 51° et ½. Pour trouver quelle était cette déclinaison vers 250 avant J. C., il faut résoudre un triangle sphérique dont un côté est l'obliquité de l'écliptique, alors égale à 23° 43′ 31″ environ; un autre côté est le complément de la latitude de l'étoile, égal à 15° 2′, et l'angle compris entre ces deux côtés, égal à la longitude de l'étoile pour cette époque, moins 90°, est de 145° 41′. Le côté opposé à cet angle est le complément de la déclinaison cherchée. Cette déclinaison est bien de 52° 56′ 7″.

(2) I, 5, p. 29 de Bake. Comp. Aratus, *Phénomènes*, v. 61-62.

(3) En effet, l'obliquité de l'écliptique était de 23° 43′ 31″. Or 52° 56′ 7″ — 23° 43′ 31″ = 29° 12′ 36″.

(4) En effet, la latitude de Syène est d'un peu plus de 24° 5′. Or 52° 56′ — 24° 5′ = 28° 51′.

sans doute eux-mêmes comme grossièrement approximatives, conduisaient à une évaluation trop forte de près d'un tiers pour la circonférence du globe.

Ératosthène, qui, né à Cyrène en 276, a vécu à Alexandrie jusque vers 196 avant J. C. (1), est l'auteur d'une mesure de la terre très-célèbre dans l'antiquité. Voici, suivant Cléomède (2), le procédé employé par Ératosthène : dans le cadran solaire hémisphérique concave nommé σκάφη, où la pointe du style vertical marque le centre de la sphère, l'ombre du style est un arc de grand cercle. Cela posé, suivant Ératosthène, 1° Syène étant sous le tropique boréal, cette ombre y est nulle le jour du solstice d'été à midi; 2° cette même ombre, ce même jour à midi, est de $\frac{1}{50}$ du méridien, ou de 7° 12', à Alexandrie, et par conséquent telle est la différence de latitude entre ces deux villes; 3° ces deux villes sont sous le même méridien ; 4° leur distance en ligne droite est de 5000 stades environ. Or 50 fois 5000 stades font 250 000 stades. Telle est donc la mesure d'un grand cercle du globe terrestre, suivant Ératosthène. Il n'y a aucun motif de douter que ce mathématicien ait réellement procédé ainsi. Cléomède est un compilateur qui n'invente rien; seulement il altère quelquefois ce qu'il emprunte. Ici, par exemple, il attribue à Ératosthène le nombre de 250 000 stades, tandis que des témoignages anciens très-nombreux et très-dignes de foi (3), et Cléomède lui-même dans un autre passage (4), donnent 252 000 stades. Cette contradiction peut s'expliquer de la manière suivante. Il est bien certain qu'Ératosthène fit lui-même des observations gnomoniques à Alexandrie avec la σκάφη (5). Peut-être crut-il trouver que dans cette ville, le jour du solstice d'été, à midi, l'ombre du style marquait un arc compris 50 fois $\frac{2}{5}$ dans la circonférence, c'est-à-dire un arc de 7° 8' et un peu plus de 34". S'il en fut ainsi, il dut multiplier les 5000 stades, distance approximative d'Alexandrie à

(1) Voy. Bernhardy, *Eratosthenica*. Berlin, 1822, in-8.

(2) I, 10, p. 66-69 de Bake.

(3) Voy. Héron l'Ancien, περὶ διόπτρας, probl. 36 (ouvrage que M. Vincent va publier); Strabon, II, 5, p. 113 D et p. 132 A; Géminus, chap. XIII; Théon de Smyrne, *Astronomie*, chap. III, p. 148 (ouvrage publié par moi, Paris, 1849, in-8); Vitruve, I, 6; Pline, II, 108 (112), t. I, p. 205 de Sillig; Censorin, chap. XIII; Macrobe, *In Somn. Scip.*, I, 20; Achilles Tatius, *Isag.*, § 29, p. 154 de l'*Uranologium* de Pétau (1630, in-fol.); Agathémère, II, 1; Martianus Capella, VI, 596, etc.

(4) II, 1, p. 99, où les Mss. donnent καὶ σταδίων μ', mais où il faut lire καὶ σταδίων ,β. Les éditeurs ont tort de supprimer ces mots. V. M. Letronne, *Acad. des inscr.*, t. I, p. 301-302.

(5) Voy. Cléomède et Vitruve, ll. cc., et Martianus Capella, VI, 596-598. Comp. Vitruve, IX, 8 (9), t. I, p. 259 de Schneider.

Syène, par 50 et $\frac{2}{5}$ et obtenir 252 000 stades pour la circonférence. Ici Cléomède aurait oublié ou négligé les $\frac{2}{5}$, et voilà comment il aurait trouvé 250 000 stades (1). Pourtant il est possible aussi qu'Ératosthène ait trouvé réellement d'abord 250 000 stades, et que, n'ayant aucune prétention à l'exactitude parfaite dans cette approximation, il ait ajouté 2000 stades, non pas, comme on l'a dit (2), pour avoir 700 stades au degré, puisqu'il ne divisait pas la circonférence en 360 degrés (3), mais pour avoir 4200 stades pour chacune des 60 parties de la circonférence, d'après un mode de division employé par lui (4).

Maintenant examinons les données d'Ératosthène. 1° Syène n'était pas sur le tropique ; car elle n'était pas à 23° 43′ de latitude, quantité égale à l'obliquité de l'écliptique pour l'époque d'Ératosthène (5), mais bien à 24° 5′ 23″ de latitude, d'après les observations de M. Nouet. 2° La différence de latitude entre Syène et Alexandrie n'est pas de 7° 8′ 34″ et encore moins de 7° 12′, mais de 7° 6′ 54″ environ. 3° Les deux villes ne sont pas sur le même méridien, mais à près de 3° de longitude l'une de l'autre. 4° La distance rectiligne des deux villes n'est pas de 5000 stades grecs de $184^{m},8$, mais d'environ 4583 de ces stades. Le nombre des stades philété-

(1) Ce nombre de 250 000 stades est donné cependant aussi par Arrien dans Philoponus, *Météorol.*, fol. 79 *a*, et par l'auteur d'un fragment géographique anonyme publié par M. Miller à la suite de Marcien, p. 322. Il l'est aussi, mais par suite d'une erreur de calcul, par l'auteur inconnu d'un petit traité *sur les Phénomènes d'Aratus*, p. 260 de l'*Uranologium* (1630, in-fol.). Marcien d'Héraclée (p. 10 de M. Miller), donnerait 259 200 stades. Mais M. Letronne (*Fragments des poëmes géographiques de Scymnus et du faux Dicéarque*, p. 276-278. Paris, 1840, in-8) a montré qu'il faut lire 252 000, en rétablissant ,β σ., c'est-à-dire ,β σταδίους, au lieu de ,θσ', 9200. Si le texte n'est pas altéré par une glose, Marcien confond le *contour des terres connues* avec la *circonférence du globe terrestre*. Martianus Capella (VIII, 858) attribue faussement à Archimède et à Ératosthène le nombre de 406 010 stades.

(2) Voy. Bernhardy, *Eratosthenica*, p. 60, et Ideler, *Acad. des sciences de Berlin*, 1825, p. 178-179.

(3) Voy. M. Letronne, *Acad. des inscr.*, t. VI, p. 298-299; *Journal des savants*, 1817, p. 745 et suiv., et *Mémoire sur Eudoxe*, p. 16.

(4) Voy. Strabon, II, p. 113 D; Dionysodore, cité par Pline, II, 109 (112), t. I, p. 205-206 de Sillig, et l'opuscule *sur les Phénomènes d'Aratus*, p. 260 de l'*Uranologium*. Comp. M. Forbiger, *Handbuch der alten Geographie*, t. I, p. 180, note 27.

(5) Pour trouver l'obliquité de l'écliptique à une époque ancienne, il faut prendre la valeur exacte de cette obliquité à une époque moderne, et ajouter 0″,457 autant de fois qu'il y a d'années entre les deux époques. Ératosthène, Hipparque et Ptolémée évaluaient cette obliquité à 23° 51′ 20″. Voy. Ptolémée, *Grande comp. math.*, I, 10.

riens serait moindre encore. Comment Ératosthène avait-il obtenu ces données fautives ? Il devait sans doute la première à des relations de voyageurs, qui disaient qu'à Syène, au solstice d'été, un bâton vertical ne donnait pas d'ombre à midi ; la deuxième à des observations qu'il avait faites lui-même à Alexandrie avec le cadran σκάφη ; la troisième à une opinion inexacte, mais bien difficile alors à rectifier, sur la direction précise de la ligne droite menée d'Alexandrie à Syène ; la quatrième enfin à des calculs approximatifs des voyageurs grecs et égyptiens qui avaient fait le trajet d'Alexandrie à Syène, sans doute en remontant le Nil. Enfin, la notion du procédé mathématique et la solution du problème appartenaient à Ératosthène. Chacune de ses données étant défectueuse, le résultat n'aurait pu être exact que par hasard. Il était très-loin de l'être. Mais l'erreur était pourtant moindre de plus de moitié que dans l'évaluation à 300 000 stades.

Du reste, il résulte d'un témoignage de Pline (1) qu'Ératosthène avait fait, le long du golfe Arabique, des observations qui l'avaient confirmé dans son opinion. Il avait cru trouver, à l'aide du gnomon, que le port de Bérénice était, comme Syène, sous le tropique, et que le port de Ptolémaïs-Épithéron, de même que Méroé, où le mathématicien Philon avait fait des observations gnomoniques (2), devait être autant au sud de Bérénice et de Syène, que Syène était au sud d'Alexandrie. Or, en consultant les navigateurs (3), Ératosthène crut, de même, trouver que la distance était de 5000 stades. Plus tard il fut reconnu par les navigateurs que cette distance n'était que de 4000 stades (4).

Au IIe siècle avant J. C., Hipparque accepta les quatre données d'Ératosthène concernant les latitudes et les longitudes d'Alexandrie et de Syène, et la distance itinéraire de ces deux villes, faute de posséder lui-même des données plus sûres (5). S'il faut en croire

(1) VI, 29 (34), t. I, p. 461-462 de Sillig. Comp. II, 73-74 (75-76), t. I, p. 175-176.

(2) Voy. Strabon, II, p. 77 A.

(3) Voy. Pline, ll. cc. Martianus Capella (VI, 598) parle de mesures exécutées par ordre des Ptolémées. Mais voyez la réfutation de cette assertion par Mannert, *Einleitung in die Geographie der Alten*, p. 99-100.

(4) Voy. Arrien, *Périple de la mer Érythrée*, au commencement. En outre, à en croire un anonyme (joint à Macrobe, éd. de Gronov, préface, p. 8, ou éd. de Janus, t. I, p. 219-220), Ératosthène aurait cru trouver, avec l'astrolabe, qu'il fallait parcourir 700 stades du nord au midi pour que le pôle s'abaissât d'un *degré*. Mais cet anonyme, qui parle des *anciens* (*veteres*), paraît être un moderne. Ératosthène ne comptait pas par *degrés*.

(5) Voy. Strabon, II, p. 113 B-114 A et p. 131-132. Comp. I, p. 62, et II, p. 93-94.

Pline(1), Hipparque, hésitant sans doute entre l'évaluation à 300 000 stades et l'évaluation à 252 000 stades, proposa d'ajouter un peu moins de 26 000 stades (2) à la dernière. On aurait donc ainsi de 277 000 à 278 000 stades. Pourtant ce fut aux 252 000 stades d'Ératosthène qu'Hipparque crut devoir s'en tenir dans ses calculs de géographie mathématique, mais sans approuver tout à fait cette mesure (3). Pline lui-même (4), par des considérations bizarres, veut ajouter 12 000 stades à la mesure d'Ératosthène, de manière à avoir 264 000 stades pour la circonférence de la terre.

Strabon, qui vivait sous les règnes d'Auguste et de Tibère, s'en tint à la mesure d'Ératosthène, dont il accepta les quatre données. Ptolémée (5) accepta les deux premières, modifia légèrement la troisième, et rejeta la quatrième, non d'après une opération géodésique, mais d'après un calcul fondé sur sa mesure de la terre, obtenue, comme nous le verrons, d'après d'autres données.

Avant l'époque de Strabon, l'on opposa à l'évaluation d'Ératosthène diverses autres évaluations de la circonférence du globe terrestre (6). Mais nous n'avons de renseignements précis que sur deux d'entre elles, dues toutes deux à un même savant. Posidonius, né à Apamée en Syrie vers 134 avant J. C., philosophe stoïcien, astronome et géographe, après avoir parcouru en observateur une partie de la côte occidentale d'Espagne baignée par l'Océan et les bords septentrionaux de la Méditerranée, depuis les colonnes d'Hercule jusqu'à Athènes, alla se fixer à Rhodes; et après avoir composé de nombreux ouvrages, il mourut dans un voyage à Rome, en l'an 60 avant J. C. (7). Il a attaché son nom à deux évaluations de la circonférence du globe terrestre, qui serait, suivant l'une, de 240 000 stades, et suivant l'autre, de 180 000 stades. La première évaluation était probablement consignée dans les *Éléments de météorologie* de Posidonius, ouvrage que Cléomède avait sous les yeux;

(1) II, 108 (112), t. I, p. 205 de Sillig.

(2) C'est le nombre donné par M. Sillig d'après les meilleurs manuscrits. Les anciennes éditions et quelques manuscrits donnent 25 000. Gossellin veut lire 7200 pour retrouver le nombre de 259 200; mais nous avons vu que ce nombre résulte d'une erreur de copie dans le texte de Marcien d'Héraclée. Comp. Bernhardy, *Eratosthenica*, p. 7.

(3) Voy. Strabon, I, p. 62 C, D; II, p. 113 C, D, et p. 131 D-132 A.

(4) II, 109 (113), t. I, p. 206 de Sillig.

(5) *Grande composition de mathématique*, I, 10, et V, 12; *Géographie*, IV, 5, §§ 46 et 73, et VIII. 15, §§ 10 et 15.

(6) Voy. Strabon, I, p. 62 C, et II, p. 95 B.

(7) Voy. Bake, *Posidonii Rhodii reliquiæ doctrinæ* (Leyde, 1810, in-8).

elle différait peu de celle d'Ératosthène, et elle paraît avoir trouvé peu de crédit, puisqu'elle n'est citée que par Cléomède et par un anonyme (1). L'autre, probablement plus récente, était sans doute consignée par Posidonius dans son *Traité de l'Océan* mis à profit par Strabon : c'est celle que Strabon (2) mentionne sous le nom de Posidonius : adoptée par Marin de Tyr et par Ptolémée (3), elle a été généralement acceptée depuis le Ier siècle de notre ère (4). Rien ne prouve que l'une ou l'autre de ces deux évaluations eût été déjà proposée avant Posidonius (5) : elles s'écartent de la vérité en sens contraires ; la première s'en écarte par excès un peu moins que celle d'Ératosthène ; la dernière s'en écarte par défaut à peu près autant que celle d'Ératosthène s'en écarte par excès. Commençons par la première évaluation.

Voici quelles en étaient les données d'après Cléomède : 1° Posidonius croyait que Rhodes et Alexandrie étaient sur le même méridien. 2° Il admettait, mais *par hypothèse* seulement, que la distance de Rhodes à Alexandrie était de 5 000 stades. 3° Il disait qu'à Alexandrie l'étoile Canope (α du navire) s'élevait sur l'horizon jusqu'à $\frac{1}{48}$ du méridien. 4° Il disait que la ville de Rhodes était à la latitude la plus haute où l'étoile Canope fût visible, et que cette étoile n'y faisait qu'apparaître un instant sur l'horizon. D'où il concluait que 5000 stades étaient $\frac{1}{48}$ de la circonférence du globe, et que par conséquent cette circonférence était de 240 000 stades.

Examinons chacune des données de ce calcul : 1° Rhodes est près de 2° à l'ouest du méridien d'Alexandrie. Mais Posidonius ne faisait ici que répéter une erreur d'Ératosthène et d'Hipparque (6). 2° L'évaluation de quelques navigateurs, admise par Posidonius *à titre d'hypothèse*, pour la distance de Rhodes à Alexandrie, était reconnue trop forte dès avant lui : en la mentionnant, Ératosthène déclarait que d'après les navigateurs les plus dignes de foi, cette distance était tout au plus de 4000 stades (7). Isidore (8) la faisait de

(1) Voy. Cléomède, I, 10, p. 63-65 de Bake, et l'opuscule *Sur la forme et la grandeur de la terre*, dans les *Anecdota græca* de Siebenkees, II, p. 95.

(2) II, p. 95 B. Comp. p. 102 C.

(3) Voy. Ptolémée, *Géographie*, I, 7, § 1 ; I, 11, § 2, et VII, 5, § 12. Comp. I, 3.

(4) Voy. Théon, *Sur la Grande composition mathématique*, p. 23, éd. de Bâle, ou p. 62-63, éd. d'Halma ; Simplicius, *Du ciel*, fol. 136 Ald., ou p. 503 b de Brandis, et Philoponus, *Météorol.*, fol. 79 Ald.

(5) Ce serait en vain qu'on voudrait le conclure des expressions de Strabon, II, p. 95.

(6) Voy. Strabon, II, p. 86 A, p. 92 B-93 A, et p. 114 C.

(7) Voy. Strabon, I, p. 25 B, II, p. 86 A, et surtout p. 125 D-126 A.

(8) Dans Pline, V, 31 (36), t. I, p. 388-389 de Sillig. Pline compte 8 stades au mille.

4664 stades. En cherchant avec le gnomon la différence de latitude entre Rhodes et Alexandrie, Ératosthène avait calculé qu'à raison de 252 000 stades pour la circonférence, cette différence de latitude devait donner 3750 stades (1), c'est-à-dire un peu moins de $\frac{1}{67}$ du méridien. La distance des parallèles de Rhodes et d'Alexandrie était évaluée à 3640 stades par Strabon (2), qui comptait pour la circonférence entière 252 000 stades, et à 2500 stades environ par Ptolémée (3), à raison de 180 000 stades pour la circonférence. Mais Ptolémée connaissait la différence des méridiens des deux villes, tandis que Strabon les plaçait sur le même méridien. En réalité, la distance d'Alexandrie à Rhodes est d'un peu moins de 3365 stades de 184^{m},8, et la distance entre les parallèles d'Alexandrie et de Rhodes est d'environ 3171 de ces stades. Ainsi les 5000 stades de Posidonius étaient bien loin de la vérité. Du reste, il ne les acceptait qu'*à titre d'hypothèse* et sans doute de *maximum*. Mais, dès lors, son évaluation de la circonférence de la terre ne devait être non plus pour lui qu'une *hypothèse* ou un *maximum*. Dès lors aussi nous ne devons pas nous étonner qu'il se soit contenté d'une très-médiocre exactitude dans les autres données de son calcul. 3° La latitude d'Alexandrie est d'un peu plus de 31° 12'. La distance polaire de l'étoile Canope était alors d'un peu plus de 37° 32'. La hauteur *vraie* de cette étoile sur l'horizon d'Alexandrie devait être alors d'un peu plus de 6° 20', et sa hauteur *apparente* sur ce même horizon, à cause de la réfraction astronomique, devait être de plus de 6° 28' à l'époque de Posidonius (4). Or $\frac{1}{48}$ du méridien donne 7° 30'. Posidonius s'est donc trompé de près de 1° 10' en trop sur la hauteur vraie de l'étoile Canope à Alexandrie, et de plus de 1° 1' sur la hauteur apparente. 4° Il est plus surprenant que Posidonius ait pu dire que l'étoile Canope ne faisait qu'apparaître un instant sur l'horizon de Rhodes, et que plus loin au nord on ne la voyait plus du tout. Proclus (5) se joint à Cléomède pour attester que, suivant Posidonius, l'étoile Canope ne faisait qu'*effleurer* (παραξέοντα) l'horizon de Rhodes.

(1) Voy. Strabon, II, p. 126 A.

(2) II, p. 134 A, B.

(3) Il faut se souvenir que Ptolémée compte 500 stades au degré, et comparer les latitudes qu'il assigne à Rhodes et à Alexandrie dans sa *Grande comp. math.*, II, 6, et v, 12, et dans sa *Géogr.*, IV, 5, § 9, et v, 2, § 34.

(4) La distance polaire australe de Canope était de 37° 32' 25" environ, comme nous allons le voir. La latitude d'Alexandrie est de 31° 12' 17". Voy. M. Letronne, *Acad. des Inscr.*, t. VI, p. 283. La différence est de 6° 20' 8". Il faut ajouter 8' 27" environ pour la réfraction astronomique à cette hauteur.

(5) *Sur le Timée*, p. 277 E, éd. de Bâle, ou p. 671-672, éd. de Schneider.

Pline (1) répète la même assertion pour son propre compte. Cependant Posidonius lui-même (2) nous apprend qu'Eudoxe avait constaté que cette étoile est visible à Cnide. Or Cnide est à 15′ environ au nord de Rhodes. Suivant Gossellin et M. Letronne, l'étoile Canope s'élevait de près de 3° sur l'horizon de Rhodes; Posidonius de Rhodes n'avait donc pu dire sérieusement qu'elle ne faisait qu'apparaître sur cet horizon : c'était là de sa part, dit M. Letronne, une pure hypothèse donnée comme fausse par lui-même, et par conséquent il n'avait nullement entendu proposer une mesure même approximative de la circonférence du globe. Mais cette opinion de Gossellin et de M. Letronne s'appuie sur un faux calcul. En l'an 92 avant Jésus-Christ, vers le milieu de la longue vie de Posidonius, cette étoile devait être à un peu moins de 52° 28′ de déclinaison australe (3), et par conséquent à un peu plus de 37° 32′ de distance polaire australe. Elle pouvait donc s'élever à l'horizon jusque vers 37° 32′ de latitude terrestre, et elle pouvait même être visible au delà du 38° degré de latitude terrestre, à cause de la réfraction astronomique (4). Hipparque n'avait donc pas tout à fait tort de croire (5) que cette étoile pouvait encore être vue à l'horizon d'Athènes; mais il avait tort de prêter à l'étoile une distance polaire australe de 38° 30′ et de réduire la latitude d'Athènes à 37°. La latitude de la ville de Rhodes est de 36° 28′ 30″ environ. La hauteur *réelle* de l'étoile Canope au-dessus de l'horizon de cette ville devait donc être de près de 1° 4′. Voilà donc encore une erreur de 1°, mais en moins cette fois, sur la hauteur *vraie* de l'étoile Canope à l'horizon de

(1) II, 70 (71), t. I, p. 173 de Sillig.

(2) Dans Strabon. II, p. 119 D. Comp. Théon de Smyrne, *Astron.*, chap. I, p. 142 de mon édition, et Hipparque, *sur Aratus*, I, 26.

(3) Ideler (*Académie des sciences de Berlin*, 1825, p. 184) dit 52° 25′. Je trouve 52° 27′ 35″ ou environ 52° 28′, en résolvant un triangle sphérique dans lequel un côté est égal à l'obliquité de l'écliptique telle qu'elle était alors, c'est-à-dire à 23° 41′ 43″ environ, un autre côté est égal au complément de la latitude de l'étoile Canope, c'est-à-dire à 14° 9′, et l'angle compris entre ces deux côtés est égal à 90° plus la longitude de l'étoile calculée pour cette époque, c'est-à-dire à 164° 51′. Le côté opposé à cet angle est le complément de la déclinaison de l'étoile. Je ne sais comment Gossellin (notes sur Strabon, II, t. I, p. 328) et M. Letronne (*Académie des inscriptions*, t. VI, p. 316-317) ont cru trouver pour cette déclinaison 51° 18′. D'où M. Letronne conclut qu'avec la réfraction astronomique, l'étoile devait paraître 2° 50′ ou près de 3° au-dessus de l'horizon de Rhodes. Cette erreur a été copiée par M. Forbiger, *Handbuch der alten Geographie*, t. I, p. 359 et 360, notes 27 et 29.

(4) La quantité moyenne de cette réfraction *à l'horizon* est de 33′.

(5) *Sur Aratus*, I, 26, p. 207 A de l'*Uranologium* (1630, in-fol.).

Rhodes. La hauteur *apparente* devait être de plus de 1° et demi à cause de la réfraction astronomique à l'horizon. L'erreur est moindre de moitié que Gossellin et M. Letronne ne l'ont prétendu. Les deux dernières erreurs de Posidonius concourent à diminuer la différence de latitude entre Alexandrie et Rhodes, et par conséquent elles contribuent encore à faire de sa mesure de la terre un *maximum*. D'un autre côté, Strabon (1) nous apprend que dans une ville d'Espagne située *à 400 stades de Gadès*, Posidonius avait vu à l'horizon l'étoile Canope, bien visible, disait-il, quand on s'écartait de la côte d'Espagne vers le sud. MM. Mannert (2) et Forbiger (3) font dire à Strabon que cette ville était à 400 stades *au nord* de Gadès. Mais Strabon ne dit nullement cela. Il nous apprend, au contraire, que Posidonius, d'après des observations astronomiques, plaçait sur un même parallèle Gadès, les colonnes d'Hercule, la ville d'Espagne d'où il avait vu Canope à l'horizon, et les villes de Rhodes et de Cnide. Cependant les latitudes de ces lieux étaient comprises dans un intervalle de plus d'un demi-degré, et Posidonius ne pouvait ignorer que Gadès n'est pas directement à l'ouest des colonnes d'Hercule, ni Cnide directement à l'ouest de Rhodes. Il est donc de plus en plus évident qu'il devait considérer ses 240 000 stades comme le *maximum* des évaluations probables de la circonférence du globe terrestre, et non comme une mesure exacte, à laquelle sans doute il n'osait aspirer.

Strabon (4) ne dit pas si c'était aussi de l'observation de l'étoile Canope sous les parallèles d'Alexandrie et de Rhodes que Posidonius avait déduit son autre évaluation de circonférence de la terre. S'il en était ainsi, il faudrait qu'il eût cru que la distance de 3750 stades entre les deux villes, distance donnée par Ératosthène comme corollaire de son évaluation de la circonférence du globe à 252 000 stades, était en même temps appuyée par les estimations des voyageurs; ou du moins il faudrait qu'il eût admis que c'était le *minimum* de cette distance douteuse. En multipliant 3750 stades par 48, il aurait trouvé 180 000 stades pour la valeur de la circonférence du globe, ou plutôt pour le *minimum* des évaluations probables de cette quantité. Il n'y a nulle difficulté à admettre que Posidonius ait pu procéder ainsi. Ptolémée (5) déclare que cette évaluation est celle

(1) II, p. 119 D.
(2) *Einleitung in die Geographie der Alten*, p. 109.
(3) *Handbuch der alten Geographie*, t. I, p. 359, note 27.
(4) II, p. 95 B. Comp. p. 102 C.
(5) *Géogr.*, VII, 5, § 12.

qui s'appuie sur *les mesures les plus exactes*. Théon d'Alexandrie (1) suppose que Ptolémée l'avait vérifiée lui-même. Ptolémée (2) et Simplicius (3) indiquent les procédés par lesquels on prétendait en avoir constaté l'exactitude : c'était en choisissant, au moyen de l'astrolabe armillaire, deux étoiles dont les déclinaisons différaient de 1°, et en cherchant ensuite, avec le même instrument, deux lieux dans chacun desquels l'une de ces étoiles passait au zénith ; en estimant la distance des parallèles sur lesquels étaient les deux lieux d'observation, l'on trouvait environ 500 stades : ce qui donnait 180 000 stades pour la circonférence entière.

Nous le répétons, pour Posidonius, 180 000 stades et 240 000 stades étaient, selon toute apparence, le *minimum* et le *maximum* des évaluations probables de la circonférence de la terre. Ptolémée a pris pour valeur vraie le *minimum* de Posidonius, de même que, pour la quantité séculaire de la précession des équinoxes, il a donné comme vraie et il a prétendu avoir vérifié lui-même la quantité qu'Hipparque avait donnée expressément et avec une juste réserve comme le *minimum* des évaluations possibles.

Maintenant disons quelques mots d'une mesure à peu près exacte de la circonférence du globe, attribuée faussement aux Grecs. Suivant Cléomède (4), Posidonius disait qu'au solstice d'été, quand, à l'instant de midi, à Syène, le gnomon ne donnait pas d'ombre, le même phénomène avait lieu autour de Syène dans un cercle dont le diamètre était de 300 stades, et il remarquait que le diamètre de ce cercle devait être à la circonférence du globe terrestre comme le diamètre *réel* du soleil était à l'orbite que le soleil décrivait, suivant lui, autour de la terre. Il supposait que l'orbite du soleil devait bien être égale à 10 000 fois la circonférence du globe terrestre. Il en concluait que le diamètre *réel* du soleil, quelle que fût d'ailleurs la valeur de la circonférence du globe terrestre, devait être égal au moins à 10 000 fois 300 stades, c'est-à-dire à 3 000 000 de stades. Voilà tout ce que dit Cléomède. L'arc auquel correspondaient les 300 stades étant hors de question, ce calcul n'impliquait aucune évaluation de la circonférence de la terre. Il est vrai que Posidonius aurait pu changer le problème, prendre pour inconnue cette circonférence, et établir la proportion suivante : la circonférence de

(1) *Sur la grande comp. math. Ptolémée*, p. 23, éd. de Bâle, ou p. 62-63, éd. d'Halma.

(2) *Géogr.*, I, 3.

(3) *Du ciel*, fol. 136 Ald., ou p. 508 *b* de Brandis.

(4) II, 1, p. 98-99 de Bake. Comp. p. 94.

la terre est à 300 stades comme 360° sont au diamètre *apparent* du soleil. Mais rien n'indique que Posidonius ou quelque autre astronome de l'antiquité ait eu la pensée de ce calcul. M. Ukert (1) *suppose* que des astronomes anciens, estimant le diamètre apparent du soleil à un demi-degré, étaient arrivés à 216 000 stades pour la circonférence de la terre. Mais cette supposition de M. Ukert ne trouve aucun appui dans le texte de Cléomède, ni dans aucun autre. D'ailleurs les anciens n'estimaient pas le diamètre apparent du soleil à un demi-degré tout juste (2). Du reste, même en prenant cette estimation, ce serait *par hasard* et par la compensation de trois erreurs, qu'on serait arrivé ainsi à un résultat à peu près exact. Car, 1° le cercle où, en un instant donné, les gnomons n'ont pas d'ombre, n'a pas exactement 300 stades de diamètre; mais il doit avoir environ 308 stades de 184^{m},8, s'il doit satisfaire à la proportion ci-dessus. 2° Syène, étant à 23′ 40″, ou à peu près 230 stades au nord du tropique, était en dehors de ces cercles, qui avaient leurs centres sur le tropique et 154 stades de rayon. 3° Le diamètre du soleil a pour valeur moyenne 32′ 2″,8, pour *maximum* 32′ 35″,6, et pour *minimum* 31′ 30″,5. Laissons donc cette mesure, à laquelle il n'est pas prouvé que les anciens aient jamais songé, et tâchons d'apprécier celles qui appartiennent réellement à l'antiquité.

Le stade étant de 184^{m},8 à peu près (3), le méridien du globe terrestre est, non pas précisément de 216 000 stades, comme Gossellin (4) et d'autres savants (5) l'ont admis, mais de 216 489 stades environ (6). Cette valeur vraie est intermédiaire entre les deux évaluations de Posidonius, mais plus rapprochée de 240 000 stades que de 180 000. De ces deux évaluations la première est trop forte d'un peu moins de $\frac{1}{9}$, et la deuxième est trop faible de près de $\frac{1}{6}$.

(1) *Geographie der Griechen und Rœmern*, t. I, part. II, p. 50.

(2) Les anciens, en général, admettaient que les diamètres apparents du soleil et de la lune étaient à peu près égaux entre eux. Suivant Aristarque de Samos, le diamètre de la lune était de 2°. Suivant Hipparque, ce diamètre était de 33′ 14″ environ. Suivant Ptolémée, le diamètre de la lune variait de 31′ 20″ à 35′ 20″, et le diamètre du soleil était toujours à peu près de 31′ 20″. Voyez Aristarque et Pappus, p. 569-571 du t. III des *Opera mathematica* de Wallis, et Ptolémée, *Grande composition mathématique*, IV, 9, et V, 14 et 15.

(3) Voy. plus haut, § III.

(4) *Académie des inscriptions*, t. VI, p. 46, 52, et 158-159.

(5) Voy. par exemple, Ideler, mémoire cité, IIIe partie, *Académie des sciences de Berlin*, 1825, p. 174.

(6) En effet, la valeur du méridien terrestre est de 40 007 156^{m}. Voy. M. Saigey, *Physique du globe*, IIe partie, p. 85. Or 40 007 156 divisés par 184^{m},8, valeur du stade, donnent pour quotient 216 489 stades environ.

Toutes les évaluations grecques que nous venons d'énumérer se sont rapprochées peu à peu de la vérité ; mais elles en sont restées encore assez loin. Leur inexactitude est la conséquence toute naturelle de l'insuffisance des procédés et des données que nous venons d'indiquer d'après les anciens eux-mêmes ; et il n'y a aucun motif de suspecter à cet égard la véracité de leurs témoignages.

Je sais bien que dans un mémoire (1) lu à l'académie des inscriptions en 1817 et publié en 1822, M. Letronne a prétendu prouver que jamais les Grecs n'avaient exécuté réellement une mesure de la terre. S'il s'agit d'une mesure exacte et rigoureusement scientifique, il avait raison. Mais, s'il s'agit d'une approximation telle qu'on pouvait l'obtenir alors, toute l'argumentation de M. Letronne tombe devant les faits tels que je viens de les présenter. M. Letronne supposait alors, bien gratuitement, qu'il avait existé, avant le développement de la science grecque, une mesure exacte de la terre, et que les Grecs avaient reproduit, en employant différents stades, diverses expressions équivalentes de cette mesure unique. Cette hypothèse, bien vite abandonnée par M. Letronne, mais conservée par d'autres savants, tombe de même devant les simples notions de métrologie ancienne que j'ai exposées dans la III[e] partie de cet examen, et devant l'indication fidèle, que je viens de donner, des procédés insuffisants, mais très-réels, par lesquels les Grecs avaient obtenu leurs approximations grossières de la circonférence du globe. Je pourrais m'en tenir là sur ce point. Mais voici une autre réfutation non moins péremptoire.

Lorsque des poids de même nom et des monnaies de même nom avaient des valeurs différentes suivant les contrées et les époques, les écrivains anciens avaient soin de distinguer ces valeurs diverses de quantités homonymes (2). Rien de semblable pour les stades contenus dans les diverses évaluations de la circonférence du globe terrestre. Les auteurs qui rapportent ces évaluations auraient-ils donc parlé tout exprès de manière à n'être pas compris? Qu'auraient signifié toutes ces évaluations, si chacune avait été exprimée à l'aide d'une unité différente et entièrement inusitée dans la métrologie ancienne, comme l'étaient, ainsi que je l'ai prouvé (3), tous les *stades* prétendus *astronomiques*, et si toutes ces unités, nullement définies dans leur valeur, avaient toutes reçu un même nom, sans aucune distinction, celui de *stade?* Énoncer ces évaluations

(1) *Académie des inscriptions*, t. VI, p. 261-323.

(2) Voy. M. Bœckh, *Metrologische Untersuchungen*.

(3) § III de cet examen.

diverses, c'était ne rien dire, si l'inconnue du problème était précisément l'unité employée. En effet, qu'importait de dire, avec certains mathématiciens, que la circonférence de la terre était de 400 000 x et le degré de 1111 x et $\frac{1}{9}$; ou, avec d'autres mathématiciens, que la circonférence était de 300 000 x et le degré de 833 x et $\frac{1}{3}$; ou, avec Ératosthène et Hipparque, que la circonférence était de 252 000 x et le degré de 700 x; ou, avec Posidonius, que la circonférence était de 240 000 x et le degré de 666 x $\frac{2}{3}$; ou bien, avec le même Posidonius et Ptolémée, que la circonférence était de 180000 x et le degré de 500 x? Qu'importait, dis-je, de poser toutes ces équations, si les valeurs de x, c'est-à-dire du stade, dans ces équations diverses, étaient différentes entre elles et n'étaient ni *connues* ni même *cherchées*? S'il en était ainsi, la question tout entière restait à résoudre, et cette question était celle-ci : quelles étaient les longueurs réelles et itinéraires de ces diverses espèces de stades? Il est vrai que, suivant Bailly, Gossellin et leurs disciples, les *astronomes de l'âge d'or* avaient su tout cela. Mais, apparemment, les astronomes grecs ignoraient la solution de cette question, puisqu'ils ne la donnaient pas; ils ne comprenaient pas même la question, puisqu'ils croyaient avoir fait connaître la grosseur de la terre, en disant combien de fois diverses longueurs *inconnues*, les *stades*, étaient comprises dans la circonférence qu'il s'agissait de mesurer. De la part d'Ératosthène, d'Hipparque, de Posidonius et de Ptolémée, une telle *balourdise* est incroyable, et ce qui ne l'est pas moins, c'est que pas un seul auteur ancien ne se soit étonné de leur silence, et ne se soit avisé de leur demander quelles étaient les longueurs itinéraires de leurs stades.

Mais c'est trop nous arrêter à cette absurde hypothèse, qui ne peut se soutenir qu'en prêtant aux plus grands mathématiciens de l'antiquité une stupidité grossière en fait de mathématiques, et en prêtant, par compensation, aux *astronomes* supposés *de l'âge d'or* une science d'une perfection imaginaire. Rentrons dans la vérité et dans l'évidence. Quand tous les auteurs grecs qui proposent ou mentionnent des mesures de la terre nommaient le *stade*, ils nommaient une unité bien connue d'eux et de leurs lecteurs. C'est pourquoi toutes ces évaluations diverses en stades avaient pour eux des significations précises et différentes entre elles. Nous avons vu, d'ailleurs, qu'un des éléments de leurs calculs consistait en distances terrestres, évaluées diversement d'après des données insuffisantes, mais évaluées en *stades réels*, et non en ces prétendus *stades astronomiques* inventés par les modernes. Les stades de leurs données

géodésiques étant des *stades réels*, il en était de même des stades de la valeur trouvée; seulement cette valeur participait à l'incertitude et à l'inexactitude de la donnée elle-même En effet, les auteurs anciens nous attestent que ces diverses évaluations n'étaient pas du tout équivalentes. Strabon (1) dit expressément que parmi les évaluations postérieures à celle d'Ératosthène, l'évaluation de Posidonius était *celle qui faisait la terre la plus petite*. Le même auteur (2) nous apprend que sous le parallèle de Rhodes, la longueur de la terre habitée, de l'est à l'ouest, longueur égale à 70000 stades environ suivant Ératosthène et Posidonius, était le tiers de la circonférence de ce parallèle suivant le premier de ces deux auteurs, et la moitié de ce même parallèle suivant le dernier. C'étaient donc bien les deux mesures de la Terre, et non l'unité employée, qui étaient différentes. La même conclusion ressort non moins évidemment de cette opinion exprimée par Ptolémée (3), que l'évaluation à 180000 stades est *celle qui repose sur les mesures les plus exactes*.

Mais voici une question, que j'ai déjà annoncée, et qui mérite un instant d'attention sérieuse. Il s'agit de savoir si les évaluations alexandrines de la circonférence du globe terrestre sont exprimées en stades grecs ordinaires de $184^{m},8$, ou bien si elles sont exprimées, comme M. Saigey (4) le suppose, en stades philétériens. Pour résoudre cette question, rappelons-nous où nous avons trouvé les stades philétériens (5) : c'est d'une part dans des tableaux métrologiques joints à des compilations à l'usage des arpenteurs grecs d'Égypte et d'Asie, d'autre part chez des géographes postérieurs au IVe siècle de notre ère, et nulle part ailleurs. Tous les autres auteurs grecs et romains, soit historiens, soit géographes, antérieurs au IVe siècle de notre ère, ne parlent que d'un stade, savoir, du stade grec contenu 8 fois environ dans le mille romain. Pourtant nous avons reconnu que dès avant la conquête romaine la coudée philétérienne et le stade philétérien existaient, comme mesures officielles et usuelles, sous les successeurs d'Alexandre en Égypte et en Asie. Mais nous avons constaté aussi que la coudée grecque et le stade grec s'étaient conservés parallèlement en Égypte (6), et

(1) II, p. 95 B.
(2) II, p. 83 D, p. 85 C, D, et p. 102 C.
(3) *Géographie*, VII, 5, § 12.
(4) *Métrologie*, p. 61.
(5) Voy. plus haut, § III.
(6) J'ai remarqué aussi que le calendrier macédonien s'était conservé en Égypte sous les Ptolémées, à côté du calendrier égyptien devenu officiel.

que les anciennes mesures grecques étaient restées dominantes et usuelles à Cyrène. Ces anciennes mesures grecques se conservèrent sans doute aussi chez les Grecs d'Asie (1). En effet, nous avons trouvé la trace de l'ancienne coudée grecque, peut-être un peu altérée, chez Julien d'Ascalon, et nous avons vu que Philétère de Pergame avait conservé les valeurs attiques des monnaies. En deux mots, dans ces contrées sous les successeurs d'Alexandre, le stade philétérien, formé par l'introduction de la coudée royale des Égyptiens et des Babyloniens dans le stade grec, fut une *mesure usuelle*; mais l'ancien stade y resta, de même que dans toutes les contrées grecques, à titre de *mesure scientifique*. C'est donc à ce dernier stade qu'il faut rapporter toutes les évaluations grecques de la circonférence du globe. En effet, si depuis la fondation d'Alexandrie il y avait eu deux stades *dans l'usage scientifique*, Archimède, Ératosthène, Hipparque, Posidonius, Strabon, Vitruve, Pline, Ptolémée et autres n'auraient pu manquer de définir le stade employé dans les mesures de la terre trouvées, adoptées ou citées par eux, de même, par exemple, que Ptolémée ne laisse pas ses lecteurs confondre les années, les mois et les jours des périodes callippiques avec les années vagues de l'ère de Nabonassar, les mois et les jours égyptiens, employés par lui en astronomie. Il est évident que pour tous ces auteurs il n'y a qu'un stade. Or quelques-uns d'entre eux se trouvent le définir par comparaison avec le mille romain : leur stade est l'ancien stade grec contenu 8 fois environ dans ce mille (2). Nous

(1) Dans mon *Mémoire sur le calendrier chaldéo-macédonien*, j'ai prouvé que le calendrier officiel à Babylone sous les Séleucides était une imitation macédonienne du calendrier athénien de Callippe.

(2) Voy. Strabon, Vitruve et Pline cités plus haut, § III. Voy. aussi Agathémère I, 1. C'est ici le lieu de remarquer que l'abrégé de géographie, en deux livres, qui porte le nom d'Agathémère se compose de trois opuscules distincts, comme M. Hoffmann l'a montré (préf. en tête de son éd. d'Arrien, Agathémère, etc., p. VIII-XIX). Le premier opuscule (I, 1-5) est une petite géographie rédigée d'après Artémidore et Ménippe, peut-être par un écrivain nommé Agathémère : le stade est la seule mesure qui y soit employée. Le deuxième opuscule (I, 6-8) est un extrait du Ier livre de la *Géographie* de Ptolémée ; la circonférence du globe y est évaluée à 180 000 stades ; on y emploie comme mesures les stades et les degrés. Le troisième opuscule est une compilation d'extraits de divers ouvrages. Dans le Ier chapitre (II, 1), la circonférence du globe est évaluée à 252 000 stades : on y compte 8 *stades au mille* et 30 stades au schœne. Les onze chapitres suivants (II, 2-12) sont une petite géographie descriptive sans indication de distances. Le chapitre suivant (II, 13) indique les dimensions de la terre habitée : les distances y sont données en stades et en milles, à raison de 7 stades ½ par mille ; la circonférence du globe y est évaluée à 180 000 stades. Ici le compilateur confond le stade philétérien avec le stade proprement dit. Le chapitre dernier (II, 14), en grande partie extrait de Strabon,

avons donc eu raison de rapporter à ce stade unique toutes les évaluations grecques de la circonférence de la terre. Une seule d'entre elles gagnerait à être rapportée au stade philétérien : c'est la seconde évaluation de Posidonius, adoptée par Ptolémée; elle donnerait alors une valeur qui serait trop faible de $\frac{1}{20}$ pour le 30e degré de latitude. Mais, comme elle doit être rapportée au stade ordinaire, elle est trop faible d'un peu moins de $\frac{1}{8}$ pour le degré moyen du méridien, et presque exactement de $\frac{1}{8}$ pour le 30e degré de latitude, auquel elle devrait convenir.

Je crois avoir prouvé surabondamment que les mesures grecques de la circonférence du globe sont à la fois réelles et très-imparfaites, et qu'elles ne sont pas des reproductions diversement formulées d'une antique mesure égyptienne ou asiatique, merveilleusement exacte et antérieure aux temps historiques. Il me reste à prouver que l'existence de cette mesure parfaite, à une époque si reculée, ne peut être raisonnablement admise. J'ai déjà montré (1) combien elle est invraisemblable. Elle aurait donc besoin d'être bien fortement attestée. Nous allons voir qu'elle ne l'est en aucune façon.

D'abord, parmi les auteurs grecs ou romains, notamment dans l'école néoplatonicienne, il y en a eu qui ont vanté outre mesure les antiquités égyptiennes ou orientales aux dépens de la Grèce, et la *chaîne d'or de la tradition* aux dépens du libre progrès de l'esprit humain dans les sciences. Par exemple, le savant Proclus a rejeté la précession des équinoxes comme une nouveauté grecque, par respect pour l'astronomie des Chaldéens et des Égyptiens. L'empereur Julien mettait le soleil plus loin de nous que les étoiles fixes, par respect pour la doctrine sacrée des mages (2). Les premiers philosophes de la Grèce et Platon lui-même ont été accusés par des Grecs d'avoir été les plagiaires des Égyptiens (3). Or, y a-t-il un seul auteur ancien qui ait accusé les astronomes grecs d'avoir fait semblant de trouver eux-mêmes des mesures de la terre, tandis qu'ils n'auraient fait que reproduire des mesures égyptiennes ou asiatiques? Non, il n'y en a pas un. Seulement parmi les éléments d'un calcul prétendu égyptien sur les distances des corps célestes, Macrobe cite

donne les dimensions des mers et des terres connues; mais à l'indication des stades le compilateur ajoute celle des milles, à raison de 7 stades $\frac{1}{2}$ par mille, tandis que suivant Strabon le mille est de 8 stades. C'est encore, de la part du compilateur, la même confusion.

(1) § II.

(2) J'expliquerai tout cela dans mon *Histoire de l'astronomie ancienne*.

(3) Voy. mes *Études sur le Timée*, t. I, p. 328 et suiv., et t. II, p. 108 et suiv., et p. 130 et suiv.

l'évaluation de la circonférence de la terre à 252 000 stades. Un petit nombre d'auteurs d'une époque peu ancienne, y compris Macrobe, ont attribué, à tort ou à raison, aux Égyptiens et aux peuples de l'Asie quelques mesures de la terre. Examinons ces témoignages.

M. Walckenaër (1) affirme que, suivant le moine Cosmas, les Indiens donnaient 400 000 coss à la circonférence de la terre, et que telle est l'origine des 400 000 stades d'Aristote. Je n'ai trouvé rien de semblable dans l'ouvrage de Cosmas. Ce moine égyptien voyageait dans l'Inde vers le milieu du VI[e] siècle de notre ère. Il a introduit dans sa *Cosmographie* prétendue *chrétienne* quelques imaginations bizarres de la cosmographie *populaire* des Indiens et des Perses (2). Il ne croyait pas à la sphéricité de la terre. Suivant lui, la terre était une surface rectangulaire entourée par les eaux et dont la longueur était double de la largeur. Il dit que, *d'après les Indiens*, la ligne menée de l'orient de la Chine à l'extrémité de la *terre habitée*, à travers la Perse jusqu'au pays des Romains, traverse la terre suivant sa longueur par le milieu de sa largeur. Il ajoute que cette ligne, qui mesure la longueur de la terre depuis l'extrémité de la Chine jusqu'à Gadès est de 400 *mansions* ou *étapes* de 30 milles chacune, et que la largeur de la terre habitée, du nord au sud, est de 200 de ces mansions. Il a fallu une bien étrange préoccupation d'esprit pour voir dans ce texte de Cosmas la *circonférence du globe terrestre évaluée à 400 000 coss par les Indiens !* A raison de 8 stades par mille, ce qu'il faut y voir, c'est la longueur de l'ancien continent de l'est à l'ouest évaluée à 96 000 stades, tandis qu'Ératosthène et Posidonius l'évaluaient seulement à 70 000 stades environ.

Il est vrai que dans le *Code des lois des Gentoux* (3) la *longueur* et la *largeur* de la terre sont évaluées à 400 000 coss. Mais, là encore, il a fallu toutes les préoccupations d'esprit de Gossellin (4) pour voir une mesure de la *circonférence du globe*, quand il s'agit expressément d'une mesure de la *longueur* et de la *largeur* de la terre, c'est-à-dire de l'ancien continent, de même que chez Cosmas. Du reste, cette mesure serait d'une exagération extravagante, même pour la circonférence du globe; car le coss ou krosa, mesure de 8000 cou-

(1) *Introd. à l'analyse géogr. des itinéraires anciens pour les Gaules*, p. XLII (*Géogr. anc. des Gaules*, t. III).

(2) C'est ce que je montrerai dans mon *Histoire de l'astronomie ancienne*.

(3) Traduction française, p. 7 (Paris, 1778, in-4).

(4) *Acad. des inscriptions*, t. VI, p. 145.

dées, quelles qu'aient été d'ailleurs les variations de cette mesure, n'a jamais pu être au-dessous de 2000 mètres (1). Les 400 000 coss donnent donc pour le moins huit cents millions de mètres, non pas pour la circonférence de la terre, mais pour la longueur et la largeur de l'ancien continent. Pourquoi s'en étonner? L'yôdjana est de 4 coss ou krosas (2). Or les *Pouranas* des Indiens donnent cinq cent millions d'yôdjanas à la circonférence de la terre (3)!

Du reste, je suis loin de confondre la cosmographie populaire et fabuleuse de l'Inde avec celle des astronomes indiens. Dans quelques hymnes du *Rig-véda* (4), qui remontent aux plus anciens temps de l'Inde, le *diamètre de la terre* est évalué à 1600 yôdjanas. Peut-être, il est vrai, est-ce au diamètre de la surface, supposée plane et circulaire, de la terre, que cette mesure s'applique dans ces hymnes. Car, en général, la cosmographie des *Védas* est tout à fait grossière et incompatible avec la notion de la sphéricité de la terre (5). Cependant il paraît que cette notion s'était fait jour dans l'Inde dès avant les conquêtes d'Alexandre (6). Depuis ces conquêtes, l'influence des sciences de la Grèce s'étendit dans l'Inde, et il est certain qu'au Ve siècle de notre ère les brahmes indiens étaient initiés aux connaissances mathématiques et astronomiques des Grecs alexandrins. La rédaction du *Sourya-Siddhanta*, traité sacré sur l'astronomie, et du *Jyôtisham*, calendrier des *Védas*, n'est pas antérieure à cette époque, et l'influence grecque s'y trouve marquée d'une manière incontestable, et mêlée aux notions originales des Indiens (7). Dans ces deux ouvrages (8), le diamètre du globe terrestre est évalué à 1600 yôdjanas, et la circonférence à 5059 yôdjanas. Ces chiffres supposent une estimation très-inexacte du rapport de la circonférence au diamètre. En outre, le chiffre de 1600 yôdjanas pour le

(1) Voy. M. Saigey, *Métrologie*, p. 87-88, et Gossellin lui-même, l. c., p. 147-150.

(2) Voy. M. Saigey, *ibidem*, et Colebrooke, *Miscellaneous Essays*, t. II, p. 469.

(3) Voy. Davis, dans les *Recherches asiatiques*, trad. fr., t. II, p. 304; Delambre *Astronomie ancienne*, t. I, p. 466, et Colebrooke, *Miscellaneous Essays*, t. I, p. 458.

(4) Voy. le *Rig-véda*, traduction de M. Langlois, t. I, p. 305 et p. 471, et t. IV, p. 311. Comp. t. I, p. 546, note 22. La sphéricité de la terre paraît être indiquée dans un hymne, mais de la partie la moins ancienne du *Rig-véda*, *ibidem*, t. IV, p. 340.

(5) J'insisterai sur ce point dans mon *Histoire de l'astronomie ancienne*.

(6) Voy. Mégasthène, dans Strabon, xv, p. 715 B.

(7) Je le démontrerai dans mon *Histoire de l'astronomie ancienne*. Du reste, Colebrooke et MM. Lassen et Weber l'ont déjà montré.

(8) Voy. Davis, *Recherches asiatiques*, trad. fr., t. II, p. 303-304, et l'abbé Guérin, *Astronomie indienne*, p. 108.

diamètre était tout simplement emprunté au *Rig-véda*, où peut-être il ne s'appliquait pas même au diamètre du *globe* terrestre. Vers la fin du Ve siècle de notre ère, l'astronome indien Aryabhatta assignait à ce diamètre une valeur de 1050 yôdjanas, et à la circonférence une valeur de 3300 yôdjanas (1). Du reste, les valeurs de l'yôdjana dans l'Inde ont été non-seulement extrêmement variables suivant les temps, mais très-multiples et très-différentes à une même époque (2); de telle sorte que, même en supposant l'antiquité et l'originalité d'une mesure indienne du globe exprimée en yôdjanas, on n'en pourrait déterminer le rapport soit avec les mesures grecques, soit avec la mesure véritable.

Parmi les valeurs *possibles* de l'yôdjana, M. Saigey (3) choisit *arbitrairement* une des plus petites, sans pouvoir appuyer cette évaluation sur aucune donnée positive. Prenant une coudée *hypothétique* de 0^m,45, il trouve un yôdjana *hypothétique* de 14 400 mètres, qui, pris 5059 fois, donne 72 849 600 mètres pour le contour de la terre suivant le *Sourya-Siddhanta*. Cette valeur, trop forte de près de moitié, ne diffère pas beaucoup des 400 000 stades d'Aristote (4). M. Saigey en conclut qu'il faut ou qu'Aristote ait emprunté son nombre aux Indous, ou, ce qui est plus probable suivant lui, que les Indous aient copié leur nombre dans le livre d'Aristote. Cette seconde hypothèse est inadmissibe, puisque le nombre de 1600 yôdjanas pour le diamètre de la terre se trouve déjà dans la partie la plus antique du *Rig-véda*. Je ne crois pas davantage à la première hypothèse. Il n'y a aucun rapport nécessaire entre la mesure grecque et la mesure indienne. Supposons que la coudée indienne ait été égale à la coudée royale babylonienne, c'est-à-dire à 0^m, 5275 environ : les 5059 yôdjanas de 32 000 coudées chacun donneront 85 395 920 mètres, tandis que les 400 000 stades de 184^m,8 chacun donnent 73 920 000 mètres.

Le géographe arabe Edrisi (5) cite une mesure indienne de la terre, d'après laquelle, la circonférence étant divisée en 360°, le

(1) Voy. Colebrooke, *Miscellaneous Essays*, t. II, p. 392 et p. 467-470, et M. Wish, dans les *Transactions of the royal Asiatic Society*, t. III, p. 509 et suiv.

(2) Voy. M. Saigey, *Métrologie*, p. 87-88, 104 et 105; Colebrooke, *Miscellaneous Essays*, t. II, p. 469; Abel-Rémusat, *Journal des savants*, 1821, p. 602, et l'abbé Guérin, *Astronomie indienne*, p. 156.

(3) *Métrologie*, p. 88.

(4) Prenant un stade *imaginaire* de 180 mètres, M. Saigey trouve tout juste 72 000 000 de mètres. Mais 400 000 stades de 184^m,8 donnent 73 920 000 mètres.

(5) *Géographie*, *Prolégomènes*, traduction française de M. Jaubert, t. I, p. 2 (Paris, 1836, in-4).

degré est de 25 parasanges, la parasange étant de 12 000 coudées et la coudée de 24 doigts : ce qui donne 9000 parasanges ou 108 000 000 de coudées pour la circonférence (1). Or la valeur la plus petite et la plus ordinaire de la parasange est de 30 stades, et le stade est de 400 coudées. Multipliez les 9000 parasanges par 30, ou bien divisez les 108 000 000 de coudées par 400 : d'une manière comme de l'autre, vous avez 270 000 stades. Albatégny mentionne aussi cette évaluation de la circonférence du globe à 27 000 milles ou 9000 parasanges, mais sans en indiquer l'origine (2). Ces 9000 parasanges, équivalant à 270 000 stades, sont très-probablement la reproduction d'une des modifications apportées par les Grecs à la mesure d'Eratosthène. Les astronomes indiens que les Arabes ont connus étaient initiés aux doctrines grecques (3).

Passons aux Chaldéens. Un texte d'Achillès Tatius (4), pris dans son sens naturel, signifierait que suivant les Chaldéens, l'arc décrit en une heure par le soleil dans l'orbite qu'il parcourt annuellement autour de la terre serait de 30 stades, et qu'ainsi l'orbite entière, parcourue, suivant les Chaldéens, en 365 jours et $\frac{1}{4}$, serait de 262 980 stades. On a supposé que dans l'interprétation de ce texte il fallait substituer à l'orbite solaire la trace de cette orbite sur la terre. Alors on aurait, pour la mesure d'un grand cercle du globe terrestre suivant les Chaldéens, non pas 300 000 stades, comme M. Letronne (5) l'a voulu tout exprès pour retrouver ici la mesure citée par Archimède, mais bien 262 980 stades. Cette mesure se rapprocherait beaucoup de celle que Pline a adoptée à titre de variante introduite après coup dans l'évaluation d'Eratosthène. Je montrerai ailleurs (6) que les Chaldéens dont parle Achillès Tatius, écrivain du IIIe ou du IVe siècle de notre ère, sont des Chaldéens écrivant en grec et initiés aux connaissances des Grecs.

Quant aux Chaldéens cités par les astronomes arabes, ce sont tantôt ces mêmes Chaldéens grecs par leur éducation, comme Séleucus et Teucer de Babylone, et comme les deux astrologues du nom de Julien (7), tantôt les Nabatéens ou Sabéens de la Chaldée, ini-

(1) Le texte arabe donne 11 000 parasanges et 132 000 000 de coudées. Mais M. Jaubert remarque que c'est par suite d'une faute évidente de calcul.

(2) Voy. M. Reinaud, Introduction à sa traduction de la *Géographie* d'Aboulféda § 3, t. I, p. CCLXIX.

(3) Je le prouverai dans mon *Histoire de l'astronomie ancienne*.

(4) Chap. XVIII, p. 137 de l'*Uranologium* de Pétau (1630, in-fol.).

(5) *Académie des inscriptions*, t. VI, p. 307.

(6) Dans mon *Histoire de l'astronomie ancienne*.

(7) Voy. Démophile, *Scolies sur les quatre livres astrologiques de Ptolémée*,

tiés aussi à la science grecque, et écrivant en langue syriaque (1), tantôt les Syro-Chaldéens, qui, par leurs traductions et leurs commentaires en syriaque et en arabe, ont fait connaître aux Arabes mahométans les ouvrages scientifiques des Grecs (2). Ce sont des Chaldéens de cette dernière espèce qu'il faut reconnaître dans ce passage des *tables* dressées au IXe siècle par Mohammed ben Musa Alkarizmi, et traduites en latin par Adelart de Bath (3) : « D'après les Chaldéens, 4000 pas de chameau font un mille (*milliare*), et 33 milles et $\frac{1}{3}$, c'est-à-dire un *thuild*, sur la terre répondent à $\frac{1}{20}$ dans le ciel : d'où il résulte que la circonférence entière de la terre contient 24 000 milles. En effet, si d'un lieu quelconque on se dirige en droite ligne vers le midi, quand on aura fait 66 mille et $\frac{2}{3}$, une étoile observée au point de départ paraîtra, *à la même heure*, plus élevée de 1°. Cela étant, 1° $\frac{1}{2}$ correspond à 100 milles, et par conséquent 15° à 1000 milles, un signe à 2000 milles, et 12 signes à 24 000 milles. » Ces Chaldéens qui disaient seulement d'observer l'étoile *à la même heure* et qui ne prescrivaient pas de l'observer *à son passage au méridien*, ne comprenaient pas même ce procédé, et par conséquent ils n'en étaient pas les inventeurs. En effet, parmi les nombreux auteurs arabes qui donnent cette même mesure de la terre, quelques-uns l'attribuent à Ptolémée (4). M. Chasles, à l'exemple de Gossellin (5), prétend les concilier avec Mohammed Ben Musa, en disant qu'il s'agit ici de milles philétériens de 7 stades philétériens $\frac{1}{2}$, et qu'ainsi 24 000 de ces milles font 180 000 stades philétériens. J'admets cette explication, en ce sens que cette évaluation syro-chaldéenne de la circonférence de la terre a pu résulter d'une traduction de l'évaluation de Ptolémée. Mais je dis que cette traduction a été infidèle. En effet, nous avons vu que les 180 000 stades de Ptolémée n'étaient pas des stades philétériens. C'est donc à

p. 200 (Bâle, 1559, in-fol.) ; Saumaise, *De annis climactericis*, præf., p. 26 et 30, et Lobeck, *Aglaophamus*, p. 98-103.

(1) Voy. M. Ét. Quatremère, *Sur les Nabatéens*, p 91 et suiv. (extrait du *Journal asiatique*, t. XV, Paris, 1835).

(2) Voy. M. Renan, *De philosophia peripatetica apud Syros*, p. 9 et p. 55-62, et *Averroès et l'averroïsme*, p. 36-40 ; M. Wenrich, *De auctorum græcorum versionibus et commentariis syriacis*, etc., et M. Reinaud, Introduction à Aboulfédha, t. I, p. XLIV.

(3) Voy. M. Chasles, *Recherches sur l'astronomie indienne* (extrait des *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, t. XXIII, 2 novembre 1846).

(4) Voy. M. Chasles, *l. c.*, et M. Reinaud, Introd. à la *Géographie* d'Aboulfédha, § 3, t. I, p. CCLXIX.

(5) *Académie des inscriptions*, t. VI, p. 132, note 1.

tort que quelque Grec d'Orient les aura transformés en 24 000 milles philétériens. C'est à tort, ensuite, que les Syro-Chaldéens et les Arabes auront confondu ces milles philétériens avec leurs milles toujours égaux au tiers de la parasange (1) et par conséquent égaux à 10 stades grecs ordinaires. Voici l'explication de cette erreur : Aboulfédha (2), rapportant cette même mesure, dit que d'après les anciens auteurs arabes et *d'après Ptolémée* (3), le degré est de 66 milles $\frac{2}{3}$ *ou de* 22 *parasanges* $\frac{2}{9}$; ce qui, à raison de 30 stades grecs ordinaires par parasange, donne 666 stades et $\frac{2}{3}$ pour le degré, et 240 000 stades pour la circonférence. Ainsi, à travers deux traductions successives, la deuxième évaluation de Posidonius, adoptée par Ptolémée, s'était transformée en une mesure équivalente à la première évaluation de Posidonius (4).

Quant aux anciens Chaldéens, aucun des auteurs qui ont pu connaître leurs travaux ne leur attribue une mesure de la terre. Théon de Smyrne (5) nous dit que leurs méthodes astronomiques n'étaient pas *géométriques*, comme celles des Égyptiens, mais *arithmétiques*, c'est-à-dire qu'elles consistaient dans le calcul des périodes de temps qui ramènent les phénomènes célestes. Diodore de Sicile (6) assure que les anciens Chaldéens n'admettaient pas la sphéricité de la terre ; ce qui ne les empêchait pas, comme je le montrerai ailleurs, de croire la terre suspendue dans l'espace. Je prouverai aussi que leur cosmographie était bizarrement erronée.

Il paraît que la sphéricité de la terre a été admise de bonne heure par les prêtres égyptiens. Mais il y a loin de cette opinion à une mesure exacte de la circonférence du globe. Cependant, suivant Achillès Tatius (7), on disait que les Égyptiens avaient les premiers *mesuré le ciel et la terre*, et que, dans l'intérêt de la postérité, ils avaient gravé ces connaissances *sur des stèles*. Il en est sans doute de ces stèles comme de celles que les Égyptiens, peu après l'époque de Platon, montraient aux voyageurs grecs, en leur affirmant que l'histoire de l'Atlantide y était tracée en caractères sacrés (8).

(1) Voy. Aboulfédha, *Prolég.* de sa *Géogr.*, t. II, p. 18-19 de la trad. fr. de M. Reinaud, et tous les textes arabes cités en français par Gossellin, *Acad. des inscr.*, t. VI, p. 134-144.

(2) *Géographie*, t. II, Ire partie de la trad. fr. de M. Reinaud, p. 17-19.

(3) *Ibidem*, p. 17.

(4) Comp. Gossellin, *Acad. des inscr.*, t. VI, p. 132, note 1.

(5) *Astronomie*, chap. XXX, p. 272 de mon édition.

(6) II, 31.

(7) Chap. I, p. 121 de l'*Uranologium* (1630, in-fol.).

(8) Voy. mes *Études sur le Timée*, t. I, p. 323-327.

Pline (1) et Macrobe (2) prêtent aux Égyptiens deux mesures très-différentes, et toutes deux extrêmement erronées, des grosseurs et des distances du soleil, de la lune et des planètes. Macrobe cite les données de ce calcul égyptien : l'une d'elles, peu estimable, est 1° 40′ pour le diamètre apparent du soleil. Une autre de ces données est 252 000 stades pour la circonférence de la terre : c'est donc la mesure d'Ératosthène qui est attribuée ici aux Égyptiens. Macrobe avait trouvé sans doute ces belles choses chez quelque astrologue égyptien écrivant en grec et presque aussi ignorant en astronomie que Macrobe lui-même, qui déclare que ces calculs égyptiens sont très-préférables à ceux d'Ératosthène et de Posidonius.

Après avoir mentionné, comme nous l'avons vu, une mesure indienne de la circonférence de la terre, le géographe arabe Edrisi (3) ajoute : « Mais d'après *Hératès*, qui mesura cette circonférence et qui la divisa en parties égales de 100 milles chacune, elle serait de 36 000 milles ou de 12 000 parasanges. » Or, le plus petit nombre de stades que les Grecs aient assigné à la parasange, c'est 30. Ainsi, à calculer à la manière grecque, ces 12 000 parasanges vaudraient au moins 360 000 stades, et alors chaque mille vaudrait 10 stades, Mais le seul stade et le seul mille entre lesquels nous ayons trouvé ce rapport de 1 à 10 sont le stade byzantin de 600 pieds romains, et le mille byzantin de 6000 pieds romains (4). Cette évaluation ainsi comprise ne pourrait donc pas être antérieure à l'époque byzantine. Mais sous le nom d'*Hératès*, il faut probablement reconnaître, avec M. Jaubert, le nom d'*Ératosthène* altéré par les Arabes. En effet, nous allons reconnaître ici la mesure d'Ératosthène, altérée aussi par des transformations erronées. Des 252 000 stades d'Ératosthène, qui valaient 8400 parasanges, un calculateur byzantin mal avisé aura fait 36 000 milles à raison de 7 stades par mille (5). Or, nous avons vu que les Syro-Chaldéens et les Arabes comptaient invariablement trois de leurs milles pour une parasange. S'emparant donc de ces 36 000 milles, ils ont dû les croire égaux à 12 000 parasanges. C'est ainsi que les 252 000 stades d'Eratosthène ont pu être transformés en une évaluation arabe qui équivaut à 360 000 stades grecs ordinaires.

(1) Pline, II, 23 (21), t. I, p. 131 de Sillig

(2) *In somnium Scipionis*, I, 20.

(3) *Géographie, Prolégomènes,* trad. fr. de M Jaubert faite sur les Mss. arabes, t. I, p. 2 (Paris, 1836, in-4).

(4) Voy. plus haut, § 3.

(5) Voy. plus haut, § 3.

Avant que l'on connût le texte authentique d'Édrisi, Gossellin (1) et Malte-Brun (2), qui n'avaient pu consulter qu'une mauvaise traduction latine de cet auteur, lisaient par conjecture *Hermès* au lieu d'*Hératès*, et ils affirmaient que cette mesure de la terre était égyptienne et qu'elle était de 360 000 stades. Ils la trouvaient parfaitement exacte, en prenant, suivant leur habitude, un stade tout juste de la longueur voulue. Nous trouvons, au contraire, que cette mesure de 252 000 stades ou de 360 000 stades est très-loin de la vérité, et nous ne voyons pas le plus léger motif de l'attribuer aux Égyptiens.

Nous avons déjà dit que, suivant Aboulfédha, les anciens auteurs arabes comptaient au degré 22 parasanges $\frac{2}{3}$ ou 66 milles $\frac{2}{3}$. Nous avons montré que cette évaluation, attribuée à Ptolémée par quelques auteurs arabes, pouvait résulter en effet d'une traduction infidèle des 180 000 stades de Ptolémée, mais qu'elle équivalait en réalité aux 240 000 stades de Posidonius. Suivant Aboulfédha (3), les auteurs arabes plus récents comptaient au degré 19 parasanges moins $\frac{1}{9}$, ou 56 milles $\frac{2}{3}$: ce qui donne 6800 parasanges, et à raison de 30 stades par parasange, 204 000 stades pour la circonférence. Cette dernière mesure est préférable à toutes celles des Grecs; mais elle ne vient ni de l'Inde, ni de la Chaldée, ni de l'Égypte : elle est due aux Arabes et elle date de l'époque d'Almamoun (4), c'est-à-dire du IXe siècle de notre ère.

En résumé, les efforts tentés par les Grecs pour mesurer le globe terrestre ont été décrits par les auteurs mêmes de ces essais; le souvenir nous en a été conservé, d'après leurs ouvrages, par de nombreux écrivains de l'antiquité; le stade employé dans ces évaluations était certainement le stade grec ordinaire; l'imperfection de ces estimations approximatives est en rapport avec l'inexactitude des données et l'insuffisance des procédés indiqués. Aucun auteur grec ou romain de quelque valeur ne mentionne une mesure asiatique ou égyptienne de la terre : dans l'antiquité grecque et latine, on rencontre seulement à ce sujet quelques assertions d'une époque très-tardive et qui portent la trace de leur source apocryphe. Ces mesures égyptiennes ou asiatiques, telles qu'elles nous sont données, seraient d'ailleurs très-fautives. Les Arabes mahométans ont connu

(1) *Académie des inscriptions*, t. VI, p. 139-140.

(2) *Précis de géographie universelle*, t. I, p. 104, 4e édit., in-8.

(3) *Prolégomènes*, t. II, p. 17 et 18 de la trad. fr. de M. Reinaud.

(4) Voy. Ibn-Younis, dans les *Notices et extraits des manuscrits*, t. VII, p. 94-96, note 2 de la page 94; Aboulfédha, *Géographie*, trad. fr. de M. Reinaud, t. II, p. 17, et M. Reinaud, *Introd.*, § 3, t. I, p. CCLXIX-CCLXXIII.

les mesures grecques de la terre, mais plus ou moins défigurées par des traductions syro-chaldaïques : ils les ont adoptées, jusqu'au moment où ils ont réussi à obtenir eux-mêmes un résultat un peu moins éloigné de la vérité. Ils ont connu aussi une mesure indienne de la terre, mais très-vague, très-inexacte, et datant d'une époque où les Indiens étaient initiés à l'astronomie grecque. Parmi les traces d'une mesure de la terre que nous trouvons chez les auteurs indiens, quelques-unes remontent peut-être plus haut que l'influence grecque; mais nous n'en avons pas la certitude. Nous ne pouvons apprécier exactement cette mesure, faute de connaître suffisamment l'unité employée. Nous sommes sûrs pourtant que cette évaluation indienne était très-exagérée, et nous voyons aussi qu'elle impliquait une estimation très-inexacte du rapport de la circonférence au diamètre.

Voilà les faits. Quel étrange esprit de paradoxe avait donc soufflé sur les nombreux savants modernes qui ont nié la réalité des essais tentés par les Grecs, qui ont affirmé sans preuves l'existence et la justesse parfaite d'une mesure de la terre exécutée en Égypte ou en Asie avant les temps historiques, et qui n'ont voulu voir dans toutes les évaluations grecques que des reproductions incomprises de cette mesure unique traduite en stades et en milles de diverses longueurs!

Pourtant nous ne terminerons pas notre discussion contre cette hypothèse chimérique, sans répondre encore à un argument qu'elle fait valoir en sa faveur. Elle prétend être justifiée et démontrée par le succès avec lequel elle s'applique à l'interprétation et à la réforme de la géographie mathématique des anciens. Je vais prouver que cette interprétation et cette réforme, dans ce qu'elles ont de vrai et de légitime, peuvent être obtenues exactement de la même manière sans cette hypothèse, qui par conséquent n'a pas le droit de s'en prévaloir, et que cette même hypothèse conduit à des illusions et à des erreurs qu'on évite en la rejetant.

V.

Dans un Mémoire (1) lu à l'Académie des inscriptions en 1817 et publié dans le recueil des Mémoires de cette Académie en 1822, Gossellin raconte avec une merveilleuse assurance l'histoire, ou plutôt le roman que voici :

A une époque extrêmement reculée, bien avant les temps histo-

(1) Institut, *Académie des inscriptions*, t. VI, p. 44 et suiv.

riques, les hommes savaient parfaitement ce qu'on a eu tant de peine à retrouver de nos jours, savoir, que la circonférence du globe est de 4000 myriamètres. Mais ils prenaient pour unité le dixième de myriamètre, qu'ils nommaient *mille*, et le centième de myriamètre, qu'ils nommaient *stade*. Ils divisaient la circonférence en 400 parties ou *degrés* de 100 kilomètres chacun, chaque degré en 100 parties, qui étaient des *milles* de 1 kilomètre, et en 1000 parties, qui étaient des stades de 1 hectomètre, contenus 400 000 fois dans la circonférence. Puis on imagina de diviser la circonférence en 300 parties ou *degrés* de 133 333^{m},333, chaque degré en 100 parties ou *milles* de 1333^{m},333, et en 1000 parties ou *stades* de 133^{m},333, contenus 300 000 fois dans la circonférence, Plus tard encore, on imagina de diviser la circonférence en 360 *degrés* de 111 111^{m},111, et chaque degré en 100 parties ou *milles* de 1111^{m},111 et en 1000 parties ou *stades* de 111^{m},111, contenus 360 000 fois dans la circonférence. Et voilà trois espèces de *stades* et de *milles primitifs*, obtenus en divisant la circonférence du globe en 400 degrés, en 300 degrés et en 360 degrés, et le degré toujours en 100 parties et en dixièmes de ces parties.

Mais il arriva qu'on divisa aussi chacun des 400 degrés en 60 parties seulement : alors on eut des *milles* de 1666^{m},667, dont les dixièmes furent des *stades* de 166^{m},667, contenus 240 000 fois dans la circonférence du globe. De même, chacun des 300 degrés, divisé en 60 parties, donna des *milles* de 2222^{m},222, dont les dixièmes furent des *stades* de 222^{m},222, contenus 180 000 fois dans la circonférence. De même, enfin, chacun des 360 degrés, divisé en 60 parties, donna des *milles* de 1851^{m},852, et des *stades*, dits *olympiques*, de 185^{m},185, contenus 216 000 fois dans la circonférence. Voilà donc trois *stades* et trois *milles secondaires*, produits par la division sexagésimale des trois espèces de degrés et par la division décimale des milles.

Ensuite, la coudée étant la 400e partie du stade et étant divisée tantôt en 24 *grands doigts* duodécimaux, c'est-à-dire contenus douze fois dans la spithame, tantôt en 32 *petits doigts*, on transforma les 32 *petits doigts* en 32 *grands doigts* dans la coudée du stade de 360 000 à la circonférence du globe : on eut ainsi un *stade* dit *italique*, égal à $\frac{4}{3}$ du précédent, c'est-à-dire à 148^{m},148, et contenu par conséquent 270 000 fois dans la circonférence. Gossellin prétend que 10 de ces stades étaient égaux au mille romain : nous avons vu (1) que c'est très-inexact et qu'il n'y a aucune raison de nommer

(1) § 3.

ces stades *italiques*. De même, en transformant les 32 *petits doigts* en 32 *grands doigts* dans le stade de 300 000 à la circonférence du globe, on eut un stade égal à $\frac{4}{3}$ de ce dernier stade, c'est-à-dire à 177^{m},778, et par conséquent contenu 225 000 fois dans la circonférence : c'est ce que Gossellin a jugé à propos de nommer le *stade dudolique syrien*, pour donner à sa supposition purement imaginaire une apparence de caractère historique et géographique. Enfin Gossellin *suppose* une division primitive de la coudée en 20 *très-grands doigts*, dits décimaux, parce qu'ils étaient contenus 10 fois dans la spithame. En transformant ces 20 très-grands doigts décimaux en 20 grands doigts duodécimaux dans la coudée du stade de 300 000 à la circonférence, on obtint un stade égal aux $\frac{6}{5}$ de ce dernier, c'est-à-dire à 160 mètres, et contenu 250 000 fois dans la circonférence. C'est le *stade* dit d'Ératosthène, mais que Gossellin croit très-antérieur à ce savant. Voilà donc trois *stades* dits *tertiaires*, à chacun desquels correspond un *mille tertiaire* de 10 stades.

Quant aux 252 000 stades d'Ératosthène, Gossellin croit que ce nombre a été imaginé en dehors de toute mesure exacte et de tout système régulier, pour la commodité du calcul, afin d'avoir 700 stades au degré, au lieu de 694 $\frac{4}{9}$.

Voilà l'histoire des stades et de la mesure de la terre, telle qu'il a plu à Gossellin de l'*inventer* par une pure hypothèse aidée d'un procédé purement arithmétique, en dehors de toute donnée positive. Jamais l'imagination et le calcul ligués ensemble n'ont jeté un plus audacieux défi à l'histoire; et malheureusement ce défi a obtenu, en France surtout, un succès étonnant, qui me paraît avoir trop duré. Nous avons vu (1) que tout ce roman mathématique, depuis le premier mot jusqu'au dernier, est démenti par les faits relatifs soit à la métrologie ancienne, soit aux essais tentés réellement dans l'antiquité pour mesurer la circonférence du globe. Nous ne reviendrons pas sur cette réfutation, que le lecteur aura, je l'espère, trouvée péremptoire.

Mais Gossellin a prétendu que cette hypothèse, telle que nous venons de la résumer fidèlement, est vérifiée et prouvée *a posteriori* par le succès avec lequel elle s'applique à la réforme de la géographie mathématique des anciens. C'est cette prétention qui a valu à cette hypothèse la vogue qu'elle n'a pas encore tout à fait perdue de ce côté-ci du Rhin. C'est cette prétention qu'il s'agit de détruire. Ici Gossellin daigne citer des faits : nous allons les examiner après lui.

(1) §§ 3 et 4.

Ératosthène avait évalué, d'après les données qu'il avait pu recueillir, une série de distances prises à travers toute l'étendue des terres connues, le long du 36e parallèle de latitude boréale (1); faisant la somme de toutes ces distances, il avait calculé ainsi quelle était sous ce parallèle la longueur de la terre habitée, et, dans son système, où la circonférence du méridien était de 252 000 stades, il avait estimé à peu près à un tiers le rapport de cette longueur à la circonférence de ce parallèle. Suivant Gossellin (2), ces distances paraissent très-fausses, si, avec Ératosthène, qui les avait copiées sur une carte phénicienne ou babylonienne sans les comprendre, on s'imagine qu'elles sont exprimées en stades de 252 000 à la circonférence du méridien ou de 700 au degré de ce cercle; mais elles deviennent sensiblement vraies, si, comme l'avaient fait les anciens astronomes phéniciens ou babyloniens antérieurs aux temps historiques, on les calcule en stades de 300 000 à la circonférence du globe ou de 833 et ⅓ au degré. En effet, Gossellin dresse, d'après Ératosthène cité par Strabon, le tableau de ce qu'il appelle les distances des principaux points du 36e parallèle, traduites en degrés, minutes et secondes de ce parallèle, à raison de 833 stades et ⅓ au degré du méridien. Or il ne trouve que des différences minimes avec les distances obtenues depuis un siècle, et sur ce point, Malte-Brun (3) et M. Walckenaër (4) considèrent sa démonstration comme irréfragable. De cette découverte Gossellin (5) conclut que des savants antérieurs de deux à quatre mille ans à l'ère chrétienne avaient mesuré astronomiquement tout l'ancien continent de l'est à l'ouest avec une habileté presque égale à celle des savants de nos jours, et même il lui paraît *douteux que pour certaines positions nous ayons mieux réussi* que ces astronomes des temps primitifs (6). Voilà donc la preuve d'un usage bien antique et bien glorieux du stade de 300 000 à la circonférence du globe. Les droits de ce stade astronomique étant ainsi établis, Gossellin (7) exprime l'espérance qu'on ne lui contestera pas les droits des autres stades astronomiques qu'il

(1) Voy. Strabon, p. 64 A-65 A.

(2) *Recherches sur la géographie des anciens*, t. IV, p. 330; *Mesures itinéraires*, (en tête du t. I, de la trad. fr. de Strabon, in-4), p. XX, XXV, XXVI-XXVIII et LII-LIV; et *Institut*, *Acad. des inscr.*, t. VI, p. 64-68.

(3) *Précis de géographie universelle*, t. I, p. 106 et p. 109, in-8, 4e éd.

(4) *Introd. à l'analyse géogr. des itinéraires anciens pour les Gaules* (*Géogr. ancienne des Gaules*, t. III, p. XXVIII).

(5) *Mesures itinéraires*, p. LV-LVII.

(6) *Acad. des inscr.*, t. VI, p. 67.

(7) *Acad. des inscr.*, t. VI, p. 66-68.

a trouvés par le même procédé. En effet, qu'on me donne de *bonnes* raisons en faveur de ce stade et de son emploi dans une mesure exacte de la terre avant la fondation d'Alexandrie, et je suis prêt à admettre autant de stades astronomiques que l'on voudra. Mais les raisons de Gossellin sont-elles *bonnes?* Voyons les textes et les calculs.

Il paraît (1) qu'Ératosthène disait vaguement que le 36° parallèle devait être de 200 000 stades au moins (2). Le méridien étant de 252 000 stades suivant Ératosthène, le 36° parallèle aurait dû être d'un peu plus de 203 872 stades et $\frac{1}{4}$, et le degré de ce parallèle aurait dû être de 566 stades et 0,31 environ (3). En comptant 300 000 stades pour un grand cercle du globe, le 36° parallèle aurait dû être d'un peu plus de 242 705 stades, et le degré de ce parallèle de 674 stades et 0,18 environ. Cela posé, Ératosthène disait expressément (4) que ce parallèle, partant des Colonnes d'Hercule, passait par le détroit de Sicile, par le midi du Péloponnèse et de l'Attique, par Rhodes et par le golfe d'Issus; qu'il suivait la chaîne du Taurus à travers toute l'Asie au nord de l'Inde (5), et qu'il aboutissait à Thinæ. Des Colonnes d'Hercule à Thinæ, Ératosthène comptait 70 800 stades, et ce total confirme l'exactitude des chiffres partiels, que voici. Suivant Ératosthène, depuis l'Indus, c'est-à-dire vraisemblablement depuis Taxiles, lieu de passage sur l'Indus à un peu moins de 34° de latitude et de 69° de longitude de Paris, l'Inde s'étendait à l'Orient, dans sa partie la plus étroite, jusqu'à 16 000 stades, et il y avait 3000 stades de plus jusqu'au promontoire le plus oriental : ce qui donne en tout 19 000 stades de l'Indus à ce promontoire, c'est-à-dire à Thinæ; car les 3000 stades sont compris par Ératosthène dans le total de 70 800 stades de Thinæ aux Colonnes d'Hercule. De l'Indus aux Portes Caspiennes Ératosthène compte 14 000 stades; de là à l'Euphrate, c'est-à-dire, comme il l'indique lui-même (6), à Thapsaque, lieu de passage sur l'Euphrate, il compte 10 000 stades; de l'Euphrate au Nil, c'est-à-dire de Thapsaque à la bouche la plus orientale du Nil, à la bouche pélusiaque, 5000 stades, et jusqu'à la bouche canopique, près d'Alexandrie, qu'Ératosthène

(1) Voy. Strabon, p. 65 A.

(2) Il aurait même dit que ce parallèle était de *moins de 2000 stades*, s'il ne fallait pas, avec Groskurd, t. I, p. 104, ajouter οὐκ devant ἐλάττων.

(3) Le degré d'un parallèle est au degré d'un grand cercle comme le cosinus de la latitude est au rayon du grand cercle.

(4) Voy. Strabon, p. 64 A-65 A.

(5) Voy. Strabon, p. 67-68.

(6) Dans Strabon, p. 78-83, et p. 90-91.

plaçait sous le méridien de Rhodes (1), 1300 stades de plus (2). De la bouche canopique à Carthage, qu'il plaçait sous le méridien du détroit de Sicile (3), Ératosthène comptait 13 500 stades (4). Enfin, de Carthage aux Colonnes d'Hercule il comptait 8000 stades *au moins*. Il y avait donc en tout 70 800 stades de Thinæ aux Colonnes. Au delà, jusqu'au promontoire extrême de l'Espagne à l'ouest, c'est-à-dire jusqu'au *cap Sacré* (cap Saint-Vincent en Portugal), Ératosthène comptait encore 3000 stades, et par conséquent 73 800 stades du cap Sacré à Thinæ.

Il y a ici une remarque importante à faire : c'est que, pour marquer ces distances, Ératosthène s'écarte sciemment du 36e parallèle, en substituant Thapsaque, les bouches du Nil et Carthage à Issus, à Rhodes et au détroit de Sicile. Pourquoi ? évidemment parce qu'il est obligé de suivre, d'une part, l'itinéraire maritime d'Alexandrie à Carthage et aux Colonnes d'Hercule; d'autre part, l'itinéraire terrestre d'Alexandrie à Thapsaque, passage sur l'Euphrate, aux Portes Caspiennes et à Taxiles, passage sur l'Indus. Ce sont donc bien là des distances itinéraires en ligne sinueuse, et non des distances astronomiquement déterminées entre les méridiens des lieux désignés. En effet, suivant le témoignage de Strabon (5), Ératosthène l'entendait ainsi, et il déclarait même qu'il avait établi ces distances approximativement d'après le dire de ses prédécesseurs. Il ajoutait (6) que la ligne itinéraire se continuait jusqu'à Palimbothra (Pâtalipoutra, aujourd'hui Patna), sur le Gange, mais qu'au delà on n'avait plus que de vagues renseignements. Nous voilà bien loin des admirables cartes géographiques que, suivant Gossellin, Ératosthène avait copiées sans les comprendre. Tandis qu'Ératosthène nous donne ainsi les distances itinéraires de l'Indus aux Portes Caspiennes, des Portes Caspiennes à Thapsaque, de

(1) Voy. Strabon, p. 93 A.

(2) Il est vrai qu'ici le texte donne 1500 (χιλίων καὶ πενταχοσίων). Mais c'est qu'un copiste a été trompé par le mot πενταχοσίων, qui se trouve à la ligne suivante. Il faut ici τριαχοσίων, pour que le total soit juste. D'ailleurs, Strabon (p. 91 A) dit qu'Ératosthène comptait 6300 stades de Thapsaque à Canope. Otez les 5000 stades de Thapsaque à Péluse : il reste 1300 stades de Péluse à Canope, comme Strabon le dit (xv, p. 701 B; xvii, p. 786 D et p. 791 B).

(3) Voy. Strabon, p. 93 A.

(4) Je pense, avec Gossellin (*Géographie des Grecs analysée*, p. 13-14), que pour mettre d'accord Pline (v, 6, t. II, p. 349 de Sillig) avec Strabon, il faut lire dans Pline 1688 milles, qui font 13 504 stades, et non 1628 ou 1528 milles.

(5) P. 91 A et suiv., et p. 93 D-94 A.

(6) Voy. Strabon, xv, p. 689.

Thapsaque au Nil, du Nil à Carthage et de Carthage aux Colonnes d'Hercule, Gossellin a tort de supposer que les distances indiquées par Ératosthène entre ces points sont les arcs du 36e parallèle compris entre les méridiens de ces lieux. Cette remarque suffit pour renverser par la base tous les calculs de Gossellin, fondés sur cette altération flagrante du sens évident des indications d'Ératosthène.

Mais admettons pour un moment l'explication insoutenable de Gossellin. Même après cette concession faite à un incroyable esprit de système, que trouverions-nous en examinant une à une les distances données par Ératosthène ainsi que la distance totale, et en les réduisant en degrés du 36e parallèle à raison de 833 stades et $\frac{1}{3}$ pour le degré du méridien? Commençons par la distance totale.

Ératosthène disait expressément que Thinæ était sur le 36e parallèle. Si donc, comme Gossellin le prétend, Ératosthène copiait une antique géographie conforme à la réalité, c'est dans le voisinage du 36e parallèle et sur un promontoire de la côte orientale d'Asie, c'est-à-dire sur le promontoire de Chan-Tong, en Chine, par 37° de latitude et par 120° de longitude de Paris, qu'il faut placer Thinæ. Or les 73 800 stades du cap Sacré à Thinæ, à raison de 252 000 stades à la circonférence du globe, devaient donner à Ératosthène 130° et près de 20′ sur le 36e parallèle. Du cap Saint-Vincent au cap de Chan-Tong il y a environ 132° d'après les cartes modernes. M. de Humboldt (1) admire cette coïncidence. Mais ce n'est pas le stade de 833 et $\frac{1}{3}$ au degré du méridien qui la donne, et par conséquent elle ne fait pas du tout l'affaire de Gossellin. Du reste, elle est purement fortuite, puisque Ératosthène plaçait Thinæ à 19 000 stades seulement, c'est-à-dire 351 myriamètres, ou, suivant sa mesure de la terre, 33° 33′ à l'est de Taxiles. La différence de longitude est de 51° et la distance en ligne droite est de plus de 470 myriamètres. Les 19 000 stades l'est de Taxiles sur le 36e parallèle nous conduiraient au milieu du Khoukhounoor. Évidemment donc Ératosthène ne connaissait pas la position de Thinæ. Maintenant, essayons le stade de 833 et $\frac{1}{3}$ au degré du méridien. Avec ce stade de Gossellin, la distance du cap Saint-Vincent au cap de Chan-Tong, d'après Ératosthène, sera de 109° 28′ au lieu de 132°. L'erreur est de plus de $\frac{1}{6}$. Voyons si ce stade réussira mieux pour les distances partielles.

Les 16 000 stades de l'Indus, c'est-à-dire de Taxiles à la côte orientale de l'Inde, non compris les promontoires, donnent, si l'on prend le stade de Gossellin, près de 23° 44′ du 36e parallèle : ce qui nous

(1) *Kritische Untersuchungen*, t. I, p. 347.

conduit dans l'Asie centrale sur les confins du désert de Cobi et du Khoukhounoor. Il est vrai qu'en descendant le loug de ce méridien nous trouvons la mer aux bouches de l'Irraouady, mais sur le 15ᵉ parallèle au lieu du 36ᵉ, et sur la côte occidentale de la presqu'île au delà du Gange, au lieu d'une côte orientale indiquée pas Ératosthène. Hâtons-nous de revenir en deçà de l'Indus, pour voir si l'hypothèse de Gossellin y sera plus heureuse.

Du cap Sacré à l'Indus, c'est-à-dire à Taxiles, Ératosthène compte 54 800 stades, c'est-à-dire un peu plus de 96° 46′ du 36ᵉ parallèle à raison de 252 000 stades à la circonférence du méridien. En réalité, cette distance est de 80° 20′ environ. Il est certain qu'en substituant au stade grec d'Ératosthène le stade imaginaire de 833 et $\frac{1}{3}$ au degré du méridien, on atténue beaucoup l'erreur; car on obtient ainsi 81° 18′ $\frac{1}{2}$. L'erreur n'est pas tout à fait de 1° en plus. Mais, si l'hypothèse de Gossellin est vraie, cette coïncidence devra se retrouver dans les distances partielles données par Ératosthène : c'est ce que nous allons examiner.

De Taxiles aux Portes Caspiennes il y a environ 19°. Les 14 000 stades d'Ératosthène, si l'on adopte le stade de Gossellin, donnent 20° 46′ du 36ᵉ parallèle. Il reste une erreur de 1° 46′, c'est-à-dire de $\frac{1}{10}$ environ en plus. Des Portes Caspiennes à Thapsaque il y a à peu près 12° 34′. Les 10 000 stades d'Ératosthène, convertis en stades de Gossellin, donnent près de 14° 50′ du 36ᵉ parallèle. Il reste 2° 16′ de trop, c'est-à-dire $\frac{1}{7}$ de la distance. De Thapsaque à Péluse il y a environ 7° 19′. Les 5000 stades d'Ératosthène convertis en stades de Gossellin donnent près de 7° 25′. Ici nous approchons de la vérité *par hasard*. De Péluse à la bouche canopique il y a 2° 11′ environ. Les 1300 stades d'Ératosthène, si on les prend comme des stades de 184ᵐ,8 chacun, représentent assez bien la navigation de la bouche pélusiaque à la bouche canopique du Nil en suivant la base convexe du Delta. C'est à ces stades qu'il faut s'en tenir; car nous avons montré (1) que ce sont les seuls que l'école d'Alexandrie ait employés dans l'usage scientifique. Au contraire, ces 1300 stades, convertis en stades de 833 et $\frac{1}{3}$ au degré du méridien, donnent 1° 56′ du 36ᵉ parallèle : l'erreur serait de 15′, c'est-à-dire de plus de $\frac{1}{8}$ en moins. C'est beaucoup pour une si petite distance prise auprès d'Alexandrie, où Ératosthène habitait. Ce n'est pas tout : dans l'hypothèse de Gossellin, il faut substituer Rhodes à la bouche canopique du Nil, mise à tort par Ératosthène sous le même méridien.

(1) § 3.

De Thapsaque à ce méridien il y aura 6300 stades, qui, convertis en stades de Gossellin, donneront un peu moins de 9° 21′ du 36° parallèle. Il y a plus de 11° ½. L'erreur sera de près de ¼ en moins. Continuons. De la bouche canopique du Nil à Carthage il y a près de 20°. Les 13 500 stades d'Ératosthène, convertis en stades de Gossellin, donneraient un peu plus de 20° du 36° parallèle. Ce serait là une coïncidence heureuse; mais précisément Gossellin la repousse, en substituant Rhodes à la bouche canopique et le détroit de Sicile à Carthage. De Rhodes à ce détroit il y a environ 12° ½. Les 13 500 stades de 833 et ⅓ au degré du méridien donnent 20° du 36° parallèle. L'erreur est de 7° et ½, c'est-à-dire de ⅗ en plus : c'est une erreur énorme. De Carthage aux Colonnes d'Hercule il y a environ 15° 40′. Les 8000 stades d'Ératosthène, convertis en stades de Gossellin, donneraient 11° 51′ du 36° parallèle. L'erreur serait de 3° 49′, c'est-à-dire de près de ¼ en moins. Mais c'est bien pis, si, avec Gossellin, nous partons du détroit de Sicile : de là aux Colonnes d'Hercule il y a environ 21°. L'erreur est de 9° 9′, c'est-à-dire de près de moitié en moins. Au contraire, si l'on s'en tient aux stades vrais de 184m,8, alors 8000 de ces stades donnent près de 148 myriamètres. C'est à peu près la longueur réelle de la navigation de Carthage aux Colonnes d'Hercule. Enfin, des Colonnes d'Hercule au cap Sacré il y a à peu près 3° 40′. Les 300 stades d'Ératosthène, convertis en stades de Gossellin, donnent près de 4° 27′ du 36° parallèle. Il reste une erreur de 47′, c'est-à-dire de près de ⅕ en plus.

En résumé, pour les distances au delà de l'Indus, l'hypothèse de Gossellin est entièrement en défaut. Quant à la distance des Colonnes d'Hercule à l'Indus, elle a été faite beaucoup trop grande par Ératosthène, soit que l'on reconnaisse ses stades pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire pour des mesures de 184m,8 environ, soit même qu'on veuille les prendre chacun pour la 700e partie de la valeur vraie du méridien. De même, les distances partielles indiquées par lui dans cet intervalle sont généralement beaucoup trop fortes, excepté celles de Péluse à Canope et de Carthage aux Colonnes d'Hercule, qui sont à peu près vraies en stades de 184m,8. En recourant, pour toutes ces distances, au stade imaginaire de 833 et ⅓ au degré du méridien, on atténue bien l'erreur moyenne; mais on a, pour les distances partielles, des erreurs considérables en plus et en moins. Il est évident qu'un tel résultat n'est nullement favorable à l'hypothèse de Gossellin.

Le lecteur se demande sans doute comment Gossellin, dont je suis loin de suspecter la bonne foi, s'y est pris pour se tromper

d'abord lui-même et pour tromper ensuite le public savant. A-t-il pris les distances données par Ératosthène, telles qu'il les trouvait dans le texte de Strabon et telles que je viens de les examiner? Il s'en est bien gardé. Étudions de plus près son procédé, qui se compose de plusieurs artifices curieux à signaler :

1° Je rappelle qu'il a pris des distances itinéraires obliques et sinueuses, et données comme telles par Ératosthène, pour des arcs du 36° parallèle, et qu'il a substitué des points de ce parallèle aux points entre lesquels Ératosthène avait réellement marqué les distances. Mais nous venons de voir que ce double artifice injustifiable aurait été tout à fait insuffisant pour corriger les distances d'Ératosthène à l'aide du stade de 833 et $\frac{1}{3}$ au degré du méridien.

2° Gossellin a changé plusieurs des distances données par Ératosthène. Du détroit des Colonnes à Carthage, ou, si l'on veut, au détroit de Sicile, Ératosthène dit qu'il y a 8000 stades au moins. Gossellin (1) met 8800 stades. Sous quel prétexte? parce que Pline (2) dit que, suivant Ératosthène et Polybe, de l'Océan au détroit de Sicile, il y a 1100 milles. Or, 1100 milles font 8800 stades. C'est vrai. Mais les témoignages de Strabon et de Pline se concilient tout simplement, parce qu'Ératosthène et Polybe faisaient commencer l'Océan à Gadès, 800 stades au delà des Colonnes d'Hercule (3). Donc, première altération des chiffres d'Ératosthène! De la bouche canopique du Nil à Thapsaque, Ératosthène comptait 6300 stades. Mais, d'un autre côté, Strabon (4) comptait 5000 stades de Rhodes à Issus. Gossellin en conclut qu'Ératosthène avait évalué de même cette distance, et qu'il comptait 1300 stades d'Issus à Thapsaque. Il substitue donc ces deux distances à celles qu'Ératosthène a données de l'Euphrate à Péluse et de Péluse à Canope. Cette substitution n'est pas justifiée, puisque Strabon n'est pas Ératosthène, et surtout puisque la ligne droite d'Issus à Rhodes est beaucoup plus courte que la ligne itinéraire de Thapsaque à Canope, ligne suivie par Ératosthène dans l'indication des distances. Donc, deuxième altération des chiffres d'Ératosthène! De l'Indus à Thinæ, Ératosthène comptait, comme nous l'avons montré, 19000 stades. Gossellin n'en met que 16000, parce qu'il suppose à tort qu'Ératosthène plaçait Thinæ à l'extrémité du diamètre le plus court de l'Inde. Troisième altération!

(1) *Mesures itinéraires*, et note sur Strabon, t. I, p. xxv et p. 160, note 11.
(2) v, 6, t. I, p. 348-349 de Sillig.
(3) Voy. Strabon, II, p. 139-140, et p. 170.
(4) II, p. 106 A.

3° Gossellin (1) a identifié arbitrairement Thinæ avec Tanasérim, ville située dans le royaume de Siam sur le 12° parallèle, tandis que, suivant Ératosthène, Thinæ était sur le 36° parallèle. L'intersection du 36° parallèle avec le méridien de Tanasérim tombe entre le Thibet et la Mongolie dans le Khoukhounoor. Il est vrai que les anciens ne savaient guère où placer Thinæ. Le *Périple de la mer Érythrée* (2) met Thinæ dans le pays des Sines, mais à une latitude boréale très-haute, sous le parallèle du Pont-Euxin. Ptolémée (3) met aussi Thinæ dans le pays des Sines, mais à 3° de latitude australe et à 20° de longitude à l'est du méridien de la Chersonèse d'or, qui est bien, quoi qu'en puisse dire Gossellin, la presqu'île de Malacca, et non le Delta de l'Irraouady. Il se trouve que cette longitude à l'est de Malacca est tout juste celle du promontoire de Chan-Tong. Sans attacher trop d'importance à cette rencontre fortuite, je pense, avec MM. de Humboldt, Mannert, Heeren et Forbiger (4), que c'est en Chine qu'il faut chercher Thinæ, et non dans le royaume de Siam. Ayant placé arbitrairement Thinæ tout juste à la longitude voulue par son hypothèse, Gossellin n'a pas le droit de se prévaloir de la coïncidence (5).

4° Tout cela ne suffisait pas. Le stade de 833 et $\frac{1}{3}$ au degré du méridien ne pouvait pas ramener à la vérité les distances indiquées

(1) *Géographie des Grecs analysée*, p. 142 et suiv., *Mesures itinéraires*, p. XXVII, et *Acad. des inscr.*, t. VI, p. 68.

(2) Vers la fin, p. 178 de Blancard.

(3) *Géographie*, VII, 3, § 6.

(4) Voy. M. de Humboldt, *Kritische Untersuchungen*, t. I, p. 347; Mannert, *Einleitung in die alte Geographie*, p. 150 (Leipsig, 1829, in-8); Heeren, *Ideen*, I, 2, p. 668, et Forbiger, *Handbuch der alten Geographie*, t. II, p. 479, note 56.

(5) Gossellin ne veut pas croire que Ptolémée ait pu se représenter la côte de la Chine comme se repliant vers le midi et regardant l'occident, tandis qu'elle monte vers le nord et qu'elle regarde l'orient. A cela nous répondrons que Ptolémée, par une erreur plus surprenante à cause de l'éloignement moindre des lieux, s'est représenté la côte de l'Inde, depuis l'embouchure du Tapty (Nanaguna), près de Surate, jusqu'à celle du Kishnah ou du Godaveri (Mœsolus), près de Masulipattana, comme une ligne légèrement sinueuse, allant de l'ouest à l'est, et inclinant un peu vers le midi, et qu'il a placé sous le cap Cory, petit promontoire au milieu de cette ligne presque droite, l'île de Taprobane, qu'il a faite quatre fois plus grande qu'elle n'est, et dont il a mis la pointe septentrionale à une latitude plus haute que celle de l'embouchure du Kishnah et inférieure de 1° 20′ seulement à celle de l'embouchure du Tapty. Ainsi, pour Ptolémée, la côte de Malabar et la côte de Coromandel, au lieu de regarder l'ouest et l'est, regardaient toutes deux le midi, et le cap Comorin était à peu près sur le parallèle de Surate. (Voy. Ptolémée, *Géogr.*, VII, 1, §§ 7-15, et VII, 4, §§ 2 et 8). Ajoutons qu'avant Ptolémée, Ératosthène et Strabon n'avaient pas mieux connu la configuration des côtes de l'Inde. D'ailleurs, voici un petit calcul que Gossellin s'est bien gardé de faire. Des bouches de

par Ératosthène entre les Colonnes d'Hercule et le cap Sacré, et entre les Colonnes d'Hercule et Carthage ou le détroit de Sicile. Gossellin (1) a été obligé de supposer qu'Ératosthène, abandonnant ici la carte phénicienne ou babylonienne, où les distances étaient évaluées en stades de 300 000 à la circonférence du méridien, avait suivi pour la première distance une autre carte, dressée aussi avant les temps historiques, mais où les stades étaient de 400 000 à la circonférence du méridien, et pour la seconde distance une autre carte non moins antique, où les stades étaient de 180 000 à la même circonférence. Nous savons bien qu'en changeant à volonté les longueurs des stades, on peut être sûr de trouver à peu près son compte. Mais alors que devient la preuve de l'emploi uniforme du stade de 300 000 à la circonférence du méridien ou de 833 et ⅓ au degré pour toutes les distances le long du 36e parallèle ?

5° En voilà bien assez pour expliquer le succès de Gossellin autrement que par la bonté de la thèse qu'il soutient. Pourtant ce n'est pas tout. Au lieu de prendre une à une les distances indiquées par Ératosthène, Gossellin va les additionnant toujours, tantôt à partir des colonnes d'Hercule, tantôt à partir du cap Sacré, suivant le besoin de sa cause, de manière que les erreurs partielles en plus ou en moins se compensent, et—chose incroyable!—dans ces additions, les stades de 400 000 et de 180 000 à la circonférence du méridien, pour les deux distances du cap Sacré aux Colonnes d'Hercule et des Colonnes au détroit de Sicile, redeviennent comme par enchantement des stades de 300 000 à la circonférence. On comprend combien de tels tours d'adresse, habilement ménagés, facilitent le succès d'une démonstration épineuse. Par exemple, par ce prodigieux artifice, Gos-

l'Irraouady à Tanasérim, il y a environ 60 myriamètres en ligne droite. De la Chersonèse d'or à Thinæ, Ptolémée comptait en ligne droite près de 10000 stades, puisqu'il comptait 20° sur le parallèle de 3° de latitude australe. Une navigation de 60 myriamètres lui aurait donc été donnée comme une navigation de 185 myriamètres. Il est plus croyable qu'on l'ait induit en erreur seulement sur la direction du voyage, en lui indiquant le sud-est au lieu du nord-est. La navigation se faisait-elle le long des côtes? eh bien! la navigation depuis les bouches de l'Irraouady, le long de la côte, jusqu'à la hauteur de Tanasérim, est incomparablement plus courte que l'immense circuit du grand golfe supposé par Ptolémée au delà de la Chersonèse d'or. En effet, vers le nord, au fond de ce golfe, il plaçait les bouches du fleuve Aspithra, à 16° de latitude boréale, c'est-à-dire, suivant lui, à 19° au nord de la pointe de la Chersonèse d'or; et de cette pointe à Thinæ, sur le bord opposé du grand golfe, il comptait 20° de longitude. Ce circuit égalerait la navigation de Malacca au promontoire de Chan-Tong.

(1) *Mesures itinéraires*, p. LII-LIII.

sellin évite *fort à propos* de considérer à part la distance de 13 500 stades de Carthage à Canope ou du détroit de Sicile à Rhodes. Je dis que c'est *fort à propos;* car cette distance aurait été rebelle à toute explication par les stades de Gossellin. Au contraire, en additionnant avec ces 13 500 stades les 8000 stades donnés par Ératosthène et les 800 stades que Gossellin a faussement ajoutés, Gossellin obtient 22300 stades, tous de 833 et ⅓ au degré du méridien, pour l'intervalle des Colonnes d'Hercule à Rhodes. Ici, en ajoutant les 3000 stades de 1111 ⅑ au degré du méridien, pris de même comme des stades de 833 et ⅓ à ce degré, on aurait eu une somme trop forte pour l'intervalle du cap Sacré à Rhodes. Voilà pourquoi ici Gossellin est parti seulement des Colonnes d'Hercule; pour la même raison, il a donné la distance des Colonnes d'Hercule à l'Indus. Mais, lorsqu'il a eu besoin d'un appoint, il est parti du cap Sacré, parce que la distance beaucoup trop forte de 3000 stades lui venait en aide : c'est ainsi qu'il a pris les distances du cap Sacré à Issus, aux Portes Caspiennes et à Thinæ.

6° Enfin, pour couronner l'œuvre, Gossellin, dans un tableau à part (1), restitue les distances le long du 36° parallèle, d'après sa carte phénicienne ou babylonienne imaginaire, en stades de 833 et ⅓ au degré du méridien. Pour les longitudes des points à l'est du détroit de Sicile, comptées en stades à partir soit du cap Sacré, soit des Colonnes d'Hercule, il copie les chiffres du tableau qu'il prétend avoir dressé d'après Ératosthène et que nous venons d'examiner. Mais pour les deux distances du cap Sacré aux Colonnes d'Hercule et du cap Sacré au détroit de Sicile, il rétablit les nombres de la carte phénicienne ou babylonienne, laissés de côté, suivant lui, par Ératosthène. Mais d'après quels documents rétablit-il ces chiffres? Pour la première distance, il met 2000 stades au lieu de 3000; il renvoie (2) à quatre passages de Strabon, dont un (3) est étranger à la question. Que disent les trois autres? Un texte obscur (4) paraît signifier qu'au delà des Colonnes d'Hercule, Strabon a déjà parlé d'une côte longue de *plus de* 2000 *stades*. En effet, dans un second texte et dans un troisième (5), Strabon a compté 750 ou 800 stades de Calpé à Gadès, et *moins de* 2000 *stades* de Gadès au

(1) *Mesures itinéraires*, p. LIII-LIV, et *Académie des inscriptions*, t. VI, p. 65, et p. 67-68.
(2) *Mesures itinéraires*, p. XXVI, note *a*.
(3) II, p. 128.
(4) II, p. 156 B.
(5) II, p. 140 B-141 A, et p. 168 D.

cap Sacré, et il a cité en même temps un calcul *en milles romains* qui réduit cette dernière distance à 1840 stades. C'est donc *beaucoup plus de 2000 stades*, ce serait au minimum 2590, c'est près de 2750 ou de 2800 stades, que Strabon compte des Colonnes au cap Sacré, et cela précisément dans les trois passages auxquels Gossellin renvoie. Dans un autre endroit (1), Strabon compte pour cette même distance 3000 stades en nombres ronds, comme Ératosthène. Et voilà sur quels textes Gossellin ose s'appuyer pour affirmer que Strabon comptait tout juste 2000 stades des Colonnes d'Hercule au cap Sacré, et pour supposer qu'il avait emprunté ce nombre à une antique carte phénicienne ou babylonienne! Ensuite, pour la distance du cap Sacré au détroit de Sicile, Gossellin (2) dit qu'Hipparque comptait 16 300 stades. Il renvoie à un passage de Strabon (3), où l'on voit seulement qu'Hipparque ne comptait que 9000 stades d'Alexandrie à Carthage, tandis qu'Ératosthène en comptait 13 500. Gossellin *suppose gratuitement* qu'Hipparque s'accordait d'ailleurs avec Ératosthène sur la distance totale du cap Sacré à la bouche canopique du Nil, et qu'ainsi il ajoutait à la distance de Carthage au cap Sacré ce qu'il avait retranché de la distance de Carthage à Alexandrie. Enfin, Gossellin *suppose* encore, et non moins *gratuitement*, qu'Hipparque avait emprunté cette correction à une antique carte babylonienne ou phénicienne.

Voilà donc quelles manipulations les distances données par Ératosthène et citées par Strabon ont dû subir, avant de pouvoir se prêter à l'hypothèse de Gossellin! En *trichant* de cette manière, il est aisé de gagner la partie. Je m'empresse d'ajouter que Gossellin a *triché de bonne foi :* c'est le privilége de l'esprit de système porté à un certain degré. J'ai examiné longuement cette preuve, parce que Gossellin (4) la donne *avec confiance* comme le fondement historique et la base inébranlable de tout son système sur les stades astronomiques, et parce que, tout en restreignant plus ou moins l'étendue des conséquences qu'il a tirées de ce système, Malte-Brun et M. Walckenaër (5) ont regardé cette preuve comme inattaquable. Elle peut d'ailleurs être considérée comme le type des raisonnements et des calculs que Gossellin a prétendu établir sur les données de la géographie mathématique des anciens, dans le sens de son

(1) II, p. 106 A-B.
(2) *Mesures itinéraires*, p. XXVI et LIV.
(3) II, p. 93.
(4) *Académie des inscriptions*, t. VI, p. 66-68.
(5) Cités plus haut.

hypothèse. Je ne puis examiner de même ici tous ces raisonnements et tous ces calculs : *ab uno disce omnes*. Du reste, je prendrai tout à l'heure un second exemple, où la méthode de Gossellin sera dévoilée dans une autre de ses applications. Mais auparavant voici quelques remarques générales.

Par des procédés analogues à ceux que nous venons de prendre sur le fait, Gossellin (1) a prétendu prouver que pour les côtes du golfe Persique et de l'Inde, en général pour la majeure partie de l'Asie, surtout dans les contrées les plus lointaines, et de même aux extrémités de la terre vers l'occident, par exemple en Espagne, les distances marquées par les auteurs grecs en général et en particulier par Ptolémée, s'expliquent par le stade de 400 000 à la circonférence du méridien; tandis que, pour diverses côtes de l'orient et de l'occident, les distances marquées par les auteurs s'expliquent par le stade de 300 000 à la circonférence, c'est-à-dire par ce même stade dont Gossellin a cru nous avoir si bien démontré l'usage tout le long du 36e parallèle. Il a prétendu prouver que le stade de 252 000 à la circonférence du méridien explique les distances *en latitude* surtout dans la Méditerranée et dans toutes les contrées environnantes, et les distances données par Ératosthène sur une partie des côtes de l'Inde et par Ptolémée pour certaines portions des côtes d'Espagne et de l'île de Bretagne; que le stade de 240 000 à la circonférence du globe explique les distances données par Patrocle, par Mégasthène et par Déimaque pour diverses dimensions de l'Inde, tandis que, pour d'autres dimensions de ces mêmes contrées données par ces mêmes auteurs, il faut recourir au stade de 400 000 à la circonférence. Il a prétendu prouver que le stade de 240 000 à la circonférence explique aussi les distances données par Ptolémée pour une partie des rivages méridionaux de la Gaule; que les positions donnés par Ptolémée sur certaines parties des côtes de la Germanie et de la Sarmatie s'expliquent par le stade de 216 000 à la circonférence, et qu'enfin c'est au stade de 180 000 à la circonférence qu'il faut recourir pour expliquer certaines indications d'Ératosthène, de Polybe et de Strabon relatives à la Méditerranée et à ses bords, et pour les distances marquées par Ptolémée et par le *Périple de la mer Érythrée* sur les côtes occidentales de la mer Rouge et sur les côtes méridionales de l'Arabie.

(1) *Recherches sur la géographie systématique et positive des anciens*, t. IV, et *Mesures itinéraires*, p. IX-XXVIII. Comp. M. Walckenaër, *Géographie ancienne des Gaules*, t. III, p. XIV-XVII, et p. XL-XLIV.

Malte-Brun (1) et M. Walckenaër (2) admettent la plupart de ces prétentions de Gossellin, mais avec certaines restrictions. D'abord, ils s'écartent de son opinion, en ce qu'ils révoquent en doute l'origine astronomique des dix espèces de stades et des positions géographiques marquées dans les auteurs anciens à l'aide de ces stades. Ces positions auraient été fixées tout simplement, à en croire M. Walckenaër (3), d'après des itinéraires, bien meilleurs et bien plus nombreux chez les anciens que de nos jours, et pour chaque contrée les Grecs et les Romains auraient adopté les stades et les milles qui s'y trouvaient en usage; comme si ces itinéraires, dépourvus, suivant M. Walckenaër (4), de déterminations astronomiques pour les longitudes et pour l'orientation des diverses parties de la route, pouvaient donner des positions mathématiquement exactes, comme celles que Gossellin prétend avoir découvertes dans les géographes anciens pour tous les rivages des terres alors connues! et pourtant M. Walckenaër (5) accepte ces découvertes prétendues de Gossellin comme des *faits rigoureusement démontrés et indépendants de toute théorie, de toute hypothèse!* Nous avons vu, il est vrai, par l'exemple des distances prises sur le 36e parallèle, ce qu'il faut penser de ces *démonstrations*. Mais quand, avec Gossellin, on prête aux anciens des déterminations mathématiquement exactes de positions géographiques sur tous les rivages, il faut aussi, avec Gossellin, leur prêter les procédés astronomiques indispensables pour ces déterminations.

M. Walckenaër se sépare de Gossellin sur un autre point encore. Gossellin (6) et Malte-Brun (7) supposent que les géographes grecs et romains ont entièrement ignoré la distinction des neuf ou dix stades et des neuf ou dix milles employés par les Orientaux qu'ils copiaient. « Cette ignorance, dit Gossellin (8), que toute l'école d'Alexandrie et tous les géographes de l'antiquité paraissent avoir partagée, est assurément une des choses les plus *remarquables* et les plus *étonnantes* que puisse présenter l'histoire de la géographie ancienne. » C'est trop peu dire; cette ignorance des anciens serait

(1) *Précis de géographie universelle*, t. I, p. 107 (4e éd., in-8).
(2) *Géogr. anc. des Gaules*, t. III, p. XIX et suiv.
(3) *Ibid.*, p. XX.
(4) *Ibid.*, p. XXXII-XXXIV.
(5) *Ibid.*, p. XVII.
(6) *Mesures itinéraires*, p. XXVIII-XLI, et surtout p. V, p. XXIX, p. XXXIV, p. XXXVI et p. XXXVIII.
(7) *Précis de géographie universelle*, t. I, p. 108, 4e éd., in-8.
(8) Note sur Strabon, t. I, p. 182, note 1.

non-seulement *remarquable*, non-seulement *étonnante*, mais *incroyable*. M. Walckenaër s'est aperçu qu'il fallait nier soit la diversité des stades, soit l'ignorance absolue des anciens sur ce point. C'est cette ignorance qu'il a niée, tandis qu'il n'y a pas un fait mieux constaté que celui-là, et tandis que la diversité des stades dans la géographie ancienne est une invention toute moderne et certainement fausse, ainsi que je l'ai démontré (1).

D'un autre côté, Malte-Brun (2) et M. Walckenaër (3) admettent que l'application des stades de Gossellin fait disparaître presque toutes les erreurs de la géographie ancienne, mais seulement en ce qui concerne les rivages; car pour l'intérieur des terres, dont Gossellin, disent-ils, ne s'était occupé que superficiellement, ces deux savants (4) constatent que cette hypothèse, malgré toutes ses ressources, se trouve souvent en défaut. Aussi Malte-Brun pense-t-il que les cartes dressées avant les temps historiques et copiées maladroitement par les savants grecs étaient des *cartes* purement *hydrographiques*.

En outre, M. Walckenaër avoue que dans certaines contrées il faut appeler bien des stades à son secours pour faire disparaître les erreurs apparentes des géographes anciens; que, par exemple, sur les côtes de la Gaule transalpine, il ne faut pas faire intervenir moins de trois sortes de stades pour expliquer les positions marquées par Ptolémée (5); que le stade nommé *italique* par Gossellin ne trouve son application que sur un très-petit nombre de points de l'Italie (6); que le stade dit *olympique* est applicable surtout aux côtes de la Sarmatie et de la Germanie (7); que dans le Péloponnèse, décrit par Strabon, les grandes distances et les mesures des côtes s'expliquent par le stade de 700 au degré et les petites distances seules par le stade de 600 au degré ou stade olympique (8); et qu'il arrive que pour un même pays et pour un même auteur il faut expliquer la longueur par un stade et la largeur par un au-

(1) Voy. plus haut, § 3.
(2) *L. c.*, t. I, p. 348 et suiv.
(3) *Géographie ancienne des Gaules*, t. III, p. XIV-XV, p. XVII-XVIII, p. XLI-XLII, et p. XLVI-XLVII.
(4) Voy. M. Walckenaër, *l. c.*, p. XIII-XIV et p. XXXIII-XXXIV, et Malte-Brun, *l. c.*, t. I, p. 348.
(5) Voy. M. Walckenaër, *l. c.*, p. XLVIII, et p. 126-129, et l'*errata*, p. 172, ligne dernière.
(6) *Ibid.*, p. XLIV.
(7) *Ibid.*, p. XV.
(8) *Ibid.*, p. XLVI-XLVII.

tre (1). Il aurait pu remarquer aussi, avec Malte-Brun (2), qu'en général pour un même pays les longitudes ne s'expliquent pas par le même stade que les latitudes.

Ces remarques ont produit quelque hésitation chez Malte-Brun; mais la foi de M. Walckenaër aux stades de Gossellin n'en a pas été ébranlée. Nous espérons que celle de nos lecteurs ne sera pas aussi robuste. Du reste nous allons montrer que tout ce qu'il y a de vrai dans les rapprochements établis par Gossellin entre les mesures géographiques des anciens et celles des modernes à l'aide de la diversité des stades reçoit, en dehors de cette hypothèse, une explication qui a, sur celles de Gossellin et de ses disciples plus ou moins fidèles, le double avantage d'être *vraisemblable* et d'être *appuyée sur les témoignages de l'antiquité*.

Faisons la part aussi belle que possible à l'hypothèse de Gossellin. Admettons que pour les rivages, et même jusqu'à un certain point pour l'intérieur des terres, les erreurs des géographes anciens présentent souvent des rapports qui ne paraissent pas entièrement fortuits. Admettons que, si l'on ne reconnaît dans les géographes anciens antérieurs au IVe siècle qu'un seul stade, le stade grec ordinaire, et qu'un seul mille, le mille romain, on peut remarquer qu'en telle contrée et chez tel géographe les distances principales exprimées en stades et en milles sont exagérées pour la plupart à peu près suivant telle proportion, et dans telle autre contrée, chez tel géographe, à peu près suivant telle autre proportion, qui offre un rapport assez simple avec la première. De cette concession, qui est la plus large qu'il soit possible de faire, il résulte que, si l'on réduit ou l'on augmente à peu près suivant ces proportions diverses pour les différentes contrées les valeurs des stades ou des milles dans les distances marquées par tel géographe ancien, on diminue la *moyenne* des erreurs, mais sans faire disparaître simultanément, même à beaucoup près, les erreurs particulières (3). De même, admettons que Ptolémée, qui exprime les positions géographiques en degrés de longitude et de latitude, donne dans telle contrée des distances en longitude trop fortes ou trop faibles pour la plupart à peu près suivant telle proportion, et des distances en latitude trop fortes ou trop faibles pour la plupart à peu près suivant telle autre proportion. De là il résulte que, soit qu'on traduise les longitudes

(1) *Ibid.*, p. LVI.
(2) *L. c.*, t. I, p. 345-349.
(3) C'est ce que nous avons vérifié tout à l'heure pour les distances prises le long du 36[e] parallèle.

et les latitudes de Ptolémée en stades à raison de 500 stades au degré du méridien, soit qu'on les laisse exprimées en degrés, on diminue la *moyenne* des erreurs en diminuant ou en augmentant, pour telle contrée, ses nombres de degrés ou de stades à peu près dans telle proportion pour les longitudes et dans telle autre proportion pour les latitudes, ou bien, ce qui revient au même, en prenant ses degrés ou ses stades comme des parties plus ou moins petites, comprises un plus ou moins grand nombre de fois dans la circonférence du cercle ou dans la valeur vraie de la circonférence du globe. Je m'empresse de reconnaître, avec M. Walckenaër (1), qu'à une époque où la géographie ancienne n'avait pas encore entièrement cessé d'être la base de la géographie moderne, Cassini, d'Anville, Fréret, Bailly, Gossellin ont rendu un vrai service à la géographie mathématique, en établissant des rapprochements de ce genre, seulement j'ajouterai qu'ils ont abusé de ces rapprochements en les exagérant, et qu'en y mêlant les fausses hypothèses que je combats, ils ont altéré et obscurci l'histoire de la géographie ancienne. Comment ces faits, réduits à leur juste valeur, peuvent-ils et doivent-ils être expliqués? a qui le demanderons-nous? sera-ce à quelque hypothèse nouvelle? non; ce sera tout simplement aux anciens eux-mêmes.

Comment les Grecs et les Romains ont-ils établi, je ne dis pas leurs mesures astronomiques du globe terrestre, dont nous avons constaté la réalité et l'insuffisance (2), mais les détails de leur géographie mathématique, c'est-à-dire soit leur indication en stades ou en milles des distances itinéraires ou rectilignes entre les points géographiques, ou bien entre les méridiens et les parallèles de ces points, soit leur indication des positions de ces points exprimées en degrés de longitude et de latitude? Ce sont les anciens qui vont nous dire ce qu'ont été leurs données et leurs procédés, et nous faire comprendre ainsi leurs erreurs, en nous en révélant les causes. Mais, comme leurs témoignages ont été déjà recueillis dans des ouvrages modernes (3), nous allons nous borner à en donner ici le résumé.

(1) *L. c.*, t. III, p. VI-X et p. XVI-XXVI.
(2) Voy. plus haut, § 4.
(3) Voy. Mannert, *Einleitung in die Geographie der Alten* (Leipzig, 1829, in-8), p. 195 et p. 209-215; Ukert, *Geographie der Griechen und Rœmern*, II, 2, p. 56-67, p. 69-71 et p. 169-203; Forbiger, *Handbuch der alten Geographie*, t. I, p. 180-187, 197-204, 316-320, 365-370, 405-422, 545-551 et 566-567, et Reinganum, *Geschichte der Erd-und Lænderabbildungen der Alten*, 1ᵉʳ Theil (Iéna, 1839, in-8). Comp. Fréret, *Acad. des inscr.*, nouv. série, t. XVI, 1ʳᵉ partie, p. 335-371.)

Nous avons vu (1) que, du temps d'Homère, les distances itinéraires s'exprimaient en jours et en nuits de navigation ou de marche. Il continua d'en être de même après que Phidon d'Argos eut fixé le système des mesures grecques. Seulement, depuis lors, on s'inquiéta d'estimer à peu près combien d'orgyes ou de stades étaient parcourus en un temps donné. L'expérience des voyageurs donnait les nombres de journées et de nuits de marche ou de navigation, avec l'indication plus ou moins précise d'une partie des circonstances qui avaient pu hâter ou ralentir le voyage : un calcul très-aventureux, et reconnu pour tel par tous les anciens, tirait de là les évaluations approximatives des distances en orgyes ou en stades. Ces évaluations étaient très-diverses pour trois causes : 1° parce qu'un même voyage durait plus ou moins longtemps, sur terre, suivant que les voyageurs étaient plus ou moins pressés, plus ou moins bons marcheurs, plus ou moins favorisés par l'état des chemins et par la saison ; sur mer, suivant la bonté des navires, des équipages et des pilotes, et suivant les vents favorables ou contraires ; 2° parce que pour des voyages différents, des espaces très-différents correspondaient à une même durée, suivant que les régions à parcourir sur terre ou sur mer présentaient plus ou moins de difficultés ou de dangers réels ou supposés, et suivant qu'elles étaient plus ou moins connues ; 3° parce que systématiquement on évaluait la journée et la nuit de marche ou de navigation à des nombres de stades très-différents suivant les époques et les auteurs. Ajoutons qu'au milieu de toutes ces incertitudes, n'espérant pas l'exactitude, on comptait toujours en nombres ronds, et qu'ainsi les évaluations diverses de l'espace parcouru en un temps donné sur terre ou sur mer présentaient entre elles un petit nombre de rapports assez simples (2).

D'un autre côté, les Grecs et les Romains, pour les contrées lointaines, surtout pour l'intérieur des terres, qu'ils connaissaient moins que les rivages, se contentèrent souvent de noter les distances indiquées par les habitants en mesures du pays, et de les traduire en stades ou en milles. Mais ils commettaient ainsi des erreurs quelquefois énormes, et cela pour deux causes principales : 1° ils ne

(1) § 3.

(2) Voy. surtout Hérodote, IV, 85-86 et 101, et V, 53-54 ; Strabon, I, p. 25 et 35, et X, p. 475 ; Pausanias, X, 33, § 2 ; Ælius Aristide, *Discours égyptien*, p. 575, 581 et surtout 609-610 (t. III, éd. de Paul Estienne, 1604, in-8) ; Ptolémée, *Géographie*, I, 8, 9, 12, 13, 14 et 17 (§ 7) ; Marcien d'Héraclée, p. 31-34, éd. d'Hoffmann (Leipzig, 1841, in-8); Pline, VI, 17 (21), t. I, p. 423; VI, 22 (24), p. 432, VI, 23 (26), p. 437-441, éd. de Sillig, etc.

connaissaient pas bien le rapport entre le stade ou le mille et telle mesure étrangère, et ils se contentaient d'une approximation souvent très-fautive. 2° Ils confondaient souvent ensemble plusieurs mesures étrangères distinctes, que du reste les étrangers eux-mêmes réunissaient souvent sous un même nom, mais qui avaient des valeurs très-différentes : c'est ce qui nous est attesté par de nombreux auteurs pour le schœne et pour la parasange (1). Du reste, ces valeurs diverses présentaient entre elles des rapports assez simples, parce qu'elles appartenaient à un même système de mesures.

Il est vrai qu'Alexandre conduisit avec lui deux *bématistes* (2), c'est-à-dire deux *calculateurs de pas*, chargés d'évaluer les marches de ses armées. Ne pouvant se dissimuler l'incertitude et la variabilité de leurs calculs fondés sur la durée et la vitesse des marches, ils durent attacher une grande importance aux indications fournies par les habitants des pays parcourus (3). Il fallut bien s'en rapporter exclusivement aux habitants pour les distances des lieux situés en dehors de l'itinéraire.

Il est vrai aussi que l'école d'Alexandrie inventa des *hodomètres* faits pour être adaptés aux chars et aux navires. Mais deux mécaniciens (4) sont les seuls auteurs qui nous aient conservé le souvenir de ces appareils ingénieux. Le silence de tous les géographes anciens indique que ces appareils, objet de curiosité, ne rendirent pas de grands services à la science.

Nous avons déjà dit (5) qu'à partir de l'époque de Caïus Gracchus les Romains s'occupèrent de mesurer leurs routes et d'y placer des bornes milliaires. Nous avons montré aussi qu'en Égypte les derniers Ptolémées avaient probablement essayé d'imiter cet exemple.

(1) Voy. surtout Hérodote, II, 6 et 9; V, 52-53 et 149; Diodore de S., I, 51; Strabon, XI, p. 518 et p. 530; XVII, p. 804 et p. 813; Pline, VI, 26 (30), t. I, p. 446; V, 10 (11), p. 359; XII, 14 (30), t. II, p. 344 de Sillig; Agathémère, II, 1; l'*Itinéraire d'Antonin*, p. 152 de Wesseling, les Fragments d'Héron dans le Mémoire de M. Letronne, et Isidore de Charax (*Stathmes parthiques*), qui donne le nom de schœne à la parasange.

(2) Voy. Athénée, X, p. 442; Hésychius, au mot βηματίζων; Pline, VI, 17 (21), t. I, p. 425; VII, 2, t. II, p. 5; Solin, c. II ; Aulu-Gelle, IX, 4, etc.

(3) Sur les incertitudes laissées par les mesures des *bématistes* d'Alexandre, voy. Strabon, p. 69-70.

(4) Héron d'Alexandrie, περὶ διόπτρας, chap. XXXIV et XXXV de l'éd. que M. Vincent va publier, et Vitruve, X, 9 (14), t. I, p. 287-290 de Schneider. Comp. Julius Capitolinus, *Pertinax* (*Hist. Aug. script.* Paris, 1620, in-fol.), p. 56, et notes, p. 106, et Beckmann, *Geschichte der Erfindungen*, t. I, p. 16 et suiv., et t. II, p. 455 et suiv.

(5) Voy. § 3. Voy. aussi M. Walckenaër, *Géogr. anc. des Gaules*, t. III, p. XXVIII-XXXI, et M. Forbiger, *l. c.* t. I, p. 368-375.

Telle était la nature des données géodésiques de la géographie ancienne. Ces données se trouvaient consignées, d'une part dans des récits de voyageurs et d'historiens, d'autre part dans des itinéraires maritimes et terrestres (1) : c'est de là qu'elles ont passé chez les géographes proprement dits. Il y eut aussi des itinéraires peints, qui représentaient sur une longue bande les routes à suivre, et sur ces routes les étapes ou les lieux de relâche, avec leurs distances, et des deux côtés des routes quelques points importants avec leurs distances marquées. Mais ces peintures, dont nous avons un échantillon dans la *Table* dite *de Peutinger*, ne représentaient point les sinuosités des routes de terre et de mer, ni les directions de leurs diverses parties, ni par conséquent les positions vraies des lieux par lesquels ou près desquels elles passaient (2). Les itinéraires écrits n'en disaient guère plus sur ce point, surtout pour les voyages par terre. Voilà pourquoi, lorsque deux lieux ne se trouvaient pas réunis sur une même route, on ignorait souvent s'ils étaient au nord ou au midi, à l'ouest ou à l'est l'un de l'autre (3). Sur mer, on notait un peu plus, bien que d'une manière très-grossière et quelquefois très-erronée (4), les orientations et les sinuosités des côtes.

Demandons maintenant aux anciens comment ils ont mis en œuvre ces données, pour en tirer des notions mathématiques sur l'ensemble et les parties du monde connu (5). Anaximandre, le premier, dit-on, chez les Grecs, essaya de tracer sur une carte les contours des terres ; sa tentative fut perfectionnée par Hécatée de Milet, par Hellanicus de Lesbos et par d'autres. Leurs cartes étaient accompagnées d'une rose des vents ; mais elles présentaient des erreurs énormes sur l'étendue et la position des contrées même peu éloignées de la Grèce. Dicéarque, disciple d'Aristote, partagea la terre connue en deux moitiés par une ligne parallèle à l'équateur et menée par les Colonnes d'Hercule, la Sardaigne, la Sicile,

(1) Voy. M. Walckenaër, *l. c.*, p. x-xi, et p. xxvi-xxxi, et M. Forbiger, t. I, p. 113 et suiv., p. 246 et suiv., p. 442-452, et p. 465-470. Ajoutez Strabon, p. 79.

(2) Voy. les *Itineraria*, éd. de Wesseling, et Forbiger, t. I, p. 470-475.

(3) Voy. M. Walckenaër, *l. c.*, p. xiii-xiv, et p. xxxi-xxxiv.

(4) Nous en verrons plus loin une preuve frappante, en ce qui concerne les côtes méridionales des Gaules. Nous en avons signalé plus haut, dans une note, une preuve non moins frappante, en ce qui concerne les côtes de l'Inde.

(5) Voy. M. Letronne, Examen critique des *Prolégomènes de la géographie de Ptolémée* (extrait du *Journal des Savants*, 1830-1831) ; Reinganum, *ouvrage cité* ; Ukert, I, 2, p. 168-203 ; Forbiger, t. I, §§ 7, 8, 13, 15, 18, 19 et 21, et Wilberg, *Das Netz der allgemeinen Karten des Eratosthenes und Ptolemæus* (Essen, 1834, in-4).

le Péloponnèse, la Carie, la Lycie, la Pamphilie, la Cilicie, le Taurus et l'Imaüs : il s'efforçait d'apprécier les distances des lieux au nord et au sud des points principaux de cette ligne (1). Ératosthène établit aussi un parallèle principal, passant par les Colonnes d'Hercule et par Rhodes; mais il y ajouta, à des distances inégales exprimées en stades, d'autres parallèles, en indiquant en nombres ronds, sous chacun de ces parallèles, pour les deux solstices, les rapports des jours aux nuits et des ombres méridiennes au gnomon. Par les points les plus importants de son parallèle principal et à des distances inégales exprimées en stades, il fit passer des méridiens, sous forme de lignes droites perpendiculaires sur les parallèles à l'équateur (2). Du reste, il déclarait qu'il ne prétendait donner que des *à peu près*. Hipparque ne lui tint pas suffisamment compte de cette réserve (3). Mais Hipparque eut le mérite de signaler énergiquement la nécessité de fonder la géographie mathématique sur les observations astronomiques. Il donna l'exemple, en déterminant pour quelques lieux les hauteurs du pôle, principalement sans doute d'après l'ombre méridienne du gnomon (4); mais il ne réussit pas fort bien dans les observations de ce genre, s'il faut en juger par l'observation gnomonique qu'il fit à Byzance, et qui le conduisit à placer cette ville sous un parallèle qui est en réalité à peu près celui de Marseille, où l'ombre du gnomon avait été mieux mesurée par Pythéas (5). Hipparque signala le parti qu'on pourrait tirer des éclipses de lune pour la détermination des longitudes (6). Mais il aurait fallu des observations faites simultanément en différents lieux avec de bons instruments pour la mesure du temps. Rien n'indique que jamais les anciens aient mis convenablement ce procédé en pratique : leurs erreurs énormes sur les longitudes indiquent le contraire.

Marin de Tyr et avant lui la plupart des géographes (7) représentaient, sur leurs cartes plates du monde connu, les méridiens par des lignes droites parallèles entre elles. Cette projection trompait les yeux sur les formes et les dimensions réelles des contrées. Du

(1) Voy. Fuhr, *Dicæarchi quæ supersunt*, p. 116-129 (Darmstadt, 1841, in-8).

(2) Voy. Bernhardy, *Eratosthenica*, p. 71-79 (Berlin, 1822, in-8).

(3) Voy. Strabon, II, p. 91.

(4) Voy. Ptolémée, *Géogr.*, I, 4, § 2; Strabon, I, p. 7; II, p. 71, p. 77, p. 87-88, et p. 131 et suiv.

(5) Voy. Strabon, I, p. 63. Comp. Lelewel, *Pythéas*, trad. allem., p. 49-50, note 128, et Fuhr, *Pythéas*, § 17, p. 67-72.

(6) Voy. Strabon, I, p. 7.

(7) Voy. Ptolémée, *Géographie*, I, 20.

resté, si les méridiens et les parallèles à l'équateur avaient été tracés par les lieux qu'ils traversaient réellement, les positions et les distances vraies des lieux auraient pu être obtenues par des calculs trigonométriques faits d'après ces cartes. L'erreur des yeux, résultant du parallélisme des méridiens, était énorme, quand les degrés de tous les parallèles étaient faits égaux aux degrés des méridiens et de l'équateur. Pour atténuer cette erreur, on avait imaginé diverses combinaisons : Marin de Tyr donnait aux degrés de tous les parallèles une grandeur qui était vraie pour le parallèle de Rhodes, trop petite pour les parallèles au sud de celui-là, trop grande pour les parallèles du nord. En représentant les méridiens par des droites, Ptolémée (1) enseigna un procédé mathématique pour les faire converger de manière à assigner aux contrées représentées sur une surface plane les mêmes proportions que sur un globe. Mais, je le répète, ce perfectionnement de la représentation graphique n'est pas nécessairement lié à un perfectionnement de la science.

La grande question restait celle-ci : Par quels lieux du monde connu passent les divers méridiens et les divers parallèles tracés à des intervalles exprimés en degrés? Comment Ptolémée s'y est-il pris pour résoudre cette question? C'est lui qui nous répond (2). Les latitudes d'un petit nombre de lieux lui étaient données par quelques observations astronomiques d'Hipparque. Ptolémée les a adoptées comme bases et comme points de repère (3). Pour d'autres lieux, il a dû, faute de mieux, combiner avec sa mesure inexacte de la circonférence du globe quelques vagues indications de distances itinéraires empruntées à des voyageurs qui avaient suivi à peu près la direction d'un méridien. Pour les longitudes, il a employé des indications de voyageurs qui avaient suivi à peu près la direction d'un parallèle. A l'aide de la trigonométrie, il a utilisé les distances indiquées suivant d'autres directions à peu près déterminées (4). Comme les lignes itinéraires sur terre ou sur mer sont toujours plus ou moins sinueuses, il faut retrancher des distances parcourues une fraction plus ou moins forte, pour les réduire en distances rectilignes. Ptolémée (5) reconnaît que cette réduction, qu'il a eu soin d'opérer, est toujours douteuse et imparfaite. Rappelons-nous que, toujours sur mer et la plupart du temps sur terre,

(1) *Géographie*, I, 21-24.
(2) *Géographie*, I, 2; I, 4 et I, 7.
(3) *Géographie*, I, 4.
(4) *Géographie*, I, 2; I, 3; I, 4, et I, 7.
(5) *Géographie*, I, 2, § 4; I, 8; I, 11, et I, 13.

les distances étaient connues seulement d'après le temps employé à les parcourir. Tantôt le géographe était obligé d'opérer lui-même cette réduction des journées de marche et de navigation en stades ou en milles; tantôt il la trouvait faite chez les auteurs. Dans un cas comme dans l'autre, cette réduction avait été très-incertaine, parce que, suivant la remarque de Ptolémée, elle avait dépendu de circonstances très-difficiles à apprécier. Aussi Ptolémée (1) et les autres géographes anciens (2) signalent eux-mêmes le caractère douteux et arbitraire de la plupart de leurs données. Ptolémée (3) dit qu'il faut essayer de corriger ces données en les comparant entre elles, et surtout qu'il faut les faire plier devant les déterminations astronomiques, malheureusement trop peu nombreuses et trop imparfaites.

Ptolémée (4) regrettait surtout que pour les longitudes les vagues indications des voyageurs ne fussent pas rectifiées par des observations astronomiques, comme elles l'étaient un peu pour les latitudes. Il se plaint de ce qu'on ne trouve qu'un très-petit nombre de mentions d'éclipses de lune observées en deux lieux différents. Il ne dit pas que jamais ces observations simultanées d'une même éclipse aient été faites scientifiquement pour déterminer les longitudes. Il cite, pour unique exemple, une éclipse de lune observée à Arbèles à la cinquième heure et à Carthage à la deuxième. Il devait savoir qu'une date d'éclipse indiquée grossièrement sans fraction d'heure ne pouvait pas donner une longitude même approximative. Pourtant il a eu une déplorable confiance dans cette indication. Les trois heures de différence entre Arbèles et Carthage donneraient 45° de longitude; il n'y a pas 34° entre les méridiens des deux villes; Ptolémée a compté 45° 10′ (5). Ses longitudes sont généralement très-exagérées.

(1) *Géographie*, I, 2, § 4; I, 8; I, 9; I, 11; I, 12; I, 13; I, 17, § 5, et II, 1, § 2.

(2) Voy. Strabon, II, p. 79, 91, 115, 132, etc.; Marcien d'Hér., p. 31-34 d'Hoffmann (Leipzig, 1841, in-8); Ménippe, *ibid.*, p. 155 et suiv.; Pline, IV, 12 (24), t. I, p. 307; IV, 23 (37), p. 329-330; V, 6, p. 348-349; V, 9, p. 351-352; VI, 1, p. 400; VI, 11 (12), p. 412; VI, 13 (15), p. 414; VI, 17 (21), p. 423, 425 et 426; VI, 26 (31), p. 446-447; VI, 29 (35), p. 466-467; VI, 33 (38), p. 474-475, etc. Comp. Ukert, I, 2, p. 61-67.

(3) *Géographie*, I, 2, § 5 et suiv.; I, 3; I, 4; I, 7, etc.

(4) *Géographie*, I, 4, § 2.

(5) En effet, il met (IV, 3, § 7, et VI, 1, § 5) Carthage à 34° 50′, et Arbèles à 80° de longitude. Quant à la longitude d'Alexandrie, il la fait (IV, 5, § 9) de 60° 30′. Pourtant, dans son dernier livre (VIII, 14, § 5, et VIII, 15, § 10), il met Alexandrie à 60° des îles Fortunées, et Carthage à 25° à l'ouest d'Alexandrie et par conséquent à 35° degrés de son premier méridien. Les contradictions nombreuses entre les lon-

Ses latitudes déterminées astronomiquement sont un peu moins grossièrement erronées : par exemple, il donne 30° 58′ (1) ou 31° (2) pour la latitude d'Alexandrie, qui est de 31° 12′ 7″. Il donne (3) 35° 55′ pour la latitude de l'extrémité septentrionale de l'île de Rhodes, tandis que la latitude de la ville de Rhodes est de 36° 28′ 30″ environ ; il donne (4), avec Hipparque, 43° 5′ pour la latitude de Byzance, qui est de 41°. Il donne (5) 23° 50′ pour la latitude de Syène, qui est de 24° 5′ 23″.

Il est donc bien certain, d'après les aveux et les regrets des géographes anciens, de même que d'après leurs erreurs, que l'astronomie ne leur a prêté que des secours bien insuffisants, qu'ils n'y ont pas suppléé par la triangulation opérée sur une grande échelle, et qu'ils ont été obligés, sauf quelques points déterminés astronomiquement, mais d'une manière très-erronée, de construire leurs cartes d'après de vagues orientations et de vagues indications de distances fournies par les voyageurs. Ces faits bien constatés sont la condamnation des hypothèses de Gossellin et de toute son école. Il me reste à prouver que ces mêmes faits suffisent pour rendre compte d'une certaine régularité qu'on remarque dans les erreurs des géographes de l'antiquité, et qu'ainsi, pour expliquer cette régularité, beaucoup moindre d'ailleurs qu'on ne l'a prétendu, il n'est pas besoin de recourir à ces vaines hypothèses. C'est ce que je vais montrer par quelques exemples.

Le long des côtes de contrées très-lointaines soit de l'Orient, soit de l'Occident, par exemple de l'Inde, certaines distances marquées en stades par les anciens paraissent beaucoup trop grandes si l'on s'en tient au stade ordinaire ; elles se rapprochent en général beaucoup plus de la vérité si l'on suppose un stade de 400 000 à la circonférence du méridien. En d'autres termes, elles ont besoin, en général, d'être réduites de près de moitié. Pourquoi ? parce que, dans ces mers inconnues, les navigateurs s'étant avancés très-lentement, leurs jours de navigation avaient représenté un nombre de stades moindre de près de moitié. Certaines distances prises dans l'intérieur de l'Asie présentent chez les anciens la même exagéra-

gitudes de son dernier livre et celles des livres précédents indiquent qu'il se fiait peu à ses longitudes.

(1) *Grande composition mathématique*, v, 12.

(2) *Géographie*, IV, 5, § 9.

(3) *Géographie*, v, 2, § 34.

(4) *Géographie*, III, 11, § 5. Comp. Strabon, I, p. 63 D, et Ptolémée, II, 10, § 8.

(5) *Géographie*, IV, 5, § 73.

tion. Pourquoi ? peut-être de même à cause d'une estimation exagérée de la distance parcourue pendant des marches lentes, périlleuses et pénibles, ou bien peut-être parce que des évaluations données par les habitants du pays en schœnes ou en parasanges de l'espèce la plus petite, avaient été prises par les Grecs pour des évaluations en schœnes ou en parasanges de la plus grande espèce, précisément double de la première. De même, la confusion entre le schœne moyen de 40 stades environ et le grand schœne de 60 stades environ expliquera les distances pour lesquelles l'école de Gossellin substitue au stade vrai de 216 489 à la circonférence du méridien, le stade imaginaire de 300 000. De même, lorsque par suite d'une fausse évaluation des unités de mesure itinéraire d'un pays en stades, ou plutôt par suite d'une évaluation inexacte des journées de marche ou de navigation, chez l'écrivain qui a fait autorité pour telle contrée, les distances données sont en général trop fortes de $\frac{1}{8}$, ou trop faibles de $\frac{1}{6}$ environ, alors on les corrigera à peu près à l'aide des stades imaginaires de 252 000, de 240 000 ou de 180 000 à la circonférence *vraie* du méridien ; mais on les corrigera tout aussi bien en ajoutant $\frac{1}{6}$ ou en ôtant $\frac{1}{8}$ au nombre des stades. Du reste, nous le répétons, Gossellin et ses disciples ont singulièrement exagéré la généralité et l'exactitude des résultats qu'on obtient par ces réductions. Nous avons vu par quels artifices inexcusables Gossellin a feint d'obtenir des réductions exactes tout le long du 36ᵉ parallèle à l'aide du stade de 300 000 à la circonférence du méridien.

Arrivons à Ptolémée, qui exprime toujours en degrés de longitude et de latitude les positions des lieux. Pour retrouver en stades la distance rectiligne admise par Ptolémée entre deux points situés suivant lui sur un même méridien, ou bien entre les parallèles passant par deux points quelconques, il suffit de multiplier 500 stades par le nombre de degrés de latitude qu'il compte entre eux. S'il s'agit de deux points situés, suivant lui, sur le même parallèle, il faut multiplier par la différence de longitude donnée par Ptolémée, non pas 500 stades, mais le nombre de stades que Ptolémée devait compter au degré de ce parallèle (1). Si les deux points n'étaient, suivant Ptolémée, ni sur un même méridien, ni sur un même parallèle, leur distance rectiligne était pour lui l'hypoténuse d'un triangle, que l'on peut considérer comme rectiligne et comme

(1) Le degré d'un parallèle est au degré du méridien comme le cosinus de la latitude est au rayon d'un grand cercle.

rectangle lorsque les distances ne sont pas trop considérables, et dans lequel les deux autres côtés sont, 1° la différence de latitude des deux lieux exprimée en stades à raison de 500 au degré, et 2° la différence de longitude des deux lieux exprimée en stades pour ce parallèle.

Par exemple, de la bouche pélusiaque à la bouche canopique du Nil, Ptolémée (1) compte 2° 25′ de distance en longitude et seulement 10′ de distance en latitude. Sur le parallèle moyen de 31° 10′, les 2° 25′ donnaient à Ptolémée 1036 stades et 0,347, à raison de 428 stades et 0,83274 au degré de ce parallèle. Or, en stades de 184m,8, cela fait 2° 0′49″ de ce parallèle. Il y a en réalité à peu près 2° 11′, qui donnent 1128 de ces stades et 0,746 environ (2). Ptolémée a donc fait la distance itinéraire trop faible de moins de $\frac{1}{13}$; mais il a fait la différence de longitude trop forte de près de $\frac{1}{5}$, à cause de son erreur d'un peu plus de $\frac{1}{6}$ en moins sur la longueur du degré du méridien.

Pour la longueur de la Méditerranée de Calpé à Issus, Ptolémée (3) compte 61° 50′, avec une différence de 10′ de latitude entre les deux villes. Le parallèle moyen entre les deux villes est, suivant lui, celui de 36° 20′, dont le degré devait être, suivant lui, de 402 stades et 0,79185. Les 61° 50′ sur ce parallèle représentaient donc pour lui un peu moins de 24 906 stades. En réalité, entre Issus et Calpé il y a environ 41° 40′ de longitude, qui, sur ce parallèle, donnent un peu plus de 20 185 stades de 184m,8. Ainsi Ptolémée a exagéré de $\frac{1}{4}$ la distance itinéraire d'Issus à Calpé; d'un autre côté, il a fait trop faible de $\frac{1}{6}$ la valeur du degré. Pour ces deux causes réunies, il a donné pour la différence de longitude entre Issus et Calpé une valeur trop forte de près de moitié de la valeur vraie. Nous avons vu plus haut qu'entre Arbèles et Carthage la différence de longitude admise par Ptolémée est trop forte d'un peu moins de $\frac{1}{3}$ de la valeur vraie, et qu'entre Péluse et Canope elle est trop forte de moins de $\frac{1}{5}$. Dans ce dernier cas, Ptolémée, en diminuant un peu la distance itinéraire, a atténué l'erreur résultant de son évaluation trop faible du degré, tandis qu'en général, et surtout pour les contrées les plus éloignées d'Alexandrie vers l'Orient ou vers l'Occident, l'exagération des distances itinéraires concourt

(1) *Géographie*, IV, 5, § 10.

(2) 2° 11′ donneraient environ 984 *stades philétériens*. Ptolémée aurait donc fait cette même distance trop forte d'un peu plus de $\frac{1}{20}$, s'il avait compté 500 *stades philétériens* au degré du méridien.

(3) *Géographie*, II, 4, § 6, et V, 8, § 4.

avec sa fausse évaluation du degré pour exagérer les étendues en degrés de longitude. Il faut pourtant excepter la distance du méridien des îles Fortunées à celui des Colonnes d'Hercule, distance qu'il a faite beaucoup trop petite même en degrés.

C'est des îles Fortunées qu'il fait partir fictivement ses longitudes. Mais, pour les apprécier, il ne faut pas tenir compte de ce point de départ fictif : il faut examiner ses longitudes en partant d'Alexandrie tant vers l'Orient que vers l'Occident, comme il les donne lui-même, avec quelques changements, dans son dernier livre. Nous avons constaté que près d'Alexandrie, par exemple de Canope à Péluse, ses longitudes sont moins erronées qu'ailleurs. A mesure qu'on s'éloigne d'Alexandrie, elles le sont de plus en plus, par le concours des deux causes que j'ai signalées. Si l'on examine en détail ses nombres de degrés entre les méridiens passant par divers points du bassin de la Méditerranée, on voit que les erreurs de Ptolémée présentent des inégalités très-grandes, c'est-à-dire que dans telle région de ce bassin ses distances en degrés de longitude doivent être diminuées en des proportions très-diverses, si l'on veut les ramener à la vérité. Il est évident que, sans recourir à l'hypothèse de la diversité des stades, ces corrections des longitudes de Ptolémée peuvent parfaitement se faire, de manière à distinguer et à corriger séparément, d'une part, l'erreur uniforme de $\frac{1}{6}$ en plus, provenant de sa fausse évaluation de la circonférence du globe, et d'autre part, les erreurs variables provenant de ses évaluations très-inexactes des distances itinéraires. Dans la fausse hypothèse de la diversité des stades, ces deux genres d'erreurs se confondent mal à propos, puisque, pour chaque différence de longitude entre les méridiens de deux lieux, l'erreur de Ptolémée se trouve corrigée tout d'une fois par la substitution d'une autre unité de mesure à la place de celle dont il s'est servi. Mais, même en faisant intervenir ainsi tour à tour les dix stades de Gossellin pour les diverses contrées du bassin de la Méditerranée et même plusieurs stades ensemble pour une contrée peu étendue, on ne fait qu'atténuer l'erreur moyenne, sans faire disparaître simultanément les erreurs particulières.

Quant aux latitudes de Ptolémée, elles ne présentent en général que des erreurs médiocres pour les contrées peu éloignées d'Alexandrie et du bassin de la Méditerranée. Pourquoi? parce que des observations astronomiques, fort peu exactes, il est vrai, pour la plupart, ont suffi cependant pour forcer Ptolémée à restreindre les erreurs par excès qui auraient dû résulter de son évaluation trop

faible du degré du méridien. Mais, à mesure qu'on s'élève au nord de la Méditerranée, les latitudes de Ptolémée croissent trop rapidement, sous l'influence de sa fausse évaluation du degré. Pourtant l'excès est très-loin d'être aussi fort que pour ses longitudes, parce que les observations même les plus grossières des voyageurs suffisaient pour lui interdire des erreurs trop considérables. Mais qu'en résulte-t-il? c'est que, pour ne pas augmenter les latitudes, il est obligé de diminuer les distances itinéraires dans la direction des méridiens au nord du parallèle d'Alexandrie. C'est ainsi que, mettant Rhodes à 4° 57′ seulement, au lieu de 5° 16′ 13″, au nord de ce parallèle, il diminue dans une proportion beaucoup plus forte la distance itinéraire des deux villes, parce qu'il compte seulement 500 stades au degré, au lieu d'un peu plus de 601. La distance en stades de la Mauritanie au nord de l'île de Bretagne se trouve aussi diminuée, mais dans une proportion moindre, parce que Ptolémée a compté pour la latitude du nord de cette île 62° au lieu de 59.

Ainsi, pour les latitudes aussi bien que pour les longitudes, l'explication des erreurs commises par Ptolémée est évidente, et la diversité des stades y est tout à fait étrangère.

Mais, si, au lieu d'examiner séparément les longitudes et les latitudes de Ptolémée, on examine les distances qui en résultent pour les points dont il donne les positions, alors, suivant Gossellin, Malte-Brun et M. Walckenaër, en choisissant le stade convenable, on trouve, du moins pour les rivages, un accord presque parfait avec les distances vraies.

Voilà donc encore un résultat merveilleux de l'hypothèse de Gossellin à examiner. Eh bien! soit, examinons. Prenons pour exemple une région bien connue, les côtes méridionales de la Gaule. Suivant Gossellin et M. Walckenaër (1), si depuis Marseille jusqu'à Antibes on calcule les degrés de Ptolémée à raison de 500 stades au degré du méridien, et si depuis Aphrodisium (cap de Creux) jusqu'à Marseille, après avoir traduit les degrés de Ptolémée en stades à raison de 500 stades au degré du méridien, on les réduit de nouveau en degrés, mais à raison de 666 stades $\frac{2}{3}$ au degré du méridien, les distances résultant des longitudes et des latitudes de Ptolémée se trouvent sensiblement d'accord avec les distances vraies. Voilà ce que Gossellin a trouvé et ce qu'on a cru sur sa parole. Voyons à notre tour.

(1) *Géographie ancienne des Gaules*, t. III, p. 129-139, avec l'*errata*, p. 172, ligne dernière.

Entre le méridien d'Aphrodisium (cap de Creux) et celui de Marseille, Ptolémée (1) compte 4° 10′ de longitude. Il met Aphrodisium à 42° 20′ de latitude, et c'est à peu près juste. Sur ce parallèle, le degré devait être, suivant Ptolémée, de 369 stades et 0,619675, à raison de 500 stades au degré du méridien. Les 4° 10′ de Ptolémée représentaient donc pour lui 1540 stades et 0,079494. Si le degré du méridien est supposé de 666 stades et $\frac{2}{3}$, alors, sur le parallèle de 42° 20′, le degré sera de 493 stades et 0,825995. Les 1540 stades et 0,079494 de Ptolémée, traduits en stades de 666 et $\frac{2}{3}$ au degré du méridien, donneront donc sur ce parallèle 3° 7′ 7″. Entre le cap de Creux et Marseille la différence de longitude n'est que d'un peu plus de 2°. Quant à la latitude, Ptolémée place Marseille à 43° 5′ : il y a près de 13′ de plus. La différence de latitude entre le cap de Creux et Marseille est de 45′ suivant Ptolémée. Ces 45′ représentaient pour lui 375 stades à raison de 500 au degré du méridien. Si ces 375 stades sont, comme le veut Gossellin, des stades de 666 et $\frac{2}{3}$ au degré, ils donnent 33′ 45″. En réalité, la différence de latitude entre le cap de Creux et Marseille est de près de 58′. Les deux côtés de l'angle droit étant supposés de 3° 7′ 7″ et de 33′ 45″, l'hypoténuse, c'est-à-dire la distance rectiligne du cap de Creux à Marseille, serait de 3° 7′ 55″ du méridien. La distance vraie est de 2° 13′ 17″ du méridien. Ainsi la distance du cap de Creux à Marseille, supposée par les longitudes et les latitudes de Ptolémée, est tellement exagérée, que, même après avoir été réduite par la substitution du stade de 666 et $\frac{2}{3}$ au degré, elle reste encore trop forte de près de moitié de la valeur vraie.

Que nous disaient donc Gossellin et M. Walckenaër sur les merveilles opérées par cette substitution précisément entre ces deux points? Nous connaissons déjà les tours d'adresse de Gossellin. Voici celui qu'il a exécuté ici, et dont M. Walckenaër a été dupe avec bien d'autres.

Étant données par Ptolémée les longitudes et les latitudes qu'il prête à tous les points consécutifs de la côte depuis le cap de Creux jusqu'à Antibes, on peut conclure trigonométriquement les distances rectilignes que Ptolémée supposait entre chacun de ces points et le suivant. Or Gossellin a calculé en degrés du méridien ces distances rectilignes résultant des longitudes et des latitudes de Ptolémée. Puis, du cap de Creux à Marseille, il a réduit ces distances en stades à raison de 500 au degré du méridien, il a réduit ces stades en

(1) *Géographie*, II, 6, §§ 2 et 8.

stades de 666 et $\frac{2}{3}$ au degré, et enfin il a converti ces derniers stades en minutes du méridien. Les valeurs ainsi trouvées par lui, tant du cap de Creux à Marseille que de Marseille à Antibes, restaient en général plus fortes que les distances vraies en ligne droite d'un point de la côte au suivant. C'est pourquoi il a supposé, et M. Walckenaër a admis avec lui, que les distances considérées à tort par Ptolémée comme rectilignes et comme formant ensemble une ligne brisée, lui avaient été données par une carte antique, où elles représentaient au contraire les distances parcourues dans une navigation plus ou moins sinueuse. En rétablissant les sinuosités de la navigation, Gossellin et M. Walckenaër trouvent qu'entre les points de la côte marqués par Ptolémée avec leurs noms antiques, les distances marines conclues de ses longitudes et de ses latitudes ainsi interprétées sont presque exactement égales aux distances réelles suivant la même ligne sinueuse entre les lieux modernes correspondants.

Contre cette restitution prétendue de la géographie ancienne de la côte méridionale de la Gaule, je trouve plusieurs objections, dont chacune me paraît suffisante pour faire rejeter soit le procédé de Gossellin, soit les résultats qu'il a obtenus, soit les conséquences qu'il en a déduites.

1° Depuis le cap de Creux (Aphrodisium) jusqu'à Agde (Agatha) exclusivement, tous les points de la côte nommés par Ptolémée sont mis par lui à l'est du méridien du cap de Creux, tandis qu'ils sont tous à l'ouest de ce méridien. Tous les points de la côte, depuis Agde jusqu'à Marseille, et depuis Saint-Vincent de Carquairanne (Olbia) jusqu'à Antibes (Antipolis), sont mis par lui au sud du parallèle de Marseille, tandis qu'ils sont tous au nord de ce parallèle. Entre le cap de Creux et Antibes la différence de latitude est de près de 1° 18'; Ptolémée la fait de 40', c'est-à-dire trop faible de près de moitié. Il est donc certain que pour cette côte Ptolémée n'a pas suivi, comme le veut Gossellin, des cartes babyloniennes ou phéniciennes excellentes, sur lesquelles seulement les distances auraient été marquées en deux espèces de stades dont Ptolémée n'aurait pas connu les valeurs. Il est bien évident, au contraire, qu'il a suivi des itinéraires qui lui donnaient tant bien que mal les distances, et qui omettaient ou donnaient très-mal les directions des diverses parties de la côte. Ici, comme partout, les stades de Ptolémée sont des stades ordinaires; mais il a compté au degré du méridien 500 de ces stades, tandis qu'il y en a un peu plus de 601. D'un autre côté, d'après les données fournies par les itinéraires, peut-être en

stades, mais plutôt en jours et en heures de navigation, il a estimé un peu trop haut les distances rectilignes entre les points consécutifs du rivage. Mais surtout nous venons de voir qu'il a supprimé les enfoncements de la côte, tant à l'ouest du méridien du cap de Creux qu'au nord du parallèle de Marseille, et qu'il a diminué de moitié la différence de latitude entre les deux points extrêmes. C'est évidemment par toutes ces causes réunies, qu'il a presque doublé la différence de longitude entre le cap de Creux et Antibes. Les causes de son erreur sont certaines, elles sont manifestes, elles n'ont rien de commun avec l'hypothèse de Gossellin, et elles en sont la condamnation.

2° A en croire Gossellin et M. Walckenaër, les distances marquées sur l'ancienne carte suivie par Ptolémée pour cette côte représentaient de tel point à tel autre une navigation qui suivait tous les contours du rivage, de tel point à tel autre une navigation qui s'écartait un peu plus du rivage, de tel point à tel autre une navigation qui coupait un golfe en ligne droite : tout cela au gré du caprice de nos deux savants, ou plutôt suivant le besoin de leur cause. Ils ont atténué l'erreur *moyenne* de Ptolémée sur la somme des distances prises le long de cette côte, en employant leurs stades imaginaires, et en prenant pour des distances suivant des lignes sinueuses les distances rectilignes supposées par Ptolémée. Quant aux erreurs particulières qui restaient encore, il leur a été trop facile d'en avoir raison, en traçant à leur gré les sinuosités des lignes, pour les allonger ou les raccourcir.

3° Les positions réelles de près de la moitié des points marqués par Ptolémée le long de cette côte ne sont prouvées que précisément par les calculs de Gossellin (1); par conséquent, elles ne peuvent venir à l'appui de ces calculs, et elles disparaissent avec eux.

4° Gossellin est forcé de déplacer des points bien connus. Par exemple, il est forcé de substituer à la ville d'Agde (Agatha) l'embouchure de l'Éraut, dont il n'est pas question dans Ptolémée.

5° Enfin, les distances rectilignes déduites par Gossellin des longitudes et des latitudes de Ptolémée sont-elles calculées exactement? je regrette d'être obligé de dire que je ne le crois pas. Du moins, j'ai vérifié la première, et je l'ai trouvée en erreur de plus de $\frac{1}{17}$ de

(1) Il en est ainsi, par exemple, pour les embouchures des rivières Orobius et Araurius, identifiées arbitrairement avec les graux de la Vieille-Nouvelle et de Pissevacques.

la valeur vraie (1). De petites erreurs de ce genre facilitent les coïncidences.

Nous voilà donc de nouveau en présence d'une mystification pareille à celle que j'ai dévoilée dans la restitution tant vantée des longitudes marquées avant les temps historiques le long du 36e parallèle !

Après ce dernier exemple de la méthode de Gossellin, il est temps de conclure. L'hypothèse de Gossellin, soit qu'on la réduise à la diversité des stades, soit qu'on y comprenne, comme lui, l'origine astronomique par laquelle ces stades seraient rattachés à une mesure exacte de la terre exécutée avant les temps historiques, cette hypothèse, dis-je, est fausse tout entière. Car, outre son invraisemblance extrême et sa liaison nécessaire avec d'autres hypothèses chimériques jusqu'au ridicule (2), elle est contraire de point en point aux faits les mieux avérés, concernant soit la métrologie ancienne (3), soit les mesures de la terre tentées par les Grecs et après eux par les Orientaux (4), soit la manière dont les Grecs et les Romains, d'après des données grossières et imparfaites dont ils nous ont fait connaître eux-mêmes la nature et l'insuffisance, ont établi peu à peu l'ensemble et les détails de leur géographie mathématique, qui, malgré un progrès continu depuis Dicéarque jusqu'à Ptolémée, est restée extrêmement défectueuse. Les corrections justes que l'hypothèse de Gossellin permet d'apporter à diverses indications des géographes anciens peuvent être obtenues, non-seulement tout aussi bien, mais plus légitimement et plus sûrement, sans cette hypothèse. Aux vraies causes des erreurs de ces géographes, cette hypothèse substitue des causes imaginaires, et elle falsifie ainsi

(1) En effet, la différence de longitude entre le cap de Creux (Aphrodisium) et l'embouchure du Tech (Illiberis) est, suivant Ptolémée, de 40′ du parallèle de 42° 20′. Ces 40′ équivalent à 29′,569574 du méridien. La différence de latitude entre ces deux mêmes points est, suivant Ptolémée, de 20′ du méridien. La distance rectiligne de ces deux points, suivant Ptolémée, distance égale à la racine carrée de la somme des carrés de la différence de longitude et de la différence de latitude exprimées en minutes du méridien, est égale à 35′,69816 de ce cercle, c'est-à-dire à 297 stades et 0,484666, à raison de 500 stades au degré du méridien. Mais, si cette distance, que Ptolémée a cru conserver en marquant ses longitudes et ses latitudes des deux points, était de 297,484666 stades de l'espèce de ceux qui, suivant Gossellin, étaient compris au nombre de 666,666667 au degré du méridien, alors les 35′,69816 se réduisent à 26′ 46″. Gossellin met 28′ 19″. Il s'est donc trompé de plus de $\frac{1}{17}$ de la valeur vraie.

(2) Voy. plus haut, § 2.

(3) Voy. plus haut, § 3.

(4) Voy. plus haut, § 4. Pour la suite de ce résumé, voy. le présent paragraphe.

l'histoire de la géographie et des sciences dans l'antiquité. Ce n'est pas tout : dans la comparaison des lieux anciens avec les lieux modernes, cette hypothèse conduit à attribuer une certitude mathématique purement illusoire à des identifications incertaines ou même certainement fausses, en remplaçant par l'autorité mensongère de calculs mathématiques fondés sur de fausses données les recherches archéologiques, qui seules peuvent éclairer certaines questions douteuses de géographie comparée. Elle conduit, enfin, à falsifier les textes anciens, à les torturer par des interprétations forcées, à leur faire dire ce qu'ils ne disent pas et souvent le contraire de ce qu'ils disent; car il faut bien que l'hypothèse se donne raison dans ses calculs, et elle ne peut se donner raison qu'aux dépens des textes qui la condamnent. En un mot, l'erreur s'appuie sur l'erreur et conduit à des erreurs nouvelles. L'hypothèse de Gossellin ne fait pas exception à cette règle. Après l'avoir réfutée, en elle-même et dans son principe, je viens de prouver qu'elle est condamnée aussi par ses applications, considérées à tort comme son titre de légitimité et de gloire.

Ma tâche semble finie. Elle le serait, en effet, si, dans son Mémoire posthume, M. Letronne s'était contenté d'appliquer l'hypothèse de Gossellin à la métrologie et à la géographie de l'Egypte ancienne. Mais il a senti le besoin d'apporter des preuves nouvelles en faveur de cette hypothèse. Voilà pourquoi, en parlant de l'appui prêté ainsi par M. Letronne, dans sa jeunesse, à des opinions qu'il ne tarda pas à renier, j'écrivais il y a deux ans, dans un Mémoire qui va bientôt paraître (1), que *cette question n'était pas définitivement jugée*. Ce que j'écrivais alors, je puis le répéter aujourd'hui. En effet, il y a dans le Mémoire de M. Letronne des arguments nouveaux, fondés sur des textes et des calculs, auxquels personne jusqu'ici, du moins à ma connaissance, n'a répondu. Je vais essayer d'y répondre, et j'ose espérer qu'alors enfin la double question de la diversité des stades et des milles, et de la mesure exacte de la terre avant les temps historiques, pourra paraître *définitivement jugée*.

VI.

Dans son Mémoire posthume, couronné en 1816 par l'Institut, M. Letronne, en acceptant l'hypothèse de Gossellin (2), avait eu le

(1) *Mémoire sur Héron d'Alexandrie*, etc., Introduction, p. 10.

(2) Mémoire posthume de M. Letronne, p. 5-20, p. 99, p. 119-121, p. 124-126, p. 153, p. 183-229, p. 244-246, et p. 279-282.

mérite d'en reconnaître un des côtés faibles et de vouloir l'étayer par un appui solide (1). Nous avons vu (2) que le stade dit olympique, le vrai stade grec, dont la valeur, déterminée par les recherches modernes, est d'environ 184^m,8, donne des valeurs fausses pour toutes les estimations grecques de la circonférence du globe terrestre, et que ces estimations, obtenues par les Grecs à l'aide de procédés insuffisants et de données inexactes, étaient réellement fausses, comme elles ne pouvaient guère manquer de l'être. Gossellin avait imaginé des *stades astronomiques* qui, appliqués à ces mêmes estimations, les rendent toutes vraies, et il avait supposé que ces stades astronomiques avaient été employés comme mesures usuelles, non pas chez les Grecs, mais chez des peuples anciens, auxquels les Grecs avaient emprunté ces estimations de la circonférence du globe, sans connaître la valeur de l'unité employée dans chacune d'elles. Pour confirmer l'hypothèse de Gossellin, il restait à trouver un témoignage qui établît qu'un peuple de l'antiquité avait réellement employé, à titre de mesure usuelle, un stade égal à l'un de ces *stades astronomiques*, et que ce peuple avait pu réellement transmettre, en fonction de ce stade, son évaluation de la circonférence du globe à un savant grec, qui s'en serait donné comme l'inventeur et qui n'en aurait été ainsi que le copiste.

Voilà ce que, dans son Mémoire posthume (3), M. Letronne prétend avoir trouvé. Suivant lui, Pline nous donne, en fonction d'une mesure antique susceptible d'être évaluée aujourd'hui à peu près exactement, savoir, en fonction du *schœne légal égyptien*, la valeur spéciale du stade employé à Alexandrie par Ératosthène; et cette valeur multipliée par 700, c'est-à-dire par le nombre de stades qu'Ératosthène comptait au degré du méridien, donne à peu près la longueur du degré moyen de latitude de l'Égypte. Suivant M. Vincent (4), c'était trop peu dire, attendu que le degré moyen de l'Égypte n'était pas bien connu en 1816; M. Vincent a montré que la valeur moyenne *vraie* des degrés 25 et 26 de latitude, sur la limite commune desquels est située Apollinopolis Magna (Edfoû), se rencontre précisément, avec une exactitude parfaite, dans les 700 stades d'Ératosthène, tels que M. Letronne a cru devoir les évaluer d'après

(1) Ibidem, p. 19-20, p. 119-121, p. 124-126, et surtout p. 110.

(2) §§ 3 et 4.

(3) P. 110.

(4) *Avertissement de l'éditeur*, p. IX-XIII, Mémoire de M. Letronne, p. 127-130, et Comptes-rendus des séances de l'Académie des sciences, 21 février 1853.

le texte de Pline. En outre, M. Letronne (1) a prétendu prouver que les dimensions données en stades par les auteurs anciens pour diverses contrées de l'Égypte confirment que ce stade, de 700 au degré de latitude d'Apollinopolis, était employé dans le voisinage d'Alexandrie avant comme après l'époque d'Alexandre, et que ces dimensions indiquent qu'avant comme après cette époque, on employait, sous le nom de *stade*, en diverses contrées de l'Égypte, le stade philétérien de 525 au degré, un petit stade de 1050 au degré, et un grand stade ou *diaule* de 262 1/2 au degré. Voilà donc quatre *stades astronomiques*, dont un seul figurait déjà sur la liste des stades astronomiques de Gossellin. Quant aux 8 ou 9 autres stades compris dans cette liste, M. Letronne (2) pensait qu'il fallait les chercher *dans les systèmes métriques de l'Asie*, attendu qu'il ne les trouvait pas en Égypte, où il ne reconnaissait pas davantage (3) le stade olympique de 600 au degré, que M. Jomard avait cru découvrir dans les dimensions de la grande pyramide de Giseh.

J'ai dit (4) que si l'existence d'un des stades astronomiques de Gossellin, autre que le stade olympique, chez un peuple de l'antiquité, et la liaison d'un de ces stades avec une mesure exacte de la circonférence du globe terrestre exécutée avant l'époque d'Alexandre, m'étaient démontrées par de *bonnes raisons*, je serais prêt à admettre autant de stades astronomiques que l'on voudrait. Gossellin a proposé, en faveur de son stade de 833 et 1/3 au degré de la circonférence du globe, des raisons qui lui ont semblé péremptoires. Mais j'ai prouvé que ces raisons n'étaient pas bonnes, et que Gossellin n'en avait donné de meilleures en faveur d'aucun de ses stades. Pourtant voici que M. Letronne nous a présenté des raisons plus décisives en apparence, et notamment un texte d'un auteur ancien, en faveur de la réalité et de l'origine égyptienne et astronomique du stade de 700 au degré de latitude de la haute Égypte. Je répète que si ces raisons sont *bonnes*, je suis prêt à rétracter tout ce que j'ai dit jusqu'ici, à faire amende honorable à l'hypothèse de Gossellin, et à me joindre aux admirateurs des *illusions de la jeunesse* de M. Letronne, désavouées cependant par M. Letronne lui-même, ainsi que je l'ai montré (5). Après avoir reconnu hautement et franchement la vanité de ces illusions séduisantes, M. Letronne n'a

(1) Mémoire posthume, p. 131-146, et p. 277.
(2) Ibidem, p. 245-246 et p. 282.
(3) Mém. posthume, p. 183-193, et p. 242-244, et *Journal des savants*, 1823, p. 158.
(4) § 5.
(5) § 2.

pas pris la peine de réfuter sa démonstration prétendue, alors inédite, de la mesure égyptienne de la terre, et personne, à ma connaissance, n'a pris cette peine pour lui avant ou depuis la publication de son Mémoire posthume. Je vais me charger de cette tâche.

Après avoir fort bien restitué, d'après des textes tous postérieurs à l'établissement de la domination romaine en Égypte, les valeurs absolues des unités de mesure du système dit philétérien ou ptolémaïque (1), M. Letronne (2) n'a pas hésité à rapporter tout ce système aux temps les plus reculés des dynasties pharaoniques. Mais j'ai montré (3) que le système philétérien reproduit les rapports mutuels des anciennes mesures grecques, tout en changeant le module de ces mesures par la substitution de la grande coudée égyptienne ou babylonienne à la petite coudée babylonienne adoptée primitivement par les Grecs; j'ai montré aussi que le pied et le stade sont des mesures grecques, et que le mille philétérien est, comme son nom même (μίλιον) l'indique, une imitation alexandrine du mille romain. Ainsi, pour ranger le pied, le stade et le mille parmi les mesures pharaoniques, il faudrait des preuves positives. Or quels témoignages M. Letronne a-t-il allégués en faveur de cette opinion? aucun.

Parmi les unités du système philétérien supérieures au *doigt*, au *palme* et à l'*empan*, j'en trouve cinq seulement qu'on peut rapporter à l'ancienne Égypte d'après des documents positifs (4) : ce sont la *petite coudée vulgaire* de 24 doigts, la *grande coudée royale* de 28 doigts (5), l'*orgye*, l'*aroure* et le *schœne*. Ces deux coudées ont été retrouvées sur des monuments pharaoniques, dont la comparaison prouve qu'elles étaient à peu près, la première de $0^m,450$, et la seconde de $0^m,525$. Deux textes d'Hérodote (6) établissent que les hauteurs des pyramides du lac Mœris et la distance du golfe arabique à la Méditerranée lui avaient été données par les Égyptiens en orgyes ou mesures de 4 coudées. Il prit à tort (7) ces coudées de l'orgye égyptienne pour des coudées grecques de 24 doigts,

(1) Mémoire posthume, p. 104-118. Voy. ce que j'ai dit, § 3.
(2) Mémoire posthume, p. 117-123. et p. 134-208.
(3) § 3.
(4) Voy. M. Saigey, *Métrologie*, p. 7-17.
(5) A une époque où l'on ne connaissait que la coudée du nilomètre d'Éléphantine, M. Letronne supposait que la division de la grande coudée égyptienne en 28 doigts était grecque. Cette erreur, excusable alors, n'est plus permise aujourd'hui.
(6) II, 149, et IV, 41.
(7) Voy. M. Letronne, Mémoire posthume, p. 194.

tandis que c'étaient des coudées égyptiennes de 0m,525, et par conséquent de 28 doigts. Outre la coudée et l'orgye, Hérodote (1) nomme une autre mesure de longueur usitée chez les Égyptiens, savoir, l'aroure de 100 coudées, employée surtout au carré comme mesure agraire (2). En général, les distances considérables prises en Égypte avaient été données à Hérodote (3) en schœnes, et, de l'aveu de M. Letronne (4), c'est Hérodote qui, sous sa responsabilité, les a traduites uniformément en stades à raison de 60 stades par schœne, en indiquant expressément que dans son opinion ces stades sont des stades grecs ordinaires, tels que ceux qui se trouvent compris 1485 fois dans la distance itinéraire depuis l'autel des Douze-Dieux à Athènes jusqu'au temple de Jupiter Olympien à Pise (5). Il est donc bien certain que les Égyptiens n'exprimaient pas à Hérodote les distances en stades. Pourquoi? évidemment parce que le stade, mesure de 400 coudées, n'était pas chez eux en usage (6).

Cependant il y a un texte d'Hérodote (7) où M. Letronne (8) a cru voir que les Égyptiens employaient comme mesures l'orgye, le stade, la parasange et le schœne, suivant l'étendue des territoires qu'ils avaient à mesurer. Mais écoutons Hérodote traduit par M. Letronne lui-même. Après avoir donné une mesure égyptienne en schœnes, Hérodote ajoute: « Ceux qui ont un territoire très-petit, le mesurent par *orgyes*; ceux qui en ont un plus grand, par *stades*; ceux dont le territoire est fort étendu se servent de la *parasange*; enfin, ceux qui en possèdent un très-considérable, font usage du *schœne*. Or la parasange vaut 30 stades, et le schœne, *mesure égyptienne*, en vaut 60. » Remarquons d'abord que parmi ces mesures il y en a *une*, une seule, le *schœne*, qu'Hérodote, en finissant, désigne expressément comme *égyptienne*. Il n'aurait pas eu besoin de

(1) II, 168.

(2) Quant au *plèthre* de 100 pieds, et par conséquent de 66 coudées et $\frac{2}{3}$, Hérodote (II, 148) s'en sert, mais à titre de mesure grecque, pour évaluer une longueur égyptienne de 100 orgyes, et non à titre de mesure égyptienne, comme M. Letronne le suppose (Mémoire posthume, p. 200. Comp., p. 194).

(3) Voy. Hérodote, II, 6, 9, 15 et 149.

(4) Mémoire posthume, p. 141-142, note 3.

(5) Voy. Hérodote, II, 7.

(6) Larcher a cru voir dans deux textes d'Hérodote (II, 6 et 9) des *stades d'Égypte*. Mais c'est là un contre-sens parfaitement réfuté par M. Letronne (Mémoire posthume, p. 157, note 1).

(7) II, 6.

(8) Mémoire posthume, p. 197 et suiv.

le dire, s'il avait cité *toutes* ces mesures comme égyptiennes. Évidemment c'est le schœne, *mesure égyptienne*, qui a donné lieu à cette comparaison avec les mesures d'autres peuples. Rappelons-nous aussi qu'aucune mesure itinéraire prise en Égypte n'a été donnée à Hérodote en stades, et ajoutons que nulle distance égyptienne n'a été exprimée en parasanges par Hérodote, qui n'emploie la parasange qu'à propos de l'Asie. Il a employé l'orgye, comme mesure égyptienne, une fois pour une *petite* distance itinéraire et une fois pour des hauteurs de monuments. Toutes ces remarques ne nous permettent pas d'accepter l'interprétation de M. Letronne, d'après laquelle Hérodote aurait voulu dire que, le territoire de l'Égypte étant divisé en nomes, les nomes en toparchies et les toparchies en parties plus petites, les orgyes servaient à mesurer ces dernières parties, les stades à mesurer les toparchies, les parasanges et les schœnes à mesurer les nomes. Il y a dans le texte même d'Hérodote une expression que M. Letronne n'a pas traduite fidèlement et qui repousse cette explication. Hérodote dit : « Ceux des hommes qui sont pauvres de terre (ὅσοι μὲν γὰρ γεωπεῖναί εἰσι ἀνθρώπων) mesurent leurs pays par orgyes. » Or, du moment que, de l'aveu de M. Letronne, il ne s'agit pas de propriétaires plus ou moins riches en biens fonds, mais d'habitants d'un pays plus ou moins étendu, les habitants d'une petite partie quelconque de l'Égypte ne pouvaient pas être appelés *pauvres de terre* (γεωπεῖναι), puisque les divisions et les subdivisions s'appliquaient également à toute l'Égypte : s'il y avait eu des parcelles du territoire qui ne fussent pas comprises dans une toparchie et des toparchies qui ne fussent pas comprises dans un nome, à la bonne heure ! mais le texte de Strabon (1) cité par M. Letronne (2) exclut précisément cette hypothèse. Larcher (3) a donc eu raison de comprendre qu'à l'époque d'Hérodote les petits peuples de la Grèce comptaient volontiers par orgyes (4), que les peuples tels que les Athéniens et les Lacédémoniens comptaient volontiers par stades, que divers peuples asiatiques, réunis il est vrai de diverses manières et à diverses reprises en grands empires, mais primitivement séparés, comptaient par parasanges, et que les Égyptiens, avec la grande longueur de leur territoire réuni dès longtemps sous un seul gou-

(1) XVII, p. 1136 A.
(2) Mémoire posthume, p. 198.
(3) Trad. d'Hérodote, t. II, p. 174, note 17.
(4) En effet, il est certain qu'à l'époque d'Hérodote (IV, 41), les Grecs comptaient les distances itinéraires par orgyes aussi bien que par stades.

vernement, depuis l'Éthiopie jusqu'à la Méditerranée, comptaient par schœnes.

Ainsi la mesure fondamentale de longueur pour les Égyptiens était la coudée royale de 28 doigts, valant environ 0m,525. Leurs mesures supérieures à la coudée étaient des multiples de cette unité, savoir : l'orgye de 4 coudées, l'aroure de 100 coudées, et le schœne, qui avait diverses valeurs suivant les contrées de l'Égypte. Le schœne admis par les rois de Pergame et par les Ptolémées dans leur système officiel des mesures dites philétériennes ou ptolémaïques, fut un schœne de 12000 coudées royales égyptiennes ou babyloniennes peut-être un peu altérées. Ce schœne, égal à la parasange philétérienne, était, comme elle, de 30 stades philétériens ou ptolémaïques de 211m, et par conséquent il était de 6330m. Du reste, le schœne était une mesure persique aussi bien qu'égyptienne (1). Tantôt il se distinguait de la parasange asiatique, tantôt il se confondait avec elle (2). Celle-ci avait, suivant les contrées de l'Asie, des valeurs différentes, que les Grecs croyaient traduire à peu près par 30, 40 ou 60 stades (3). De même, le schœne égyptien avait, suivant les contrées de l'Égypte, des valeurs que les Grecs croyaient aussi traduire à peu près par 30, 40, 60 et 120 stades (4). Hérodote faisait toutes les parasanges asiatiques de 30 stades (5) et tous les schœnes égyptiens de 60 stades (6). Il est probable que non-seulement Hérodote, comme nous l'avons constaté, mais aussi Artémidore, Strabon et les autres auteurs, entendaient se servir du stade ordinaire dans ces évaluations. Mais, ainsi comprises, leurs évaluations des schœnes de 30, de 40, de 60 et de 120 stades devaient être erronées. Ils avaient entendu dire, sans doute, que ces schœnes étaient de 12000, de 16000, de 24000 et de 48000 coudées; ils avaient compté un stade grec ordinaire pour 400 de ces

(1) Voy. Strabon, XI, p. 530 B; Athénée, III, 94, p. 121 F-122 A; Pline, VI, 26 (30), t. II, p. 446 de Sillig, et Isidore de Charax, *Stathmes parthiques*.

(2) Les fragments sur les mesures philétériennes donnent à la parasange, comme au schœne, une valeur de 30 stades, mais en remarquant que la parasange est une mesure persique. Voy. le Mémoire de M. Letronne, p. 49 et p. 66. Isidore de Charax donne perpétuellement à la parasange le nom de schœne avec une valeur de 30 stades.

(3) Voy. Strabon, XI, p. 518 C (comp., p. 530 B), Agathémère, II, 1, etc.

(4) Voy. Strabon, XI, p. 518 C, et p. 530 B, et Artémidore dans Strabon, XVII, p. 803 D-804 B. Comp. Pline, XII, 14 (30), t. II, p. 344, et VI, 26 (30), t. I, p. 446 de Sillig.

(5) II, 6; V, 53; VI, 42.

(6) II, 6, 9, 15 et 149.

coudées, en négligeant la différence entre la coudée royale égyptienne ou philétérienne et la coudée grecque.

En résumé, les seules mesures supérieures à la coudée dont on puisse constater l'usage chez les anciens Égyptiens avant la conquête grecque, sont des mesures de 4, de 100, de 12 000, de 16 000, de 24 000, et peut-être de 48 000 coudées. Le stade était une mesure grecque de 400 coudées, ni plus, ni moins : il n'y a nul motif et nulle vraisemblance pour l'attribuer aux anciens Égyptiens, puisqu'on voit que c'étaient les Grecs qui, après avoir reçu l'indication des distances itinéraires égyptiennes en schœnes, les traduisaient maladroitement en stades. Mais surtout il est tout à fait impossible d'attribuer aux anciens Égyptiens plusieurs stades composés de différents nombres de coudées. Car il est bien vrai que, si les Égyptiens avaient eu une mesure spéciale de 400 de leurs coudées, les Grecs auraient pu l'assimiler à leur stade; mais les Grecs n'auraient eu aucun motif de donner le nom grec de *stade* (1) à des mesures égyptiennes de 800, de 300, de 200 et de 100 coudées, comme M. Letronne le suppose (2).

Pourtant M. Letronne a prétendu prouver par un texte de Pline qu'Ératosthène employait un petit stade de 300 coudées égyptiennes, contenu 40 fois dans le schœne ordinaire de 12 000 coudées. C'est sur ce texte que repose l'hypothèse de M. Letronne, perfectionnée par M. Vincent. C'est à l'aide de ce texte qu'on transforme les 252 000 stades, évaluation très-inexacte obtenue par Ératosthène pour la circonférence du globe, en une antique mesure égyptienne parfaitement exacte de cette même circonférence. Mais ce texte signifie-t-il ce qu'on lui fait dire? non, mille fois non. En effet que dit Pline (3)? « Schœnus patet, Eratosthenis ratione, stadia XL. » Évidemment, dans cette phrase, l'objet à définir est le *schœne*, et on le définit à l'aide d'une quantité connue, qui est le *stade*. La grammaire veut que l'on comprenne ainsi cette phrase. Le bon sens ne le veut pas moins; car Ératosthène, s'adressant à des lecteurs grecs, devait naturellement leur définir une mesure égyptienne à l'aide d'une mesure grecque, et non une mesure grecque à l'aide d'une mesure égyptienne. Le sens principal de la phrase est donc bien que le schœne qu'il s'agissait de définir était de 40 stades grecs. Cette phrase ne peut nullement signifier que le stade employé par Ératosthène avait une valeur spéciale, égale à la 40ᵉ par-

(1) J'ai prouvé (§ 3) que ce nom est grec.

(2) Mémoire posthume, p. 131-246.

(3) XII, 14 (30), t. II, p. 344 de Sillig.

tie du schœne le plus généralement usité en Égypte, c'est-à-dire du schœne de 12000 coudées. Pour exprimer cette dernière pensée, il aurait fallu dire : « Stadium patet, Eratosthenis ratione, schœni quadragesimam partem. » Voilà ce que M. Letronne semblerait avoir lu dans Pline, s'il ne citait pas lui-même le texte : « Schœnus patet, Eratosthenis ratione, stadia XL. » En un mot, l'hypothèse de M. Letronne repose, non sur un *texte de Pline*, mais sur un *contre-sens*.

Il ne suffit pas d'avoir rétabli le sens principal de la phrase de Pline : il me reste à essayer d'expliquer d'une manière complète cette phrase, qui donne lieu à quelques difficultés. Il y avait en Égypte, outre le schœne ordinaire de 12000 coudées égyptiennes, d'autres schœnes locaux de 16000, de 24000 et même de 48000, et peut-être, comme nous le verrons, de 6000 coudées. Pline n'ignorait pas cette diversité des schœnes (1), et Ératosthène devait l'ignorer moins encore. Ératosthène n'avait donc pas pu dire : « Il n'y a qu'un seul schœne, et ce schœne est de 40 stades. » Aussi n'est-ce pas là ce que signifie la phrase de Pline, dont voici la traduction exacte : « Le schœne, à la manière d'Ératosthène, est de 40 stades. » Maintenant voici le commentaire de cette phrase. Il était commode, dans certains calculs, d'avoir une unité plus grande que le stade grec. Le schœne égyptien s'offrait à Ératosthène; mais il avait l'inconvénient de présenter, suivant les contrées, plusieurs valeurs différentes, et d'être un multiple de la coudée égyptienne, différente de la coudée grecque. Ératosthène avait donc trouvé commode d'assigner au schœne une valeur fixe et conventionnelle de 40 stades grecs ordinaires, seuls employés, comme nous l'avons vu, dans l'usage scientifique (2). Ératosthène évaluait la circonférence du globe à 252000 stades ou bien à 6300 schœnes, et il divisait cette circonférence en 60 parties (3), dont chacune était de 4200 stades, ou bien de 105 schœnes. Ces mots « *à la manière d'Eratosthène* » montrent bien qu'il s'agit d'un certain schœne auquel Ératosthène assignait une valeur particulière. Du reste, il est probable qu'Ératosthène avait choisi cette valeur de 40 stades grecs ordinaires,

(1) Voy. Pline, VI, 26 (30), t. I, p. 446, et XII, 14 (30), t. II, p. 344 de Sillig, et les textes de Strabon, cités plus haut.

(2) Deux mesures supérieures au stade, le mille et le schœne, figurèrent dans le système philétérien. Mais il est douteux que ce système fût établi officiellement en Égypte dès l'époque d'Ératosthène, et d'ailleurs il le fut par les Ptolémées pour l'usage pratique, et non pour l'usage scientifique.

(3) Voy. plus haut, § 4.

parce que telle était suivant lui la valeur moyenne de deux schœnes égyptiens très-employés et qui pouvaient aisément se confondre, savoir, des schœnes de 12000 et de 16000 coudées égyptiennes, ou, si l'on veut, de 30 et de 40 stades philétériens. En effet, la valeur moyenne de ces deux schœnes est de 14000 coudées égyptiennes ou 35 stades philétériens, qui sont à peu près l'équivalent de 40 stades grecs ordinaires. La suite de la phrase de Pline vient à l'appui de cette interprétation ; car Pline ajoute que les 40 stades d'Ératosthène font 5 milles. Or ce sont les stades grecs ordinaires qui sont contenus 8 fois environ dans le mille romain. Pline ajoute encore que quelques auteurs ont donné 32 stades à chaque schœne : cette valeur fictive du schœne était commode pour les Romains, qui trouvaient ainsi 4 milles au schœne.

Dans le commentaire que je viens de donner de la phrase de Pline, il y a, j'en conviens, quelques propositions probables plutôt que certaines. Mais, ce qui résulte clairement et incontestablement de cette discussion, c'est que le stade de 300 coudées égyptiennes, attribué par M. Letronne à Érastosthène, est purement imaginaire. M. Letronne prétendait que ce stade était en usage depuis les temps des Pharaons dans la contrée où Alexandrie fut construite, et que c'était pour cela qu'Ératosthème l'avait adopté. Mais nous avons vu (1) que l'antiquité nous a transmis le souvenir de deux stades seulement, tous deux de 400 coudées, savoir, du stade grec primitif de 400 coudées grecques, et du stade philétérien ou ptolémaïque, formé par les successeurs d'Alexandre avec 400 coudées royales babyloniennes ou égyptiennes. D'ailleurs, si le prétendu stade alexandrin de 300 coudées égyptiennes devait se trouver quelque part, ce serait sans doute dans le traité de géométrie pratique d'Héron d'Alexandrie qui nous est resté sous le titre περὶ διόπτρας. Si M. Letronne avait connu cet important ouvrage, il y aurait vu (2) qu'à Alexandrie comme ailleurs le stade usuel était de 400 coudées.

Mais, à défaut de témoignages anciens, ou, pour mieux dire, en dépit de ces témoignages, l'hypothèse de M. Letronne s'appuie-t-elle, comme il l'a prétendu, sur l'interprétation des détails de la géographie mathématique de l'Égypte ancienne, tels que les auteurs grecs et romains nous les ont transmis ? Voilà ce qui me reste à examiner. La seconde moitié du Mémoire posthume de M. Letronne est consacrée en grande partie à expliquer les dimensions assignées par les

(1) § 3.
(2) Chap. xxxiv de l'édition que M. Vincent va publier.

anciens soit à l'Égypte entière, soit à diverses contrées ou localités de l'Égypte, et le but de l'auteur est de montrer que ces dimensions, fausses et contradictoires en apparence, sont mises d'accord entre elles et avec la vérité, si, sous le nom de stades, on y entend diverses mesures égales au 30e, au 40e, au 60e, au 120e et au 15e du schœne de 30 stades philétériens, c'est-à-dire du schœne de 12000 grandes coudées égyptiennes. Telle est, en effet, la proposition générale qui résulte invinciblement de cette seconde partie du Mémoire de M. Letronne, si l'on admet tous les rapprochements et tous les calculs qu'il établit. Quelques-uns de ces rapprochements me paraissent contestables. Mais, pour les discuter tous, il faudrait, d'une part, avoir fait une étude spéciale et approfondie de la géographie et de la topographie de l'ancienne Égypte, d'autre part, pouvoir donner à cette discussion une grande étendue. Pour ces deux raisons, j'y renonce. Mais j'espère qu'une main plus habile, et plus libre de développer la question d'une manière complète, se chargera de cette tâche. Surtout, je regrette que M. Letronne lui-même, depuis le changement survenu dans ses opinions (1), n'ait pas refait ou critiqué son Mémoire, de manière à y faire la part de ce qui doit rester comme vrai et comme indépendant de toute fausse hypothèse. N'ayant pas acquis le droit de contredire la proposition fondamentale de cette seconde partie du Mémoire de M. Letronne, telle que je viens de la formuler, je l'accepte, au moins provisoirement. Mais je nie la conclusion que M. Letronne en a tirée : cette conclusion, c'est que les stades de 30, de 40, de 60, et de 120 au schœne, et même le stade double ou diaule de 15 au schœne de 12000 coudées égyptiennes, étaient employées en Égypte sous les Pharaons et sous les Ptolémées, et que les erreurs et les contradictions des auteurs grecs et romains sur les dimensions prises en Égypte viennent de ce qu'ils ont confondu tous ces stades égyptiens avec le stade grec olympique. Je dis que j'ai le droit de rejeter cette conclusion; car, pour qu'elle fût valable, il faudrait qu'elle offrît la seule explication possible de la proposition que M. Letronne a prétendu prouver. Or je vais démontrer que pour cette proposition, en la supposant vraie, il y a, en dehors de l'hypothèse de la diversité des stades, une autre explication parfaitement acceptable, tandis que celle de M. Letronne ne l'est pas.

Commençons par rappeler quelques faits. D'abord, il est bien établi que les géographes grecs antérieurs au IVe siècle de notre

(1) Voy. plus haut, § 2.

ère, quand ils ont donné en stades des dimensions concernant l'Égypte, ont entendu donner ces dimensions en stades grecs ordinaires (1). Ensuite, d'après des témoignages anciens (2), que M. Letronne lui-même (3) n'a pas osé rejeter entièrement, il y avait en Égypte plusieurs schœnes différents, qui étaient entre eux comme les nombres 3, 4 et 6. Au contraire, il n'y a aucun témoignage ancien qui autorise à ranger un ou plusieurs stades parmi les mesures égyptiennes usitées avant la conquête grecque. Bien plus, si nous nous adressons à Hérodote, qui a voyagé en Égypte avant cette conquête, et qui nous a laissé de nombreux documents sur ce pays, nous voyons qu'aucune distance ne lui a été indiquée par les Égyptiens en stades, mais toujours en schœnes, et que c'est lui qui a réduit les schœnes en stades à raison de 60 stades par schœne, comme M. Letronne en convient lui-même. D'après ces remarques incontestables, il est évident que, si les Égyptiens ont donné aux Grecs des mesures justes de distances et si les Grecs les ont mal comprises, il faut expliquer les erreurs des Grecs par une fausse réduction des schœnes en stades, pour peu que cette explication soit possible. Au contraire, il est évident que l'explication par l'unité du schœne et par l'existence de plusieurs stades différents en Égypte ne devrait être admise tout au plus qu'en désespoir de cause et à défaut de toute autre, attendu qu'elle est d'une extrême invraisemblance et contraire aux données certaines que nous possédons. Mais heureusement nous n'en sommes pas réduits à cette extrémité : toutes les difficultés s'expliquent aussi bien par le fait certain de la diversité des schœnes, que par la fausse hypothèse de la diversité des stades. En voici la preuve, que, pour plus de simplicité, je puis donner d'abord d'une manière générale, sauf à citer ensuite quelques exemples tirés du mémoire de M. Letronne.

Tel nombre de stades donné par tel auteur pour telle distance prise en Égypte est beaucoup trop fort : on obtient la distance vraie, si, après avoir pris la moitié de ce nombre, on prend ces stades pour des mesures de 400 coudées philétériennes. Suivant M. Letronne, la distance avait été donnée à l'auteur en stades de 60 au schœne philétérien, et par conséquent en stades de 200 coudées philétériennes. Suivant moi, la distance lui ayant été donnée en schœnes de 12 000 grandes coudées égyptiennes, il a cru que c'étaient des schœnes de 24 000 coudées; et confondant la grande coudée égyp-

(1) Voy. § 3.
(2) Cités plus haut.
(3) Mémoire posthume, p. 277-278. Comp. p. 152.

tienne avec la coudée grecque, il a compté pour chaque schœne 60 stades grecs ordinaires, tandis que chaque schœne était de 30 stades philétériens.

Tel nombre de stades donné par tel auteur grec pour telle autre distance a besoin d'être diminué d'un quart seulement, en prenant toujours les stades pour des stades philétériens. Suivant M. Letronne, la distance avait été donnée à l'auteur en stades de 40 au schœne philétérien et par conséquent en stades de 300 coudées philétériennes. Suivant moi, la distance lui ayant été donnée en schœnes de 12000 grandes coudées égyptiennes, il a cru que c'étaient des schœnes de 16 000 coudées; et confondant la coudée égyptienne avec la coudée grecque il a compté 40 stades gecs pour chaque schœne, tandis qu'il y avait en réalité 30 stades philétériens.

Tel nombre de stades donné par tel auteur grec pour telle autre distance a besoin d'être doublé, en prenant toujours les stades pour des stades philétériens. Suivant M. Letronne, la distance avait été donnée à l'auteur d'une part en *schœnes doubles*, d'autre part en stades de 800 coudées philétériennes, égaux au double des stades de 30 au schœne philétérien, c'est-à-dire en *diaules* de 15 au schœne philétérien et de 30 au *schœne double*. Suivant moi, la distance n'avait pas été donnée du tout à l'auteur en stades, mais uniquement en schœnes de 24 000 coudées égyptiennes; il a cru qu'elle lui était donnée en schœnes de 12000 coudées, et que ces coudées étaient égales aux coudées grecques; il a donc compté pour chaque schœne 30 stades grecs, tandis qu'il y avait 60 stades philétériens.

Tel nombre de stades donné par tel auteur grec pour telle distance est juste en stades philétériens. Suivant M. Letronne, la distance avait été donnée à l'auteur en stades de 30 au schœne philétérien et par conséquent en stades de 400 coudées philétériennes. Suivant moi, cette distance lui ayant donnée en schœnes soit de 12000, soit de 16000, soit de 24000 coudées, il ne s'est pas trompé sur le nombre des coudées contenues dans le schœne; mais seulement il a confondu la coudée égyptienne avec la coudée grecque.

Enfin, il y a un cas unique où une certaine distance, la circonférence d'un lac, donnée en schœnes et en stades par un auteur, ne peut être ramenée à la vérité, que si l'on prend le quart du nombre des stades et si on les considère comme des stades philétériens. Suivant M. Letronne, la distance avait été donnée par les Égyptiens en stades de 120 au schœne, et par conséquent en stades de 100 coudées. Suivant moi, si les Égyptiens ont dit vrai et si les dimensions du lac n'ont pas diminué, les Égyptiens avaient em-

ployé un petit schœne local de 6000 coudées égyptiennes, et l'auteur grec avait cru qu'il s'agissait d'un schœne de 24000 coudées grecques.

Tels sont les différents cas présentés par le mémoire de M. Letronne (1) : tous s'expliquent parfaitement par la confusion des schœnes égyptiens entre eux et de la coudée égyptienne avec la coudée grecque. Cette explication très-vraisemblable est tout à fait d'accord avec tout ce que nous savons sur la métrologie ancienne en général (2) et sur la métrologie égyptienne en particulier (3), tandis que l'explication de M. Letronne est en contradiction flagrante avec ces mêmes faits, comme quelques exemples vont le faire mieux comprendre.

« La circonférence du lac Mœris, dit Hérodote (4), est de 3600 stades, les schœnes étant au nombre de 60. » De ces expressions il résulte que le nombre des schœnes est le nombre primitif, et que le nombre des stades en est la traduction : M. Letronne (5) en est convenu expressément. Or, en réalité, le lac Birket-el-Karoun, qui est l'ancien lac Mœris, n'a que 30 schœnes ou 900 stades philétériens de tour. M. Letronne, qui voulait tout expliquer par la fausse hypothèse moderne de la diversité des stades, en ne recourant que le moins possible au fait, bien constaté par les anciens, de la diversité des schœnes, M. Letronne, dis-je, s'est trouvé ici très-embarrassé. Pour se tirer d'affaire, il a inventé (6) l'anecdote que voici. Les Égyptiens avaient dit dans leur langue que la circonférence du lac était de 3600 stades, parce que dans cette contrée ils employaient un stade de 100 coudées et par conséquent de 120 au schœne de 12 000 coudées. Les 3600 stades faisaient donc pour eux 30 schœnes légaux. Mais l'interprète grec, trompé par ce nombre de 3600 stades, a dit à Hérodote qu'il y avait 60 schœnes, et Hérodote en a conclu qu'il y avait 3600 stades de 60 au schœne. L'anecdote est ingénieusement imaginée ; mais elle ne peut pas être vraie. Car, si les Égyptiens avaient donné la circonférence du lac en stades considérés par Hérodote et par son interprète comme égaux aux stades grecs ordinaires, l'interprète aurait transmis tout simplement le nombre de stades,

(1) P. 136-228.
(2) Voy. plus haut, § 3.
(3) Voy. le commencement du présent paragraphe.
(4) II, 149.
(5) Mémoire posthume, p. 170, note 3. Comp. p. 141, note 3, et p. 134.
(6) P. 170-172.

au lieu de prendre la peine de le traduire en schœnes, et au lieu de donner ainsi à Hérodote la peine de le traduire de nouveau en stades. D'ailleurs le mot *stade* est le nom grec d'une mesure de 400 coudées, et ce nom n'a jamais pu être appliqué par un Grec à une mesure étrangère de 100 coudées. Non, les Égyptiens ont dit à Hérodote qu'il y avait 60 schœnes ; cela posé, si les Égyptiens ont dit vrai, il faut admettre de deux choses l'une : ou le lac Mœris était alors plus étendu de moitié que le lac Birket-el-Karoun ne l'est aujourd'hui, ou bien on employait dans cette contrée un petit schœne de 6000 coudées égyptiennes, qu'Hérodote a pris, suivant son habitude constante, pour un schœne de 24 000 coudées grecques. Passons à d'autres exemples plus faciles.

« D'Héliopolis à Thèbes, dit Hérodote (1), il y a 4860 stades, puisque le nombre des schœnes est de 81. » Ces 4860 stades, dit M. Letronne (2), sont des stades égyptiens de 60 au schœne légal de 12 000 coudées égyptiennes. Non, ce ne sont pas des stades égyptiens, puisque, de l'aveu de M. Letronne, c'est Hérodote qui les a trouvés en comptant, suivant sa méthode invariable, 60 stades par schœne. Qu'avaient dit les Égyptiens à Hérodote ? qu'il y avait 81 schœnes d'Héliopolis à Thèbes. Ces 81 schœnes étaient de 12 000 coudées égyptiennes chacun, et donnaient ainsi 2430 stades philétériens. Hérodote avait cru qu'ils étaient de 60 stades grecs ou 24 000 coudées grecques, parce qu'il avait entendu parler d'un schœne égyptien de 2400 coudées, et parce qu'il n'avait pas appris, comme le surent plus tard Artémidore, Strabon, Pline et d'autres auteurs, que les Égyptiens avaient plusieurs schœnes. En outre, il avait ignoré ou négligé la différence entre la coudée égyptienne et la coudée grecque.

De Thèbes à Éléphantine, Hérodode (3) compte 820 stades. Ces stades, dit M. Letronne (4), sont des stades égyptiens de 30 au schœne philétérien. Non ; pour Hérodote, ce sont des stades grecs, obtenus par lui en réduisant les schœnes en stades à raison de 60 par schœne. Les Égyptiens lui avaient donc dit qu'il y avait 13 schœnes et $\frac{2}{3}$. Mais ici il s'est trouvé que ces schœnes étaient réellement de 24 000 coudées égyptiennes, et qu'ainsi la distance était de 820 stades de 400 coudées égyptiennes, stades employés plus tard sous les noms de stades philétériens ou ptolémaïques.

(1) II, 9.
(2) P. 143.
(3) II, 9.
(4) P. 146-150.

De Péluse à Syène, Josèphe (1) compte 2000 stades. Ces stades, dit M. Letronne (2), sont des *diaules* égaux au double du stade égyptien de 30 au schœne. Non ; les Égyptiens avaient dit 66 schœnes et $\frac{2}{3}$. Josèphe a cru que c'étaient des schœnes de 12 000 coudées ; ils étaient de 24 000 coudées. Les 66 grands schœnes et $\frac{2}{3}$ valaient 133 schœnes ordinaires et $\frac{1}{3}$ ou 4000 stades philétériens. En effet, les 13 grands schœnes et $\frac{3}{4}$, indiqués, comme nous venons de le voir, à Hérodote pour la distance de Thèbes à Éléphantine, donnent 27 schœnes ordinaires et $\frac{1}{2}$. Ajoutez les 81 schœnes de Thèbes à Héliopolis et les 25 schœnes (1500 stades) d'Héliopolis à la mer, d'après le même auteur (3) : vous avez 133 schœnes et $\frac{1}{2}$ d'Eléphantine à la mer. Or, d'Eléphantine à Syène il n'y a qu'une très-petite distance. L'erreur de Josèphe s'explique donc très-bien par la confusion du schœne double avec le schœne simple de 12 000 coudées.

De Syène à la mer, le cours du Nil est de 5300 stades, suivant Ératosthène (4). Ces stades, suivant M. Letronne (5), sont des stades dont 40 font un schœne philétérien de 12 000 coudées, et par conséquent des stades de 300 coudées, stades employés à l'exclusion de toute autre espèce de stades par Ératosthène, suivant M. Letronne. Non ; car nous avons vu qu'Ératosthène évaluait le schœne en moyenne à 40 stades grecs ordinaires, bien loin de définir et d'adopter pour son usage un stade spécial de la basse Égypte contenu 40 fois dans le schœne légal. D'ailleurs, si Eratosthène avait employé perpétuellement ce stade spécial de 300 coudées, il n'aurait pu manquer d'en prévenir ses lecteurs, à moins qu'on ne veuille lui prêter l'intention absurde de n'être pas compris. Or, s'il en avait prévenu ses lecteurs, les anciens n'auraient pu, comme ils l'ont fait, croire que le stade d'Ératosthène était de 400 coudées comme le stade grec ordinaire. Autant l'explication de M. Letronne est inadmissible, autant celle-ci, qui conduit au même résultat, est vraisemblable. Les Égyptiens avaient dit à Ératosthène qu'il y avait 133 schœnes et $\frac{1}{2}$ d'Éléphantine à la mer : d'où il avait conclu que de Syène à la mer il y avait environ 132 schœnes et $\frac{1}{2}$. Eratosthène pensait que, ces 132 schœnes et $\frac{1}{2}$ étant sans doute les uns de 12 000, les autres de 16 000 coudées égyptiennes, leur valeur moyenne devait être à peu près de 14 000 coudées égyptiennes, équivalant en

(1) *Guerre de Judée*, IV, 10, § 5.
(2) Mémoire posthume, p. 151-152.
(3) II, 7 et 9.
(4) Dans Strabon, XVII, p. 786 A.
(5) Mémoire posthume, p. 151.

nombres ronds à 16 000 coudées grecques et par conséquent à 40 stades grecs ordinaires. Les 132 schœnes et $\frac{1}{2}$, multipliés par 40, lui avaient donné 5300 stades grecs, suivant sa méthode expliquée plus haut d'après un texte de Pline. Mais Ératosthène s'était trompé: les 132 schœnes et $\frac{1}{2}$ de la mer à Syène, ou bien les 133 schœnes et $\frac{1}{3}$ de la mer à Eléphantine, étaient tous des schœnes de 12 000 coudées égyptiennes ou de 30 stades philétériens. Les 132 schœnes et $\frac{1}{2}$ donnaient donc 3975 stades philétériens ou à peu près 4637 stades grecs et $\frac{1}{2}$.

Ces exemples suffisent, je pense, pour montrer que la géographie ancienne de l'Égypte peut se passer de l'hypothèse de la diversité des stades. Cette épreuve n'est donc nullement favorable à cette hypothèse, que d'ailleurs j'ai réfutée directement, en prouvant qu'avant l'époque d'Alexandre la Grèce ne connaissait qu'un stade et l'Égypte n'en employait aucun (1).

Maintenant revenons à la mesure du globe terrestre exécutée par Eratosthène (2). De Syène à Alexandrie, non plus suivant le cours du Nil, mais en droite ligne, et, à ce qu'il croyait, suivant le méridien, Eratosthène comptait 5000 stades environ. Des observations gnomoniques lui firent croire que cette distance était environ $\frac{1}{50}$ du méridien. Il en concluait que la circonférence du méridien devait être de 250 000 stades. Voilà, du moins, ce que dit Cléomède. Mais tous les autres auteurs s'accordent à dire qu'Eratosthène comptait 252 000 stades à la circonférence du globe. Cléomède a pu mettre des nombres ronds au lieu de nombres un peu plus compliqués; ou bien Eratosthène avait pu mettre d'abord dans ses données les nombres conservés par Cléomède, puis les compliquer un peu pour ajouter 2000 stades au résultat, et pour avoir 4200 stades, ou 105 schœnes de 40 stades, pour chaque partie de sa division sexagésimale de la circonférence (3). En effet, Eratosthène ne devait pas se croire bien sûr de sa mesure gnomonique de l'arc du méridien, et il ne devait pas se croire plus sûr de sa distance *rectiligne* d'Alexandrie à Syène, puisqu'il l'avait obtenue sans doute en supposant qu'elle devait être plus courte d'environ 300 stades que sa distance de 5300 stades de Syène à la mer *suivant le cours du Nil.* Eratosthène avait donc pu mettre 50 et $\frac{2}{5}$, au lieu de 50, pour le nombre de fois que son arc était contenu dans le méridien; ou bien il avait pu mettre 5040 stades, au lieu de 5000, pour la distance

(1) Voy. § 3 et commencement du § 6.
(2) Voy. ma discussion sur cette mesure et les textes cités, § 4.
(3) Voy. plus haut, § 4.

d'Alexandrie à Syène. L'un ou l'autre de ces petits changements lui donnait 252 000 stades (1). Nous avons vu que cette valeur était trop forte, comme elle devait l'être d'après les données inexactes d'où Eratosthène l'avait déduite. Quand même, par la fausse hypothèse d'un stade de 300 coudées philétériennes, on atténuerait sa première erreur concernant la distance rectiligne d'Alexandrie à Syène, on ne supprimerait pas sa seconde erreur consistant à placer les deux villes sur le même méridien, ni sa troisième erreur concernant leur différence de latitude. Si l'on veut absolument, et contre toute raison, que cette mesure de la terre soit juste, il faut, d'abord, ne tenir aucun compte des renseignements fournis par Cléomède sur les moyens employés pour l'obtenir; il faut, ensuite, ôter cette mesure à Eratosthène, à qui tous les auteurs anciens la donnent, et l'attribuer arbitrairement aux Égyptiens des temps les plus reculés, comme M. Letronne, sous l'empire des illusions scientifiques de sa jeunesse, n'hésitait pas à le faire.

Le stade grec est contenu 216 489 fois environ dans la circonférence du globe. Les 252 000 stades d'Eratosthène sont donc beaucoup trop en réalité. Mais, dans l'hypothèse de M. Letronne, cette valeur exagérée se trouve diminuée de $\frac{1}{4}$ par la substitution d'un stade imaginaire de 300 coudées au stade de 400 coudées. D'un autre côté, en supposant que ces coudées, au lieu d'être grecques et de $0^m,462$, sont égyptiennes et de $0^m,5275$, on augmente d'un peu moins de $\frac{1}{8}$ la quantité restante. En somme, par cette double opération, la quantité primitive se trouve diminuée de près de $\frac{1}{8}$. Cette valeur de la circonférence du globe, ainsi réduite, se trouve un peu trop faible, et par conséquent la 360ᵉ partie de cette valeur est un peu trop faible aussi pour le *degré moyen* du méridien. Mais, comme M. Vincent l'a montré (2), cette 360ᵉ partie des 252 000 stades de 300 coudées de $0^m,5275$ est exactement égale à la moyenne des degrés 25 et 26 de latitude sur la limite commune desquels se trouve, à très-peu près, la ville d'Apollinopolis Magna (Edfoù), l'un des foyers de la science des prêtres égyptiens (3). Je

(1) En effet, $5000 \times 50\frac{2}{5} = 5040 \times 50 = 252\,000$.

(2) Mémoire posthume de M. Letronne, p. 127-130, et Avertissement de l'éditeur, p. VIII-XII.

(3) En effet, si la circonférence est de 252 000 stades, le degré est de 700 stades. Si la coudée est de $0^m,5275$, le stade de 300 coudées est de $158^m,25$, et 700 de ces stades donnent 110775^m. D'un autre côté, le 25ᵉ degré de latitude est de 110768^m, et le 26ᵉ est de 110782^m, suivant M. Saigey (*Physique du globe*, 2ᵉ partie, p. 89): la moyenne de ces deux degrés est donc de 110775^m. C'est par distraction que M. Vincent (Mém. de M. Letronne, Avert. de l'éditeur, p. XI, note 2), en prenant

conviens qu'au premier abord cette coïncidence parfaite peut surprendre. Mais il y a bien des coïncidences surprenantes qui ne prouvent rien du tout, et il en est de même de celle-ci. Car nous venons de voir comment elle a été produite, et de nous assurer que ce n'est pas du tout par une *mesure antique et exacte* d'un degré du méridien, mais par une *transformation moderne d'une mesure fausse* donnée par Eratosthène. D'ailleurs, voici une remarque qui me paraît de nature à diminuer l'étonnement causé par cette coïncidence, et à chasser complétement la tentation, que quelques personnes pourraient éprouver encore, de tirer de cette coïncidence la même conséquence que M. Letronne en avait tirée autrefois et que M. Vincent a reproduite en l'étayant par de nouveaux calculs.

Pour donner à la coïncidence entre la valeur moyenne des degrés 25 et 26 de latitude et l'évaluation prétendue égyptienne du degré de la circonférence du globe, cette précision qu'on admire, il a fallu prêter à la coudée égyptienne une valeur que M. Letronne était très-excusable d'admettre en 1816, d'après un étalon de la coudée philétérienne des Ptolémées et d'après le témoignage des fragments métrologiques sur le rapport du pied philétérien au pied romain. Mais, suivant l'aveu plein de franchise de M. Vincent (1), cette valeur est beaucoup moins admissible aujourd'hui, depuis qu'on a retrouvé plusieurs étalons de la coudée égyptienne employée sous les Pharaons. D'après les dernières recherches (2), la valeur moyenne la plus probable de la coudée pharaonique, peut-être légèrement différente de la coudée philétérienne adoptée par les Ptolémées (3), est de 0m,525. Or 0m,525 × 300 = 157m,5. Telle serait donc la valeur du prétendu stade pharaonique de 300 coudées, et 700 stades de cette espèce donneraient 110 250 mètres, valeur inférieure de près de 500 mètres à celle du plus petit des degrés de latitude compris dans les limites de l'Égypte, et inférieure de plus de 880 mètres à celle du degré moyen du méridien. Il me semble que, réduite à ces proportions, la coïncidence n'a plus rien de bien merveilleux.

Je crois avoir montré suffisamment : 1° Que M. Letronne n'a apporté aucun argument valable en faveur de la diversité des stades en Égypte ; 2° Qu'il s'est fait complétement illusion, quand il a cru

ses chiffres dans la table de M. Saigey, a écrit 24 et 25, au lieu de 25 et 26, pour les degrés de latitude qui commencent aux parallèles 24 et 25.

(1) Mémoire posthume de M. Letronne, p. 116 et p. 128, note 1.

(2) Voy. M. Saigey, *Métrologie*, p. 5-19.

(3) Voy. plus haut, § 3.

avoir prouvé qu'une des mesures grecques de la circonférence du globe, celle d'Ératosthène, s'expliquait et se justifiait par un stade de 300 coudées, dont l'existence et l'antiquité en Égypte lui paraissaient démontrées, et quand il a conclu que cette mesure exacte avait dû être empruntée aux Égyptiens par Ératosthène, incapable de l'obtenir lui-même. Je crois avoir bien établi au contaire : 1° Qu'au lieu d'avoir plusieurs stades, les anciens Égyptiens n'en avaient aucun; 2° Que le stade d'Ératosthène était de 400 coudées grecques, que sa mesure de la circonférence du globe lui appartenait, et qu'elle était très-inexacte, comme elle devait l'être d'après ses procédés.

Mais il me reste à répondre encore à un argument de M. Letronne en faveur de l'origine égyptienne d'une mesure exacte de la circonférence du globe. On vient de voir que, pour les dimensions de l'Égypte données par les anciens en stades, les réductions opérées par M. Letronne à l'aide de la fausse hypothèse de la diversité des stades, et nos réductions opérées à l'aide du fait certain de la diversité des schœnes égyptiens et de la confusion de la coudée égyptienne avec la coudée grecque, donnent exactement les mêmes résultats. Ceci n'est pas favorable à l'hypothèse de M. Letronne. Mais, suivant lui (1), après ces réductions, les dimensions rectilignes de l'Égypte données par les auteurs anciens deviennent d'une exactitude mathématique, qui n'a pu, dit-il, être obtenue qu'astronomiquement. En outre, il prétend (2) que chez les anciens Égyptiens ces mêmes dimensions étaient exprimées aussi quelquefois en degrés et minutes du méridien, lors même qu'elles étaient prises suivant des lignes obliques ou perpendiculaires à ce cercle; et il soutient que parmi les distances obliques, supposées par les longitudes et les latitudes que Ptolémée assigne à divers points de l'Égypte, les unes sont mathématiquement exactes, parce que Ptolémée, les ayant reçues des Égyptiens exprimées en degrés, n'y a rien changé, et que les autres sont fausses, parce que Ptolémée, les ayant reçues exprimées en stades, les a transformées en degrés d'après sa fausse évaluation du degré en stades. Si tout cela est vrai, nous retombons dans l'hypothèse de M. Letronne. Mais qu'y a-t-il de vrai dans tout cela ? rien, comme nous allons le voir.

Supposons que pour des distances rectilignes peu considérables, prises à travers les plaines de l'Égypte, les Égyptiens aient trouvé

(1) Mémoire posthume, 2° partie, surtout p. 154-156, et p. 166.
(2) Ibidem, p. 152-156, et p. 163-164.

des évaluations très-voisines de l'exactitude : cela prouverait seulement qu'ils savaient assez bien jalonner une ligne droite et tendre la chaîne d'arpenteur. Au contraire, j'avoue que pour des distances rectilignes comme celle d'Héliopolis à Thèbes, l'exactitude, même avec beaucoup de temps et de patience, serait bien difficile à obtenir avec la chaîne d'arpenteur et les jalons. Mais cette exactitude des mesures égyptiennes se montre-t-elle aussi parfaite que M. Letronne le prétend ? Examinons.

Les Égyptiens avaient dit à Hérodote (1) que du golfe Plinthinète au lac Sirbon, près du mont Casius, qui s'avance dans la mer, il y avait 60 schœnes. Au lac Sirbon M. Letronne (2) substitue le mont Casius; au golfe Plinthinète il substitue Plinthine; puis à Plinthine, ville maritime, il substitue Taposiris, ville située à peu de distance dans l'intérieur des terres. Il pense que la distance entre Taposiris et le mont Casius devait être, à 2′ près, la même que la distance marquée par Hérodote entre le lac Sirbon et le golfe Plinthinète. Or les 60 schœnes philétériens donnent 3° 25′ 43″ du méridien, et le contour de la base du Delta, de Taposiris au mont Casius, donne 3° 40′. La différence est de 14′ 17″, c'est-à-dire de $\frac{1}{17}$ sur la mesure de tout le littoral de l'Égypte. D'un autre côté, Hérodote (3) dit que les Ioniens ne considèrent comme littoral de l'Égypte que le littoral du Delta, qui est, dit-il, de 40 schœnes : ce qui donne 2° 17′ 9″; c'est trop peu de 14′ 51″, c'est-à-dire de $\frac{1}{10}$ environ. C'était pourtant de ces deux erreurs égales à $\frac{1}{17}$ et à $\frac{1}{10}$ des distances, qu'il fallait tirer une preuve de l'infaillibilité des Égyptiens ! Comment s'y prendre ? Changer le texte d'Hérodote, et lire 64 schœnes au lieu de 60 et 45 schœnes au lieu de 40 ? M. Letronne (4) en a été bien tenté; mais il s'est tiré d'affaire (5) par la supposition suivante : 18 ou 20 siècles avant notre ère, les Égyptiens avaient mesuré exactement le littoral du Delta, qui, suivant M. Letronne, n'était probablement alors que de 40 schœnes ou 2° 17′ 9″. A cette mesure *trop antique* du Delta, Hérodote a ajouté 20 schœnes ou 1° 18′ 34″, qui étaient *de son temps*, à 34″ près, la mesure vraie du surplus du littoral de l'Égypte. Ainsi, pour l'ensemble de ce littoral, Hérodote aurait réuni deux documents égyptiens vrais pour deux époques différentes. Et voilà comment, avec des suppositions en l'air, on fait tout venir des

(1) Voy. Hérodote, II, 6.
(2) Mémoire posthume, p. 156-167.
(3) II, 15.
(4) Mémoire posthume, p. 165.
(5) Ibidem, p. 166-167.

Égyptiens, même des erreurs flagrantes, et pourtant on tient la gageure de leur donner toujours raison !

Voyons maintenant la mesure de la longueur de l'Égypte depuis la Méditerranée jusqu'à l'Éthiopie. Les Égyptiens avaient dit à Hérodote (1) qu'il y avait 25 schœnes d'Héliopolis à la mer, 81 schœnes d'Héliopolis à Thèbes, et 13 schœnes ½ de Thèbes à Eléphantine. Hérodote avait évalué tous ces schœnes à 60 stades grecs chacun. En réalité, suivant M. Letronne, les deux premières distances étaient exprimées en schœnes de 30 stades philétériens, et la dernière en schœnes doubles de 60 de ces mêmes stades chacun. Ces distances, en schœnes de 30 stades philétériens, étaient donc : 25 schœnes de la mer à Héliopolis, 81 d'Héliopolis à Thèbes, et 27 et ½ de Thèbes à Éléphantine. Soit ! La bouche pélusiaque du Nil est le point de la mer le plus rapproché d'Héliopolis : au lieu de la mer, indiquée vaguement par Hérodote, M. Letronne (2) prend la bouche pélusiaque ou bouche de Tineh. Soit encore ! Mais de la bouche pélusiaque à Héliopolis il y a moins de 25 schœnes philétériens, et d'Héliopolis à Thèbes il y a moins de 81 schœnes philétériens. Que faire ? Prendre une ouverture de compas de 25 schœnes, placer une des pointes du compas sur la bouche pélusiaque, et chercher avec l'autre pointe un lieu d'où la distance de Thèbes soit de 81 schœnes environ, substituer bardiment ce lieu à Héliopolis, puis s'extasier sur l'exactitude des coïncidences ainsi obtenues. Ce procédé est simple et commode, et il est tout à fait dans la manière de Gossellin : c'est celui que son jeune disciple a suivi en 1816, et dont il se serait bien moqué quelques années plus tard. A 25 schœnes de la bouche pélusiaque, à 2 schœnes environ au nord-ouest d'Héliopolis, on trouve l'endroit nommé aujourd'hui Baquouz, endroit qui, suivant une opinion douteuse et controversée, était autrefois la tête du Delta et le commencement de la branche pélusiaque du Nil. Héliopolis, nommée par Hérodote, ne donne pas les coïncidences cherchées : tant pis pour Héliopolis et pour Hérodote ! M. Letronne prend Baquouz. De ce point à Péluse la distance de 25 schœnes évaluée en degrés du méridien est juste à 13″ près. Je le crois bien ! Ce point a été *choisi* par M. Letronne *tout exprès pour cela*. De Baquouz à Thèbes la distance de 81 schœnes n'irait pas encore parfaitement ; mais la plaine de Thèbes était grande : dans cette plaine M. Letronne *choisit* le village d'El-Bayâdieh. Pour-

(1) Voy. Hérodote, II, 7 et 9.
(2) Mémoire posthume, p. 136-150.

quoi? Parce qu'une des pointes du compas étant mise sur Baquouz avec une ouverture de 81 schœnes, l'autre pointe tombe sur El-Bayâdieh. Ensuite, d'El-Bayâdieh à Éléphantine il y a à très-peu de chose près 27 schœnes et $\frac{1}{3}$. Il n'est rien de tel que de savoir ce qu'on *veut* trouver, et que de *choisir* ses positions en conséquence! En résumé, les distances égyptiennes étaient *approximativement* vraies : c'est M. Letronne qui, par un changement arbitraire et par plusieurs suppositions gratuites, leur a prêté l'exactitude qui leur manquait.

Je crois que ces exemples suffisent pour montrer que les réductions de M. Letronne ne donnent pas *légitimement* l'exactitude mathématique qu'il prétend attribuer aux évaluations égyptiennes des distances en mesures itinéraires.

Voyons maintenant les distances obliques ou perpendiculaires au méridien, transmises en degrés par les Égyptiens à Ptolémée, suivant M. Letronne. Comme les exemples cités par M. Letronne sont peu nombreux, je les examinerai tous. Ptolémée ne donne les longitudes et les latitudes que de 5′ en 5′. Or, de la bouche pélusiaque à la bouche canopique, la différence de longitude est de 24′ : Ptolémée (1) la marque de 25′; c'est aussi exact que possible. De Péluse à Canope Ptolémée (2) compte 2° 35′ : c'est 8′ de trop; mais c'est, à 3′ près, le contour maritime de la base du Delta entre Canope et Péluse en degrés et minutes du méridien, ce contour étant de 1360 stades environ. Traduisez ces deux distances en stades à raison de 500 stades au degré du méridien suivant le système de Ptolémée : les deux distances seront fausses (3). D'où M. Letronne (4) conclut que les anciens Égyptiens avaient donné à Ptolémée ces deux distances *en degrés et minutes* du méridien. Quoi! Les anciens Égyptiens exprimaient en degrés et minutes du méridien, non-seulement les distances rectilignes quelconques, mais les distances itinéraires sinueuses! Quoi! les anciens Égyptiens ont donné à Ptolémée un petit nombre de distances rectilignes ou sinueuses en degrés, tandis qu'ils lui ont donné toutes les autres en stades! Et,

(1) *Géographie*, IV, 5, § 10.

(2) *Géographie*, IV, 5, §§ 9 et 11.

(3) Je l'admets, en remarquant que M. Letronne le prouve mal (Mémoire posthume, p. 164). Il suppose que Ptolémée aurait évalué *sur ce parallèle* les 1360 stades à 2° 43′. *Sur l'équateur*, à la bonne heure! Mais, suivant Ptolémée, le degré de l'équateur étant de 500 stades, celui du 31ᵉ parallèle devait être de 428 stades, et 0,6 environ; et par conséquent 1360 stades auraient donné à Ptolémée, *sur ce parallèle*, un peu plus de 3° 1′ de longitude.

(4) Mémoire posthume, p. 163-164.

pour prouver ces monstrueuses hypothèses, il suffira à M. Letronne de montrer que parmi les distances en degrés supposées par les longitudes et les latitudes de Ptolémée relatives à l'Égypte, il y en a deux ou trois qui se trouvent justes, si on les prend pour des distances rectilignes exprimées en degrés du méridien, et deux ou trois qui se trouvent justes, si on les prend pour des distances sinueuses exprimées de même! Non. Voici une explication plus simple et plus vraisemblable. Les distances rectilignes en degrés supposées par les longitudes et les latitudes de Ptolémée sont très-erronées pour la plupart, un peu moins pourtant en Égypte qu'ailleurs, parce qu'il connaissait un peu mieux l'Égypte. Ses erreurs présentent des proportions très-diverses : il y en a de considérables, il y en a de minimes, il y en a quelques-unes qui disparaissent dans sa manière de compter de 5′ en 5′ seulement. Le calcul même des probabilités démontre qu'il en devait être ainsi. Si donc, *par hasard*, quelques distances rectilignes, calculées en degrés du méridien d'après les longitudes et les latitudes de Ptolémée, se trouvent justes, il n'est pas besoin de supposer que Ptolémée les avait prises sous cette forme dans des livres égyptiens : il suffit de remarquer que deux ou trois rencontres heureuses, au milieu de beaucoup d'erreurs petites et grandes, n'ont rien d'improbable.

Voyons les autres exemples cités par M. Letronne. Des longitudes et des latitudes de Péluse et d'Héliopolis chez Ptolémée (1), on conclut 1° 30′ du méridien pour la distance des deux villes : c'est la traduction de 750 stades ou 25 schœnes, à raison de 500 stades par degré. Il n'y a que 1° 25′ 30″; mais il y a réellement très-près de 750 stades philétériens. D'où M. Letronne (2) conclut que cette distance avait été donnée *en stades* à Ptolémée : soit! ce n'est pas là ce que je conteste en ce moment. Mais d'Héliopolis à Thèbes et de Thèbes à Éléphantine, les distances supposées par les longitudes et les latitudes de Ptolémée (3) sont de 4° 40′ et de 1° 35′ du méridien, c'est-à-dire en erreur de moins de 5′ chacune. D'où M. Letronne (4) conclut qu'elles avaient été données à Ptolémée par les Égyptiens *en degrés*. Sans recourir ici aux rencontres fortuites, explication légitime quelquefois, mais dont je sais qu'il ne faut pas abuser, je trouve une autre explication aussi conforme à toutes les données historiques, que celle de M. Letronne y est contraire. Ces deux

(1) *Géographie*, IV, 5, §§ 11 et 54.
(2) Mémoire posthume, p. 153.
(3) *Géographie*, IV, 5, §§ 54, 70 et 73.
(4) Ibidem, p. 152-154. Comp. p. 143.

dernières distances sont des lignes peu inclinées sur le méridien, et Ptolémée le savait. Ces deux distances *en degrés* devaient donc se calculer facilement d'après les différences de latitude des trois villes, différences que les Grecs Alexandrins avaient observées (1). Ptolémée (2) diminue de quelques minutes les latitudes vraies des trois villes; mais ses différences de latitude pour les trois villes sont exactes à très-peu de chose près; en même temps les différences de longitude sont peu considérables, et les petites erreurs qu'il y commet influent très-peu sur le résultat. Il est donc tout naturel que les valeurs qu'on déduit des longitudes et des latitudes de Ptolémée pour les distances rectilignes des trois villes, exprimées en degrés, se trouvent à peu près justes. Par conséquent, pour expliquer un fait si simple, il n'est pas besoin de faire intervenir ici, à titre de *deus ex machina*, quelque antique *bureau des longitudes* établi sous les Pharaons dans les temples de Memphis ou de Thèbes.

Je crois avoir assez prouvé que malgré tous ses efforts et toute son habileté, M. Letronne, dans son Mémoire couronné en 1816, n'avait pas trouvé une seule raison solide en faveur de la double hypothèse, alors dominante, de la diversité des stades et d'une mesure exacte de la circonférence du globe exécutée avant les temps historiques. Ainsi les conclusions que j'ai établies contre les arguments publiés en faveur de cette double hypothèse avant le Mémoire posthume de M. Letronne, subsistent et tirent une force nouvelle de ma discussion contre ce Mémoire. Je suis donc en droit de considérer la question comme *définitivement jugée*, non pas certes contre M. Letronne, mais contre l'école à laquelle il n'a appartenu que pendant les premières années de sa jeunesse. J'ai montré que M. Letronne, qui était très-excusable d'avoir embrassé d'abord, avec une ardeur juvénile, l'hypothèse séduisante de Gossellin, avait eu parfaitement raison d'abandonner bientôt cette hypothèse. Il est temps que la critique française, en matière de géographie ancienne, suive unanimement cet exemple : il est temps qu'elle renonce pour toujours à cet abus trompeur des mathématiques employées à échafauder des hypothèses sans base; il est temps qu'elle entre résolûment et sans hésitation dans une voie

(1) Voy. plus haut, § IV.
(2) *Géographie*, IV, 5, §§ 54, 70 et 73.

nouvelle que déjà quelques savants lui ont ouverte (1), et où les mathématiques pourront lui prêter secours, mais seulement après que, sur chaque question, les données positives auront été solidement établies par l'histoire et par l'archéologie. Puisse mon examen du Mémoire de M. Letronne venir un peu en aide à ce mouvement!

La métrologie ancienne est étroitement liée à la géographie. Jusqu'ici en France, à une seule exception près, la métrologie ancienne, en ce qui concerne les mesures itinéraires, n'a été traitée que dans le sens des fausses hypothèses que je viens de combattre. Le petit ouvrage de M. Saigey (2) est seul en dehors de cette ornière; mais le vrai s'y trouve trop dénué de preuves, et le faux ou le douteux s'y trouvent trop mêlés au vrai (3).

Le Mémoire posthume de M. Letronne présente, dans sa première partie, une importante collection de fragments métrologiques grecs, avec de savantes discussions sur leur signification et spécialement sur les valeurs des mesures philétériennes, mais avec des notions insuffisantes et erronées sur l'origine de ces fragments.

Dans un long Mémoire, entrepris d'après les conseils de M. Vincent et qui va bientôt paraître, j'ai tâché d'éclairer à la fois l'histoire ancienne de la métrologie, de l'arpentage et en général des sciences mathématiques appliquées, en approfondissant toutes les questions qui se rattachent au nom et aux écrits d'Héron, ou des Héron, à qui tous ces fragments métrologiques sont attribués.

Un ouvrage capital d'Héron l'ancien restait inédit. — M. Vincent s'est réservé la tâche de le mettre au jour. Si M. Letronne avait connu ce traité d'arpentage, rédigé par un savant distingué d'Alexandrie sous les Ptolémées, et s'il y avait vu que le stade usuel à Alexandrie était de 400 coudées et non de 300, il aurait probablement renoncé dès 1816 à sa fausse hypothèse d'une mesure de la terre empruntée aux Égyptiens par Ératosthène et exprimée en stades prétendus alexandrins de 300 coudées. La publication de ce traité d'Héron est le complément indispensable du recueil de fragments métrologiques contenu dans le mémoire de M. Letronne; ou, pour mieux dire, ce traité est très-supérieur en importance à ces fragments, sinon au point de vue de la métrologie, du moins

(1) Tel est l'esprit du cours de Géographie fait à la Sorbonne par M. Guigniaut.

(2) *Traité de Métrologie ancienne et moderne* (Paris, 1834, in-12).

(3) Nous avons vu (§ 3) que notamment toute l'évaluation des mesures philétériennes y est fausse, et que l'hypothèse d'un ancien stade grec plus petit que le stade olympique y est dénuée de tout fondement solide.

pour l'histoire de la géométrie pratique dans l'antiquité. Les auteurs latins sur l'arpentage, les *Gromatici veteres*, comme on les appelle, tous très-inférieurs à Héron, ont eu l'honneur de plusieurs éditions, dont la dernière (1) a été l'occasion d'articles très-intéressants de M. Hase et de M. Biot dans le *Journal des Savants* (2). M. Biot a montré comment les arpenteurs romains résolvaient leurs problèmes de géométrie pratique, en traçant des perpendiculaires, mais sans exécuter jamais aucune mesure d'angle variable. On retrouve dans le traité d'Héron l'ancien Περὶ διόπτρας cette même simplicité primitive dans la méthode, avec une grande variété d'applications, et avec une description très-détaillée de l'instrument employé, instrument plus compliqué et plus perfectionné chez les Alexandrins que chez les *Agrimensores* latins. Chez ces derniers, on rencontre quelques procédés inexacts, qui appartiennent à une géométrie instinctive et populaire, et qu'on retrouve dans l'Inde aussi bien qu'en Égypte et en Italie (3). Héron n'admet que des procédés dont il peut démontrer l'exactitude. Voici quelle est ma pensée sur ce point de l'histoire de la science : la tradition a raison, quand elle nous dit que la *géométrie* dans le sens primitif du mot, c'est-à-dire la géométrie pratique, la *mesure des terres*, est un *art égyptien*. Mais cet art empirique était inexact dans quelques détails et dépourvu de démonstrations. La *géométrie spéculative* et démonstrative est une *science grecque :* elle a pour origine la réflexion philosophique appliquée par les Grecs à l'examen de la pratique des Égyptiens. Mais, à côté de la spéculation géométrique des Euclide et des Archimède, est restée la géométrie pratique, simple, mais exacte, chez Héron, qui s'est refusé sévèrement les mesures d'angles et la trigonométrie; simple et inexacte chez quelques compilateurs dont il nous reste des fragments et qui ont reproduit d'une manière plus servile les leçons du vieil empirisme égyptien.

La publication tardive du Mémoire de M. Letronne, écrit et couronné depuis 35 ans, se rattache, comme on le voit, à d'utiles travaux, à des publications importantes, et peut donner lieu à des discussions nouvelles sur des questions qui sont loin d'être épui-

(1) *Die Schriften der ræmischen Feldmesser*, édition de F. Blume, K. Lachmann et A. Rudorff (Berlin, 1848-1851, 2 vol. in-8°).

(2) Avril et mai 1849.

(3) Voy. mes *Recherches sur les mathématiciens grecs nommés Héron,* III° partie, chap. IV, § 3, p. 163-176 (*Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions*, 1re série, t. IV).

sées. Ce Mémoire ne nous fera pas rétrograder vers les opinions qui avaient séduit la jeunesse de l'auteur, mais qu'il avait depuis abandonnées et combattues (2). En attaquant l'hypothèse qui y domine, j'ai voulu justifier le changement qui se produisit bientôt dans la manière de voir de M. Letronne sur le caractère et l'histoire de la science antique : j'ai voulu soutenir et défendre sa pensée définitive, fruit de ses études et de ses méditations, et honorer ainsi la mémoire de cet illustre savant, que personne n'admire plus que moi.

TH. HENRI MARTIN,

Doyen de la Faculté des lettres de Rennes, correspondant de l'Institut.

(1) Voy. plus haut, § 2.

FIN.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.